LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE.

1867

PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 6 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS. 7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. 9 fr. 50



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXVII

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXXV^e ANNÉE. — 1867.

MATHIEU MOLÉ.



Mathieu Molé. — Dessin de Pauquet, d'après la gravure de Claude Mellan.

Mathieu Molé, premier président du Parlement de Paris, de 1641 à 1652, est célèbre pour avoir donné, en plusieurs circonstances graves, l'exemple du courage civil.

Le courage militaire n'a jamais été rare. En présence et sous le feu de l'ennemi, un soldat qui hésite est noté d'infamie; la lâcheté, sur les champs de bataille, est une exception telle que toute une armée ne semble composée que de héros : après la victoire on leur dresse des arcs de triomphe.

Il en est autrement du courage civil, qui n'importe pas moins cependant au bonheur et à la gloire de la patrie. Vis-à-vis de la tyrannie, soit d'un homme, soit d'une multitude, on ne voit plus la même émulation et, pour ainsi dire, la même contrainte au devoir. Chaque citoyen, paisible en sa demeure, a le loisir de se demander secrètement s'il est vraiment obligé de se sacrifier seul ou le premier à l'intérêt commun. On a moins de honte de subir ce que tous les autres subissent également : on ne craint le blâme de personne, puisque quiconque voudrait l'infliger sans s'exposer, le mériterait lui-même.

Ainsi s'explique le triste spectacle de si longues et si funestes oppressions que des peuples généreux ont souffertes en silence, lorsque peut-être, pour les en affranchir, il eût suffi du concert et du dévouement énergique de quelques citoyens respectés.

Du reste, pour qu'un acte de résistance ait réellement le caractère du courage civil et soit digne de la reconnaissance et de l'admiration publiques, il faut qu'il ne puisse pas être soupçonné d'avoir pour mobiles l'esprit de parti ou l'intérêt personnel; il faut qu'il ne soit évidemment inspiré que par le seul et pur amour de la justice et de la patrie.

Ce qui a élevé si haut Mathieu Molé dans la considération de ses contemporains et de la postérité, c'est qu'on l'a vu, sans passion, sans préoccupation de ses intérêts privés, exposer maintes fois sa fortune, sa liberté, sa vie, pour défendre tour à tour ce qu'il estimait être la justice contre les abus du pouvoir royal et contre les violences populaires.

On sait que les rois de France ne reconnaissaient aucune limite à leur autorité. Ils pouvaient emprisonner un de leurs sujets, l'exiler, bien plus, le faire tuer, sur simple ordre verbal, sans aucune forme de procès. En 1617, Louis XIII fit assassiner le maréchal d'Ancre. « Telle a été ma volonté », dit-il au Parlement. On entendit ces paroles sans surprise. Le roi n'était pas tenu de justifier son action. Le Parlement, qui cherchait à accroître peu à peu son pouvoir, exprima seulement l'avis qu'il conviendrait de l'informer du fait par lettre de cachet.

Mathieu Molé, à cette date, était déjà procureur général; mais sans doute il ne se sentait pas encore en situation de dire hautement et avec utilité ce qu'il pensait de semblables abus, où la vie de chaque citoyen pouvait dépendre d'un malentendu, d'une calomnie, d'une passion du souverain. Mais plusieurs années après, et avant d'être devenu premier président, il n'hésita pas à soutenir, en toute occasion, qu'il y avait, en France, depuis Louis XI, un corps de justice institué, auquel le souverain et ses ministres devaient renvoyer l'instruction de toute accusation de crime quelle qu'en fût la nature. C'est la doctrine qu'il fit formuler expressément, en 1628, par le Parlement, en ces termes : — « Aucun sujet du roi, de quelque qualité et condition qu'il soit, ne peut être traité criminellement que selon les formes prescrites par les lois du royaume, et non par commissaires et juges choisis. »

C'était se mettre en opposition d'une manière absolue avec les prétentions de la cour et des ministres.

Richelieu, trop prudent pour abuser du procédé expéditif dont on s'était servi à l'égard du maréchal d'Ancre, avait recours à un moyen moins direct, mais tout aussi efficace, de se défaire des ennemis de sa politique. Il nommait, pour les juger ou plutôt pour les condamner, des commissions composées de personnes entièrement dévouées à sa volonté : quelquefois, pour plus de sûreté, il présidait et prononçait la condamnation lui-même, comme dans l'affaire Chalais (1). Il avait essayé de donner une apparence de légalité à ce système en le faisant écrire dans le code Michaud, ainsi nommé parce que c'était une ordonnance rédigée, d'après ses ordres, par le garde des sceaux Michel de Marillac.

On ne peut refuser de reconnaître que dans ce conflit l'avantage public ne fût du côté de la théorie judiciaire de Mathieu Molé. Sous Louis XV, et aux approches de la révolution française, le Parlement avait sans doute beaucoup perdu de son autorité morale; mais auparavant, surtout au commencement du dix-septième siècle, avant que Louis XIV l'eût réduit à ne faire que ses volontés, c'était, dans une certaine mesure, une institution protectrice de la liberté individuelle.

Si nous considérons la conduite de Molé vis-à-vis de la cour pendant les troubles de la Fronde, nous la trouvons aussi sage que courageuse : un exemple suffira.

Le 26 août 1648, la reine et les ministres avaient fait arrêter plusieurs membres du Parlement, entre autres le président Broussel, âgé de soixante-treize ans, homme très-charitable et très-respecté. Le peuple se souleva. Mathieu Molé se rendit chez le cardinal et ensuite chez la reine pour conseiller de calmer le mouvement populaire en rendant au président Broussel la liberté dont on l'avait privé si injustement : ses instances furent inutiles.

Le lendemain, 27 août, les troubles n'ayant fait que croître, la Cour se rendit au Palais-Royal.

« Nous partîmes en corps, dit Mathieu Molé, les huissiers en tête. Nous passâmes devant l'horloge du Palais. Depuis ce lieu jusqu'à la croix du Trahoir, nous trouvâmes le peuple en armes et des barricades de cent pas en cent pas.

» Arrivés au Palais-Royal, nous trouvâmes la reine dans le grand cabinet, assise avec le roi, M. le duc d'Orléans, M. le prince de Conti, M. le cardinal Mazarin, M. le duc de Longueville, M. le chancelier. »

Mathieu Molé adressa un discours à la reine pour lui exposer les causes de la rébellion, qui étaient l'excès des impôts et l'arrestation inique des membres du Parlement, suppliant la reine de faire délivrer les prisonniers.

Ces paroles irritèrent violemment la reine, qui répondit que le Parlement était la cause du mal, que le roi s'en souviendrait quand il serait majeur. (En effet, Louis XIV conserva la mémoire de ces résistances et y mit bon ordre, jusqu'à rendre impossible après lui le gouvernement monarchique usé par ses excès de pouvoir.)

Anne d'Autriche en vint même à s'écrier avec fureur :

— Je sais bien qu'il y a du bruit dans la ville; mais vous m'en répondrez, messieurs du Parlement, *vous, vos femmes et vos enfants!* — Retirez-vous!

« Nous fîmes la révérence », ajoute simplement Mathieu Molé, qui persista dans la droite ligne qu'il s'était tracée quoiqu'il sût bien qu'il s'exposait à tout ce qu'on pouvait supposer de pire.

Ces mêmes rapports avec la cour se reproduisirent souvent. Molé ne se découragea point, et tant qu'il fut premier président il lutta contre l'arbitraire.

Voyons-le ensuite devant l'insurrection.

Le 27 août 1648, le jour même où son attitude devant

(1) Henri de Talleyrand, comte de Chalais, accusé de conspiration, arrêté à Nantes, et décapité (1626).

la reine avait été si digne, il se trouva exposé à la colère du peuple, qui le croyait complice de la cour. Comme il allait à pied avec tous les membres du Parlement pour délibérer au Palais, il fut arrêté près du pont Neuf par une troupe de peuple armé.

Déjà le cortége avait passé deux barricades, lorsqu'un rôtisseur, mettant la main sur le bras du premier président et présentant un pistolet, lui dit de retourner au Palais-Royal, et qu'on ne le laisserait point passer s'il ne ramenait pas Broussel. « — Vous êtes bien impudent, répondit le premier président. — Tourne, traître, répliqua cet homme en le prenant par sa grande barbe. Et si tu ne veux pas être massacré, ramène-nous toi-même Broussel ou Mazarin en otage. » Rien ne troubla le premier président : il menaçait les mutins du châtiment qu'ils méritaient, d'un aussi grand sang-froid que s'il eût été assis sur les fleurs de lis en la grand'chambre. La plupart des membres du Parlement, maltraités, se réfugièrent dans les maisons voisines; mais Molé rallia quelques-uns d'entre eux, et ils revinrent au Palais-Royal, à petits pas, sous le feu des injures et de l'exaspération populaire.

Le 11 mars 1649, il y eut une autre grande émeute dans Paris, aux cris de : *Plus de Mazarin !* Les insurgés étaient armés. On entendait dans la cour, dans les galeries, dans la salle même du Parlement, des voix confuses et des menaces. Le cardinal de Retz rend compte ainsi de l'impression que lui fit Mathieu Molé :

« Vous m'avez quelquefois ouï parler de l'intrépidité du premier président; elle ne parut jamais plus complète qu'en cette occasion Il se voyait l'objet de l'exécration et de la fureur du peuple; il entendait les cris de mort qui le menaçaient; il pouvait même voir brandir les poignards et les armes dont cette foule était hérissée. Je l'observais et je l'admirais. Je ne lui vis jamais un mouvement dans le visage, je ne dis pas qui marquât la frayeur, mais qui ne marquât une fermeté inébranlable et une présence d'esprit presque surnaturelle, qui est quelque chose de plus grand que la fermeté. »

Mathieu Molé, sans paraître même entendre les cris, et ne regardant qu'au devoir présent, présida selon l'habitude, et, après une délibération et les votes, prononça un arrêt qui portait que les députés iraient, auprès de la reine, traiter des intérêts généraux. Il était cinq heures du soir, et la Cour siégeait depuis sept heures du matin. Il fallait enfin quitter la salle; la populace était nombreuse et menaçante. Mathieu Molé se leva pour sortir; on lui dit que c'était aller à la mort et qu'il fallait que les généraux fissent retirer la canaille. On lui proposa de sortir par le greffe et de rentrer, sans être vu, dans son hôtel, qui était attenant au Palais.

— La Cour ne se cache jamais, répondit-il; je ne commettrai pas cette lâcheté : elle ne servirait qu'à donner de la hardiesse aux séditieux. Ils me trouveraient bien dans ma maison, s'ils croyaient que j'ai eu peur d'eux.

Il ordonna aux huissiers de suivre le cérémonial ordinaire, c'est-à-dire de marcher devant lui en tenant le portefeuille et en frappant dessus pour qu'on fît place. Il y eut beaucoup de clameurs, d'insultes et de menaces; mais Molé, sans la moindre émotion, conservant son tranquille courage, rentra en son logis.

Un autre jour, des soldats et d'autres séditieux vinrent frapper à sa porte en criant qu'il fallait le tuer. Il descendit et leur demanda ce qu'ils voulaient de lui : son calme et son regard les troublèrent; ils ne répondaient point. Alors il leur dit : — Allez-vous-en, vous avez bien gagné votre paye [1].

Un homme s'était introduit dans sa maison : ses gens le saisirent; il était armé d'un poignard. — Laissez-le aller, dit-il; il faut reconnaître la miséricorde de Dieu, qui m'a préservé.

Une fois il répondit à un insurgé qui lui appliquait un mousqueton sur la poitrine : — Quand vous m'aurez tué, il ne me faudra que six pieds de terre.

Le 1er décembre 1651, une bande armée envahit sa maison. Le maréchal Schombert et ses officiers, qui étaient présents, voulurent les chasser. « Non, dit Molé, la maison d'un premier président doit toujours être ouverte à tout le monde. » Il demanda sa robe et descendit dans la cour, répondant à l'abbé de Chavalon qui voulait l'en dissuader : « Jeune homme, il y a plus loin que vous ne pensez du poignard d'un séditieux au cœur d'un honnête homme. » Quand il fut dans la cour, sans se laisser émouvoir par les menaces de mort, il ordonna aux insurgés de se retirer ou qu'il les ferait pendre. Ils se retirèrent.

« Sa figure, dit M. de Barante [1], était mâle et son expression sévère; il portait la longue barbe des magistrats de la génération précédente, et son geste habituel était d'y porter la main, quand une pensée le préoccupait.

» Le peuple de Paris l'avait surnommé *la Grand'Barbe*, et même, dans le tumulte des séditions, cette physionomie austère imposait le respect à la foule...

» Son imposante figure, ajoute le célèbre écrivain, s'élève dans l'histoire civile de la France comme le type et le modèle de cet esprit parlementaire qui, pendant plus de deux siècles, défendit la France contre l'arbitraire d'un gouvernement absolu, qui fut dévoué à la défense des lois et au maintien de l'ordre public, et qui suppléa souvent aux garanties qu'auraient données des institutions de liberté. »

LES ARDOISIÈRES D'ANGERS.

A cinq kilomètres environ d'Angers sont situées des carrières d'ardoise, vaste amas de schiste, formé par les terrains de transition [2] qui se relient aux roches granitiques de la Bretagne.

D'après une vieille légende, un jeune seigneur, nommé Licinius, qui s'était concilié l'affection des rois de France Clotaire et Chilpéric par sa vaillance à la guerre et son habileté en diplomatie, était au moment de s'unir à une belle et riche jeune fille. Le jour de la célébration du mariage, lorsqu'il s'approcha du seuil de sa fiancée, il vit avec effroi un cortége de religieux chantant des hymnes funèbres... La jeune fille était-elle morte? Non, mais elle était frappée de la lèpre; elle n'existait plus pour le monde. Licinius, désespéré, se fit prêtre. Quelques années plus tard, les habitants d'Angers le choisirent pour évêque. Sa charité était inépuisable et éclairée : autant qu'il le pouvait, au lieu d'aumônes, il donnait des moyens de travail. Il possédait, aux environs d'Angers, de vastes domaines : il employa les pauvres à extraire la pierre qui s'y trouvait en abondance, et, ayant remarqué que cette pierre était fissile, il eut le premier l'idée de la faire servir aux toitures. Il est encore honoré, comme patron de l'industrie qu'il avait inventée, sous le nom de saint Lézin.

Les documents historiques ne font remonter qu'au douzième siècle l'exploitation des ardoisières d'Angers, et c'est seulement depuis soixante ans environ que le perfec-

[1] Il paraît certain que beaucoup de gens du peuple recevaient chacun environ 16 sols par jour pour entretenir l'agitation. La Fronde est une des époques honteuses de notre histoire. Les princes et les seigneurs soulevaient le peuple pour satisfaire leur ambition et leur cupidité.

[1] Dans la *Vie de Mathieu Molé* publiée récemment.

[2] Voy. la Table des trente premières années, aux mots GÉOLOGIE, ÉCORCE DE LA TERRE, etc.

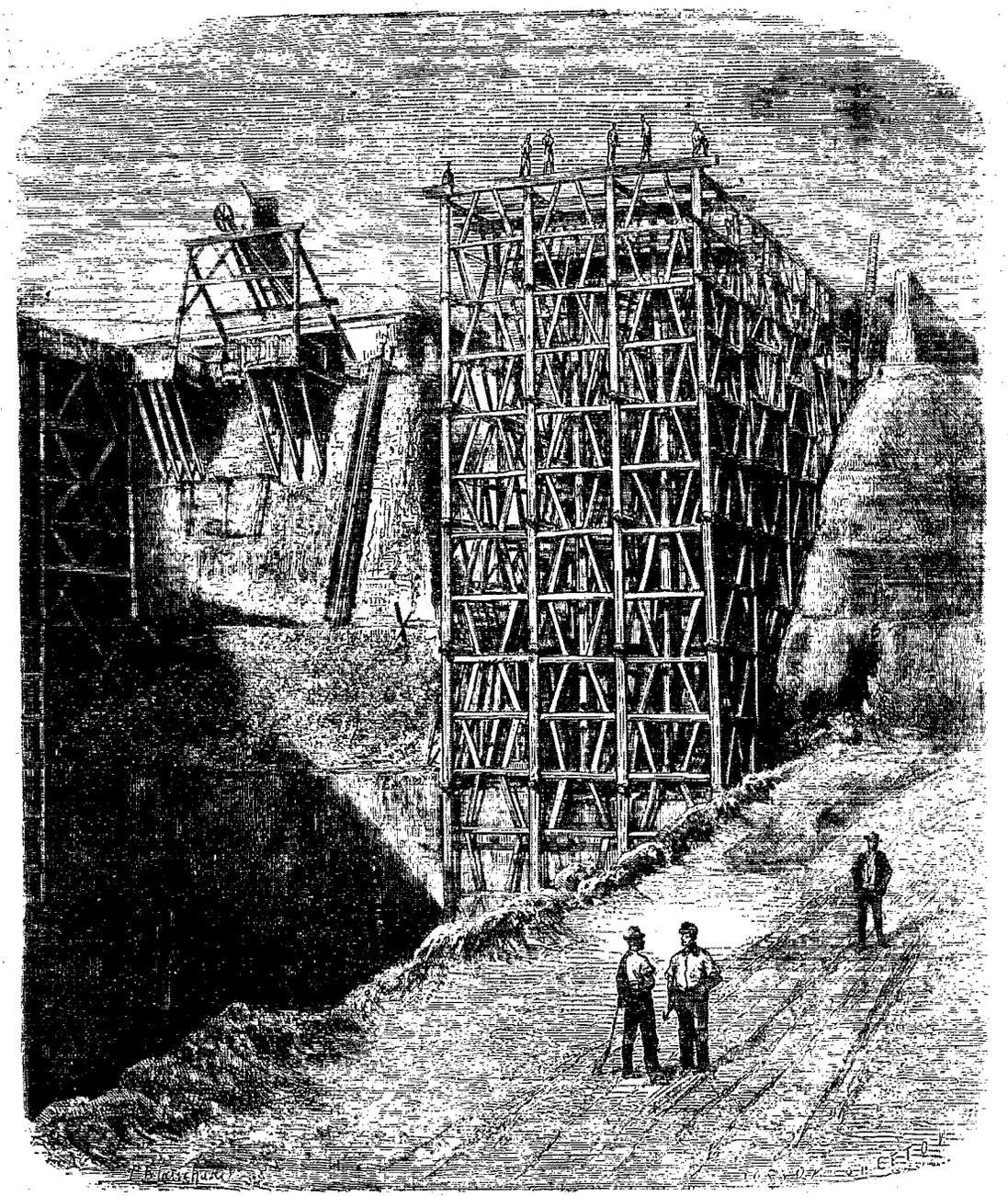
tionnement des procédés a permis de donner à cette industrie tout son développement.

L'ardoise fissile ne se rencontre jamais qu'à une grande profondeur, à 15 ou 20 mètres au-dessous du sol.

La première opération consiste à découvrir l'emplacement de la carrière, qui peut avoir jusqu'à 100 mètres carrés environ : on enlève les terres, les roches inutiles, ce qu'on nomme vulgairement les *cosses;* puis, lorsqu'on a atteint l'ardoise, le rocher solide, on y construit l'*engin*, vaste édifice de bois destiné à l'extraction de la pierre.

L'engin sert de base à une plate-forme mobile, sorte de pont-levis qui fait saillie, et sur laquelle s'avancent les chariots pour recevoir la pierre à mesure qu'elle sort des profondeurs de la carrière.

Les *perreyeurs*, ouvriers de la carrière, font l'*abatage* du rocher en creusant le schiste en gradins successifs. On



Ardoisières d'Angers. — Engin en construction. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie de M. G. Berthault.

peut descendre ainsi jusqu'à la profondeur de 450 mètres.

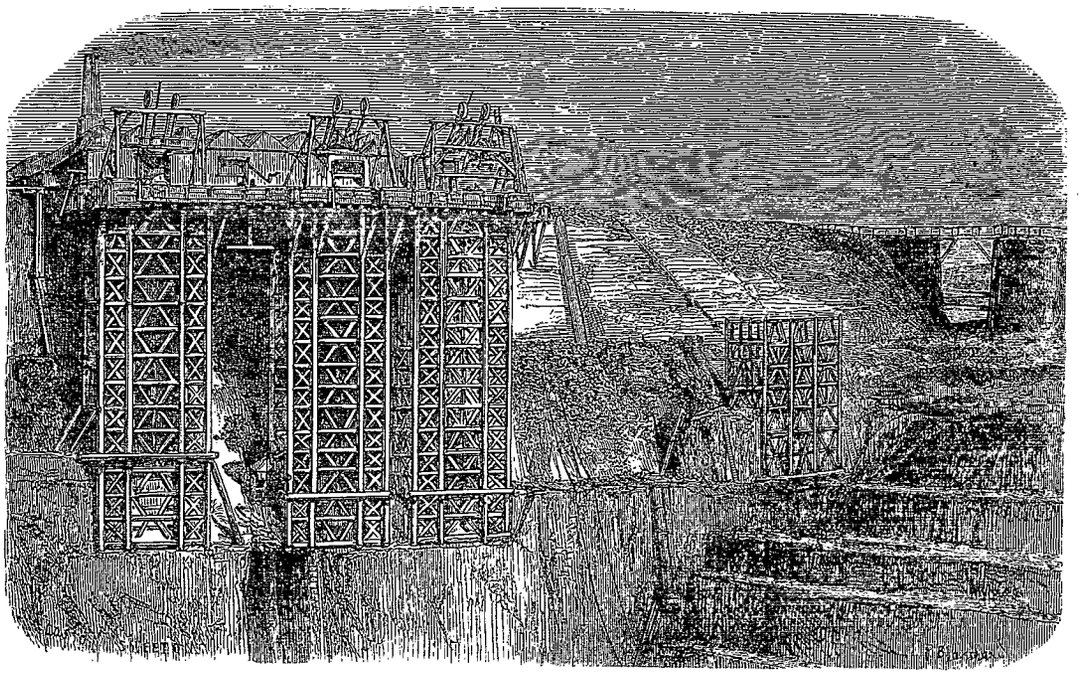
La pierre est hissée en blocs de moyenne grosseur, à l'aide des engins dont nous venons de parler, dans des caisses de bois nommées *bassicots*.

Rien de plus imposant que cette opération : les énormes poulies de l'engin, mues par la vapeur, enlèvent le bassicot, qui se balance avec son lourd chargement au-dessus de la tête des ouvriers. C'est un spectacle effrayant et qui a de la grandeur.

La plupart des ardoisières sont à ciel ouvert; mais, depuis 1842, on a inventé un nouveau mode d'exploitation, les carrières souterraines. Les mines ordinaires ne peuvent donner l'idée de ces profondes excavations. Qu'on se figure des voûtes dont la hauteur égale deux fois environ la hauteur des voûtes de Notre-Dame de Paris, un cirque immense éclairé par plusieurs centaines de becs de gaz, et tout retentissant du choc des pics, de l'explosion des mines, et du commandement des contre-maîtres crié au

porte-voix... Des balcons, accrochés aux parois de la voûte et destinés à la surveillance, permettent d'embrasser l'ensemble du tableau. Tous les visiteurs trouvent la même comparaison pour peindre cette scène imposante : c'est l'enfer du Dante.

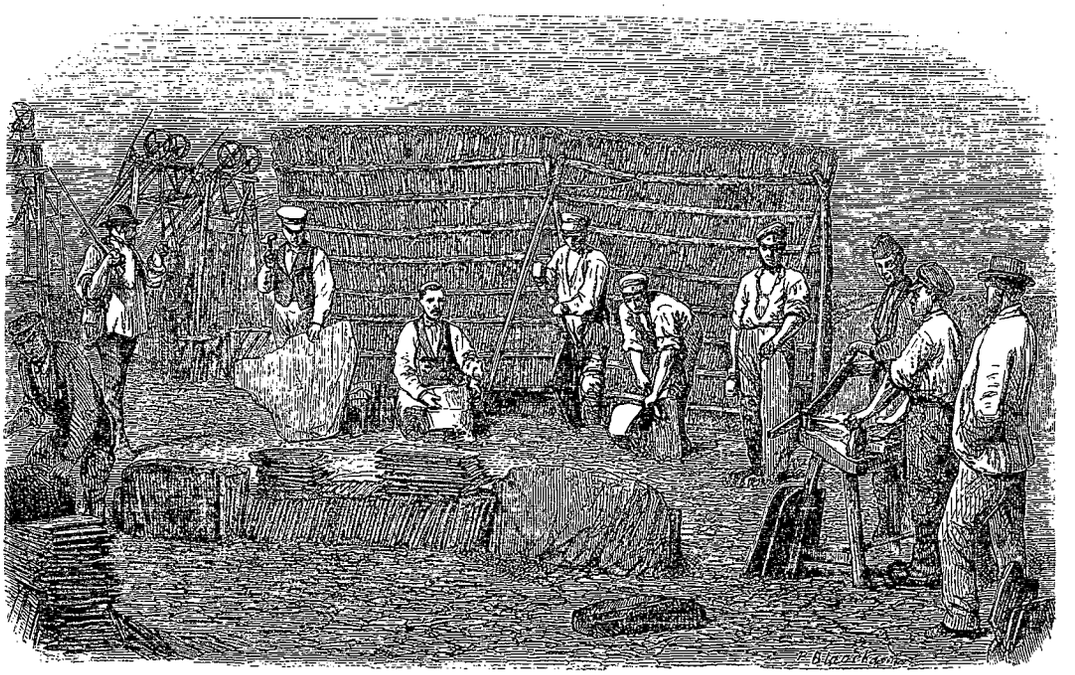
Un puits, semblable à celui d'une mine ordinaire, donne



Engin pour l'extraction de l'ardoise. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie de M. G. Berthault.

accès aux bassicots qui descendent au fond de la carrière.

Lorsque l'ardoise a été extraite des profondeurs de la terre, les blocs abrupts sont transportés dans des charrettes aux ateliers des fendeurs. A vrai dire, le mot de camp serait plus exact ici que celui d'atelier. Les fendeurs d'ardoises, les ouvriers d'*à-haut*, comme on les appelle, sont



Ouvriers perreyeurs travaillant l'ardoise sous un tue-vent. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie de M. G. Berthault.

installés dans les terrains qui environnent la carrière, sous des espèces de petites tentes en chaume qu'ils nomment des *tue-vent*. Ces abris mobiles, fermés d'un seul côté, peuvent être tournés à volonté, suivant la direction du vent ou du soleil.

Le fendeur, placé debout, prend un bloc d'ardoise et le tient fortement fixé entre ses genoux. Puis, à l'aide d'un maillet et d'un ciseau de fer, il le divise en blocs de moindre grosseur. L'ouvrier a eu soin d'abord d'attacher autour de ses jambes d'énormes plastrons de chiffons destinés à le protéger contre les écarts de son ciseau.

Les blocs extraits du bloc primitif s'appellent des *re-*

partons. Chacun des repartons est successivement divisé en fragments de plus en plus minces, jusqu'à ce qu'il atteigne le volume de l'ardoise de toiture.

Cette opération du *repartonage* s'exécute avec une rapidité et une dextérité prodigieuses. Le ciseau vole dans la main de l'ouvrier, et l'on conçoit alors l'utilité des guêtres de chiffons.

Une fois amincie, l'ardoise est équarrie par un instrument tranchant nommé *dolleau*.

Six carrières sont en exploitation : les Fresnais, la Paperie, les Petits-Carreaux, l'Ermitage, les Grands-Carreaux, et Trélazé.

La fin à une prochaine livraison.

UNE VENGEANCE.

NOUVELLE.

On était à la moitié de mai. Le temps, assez mauvais jusque-là, se mettait décidément au beau, et le capitaine Legal, dont le cutter faisait toutes les semaines le service de paquebot entre Brest et Douarnenez, avait rencontré au large de la baie, entre l'Iroise et la pointe de Sein, un grand banc de sardines, le premier de l'année.

Cette bonne nouvelle avait mis tout le monde en l'air à Douarnenez, et les sardiniers se hâtaient d'achever leurs préparatifs pour la pêche.

Parmi ceux qui furent les premiers en disposition de partir se trouvaient Lecoat et Dano, tous deux enfants du pays. Dano était un homme doux, paisible, obligeant pour les voisins, mais parlant peu et restant chez lui quand la mer n'était pas bonne. Quant à Lecoat, qui avait navigué au commerce pendant plusieurs années, il faisait volontiers du bruit, fréquentait les cabarets quand la pêche ne donnait pas, et là, se croyant un beau parleur, engageait des discussions à n'en plus finir, pour avoir le contentement de faire taire les autres en criant plus fort qu'eux; du reste, bon marin et habile pêcheur. A tort ou à raison, Lecoat se figurait que Dano lui en voulait, et prétendait en outre que les habitudes tranquilles de ce dernier ne cachaient rien de bon, et une fois cette idée dans sa tête, elle ne fit que s'y enfoncer chaque jour davantage. Il aurait de grand cœur voulu trouver une bonne occasion de dispute; *mais il n'y* avait pas moyen de faire fâcher un homme comme Dano, qui était poli avec tout le monde, et se contentait de sourire doucement quand on lui racontait les propos que Lecoat tenait sur son compte; il ajoutait même parfois : « Bah! bah! Lecoat ne pense pas tout ce qu'il dit, et cela ne l'empêche pas d'être un vrai matelot. » Ce qui est, comme chacun sait, le plus bel éloge qu'on puisse donner à un Breton.

Il faisait à peine jour : la brume du matin restait encore suspendue sur la mer, et les îlots de rochers qui sont à l'entrée de la rade intérieure de Douarnenez apparaissaient comme des masses un peu plus foncées que la brume. Mais déjà les petites jetées, où les gens de l'endroit accostent leurs bateaux, se couvraient de monde qui s'embarquait. Lecoat vint à la place où son canot était amarré d'habitude, et demeura stupéfait en voyant qu'il avait disparu. Le cadenas qui le retenait au quai pendait à l'anneau avec un bout de chaîne, et, en s'approchant, le malheureux Lecoat vit que la chaîne avait été brisée avec une hache ou un autre instrument tranchant : la coupure nette et luisante ne lui montrait que trop qu'une main méchante avait passé par là. Il regardait de tous les côtés avec des yeux désespérés, quand il aperçut Dano qui arrivait du large, traînant à la remorque une autre barque. Lecoat reconnut aussitôt la sienne.

— Qu'est-ce que tu fais là avec mon bateau? s'écria-t-il avec colère. N'as-tu pas assez du tien?

— Allons, Lecoat, calmons-nous, répondit tranquillement Dano. Sans moi ton bateau serait loin à l'heure qu'il est. Tu as de la chance de ne pas avoir encore plus d'avaries.

— Des avaries?... des avaries à moi?... reprit Lecoat que la fureur empêcha de continuer et qui attendit, muet de rage, l'explication de cette aventure.

En ce moment Dano montait sur la jetée.

Quand il fut près de Lecoat, et qu'il vit les pêcheurs qui l'entouraient pour l'écouter :

— Figurez-vous, dit-il, que j'étais sorti ce matin de bonne heure. En venant par ici, je n'ai pas trouvé à sa place le bateau de Lecoat : j'ai cru d'abord qu'il était parti avant nous; mais comme j'ai vu la chaîne cassée, j'ai pensé qu'il y avait quelque malheur. En tout cas, le flot montait tout au plus depuis un quart d'heure, et le bateau ne devait pas être bien loin. J'ai sauté dans le mien, et j'ai cherché un peu au hasard. Je ne sais pourquoi, j'ai viré du côté de l'île Tristan, et voilà que j'aperçois en approchant quelque chose de noir qui dansait sur la lame, tout près des récifs. Je me hâte. C'était bien le canot de Lecoat. J'arrive, pas assez tôt pourtant pour l'empêcher de se heurter contre les pointes de rochers où le vent le poussait, et de se faire une petite voie d'eau. Heureusement le mal n'est pas grand. J'ai trouvé dans le bateau une hache de charpentier, qui a bien pu servir à couper la chaîne. La voilà!

La hache fut reconnue pour appartenir à un charpentier de marine absent depuis une quinzaine de jours. Il était évident qu'on l'avait volée pour dérouter les recherches. Quant au bateau, il fallait bien une journée de travail pour le remettre en bon état.

Lecoat sentit les plus mauvais soupçons s'élever dans son âme. Pour lui, le coupable c'était Dano, Dano le menteur et le bon apôtre, qui avait fait le mal, et qui se donnait les airs de rendre service aux autres. Quand une idée absurde est ancrée dans une tête un peu folle, rien ne peut l'en faire partir, et Lecoat, au lieu de raisonner et de voir que Dano avait agi en bon camarade, prenait tout au rebours, et se disait que sa conduite n'était qu'hypocrisie et malice. Il n'osa pas cependant exprimer tout haut ce qu'il pensait, parce que Dano était estimé de tous, et qu'il n'aurait pas manqué de gens pour le défendre; mais il haussa les épaules, et dit à demi-voix : « Comme je crois tout ce qu'il nous raconte là! » Puis il descendit brusquement dans son canot où l'eau continuait à entrer, le vida avec une sorte de rage, boucha les trous en attendant avec de l'étoupe et des morceaux de vieille voile, et se dirigea vers la petite cale où l'on radoubait les embarcations. Pour ce jour-là, il ne fallait pas songer à aller en mer.

Cependant les pêcheurs prenaient l'un après l'autre les passes de la rade, et, tournant à gauche, gagnaient le large dans la magnifique baie qui s'étend du cap de la Chèvre à la pointe du Raz. Il n'y eut bientôt plus une seule barque en vue. Lecoat, au bord du chantier, regardait d'un œil sombre les bateaux disparaître; et quand le dernier se fut perdu dans l'éloignement, il resta quelques instants immobile, comme s'il réfléchissait; puis, tendant son poing crispé : — Tu me le payeras tôt ou tard! murmura-t-il les dents serrées, et tu n'y perdras rien pour attendre!

La journée fut superbe : ciel clair, mer calme, juste autant de brise qu'il en fallait pour les voiles. La pêche s'en ressentit, comme de juste : aussi, quand vint le soir, les barques rentrèrent chargées à plaisir, et les vieux de

l'endroit disaient : « Ma foi, ceux qui ne sont pas contents sont bien difficiles. » Lecoat, qui avait passé toute sa journée à réparer ses avaries, n'en était que plus furieux contre Dano, comme si ce dernier eût fait faire exprès du beau temps pour le narguer, et il lui en voulait déjà autant d'avoir fait bonne pêche que d'avoir endommagé son bateau.

Le lendemain et les jours suivants, il y eut des bourrasques; le vent était dur, la mer mauvaise; il pleuvait; la sardine ne se montrait pas. Lecoat était exaspéré d'avoir réparé son canot en pure perte, comme il disait. A force d'être envieux et de se ronger le cœur, il en arrivait à être absurde, et par moments on l'aurait cru fou. Tout le monde à sa place eût trouvé naturel de raccommoder un bateau en mauvais état, et il fallait déraisonner comme lui pour s'irriter d'achever un ouvrage nécessaire.

Vous n'êtes pas sans avoir vu des gens qu'une longue maladie forçait de rester au lit. Il venait un moment où ils sentaient leur corps endolori, au point que le moindre mouvement les meurtrissait, et que la main la plus légère, en les touchant, leur semblait d'un poids insupportable. L'esprit de Lecoat était malade de la même façon, et quoi que Dano pût dire ou faire, il y voyait toujours du mal. Quand on est ainsi disposé à prendre tout en mauvaise part, non-seulement on ne cherche pas à se garantir des aventures désagréables, mais même on éprouve une certaine joie d'insensé à les attendre. On est dispensé par là d'avoir du courage, ce qui coûte toujours, et on croit avoir le droit de se plaindre, ce qui est un plaisir comme un autre pour les méchants caractères.

Le temps se passait. Dano comprenait très-bien les intentions de Lecoat, et s'arrangeait de manière à éviter tout ce qui, de près ou de loin, aurait pu amener une querelle, parce que, si bon homme qu'il fût, il savait que la patience la plus longue, à part celle des saints, finit par avoir un terme, et sentait qu'un jour ou l'autre il se lasserait de tant de mauvais procédés. En attendant, il ne se trouvait jamais seul avec Lecoat, ne pêchait pas à côté de lui, ne parlait jamais de lui; ou, s'il avait occasion d'en parler, ne faisait pas du tout allusion à ses sentiments. Lecoat, au lieu de lui savoir gré de cette réserve et de cette modération, s'imaginait qu'il voulait se moquer de lui, et cette idée ne contribuait pas à le calmer.

Au mois d'août, il y eut à Brest de grandes régates. Il y vint des bateaux de tous les pays d'alentour, car les prix étaient nombreux et considérables. Dès le matin de la fête, le cours d'Ajot, cette superbe terrasse qui longe la rade et la domine, les berges rocheuses et pittoresques de Porstrein au bas du cours d'Ajot, se couvrirent d'une foule de spectateurs : les gens des côtes ont beau voir et revoir la mer, ils aiment toujours ce qui la leur rappelle.

On commença par les bateaux de plaisance, et l'on finit par la course des embarcations de pêche. Ce jour-là, c'était la plus importante, et le vainqueur devait gagner une belle somme d'argent, représentant bien des coups de filet. Les meilleurs marins de Plougastel, de Lanveoc, de Camaret et de Douarnenez se trouvaient réunis. Lecoat et Dano n'avaient pas manqué au rendez-vous. On devait parcourir une grande distance dont les points extrêmes étaient marqués par deux bouées amarrées au large, doubler la plus éloignée et revenir à la bouée de départ. Le vent était bon pour partir, mais pour revenir il fallait louvoyer, ce qui promettait de grandes jouissances et d'agréables discussions à tous les vieux marins spectateurs de la joute. On faisait par avance des paris, chacun raisonnant d'après la direction du vent et les habitudes de naviguer des pêcheurs de tel ou tel endroit; car, quand on sait un peu ce que c'est que la mer, on voit très-bien qu'un pêcheur d'un port ne manœuvre pas comme un pêcheur d'un autre port. Ceux-ci sont plus hardis, ceux-là plus ingénieux; les uns se lancent et s'éloignent plus à droite et à gauche; pourtant, comme ils vont plus vite, ils rattrapent les autres qui font moins d'écart, se risquent moins, mais avancent plus lentement. Il en est des bateaux, en résumé, comme de toutes les choses de la vie : chacun a sa manière, et, du moment qu'on est honnête, peu importe la façon dont on s'y prend pour réussir.

On venait donc de donner le signal : c'était, sans contredit, un joli spectacle que tous ces bateaux s'avançant presque sur la même ligne et, lorsque venait un petit renfort de brise, s'inclinant avec grâce comme pour saluer. Toutefois, comme disaient les vieux marins, ce n'était bon que pour le plaisir des yeux. Quand on arriva à la bouée du large, ce fut une autre affaire : les bateaux se séparèrent, chacun tira ses bordées à sa guise, et l'intéressant de la course commença. Les embarcations étaient dispersées sur une assez grande étendue, et marchaient dans des sens opposés, comme il arrive quand on louvoie. Cependant on en voyait deux qui tenaient bien évidemment la tête et gagnaient peu à peu du terrain. C'étaient Dano et Lecoat. Leurs deux bateaux se serraient de près, suivaient les mêmes directions, et semblaient conduits par une seule et même personne. Impossible de prévoir qui arriverait le premier. Ils approchaient de la bouée de départ, et viraient déjà pour leur dernière bordée. Les officiers et les gens de la ville, la lunette à l'œil, les vieux marins, la main sur le front, suivaient la course avec la plus ardente curiosité. Les deux bateaux s'avançaient sur une ligne oblique, mais de front, quand Lecoat voulut tirer sur son écoute et serrer le vent encore davantage. Il tira brusquement; la corde était un peu endommagée, et il n'avait pas pris la précaution de la changer; la secousse acheva de la rompre. Alors son bateau se redressa et la voile flotta le long du mât. Comme il était bien lancé, il arriva au but qui n'était plus qu'à quelques mètres; mais Dano y arriva avant lui d'une bonne longueur de barque.

Quand ce dernier vint recevoir son prix, le préfet maritime, un vrai marin, qui avait voulu présider la fête et qui savait très-bien apprécier une belle manœuvre, lui fit les compliments les plus flatteurs. Dano ne se sentait pas d'aise; mais comme c'était un homme juste, il raconta respectueusement à l'amiral le malheur survenu à Lecoat, et dit que sans cela il serait pour sûr arrivé en même temps que lui. L'amiral le félicita alors de son bon cœur, et par un mouvement naturel lui tendit la main. Aussi, tout le monde trouva que la journée avait été bien heureuse pour Dano. *La fin à la prochaine livraison.*

On est bien heureux de trouver son compte avec soi-même, car on se trouve quand on veut.

SAINT-ÉVREMOND.

LES DEUX FRÈRES.

On suppose qu'un homme éclairé, si on lui reprochait l'ignorance où il aurait laissé son frère, pourrait bien répondre :

— M'aviez-vous donné mon frère à instruire?

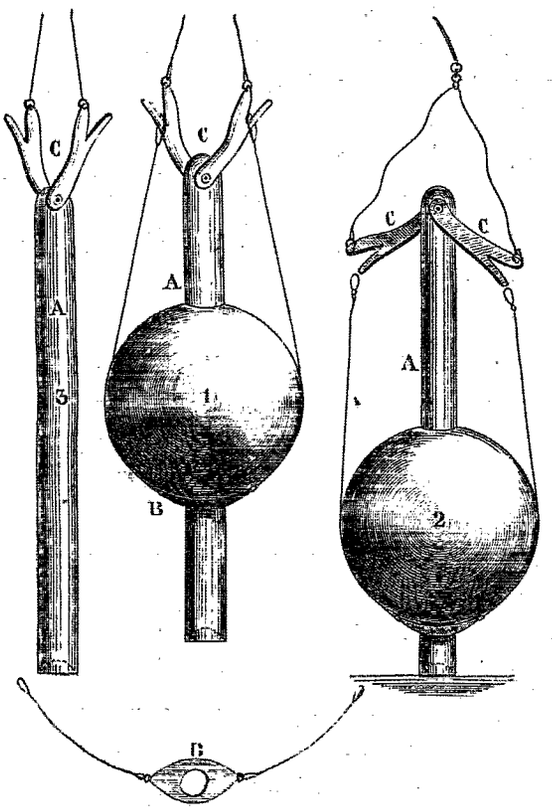
— Oui, frère orgueilleux. Vous aviez été créés pour vous aimer, vous entr'aider, et non pour vivre séparés, éloignés comme des indifférents, toi en pleine lumière, lui dans l'ombre. Reconnais-tu que lorsqu'il était affamé tu lui devais au moins l'aumône d'un morceau de pain?

— Sans doute, et je le lui ai donné.

— Mais tu ne lui as pas fait l'aumône morale, qui était aussi utile à son âme que ton aumône matérielle à son corps. Tu l'as vu dans l'inanition intellectuelle, et toi qui avais acquis l'instruction, qui en jouissais, qui en étais fier, tu n'as pas pensé à lui : tu l'as regardé comme un être inférieur à toi; tu as pensé qu'il n'avait pas besoin aussi bien que toi de ces richesses intérieures qui sont l'honneur de l'humanité et l'élèvent au-dessus du reste de la création. Ce frère n'était pour toi, apparemment, qu'une machine à travail vivante, et tu te complaisais à croire que sa destinée n'était pas la même que la tienne. Mais ces sentiments seuls d'égoïsme et de dédain te font perdre tout le mérite de ta supériorité intellectuelle : tu es resté inférieur dans le progrès moral. (1)

ÉTUDES DE LA MER.

INSTRUMENT DE SONDAGE (2).



Plomb de sonde inventé par M. Brooke, de la marine américaine.

Un boulet de 64 (29 kilogrammes) est coulé de manière à être percé pour laisser passer une tige de fer A (1, 2, 3), à l'extrémité de laquelle se trouve un évidement enduit de suif, destiné à rapporter les échantillons du fond. Le boulet est soutenu par des fils de fer que réunit un disque percé B, en cuir ou en toile, qui sert de support. Un système de déclic C, CC (1, 2) dégage le boulet, ainsi que le montre la figure, lors du contact avec le fond, et permet de ramener plus facilement la tige.

Maury fait observer « qu'il y aurait un très-grand avantage à ce que tous les navires employassent les mêmes lignes de sonde et les mêmes poids, à cause de l'uniformité qui en serait la conséquence dans les résultats. »

L'atlas des cartes de vents et de courants comprend une série intitulée *Cartes thermales*, qui indique la température de l'eau à la surface de l'Océan partout et pour toutes les époques où elle a été observée. Ces cartes fournissent au savant et au navigateur des renseignements pleins d'intérêt sur la circulation des eaux de l'Océan et sur sa climatologie. M. de Humboldt écrivait à ce sujet au docteur Flügel, consul des États-Unis à Leipsick :

« L'ouvrage de Maury est d'autant plus précieux qu'il donne les courants de l'Océan, la direction des vents et la température. C'est déjà un beau résultat de ces travaux que d'avoir abrégé le temps de la traversée des États-Unis à l'équateur, et l'excellente disposition de ces cartes permet de concevoir des espérances encore plus élevées. »

Le système de circulation de l'Océan est basé, comme celui de l'atmosphère, sur ce principe évident : que l'existence d'un courant constant dans une masse fluide implique l'existence d'un ou plusieurs courants en sens contraire. Les courants de la mer, à l'exception du *Gulf-Stream*, ne sont pas encore suffisamment connus pour qu'on puisse déterminer l'ensemble des compensations qui maintiennent l'équilibre; mais les données recueillies par l'Observatoire de Washington permettent d'espérer qu'en continuant à étudier les différentes forces qui concourent à produire ces grands mouvements, on se convaincra qu'une cause première préside à leur action, et l'on comprendra mieux le rôle que l'Océan remplit dans l'économie de la nature par la circulation de ses eaux.

« Ce rôle, dit Maury, nous le voyons se manifester à chaque pas et sous mille formes diverses : dans les mœurs des baleines (1), dans les courants froids qui descendent des pôles, dans la végétation des climats adoucis par les courants chauds, enfin dans la faune et la flore de la mer; car nous savons que les variations de température n'exercent pas moins d'influence dans l'Océan que sur la terre, et c'est là ce qui fait que les plantes et les êtres animés qui peuplent ces profondeurs ne sont pas également répartis sur toute son étendue. Supprimez cette loi, et la baleine des régions polaires viendra se jouer dans les eaux de la zone torride, tandis que l'huître perlière des mers de l'Inde ira tapisser les bancs des mers arctiques. »

CHOIX DE MÉDAILLES.

Voy. les Tables du tome XXXIV, 1866.

Monnaie d'or frappée pendant le siége de Nice en 1543. On lit d'un côté : KROLVS SECVNDVS DVX SABAVDI (Charles II, duc de Savoie); dans le champ, écusson aux armes de Savoie.



Monnaie obsidionale (2). — Nice.

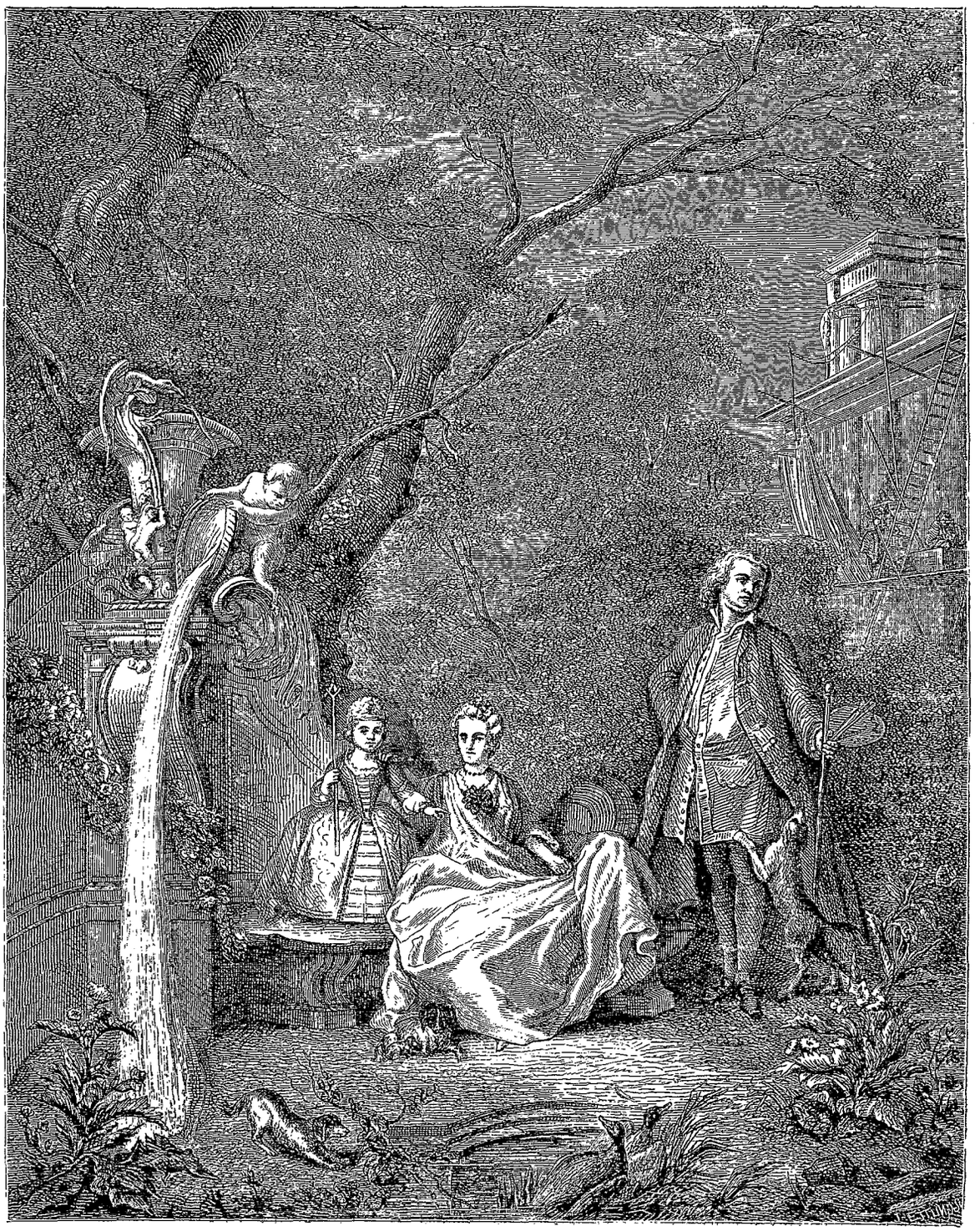
Revers : NIC . A . TVR . ET . GAL . OBS . 1543 (Nice assiégée par les Turcs et les Français en 1543).

Barberousse commandait les Turcs et attaquait le château par mer; les Français l'assiégeaient par terre. Le château résista.

(1) Imité de Forster.
(2) Voy. t. XXXIV, 1866, p. 238.

(1) Voy. t. XXVIII, 1860, p. 78.
(2) On appelle ainsi les monnaies frappées dans une ville assiégée pour suppléer, pendant le siége, au défaut ou à la rareté des espèces.

LAJOUE.



Musée de Versailles; attique. — Lajoue et sa famille, peinture de Lajoue. — Dessin de E. Lorsay.

Ce nom de Jacques Lajoue, si complétement oublié, a jeté son petit éclat et a eu, tout comme un autre, son heure de vogue et de célébrité. Aujourd'hui cette vogue est si bien passée et cette célébrité si complétement évanouie, qu'on en chercherait inutilement le souvenir dans les recueils biographiques les plus complets; le nom de Jacques de Lajoue n'y est pas même cité. Faut-il crier à l'injustice, et réhabiliter ce peintre qui, après tout, ne fut pas sans quelque mérite? Ou bien faut-il détourner dédaigneusement la tête et passer condamnation une fois pour toutes sur ce talent, qui n'a été ni assez fort, ni assez complet, ni assez sérieux pour s'imposer au souvenir des hommes et entrer de plain-pied dans l'histoire? Ni l'un ni l'autre. Tout en respectant les jugements de la postérité et en reconnaissant les droits de l'histoire, nous croyons que, pour quiconque sait voir et comprendre, il n'est, dans le passé, si mince enseignement qui ne profite au présent et à l'avenir, et si pauvre personnage dont la vie ou les œuvres ne puissent jeter un jour nouveau sur l'époque où il a vécu, et en accuser plus vivement la physionomie. La vie

de Lajoue n'a pas laissé beaucoup de traces, et sa biographie proprement dite sera faite quand on saura qu'il naquit à Paris en 1686; qu'il entra, en 1721, la même année que Charles Parrocel, à l'Académie royale de peinture et de sculpture, et qu'il mourut en 1761. Mais ses œuvres restent, sinon toutes, du moins en assez grand nombre pour qu'il nous soit permis de juger sérieusement l'artiste.

Tout le monde sait que le dix-huitième siècle a été pour les arts du dessin une époque de décadence et de dissolution, et il n'est personne qui ne puisse citer à la file une douzaine de noms propres pour appuyer cette opinion. Or, la corruption de l'art proprement dit, par une conséquence fatale et inévitable, amène la corruption du goût général et la dégradation de la forme dans toutes les industries qui relèvent des arts du dessin. C'est ainsi qu'à toute époque les plus minces questions de toilette et d'ameublement tiennent par des liens très-visibles aux plus hautes questions d'esthétique. La transition de l'art à l'industrie se fait d'habitude par l'entremise de certains hommes qu'on oserait presque appeler les *amphibies* de l'art. La nature particulière de leur talent, ou la nécessité des circonstances, les a placés entre l'art et l'industrie comme à la frontière de deux empires; mais, loin de songer à maintenir l'intégrité des territoires, ils semblent se donner pour mission de susciter et de favoriser les invasions. Tels sont, au dix-huitième siècle, l'architecte décorateur Oppenord (1), l'orfévre décorateur Meissonnier, le sculpteur décorateur Slodtz, et le peintre décorateur Lajoue.

Comme peintre, Lajoue a tous les défauts de ses contemporains sans en avoir toutes les qualités, et l'on n'oserait le placer, je ne dis pas au premier, mais même au second rang. Comme décorateur, il serait primé par Oppenord, Servandoni, Slodtz, Meissonnier, etc.; mais il ferait encore assez bonne figure après les maîtres du premier groupe.

Les œuvres proprement artistiques qui nous restent de Lajoue sont les suivantes :

1° Un tableau dans l'exécution duquel Watteau n'avait pas dédaigné d'être le collaborateur de Lajoue, celui-ci ayant fait l'architecture et le paysage, celui-là les figures. Cette œuvre est antérieure à 1721, puisque Watteau mourut cette même année; on la voyait à l'Exposition rétrospective de 1866.

2° Les gravures des tableaux que Lajoue avait peints pour le cabinet du second duc de Pecquigny. Les tableaux étaient au nombre de quatorze; on ne trouve au Cabinet des estampes que les onze gravures suivantes : l'*Architecture*, figurée par une troupe d'enfants prétentieux occupés à construire un escalier bizarre qui conduit à un palais non moins étrange; — l'*Astronomie*, figurée allégoriquement par Mercure, qui tient une sphère armillaire et se fait à lui-même, pour son propre plaisir, une démonstration, au milieu d'un fouillis d'instruments astronomiques et d'une nuée d'oiseaux nocturnes; les premières lueurs de l'aube blanchissent l'horizon; — l'*Éloquence*, reine majestueuse; assise sur un trône et entourée d'enfants qu'elle tient sous le charme de sa parole; — les *Forces mouvantes*, mélange confus d'eaux courantes, de machines, de leviers et de plans inclinés : au milieu de ce chaos un homme se tient debout, dans la pose majestueusement prétentieuse d'un maître à danser, le chef affublé d'un bonnet du matin qui simule le turban, le corps entortillé dans une robe de chambre à ramages; véritable Turc de comédie, symbole bouffon et mesquin du roi de la création au milieu des forces de la nature, qu'il domine et dirige une baguette à la main; — la *Géographie*, représentée par une énorme sphère terrestre entre deux jeunes gentilshommes, lesquels, à vrai dire, n'ont pas l'air de prendre un goût bien vif à l'étude de la géographie : à quelque distance, cette sphère semble une vaste pièce de blason fort compliquée, accostée de ses deux supports héraldiques; les deux jeunes gens sont imités de Watteau; — l'*Histoire* sert de prétexte à l'allégorie suivante : le Temps, dans une pose plus académique que naturelle, plie les épaules sous le faix d'un gros livre; un petit génie, un amour peut-être, grimpé sur le livre, écrit avec beaucoup d'application; un autre génie cueille quelques-unes de ces palmes purement fictives et métaphoriques qui n'ont jamais existé que dans l'imagination des poëtes et des peintres; à l'horizon, sur un rocher lumineux, s'élève le temple de la Gloire : on le pourrait souhaiter un peu plus grandiose et moins semblable à la lanterne de Démosthène du parc de Saint-Cloud; — la *Marine* nous apparaît sous la forme de Neptune, fort mal assis sur une corniche trop étroite, où il s'est hissé par un méchant petit escalier en casse-cou : le dieu regarde sans intérêt une galère en construction et une autre qui vient de prendre la mer; — sous ce titre : *la Musique*, l'auteur a groupé des musiciens qui ressemblent beaucoup, pose et costume, à ceux que Paul Véronèse a introduits dans plusieurs de ses grandes compositions, notamment dans les Noces de Cana; — voici l'*Optique :* groupés avec beaucoup trop d'art, des hommes dirigent, avec des gestes beaucoup trop élégants, une monstrueuse lentille de verre dont les rayons mettent le feu à quelques broussailles placées au sommet d'un pilier. — Les deux sujets intitulés *la Peinture* et *la Sculpture* sont traités dans la manière symbolique, comme tout le reste, et aussi froidement qu'on peut le souhaiter. — Il manque à la collection deux gravures signalées dans les recueils du temps : la *Botanique* et la *Pharmacie;* sans se mettre en grands frais, l'imagination du lecteur, qui connaît désormais le procédé de développement de Lajoue, peut combler cette lacune. Ces tableaux étaient terminés en 1737, époque où le *Mercure de France* annonce la publication des estampes.

3° Le tableau que nous reproduisons en tête de cet article, et qui représente Lajoue avec sa petite famille, composée de sa femme et d'une fillette de quatre ou cinq ans. Le peintre, roide et gourmé, en robe de chambre, comme l'homme aux *Forces mouvantes*, le pouce gauche inséré dans la palette, du bout des doigts, non, du bout des ongles, tient un appuie-main avec une grâce théâtrale et affectée. Il y aurait peu de chose à changer pour faire de ce portrait une caricature; le lecteur s'en convaincra s'il veut bien se reporter au *Magasin pittoresque* du mois de janvier 1865, où, entre autres charges d'artistes du dix-huitième siècle, se trouve reproduite celle de Lajoue. Sur un banc de marbre, gentiment contourné, Mme de Lajoue est assise. Si l'image est fidèle et le portrait réussi, la bonne dame n'était pas une beauté. Sa petite tête chiffonnée, coiffée très-plat et en « vrai printemps d'hôtellerie », sort d'une de ces robes flottantes, sans taille, que le génie baroque du dix-huitième siècle a trouvé moyen de faire négligées sans les faire simples, parce qu'il n'a pas su racheter par la grandeur des plis l'indécision de la forme. L'extrémité d'une mule, contournée en pointe de coquillage, repose coquettement sur le sable de l'allée. La fillette, debout sur le banc, s'escrime d'un petit bâton terminé par un moulinet. Décidément, le dix-huitième siècle n'est pas le siècle des enfants; on n'y aime pas, on n'y respecte pas l'enfance comme il faut l'aimer et la respecter. On ne la connaît pas; on n'en comprend ni la grâce, ni le charme, ni la naïveté. On trouve moyen, chose incroyable! de la rendre ridicule. Voyez plutôt ce

(1) Voy. t. XXXIII, 1865, p. 29.

pauvre baby, si gauche et si emprunté, dans ce lourd corsage, trop long et trop large, où il est englouti comme dans une informe carapace. Les autres détails du tableau sont à l'avenant; ce qui manque partout, c'est la vérité, c'est le naturel. Pourtant, il faut tout dire, la facture de ce tableau est habile et la couleur en est agréable. C'est la seule toile de Lajoue que l'on trouve dans nos collections publiques. Les curieux pourront la chercher dans l'attique du sud au palais de Versailles.

Les autres tableaux de Lajoue, et ils étaient fort nombreux, ne nous sont plus connus que par les indications des contemporains et par les annonces du *Mercure de France*. Ces documents nous apprennent que Lajoue ne perdit jamais une bonne occasion de se produire, et surtout ne douta pas un seul instant de son propre génie. Avant que les expositions régulières soient organisées pour les membres de l'Académie, il envoie ses œuvres, pour être soumises au jugement du public, à la place Dauphine, le dernier jour de l'octave de la Fête-Dieu. C'est là que Boucher fit ses premières armes et que Chardin commença sa réputation. Imagine-t-on, à l'occasion de la fête du roi, un essai d'exposition au Louvre, ne fût-ce que pour deux ou trois jours, vite on voit accourir Lajoue, portant sous le bras « ses paysages avec architecture d'un goût nouveau et piquant.» A la première exposition régulière, en 1737, il offre à l'admiration publique le tableau qui est aux galeries de Versailles, et toujours des paysages, des ruines, des perspectives, de l'architecture. L'allégorie ne lui fait pas peur, comme nous l'avons vu en parlant des tableaux du duc de Pecquigny; les concerts champêtres ne l'effrayent pas non plus, ni les chasses, ni les retours de chasse, ni les fêtes galantes. Sa médiocrité, trop féconde, toujours prête à tout événement, jamais lasse, jamais épuisée (la pauvreté ne s'épuise jamais), rappelle à l'esprit les procédés poétiques de cette pléiade de rimeurs qui encombrent de leurs petits vers tous les recueils du dix-huitième siècle. Naît-il un Dauphin, Mme la marquise a-t-elle perdu son petit chien, égaré sa pantoufle; l'illustre Titon du Tillet a-t-il mis au jour son fameux *Parnasse français;* M. de Voltaire a-t-il fait jouer une nouvelle pièce, tragédie ou comédie : vite, vite, la plume et l'écritoire; vite une ode, un sonnet, un madrigal, une chanson, une musette, ou tout au moins des bouts-rimés. D'idées, de sentiments, il n'en est pas question; de poésie, pas un mot; mais on coule adroitement sa petite pièce dans un moule tout préparé, et messieurs du *Mercure*, gravement, sans songer à mal, vont insérant ce que la petite poste et le coche leur apportent de paquets, à condition toutefois que lesdits paquets aient été dûment affranchis. Prenez au hasard parmi les quelque trois cents volumes qui composent le recueil, ouvrez à la première page qui est invariablement consacrée aux pièces fugitives, et lisez : vous aurez la note juste, le ton vrai de cette poésie, qui est à la vraie poésie ce que la peinture de Lajoue et consorts est à la vraie peinture.

Les uns et les autres ont suivi la mode, à quoi ils ont trouvé honneur et profit sans s'imposer grand labeur; mais ils ont reçu d'abord toute la récompense qu'ils pouvaient espérer. Car la mode change tous les cinquante ans, et c'est un constant usage de se venger en la bafouant de l'avoir adorée. Aussi, où est maintenant la gloire poétique de l'illustre M. Desforges-Maillard? Où est la gloire artistique du célèbre M. Jacques de Lajoue? *Où sont les neiges d'antan?*

Imaginer et dessiner des ornements pour théâtres, appartements, cabinets, bibliothèques, catafalques, meubles et carrosses; tracer des bosquets, des jardins, des parterres, des labyrinthes; combiner des effets d'illuminations ou de feux d'artifice, c'est un rôle mieux accommodé à la taille de Lajoue : aussi s'en acquitte-t-il plus galamment. Néanmoins, même dans ce cercle plus étroit, on ne peut pas dire qu'il soit original et inventeur : il suit une impulsion reçue, et développe des principes que d'autres ont posés; il a été l'un des vulgarisateurs les plus féconds du style qu'on est convenu d'appeler le style *rococo*. En Italie, Bernin et Borromini avaient imaginé d'introduire le *gai* et le *plaisant* dans les ouvrages d'architecture; mais, tout en s'abandonnant à la fantaisie, ils n'avaient pas divorcé avec le goût ancien. Oppenord s'en écarta davantage, et Meissonnier rompit tout net avec la tradition. Ses ouvrages ne sont pas rares, et on en peut voir traîner sur les quais aux étalages des marchands d'estampes. Son principe est de prendre le contre-pied de tout ce qui s'est fait jusqu'à lui, de dénaturer autant que possible jusqu'aux moindres détails, comme s'il tenait absolument à détourner chaque chose de son usage primitif et naturel. Remarquez en passant cette rage de faire du neuf, coûte que coûte, et cette impuissance à le créer selon les règles de la raison et de la logique; de là une absurdité choquante et l'absence complète d'originalité au milieu de la plus extrême bizarrerie. Il n'est pas de siècle où l'on ait plus parlé de la nature, il n'en est pas où l'on s'en soit plus écarté. En bonne architecture, il est admis comme principe et prouvé par l'expérience qu'il n'y a d'ornements naturels et élégants que ceux qui semblent nécessaires. L'architecture nouvelle a changé tout cela. Les protestations pleuvent : Claude Ballin le jeune réclame au nom du goût et du bon sens; on le renvoie à ses poinçons, à son mattoir et à son échoppe. Germain proteste; il n'est pas plus écouté. Une partie de l'Académie s'indigne et prend feu; *on n'en a cure*. Le courant est en ce sens, et si bien en ce sens que les peintres mêmes qui protestent contre les conséquences poussées à l'absurde ont, sans le savoir, admis le principe et l'appliquent tous les jours, puisque l'usage s'est établi de peindre de pratique et de consulter à peine la nature. Les sculpteurs, que les conditions mêmes de leur art semblent plus éloigner de la manière, ont donné des otages à l'insurrection, et bon nombre d'entre eux, Slodtz en tête, sont passés à l'ennemi. Plusieurs tomes du *Mercure de France*, des années 1754 et 1755, contiennent des lettres anonymes où l'on plaide avec beaucoup d'esprit la cause du bon sens et du naturel. Rien n'y fait; il n'y a plus d'autre dieu que Meissonnier, et Lajoue est son prophète, ou du moins l'un de ses prophètes. Plus de lignes droites, plus de formes régulières, carrées, rondes ou ovales; rien que des contours sinueux en forme d'S majuscule très-allongée, qui se terminent en rouleau. Mais il est impossible de raccorder régulièrement les contours! Le bel embarras! on bouche le vide avec le premier objet venu, une fleur, par exemple, qui elle-même ne tient à rien. Dans le bon vieux temps, une console était regardée comme un support : on la renverse, et c'est elle qui maintenant a besoin d'être supportée. Un flambeau, destiné à soutenir une bougie, était autrefois perpendiculaire; on le tord obliquement, comme s'il venait d'être forcé par une main maladroite ou violente. Une bobèche était concave, parce qu'on l'avait destinée à retenir la cire fondue : on la fait convexe, sans doute afin que la cire puisse à son aise s'étaler en nappe sur la table ou sur le pied du flambeau. Un pauvre escalier ne peut plus passer tranquillement son chemin; on le violente, on le contraint, et il lui faut, bon gré mal gré, se contourner, aller où il n'a que faire et allonger sa route. Les balcons se bombent, les corniches se gondolent, les châssis mêmes des fenêtres veulent aussi se faire de fête, et préparent au menuisier et au vitrier beaucoup d'ennui et de travail

inutile. La folie va si loin qu'on bâtit des édifices dont le plan a la forme sinueuse de l'S, sauf à ne savoir plus comment distribuer l'ameublement. Ces formes sinueuses paraissent une si merveilleuse invention, qu'on les appelle les *formes*, sans autre désignation. « On oublie, dit l'auteur d'une des lettres, d'y joindre l'épithète de *mauvaises* qui en paraît inséparable. » Dans les églises, les chapelles ressemblent à des boudoirs ou à des cabinets de toilette. Les tombeaux y sont ornés, enjolivés, dorés et déguisés autant que faire se peut; les confessionnaux ont un air de galanterie. Dans les jardins, mêmes applications du principe. Cet arbre a l'air de vouloir étendre ses rameaux, qu'on l'arrondisse en boule; cet autre prendrait naturellement une forme arrondie, qu'on l'aiguise en pain de sucre, ou bien qu'on l'étale en éventail. Une dame ordonne à son architecte de faire couper la tête à tous les arbres de futaie de son parc. — Mais s'ils meurent? — S'ils meurent, on en replantera d'autres qui, étant plus jeunes, se plieront plus facilement à la mode qui régnera dans ce temps-là. Que répondre à cela? L'architecte obéit; on ne dit pas si les arbres moururent ou se résignèrent. Consulté sur ce point important, Lajoue eût certainement approuvé la dame et blâmé l'hésitation de l'architecte.

Les portefeuilles du Cabinet des estampes contiennent, outre un assez grand nombre de gravures médiocres d'après Lajoue, un *Recueil de dessins pour meubles et ornements* (1752), dessinés et lavés par lui-même. Son trait n'a pas la vigueur et l'aspect agréable de celui de Slodtz, qui se trouve placé à côté de lui dans le recueil manuscrit; il arrive néanmoins parfois à une certaine grâce de détail et à des effets assez heureux. Il y a un peu de tout dans les recueils divers des œuvres de Lajoue : des arcs de triomphe galants, des dais contournés, des trônes, des trophées, des panaches, des dessins courants de fleurs et de plantes qui semblent de véritables papiers de tenture, des cartels, des cartouches, des buffets, des dessus de *porte*, *des rinceaux* et des rocailles. Étant admis le genre, qui est faux en principe, il faut reconnaître que tout ce qui, dans l'œuvre de Lajoue, n'est que pure fantaisie, montre un sentiment assez vif de l'élégance ornementale; mais toutes les fois que l'artiste en vient à grouper des objets naturels, comme fleurs, fruits, animaux, personnages, la manière reparaît, le mépris de la nature est évident, ou tout au moins l'ignorance.

La maîtresse pièce de cette singulière collection est un projet de bosquet, reproduit dans le format grand in-folio *par le mauvais* graveur Maisonneuve, en 1757. On peut dire que c'est le triomphe du *rococo*, et comme le bouquet de cet étrange feu d'artifice. Toutes les perfections du genre sont réunies dans ce chef-d'œuvre : colonnades moitié rustiques moitié antiques, rocailles, charmilles impitoyablement tondues, consoles renversées,

. . . . . Termes grognons,
Vieux petits ifs en rangs d'oignons;

et, au milieu d'une pièce d'eau qui fait le centre de ce grand cercle, la reproduction projetée du *Parnasse français* de Titon du Tillet, dont l'original en bronze est à l'entrée du Cabinet des estampes.

Mais, il faut bien le dire, Lajoue n'a pas eu toujours la main aussi malheureuse; ce jour-là il avait évidemment voulu forcer son talent, et la grâce l'avait complétement abandonné. L'on peut citer de lui quelques peintures de perspective et de trompe-l'œil où il déploya un véritable talent : par exemple, les travaux qu'il exécuta à l'ancienne Bibliothèque Sainte-Geneviève, en 1732. On venait d'agrandir le vaisseau qui, partagé en quatre parties, formait une croisée éclairée au milieu par une grande lanterne. Une partie, celle qui était située directement sous le clocher de l'église, se trouvait plus courte que les autres. Pour dissimuler ce défaut, on eut recours au talent de Lajoue. Celui-ci continua en perspective la décoration en menuiserie de la Bibliothèque, et feignit au fond un salon ovale éclairé par une grande croisée et deux issues de galeries perçant à droite et à gauche. « Ce salon, dit un contemporain, est feint de menuiserie, orné de panaches, de colonnes et de pilastres avec des armoires garnies de livres. A l'entrée du salon, il y a deux consoles surmontées de deux urnes de marbre antique; sur le devant est une sphère, représentant le système de Copernic, montée sur un pied de bronze, un peu cachée par son rideau vert jeté négligemment. » Cette décoration eut un grand succès, et on vint l'admirer en foule.

Nous donnons Lajoue pour ce qu'il vaut, et n'avons nulle intention de le surfaire. Certes, ce n'est pas un modèle à imiter, mais c'est un sujet d'étude et de réflexions. Sa valeur absolue est petite; mais si on le rattache à tout ce qui l'entoure, si l'on a la patience, en voyant les effets, de remonter aux causes, on avouera que son œuvre forme un chapitre instructif et utile pour l'histoire de la décadence du goût au dix-huitième siècle.

LA SOURCE.

APOLOGUE ORIENTAL.

Trois voyageurs se rencontrèrent un matin près d'une source, non loin d'un caravansérail. L'un était artisan; l'autre, un vieillard au front grave; le troisième, un jeune enfant qui courait après une brebis égarée.

Au-dessus du bassin de la source, on lisait cette inscription tracée en caractères antiques : PRENEZ-MOI POUR MODÈLE.

En se désaltérant, les trois voyageurs cherchèrent la signification de cet avis donné aux passants.

L'artisan prit la parole : — Cette source, dit-il, promène ses eaux dans une vaste contrée; elle se mêle à des ruisseaux, à des rivières, et finit par devenir un grand fleuve. L'inscription nous avertit qu'il faut travailler sans cesse à nous enrichir.

Le vieillard s'exprima ainsi : — Je vois un autre sens dans cette légende. La source désaltère gratuitement ceux qui s'approchent de son bassin. Son exemple nous dit qu'il faut être utile à son prochain.

Le jeune enfant écoutait en silence. Interrogé par les deux hommes sur la manière dont il expliquait l'inscription, il répondit sans embarras : — L'eau d'une source n'a de valeur que par sa pureté. Dès qu'on la souille, elle devient un objet de dégoût; les animaux eux-mêmes refusent d'y tremper leurs lèvres. Pour être estimé, il faut être pur.

CATHÉDRALE DE CRACOVIE.

Voy. la Table des trente premières années.

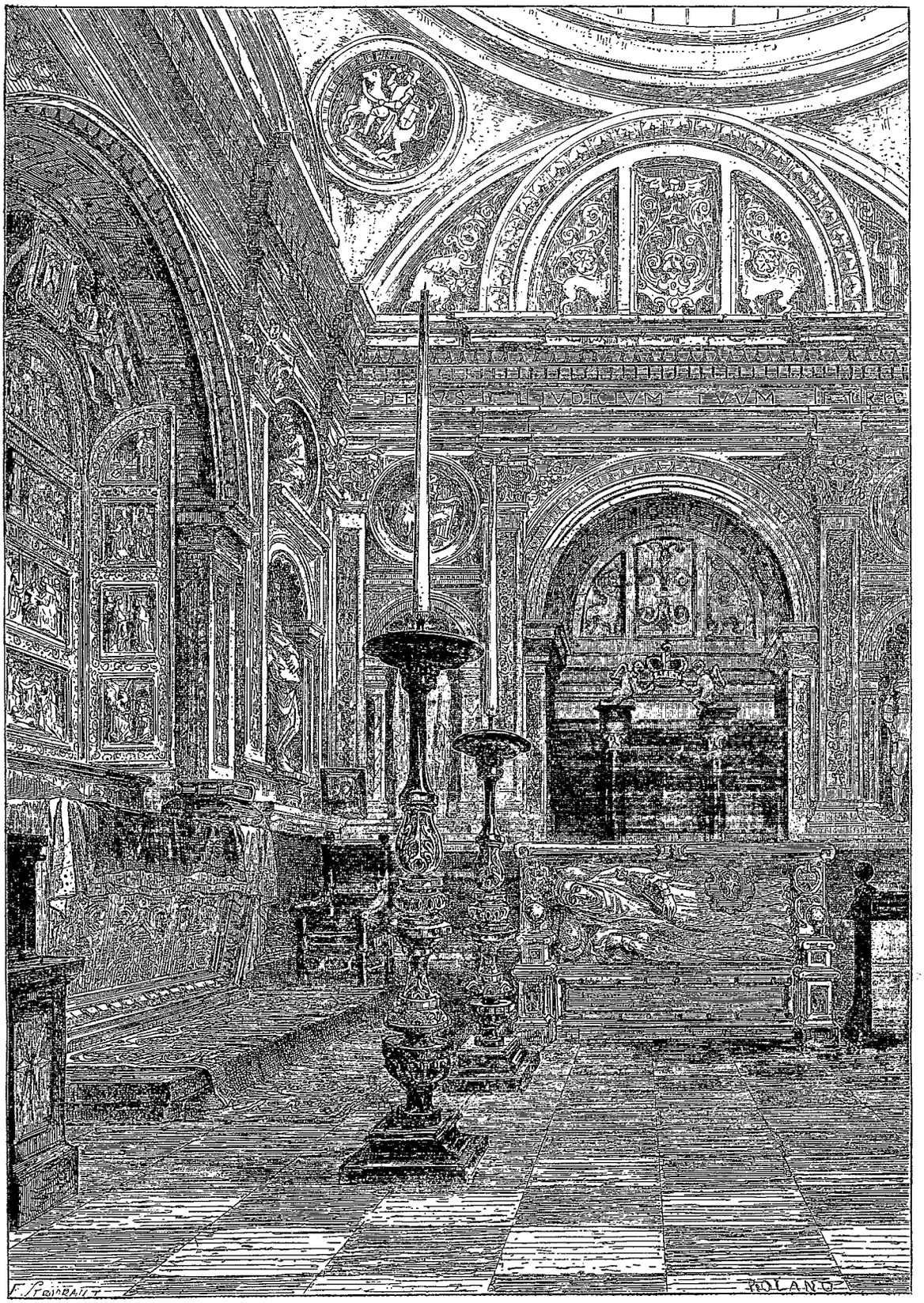
TOMBEAU DE LA REINE ANNE JAGELLON (1).

C'est dans la cathédrale de Cracovie, si remarquable par les monuments de toutes les époques qu'elle renferme, et dans la chapelle des rois Sigismond, que se trouve placé le tombeau de la reine Anne. Au-dessus de la porte d'entrée de cette chapelle sont trois tableaux antiques. Celui du milieu représente Sigismond Ier; les deux autres représentent Anne de Jagellon, l'un dans son costume de

(1) Voy. t. XXVIII, 1860, p. 385.

reine, l'autre dans ses habits de veuve ; au bas des tableaux sont des inscriptions conformes au sujet.

La statue en granit rouge qui surmonte ce tombeau la représente couchée et couverte des ornements royaux.



Tombeau de la reine Anne Jagellon, dans la cathédrale de Cracovie. — Dessin de F. Stroobant.

Derrière le tombeau se trouve un trône en marbre, au-dessus duquel deux anges en cuivre doré soutiennent la couronne royale de Pologne. Dans les caveaux de cette chapelle, on peut voir les cercueils des rois Sigismond et celui de la reine Anne ; sur ce dernier se trouvent deux médaillons, dont l'un représente les trois Vertus théologales, et l'autre la Justice, la Sagesse et le Courage.

Anne, nièce de Casimir III, fut l'une des quatre femmes

du grand Jagellon (Wladislas V) qui avait d'abord épousé la reine Hedwige, et, après la mort d'Anne, se maria successivement à Élisabeth, fille d'Othon de Pileza, palatin de Sandomir, et à Sophie, fille d'André, duc de Kiowie.

UNE VENGEANCE,

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 6.

Le soir, il y eut un repas à l'auberge où étaient descendus les gens de Douarnenez. Dano était à la place d'honneur avec un gros bouquet devant lui; quant à Lecoat, on ne le vit arriver qu'au moment où l'on sortait de table. Dès que Dano l'aperçut, il alla droit à lui, et, lui offrant le bouquet :

— Tiens, Lecoat, lui dit-il, le bouquet est aussi bien à toi qu'à moi. Tu n'as pas eu de chance, et nous devions arriver ensemble. Il n'est pas juste que j'aie tout et toi rien. Voilà la moitié du prix; partageons en bons camarades.

Et il lui présenta une petite somme qu'il avait comptée d'avance, et qui était la moitié de celle qu'il avait reçue. Il s'imaginait que les mauvais sentiments de l'autre ne tiendraient pas contre un pareil procédé. Mais Lecoat, humilié, furieux, et comme fou de rage de voir Dano si bon pour lui devant tout le monde, allongea la main, prit le bouquet et l'argent, et les lui jeta à la figure en disant :

— Garde ton argent pour toi; je n'ai pas besoin de tes cadeaux!

A cette fois, Dano perdit patience tout à fait. Il pouvait être doux, mais ce n'était pas un motif pour être poltron et sans cœur. Il sauta sur Lecoat qui n'en revenait pas, le saisit à la gorge, l'allongea par terre en un clin d'œil, et, lui mettant un genou sur la poitrine, se prépara à le souffleter d'importance. Il ramenait déjà sa main en arrière, et, rien qu'à l'air de son visage, on voyait bien qu'il frapperait fort et ferme; mais il faut croire qu'une idée subite lui traversa l'esprit, car il laissa doucement retomber son bras, se releva, haussa les épaules, dit : « Baste! » comme se parlant à lui-même, et, tournant le dos à Lecoat, revint se mêler aux pêcheurs qui faisaient cercle. Personne n'avait douté du courage de Dano jusqu'à ce jour; mais en ce moment chacun se dit qu'un fou seul oserait l'attaquer désormais, tant il est vrai qu'il faut être dix fois plus fort pour épargner les gens à terre que pour les mettre à bas. Quant à Lecoat, il se redressa et partit sans avoir même levé les yeux. Il eût préféré que Dano l'assommât; et voilà qu'il se trouvait vaincu, non pas comme un homme, mais comme un enfant ou comme une femme à qui l'on a peur de faire mal. Il ne fallait plus songer à se battre avec Dano, il fallait le tuer!

Pendant plusieurs mois Lecoat attendit l'occasion favorable; mais Dano était aussi prudent qu'il était doux et brave; ensuite, il avait peur de ne pas pouvoir une autre fois s'arrêter à temps, comme dans l'auberge, et pensait qu'en somme, lorsqu'on a fait ses preuves, la meilleure manière d'être plus fort que les méchants, ce n'est pas de les vaincre, mais de les éviter. Toutefois, il ne se doutait pas que ce fût décidément à sa vie qu'on en voulût. Il y a dans le mal et le crime des noirceurs que les honnêtes gens ont toujours beaucoup de peine à soupçonner.

Les journées devenaient plus courtes avec l'hiver qui s'avançait. Les coups de vent se succédaient et ressemblaient à de la tempête. On n'allait plus guère en mer; chacun restait à s'occuper des affaires de son intérieur, car il y a toujours à travailler dans une maison, si simple et si pauvre qu'elle soit. Les chemins étaient la plupart du temps déserts et tout enveloppés des brouillards de novembre. Lecoat sortait de bonne heure pour ne pas être vu, et se postait derrière quelque talus ou quelque gros rocher, là où il supposait que Dano pourrait passer. Mais c'était comme un fait exprès, il ne voyait jamais arriver personne.

Dano avait une vieille tante qui demeurait à Loc-Ronan, pas très-loin de Douarnenez. La bonne femme, âgée et infirme, avait perdu son mari et son fils, qui s'étaient noyés à la pêche, car la mer est souvent bien cruelle aux pauvres gens de la côte. Sa bru demeurait avec elle, la soignait de son mieux, et les deux veuves passaient de longues heures à parler du temps qui n'était plus. Dans la belle saison, Dano allait les voir une ou deux fois par mois; mais, l'hiver venu, il faisait moins souvent ce petit voyage. Il partit cependant un jour en toute hâte, car Kervazo, l'épicier ambulant, qui allait et venait entre Douarnenez et Crozon, et qui passait par Loc-Ronan où il fournissait plusieurs débits et auberges, lui avait annoncé que sa tante se mourait et que le recteur l'avait administrée. Quand Lecoat apprit son départ, il eut bien de la peine à cacher sa joie, et alla tous les jours l'attendre à un petit quart de lieue de Douarnenez, dans un étroit sentier qui longe la grève. Ce chemin passe au milieu de rochers dont la mer baigne le pied quand le flot monte, et il est bien plus court que la grande route. Il y avait beaucoup à parier que Dano le prendrait, à moins qu'il ne revînt par l'occasion de quelque voiture.

Il y avait déjà trois jours que Dano était absent, et le quatrième commençait. La bonne femme était morte et enterrée de l'avant-veille, et une fois ses pauvres affaires et celles de sa bru réglées, son neveu n'avait certainement qu'à revenir chez lui. Lecoat partit ce matin-là plutôt encore que d'habitude. Ainsi, une mauvaise passion et un horrible désir de crime le rendaient plus régulier et plus vigilant qu'il ne l'avait jamais été : ce qui prouve que quand les hommes se plaignent de ne pas réussir et d'avoir bien des mécomptes dans la vie, c'est leur faute; car s'ils apportaient au bien l'ardeur qu'ils mettent au mal, ils seraient capables des plus grandes choses.

Lecoat approchait d'un endroit où le sentier se resserre tout à fait, lorsqu'il crut entendre un soupir étouffé. Il s'arrêta et écouta. Il n'entendit plus rien. Il pensa que c'était la brise de mer qui se glissait dans quelque fente, et continua à avancer avec précaution. Le soupir se fit entendre de nouveau, mais plus long et plus distinct. Lecoat frissonna malgré lui de tous ses membres. Quand on va commettre un crime, on a toujours dans l'âme quelque coin où grondent des peurs mystérieuses. Le silence recommença, et Lecoat avança encore. Cette fois le soupir lui sembla partir de dessous terre : c'était sous ses pieds que la voix gémissait. Ses cheveux se dressèrent d'horreur, sa bouche s'ouvrit toute grande sans qu'il pût crier; il étranglait. Les rochers, à peine éclairés par le jour naissant, avaient des formes confuses et menaçantes. Il ferma les yeux, fit un effort et s'enfuit, et pendant ce temps-là les soupirs s'échappaient, comme ceux des âmes des pauvres naufragés qui viennent par les nuits d'orage demander d'une voix plaintive des prières aux gens de la côte.

Lecoat courut pendant quelques minutes à perdre haleine, et fut bientôt obligé de s'arrêter. Alors la réflexion lui revint : il se dit qu'après tout des soupirs n'avaient rien de si terrible, qu'il fallait voir ce que c'était; et comme l'idée de la vengeance lui revenait, il songea que s'il tardait trop Dano pourrait bien passer et lui échapper. Cette dernière pensée lui fit oublier toutes ses terreurs, et il retourna d'un pas résolu vers l'endroit qu'il venait de quitter.

La voix se faisait toujours entendre, mais elle avait plus de force, et l'on distinguait des paroles : c'était quelqu'un qui se plaignait et demandait du secours. Lecoat regarda alors tout autour de lui, et, avisant une assez large fissure à sa gauche, dans les rochers, du côté de la grève, il pencha la tête en dehors, et aperçut un homme qui se trouvait étendu et dont les pieds trempaient déjà dans la mer qui montait. Il faut croire que le malheureux entendit du bruit, car il retourna la tête et fit tous ses efforts pour se redresser; mais c'était bien peine perdue : il ne pouvait pas se tenir, et retomba lourdement en poussant un cri de douleur. Lecoat resta un instant stupéfait; il venait de reconnaître Dano!

Alors une joie féroce envahit son âme. Il le tenait là, blessé, sans défense, cet ennemi qu'il poursuivait et guettait depuis si longtemps. Il allait voir sa haine satisfaite au delà de ses désirs. La mer se chargerait de sa vengeance; elle ferait mourir Dano d'une mort lente et cruelle, et entraînerait ensuite son corps, de façon qu'il ne resterait rien de lui, pas même un cadavre. Pourvu que personne ne vînt à passer avant qu'il eût expiré!

— Te voilà donc, bon apôtre! dit Lecoat avec un accent de rage railleuse. Est-ce que tu comptes attendre que le flot soit monté pour t'en aller?

— Ah! c'est toi! répondit Dano qui le reconnut, bien que ses yeux fussent comme voilés par un nuage. Si tu as un peu de cœur, aide-moi à me remettre sur la route. J'ai glissé en passant par ici, je suis tombé et j'ai la jambe cassée.

— Tu n'avais pas la jambe cassée pour aller détacher mon bateau... Tu te rappelles, n'est-ce pas? Tu es bien ici, restes-y.

La mer était déjà arrivée aux genoux de Dano.

— Mon pauvre Lecoat, reprit-il d'une voix faible, je crois que le plus à plaindre de nous deux, ce n'est pas moi. Tu es fort, tu n'as qu'à me tendre la main pour me sauver, et tu ne le veux pas, parce que tu m'accuses d'une mauvaise action que je n'ai pas commise! Quand je te le jurerais encore, tu ne m'en croirais pas davantage. Une fois que je n'y serai plus, j'ai peur que tu ne te repentes bien fort de ne pas m'avoir secouru; mais...

— Tout cela est bel et bon, interrompit Lecoat; tu as toujours été un faiseur de beaux discours, et surtout en ce moment tu aurais tort d'être impérieux. On est sucre et miel quand on a besoin des gens. Après tout, si je te laisse, c'est exactement comme si je n'étais pas venu par ici. Ce n'est pas moi qui t'ai poussé, et tes affaires ne me regardent pas.

Dano souffrait tellement que sa voix n'était plus qu'un murmure, et qu'il comprit à peine les paroles de Lecoat.

L'eau montait toujours.

Lecoat crut alors entendre des pas sur la route. Il se redressa en arrière et regarda tout autour de lui d'un air effaré, comme l'assassin qui, en se relevant d'auprès de sa victime, aperçoit un témoin ou un vengeur de son forfait. Il écouta quelque temps, et finit par aller se cacher presque en rampant derrière une grosse roche. Il s'était sans doute trompé, car il n'entendit plus rien que la brise qui s'élevait et le bruit sourd des lames qui gagnaient peu à peu du terrain.

Il retourna à Dano. L'eau lui arrivait à la ceinture; et comme le corps était étendu sur un rocher en pente douce, dans quelques instants il serait recouvert; déjà quelques flocons d'écume sautaient sur la poitrine et la figure. Mais le malheureux ne bougeait plus : le visage pâle, les yeux fermés, il ressemblait à un mort. Il entendit pourtant Lecoat qui revenait.

— C'est encore toi?... dit-il d'une voix qui n'était plus qu'un souffle. Je m'en vais... Que Dieu te pardonne comme moi...

Alors Lecoat sentit comme un immense sanglot qui lui gonflait la poitrine. Il ne tuait pas cet homme que la mer allait noyer, mais il assistait à son agonie, mais il le laissait périr, et son crime lui apparut tout à coup plus exécrable que s'il l'avait assassiné de sa propre main. Il se frappa la tête du poing, tout son corps frémissait. « Lâche! » hurla-t-il en s'adressant à lui-même; et, descendant rapidement dans la fissure du rocher, il s'écria :

— Dano! tends les mains, et fais bon courage!

Puis, s'appuyant des deux côtés aux aspérités de la roche, il souleva par-dessous les épaules le malheureux qui allongeait les bras, le fit se suspendre à son cou en le retenant lui-même d'une main, et de l'autre main et des deux pieds parvint à remonter sur la route. Là il déposa un moment Dano sur la terre pour reprendre haleine; et comme celui-ci le regardait d'un air étonné :

— Que veux-tu! dit Lecoat, j'étais fou; mais c'est bien fini; n'y pense plus.

Dano lui tendit la main et Lecoat la serra; seulement il avait encore honte et détourna la tête. Quand il fut un peu reposé, il chargea Dano avec précaution sur son dos, et le transporta jusqu'à l'endroit où le sentier rejoint la grande route. On apercevait au loin les maisons de Douarnenez. Il y courut, et revint bientôt avec quatre pêcheurs qui avaient des avirons, des gaffes et une voile. On fit un brancard, et Dano fut rapporté chez lui aussi doucement que possible. Lecoat vint tous les jours le voir et le soigner jusqu'à ce qu'il fût guéri. Quant au fin mot de leur aventure, personne n'en sut jamais rien; seulement, Dano dit à tout le monde que Lecoat l'avait sauvé, ce qui fit que personne ne s'étonna de les voir désormais si bons amis.

Puis, comme tout finit par se découvrir tôt ou tard sur cette terre, ce qui est bien juste, car autrement les coquins auraient trop de chance, un garde-côte de tournée surprit, par une nuit brumeuse, un mauvais drôle du pays qui détruisait une boutique à poissons. C'était un vaurien, perdu d'ivrognerie et de fainéantise, criblé de dettes, à qui personne ne voulait plus faire crédit, et qui se vengeait de tout le monde en commettant des dégâts à tort et à travers, absolument comme une bête sauvage. Conduit devant la justice, il raconta, en se vantant, à la façon des gens de cette espèce, plusieurs méfaits dont l'auteur était resté inconnu, et Lecoat sut enfin qui avait brisé la chaîne de son bateau. Dano ne lui en parla même pas, et Lecoat, honteux plus que jamais de ses mauvais soupçons, comprit très-bien cette fois la générosité de son nouvel ami, et ne l'en aima que davantage.

DÉTRUIRE UN LIVRE.

Celui qui tue un homme tue un être raisonnable créé à la ressemblance de Dieu; mais celui qui détruit un bon livre anéantit la raison elle-même et la propre représentation de la Divinité. Beaucoup d'hommes vivent inutiles fardeaux de la terre; mais un bon livre est la substance même d'un esprit supérieur, recueillie soigneusement et embaumée pour lui survivre. MILTON.

TRAVAILLE!

Ta destinée est dans tes mains, et c'est toi qui, en usant d'aujourd'hui, fais demain ce qu'il sera. Bien-être matériel, richesse, civilisation, science, progrès moral, tout cela peut s'obtenir; mais tout cela doit se gagner : car tout cela est une récompense, et toute récompense suppose un effort

Le monde nous est livré : ce que nous le ferons il sera; et ce que nous le ferons dépend avant tout de ce que nous serons nous-mêmes : car c'est nous qui sommes la grande force; c'est de nous que tout part, comme c'est à nous que tout aboutit.

Travaille dans la justice, et travaille dans la liberté. La justice et la liberté te sont-elles refusées, demande-les. Et en attendant travaille; sers-toi comme tu le peux des ressources que tu possèdes et des facultés qui te sont laissées; et n'aie garde de croire que tes efforts soient perdus parce que tu n'en as pas encore touché le prix ou parce que ce prix ne te paraît pas à la hauteur de tes espérances. Rien ne se perd ici-bas, et c'est du plus humble épi que naît parfois la gerbe la plus riche. (1)

ALTÉRATIONS ET FALSIFICATIONS

DES ALIMENTS.

Voy. t. XXXIV, 1866, p. 355.

LE THÉ.

On sait que l'arbre à thé ne dépasse jamais une hauteur de 2m.5. En Chine, il fleurit au printemps, et ses graines se forment en décembre ou en janvier. Ses branches se plient sous le poids des feuilles épaisses, vert foncé, elliptiques, qui les couvrent. C'est une plante vigoureuse, qui exige un climat humide, un sol sablonneux; elle se propage par semis, et devient productive en trois ans. On enlève les feuilles avec précaution, en ayant soin d'en laisser quelques-unes sur chaque branche; on les sèche en les chauffant dans des chaudières en fer, et on les soumet à une agitation continue. Les feuilles exprimées laissent couler un jus verdâtre d'une saveur fort amère; elles sont soumises à une nouvelle dessiccation, qui exige une assez grande habileté : elles se roulent alors et prennent la forme des petites feuilles de thé du commerce.

Le thé s'altère et peut perdre à jamais son arome par la seule influence de la lumière, de l'humidité, ou par une immersion accidentelle dans l'eau de mer et dans l'eau douce. Les thés de caravanes, si célèbres en Russie, doivent en partie leur grande supériorité à ce qu'on les transporte par terre.

S'il n'est pas possible de rendre au thé avarié sa saveur primitive, il est facile de rétablir son apparence normale. De là les artifices imaginés pour colorer le thé, et principalement le thé vert, qui se prête le mieux à ce genre de restauration. C'est en Angleterre, dit-on, que s'est créé l'art de donner aux thés verts avariés leur aspect habituel; le chromate de plomb uni au bleu de Prusse, à l'indigo, au curcuma, les sels de cuivre, ont souvent été employés. Ces mélanges ont encore été appliqués aux thés noirs, transformés ainsi, entre les mains d'ingénieux fabricants, en thés verts d'une admirable apparence.

La falsification ne s'est pas contentée de mettre en couleur les thés avariés, elle a fait des mélanges frauduleux au moyen de plantes exotiques et indigènes, et les Chinois eux-mêmes n'ont pas tardé à additionner quelquefois le thé vert de sels de cuivre, de bleu de Prusse ou de plâtre.

Rien n'est plus facile que de reconnaître la présence des sels de cuivre dans le thé : l'infusion obtenue est colorée en bleu par l'ammoniaque. D'ailleurs cette falsification, comme toutes les autres, ne saurait échapper au goût et à l'odorat; l'arome du thé est tellement délicat qu'il n'est pas permis aux falsificateurs de l'imiter ou de le réparer.

Les thés noirs peuvent être colorés par le bois de campêche. On reconnaîtra cette fraude à la couleur bleuâtre de l'infusion et à la coloration noire très-intense qu'elle prendra au contact de quelques gouttes d'acide sulfurique. Les feuilles d'un semblable thé, humectées, laissent sur le papier des taches qui rougissent au contact du vinaigre.

Les thés colorés par le talc, le curcuma, le bleu de Prusse, se décolorent rapidement au contact de l'eau froide; un filet d'eau froide désagrége encore les feuilles collées par des matières gommeuses.

Le chromate de plomb, qui a été employé sur une vaste échelle, se reconnaît de la manière suivante :

On fait macérer les feuilles de thé pendant deux heures dans l'acide nitrique; on filtre, après avoir additionné d'eau; on évapore la solution jusqu'à ce qu'elle n'occupe plus qu'un très-petit volume; on y verse quelques gouttes d'une solution d'iodure de potassium, qu'il est facile de se procurer chez tous les pharmaciens, et on obtient alors un précipité jaune très-abondant qui dévoile sûrement la présence du plomb.

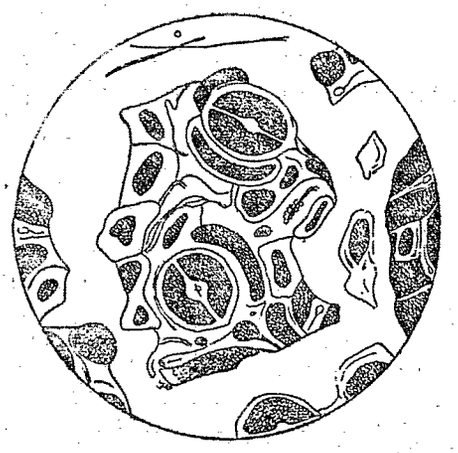


Fig. 1. — Fragments de feuilles de thé pur vus au microscope.

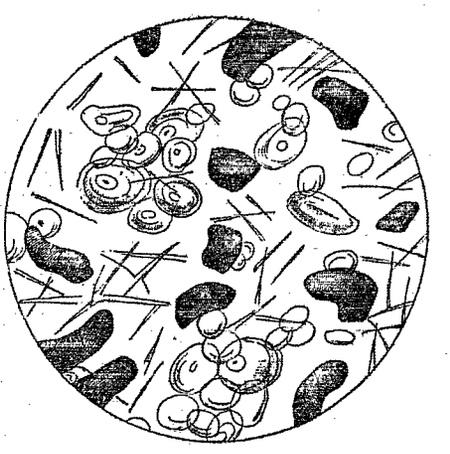


Fig. 2. — Thé fabriqué avec des fragments de résine de cachou et la fécule de froment.

Le microscope est encore d'un grand secours pour dévoiler les falsifications du thé. L'une de nos deux figures représente une feuille de thé pur vue au microscope; l'autre figure montre ce que devient un thé fabriqué avec de la fécule de froment mélangée de petits fragments de résine de cachou.

(1) Frédéric Passy.

LE CHIEN DE GOLTZIUS.

Voy., sur Goltzius, la Table des trente premières années.



Le Fils de Frisius et le chien de Goltzius. — Dessin de Viollat.

L'œuvre entière de Goltzius n'a point d'estampe plus connue que celle dont on voit ici une reproduction. La célébrité de cette gravure se justifie par son mérite. On en a publié de nombreuses copies au dix-septième siècle. Une inscription placée au bas, et citée par le savant Adam Bartsch dans le *Peintre graveur* (t. III, p. 59, n° 190), nous apprend que le jeune homme représenté près du chien est le fils de Théodoric Frisius, peintre hollandais, qui avait son atelier à Venise en 1597 (1).

(1) « Theodorico Frisio pictori egregio aput Venetos amicitiæ et » filii absentis repræsentandi gratia D. D. Cum privil. sa. Cæ. M. » anno 1597. »

Une très-belle épreuve, exposée dans la première salle du département des estampes à la Bibliothèque impériale, permet aux visiteurs de juger de l'exécution habile de cette planche, et le fait seul de la place d'honneur qui lui a été assignée peut être considéré comme une preuve de l'estime qu'en font les amateurs et les gens de goût.

QUE FERAIS-TU, SI...?

§ 1.

J'ai lu ce matin une charmante page de Dickens, que j'ai mise aussitôt en pratique. M. Dombey père est un négociant avare, dur, orgueilleux, et toutes les espérances de son orgueil, comme toutes les joies de son cœur, se résument dans un seul mot : *Dombey et fils*. Il a un fils, et ce fils a six ans. Un jour se présente devant M. Dombey un jeune homme, Walter, qui vient lui emprunter trois cents livres pour sauver son oncle. Les prières de ce jeune homme sont touchantes; des larmes mêlées à ses paroles y ajoutent une émotion pathétique. M. Dombey l'écoute, puis, se retournant vers son fils assis dans un coin de la chambre :

— Paul, lui dit-il, venez ici!

L'enfant obéit, et M. Dombey le met sur ses genoux.

— Regardez-moi, Paul! Si vous aviez de l'argent à vous maintenant, que feriez-vous?

— Je le donnerais à Walter pour son vieil oncle, répondit l'enfant.

— Vous voulez dire, reprit le père, que vous le *prêteriez* à Walter. Eh bien, quand vous serez grand, vous partagerez ma fortune; vous savez, Paul, nous en jouirons en commun.

— Quand nous serons Dombey et fils? dit le petit Paul, qui avait souvent entendu cette phrase.

— Oui, quand nous serons Dombey et fils. Eh bien, seriez vous aise de devenir dès à présent Dombey et fils, et de prêter cette somme à Walter?

— Oh! oui, papa! Je serais bien content... et ma sœur aussi!

— Les filles n'ont rien à faire avec Dombey et fils, reprit le père; je vous demande si cela vous ferait plaisir à vous?

— Oh! oui, papa!

— Eh bien, vous le ferez! Vous voyez, Paul, quel est le pouvoir de l'argent, et combien on désire en avoir. Le jeune Walter a fait un long chemin pour demander de l'argent, et vous, qui êtes grand et généreux, vous qui en avez, vous allez le lui prêter, comme on accorde une prière, une véritable faveur...

L'enfant sauta de plaisir. M. Dombey père, se retournant alors vers Walter :

— Voici un bon de trois cents livres; vous vous rappellerez que c'est M. Paul qui fait cela pour vous.

Walter voulut le remercier; M. Dombey l'arrêta :

— Je vous dis que c'est M. Paul qui a tout fait : je lui ai expliqué l'affaire, et il la comprend; cela suffit, qu'il n'en soit plus question.

Je venais d'achever la lecture de cette scène vraiment merveilleuse; j'admirais comment tout y était à la fois trait de caractère et enseignement; je rêvais avec émotion à cette association enfantine du fils à la maison de commerce du père, à ce besoin qu'a ce père avare que son fils soit généreux, à cette pensée touchante de faire retomber les actions de grâce de l'obligé et le mérite du bienfait sur ce petit enfant; je me répétais en riant ce mot charmant : *Je lui ai expliqué l'affaire, et il la comprend*, quand une lettre arrivant de Marseille me donna l'idée de renouveler la scène de Dickens et d'adresser à mon fils le *Que ferais-tu?* de M. Dombey. Cette lettre est d'un de mes anciens camarades de collége demeuré en province. Il me prie de lui prêter une somme assez forte pour moi. Sa demande est simple et digne dans la forme; lui-même est un homme de mérite, presque un ami. Nos rencontres, depuis notre sortie du collége, ont toujours eu un caractère de sympathie cordiale; dans l'effusion de notre dernier entretien je lui ai même fait des offres de service. Me voilà donc presque engagé; mais, d'un autre côté, outre que ce prêt serait en ce moment pour moi un réel sacrifice, j'ai contre l'emprunteur un assez grave sujet de défiance, un soupçon qui me jette dans une véritable perplexité. Je vais causer là-dessus avec mon petit Dombey.

§ 2.

Je suis arrivé dans sa chambre, ma lettre à la main. Je l'ai lue sans commentaire; elle l'a touché, et à ma question : *Que ferais-tu si tu étais à ma place?* Il a répondu vivement, comme le petit Paul :

— Je le lui prêterais.

— Attends! attends! Cette somme est précisément celle que j'avais mise à part pour notre excursion aux Pyrénées. Si je la prête, plus de voyage.

— Pourquoi, père? Cette somme n'est pas perdue; tu ne fais que la prêter, puisque ton ami te la rendra, dit-il, dans un mois.

— Mon enfant, quand on prête, il faut toujours supposer qu'on donne : d'abord, parce que c'est souvent très-vrai...

— Comment! les gens qui empruntent ne rendent pas toujours?

— Non, pas toujours! repris-je en riant. Je ne les accuse pas; souvent il n'y a pas de leur faute. On emprunte avec la ferme intention de rendre, avec la ferme conviction qu'on rendra; on a une confiance dans l'avenir proportionnée à l'embarras où l'on se trouve dans le présent; mais l'avenir devient le présent; la position a empiré, au lieu de s'améliorer comme on le croyait : de là impossibilité de tenir sa parole; on était de bonne foi en la donnant, on reste de bonne foi en ne la tenant pas, mais on ne la tient pas. Ainsi, ne nous faisons pas d'illusion. C'est notre voyage que je donne en prêtant cet argent. Que ferais-tu?...

L'enfant hésita un moment, relut la lettre, et me dit :

— Ce pauvre homme a l'air si brave homme! Je le prêterais.

— Prends garde! il n'est peut-être pas si brave homme qu'il le paraît. J'ai, je crois, lieu de me plaindre de lui. Son esprit est moqueur; et je tiens d'un homme en qui j'ai toute foi, qu'il a parlé de moi en termes presque blessants; qu'il a tourné en raillerie jusqu'à mon effusion amicale dans notre dernier entretien...

— Oh! alors, je ne lui prêterais rien! s'écria mon fils.

— Attends encore! Si, en effet, cet homme a joué ce misérable rôle... si ses sarcasmes ont profané une des choses les plus saintes de ce monde, une heure d'amitié sincère et complète, lui prêter cette somme serait un acte de dupe; je donnerais une prime à son hypocrisie; je jouerais le rôle d'un niais, et je n'ai pas de goût pour cet emploi. Mais l'expérience de la vie m'a appris et t'apprendra plus tard, mon cher enfant, combien une parole peut s'altérer en passant par plusieurs bouches sincères. On reproduit le mot, mais non les circonstances où il a été

dit, l'accent qui l'accompagnait, l'occasion qui l'expliquait. Une phrase répétée textuellement est souvent comme un tableau qu'on déplace ; rien n'y est changé que le jour... qui change tout. Qui sait si cette offense à l'amitié n'était pas une de ces apparentes railleries sous lesquelles une âme délicate se plaît parfois à dissimuler une émotion? Que dois-je faire?... Que ferais-tu?

L'enfant tomba dans une véritable anxiété. Enfin, après un moment de silence, et ma question : Que ferais-tu?... revenant toujours, il me dit avec timidité :

— Moi, j'écrirais à mon ami ce dont on l'accuse, et je lui demanderais si c'est vrai.

Cette solution imprévue, cet appel direct fait à la franchise, étaient dignes de partir d'une âme d'enfant. J'ai suivi le conseil, et voici ce que j'ai écrit :

« Mon cher ami, ou Monsieur, c'est à vous de choisir entre ces deux mots, le jour même où j'ai reçu votre demande de prêt, je recevais aussi la confidence de paroles injustes, moqueuses, blessantes, que vous auriez prononcées contre moi après notre dernier entretien. Je vous envoie sous forme de traite la somme que vous désirez. Si vous allez la toucher, ce me sera la preuve qu'on vous a calomnié. »

L'épreuve a réussi, la traite m'est revenue avec ces mots :

« Ce qu'on vous a dit est vrai; laissez-moi seulement ajouter que votre démarche m'a été jusqu'au plus profond du cœur. Reprenez votre traite, mais rendez-moi votre amitié. »

Je lui ai répondu en le suppliant de les accepter toutes deux ; mais la traite m'est encore revenue avec cette réponse :

« Je serais indigne de l'une si j'acceptais l'autre. »

Il avait raison, je n'ai pas insisté ; mais, certes, ma première journée de voyage aura pour but d'aller le trouver, de lui serrer la main et de lui présenter mon petit conseiller, et je serai bien maladroit si je ne trouve le moyen de lui rendre service.

RECHERCHES A FAIRE
EN HISTOIRE NATURELLE.

INSECTES.

— Les coléoptères sont bien décrits sous leur forme adulte, mais l'étude de leurs larves et de leurs nymphes laisse beaucoup à désirer : en s'appliquant avec patience à des recherches sur ce sujet, on aurait la certitude de rendre des services à la science.

— On n'a pas encore observé directement les transformations des larves des cantharides et des mylabres, qui doivent vivre dans les nids d'hyménoptères.

— On ne connaît pas les premiers états des némoptères à ailes élégamment maculées de fauve et de noir, et dont les ailes inférieures sont très-grêles. Une espèce, assez rare en France, existe aux environs de Perpignan (*Nemoptera coa*).

— Les métamorphoses du bittaque tipulaire, qu'on rencontre quelquefois dans les environs de Paris et communément dans le midi de la France, sont aussi inconnues, de même que celles du borée hyémal, qui vit dans les régions élevées des Alpes et dans le nord de l'Europe.

— Les fourmis ont été bien étudiées ; cependant on ne sait pas encore sûrement si ce qu'elles transportent dans leurs habitations communes sont des provisions alimentaires pour la mauvaise saison. Un des motifs de doute est qu'elles tombent ordinairement pendant l'hiver en engourdissement, et qu'une grande partie de ces menus objets qu'elles accumulent leur servent de matériaux de construction.

— Quel est l'usage d'une poche cornée que les femelles du parnassien Apollon et du parnassien Mnémosyne (lépidoptères) portent sous l'abdomen? On suppose qu'elle doit se rapporter à quelque particularité de leur ponte.

— Les diptères, ou mouches à deux ailes, se composent d'une immense quantité d'espèces ; beaucoup sont très-peu distinctes, et les naturalistes sont très-loin de connaître complétement ces insectes, dont les larves ont cependant des habitudes curieuses et des plus variées. (Maurice Girard.)

— Une des plus rares captures qu'on puisse faire dans les environs de Paris est celle de la mantispe païenne, dont les métamorphoses sont à découvrir. (Le même.)

— Les mélophages, les nyctéribies, ont-ils des métamorphoses?

LE POETE ET LE SAVANT.

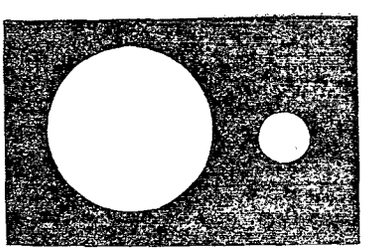
Le poëte exprime ses sentiments tels qu'ils naissent successivement et naturellement en lui, sans le contrôle du raisonnement. Son œuvre réfléchit son âme avec ses beautés ou ses imperfections, comme le miroir sa physionomie. L'unité de ses œuvres, c'est l'unité de sa vie. Admirer ou blâmer sa parole, c'est admirer ou blâmer sa nature, son être.

Le philosophe, l'érudit, le savant, se constitue par l'étude et la réflexion une théorie ; et lorsqu'elle est achevée, cette théorie est en lui comme une seconde personne à laquelle il se soumet désormais. Il devient le disciple, le sujet de cette création de son esprit, comme certains peuples se font des dieux et se prosternent devant leurs autels. L'unité de la théorie devient le type d'après lequel il formule et circonscrit ses jugements.

Aussi est-il plus commode et plus facile de se former une opinion sur le savant que sur le poëte. Dans le premier, on n'a qu'à juger une théorie qui est une œuvre limitée, fixée ; dans le second, il faut juger l'homme, qui est infini et successif.

LES MARÉES.

La lune attire à elle toutes les parties dont la terre est composée.



Grosseurs relatives de la terre et de la lune.

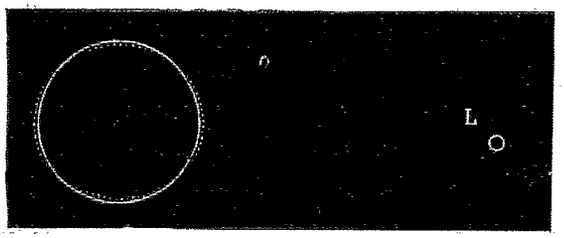
Si la terre était entièrement solide, la lune, en attirant ses diverses parties, produirait exactement le même effet que si une seule force d'attraction était appliquée au corps tout entier. Mais la terre n'est pas entièrement solide; elle est recouverte d'une certaine quantité d'eau qui forme une couche de peu d'épaisseur, relativement aux dimensions de notre globe. Cette couche d'eau constitue les mers.

Les eaux de la mer tournées du côté de la lune, se trouvant plus près de ce corps attirant que la masse du

globe terrestre, sont soumises à une attraction plus forte; les eaux placées du côté opposé, par une raison analogue, sont au contraire moins fortement attirées que la masse de la terre.

Il en résulte que les eaux situées du côté de la lune sont portées vers elle par suite de cet excès d'attraction; et que du côté opposé de la terre, les eaux tendent à rester en arrière relativement à la masse du globe qui est plus fortement attirée qu'elles.

Par suite de ces différences d'attraction, les eaux de la mer viennent s'accumuler et forment une proéminence du côté de la lune; elles s'accumulent en même temps du côté opposé.



Déformation de la surface de la mer par suite de l'attraction de la lune. — L, lune.

Si la terre et la lune restaient toujours dans la même position, il est très-facile de voir que le fait qui vient d'être indiqué se produirait une fois pour toutes, et qu'ensuite rien ne changerait plus.

Mais la terre tournant sur elle-même pendant qu'elle est en présence de la lune, cette intumescence liquide doit avoir lieu successivement en différents points de la surface de la terre.

Lorsqu'un point des côtes vient à se trouver du côté de la lune, la surface de la mer tend à y monter; ce point venant, par suite de la rotation de la terre, se placer latéralement par rapport à la lune, la mer tend à y baisser; lorsqu'il vient ensuite se placer du côté opposé à la lune, la mer tend de nouveau à y monter, pour baisser bientôt, et ainsi de suite.

On voit donc qu'à mesure que la terre tourne, en un même point des côtes, en un même port, la surface de la mer tend à monter et à descendre alternativement, à monter et à descendre deux fois pendant que la terre fait un tour entier devant la lune.

Or, c'est dans l'espace de près de vingt-cinq heures, ou plutôt de vingt-quatre heures trois quarts, que la terre fait un tour entier par rapport à la lune. C'est donc deux fois dans vingt-quatre heures trois quarts que la surface de la mer monte et descend pour remonter ensuite et descendre encore.

Le soleil agit d'une manière analogue pour soulever périodiquement les eaux de la mer; mais comme le soleil est beaucoup plus éloigné que la lune, la différence d'action sur les eaux tournées de son côté et sur la masse tout entière de la terre est beaucoup plus faible que quand il s'agit de la lune.

Il en résulte que l'oscillation de la surface de la mer due à l'action du soleil est faible relativement à l'oscillation due à l'action de la lune.

Cette oscillation due à l'action du soleil n'en existe pas moins; elle n'est pas insensible.

Tantôt elle tend à augmenter l'effet produit par l'action de la lune, tantôt elle tend à le diminuer. C'est ce qui fait qu'en un même port on a tantôt de grandes marées, tantôt de petites.

C'est quand la lune se trouve dans la direction du soleil au moment de la nouvelle lune, ou dans la direction opposée au moment de la pleine lune, que ces deux tendances des eaux de la mer à se soulever par les actions du soleil et de la lune s'accordent entre elles, que les marées sont les plus fortes. C'est, au contraire, au premier ou au dernier quartier, quand la lune est placée latéralement par rapport au soleil, que ces actions se contrarient, que l'action du soleil fait opposition à l'action de la lune, que l'on a des marées d'une faible intensité.

Mais ce phénomène des marées présente une particularité digne d'attention. Puisque la terre tourne, elle tend à entraîner avec elle le gonflement liquide qui se forme dans la direction de la lune. Il est entraîné en effet, disparaît peu à peu, à mesure qu'il s'éloigne de la direction de la lune; se reforme en même temps en d'autres points, pour être entraîné et disparaître de même, et ainsi de suite.

Il résulte de là que ce gonflement liquide n'est jamais exactement situé dans la direction de la lune. Comme il est toujours entraîné par le mouvement de rotation de la terre, il n'existe en réalité qu'un peu plus loin, au delà de cette direction de la lune. Le frottement que les eaux éprouvent dans leurs oscillations, dans les bassins des mers, contribue à entretenir cette obliquité de position des protubérances liquides par rapport à la lune.

La pleine mer a lieu quelque temps après le moment où la lune a été vue dans la direction du midi. Ainsi, il y a constamment un retard de la pleine mer sur le passage de la lune dans la direction du midi. Ce retard est variable en différents points de la surface de la terre; mais si l'on prend les grands bassins des mers, on y reconnaît que ce retard du moment de la pleine mer sur le passage de la lune dans la direction du midi est d'à peu près trois heures. (1)

LA BOUILLIE.

Les hommes sont aux champs et travaillent sous la chaleur du jour.

Un rayon du soleil de midi pénètre dans la maison; il laisse dans l'ombre les profondeurs de la grande cheminée et illumine le groupe assis sur la pierre de l'âtre : une mère, une fillette, un petit enfant.

La jeune fille, qui s'appuie sur la chaise, n'a pas été encore flétrie par les morsures du hâle et du soleil; elle n'a point passé les journées à garder les moutons dans la lande, ou à sarcler le champ de millet ou de blé noir. Elle est restée à l'abri du vieux toit de chaume; non qu'elle soit oisive : elle prépare déjà les aliments, et si elle se levait on verrait sortir de sa poche les longues aiguilles de son tricot; mais elle ne connaît encore que la vie du foyer et ne s'est jamais inquiétée du pain du lendemain. Dans les veillées d'hiver, assise sur ce banc de bois, sous le manteau de la cheminée, elle a dû, tout en chauffant ses petits pieds nus à un feu de vieilles souches, écouter les *sônes*, les légendes et les complaintes qui passent d'âge en âge sur les lèvres des Bretons. Elle a dû passer aussi de longues heures à contempler le coteau rocailleux tout fleuri de bruyères roses, la haie verdoyante, le champ de sarrasin blanc comme la neige, le bois où les vieux chênes étalent leur panache majestueux dans le ciel bleu pâle de l'été, ou tordent leurs bras noueux dans un ciel d'hiver embrumé de vapeur violette. Toutes les beautés de cette terre qui fait tant rêver, elle les sent et les aime; elle ne saurait pas dire pourquoi, mais tout cela fait partie de sa vie. Cette race est ainsi; loin de son pays, elle reste

(1) Extrait d'une conférence sur l'astronomie par M. Delaunay, membre de l'Institut.

muette, vivant en dedans, contemplant par le souvenir les chers horizons qui ont charmé ses premiers regards, et caressant un seul rêve : retourner en Bretagne.

En ce moment, la fillette, penchée en avant, les yeux fixés avec curiosité et ravissement sur le petit enfant qui rit, goûte par avance la joie de la maternité.

La mère, une robuste femme, tient son nourrisson sur ses genoux. Sa première jeunesse est passée; on ne la voit plus danser aux *pardons*, et elle laisse la parure aux jeunes filles Sa beauté n'est plus; elle a vécu, travaillé, souffert du froid et du chaud; elle a vu des années de mauvaises récoltes, et elle a appris à craindre les gelées du printemps et les orages de l'été. Mais elle a tout supporté, résignée et laborieuse, et aujourd'hui elle ne songe guère à la peine d'hier ni à celle de demain. Elle a soigneusement fait cuire dans le petit poêlon la bouillie de l'enfant; car il est



La Bouillie, peinture de M. E. le Roux. — Dessin de Pauquet.

si beau, si gros, si fort pour son âge, que le toit maternel ne lui suffit déjà plus. C'est un homme! bientôt il faudra le débarrasser de ce maillot où ses jambes dodues s'agitent avec impatience. Quelle joie quand on lui mettra une robe! Et dans ses rêves l'heureuse mère, tout en goûtant ou soufflant la cuillerée de bouillie, en est déjà à la première culotte.

Quant au marmot, lui, il est tout joyeux. Il sait bien de quoi il s'agit quand on l'assied ainsi, quand on lui met sous le menton cette serviette blanche. Il rit, ses joues se gonflent, il remue ses petites mains; il exprime comme il peut la vivacité de son désir. Ne tardez pas à le satisfaire, ou son rire va se changer en pleurs; l'enfant, comme l'homme, croit avoir droit à ce qu'il souhaite.

Cette mère, ces enfants, jeunes dans cette vieille maison, font penser à ces nids d'oiseaux qui s'abritent sous les arceaux des cathédrales gothiques. Combien a-t-il passé de générations sous cet ancien toit breton avant qu'il abritât ses hôtes d'aujourd'hui? Nul ne le sait; et sans doute il a remplacé une demeure toute pareille. « Nos pères vivaient ainsi, pourquoi ne ferions-nous pas comme eux? » Le Breton est attaché à ces vieux meubles noircis par le temps. Ce banc, son aïeul s'y asseyait le soir, fumant silencieusement sa pipe et tenant son *pen-baz* entre ses jambes. Dans ce grand lit, il a vu mourir — et naître — beaucoup des siens. Il a dormi enfant dans cette barcelonnette où repose à présent son dernier né. Comme de tout temps, le bénitier et quelque sainte image s'inclinent sur le lit et semblent le bénir. La carnassière attend le chasseur; et le fagot d'ajoncs ou de genêts est là, tout prêt à flamber et à lécher de sa vive flamme la poêle où cuiront les crêpes de blé noir. Rien n'a changé... mais si! Au-dessus de la *cheminée*, que garnissent seulement des paquets d'oignons et quelques gaules inoffensives, manque le fusil du chouan. Il n'est plus suspendu comme une menace; il repose dans un coin, et quand la poudre le noircit, le gibier seul en souffre désormais. Le Breton ne le prend plus pour aller se tapir derrière une haie, haletant, l'œil hagard, le doigt sur la détente, prêt à faire feu s'il passe un uniforme. Il sait maintenant qu'il est Français; il a deux patries, et il ne les sépare pas dans son cœur. Il ne tirerait plus sur les bleus; mais vienne une guerre nationale, et vous le verrez courir à la frontière... jusqu'au jour où, éclairé par un progrès, hélas! bien lointain encore, il aura horreur de la guerre, donnera dans son amour une place à tous ses frères terrestres, et apprendra le nom de la patrie universelle, l'Humanité.

UN ART D'AGRÉMENT NÉGLIGÉ.

En ma qualité d'inspectrice des pensionnats de jeunes filles, j'ai plus que personne le triste privilége de le constater tous les jours, il est un art d'agrément fort utile et fort négligé dans l'instruction des femmes.

— Quel est cet art? dira-t-on : le dessin? la danse? le chant?

— Non! non! non!

— Ah! j'y suis! c'est la gymnastique.

— La gymnastique!.. Elle est aujourd'hui cultivée de par la Faculté!

— Ce n'est pourtant pas la musique?

— Non, certes! car dix et même quinze pianos, occupés pendant classes et récréations, ne suffisent pas toujours dans une pension de cent élèves. On en met partout, dans les salles d'étude, dans les parloirs, dans les réfectoires, et j'en ai trouvé jusque dans les dortoirs! On m'a affirmé qu'on n'y étudiait que du matin au soir, et non du soir au matin. Cette affirmation m'a rassurée, non sur la tenue de la maison, mais sur le repos des élèves; car la musique d'aujourd'hui est souvent du vacarme le jour et serait presque du sabbat la nuit.

— Mais, puisque la musique, le chant, le dessin, la danse, la gymnastique, sont en vogue, je ne vois pas trop qu'un art soit négligé...

— Si négligé que vous ne pouvez même pas en deviner le nom.

— Mais encore, quel est cet art si utile et si négligé?

— Le premier de tous... l'art de lire!

— De lire?

— De bien lire, entendons-nous. Dès qu'on n'épelle plus, dès qu'on lit couramment tout les caractères, on abandonne la lecture et l'on croit tenir son bâton de maréchal. — C'est comme si l'on abandonnait une sonate dès qu'on l'aurait déchiffrée. — Aussi, lorsque, dans nos classes supérieures, je mets un livre entre les mains d'une jeune fille de seize ans, je suis toujours tristement étonnée de la façon monotone et insipide dont elle fait parler Corneille, Racine, Boileau, la Bruyère, voire même un esprit plus féminin, Mme de Sévigné. — Il me semble regarder du sel fondre dans l'eau.

Et pourtant cette jeune fille a un père ou elle aura bientôt un mari qui, lassé des tracas du jour, reviendra le soir au foyer domestique et lui dira : « Amie, lis-moi donc quelques pages de Lamartine, de Sainte-Beuve, de Thiers ou de Mignet. » Elle aura un enfant qui, ne sachant encore que ses lettres, lui dira : « Mère, lis-moi donc une histoire! » Elle aura tôt ou tard un malade, petit ou grand, jeune ou vieux, qui, pour se délasser d'un repos obligé et se distraire de ses langueurs, lui dira, avec cet accent dégoûté d'un homme qui a la bouche mauvaise et qui n'a pas encore d'appétit : « Lis-moi donc quelque chose... »

Hélas! avec le ton monotone que je lui connais, elle ennuiera son père ou son mari, n'éveillera pas dans son enfant le désir d'apprendre à lire... et rendormira son malade!

A cela, vous direz : Elle fera de la musique. Mais tout père ou tout mari n'est pas nécessairement amateur de musique; tout enfant ne l'est guère quand on joue autre chose que l'air du *Roi Dagobert*, — ce qui n'est fait pour lui former ni le goût ni l'esprit; — et tout malade a la tête endolorie et les nerfs plus ou moins faibles.

L'art de bien lire convient à toutes les fortunes. Il est de tous les âges, de tous les lieux, de toutes les saisons. C'est le lien et le charme des réunions de famille ou d'amis intimes.

Sur l'aile de nos seize ans s'envole et fuit le souvenir d'un bal, si brillant qu'il ait été, et de quelque joie coquette et enfantine à la fois qu'y aient battu nos cœurs, émus des premiers hommages du monde et fiers de nos premiers succès. Mais le souvenir d'une lecture faite à haute voix et en commun, dans une paix douce et affectueuse, nous suit pas à pas, côte à côte; l'impression produite par la même lecture sur des gens différents d'âge et d'esprit, les réflexions qu'elle a suggérées à d'autres et à nous-mêmes, tout ce charmant tableau, dont un cercle d'amis a été le cadre et a fait ressortir les beautés, ne s'efface pas plus de notre esprit que de notre cœur. Il nous mûrit sans nous vieillir. Par lui, les vieillards se réchauffent à l'enthousiasme des jeunes gens, et les jeunes gens s'éclairent à la sagesse des vieillards.

Là on met à la masse : chacun pour tous et tous pour chacun.

Combien de fois, amies que je pourrais nommer, combien de fois le jour ne nous sommes-nous pas assises ensemble à l'ombre des arbres, au bruissement des feuilles, en vue d'un lumineux paysage, pour lire ou relire quelque poëte favori, savourant, avec la pensée de l'auteur, le charme musical de son vers et les ondes sonores de notre voix, qui se perdaient en s'élargissant dans l'espace, comme les ondes d'un lac en s'éloignant de la fleur qu'on y a jetée!

Combien de fois, les soirs d'automne, ne nous sommes-nous pas groupés tous autour de la vieille table de chêne, éclairés par une lampe de famille dont l'abat-jour vert tenait nos visages dans la pénombre, — comme dans une sorte de recueillement, — et faisait tomber les rayons lumineux sur nos doigts, comme pour les inviter au travail, pendant que le patriarche et ses fils nous lisaient tour à tour quelque solide passage d'histoire ou quelque beau

passage de tragédie! Combien de fois le fluide électrique de l'émotion de tous n'a-t-il pas fait jaillir alors l'étincelle de quelqu'un! Combien de fois un cri d'admiration arraché à ma bouche, une larme d'attendrissement échappée à mes yeux, ne m'ont-ils pas fait relever et baisser la tête tour à tour! Et combien de fois ma voisine ne m'a-t-elle pas fait comprendre, à moi-même, pourquoi j'avais applaudi ou pleuré!

Combien de fois, pauvre mère et pauvre sœur, ne vous ai-je pas aidées la nuit à finir la tâche du jour, en vous faisant une lecture spirituelle ou touchante, et n'ai-je pas empêché vos yeux de s'endormir en tenant votre esprit éveillé ou votre cœur ému!

Jeunes filles, jeunes gens qui fûtes mes élèves, combien de fois ne vous ai-je pas vus oublier les séductions du monde pour achever une lecture intéressante, retenus au foyer domestique par le charme que la mère de famille savait y donner!

Et vous, vieillards que j'appelais mes maîtres et qui vous nommiez mes amis, combien de fois ne vous ai-je pas vus oublier les déceptions de l'expérience et les infirmités de la vieillesse en me faisant, d'une voix tremblante, une lecture que vous sentiez graver dans mon jeune cœur l'amour du bien avec le respect de votre mémoire!

Trois choses sont douces en commun : manger, prier et lire.

S'asseoir ensemble à la même table, rompre le même pain, voilà ce qui peut relever aux yeux des hommes l'assujettissement grossier de broyer et d'avaler des aliments, de renouveler leur vie par la séve des plantes et le sang des bêtes, d'entretenir, en un mot, la matière par la matière.

Mais, grâce à Dieu, « l'homme ne vit pas seulement de pain. »

Adresser au Père commun de tous de communes louanges et la confession de besoins communs; fondre tous les cœurs en un cœur; des abîmes d'ici-bas faire clameur en élevant sa voix et son âme jusqu'au trône du Très-Haut; du sein d'une humanité mortelle et finie entretenir la Divinité éternelle et infinie : voilà ce qui peut donner à l'homme sa plus ferme espérance et son plus juste orgueil. — Tous les êtres mangent; lui seul prie.

Mais si tous les êtres mangent, l'homme seul a eu la pensée de rassembler ses semblables pour manger avec lui.

Manger en commun, c'est fraterniser dans la misère humaine, mais c'est fraterniser.

Prier en commun, c'est fraterniser dans la gloire humaine.

Lire en commun, c'est fraterniser dans la lutte de la pensée humaine.

Manger en commun, c'est se rencontrer dans les bas-fonds de la vallée terrestre.

Prier en commun, c'est se rencontrer un moment sur la hauteur.

Lire en commun, c'est se rencontrer à mi-côte et faire route ensemble dans ces régions intermédiaires où l'homme peut demeurer et respirer à l'aise, lui qui est un terme moyen entre la bête et l'ange.

Donc, apprenons à lire, et à lire en commun.

Pour l'homme, — orateur, professeur, avocat ou prêtre, — l'art de lire est l'*art public* par excellence; pour la femme, — fille, épouse, mère ou garde-malade, — c'est l'*art domestique* dans toute la douceur et la noblesse du mot. Voilà pourquoi, si l'ambition le fait cultiver aux uns, la tendresse doit empêcher les autres de le négliger.

LA SANTÉ MORALE.

Voyez tome XXXII, 1864, p. 159.

La santé morale n'est-elle pas un état de notre être où, sans regret du passé, satisfait du présent, nous jouissons avec sérénité d'une sorte de plénitude de la vie et nous sentons comme portés doucement par nos aspirations vers tout ce qui est digne de notre nature et peut nous aider dans l'accomplissement de notre destinée?

Ce sont là beaucoup de conditions : il ne semble pas aisé de les réunir ou tout au moins de les conserver longtemps réunies. Cependant, un assez grand nombre de gens se croient volontiers en possession de la santé morale. Ils sont, disent-ils, sans regrets du passé; mais ne serait-ce pas un peu faute d'assez de mémoire? Ils sont satisfaits du présent; mais ne serait-ce pas que, surtout au point de vue moral, ils ne sont guère exigeants envers lui et surtout envers eux-mêmes?

Nous sommes si faibles qu'il nous est impossible de saisir du regard à la fois et avec durée tous les points de notre circonférence : il suffit souvent d'une passion, d'un espoir, pour nous absorber en un seul, et il se tire alors un rideau sur tout le reste. N'est-il pas à craindre souvent que notre prétendue santé morale ne soit rien autre chose qu'un effet d'une sorte d'engourdissement passager de notre esprit et de notre sensibilité, un épanouissement trop fleuri de l'amour de nous-même?

ENNUI.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse.

LA BRUYÈRE.

LE MARTEAU-PILON

DES USINES D'ACIER DE KRUPP,

EN PRUSSE, A ESSEN EN WESTPHALIE.

Sur une vaste plaine autrefois nue, près de la petite ville d'Essen, au-dessus du bassin houiller de la Ruhr, on voit aujourd'hui des usines qui couvrent trente hectares. Six mille ouvriers y travaillent à la fabrication de l'acier sous toutes les formes que l'on peut demander.

Cette usine est surtout remarquable par son outillage, et surtout par un marteau-pilon dont le marteau seul, pesant 25 tonnes, a une levée de trois mètres.

Ce marteau gigantesque a exigé une chabotte ou enclume de 500 000 kilogrammes : c'était là la plus grande difficulté de sa construction. 70 mètres cubes de fonte ont été coulés dans une fosse maçonnée, par douze cubilots disposés tout autour, et dont les coulées se succédaient et se reprenaient successivement, de sorte que le jet de fonte ne subit aucune interruption.

Avec ses accessoires, hangars, fours et matériel, ce marteau a coûté 750 000 francs; et déjà on en projette un de force quadruple.

C'est que le martelage des grosses pièces d'acier exige une force énorme, et que le produit paraît gagner beaucoup sous ce forgeage énergique.

Aujourd'hui les usines d'Essen ne reculent devant la commande d'aucune pièce, quel que soit son poids : elles en produisent de 15 tonnes et plus; elles ont reçu récemment une commande pour la Russie de 200 canons pesant chacun 12 tonnes et coûtant 65 000 francs l'un. Ce sont des canons de cinq mètres de longueur, destinés à la défense des côtes. (1)

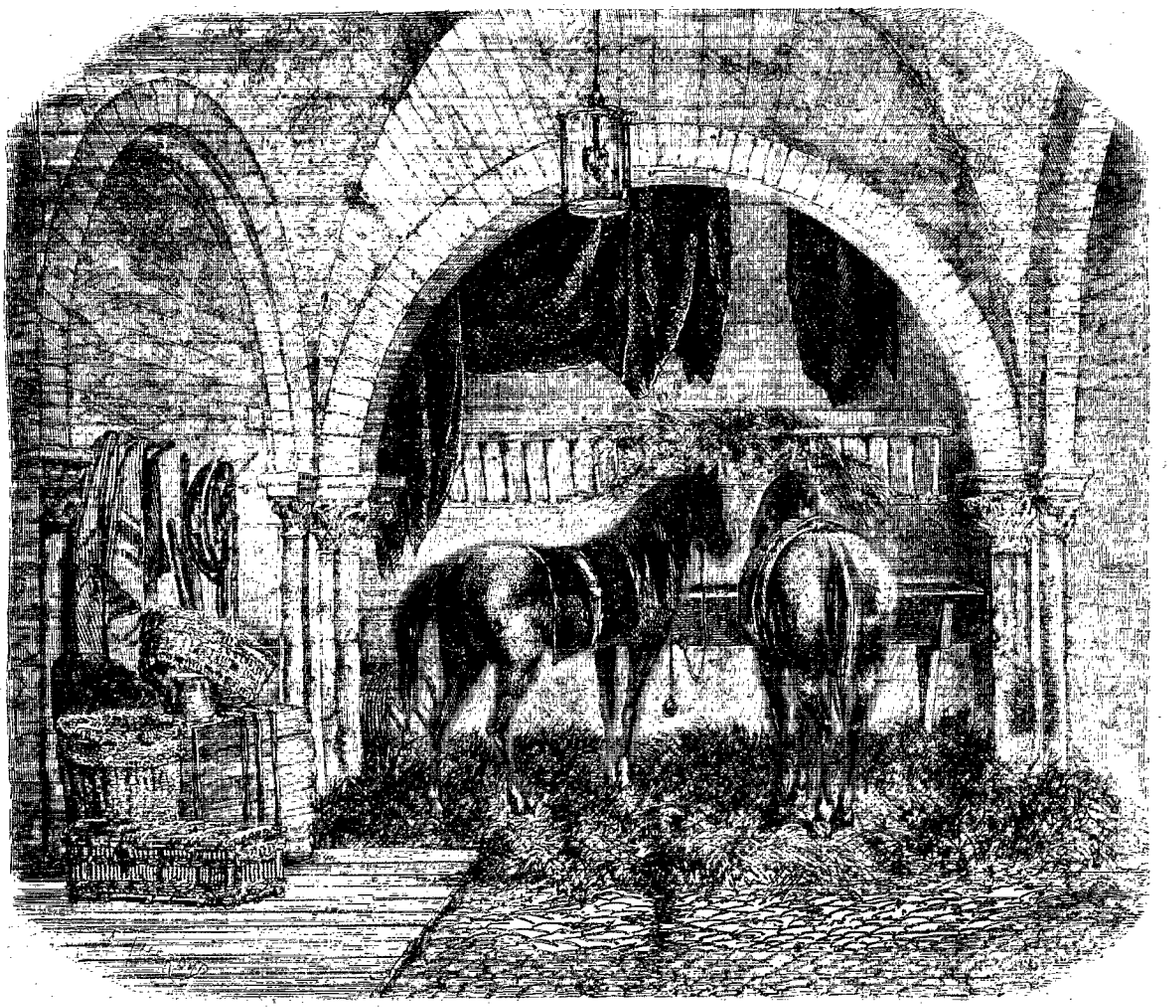
(1) Burat, *Entretiens populaires de l'Association polytechnique*, publiés par Évariste Thévenin.

LA CHAPELLE DE SAINT-AIGNAN.

La chapelle de Saint-Agnan ou Saint-Aignan, qui vient d'être démolie, était un des plus anciens monuments religieux de Paris. Bâtie, suivant l'abbé Lebeuf, de 1110 à 1120, par Étienne de Garlande, chancelier de France, sénéchal de la couronne, archidiacre de Paris et doyen de Saint-Aignan d'Orléans, elle ne fut probablement, à son origine, qu'un oratoire particulier à l'usage de son pieux fondateur. En 1123, Étienne de Garlande institua deux prêtres chargés de faire alternativement le service de la cathédrale et de la chapelle Saint-Aignan, et donna, pour la dotation de cette chapelle, deux clos de vignes situés au bas de la montagne Sainte-Geneviève, un autre à Vitry, et la maison qu'il habitait dans le cloître Notre-Dame. En 1297, ces deux prébendes furent partagées en quatre, pour deux chanoines et deux vicaires perpétuels, ce qui a subsisté jusqu'au 22 novembre 1790, époque de la suppression du chapitre de Notre-Dame et de ses dépendances. Du reste, depuis longtemps déjà on ne célébrait à cette chapelle qu'une messe dans l'année. Cette messe avait lieu le 27 novembre, jour de la fête de Saint-Aignan.

Après la suppression des chapitres, cette chapelle fut vendue, au profit du domaine national, à un sieur Varin, entrepreneur de maçonnerie. Elle servit ensuite de magasin de bois, puis d'écurie. Elle avait son entrée dans une petite cour, située rue Basse-des-Ursins, près de l'angle de la rue de la Colombe.

Cette chapelle, qui datait du déclin de l'époque romane (1), présentait dans sa longueur trois travées à voûtes



L'ancienne chapelle de Saint-Aignan, à Paris, récemment démolie. — Dessin de Théroud.

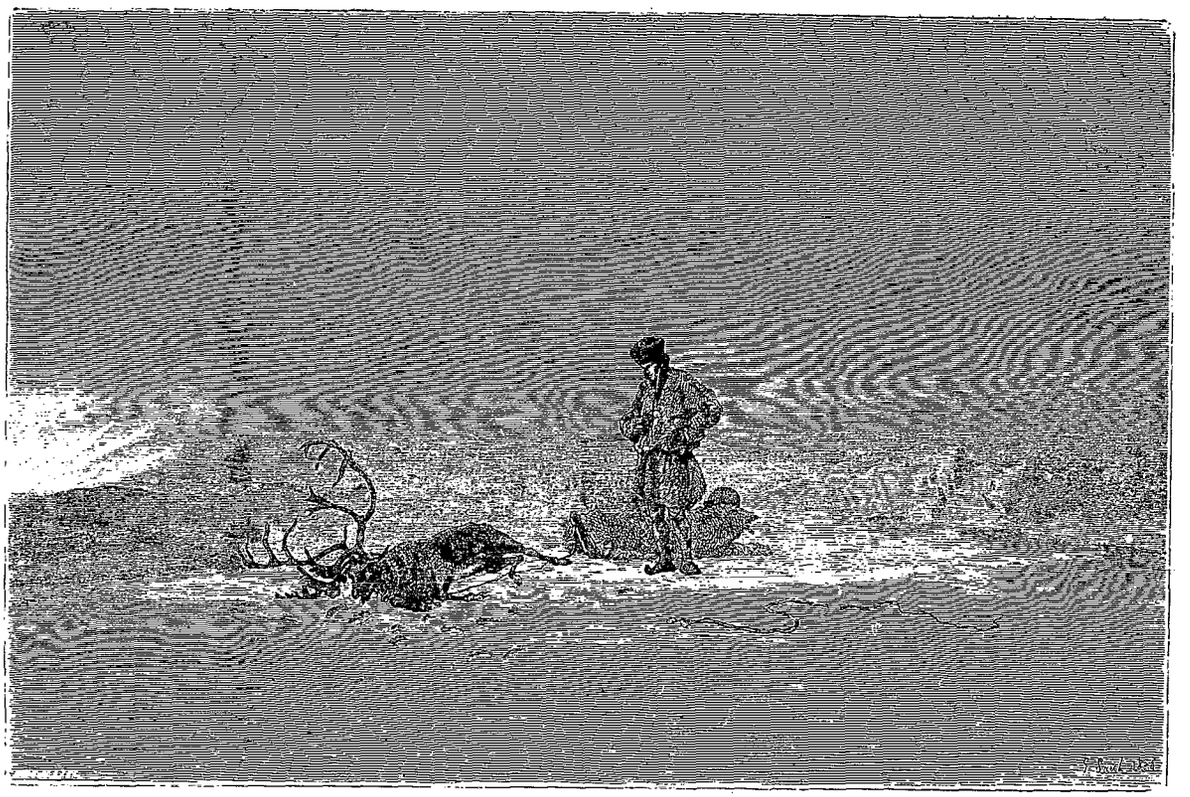
d'arêtes, séparées par des arcs en plate-bande à plein cintre, et reposant sur des faisceaux à trois colonnes engagées, à chapiteaux ornés d'un capricieux mélange de feuilles d'eau, de persil et de chou, disposées en touffes autour de la corbeille. Le sol avait dû être considérablement rehaussé, car les piliers et colonnes étaient enterrés d'un tiers au moins de leur hauteur totale.

Ce petit édifice était originairement éclairé par une fenêtre ogivale unique, percée au fond de l'abside et ornée d'un vitrage peint représentant saint Aignan. Ce vitrage a disparu. L'autel était orné d'un retable peint sur bois et représentant le mystère de la sainte Trinité. On ne sait ce qu'il est devenu. Enfin, à droite et à gauche du vitrage on voyait deux grandes statues de la Vierge et de saint Aignan, rehaussées de couleurs et d'or, suivant la coutume du moyen âge. Celle de la Vierge décore aujourd'hui le pilier central du portail de Notre-Dame de Paris, sous la tour septentrionale de la métropole.

L'église Saint-Aignan était anciennement entourée d'un petit jardin dont le terrain avait servi de cimetière. A l'époque de sa démolition, elle était complétement enclavée dans des constructions modernes.

(1) Gilbert, *Souvenirs historiques de la chapelle Saint-Aignan*, Revue archéologique, Mai 1847.

L'HIVER EN LAPONIE.



Salon de 1866; Peinture. — Scène de voyage en Laponie, tableau de M. Saal. — Dessin de Yan' Dargent.

Voilà bien l'aspect morne et désolé d'une plaine de la Laponie en hiver : le sol uniformément recouvert d'une couche de neige, la blancheur de la terre se confondant à l'horizon avec la pâleur du ciel ; nulle trace de végétation et de vie, aucun objet, aucune couleur, aucune ombre où l'œil puisse s'attacher et se reposer; partout le vide, la mort, le néant. Et il n'est pas rare qu'une scène semblable à celle que représente notre gravure vienne encore attrister ce lugubre paysage. Un pauvre Lapon nomade, qui allait vendre dans quelque village le produit de sa chasse, voit le renne qui le traînait tomber épuisé de fatigue et de faim ; et le voilà, à trente ou quarante lieues peut-être de la tente où il a laissé sa famille, seul au milieu de cette immense solitude, exposé à périr lui-même s'il ne fait la rencontre d'un autre voyageur qui lui vienne en aide. Ou bien c'est une famille entière qui émigre, à la recherche d'une partie plus fertile de la plaine ou de la forêt : la pauvre caravane chemine péniblement sur la neige ; en tête, quelques rennes portant un misérable mobilier, les piquets et les couvertures de la tente, les ustensiles de ménage, les provisions, ainsi que les petits enfants couchés dans des corbeilles et enveloppés de peaux; puis le gros du troupeau défile, contenu à grand'peine par les hommes et par les chiens qui forment l'arrière-garde. A chaque instant le désordre se met dans la bande ; des animaux s'écartent, se dispersent, pressés par la faim ; d'autres refusent d'avancer, pour fouiller la neige avec leurs cornes et brouter quelques touffes d'un maigre lichen. Mille surprises, mille accidents assaillent les malheureux voyageurs : tantôt survient une troupe de loups qui en veut au troupeau et contre laquelle il faut se défendre ; tantôt le sol, insuffisamment gelé, s'affaisse et révèle un précipice caché où les traîneaux enfoncent et risquent de s'engloutir ; tantôt c'est la redoutable tourmente de neige qui se déchaîne avec furie. Un vent violent s'élève tout à coup et souffle devant lui une pluie serrée, non de légers flocons, mais de givre durci, véritable poussière de glace ; gens et bêtes sont aveuglés, une profonde obscurité les enveloppe ; on se blottit comme on peut, et on attend dans la stupeur la fin de l'ouragan, qui est le simoun de ces déserts glacés.

LES CAS DE CONSCIENCE.

Voy. p. 18 (*).

§ 1.

Il y a deux ans, quand la santé de ma femme n'était pas encore altérée, nous partions quelquefois pour la promenade en nous disant : *Parlons de lui.* L'objet de notre entretien n'était pas l'énumération puérile des perfections de notre fils, mais l'examen réfléchi de ses dispositions intimes. Rien de si utile pour élever un enfant que de se le bien définir, et rien de si difficile que de distinguer dans ces natures mobiles et ondoyantes les points fixes, les qualités fondamentales sur lesquelles on peut prendre appui. Un jour, après une longue conversation où nous avions sincèrement cherché à dégager ce mystérieux inconnu qui se trouve au fond du cœur de tous les enfants, ma femme me dit :

— Notre fils a une grande qualité : il est *probe;* ne souriez pas. Rien n'est plus rare à son âge. Je ne dirai pas que tous les enfants ont l'instinct du vol, mais très-peu

(*) Ce fragment et celui qui précède sous le titre de : *Que ferais-tu, si...?* (p. 18), font suite aux *Fragments du journal d'un père*, que nous avons publiés (t. XXVII, 1859; t. XXIX, 1861).

ont l'instinct de la propriété d'autrui; or, notre fils l'a, un trait de son enfance me le prouve...

— Quel est donc ce beau trait, ma chère? dis-je en riant.

— Le voici. Un jour d'automne, vous étiez assis sur un banc dans le jardin, et vous teniez à la main une belle grappe de chasselas. Vous me voyez venir avec cet enfant, et aussitôt vous fermez les yeux en feignant de dormir. Je compris sans peine votre dessein; enfants et parents sont habitués à ces petites comédies où l'un joue le rôle de dupe et l'autre celui de dupeur, sans qu'il y ait personne de dupé. Je devinai que vous vouliez lui donner la tentation de vous dérober cette grappe pendant votre sommeil apparent, et je le poussai vers vous en lui disant tout bas: « Va lui prendre sa grappe de raisin. » Il hésita un moment, puis marcha vers le banc d'un pas résolu, et, arrivé devant vous, leva sa petite main jusqu'à la grappe?... non!... jusqu'à votre visage, vous ouvrit les yeux, et une fois les yeux ouverts, il saisit le raisin et le mangea.

— C'est vrai! je m'en souviens, m'écriai-je.

— Eh bien, mon cher ami, reprit ma femme, il y a là une conscience qu'il sera bon de cultiver... Que ce mot de cultiver ne vous étonne pas. La conscience ressemble aux facultés de l'esprit, elle a besoin d'éducation. En l'exerçant, on lui apprend à voir plus juste, et par conséquent à se faire mieux obéir. Souvent, dans la vie, on ne fait le mal que parce qu'on n'aperçoit pas clairement le bien, ou qu'on parvient à se le cacher derrière quelque sophisme. S'il était là, devant nous, dans toute son évidence, il nous attirerait à lui par sa seule beauté. Exerçons donc la conscience de notre fils.

Ces sages paroles me sont souvent revenues à l'esprit, et aujourd'hui que ce grand personnage a atteint l'âge respectable de dix ans, j'arrive parfois au déjeuner avec quelque cas de conscience dont je lui propose la solution, et où le *Que ferais-tu?* de Dickens joue un grand rôle. Hier, je lui en ai posé un très-difficile et qui l'a jeté dans un grand embarras.

L'arrivée du journal ayant amené dans la conversation les mots de *jouer à la hausse, jouer à la baisse,* je les lui expliquai sommairement, mais clairement. L'explication de cette sorte de jeu amena l'appréciation de sa moralité; *cette appréciation*, *le récit* d'un bel exemple de probité austère, et cet exemple posa devant nous une des plus délicates questions de conscience.

— Un jour, dis-je à mon fils, un des plus célèbres hommes d'État d'Angleterre, un ministre, apprit une nouvelle politique qui devait faire subir aux fonds publics une baisse considérable. Quelques minutes après, son père entre; il lui annonce qu'il est engagé dans une grande spéculation à la hausse; qu'une partie notable de leur fortune y est intéressée, et que, s'effrayant de quelques bruits qui circulent, il vient demander à son fils ce qu'il en est, afin de vendre si ces bruits sont fondés. Qu'est-ce que son fils doit lui répondre?

— Il doit lui dire : Vends-les, s'écria aussitôt l'enfant.

— Prends garde! D'abord cette nouvelle est un secret, un secret qu'il ne possède que comme ministre, un secret qu'il a certainement juré de garder. Le révéler, c'est manquer à sa foi d'homme d'État; c'est trahir la chose publique pour un intérêt privé.

— Mais c'est pour sauver son père.

— Oui! mais il ne peut sauver son père sans ruiner quelqu'un.

— Comment cela?

— Si son père vend, il y a quelqu'un qui achètera; ce quelqu'un recevra donc des valeurs que le père savait être mauvaises, puisqu'il ne les vend que sur l'avis qu'elles vont baisser : il trompe donc sciemment; or, tromper sciemment, c'est ce que la loi appelle voler. Ce ministre, cet homme d'État, en avertissant son père, aurait donc été le complice, l'auteur de ce vol.

— Mais alors, reprit mon fils très-troublé, qu'a-t-il fait?

— Il a répondu qu'il ne pouvait répondre.

— Et qu'a fait le père?

— Il n'a pas vendu, et il a perdu... je me trompe, ils ont perdu (car son fils était son seul héritier) une somme considérable.

L'enfant resta silencieux un moment, puis il dit :

— C'est beau!

— Non, ce n'est que bien; mais c'est si rare, que cela devient sublime!

Ce fait a produit sur lui une vive impression; la leçon est bonne et portera ses fruits.

§ 2.

Je renouvelle souvent ces exercices de conscience, et je ne puis suivre sans émotion les progrès de ce jeune cœur.

Les enfants bien nés et instruits dans ce qui est honnête, arrivent à une honnêteté naïvement inébranlable que connaît à peine la vertu. Rien ne les trouble, rien ne les fait dévier. Purs encore de tout commerce avec les hommes et les choses, ignorants de tout ce qui est accommodement, transaction, ménagement, leur âme reste inflexiblement dans le vrai, non par volonté, comme celle des justes, ou par raisonnement, comme celle des sages, mais, si j'ose employer ce mot, stupidement, et parce qu'ils ne comprennent pas autre chose. J'essaye parfois de tromper cet enfant par des sophismes, d'opposer à ses scrupules instinctifs des raisonnements spécieux, et que j'emprunte aux nécessités des circonstances, aux concessions indispensables dans la vie, etc. Je le réduis au silence, mais je ne le convaincs pas; et lorsque, après de longs discours, je le somme de me donner son avis une dernière fois, la petite voix argentine rend exactement le même son qu'au début de l'entretien, cette note unique et qui est la seule qu'il connaisse, celle de la justice et de la vérité : c'est comme un instrument qu'on ne peut pas désaccorder; c'est comme le diapason qui, dès qu'on le touche, vous donne inflexiblement le *la*, et vous montre combien vous avez dévié du ton. Seulement, une réflexion me traverse l'esprit : je me crée là un terrible juge, si j'arrivais jamais à faillir?... Allons, comme le dit l'expression vulgaire, il faudra que je me tienne bien.

§ 3.

J'espère un succès, un plaisir : succès d'amour-propre, il est vrai; plaisir de vanité, j'en conviens; mais j'y attache du prix, et le cœur y a aussi sa part. On m'annonce que je vais être décoré. Je me suis souvent moqué du sot amour des hommes pour ces petits bouts de ruban, rouges, bleus ou verts; aujourd'hui que je vais en avoir un, je ne trouve plus cet amour si ridicule : d'abord, cette décoration est le signe du mérite, puis elle est parfois fort utile, surtout en voyage; ce ruban rouge à votre habit dispose tout le monde à la politesse envers vous; c'est même parfois un porte-respect. Un de mes amis m'a conté qu'un jour, dans la rue, ayant vu un homme battre un enfant, et ayant couru au secours du pauvre petit, l'homme se retourna vivement et violemment contre lui, comme prêt à le frapper... mais à la vue du ruban rouge, il s'arrêta court avec une sorte de crainte : il avait pris mon ami pour un militaire; et il y a une foule de gens pour qui un militaire est toujours un héros. Enfin, pour parler sérieusement, je désire la croix parce que tous les miens le

désirent, parce que ma femme en serait heureuse, parce que mon fils en serait fier... parce que j'entends déjà son cri de joie lorsque j'entrerai dans le salon avec un ruban à la boutonnière... Allons! laissons là les petites épigrammes. Ce n'est pas un vain hochet que ce qui jette tant de joie au cœur de ceux que l'on aime!...

Il y a pourtant un obstacle à ma nomination. J'ai pour patrons deux hommes considérables, et le ministre reconnaît la légitimité de mes titres; mais il a pour chef de cabinet un personnage fort peu digne d'estime, qui ne connaît d'autres principes que ses intérêts, qu'on a vu changer trois ou quatre fois de parti selon les conseils de son ambition, et qui même s'est permis, dit-on, comme préfet, certain acte qu'une probité sévère réprouve. Or, j'ai autrefois, dans un écrit public, fustigé vertement la versatilité intéressée et la douteuse intégrité de ce personnage; il l'a su, j'en ai eu la certitude, et il n'est homme ni à l'oublier, ni à le pardonner. De plus, son esprit, son adresse, son talent de rédaction (car cet homme n'est pas le premier venu), lui donnent un grand ascendant sur le ministre.

J'ai peut-être là un dangereux ennemi!

§ 4.

Mes craintes avaient raison. Mes deux amis m'écrivent que quand mon nom a été prononcé devant ce M. Loriol (c'est ainsi qu'il s'appelle), il s'est contenté, pour toute réponse, d'un sourire légèrement sardonique qui ne présage rien de bon.

On me gronde fort de mon article satirique... Le fait est qu'il vaudrait mieux parfois ne pas écrire! Allons donc! le plus dur des esclavages est l'esclavage de la pensée; s'y soumettre volontairement dans un intérêt de crainte ou d'ambition, s'appliquer soi-même un sceau sur les lèvres pour empêcher une vérité utile de s'en échapper, c'est une manière de se vendre! Chassons ces regrets, qui ne sont pas dignes de moi! Eh bien! si je ne suis pas décoré, je ne le serai pas! j'ai bien vécu trente-huit ans sans l'être! Je n'y tiens pas... Ce n'est pas vrai!... j'y tiens! Jamais je n'aurais cru qu'un homme sérieux pût attacher cette importance à une puérile distinction d'amour-propre!... Je m'explique maintenant toutes ces intrigues auxquelles je ne voulais pas croire, toutes ces platitudes qui me surprenaient autant qu'elles m'indignaient et dont la décoration est l'objet... Il ne faut jamais trop se hâter de jeter l'anathème à la vanité humaine!... Le plus honnête en a un fonds secret dont il ne peut se défaire... Je tiens à cette décoration!

§ 5.

On est sujet parfois à d'étranges préventions! Le hasard m'a amené hier une visite à laquelle je ne m'attendais guère. J'ai pour voisin de campagne un des membres les plus considérables de notre conseil général; nos relations sont familières, presque amicales. Hier il m'a présenté un de ses hôtes, auquel il voulait faire fête, m'a-t-il dit, de mes rosiers et de mes glaïeuls. C'est en effet une de mes joies, et même une de mes petites vanités, que mes fleurs. Nous voilà donc en coquetterie de conversation, cet inconnu et moi. Je trouve en lui un visiteur plein de goût et de tact, aussi patient pour regarder que j'étais infatigable pour montrer; admirant en connaisseur, c'est-à-dire ni trop ni trop peu; mêlant parfois à ses éloges un grain de critique railleuse, mais juste assez pour leur donner plus de prix; enfin ce que le monde appelle un homme aimable. Je veux savoir qui j'ai l'honneur de recevoir. Quelle est ma surprise! c'est lui, mon ennemi, M. Loriol! Je ne lui supposais ni cette figure, ni cet esprit. Il m'a décliné son nom sans affectation, sans demi-sourire, et, chose singulière, quoique je croie et que j'aie lieu de croire vrai tout ce que j'ai écrit contre lui; quoique je n'aie avancé qu'un fait connu et qui n'a pas été démenti, c'est moi qui semblais embarrassé; entre nous deux, c'est moi qui avais l'air de ne pas être l'honnête homme. Du reste, je dois lui rendre cette justice, il a eu le bon goût de paraître ignorer cet écrit; il l'ignore peut-être!... Que notre âme est faible! Je ne puis me défendre d'une secrète espérance que cette visite l'aura rendu plus favorable à mon désir.

§ 6.

J'avais raison. Mes amis m'écrivent qu'ils ont revu M. Loriol. Il leur a paru fort adouci à mon endroit; mon nom a même été prononcé par lui avec éloges; ma nomination leur paraît certaine. Quant à moi, après tout, qu'ai-je à me reprocher? J'ai fait à l'ami d'un de mes amis l'hospitalité de mes roses, je ne vois pas là un grand mal. Ce matin, dans mon espoir de réussite, je n'ai pu résister au désir de juger et de jouir par avance du plaisir de mon fils. Mais comme, d'un autre côté, je ne voulais pas lui donner une fausse espérance, de peur que la déception ne lui fût trop pénible, j'ai substitué à mon nom celui de l'homme qu'il aime le plus après moi, de son parrain, et je lui ai dit en grand secret: « On parle de ton parrain pour la décoration. » Là-dessus, l'enfant a poussé un cri de joie qui m'a été au cœur. Que sera-ce donc quand il saura que c'est de moi qu'il s'agit?

§ 7.

Voici un incident fâcheux: M. Loriol se porte dans notre département comme candidat au conseil général. Que vais-je faire? Il ne s'agit pas seulement de ma voix: un assez grand nombre d'électeurs de l'arrondissement votent avec moi; je dispose, en outre, par le parrain de mon fils, d'une vingtaine de suffrages. Que faire? Combattre sa candidature? ce serait un acte d'hostilité bien ardente. L'appuyer? c'est impossible, après ce que j'ai écrit, après ce que je sais; ce serait une lâcheté! A aucun prix je ne l'appuierai. Si pourtant j'avais été injuste dans mes soupçons contre lui, injuste dans mes attaques? L'amour de la vérité est parfois une passion qui égare, qui aveugle. On s'exalte dans son rôle de défenseur de la justice, on se sait gré de son courage, et on accuse à tort ou avec trop de violence. Allons! pas de sophismes! aurais-je ces scrupules s'il ne s'agissait de l'homme de qui dépend la réalisation de mes espérances? Non! ma règle est donc tracée; le jour où notre intérêt et notre conscience sont en lutte, notre conscience doit être trop sévère pour l'être assez.

§ 8.

Mon embarras recommence. On ne me demande pas de soutenir la candidature de M. Loriol; il suffit que je ne la combatte pas. Le ministre, que mes amis ont vu, attache le plus grand prix à l'élection de son chef de cabinet: « Cette élection est sûre, a-t-il ajouté, si certaines personnes influentes ne lui sont pas hostiles... Nous ne demandons pas un appui aux opinions qui ne sont pas les nôtres; mais nous espérons la neutralité... » Puis aussitôt, avec un goût parfait, il a coupé court à l'entretien, ne faisant aucune proposition qui eût été repoussée comme un marché, ni aucune allusion qui eût ressemblé à une menace ou à une promesse... Mes amis ont été enchantés de lui. Ils me pressent fortement de consentir à une abstention dont ne peut s'offenser, selon eux, la plus scrupuleuse délicatesse. « Je ne dois pas sacrifier, disent-ils, une récompense que j'ai gagnée à un devoir chimérique, à *une élégance de conscience*. Un tel refus leur paraîtrait du don-quichot-

tisme. » Leur opinion m'ébranle; mais, d'un autre côté, il s'est produit contre M. Loriol un nouveau compétiteur, digne de toute sympathie; en outre, un grand nombre d'électeurs m'écrivent pour avoir mon avis sur les deux concurrents et voter avec moi!... Que faire? Allons! pas de scrupules exagérés! mes amis sont aussi soigneux de mon honneur que moi-même, et ils ne peuvent me conseiller un acte blâmable. D'ailleurs, de quoi s'agit-il, après tout? de me taire! Je vais répondre aux électeurs pour décliner la responsabilité de leur confiance, et quant à moi je m'abstiendrai.

§ 9.

Je viens de dire à mon fils les seules paroles dures qu'il ait entendues de ma bouche. Nous déjeunions, je me taisais, préoccupé malgré moi de cette affaire. Le nom de son parrain est prononcé. Soudain, avec sa vivacité expansive :

— Eh bien, me dit-il, sa décoration?

— J'espère qu'il l'obtiendra; cela ne dépend que de lui.

— Qu'a-t-il à faire?

— Rien! favoriser la candidature de M. Loriol au conseil général.

— M. Loriol!... s'écria l'enfant avec un accent de surprise.

— Eh bien, oui!

— Et mon parrain va le soutenir?

— Qu'y a-t-il donc là qui t'étonne?

— On dit que ce n'est pas un homme honnête!

— On dit... on dit... repris-je avec humeur; qui dit cela?

— Mais... je crois que c'est toi... père.

— Moi!... répliquai-je avec un accent d'irritation... Quand ai-je dit cela? comment ai-je dit cela? car tout dépend du ton et du moment.

— Il me semble que maman m'a lu un article de toi où tu disais que M. Loriol... je me rappelle bien le mot, que M. Loriol avait déserté son parti par intérêt... Est-ce que déserter son parti ce n'est pas très-mal?...

— Sans doute, répondis-je avec un certain dépit.

— Je croyais même que tu avais écrit qu'il avait fait une action improbe. Est-ce que ce n'est pas très-mal d'être improbe?

— Sans doute, répliquai-je avec une irritation croissante; mais qui te dit que je n'ai pas eu tort d'écrire ce que toi tu as certainement tort de répéter? Une action improbe! déserter son parti! Est-ce que tu sais seulement ce que c'est qu'un parti?... Parler de parti à ton âge! quand un enfant ignore ce dont il parle, il ferait beaucoup mieux de se taire.

J'avais prononcé ces mots d'un ton si sec que l'enfant me dit d'une voix tremblante :

— Oh! père, je ne t'ai jamais vu ainsi avec moi!

— C'est que je suis impatienté, moi, de voir que tu te permets de blâmer ton parrain!

— Oh! je ne le blâme pas, père!... Seulement, ce n'est pas de ma faute, mais ce qu'il fait me fait de la peine...

Je n'ai pas voulu en entendre davantage, et je me suis éloigné précipitamment.

§ 10.

J'ai beau faire, je suis troublé, troublé jusqu'au fond de l'âme. L'expression du visage de cet enfant, l'accent de sa voix, me poursuivent. Puis, tout à l'heure, quand son parrain est venu, au lieu de courir à lui, comme d'habitude, les bras ouverts et la joue en avant, il l'a regardé avec une surprise sérieuse; il n'a été l'embrasser qu'avec regret, il semblait l'aimer moins... Allons! allons! je suis fou avec mes craintes. La conduite que j'ai prêtée au parrain de cet enfant n'a aucun rapport avec la mienne. J'ai supposé qu'il favorisait, qu'il appuyait la candidature de M. Loriol. Oh! cela, ce serait blâmable; mais moi, je ne fais que m'abstenir, me taire. Le silence n'a jamais été une faute. Décidément, ma résolution est arrêtée; je vais écrire à mes amis de Paris qu'ils peuvent compter sur mon abstention.

§ 11.

J'écrivais, je n'avais plus que mon nom à signer. Il entre. Il était pâle, il se jette à mon cou : « Père! père! pardonne-moi! je vois que tu m'en veux!... J'ai bien certainement eu tort! un bambin comme moi blâmer un homme comme mon parrain! Ce qu'il fait est bien fait, puisqu'il le fait et que tu l'approuves! Il faut aussi que toi tu soutiennes M. Loriol. Promets-le moi!... Je le veux, pour me punir. » Que dirai-je? comment expliquer ce qui se passa en moi? J'avais pu supporter le reproche tacite de cet enfant, son chagrin même; mais le tromper! mais lui dire que sa conscience avait tort, quand elle avait raison! fausser cet instrument délicat, altérer ce sentiment exquis de probité qui est son plus pur trésor! Oh! cet acte me parut monstrueux!

— Non! m'écriai-je en l'embrassant avec force; non, tu n'avais pas tort! Et je ne soutiendrai pas M. Loriol!

— Toi! répliqua cet enfant avec surprise.

— Oui, moi! car ton parrain n'a été dans tout ceci qu'un prête-nom; c'est moi à qui la décoration était destinée, c'est moi qui n'aurais pu l'obtenir qu'en laissant nommer M. Loriol, et c'est moi qui, grâce à toi, ne ferai pas ce qui est contre l'honneur pour avoir la croix d'honneur!

— Mais alors, reprit l'enfant, tu ne l'auras donc pas?

— Non! eh bien?

— Eh bien, c'est singulier, mais cela me fait aussi de la peine.

— Tant mieux! Quand une chose juste nous coûte à faire, elle nous compte double.

Je n'ai pourtant pas voulu agir en fanfaron d'honnêteté. J'ai pris des informations sur M. Loriol. Tout ce que j'ai écrit autrefois contre lui est vrai. J'ai donc vivement appuyé la candidature de son concurrent, et j'ai dit tout ce que je savais sur M. Loriol. Il n'a pas été nommé, ni moi non plus! merci, mon petit Dombey!

LES PATINEUSES HOLLANDAISES.

Ce passage de Misson (*Voyage en Italie*, 1702) peut servir d'introduction ou de commentaire à l'estampe de R. de Hooghe :

« Les rues (en Hollande) sont si nettes que les femmes s'y promènent en pantoufles pendant toute l'année. Les canaux sont presque partout accompagnés de deux rangs d'arbres qui rendent un ombrage agréable et qui font de chaque côté de rue une promenade délicieuse. Voilà à peu près l'idée générale que vous devez avoir non-seulement des villes, mais aussi des bourgs et des villages. La manière de voyager la plus ordinaire est la voie des canaux, et rien n'est si commode. Les barques sont tirées par des chevaux, et elles partent précisément aux heures réglées, sans retarder d'un seul moment. On y est tranquillement assis comme chez soi, à l'abri de la pluie et du vent, si bien qu'on change de pays sans presque s'apercevoir qu'on soit sorti de sa maison. Quand les canaux sont gelés, les patins et les traîneaux succèdent aux barques, et le changement

de voiture est un nouveau plaisir. Ceux qui vont fort bien aux patins devancent les chevaux de poste ; quelques-uns ont gagé de faire une lieue en moins de dix minutes. »

Je ne pense pas que ces dames, soigneusement emmitouflées, aillent aussi loin ; elles se dirigent sans doute, accompagnées du serviteur qui finit d'attacher leurs patins, vers quelque promenade où se réunit la société élégante de la Haye ou de Harlem.

Romain ou Romeyn de Hooghe est un des bons dessinateurs et graveurs des dix-septième et dix-huitième siècles ; il naquit à la Haye à une époque incertaine, et mourut vers 1720 ou 1730. On doit à sa riche imagination



Les Patineuses hollandaises. — Dessin de Pauquet, d'après la gravure de Romeyn de Hooghe.

des estampes satiriques, des vues de réjouissances et de feux d'artifice, et une série de dessins pour les Cent nouvelles nouvelles.

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

C'est aux contemporaines studieuses de la création du *Magasin pittoresque*, aujourd'hui modestes mères de famille, que nous nous adressons, et que nous posons sans exorde la redoutable question de l'avenir des jeunes filles.

Oui, Madame, en vous retrouvant après une longue absence, nous sentons le passé nous monter à la tête [1] : nous vous avons encore sous les yeux lorsqu'au sortir des Tuileries, la joue animée et le cerceau au poing, vous receviez des mains de votre père, notre ami, les premiers cahiers de notre recueil. Vous rappelez-vous cette énorme tête de chien de Terre-Neuve qui remplissait la page entière ? et ce bonhomme d'ours, à l'air paterne, traversant le torrent sur un arbre avec un long cheval pendu sous

[1] Ces lignes sont écrites par l'ami qui s'était associé à nous, en 1833, pour fonder le *Magasin pittoresque*, et qui, séparé de nous par d'autres travaux, ne nous en a pas moins toujours conservé ses premières sympathies.

son bras? et ce monstre de géant à claire-voie que nos arrière-grands-parents bourraient, dit-on, de victimes humaines pour les faire rôtir par douzaines à la fois? Quels bruyants transports à la vue de ces images! et, pour en lire la description, quel empressement! A vrai dire, on y comptait bien, guettant votre curiosité pour vous glisser une petite dose d'instruction solide, espiègle rieuse que vous étiez!

Bon nombre de fois la Lune, depuis ce temps de jeunesse, nous a, de mois en mois, présenté sa face ronde avec son nez barbouillé et sa bouche empâtée. Quant à nous, nous avons dû vieillir convenablement, cheveu par cheveu tombant, tandis que vous, vous avez poussé fleur à fleur, acquérant l'une après l'autre les grâces que vos six ans annonçaient; un heureux cousin, lecteur aussi du *Magasin*, vous a sans trébucher conduite à l'autel, et l'on vous admire aujourd'hui en maturité épanouie, siégeant au milieu d'une charmante couvée de filles.

Eh! eh! plusieurs commencent à se faire grandelettes; elles ne cassent plus bras et jambes aux poupées, mais elles leur font des trousseaux; c'est un grand signe! même votre aînée, splendide blondine, est près de passer femme : la voici qui joue à la petite maman aux dépens de son dernier frère, ce joufflu patapouf, qu'elle débarbouille malgré lui et mange de caresses : on en est aux grands emplois. Aussi, vraiment, la question du commencement de l'article ne manque pas d'à-propos. Qu'allez-vous faire de tout ce joli petit monde?

Elles sont encore autour de vous, jouant, brodant, lisant, dessinant, et, cela va sans dire, babillant à nargue mélancolie; mais l'inexorable pendule de la vie les a déjà enregistrées pour l'heure fixée, heure des angoisses maternelles où votre essaim voudra prendre son vol! Heure lente d'abord, puis alerte et bientôt rapide, impétueuse, qui se précipite comme la foudre, et, quoique prévue, surprend toujours!

S'il y a de grosses dots, l'essaim colonisera, nul n'en doute. Sous la protection d'une bourse pleine on peut affronter avec confiance, non sans danger toutefois, les chances perfides de Paris; on ne demeure pas sans armes devant les rivalités de toilette et les guerres ruineuses de l'amour-propre; on peut traverser les piéges masqués par les plaisirs. Passons donc! sous toutes réserves cependant.

Mais pour une seule demoiselle qui vaut dotalement parlant plusieurs fois son poids d'or, combien de centaines d'autres qui ne valent pas même leur poids de crème fouettée ou de plumes, à la saison du mariage, et dont les talents, le caractère et la vertu ne trouvent pas grâce devant les chasseurs de dots!

C'est pour celles-là que notre question ardue et déplaisante se dresse dans les familles, entre mari et femme, tous les matins au réveil : « Que ferons-nous de nos filles? »

La réponse paraît d'abord assez simple. Puisqu'il n'est donné qu'à une faible minorité de femmes de vivre en rentières, au salon, il faut bien que la majorité se prépare à fournir sa part d'activité aux efforts du mari; et puisqu'on ne trouve à épouser que des travailleurs sans fortune, il faut bien apporter de son côté, faute de dot, un contingent d'intelligence, d'étude et de labeur.

La logique, le bon sens, la morale, tout est d'accord dans cette détermination.

Fort bien; mais que faire, quel métier embrasser? Convenances ici, encombrement là. Partout grandes difficultés pour la femme : pentes glissantes, honneur en jeu, perfidies redoutables, exigences odieuses, gains petits, dispersion du ménage. Quels embarras, bon Dieu!

Ne cherchons pas davantage et arrivons au fait.

Il est une carrière d'autant plus profitable au mari que sa femme lui sera plus complétement associée; le débouché y est indéfini, et cette carrière, le titre de notre article l'annonce, c'est l'*agriculture*.

La suite à une prochaine livraison.

POSITIONS DES PLANÈTES EN 1867.

Nos lecteurs savent déjà, par nos descriptions des années précédentes, que les deux planètes qui se trouvent entre la Terre et le Soleil occupent toujours, par rapport à nous, une position caractéristique qui les fait facilement reconnaître.

Mercure ne s'éloigne jamais du Soleil, et n'est visible qu'en de rares circonstances. Au 1er janvier 1867, on peut le chercher le matin dans le ciel oriental, avant le lever de l'astre radieux; il se lève une heure et demie avant lui, et de bons yeux l'apercevraient vers 7 heures au-dessus des vapeurs de l'horizon. Au commencement de février, il sera encore permis de l'observer aux premières lueurs de l'aurore; mais le 11, il arrive à sa première conjonction supérieure de l'année et croise le Soleil. Désormais il suit le Soleil au lieu de le précéder. Au milieu du mois de mars, il sera relativement bien situé pour les observations du soir, et restera visible après le coucher du Soleil. A la fin d'avril, c'est de nouveau le matin qu'il faudra le chercher dans la région où le Soleil se lève, car il passe au méridien le 1er mai à 10 h. 23 m., précédant ainsi l'astre brillant de 1 h. 37 m. Au commencement de juillet, on le cherchera à l'occident une heure après le coucher du roi. Vers le milieu de septembre, il se montrera de nouveau à l'orient un peu avant le lever, restera caché pendant deux mois dans l'auréole éblouissante, et redeviendra astre matinal le 1er décembre.

Les anciens disaient que Mercure n'avait d'autre occupation que de jouer à cache-cache avec la Terre. C'était rendre par une expression significative les épicycloïdes rapides du dieu des voleurs.

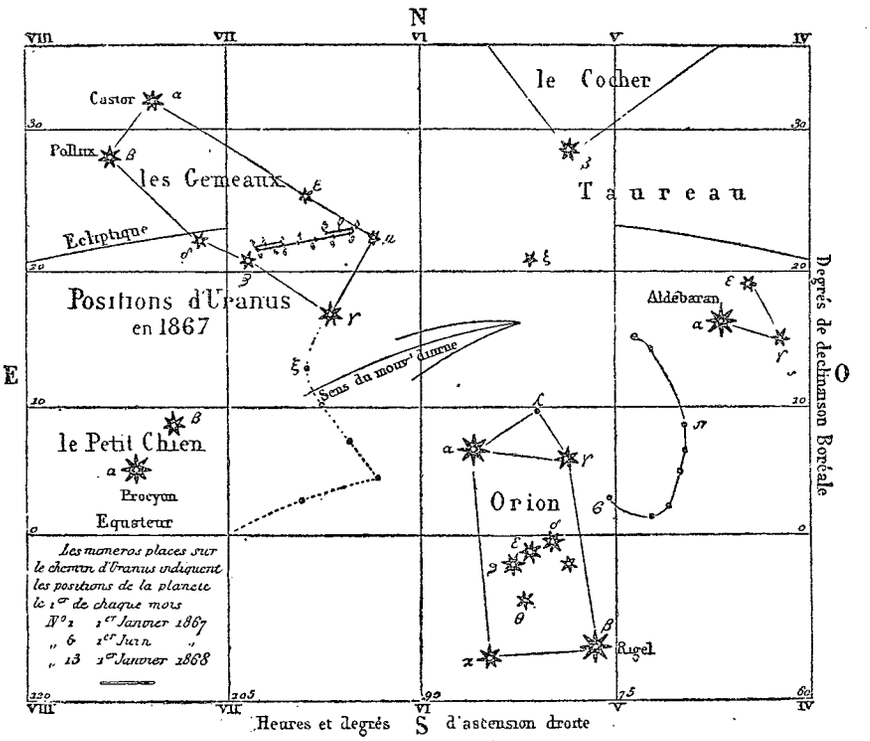
Vénus, comme Mercure, compose sa marche d'un balancement analogue à l'est et à l'ouest du Soleil. Elle est tantôt l'étoile du matin et tantôt l'étoile du soir, et dans l'antiquité on l'avait prise pour deux étoiles différentes. Il arrive encore souvent aujourd'hui qu'on donne le nom d'étoile du soir ou d'étoile du berger à une autre planète, à Jupiter. Nous sommes tous les jours témoins de cette confusion. Ces deux planètes se ressemblent, il est vrai, par l'éclat unique dont elles resplendissent; elles sont vraiment les reines de la voûte étoilée. Cependant il y a un moyen général de ne pas les confondre : Vénus, étant placée entre le Soleil et la Terre, se trouve toujours à l'occident le soir ou à l'orient le matin; Jupiter, gravitant, au contraire, dans une orbite extérieure à la Terre, se trouve ordinairement à l'opposé du Soleil à l'époque de son plus grand éclat. Au mois de septembre 1866, on a pu voir à la fois Jupiter et Vénus; la première au midi, la seconde à l'ouest. Dès le mois d'octobre, Vénus s'est cachée à 6 heures du soir. Elle avance de plus en plus son coucher et son lever. Au commencement de janvier 1867, elle se couche avant 3 heures et se lève vers 5 heures et demie du matin. Elle restera visible tous les matins jusqu'au mois de juillet. Ses passages au méridien sont les suivants : 1er janvier, 10 heures du matin; 1er février, 9 h. 3 m.; 1er mars, 9 h. 6 m.; 1er avril, 9 h. 24 m.; 1er mai, 9 h. 38 m.; 1er juin, 9 h. 55 m.; 1er juillet, 10 h. 24 m.; 1er août, 11 h. 5 m.; 1er septembre, 11 h. 37 m.; 1er octobre, 11 h. 57 m.; 1er novembre, 12 h. 22 m.; 1er décembre, 1 h. 2 m.; à la fin de l'année elle sera donc redevenue étoile du soir.

Les planètes inférieures ayant ainsi leurs positions

fixées pour le cours de 1867, il nous reste à signaler les positions des planètes supérieures.

Nous avons laissé *Mars*, l'année dernière, dans la constellation des Gémeaux, où il était arrivé dès le mois de septembre. Vers le 1er décembre, il s'est arrêté dans sa course pour revenir dans le sens du mouvement diurne. Ceci se passe dans la huitième heure. Au commencement de 1867, il continue son retour sur ses pas, et se trouve, au 15 février, sur la même ligne et au-dessus du point où il se trouvait le 1er octobre 1866. Il s'arrête alors, et retourne dans sa course normale vers le Cancer et le Lion. Sa route annuelle s'exerce de la 7e à la 19e heure d'ascension droite, et du 27e degré de déclinaison boréale au 25e de déclinaison australe. Il arrive dans le Sagittaire le 1er janvier 1868. Jusqu'au mois de juillet 1867 il occupera sa place parmi les beautés du soir.

Le 1er janvier 1867, *Jupiter* sera par 20 h. 37 m. 3 s. d'ascension droite, et par 19° 11′ 28″ de déclinaison australe. Cette position est un peu au-dessus de l'écliptique, et c'est là que passera le Soleil le 30 janvier. Jupiter se trouvera alors dans la constellation du Capricorne, à peu près sur le prolongement de la ligne α-β et un peu à l'est. Jusqu'au 1er juillet il rétrogradera dans le sens contraire au mouvement diurne, et suspendra sa marche avant d'arriver vers la petite étoile λ du Verseau. Là, il stationnera, et, revenant sur ses pas, retournera vers le Capricorne par une ligne sensiblement parallèle à celle qu'il avait suivie, mais dirigée dans le sens du mouvement diurne. Enfin, il stationnera de nouveau après le 15 octobre, et reprendra de nouveau son vol vers l'orient. On voit, à l'inspection de la carte, qu'en somme il n'est avancé que de 1 h. 40 m. d'ascension droite, ou 25 degrés dans toute l'année terrestre. L'année dernière il avait parcouru 28 degrés. Cette vitesse apparente dépend des positions réciproques de la Terre et de Jupiter sur leurs orbites annuelles. En réalité, Jupiter parcourt, en moyenne, 30 degrés de la sphère céleste, nombre qui, multiplié par 12, donne 360 degrés. On sait, en effet,



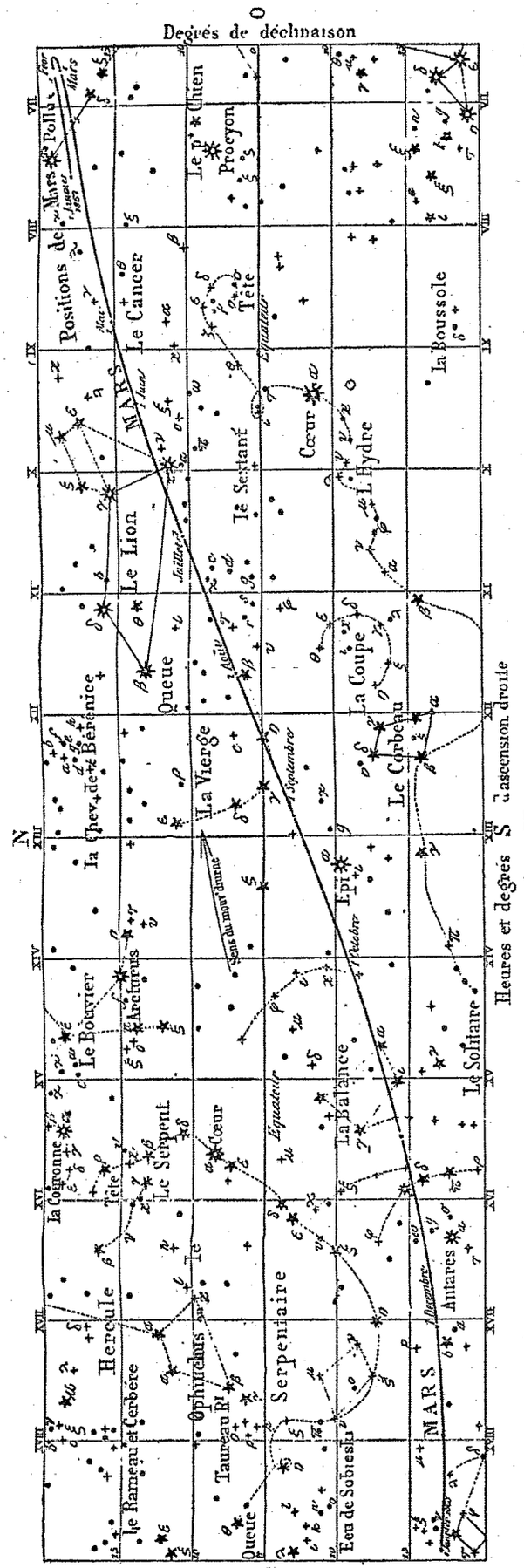
POSITIONS DE LA PLANÈTE URANUS, en 1867.

que l'année de cette lointaine planète est environ douze fois plus longue que la nôtre. Il nous reste maintenant à savoir à quelle époque de l'année Jupiter se trouvera au-dessus de l'horizon de Paris. Il suffit pour cela de remarquer à quelle époque la 21e et la 22e heure passent au méridien vers minuit : c'est quand le Soleil se trouve dans la 9e et dans la 10e heure, du 6 août au 6 septembre. A cette époque, donc, la planète passera au méridien au milieu de la nuit. Dès la fin du mois de juin on la verra étinceler à l'orient vers 11 heures du soir; dès le milieu du mois de juillet, vers 10 heures. L'été de 1867 sera couronné de ses feux splendides. Sa conjonction arrivera dans la nuit du 25 au 26 août. A cette époque, Jupiter et la Terre, ayant la même longitude, se trouvent l'une et l'autre du même côté du Soleil, à l'opposite de l'astre radieux. C'est en ce moment qu'il sera le plus rapproché de la Terre : sa distance descendra à 3,9964, la distance de la Terre étant 1. Ce nombre porte encore sa distance réelle à 152 millions de lieues.

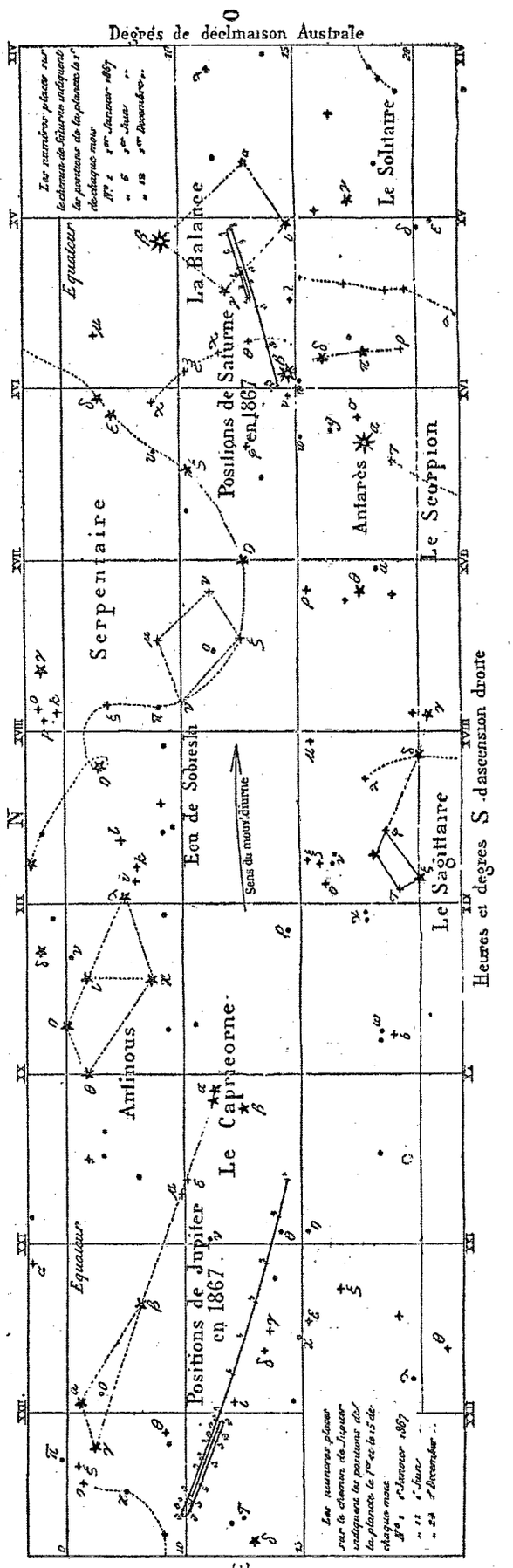
Saturne précède toujours Jupiter à l'occident; comme les années précédentes, il est en avance sur lui de plus de trois heures. Il habite la Balance, et brille de son éclat terne entre β Balance et β Scorpion. A dater du mois de Mars, il prend son essor dans le sens du mouvement diurne et descend jusqu'au 15 juillet les étoiles de la Balance. A partir de cette époque, il rétrograde en ligne droite jusqu'au 1er janvier 1868, après être passé immédiatement au-dessus de l'étoile de seconde grandeur β du Capricorne. Saturne passera au méridien à minuit dans la nuit du 10 au 11 mai. Il sera visible pendant la soirée à dater du mois de mars. Le 11 mai, sa distance à la Terre sera représentée par 8,9072, c'est-à-dire par 338 millions de lieues. C'est sa distance minimum.

La Voie lactée sépare Jupiter de Saturne.

Les Gémeaux gardent *Uranus*. Ce sont eux qui l'ont indiqué à William Herschel, lorsqu'en 1781, dans la soirée du 13 mars, ce célèbre astronome interrogeait leur signe à l'aide du télescope qu'il avait construit lui-même. Les Gémeaux appartiennent au ciel d'hiver qui s'offre à minuit le 20 décembre, à 6 heures du soir le 22 mars, à midi le



MOUVEMENT ET POSITIONS DE MARS,
pendant l'année 1867



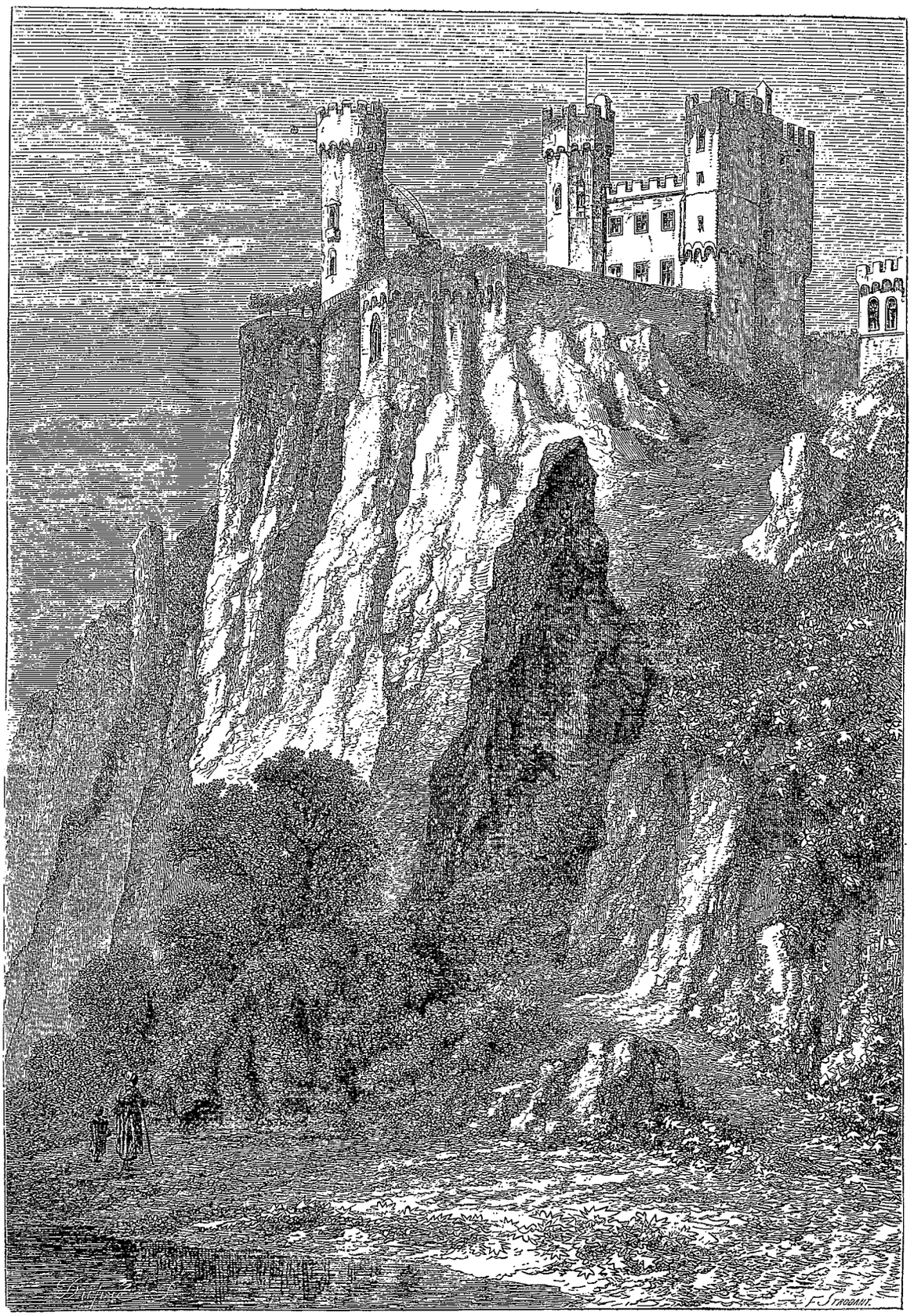
POSITIONS DE JUPITER ET DE SATURNE
pendant l'année 1867

20 juin, et à 6 heures du matin le 22 septembre. Il ne faudra donc pas attendre au mois d'avril pour chercher Uranus; cette planète, n'offrant qu'un diamètre angulaire de 4 secondes, est difficile à distinguer à l'œil nu.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 43.

LE RHEINSTEIN

(BORDS DU RHIN).



Le Rheinstein, au bord du Rhin. — Dessin de F. Stroobant.

Ce fier château, si semblable à ceux que nous voyons dans nos rêves, est assis sur les arides rochers de la rive gauche du Rhin, entre Bingen et Coblenz. Il y a là un court espace où le voyageur, emporté par la vapeur sur le fleuve impétueux, précipite en vain ses regards à droite et à gauche, pour essayer de saisir au passage tous les détails pittoresques de la nature et des ruines : montagnes vertes ou nues, rochers noirs où se brise la vague, tours menaçantes, vieilles murailles où ne vivent plus que des légendes. L'esprit est haletant, et de ces images rapides quelques-unes seulement s'y gravent en souvenirs ineffaçables.

Le Rheinstein, qu'il est impossible d'oublier, n'a qu'un défaut : il paraît trop neuf; sa vue rappelle cette vérité, qu'il ne sied guère aux vieillards de se trop rajeunir. C'est le prince Frédéric, aujourd'hui roi de Prusse, qui l'a fait restaurer, en 1825, par un architecte inconnu de la plupart de nos lecteurs français, à peu près comme tout ce qui se rapporte à la Prusse, mais célèbre en Allemagne, Lassaulz. (Nous ferions bien de nous instruire un peu mieux de ce qui se passe au delà du Rhin, et pas uniquement de ce qui touche à l'art.)

Beaucoup de touristes vont, par la voie de terre, visiter le Rheinstein. Intérieurement, tout y est orné et disposé de manière à rappeler le moyen âge, meubles, armes, vitraux, et le reste. — « C'est fort bien, me disait narquoisement un paysan bâlois qui s'était approché de notre groupe, mais toutes ces belles choses me donnent de l'ennui : cela ressemble à un théâtre plus qu'à un vrai château; j'aimerais mieux une ruine... Après tout, ajouta-t-il en souriant, qu'ils s'amusent! Ce qu'ils ne restaureront jamais, ce sont ces brigands de seigneurs qui au vieux temps vivaient ici comme des vautours, et faisaient piller en bas les pauvres voyageurs par leurs soudards. »

Au treizième siècle, vers 1279, le Rheinstein était un fief dépendant de l'archevêque de Mayence; on l'appelait alors Faitzberg ou Voigstberg.

DERNIERS CHAPITRES

DES SOUVENIRS DE VALENTIN.

Voy. la Table de trente années (*).

INVASION.

J'étais à peine depuis quelques jours à la ville qu'on apprit d'Allemagne de terribles nouvelles. Napoléon avait été vaincu à Leipsick, son armée était en pleine retraite; la France allait être envahie, et notre pays ne serait pas respecté. Dans cette prévision, les Français établis dans notre ville faisaient leurs préparatifs de départ; les amis de nos vieilles libertés se concertaient sur ce qu'il y avait à faire; enfin je voyais autour de moi beaucoup de trouble et d'agitation.

On n'attend pas d'un enfant des observations suivies sur cette époque; quelques circonstances de détail m'occupaient beaucoup plus que tous les grands événements dont j'étais souvent mal informé.

Les Français s'attendaient au pillage de leurs effets, et prenaient toutes les précautions possibles pour s'y soustraire. Comme ils prévoyaient que la ville ne ferait pas de résistance et que les habitants seraient favorablement traités, ils avaient recours à leur obligeance pour mettre en sûreté ce qu'ils avaient de plus précieux. Pour ma part, je reçus en dépôt, d'un vieillard, quelques livres de prix et de fort belles gravures dont je suis resté deux ans possesseur.

(*) Nos lecteurs savent maintenant que ces Souvenirs sont les Mémoires personnels de notre ami J.-J. Porchat, si amèrement regretté. (Voy. t. XXXIV, 1866, p. 271.)

Mes camarades d'origine française étaient regardés de travers et frémissaient de colère. Je tâchais de les calmer et de leur faire sentir qu'il était naturel à tout peuple d'aimer son indépendance. Je leur citais la Grèce se levant contre Rome, quand l'Asie venait à son secours. Ma médiation n'avait pas beaucoup de succès; cependant je parvins à réconcilier quatre ou cinq élèves nationaux avec autant de Français, et je leur proposai de faire ensemble une partie dans un village des environs où l'on mangeait de la truite excellente.

— Cela sera un repas d'adieu, dit un national.

— Oui, jusqu'au revoir! reprit un Français.

— Allons, pas de provocations, leur dis-je. Et nous prîmes la résolution de bannir la politique de nos entretiens. On partit après avoir distribué Français et nationaux pêle-mêle dans deux voitures. Nous arrivons et nous commandons la truite.

Pendant qu'on la prépare, nous allons nous promener sur les bords de la jolie rivière.

— Elle n'est plus aussi poissonneuse qu'autrefois, dit un national; mais nous rétablirons nos anciennes ordonnances sur la pêche.

— Que veux-tu dire avec tes anciennes ordonnances? reprit un Français; cette rivière a toujours été française, et le sera toujours.

— Point du tout; cette rivière était à nous, et nous sera rendue.

Là-dessus toutes les têtes s'échauffent. Je fais appel sans le moindre succès aux relations de bons camarades; je rappelle que nous sommes venus célébrer en amis une séparation douloureuse. On ne m'écoutait plus; la société se sépara en deux groupes et ne voulait plus se réunir.

— Il faudra bien pourtant manger notre dîner, leur dis-je en m'efforçant de rire.

— Mais il n'est pas nécessaire que nous le mangions ensemble, répondit un Français.

— C'est cela, dit un national; et puisque vous êtes chez nous, à vous l'honneur. Allez dîner les premiers, nous vivrons de vos restes.

— C'est vous-mêmes qui êtes chez nous, reprit le Français, et nous vous cédons le pas; en fait de politesse, on ne peut rien nous apprendre.

En disant ces mots, il prit deux des siens sous le bras et poursuivit sa promenade. Voilà donc les Français qui s'éloignent d'un côté; les nationaux les imitent et s'en vont de l'autre.

— Vous êtes des méchants! m'écriai-je alors avec colère. Je n'irai pas avec vous.

Et je me jette à terre à l'endroit même où l'on s'était séparé. Au bout de quelques moments, les Français se retournent et m'appellent :

— Valentin, viens donc!

Les nationaux, qui les entendent, s'écrient à leur tour :

— Viens donc, Valentin!

Je ne bouge pas et je baisse la tête vers le gazon. Bientôt les uns et les autres se font un jeu de m'appeler à l'envi. Chaque parti se pique de me gagner; je ne réponds pas. Un des nationaux, se croyant le plus fort de la troupe, revient sur ses pas pour m'entraîner. Ce que voyant, un des Français revient aussi; et voilà mes deux camarades qui me prennent chacun par un bras et me tirent chacun de son côté. Le plus faible appelle au secours; des deux parts la troupe est bientôt là tout entière.

Le jeu s'échauffait, et je n'étais pas à mon aise; mais je supportais tout, parce que je voyais la querelle tourner au comique.

La lutte dura fort longtemps. Nous étions au bord de la rivière, avançant tantôt dans un sens et tantôt dans

l'autre, lorsqu'un des nationaux, ayant mis le pied dans un trou, bronche, tombe et roule dans la rivière.

— Elle est à vous! elle est à vous! s'écria un des Français; voilà Radier qui prend possession!

On éclate de rire, on tire de l'eau le pauvre Radier, et les deux partis s'en vont gaiement dîner ensemble.

Présage de la paix qui devait bientôt régner entre les deux pays.

QUARTIERS D'HIVER.

La saison m'avait rappelé à l'étude : j'avais repris mes leçons avec zèle; je faisais du latin et du grec; je lisais les campagnes de Germanicus sur les bords de l'Amisus, quand les armées coalisées s'avançaient sur le Rhin. Tout à coup la nouvelle se répand que notre nationalité ne sera pas respectée. Les Allemands ont franchi le Rhin à Bâle, et notre ville sera bientôt occupée par les alliés. L'heure du départ était venue pour les Français; ils expédiaient leurs bagages hors de la ville, les autorités la quittèrent au dernier moment, et tout prit une face nouvelle.

De vieux citoyens sortaient de chez eux le fusil sur l'épaule, en chapeau rond, et avec sabre et giberne sur leur habit bourgeois. Une garde nationale et des autorités provisoires se chargent de veiller à la tranquillité publique.

Autrefois, dans le temps de l'indépendance, on sonnait chaque soir le couvre-feu : cet usage avait été aboli par le gouvernement français; les autorités nationales le rétablirent.

— Allons entendre notre vieille cloche! me dit un ami de la famille.

Et, me prenant avec ses enfants, il nous conduisit non loin du temple de Saint-Gervais. Aux premiers sons de cette cloche si longtemps muette, je regardai notre vieil ami : il avait les larmes aux yeux.

Pendant cette époque de crise, où la petite république échappait à la domination étrangère, mes parents voulurent m'avoir auprès d'eux. Ils arrivent un jour avec la voiture, on rassemble mes hardes et mes effets, et nous partons pour la campagne.

Hélas! je me souviens parfaitement que ce départ fut pour moi une fête qui me fit oublier tous les maux de la guerre. L'enfance est égoïste! Et qu'avions-nous à craindre dans notre paisible retraite? Quels malheurs aurais-je pu redouter auprès de mon père, à qui la peur était inconnue?

Ce retour est bien présent à ma pensée. Nous partîmes tard, et la tête remplie des événements dont la ville avait été le théâtre; mais une fois hors des portes et du territoire, nous retrouvons la paix et la tranquillité accoutumée de nos campagnes.

Mon père était grave et silencieux, ma mère inquiète; elle faisait de tristes réflexions sur la position des amis que nous avions laissés dans une ville agitée.

Arrivés à la douane française, nous trouvons tout abandonné. Le douanier en chef était resté seul, et se promenait tristement sur le théâtre de son ancienne puissance.

— Eh bien! dit mon père, vous nous laissez passer sans examiner la voiture, maintenant?

— Je ne demande pas mieux, répondit-il; mais tout à l'heure je viens de voir entrer des étoffes anglaises et des vins suisses; les mains me démangeaient. Les commerçants ne perdent pas de temps!...

Il faisait appliquer du plâtre sur le mot *Douane* gravé au-dessus de la porte; et, poursuivant son discours :

— Mais, vous le voyez, ce n'est que du plâtre; ce n'est pas pour longtemps.

Ma mère souriait d'un air d'incrédulité.

— Vous riez, Madame; vous êtes contente! Les dames ont tout ce qu'elles veulent quand le café et le sucre sont à bon marché.

— Et quand on nous laisse nos enfants, reprit-elle en se tournant vers moi. On ne m'enlèvera pas mon Valentin.

— C'est dommage, Madame; nous en aurions fait un beau soldat.

— Et vous me l'auriez rendu avec une jambe de moins!

— Et la croix d'honneur sur la poitrine, reprit l'ancien douanier.

— J'aime mieux la jambe, répondit en riant la bonne mère.

— Et vous, Valentin, qu'aimez-vous mieux?

Mon père ne me laissa pas le temps de répondre, et, fouettant son cheval, il salua le douanier en lui disant adieu! et reçut pour réponse : « A bientôt! au revoir! »

Plus nous avancions, plus le pays nous semblait triste; il régnait dans les petites villes et dans les villages une sorte de stupeur. A voir les gens groupés deux à deux, quatre à quatre, on comprenait qu'ils parlaient d'affaires publiques. Un courrier vint à passer qui attira tous les regards, mais il ne donna aucun éclaircissement.

Enfin, je m'attendais presque à voir paraître les Autrichiens avant d'arriver à la campagne.

Quelques amis de mon père vinrent lui demander s'il y avait des nouvelles; et quand ils apprirent que les Français étaient partis, ils poussèrent des exclamations d'étonnement et de douleur.

C'est que la France, qui avait ravi la liberté à Genève, l'avait autrefois rendue au pays de Vaud.

La fin à la prochaine livraison.

AU COL DE FLUELA.

Un jour, en descendant dans l'Engadine par le col de Fluela, je rencontrai une femme du village de Süss où je me rendais, et je cheminai avec elle. Je lui parlai de ses enfants et lui demandai s'ils allaient à l'école.

— Mais ils y sont tous obligés, me dit-elle. N'en est-il pas de même chez vous?

Quand je lui répondis que non, son étonnement fut grand.

— Comment se peut-il, reprit-elle, qu'il y ait au monde des pays où des parents puissent commettre impunément ce crime de ne pas instruire leurs enfants?

En parcourant ensuite la haute vallée de l'Inn, j'admirai ces beaux villages si prospères dans une région que la neige couvre pendant six mois, et dont le climat est celui du cap Nord; mais je comprenais comment tant de bien-être pouvait subsister sous un ciel si rude : l'instruction avait fait le miracle qu'elle fait partout. (1)

RALENTISSEMENT DU MOUVEMENT DE ROTATION DE LA TERRE.

En vertu de ce ralentissement, qui a été calculé, la durée du jour va en augmentant de plus en plus, car c'est par suite de la rotation de la terre sur elle-même que les jours se produisent successivement. Mais ce ralentissement est tellement petit, que la durée du jour n'augmenterait d'une seconde que dans l'espace de 100 000 ans.

En effet, il y a dans un jour 86 400 secondes. Pour que le jour, par suite du ralentissement de la terre, augmente de la 86 400e partie de sa valeur, il faut qu'il s'écoule 100 000 ans. Donc, pour que la terre s'arrête tout à fait, en supposant que ce ralentissement continue à se produire dans les mêmes conditions, il faudra 8 640 000 000 d'années.

(1) Émile de Laveleye.

GROUPE D'ARTISTES,

PAR BOILLY.

Ce groupe a été composé par Boilly vers 1805. Toutes ces figures sont celles d'artistes qui étaient plus ou moins célèbres il y a un demi-siècle : aucun d'eux n'existe plus, mais la plupart se survivent dans leurs œuvres et dans la mémoire publique. Quelques-uns seulement se sont à jamais perdus dans l'oubli.

Qui pourrait dire aujourd'hui, par exemple, quels ont été les titres à la célébrité du premier (à la droite du lecteur)! Il se nommait Corbet et était sculpteur. Nous avons cherché et trouvé que ses prénoms étaient Charles-Louis, qu'il était né à Douai et avait étudié sous Berruer. Il a exposé, en 1798, le buste du général Bonaparte; en 1800, le buste de la République; en 1806, le buste du Premier Consul; en 1808, le buste de l'Empereur. S'il avait vécu jusqu'en 1815, nul doute qu'il n'eût exposé le buste de Louis XVIII.

Sur le même rang, le deuxième, qui porte chapeau, est Chenard, excellent chanteur du théâtre Italien, et dont le nom n'est prononcé qu'avec beaucoup d'estime par les musiciens et les amateurs. Il était né en 1758; il est mort en 1832.

Le troisième est l'auteur même du groupe, Boilly, peintre de genre. Nous avons reproduit plusieurs de ses compositions (1). C'était un artiste spirituel et doué d'une grande facilité : il est l'un de ceux qu'on consulte avec le plus de profit lorsque l'on veut étudier les mœurs du commencement de ce siècle. Les portraits de personnages connus, qu'il a pour ainsi dire improvisés, sont innombrables.

Le quatrième est Percier, l'ami de Fontaine, qu'on rencontrera plus loin, et, comme lui, architecte et dessinateur très-justement estimé sous l'empire. Nous avons donné une notice sur tous deux (2).

Le premier artiste de la seconde rangée est Joseph-Xavier Bidault, membre de l'Institut. Il serait long d'énumérer tous les paysages d'Italie et de France qu'il a exposés aux Salons depuis l'an 1800 : le lac Majeur, Tivoli, Bayard à Brescia, Grenoble, Vaucluse, la plaine d'Ivry, Neuilly, etc. C'est un des artistes qui se sont le plus fait remarquer dans le genre du paysage historique, à peu près abandonné aujourd'hui.

A côté, notre illustre tragédien Talma lève les yeux au ciel. En ce temps, Talma, né à Paris en 1763, avait environ quarante-deux ans et était arrivé au plus haut degré de sa gloire. On sait qu'il est mort en 1826.

Le troisième est Thiébaut ou Thibault (Jean-Thomas), peintre et architecte, membre de l'Institut, professeur de perspective à l'École des beaux-arts, né le 20 novembre 1757, à Montiérender (Haute-Marne), et mort le 27 juin 1826. Il a décoré de ses paysages bien des palais : l'Ile-Adam, Neuilly, la Malmaison, l'Élysée, le palais de la Bourse, l'Hôtel de ville d'Amsterdam, etc.; il est l'auteur d'un ouvrage utile intitulé : *Application de la perspective linéaire aux arts du dessin.*

Le quatrième est Girodet, l'un des premiers peintres de l'empire; plusieurs de ses œuvres resteront célèbres. Il est connu de nos lecteurs (3).

Vient ensuite Isabey (Jean-Baptiste), né à Nancy en 1767, mort en 1855. Artiste fécond, dont les miniatures et les dessins à l'aquarelle et à la sépia sont très-recherchés, il fut successivement peintre des relations extérieures, des cérémonies, du cabinet de l'empereur; directeur des décorations de l'Opéra, peintre du roi, ordonnateur des fêtes et spectacles de la cour. Il a fait en miniature les portraits de tous les souverains de la première partie de notre siècle.

Son fils, Eugène Isabey, est un de nos meilleurs peintres d'intérieur et de marine (1).

Le dernier de ce second rang est Martin Drolling, né à Oberbergheim, dans le Haut-Rhin, en 1752, et mort à Paris en 1827. Il excellait dans les peintures d'intérieur, et il a exposé, en 1817, une cuisine et une salle à manger qui étaient presque du genre de ces tableaux qu'on appelle trompe-l'œil; mais tout son art n'était pas dans la perspective et une très-habile distribution de la lumière : il avait d'autres qualités peu communes, et sa réputation n'est pas effacée. On peut citer parmi ses meilleurs tableaux la Maison à vendre (1799); le Musicien ambulant (1800); Dieu vous assiste (1802); l'Ecouteuse aux portes (1804).

Au troisième rang, le premier est Baptiste aîné, excellent acteur de la Comédie française, né en 1760 et mort en 1835. Il unissait à un naturel parfait un art exquis. On ne parle encore aujourd'hui de son talent et de son caractère qu'avec estime. Il excellait dans les premiers rôles de marquis de la comédie. *Le Philosophe sans le savoir*, cette admirable comédie de Sedaine, était son triomphe.

Près de lui, chapeau en tête, est Swebach, dit Fontaine, qui a exposé, sous l'empire et sous la restauration, un très-grand nombre de tableaux où dominaient les sujets de batailles. Il avait beaucoup d'invention, et ses compositions étaient intéressantes.

L'artiste qui le suit est Jean-François Vandael, peintre de fleurs, né à Anvers le 27 mai 1764. Il n'avait appris son art d'aucun maître. Il vint à Paris en 1788, et exposa pendant plus de trente ans avec beaucoup de succès. Les titres de ses tableaux peignent assez le goût de l'époque : le Tombeau de Julie, l'Offrande de Flore, etc. Il a eu un grand nombre d'élèves en dehors du cercle des artistes.

Ensuite vient Méhul (Étienne-Henri), dont il est inutile de faire l'apologie. L'illustre auteur d'*Euphrosine et Coradin*, de *Stratonice*, de *l'Irato*, de *Joseph*, etc., était né à Givet en 1763. Il est mort à Paris en 1817. Il avait été l'élève de Gluck; sa musique est savante et expressive. Il était membre de l'Institut.

Lethiers (Guillaume-Guillon), que l'on voit au centre même du groupe, à côté de Méhul, né à Sainte-Anne (Guadeloupe) en 1760, élève de Doyen, avait remporté le grand prix de peinture en 1786. Il a été directeur de l'Académie de France à Rome de 1811 à 1820. En 1815, il fut admis à l'Institut. Qui de nous ne se rappelle son tableau de Junius Brutus faisant exécuter ses fils, si longtemps exposé au Luxembourg; et Virginius poignardant sa fille! Jeunes peintres fougueux, avides de réalité, qui, dans vos tableaux de batailles, nous représentez avec la fidélité de la photographie jusqu'aux moindres détails des plus horribles carnages, ne méprisez pas trop la fermeté d'esprit, l'énergie contenue, le sentiment fier et élevé qui vivent dans la plupart des œuvres de l'école de David et imposent le respect!

A la gauche de Lethiers, mort en 1832, cette tête qui porte lunettes est celle de l'ingénieux peintre de batailles et de genre Taunay. Nous avons récemment raconté sa vie et publié son portrait (2).

Charles Bourgeois, placé un peu au-dessus, peintre en

(1) T. XXIII, 1855, p. 12, l'Arrivée d'une diligence; — t. XXXIV, 1866, p. 408, Distribution de vivres aux Champs-Élysées.
(2) Voy. t. XXIV, 1856, p. 281; et la Table de trente années.
(3) Voy. t. III, 1835, p. 170; — t. XI, 1843, p. 385, Funérailles d'Atala.

(1) Voy. t. XV, 1847, p. 197.
(2) Voy. t. XXXIII, 1865, p. 275.

miniature, était né à Amiens. Il a laissé, outre ses miniatures, quelques portraits à l'huile et des têtes d'étude sur porcelaine. On ne doit pas le confondre avec Florent Bourgeois, peintre de paysage, et ses fils, ni avec Antoine Bourgeois, graveur, ni avec Bourgeois du Castelet, paysagiste.

Au-dessous est un peintre plus Italien que Français, Giovacchino Serangeli, né à Milan en 1778. Il avait été élève de David et avait exposé des peintures historiques aux Salons de Paris de 1803 à 1812, année où il rentra dans sa patrie ; il y fut comblé de toutes sortes de titres académiques. Parmi ses tableaux, on cite : une Fuite en



Groupe d'artistes, par Bonlly. — Dessin de Pauquet.

Égypte, une Mort d'Eurydice, Orphée, une Naissance de Vénus, une Charité romaine, un tableau d'autel qui est à Lyon, un portrait de Napoléon, une Mort de saint Sévère au Dôme de Ravenne. Il vivait encore en 1848.

Le nom de François-Frédéric Lemot, placé de profil, un peu en dehors, au-dessus de Serangeli et au-dessous de Drolling, ne saurait être obscur pour nos contemporains. Né à Lyon en 1773, mort à Paris en 1827, il est l'auteur d'un grand nombre d'œuvres, parmi lesquelles il suffirait de rappeler le fronton de la colonnade du Louvre, la statue équestre de Henri IV sur le pont Neuf, et celle de Louis XIV sur la place de Bellecour, à Lyon.

Le premier de la quatrième rangée, qui paraît si pensif, n'est autre que Redouté, dont le nom est plus populaire encore que celui de Vandael. Nous avons donné son portrait(1).

Le deuxième est Charles Meynier, peintre d'histoire, né à Paris en 1768. Il a remporté le grand prix en 1789, et en 1815 il était membre de l'Institut. Il a peint beaucoup de sujets mythologiques et militaires. Si l'on veut connaître son genre de mérite, il faut aller voir au Musée du Louvre les plafonds couverts de ses immenses peintures : au rez-de-chaussée, *Rome donnant à la Terre le*

(1) Voy. t. IX, 1841, p. 237.

Code Justinien, au premier étage, *les Nymphes de Parthénope apportant leurs pénates aux rives de la Seine*. Ce que nous venons de dire de l'école de David ne nous paraît guère applicable à ces compositions

Le troisième, que semble regarder Meynier, était un sculpteur d'un incontestable mérite et que nous aimerons à faire connaître plus tard à nos lecteurs. C'est Chaudet (Antoine-Denis), né à Paris en 1763, mort en 1810. Celles de ses œuvres qui nous reviennent tout d'abord en mémoire sont : l'Œdipe enfant, longtemps placé sous une des portes d'entrée du Louvre ; la statue de Lamoignon-Malesherbes ; une statue de la Paix, en argent ; Bélisaire. Il était peintre aussi, et on cite entre autres son tableau de l'Incendie de Troie. Il a été membre de l'Institut.

Le quatrième, pensif, au front largement découvert, est l'architecte Fontaine, l'ami de Percier (1).

Le cinquième est de Marne, dit Demagnette, né à Bruxelles en 1744, mort en 1829, artiste spirituel, ingénieux, dont les nombreuses peintures de paysage, d'animaux, de genre, se vendent encore à un prix assez élevé.

Près de de Marne est Maurice Blot, graveur, élève de Saint-Aubin, né à Paris en 1754, mort vers 1820. Il a gravé surtout des œuvres de Raphaël, du Poussin, de Vanderwerf, de Mme Lebrun, de Guérin.

Le portrait suivant est celui de Carle Vernet, bien connu de nos lecteurs (2).

Nous voici au bas de l'estampe, où sont trois personnages : — Duplessi-Bertaux, dont l'œuvre amusante et variée nous est venue et nous viendra encore plus d'une fois en aide (3) ; — Hoffmann, critique littéraire célèbre sous l'empire, auteur de quelques œuvres dramatiques, entre autres du *Roman d'une heure* ; — Gérard, notre grand peintre d'histoire : on trouvera son portrait et sa biographie dans notre tome VII (4).

DE LA MUSIQUE DES CIGALES.

Les Grecs faisaient leurs délices du chant des cigales.

Homère compare les sages vieillards troïens, assis près des portes Scées, aux cigales, à cause de la suavité de leur éloquence.

On parle d'un monument qui avait été élevé en Laconie à la beauté du chant des cigales, avec une inscription destinée à en célébrer le mérite.

Platon, au début du *Phèdre*, s'exprime ainsi : « Par Junon, le charmant lieu de repos !... Il pourrait bien être consacré à quelques nymphes et au fleuve Achéloüs, à en juger par ces figures et ces statues. Goûte un peu le bon air qu'on respire ; quel charme et quelle douceur ! On entend comme un bruit d'été, un murmure harmonieux qui accompagne le chœur des cigales. J'aime surtout cette herbe si douce dont la pente mollement inclinée semble disposée tout exprès pour s'y coucher et y reposer sa tête, avec quel plaisir ! »

Les cigales, disaient les Grecs, provenaient d'hommes nés du limon de la terre. Ils enseignèrent aux Muses l'art de la musique ; mais ils avaient une telle passion d'harmonie, qu'oubliant de boire et de manger pour chanter, ils moururent de faim. Les Muses reconnaissantes les changèrent en cigales, en leur donnant la faculté de vivre sans manger, pour ne s'occuper qu'à chanter.

Cette fable ingénieuse peint l'insouciance des artistes, oublieux des soins de la fortune par amour de leur art. Aussi la cigale était l'emblème de la musique. On la représentait posée sur un instrument à cordes, la cithare. On disait que deux joueurs de cithare, Eunome et Ariston, luttant un jour ensemble de talent sur cet instrument, et une des cordes de celui d'Eunome s'étant brisée, une cigale vint se poser dessus, et remplaça avec tant de succès la corde manquante qu'il remporta la victoire. Les Égyptiens traçaient aussi la figure de la cigale dans leurs hiéroglyphes comme symbole de la musique. La cigale était spécialement chez les Athéniens un signe de noblesse : ceux qui se vantaient de l'antiquité de leur race, qui se prétendaient autochthones ou nés de la terre du pays, portaient une cigale d'or dans les cheveux. Les Locriens frappaient sur leurs monnaies la figure d'une cigale. La rive du fleuve où Locres était bâtie se faisait, dit-on, remarquer par l'abondance et le bruit des cigales, tandis que sur l'autre rive du même fleuve, où Rhége était située, on ne les entendait jamais chanter. Une fable populaire prétendait qu'Hercule, ayant un jour voulu chercher le sommeil sur cette rive, fut tellement tourmenté par le bruit des cigales qu'il s'emporta en imprécations contre elles et obtint des dieux qu'elles ne pourraient plus chanter en ces lieux.

Dans toute l'antiquité et jusqu'aux temps modernes, on croyait que la cigale ne prenait aucune nourriture, si ce n'est en suçant la rosée. De là l'ode charmante d'Anacréon que nous avons citée, tome XI, page 283 :

Heureuse cigale, qui, sur les plus hautes branches des arbres, abreuvée d'un peu de rosée, chantes comme une reine !

Les Grecs enfermaient les cigales dans des pots ou dans de petites cages pour se donner le plaisir de les entendre. Ils regardaient leur corps comme un mets délicat, en choisissant, d'après Aristote, les femelles remplies d'œufs et surtout les nymphes, qu'on cherchait en terre au pied des arbres. On se servait des cigales, dans l'ancienne pharmacopée, comme remède contre les calculs urinaires. Il paraît que les Chinois tiennent aussi des cigales captives dans les appartements pour entendre leur bruit. Les Latins avaient le chant des cigales en médiocre estime, et n'y trouvaient qu'un son rauque et désagréable. Virgile s'écrie :

Et les cigales criardes ébranleront les arbustes par leur chant.
(*Bucol.*)

Plus la chaleur du jour est forte, plus le chant des cigales est vif et continu. C'est l'instant où les moissonneurs quittent le travail pour prendre leur repas et se reposer. Les anciens disaient que les cigales aimaient à se réjouir en même temps que les hommes, et que plus elles les voyaient riant, buvant, chantant, plus elles redoublaient de vivacité dans leurs stridulations. Virgile fait allusion à cette heure du chant des cigales quand il dit, dans sa seconde églogue :

Thestilis broie les plantes odorantes de l'ail et du serpolet pour les moissonneurs succombant sous une chaleur accablante, tandis que moi, à l'ardeur du soleil, je cherche tes traces, et les arbustes résonnent de bruyantes cigales.

Dans le midi de la France se trouvent plusieurs espèces de cigales. La cigale *plébéienne* ou du frêne est très-commune en Provence et remonte assez loin au nord. On la prend tous les ans, en petite quantité, à Fontainebleau, et de temps à autre, accidentellement, dans la Brie. Quand elle chante, elle remue rapidement son abdomen, de manière à l'éloigner et à le rapprocher alternativement des opercules des cavités sonores. Sa stridulation est forte et aiguë, formée d'une seule note fréquemment réitérée,

(1) Voy. t. XXIV, 1856, p. 281.
(2) Voy. t. XXXIII, 1865, p. 161.
(3) Voy. t. XXVI, 1858, p. 75 à 78.
(4) Voy. les Tables, et notamment t. VII, 1839, p 244 ; — t. VIII, 1840, p. 385 ; — t. XXVIII, 1860, p. 269.

finissant par s'affaiblir peu à peu, et se terminant par une sorte de sifflement, comme *st*, analogue au bruit de l'air sortant d'une petite ouverture d'une vessie que l'on comprime. Si on la saisit, elle jette des cris très-forts qui diffèrent assez notablement de son chant en liberté et paraissent évidemment le résultat de la frayeur.

L'entomologiste Solier rapporte une observation très-intéressante faite sur cet insecte par son ami Boyer, pharmacien à Aix, et qu'il a répétée avec lui. Les cigales, en général, sont très-craintives et s'envolent au moindre bruit suspect qu'elles entendent. Cependant, lorsqu'une d'elles chante, on peut s'en approcher en sifflant d'une manière tremblotante, à peu près comme elle, de façon à dominer son chant. Elle descend d'abord un peu le long de l'arbre comme pour se rapprocher du siffleur, puis elle s'arrête Si on lui présente une canne en continuant de siffler, elle s'y pose et redescend lentement encore à reculons; elle s'arrête de temps en temps comme pour écouter, et finit, sous l'attrait de cette harmonie, par venir jusqu'à l'observateur Boyer parvint un jour à en faire placer une sur son nez, où elle chantait en même temps qu'il sifflait d'accord avec elle. La cigale semblait charmée par ce concert et avait perdu sa timidité naturelle. On croirait, avec un peu d'illusion, assister à la lutte musicale d'Eunome et d'Ariston. De même, en Amérique, les chasseurs d'iguanes (sauriens comestibles très-estimés) s'approchent lentement et en sifflant de ces reptiles perchés sur les arbres, et finissent, au moyen d'une longue perche, par leur passer au cou un nœud coulant et faire tomber à terre l'animal fasciné.

Une autre espèce, la cigale de l'orne, abonde surtout dans le midi occidental de la France, entre Bordeaux et Bayonne, et en Andalousie. Son chant est d'une intonation plus basse, moins accéléré, et dure moins longtemps; il ne se termine pas par l'expiration qui caractérise celui de l'autre espèce. (1)

MODESTIE ET SIMPLICITÉ.

Il y a quelque chose de plus haut que l'orgueil et de plus noble que la vanité, c'est la modestie; et quelque chose de plus rare que la modestie, c'est la simplicité.

RIVAROL.

DE L'IMITATION DES BIJOUX ANTIQUES.

Nous avons déjà plusieurs fois parlé de ces merveilleux bijoux trouvés dans les tombeaux de la Grèce et de l'Étrurie, qui, par le goût exquis et la perfection du travail, font l'étonnement de tous ceux qui les voient, et nous en avons reproduit quelques-uns (2). L'acquisition des collections Campana en 1862, le don fait un peu plus tard au Cabinet des médailles par M. le duc de Luynes, ont mis sous les yeux du public un grand nombre de ces précieux bijoux, et on a essayé, parfois avec assez de bonheur, de les imiter. On ne lira peut-être pas sans intérêt l'extrait suivant d'un mémoire présenté en 1860 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. Castellani, l'habile orfévre romain qui s'était fait une renommée par d'admirables ouvrages en or imités de l'antique, et qui est resté jusqu'à présent sans rival.

« Il faut l'avouer, dit-il, en toute humilité, nous voyons sortir aujourd'hui, comme par enchantement, des nécropoles oubliées de l'Étrurie ou de la Grèce, l'or travaillé avec une perfection que tous les raffinements de notre civilisation non-seulement ne peuvent imiter, mais dont ils ne sauraient même expliquer théoriquement la méthode. Il semble que les Grecs et les Étrusques aient reçu, pour ainsi dire, dans son entier et à son plus haut degré de perfection l'ensemble des connaissances pratiques à l'aide desquelles les plus anciens peuples de l'Orient travaillaient les métaux précieux. Une fois initiés aux méthodes qui leur permettaient de traiter la matière première et de la soumettre à tous les caprices de leur imagination, les artistes de l'Étrurie et de la Grèce n'eurent plus qu'à appliquer ces procédés à l'élégance ou à la fécondité de l'art tel que le comprenait leur génie.

» La recherche des procédés de travail employés par les anciens fut tout d'abord le but de nos efforts. Nous vîmes que tous les joyaux de l'antiquité, moins ceux qui étaient destinés à des cérémonies funèbres, se trouvaient fabriqués par pièces rapportées et superposition de parties, au lieu de ne devoir leurs saillies qu'à la ciselure ou au burin. C'est là ce qui constitue, à mon avis, la cause pour laquelle les bijoux des anciens ont un caractère tout particulier, empruntant son cachet plutôt à l'idée spontanée et à l'inspiration de l'artiste qu'à la froide et régulière exécution de l'ouvrier. Les imperfections mêmes et les oublis volontaires de quelques parties donnent au travail de la joaillerie antique cette physionomie artistique qu'on chercherait en vain dans la plus grande partie des travaux modernes, qui, reproduits avec une uniformité fatigante par le poinçon ou le moulage, prennent une apparence de banalité qui ôte à notre art ce caractère intime dont le charme s'observe constamment dans la bijouterie antique.

» Le premier problème qui s'offrait à nous était donc de trouver un moyen pour souder ensemble, avec netteté et délicatesse, tant de pièces rapportées d'une ténuité incomparable. Les granules entre autres, ces petites perles presque invisibles qui jouent un rôle si important dans l'ornementation des bijoux antiques, nous offraient des difficultés presque insurmontables. Nous fîmes d'innombrables essais, employant tous les agents possibles et les fondants les plus puissants pour composer une soudure adaptée à de tels travaux. Les écrits de Pline, de Théophile, de Benvenuto Cellini, furent consultés par nous; nous ne négligeâmes aucune des autres sources d'instruction que pouvait nous fournir la tradition; nous étudiâmes le travail des joailliers de l'Inde, celui des Maltais et des Génois; mais ce fut seulement dans un coin reculé des Marches, à Sant' Angelo in Vado, petite localité cachée au fond des Apennins, loin de tout centre de la civilisation moderne, que nous trouvâmes encore en usage quelques-uns des procédés employés par les Étrusques. En effet, on conserve dans cette région de l'Italie une école spéciale de bijouterie traditionnelle assez semblable, non certainement pour le goût ou l'élégance du dessin, mais du moins pour la méthode et l'exécution matérielle, à l'art ancien. Les belles paysannes de ces contrées, lorsqu'elles vont assister aux fêtes de mariage, portent des colliers et de longues boucles d'oreilles appelées *navicelle*, assez semblables pour le travail aux produits de la joaillerie antique.

» Nous fîmes donc venir de Sant' Angelo in Vado quelques ouvriers auxquels nous enseignâmes l'art d'imiter les bijoux étrusques. Héritiers des procédés de patience qui leur avaient été légués par leurs pères, et ne se préoccupant nullement de ces moyens mécaniques par lesquels on arrive aux résultats géométriquement exacts de la bijouterie moderne, ces hommes réussirent mieux qu'aucun de ceux que nous avions employés jusqu'alors dans l'imitation de cette espèce de désinvolture, caractère particulier de notre art chez les anciens.

(1) Maurice Girard.
(2) Voy. t. XXXI, 1863, p. 271, 293; t. XXXIV, 1866, p. 296.

» En substituant au borax les arséniates comme fondants et réduisant la soudure en limaille impalpable, nous obtînmes des résultats assez satisfaisants. Le fruit des études chimiques de mon père sur la coloration de l'or fut mis à profit. Nous rejetâmes autant que nous pûmes l'usage du poinçon et du jet. Ayant observé que certains travaux des anciens, d'une exécution très-délicate, devaient avoir été faits par les femmes, nous confiâmes à des ouvrières intelligentes les tâches qui demandaient le plus de délicatesse, ce qui produisit d'excellents effets, surtout pour la pose et la soudure de cette petite granulation qui court en cordonnets sur la plupart des bijoux étrusques. Toutefois, nous sommes convaincus que les anciens ont eu quelque procédé chimique pour fixer ces méandres, procédé que nous ignorons, puisque, malgré tous nos efforts, nous ne sommes pas arrivés à la reproduction de certaines œuvres d'une exquise finesse, auxquelles nous désespérons d'atteindre, à moins de nouvelles découvertes de la science. »

LES ARDOISIÈRES D'ANGERS.

Fin. — Voy. p. 3.

Le bourg de Trélazé est le principal centre de population des ouvriers perreyeurs, qui sont au nombre d'environ trois mille. L'histoire des perreyeurs, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, déroule un intéressant tableau des progrès de la condition morale et matérielle de la classe ouvrière.

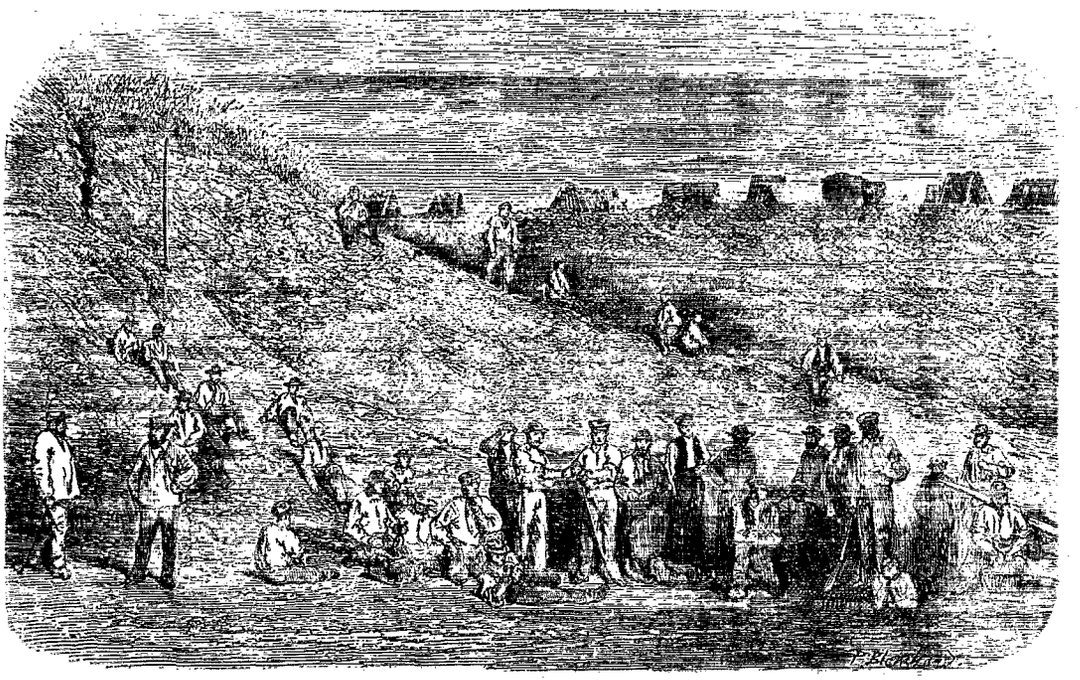
Jusqu'à la fin du siècle dernier, les ouvriers perreyeurs étaient séparés en deux classes très-distinctes : celle des ouvriers d'*à-haut*, et celle des ouvriers d'*à-bas*.

Les ouvriers d'*à-haut*, les fendeurs, auraient cru se déshonorer en fréquentant les ouvriers d'*à-bas :* les uns et les autres repoussaient avec dédain tout ouvrier n'appartenant point par ses liens de famille à une génération de perreyeurs. De là quelques avantages : une certaine fierté du métier et la tradition du labeur paternel, mais aussi bien des rivalités, des exclusions injustes, nuisibles au travail et aux travailleurs. Ce fut seulement au commencement de notre siècle que de nouveaux venus, flétris du nom de *pigrotiers*, parvinrent à prendre rang parmi les perreyeurs de vieille date.

Aujourd'hui, grâce à une plus saine appréciation du droit de tous, la profession de perreyeur n'est plus un privilége, quoiqu'elle n'ait pas cessé d'être une corporation, ou, pour employer un mot plus actuel, une association.

Les ouvriers perreyeurs n'ont pas à craindre le chômage : un traité passé entre les différents établissements ardoisiers assure le placement immédiat des ouvriers qui, par une cause fortuite, ne trouveraient pas de travail dans quelqu'une des ardoisières.

La *chambre de dépense*, vaste entrepôt d'objets de toutes



Aspect des tue-vent ou abris des ouvriers perreyeurs. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie de M. C. Berthault.

sortes, habillements, provisions, etc., livre aux ouvriers les fournitures dont ils ont besoin à un prix très-réduit.

Les travailleurs infirmes ou trop âgés sont assurés d'une pension de retraite.

Le sentiment de la fraternité est profondément développé parmi les perreyeurs. « En 1848, dit M. Ernest Mourin dans une notice à laquelle nous avons emprunté les détails précédents, lorsque l'activité industrielle fut momentanément arrêtée, le travail manquant, on se vit obligé, aux Grands-Carreaux, de renvoyer cinquante hommes sur les cent cinquante qui fendaient la pierre. Le jour où devait s'exécuter cette mesure, une députation, choisie parmi les cent qui restaient, se présente aux commissaires : « Gardez tous nos camarades, dirent-ils, nous » partagerons notre pierre avec eux... »

L'événement le plus désastreux de l'histoire des ardoisières d'Angers a été la terrible inondation de 1856. La Loire, ayant brisé ses digues, fit irruption dans les carrières. Le fleuve, se précipitant à plein courant dans ces abîmes profonds, donnait aux riverains épouvantés le spectacle d'un véritable Niagara. Les machines, les matériaux, les travaux commencés, tout fut détruit ou bouleversé. Heureusement, depuis cette catastrophe, le courage et l'activité n'ont pas fait défaut, et les ardoisières d'Angers sont plus florissantes que jamais.

LE PETIT BATEAU.



« Salon de 1866 ; Peinture. — Le Bateau, par M. J. Israëls. — Dessin de Yan' Dargent.

La mer se retire et découvre l'immense grève. Le jour s'était levé gris et sombre ; mais le vent a tourné : les nuages se dissipent et se fondent, l'horizon devient de plus en plus clair et pur, et l'air semble tout inondé d'une belle lumière blonde, qui dore la plage de sable fin où les vagues expirent mollement en laissant après elles une écume légère.

Le petit marin s'est éveillé de bonne heure, car depuis plusieurs jours il avait son projet en tête, et il n'attendait que le beau temps pour le mettre à exécution. Habitué à se promener du matin au soir sur le quai, le long des cales, dans le chantier de construction, il sait fort bien, quoiqu'il n'ait guère que cinq ou six ans, ce que c'est qu'un bateau et de quelle façon on le construit. Comme il est fort complaisant et fait volontiers les commissions qui sont de sa force et de son âge, tout le monde l'aime pour sa gentillesse et sa gaieté. Aussi le vieux charpentier de marine dont le hangar est voisin de sa maison lui a-t-il donné un beau morceau de bois qu'il regardait d'un œil de convoitise. L'enfant a travaillé pendant au moins une semaine : avec son couteau il a dégrossi le morceau de bois, il lui a donné la forme arrondie d'une coque de canot, puis il a taillé en pointe l'avant et l'arrière. Quand il a voulu le creuser, sa petite main était trop faible ; alors il s'est rappelé que son père, pour faire des trous dans de grosses planches, se servait d'un fer rouge : il a été s'installer devant l'âtre chaque fois que le feu était allumé, et, à l'aide d'un morceau de vieille ferraille trouvé sur le port, il est parvenu à creuser son bateau : du moins il le croit, car, pendant qu'il dormait, il n'a pas vu son père qui à plusieurs reprises a avancé son ouvrage. Une petite planchette taillée et attachée avec un bout de ficelle joue le rôle de gouvernail. Il y a dans les fagots du bûcher plus de branches qu'il n'en faut pour les deux mâts ; et la petite sœur, qui suivait avec attention les progrès de ce grand travail, a donné généreusement deux morceaux de toile pris à la pauvre garde-robe de sa poupée pour faire une brigantine et un foc. Les voiles ne sont pas taillées entièrement selon les règles, mais on ne doit pas être trop difficile pour ceux qui commencent. Notre apprenti constructeur a même le sentiment de l'élégance, car dans un coin de sa voile il a trouvé l'étoffe d'un petit pavillon.

Enfin le bateau est terminé. Il a son gréement complet, et le frère et la sœur se sont endormis avec les plus belles espérances pour le lendemain. Mais quelle désolation, lorsqu'en se réveillant ils ont entendu la pluie qui battait les vitres ! S'il allait faire mauvais temps toute la journée ! Heureusement que sur la côte le vent change en quelques heures. Vers midi, au moment où le flot descendait, le ciel est devenu blanc ; puis le blanc a tourné au bleu, et ils sont partis en toute hâte avec leur bateau.

Ils ont trouvé un endroit admirable pour essayer leur petite barque. La mer a laissé de grandes flaques d'eau peu profondes. Ils en choisissent une où il y ait assez de place pour une navigation au long cours. Le petit marin voit d'où vient le vent : il s'assoit au bord de l'eau, oriente son embarcation, et la retient par un bout de corde qui l'empêche d'aller trop au large, car au milieu de la flaque il y a des bancs de sable où elle pourrait échouer ; et, d'ailleurs, quoiqu'il ne craigne pas de se mouiller les pieds en allant la dégager, il aime mieux la surveiller de près.

Cependant les voiles se gonflent tout doucement ; le bateau se met en route : il est bien d'aplomb, et cingle tout le long du rivage. La petite fille en est muette d'admiration : elle reste en extase, et ne pense seulement pas à se déranger pour laisser passer son frère, qui se trouve à court de corde et se prépare à suivre son canot en marchant sur les genoux. Il est muet aussi, lui, mais il ré-

fléchit à ce qu'il faut faire : il sait maintenant que son bateau tient bien la mer; il ne regarde déjà plus qu'à moitié, car il a les yeux fixés en avant, comme le matelot de vigie, afin de reconnaître les obstacles qui pourraient l'arrêter. Ce regard-là, ne vous y trompez pas, c'est celui du vrai marin : la joie ne le rend pas imprudent; il ne se fie point à la beauté de la route présente; il sait qu'avec la mer on est surpris au moment où l'on y pense le moins, et que l'eau en apparence la plus tranquille et la plus sûre peut cacher un écueil.

DERNIERS CHAPITRES

DES SOUVENIRS DE VALENTIN.

Fin. — Voy. p. 31.

PASSAGE DE TROUPES.

Cependant nous reçûmes l'ordre de préparer des logements et des vivres. Il n'y avait plus qu'à payer de notre bourse le tort d'être les plus faibles.

Marie Bernut, au milieu de toutes ces angoisses, était encore pour nous, et surtout pour Ferdinand, un sujet d'amusement.

— Eh bien, Monsieur, disait-elle à mon père, le météore! la comète! N'avais-je pas raison de vous dire que c'était signe de guerre?

Elle triomphait, et je crois que la satisfaction de voir sa prédiction accomplie lui faisait prendre son parti de tout le reste. Seulement l'idée d'avoir des soldats à loger la tourmentait extrêmement.

Mon père eut pitié d'elle, et, sachant bien qu'on ne la chargerait pas beaucoup, donna l'ordre d'envoyer chez nous, avec les soldats qui nous étaient destinés, ceux qui devaient loger chez Marie.

— Mais, Monsieur, dit la pauvre femme reconnaissante, ne craignez-vous pas pour Valentin?

— Et quoi donc?

— On dit que ces kaiserlicks mangent les enfants!

Je partis d'un éclat de rire.

— Au moins, Monsieur, cachez bien le savon et les chandelles, car ils s'en régalent, bien sûr!

— Pour cela, c'est possible, et nous profiterons de vos avis.

Elle revenait chaque jour de la ville la tête pleine de quelques nouvelles folies, et maman trouvait les gens bien sots et bien méchants de s'amuser ainsi à égarer la pauvre femme.

— Ils finiront, disait-elle, par la rendre folle tout à fait.

Je n'ai jamais vu personne accueillir plus froidement la vérité, ni plus ardente à accepter l'erreur. Pour elle, les kaiserlicks n'étaient pas des hommes, mais des monstres, des loups-garous et des cyclopes... car ce mot lui avait été suggéré par un de nos érudits. Oui, des cyclopes; plusieurs n'avaient qu'un œil au milieu du front, mais grand comme une porte; leurs moustaches pendaient jusqu'à la ceinture; ils avaient les ongles crochus; ils mangeaient la viande crue; ils arrachaient les pommes de terre dans les champs et les croquaient sans autre; quand ils étaient en marche, la pipe à la bouche, un nuage se répandait sur tout le pays. Voilà quelques-unes des belles choses que Marie recueillait dans ses courses à la ville, et qui devenaient pour elle des articles de foi.

Pour moi, qui me faisais de ces étrangers une idée plus raisonnable, j'avais cependant l'imagination frappée par ce mot d'*invasion*. Les Autrichiens ont envahi notre pays!... Ces mots me représentaient l'idée d'une marche semblable à celle des eaux d'un fleuve débordé. Je me figurais une multitude s'avançant en masses imposantes, comme les historiens nous dépeignent l'invasion des Cimbres et des Teutons.

J'allais chaque jour à mon ancien petit collége, où je travaillais avec mon maître et les plus forts élèves, et où je donnais quelques leçons aux plus faibles.

— Il n'y a rien, me disait-on, qui instruise comme d'enseigner.

J'en ai toujours douté, mais je n'en faisais pas moins ce qui m'était demandé.

Un jour j'apprends qu'on attend les Autrichiens, qu'ils vont arriver. Ainsi j'allais voir l'invasion! Nous sortons tous, la figure pâle et le cœur serré. Moi, du moins, je puis me rendre ce témoignage, que j'éprouvais une véritable horreur à la pensée qu'on entrait ainsi chez nous malgré nous. Si l'éducation classique ne donne pas toujours la bravoure, elle donne du moins des sentiments élevés, elle cultive l'amour de la patrie.

Après deux heures d'attente on s'écrie : « Les voici! »

Un ou deux tambours battaient la marche la plus monotone qui se puisse entendre : une seule phrase toujours répétée. Et puis, là-bas, sur la route, de chaque côté, une file de rares soldats qui cheminaient, ou plutôt se traînaient à pas lents, sans bruit, sans parade. Ils sont déjà près de nous que je ne peux y croire.

Voilà donc cette invasion! quelques centaines de kaiserlicks en uniformes blancs et vilains shakos, qui s'avancent comme perdus dans la foule... Ils semblent plutôt envahis eux-mêmes.

Cependant un officier, trouvant le public trop curieux, prononça quelques mots dans sa langue, et aussitôt les crosses jouèrent pour nous faire reculer.

N'importe, j'étais désenchanté, et je ne comprenais pas que nos gouvernants eussent permis une invasion aussi facile à empêcher.

— Ce n'est là qu'une avant-garde, me dit mon père, qui n'avait pas été aussi curieux que moi, et à qui je dis mes impressions.

Une heure après, nous voyons quatre soldats monter notre avenue.

— Voici nos hôtes, dit mon père. Traitons-les bien; soyons fermes et bons, et ils seront peut-être supportables.

Nanette eut peur et s'alla cacher. Ma mère, toute tremblante, se tenait debout derrière mon père. Ferdinand et Georges, qui travaillaient à quelques pas de là, s'interrompirent pour observer ce qui allait se passer.

Mon père fit quelques pas en avant, et, adressant aux soldats la parole en allemand :

— Êtes-vous pour moi? leur dit-il d'un air amical.

Ces pauvres gens, charmés d'entendre leur langue chez les *Welches*, répondirent de l'air le plus débonnaire. Et, dès cet instant, toute la terreur, mais aussi presque toute la poésie de cette arrivée, avait disparu. Maman se rassura, Nanette osa reparaître, Ferdinand et Georges recommencèrent à travailler comme si de rien n'était.

Pour eux, harassés de fatigue, ils s'étendirent sur de la paille fraîche qu'on leur avait préparée dans une salle du rez-de-chaussée. Et bientôt une soupe fumante et du lard avec des choux leur furent servis par Ferdinand et par mon père lui-même, qui vint converser avec eux pendant leur repas.

Je regardais de la porte, et j'étais presque aussi surpris que l'aurait été Marie Bernut, de voir qu'après tout ces gens-là portaient comme nous la cuiller à la bouche, et avalaient un verre de vin d'aussi bonne grâce que tout campagnard du pays.

Après ces hôtes il en vint d'autres, et nous fûmes,

comme toute la contrée voisine de la grande route, chargés de logements.

Je faisais à part moi des réflexions philosophiques sur le fléau de la guerre.

— Voilà des gens qu'on pousse où ils ne voudraient pas aller, disais-je, et l'on nous condamne à les recevoir malgré nous.

Je ne me sentais plus de colère contre ces pauvres kaiserlicks. Quelques-uns des jeunes nous parlaient de leur *mama*, et je voyais qu'ils se trouvaient bien malheureux loin d'elle.

Il y en eut un qui arriva chez nous clopin-clopant, et qui se trouvait bien malheureux de loger si loin. Le lendemain il fut incapable de partir. Il avait intéressé mes parents par sa douceur, et ils offrirent de le garder quelques jours.

Il resta plusieurs semaines. Une plaie s'était formée à sa jambe; il souffrait peu, mais il était incapable de marcher. Il se rendait utile en faisant mille petits ouvrages.

On avait commencé par le faire laver, peigner, brosser. Nous lui donnâmes du linge et quelques vieux habits. L'uniforme était pendu au croc. Un chirurgien du pays le pansait, et de temps en temps il fut visité par un chirurgien militaire. D'après les explications qu'il donna, mon père comprit qu'il était Hongrois, mais des frontières d'Autriche : c'est pourquoi il savait un peu l'allemand. Il avait quatre frères, tous soldats, et quatre sœurs, non mariées, restées à la maison. Il parlait de son grand-père et de sa grand'mère. Il avait la simplicité d'un enfant.

Mon père lui offrit d'écrire pour donner de ses nouvelles : grande fut sa joie, et il demanda qu'on lui répondît.

Malheureusement pour lui, ce pauvre garçon finit par guérir; quinze jours après son départ arriva la lettre de son père. Nous nous disposions à la lui expédier, lorsque nous en reçûmes une de Bellegarde par laquelle il nous faisait faire ses adieux. Il avait été mortellement blessé à l'attaque du fort de l'Écluse. Mon père lut la lettre de ses parents : elle était naïve et touchante, et exprimait des sentiments de reconnaissance à notre égard. « A ton retour, disait le père, tâche de revoir ces bons chrétiens et apporte-nous de leurs nouvelles. »

Ils n'entendirent peut-être jamais parler de lui. Mon père, qui avait leur adresse, ne put se décider à écrire pour apprendre à ces pauvres gens la mort de leur enfant.

ALARMES DE GUERRE.

Quand il eut passé quelque vingt mille hommes, nous prévîmes qu'on allait se battre à nos portes, et que si les Autrichiens étaient repoussés, notre pays deviendrait un champ de bataille.

Un jour je vis mon père entrer avec un peu d'émotion. Il avait entendu le bruit de la canonnade. On se battait à sept ou huit lieues de chez nous, dans le pays de Gex.

— Il est triste, disait-il, de penser que chacun de ces coups peut trancher quelques vies.

Le soir, nous montâmes sur la hauteur, et nous vîmes distinctement les feux. Il en conclut que c'était au fort de l'Écluse.

— Voilà, Valentin, disait-il, ce que j'espérais ne jamais voir. Cette belle vallée, qu'un de nos poëtes avait appelée « le domicile de la paix », est devenue le théâtre de la guerre! Tu vois cette échancrure de la montagne? c'est la porte de la France. Elle sera peut-être forcée; alors nous serons délivrés du fléau, mais il sera porté dans ce beau pays. Malheureuse France! Il y a trente ans que je l'ai vue si tranquille et si confiante! Et quelles bonnes gens dans ce Nivernais! Quelle gaieté, quelle douceur! Toujours quelque fête nouvelle! C'était le bon temps pour les Français... et pour moi!...

— Tu nous oublies, papa, lui dis-je avec reproche.

— Non, mon Valentin; mais si vives que soient nos affections, elles ne font jamais oublier la jeunesse!... Et quelques années plus tard, je l'ai vue encore, cette France! J'ai vu Louis XVI mettre le bonnet de la Liberté!... Pauvre roi!... Temps affreux, après lesquels il en vint de glorieux, qui ne faisaient guère prévoir tout ceci... Entends-tu encore?... c'est peut-être pour l'empire le canon de détresse.

Enfin, le bruit sinistre avait cessé, et nous redescendîmes lentement à la maison, où l'on parla encore des chances de la journée. Nous apprîmes bientôt que le fort de l'Écluse était rendu, et que les Autrichiens marchaient sur Lyon.

DIVERSES CHOSES.

A peine fut-on assuré que les armées alliées avaient la supériorité, que toutes les institutions nées de la révolution furent ébranlées. Notre petit État avait dû son indépendance à cet orage; et les Bernois songèrent d'abord à réunir de nouveau notre pays de Vaud à leur canton.

Quelques agents secrets parcoururent le pays et cherchèrent à sonder les esprits. Un jour, il arriva chez mon père un grand et beau monsieur, qui paraissait être un personnage de distinction. Il demanda à lui parler, et ils passèrent près d'une heure ensemble.

Quand ils se séparèrent, mon père me parut fort animé, et je remarquai qu'il ne reconduisait pas son visiteur avec sa politesse accoutumée.

Je lui demandai si ce monsieur l'avait fâché.

— Fâché! oui, certainement. Ne venait-il pas me proposer de trahir mon pays?

Il ne m'en dit pas davantage pour cette fois, mais je sus plus tard qu'il s'agissait de favoriser les projets de Berne sur ses anciens sujets, et c'est à quoi mon père ne pouvait consentir.

Je passai tout l'hiver à la campagne, cet hiver pendant lequel se déroulèrent à côté de nous de si terribles événements. Nous vivions dans une anxiété continuelle. On croyait entendre le canon de tous côtés : tantôt en France, tantôt en Savoie. Souvent nous posions l'oreille à terre pour distinguer les bruits les plus lointains.

Au milieu de ces préoccupations extérieures, j'étais inquiet de la santé de mon père; je le voyais pâle et souffrant. Cependant il ne me parlait pas de sa mort, peut-être parce qu'il avait plus de sujet de la croire prochaine. Notre bonheur, obscur et tranquille, était-il aussi menacé de ruine, comme le superbe empire français? Mes craintes filiales se mêlaient ainsi aux inquiétudes que faisaient naître les grands changements de la scène du monde.

C'est dans ces sentiments que je vis le printemps reparaître : mon quatorzième printemps.

Mes goûts littéraires se développaient avec une force nouvelle; j'avais toujours quelque poëte dans ma poche ou à la main, et je commençais à moins occuper mes mains de travaux champêtres.

J'allais et venais dans les prairies, lisant et rêvant. Un ami de mon père lui en fit l'observation, et lui dit qu'il me laissait perdre mon temps.

— Mon ami, lui dit mon père, je voudrais l'avoir ainsi perdu à son âge! Laissons-le être heureux avec ses poëtes : la vie ne commencera que trop tôt pour lui!

C'est plus tard que mon bon père me rapporta cette conversation.

— Si je te souhaitais la richesse, ajouta-t-il, je te mettrais dans le commerce; mais je te souhaite la science et les

dons de l'esprit : voilà pourquoi je te laisse avec tes livres, et pourquoi je me plais à lire tes essais de vers et de prose. Courage, mon enfant!... (1)

RUDE.

Suite. — Voy. t. XXXIV, 1866, p. 329.

La vie que Rude avait volontairement acceptée désormais, c'était l'exil, la pauvreté, l'obscurité, l'oubli. Considéré à Bruxelles comme réfugié, toléré par le gouvernement des Pays-Bas comme les proscrits auxquels il avait associé son sort, mais non encouragé ni recherché; en butte à la malveillance d'artistes médiocres, qui sentaient son mérite et en redoutaient le dangereux voisinage, il se fit cependant, à force de travail, de persévérance et de sagesse, une place honorable, et ces années de lutte courageuse comptèrent parmi les plus heureuses de sa vie. Un jour, dans sa vieillesse, causant du temps passé, il tira d'un vieux meuble une pièce de six francs. « C'est, dit-il, une ancienne amie! Je l'ai reçue peu de temps après notre installation à Bruxelles. Ces premières années ont été bien difficiles, bien remplies d'inquiétudes; nous étions bien souvent sur le point de manquer d'argent. Eh bien! lorsqu'il ne restait au fond de notre bourse que cette pauvre pièce de six francs et que nous étions au moment de la changer, il nous arrivait toujours quelque petit travail suivi d'un peu d'argent, et notre bonne pièce rentrait dans sa cachette. Cela est arrivé tant de fois, que je l'ai gardée depuis par affection, par superstition, si vous voulez, ajouta-t-il en souriant. »

La confraternité de l'art et la conformité des situations rapprochèrent Rude de David, le peintre et le chef d'école, qui n'avait pu perdre, même à l'étranger, toute son autorité et son influence. Par son entremise il entra en relations avec l'architecte Vanderstræten, qui lui confia l'exécution de deux cariatides pour la loge royale du Grand-Théâtre, puis de deux autres pour une salle de bal; enfin, quand le même architecte eut à construire le palais de Tervueren que la nation belge offrait au prince d'Orange, fils du roi Guillaume, il chargea Rude de tous les travaux de sculpture. A cette époque, dit l'auteur anonyme que nous avons choisi pour guide, Rude prit pour atelier une ancienne chapelle dépendant d'un couvent nommé les *Lorraines*. Cette chapelle, depuis longtemps détournée de sa première destination, était divisée en deux parties, un rez-de-chaussée et un grenier. Dans le grenier furent installés quelques élèves; au rez-de-chaussée, le maître exécutait les modèles des bas-reliefs de la rotonde de Tervueren, représentant la vie d'Achille, et de la Chasse de Méléagre, qui orne le portique du palais. « Il ne travaillait jamais sans avoir la nature sous les yeux, et mettait à contribution, pour poser, ses élèves et ses amis. » Il inaugurait, avec des idées dès lors très-mûres et très-arrêtées, le ferme enseignement qu'il devait reprendre à Paris vers la fin de sa carrière, fondé, pour le dire tout de suite en deux mots, sur l'observation la plus attentive de la nature, et conduisant pas à pas de l'étude de l'ensemble à la dernière précision dans le détail. « Un beau jour le grenier se trouva transformé en académie des beaux-arts, et ce fut une véritable révolution artistique pour Bruxelles. Le maître, au lieu de feuilles de papier, faisait prendre à ses élèves une toile noire tendue sur un grand châssis; au lieu de porte-crayon, un bâton au bout duquel était fixé un morceau de craie. On faisait les dessins toujours de la grandeur du modèle. On pouvait prendre un modèle différent chaque semaine, et quelquefois même on en prenait deux, afin d'avoir à copier des groupes. Rude blâmait énergiquement la coutume qui existait alors d'avoir pour tout un modèle unique qui servait pendant de longues années, et, ce qui était pis encore, de n'en pas avoir du tout. Le maître dessinait avec les élèves et comme eux... Leur nombre s'était élevé rapidement à une vingtaine, et quelques artistes étaient venus grossir leurs rangs.

» La chapelle du couvent des Lorraines ayant reçu une nouvelle destination, il fallut chercher un autre atelier. On le trouva au palais que le roi Guillaume faisait alors élever pour lui. » C'est là que Rude fit pour ce palais divers bustes, figures et attributs, le modèle du fronton de l'hôtel des Monnaies de Bruxelles, d'autres figures encore pour le palais des États généraux, et des esquisses en grand nombre qui ne furent pas toujours suivies de commandes définitives. L'architecte Vanderstræten, chargé d'immenses travaux, avait compté sur les conseils non moins que sur le talent du statuaire. Il le consultait à propos de toutes choses, lui demandait des dessins et l'appelait souvent à Tervueren. « Ces jours-là, raconte un de ses élèves, il partait à quatre ou cinq heures du matin, même en hiver et par le plus mauvais temps. J'allais avec lui toutes les fois qu'il me permettait de l'accompagner. Une fois en route, sa conversation, ses anecdotes, ses souvenirs de jeunesse, ses bons conseils, tout cela dit avec enjouement et avec autant d'entrain que s'il se fût trouvé dans son salon, les pieds devant un bon feu, nous faisait arriver à Tervueren comme par enchantement. Le retour s'effectuait de même. Tout autre, après avoir fait six lieues, après être resté pendant une ou deux heures dans le bâtiment avec l'architecte, toujours sur pied dans la boue ou la neige, serait allé se reposer. Rude rentrait à l'atelier et me disait : « Monsieur Feignaux, nous allons fu» mer une bonne pipe, et d'ici à la brune je pourrai encore » faire quelque chose... » En été, dit le même témoin de sa vie, Rude arrivait à l'atelier au soleil levant. A huit heures on lui apportait à déjeuner, à trois heures il allait dîner. A quatre ou cinq heures il était de retour à l'atelier, et ne quittait le travail qu'à la nuit. Je le reconduisais jusqu'à sa porte, et, au moment de rentrer, il me disait : « Monsieur Feignaux, demain le premier éveillé ira » sonner l'autre. » Malgré ma bonne volonté et mes précautions, Rude était toujours le premier. Chemin faisant et tout en me frottant les yeux, je m'informais de l'heure, trouvant les rues silencieuses; il était trois heures. Nous suivions ainsi sans un jour d'interruption, pendant toute la belle saison, le lever du soleil. Rude s'était marié depuis peu. M. Fremiet avait récompensé son dévouement et son affection éprouvée en lui accordant la main de sa fille aînée. Le dimanche après midi, il allait se promener à la campagne en famille; le lundi matin, toujours aussitôt, il était devant son modèle. Il aimait que l'on fît la lecture pendant qu'il travaillait, et, chaque jour, moi ou un autre élève, nous lui lisions quelques pages. L'hiver, après le travail de l'atelier, il faisait à la lampe des dessins et des compositions. La veillée se passait au sein de sa famille, presque toujours à écouter de la musique. Quel heureux intérieur c'était alors! Que d'affection, quel calme, quelle union! J'ai été souvent admis à ces réunions, et je ne les oublierai jamais. Que d'esprit et que de gaieté!... Après son dîner, chaque soir, n'importe par quel temps, il quittait sa famille, le coin du feu qu'il affectionnait, et venait nous donner ses conseils. Il ne recevait pas de rétribution de ses élèves et jamais aucun d'eux ne lui fit un cadeau; on savait qu'il ne l'eût pas accepté. Les élèves dessinaient d'après le modèle de six à huit heures; de huit à dix heures

(1) Ici s'interrompt l'auteur. A-t-il hésité devant la pensée de raconter la mort de son père, ou bien, étant lui-même près de sa fin lorsqu'il écrivait ces lignes, sa main défaillante a-t-elle laissé tomber la plume? (Voy. t. XXXIV, 1866, p. 271.)

ils dessinaient d'après un mannequin. Chaque élève drapait ce mannequin à tour de rôle en présence de Rude. Pendant ces deux heures, l'un des élèves faisait la lecture à haute voix. Les lectures consistaient en ouvrages d'histoire, quelquefois de poésie ; elles étaient toujours instructives. Rude répétait sans cesse que l'instruction était indispensable pour faire un bon artiste : lire, lire beaucoup les auteurs anciens ; étudier surtout les Grecs dans leur histoire, leurs usages, leurs coutumes. Chaque semaine il indiquait une composition à traiter, puisée le plus souvent dans un des livres qui avaient été lus précédemment. Mme Rude et sa sœur, Mme Vanderhaërt, étaient excellentes musiciennes. Grâce à leur bienveillance et à leurs conseils, nous apprîmes la musique. Le soir après dix heures nous



Le Baptême de Jésus-Christ, groupe en marbre, par Rude. — Dessin de Bocourt.

faisions de petits concerts. Rude nous avait donné une sorte de fièvre pour tout apprendre. Ainsi, un de nos amis, à sa sollicitation, nous professa la géométrie, le calcul et l'algèbre; nous suivions les cours publics de physique et d'anatomie. Si Rude voulait faire de nous des artistes instruits, il cherchait aussi à nous rendre meilleurs. Ses conversations étaient des leçons de morale; il nous faisait aimer la vertu, le bien, par son exemple et ses douces paroles. Ses leçons, d'ailleurs, n'étaient jamais directes ni personnelles; ses conseils étaient donnés et ses observations faites sous forme de généralités. Avec cela il aimait à plaisanter; notre gaieté l'amusait, et il y participait comme s'il eût eu notre âge... Tous, jeunes ou vieux, nous avions un respect, une vénération profonde pour lui; il a laissé ici des souvenirs aussi vivaces après vingt-huit ans qu'à l'époque où nous le possédions. Je rencontre encore de vieux ouvriers qu'il a employés pendant son séjour ici; ils me demandaient les larmes aux yeux si je recevais quelquefois de ses nouvelles. Il a toujours été et il est encore considéré à Bruxelles comme le type de la loyauté, de la franchise et de la bonté. »

La réputation de Rude grandissait; des sculpteurs, des peintres, des ciseleurs venaient à ses leçons; un nouvel atelier, vaste et beau local, était encore trop petit pour les contenir; mais il touchait au terme des travaux qui l'avaient fait vivre, et n'en prévoyait pas pour l'avenir. En 1827, le sculpteur Roman, son ancien camarade, vint le voir et connut sa véritable situation. « Je te donne quatre mois pour mettre ordre à tes affaires, dit-il à Rude; dans quatre mois, jour pour jour, je viendrai te chercher. Trouve-toi à la diligence et sois prêt à partir. » Rude fit ses préparatifs, et, au jour indiqué, il suivit son ami à Paris.

Il y retrouva son maître Cartelier, qui obtint pour lui la commande d'une figure de la Vierge immaculée pour l'église de Saint-Gervais. Cette figure fut achevée pour le Salon de 1828, avec le modèle en plâtre du *Mercure rattachant sa talonnière*, plus tard coulé en bronze. Cette figure, que l'on a pu voir longtemps exposée au Musée du Luxembourg, et qui occupe actuellement le centre de la salle des sculptures modernes au Louvre, frappa par la hardiesse et l'élégance de son mouvement, la fermeté de l'exécution, l'étude consciencieuse de la nature. Rude fut chargé de faire les bustes de la Pérouse pour le Musée de marine, de Devosge pour le Musée de Dijon, de David pour le Musée du Louvre; puis il sculpta une partie de la frise de l'arc de triomphe de l'Étoile, représentant l'armée française revenant d'Égypte.

Du bloc de marbre qui lui avait été donné pour le buste de la Pérouse, il restait un morceau qui avait la forme d'un prisme triangulaire : c'est pour en tirer parti que Rude conçut la composition du petit *Pêcheur napolitain jouant avec une tortue*, qui est un chef-d'œuvre, et qui fut accueillie au Salon de 1833 par l'admiration unanime des artistes et du public. Classiques et romantiques à la fois revendiquèrent comme un des leurs l'habile sculpteur qui joignait dans son œuvre des qualités trop souvent opposées. « M. Rude, écrivait dans le journal *le Temps* M. Charles Lenormant, a montré que dans une œuvre d'art le fini était inséparable du sentiment, que l'un complétait l'autre sans lui être nuisible; il a prouvé aussi qu'une figure pouvait conserver toute la grâce, toute la suavité, toute la noblesse imaginables, sans s'écarter de la voie de la nature, de cette imitation timide, scrupuleuse et terre à terre pour laquelle les prétendus imitateurs de l'antique n'ont jamais eu assez de dédains. Allez voir la figure de M. Rude; la grande question des classiques et des romantiques, dont nous vivons, nous autres critiques, depuis tantôt dix ans aux dépens de ce bon public qui nous regarde tout ébahi, cette grande question, M. Rude la tranche sans réplique; il réduit à leur juste valeur les exagérations des deux partis extrêmes; il les confond dans un reproche commun d'impuissance et de préjugé... L'école française n'a pas produit, depuis soixante ans, une œuvre plus complète dans son genre que le Pêcheur napolitain de M. Rude. »

La figure fut achetée pour le Musée du Luxembourg (elle est aujourd'hui au Louvre), et son auteur reçut la décoration de la Légion d'honneur. Hélas! il jouit à peine de ce triomphe qui le mettait enfin à son rang parmi ses émules. Il venait de perdre son fils, unique enfant, dont la naissance avait failli coûter la vie à sa mère, et qui emportait avec lui toute la joie et toute l'espérance de ses parents. Cette blessure ne se ferma jamais. La santé de Rude fut profondément ébranlée; tout bruit, toute agitation lui devinrent odieux. Il avait loué, pour ses promenades du dimanche, une modeste maison de campagne à Cachan, entre Arcueil et Bourg-la-Reine; c'est là qu'il retrouva peu à peu le repos et la force, les épanchements du foyer domestique qui lui étaient si doux, l'affection et la conversation de ses meilleurs amis. Laissons rappeler ces souvenirs par l'un d'entre eux, Camille Bouchet : « Quand il fut question d'aller habiter Cachan au moins une fois par semaine, ce projet souleva, parmi les amies de Mme Rude, une réprobation unanime. Ce village n'était habité, disaient-elles, que par des blanchisseurs et des carriers, les gens les plus grossiers, les plus insolents de la banlieue. — Nous verrons bien, disait Rude en souriant : nous n'allons pas à eux avec de mauvaises intentions; pourquoi seraient-ils malveillants pour nous? Peu de jours se passèrent sans lui donner raison. Après déjeuner et pendant que les dames étaient à l'église, le billard du village recevait notre visite. C'est là que nous pûmes apprécier à leur juste valeur les récits terribles qu'on nous avait faits sur le compte des carriers et des blanchisseurs, car ils étaient nos compétiteurs au billard. A notre première rencontre, on ne se fit pas grande politesse; on s'observa sans se rien dire, comme cela se passe dans les plus riches salons, parmi les hommes de la meilleure compagnie. La seconde fois, les carriers nous saluèrent quand nous entrâmes. Bientôt ils nous offrirent le billard qu'ils occupaient avant nous; ils nous l'offrirent avec instances, et cela se renouvela souvent. Non-seulement ils saluaient Rude, mais ils faisaient presque silence pendant qu'il était là. — Eh bien! disait Rude, voilà nos *farouches* carriers plus polis que beaucoup de ces beaux messieurs de Paris, qui ne cèdent jamais le haut du pavé aux femmes et qui coudoient brutalement les enfants et les vieillards. Ces bons rapports se sont maintenus pendant les dix années que Rude passa dans le pays. »

Malgré le fâcheux état de sa santé, les années qui suivirent furent fécondes : il travaillait toujours avec la même énergie. Le bruit qui s'était fait autour du petit Pêcheur avait appelé sur son auteur l'attention de M. Thiers, alors ministre. Le gouvernement poussait avec quelque vigueur l'achèvement de l'arc de triomphe de l'Étoile. M. Thiers confia à Rude l'exécution de toute la grande sculpture de ce monument, et lui demanda des projets pour les quatre trophées des pieds-droits et pour le couronnement. Rude fit à cette occasion soixante esquisses hautes de 40 à 50 centimètres, puis des dessins d'une facture magistrale qui restèrent déposés au ministère, et qui de là ont passé au Musée du Louvre. « Quand fut connue l'intention du ministre de confier à un seul des travaux sur lesquels plusieurs avaient compté, M. Thiers fut assailli, harcelé...; d'ailleurs, Rude trouvait insuffisant le temps accordé pour l'exécution de ces grandes choses. Ce double motif déter-

mina le ministre à scinder l'exécution des trophées. » Rude resta chargé des deux qui regardent Paris; plus tard, il perdit encore la moitié de ce qui lui restait : il n'exécuta qu'un des groupes, celui de droite en venant des Champs-Élysées, qui représente le *Départ*. Ce groupe est trop connu, il a été trop souvent reproduit (voy. t. VII, 1839, p. 169), pour qu'il soit nécessaire de le décrire; mais nous ne pouvons nous dispenser de signaler dans cette œuvre capitale de Rude les qualités puissantes qui frappèrent d'abord tous les yeux : le mouvement de la composition, la noblesse et l'ampleur du style, l'élan héroïque de la pensée; de même qu'on avait admiré précédemment dans le jeune Pêcheur l'élégance de la forme, le fini de l'exécution, la vérité de la nature prise sur le fait. Ainsi, Rude, vers le milieu de sa carrière, avait produit en deux genres bien différents des modèles achevés, montrant dans l'un quel charme possède l'imitation sincère et savante de la vie; dans l'autre, jusqu'où peut s'élever le talent formé à cette école sévère, quand c'est l'épopée ou l'histoire qui l'inspire, ou, mieux encore, les généreuses émotions du patriotisme.

Le groupe du Départ, dont le modèle fut commencé en 1834, fut inauguré à la fin de 1836. Presque en même temps, Rude découvrait le bas-relief de la façade de la Chambre des députés du côté du pont de la Concorde, dont le sujet est Prométhée animant les Arts.

Ces œuvres, qui avaient fait la réputation de leur auteur, ne l'avaient pas enrichi; mais il avait sur la fortune des maximes dignes de la sagesse antique. « Je n'ai pas encore rencontré, disait-il, de riches qui se trouvent assez riches... puis-je hésiter entre les deux partis à prendre? L'un qui consiste à vouloir acquérir une immense fortune : cela déjà est très-difficile; je ne suis pas sûr d'y arriver, et je suis sûr que si j'y arrive je n'en serai pas plus avancé, puisque l'exemple de tous les siècles m'apprend que plus on a plus on veut avoir. L'autre parti consiste à essayer de me trouver tout de suite assez riche : cela entraîne infiniment moins de tracas; cela ne dérange rien à ma vie, et c'est le seul qui m'offre des chances, les exemples de modération dans la médiocrité étant sinon fréquents, du moins authentiques. Eh bien, j'en grossirai le nombre, car cela m'a réussi, et je me trouve assez riche. » Un soir, en rentrant chez lui, il dit à sa femme : « Je viens d'accomplir une grosse besogne, et je me sens soulagé d'un grand poids. J'ai arrangé toutes nos affaires : nous avons douze cents francs de revenu. »

Il donna une nouvelle preuve de son désintéressement lorsque, en 1842, il acheva pour M. le duc de Luynes la statue de Louis XIII, fondue en argent, qui orne actuellement le château de Dampierre. Les frais de la fonte, sans compter le prix de la matière, s'élevèrent à douze mille francs. Rude, pour avoir fait la statue, demanda six mille francs; M. le duc de Luynes lui en envoya dix mille, avec cette libéralité et ce sentiment de justice dont il a donné plus d'un exemple. Cet ouvrage peu connu, qui n'a jamais été exposé, est un des plus distingués de l'artiste. L'année précédente, il avait sculpté en marbre le groupe du Baptême de Jésus-Christ, dont le dessin accompagne cet article, et qu'il est malaisé d'apprécier à la place qu'il occupe dans la chapelle des fonts baptismaux de l'église de la Madeleine, où il est absolument privé de lumière. Un modèle en plâtre du même groupe orne l'église de Ville-d'Avray. *La fin à une prochaine livraison.*

INVENTION DES EMPREINTES D'ANTIQUES SUR VERRE.

Au seizième siècle, les *patenostriers* (les fabricants jurés de patenôtres) se divisaient en trois catégories. Maître Guillaume Bicheux était connu parmi ceux de sa profession comme l'un des plus habiles. Né en l'an 1576, il habitait la rue Saint-Denis et il vivait sur une paroisse qui n'existe plus : c'était Saint-Nicolas des Champs. Bicheux ne s'en tenait pas à la fabrication des petits médaillons religieux que vendaient ses confrères : dès l'année 1603 il s'était passionné pour la glyptique, qui avait trouvé tant d'amateurs même au début de la renaissance. Comme les pierres originales montaient à un prix infiniment élevé, il fit d'heureuses tentatives pour multiplier ces petits chefs-d'œuvre de l'antiquité, et il réussit au delà de ses espérances. C'est lui qui fut, dit-on, le vulgarisateur des pierres gravées artificielles, et il paraît bien certain qu'il inventa la moulure sur verre en sable. Le savant Peiresc (1) appréciait sincèrement les reproductions charmantes sorties de ses ateliers.

— Les saints pauvres n'ont pas de litanies.
— La boue ne s'attache pas au soleil.
— Même au plus dur de l'hiver, pense au printemps.

Proverbes grecs modernes.

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Suite. — Voy. p. 29.

« J'aimerais assez l'agriculture, a dit Mme de Staël, si elle ne sentait pas le fumier. »

Jusqu'à présent on n'a pas, que nous sachions, remarqué dans cette phrase d'une femme, à juste titre célèbre, autre chose que la fin. Sentir le fumier, pouah! patauger dans la boue collante de la cour de ferme, ou dans le gâchis infect de l'étable, quelle horreur! Être entourée de gens sales de la tête aux pieds, hâlés, suant, mal peignés, point rasés et jargonnant dans un rude patois, fi donc!

Heureusement tous ces dégoûts ne sont point essentiels à l'agriculture; heureusement des milliers d'exemples démontrent qu'on peut échapper à ces misères. Nous voici déjà fort loin de l'époque où la grande dame formulait ses impressions. Nous n'en serions séparés, il est vrai, que par trois quarts de siècle, si la mesure du temps se prenait au sablier; mais nous nous en éloignons de mille ans si l'on prend pour unité de comparaison la distance du coche au chemin de fer, ou celle de la poste au télégraphe électrique.

On fait aujourd'hui, quand on le veut, de l'agriculture propre, et l'on remplace par des plates-bandes de fleurs, sous les fenêtres, les tas de fumier qu'on sait reléguer à distance; le parfum a chassé les odeurs offensantes.

Que reste-t-il donc dans la formule de Mme de Staël? Le commencement : « J'aimerais l'agriculture. »

Dans la bouche de l'écrivain laborieux, instruit, philosophe et littéraire, à qui l'on doit *Corinne, l'Allemagne*, les *Considérations sur la révolution*, une telle expression n'est point vaine. Cette femme de génie n'a pu faire un aveu semblable qu'avec le sentiment profond et l'intuition à longue portée du rôle que la femme serait capable de jouer dans l'agriculture, si celle-ci pouvait entrer dans une autre voie. La fille du ministre, reine par la plume, comprenait qu'elle aurait pu aussi régner à la tête d'une exploitation rurale.

Et, en effet, le rôle de la femme s'y qualifie d'un mot, celui d'*associée* du mari.

Lisez quelques lignes extraites d'un très-bon livre (2) de Mme Millet-Robinet : « Par la force des choses, dit

(1) Voy. la Table des trente premières années.
(2) *La Maison rustique des dames.*

cette dame honorable, l'avenir des jeunes hommes est dirigé vers l'agriculture; mais ceux qui ont du goût pour la vie des champs hésitent souvent à suivre cette carrière, à cause de la difficulté de trouver une compagne qui consente à s'associer à leurs travaux et à y prendre la part qui appartient à la femme; car les jeunes filles, plus encore que les hommes, reçoivent une éducation qui leur inspire de la répulsion pour la vie des champs. »

Voilà qui est assez clair et qui répond exactement comme nous répondons nous-mêmes aux sollicitudes des mères sans fortune, si justement inquiètes de l'avenir de leurs filles.

Dans notre monde moderne, où le travail devient la règle et l'oisiveté l'exception, conçoit-on rien de plus honorable pour une femme que de s'associer à la profession de son mari, de partager ses labeurs, ses soucis, ses espérances, et de se sentir ainsi une influence plus intime et de chaque instant sur tout ce qui peut contribuer à la prospérité du ménage, au bonheur et à la dignité de la famille?

Mais pour bien remplir ces devoirs d'un ordre nouveau, il convient de s'y préparer par une éducation appropriée, et nous voudrions voir s'élever, près de Paris, un *Institut rural modèle* pour les filles de famille, analogue aux écoles d'agriculture que l'État ouvre aux jeunes gens après la sortie des colléges. Nous nous plaisons à penser que cet établissement, bien conduit, fixerait l'attention publique, et aurait bientôt des imitations nombreuses dans tous les départements.

On s'occupe beaucoup, depuis plusieurs années, des écoles d'enseignement professionnel. On voit d'honorables personnes, animées d'excellentes intentions, se grouper amicalement pour en créer en faveur des femmes. Le désir y est vif, mais la réalisation y est encore très-voisine de l'état de germe; l'incertitude et le vague y règnent quant aux idées d'application, et il nous est permis de supposer que l'on rencontre de grandes difficultés pour choisir un ensemble de professions spéciales propres aux filles de famille. Comment, en effet, organiser, sans des frais énormes, un enseignement professionnel applicable à la fois, dans son ensemble et dans ses détails, à tous les emplois que pourraient occuper les femmes?

Mais si l'on prend la peine de réfléchir, on comprendra qu'un enseignement agricole réunit toutes les conditions désirables pour doter les jeunes personnes d'une profession dont les débouchés sont à peu près sans limites. Cette profession présente en outre un avantage bien précieux, puisque, loin de séparer la femme du mari, elle les unit tous les deux par de nouveaux et de constants rapports.

En continuant à réfléchir, on reconnaîtra encore un autre fait de haute importance, c'est que l'enseignement nécessaire pour préparer à la vie agricole conviendrait aux demoiselles de tous les rangs de la société, aussi bien aux filles du lieutenant et de l'humble employé, qu'aux filles du général ou du banquier. Dans une institution du genre de celle que nous esquissons, la jeunesse féminine de toutes les séries sociales pourra se rassembler sans choc de convenances, ainsi que cela pourrait avoir lieu dans tout autre établissement; car la même éducation profite à toutes les élèves, bien que chacune d'elles la reçoive dans un but différent.

C'est ainsi que nous voyons tous les ans, dans les écoles d'agriculture de l'État, à Grignon, à Grandjouan, à la Saulsaie, des jeunes gens riches, issus de la noblesse et de la haute bourgeoisie, destinés à posséder de vastes domaines, se presser autour des chaires des professeurs en même temps que des fils de simples fermiers et des fils même de paysans, boursiers sortis des fermes-écoles. Là aussi se pressent les jeunes gens appartenant à des familles exerçant les professions libérales, qui, séduits par les charmes de l'agriculture, se décident à embrasser sérieusement la carrière agricole, avec l'intention d'acheter ou d'affermer un domaine selon le capital dont leurs parents pourront disposer.

Ainsi, pour les uns, l'éducation agricole devient le point de départ de la profession; pour les autres, elle est un complément d'éducation, et surtout un viatique utile pour la bonne administration de leurs propriétés, un fonds de connaissances positives.

Lorsque ces jeunes gens arriveront à l'âge de fonder une famille, quel ne serait pas leur bonheur de rencontrer des compagnes bien élevées, initiées aux mêmes connaissances, partageant leurs sentiments, exercées à parler leur langue technique, capables de raisonner avec eux, de prendre intérêt aux mêmes opérations, de contribuer de leurs conseils et de leur surveillance au succès commun; portées enfin, comme leurs maris, à aimer la vie des champs et les travaux agricoles!

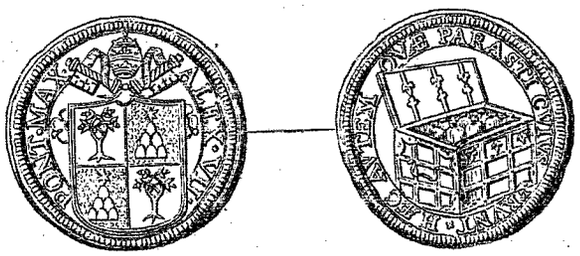
En résumé, pour la pépinière si intéressante de jeunes gens qui s'instruisent et s'exercent dans les écoles d'agriculture, il doit se créer une pépinière correspondante avec une éducation similaire, et dans laquelle puissent se former leurs futures épouses.

« Mais comment peut-on s'intéresser si fort aux travaux agricoles? nous demandera une blonde habitante des villes, qui a goûté des bals et des spectacles? On y gâte son teint, et rien ne paraît plus ennuyeux, surtout les jours de pluie. » C'est de ce préjugé que nous voulons vous libérer, Mademoiselle. Les jours de pluie ont leurs occupations attachantes et aussi leurs plaisirs; enfin, ce n'est pas gâter un beau teint que de mettre de l'éclat sur le mat,—et de nuancer le lis avec la rose, ajouterions-nous, si nous ne redoutions la fadeur.

La suite à une prochaine livraison.

CHOIX DE MÉDAILLES.

Voy. p. 8.



Pièce de quatre *scudi* d'or du pape Alexandre VII, sans date (au Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale).

On voit, d'un côté, le nom et les armoiries du souverain pontife; de l'autre, une caisse entr'ouverte où sont des sacs d'argent. La légende fait allusion à une parabole de l'évangile selon saint Luc : « Un homme riche avait amassé de grands biens, et il se disait : « Mon âme repose-toi, fais » bonne chère. » Mais Dieu dit à cet homme : « Insensé que » tu es, on va te redemander ton âme cette nuit; et pour » qui sera ce que tu as amassé? » *Hæc autem quæ parasti, cujus erunt?* (verset 20). Le verset suivant complète cette pensée en ajoutant : « C'est ce qui arrive à celui qui amasse des trésors pour soi-même et qui n'est pas riche en Dieu. »

Il est ingénieux d'avoir gravé sur une grosse pièce d'or une idée aussi morale. Ce ne serait certainement pas un usage peu utile d'inscrire ainsi de nobles maximes sur la monnaie, ne fût-ce que pour moraliser malgré lui le « dieu dollar. »

LE CONTE DE LA BOBINE.



Salon de 1866; Peinture. — Intérieur de la maison des Orphelines, à Katwyk (Hollande) (1), par M. J. Israëls. — Dessin de Bocourt.

A Katwyk-aan-Zee (Katwyk-sur-Mer), on voit le vieux Rhin, dompté par la main de l'homme, suivre, entre deux solides murailles, le chemin qu'elle lui a creusé, d'écluse en écluse, jusqu'à sa dernière barrière, les six couples de portes colossales par lesquelles il entre paisiblement dans la mer du Nord.

A Katwyk-aan-Zee, on voit, quand la saison est venue, le peuple entier de pêcheurs prendre la mer, afin d'aller se joindre à la flottille de barques à un seul mât et à voile carrée (les *buizen* ou *doggers*), qui part deux fois par an de Wlaardingen et de Maasluis pour faire la campagne de la grande pêche. En été, la flottille se rend au nord de l'Ecosse, d'où elle rapporte le hareng pec ou caqué, préparé à bord; en automne, c'est sur la côte de Yarmouth qu'elle va pêcher les harengs destinés à être *saurés*, c'est-à-dire desséchés et fumés dans les cheminées nommées *roussables*, par les soins des ménagères de Katwyk, de Scheveningen et des villages du littoral.

A Katwyk-aan-Zee, pourvu que le temps ne soit pas trop brumeux et qu'un navire qui passe au large vienne à se montrer à un certain point voulu de l'horizon, les anciens du pays qui ont souvenance de la leçon d'histoire nationale transmise par leurs aïeux à leurs pères, ne manquent jamais d'indiquer à qui l'ignore la place d'où l'illustre Martin Tromp mitraillait la flotte anglaise, le 8 août 1653, quand il fut tué d'un coup de mousquet. Ils disent aussi comment Michel Ruyter le vengea.

A Katwyk-aan-Zee, excepté sur le port et dans les chantiers, on voit peu de mouvement, on entend peu de bruit au dehors; mais l'activité et le bruissement du travail sont partout au dedans : là, grondant comme le flot que le reflux renvoie; ici, ne se manifestant que par un léger murmure. Exemple, ce qui se passe dans cette cellule ouverte où la charité enseigne la vie laborieuse aux orphelines de Katwyk. Elles sont trois par chambrée; l'ouvrière qui taille sur patron dans la toile, et deux couseuses. On peut jaser en travaillant, mais seulement à voix basse; le droit de parler haut dans l'atelier n'appartient qu'aux ciseaux de la coupeuse et à la bobine qui tourne sur sa broche de fer en déroulant l'aiguillée de fil. Mais, à propos de cette bobine mobile autour de son axe, il y a un conte; on me l'a dit, et je saisis cette occasion pour le redire.

Ainsi que dans le tableau de M. Josef Israëls, elles étaient trois fillettes, pensionnaires de l'orphelinat, travaillant devant la même table et demandant tour à tour du fil à la bobine. Leurs pères, veufs tous trois, ne devaient pas survivre assez longtemps aux mères défuntes pour voir les pauvres petites arriver à l'âge où les enfants se suffisent à eux-mêmes. Le premier des trois veufs, brave éclusier, avait péri en luttant contre l'une de ces terribles débâcles du Rhin et de la Meuse, qui roulent des montagnes de glace et crèvent les digues pour se faire passage à la mer. Les deux autres faisaient partie de l'équipage d'une barque qui avait sombré pendant une tourmente au retour de la grande pêche. Les orphelines, qui étaient de pieux enfants, pensaient souvent aux parents qu'elles avaient perdus, et tantôt l'une, tantôt l'autre disait à ses compagnes : « Je voudrais bien revoir mon père. » Un jour que, soupirant ensemble, elles faisaient en même temps le même vœu, voilà que la bobine, à qui l'une des ouvrières venait, par besoin d'une nouvelle aiguillée, d'imprimer le mouvement

(1) Voy., sur les maisons d'orphelins des deux sexes en Hollande, t. XXIX, 1861, p. 145 et suiv.

de rotation, se mit, non plus à faire entendre en tournant son tic tac accoutumé, mais à chanter distinctement, et sa chanson disait à peu près :

« Remplissez avec courage votre tâche de chaque jour, » — Travaillez sans relâche, et, je vous le promets, — » Quand tout le fil de la bobine aura passé dans vos doigts, » — Chacune de vous reverra ceux qu'elle a perdus. »

D'abord les trois orphelines eurent grand'peur; puis elles doutèrent de ce qu'elles avaient entendu; la plus pressée de renouveler l'épreuve se hâta d'achever son aiguillée, et, aussitôt après, elle fit tourner la merveilleuse bobine, qui articula plus distinctement encore ces mêmes paroles :

« Quand tout le fil de la bobine aura passé par vos » doigts, — Chacune de vous reverra ceux qu'elle a per- » dus. »

« Alors ce sera bientôt », se dirent-elles; car bien que le fil fût à peine entamé, quelques jours devaient suffire pour en voir la fin. C'était, du moins, ce que supposaient les trois fillettes. Elles se trompaient. Les orphelines eurent beau lutter d'agilité à la couture, bien employer tous les jours de la semaine, multiplier à l'envi les aiguillées, la bobine répétait sa chanson et la quantité de fil ne diminuait pas. Les mois, les années se passèrent; elles sortirent à l'âge voulu de l'asile, d'où on leur permit d'emporter la bobine qui ne chantait que pour elles; elles s'établirent ensemble ouvrières en couture; elles se marièrent, mais sans se séparer; elles furent mères, leurs enfants grandirent; et le fil continuait à se dérouler sans laisser voir son dernier bout. Après bien des années encore, vieilles, tremblotantes, forcées d'avoir recours aux lunettes pour coudre les chemises de leurs petits-enfants, c'est toujours l'inépuisable bobine qui leur fournissait le fil nécessaire. — Inépuisable, ai-je dit; j'ai tort : le jour vint où les trois couseuses fermèrent pour la dernière fois les yeux. Ce jour-là, la bobine se trouva vide.

Ce fil continu, c'est la chaîne de nos devoirs; on la déroule chaque jour sans en pouvoir rien diminuer jusqu'à la dernière heure. Mais, comme dit la chanson, il est bon de bien remplir sa tâche : « On revoit ceux qu'on a perdus » quand tout le fil de la bobine a passé dans nos doigts. »

LES MONTAGNES D'OISEAUX,

AUX ILES SPITZBERGEN.

Parmi les oiseaux observés aux Spitzbergen, une seule espèce y demeure, toutes les autres sont de passage. L'auteur d'un nouveau livre sur les îles du Spitzberg résume, en une page animée, les observations des voyageurs sur les oiseaux qui, chaque année, viennent en nuées épaisses s'abattre sur ces îles de l'extrême Nord (1).

A première vue, il semble que ces pauvres volatiles soient bien mal inspirés de venir coloniser une terre toute couverte de neige, de très-pauvre végétation, presque dépourvue d'insectes; mais la mer offre à ces hôtes aériens une nourriture abondante, et ils élèvent avec sécurité leurs jeunes couvées sur ses écueils et ses plages tranquilles.

Là est le goëland à l'aile blanche comme la voile d'un pêcheur, l'hirondelle qui de son vol rapide rase la surface des flots, et le pétrel qui annonce la tempête, et le stercoraire enlevant à la mouette le poisson qu'elle a pêché, et l'eider au moelleux duvet; tous tourbillonnent en nuées épaisses au-dessus de la mer et des grèves, pendant que l'oie bernache et le guillemot au plumage noir se tiennent à l'écart. Le nombre de ces oiseaux est incalculable, celui des espèces très-réduit : on en compte seulement vingt-huit.

Les oiseaux marins qui, l'hiver, habitent les côtes tempérées de l'Europe et vont pondre aux Spitzbergen, ne couvent pas indifféremment sur tous les points de l'archipel : quelques-uns, et surtout le genre *Anas*, se plaisent sur les rives basses de la grande terre; d'autres affectionnent les petites îles basses semées de flaques d'eau douce; les espèces *Sommateria mollissima* et *Sommateria spectabilis*, ainsi que la *Lestris parasitica*, couvent sur les terres basses sans tenir à l'eau douce. Ces oiseaux fréquentent exclusivement les petites îles basses, parce qu'à l'époque de la ponte elles ne sont pas exposées aux attaques du renard bleu, si fréquent sur les grandes terres. Comme leurs nids reposent à terre creusés dans le sable, les jeunes couvées seraient exposées sans défense à la dent de cet ennemi cruel; mais les eiders le savent si bien, qu'ils ne s'y établissent jamais tant qu'elles ne sont pas entièrement entourées d'eau. M. Torell a observé dès 1858 que, quand une de ces îles reste unie par les glaces à la grande terre jusqu'à l'époque de la ponte, que par conséquent le renard bleu peut y passer par ce pont naturel, elle reste inhabitée durant toute l'année. Aussi les îles basses au nord de la Nouvelle-Frise et de la Terre du nord-est, souvent entourées de glace, restent presque toujours désertes.

C'est sur les escarpements de la grande île et les rochers qui surplombent les flots, qu'il faut chercher les innombrables colonies qui ont fait donner à ces rochers le nom de *montagnes d'oiseaux*. Les nids figurent de longues lignes sur les assises en retraite; sur les accumulations de rochers, au pied des escarpements, se trouvent l'*Emberiza nivalis* et le *Mergullus alle*, tantôt par groupes isolés, tantôt en quantités énormes, mais toujours placés de manière que les couveuses soient à l'abri des attaques du renard bleu. Dans les crevasses et sous les corniches des rochers, presque verticales, s'établissent en société le *Mormon arcticus*, l'*Uria grylle*, le *Larus eburneus*, le *Larus glaucus* et la *Procellaria glacialis*. La population ornithologique des Spitzbergen n'est pas mêlée confusément : il est des rochers où domine le pétrel du Nord (*Procellaria glacialis*), le plus hardi des oiseaux de mer; sur d'autres, les mouettes (*Larus*); sur d'autres encore, l'*Alea bruennichii*. M. Malengrèn n'a vu les deux premières espèces que sur la côte occidentale, sur la Terre du nord-est. Un rocher de la baie Brandwin, par 80° 24′ de latitude nord, était occupé à la cime par les pétrels; le guillemot à miroir (*Uria grylle*) nichait sur les assises inférieures, et les pétrels au milieu jusqu'à une hauteur de 250 mètres. Sur les escarpements, où prédomine l'*Alea Bruennichii*, le *Mergullus alle* s'arrête dans la zone la plus basse jusqu'à 60 mètres; puis vient l'*Uria grylle;* le *Mormon arcticus* n'est pas nombreux sur les côtes septentrionales et couve au-dessus de l'*Uria grylle*, mais un étage plus bas que l'*Alea bruennichii*, qui occupe une grande partie de la montagne et s'y trouve en nombre immense. Pendant que les couveuses restent accroupies sur leurs œufs, les mâles forment devant les rochers des nuages d'oiseaux de toutes tailles et de toutes couleurs, dont l'agitation, le tourbillonnement, le bruit, les cris, les sifflements, sont impossibles à décrire. « Le chasseur, dit le savant naturaliste M. Charles Martins qui a vu ce spectacle, étourdi, ahuri, ne sait où tirer dans ce tourbillon vivant; il est incapable de distinguer, et encore moins de suivre l'oiseau qu'il veut ajuster. De guerre lasse, il tire au milieu du nuage; le coup part; alors le scandale est au comble : des nuées d'oiseaux, perchés sur les rochers ou

(1) *Esquisse physique des îles Spitzbergen et du pôle arctique*, par A.-Ch. Grad.

nageant sur l'eau, s'envolent à leur tour et se mêlent aux autres ; une immense clameur discordante s'élève dans les cieux; loin de se dissiper, le nuage tourbillonne encore plus ; les cormorans, immobiles auparavant sur les rochers à fleur d'eau, s'agitent bruyamment, les hirondelles de mer volent en cercle autour de la tête du chasseur et le frappent de l'aile. Toutes ces espèces, réunies pacifiquement sur un rocher isolé au milieu des vagues de l'océan Glacial, semblent reprocher à l'homme de venir troubler jusqu'au bout du monde la grande œuvre de la nature. Les femelles seules, enchaînées par l'amour maternel, se contentent de mêler leurs plaintes à celles des mâles indignés; elles restent immobiles sur leurs œufs jusqu'à ce qu'on les enlève de force, ou qu'elles tombent frappées sur ce nid qui recélait les espérances et les joies de la famille. »

Ces multitudes d'oiseaux n'ont rien à craindre de la faim, même s'ils étaient plus nombreux; la mer des Spitzbergen pourvoirait abondamment à leur subsistance. Les palmipèdes, qui prédominent, se nourrissent surtout de petits crustacés. Quant aux échassiers, au nombre de quatre espèces, les uns mangent une petite larve de diptère très-commune dans la mousse, près des mares des terres basses. Si la marée était plus riche et les insectes moins rares, d'autres échassiers pourraient aussi venir aux Spitzbergen, ceux du moins qui sont communs à l'île Melville, à la Nouvelle-Zemble et en d'autres îles polaires. M. Malengrèn a eu peine à trouver dans l'archipel quinze espèces d'insectes. Ce dénûment d'insectes, joint à l'absence d'arbres et de buissons, explique l'absence des passereaux, représentés par une espèce unique, l'*Emberiza nivalis*, ou bruant des neiges. Cet oiseau, trois espèces de bernaches et le lagopède, sont réduits à se nourrir d'herbe; mais ils sont peu communs, sauf la bernache cravant. Le lagopède passe seul l'hiver dans l'archipel. On s'étonne qu'il puisse s'y nourrir en cette saison. Sa présence, comme celle du renne, ne peut s'expliquer qu'autant que les versants des montagnes et les parties du littoral les plus exposées au vent sont libres de neige.

Pas un seul reptile n'existe aux Spitzbergen. Longtemps on a pensé aussi que les poissons manquaient dans les mers environnantes; mais des recherches plus minutieuses ont successivement augmenté cette classe de vertébrés, qui promet maintenant d'y devenir l'objet d'un commerce considérable.

Rien n'est si bas que d'être haut à qui nous est soumis.

Mme DE LAMBERT.

ALTÉRATIONS ET FALSIFICATIONS

DES ALIMENTS.

Suite. — Voy. p. 16.

LE LAIT.

Les enfants même savent que le lait, après un repos de vingt-quatre heures, se sépare en *crème*, qui surnage, et en *lait écrémé*. Passé ce temps, il ne tarde pas à subir une altération plus profonde : il fermente, il se coagule. Il en résulte un dépôt de lait caillé, au-dessus duquel se rassemble un liquide jaunâtre, légèrement sucré, qui est le *sérum* ou *petit-lait*.

Le lait naturel est presque exclusivement formé d'eau (1) unie à quelques principes, qui sont : la *caséine*, le *beurre*, le *sucre de lait* et des traces de sels minéraux.

(1) La plupart des matières organiques animales contiennent d'énormes quantités d'eau. Notre sang en renferme plus de 90 pour 100. Le corps d'un homme pesant 60 kilogrammes ne pèserait plus que 12 kilogrammes s'il était complétement desséché.

Voici l'analyse de quatre échantillons de lait provenant de vaches différentes :

	1	2	3	4
Eau	87.1	86.5	87.5	86.8
Caséine	3.4	3.4	3.3	3.4
Beurre	4.0	4.0	3.5	3,6
Sucre de lait	5.3	5.9	5.5	6.0
Sels	0.2	0.2	0.2	0.2
	100.0	100.0	100.0	100.0

On voit que le lait renferme de 86.5 à 87.5 pour 100 d'eau; sa densité ou pesanteur spécifique varie entre 1.029 et 1.033.

Si l'on a ajouté de l'eau au lait naturel, on a diminué sa densité, on l'a rendu plus léger. La détermination de

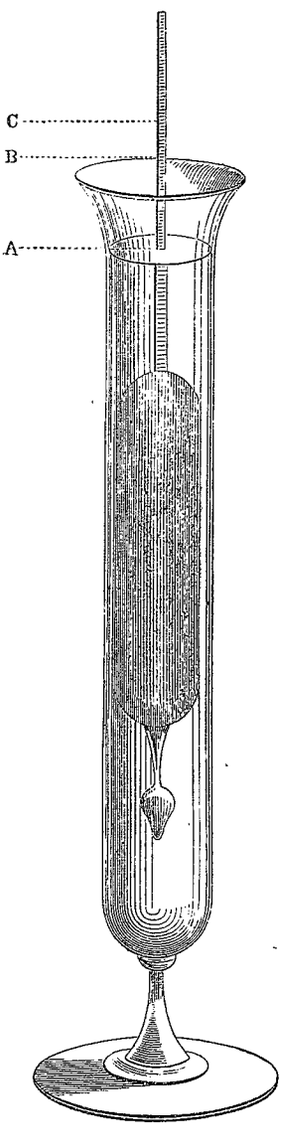


FIG. 1. — Lacto-densimètre.

A. Point correspondant à la densité normale du lait.
B, C... Points d'affleurement dans des laits plus ou moins étendus d'eau.

la densité du lait, qui peut ainsi nous instruire sur son état de pureté, s'effectue très-facilement au moyen d'un appareil des plus simples.

Il suffit de plonger dans le lait un petit aréomètre, appelé *lacto-densimètre* de Quevenne.

Si le lait est pur, la tige de l'aréomètre affleure la surface du liquide en A, point correspondant à la densité du lait normal (fig. 1); s'il est additionné d'eau, il s'enfonce

davantage dans le liquide moins dense, et le point d'affleurement est alors situé au-dessus du point A.

Il faut avoir soin d'opérer la mesure du lait à la température de 15 degrés centigrades; la densité de tous les liquides varie avec la température, et le lait marque au lacto-densimètre une division en plus ou en moins à chaque variation de 5 degrés.

La manière la plus ordinaire de falsifier le lait consiste à lui enlever une partie de la crème qu'il renferme. Le lacto-densimètre peut encore, dans ce cas, accuser la fraude; mais il est préférable de mesurer directement la quantité de crème contenue dans le lait, au moyen du *lactomètre* ou *crémomètre*.

Cet instrument (fig. 2) se compose d'un tube de verre

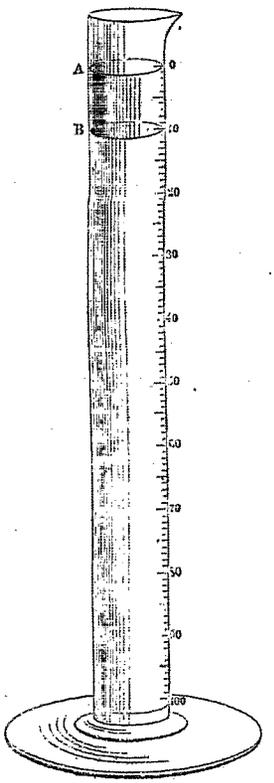


Fig. 2. — Lactomètre ou crémomètre (1).

A, B. Couche de crème rassemblée à la partie supérieure du lait. — Cette figure nous représente un lait renfermant 10 p. 100 de crème.

à pied, de 17 centimètres de hauteur. Un trait circulaire A indique sur le tube une capacité connue. Ce trait est le zéro de l'échelle graduée qui est gravée sur la paroi extérieure de l'appareil. L'intervalle compris entre chaque division correspond à un volume 100 fois plus petit que la capacité totale du tube.

On remplit le tube de lait jusqu'au point zéro, et on abandonne le tout à un repos de vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, la crème s'est séparée du liquide; elle y forme, à la partie supérieure, une couche épaisse qui occupe un certain nombre de divisions. La ligne de démarcation des deux couches est très-sensible, et si la base B du cylindre formé par la crème correspond à la ligne 10, il est évident que le lait renferme 10 pour 100 de crème, puisque chaque division, comme nous l'avons dit, est égale à un centième du volume total.

(1) Le crémomètre et le lacto-densimètre, accompagnés d'un thermomètre et d'une instruction, se vendent au prix de 11 francs environ. Le lacto-densimètre seul coûte 3 francs; le crémomètre seul, 4 francs.

Le lait pur du commerce doit fournir assez de crème pour marquer au moins 10 degrés au lactomètre; un chiffre inférieur serait l'indice d'une fraude. Faisons toutefois remarquer que le lait d'une même vache peut offrir de sensibles différences de composition, suivant les moments de la traite : la proportion de crème va croissant à mesure que la mamelle se vide, et à la fin de la traite, elle atteint le chiffre de 20 ou 21 pour 100.

On voit que ces procédés sont extrêmement simples; mais ils ne sont malheureusement pas très-précis, et il faut se garder d'attacher une trop grande importance à l'épreuve du lacto-densimètre. Dans le cas où l'appareil indique une fraude, il est nécessaire de déterminer, par le procédé suivant, la quantité d'eau contenue dans un échantillon de lait, afin de vérifier les résultats signalés par cet instrument.

On pèse une petite capsule de porcelaine vide. On la remplit ensuite du lait suspect. On pèse de nouveau, et la différence des deux poids donne le poids du lait ajouté. Cette petite capsule est chauffée au bain-marie jusqu'à ce que toute l'eau contenue dans le lait soit évaporée, et jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un résidu solide, cassant, parfaitement sec. Le poids de ce résidu, déterminé à la balance, retranché du poids du lait employé, donne exactement la quantité d'eau que contient celui-ci. 100 grammes de lait naturel et pur, soumis à une dessiccation complète, devront laisser un résidu pesant de 12gr.5 à 13gr.5, ce qui indique 86gr.5 à 87gr.5 pour 100 d'eau.

Nous pouvons savoir par cette méthode si un lait a été additionné d'eau; mais il faut poursuivre notre examen, et découvrir les matières qui ont pu être employées pour dissimuler la fraude. Les faiseurs de pseudo-lait cherchent à simuler la crème en rétablissant l'opacité du lait naturel, en masquant la teinte bleuâtre du lait écrémé, ou en relevant sa saveur légèrement aromatique par un grand nombre de substances les plus diverses : la farine, la dextrine, l'amidon; l'infusion de son, de riz; la gomme, la gélatine, la cassonade, les blancs d'œufs, le jus de réglisse, l'extrait de chicorée, la teinture de pétales de soucis, les carottes cuites au four, etc., etc., ont été employés à cet usage. Enfin, des industriels habiles ont fabriqué de toutes pièces du lait artificiel avec de l'eau et des cervelles d'animaux!

Hâtons-nous de dire, pour ne pas effrayer nos lecteurs, que ces audacieuses falsifications sont rares; mais comme elles peuvent malheureusement se présenter, nous indiquerons sommairement les moyens de les reconnaître.

Si l'on verse quelques gouttes de teinture d'iode dans un lait qui renferme des matières féculentes, de l'amidon, de la dextrine, ou du son infusé, le liquide prend immédiatement une coloration bleue violacée, très-apparente.

La gomme et la dextrine donnent au lait une viscosité inaccoutumée; de l'alcool versé dans le sérum provenant d'un tel lait y détermine un trouble abondant, un précipité très-sensible. Si le lait renferme de la gélatine, le sérum extrait donne un précipité par l'addition d'une infusion de noix de galle.

Le sucre communique au lait une saveur insolite, et détermine une fermentation qui se produit à la température de 25 degrés, dans un espace de deux ou trois heures; ce qui n'a pas lieu avec le lait pur.

Si l'on filtre une petite quantité de lait à travers une toile fine, et si le sérum, passant à travers la toile, possède une nuance jaune foncée, le lait a été probablement altéré par l'extrait de chicorée, le caramel ou la teinture de pétales de souci.

Enfin, si le lait que vous examinez était fabriqué au moyen de cervelles d'animaux, l'inspection microscopique

vous dévoilerait facilement, dans la fausse crème, la présence de molécules organiques n'ayant aucun rapport avec les globules du lait naturel.

Voici, d'ailleurs, ce qui s'offre à l'œil de l'observateur quand il regarde, à travers un bon microscope, une goutte de lait naturel et une goutte de décoction de cervelle (fig. 3, 4, 5).

Ne croyez pas que nous ayons encore épuisé le sujet des dangers qui vous menacent quand vous faites acheter du lait dans les marchés de nos villes. Si l'on ne vous livre pas du lait falsifié, on peut vous vendre du lait altéré, et c'est contre quoi il est encore utile de vous mettre en garde.

Les altérations spontanées du lait sont favorisées par la température élevée des jours d'été et, au dire de quelques chimistes, par l'état électrique de l'atmosphère : le lait, dans ce cas, s'aigrit et tourne facilement par l'ébullition. Le marchand, qui peut perdre par ces altérations une grande quantité de marchandise, essaye de les prévenir par l'addition de bicarbonate de soude; addition peu dan-

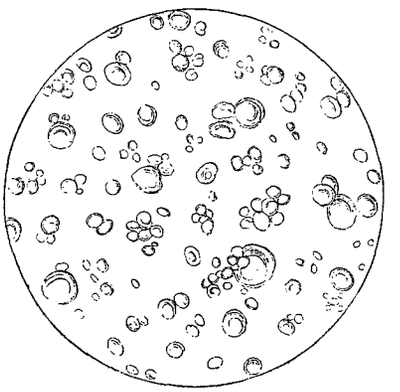


Fig. 3. — Lait pur vu au microscope.

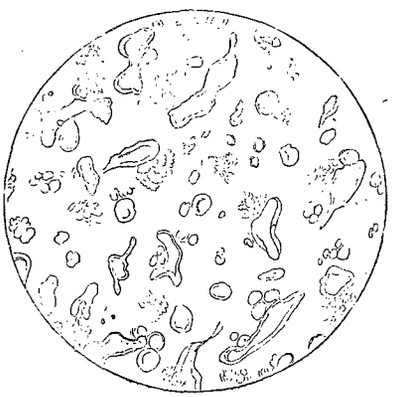


Fig. 4. — Lait fabriqué avec de la cervelle de veau.

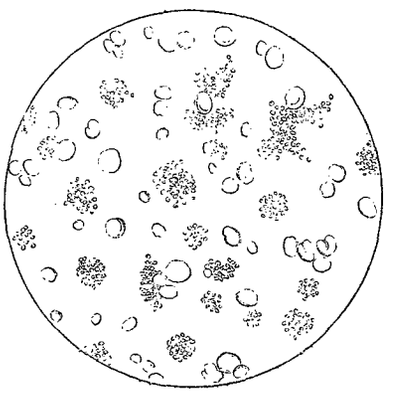


Fig. 5. — Lait d'une vache malade.

gereuse, mais toujours désagréable. La présence de ce sel se reconnaîtra en séparant le sérum du lait, et en le faisant évaporer à sec au bain-marie. Quelques gouttes de vinaigre versées sur le résidu y détermineront un dégagement de gaz acide carbonique qui s'effectuera avec une vive effervescence.

L'état de santé des animaux, la manière dont ils sont nourris, influent aussi sur les qualités du lait.

Les vaches sont sujettes à une maladie connue vulgairement sous le nom de *cocotte;* elles fournissent alors un lait corrompu qui présente à l'inspection microscopique (fig. 5) des globules agglutinés, muqueux, et qui entre très-rapidement en putréfaction.

TOUT CE QUI PASSE DANS LA TÊTE
DE LA VIEILLE GRAND'MÈRE (1).

Et Willy, mon premier-né, il est mort, dites-vous, petite Annie? Rose et blanc, et solide sur ses jambes, c'est lui qui a l'air d'un homme!

Et la femme de Willy a écrit? Elle n'eut jamais bien bonne tête, ce ne fut jamais la femme qu'il fallait à Willy; mais il ne voulut pas m'écouter. Car, voyez-vous, Annie, son père à elle n'était pas un homme à économiser; il n'avait pas une tête aux affaires, et il s'enivra jusqu'à se mettre au tombeau. Jolie vraiment, oh! bien jolie! mais j'étais pour ma part opposée à ce mariage. Oh! oui, mais il ne voulut pas m'écouter.

Et ainsi Willy, dites-vous, est mort?

Willy, ma beauté, mon premier-né, la fleur de mon troupeau; jamais un homme ne put le jeter par terre, car c'était un rocher que Willy.

— Voilà une jambe pour un enfant de huit jours! me dit le docteur; et il jurait qu'il n'y avait pas un pareil enfant, cette année-là, dans vingt paroisses à la ronde

Robuste de poignets et solide sur ses jambes, mais tranquille de la langue!

J'aurais dû partir avant lui, je m'étonne qu'il soit parti si jeune; je ne veux pas pleurer sur lui : je n'ai plus longtemps à rester; peut-être même le verrai-je plus tôt que je ne l'aurais vu, car il vivait bien loin de moi.

Pourquoi me regardez-vous, Annie? Vous croyez que je suis dure et froide; mais tous mes enfants sont partis avant moi, et je suis si vieille! je ne peux pas pleurer pour Willy, pas plus que je peux pleurer pour les autres;

(1) Traduit de Tennyson, poëte lauréat de l'Angleterre, par Émile Montégut, écrivain moraliste.

seulement, à votre âge, Annie, j'aurais pleuré avec les meilleurs.

Car je me rappelle une querelle que j'eus avec votre père, ma chérie, tout cela pour une méchante histoire qui me coûta plus d'une larme. Je veux dire votre grand'père, Annie; cela me valut un monde de chagrins; il y a soixante-dix ans, mon bijou, il y a soixante-dix ans.

Car Jenny, ma cousine, était venue ici, et je savais, mais je n'en disais rien. Et elle, la voilà qui vient et se met à me calomnier, la vile petite menteuse; mais la langue est un feu, vous savez, ma chérie, la langue est un feu.

Et le curé prit cela pour texte de son sermon cette semaine-là, et il dit qu'un mensonge qui est une demi-vérité est toujours le plus noir des mensonges; qu'un mensonge qui est tout mensonge peut être accosté et combattu à mort, mais qu'un mensonge qui est en partie une vérité est une chose bien plus difficile à combattre.

Et Willy n'était pas descendu à la ferme depuis une semaine et un jour, et toutes les choses semblaient à moitié mortes, quoiqu'on fût au milieu de mai. Jenny me calomnier, moi qui savais ce que Jenny avait été! Mais salir quelqu'un, Annie, cela ne peut jamais vous rendre propre vous-même.

Et je pleurai à m'en rendre aveugle, et un beau soir, sur le tard, je grimpai jusqu'en haut de l'enclos, et je me plantai devant la porte, sur la route. La lune, comme une meule qui a pris feu, se levait sur la vallée, et whit, whit, whit, dans le buisson, derrière moi, gazouillait le rossignol. Tout à coup il s'arrêta; voilà que par la porte de la ferme passait Willy, il ne me voyait pas, avec Jenny pendue à son bras. Moi je bondis sur la route, et je dis je ne savais trop quoi. Ah! il n'y a pas de fous pareils aux vieilles gens; cela me met encore en colère maintenant.

Willy se tint droit comme un homme, et ses regards disaient sa pensée; et Jenny, la vipère, me fit une révérence moqueuse et s'en alla. Et je lui dis: — Séparons-nous. Dans cent ans, tout cela, tout cela sera bien égal; vous ne pouvez pas m'aimer du tout, si vous ne m'aimez pas pour mon bon renom.

Et il retourna, et je vis ses yeux tout humides à la douce clarté du clair de lune. — Chérie, je vous aime si bien que votre bonne renommée est la mienne aussi. Et en quoi est-ce que je m'inquiète de Jeanne, qu'elle parle de vous bien ou mal? Mais marions-nous tout de suite, nous deux nous serons heureux toujours.

— Nous marier, Willy! dis-je; mais il faut que je vous dise ma pensée : j'ai peur que vous n'écoutiez des contes, que vous ne soyez jaloux, et méchant, et bourru. — Mais il se retourna, et m'enlaça dans ses bras, et me répondit : — Non, amour, non. — Il y a soixante-dix ans de cela, mon bijou, il y a soixante-dix ans.

Ainsi Willy et moi nous fûmes mariés. Je portais une robe lilas, et les sonneurs sonnaient de bon cœur, et il donna aux sonneurs une couronne; mais le premier enfant dont je fus grosse mourut avant d'être né : la vie est ombre et soleil, petite amie; la vie est fleur et épine.

Ce fut la première fois aussi que je pensai à la mort. Là était couché le doux petit corps qui n'avait jamais respiré un souffle. Je n'avais plus pleuré, petite Annie, depuis que j'étais devenue femme; mais je pleurai comme un enfant ce jour-là, car le baby avait défendu sa vie.

Sa chère petite figure était convulsionnée comme de colère ou de souffrance; je regardai le tranquille petit corps, ses combats avaient été inutiles. Je ne puis pas pleurer pour Willy, je le verrai un autre matin; mais je pleurai comme un enfant pour l'enfant qui était mort avant d'être né.

Mais il me remontait, mon bon homme, car c'était bien rare quand il me disait non : il était affectueux, affectueux comme un homme; comme un homme aussi il voulait faire sa volonté. Jamais jaloux, ah! non, ce n'est pas lui qui l'eût été; nous passâmes plus d'une heureuse année, et il mourut, et je ne pus pleurer : mon temps me semblait si près, à moi aussi!

Mais j'aurais souhaité que la volonté de Dieu eût été de me faire mourir, moi aussi, alors : je commençais à être un peu fatiguée, et j'aurais bien volontiers dormi à son côté; et cela, c'était il y a dix ans, et même plus, si je me rappelle bien; mais pour les enfants, Annie, je les vois encore tous autour de moi.

Je vois encore Annie, qui me laissa à deux ans, tapotant par-dessus les tables; elle tapote, ma petite Annie à moi, une Annie comme vous; elle tapote sur les tables, elle va et vient comme elle veut, pendant qu'Harry est dans le préau et Charlie labourant sur la hauteur.

Et Harry et Charlie, je les entends aussi : ils chantent à leur chariot; souvent je les vois apparaître à la porte, comme dans une manière de doux rêve. Ils viennent et s'assoient près de ma chaise, ils tournent autour de mon lit; je ne suis pas toujours certaine s'ils sont vivants ou morts.

Et cependant je sais de toute vérité qu'il n'y en a pas un de vivant; car Harry partit à soixante ans, votre père à soixante-cinq, et Willy, mon aîné, à près de soixante-dix; je les ai tous connus tout petits, et maintenant ils sont des vieillards.

Maintenant mon temps est un temps de paix : c'est bien rarement que je m'afflige; mais le plus souvent je me vois assise chez nous, dans la ferme de mon père, à la veillée, et les voisins viennent, et rient, et bavardent, et moi je fais comme eux; souvent je me surprends à rire de choses qui ne sont plus depuis longtemps.

Assurément, comme dit le prédicateur, nos péchés devraient nous rendre tristes; mais mon âge est un âge de paix, et nous devons espérer en la grâce de Dieu : c'est Dieu et non l'homme qui sera notre juge à tous lorsque la vie cessera, et le message qui est dans ce livre, Annie, est un message de la paix.

Et la vieillesse est un temps de paix; ainsi elle doit être libre de peines. Heureuse a été ma vie; cependant je ne voudrais pas la revivre. Il me semble que je suis un peu fatiguée et que je me reposerais volontiers, et c'est tout; seulement, à votre âge, Annie, j'aurais pu pleurer comme les meilleurs.

Ainsi Willy est parti, ma beauté, mon premier-né, ma fleur? Mais comment pourrais-je pleurer sur Willy? Il n'est parti que pour une heure, parti pour une minute, mon fils, comme s'il avait passé de cette chambre dans l'autre côté; moi aussi, je serai partie dans une minute. Quel temps me resterait-il pour être affligée?

Et la femme de Willy a écrit? Elle n'eut jamais une bien bonne tête. Portez-moi mes lunettes, Annie; loué soit Dieu! j'ai gardé mes yeux. Ce n'est pas grand'chose que vous perdrez lorsque je partirai de ce monde; mais restez avec la vieille femme maintenant : vous ne pouvez avoir longtemps à rester.

LES COURANTS DE LA MER.

Voy. t. XXXI, 1863, p. 262; — t. XXXIV, 1866, p. 238; et t. XXXV, 1867, p. 8.

Courants de l'océan Indien. — Les tièdes eaux de cet océan, fermé au nord par des contrées tropicales, forment de larges courants, moins nettement limités que le Gulf-Stream, mais dont les principales branches sont cependant bien connues des navigateurs. Le courant de Mozambique

se porte vers la côte d'Afrique et la prolonge jusqu'au cap de Bonne-Espérance, où il prend le nom de courant de Lagullas. Il est très-rapide dans ces parages, où les vents violents qui soufflent fréquemment dans une direction opposée rendent la mer monstrueuse. C'est à cette circonstance qu'il faut surtout attribuer le nom de cap des Tempêtes (*Cabo Tormentoso*) donné d'abord par Barthélemy Diaz au cap de Bonne-Espérance.

Un autre courant sort des mers de l'Inde par le détroit de Malacca, où, grossi par les courants chauds de Chine et de Java, il pénètre dans le Pacifique, qu'il traverse en présentant les plus remarquables analogies avec le Gulf-Stream. Il se dirige vers la partie nord de cet océan, et son influence s'étend jusqu'aux îles Aléoutiennes dont il adoucit le climat, aussi brumeux que celui de Terre-Neuve.

Un troisième courant chaud, indiqué par les baleines, prend sa source dans l'océan Indien et se dirige au sud, à mi-distance entre l'Afrique et l'Australie.

Ces énormes courants emportent un immense volume d'eau, remplacée, ainsi que la couche liquide annuellement évaporée, par les courants polaires, qu'on voit parfois charrier des glaces jusque par 40 degrés sud. Deux de ces courants sont situés de chaque côté du dernier courant chaud que nous avons signalé.

Courants de l'océan Pacifique. — Le trajet du grand courant dont nous avons déjà parlé, n'a pu être encore déterminé dans toute son étendue. Les habitants des îles Aléoutiennes, où l'on ne trouve point d'arbres, se servent pour construire leurs canots et leurs ustensiles domestiques du bois que la mer jette sur leurs côtes, et ils trouvent parmi ces débris des tronçons de camphrier ou d'autres arbres de la Chine et du Japon. Ce seul fait prouve l'existence du courant qui traverse le Pacifique dans cette direction. Les Japonais l'appellent *Kuro-Siwo* ou courant noir, à cause de la couleur bleue foncée de ses eaux.

Un contre-courant froid, analogue à celui qui passe entre le Gulf-Stream et l'Amérique, descend le long des côtes orientales d'Asie. Il a aussi donné lieu à l'établissement de pêcheries importantes sur la côte du Japon, où la pêche est presque aussi abondante qu'à Terre-Neuve.

Sur les côtes de la Californie et du Mexique, un courant sud rappelle la branche du Gulf-Stream qui se dirige vers les îles du Cap-Vert; et de même qu'on rencontre, à l'ouest de ce dernier courant, l'immense amas d'herbes flottantes et de bois de dérive connu sous le nom de mer des Sargasses, on a découvert une vaste étendue de mer, située aussi à l'ouest du courant qui suit les côtes de la Californie, et servant de réceptacle au Pacifique septentrional.

Le courant de Humboldt, découvert par ce savant illustre, porte jusqu'à l'équateur les eaux froides des hautes latitudes australes, et rafraîchit le climat brûlant des côtes du Chili et du Pérou.

Un grand courant d'eaux chaudes descend encore des régions intertropicales du Pacifique vers la zone tempérée. C'est entre ce courant et le courant de Humboldt qu'on a remarqué un vaste espace de mer, d'un aspect étrange, resté presque inconnu jusqu'à l'époque où les voyages de l'Australie dans l'Amérique du Sud en ont fait un lieu de passage. Les navigateurs qui le traversent le décrivent comme un morne désert, privé des signes de vie, dans l'air comme dans les eaux. On n'y rencontre jamais de baleines, et les oiseaux de mer qui suivent le navire disparaissent à son approche. Le mystérieux contraste de cette région désolée avec l'exubérance de vie qu'on observe au centre du Pacifique, rappelle les grands déserts de l'Asie et de l'Afrique situés près des contrées où la prodigieuse abondance de la végétation entretient la vie d'êtres innombrables, ou même, s'il nous est permis de porter si loin nos regards, ces espaces vides que le télescope nous découvre au milieu des splendeurs de la Voie lactée.

L'OR ET LE BLÉ.

L'Orge disait au Froment :

— Allons au pays de l'Or; nous y serons bien.

Le Froment répondit :

— Orge, mon ami, ta moustache est longue, mais ta sagesse est courte. Ce n'est pas à nous à aller chercher l'Or, mais à l'Or de venir nous trouver, et, ne te mets pas en peine, il viendra.

DÉSINTÉRESSEMENT DE REBOUL [1].

Reboul était pauvre. Sa simplicité désintéressée, dit son biographe [2], doit être mise en pleine lumière. A la fin de décembre 1844, le maire de Nîmes le fit appeler et lui demanda si une position plus en harmonie avec les besoins de son esprit ne lui conviendrait pas, et lui proposa la place de bibliothécaire de la ville qui allait devenir vacante. Reboul, préoccupé avant tout des services qu'il pouvait rendre au milieu des siens, et voulant garder la dignité de sa vie dans une inviolable intégrité [3], refusa les offres du maire de Nîmes. Il ne songea pas même à s'en faire un mérite auprès de ses amis : ils n'en surent rien. Deux gouvernements lui proposèrent le ruban de la Légion d'honneur : il refusa simplement, et regretta le bruit qui suivit son refus. « Deux sortes de gens, ajoute le biographe, sont toujours prêts à tout accepter : ceux qu'aucune conviction n'arrête et ceux qui ont peur. »

IMPUISSANCE DE L'IMAGINATION HUMAINE,

COMPARÉE A LA FÉCONDITÉ DE LA NATURE [4].

L'homme, pendant son séjour sur la terre, puisant sur cette planète l'origine — ou tout au moins la forme — de ses connaissances actuelles, la nature de ses idées, le principe de ses impressions, les éléments de sa puissance imaginative, se trouve dans l'impossibilité absolue de créer les plus modestes nouveautés en dehors du cercle de ses observations. Il ne peut ni s'affranchir des impressions terrestres, ni puiser des éléments de puissance dans l'inconnu. Tout ce qu'il entreprendra, serait-il porté sur la témérité la plus hardie de l'imagination la plus aventureuse, sera toujours essentiellement terrestre; et si, lâchant les rênes à son aveugle coursier, cette imagination désordonnée prétend s'envoler dans l'insondable à la recherche d'êtres nouveaux, nous la verrons bientôt s'enfoncer dans les ténèbres du chaos, et ne faire apparaître que des monstruosités chimériques, que la nature est fort loin d'absoudre. Cette impuissance fatale de l'esprit humain est encore relativement accrue, et singulièrement

(1) Voy. une notice sur ce poëte, t. XXXIII, 1865, p. 120.

(2) M. Poujoulat, *Lettres de Jean Reboul de Nîmes*. Paris, 1866.

(3) Allusion aux opinions politiques du poëte.

(4) Notre collaborateur M. Flammarion a publié un livre intitulé : *les Mondes imaginaires et les Mondes réels*. Nous extrayons de la préface et des conclusions de cet ouvrage quelques passages destinés à donner une idée de l'immense distance qui sépare la fécondité de la nature de celle de l'imagination. Ce livre est divisé en deux parties : la première est un aperçu de l'astronomie pittoresque de chaque Monde; la seconde fait la revue de toutes les théories humaines imaginées sur les habitants des astres.

stérilisée, par la tendance universelle de la nature à tout diversifier, par cette loi qu'elle semble s'être imposée à elle-même de ne jamais donner le jour à deux êtres identiques; comme si elle avait résolu de tenir éternellement levés l'étendard de sa richesse inépuisable et le témoignage de sa puissance infinie.

Elle est pourtant bien téméraire, cette folle du logis, dont les ailes diaprées palpitent d'une impatience indomptable; elle est pourtant bien vive et bien rapide, la blonde déesse, dont les lèvres, en se penchant à la fontaine de Jouvence, y puisèrent une jeunesse sans fin! Quelle raison pourrait suivre l'imagination, aux caprices sans nombre, dans son vol illimité à travers les sphères inconnues? Et quel regard pourrait atteindre les bords de ces royaumes mystérieux où la transporte son ardent essor? Soit qu'elle prenne pour point de départ le terrain solide du savoir, et que, le frappant du pied, elle s'élance franchement dans les airs; soit qu'elle se laisse bercer par les songes, et que, portée sur des flocons de nuages, elle suive au gré des vents capricieux une marche irrégulière, elle ne connaît aucune borne à sa témérité, et voyage à sa fantaisie dans des régions imaginaires jusqu'au moment où, se souvenant de sa propre existence, elle cherche à se reconnaître et suspend son vol. Parfois même, oublieuse d'elle-même et emportée par la seule curiosité, elle continue indéfiniment ses excursions sans but, et vole pour le seul plaisir de planer dans l'espace. Souverainement libre, audacieuse et téméraire, on la voit peupler le vide et créer des mondes. Rien ne l'arrête; elle ne connaît aucun obstacle; lois ou forces s'annulent à ses yeux. Créer, c'est faire de rien; elle a la prétention de créer. Existence, vie, intelligence, pensée, elle croit pouvoir tout cela. Substance et forme, tout lui paraît soumis. Elle ne tient compte d'aucune réserve; clarté ou ténèbres, chaud ou froid, grandeur ou petitesse, poids ou légèreté, magnificence ou laideur, rouge ou bleu, peu lui importe. Son caprice seul existe; c'est lui qui donne l'existence et la vie à tous les êtres qu'elle enfante; et les fantômes se forment à son souffle, comme ces bulles légères et multicolores qu'une main enfantine fait échapper dans les airs.

Une liberté si grande l'aura-t-elle élevée au-dessus de la nature, dont l'action paraît enchaînée aux éléments et aux forces dont elle dispose? La puissance sans égale dont elle est douée lui aura-t-elle permis de s'exercer à quelque création merveilleuse et sans précédentes? Les faits répondent. L'imagination reste encore au-dessous de la réalité : elle transforme un type, elle transfigure une image; elle ne crée pas. C'est que, dans le domaine de *l'imagination même*, la vision de l'homme est *limitée*, et qu'elle ne saurait s'élever au delà de la sphère formée soit par l'observation directe des choses qui existent autour de nous, soit par les inductions tirées de ce spectacle. L'empire de la création, au contraire, est *infini;* il enveloppe cette sphère dans tous les sens, comme l'Océan enveloppe un grain de poussière perdu au sein de ses eaux.

LE *PYROPHORUS NOCTILUCUS.*

Les plus célèbres insectes du genre *Pyrophorus* (porte-feu), les *Pyrophorus noctilucus*, abondent à la Havane, à la Guyane, dans le nord du Brésil. Leur lumière provient de deux taches sur les côtés du corselet, et aussi des anneaux de l'abdomen; elle est assez vive pour permettre de lire à petite distance.

Les Indiens les attachent sur leurs orteils pour se guider la nuit dans les sentiers des bois. Ils les capturent en balançant en l'air des charbons incandescents au bout d'un bâton, ce qui prouve que la lueur qu'ils répandent est pour eux un appel.

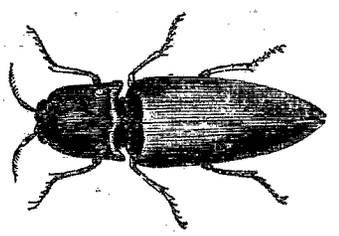
On les renferme dans de petites cages de fil métallique, on les nourrit de morceaux de canne à sucre, et on les baigne deux fois par jour; ce bain est indispensable à leur santé et remplace pour eux les rosées du soir et du matin. La nuit, ils s'élèvent par milliers à travers les feuillages.

Lors de la conquête espagnole, une troupe nouvellement débarquée, et en hostilité avec les premiers arrivants, crut voir les mèches d'arquebuses prêtes à faire feu et n'osa engager le combat.

Ces insectes deviennent des bijoux vivants, d'un bien autre éclat que les pierres précieuses.

On les introduit, le soir, dans de petits sacs en tulle léger qu'on dispose avec goût sur les jupes. Il en est d'autres à qui on passe sans les blesser une aiguille entre la tête et le corselet, et on la pique ensuite dans les cheveux pour maintenir la mantille, en les entourant de plumes d'oiseau-mouche et de diamants, ce qui forme une éblouissante coiffure.

Voici quelques détails que nous empruntons à ce sujet à M. Chenut : « Ces insectes servent de jouet aux belles dames créoles de la Havane, où ils sont appelés *cucujos.* Souvent, par un charmant caprice, elles les placent dans les plis de leur blanche robe de mousseline, qui semble alors réfléchir les rayons argentés de la lune, ou bien elles les fixent dans leurs beaux cheveux noirs. Cette coiffure originale a un éclat magique, qui s'harmonise parfaitement avec le genre de beauté de ces pâles et brunes Espagnoles. Une séance de quelques heures, dans les cheveux ou sous les plis de la robe d'une señora, doit fatiguer ces pauvres insectes, habitués à la liberté des bois. Cette fatigue se révèle par la diminution ou la disparition passagère de la lumière qu'ils émettent; on les secoue, on les taquine pour la ramener. Au retour de la soirée, la maîtresse en prend grand soin, car ils sont extrêmement délicats. Elle les jette d'abord dans un vase d'eau pour les



Le Pyrophore noctiluque.

rafraîchir; puis elle les place dans une petite cage où ils passent la nuit à jouer et à sucer des morceaux de canne à sucre. Pendant tout le temps qu'ils s'agitent, ils brillent constamment, et la cage, comme une veilleuse vivante, répand une douce clarté dans la chambre. »

Leurs larves se trouvent à l'intérieur du bois; c'est ce qui explique comment, au milieu du siècle dernier, le peuple du faubourg Saint-Antoine fut agité d'une frayeur superstitieuse, des cucujos, sortis de morceaux de bois des îles, s'étant répandus la nuit dans un atelier.

Aux Indes et en Chine, les femmes se servent pour orner leur coiffure ou pour pendants d'oreilles de coléoptères nommés *richards* ou *buprestes*, qui ne sont pas lumineux, mais qui ont de belles couleurs métalliques (1).

(1) Maurice Girard.

LE RENARD.

Voy. t. IX, 1841, p. 185.



Le Terrier du Renard. — Dessin de Freeman.

Le renard est un chasseur et un coureur de premier ordre. S'il recherche encore le miel et les raisins, c'est comme friandise; s'il déterre et mâche quelques racines, c'est pour amuser sa faim en attendant mieux; s'il habite un domicile souterrain, c'est qu'il n'a pas la taille et la force du loup.

Le renard est moins bien armé que le blaireau pour se creuser un terrier; mais à la médiocrité des instruments il supplée par la supériorité de l'intelligence. S'il n'est pas aussi bon maçon, il prend sa revanche en se montrant meilleur architecte. Le plus souvent il laisse à d'autres le soin de dégrossir la besogne; il se contente de l'achever, de la perfectionner. Quand il veut s'établir dans un canton, il visite tous les terriers de lapins qui s'y trouvent, et, après un examen minutieux et répété de leur situation, de leurs dispositions intérieures, il s'approprie celui qui lui convient le mieux; alors il l'élargit, l'accommode à ses besoins, l'arrange à son goût. Quand la demeure du blaireau le tente (il sait qu'il la trouvera toute prête, faite à sa taille, avec des retraites, des chambres reculées qui plaisent à sa prudence), il s'ingénie, dit-on, à en chasser le propriétaire : spéculant sur la propreté bien connue de ce bourgeois casanier, il lui salit un beau matin l'entrée de son logis, le lendemain réitère, chaque jour y retourne; c'est par ce vilain tour qu'il commence sa tournée. L'autre d'abord nettoie, prend patience, puis, lassé de tant d'importunité, cède la place. Quelquefois il n'est pas encore satisfait de sa retraite, il craint d'y être bloqué; alors il y pratique une porte de derrière, une sortie secrète pour s'échapper en cas de péril. On en a vu pousser encore plus loin les précautions : l'un d'eux, au dire de M. Jesse, avait placé l'entrée de sa demeure de telle sorte que, pour y parvenir, il était obligé de se laisser glisser le long d'un véritable précipice, jusque sur une pointe de pierre projetée en avant; ce bloc de rocher lui servait ensuite de sentier pour arriver jusqu'à son repaire. Mais ce n'est pas tout que d'avoir un asile commode et sûr; le renard n'y vit pas en reclus : il s'y repose, s'y réfugie, y dort à son aise; mais la plus grande partie de sa vie se passe au dehors; le plus souvent il chasse à l'af-

fût, il chasse à courre. Aussi s'occupe-t-il de l'extérieur avec autant de soin que de l'intérieur de son domaine : il en étudie, il en surveille les alentours; il s'enquiert des haies touffues, des lieux couverts, des arbres creux où il se dérobera dans l'occasion. Constamment sur ses gardes, il inspecte, il observe, il reconnaît sans cesse le pays; il est peut-être encore plus éminent comme stratégiste que comme architecte.

Tant de circonspection justifie bien la réputation de finesse dont, en tout temps, a joui le renard. Les fabulistes ont eu le droit d'en faire le symbole de la malice, de la fourberie, parce que, sous ce masque à museau pointu, c'est l'homme qu'ils ont voulu mettre en scène; mais l'animal est naïf et sincère en tout ce qu'il fait; il est respectable jusque dans ses ruses; il obéit à la nature, qui se montre toujours sérieuse et sage dans tous ses ouvrages, qui fait des poëmes de toute sorte, à l'exception de la comédie. Obligé pour vivre de surprendre sa proie et d'éviter lui-même les surprises, il fallait bien que le renard fût adroit : aussi l'est-il à un rare degré. Voyez-le marcher : *il s'arrête à chaque instant*, la tête haute, l'oreille dressée, pour écouter; au moindre bruit, il rebrousse chemin ou se blottit. Rencontre-t-il sur sa route une eau couverte de glace, il se tâte, l'éprouve du bout de la patte avant de s'y engager, et si la glace ne lui paraît pas assez solide, il se retire et va passer ailleurs. Quand il s'approche de sa proie, il se fait si léger qu'à peine entend-on remuer une herbe, à peine ses pas sont-ils marqués sur la terre molle; il se couche, il rampe, puis bondit tout à coup. S'il s'est aperçu que l'homme a remarqué son terrier, vite il déménage, il quitte le pays pour en chercher un plus sûr. Peut-être nous objectera-t-on le grand nombre de renards que l'on détruit en les prenant au piége; nous-même, à quatre lieues de Paris, dans une portion assez restreinte de la forêt de Montmorency, nous en voyons prendre tous les ans jusqu'à vingt et vingt-cinq par un garde zélé. Mais nous ferons observer que c'est au mois d'avril, au moment où ils ont des petits, qu'on a soin de leur tendre des piéges : la nécessité de nourrir leur famille pousse les parents à se départir de leurs précautions ordinaires; la mère surtout devient hardie : elle pressent le danger; elle recule d'abord; mais, émue par les cris plaintifs de ces huit ou dix bouches affamées qui se tournent vers elle, elle se décide, se hasarde et se fait prendre. Quant aux jeunes, ils ne savent rien du monde, vont sans crainte, et leur premier pas les mène à la mort. En tout autre temps, les renards éventent les piéges et les évitent. On en a vu rester jusqu'à quinze jours enfermés dans leur terrier, et n'en sortir qu'à la dernière extrémité, ne s'exposant à mourir que déjà presque morts de faim; d'autres ont su ne laisser que leurs ongles dans le piége. Si, par hasard, un lapin ou quelque autre bête fait jouer la détente et se prend à sa place, le prisonnier profitera de l'heureuse chance; jugeant que l'effet de la machine est produit, il n'hésite plus, il passe.

Citons quelques faits particuliers, qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'intelligence distinguée des renards. Le voyageur Steller, qui avait été jeté par un naufrage dans l'île de Behring avec quelques compagnons, raconte ainsi les tours que leur jouaient ces animaux : « Ils étaient si ingénieux dans leurs vols, qu'ils roulaient au loin nos tonneaux de provisions, et en retiraient ensuite les viandes avec tant de dextérité que nous ne pouvions croire qu'on pût leur en attribuer le larcin. Si nous mettions dans une fosse profonde les produits de nos chasses, ils parvenaient toujours à les déterrer; et si, au contraire, nous les placions sur un pieu très-élevé, ils fouillaient la terre et renversaient notre rustique colonne avec tout ce qu'elle supportait. »

Willis rapporte qu'un renard, qui guettait un coq d'Inde perché sur un arbre élevé, se mit à tourner autour du pied de l'arbre avec une vitesse extrême; l'oiseau, suivant avec attention ce mouvement circulaire et continu, fut bientôt pris de vertige et tomba dans la gueule de son ennemi.

Devons-nous ajouter foi à certaines anecdotes qui, si elles étaient vraies, mettraient le comble à la réputation du renard, et nous obligeraient à lui reconnaître le talent de contrefaire le mort pour sauver sa vie? On raconte (1) qu'un ouvrier, traversant un terrain couvert de bruyère, aperçut un renard étendu tout de son long à côté d'un buisson. L'homme le prit par la queue, le balança en l'air, puis le reposa à terre. L'animal ne donna pas le moindre signe de vie. Enchanté de sa trouvaille, l'ouvrier jeta le renard sur une de ses épaules, sur l'autre appuya son hoyau, et continua sa route. Tout à coup il se sentit mordre par derrière, et jeta loin de lui tout ce qu'il portait pour faire face à l'ennemi qui venait de l'attaquer : à sa grande stupéfaction, il ne vit rien que le renard, qui, sautant sur ses jambes, se sauva au galop vers les bois.

Une autre fois, une servante, entrant dans son poulailler, trouva toutes les poules égorgées, gisantes sur le carreau, et, au milieu d'elles, un grand renard qui paraissait mort aussi. Évidemment, le glouton, s'étant gorgé de volaille, en avait crevé. « C'est bien fait! » dit la ménagère, se croyant bien vengée; et elle jeta le corps du larron sur un tas de fumier. Le renard se releva lestement, bondit hors de la basse-cour et disparut.

Bien que naturellement très-sauvage, le renard, pris jeune, s'élève et s'apprivoise assez facilement. Il ne sait pas toujours résister au désir de prendre quelquefois la clef des champs, mais il revient de lui-même à la maison de son maître. Le capitaine Lyon raconte qu'il avait un renard très-familier et remarquablement intelligent. Comme toutes les personnes qui voulaient le voir le tiraient par sa chaîne pour le faire sortir de sa niche, l'animal trouva le moyen de se mettre en garde contre de trop fréquentes importunités. Quand il se retirait au fond de sa niche, il ne manquait pas de prendre sa chaîne entre ses dents et de l'y garder fortement serrée : quiconque tenait à ses doigts ne s'aventurait pas à la lui disputer. — *Un* pharmacien de Château-Thierry avait un jeune renard qu'il avait dressé à la chasse : l'animal quêtait, donnait de la voix comme un chien, revenait docilement à l'appel de son maître. Son seul défaut était de n'avoir pu renoncer à ses instincts de maraude. Pendant plusieurs semaines il tint en émoi toutes les marchandes d'œufs de la ville. L'une de ces femmes, qui, les jours de marché, s'établissait sur la place, contre la façade d'une maison, vit un jour disparaître bon nombre de ses œufs placés dans un panier à côté d'elle. Au marché suivant, elle fit bonne garde, surveilla de près son étalage, n'aperçut rien de suspect : le panier d'œufs se vida néanmoins. On cria au miracle, au sortilége. La vérité fut enfin reconnue : le voleur n'était autre que le renard du pharmacien, qui allait se blottir dans un étroit soupirail de cave placé derrière la marchande; de là il avançait la tête entre les pieds de la marchande elle-même, et, caché par sa robe, saisissait la proie et se replongeait dans sa tanière (2).

Nous avouerons qu'après de tels faits nous nous sen-

(1) Voy. la *Vie des animaux*, par le docteur Jonathan Franklin, trad. en français par M. Alphonse Esquiros.

(2) Nous empruntons ce fait au livre de M. Joseph la Vallée, *la Chasse à courre en France*.

tons moins disposé à accuser Ésope et la Fontaine d'avoir calomnié le renard.

PENSÉES.

— Il y a des hommes auxquels il ne manque guère, pour être sans défaut, que de ne pas se croire parfaits.

— Le temps que X... met à se procurer de l'argent lui enlève celui qu'il pourrait employer à en gagner.

— A Paris, les journées devraient avoir plusieurs étages comme les maisons, pour que chacun y pût loger ses diverses besognes.

— J'ai toujours méprisé l'argent, qui peut-être me l'a trop rendu.

— La noblesse du style vient de l'âme ; la fermeté, du caractère ; le pathétique, du cœur ; la couleur, de l'imagination ; la correction, de l'étude ; l'harmonie, de la délicatesse des organes.

— Pourquoi les démasquer, puisque leur masque vaut mieux que leur figure?

— Ajourner l'effet d'une bonne résolution, c'est y renoncer ; car si au moment où on la prend la force manque pour l'exécuter, moins encore l'aura-t-on plus tard.

E. GÉRUSEZ.

LE LABOUREUR ET LE SOLDAT.

I. — *L'artiste et son temps.*

L'école bolonaise, illustrée par les Carrache (1555-1681), par le Guide (1575-1642), l'Albane (1578-1660, le Guerchin (1591-1666) et le Pésarèse (1612-1648), compte deux maîtres du nom de Mitelli, ou mieux peut-être Metelli, ainsi que ce nom est écrit par divers biographes, et particulièrement par les compilateurs florentins qui nous ont laissé l'*Abécédaire pittoresque*.

Le premier Metelli, Augustin (Agostino, 1597-1660), appliqua plus spécialement son génie à l'architecture et à la peinture décorative. Appelé en Espagne par Philippe IV pour exécuter les fresques qui l'ont rendu fameux, Augustin Metelli se livra à ce travail avec tant d'ardeur qu'il mourut de fatigue. Son fils Joseph-Marie (Giuseppe-Maria, 1634-1718), artiste pour ainsi dire universel, est l'inventeur de ces tableaux dits animés, composés de petites figures dont les yeux, les mains et les pieds mobiles sont mis en jeu par un mécanisme caché. Cette ingénieuse fantaisie, que les innombrables combinaisons de l'industrie des jouets ont tant vulgarisée, n'aurait pas suffi, sans doute, pour sauver de l'oubli le nom de Joseph-Marie ; il doit sa légitime renommée à l'importance de son œuvre comme graveur. Outre les dix-sept planches qui ont pour sujet la fondation de Rome et la série des *Cris de Bologne* d'après Annibal Carrache, la féconde imagination de ce maître, qui vécut quatre-vingt-quatre ans, a si laborieusement exercé son burin que le catalogue seul de ses compositions originales formerait, assure-t-on, tout un volume.

Quand Joseph-Marie vint au monde, les grandes guerres de la Péninsule italique avaient pris fin ; mais les profondes blessures de l'Italie centrale saignaient encore ; le traité de Chierasco venait à peine de mettre un terme aux terribles luttes du Mantouan, et de livrer à la maison de Gonzague-Nevers ce qui restait de Mantoue pillée et incendiée par l'armée hispano-autrichienne.

Longtemps après, tous ceux que la guerre avait épargnés ou mutilés seulement n'étaient pas encore de retour au pays, beaucoup n'y devaient pas revenir ; quelques-uns mouraient en route ; plusieurs enfin, les heureux parmi les plus endommagés, n'arrivaient à destination qu'à force de petites étapes gagnées péniblement par de longues journées de marche. Joseph-Marie était grandelet déjà qu'il pouvait encore rencontrer, clopin-clopant sur son chemin, quelque pauvre partisan, chargé de sa ferraille de guerre, qui s'en allait conter chez lui comment, après avoir aidé les Génois à repousser Charles-Emmanuel de Savoie, il s'était mis à la solde de ce même Charles-Emmanuel, d'abord pour se battre contre les Allemands, puis pour faire cause commune avec eux, quand le duc de Savoie, inconstant en fait d'alliances, devint l'auxiliaire, le lendemain, de ceux qui, la veille, étaient ses ennemis.

Mais, que ce soit ou non à l'une de ces rencontres possibles en ce temps-là que Metelli, le graveur, ait dû l'idée de sa planche *le Soldat*, et, par contraste naturel, celle du *Laboureur*, la mise en regard de ces deux pièces de son œuvre, qui opposent aux misères de la guerre les bienfaits de la paix, nous amène, sans autre besoin de transition, à la légende suivante.

II. — *Deux flots de sang pour une larme d'or.*

Entre Rimini et le pont d'Auguste, au point où autrefois la voie Émilienne entrait dans la voie Flaminienne, laquelle, comme on sait, conduisait à Rome ; à ce point, disons-nous, était une petite ferme où une veuve vivait du produit de quelques lopins de terre qu'elle faisait valoir avec l'aide de ses deux fils, frères jumeaux, qui déjà avaient force et âge d'homme. La veuve avait de plus une fille, mais si jeune, que celle-ci, avant de perdre son père, n'avait eu pour ainsi dire que le temps de l'entrevoir. Son mauvais sort la voulait de bonne heure tout à fait orpheline, car elle commençait à marcher quand sa mère mourut. Dans les premiers jours de ce nouveau deuil, les deux frères se promirent bien de continuer à s'entr'aider au travail et d'élever ensemble celle que la dernière prière maternelle avait recommandée à leurs soins ; mais autant l'un d'eux aimait la terre qu'il cultivait depuis son enfance, autant, depuis son enfance aussi, l'autre frère, né batailleur, éprouvait le désir d'aller chercher fortune dans ces beaux hasards de la guerre dont un vieux routier, leur voisin, se plaisait à entretenir l'enfant qui ne se lassait pas de l'entendre.

Parfois, mais rarement, des soldats, qui allaient faire campagne, passaient par le pays ; il guettait leur arrivée, et soupirait à leur départ, n'osant pas les suivre ; la volonté du père le retenait. Plus tard, quand la mère se trouva veuve, ce fut son cœur qui le retint. Mais la mère ayant cessé de vivre, la promesse faite à son frère n'était plus un obstacle assez fort contre son besoin de courir les grandes aventures ; il suffisait que l'occasion vînt le tenter pour qu'il se décidât à laisser au laboureur le double soin de cultiver l'héritage paternel et d'élever l'orpheline. Sur ces deux points il se mettait ainsi à l'aise avec sa conscience.

— Mon départ profitera à tout le monde : je laisserai à notre sœur ma part de l'héritage, et, à mon retour, je partagerai fraternellement, avec ceux qui vont m'attendre ici, la fortune que je ne puis manquer de rencontrer là-bas.

Donc, l'occasion favorable n'avait plus qu'à se présenter, et elle se présenta. Le duc de Savoie inquiétait les Génois : l'un des partisans qui recrutaient au loin pour la république de Gênes s'arrêta un jour dans la *masseia* où logeaient les deux frères ; il y rencontra le curieux de batailles ; ils eurent ensemble un moment d'entretien, et la patrie des Doria compta un soldat de plus.

Quand il revint pour la première fois, quelque douze ans après son départ, ayant servi tour à tour, aux quatre coins de l'Italie et même au delà, celui-ci contre celui-là, et tels contre quiconque ; quand il revint, un peu fatigué

et très-vieilli déjà, il retrouva son frère conduisant les bœufs au labour, et sa sœur, alors belle jeune fille, soignant l'étable et le ménage. Il avait beaucoup vu, beaucoup tué, beaucoup pillé; mais il ne ramenait pas avec lui la fortune. Presque tout le butin arraché par la violence, la violence le lui avait repris; le reste s'était évaporé dans la fumée des orgies. De toutes les richesses qui avaient souillé ses mains, il ne rapportait qu'un petit morceau d'or fondu en forme de poire singulièrement allongée. La sœur, en examinant ce morceau d'or que le soldat venait de lui offrir, fit cette remarque :

— Cela ressemble à une des larmes de la Madeleine de pierre qui pleure au pied de la croix, dans notre église.

A ces mots, surpris par un souvenir importun, le soldat sourcilla et se mordit la moustache; puis, le nuage passé, il dit :

— Avoue, fillette, que tu voudrais bien en avoir une autre toute semblable pour te faire deux beaux pendants d'oreilles.

La jeune fille ne dit pas non.

Quelques jours plus tard, le soldat, voyant qu'il ne pouvait pas encore se réhabituer à la vie des champs, dit, en montrant le joyau d'or à la sœur et au frère qui voulaient le retenir : — Un seul ne suffit pas pour la parure



La Paix, estampe de J.-M. Metelli. — Dessin de l'Hernault.

d'une fillette : gardez bien celui-là; je reviendrai ici pour toujours quand j'aurai trouvé l'autre.

Il devait passer quinze ans à le chercher; quinze ans pendant lesquels il assista, il aida au sac de bien des châteaux, de bien des églises, de bien des villes, sans rencontrer une occasion de bonne fortune, comme celle qui l'avait fait possesseur du petit morceau d'or qui attendait là-bas son semblable.

Si chanceuse que soit la fureur guerroyante, on ne trouve pas deux fois, dans un cloître livré au pillage, et au pied d'un autel dévasté, les débris d'une sainte image dont les yeux pleurent des larmes d'or. C'était à une telle rencontre qu'il avait dû le joyau que sa sœur trouvait si justement comparable aux pleurs de la Madeleine. Il y avait deux larmes enchâssées dans les joues de la sainte; mais tant de pillards se les disputaient, qu'il n'en put conquérir qu'une seule; son bras était las de frapper quand il la ramassa dans le sang.

Un jeune voisin du laboureur, qui louait souvent ses bras à celui-ci pour le travail des champs, et que le frère et la sœur avaient pris en grande amitié depuis une nuit où il les avait aidés à sauver le bétail de leur étable incendiée, allait bientôt, par son mariage avec la jeune fille, remplacer de droit, dans la maison, l'absent qui bataillait toujours, quand il se vit contraint par la force de suivre un capitaine qui faisait, au nom du prince, des levées de troupes dans le pays. Au moment du départ, sa fiancée, voulant qu'il emportât d'elle un souvenir qui fût aussi sa sauvegarde, fit bénir la larme d'or; on y souda un anneau; elle y traça une croix avec la pointe de ses ciseaux, et, à l'aide d'une mèche coupée dans toute la longueur de son opulente chevelure, elle suspendit la relique au cou du jeune soldat.

A compter de ce moment on eut deux absents à attendre chez le laboureur. Un seul des deux revint, vêtu de guenilles, mutilé, se traînant sur la route plutôt qu'il ne

marchait, et à demi mort de lassitude et de faim. Le laboureur semait le grain dans les sillons, quand il vit arriver un soldat à la limite du champ paternel. Les deux frères, après tant d'années, eurent grand'peine à se reconnaître, et ce fut en hésitant qu'ils se demandèrent l'un à l'autre leurs noms. Celui que le travail avait vieilli, mais qui gardait encore toute sa force, soutint jusqu'au seuil de la *masseia* celui que la guerre avait brisé.

Quand les trois enfants de la veuve se furent assis devant la table de famille, le soldat prit la parole :

— Je ne me suis pas enrichi, dit-il, mais j'ai du moins tenu ma promesse; sœur, tu as maintenant tes deux pendants d'oreilles : je te rapporte l'autre; celui-ci est moins cher que le premier, car il ne m'a coûté que la vie d'un homme.

Et il montra ce qu'il croyait être seulement un joyau par hasard semblable à celui qu'il avait rapporté autrefois.

Le laboureur reconnut l'anneau; la fiancée du soldat reconnut la croix, et tous deux, épouvantés du meurtre de leur ami par leur frère, dirent en pâlissant :

— C'est la même !

Quelques-uns, qui ont confiance dans l'avenir, pensent qu'un jour viendra où l'on pourra se dire : « Ceci se passait au temps où les hommes se faisaient la guerre. » D'autres, qui voient plus loin et qui croient seulement à la venue sur terre de races meilleures que la nôtre, supposent que le retour des crimes de la guerre ne sera impossible que lorsqu'on pourra se dire : « C'était du temps où il y avait des hommes. »



La Guerre, estampe de J.-M. Metelli. — Dessin de l'Hernault.

LA COURSE DES CHEVAUX A SIENNE.

A quatre heures environ la pluie cessa de tomber, et un faible rayon de soleil traversa les nuages gris-cendré. On vit aussitôt déboucher des nombreuses rues qui aboutissent à la place du Camp autant de courants de population, qui, tout à coup, parcoururent en tous sens ce singulier bassin et le remplirent de la façon la plus pittoresque.

Cette grande place de Sienne est un vaste demi-cercle dont le diamètre est formé par l'ancien palais de la République, sur lequel brillent en mille endroits les célèbres enseignes siennoises, le lion rampant sur fond rouge et la vieille louve romaine. La place ressemble assez à une grande coquille renversée; une rue pavée en ceint le contour, laissant la partie concave au milieu.

La détonation de la boîte traditionnelle provoqua un battement de mains et un long cri de la foule, qui se porta tumultueusement dans l'intérieur de la place, ou monta sur les échafaudages dressés contre les palais, laissant libre la rue, qui est le stade où doivent courir les *fantini*. En ce moment, la place était superbe; les échafaudages, dressés tout autour en amphithéâtre, étaient chargés de spectateurs; hommes et femmes s'entassaient sur les balcons et sur les terrasses. Imaginez, dans ce cercle splendide, toutes ces femmes, la plupart vêtues de blanc; tous ces chapeaux ornés de rubans, de fleurs, de plumes; tout ce mouvement de têtes et de mains, de mouchoirs, de

chapeaux, d'éventails, et avec cela un bourdonnement semblable à celui d'une cascade éloignée, et vous aurez une bien faible idée de la scène qu'offrait la place du Camp avant l'entrée des *contrade*.

Un cri formidable, s'élevant de toutes parts, nous annonça que le spectacle allait commencer. Une fanfare ouvrait la marche, puis suivaient les tambours des *contrade* (quartiers ou arrondissements de la ville), et après ceux-ci leurs *alfieri* (porte-drapeaux); tous, vêtus de l'ancien costume italien, chacun aux couleurs de sa propre *contrada*, jouaient avec les drapeaux, en les faisant voltiger autour de leur cou ou de leur personne, ou entre leurs jambes, de manière que le drapeau restât toujours déployé. Après les *alfieri* venaient des hommes représentant les capitaines des *contrade*, qui n'ont pas l'habitude de paraître de leur personne dans cette fête publique : ils portaient le costume du moyen âge, avec leurs toques garnies de plumes et l'épée au poing, et chacun était suivi de quatre jeunes pages vêtus de satin, étalant aussi les couleurs de chaque *contrada*. Mais parmi les dix-sept *contrade* qui partagent Sienne, il n'y en a que dix qui doivent se disputer le prix de la course; les sept drapeaux exclus par le sort sont portés sur le *carroccio* de la commune (1). Suivait la musique de la ville; la marche était close enfin par les dix *fantini*, les coureurs, les héros du jour, habillés des couleurs de leur *contrada* et montés sur des palefrois richement caparaçonnés, derrière lesquels venaient les dix chevaux destinés à la course. Au moment où le cortége remplit toute la circonférence de la place, la scène est magnifique. Les drapeaux en soie flottants et sur lesquels on voit peints l'oie ou le mouton, le porc-épic ou le dragon, la girafe ou la louve, ou la chenille, et les autres enseignes dont les *contrade* prennent leurs noms; les costumes qui rappellent d'autres temps, d'autres mœurs et d'autres gouvernements; le *carroccio*, les chevaux, la musique, composent un ensemble difficile à rencontrer ailleurs, aujourd'hui que l'usage des fêtes publiques, civiles ou religieuses instituées par nos pères, tombe, comme tombent en ruine, pierre sur pierre, les anciens et augustes palais municipaux.

A Sienne, le peuple n'est pas, comme dans la plupart des autres villes de l'Italie, spectateur de la fête; il en est le principal acteur. Le peuple prend part pour sa *contrada*, pour son *fantino* et pour ses couleurs, dont la cocarde brille en ce jour sur un grand nombre de chapeaux. Il court sur la place, partagé entre l'espoir et la crainte, agité par mille sentiments divers, rêvant la victoire de sa *contrada*, et pâlissant à l'idée que d'autres pourraient la vaincre. Un tel enthousiasme fait comprendre comment se dressaient jadis des statues et des temples aux vainqueurs des jeux Olympiques, comment les jeunes filles de la Grèce en célébraient les louanges, et la Grèce elle-même les plaçait parmi les dieux, tandis que Pindare leur chantait des hymnes dignes de Jupiter. Telle est à Sienne la fête encore vivante du moyen âge, animée par l'esprit, la chaleur et l'énergie qui jadis illustrèrent l'Italie dans la politique et les arts, et embellirent chaque petite ville d'une cathédrale et de tant d'autres monuments devant lesquels s'arrêtent émerveillés les étrangers.

On dit que les *contrade* sont comme des germes de discorde et une source de haine; cela n'est pas : il ne faut pas confondre l'émulation avec la discorde. Rome, aux plus beaux jours de la république, contenait divers ordres rivaux de citoyens; l'État n'en souffrait pas. C'était comme deux forces qui, en se heurtant, se contre-balançaient, chacune jalouse de son état, de son nom, mais qu'une épée ennemie trouvait toujours unies et en paix.

(1) Voy. sur le *carroccio*, la Table des trente premières années.

A Sienne, quelques *contrade* pauvres reçoivent des secours des autres, et, entre celles qu'on appelle *geniali*, l'on se réjouit de la victoire de la *contrada* amie comme de son propre honneur. Mais revenons à la fête.

A peine le cortége vient-il de terminer le tour de la place, les *fantini* montent les chevaux de course, et se rangent près d'une corde qui doit tomber aussitôt qu'une fusée donnera le signal du départ. Il faut renoncer à décrire ce moment. Tous les yeux sont fixés sur un point. Les cœurs palpitent, les figures changent de couleur, et passent de la pâleur de la cire au rouge de feu. La boîte éclate. Un cri formidable s'élève de tous côtés, et les cavaliers, penchés sur le cou de leurs montures, sont déjà lancés dans l'arène. La foule, au milieu de la place, agite les mouchoirs et lance en l'air les chapeaux. Les personnes massées dans les galeries et les tribunes s'agitent et se penchent sur les parapets, frappent des mains, hurlent, éclatent en applaudissements et en imprécations, tandis que les femmes invoquent le saint patron de la *contrada*, la Madone, Notre-Seigneur et tous les saints du paradis. Les noms du *Bruco*, de l'*Onda*, de l'*Oca* (chenille, eau, oie), ou d'autres semblables, se font entendre au milieu de ce terrible bruit, à mesure que le *fantino* qui représente la *contrada* paraît dépasser les autres. A chaque cheval qui prend l'avance, à chaque *fantino* qui tombe, à chaque tour du stade, le bruit redouble; il se centuple au troisième tour qui décide de la victoire, et s'arrête seulement quand une nouvelle fusée annonce que la course est finie. Les juges, en détachant le drapeau prix de la course, proclament le nom de la *contrada* victorieuse. C'est le *Bruco* qui vient de vaincre, un garçon de seize ans a bien mérité de sa *contrada* en remportant le prix; ses compagnons se précipitent hors des tribunes et des maisons en courant, se pressent, se heurtent, se serrent autour de lui en criant : « Viva Bruco! viva Bruco! » le promènent en triomphe autour de la place, tandis que le porte-drapeau joue de son étendard vert, rouge et jaune, en chantant et en dansant. Chacun jette en l'air son chapeau en criant de toute la force de ses poumons.

Tous les habitants de Sienne sont dans ce moment sur la place, hormis les infirmes et quelques vieilles femmes qui, comme des sentinelles, se placent à l'entrée des *contrade*, attendant les nouvelles de la journée. Mais voilà que se répand parmi les membres de la *contrada del Bruco* l'annonce de la victoire. Alors ceux qui y étaient restés poussent des cris de joie, versent des larmes de tendresse, ouvrent l'église, allument les cierges aux autels, mettent en branle les cloches, dressent des bûchers, y mettent le feu, et courent ensuite à la rencontre du vainqueur qui s'avance en triomphateur au milieu de ses compagnons, précédé par le drapeau et le tambour. Ici les embrassements, les cris sont indicibles. Souvent on a vu des femmes embrasser le *fantino* comme des forcenées et le prendre dans leurs bras; d'autres jeter sur le bûcher, transportées de joie, jusqu'aux pauvres meubles de leurs maisons.

La foule se porte ensuite à l'église, pour remercier Dieu et le saint patron, et souvent on y conduit même le cheval... Quelques-uns entonnent à gorge déployée le *Te Deum*, d'autres quelque verset en l'honneur de la sainte Vierge, et à tous ces chants se mêlent les cris de *Viva Bruco!*

Tout à coup un grand bruit de tambours se fait entendre hors de l'église; voici les *contrade* dites *geniali*, qui, drapeaux déployés, viennent se réjouir du triomphe de la *contrada*. La nuit se passe en fêtes; les rues sont éclairées par les bûchers; les habitants courent comme des fous, portant sur leurs épaules le *fantino* et faisant retentir l'air

de leurs vivat. Un grand souper a lieu, auquel prennent part le *fantino*, tous les amateurs de la *contrada*, qui, pour la plupart, appartiennent à la classe inférieure de la population, et souvent le capitaine lui-même, qu'on choisit presque toujours parmi les patriciens. Les tambours ne cessent de battre, durant le souper, devant la porte de l'hôtel, dont les fenêtres sont décorées par le drapeau de la course. Et l'on vide les bouteilles au milieu des vivat et des applaudissements continuels des convives.

C'est la façon de se développer qui fait l'homme. Que de grands scélérats ont de quoi faire de grands hommes!

— La bienveillance, c'est le manteau de la charité jeté sur ce qu'on voit de pauvre et nu, comme fait une âme bonne, et que la bonté arrête sur cette pente à railler que nous suivons communément. EUGÉNIE DE GUÉRIN.

LE VENDREDI ET LE NOMBRE TREIZE.

Les chrétiens, sans doute, ont des motifs particuliers d'attacher une superstition sinistre au nombre treize, et de penser avec tristesse à la journée du vendredi. Mais quoi! parce qu'une fois, une seule fois dans le cours des siècles, il est arrivé que sur une réunion de treize personnes, assises autour d'une table pour prendre un dernier repas en commun, il se trouvait un traître abominable, un Judas, et parce qu'une fois, une seule fois, un grand crime a été commis le vendredi, un grand sacrifice a été accompli, une existence exceptionnelle a été couronnée par un martyre sans exemple, peut-on raisonnablement inférer de là que le nombre treize et le vendredi sont à jamais funestes; que toutes les fois que treize personnes seront à la même table, il y aura une victime désignée à la mort; que toutes les fois que reviendra le vendredi, chacun de nous devra s'attendre à quelque malheur, ou tout au moins à quelque insuccès dans ses entreprises? Je vous demande où est la raison d'une telle opinion! Que des chrétiens se sentent attristés lorsque, vers les fêtes de Pâques, revient l'anniversaire du vendredi saint; qu'ils célèbrent cet anniversaire avec un souvenir pieux et attendri, en songeant aux souffrances de Celui qui voulut mourir pour les racheter et les sauver, à la bonne heure : cela est judicieux et louable. Que même une piété ardente se croie obligée à renouveler son deuil toutes les semaines, c'est à la foi d'en décider. Mais attribuer, outre cela, à chaque vendredi une influence funeste pour nous et les nôtres, pour nos intérêts, nos affaires et nos entreprises, je n'hésite pas à déclarer que c'est un enfantillage et un non-sens.

Quant au nombre treize pris en lui-même, veuillez considérer un instant combien il est ridicule d'y attacher un sens quelconque, si ce n'est que c'est un de plus que douze. Vous voilà réunis autour d'une table joyeuse où vous vous étiez donné rendez-vous pour une fête de famille. Survient un de vos amis dont la vue, si vous n'étiez que dix ou onze, vous comblerait de joie. Il arrive treizième : les fronts se rembrunissent, il n'est plus le bienvenu. Quoi donc? est-ce un traître, un Judas? Il faut l'oser dire, ou bien cessez de trembler ainsi.

Et si vous êtes si scrupuleux pour le nombre treize en cette occasion, pourquoi donc n'hésitez-vous pas à demander à un marchand le treizième à la douzaine? Ou bien, si vous avez hérité de treize mille francs, comment avez-vous le courage d'accepter tout ce qui dépasse les douze mille?

Comment donc se conservent et se maintiennent des opinions si peu raisonnables et qui ne supportent pas l'épreuve de la réflexion? Il est clair, pour qui va au fond des choses, qu'elles ne sont pas l'effet de la piété, mais qu'elles sont entretenues par une certaine paresse de notre volonté, et par une certaine lâcheté qui malheureusement nous est naturelle. (1)

L'ÉPARGNE.

CONSEILS.

1° S'appliquer à payer toujours comptant les choses destinées à la consommation personnelle.

2° Avant de faire une dépense quelconque, peser chaque fois dans son esprit le plaisir du jour et la privation du lendemain, c'est-à-dire examiner si la jouissance qu'on s'apprête à goûter est bien équivalente au besoin qu'on ressentira les jours suivants et qu'on pourrait satisfaire avec le même argent. C'est une règle de conduite qui est en quelque sorte la définition même de la prévoyance, et que l'on doit recommander surtout aux ouvriers pour les samedis de paye.

3° Calculer sa dépense journalière, non sur le salaire du jour, mais sur la moyenne des salaires de l'année, en tenant compte exactement de la morte-saison, des interruptions accidentelles, et après avoir fait la part de l'épargne.

4° Ne regarder comme inutile aucune épargne, quelque minime qu'elle soit, et contracter ainsi des habitudes d'ordre et d'économie. « Les petits ruisseaux font les grandes rivières. »

5° N'avoir pas, quand on est marié, de bourse secrète. La ménagère, qui a la direction de l'intérieur et qui sait avec quelle peine elle nourrit la famille, est ordinairement plus apte à bien employer les ressources de la communauté. Il arrive parfois, dans quelques-unes des classes riches de la société, que la femme est la source principale des dépenses; dans la classe ouvrière, elle représente l'économie.

6° La vertu la plus sûre est celle qui ne coûte pas d'efforts et qui est devenue une manière d'être de la vie. Il importe donc de plier, dès le jeune âge, les natures encore tendres aux bonnes habitudes. Pères de famille, formez vos enfants à l'épargne. Qu'ils aient leur tirelire, et qu'ils en aient la libre disposition. Mettez-y quelques pièces de monnaie chaque semaine, quand vous aurez été contents de leur conduite. A la fin de l'année, doublez, triplez la somme qu'ils auront économisée; et, s'ils ont tout dépensé en futilités, ils seront les premiers à rougir de leur prodigalité. Devenus hommes, ils conserveront ce bon sentiment, et l'épargne, qui vous paraît peut-être bien difficile, leur semblera toute naturelle. (2)

ÉGLISE DE NEUVY-SAUTOUR

(DÉPARTEMENT DE L'YONNE).

L'église de Neuvy-Sautour a été presque entièrement ruinée, en 1793, par un incendie qui détruisit cinquante-quatre maisons du village. L'enceinte actuelle est formée seulement par la nef de l'ancien édifice.

Quelques parties de l'église datent du treizième siècle; les plus remarquables, celles qui ont surtout souffert de l'incendie de 1793, ont été construites au commencement du seizième siècle.

L'église aujourd'hui consacrée au culte est divisée en trois nefs longues de 22 mètres; elles sont coupées par quatre travées ogivales. Les nervures prismatiques des

(1) Ch. Waddington, *Des erreurs et des préjugés populaires.*
(2) E. Levasseur.

voûtes s'appuient sur d'énormes piliers. Les fenêtres rappellent le style flamboyant. A l'extérieur, de hauts contre-forts supportent la poussée des voûtes.

Les deux portails peuvent soutenir la comparaison avec beaucoup de bons ouvrages de la renaissance.

Voici la description qu'en donne M. Quantin, archiviste du département de l'Yonne, dans l'*Annuaire statistique* de ce département (année 1845) :

« La porte du nord, aujourd'hui détruite en partie, était surmontée d'une arcade plein cintre, s'abaissant sur un massif dans lequel sont pratiquées deux niches couronnées en forme de temple.

» Les deux premières niches ont pour base deux colonnes très-courtes, et les deux autres des piédestaux. A la naissance de l'arcade, de chaque côté, sont deux bustes, l'un à barbe courte, l'autre à barbe longue.

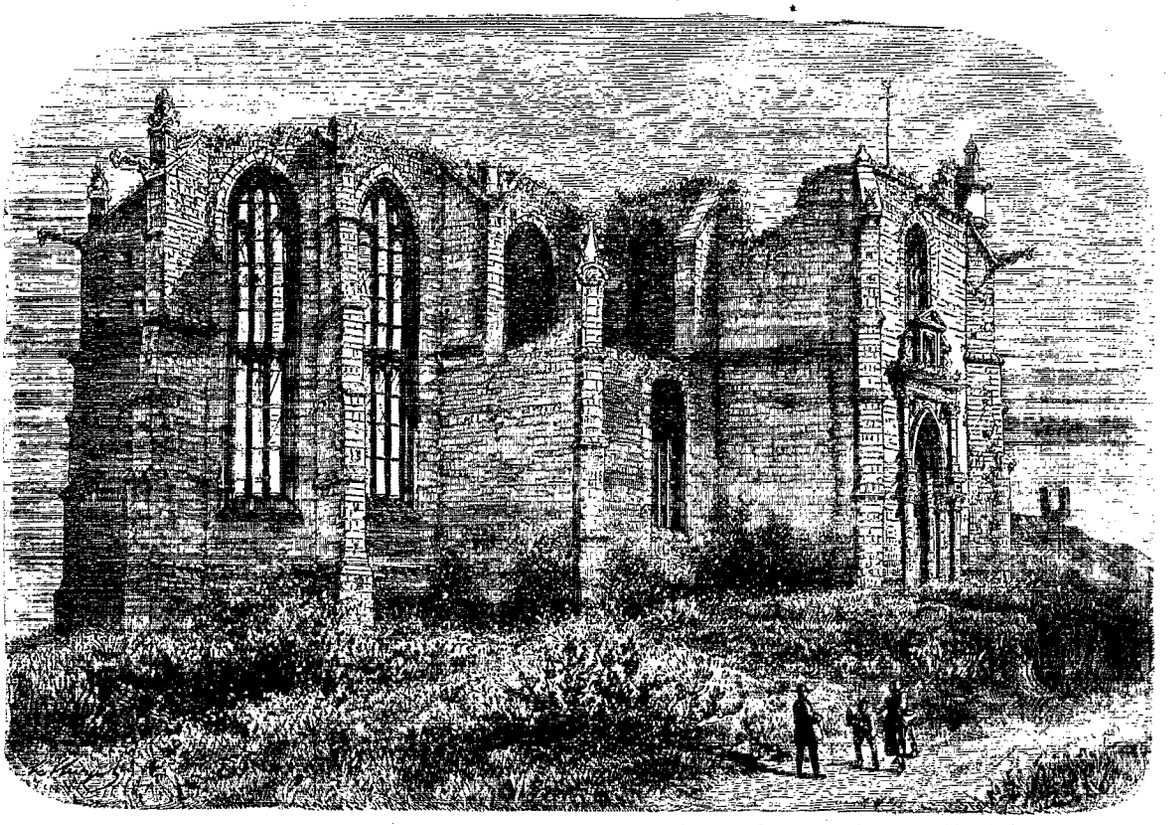
» Les deux cordons de la voussure sont tapissés de caissons, de fleurs, de génies et d'autres ornements très-endommagés.

» Mais c'est dans les pilastres et la frise que l'artiste a déployé toute la séve de son imagination. La partie inférieure du pilastre est cannelée. Il porte sur le tailloir une colonne ionique, décorée de guirlandes et de macarons du meilleur effet. Sur la frise, des génies tiennent des guirlandes, et des oiseaux y déploient leurs formes fantastiques. Au milieu est un écusson soutenu par deux dragons, dont le blason est *parti à droite de deux croissants et à gauche d'une bande losangée.*

» Sur les espaces laissés vides entre le rampant de l'arcade, la frise et les pilastres, sont deux énormes salamandres couronnées et entourées de flammes.

» La porte est surmontée par une colonnade ou façade de temple, en ruine actuellement, et aux côtés du fronton sont deux femmes demi-nues et à longs cheveux. La partie supérieure du portail présente une longue fenêtre ; le pignon est détruit.

» Le portail du sud l'emporte encore sur celui du nord par la richesse et le fini des sculptures. Sa disposition d'ensemble est la même ; mais le massif qui reçoit la retombée de la voussure, au lieu de niches, est décoré de



Ruines de l'église de Neuvy-Sautour. — Dessin de H. Clerget.

quatre colonnettes d'une délicatesse exquise. Celles du bas sont à oves et cannelées, et celles du haut portent leur chapiteau composite sur des têtes barbues. La frise qu'elles supportent est couverte de petits bas-reliefs d'une finesse excessive, et qu'il faut voir presque à la loupe pour en admirer tous les détails... C'est ici un monstre poursuivant deux Amours qui lui lancent des flèches en fuyant ; plus loin, c'est la Mort qui va atteindre l'Amour d'un coup de lance ; là, ce sont des danses, des jeux ou des combats...

» Les arcades de la voussure sont formées de plusieurs boudins en guirlandes et séparées par des rosaces. A la base de chaque côté sont des bustes d'homme et de femme. Sur l'espace entre le *rampant* et le couronnement sont les bustes de saint Pierre et de saint Paul.

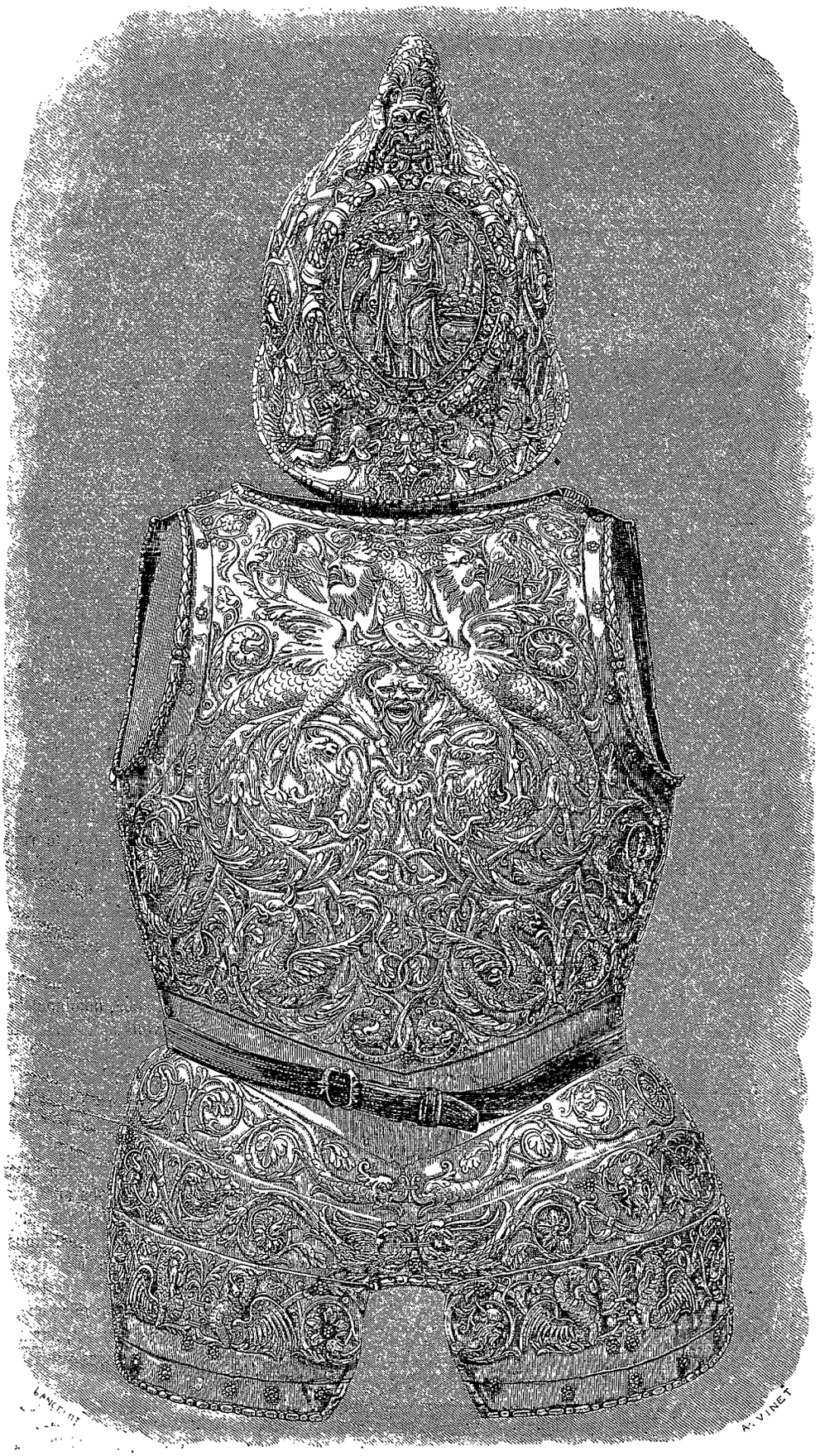
» La frise, ou couronnement supérieur, soutenue par les pilastres munis de deux hautes colonnes qui encadrent la porte, représente des masques antiques. Sur le socle des colonnes du deuxième étage, d'ordre composite, sont des danses d'une inconvenance extrême.

» Au-dessus de la frise sont trois niches à pilastres toscans qui supportent l'entablement. Le haut du portail est terminé comme au portail du nord... »

La partie ruinée de l'église de Neuvy-Sautour subit de plus en plus, chaque année, les détériorations du temps. Si on n'arrête promptement cette décadence, d'ici à quelques années il ne restera plus rien de ce remarquable édifice.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

UNE ARMURE DE LA RENAISSANCE.



Musée rétrospectif de 1865. — Armure italienne du seizième siècle. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de Franck.

La magnifique armure que nous avons figurée telle qu'on la voyait à l'exposition du Musée rétrospectif, en 1865, est composée de pièces distinctes provenant de deux collections différentes. La cuirasse appartient au Musée du Louvre; le casque fait partie de la collection particulière des armes de l'empereur. Nous transcrirons ici quelques renseignements empruntés au catalogue de l'Exposition de 1865, rédigé par le savant directeur du Musée d'artillerie.

— « Casque dit *à l'antique*, entièrement couvert de reliefs ciselés et repoussés presque en ronde bosse. La crête est formée par le corps d'une chimère à tête de lion. Sur le devant de cette belle pièce, on remarque un médaillon entouré d'une damasquine en or d'une grande finesse, et sur ce médaillon une figure de Pomone portant une corne d'abondance pleine de fruits. Sur les deux côtés du timbre, des rinceaux à feuillages sont entremêlés de figures d'enfants, de masques, de chimères; on remarque une figure de Saturne et une autre de Neptune armé d'un trident. Ce casque, d'une exécution remarquable et d'une grande richesse de décoration, est une des pièces capitales de la collection des casques.

— « Cuirasse complète (dossière et plastron). Braconnière et tassettes d'une armure italienne du milieu du seizième siècle, couverte d'ornements repoussés d'un goût remarquable et d'une grande richesse de composition. On voit au milieu du plastron deux figures de chimères dont les cols sont entrelacés, des rinceaux dans lesquels sont engagés des oiseaux fantastiques. »

Ces deux pièces sont d'admirables spécimens de ces armures dont le goût et la mode vinrent en France vers le milieu du seizième siècle, et que l'on fabriquait en Italie dès la fin du siècle précédent, particulièrement à Florence et à Milan. De très-grands artistes ne dédaignèrent pas d'en fournir quelquefois des modèles. On le devinerait à la vue d'ouvrages semblables à ceux que nous avons sous les yeux, si d'ailleurs on ne le savait par des témoignages positifs, et par les moins récusables de tous, par les dessins de leur main conservés dans les collections. Ce n'étaient pas seulement ceux qui dessinaient les modèles qui portaient des noms illustres dans l'histoire de l'art, mais aussi ceux qui repoussaient le métal, le fondaient, le ciselaient, le damasquinaient. L'atelier des orfévres (et l'exécution de pareilles armures est un véritable travail d'orfévrerie) a été, au moyen âge et jusqu'à la renaissance, l'école d'où sont sortis une foule d'artistes de premier ordre dans tous les genres.

LA JEAN-JEANNE.

SOUVENIR DU MORVAN.

La Jean-Jeanne n'est plus de ce monde. Demain peut-être le Morvan où je l'ai rencontrée aura disparu comme elle. Nos forêts druidiques tombent sous la cognée, les légendes qui longtemps s'y étaient abritées derrière les *pierres qui virent*, s'envolent effrayées du grand jour; les sources sacrées servent aux irrigations, le patois (il ne faut pas s'en affliger) s'éteint, et l'on ne croit plus aux *fées dont Jean-Jeanne* a été la dernière filleule.

L'herbe « qui changeait les hommes en bêtes » fleurit encore à l'entrée des souterrains du château fort de Vautheau, mais personne ne vient plus la cueillir de la main gauche. Cette grande tour à triple étage, plus fière que solide, soutenue par les milliers de griffes des plantes parasites qui l'étreignent, drapée dans son manteau de lierre, garde cependant bonne figure de sentinelle en tête de la vallée de Teutatès. Du reste, les fougères ont envahi la cour intérieure, resserrée dans des murs d'enceinte que la tradition fait remonter au douzième siècle, et qui ne sont plus qu'un repaire de reptiles.

Nous étions trois; nous nous promenions. L'abbé D... soutenait que *Vautheau* venait de *Vauteos*, dérivé lui-même de *Vallis Teutatis*, à cause du culte particulier rendu dans le pays à la grande divinité gauloise. Georges S... défendait une autre version non moins invraisemblable. De parole en parole, on arriva à rappeler certaine visite faite par Coligny, en compagnie du roi de Navarre, à Celse de Traves, l'un des plus fameux seigneurs de Vautheau.

Après la bataille d'Arnay-le-Duc, l'amiral, qui venait de ravager le sud du Morvan, avait passé la nuit chez son ami, chef du parti huguenot dans l'Autunois. Peut-être plus d'une robe de moine avait flotté aux créneaux de cette tour; peut-être plus d'une relique, plus d'un vase sacré, avaient été jetés dans le *Grenouillat!* L'abbé oubliait sans doute les méfaits de ce genre imputés au vieux seigneur de Vautheau, car, levant sa gourde, il allait porter un toast à Celse de Traves, lorsque le tonnerre, qui depuis le matin grondait sourdement dans le lointain, éclata au-dessus de nos têtes; en même temps, de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber.

— Nous voici bien! dis-je avec un peu d'inquiétude. Où nous abriter? Nous serons trempés jusqu'aux os.

— Ce ne sera qu'une ondée, répondit Georges.

Mais il semblait que les cataractes du ciel se fussent ouvertes à sa voix. Un ouragan fit tourbillonner autour de nous des nuages de poussière et craquer la tour sur ses bases vermoulues; une demi-obscurité nous enveloppa, les roulements de la foudre se rapprochèrent, grossis par l'écho des montagnes; les corneilles du donjon jetèrent des cris perçants, et une chauve-souris, trompée par ces ténèbres en plein jour, vint de son aile humide me frapper le visage.

— Ceci devient grave! dit Georges. La première maison doit être éloignée d'une demi-lieue.

— Il y a bien le pigeonnier là-bas, hasardai-je en montrant du doigt le joli monument, de style renaissance, construit dans un bas-fond, à une portée de fusil de Vautheau.

— Sans doute... il y a aussi la tour... seulement tous les deux sont fermés.

— Eh bien, réfugions-nous dans le *Grenouillat*, à la façon de ces canards qui me paraissent gens d'esprit.

Mais la voix stentorienne de l'abbé, dominant la mienne :

— Il y a une heure que je vous appelle. Où donc êtes-vous?

Il avança la tête avec précaution hors de sa cachette, qui n'était autre qu'une voûte, celle du pont-levis probablement, pratiquée au centre de la tour et pour le moment encombrée de fourrage.

Presque aussitôt nous y fûmes blottis, en nous retenant les uns aux autres pour éviter de nous appuyer à la fragile muraille de paille qui divisait en deux parties ce réduit, ouvert de l'autre côté sur les fossés. Nous étions là depuis quelques minutes, lorsqu'au milieu de tous les bruits de la tempête éclata un autre bruit qui nous fit tressaillir : la cloche de la tour s'était mise en branle lentement, tristement, avec ce son cristallin, harmonieux, un peu étouffé, des vieilles cloches *fêlées*, dont la mousse amortit les joyeuses vibrations, et qui ont sonné d'ailleurs pour tant d'événements de toute sorte, qu'elles n'ont plus la force d'être alertes ni tapageuses.

— Encore de la diablerie! un nouveau tour du vieux Celse pour attirer la foudre sur nos têtes!

— Allez-vous trembler parce que le vent agite une pauvre cloche qui ne tient plus qu'à un fil?

Cependant le carillon continuait, non pas intermittent, ce qui eût justifié l'hypothèse de l'abbé, mais continu, régulier, en mesure, comme s'il eût été dirigé par une main ferme.

— Si ce n'est le vent, qu'est-ce donc? dis-je, en faisant rouler à terre deux ou trois bottes de paille, pour découvrir la plate-forme inférieure, séparée de nous par trois marches.

Au même instant, un cri retentit à notre oreille, et cette fois on ne pouvait alléguer le sifflement du vent, ni la plainte des chouettes; nous avions reconnu un cri de femme distinct, pénétrant, presque surhumain, tel que devaient en pousser, dans l'orage, les sorcières de Macbeth préparant quelque maléfice à la lueur des éclairs.

Elle était là, à deux pas de nous, cette reine du sabbat, debout sur un rebord étroit, au-dessus de l'abîme, une main plongée dans le lierre de la muraille pour y trouver un appui, l'autre cramponnée à une corde qui produisait le carillon lugubre dont nous avions voulu nous rendre compte. Sans doute, elle ne se doutait pas de notre présence, et mon mouvement en dérangeant la paille l'avait effrayée; mais il faut croire aussi qu'elle avait craint quelque voisinage plus redoutable que le nôtre, car, après nous avoir regardés de bas en haut avec un sourire tout à fait rassuré, elle se remit à son tocsin, sans plus s'occuper de nous que si nous n'étions pas là.

— La malheureuse veut notre perte! dit Georges. — Eh! brave femme, arrêtez donc!

Elle ne tourna même pas la tête et continua avec un redoublement d'énergie. Ne pouvant la faire taire, nous nous contentâmes de la regarder; elle en valait la peine : une robe de cotonnade rouge, trempée de pluie, dessinait comme un moule ses formes maigres et sa haute stature; de longues mèches noires, sorties d'une coiffe en lambeaux, se collaient sur sa poitrine à demi découverte, la rafale ayant enlevé son fichu, qui se balançait au-dessous d'elle à une branche d'arbre, entre ciel et terre; son teint, d'une pâleur brune, rendait plus saisissante encore l'expression de deux grands yeux noirs, hagards et creusés alentour; ses traits, assez réguliers, n'avaient rien de vulgaire : ils étaient animés par ce feu intérieur, fièvre, égarement ou ivresse, qui devait rendre belles, quel que fût leur visage, la sibylle, les pythonisses thessaliennes ou la prophétesse d'Endor.

Je crus voir pour ma part, sous ce déguisement morvandeau, une druidesse des anciens jours, revenue dans la vallée consacrée pour y évoquer son dieu, le grand dieu du tonnerre, et je reprochai à mes compagnons d'avoir troublé entre elle et lui quelque entretien mystérieux. La pluie tombait toujours, mais l'orage avait cessé d'ailleurs; la sonneuse s'arrêta essoufflée, tout en sueur, gravit les trois marches, et passa devant nous très-vite, avec une sorte de sauvagerie, comme si elle eût voulu fuir.

L'abbé l'arrêta.

— Eh mais, c'est la Jean-Jeanne!

Elle partit d'un grand éclat de rire.

— Une folle, que j'ai vue l'été dernier au château de B... où on l'employait pour la moisson, me dit-il tout bas. Tâchons de la retenir, elle vous amusera; c'est un type curieux.

Et il ajouta en patois :

— Ne pourriez-vous nous indiquer un endroit meilleur que celui-ci pour nous mettre à l'abri, la Jean-Jeanne?

Elle répondit de même, en ricanant toujours :

— Il y a le château.

— Oui; mais comment y entrer?

Elle remua dans sa poche je ne sais quelle ferraille :

— Nous avons les clefs chez nous.

— Voudriez-vous nous les donner?

— Non, je vas vous conduire.

Elle nous montra le chemin, toujours effarouchée, un peu méfiante, mais avec un regard de vénération pour la soutane de l'abbé, à laquelle nous dûmes sans doute son obéissance. Évidemment, cette singulière concierge considérait les ruines confiées à sa garde comme le plus imposant et le plus royal de tous les châteaux, car elle déposa ses sabots sur le seuil, et nous précéda de l'air d'importance qu'eût pris un chambellan.

Il est présumable que la tour de Vautheau était une de ces tours de défense qui, au seizième siècle, servaient de repaire suprême en cas de siége; les marches de son escalier de pierre sont trouées de façon à ce qu'on puisse d'en haut tirer sur ceux qui tenteraient de monter, et tout le long du mur sont pratiqués des enfoncements dans lesquels se plantaient à cet effet les arquebusiers.

Jean-Jeanne escalada deux étages; la clef grinça, et nous nous trouvâmes au milieu d'une vaste salle tapissée de toiles d'araignée, dont le plafond portait des traces mutilées d'armoiries.

— C'est là, dit-elle en allant se placer sous le manteau de la cheminée, où plusieurs hommes eussent pu tenir debout; c'est là que le roi s'est chauffé.

— Quel roi?

— Le roi! répéta-t-elle avec un immuable entêtement, et comme étonnée qu'il en existât plus d'un.

— N'allez pas lui dire que Henri IV est mort, fit l'abbé en souriant; elle se mettrait en fureur et ne vous croirait pas.

— C'était bien reluisant ici quand il est venu! dit la Jean-Jeanne en jetant sur les murailles nues un coup d'œil attristé. *C'notot qu'des chandelles, des mirouées, de l'or, de l'arzent; zaimas ran d'chi brave!* (1) J'ai beau balayer tous les dimanches, il se trouvera bien mal logé quand il reviendra.

L'attendez-vous donc, Jean-Jeanne?

— Pour les chasses : il y a du gibier cette année; j'ai fait des neuvaines.

Elle ouvrit l'étroite fenêtre; nous pûmes voir alors le paysage immense qui embrasse la vallée de Verrière, cernée de larges mamelons, creux ici, là renflés, abritant des villages ou quelque habitation châtelaine : le mont Dru, l'un des derniers asiles de la religion nationale des Gaules; la flèche aiguë de la cathédrale d'Autun; Monthelon, où s'écoula le veuvage de sainte Jeanne de Chantal; l'antique cité éduenne qui est devenue le bourg de Tavernay, et les sinuosités de cette rivière du Tarnin, dont le nom rappelle celui de Tanaris; et la vaste nappe de genêts, ondoyante comme les flots de la mer, qui recouvre les ruines du château fort de Glaine, pareil à celui de la Belle au Bois dormant, dans son réseau inextricable de forêts, de fossés et de roches pâles aux formes fantastiques.

Notre guide étendit le doigt dans cette dernière direction :

— Il viendra par là... Les garçons sont allés détruire les aspics et les loups pour qu'il ne lui arrive pas de mal.

Naïve et poétique manie que celle de la Jean-Jeanne attendant Henri IV, et parlant de mettre son dîner au feu, de lui puiser de l'eau, de fourbir ses grands éperons d'or!

— Vous sonniez probablement tout à l'heure pour annoncer la visite du roi? demanda Georges avec un sérieux affecté.

(1) « Ce n'étaient que des chandelles, des miroirs, de l'or, de l'argent; jamais rien de si beau! » Cet échantillon du patois morvandeau prouve qu'il serait impossible de reproduire textuellement les discours de la Jean-Jeanne.

Elle vit très-bien qu'il se moquait, et fronça ses grands sourcils d'un air courroucé.

— Si je n'avais pas sonné, vous ne seriez peut-être plus en vie à cette heure, *petiot!* car vous ne sauriez pas comme moi, tout monsieur que vous êtes, apaiser le bon Dieu qui gronde!

— Vous croyez que les cloches l'apaisent?

— Oui bien! celle de Vautheau, mais encore tous ne peuvent pas la sonner! Il faut pour cela qu'on n'ait jamais commis péché mortel.

— On sait que vous êtes une fille sage, dit l'abbé. Vous demeurez près d'ici, Jean-Jeanne?

— Tout contre le colombier, là par en bas.

— Nous n'avions pas vu votre maison.

— Rien d'étonnant; elle n'est point si *grosse*...

— Nous y serions mieux pourtant que dans cette salle où il pleut. Qu'en pensez-vous?

Elle le regarda sans comprendre.

— Voulez-vous bien nous recevoir chez vous?

— Ma fi! dit-elle, venez, si ça vous fait plaisir.

La suite à la prochaine livraison.

DEUX EAUX-FORTES DE SCHENAU (ZEIZIG).

Le frontispice d'un recueil d'estampes, c'est comme qui dirait la préface d'un livre; et si la langue de l'écrivain



La Marchande d'images, gravure à l'eau-forte par Schenau. — Dessin de Bocourt.

diffère de celle de l'artiste, au fond les idées sont bien les mêmes. Je sais qu'il y a préfaces et préfaces, comme il y a fagots et fagots. Mais si le philosophe Sganarelle, à qui revient la gloire d'avoir formulé cette vérité incontestable, eût voulu pousser plus loin son raisonnement et dire le fond de sa pensée, il eût ajouté que tous fagots, quelles qu'en soient d'ailleurs les vertus et propriétés, ont une seule et même fin : flamber dans l'âtre, et réjouir les bonnes gens qui devisent le soir en se chauffant les jambes. De même, toutes préfaces (encore que ces pièces d'éloquence soient variées et diversifiées à l'infini) tiennent un seul et même langage : toutes, c'est peut-être beaucoup dire; mettons presque toutes, par amour de l'équité. Or, ce langage, quel est-il? Celui d'Oronte, l'*homme au sonnet*, lorsque ce personnage présente son œuvre au misanthrope, qui est pour lui le public. Quelle douceur de langage! quelle modestie!

. . . . Ce ne sont point de ces grands vers pompeux.

Et plus loin :

. . . . . Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile.

Que de précautions oratoires et que de détours pour insinuer tout doucement que sa poésie est la plus belle du monde! Il est tout miel et tout sucre; mais risquez quelque critique, pour voir : l'homme modeste disparaît; reste l'auteur vaniteux, qui en appelle à son épée et vous mène sur le pré. Tous ne sont pas aussi féroces qu'Oronte, mais tous vous prouvent clair comme le jour que leur livre est tout simplement un chef-d'œuvre. Les uns le disent à la cavalière et sans vergogne, comme ce brave Scudéri; les

autres tombent dans une modestie si affectée qu'on voit bien qu'ils espèrent être contredits et relevés; les uns sont dolents, les autres gais; ceux-ci facétieux, ceux-là mélancoliques; mais tous sonnent la même note : un livre tel que le leur ne saurait être rebuté que des sots.

Le frontispice-préface que nous reproduisons ici est du genre naïf, sans exclure la petite pointe de vanité. La muse de Schenau n'est pas une de ces belles déesses drapées à l'antique, assises au seuil d'un livre comme au péristyle d'un temple, et burinant le nom glorieux de l'artiste sur quelque table d'airain destinée à braver les siècles. C'est prosaïquement une marchande qui crie ses eaux-fortes, comme la vendeuse de Boucher (1) crie ses noisettes et celle de Bouchardon (2) ses salades. Il me semble, en regardant cette planche, que l'on pourrait traduire ainsi la pensée du bonhomme Schenau :

« Tu vois, lecteur, que nous sommes de pauvres gens bien modestes et bien simples. Nous nous présentons devant toi en cornette et en sabots; remarque cependant que la cornette est blanche et les sabots ornés de bouffettes. Coquetterie! dis-tu. Ingrat lecteur, si nous nous sommes mis en frais, ce n'est que pour mieux te plaire. Mes petites eaux-fortes ne méritent pas d'arrêter tes regards; pourtant quelques personnes bienveillantes n'ont pas dédaigné d'y jeter les yeux. Vois la joie de ceux qui les regardent et qui s'applaudissent de les avoir achetées; vois le sourcil froncé et l'œil mécontent de ceux qui, faute d'argent, n'ont pu se donner le même plaisir. Remarques-



Chien et Chat, gravure à l'eau-forte, par Schenau. — Dessin de Bocourt.

tu l'empressement de ce jovial et honnête bourgeois qui tend la main pour se faire servir? C'est le petit-fils de ce M. Dimanche que bernait autrefois don Juan; on ne bernerait pas celui-ci : il a trop d'esprit, et le montre bien. Regarde ce vieillard respectable qui nous tourne le dos et se tient à l'écart de la foule, pour savourer plus à son aise le plaisir que lui donnent mes petits croquis. Allons, lecteur, homme de goût comme tu l'es, imite ces hommes de goût, « achète mes petites eaux-fortes. » On retrouve dans cette petite harangue le fond de vanité qui est comme l'étoffe de toute préface, avec un singulier mélange de bonhomie germanique et de préoccupation commerciale; car Schenau comptait, pour avoir du pain, sur la vente de ses eaux-fortes.

Séduit, je suppose, par l'éloquence de l'auteur, ou touché de sa détresse, vous achetez ce recueil. Quand vous l'aurez feuilleté une fois, je ne sais pas si vous serez bien émerveillé de votre emplette. Outre que le dessin, assez agréable d'ailleurs, est incorrect et maniéré, les sujets pèchent tous ou par le manque de goût, ou tout au moins par la plus intolérable frivolité. L'Allemand Schenau, venu à Paris avec l'intention d'y faire fortune, voulut être à la mode, et s'enquit dès l'abord du goût régnant : il perdit à cela le peu d'originalité qu'il pouvait avoir, et n'acquit pas le génie qui lui manquait et lui manqua toujours. C'était, je le veux croire, un brave et honnête

(1) *Les Cris de Paris*, par Fr. Boucher, 1737, gravé par Lebas et Ravenet; 12 pl.

(2) *Études prises dans le bas peuple*, par Edme Bouchardon; 1re et 2e suite, 1737; 3e suite, 1738; 4e suite, 1742.

homme; mais il avait, à coup sûr, une âme petite et étroite : son œuvre le prouve bien. Parmi ceux de ses sujets qui se peuvent citer ici, nous avons choisi celui que reproduit notre seconde gravure : deux grandes filles de seize ans, assises sur un banc au soleil, s'amusent à exciter l'un contre l'autre un chat et un chien, déjà trop disposés à se chercher noise.

Comment, péronnelles ! à votre âge, n'avez-vous rien de mieux à faire qu'à vous donner ce passe-temps niais et cruel? Votre esprit est donc bien vide et votre cœur bien peu compatissant! Je vois que vous retenez les deux champions; mais cette contrainte même ne fait que les irriter davantage. Vous ne voulez pas que la lutte soit sanglante, mais vous exaspérez jusqu'à la fureur et à la folie ces pauvres bêtes qui se débattent éperdues dans un accès de rage impuissante. Est-ce un spectacle pour des yeux comme les vôtres que ces deux animaux devenus hideux à force de colère et de haine? En vérité, cela les fait sourire, et elles sont là, regardant cette chose révoltante presque du même œil qu'une jeune mère regarde son cher petit enfant au berceau. C'est un contre-sens que l'artiste a fait là.

En voici un autre bien plus choquant encore. Deux marmots à une fenêtre contemplent de tous leurs yeux ce spectacle qui semble les amuser beaucoup. « Cet âge est sans pitié », je le sais bien; mais est-ce une raison pour favoriser ce penchant déjà trop naturel vers la cruauté ou tout au moins vers l'indifférence? Quelle leçon pour ces deux enfants! Et de quel droit les blâmera-t-on de se montrer cruels envers les animaux, quand ils pourront répondre que « leur grande sœur l'a bien fait »?

L'homme qui a dessiné cette scène ne comprenait pas et n'aimait pas les enfants. Il pouvait être complaisant et doux pour eux; il pouvait les amuser et surtout s'en amuser; le mérite n'est pas bien grand : ils sont si naïfs jusque dans leur méchanceté, et si charmants jusque dans leur gaucherie! Celui-là seul aime vraiment les enfants qui dans ces âmes à peine écloses sait démêler la noblesse d'*origine*, *pressentir* avec une mélancolique sympathie le mystère des destinées futures, et respecter jusqu'à la vénération cette chose trois fois sacrée, la candeur. Schenau n'y a pas vu si clair ni si loin, et mal lui en a pris.

Son biographe allemand pense que s'il eut peu de succès et de notoriété, c'est que son nom était trop étrange pour des oreilles françaises. Cette explication bienveillante, mais un peu trop naïve, ne supporte même pas l'examen. Schenau n'a pas laissé un nom illustre parce qu'on ne trouve dans aucune de ses œuvres trace d'élévation, ou de force, ou de tendresse véritable.

Qui voudra effacer l'impression très-mélangée et presque désagréable que laissent les œuvres de Schenau, reposera avec bonheur ses yeux sur les délicieux enfants qu'a dessinés de nos jours un autre Allemand, l'aimable Ludwig Richter.

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Suite. — Voy. p. 29, 47.

Tout le monde connaît ce passage, trop souvent cité pour que nous le reproduisions ici, où la Bruyère représente les agriculteurs comme des animaux farouches, noirs, livides, fouillant opiniâtrément la terre, et se retirant la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. La vive et navrante peinture du moraliste a certainement été vraie, et le souvenir d'une si déplorable existence n'est pas entièrement effacé dans l'imagination des gens de la ville. Ils ne voient l'agriculture qu'à travers un épais nuage de préjugés, écrasée sous les plus rudes travaux, escortée par les intempéries, enveloppée de solitude, nulle pour les plaisirs de l'esprit, et n'offrant même que des attractions grossières pour les joies divines du cœur.

C'est cependant le contraire qui est la vérité.

A ne considérer, par exemple, que le domaine de l'intelligence, tout le monde reconnaîtra qu'aucune profession ne peut récolter des satisfactions aussi variées et aussi durables, par toutes les saisons, sous tous les climats, sur tous les sols. L'agriculture moderne n'est plus, en effet, un métier de routine et d'opérations manuelles; elle est devenue un *art* : elle se dirige d'après des règles déduites de la science, et la théorie, éclairant ou guidant la pratique, restreint de plus en plus la souveraineté de l'empirisme.

Quelle est l'industrie, quel est le commerce qui puisse grouper autant d'applications de la chimie, de la physique, de la minéralogie, de la mécanique, de la météorologie, de la botanique, de la physiologie, de la comptabilité, de la science administrative et de la législation? Est-il quelque métier obscur qui ne relève par quelque côté soit de l'agriculture, soit de ses produits?

Une ferme est un petit royaume; l'art de la gouverner est un art encyclopédique : la masse des agriculteurs s'arrête, il est vrai, aux éléments; mais les plus intelligents peuvent s'élever aux études transcendantes.

Eh bien, Madame, vous à qui nous nous sommes adressé dans notre premier article, convenez que ce sera une belle mission pour une mère que de préparer ses filles à parcourir une carrière si riche en nourriture intellectuelle. Convenez qu'en leur aplanissant cette voie, où elles se sentiront à chaque pas religieusement placées en présence des œuvres de Dieu et appelées à seconder ses lois, elles seront bien plus sérieusement garanties contre les séductions de toutes sortes que si vous leur ouvrez les coulisses du monde, quelque préservées qu'elles puissent être par vos sages conseils et par votre digne exemple.

Une jeune femme, instruite par une éducation spéciale, appelée à partager avec son mari l'intelligente direction d'un domaine, ou l'exploitation plus modeste d'une simple ferme, lui sera un trésor préférable à une dot médiocre; car cette dot se dissipe souvent par l'inexpérience ou l'entraînement des premières années de ménage, tandis qu'un fonds de connaissances acquises ne peut que s'accroître par la pratique et par l'observation des faits journaliers de la ferme.

L'étude des sciences n'offre de difficultés que dans les commencements. Dès qu'on est parvenu à un certain degré, elle attache et captive; non qu'il soit nécessaire aux femmes de passer par les universités, mais seulement de compléter l'éducation ordinaire des pensions par ces notions élémentaires dont une demoiselle se rendra bientôt maîtresse avec un travail modéré; elles suffiront pour faire apprécier l'explication scientifique des procédés qu'emploie l'agriculture.

Un exemple éclaircira notre pensée; nous le demanderons précisément à ce fumier qui horripilait Mme de Staël.

Les chimistes nous ont appris, depuis quelques années, que les récoltes exportées de la ferme enlèvent des *éléments minéraux* qui leur sont essentiellement nécessaires, et dont autrefois on croyait que la présence dans les plantes était purement accidentelle. Or, le fumier que l'on produit sur place étant lui-même le résultat de la nourriture que les animaux ont trouvée sur la ferme, il ne peut restituer au sol que ce qu'il en a reçu; il ne peut donc remplacer ce qu'auront enlevé les fruits et les légumes, les blés et avoines, le cidre, le vin, la laine, la soie et la

viande, etc., en un mot tous les produits consommés au loin. Il y a donc obligation de demander au dehors ce qui manque, et d'acheter des engrais artificiels.

Mais cela ne suffit pas.

Qu'a-t-on exporté? Que doit-on rendre au sol pour le maintenir dans son état de richesse? Que faudrait-il y ajouter, si les besoins de la consommation provoquaient l'introduction de cultures nouvelles, ayant des exigences que le sol actuel ne peut satisfaire?

Pour le savoir, il faut se rendre compte des substances qui entrent dans la composition du sol et dans la composition des plantes; c'est donc à la chimie de répondre. Elle vous donnera dans ses livres la liste des substances minérales que contiennent les diverses plantes, et vous pourrez faire analyser votre sol dans les établissements qui se chargent de ce service. Avec ces données, vous vous rendrez compte de la proportion des éléments qu'il faut incorporer à votre sol.

Ainsi, vous voulez semer du blé, qui exige impérieusement du phosphate de chaux, dans une terre de bruyère défrichée qui en manque absolument? Force vous est d'emmagasiner dans votre champ ce sel que vous devez trouver dans votre pain, et qui est la base de vos os. Or, on vous aura enseigné que ce phosphate existe en abondance dans le noir animal et dans le guano : vous enrichirez donc vos fumiers avec ces engrais artificiels, et bientôt votre voisin ébahi criera au miracle en comparant l'ampleur de vos meules et la maigreur des siennes.

Cet exemple, qu'on pourrait appuyer de cent autres, indique à la fois l'utilité de la chimie, et dans quelles limites on peut en maintenir l'enseignement.

Il n'est pas de jeune fille, tant soit peu studieuse, qui ne puisse aisément acquérir des notions scientifiques suffisantes. Tout dépend des proportions. L'enseignement peut se doser selon les aptitudes féminines, et l'on n'oubliera pas la formule de Mme de Rémusat, cette dame judicieuse, d'un esprit si contenu : « Pour que les femmes soient moralement utiles à la société, il faut qu'elles y trouvent une situation où leurs mouvements demeurent en proportion avec leurs forces. »

SE SERVIR DE SES CONTEMPORAINS.

Du point où il a plu à Dieu et à la nature de me placer, et où je n'ai pas cessé d'agir selon les circonstances, j'ai porté mes regards autour de moi, et observé où se manifestaient et agissaient constamment des tendances élevées. De mon côté, par mes études, mes productions, mes collections et mes essais, je me suis efforcé d'aller au-devant d'elles, et, fidèlement préparé à acquérir les choses auxquelles je n'aurais pas atteint par moi-même, j'ai tâché de les mériter : si bien que j'ai pu m'approprier tout uniment, sans rivalité, sans envie, dans sa nouveauté et sa fraîcheur, ce que les meilleurs esprits offraient au siècle. Aussi le nouveau ne me semblait-il jamais étrange, et je ne courais pas le risque de l'accueillir par surprise ou de le rejeter par un vieux préjugé. (1)

INDUSTRIE DES CHINOIS.

Les habitants de la Chine sont, parmi les créatures de Dieu, les plus habiles dans les arts manuels. Lorsqu'un Chinois a fait un travail qu'il croit inimitable, il le porte au palais du roi et demande une récompense pour son chef-d'œuvre. Le roi ordonne aussitôt que cet ouvrage reste exposé au palais pendant une année; et si dans tout ce temps personne n'y trouve de défaut, le roi accorde à l'auteur une récompense et l'admet au nombre de ses artistes; mais si l'on découvre un défaut dans l'ouvrage, celui qui l'a fait est renvoyé sans salaire.

Un homme avait représenté sur une étoffe de soie un épi avec un moineau perché dessus; telle était la perfection du travail, que l'œil du spectateur s'y trompait forcément. Ce chef-d'œuvre resta longtemps exposé. Un jour, un bossu, en passant devant lui, se permit de le critiquer. Introduit auprès du roi ainsi que l'artiste, on lui demanda sur quoi portaient ses reproches. « Tout le monde sait, répondit-il, qu'un moineau en se posant sur un épi le fait plier; ici le peintre a représenté l'épi droit et nullement penché, bien qu'il ait posé dessus un oiseau. »

L'observation fut trouvée juste, et le peintre ne reçut aucune rémunération.

Par cette coutume, les Chinois veulent stimuler le zèle des artistes et les obliger à réfléchir longuement dans l'exécution des ouvrages qu'ils entreprennent.

ALTÉRATIONS ET FALSIFICATIONS
DES ALIMENTS.

Suite. — Voy. p. 16, 51.

LE CAFÉ ET LA CHICORÉE.

Le café est produit par un arbrisseau aux feuilles ovales, qui atteint quelquefois une hauteur de huit mètres; on arrête généralement sa croissance en l'écimant, et on ne lui permet pas de s'élever à plus d'un mètre et demi au-dessus du sol.

Pendant deux ans, le caféier exige les soins les plus minutieux; pas une herbe ne doit se développer à son pied, et il est nécessaire d'éviter la présence des insectes avec le plus grand soin. Après deux années de soins et de vigilance, le caféier se couvre de fleurs si le ciel lui a prodigué la pluie qui lui est indispensable. Peu de temps après, les fruits commencent à paraître, et l'arbre ne tarde pas à s'émailler de petites cerises rouges, dont la saveur sucrée indique la maturité.

Dans l'intérieur de chaque cerise se trouvent deux graines, qui sont les grains de café. Pour les extraire, on les sépare de la pulpe qui les emprisonne; on fait passer les fruits dans un cylindre, et on les laisse tremper dans l'eau pendant deux jours. En les faisant sécher, on débarrasse complétement les graines de la substance mucilagineuse qui constitue le fruit.

Un hectolitre de ces cerises fournit environ 40 kilogrammes de grains de café.

Les graines de la cerise, une fois séparées du fruit et séchées, sont soumises à l'action de la chaleur; elles sont torréfiées dans le but d'y développer des produits essentiels, des huiles particulières qui leur communiquent l'arome qui leur est propre.

Après la torréfaction, il reste à broyer les grains, dont l'infusion constitue la boisson du café.

A peine le café fut-il connu que l'on songea à le falsifier. Le mal est toujours à côté du bien, comme le faux à côté du vrai, et il n'est aucune substance alimentaire ou médicinale, aucun produit, aucun objet utile, que l'on n'ait cherché à contrefaire. A chaque création nouvelle correspond une contrefaçon, et la falsification suit toujours de près la découverte de l'utile emploi de quelque substance.

On a fait des recherches sans nombre pour trouver une plante commune qui pût imiter le café. L'orge, le maïs, l'avoine, le seigle, toutes les graines, toutes les racines ont été tour à tour torréfiées et infusées, mais sans succès; tous ces produits ont dû être abandonnés.

(1) Gœthe, *Annales de 1749 à 1822*. Trad. de Porchat.

La chicorée seule ne l'a pas été. C'est la racine vivace, fusiforme de cette plante bien connue, qui remplace ou qui altère chaque jour le café, et on la cultive actuellement en grand pour cet usage. Cette racine torréfiée possède la propriété de communiquer à l'eau une couleur brune très-foncée, ce qui permet malheureusement d'imiter grossièrement une infusion de café. Quel contraste cependant entre le café, nutritif, excitant les facultés de l'intelligence, doué d'un arome exquis, fortifiant l'estomac, et la chicorée d'une saveur désagréable et d'une amertume très-prononcée! On semble se plaire néanmoins, aujourd'hui, à unir ces deux extrêmes; la consommation de la chicorée est considérable, et quelques-unes des fabriques qui la produisent ont été récompensées par des médailles d'or à la dernière Exposition universelle.

Le microscope fait distinguer très-nettement la présence de la chicorée dans le café en poudre. Voici ce qui s'offre à l'œil de l'observateur, quand il examine, à l'aide de ce précieux instrument, du café pur et du café fabriqué avec un mélange de chicorée et de fécule provenant du

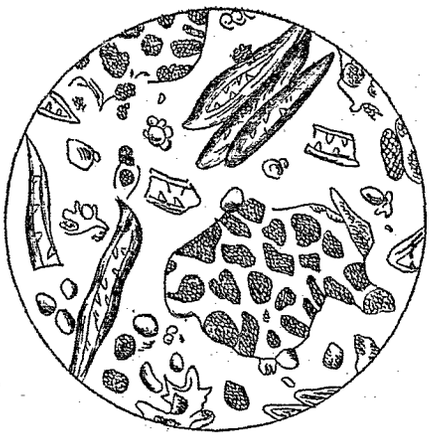


Fig. 1. — Café pur vu au microscope.

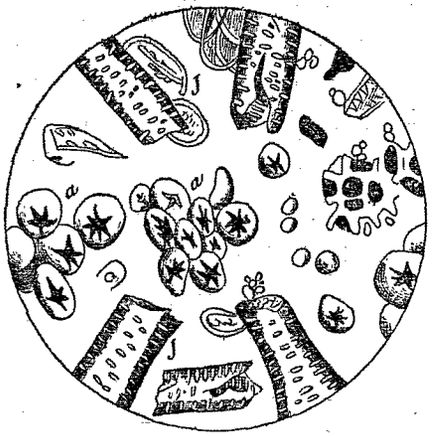


Fig. 2. — Café falsifié. — *a*, fécule du gland de chêne; *J*, fragments de chicorée.

gland de chêne, qui complète parfois cette falsification (fig. 1 et 2).

Nous indiquerons, en outre, un procédé très-simple qui permet de reconnaître la présence de la chicorée dans le café, quand on n'a pas à sa disposition un microscope; mais auparavant, examinons les autres falsifications.

Le café torréfié est souvent additionné de caramel, ce qui lui donne un goût très-agréable; mais si l'on ajoute 30, 20 ou même 15 pour 100 de ce dernier produit, il y a fraude flagrante, ce qu'on peut, du reste, facilement reconnaître en laissant tremper dans l'eau les grains de café. L'eau dissout le caramel et se colore; elle reste limpide quand la graine est naturelle.

Encore si l'on se bornait au caramel et à la chicorée, les consommateurs n'auraient pas trop à se plaindre; mais la falsification ne s'arrête pas en si beau chemin : après avoir falsifié le café par la chicorée, on a falsifié la chicorée en y mêlant des substances dont la liste est vraiment digne d'attention :

1° Mélange de pain torréfié et de marc de café;

2° Poussière de chicorée, sable, brique pilée et ocre rouge;

3° Chicorée et noir d'os épuisé;

4° Chicorée et débris de vermicelle colorés;

5° Poudre de chicorée torréfiée avec de la graine, des beurres vieillis, et colorée avec du rouge de Prusse;

6° Chicorée, terre, glands de chêne et déchets de betterave torréfiés;

7° *Trognons de choux* torréfiés et foie de cheval grillé;

Etc., etc.

Ce dernier mélange a été vendu à Londres, sous le nom de *café français;* le fait, quelque surprenant qu'il soit, est authentique, et nous le tenons d'un illustre savant, M. Boussingault.

Toutes ces falsifications se reconnaissent très-facilement au microscope, qui indique très-nettement la présence de matières étrangères au café.

Il va sans dire que ces altérations ne peuvent être introduites que dans le café moulu qu'on met en vente. Il semble donc qu'en achetant le café en grains, il n'y ait aucune possibilité de fraude. Il n'en a pas été toujours ainsi.

Il a existé à Asnières une fabrique, dont les employés couraient la capitale pour se procurer tout le marc de café des restaurants; ces résidus étaient séchés, mélangés de chicorée, et formaient, grâce à l'addition d'une matière gommeuse, une pâte qu'on moulait de manière à former des grains de café artificiels.

Un consommateur ayant mis ces grains de café dans l'eau, la gomme ne tarda pas à se dissoudre, et les grains de café furent réduits en poudre par la seule action de l'eau. La ruse fut ainsi découverte, et l'inventeur de ce pseudo-café fut condamné à plusieurs années de réclusion.

Nous devons rassurer nos lecteurs au sujet des falsifications que nous avons signalées, en leur affirmant qu'elles sont rares, et que, notamment à Paris, on ne cite qu'un très-petit nombre de semblables fraudes; les trognons de choux torréfiés ont été imaginés par nos ingénieux voisins d'outre-Manche, et le libre échange ne nous a pas encore fait savourer ce produit.

Mais il arrive souvent que le café moulu qu'on achète renferme de la chicorée. Voici comment, à défaut d'un bon microscope, qu'on n'a pas toujours à sa disposition, on peut reconnaître la présence de cette matière.

On prend un verre à vin de Champagne, qu'on remplit d'eau; on verse avec soin le café moulu à la surface du liquide.

Si le café est pur, l'huile qui entoure les fragments le préservera du contact de l'eau; il ne se mouillera pas et viendra à la surface du liquide, dont la limpidité ne sera pas troublée.

S'il est additionné de chicorée, celle-ci, étant dépourvue de matière huileuse, se mouillera, se précipitera au fond du vase, en colorant en jaune tout le liquide.

RUINES DANS LA CAMPAGNE DE ROME.



Ferme et tombeau dans la campagne de Rome. — Dessin de Camille Saglio.

Toute la campagne de Rome est remplie de sites admirables et de grands souvenirs. Il n'est pas un endroit, pour ainsi dire, autour de la ville, où l'œil de l'artiste ne se repose avec plaisir, où l'homme instruit ne retrouve le théâtre d'événements fameux. Si le premier s'arrête séduit par la noblesse des lignes de l'horizon, par la pittoresque beauté de quelque ruine où se joue la lumière d'un ciel éclatant, le second évoque le passé, un volume de Tite Live à la main, et bientôt la solitude se repeuple, la scène si longtemps muette se ranime; il n'a que le choix des acteurs et des drames où ils ont figuré.

Cette tour carrée, cette masure dont les étages superposés semblent avoir pour base un rocher, est construite sur un tombeau antique, et sans doute avec ses débris. Une ferme l'entoure; c'est la demeure de cultivateurs et un lieu de repos pour le voyageur qui va de ce côté de Rome chercher ce qui subsiste de Veïes, de Fidènes ou d'Antemna, rivales redoutables à ses commencements, bientôt absorbées par elle ou poursuivies d'une haine implacable, jusqu'à ce que leur ruine fût consommée.

D'Antemna, la ville hérissée de tours, comme l'appelle Virgile, une des plus vieilles cités de l'Italie, il ne reste pas une pierre. Elle était là, sur ce plateau découvert que le Tibre longe au couchant, et au nord le Teverone; c'est en cet endroit que se rejoignent les deux fleuves. La plus proche voisine de Rome, elle fut la première en butte à ses violences : Antemna, Cænina, Crustumerium, sont les trois villes de la Sabine dont les femmes, selon la tradition, furent enlevées par les compagnons de Romulus.

A quelques pas de la ferme dont la tour nous sert d'observatoire, passe l'ancienne voie Salaria; elle traverse le Teverone sur un pont qui porte encore le nom de *ponte Salario*, et dont la structure sans doute est encore la même qu'au temps où la rivière séparait seule des Romains les Gaulois campés sur l'autre bord. « Ni les uns ni les autres, dit Tite Live (1), n'avaient voulu le rompre, pour ne point donner de marques de frayeur; mais plus d'un combat avait été livré pour l'occuper, et les forces se balançant, on ne voyait point encore qui en demeurerait le maître. » C'est alors qu'un Gaulois, sorte de géant, s'étant avancé sur le pont, appela au combat le plus brave des Romains. Manlius osa répondre à son défi, et, nouveau David, terrassa ce Goliath. Sa victoire frappa de terreur les

(1) VII, 9.

Gaulois, qui, dès la nuit suivante, se retirèrent précipitamment. Le pont Salarius a été détruit en partie et reconstruit plusieurs fois. Narsès, le général de Justinien, a réparé les ruines faites par Totila; démoli à moitié en 1798, le pont fut rétabli par Pie VII; en 1849, on essaya de le couper, lors du siége de Rome; cependant, çà et là on aperçoit encore le tuf de la construction primitive, dont l'appareil ressemble à celui des murailles de quelques villes étrusques, et qui appartient certainement au temps de la république.

De l'autre côté du Teverone s'étendent, sur un espace de deux milles environ, des pâturages couverts de bestiaux, jusqu'à une éminence dont le Tibre baigne le pied. La voie Salaria conduit au sommet, où l'on aperçoit la ferme de Castel-Giubileo. Là était la citadelle de Fidènes, tant de fois prise et reprise par les Romains, jusqu'au jour où, pour avoir raison de ses habitants encore une fois ligués avec tous leurs ennemis, ils la rasèrent entièrement; il n'en reste d'autre trace que des caveaux creusés dans la colline pour servir de tombeaux. C'est dans cette plaine qui nous en sépare que tant de combats sanglants furent livrés contre les Fidénates, les Veïens, les Albains, les Étrusques; c'est encore ici qu'Annibal, à son tour, vint camper en quittant Capoue.

En avant de Fidènes, à un détour de la route, on rencontre la villa Spada, située sur l'emplacement même ou à peu de distance de la maison où Phaon, l'affranchi de Néron, offrit à son maître pressé par Galba un refuge. « C'était, dit Suétone, une maison de campagne qu'il avait à quatre milles environ de Rome, entre la voie Salaria et la voie Nomentane. » Néron y courut au milieu de la nuit, presque nu, y entra en se traînant sur les mains par une ouverture pratiquée secrètement; puis, ayant fait creuser sa fosse sous ses yeux, il demanda si l'on pourrait trouver quelques morceaux de marbre pour lui dresser un monument; il fit apporter de l'eau, du bois : chaque ordre qu'il donnait était accompagné de pleurs, et il répétait : « Quelle mort pour un tel artiste! » Enfin un courrier de Phaon apporta la nouvelle que le sénat l'avait déclaré ennemi de la patrie et condamné à mourir selon la rigueur des anciennes lois, c'est-à-dire sous les verges, et déjà l'on entendait les pas des chevaux qui amenaient les hommes chargés de se saisir de lui; alors il se donna la mort avec l'aide d'un de ses esclaves.

Un peu plus loin, dans la même direction, s'élève au-dessus de la plaine le mont Sacré, dont la vue éveille de plus nobles souvenirs. Là les plébéiens de Rome se retirèrent quand ils résolurent de se dérober à la tyrannie et à la mauvaise foi des patriciens; là Menenius Agrippa vint faire appel à la concorde et récita l'apologue célèbre des membres et de l'estomac; là fut conclu entre les deux ordres un traité d'alliance qui renouvela la cité romaine : la plèbe devait avoir désormais des chefs tirés de son sein, des tribuns inviolables, c'est-à-dire en toute occasion des protecteurs et des juges. Et plus tard, quand eut recommencé l'éternel débat, quand les décemvirs refusèrent de résigner leurs pouvoirs depuis longtemps expirés, là revinrent encore les plébéiens. « Ils reprirent leur route par la voie Nomentane et allèrent camper sur le mont Sacré, imitant la modération de leurs pères, respectant tout ce qui ne devait point être violé. Le peuple suivit l'armée; aucun de ceux à qui leur âge permettait de partir ne resta en arrière : les femmes, les enfants se joignirent à eux, demandant en se lamentant à quoi ils songeaient de les laisser dans une ville où la liberté ni la pudeur n'étaient plus en sûreté. Quand on vit à Rome cette solitude extraordinaire qui donnait à tout l'air de la dévastation, qu'à peine au Forum on aperçut quelques vieillards, et qu'au moment où le sénat s'assembla la place publique parut comme un désert », des cris s'élevèrent de tous côtés contre l'obstination des décemvirs. Il faut lire dans Tite Live la suite de cet émouvant récit. La constance des plébéiens vainquit la résistance de leurs adversaires; leurs tribuns, l'appel au peuple, leur furent rendus, et les décemvirs abdiquèrent.

De l'autre côté du Tibre, quelques tours qui s'écroulent marquent le passage de la voie Flaminia. Voici des ruines qui, d'après quelques antiquaires, sont les débris du château des Fabius, et voilà la Crémère, dont les bords virent les exploits et bientôt la fin de cette héroïque famille. Elle soutint seule quelque temps tout l'effort des Veïens contre Rome et finit par être enveloppée par eux : les Fabius périrent au nombre de trois cent six; un enfant survécut seul, de qui sortit une tige nouvelle féconde en rejetons illustres.

On arriverait en peu de temps, si l'on suivait les bords de la Crémère, jusqu'au pied des collines où Veïes était bâtie; mais il faut borner cette promenade et ne pas dépasser l'horizon que le regard embrasse du point où nous sommes arrêtés. En se rapprochant de Rome, on aperçoit la forêt Arsia, où les Tarquins perdirent l'empire et où Aruns, un de leurs princes, et Junius Brutus, le premier consul de la république, moururent de la main l'un de l'autre. Du même côté, c'est-à-dire vers le couchant et aussi loin que peut s'étendre la vue, se déroule l'immense aqueduc, en partie caché, de l'Aqua-Paula, qui va chercher les eaux du lac Bracciano pour les conduire à Rome sur le Janicule. Plus près, on rencontre le tombeau des Nasons et la villa d'Ovide, près de l'endroit où se rejoignent la voie Cassia et la voie Flaminia. On repasse le Tibre sur le *ponte Molle*, reconstruit par Pie VII en 1815. C'est l'ancien pont Milvius, qu'avait bâti Æmilius Scaurus. Là encore on peut se figurer, sur la rive du fleuve, et sur toute la longueur de la route qui conduit à la ville, distante encore d'une lieue, la foule des Romains attendant les envoyés qui devaient annoncer la défaite d'Annibal sur les bords du Métaure; ou bien on se rappelle, non sans songer à l'admirable peinture de Raphaël, la victoire de Constantin sur Maxence, qui fut précipité du haut du pont, et l'apparition miraculeuse de la croix qui vint apprendre au vainqueur à quel Dieu il devrait l'empire du monde.

LA JEAN-JEANNE.

SOUVENIR DU MORVAN.

Suite. — Voy. page 66.

La demeure de Jean-Jeanne est étrange comme sa personne; elle s'élève, branlante et enfumée, près des fossés, à deux pas du pigeonnier, dont la coupole svelte, soutenue par des piliers corinthiens, fait penser à un temple plutôt qu'à un humble accessoire de basse-cour. Quelque dame châtelaine, prise un beau matin des goûts champêtres qui devinrent si fort de mode chez ses pareilles deux cents ans plus tard, créa sans doute ce petit palais pour de blanches colombes qu'elle nourrissait de ses mains. Son élégance rend plus frappante encore la misère de la cabane voisine. On se demande comment des êtres humains peuvent respirer sous ce toit de chaume pourri, entre quatre murs qui s'écroulent sur une fenêtre sans vitres et une porte sans gonds, rustiquement retenue par de grosses pierres. Alentour, ni grange, ni poulailler, ni toit à porcs, rien de ce qui indique l'aisance. Pour toute dépendance, une petite *ouche* où poussent plus d'orties que de choux et de betteraves, une mare croupissante, et un grand châtaignier dont le feuillage épais prive le taudis des seules compensations qu'il pourrait avoir : lumière, grand air, ces biens du plus pauvre.

— Vous vivez là? dis-je à la Jean-Jeanne.

— J'y vis et je n'y vis pas.

Le fait est que le jour elle allait à l'herbe ou au bois, et rentrait faire la soupe pour sa mère, mais qu'elle n'avait jamais couché dans une maison. Elle dormait, en été, sur la paille où nous l'avions vue, et, en hiver, portait sa paille dans la grande chambre du roi.

— Vous n'avez pas peur toute seule?

A ce mot de peur, Jean-Jeanne fut reprise du rire fou et inextinguible dont j'ai déjà parlé. Puis, sans raison, du moins sans en donner aucune, elle se sauva, nous laissant devant la porte.

— Entrons, dit l'abbé.

Et nous entrâmes. Quel désordre, grand Dieu! La malpropreté de l'extérieur n'en pouvait donner aucune idée :

Le baldaquin de serge du lit avait perdu sa couleur verte sous la poussière accumulée de plusieurs années; les mouches noircissaient la chétive pièce de salé suspendue à une solive; cuillers d'étain, assiettes ébréchées, se promenaient sur le sol détrempé par l'eau qui coulait d'un seau renversé; il y avait de vieilles jupes pendues dans la cheminée, des bonnets accrochés au dressoir, des sabots sur la table, du bois dans la huche au pain, ce coffre qui, au moyen âge, composait, avec le lit et la quenouille, le seul mobilier des paysans. Ici la quenouille était absente. Partout on reconnaissait la confusion du cerveau de Jean-Jeanne : il y passait peut-être des pensées, des projets, mais fugitifs comme la feuille que le vent emporte; ils restaient ébauchés, incomplets, et les actes s'en ressentaient. Sur une petite chaise de paille, devant l'âtre vide, une femme semblait dormir, du moins ses yeux fermés l'indiquaient; ils ne s'ouvrirent pas lorsqu'elle se leva à notre approche, et nous reconnûmes qu'elle était aveugle.

L'abbé lui expliqua en deux mots où nous avions rencontré sa fille, et comment le mauvais temps nous forçait à lui demander un abri. — Elle se confondit en excuses de nous recevoir si mal avec une obséquieuse politesse, et nous fit asseoir sur un banc collé au mur, en nous offrant des rafraîchissements que, certes, elle aurait eu grand'peine à trouver dans sa maison.

— Si nous en avons besoin, dit Georges, lui mettant une pièce de monnaie dans la main, vous vous en procurerez avec ceci et garderez le surplus pour vous.

Elle rougit, elle pâlit... Je crus que cette aumône, peut-être un peu brusque, l'avait blessée, qu'elle voulait refuser... Mais non! ses doigts crochus se refermèrent sur l'écu de cinq francs comme sur une proie, et les coins fléchissants de sa bouche se relevèrent pour sourire.

— Merci, mon bon Monsieur, dit l'aveugle en jetant machinalement autour d'elle un regard rapide de ses prunelles éteintes, merci... Vous faites bien de profiter de ce que la Jean-Jeanne n'y est pas : elle vous aurait fait quelque malhonnêteté et refusé votre cadeau; car sa pire bêtise, voyez-vous, c'est de croire que l'argent porte malheur.

— Comment donc gagne-t-elle ce qu'il vous faut pour vivre?

— Ah! voilà ses caprices... Une supposition : nous avons des hardes à raccommoder; elle les porte à la Grande-Verrière ou ailleurs, et tandis qu'on remet des pièces, elle mène aux champs le *bestiau* de la raccommodeuse, lave sa lessive. De même, elle travaille trois jours à la besogne qu'on veut lui donner, pourvu que ce soit en plein air, pour un pain ou un boisseau de pommes de terre. La nourriture et le vêtement, elle en veut bien, à condition qu'elle le gagne; car elle a de la fierté à en être haïssable, la pauvre innocente! Mais l'argent... elle s'ensauve quand elle en voit.

La vieille parlait avec une volubilité extraordinaire, sans trop d'accent de terroir, et m'étonnait comme une énigme. Je retrouvais sur son visage, affaissé et plissé à grandes rides, l'empreinte d'une beauté rare, et dans ses manières, cette trivialité sans sauvagerie ni naïveté qu'on ne rencontre guère à la campagne, mais plutôt chez les petites gens des villes.

— Vous n'avez pas toujours demeuré ici? lui dis-je.

Elle leva les bras au ciel.

— Hélas! non, Monsieur, et le temps m'y dure bien. Quand on a eu l'habitude de se laisser vivre bien doucement dans un bel endroit comme Autun ou Mâcon, on ne se fait pas sans peine à la compagnie d'une imbécile, dans un trou comme celui-ci.

— Pourtant votre fille est bonne pour vous?

— Sans doute, fit-elle en hésitant et d'un air mécontent; sans doute, elle me laisse manquer du moins qu'elle peut; mais ce qu'elle peut n'est pas grand'chose, et elle aurait souvent eu le moyen de me faire du bien, si elle n'avait pas la sottise de tant haïr l'argent.

— Silence, la Légère, dit sévèrement l'abbé; je connais votre histoire mieux que vous ne le croyez : ne blâmez point Jean-Jeanne, qui ne serait peut-être pas si folle si vous aviez eu soin d'elle en son enfance. C'est une brave créature, malgré vous. Mais il ne pleut presque plus, Messieurs, ajouta l'abbé, sans écouter les protestations de la vieille; nous pouvons partir.

Elle nous reconduisit avec force révérences; lorsque je me retournai au bout du sentier, je l'aperçus qui, se croyant bien cachée, nous montrait le poing.

La fin à la prochaine livraison.

LOUIS XIV EN JAQUETTE AU PARLEMENT.

On rappelle souvent que, le 13 avril 1654, Louis XIV, à l'âge de dix-sept ans, entra au Parlement, dans la grand'chambre, botté, éperonné, un fouet à la main, et prononça le mot *J'ordonne* d'un ton qui fit monter la honte au front des plus vieux magistrats. Mais on a moins remarqué un autre fait du même genre, antérieur de neuf années, et dont on doit, par conséquent, faire remonter toute l'intention et toute la responsabilité à la reine mère.

Le 7 septembre 1645, le roi, encore mineur, fut conduit au Parlement. Dans les occasions solennelles, il s'était montré jusqu'alors en habit de cérémonie; ce jour-là, il était en robe d'enfant ou en jaquette (1), ce qui causa quelque surprise et donna à penser qu'on avait voulu montrer que, quel que fût son âge, il était un maître signifiant sa volonté à ses serviteurs. L'enfant royal prit sa place fort résolûment et dit ces seules paroles : — Messieurs, je suis venu en mon Parlement pour mes affaires. Mon chancelier vous dira le reste.

SUR LA VIEILLESSE (2).

Vivre longtemps, c'est survivre : tel est le triste refrain de notre existence; il revient sans cesse, nous afflige, et nous pousse cependant à de nouveaux et sérieux efforts.

Pour moi, le cercle de ceux qui m'entourent me paraît comme le volume des feuilles sibyllines : l'une s'envole après l'autre, brûlée par les flammes de la vie, et donne d'heure en heure plus de prix à ce qui reste. Continuons d'agir jusqu'à ce que l'un de nous, appelé par l'*Ame du*

(1) *Mémoires de d'Ormesson.*

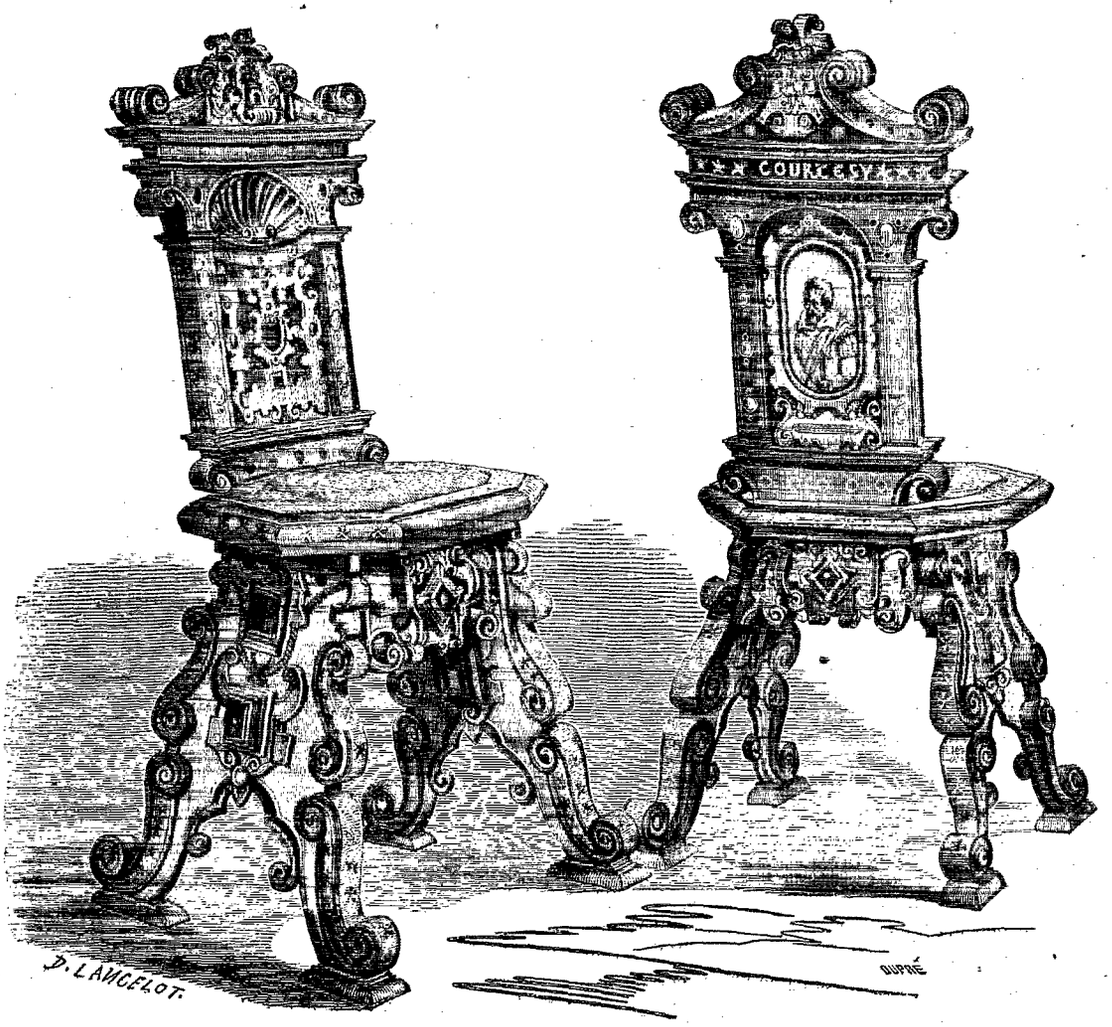
(2) Lettre de Gœthe à son ami Zelter, qui venait de perdre son dernier fils, — 19 mars 1827.

monde, retourne dans l'éther. Puisse alors Celui qui vit éternellement ne pas nous refuser de nouvelles activités analogues à celles où nous nous sommes déjà essayés! Si, dans sa bonté paternelle, il y joint le souvenir et le sentiment du juste et du bien que nous avons voulu et fait ici-bas, nous entrerons d'autant plus vite dans les engrenages de cette roue qui tourne le monde.

La monade entéléchique ne peut se conserver que par une activité incessante; si c'est là sa nature, elle ne manque pas d'occupation dans l'éternité. Pardonne-moi ces expressions abstruses. C'est de cette façon qu'on essaye de se communiquer aux autres chaque fois qu'on se perd dans ces régions où la raison ne peut atteindre, et où cependant on ne veut pas que règne la déraison.

CHAISES ANCIENNES.

Les deux chaises dont nous publions un dessin ont figuré au Musée rétrospectif, exposé en 1865 au palais des



Chaises du commencement du dix-septième siècle. (Collection de M. d'Yvon.) — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de Franck.

Champs-Élysées. Elles offrent moins un modèle d'art et de goût qu'un curieux exemple emprunté au mobilier de la fin de la renaissance, ou, plus exactement, des premières années du dix-septième siècle. On y retrouve quelque chose de la fécondité d'invention et des combinaisons ingénieuses de ces huchiers et ébénistes qui, au seizième siècle, ont produit des chefs-d'œuvre en ce genre; mais le travail en est lourd, la composition chargée. Comment comparer aux élégantes merveilles de l'âge précédent ces meubles aux formes pesantes, où l'éclat des dorures et des pierres enchâssées essaye vainement de suppléer au défaut de plus délicats ornements? Les seules parties sculptées, à proprement parler, sont d'une exécution grossière : ce sont des médaillons qui offrent, au revers du dossier, l'un la figure en buste d'un jeune homme, l'autre celle d'un homme d'âge mûr, tous deux dans le costume du temps, tous deux l'épée au poing. Au-dessus des médaillons on lit ce mot : COURTESY (courtoisie), et dans les petits cartouches suspendus au-dessous : GALLANTERY (galanterie). Ce sont là les principes dont ces preux devaient se faire les champions.

La période qui se place entre la fin des Valois et le milieu du dix-septième siècle n'est pas une des plus favorisées dans l'histoire des arts du mobilier. A l'amour passionné de la forme, poussé parfois, il faut le dire, jusqu'à l'abus par des artistes plus jaloux de faire briller les ressources de leur imagination et l'adresse de leur main que de satisfaire aux exigences de la vie journalière, succéda la pauvreté de l'art unie à un grand déploiement de magnificence. Les traditions des corps de métiers s'étaient perdues pendant les guerres civiles, et les meubles anciens rebutés étaient remplacés à grand'peine par d'autres, souvent de fabrication étrangère.

La pénurie se fit sentir, sous Henri IV et sous Louis XIII

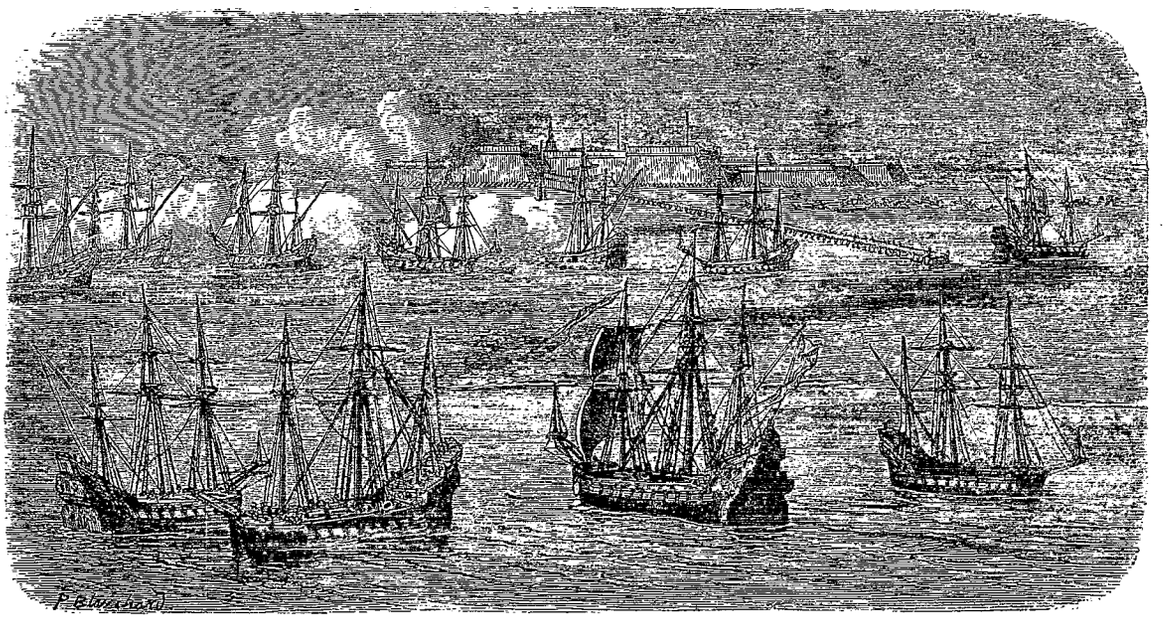
même, dans les châteaux et les logis des seigneurs et de la haute bourgeoisie. Il fallait quelquefois, dans les demeures les plus riches en apparence, traverser plus d'une vaste salle à peu près dégarnie de tout mobilier avant d'arriver à l'unique pièce habitée, où les maîtres de la maison rassemblaient tout ce qu'ils possédaient de siéges élégants et commodes : c'était d'abord le fauteuil réservé au chef de la famille ou aux hôtes de distinction ; était-il occupé, on les faisait asseoir sur le lit, dans la ruelle, et plusieurs personnes quelquefois y prenaient place ensemble. Ensuite venaient, dans un ordre hiérarchique rigoureusement observé, la chaise à dossier, puis le pliant, enfin le tabouret ou *placet* sans dos ni bras, et les escabeaux, petits bancs de formes très-variées, barlongs, carrés, triangulaires, qui servaient, depuis le moyen âge, tout à la fois à s'asseoir, à appuyer les pieds quand on était assis dans les chaises élevées, ou à poser des objets comme sur de petites tables basses. Quand les lourds meubles qui semblaient jadis fixés à demeure tendirent à s'alléger et à mieux mériter leur nom, les siéges mobiles qui en étaient les acolytes nécessaires devinrent souvent, par contre, plus lourds et d'un maniement moins facile. C'est ainsi que des escabeaux furent pourvus de dossiers comme ceux dont nous avons l'image sous les yeux.

Ajoutons qu'à défaut de ces meubles on s'asseyait souvent à terre, sur les coussins et les tapis. Cet usage familier, qui n'a disparu entièrement qu'à une époque assez voisine de la nôtre, était en pleine vigueur sous le règne de Henri IV ; nous voyons même qu'il était d'étiquette obligée de s'asseoir à terre dans la chambre de la reine sa femme, quand elle y était.

LES FORTS ET L'ÉCLUSE DE MARDYCK.

Voy. t. XXVIII, 1860, p. 223.

Il est probable qu'un port existait dans l'endroit où se trouve aujourd'hui Mardyck, dès le temps où la plage, exhaussée peu à peu par les dépôts journaliers de la mer ou des eaux venant de l'intérieur des terres, eut été



Prise de Mardyck en 1645. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une estampe du temps.

abandonnée par l'Océan ; et c'est vraisemblablement à ce port que César, dans ses Commentaires, donne le nom de Portus Iccius, abréviation de Portus Mardiccius, sous lequel on le trouve ensuite désigné. Le nom de Mardyck, qui, dans la langue du pays, signifie digue de la mer, indique bien la situation du lieu et son caractère propre. Dès avant l'arrivée des Romains, la population maritime de ce rivage avait su se garantir contre les débordements. « Ces terres, dit Bélidor, en parlant de celles qui s'étendent aux environs de Dunkerque et de Mardyck, dans son célèbre ouvrage sur l'Architecture hydraulique ; ces terres ont été desséchées par l'industrie des habitants, en voulant donner au pays des bornes plus reculées ; ce qui s'est fait en creusant un grand nombre de canaux pour faciliter l'écoulement des eaux dans le temps des basses marées ; ouvrage que la succession des siècles a perfectionné, puisqu'il n'y a point d'apparence que la mer se soit retirée, comme quelques-uns le prétendent, ses vives eaux se trouvant un peu plus élevées que les plaines dont nous parlons, qu'elles inonderaient encore en bien des endroits si elles n'étaient retenues par les dunes ou montagnes de sable qui lui servent de digues. » Et le même auteur, après avoir expliqué de quelle manière ces digues naturelles se forment et acquièrent de la solidité (1), ajoute : « Il est à présumer que les premiers habitants du pays en ont usé de la sorte pour le dessécher, en ménageant par intervalles des portions qu'ils laissaient ouvertes quand la mer se retirait, afin de donner l'écoulement aux eaux, et qu'ils refermaient aussitôt qu'elles venaient à remonter, les hommes n'ayant jamais manqué de moyens quand il a été question d'accroître leurs avantages. »

Les Romains fortifièrent le port, construisirent une chaussée, et firent de Mardyck une ville et un poste militaire qui conserva son importance non-seulement pendant toute la durée de leur domination, mais encore au moyen âge ; cette importance s'accrut même alors par suite du développement du commerce de la Flandre : Bergues, Calais, Gravelines, Dunkerque, n'étaient encore que de chétifs villages. La prospérité commença à déchoir lorsque la dernière de ces places, fortifiée à son tour au douzième

(1) Voy., sur les *Dunes*, t. XVII, 1849, p. 343 ; et t. XXVI, 1858, p. 150.

siècle, eut un port en état de recevoir des vaisseaux de guerre, où l'on construisit aussi de grands navires pour les voyages de long cours. Les autres ports du littoral s'agrandissaient en même temps, tandis que celui de Mardyck, mal entretenu, s'envasait. Une tempête effroyable, qui combla presque en une nuit le chenal, acheva, en l'an 1200, d'anéantir le commerce de la ville. Les fortifications furent abandonnées et tombèrent en ruine. Jusqu'aux temps modernes, Mardyck ne fut plus qu'un bourg sans importance, et l'on rechercherait vainement aujourd'hui les vestiges de son ancien port.

En 1622, Jean Gamel, ingénieur de la ville de Dunkerque, dans l'intention d'augmenter les défenses de cette ville, proposa et fit adopter le plan d'un fort qu'il devait construire devant Mardyck, au milieu des dunes, sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui le hameau des Matelots-Pêcheurs et sur les terres contiguës, au nord et à l'ouest. Il reçut la direction des travaux au nom du roi d'Espagne, alors maître des Pays-Bas, et fit du nouveau fort un remarquable ouvrage d'architecture militaire. L'ensemble des fortifications dans leur plus grande longueur, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, couvrait 900 mètres environ, et 700 du sud au nord. Les casernes pouvaient contenir de trois à quatre mille hommes. Les ouvrages extérieurs se terminaient à la laisse de la haute mer, à une demi-portée de canon vers le nord; un fort de bois, bâti sur pilotis, défendait le canal qui formait, le long de la côte, la suite immédiate de la Fosse (ancien avant-port naturel de Mardyck), et par lequel Dunkerque et Mardyck avaient une communication maritime sûre, commode et facile. Ce fort de bois, placé dans les limites de la basse mer, se trouvait constamment entouré d'eau. Le fort de terre était lié à l'autre par une communication couverte en gros pilots qu'interrompait un pont-levis qui en empêchait l'entrée du côté de l'estran. Cette communication formait une véritable estacade que la mer entourait dans le flux.

Ce fort fut assiégé en 1645 par les Français, que commandaient le duc d'Orléans, frère du jeune roi Louis XIV, le maréchal de Gassion et le comte de Rantzau. « En établissant leurs campements à Mardyck, dit un moderne historien de cette ville, à qui nous avons emprunté déjà quelques-uns des détails qui précèdent (1), les généraux français n'avaient en vue que la prise du fort, parce qu'il leur semblait évident que du sort de cette place dépendait celui de Dunkerque. En effet, l'entrée du port était si rapprochée de la ville et tournée de telle manière, que c'était pour ainsi dire en être le maître que de l'être de Mardyck; les grands navires ne pouvaient entrer dans le port ni en sortir qu'en longeant le rivage et en passant devant Mardyck, parce que toutes les autres issues en étaient impraticables ou dangereuses par les bancs de sable. » Les États généraux de Hollande, avertis du siége de Mardyck, donnèrent ordre à l'amiral Tromp de se rendre devant cette place avec trente navires, afin d'arrêter les secours que les Espagnols pourraient y envoyer par mer. « Les Hollandais, dit l'auteur d'une Histoire de Dunkerque (2), ne voulurent pas entreprendre de l'empêcher, à cause qu'ils ne croyaient pas leurs vaisseaux en sûreté dans le canal sur lequel le fort de bois était situé, et contre les canonnades de celui de Mardyck. Mais le maréchal de Gassion, qui avait prévu ces difficultés, avait fait faire, le jour précédent, entre Mardyck et Dunkerque, une grande palissade sur le sable, depuis les dunes jusqu'à la haute mer, et en même temps fait enfoncer quatre grands vaisseaux remplis de sable et attachés l'un à l'autre; depuis ces navires jusqu'aux écueils, qui étaient au delà du canal, il fit attacher neuf vaisseaux hollandais, dans chacun desquels il y avait cinquante mousquetaires. Tous ces bâtiments étaient encore soutenus en mer par cinq autres navires de guerre des États. »

Ces dispositions prises, on ouvrit la tranchée dans la nuit du 4 au 5 juillet. Le 7, les Espagnols brûlèrent le bourg qui avoisinait le fort de terre, afin d'empêcher les Français de s'y loger, et le fort de bois, parce que ceux-ci ne l'avaient épargné qu'afin de s'en emparer après la prise de l'autre. Le 10, la place capitula.

L'année ne s'était pas entièrement écoulée, que les Espagnols y rentraient par surprise. Un second siége devint nécessaire. « L'amiral Tromp reçut l'ordre des États de Hollande de se rendre avec son escadre dans la fosse de Mardyck, afin d'empêcher toute espèce de communication par mer avec la ville de Dunkerque. L'intrépide marin soutint le feu de l'ennemi avec un courage admirable, et ne se retira de ce pas périlleux, où il courait le plus grand danger, qu'à la dernière extrémité, après avoir vu désemparer ses navires et éprouvé d'énormes pertes. » Les Français vinrent à leur tour, au mois d'août 1646, camper du côté de la terre. Ils avaient les mêmes chefs qu'au premier siége, et avec eux le duc d'Enghien, le vainqueur de Rocroi, qu'on appela plus tard le grand Condé. La place avait été réparée et munie de fortifications nouvelles; le siége dura dix-sept jours, et fut signalé par des actes de bravoure quelquefois téméraires.

Mardyck retomba, en 1652, au pouvoir des Espagnols, qui reconstruisirent le fort de bois, incendié par eux-mêmes en 1645, fut repris en 1657 par Turenne, remis l'année suivante, par suite d'un traité, aux Anglais, alors sous le protectorat de Cromwell, racheté par Louis XIV, en 1662, avec Dunkerque qui leur avait été également livré, et resta désormais annexé au territoire de cette ville. Les défenses nouvelles qui furent ajoutées aux fortifications de Dunkerque rendirent le fort de Mardyck inutile. Le roi en ordonna la démolition. « Ainsi disparut ce fameux boulevard de Mardyck, si souvent cité dans l'histoire. On ignorerait même quelle était sa vraie position, sans le hameau des Pêcheurs qui existe à l'emplacement du bas-fort, et sans quelques traces d'ouvrages en terre du haut-fort au nord-ouest. A la fin du dix-huitième siècle, on ne voyait plus qu'un reste du canal de Mello, qui communiquait de ce fort au canal de Bourbourg. » (1)

Mardyck ne reprit quelque importance qu'un demi-siècle plus tard, lorsqu'un canal le joignit à Dunkerque.

« Il paraît que déjà en 1645, et antérieurement encore, en 1624, Michel-Florent Vanlangren, cosmographe du roi d'Espagne, fut chargé d'examiner lequel des ports de Dunkerque, de Gravelines et de Nieuport offrirait le plus grand avantage pour la création d'un port militaire, et pourrait servir également à établir un débouché pour les productions des Pays-Bas espagnols. C'est alors que Vanlangren conçut l'ingénieux projet d'ouvrir, sur une longueur de 5 kilomètres, un canal large d'environ 195 mètres, partant du havre de Dunkerque jusqu'au delà du fort de Mardyck. Deux écluses, l'une placée au débouché du port de Dunkerque, et l'autre en avant de ce fort, devaient servir à retenir la quantité d'eau de mer suffisante pour nettoyer alternativement les ports de Mardyck et de Dunkerque, et les rendre ainsi plus spacieux et plus profonds. La prise de Mardyck par les Français, en 1646, mit obstacle à l'exécution de ces travaux, dont les plans, tracés par Vanlangren, furent approuvés par le gouvernement espagnol.

(1) De Bertrand, *Histoire de Mardyck*.

(1) De Bertrand, *Histoire de Mardyck*. 1852.

(2) P. Faulconnier, *Description historique de Dunkerque*. — Bruges, 1730.

En 1653, le savant ingénieur, qui n'avait pas abandonné son projet de percer le canal Marianne de Dunkerque à Mardyck, présenta au ministère le rapport le plus circonstancié sur cet objet. L'archiduc Léopold ne mit aucune entrave à la réalisation de ce projet, et c'est en vertu des ordres qu'il donna l'année suivante que, vers 1656, quelques parties de ce bel ouvrage furent entreprises. » (1) Ce projet, négligé pendant toute la durée du règne de Louis XIV, ne fut repris que dans la dernière année de sa vie, alors qu'il fallut remédier à la perte du port de Dunkerque, décidée lors de la paix d'Utrecht. Nous avons eu déjà l'occasion, en faisant graver un plan manuscrit du canal et des écluses de Mardyck (voy. t. XXVIII, 1860), de résumer les faits qui donnèrent lieu à leur rétablissement ou à leur destruction, que les Anglais, chaque fois qu'ils le purent, ne réclamèrent pas moins vivement que la démolition des fortifications de Dunkerque. En publiant une nouvelle vue à vol d'oiseau des anciennes écluses de Mardyck, nous extrairons de l'ouvrage de Bélidor (2) les lignes suivantes qui s'y rapportent :

« Dès que les habitants de Dunkerque virent entamer la démolition de leur ville, et qu'on devait couper la communication du port avec la mer par le grand batardeau, ils s'adressèrent à M. le Blanc (intendant de Flandre), pour lui représenter la terrible situation où la ville et les châtellenies voisines allaient être réduites quand les eaux du pays ne pourraient plus s'écouler par Dunkerque, comme elles avaient fait depuis un temps immémorial, puisque tout le pays serait perdu sans ressource lorsque cet écoulement n'aurait plus lieu.

» M. le Blanc en conféra avec M. de Moyenneville, alors directeur des fortifications de Dunkerque, qui fit le projet d'un nouveau canal par lequel les eaux du pays s'écouleraient à la mer par l'ancienne Fosse de Mardyck, et qui pourrait aussi servir à rendre à la ville son commerce avec la mer, en donnant à ce canal assez de profondeur pour y faire passer les vaisseaux et en faisant des écluses pour en diriger les eaux.

» M. le Blanc se rendit à la cour muni de mémoires instructifs et des plans nécessaires pour l'intelligence d'un dessein aussi avantageux. Ce n'était pas une petite difficulté de trouver les fonds nécessaires à une dépense si considérable. Le roi n'y contribua que de 150 000 livres; mais il accorda les matériaux de démolition de la ville de Dunkerque, du port et des risbans, qui pourraient servir à la construction des nouvelles écluses; et, par un arrêt, il fit donner au plat pays du département 100 000 livres, 60 000 à la châtellenie de Bruges et 50 000 à la ville de Lille. Celle de Dunkerque se signala par une contribution volontaire de 792 550 livres : ainsi l'on avait pour lors 1 152 550 livres, somme bien au-dessous de celle qu'il fallait pour un ouvrage aussi considérable; mais Sa Majesté donna l'espérance de pourvoir au reste, en fournissant des fonds jusqu'à la fin de l'ouvrage.

» Les troupes destinées à travailler arrivèrent, au nombre de douze bataillons, les premiers jours de mai 1714, et l'on commença ce grand ouvrage, qui donna aux habitants une satisfaction que l'on ne peut exprimer. Au mois de juin, il arriva encore six autres bataillons; et tous ensemble travaillèrent avec tant de diligence, que le 2 de juillet on commença à piloter les écluses du nouveau canal, et le 24 août on y posa la première pierre. M. le Blanc, touché du danger que le pays courait d'être inondé par les eaux de l'hiver, dont on était peu éloigné, anima tellement par sa présence continuelle et ses libéralités tous les ouvriers qui travaillaient à l'écluse, que le 11 de janvier 1715 ils y mirent la dernière porte qui restait à placer pour que le canal fût en état de recevoir les eaux du pays.

» Cette écluse, la plus belle de l'Europe, était partagée en deux passages, l'un de 44 pieds (voy. sur le plan, AA) pour les vaisseaux de premier rang, et l'autre (BB) de 26 pour les petits bâtiments. La longueur de cette écluse était de 46 toises 2 pieds, la pile du milieu avait 30 pieds d'épaisseur, et chacun des deux bajoyers 24, sans y comprendre les contre-forts.

» Quant à la longueur du canal, on lui a donné, dans la totalité, 3 384 toises. Le chenal, depuis l'écluse jusqu'à la mer, avait autour de 50 toises de largeur sur 20 pieds de profondeur; mais il devait devenir plus considérable par l'action de l'eau que les écluses devaient lâcher pour l'approfondir... Les eaux qu'on lâchait souvent par l'écluse de Mardyck avaient tellement creusé le chenal, que des vaisseaux y entrèrent dès le mois d'avril 1716; entre autres, une frégate de trente-quatre pièces de canon traversa le grand passage de l'écluse et se rendit dans le canal d'eau douce, jusque derrière l'ancien port, ce qui causa aux habitants de Dunkerque une satisfaction difficile à exprimer; ils auraient aisément oublié la douleur que leur avait causée la démolition de leur ville, si les Anglais, qui ne voyaient qu'avec bien de la peine les avantages qu'on allait tirer du nouveau canal, n'eussent conspiré de nouveau la ruine de cette malheureuse ville, ne pouvant oublier les pertes qu'elle leur avait causées.

» M. le duc d'Orléans, régent de France, jugeant qu'il y allait du bien de l'État de contracter une alliance avec les Anglais, les ministres de cette puissance eurent ordre de ne point s'y prêter qu'à la condition que l'écluse de Mardyck serait entièrement détruite. M. d'Iberville, envoyé extraordinaire de France à la cour d'Angleterre, qui était venu à Paris pour recevoir les instructions de Son Altesse Royale, eut ordre de s'en retourner à Londres et d'emmener avec lui M. de Moyenneville, directeur des fortifications, toujours résidant à Dunkerque. Ce célèbre ingénieur, après s'être bien débattu pendant plusieurs jours avec les ministres anglais sur la manière dont on voulait que les travaux qui leur causaient tant d'ombrage fussent détruits, eut la douleur de revenir en France sans avoir pu obtenir des Anglais la moindre modification, n'ayant voulu se relâcher en rien de la destruction entière d'un ouvrage si digne d'admiration

» Le 7 de juillet de l'année 1717, en conséquence du traité d'alliance, on commença à faire le batardeau du côté de la mer pour en arrêter les eaux; on en forma de même un du côté de la terre pour soutenir celles du pays; ensuite la grande écluse, qui avait 44 pieds de largeur, fut entièrement démolie, et la petite, qui en avait 26, fut réduite à 16; au mois de décembre, on enleva les deux batardeaux, et les eaux du pays s'écoulèrent comme auparavant.

» Depuis ce temps, tout le monde sait par quelle faveur du ciel un coup de mer, dans un gros temps, rompit le batardeau, le 30 décembre 1720, qui séparait l'ancien port d'avec le chenal; comment les habitants se sont servis heureusement, pour approfondir le chenal, de la petite écluse qui était restée dans la ville, sous le canal de Furnes, après la démolition, parce qu'elle n'avait rien de commun avec la fortification ni la marine; et enfin comment, à force d'industrie, ils sont parvenus à rétablir un commerce qui les a tirés de l'extrême misère où les malheurs précédents les avaient plongés »

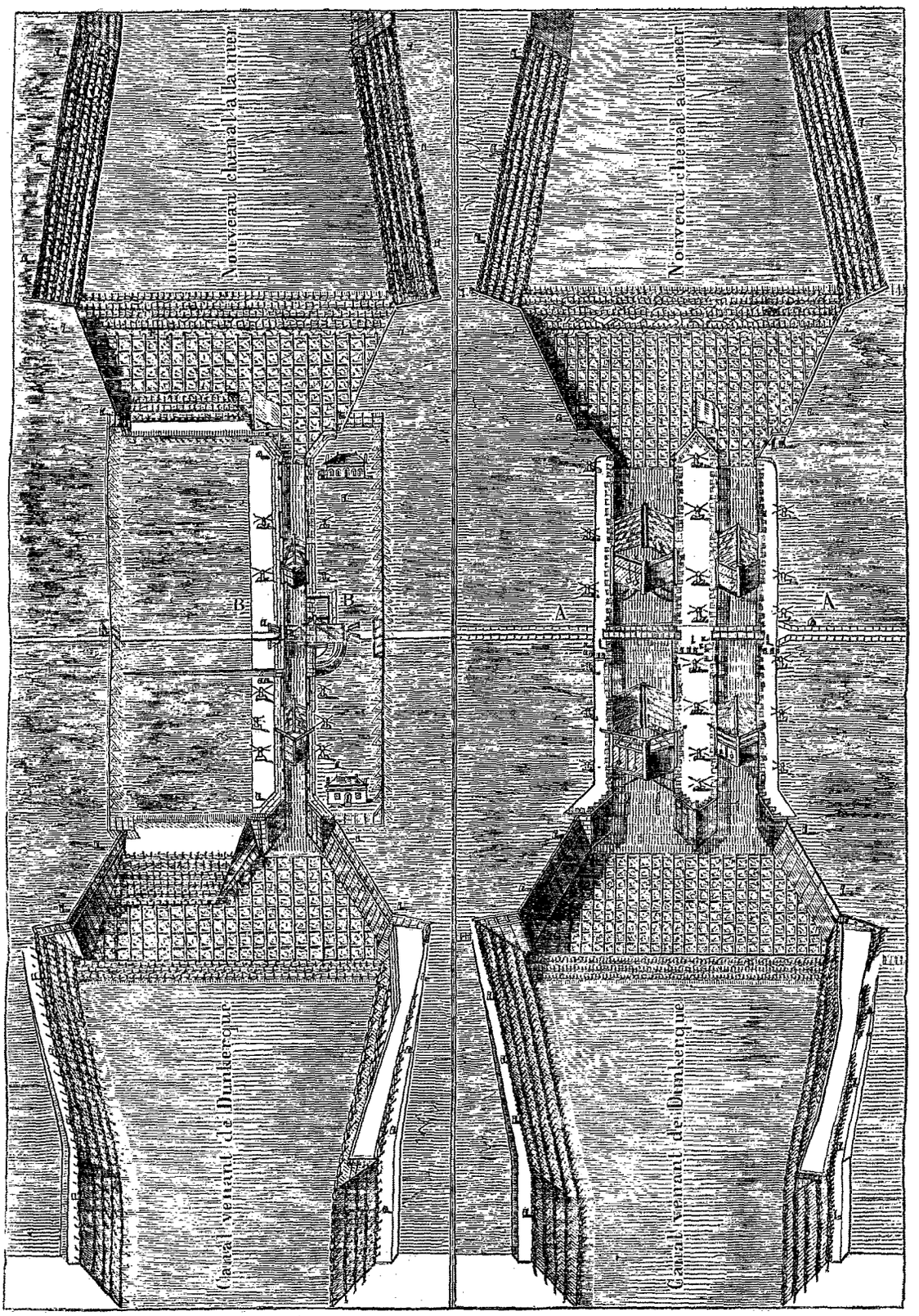
Détruit de nouveau après la guerre de Sept ans, rétabli sous Louis XVI, le port de Dunkerque a pu, jusqu'à un certain point, recouvrer sa prospérité commerciale;

(1) De Bertrand, *loc. cit.*

(2) *Architecture hydraulique*, 2e partie, t. Ier, ch. 2.

mais Mardyck resta ruiné sans ressources. Actuellement, la Fosse de Mardyck ne contient guère plus de 28 pieds.

« Anciennement, cette Fosse était très-étendue et très-profonde; mais dès qu'on a négligé d'entretenir le canal longeant la côte, espèce de passe formée par la nature et entretenue par la main des hommes, l'issue orientale s'est



Plan ancien de l'écluse de Mardyck.

comblée. Insensiblement la Fosse s'est rétrécie et a fini par présenter moins de fond. Aussi longtemps qu'exista le courant rapide des eaux de l'ouest à l'est en suivant la plage, la Fosse de Mardyck s'est conservée commode et sûre pour l'ancrage. Maintenant, les navires d'un faible tonnage peuvent seuls s'y tenir. »

HIPPOLYTE FLANDRIN.



Hippolyte Flandrin. — Dessin de Chevignard.

Le peintre éminent que notre pays a perdu il y a deux ans à peine est de ceux qui peuvent attendre sans trop de crainte le jugement de la postérité. Les années, en s'accumulant sur sa mémoire, effaceront peut-être pour les contemporains oublieux l'image de l'homme modeste dont la vie tout entière fut partagée entre les soins et les joies de son art et de sa famille; son souvenir, ses exemples et ses leçons demeureront toujours présents à ceux qui l'ont connu de plus près. Puissent-ils de même, puisse le ferme enseignement qui ressort de sa vie comme de ses ouvrages, exercer longtemps encore dans l'école une salutaire influence! Dussent-ils y être bientôt méconnus, ses peintures, fixées aux murs de nos églises ou recueillies dans nos musées, resteront dans l'avenir une des gloires les plus pures de ce temps.

Jean-Hippolyte Flandrin, né à Lyon, le 24 mai 1809, était le fils d'un artiste de cette ville, qui ne connut guère de sa profession que les plus pénibles côtés, mais qui n'en resta pas moins dévoué à l'art et n'en détourna pas ses fils, quand ils voulurent à leur tour entrer dans la carrière où il avait trouvé tant de mécomptes. Auguste, l'aîné, est mort à trente-huit ans, en 1842; il s'était fait à Lyon une réputation comme peintre de portraits, et il a exposé aux Salons quelques tableaux que tout le monde n'a pas

oubliés; Paul, le paysagiste que chacun connaît, est le seul qui survive aujourd'hui d'une famille de sept enfants; Hippolyte était le quatrième.

Les deux plus jeunes frères montrèrent de bonne heure, comme leur aîné, des dispositions pour le dessin. Leurs précoces essais n'annonçaient point, il est vrai, ce qu'ils devaient faire un jour; ils avaient la passion des uniformes, des régiments en marche ou rangés en bataille, et s'appliquaient à reproduire à l'envi tout ce qu'ils pouvaient voir de la vie du soldat. Tout au plus eût-on pu deviner en eux de futurs imitateurs des Vernet et des Charlet, dont les lithographies, alors si populaires, enflammaient leur imagination. Il ne manqua pas d'amis autour d'eux pour leur prédire un si bel avenir, surtout lorsque leur frère Auguste les eut initiés à l'art nouveau de la lithographie. Les « petits Flandrin », comme on les appelait, eurent bientôt un commencement de renommée. Le cœur du père en était gonflé d'orgueil : « Je ne suis bon qu'à faire de la miniature, s'écriait-il; mes fils au moins seront de vrais peintres. » Leur mère n'en jugeait pas aussi favorablement. Elle avait vu de trop près les rudes épreuves de la profession paternelle. Un peu rassurée par les encouragements qui avaient au dehors accueilli les débuts d'Auguste, « elle s'était résignée à le voir s'engager dans une carrière dont elle avait d'abord essayé de le détourner; mais lorsqu'il fut question de laisser ses deux autres fils s'y aventurer à leur tour, elle répondit cette fois par un refus formel. N'était-ce pas assez d'un peintre dans la famille?... Au lieu de faire entrer Hippolyte dans l'atelier d'un artiste, c'était dans une manufacture de soierie qu'il convenait de le mettre en apprentissage. Là, du moins, il gagnerait dès à présent le pain de la journée... Quant à Paul, il apprendrait l'état de tailleur, et déjà la boutique avait été choisie où il devait être placé. » (1) Il fallut, pour vaincre les craintes et la résistance de la mère de famille, les conseils appuyés de l'exemple d'un artiste parvenu par son seul travail à une position qui pouvait paraître digne d'envie. Le sculpteur Foyatier, l'auteur du *Spartacus*, se trouvait à Lyon en 1821. « Dix-huit ans auparavant, il avait reçu dans cette ville les premières leçons de son art lorsque, du village où il gardait les troupeaux, il était venu s'offrir comme apprenti à un fabricant de statuettes pour les communautés religieuses. Établi maintenant à Paris, où il s'était fait un nom parmi les artistes, riche de quelques travaux en train, de quelques commandes, Foyatier avait l'autorité de l'expérience personnelle et le prestige d'un homme *arrivé*. » Il voulut voir les deux jeunes artistes, loua leurs dessins, et décida leurs parents à les faire entrer dans un atelier que dirigeaient ensemble le peintre André Magnin et le sculpteur Legendre-Héral. Là on les initia à un meilleur enseignement. On les fit dessiner d'après l'antique et d'après le modèle vivant; mais au bout de quelques mois, Magnin partit pour l'Italie, où il mourut, et les élèves se dispersèrent. Les jeunes Flandrin avaient fait dès lors assez de progrès pour se présenter à l'École Saint-Pierre, qui est l'École des beaux-arts de Lyon. Ils y furent admis et y passèrent près de sept années, travaillant assidûment, ajoutant même aux leçons des professeurs celles que voulait bien leur donner, dans un des faubourgs de la ville, un peintre d'animaux nommé Duclaux. Ou bien ils s'essayaient encore, à leurs heures de loisir (car ils rêvaient toujours la gloire du peintre de batailles), à grouper quelques scènes militaires rappelant ces lithographies venues de Paris, qui leur paraissaient des chefs-d'œuvre.

(1) *Notice biographique sur H. Flandrin*, par M. H. Delaborde, en tête du recueil de ses Lettres, auquel nous ferons quelques emprunts.

Quand pourraient-ils aller à Paris à leur tour? C'est là que les poussaient leur secrète ambition et les conseils de leurs maîtres, de Révoil, le directeur de l'École, de Legendre-Héral, qu'ils n'avaient jamais cessé de consulter. Mais comment réunir la modeste somme qu'ils jugeaient indispensable pour entreprendre un pareil voyage? Ils possédaient bien quelques faibles ressources : les marchands leur achetaient parfois de petites vignettes; ils composaient des rébus pour les confiseurs; ils avaient même trouvé un éditeur de lithographies, qui leur payait la pierre 15 francs, « lorsqu'ils y avaient tracé vingt sujets bien comptés. » A force d'économie, de patience et de privations, ils purent partir enfin, non pas, à vrai dire, en bien grand équipage; ils se mirent en route, à pied, au mois d'avril 1829, leur mince bagage sur le dos.

« Allez, leur avait dit un ami plus zélé que bien avisé; allez à Paris apprendre les secrets du dessin chez Hersent, de la couleur chez Gros, de la perfection absolue chez Vernet. » Révoil les avait munis de recommandations pour Hersent, à qui il adressait d'habitude les jeunes artistes lyonnais. Dès qu'ils furent arrivés, après avoir parcouru rapidement les musées, jeté un premier coup d'œil sur les monuments, ils s'informèrent de la demeure de leur futur maître. Un jeune peintre, comme eux venu de Lyon, comme eux recommandé à Hersent, M. Guichard (actuellement professeur de l'École et directeur du Musée de peinture de Lyon), les fit changer de route en leur communiquant l'enthousiasme qu'il avait éprouvé à la vue des peintures de M. Ingres. Foyatier, qu'ils allèrent voir, leur dit aussi qu'ils ne pouvaient choisir un meilleur maître. Ils se présentèrent donc à lui, après avoir reçu l'assentiment de leurs parents. Bien accueillis sur la vue des dessins qu'ils apportaient, installés dans l'atelier, ils ne tardèrent pas à mériter les encouragements de leur maître. Les lettres d'Hippolyte, à cette époque, sont pleines des témoignages de l'affection que celui-ci ressentait pour ses élèves et de la vénération qu'il leur inspirait. Dès qu'il entrevit la gêne où ils se trouvaient, M. Ingres ne voulut plus recevoir d'eux que la moitié du prix des leçons; un peu plus tard, il leur en fit entière remise. Il était loin de soupçonner, cependant, leur véritable situation. Nous la connaissons aujourd'hui par les lettres d'Hippolyte. Suivant le conseil de Foyatier, ils s'étaient mis dans leurs meubles, c'est-à-dire qu'ils possédaient, dans une mansarde, « un lit, ayant bois de lit, paillasse et un matelas, une table, deux chaises, un chandelier et un pot à l'eau. J'oubliais le balai. Ainsi, de Lyon, écrivait-il à son père, tu peux voir l'état de notre ménage, que nous tenons aussi propre et aussi bien rangé que possible. » Dans une autre lettre, il rend compte de l'emploi de ses journées : « Levés à cinq heures, nous allons sentir le bon air au Luxembourg, qui n'est pas loin (ils logeaient alors rue Mazarine); à six heures, au travail; à huit ou neuf heures, nous déjeunons. Malheureusement le pain n'a jamais été aussi cher qu'il l'est à présent. Ensuite nous travaillons jusqu'à six heures... Tu me disais de ne pas contracter de dettes; oh! de ce côté, tu peux être tranquille : j'aimerais mieux faire les plus grands sacrifices. Sois bien persuadé de l'amour de tes enfants. Malgré leur éloignement de toi, ils ne feront rien que tu puisses désapprouver, et ils tâcheront de te soulager. » Il ne disait pas tout : leur bonne mère eût exigé leur retour, si elle avait connu tout ce qu'ils enduraient. Le petit trésor apporté de Lyon avait été bien vite épuisé; les dessins, les lithographies, les copies de tableaux ne se vendaient pas toujours. Il fallait vivre pourtant, il fallait acquitter le loyer de la pauvre mansarde, payer les mois d'atelier. « Ah! s'écriait plus tard M. Ingres, et moi qui leur prenais leur argent! » Quelquefois le pain,

« qui n'avait jamais été si cher », comme disait Hippolyte, leur manquait tout à fait; alors (qu'on ne méprise pas ces détails qui sont à leur gloire) ils dînaient pour un sou de miel et un sou de pommes de terre, et Paul, un vase à la main, suivait les tonneaux d'eau filtrée qui circulaient dans les rues, pour recueillir les gouttes qui s'en échappaient. Si le conducteur grondait, il allait philosophiquement remplir son pot à la rivière. Le soir, dans la petite chambre où ils passèrent ce rude hiver de 1829 à 1830 dont on se souvient encore, n'ayant ni cheminée, ni poêle, ils se couchaient dans leur lit unique dès que le jour tombait, pour y trouver quelque chaleur, ne pouvant même pas toujours, faute de chandelle, lire un peu pour abréger ces longues soirées. Mais tout le jour, avec quelle ardeur ils travaillaient dans l'atelier de M. Ingres, qui échauffait tous ceux qui l'approchaient du feu dont il était animé! ou au Louvre, en face des maîtres à qui il les envoyait sans cesse : « Adressez-vous à eux, leur disait-il; parlez-leur, ils vous répondront, car ils sont encore vivants. Moi, je ne suis que leur répétiteur. » (1)

Les deux frères avaient été admis, le 5 octobre 1829, à l'École des beaux-arts. Hippolyte se présenta pour la première fois au concours pour le prix de Rome en 1831. Il réussit dans toutes les épreuves préparatoires; mais il fut refusé au concours de la figure peinte, malgré les fougueuses protestations de son maître. « Je n'osais pas retourner chez M. Ingres, écrit-il à ce moment à son frère Auguste... Enfin, le soir, je me suis décidé à y aller. Je le trouvai à table; mais il ne mangeait pas. Plusieurs membres de l'Institut, entre autres M. Guérin, étaient venus pour qu'il fût consolé; mais il était loin de l'être. Il me reçut en disant : « Voilà l'agneau qu'ils ont égorgé! » Puis, en parlant à sa femme qui cherchait à le calmer : « Oh! tu ne sais pas combien l'injustice est cruelle et » amère pour le cœur d'un jeune homme! » Et tout cela avec l'accent d'un cœur si profondément touché, que les larmes me roulaient dans les yeux. Il m'a fait asseoir à sa table, dîner; enfin, il m'a embrassé comme un père embrasse son fils. Je suis sorti, et j'étais consolé. » L'année suivante, Flandrin était arrivé à un état de gêne si extrême, que, craignant de ne pouvoir payer des couleurs et des modèles, il fut sur le point de renoncer à concourir. M. Ingres lui dit : « Quel dommage! j'en aurais été si heureux! » Ce mot suffit. Coûte que coûte, il se présenta, fut admis et entra en loge. Mais bientôt le choléra sévit. Un des concurrents, un Lyonnais, avait succombé. Flandrin, à son tour, tomba gravement malade; il se roidissait néanmoins, et chaque matin, malgré la défense du médecin, il se traînait jusqu'à l'École, appuyé sur le bras de son frère; enfin, il fut forcé de garder le lit, et son travail resta interrompu tout un mois. Quand il put reprendre l'œuvre commencée, les heures étaient comptées. M. Ingres lui avait recommandé de ne se mettre à peindre qu'après avoir arrêté avec la dernière précision tout le dessin. Il avait suivi à la lettre ses prescriptions, et quelques jours restaient à peine, qu'il n'avait pas peint encore. « Mais, malheureux, vous n'aurez pas fini! » lui dit son maître, quand il apprit où il en était. Il finit pourtant, et, le dernier jour, quand les cellules furent ouvertes selon la coutume, et que les élèves purent communiquer entre eux, il entendit autour de lui parler de prix. « Moi, qui suis dans une tout autre voie, je leur ai produit une impression qu'ils n'ont pas cachée, écrit-il à ses parents. Ils m'ont jugé bien plus favorablement que je ne faisais moi-même; car ils m'ont parlé de prix, et je n'y pensais pas... M. Ingres, mon bon maître, est, comme moi, sur des charbons ardents. Il me dit souvent : « Oh! si vous aviez » bien fait, que je vous aurais d'obligation! » Les lettres suivantes sont toutes émues et toutes palpitantes. Aucune des péripéties de la lutte, aucune des joies du triomphe ne manquèrent au jeune peintre. Il raconte l'ouverture des portes le jour de l'exposition des tableaux, les groupes formés devant eux, la foule amassée près du sien, puis quelques personnes le reconnaissent et le félicitent; ses camarades l'embrassent, et bientôt les élèves des autres ateliers se joignent à eux; pendant plusieurs jours, l'empressement est le même autour de son tableau; les journaux en parlent avec éloge; enfin, témoignage plus précieux que tous les autres, M. Ingres lui exprime sa satisfaction de la manière la plus flatteuse et le juge digne du prix. Et cependant il ne croyait point l'avoir, tant on s'attendait peu à voir les juges du concours rendre justice à l'enseignement d'un maître qui semblait rompre avec leurs traditions et qui ne ménageait par aucune concession leurs rancunes et leurs préjugés. Le jour du jugement, M. Ingres quitta Flandrin en disant : « Nous allons voir jusqu'où les hommes peuvent pousser l'iniquité! » Il fallut toute son énergie pour forcer l'attention de ses collègues à se fixer sur le tableau volontairement oublié. Il attendait, silencieux, impassible. Enfin, il s'écria : « Moi, je vous signale celui-ci; je n'en dis rien, il parle pour lui. » Et comme on se rejetait, pour lui refuser le prix, sur la jeunesse de l'artiste, il s'assit en déclarant que la toile qu'il désignait méritait le prix, qu'elle l'aurait ou qu'il ne se lèverait que pour donner sa démission. Il l'emporta. Le soir, Flandrin put ajouter à sa lettre ces mots, tracés d'une main tremblante : « Eh bien, je l'ai, ce prix! »

La suite à une prochaine livraison.

(1) *Gazette des beaux-arts*, Août 1864.

LA JEAN-JEANNE.

SOUVENIR DU MORVAN.

Fin. — Voy. p. 66, 74.

— Vous venez de voir l'héroïne d'un triste roman, dit l'abbé. Le nom de Légère, si commun dans ce diocèse dont saint Léger est une des plus grandes gloires, fut pour elle comme une prédestination. A dix-huit ans elle abandonna son enfant pour aller, à l'exemple de la plupart des femmes du pays, porter à un étranger le lait qu'elle aurait dû lui donner. Ce trafic contre nature des nourrices amène dans nos familles villageoises plus de malheurs qu'on ne peut le croire. La Jean-Jeanne, dès le berceau, a été élevée par la charité publique; tandis que sa mère prenait ailleurs des habitudes d'aisance ou même de luxe, sa jeunesse était rude, abreuvée de mépris. Par pitié, Dieu lui avait refusé l'intelligence : elle ne sut jamais pourquoi elle n'avait ni nom, ni parents; pourquoi elle était la risée, la victime de ses petits camarades; pourquoi elle couchait dans la grange de Pierre et soupait à la table de Claude, au jour le jour, sans rien présumer du repas ni du gîte du lendemain; pourquoi tous ces gens de la Grande-Verrière avaient le droit de lui ordonner d'aller garder les oies, traire les vaches, lier les fagots, de la maltraiter, de la battre au besoin, comme une chose à eux, dont la vie, le bonheur, la misère, dépendaient de leur générosité ou de la dureté de leur cœur.

Un jour, cependant, on lui montra sa mère qui revenait de *condition*, bien parée, des rubans à son bonnet, un châle aux épaules. Cette mère l'embrassa du bout des lèvres, lui donna quelques hardes, et alla se replacer au loin, pour n'avoir pas sous les yeux le spectacle de la détresse physique et morale dans laquelle était restée sa fille.

La Jean-Jeanne n'avait que dix ans : elle était folle, ou à peu près; pourtant elle se vit dédaignée, repoussée, en

prit un noir chagrin, et, depuis lors, ne joua ni ne rit plus avec les autres enfants de son âge. Elle devint timide, rêveuse, plus étrange que jamais dans ses manières, telle enfin que vous la voyez aujourd'hui.

Elle avait, par bonheur, pour le plaisir et l'argent, le dédain qu'elle leur conserve encore : un morceau de pain, voilà tout ce qu'il lui fallait. Quand elle avait travaillé de façon à amasser le nécessaire pour une semaine ou deux, elle disparaissait tout à coup, et on la rencontrait dans la montagne, marchant droit devant elle, d'un air égaré, souriante et comme inspirée. On se gardait de la troubler, pensant bien qu'elle s'en allait ainsi chercher les « secrets » qui, plus d'une fois, ont guéri les vaches ou même les enfants des voisins; secrets auxquels je n'ajouterais pas foi entière si Jean-Jeanne ne m'avait elle-même expliqué leur vertu : « Je veille... et puis je prie. » Est-ce bien là seulement ce que Jean-Jeanne va faire dans la montagne? Je la soupçonne de s'entendre avec les bruyères, les arbres, les oiseaux, sous le ciel libre, bien mieux qu'avec des gens qui ne sont pas ses semblables. Cette fille, à qui le raisonnement, la mémoire font défaut, à qui l'on n'a jamais pu apprendre le mot à mot d'une prière et qui ignore l'existence d'un alphabet, est singulièrement douée sous le rapport de l'imagination : elle compose des chansons, des cantiques d'une poésie assez originale. Dans le pays, elle a une réputation de *vocératrice*, et il n'y a pas de noce, de fête quelconque où l'on ne la convie. Mais, comme l'alouette, la Jean-Jeanne ne chante que quand elle veut, où il lui plaît, et le plus souvent pour elle toute seule; à moins que ce ne soit pour les petits enfants, qu'elle adore; car piété, dévouement, maternité, tous les meilleurs, tous les plus purs instincts de l'âme, cette pauvre déshéritée les a. — Justement la voici dans son rôle de Muse, dit l'abbé en s'interrompant.

Nous étions arrivés devant une ferme, aux limites de la Grande-Verrière; les fillettes de l'école leur panier au bras, les domestiques revenant du labour, et le propriétaire du lieu assis sur les marches de la porte, écoutaient avec attention je ne sais quelle mélopée lente que déclamait la Jean-Jeanne, en montrant tantôt l'arc-en-ciel qui s'élevait radieux au-dessus des prés humides, tantôt une grosse pierre où les fées venaient autrefois s'asseoir. Cette pierre marque la place de cette grotte pleine de trésors maudits qu'une mendiante morvandelle vint dérober le jour des Rameaux, oubliant derrière elle son *petiot* sur lequel se referma la grotte. Pour ravoir l'enfant elle rendit l'argent, comprenant bien vite que *la plus grosse ricesse d'aine mère iot son fiot.*

Ce furent les seuls mots qui frappèrent mon oreille; mais à distance je la voyais, le teint animé, les yeux en feu, la gorge gonflée, le pied en avant, dans une attitude qui me rappela de nouveau ses aïeules du mont Dru. Peu à peu la surexcitation à laquelle elle paraissait en proie diminua; elle se tut, et se laissa tomber assise, un peu lasse, très-décoiffée, son ricanement insouciant sur les lèvres.

La fermière, qui s'était éloignée, revint une écuelle de soupe à la main. Elle s'en saisit avidement, et reprit à grandes enjambées le chemin de Vautheau en criant de loin : « Pour la mère! »

— Oui, dit l'abbé, tout est pour elle. Un jour, la Légère est revenue infirme, sortant de l'hospice. Elle avait été frappée de cécité à la suite d'une longue maladie. Peut-être eût-elle à peine osé demander secours à sa fille; celle-ci ne lui en laissa pas le temps : elle vint la servir, comme si le passé l'obligeait à remplir dans son étendue ce devoir filial auquel depuis six ans on ne l'a jamais vue manquer. Vous savez de quelle reconnaissance on la paye!

. . . . . .

La seconde fois que je rencontrai Jean-Jeanne, ce fut l'année d'après : elle promenait au soleil, sur la route de Monthelon, sa mère, plus revêche, plus grondeuse que jamais. Avec un soin minutieux elle ramenait sur les épaules de la vieille une cape bien chaude, qui lui avait été donnée pour elle-même.

Le feuillage des grands châtaigniers, qui jaunissait alors, était tout à fait tombé lorsque je retournai à Vautheau; en passant devant la cabane de Jean-Jeanne, je vis la porte ouverte et un cierge allumé au pied du lit. Elle gisait sous son linceul de grosse toile, endormie pour toujours; ses traits détendus prenaient, dans la mort, cette beauté calme de l'intelligence qui leur avait manqué; les lèvres, à peine entr'ouvertes, semblaient retenir encore l'âme étonnée, ravie d'être libre enfin!

Cependant un rayon pâle et doux tombait sur son visage glacé, pour lequel la transfiguration glorieuse s'opérait avant le sépulcre, et, agenouillée au pied du lit, la Légère, désolée, s'arrachait les cheveux avec des hurlements de louve.

Georges et moi, nous lui avons souvent depuis donné l'aumône sur le grand chemin, où elle se traîne au bras d'un gamin désœuvré, dont le plaisir est de la pousser dans le fossé ou dans les flaques d'eau, par malice et pour rire.

ÉGLISE DE NOTRE-DAME DU PORT,

A CLERMONT-FERRAND

(PUY-DE-DOME).

Voy., sur Clermont-Ferrand, la Table de trente années.

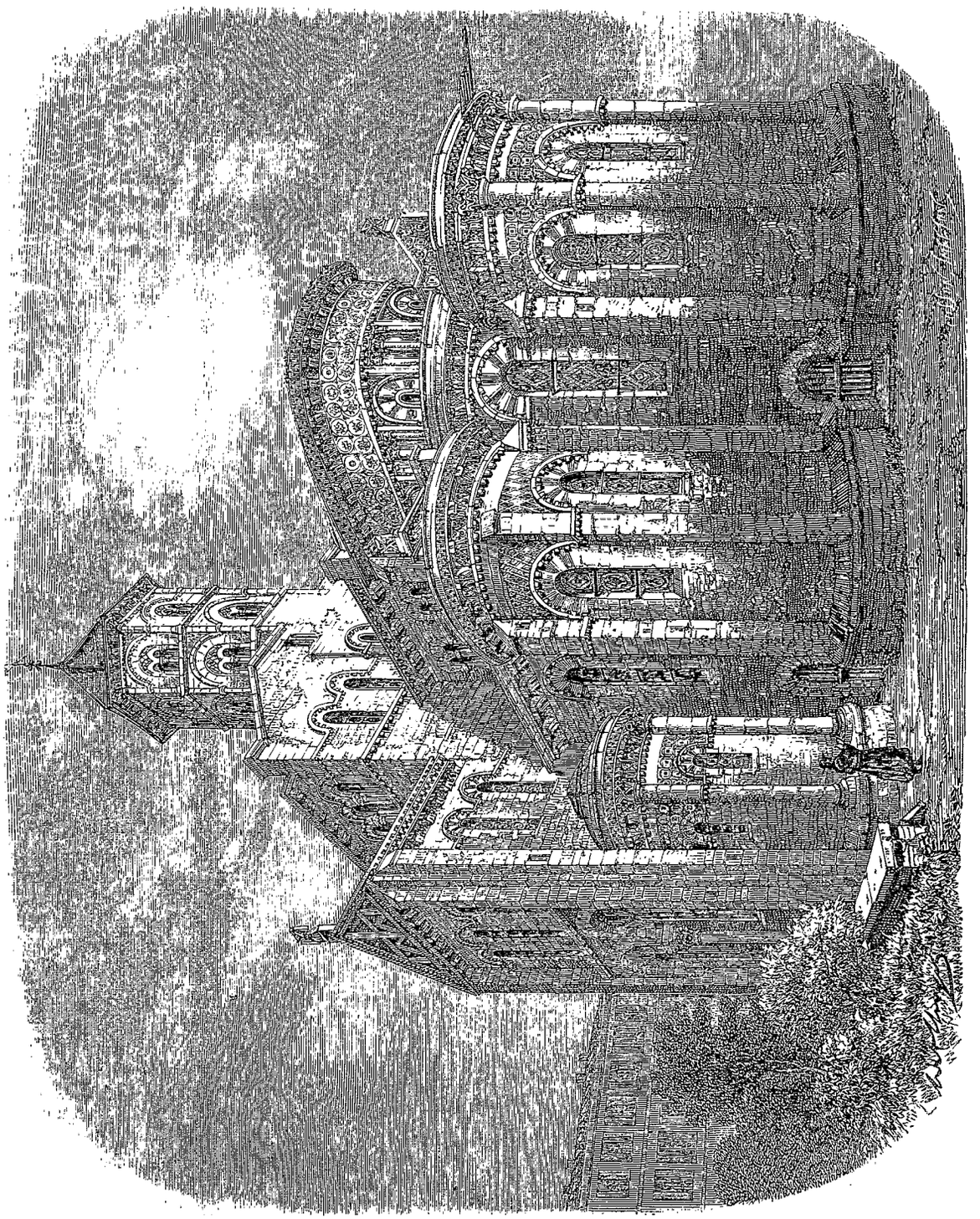
Notre-Dame du Port fut bâtie, selon Grégoire de Tours, vers l'an 580, par saint Avit, dix-huitième évêque d'Auvergne; brûlée par les Normands en 853; réédifiée, dix ou douze ans plus tard, par saint Sigon, quarante-troisième évêque, ainsi qu'il résulte d'un fragment de poëme latin cité par Belleforest dans son *Histoire générale de France* (t. Ier, liv. 2) : « ... Les Normands impies l'avaient livrée aux flammes; mais, la relevant de ses misérables ruines, l'évêque Sigon lui restitua sa première splendeur, etc. »

Elle portait à cette époque le titre d'*église principale*, et l'on pense qu'elle a plusieurs fois servi de cathédrale à la ville de Clermont.

Il n'est plus question de Notre-Dame du Port, dans les auteurs qui en ont parlé, depuis sa reconstruction par Sigon; et la chronologie des évêques de Clermont, où sont rapportés, d'après des documents authentiques, les faits importants arrivés sous chaque épiscopat, ne signale aucun changement dans cette église. Cependant il est certain, pour qui est familiarisé avec l'histoire des développements successifs de l'architecture au moyen âge, que l'édifice encore debout aujourd'hui n'est pas aussi ancien; le plan, le système de la construction, l'ornementation, font reconnaître un ouvrage de la seconde moitié du onzième siècle.

Le plan, comme dans toutes les provinces de l'ancienne Aquitaine à la même époque, est celui de la basilique à trois nefs de largeur inégale (ici les nefs latérales ont 3 mètres de large, et la grande nef 6m.70), aboutissant au transept et à la place carrée que recouvre la coupole centrale; au delà, le prolongement de la nef principale forme un chœur qu'entourent les bas-côtés. Le chœur et le chevet reposent, comme dans les autres églises d'Auvergne, sur un portique de colonnes disposées en hémicycle allongé. Des chapelles absidales s'ouvrent sur les bas-côtés, d'autres sur le côté oriental des bras du transept.

Ces chapelles rayonnent à l'extérieur autour du chevet, semblables à des demi-tours rondes. Les contre-forts carrés et les colonnes engagées qui en soutiennent alternativement les murs, les fenêtres aux cintres contournés de billettes, les riches chapiteaux, les corbeaux qui forment les corniches, les petits pignons surmontés de croix qui relient la couverture des chapelles à celle des bas-côtés, les parties supérieures du chœur, du transept, et le clocher enfin, qui s'étagent au-dessus, ornés de la même manière, donnent au chevet de Notre-Dame du Port une physionomie extrêmement pittoresque. Ce qui contribue encore à l'effet et caractérise cette église et quelques autres de la même province, c'est l'emploi pour la décoration extérieure de dessins en mosaïque, formés au moyen



Chevet de l'église de Notre-Dame du Port, à Clermont-Ferrand. — Dessin de H. Clerget.

de scories noires et de grès jaunes unis par des joints saillants en ciment rouge. Ces dessins sont très-divers : ce sont des rosaces hexagones ou octogones, des damiers, des losanges, des triangles, etc. Le fronton du sud est particulièrement remarquable par la variété de ces ornements.

Cette richesse du chevet contraste avec la nudité de la façade. En Auvergne, comme dans les provinces voisines du Limousin, du Languedoc, les églises de la période romane n'ont d'autre façade qu'un grand mur droit, carré, soutenu par des contre-forts, et percé d'une porte qui s'ouvre sur une sorte de pronaos, travée basse au-dessus de laquelle est placée une tribune.

Comme système de construction, Notre-Dame du Port

appartient à la famille des églises voûtées en berceau épaulé, c'est-à-dire dans lesquelles la voûte en berceau qui couvre la nef centrale est contre-butée par des demi-berceaux couvrant les allées latérales, et soutenue par des piliers entre lesquels circule la lumière. La grande élévation des nefs latérales ne permettant pas d'ouvrir des jours directs au-dessous de la voûte centrale, il a été nécessaire de donner une grande hauteur aux arcades qui mettent en communication les bas-côtés avec la grande nef. Ce système a été généralement adopté dans le centre et le midi de la France à l'époque romane. Dans les églises d'Auvergne, dont Notre-Dame du Port est un excellent type, l'élévation des nefs latérales est moindre que dans les églises voisines du Limousin ou du Poitou. Au-dessus des arcades, les architectes ont trouvé place pour un petit triforium écrasé, servant d'ouverture à une tribune formée par le demi-berceau de la nef latérale, s'arc-boutant sur le berceau plein de la nef centrale. Dans ces églises, il faut encore remarquer que les berceaux sont lisses, sans doubleaux.

Les églises d'Auvergne sont peu ornées à l'intérieur. Notre-Dame du Port possède cependant de remarquables chapiteaux à feuillages, à entrelacs ou à figures. La nudité des murs devait être autrefois couverte par des peintures. On en a, dit-on, retrouvé quelques traces.

« D'où venait cet art? dit, en parlant du style des églises romanes de ces contrées, et particulièrement des chapelles de l'abside de Notre-Dame du Port, M. Viollet-le-Duc. Comment était-il né dans ces provinces centrales de la France? Comment se fait-il que, dès le onzième siècle, il se distingue entre tous les styles d'architecture des autres provinces par son extrême finesse, par son exécution délicate, la pureté de ses profils et l'harmonie parfaite de ses proportions? La façon dont est disposée la décoration de l'extérieur des chapelles absidales dénote un art arrivé à un haut degré. La sculpture n'est pas prodiguée, elle est fine, et cependant produit un grand effet par son judicieux emploi. Les incrustations de pierre noire entre les modillons et au-dessus de l'archivolte des fenêtres, contribuent à donner de l'élégance à la partie supérieure de ces chapelles, sans leur rien enlever de leur fermeté. » (1)

Les vitraux en grisaille des chapelles sont modernes; ils ont été exécutés à Sèvres, et doivent sans doute la meilleure partie de l'effet qu'ils produisent aux découpures légères de leur encadrement de pierre. Une rampe des plus roides, ménagée de chaque côté du chœur, donne accès dans la crypte à une chapelle souterraine, dont la forme est une demi-rotonde soutenue par huit colonnes. Une Vierge noire, placée sur l'autel entre les deux colonnes du fond, est depuis des siècles l'objet d'une continuelle vénération; d'après la tradition, elle aurait été trouvée miraculeusement dans un puits ou source existant encore au centre de la crypte. On en célèbre la fête avec grande pompe le 15 mai.

LE LION D'APRÈS LES ARABES (2).

Dameïri, qui vivait au huitième siècle de l'hégire, a composé une Histoire des animaux en deux gros volumes in-4°.

La méthode suivie par cet auteur ne ressemble en rien à celle qu'ont adoptée les naturalistes de l'Europe moderne; car les notices sont placées tout simplement par ordre alphabétique et entremêlées de digressions sans nombre, dont on ne saisit pas toujours l'à-propos. C'est la monographie du lion qui commence l'ouvrage, après l'invocation au prophète, préface sacramentelle de tous les livres musulmans. Voici comment s'explique Dameïri :

« Les Arabes désignent le lion par le nom générique de *açade*, pluriel *açoude*; c'est le terme classique qu'on trouve dans le Coran, dans les recueils de poésies, dans les Histoires naturelles, et dans les Fables de Lokman le Sage.

» Le dialecte algérien a adopté l'expression *scïd*, pluriel *siouda*, avec un *s* emphatique que nous représentons par deux *ss*. La lionne s'appelle *loubba*, le lionceau *chebel*. Dans les discours écrits, on se sert de cinq cents mots, la plupart adjectifs, pour qualifier le sultan des animaux. Ces mots sont autant d'épithètes choisies par les écrivains pour exprimer ses qualités morales ou physiques, ses habitudes ou ses défauts. Je ne citerai ici que les plus usités :

» *El-ta'adje*, le couronné; *djahdeb*, le trapu; *el-hâreth*, le dépisteur; *er-ribâle*, le rapace; *ez-zouſa*, le héros; *es-saboue*, la bête féroce par excellence; *es-saab*, l'altier; *ed-dhorgâme*, le vaillant; *ed-dhigrême*, le mordeur; *el-tirar*, l'agile; *el-ambess*, le redoutable; *el-ghadanfar*, le fort; *el-haraiça*, le déchireur; *el-kaçoura*, le reclus; *el-kahar*, l'impétueux; *el-laïts*, le vigoureux; *el-metanéne*, l'intrépide; *el-nehhâbe*, le chasseur; *el-mofarrasse*, le dévoreur; *el-onerd*, le fauve; *abou'l-abtâle*, le père des héros; *abou'zzafrâne*, l'animal roux; *abou'l-akriass*, le monstre qui vit dans les antres; *abou-achebâle*, le père des jeunes chasseurs (lionceaux); *abou'l-âbasse*, l'animal au front imposant; *Acou'lhafss*, le monstre dévorant; *abou'l-harts*, l'animal qui laboure la terre de ses ongles. Le grammairien Ali-ben-Kacem-ben-Djaafar trouva moyen d'ajouter cent noms ou surnoms à la liste dont nous avons parlé; cela prouve évidemment la richesse de la langue arabe.

» La lionne ne produit qu'un petit à chaque portée. Le lionceau naît informe (*lahma*, un morceau de chair presque inarticulé); il reste trois jours sans mouvement. Le quatrième jour, le mâle s'approche et souffle sur lui jusqu'à ce qu'il commence à respirer; puis, lorsqu'il a remué et allongé ses membres, la mère lui tend ses mamelles; mais il n'ouvre les yeux qu'après sept jours. L'allaitement ne dure que six mois, au bout desquels le lion et la lionne mènent à la chasse le jeune nourrisson et lui apprennent déjà à déchirer une proie.

» On prétend généralement qu'il n'y a pas dans la création un animal plus capable que le lion de supporter la faim et la soif. Quand il sent trop vivement l'aiguillon de la faim, il devient cruel et impitoyable; mais aussitôt qu'il est repu, son caractère s'adoucit. Il préfère la chair des animaux vivants, de ceux surtout qu'il vient d'égorger; il dédaigne les cadavres, et il aime mieux chasser une nouvelle proie que de retourner aux restes de la première. Il lui répugne de se désaltérer dans l'eau où un chien a bu.

» Des observateurs ont remarqué qu'il avait peur du chant du coq et du son que rend une tasse lorsqu'on la frappe.

» Il fuit devant le chat, et la vue d'un feu allumé lui cause un sentiment de frayeur.

» Le lion a une telle opinion de sa force et de sa supériorité, qu'il ne fréquente aucun des autres animaux.

» Son tempérament est excessivement chaud; il a continuellement la fièvre.

» Le lion vit longtemps; la perte des dents est chez lui le signe de la vieillesse.

» S'il faut en croire les historiens, le lion était d'un naturel si doux au temps de notre Seigneur Jésus (*Aïça*), qu'il paissait en pleine paix avec le chameau et les autres quadrupèdes.

(1) *Dictionnaire d'architecture*, v° Chapelle.

(2) Observations sur le lion tirées de l'ouvrage de Dameïri intitulé *Haïet-el-Haïawane*. Trad. par M. A. Cherbonneau.

» Nos livres de *hadits,* ou traditions mohamédiennes, sont remplis de réflexions sur ce glorieux animal.

» En voici trois que je choisis au hasard :

» Quand le lion rugit, il dit : « Seigneur, ne faites pas » tomber sous mes coups l'homme de bien; donnez-moi » seulement de la force contre les méchants. »

» Ali-ben-Abi-Thâleb, cousin du Prophète, adressait aux vrais croyants cette recommandation : « Lorsque vous » traverserez un pays infesté de lions, vous vous mettrez à » l'abri du danger en invoquant Daniel et sa fosse. »

» Lorsque Noé planta la vigne, Iblis s'approcha de l'arbuste et le dessécha de son souffle. Comme le patriarche se laissait aller au désespoir, Iblis reparut et lui dit : « Si » tu veux que ta vigne reverdisse, prends sept animaux, » égorge-les, et arrose la vigne avec leur sang. »

» Profitant du conseil, Noé immola un lion, un ours, un tigre, un chien, un renard, une pie et un coq; puis il versa le sang de ces victimes sur le plant, qui ne produisait auparavant qu'une espèce de raisin. L'année suivante, la vigne donna sept sortes de raisin, ou plutôt un raisin qui renfermait sept caractères différents : c'est ce qui explique pourquoi l'homme qui s'enivre devient courageux, fort, colère, hargneux, rusé, bavard et criard.

» Les propriétés du lion sont nombreuses. Beaucoup d'Arabes ont réfléchi et expérimenté sur ce sujet. Lorsque Noé fit entrer dans l'arche, disent-ils, un couple de chaque bête, ses compagnons, ainsi que les membres de sa famille, lui dirent : « Quelle sécurité peut-il y avoir pour » nous et pour les animaux, tant que le lion habitera avec » nous dans cet étroit bâtiment? »

» Le patriarche se mit en prière et implora le Seigneur. Aussitôt la fièvre descendit du ciel et s'empara du roi des animaux, afin que la tranquillité d'esprit fût rendue aux habitants de l'arche. Il n'y a pas d'autre explication pour l'origine de la fièvre en ce monde.

» Mais il y avait dans le vaisseau un ennemi non moins nuisible : c'était la souris. Les compagnons de Noé lui firent remarquer qu'il leur serait impossible de conserver intacts leurs effets et leurs provisions. Après une nouvelle prière adressée au Tout-Puissant par le patriarche, le lion éternua et il sortit un chat de ses naseaux. C'est depuis ce moment que la souris est devenue si craintive, et qu'elle a contracté l'habitude de se cacher dans les trous.

» Les médecins ont fait avec la chair, la peau, le poil, la graisse et le fiel du lion, des expériences qu'il est utile de citer.

» Voici celles dont les résultats sont les plus connus.

» On lit dans l'ouvrage d'Abdel-Melek, intitulé *Description des propriétés des animaux :* « Celui qui enduit son » corps avec la graisse de lion, voit fuir devant lui toutes » les bêtes féroces. »

» Pour guérir un jeune enfant du mal caduc, il faut lui suspendre au cou un morceau de peau de lion, cuir et poil, jusqu'à l'âge de puberté. Après ce moment la recette n'aurait plus d'effet.

» Veut-on préserver un endroit de l'approche des animaux carnassiers, il suffit d'y brûler des poils de lion.

» Une personne frappée d'hémiplégie, ou paralysée de la moitié du corps, devra prendre comme remède de la chair de lion.

» En mettant un morceau de peau de lion dans un coffre, on réussit à préserver les effets contre toute espèce de vermine, excepté les mites.

» Quand vous souffrez des dents, portez sur vous une dent de lion, et le mal disparaîtra.

» Il y a un remède infaillible contre les engelures, c'est de se frotter les pieds et les mains avec de la graisse de lion.

» L'onguent fait avec de la graisse de lion détruit les insectes parasites qui s'attachent au corps de l'homme.

» Enfin, si l'on veut se mettre à l'abri des tromperies et des artifices d'autrui, il suffit de porter constamment avec soi une peau de lion.

» Abdel-Melek prétend aussi que le rugissement du sultan des animaux fait mourir le crocodile.

» J'ai lu dans les écrits d'Hormouz (Hermès), qu'en ayant la précaution de s'asseoir sur une peau de lion, on peut se guérir des ankyloses; que si l'on veut imposer aux hommes et se faire respecter des princes, il faut prendre de la graisse provenant de ce superbe animal, la faire fondre dans de l'eau de rose et s'en frotter la figure.

La fin à une prochaine livraison.

LE TOMBEAU DES PRINCES D'ORLÉANS,

AUTREFOIS AUX CÉLESTINS DE PARIS.

Les tombes réunies dans l'église de Saint-Denis près Paris n'appartenaient pas toutes originairement, comme chacun sait, à la célèbre abbaye; la plupart proviennent d'églises ruinées ou livrées depuis longtemps à des usages profanes. Aucune n'en a fourni un plus grand nombre que le monastère des Célestins de Paris, dont les derniers vestiges ont achevé de disparaître en 1847 et 1848. « Après l'église abbatiale de Saint-Denis, dit M. Guilhermy (*Itinéraire archéologique de Paris*), il n'en existait pas une dans la France entière qui fût aussi riche en monuments funéraires que celle des Célestins. Des rois, des princes, des personnages parvenus aux premières dignités de l'État, y reposaient sous des monuments de marbre et de bronze. » Nous emprunterons à la savante *Monographie de l'église de Saint-Denis,* du même auteur, la description du tombeau des princes de la maison d'Orléans, dont un des côtés est ici représenté dans son état ancien. On peut voir les autres parties du tombeau figurées avec beaucoup de soin dans les belles planches de la *Statistique monumentale de Paris,* par M. Albert Lenoir.

« Louis duc d'Orléans, ce second fils de Charles V, dont la fin fut si tragique (1), reposait sans monument sous l'autel d'une chapelle qu'il avait fondée et richement dotée, dans l'église des Célestins. Louis XII, qui était petit-fils de ce prince, lui consacra, en 1504, un superbe mausolée, dans lequel il fit inhumer aussi les corps de son aïeule Valentine de Milan, de son père Charles duc d'Orléans, et de son oncle Philippe comte de Vertus. Ce tombeau s'élevait au milieu d'une grande chapelle, dite la chapelle d'Orléans; il était entouré d'une foule d'autres monuments funéraires dont la réunion formait un des plus précieux musées du monde. C'étaient la statue de l'amiral Philippe de Chabot, sculptée par Jean Cousin (2); le groupe des trois Grâces, œuvre de Germain Pilon; les colonnes d'Anne de Montmorency, de François II et de Timoléon de Brissac; l'obélisque des Longueville, tout ciselé de bas-reliefs et tout environné de statues; le tombeau de René d'Orléans-Longueville, et enfin celui de Henri duc de Rohan, dont Michel Anguier était l'auteur. La dispersion des sculptures qui composaient cet ensemble sans pareil, et la destruction de la chapelle qui les renfermait, sont un des plus monstrueux actes de vandalisme accomplis de notre temps.

» Le nom du sculpteur à qui Louis XII confia l'exécution du mausolée de ses ancêtres ne nous est pas connu. Nous inclinons à croire que le travail de ce monument ap-

(1) Voy. t. XXVIII, 1860, p. 135.

(2) Voy., pour une partie de ces monuments, la Table de trente années.

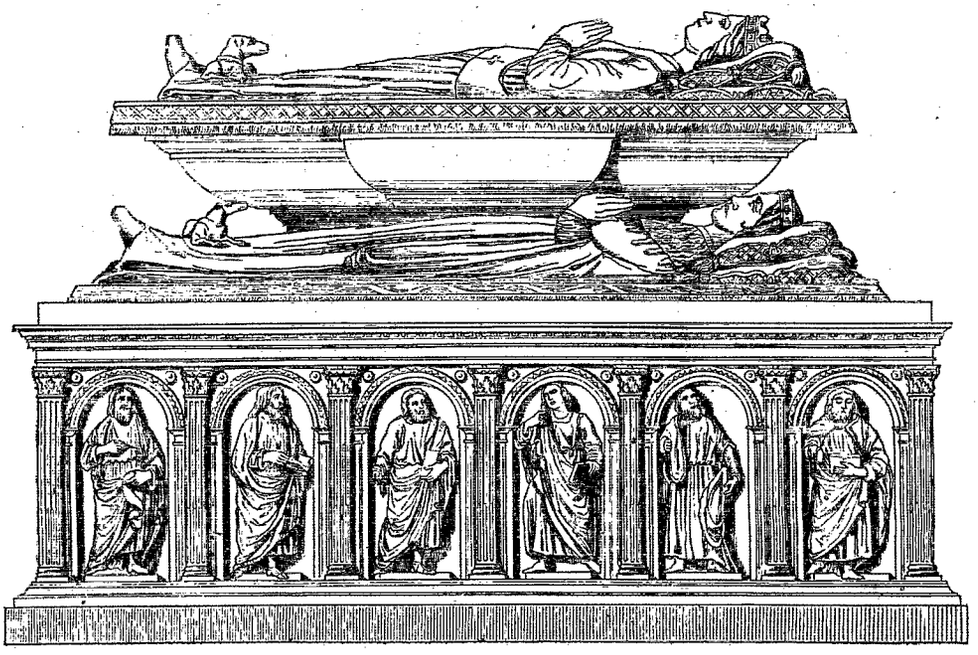
partient à l'école italienne de la renaissance. Antérieur d'environ quinze ans au tombeau de Louis XII, il accuse un style beaucoup plus avancé dans la voie de l'art moderne. La disposition en était originale : un vaste socle quadrangulaire, entouré de colonnettes, de niches et de figures, portait les deux statues couchées de Charles et de Philippe, entre lesquelles s'élevait un sarcophage surmonté des statues de Louis et de Valentine. Le monument avait ainsi deux étages. » Les statues que l'on voit dans la gravure sont celle de Valentine de Milan à l'étage supérieur, et au-dessous celle de son fils Philippe, comte de Vertus.

« Les effigies de Louis de France et de sa femme Valentine reposent sur un lit couvert d'une draperie à losanges fleurdelisées ; deux coussins, ornés d'entrelacs, de glands et de mascarons, sont posés sous la tête de chaque personnage. Des traces d'azur et d'or se voient encore sur les coussins et sur la draperie ; le duc porte, comme la duchesse, une couronne incrustée de pierreries et surmontée d'un rang de perles, séparées les unes des autres par des pointes. Tous deux ont les cheveux longs et rejetés en arrière, les yeux fermés et les mains jointes ; leurs traits, beaux et réguliers, ont été soigneusement modelés. Un large et long manteau, à chaperon d'hermine et à manches pendantes, descend jusqu'aux pieds du prince et laisse à peine voir la tunique. La chaussure se termine carrément. Un tout petit lion est posé sur les derniers pans du manteau, un peu au-dessus des pieds.

» Valentine semble dormir d'un sommeil paisible auprès de cet époux dont la mort lui causa de si touchants regrets. La tête serait irréprochable, si un léger défaut du marbre et une sorte de contraction à la lèvre supérieure n'en altéraient la beauté. La robe est très-*longue* ; un surcot d'hermine serre la taille et s'arrondit sur les hanches. Un chien posé sur les pieds regarde tristement sa maîtresse...

» Le costume de la statue du comte de Vertus ne diffère en rien de celui de Louis duc d'Orléans ; les accessoires sont aussi les mêmes ; seulement, le comte n'a pour couronne qu'un simple bandeau semé de pierreries. L'animal posé sur les jambes du prince est une espèce d'hermine.

» Charles duc d'Orléans a laissé un nom illustre dans les lettres ; ses poésies, qui tiennent un des premiers rangs parmi les œuvres du quinzième siècle, attestent une facilité de style et une délicatesse d'esprit peu communes. Ce prince passa une grande partie de sa vie en Angleterre ; fait prisonnier, en 1405, à la bataille d'Azincourt, il ne rentra en France qu'au bout de vingt-cinq ans. Son effigie est pareille à celle de son père pour tous les *détails* de costume et d'ornementation ; la tête a encore plus de beauté et d'élégance ; comme celles des trois autres statues, les mains, qui étaient travaillées avec beaucoup de soin, ont été grossièrement restaurées. Un petit porc-épic, très-bien sculpté, qui se trouve sur les pieds du prince, rappelle l'institution par Charles d'Orléans d'un ordre de chevalerie dont cet animal était l'emblème. C'est pour la même raison que le porc-épic se rencontre souvent dans les monuments de Louis XII.



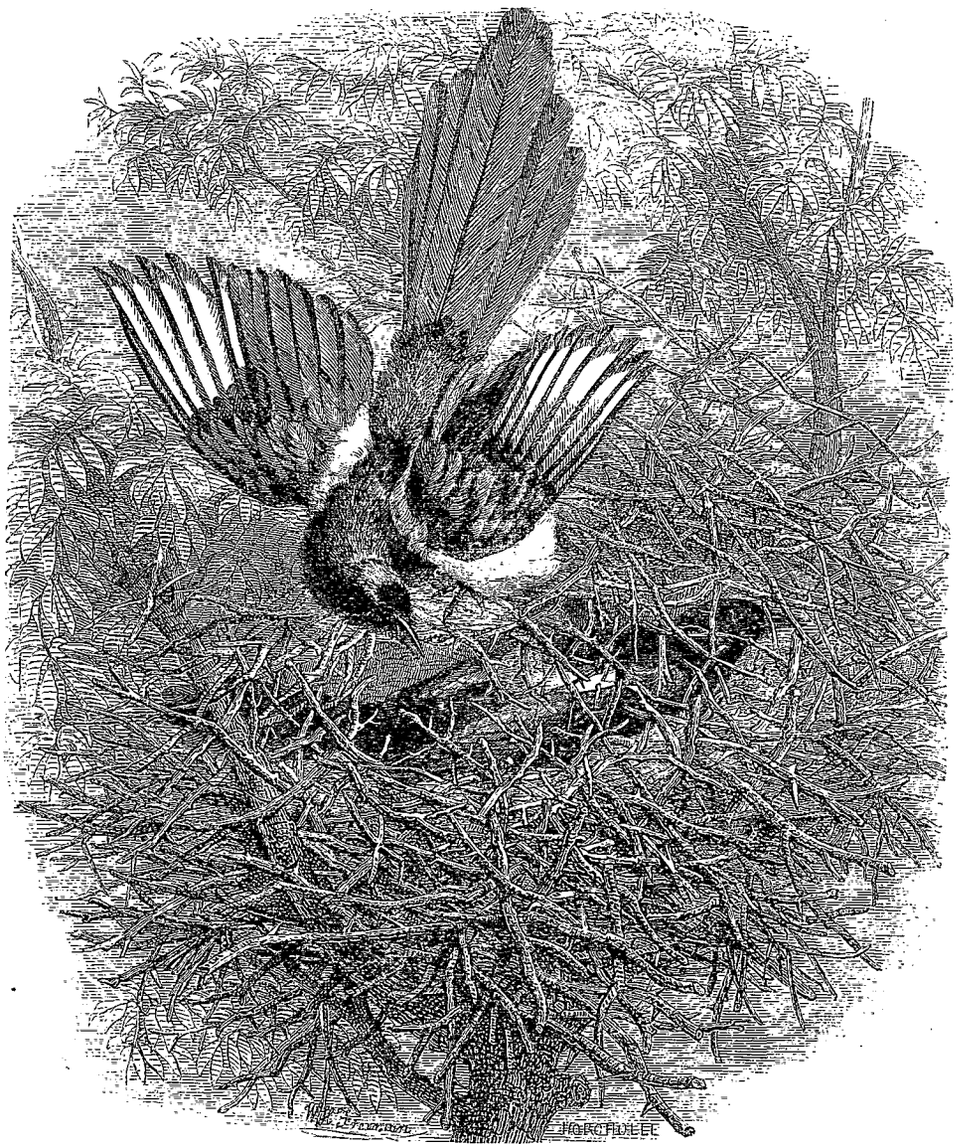
Côté gauche du tombeau, portant les effigies de Valentine de Milan et de son fils Philippe d'Orléans.

» Le tombeau des d'Orléans fut porté aux Petits-Augustins avec tous ses accessoires ; il n'en a pas moins perdu sa forme ancienne et son aspect primitif. De ses membres dispersés on a composé trois monuments, dont le plus considérable a reçu, avec les statues de Louis et de Valentine, la meilleure partie des sculptures secondaires.

» ... Les deux grands côtés du socle qui soutient les statues sont encore revêtus d'une partie de l'arcature dont le tombeau primitif était entouré. L'architecture en est exquise. Des guirlandes ornent les pieds-droits et les archivoltes ; des colonnettes cannelées, à chapiteaux composites, portent une corniche du travail le plus élégant. Les niches s'arrondissaient autrefois et se terminaient en coquilles ; aujourd'hui elles n'ont plus que des fonds plats. Ces fonds ont été faits avec des plaques de marbre noir arrachées à d'autres monuments, et au revers desquelles sont encore gravées, comme nous avons été à même de nous en assurer, des inscriptions en lettres gothiques... Vingt-quatre statuettes, représentant les douze apôtres et douze martyrs, remplissaient les niches ; quinze de ces figures, dont le travail est médiocre, sont seulement en place aujourd'hui... Les apôtres sont tous vêtus d'une robe et d'un manteau, chaussés de sandales, et barbus, à l'exception de saint Jean. La plupart des attributs qu'ils tenaient ont été refaits. »

LE NID DE LA PIE.

Voy. t. VIII, 1840, p. 58; — t. XXX, 1862, p. 157.



La Pie et son nid. — Dessin de Freeman.

La pie se tient de préférence à proximité des habitations, et en même temps elle est toujours en garde contre les embûches de l'homme ; elle viendra piller le nid de pinson que vous avez pris sous votre protection, qui est là sous vos yeux, presque sous votre main, et elle y mettra tant d'adresse que, malgré votre surveillance assidue, vous n'aurez pu la surprendre; elle est à la fois effrontée et défiante, audacieuse et extrêmement circonspecte. Si vous voulez en débarrasser votre jardin (elle détruit les couvées des petits oiseaux chanteurs), vous aurez à la guetter plus d'un jour : son œil perçant aura bientôt remarqué votre fusil; elle soupçonnera le danger, et n'aura garde de venir à portée. Au printemps, quand elle a ses œufs ou ses petits, elle se hasarde davantage; plus tard elle s'éloigne, se tient à l'écart; du plus loin qu'elle vous voit, elle détale.

La pie fait son nid sur des buissons touffus, sur des arbustes, à la lisière des bois, dans les parcs, dans les jardins, souvent au haut des grands pommiers dans les vergers. Ce nid se compose extérieurement d'une barricade à claire-voie de branches épineuses croisées en tous sens, au milieu desquelles est ménagée une ouverture sur le côté le mieux défendu, le plus inaccessible, pour servir de passage à l'oiseau. Sous cette enveloppe extérieure se trouve une muraille plus dense, formée de bûchettes, de rameaux flexibles et de terre gâchée : celle-ci est surtout employée à la partie inférieure qui sert d'assise au véritable nid; enfin, ce dernier est un matelas orbiculaire d'herbes sèches, quelquefois doublé de laine et de plumes.

L'ensemble de la construction, avec les ouvrages extérieurs, n'a pas moins de deux pieds de diamètre en tous sens.

On cite l'exemple d'un couple de pies qui avaient placé leur nid tout simplement dans un groseillier, au fond d'un petit jardin; mais pour compenser les inconvénients de cette situation trop accessible à tous, les deux habiles ingénieurs avaient enveloppé le nid et l'arbuste lui-même d'une palissade de rameaux épineux : la fortification était si épaisse, si solide, elle faisait corps si intimement avec le groseillier, que chat ni renard n'eût pu y faire brèche; un homme eût eu besoin d'une cognée ou d'une serpe

pour pénétrer dans la place. Les deux oiseaux étaient si satisfaits de leur forteresse, qu'ils y revenaient tous les ans : ils se bornaient à l'entretenir, à la réparer; on les voyait apporter de nouveaux matériaux de construction; quand l'un d'eux avait de la peine à charrier, à manœuvrer une charpente trop longue ou trop lourde, son camarade lui venait en aide, et prenait l'autre bout de la poutre dans son bec.

Voici, enfin, un trait auquel nous ne pourrions nous décider à ajouter foi, s'il s'agissait de tout autre oiseau; mais de la part de la pie, nous sommes disposés à tout croire; l'impossible devient vraisemblable. Il paraît que ce rusé volatile a imaginé de se construire plusieurs nids dont il ne se sert pas, afin de dissimuler le véritable. C'est ainsi que Denys le tyran avait vingt chambres à coucher. M. Nordmann a confirmé le fait (voy. t. VIII, 1840, p. 58).

FÉLIX MENDELSSOHN.

EXTRAITS DE SA CORRESPONDANCE.

Voy. t. XXXIV, 1866, p. 257.

A Fanny Hensel (1).

Munich, 14 juin 1830.

Ma chère petite sœur,

J'ai reçu ce matin votre lettre du 5 qui m'apprend que tu n'es toujours pas bien portante. J'aimerais bien être auprès de toi, te voir et te raconter quelque chose, mais cela ne se peut pas. Je t'ai écrit un chant qui t'exprimera mes sentiments et mes vœux. En le composant, j'ai pensé à toi et l'attendrissement m'a gagné. Il n'y a dans le chant presque rien de nouveau; tu me connais, tu sais ce que je suis; je n'ai changé en rien, et tu as le droit d'en rire et de t'en féliciter. Je pourrais bien te dire et te souhaiter quelque autre chose encore, mais rien de mieux. Je n'en mettrai pas davantage dans cette lettre; je suis tout à toi, tu le sais. Dieu veuille t'accorder ce que j'espère et ce dont je le prie.

Venise, 10 octobre 1830.

Me voici donc en Italie! Ce qui a été pour moi, depuis l'âge de raison, le plus beau rêve de la vie, se réalise enfin et j'en jouis à cette heure. La journée d'aujourd'hui a été trop pleine pour que, le soir venu, je n'eusse pas besoin de me recueillir un peu. Aussi vais-je, chers parents, vous écrire mes impressions et vous remercier de tout ce bonheur que je vous dois. Je ne vous oublie pas non plus, chères sœurs, et toi, Paul, je voudrais que tu fusses auprès de moi pour partager et doubler mon plaisir. Quels yeux tu ouvrirais en voyant tout ce mouvement et sur terre et sur eau! Je m'étais toujours figuré que la toute première impression produite par l'Italie devait être quelque chose de plus saisissant, qui vous frappe et vous transporte. Jusqu'à présent je n'ai rien éprouvé de pareil; j'ai seulement senti dans l'air je ne sais quoi de chaud, de doux, de caressant; j'ai éprouvé un bien-être, un contentement inexprimable qui se répand ici sur toutes choses. Passé Ospedaletto on entre dans la plaine; on laisse derrière soi les montagnes bleues; les rayons d'un soleil resplendissant et chaud se jouent à travers le feuillage de la vigne, et la route passe entre des vergers dont chaque arbre est relié à son voisin par des pampres. Il semble qu'on est là chez soi, qu'on connaît tout cela depuis longtemps et qu'on ne fait que revenir en prendre possession.

Mon voiturier, me montrant, entre les collines, un endroit au-dessus duquel s'élevait une brume bleue, me dit : *Ecco Firenze!* (1) Je me hâtai de tourner mes regards de ce côté, et j'aperçus, au milieu de la brume, la rotondité du Dôme et la large et grande vallée dans laquelle la ville est assise. En découvrant Florence, je sentis renaître en moi le goût des voyages. Comme j'examinais quelques saules qui bordaient la route, le voiturier me dit : *Buon olio* (2); et je remarquai, en effet, que les arbres que j'avais pris pour des saules étaient couverts d'olives. Le voiturier, en général (comme on dit le *Turc* pour *la nation turque*), est coquin, voleur et trompeur fieffé; celui-ci m'a dupé, il m'a laissé mourir de faim, mais il est presque adorable dans sa divine bestialité. A une heure de Florence, il me dit : « Voilà le beau pays qui commence! » Et il disait vrai, car c'est là que commence, à proprement parler, la belle campagne d'Italie. On y voit des villas sur toutes les hauteurs, de vieux murs ornés de fresques et couronnés de roses et d'aloès; sur les fleurs pendent des grappes de raisin, et, au-dessous des pampres de la vigne, les feuilles de l'olivier se marient à la sombre verdure des cyprès et des pins, le tout se détachant vivement sur l'azur du ciel. Ajoutez à cela de jolis visages aux contours nets et anguleux; de l'animation sur tous les chemins, et dans le lointain la ville bleue au milieu de la vallée. Je descendis donc gaiement vers Florence dans mon voiturin découvert, et, bien que je fusse malpropre et inondé de poussière, comme quelqu'un qui vient des Apennins, je n'en pris pas le moindre souci; je passai sans aucune honte à travers une foule d'élégants équipages d'où les plus gracieux visages de ladies anglaises me regardaient en souriant. Riez, mesdames, riez, me disais-je, cela ne vous empêchera pourtant pas de serrer la main de ce roturier que vous regardez maintenant avec un dédain si superbe; ce n'est qu'une question d'un peu de linge blanc et autres accessoires. Je passai également sans la moindre honte devant le Baptistère; je me fis conduire à la poste, et j'y trouvai, avec une joie bien vive, vos trois lettres, celles du 22 et du 3, et celle de mon père seul. Je me sentis alors parfaitement heureux, et en me rendant, le long de l'Arno, au célèbre hôtel Schneider, le monde me parut plus beau que jamais.

. . . . . .

Rome, 8 novembre 1830.

. . . Il me semble que je ne suis plus le même homme depuis que je suis ici : auparavant j'avais à lutter contre mon impatience, ma hâte d'aller en avant et de poursuivre toujours plus rapidement mon voyage; j'avais fini par croire que c'était chez moi une habitude, mais je vois bien maintenant que cela tenait uniquement à mon vif désir d'atteindre ce point capital. Je l'ai atteint enfin, et je me sens dans une disposition d'esprit si calme, si gaie et si grave en même temps, que je ne puis vous en donner une idée. Qu'est-ce qui produit sur moi cette impression? Je ne saurais non plus bien le dire; le formidable Colisée et le joyeux Vatican, cet air tiède de printemps et les gens sympathiques avec lesquels je vis, ma chambre confortable, tout enfin y contribue. Le fait est que je suis tout autre. Je me sens heureux et dispos comme je ne l'ai pas été depuis longtemps; j'ai un tel plaisir, une telle ardeur au travail, que je compte faire beaucoup plus ici que je ne me l'étais proposé, car j'ai déjà passablement produit. Si Dieu me fait la grâce de me continuer ce bonheur, je prévois pour moi un hiver des plus agréables et des plus fructueux.

(1) Fanny Hensel, sœur de Félix Mendelssohn, morte en mai 1847, six mois avant lui. Elle avait un remarquable talent de musicienne, et son frère a admis dans ses quatre premiers cahiers de chants six morceaux, avec paroles, composés par elle.

(1) Voici Florence! — (2) Bonne huile.

Figurez-vous, au numéro 5 de la place d'Espagne, une petite maison à deux fenêtres qui a le soleil toute la journée, et transportez-vous en imagination dans l'appartement du premier étage. Vous voyez dans une des chambres un bon piano de Vienne, sur la table quelques portraits de Palestrina, Allegri, etc., avec leurs partitions, et un psautier en latin, dont je me sers pour composer le *Non nobis;* c'est là que je réside actuellement. Le Capitole était trop loin pour moi, et je craignais surtout la fraîcheur de l'air, dont je n'ai nullement à m'inquiéter ici lorsque le matin je me mets à ma fenêtre, d'où je vois au delà de la place tous les objets éclairés par le soleil se détacher nettement sur un beau ciel bleu. Lorsque le matin de bonne heure, en entrant dans ma chambre, j'aperçois mon déjeuner qu'un soleil éclatant dore de ses rayons (je me gâte, vous le voyez, et je tourne au poëte), j'éprouve un sentiment de bien-être inouï; car nous voilà bientôt à la fin de l'automne, et qui peut chez nous prétendre à avoir encore, dans cette saison, de la chaleur, un ciel serein, des raisins et des fleurs? Après mon déjeuner je me mets au travail, je joue, je chante et je compose jusque vers midi. Alors j'ai une tâche à remplir, c'est de voir toute cette immense Rome et d'en jouir. Je n'en prends que très à mon aise, et je consacre chaque jour à visiter quelque chose de nouveau, un de ces monuments qui appartiennent à l'histoire du monde. Une fois, par exemple, je vais me promener sur les ruines de l'ancienne ville, une autre fois je vais à la galerie Borghèse, ou bien au Capitole, à Saint-Pierre ou au Vatican. De cette façon, chaque jour devient pour moi une date mémorable, et comme je prends mon temps, toutes mes impressions en sont plus fortes et moins fugitives. Le matin, quand je suis bien en train de travailler, j'aurais grande envie de ne pas me déranger et de continuer à écrire; mais je me dis : Tu dois cependant voir aussi le Vatican. Une fois au Vatican, c'est la même chose; je ne voudrais plus en sortir, de sorte que chacune de mes occupations est pour moi la source des joies les plus pures, et que je ne me dérobe à un plaisir que pour en goûter un autre. Si Venise, avec son passé, m'a fait l'effet d'un tombeau, si ses palais modernes tombant en ruine et le souvenir continuel de son ancienne splendeur n'ont pas tardé à m'attrister, le passé de Rome m'a fait, au contraire, l'effet de l'histoire. Ses monuments élèvent l'âme, ils produisent une impression tout à la fois grave et sereine, et l'on constate avec bonheur que les hommes peuvent édifier quelque chose dont, après mille ans, l'aspect vous rafraîchit et vous réconforte encore. Lorsque je me suis ainsi gravé dans l'esprit une image de ce genre, et chaque jour j'en grave une nouvelle, il m'arrive le plus souvent de finir ma tâche en même temps que le soleil finit sa carrière. Je vais alors voir les amis et connaissances : chacun raconte aux autres ce qu'il a fait, ce qui veut dire ici la jouissance qu'il a éprouvée, et de cette manière tous participent au plaisir de chacun.

Rome, le 16 novembre 1830.

Avant-hier il n'y avait pas de courrier, de sorte que je n'ai pas pu causer avec toi; et quand je songeais que ma lettre devait encore rester là deux jours avant de partir, il m'était impossible d'écrire. Mais j'ai souvent pensé à toi et je t'ai souhaité, ainsi qu'à vous tous, toutes sortes de bonheurs. Je me suis réjoui aussi de ce que tu étais née depuis tant et tant d'années, car cela vous soutient quand on pense quelles personnes raisonnables il y a dans le monde. Or, tu es une de ces personnes-là. Conserve ta gaieté, ton esprit lucide et ta santé, et ne te modifie pas sensiblement; tu n'as d'ailleurs pas besoin de t'améliorer beaucoup; qu'avec cela ton bonheur te reste fidèle : tels sont à peu près les souhaits que je t'adresse pour ton anniversaire, car de te souhaiter des idées musicales, c'est ce qu'il ne faut pas demander à un homme de mon calibre. Ce serait, du reste, te montrer bien exigeante que de te plaindre d'en manquer. *Per Bacco!* si l'envie t'en prenait, tu composerais bien, quel que fût le sujet, et si tu n'en as pas envie, pourquoi te plaindre si fort? Si j'avais à donner la bouillie à mon enfant, je ne voudrais pas écrire de partitions, et comme j'ai composé le *Non nobis*, je ne puis malheureusement pas promener mon neveu sur mes bras.

La suite à une autre livraison.

HYMNE AU SOLEIL.

O Soleil, tu es l'œil du monde; tu es la règle de quiconque a des actes à faire; tu es la route de tous les raisonnements de la philosophie sânkhya; tu es la voie suprême des yoquis; tu es la porte dont la barrière n'est jamais abaissée; tu es le chemin de ceux qui aspirent à la délivrance. C'est toi qui soutiens le monde; c'est par toi que le monde est éclairé; c'est de toi qu'il reçoit la purification; c'est toi qui ôtes le voile à toutes les fraudes. Les brahmanes qui ont lu complétement les Védas se tournent vers toi aux temps fixés, et ils t'adorent avec des hymnes récités dans leurs sections régulières. Dans les sept mondes joints à celui de Brahma, il n'est rien qui te surpasse, ô Soleil; il est d'autres natures grandes, énergiques, mais aucune ne possède une splendeur égale à celle dont tu es doué. Toutes les lumières sont renfermées en toi; tu es la souveraine de toutes les lumières; en toi sont la vérité, la puissance, et tous les sentiments qui naissent de la bonté. Si ton lever ne venait apporter ton éclat au monde, nos yeux seraient condamnés à la cécité, et les êtres doués de raison ne pourraient marcher dans les routes du juste, de l'utile et de l'amour. Quiconque a mis en toi la dévotion de son cœur goûte la félicité et jouit d'une longue vie, exempt de tous les maux et pur de tout péché. O maître des aliments, daigne me les accorder, à moi qui ne désire une abondante nourriture que pour exercer dignement envers tous la sainte hospitalité. (1)

NECKARSTEINACH ET HIRSCHHORN.

« Quatre vieux châteaux sur quatre bosses de rochers, comme quatre vautours qui se regardent; entre ces quatre donjons, une pauvre vieille ville semble s'être réfugiée avec épouvante au sommet d'une montagne conique, où elle se pelotonne dans ses murailles, et d'où elle observe, depuis six cents ans, l'attitude formidable des châteaux. Le Neckar paraît avoir pris fait et cause pour la ville, et il entoure la montagne des bourgeois de son bras d'acier. De vieilles forêts se penchent de toutes parts sur cette vallée, comme dans l'attente d'un combat..... » (2)

La petite ville s'appelle Neckarsteinach, unissant ainsi les deux noms du Neckar et de la Steinach qui s'y jette.

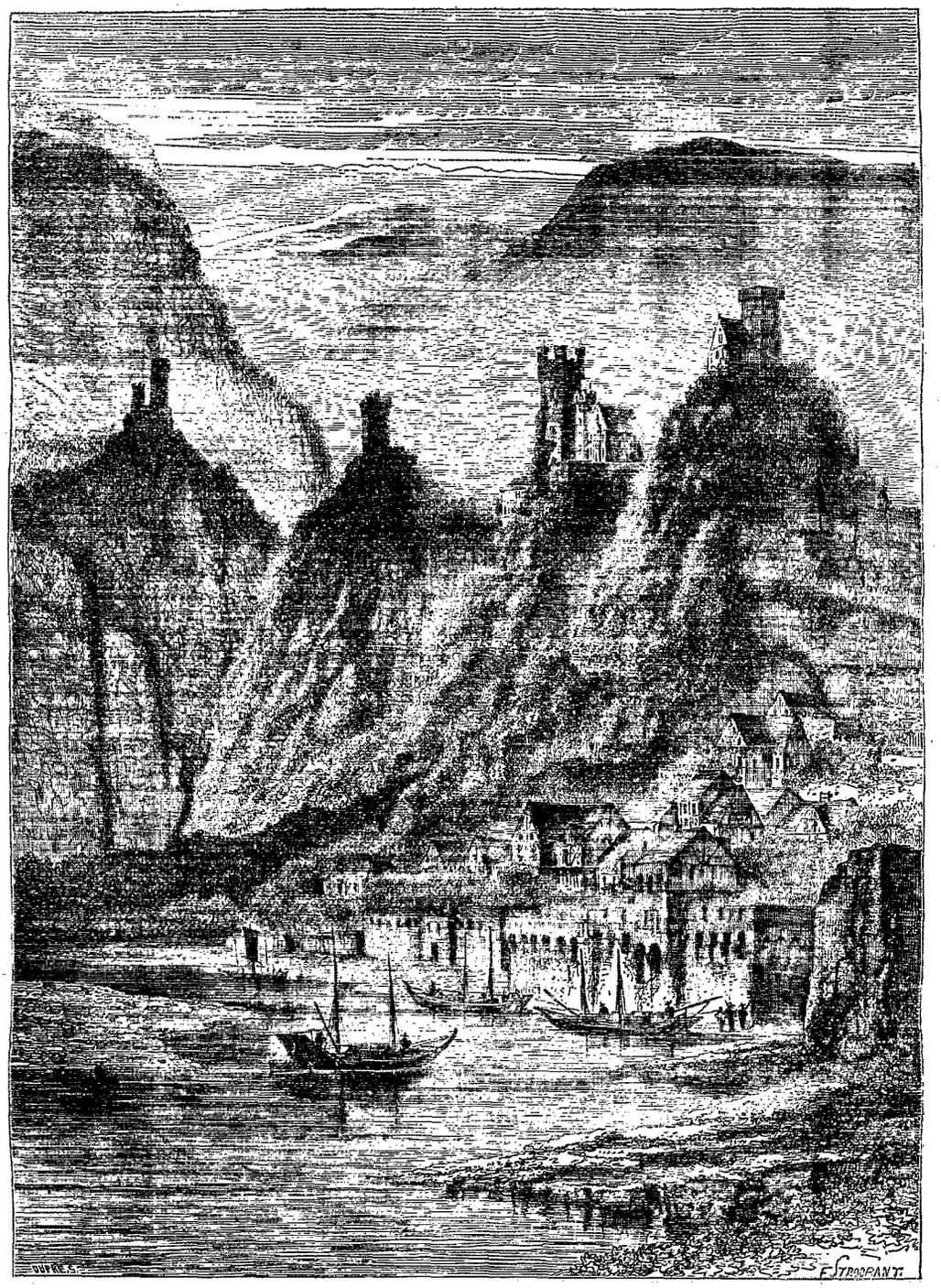
Les quatre châteaux s'appellent Schadeck, Vorderburg, Mittelburg et Hinterburg. Ils appartenaient jadis à une famille de Landschaden. Ce nom, qui signifie dommage ou perte de la terre, fut d'abord, selon la tradition, le surnom de son fondateur Bilgger de Steinach, que ses brigandages firent mettre au ban de l'Empire.

Pour obtenir son pardon de l'empereur, il se croisa, dit-on, et rapporta de la terre sainte la tête du sultan,

(1) Extrait du *Mahâbhârata.*
(2) Victor Hugo, *le Rhin.*

que l'on remarque au milieu de ces armoiries. On peut voir encore, dans l'église de la ville (qui sert aux deux communions), plusieurs monuments de ces Landschaden. Le plus ancien et le plus beau porte cette inscription : 1369. *In die sancti Michael, o* (obiit) *Ulrichus Landschad, miles.* Ce Michel Ulrich était le fils de Bilgger. La famille s'est éteinte en 1653, avec Frédéric de Landschaden.

Le premier château que l'on remarque en descendant le Neckar est celui de Vorderburg, construit ou reconstruit au moins dans le seizième siècle, car on voit au-dessus de la porte les armes des Landschaden avec la date 1568. La base de la grosse tour carrée est probablement plus



Neckarsteinach et les quatre châteaux des Landschaden. — Dessin de F. Stroobant.

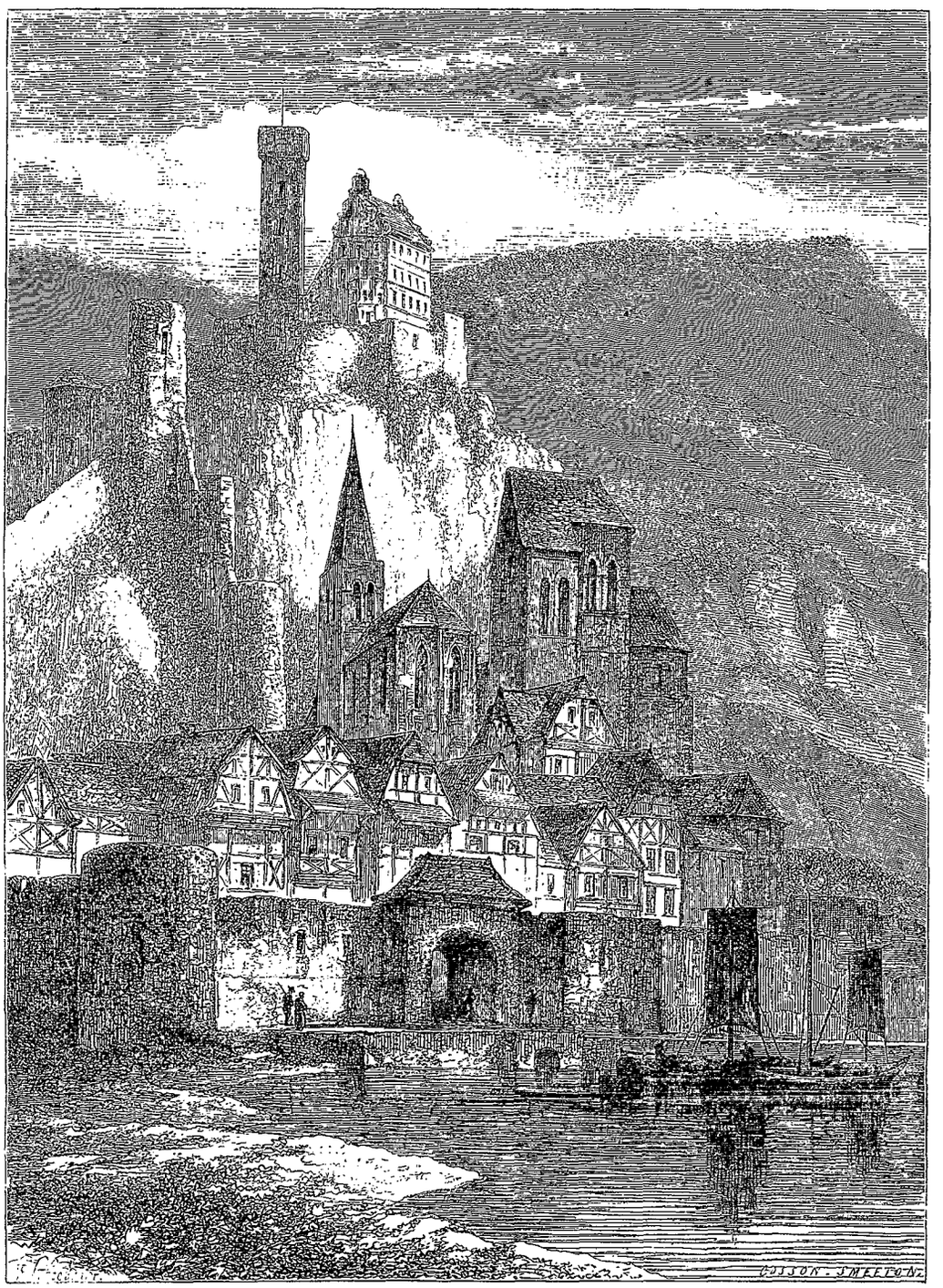
ancienne. Quant aux constructions modernes, elles datent des premières années de ce siècle.

Le second château, la Mittelburg, le plus grand des quatre, a été restauré et reconstruit en 1836. On y découvre une jolie vue.

Le troisième, ou la *Hinterburg*, jouit d'une vue plus étendue et plus belle que le second, non-seulement sur la vallée du Neckar, mais sur celle du Schœnau, d'où descend la Steinach. Il était très-fort. On ne sait rien de son histoire; mais, à voir ses ruines pittoresques, on ne peut guère douter qu'il n'ait été détruit violemment par des ennemis victorieux. On y distingue, outre une tour carrée, une tour ronde aux trois quarts rasée.

Le quatrième, ou Schadeck, se nomme aussi Schwal-

hennest, ou le Nid-d'Hirondelle. « Il est, en effet, dit M. Victor Hugo, posé en saillie et maçonné comme par une hirondelle gigantesque, sur une console de rocher, dans la voussure d'un énorme mont de grès rouge... Il a encore aujourd'hui une fière et sombre mine. C'est un donjon carré dont les deux angles tournés vers la vallée disparaissent et s'absorbent sous des tourelles rondes à mâchecoulis; une double circonvallation couverte de lierre l'enveloppe... L'intérieur est d'un aspect lugubre... Des racines d'arbres soulèvent çà et là le vieux dallage du douzième siècle. La montagne, pleine de sources, continue de suinter goutte à goutte dans la citerne à demi comblée.



Hirschhorn sur le Neckar. — Dessin de F. Stroobant.

Les fraisiers en fleurs s'épanouissent entre les dalles... Les pierres des murs, fouettées par la pluie et rongées par la lune, sont piquées de mille trous où des larves de papillons-spectres filent dans l'ombre leur cocon... Aucun pas humain dans cette demeure... Aux fenêtres inaccessibles du donjon apparaissent des châtelaines sauvages, les fougères qui agitent leur éventail, et les ciguës qui y penchent leur parasol. La grande salle, dont le toit et les plafonds se sont effondrés, est encore royalement décorée par treize croisées toutes grandes ouvertes sur la vallée. »

A quelque distance de Neckarsteinach se trouve, sur la même rive du fleuve, Hirschhorn, petit village devenu ville au quatorzième siècle, dont la situation et l'aspect sont des plus pittoresques. Ce ne sont, à distance, que tours

carrées, rondes, murailles ruinées, flèches d'églises, et tout en haut l'ancien et imposant château des comtes de Hirschhorn. Cette famille fonda dans la ville, à la suite d'un vœu, le couvent des Carmélites, qui date de 1406, et dont la chapelle contient un grand nombre de tombeaux du seizième et du dix-septième siècle. Quelques-uns sont d'un travail remarquable.

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

Voy. les Tables des t. XXXIV et XXXV.

LES ENNEMIS DE L'HYGIÈNE.

Il est une ennemie irréconciliable de l'hygiène, et qu'elle trouve partout. Devant chacun de ses vœux, elle se complaît à dresser une impossibilité; là où la santé demande, elle refuse; et les conseils par ailleurs les mieux justifiés semblent même prendre, grâce à elle, un caractère douloureusement dérisoire. Cette ennemie, c'est la misère : que devient l'hygiène devant elle? Un regret en face de l'impossible, une aspiration ardente vers le mieux, un serrement de cœur, et rien de plus.

Entre toutes les maladies chroniques qui rongent le corps social, la misère est certainement une des plus hideuses, des plus invétérées, peut-être même des moins curables. Ce n'est pas que cette maladie ait manqué de médecins, voire même de guérisseurs et d'empiriques. Son étude clinique a été faite avec un soin extrême; elle a été fouillée à loisir dans ses causes, dans les maladies qui la traduisent, dans ses conséquences morales et matérielles; et combien de remèdes ne lui a-t-on pas cherché? Chaque économiste lui a apporté le sien : tous étaient infaillibles, aucun n'a réussi. De ces procédés étranges ou violents qui bouleversaient l'organisation sociale; de ces formules injustes qui la mettaient seule en cause; de ces panacées faites d'utopies souvent dangereuses, toujours inutiles, qu'est-il résulté? La misère a-t-elle reculé jusqu'à présent? Non, sans doute, et il faut bien se dire que des combinaisons économiques ou des procédés administratifs n'auront jamais contre ce fléau qu'une puissance limitée.

Un éminent écrivain a dit récemment que la solution radicale des grands problèmes économiques ne se trouvera jamais que dans l'ordre moral, et ce mot est particulièrement applicable à celui-ci. Il est deux lumières qui brillent à travers des éclipses, mais qui brillent toujours; l'humanité les porte au front dans son pèlerinage à travers les siècles : l'une éclaire le progrès moral, l'autre le progrès intellectuel. Quand ces deux pures flammes auront pris la force et l'éclat qui leur sont promis, il n'y aura plus de *misère*, mais la *pauvreté* existera toujours. L'hygiène ne sera plus réduite, comme elle l'est à chaque instant, à une énervante impuissance, mais elle aura toujours à compter avec des difficultés matérielles. Rêver autre chose, vouloir l'égale répartition du bien-être, et l'attendre d'un système d'organisation sociale, c'est rêver l'impossible, l'imaginaire, l'injuste même. Il y aura toujours des *pauvres*, mais il n'y aura plus de *misérables*, ou bien il faut désespérer de l'humanité. Un jour viendra certainement où l'hygiène, affranchie d'une des plus lourdes entraves qu'elle rencontre, ne se heurtera plus à la misère : un bien-être relatif doit arriver, en effet, aux classes déshéritées aujourd'hui, et il leur arrivera par les canaux féconds de l'instruction, de la moralisation et d'un travail ennobli dans lequel l'homme remplacera la force abjecte de ses muscles par la force soumise et gouvernée des machines productrices.

Mais si, en attendant cet avenir, l'hygiène est entravée péniblement dans l'application des mesures de préservation qu'elle conseille, combien plus douloureux et plus réel encore est cet empêchement, quand elle le rencontre au chevet d'un malade!

Des médicaments, on en trouve partout à la rigueur et pour tout le monde; et pour une substance aristocratique, le musc ou la codéine, par exemple, combien, grâce à l'exiguïté de leur dose et à la modicité de leur prix, sont abordables dans la médecine des nécessiteux! D'ailleurs, leur intervention est accidentelle, temporaire, et le malade souffre plus habituellement de la pénurie de ce qu'il prend par onces et par livres, comme disait Huxham, que de la privation de ce qu'il prend par grains et par scrupules. Mais qu'est le médicament dégagé des conditions de bien-être et des soins qui le mettent en valeur? Il peut suffire, à la rigueur, dans cette courte période d'opportunité médicamenteuse où le rôle de l'hygiène se borne à de simples interdictions; mais faut-il sortir de l'hygiène négative et recourir à des influences positives et agissantes, alors commencent les privations pour le malade, et les aridités pour le médecin.

Elles fourmillent pour lui dans cette médecine que le désintéressement et l'abnégation élèvent à la hauteur d'un sacerdoce, et c'est avec une profonde tristesse qu'il songe parfois qu'il a, alchimiste d'un nouveau genre, le secret de changer l'or en santé, et qu'il ne manque que la matière de cette belle transmutation.

Que dirai-je, à plus forte raison, de la convalescence? Les malheureux qui sont opprimés en même temps par cette double et néfaste puissance, la misère et la maladie, *re angusta et morbo*, comme disait Sydenham, auraient besoin de tout ce qui leur manque. Leur appétit capricieux ou languissant ne trouve ni la variété ni le choix d'aliments qui pourraient le satisfaire ou le stimuler, et il s'aiguise et s'irrite de mille désirs irréalisables; il leur faudrait du repos, et la promiscuité d'une habitation commune ou d'une salle d'hôpital les maintient au milieu de l'agitation et du bruit; il leur faudrait un air vivifiant et du soleil, l'air qu'ils respirent est lourd, épais, méphitique, et le soleil ne semble qu'à regret se frayer un chemin vers leur triste lit; il faudrait à leurs nerfs, surexcités par la souffrance et l'insomnie, ces bénignes et joyeuses influences de la campagne auxquelles le convalescent aspire et qu'il savoure avec une vivacité particulière, et ils exhalent leur triste cantique d'Ézéchiel dans une chambre sombre, mélancolique, peuplée de mille souvenirs douloureux! Et il ne faudrait pas trop se dire que la misère, cette rude institutrice de la patience, a de longue main émoussé chez ces malades l'aptitude à sentir; ce ne serait ni vrai ni inoffensif pour la sensibilité du médecin (la plus précieuse peut-être de ses qualités). S'il en est quelquefois ainsi pendant la santé, cette apathie stoïcienne ne sort pas intacte des étreintes de la maladie, et les nerfs du malade le plus calme prennent souvent alors une irritabilité qui leur fait cruellement sentir l'aiguillon des privations. La femme de peine devient vaporeuse comme une duchesse, et l'ouvrier capricieux et exigeant comme un homme d'imagination. L'hygiène, faisant sentir plus vivement la pénurie des ressources, double peut-être la sensibilité de cette belle fibre que les souffrances des autres font vibrer chez le médecin. C'est pénible, mais salutaire.

Mais, dira-t-on, le mal n'est pas sans remède pour qui veut en chercher? L'assistance publique ouvre largement les portes des hôpitaux, et les nécessiteux trouvent là, avec des soins médicaux intelligemment dispensés, des ressources matérielles qui leur manquent dans leurs sous-sols ou dans leurs mansardes. Cela est vrai; mais cet avantage est en partie neutralisé par un fait qui s'accentue

tous les jours davantage, et dont la science se préoccupe à bon droit : je veux parler de la répugnance croissante des populations pour l'internement nosocomial. Le besoin de *s'individualiser*, qui se développe de jour en jour; la crainte des entraves nécessaires, mais rigoureuses, apportées par le régime hospitalier à la satisfaction des instincts légitimes de la famille; des préjugés vivaces, des craintes imaginaires, fomentent et accroissent de plus en plus cette répulsion. Il faut en conclure à la nécessité de développer sur les bases les plus larges l'assistance à domicile, et de la placer, quoi qu'il en coûte, dans des conditions efficaces d'organisation et de surveillance.

Chose bizarre! l'hygiène, qui a déjà si sérieusement à compter avec la misère, va trouver aussi dans la fortune une redoutable pierre d'achoppement. La satiété, les excès, les servitudes d'une vie artificielle et compliquée, se dressent ici à chaque pas devant l'hygiène, et tendent des piéges incessants aux conseils qu'elle formule et aux résolutions qu'ils ont inspirées. Elle ne trouve pas là un oreiller beaucoup plus doux que l'autre. Ici elle souffrait de l'inanition, là elle souffre de la pléthore. Il en est de l'hygiène comme de la vertu, elle aime les régions intermédiaires, ni trop hautes ni trop basses, où elle trouve réunies la modération des désirs, la satisfaction des besoins réels et la possession relative de soi-même. Mais, hélas! elle ne rencontre pas cela tous les jours, et sa destinée est d'être ballottée incessamment des impossibilités matérielles aux impossibilités morales, de la richesse qui abuse à la pauvreté qui désire; là où sont les ressources, manque la modération. Tâche ingrate sans doute, mais dont elle peut à la rigueur se tirer par son industrieuse activité, et aussi en servant d'intermédiaire provocateur entre la bourse des excès et la besace des privations. L'excellent office de médecin, et la belle et correcte hygiène que l'on fait ainsi!

L'argent est le nerf de l'hygiène comme de la guerre; mais elle en a aussi un autre, c'est le temps. Le proverbe américain qui les a confondus l'un avec l'autre ne manque pas de sens. La liberté d'allures, la disposition pleine et entière de sa vie, sont sans doute les conditions d'une bonne hygiène; mais pour un homme à qui manque le temps de se soigner, il en est dix qui ne savent pas ou ne veulent pas le trouver. On fait comme les invités des noces de l'Évangile : on s'occupe de sa terre, de son négoce, de ses plaisirs, de ses projets d'ambition et de travail, et la santé, oubliée au milieu de tant d'intérêts divers, attend sournoisement le jour où elle revendiquera ses droits, et sur un ton impératif qui n'admettra pas de réplique.

Ici encore, et par un rapprochement piquant, la pénurie et la surabondance deviennent des obstacles analogues. Pas assez de temps ou un temps mal réparti, et voilà l'hygiène compromise; trop de temps et de l'oisiveté avec le désordre qui en découle, et l'hygiène n'en va pas mieux. Le temps et l'argent! quels leviers entre les mains de la médecine, si elle en disposait à son gré! Par une fâcheuse concordance, là où le temps fait défaut, l'argent manque d'ordinaire aussi, et le chômage du travail est trop souvent le chômage de la subsistance d'une famille : aussi on va péniblement, en se traînant, jusqu'à ce terme où l'hygiène abdique et doit être remplacée par la médecine.

On le voit, de tous côtés des obstacles. L'hygiène doit s'y résigner; mais il faut, si elle veut conserver son caractère pratique, qu'elle se garde de ces étranges distractions qui la portent quelquefois à prescrire à des gens dont la santé et la bourse sont épuisées en même temps, un genre de vie qui leur est interdit par leurs ressources : autant vaudrait conseiller le calme de l'esprit à un homme dévoré par les inquiétudes, que certaines précautions à un malheureux qui manque de tout. La sensibilité et le bon sens sont également intéressés à ne pas le faire.

La suite à une prochaine livraison.

PETITS DÉTAILS DE LA VIE BOURGEOISE

A PARIS, AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Ces fragments sont tirés du Journal (1) de Jean-Georges Wille, graveur, dont nous avons déjà parlé, tome IX, 1841, page 1.

10 avril 1760. — J'ay écrit à M. de Livry, à Versailles. Je le remercie du bon et très-bon jambon qu'il m'avoit envoyé pour nous décarêmer. J'ay mis dans la lettre, pour lui, trois dessins représentant des têtes de Cosaques, que j'ay faits assez terribles.

29 may. — Reçu un couteau magnifique en présent, de la part de M. le marquis de Croimare; il me l'a envoyé de Normandie.

1er may 1761. — Ce jour, j'allai avec M. Zingg et mes deux élèves italiens au faubourg Saint-Denis, pour voir le convoi de l'enterrement du duc de Bourgogne, fils aîné de Mgr le Dauphin. J'avois loué pour nous, moyennant 6 livres, une chambre où nous étions fort bien. Il y avoit des théâtres dans les rues, construits de tonneaux et de planches; ils étoient si chargés de monde que plusieurs se renversèrent. Il y eut aussi des mousquetaires à cheval qui mirent assez malicieusement le feu à plusieurs perruques de spectateurs avec leurs flambeaux.

2 août 1761. — Nous sommes allés à Versailles. Nous avons vu le roi et toute la famille royale; nous avons parcouru le parc, la ménagerie, et avons été joyeux et fort contents.

1er janvier 1762. — J'ay envoyé mon fils, Pierre-Alexandre Wille, chez M. Greuze, son maître, avec une cafetière d'argent qu'il a présentée à Mme Greuze pour ses étrennes. Il a été bien reçu, comme de raison.

22 juin 1763. — Nous avons été voir tirer le feu d'artifice (à moitié manqué) qui avoit été préparé sur la Seine, vis-à-vis la place de Louis XV, dont la statue fut découverte le 20.

26 juin. — Nous allâmes souper vers le Mont-Parnasse, avec plusieurs de nos amis, et cela se fit en plein air. Ma famille y étoit joyeuse.

3 juillet. — M. Sylvain, membre du parlement d'Angleterre, m'est venu voir, mais je ne suis pas content de lui; il m'a emporté un bon portefeuille que je lui avois prêté. Je consens que de tels amateurs restent dans leur île.

6 septembre. — Je menay toute ma famille et plusieurs de nos amis à Saint-Bonel, dîner. Nous eûmes bien du plaisir; de là nous allâmes à Charenton, et, au retour de là, nous goûtâmes à Saint-Bonel, et jouâmes à la boule jusqu'à la nuit.

20 may 1764. — M'est venu voir un poëte qui m'étoit parfaitement inconnu et qui me présenta des vers qu'il avoit composés en mon honneur; et comme je ne sçavois pas comment et par quel moyen me défaire de lui et de son phœbus, je lui baillai quelques estampes; car, pour de l'argent, ces messieurs n'en ont que faire, étant nourris de nectar et d'ambroisie. Il portoit habilement une perruque, et se nommoit M. du M.....

27 may 1765. — M. de la Haye, mon tailleur, m'a livré un habit de soie jaspé et assez richement galonné en argent, et un autre à mon fils aîné, de bouracan avec boutons d'argent. Huit jours auparavant, mon fils Frédéric eut

(1) *Mémoires et Journal de J.-G. Wille*, publiés par Georges Duplessis, 2 vol. 1857.

un habit de soie à fleurs, mais uni, avec chapeau et épée, au lieu d'habit de hussard, bonnet et sabre, et accoutrement analogue qu'il avoit porté jusqu'à ce jour; mais il portera encore, les jours ouvrables, le même habillement, qui est vert et argent, cet été, pour l'user. (Wille dit plus loin que son habit lui coûta 400 livres.)

28 juillet. — Nous allâmes tous vers les nouveaux boulevards, où nous avons goûté bien du plaisir.

12 novembre. — J'ay acheté pour ma femme une tabatière d'or très-belle. Elle me coûte 476 livres.

18 novembre. — ... Lorsque nous étions à table, mon domestique vint me dire qu'il y avoit dans l'antichambre un monsieur qui désiroit me parler. J'allai, et je vis un homme fort bien mis, avec un très-gros manchon, selon la mode des gens comme il faut. Mes domestiques le gênoient; il eut recours à un très-mauvais allemand, se disant libraire de Genève, qui avoit eu bien des malheurs, etc.; mais comme j'avois reconnu en lui un coquin qui m'avoit escroqué 12 francs dix-huit mois auparavant, se disant alors infortuné graveur de Kœnigsberg, je le traitai cette fois-ci selon son mérite.

26 décembre. — Ma femme a acheté de l'étoffe pour faire faire deux habits noirs pour moi et mon fils aîné, pour nous mettre en deuil, comme font tous les honnêtes gens, de la mort de Mgr le Dauphin.

12 janvier 1768. — Le froid qu'il a fait à Paris depuis le 21 décembre 1767 jusqu'au 9 janvier 1768 a été excessif. La rivière de la Seine étoit restée ouverte dans plusieurs petites parties, devant notre maison, quay des Augustins, au commencement de ce froid, et plusieurs oyes sauvages, ne trouvant pas d'eau dans les campagnes, s'y jetèrent; mais elles furent tuées par les gens de la rivière, à coups de bâton, n'ayant pas la force de s'envoler. Nous vîmes tout cela de nos fenêtres. On en a tué plusieurs du côté de la Samaritaine (1).

23 avril 1768. — M. de Livry m'a envoyé quarante-deux bouteilles de vin blanc et rouge de Bourgogne, de la meilleure sorte possible. C'est un bien galant homme. (2)

22 may 1769. — Mon fils aîné me fit présent d'une tabatière de laque rouge, garnie en or très-joliment ciselé, qu'il avoit fait faire exprès. Sur le couvercle, il y a une compagnie qui joue à la petite loterie, peinte à l'huile par lui-même et très-bien exécutée; elle lui a coûté douze louis d'or.

19 juillet 1769. — J'ay été, accompagné de M. Daudet, à l'Opéra-Comique voir *Cécile*, où M. Cayot, ce célèbre acteur, m'a tiré des larmes des yeux en jouant le père nourricier.

10 avril 1770. — M. de Livry nous a envoyé un grandissime jambon. Ma nièce de Villebec nous est venue voir. Elle est grande et bien faite, même d'une graisse inexprimable.

17 may 1770. — Nous avons illuminé huit fenêtres sur le quay... en réjouissance du mariage du Dauphin et de la Dauphine. M. Baader avoit exposé un tableau transparent au coin de la rue... et de la place du Louvre où il demeure. Il avoit représenté la France assise sur un arc-en-ciel, ayant le portrait du Dauphin dans une main et tendant l'autre vers celui de la Dauphine, qu'un aigle planant dans les airs portoit dans son bec... Il y avoit un monde infini pour voir ce tableau, dont on en voit rarement à Paris (*sic*), étant plus en usage en Allemagne.

11 novembre 1770. — Nous fîmes la Saint-Martin le soir. Il n'y avoit que plusieurs de nos parents. M. Baader, cependant, s'y trouva pour son tourment. On avoit ajouté à son insu une poulie au-dessus de la place où il devoit être à table; une corde avec des crochets rouloit sur cette poulie, et lorsqu'on fut bien en train, mon domestique accrocha sa perruque et la fit voler en l'air jusqu'au plancher, où elle resta pendant le souper. Le pauvre M. Baader, qui feroit rire le plus misanthrope, se trouva très-étourdi; il prit la chose en bien et rit tout le premier. On fit des charges avec son bonnet blanc, qu'on lui avoit flanqué sur la tête.

17 juillet 1775. — Le soir, vers onze heures, tout Paris fut consterné d'un phénomène qui mit presque toute l'atmosphère en feu; aujourd'hui 19, on dit, et je le crois, que c'étoit un jeu et opération chimique de M. le duc de Chaulnes, qui demeure sur les nouveaux boulevards.

20 juillet. — Il est faux que M. le duc de Chaulnes l'ait opéré. C'étoit un véritable phénomène, qui a été vu dans plusieurs provinces.

La suite à une autre livraison.

(1) Voy. t. III, 1835, p. 260.

(2) M. de Livry était premier commis du duc de la Vrillière, ministre et secrétaire d'État.

CHOIX DE MÉDAILLES.

Voy. p. 8, 48.

JOSEPH ECKHEL.



Médaille d'argent. — Exemplaire du cabinet de la Bibliothèque impériale.

Joseph-Hilaire Eckhel, conservateur du cabinet des médailles de Vienne en Autriche, est un des érudits les plus éminents dont s'honora l'Allemagne du dix-huitième siècle. Ainsi que le dit la légende gravée au revers de la médaille dont nous reproduisons seulement la face, Eckhel est le fondateur de la critique numismatique dont il a établi les bases dans son grand Traité de numismatique antique, le premier et le plus complet qui ait été publié. Malgré les progrès faits par la science depuis le temps d'Eckhel, la *Doctrina numorum veterum* est encore un guide que l'on ne consulte jamais sans profit. Cet important ouvrage, qui n'a pas moins de huit gros volumes in-quarto, était terminé en 1798. L'auteur, né en 1737, mourut le 16 mai 1798, à Vienne.

Sa médaille représente, au revers, Minerve assise couronnant le chef-d'œuvre d'Eckhel, indiqué par un volume sur lequel on lit : D. N. V. La légende est : SYSTEMATIS REI NUMARIÆ ANTIQUÆ CONDITORI (Au fondateur de la numismatique raisonnée). A l'exergue, on lit : MUSEUM. VINDOB. MDCCCXXXVII (Musée de Vienne), et enfin la signature du graveur : L. MANFREDINI F.

L'exemplaire du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale a été envoyé à cet établissement par le comte de Dietrichstein en 1837, date de la médaille et jubilé centenaire de la naissance d'Eckhel.

LES PETITS MUSICIENS DE LA RUE.



Les petits Musiciens de la rue, tableau de M. Feyen. — Dessin d'Eustache Lorsay.

Qui de nous, regagnant le soir son logis d'un pas précipité par le froid, n'a rencontré, peut-être heurté du pied, quelqu'un de ces pauvres enfants, accroupis et somnolents sous la porte cochère qui leur prête son abri illusoire? Les voici, serrés l'un près de l'autre : le frère s'appuie contre sa harpe; sa petite sœur garde son violon entre ses bras. Tous deux sont pâles, chétifs, dignes de pitié, et l'on se demande, le cœur ému, ce qu'ils font là, d'où ils viennent et quelle peut être leur histoire. Hélas! elle est lamentable.

Parmi ces petits musiciens errants, on en rencontre beaucoup qui sont originaires des montagnes de la Calabre, patrie d'une population encore inculte, peu laborieuse, mais qui paraît avoir une aptitude particulière pour la musique. D'étranges spéculateurs, des aventuriers, exploitent la misère des familles de Calabre à leur profit. Ils achètent aux père et mère ceux de leurs enfants qu'ils trouvent à leur gré. Le marché est facile à conclure. Quelques vivres, des objets de toilette, une robe pour la mère, ou quelques foulards aux brillantes couleurs, et l'on est d'accord. Ce n'est pas que les parents soient absolument insensibles; mais ils sont très-pauvres et très-ignorants. Le marchand promet de nourrir l'enfant, de le loger, de lui enseigner un état, l'art national, la musique; puis il l'emmène, ou l'envoie à l'un de ses associés de Paris.

Transporté de ses montagnes dans un taudis infect du quartier de la place Maubert, où le pauvre petit se trouve en compagnie de jeunes compatriotes vendus comme lui, sombre pensionnat plein de larmes, de violences mystérieuses, de douleurs inconnues, tenu de seconde main par quelque mégère toute à la merci et dévotion du chef de l'entreprise, son éducation musicale, la seule qu'il recevra jamais, est bientôt faite. Le maître lui met entre les mains un violon ou une harpe, lui apprend sommairement deux ou trois airs; puis, un matin, il lui dit : « Je t'ai donné un état; à présent, rembourse-moi de ma peine. » Et il l'envoie dans les riches quartiers de la ville. Chaque soir, l'enfant doit rapporter la même somme, qui varie selon son âge et le talent qu'on lui a reconnu, sous peine de ne recevoir, au lieu de pain noir, que des coups au retour.

Hélas! il sait par expérience que son cruel patron tiendra parole; il fera consciencieusement son métier. Le voilà errant sur les boulevards, devant les cafés, aux Champs-Élysées, partout où s'assemblent les oisifs, raclant son violon, égratignant sa harpe, jusqu'à ce qu'il ait arraché sou par sou, à ceux qui l'écoutent, la somme qu'on exige de lui. Si ce n'est par le talent, il l'obtiendra par son importunité. Qu'il la doive aussi à la charité!

Ayez compassion des petits musiciens de la rue. Pensez que l'hiver est rude pour les pauvres enfants du Midi, et que la pluie traverse aisément leurs minces vêtements; pensez au triste gîte, au pain amer qui les attend; et s'il leur restait, par bonheur, encore assez de force et de courage pour essayer de s'affranchir, songez à quel prix ils échapperont au maître avare qui les met chaque jour à rançon.

LA TENTE D'AMROU.

Amrou, fils d'Al-Ass, ayant soumis à l'islamisme la Nubie et l'Égypte par ordre du maître des croyants, le second khalife d'Orient, — Omar Ier, successeur d'Abou-Bekr, — vint faire dresser sa tente sur la rive droite du Nil, à peu près en regard de l'endroit où est situé, sur le bord opposé, Djizeh, le bourg voisin des Pyramides.

A cette époque, sur la rive droite du Nil, depuis le fleuve jusqu'à la montagne nommée Mokattam, qui en est distante d'une heure de marche, et de même au plus loin

que la vue puisse s'étendre vers le nord et vers le midi, il n'y avait rien qu'une immense plaine sablonneuse. *Misr-el-Kahira*, la capitale victorieuse que nous nommons le Kaire, n'existait pas encore; elle ne devait être fondée que trois siècles plus tard, par la volonté du khalife fatemide Moez-Ledin-Illah.

A l'origine du khalifat, les souverains duraient peu; Omar Ier avait eu trois successeurs, ainsi que lui, morts assassinés, quand Amrou, choisi pour arbitre entre deux compétiteurs, plaça sur le trône, non par la violence des armes, mais par le pouvoir de l'éloquence, Mohaviah, fils d'Haçan et fondateur de la dynastie des Omniades.

Nommé gouverneur de l'Égypte par Mohaviah, Amrou demeura longtemps au siége de son gouvernement, et pendant ses nombreuses années de séjour au bord du Nil, il n'eut pas d'autre habitation que la tente sous laquelle il avait campé durant sa vie nomade de conquérant. C'est là qu'il conçut et fit exécuter ce grand et bienfaisant projet de la jonction des deux mers, au moyen d'un canal qui mettait en communication le Nil et la mer Rouge. L'œuvre du représentant des khalifes arabes périt sous la domination des empereurs turcs.

Le compagnon constant, inséparable d'Amrou, était un vieil esclave qui, autrefois, l'avait souffleté à Alexandrie. On sait que, prisonnier de guerre des Grecs qui défendaient Alexandrie, Amrou dut la vie à ce soufflet. Ceux qui l'avaient pris à la faveur d'une embuscade et emmené dans la ville assiégée, bien qu'ils ignorassent l'importance de leur capture, supposaient néanmoins qu'ils étaient parvenus à s'emparer de l'un des chefs de l'armée ennemie. Condamné comme tel à mourir sous la hache, Amrou se laissait conduire au supplice sans révéler son nom, quand un Arabe, esclave des Grecs, se trouvant sur son passage, le reconnut, et aussitôt, pour essayer de sauver le grand homme qu'il admirait, il s'avisa de l'interpeller comme s'il parlait à un de ses pareils; puis, feignant de s'indigner qu'un vil esclave osât, fût-ce même pour mourir, se laisser attribuer la qualité d'homme libre et un titre glorieux parmi les croyants, il s'avança vers Amrou et le souffleta. Les Grecs, convaincus par cette ruse audacieuse que leur prisonnier n'était qu'une misérable créature indigne de leur colère, lui laissèrent la vie; peu de jours après, et grâce encore à l'esclave qui l'avait préservé du supplice, Amrou recouvrait sa liberté. Quand il rentra vainqueur, cette fois, dans Alexandrie, il fit chercher l'homme qui était deux fois son libérateur, et depuis ce moment l'esclave et le général ne se quittèrent plus.

Amrou, qui avait vieilli dans la pratique du pouvoir, sentit enfin le besoin du repos, et surtout le désir de revoir la Mecque, sa patrie. Cependant, avant de partir, il voulut laisser une ville peuplée là où il n'avait trouvé qu'une plaine déserte. Il fit tracer le plan de cette ville, et désigna pour l'emplacement du palais qu'il habiterait à son retour l'endroit où sa tente était depuis si longtemps dressée. Alors, se préparant à se mettre en route, il donna l'ordre de plier cette tente, afin de lui faire place libre pour qu'il pût planter, de sa propre main, le jalon indicateur du point central autour duquel rayonnerait la ville future.

Et voilà que les serviteurs d'Amrou se mettent en devoir de lui obéir; mais à peine ont-ils commencé à ébranler les pieux qui soutiennent la toiture, que plusieurs couples de pigeons blancs, soudain effrayés, s'élancent du faîte et, battant désespérément des ailes, volent en poussant des cris de détresse autour du globe d'or qui couronne l'édifice mobile.

Amrou, à la vue des pigeons dont le vol turbulent et les cris plaintifs prouvent l'épouvante et le désespoir, interrompt le travail de ses serviteurs; il ordonne à l'un d'eux de monter sur le toit de la tente, puis de venir lui rendre compte de ce qu'il aura vu. Et à mesure que l'envoyé s'approche du faîte, les pigeons volent plus affolés par la peur, et leurs cris sont plus perçants. Cependant il accomplit l'ordre du maître, et, quand il est redescendu, il annonce que là-haut, dans les plis de l'étoffe qui forme la toiture de la tente, il a compté douze nids de pigeons dont les jeunes habitants ne sont encore vêtus que de leur premier duvet.

Aussitôt Amrou ordonne de mieux consolider la tente ébranlée. Et voyant les pigeons, peu à peu rassurés, revenir successivement à leurs couvées, il déclare que la tente ne sera ni détruite ni déplacée, afin que les oisillons qui viennent d'y naître puissent à leur tour y bâtir un nid pour leurs petits.

La volonté d'Amrou fut respectée; sa tente demeura debout au centre de la ville dont il avait fait tracer le plan. En mémoire de cet événement, on la nomma Phostath (ou Fostat), c'est-à-dire *la Tente*. Elle fut ruinée par les Francs. Les modernes la nomment par erreur le *vieux Kaire*.

LE DIEU INVISIBLE EST TRÈS-APPARENT.

Je t'adresse ce discours, ô Tat, afin que tu sois initié au nom du Dieu supérieur. Si tu le comprends, ce qui semble invisible pour la plupart sera pour toi très-apparent. S'il était apparent, il ne serait pas : toute apparence est créée, puisqu'elle a été manifestée; mais l'invisible est toujours sans avoir besoin de manifestation. Il est toujours, et rend toutes choses visibles. Invisible parce qu'il est éternel, il fait tout apparaître sans se montrer.

C'est la pensée seule qui voit l'Invisible, parce qu'elle est invisible elle-même. Si tu le peux, tu le verras par les yeux de l'intelligence, ô Tat, car le Seigneur n'est pas avare; il se révèle dans l'univers entier. Tu peux le comprendre, le voir, le saisir de tes mains et contempler l'image de Dieu. Mais comment pourrait-il se manifester à tes yeux si ce qui est en toi est invisible pour toi-même? Si tu veux le voir, pense au soleil, pense au cours de la lune, pense à l'ordre des astres. Qui maintient cet ordre? car tout ordre est déterminé par le nombre et la place.

La place, le nombre, la mesure, ne pourraient se conserver sans un Créateur. L'ordre ne peut se faire sans une place et une mesure; il faut donc un maître, ô mon fils! Le désordre en a besoin pour arriver à l'ordre; il obéit à celui qui ne l'a pas encore ordonné. Si tu pouvais avoir des ailes, voler dans l'air, et là, entre la terre et le ciel, voir la solidité de la terre, la fluidité de la mer, le cours des fleuves, la légèreté de l'air, la subtilité du feu, le cours des astres et le mouvement du ciel qui les enveloppe, ô mon fils, le magnifique spectacle! Comme tu verrais en un instant se mouvoir l'immuable, apparaître l'invisible dans l'ordre et la beauté du monde!

Si tu veux contempler le Créateur, même dans les choses mortelles, dans ce qui est sur la terre ou dans les profondeurs, réfléchis, ô mon fils, à la création de l'homme dans le sein de sa mère; examine avec soin l'art de l'ouvrier, apprends à le connaître d'après la divine beauté de son œuvre! Qui a tourné la sphère des yeux? Qui a percé l'ouverture des narines et des oreilles? Qui a ouvert la bouche? Qui a tendu et enlacé les nerfs? Qui a tracé les canaux des veines? Qui a durci les os? Qui a enveloppé la chair de la peau? Qui a séparé les doigts et les membres? Qui a élargi la base des pieds? Qui a creusé les pores? Qui a étendu la rate? Qui a formé la pyramide du cœur? Qui a dilaté les flancs? Qui a élargi le foie? Qui a formé

les cavernes des poumons, la cavité du ventre? Qui a mis en évidence les parties honorables et caché les autres? Vois combien d'art sur une seule matière, quel travail sur une seule œuvre! partout la beauté, partout la proportion, partout la variété. Qui a fait toutes ces choses? Quelle est la mère, quel est le père, si ce n'est l'unique et invisible Dieu qui a tout créé par sa volonté?

Personne ne prétend qu'une statue ou un tableau peut exister sans un sculpteur ou un peintre, et cette création n'aurait pas de créateur! O aveuglement, ô impiété, ô ignorance! Garde-toi, mon fils Tat, de priver l'œuvre de l'ouvrier; donne plutôt à Dieu le nom qui lui convient le mieux : appelle-le le Père de toutes choses, car il est l'unique, et sa fonction propre est d'être père; et si tu veux que j'emploie une expression hardie, son essence est de créer. Et comme rien ne peut exister sans créateur, ainsi lui-même n'existerait pas s'il cessait de créer, dans l'air, sur la terre, dans les profondeurs, dans l'univers, dans ce qui existe et dans ce qui n'existe pas; car il n'y a rien dans le monde entier qui ne soit lui : il est ce qui est ou ce qui n'est pas; car ce qu'il est, il l'a manifesté; ce qui n'est pas, il le tient en lui-même. (1)

LA BATAILLE DE MORAT.

La gravure qui accompagne cet article reproduit, en partie seulement, une très-grande estampe (2) exécutée, en 1609, par un artiste nommé Martin Martini. Si cette pièce ne portait sa date, on la déterminerait au besoin à l'aide des détails des costumes, qui sont ceux du temps où vivait le graveur, et non pas ceux que portaient les Suisses et les Bourguignons lors de la mémorable bataille livrée en 1476; mais il semble avoir travaillé d'après quelque document plus ancien, que ces travestissements n'ont pu altérer, et la planche, au bas de laquelle on lit en allemand et en français : « Explication de la bataille de Morat en 1476 », justifie cette légende et donne une idée assez exacte de ce qui se passa dans la journée du 22 juin.

Le fragment reproduit montre la fin de la bataille, dont l'estampe entière fait suivre toutes les péripéties. Au milieu, qui manque ici, on voit la ville de Morat, sur le bord de la rivière, qui coule de bas en haut et vient se jeter dans le lac; à gauche, vers le bas, le camp des Piémontais, commandés par le comte de Romont, Jacques de Savoie, qui était maréchal de Bourgogne et baron du pays de Vaud. Leurs canons sont dirigés vers les remparts de la ville; les assiégés répondent à leur feu. Derrière Morat, dans la partie supérieure de la planche, le combat est engagé entre les Suisses, avec leurs alliés d'Alsace et de Lorraine, et l'armée de Charles le Téméraire. Une partie de la cavalerie du duc tient encore; le plus grand nombre a déjà tourné et fuit à toute vitesse. Plus loin, vers la droite, on voit le camp du duc de Bourgogne pillé, jonché de morts; le gros des confédérés s'élance au delà, afin de couper la retraite aux Bourguignons. En effet, un peu plus loin, ceux-ci abandonnent le camp; mais on les voit traqués de toutes parts, poussés dans le lac par les grandes piques des Suisses, percés sur les arbres ou brûlés dans les maisons où ils ont cherché un refuge. C'est cette partie de l'estampe que l'on a sous les yeux (page 100).

Tout ce que l'artiste a représenté est à peu près conforme à ce que les historiens rapportent de cette bataille de Morat, la seconde des trois journées où la puissance du duc de Bourgogne vint se briser contre les lignes impénétrables des Suisses. Trois choes suffirent. Le récent édifice, déjà vieux, s'écroula. Après Granson, celui qu'on appelait « le Terrible » et « le grand duc d'Occident » avait perdu tout son prestige; Morat acheva sa ruine; à Nancy, où il perdit la vie, il combattit sans espérance. Voici comment les faits de la journée de Morat sont résumés par M. Michelet, dans son beau livre de *Louis XI et Charles le Téméraire :*

« Morat tint bon, et les Suisses eurent le temps de se rassembler. Les habits rouges d'Alsace arrivèrent, malgré l'empereur, avec le jeune René (le duc de Lorraine), duc sans duché, dont la vue seule rappelait toutes les injustices du Bourguignon. Le jeune homme de vingt ans venait combattre; mais le petit duc de Gueldre ne pouvait venir, prisonnier qu'il était, ni le comte de Nevers, ni tant d'autres, dont la ruine avait fait la grandeur de la maison de Bourgogne...

» Ce jeune homme, innocent, malheureux, abandonné de ses deux protecteurs naturels, le roi de France et l'empereur, et qui venait combattre avec les Suisses, apparut au moment même de la bataille, comme une vivante image de la justice persécutée et de la bonne cause. Les bandes de Zurich rejoignirent en même temps.

» La veille au soir, pendant que tout le monde à Berne était dans les églises à prier Dieu pour la bataille, ceux de Zurich passèrent. Toute la ville fut illuminée; on dressa des tables pour eux, on leur fit fête. Mais ils étaient trop pressés, ils avaient peur d'arriver tard; on les embrassa en leur souhaitant bonne chance... Beau moment, et irréparable, de fraternité si sincère, et que la Suisse n'a retrouvé jamais!

» Ils partirent à dix heures, chantant leurs chants de guerre, marchant toute la nuit, malgré la pluie, et arrivèrent de bien bonne heure. Tous entendirent matines. Puis on fit nombre de chevaliers, nobles ou bourgeois, n'importe. Le bon jeune René, qui n'était pas fier, voulut en être aussi. Il n'y eut plus qu'à marcher au combat. Plusieurs, par impatience ou par dévotion, ne prirent ni pain, ni vin, et jeûnèrent dans ce jour sacré.

» Le duc, averti la veille, ne voulut jamais croire que l'armée des Suisses fût en état de l'attaquer. Il y avait à peu près même nombre, environ trente-quatre mille hommes, de chaque côté. Mais les Suisses étaient réunis, et le duc commit l'insigne faute de rester divisé, de laisser loin de lui, à la porte opposée de Morat, les neuf mille Savoyards du comte de Romont. Son artillerie fut mal placée, et sa belle cavalerie servit peu, parce qu'il ne voulut jamais changer de position pour lui donner carrière. Il mettait son honneur à ne daigner bouger, à ne pas démarrer d'un pied, à ne jamais lâcher son siége... La bataille était perdue d'avance.

» Au matin, par une grande pluie, le duc met son monde sous les armes; puis, à la longue, les arcs se mouillant et la poudre, ils finissent par rentrer. Les Suisses prirent ce moment. De l'autre versant des montagnes boisées qui les cachaient, ils montent; au sommet, ils font leur prière. Le soleil reparaît, leur découvre le lac, la plaine et l'ennemi. Ils descendent à grands pas, en criant : « Granson! Granson!... » Ils fondent sur le retranchement. Ils le touchaient déjà, que le duc refusait de croire qu'ils eussent l'audace d'attaquer.

» Une artillerie nombreuse couvrait le camp, mais mal servie et lente, comme elle était partout alors. La cavalerie bourguignonne sortit, ébranla l'autre : René eut un cheval tué ; les fantassins vinrent en aide, les immuables lances. Cependant un vieux capitaine suisse, qui avait fait

(1) Hermès Trismégiste, trad. par Louis Ménard.

(2) C'est à tort que cette estampe, que l'on peut voir dans la belle collection léguée par M. Hennin au Cabinet des estampes, est désignée dans son ouvrage comme une gravure en bois.

la guerre des Turcs avec Huniades, tourne la batterie, s'en empare, la dirige contre les Bourguignons. D'autre part, Bubenberg, sortant de Morat, occupe par cette sortie le corps du bâtard de Bourgogne. Le duc, n'ayant ni le bâtard, ni le comte de Romont, n'avait guère que vingt mille hommes contre plus de trente mille. L'arrière-garde des Suisses, qui n'avait pas donné, passa derrière les Bourguignons pour leur couper la retraite. Ils se trouvèrent ainsi pris de deux côtés, pris du troisième encore par la garnison de Morat. Le quatrième était le lac... Au milieu, il y eut résistance, et terrible; la garde se fit tuer, l'hôtel du duc tuer, et les Anglais tuer. Tout le reste de



Cabinet des estampes; collection Hennin. — Fragment d'une estampe de 1609 représentant la Bataille de Morat.

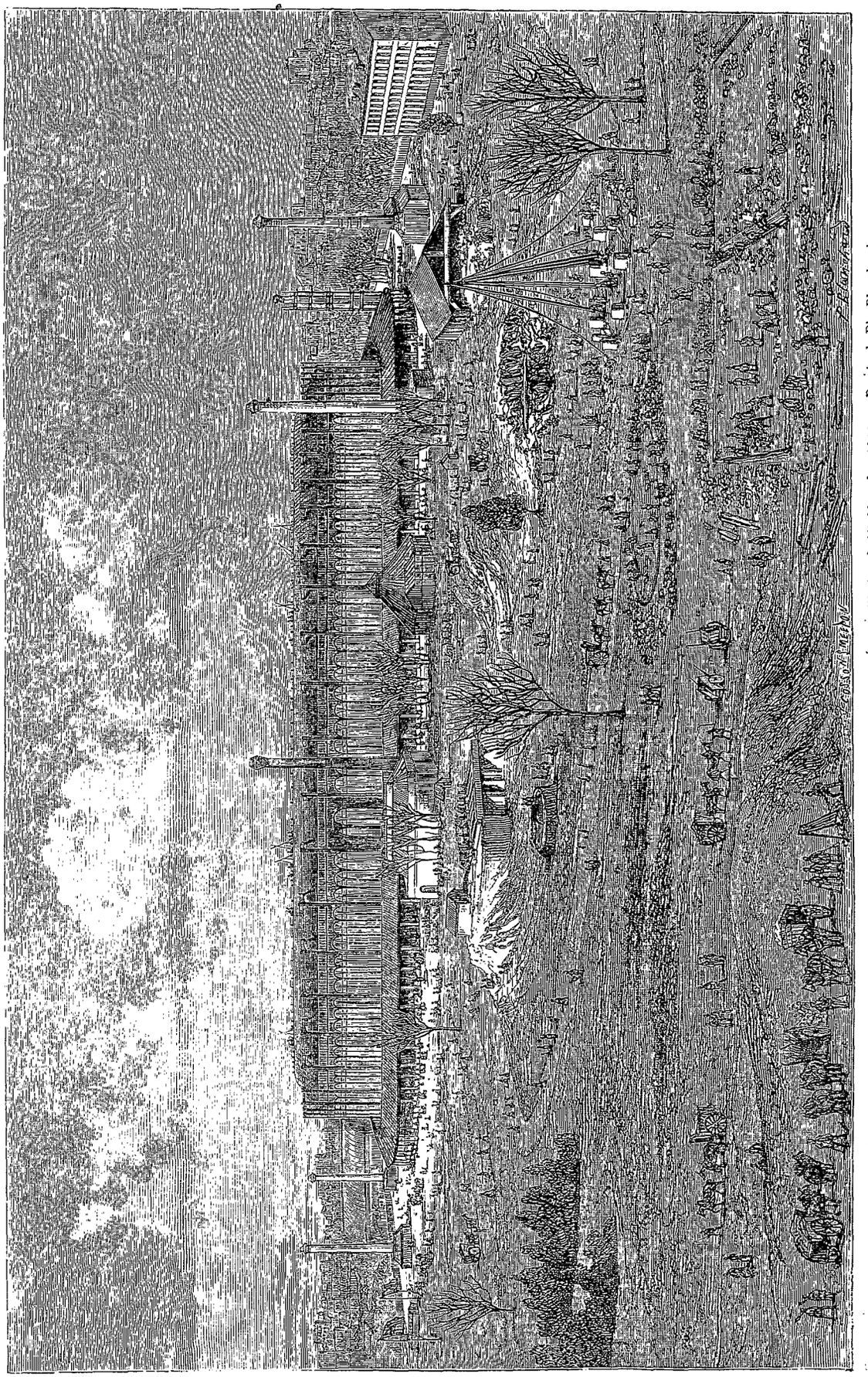
l'armée, foule confuse, éperdue, était peu à peu poussé vers le lac... Les cavaliers enfonçaient dans la fange, les gens à pied se noyaient ou donnaient aux Suisses le plaisir cruel de les tirer comme à la cible. Nulle pitié; ils tuèrent jusqu'à huit ou dix mille hommes, dont les ossements entassés formèrent pendant trois siècles un hideux monument. »

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. t. XXXIV, 1866, p. 372.

Encore un souvenir des travaux de l'hiver! Si fidèle que soit ce panorama gravé, il ne peut donner qu'une très-faible idée de l'impression que l'on éprouvait quand, d'une hauteur voisine, on suivait du regard tous les mouvements des ouvriers intelligents qui élevaient, comme

par enchantement, ce temple colossal des arts de la paix. « ... Partout ils se portent d'une commune ardeur aux travaux : ceux-ci élèvent les murs et roulent à force de bras d'énormes pierres ; ceux-là choisissent un terrain pour y



Construction du palais de l'Exposition universelle de 1867. — Vue prise de l'École militaire, le 15 décembre 1866. — Dessin de Ph. Blanchard.

tracer un fossé d'enceinte... Ainsi les abeilles... tout agit, tout s'échauffe... » (Virgile.) Quel contraste qu'un spectacle pareil et celui d'un champ de bataille ! Voilà vraiment les landwehr que nous aimons, et nous souhaitons

de tout notre cœur que le temps ne soit pas éloigné où peuples et souverains auront la raison de ne pas en vouloir d'autres. L'adage : « Qui prépare la guerre aura la guerre », est sensé; celui-ci, au contraire : « Qui veut la paix doit préparer la guerre », n'est qu'un paradoxe. Pour que des peuples fortement armés, tout prêts au combat, se jettent les uns contre les autres, le moindre prétexte suffit : la tentation les y pousse. Il en est heureusement de même de ces grandes provocations pacifiques de l'industrie : elles s'appellent, se succèdent à l'envi, et, pour leur part, elles auront contribué puissamment à préparer l'avénement définitif des longues périodes de paix.

Les personnes nées dans l'élévation deviennent comme un spectacle public sur lequel tous les regards sont attachés : ce sont ces maisons bâties sur la montagne, qui ne sauraient se cacher et que leur situation toute seule découvre; ces flambeaux luisants qui traînent partout avec eux l'éclat qui les trahit et qui les montre.

MASSILLON.

RUDE.

Fin. — Voy. p. 44.

Rude avait eu le prix de Rome, et à près de soixante ans il n'avait pas encore vu l'Italie. Vainement M. Thiers, quittant le ministère, avait essayé de lui faciliter ce voyage en lui offrant une mission dont il pouvait encore disposer. Il n'avait pas accepté. Cependant, avec ses amis, il parlait souvent de son désir de visiter, lui aussi, quelque jour la terre classique. « Il s'était créé, disait-il, une Rome qu'il voulait comparer à la réalité. » Enfin, il partit au printemps de 1843, et vit Rome, Florence, Naples, Venise, partout ouvrant naïvement son âme à l'enthousiasme fécond, partout également frappé par le spectacle de la nature et par la vue des merveilles de l'art. « Ne nous arrêtons qu'aux grands points, répétait-il souvent (c'était son mot favori); admirons surtout cette belle lumière et ces horizons que Poussin et Claude aimaient tant à voir! » Il voulait, selon son expression, respirer le plus possible l'air de l'Italie. « En présence des œuvres d'art, dit M. Camille Bouchet, son compagnon de voyage, il les regardait et les étudiait longtemps sans parler. Ses appréciations venaient quelquefois longtemps après, et à propos d'une circonstance fortuite... Devant le *Moïse* de Michel-Ange, *il demeura immobile* d'admiration. » — A Florence, il avait dit, en voyant les figures des tombeaux des Médicis, qu'il ne croyait pas qu'on pût aller au delà. Mais quand il eut visité à Rome la chapelle Sixtine, il déclara que Michel-Ange était plus grand peintre encore que grand sculpteur.

Peu de temps après que Rude fut revenu en France, les élèves de David (d'Angers), qui venait de fermer son atelier, le sollicitèrent de devenir leur professeur; il n'y consentit qu'après avoir fait ses conditions. Il réserva expressément leur indépendance et la sienne, ne voulant, disait-il, pour élèves, ni copistes serviles dans l'atelier, ni prôneurs au dehors; de son côté, il ne promit que ses conseils et l'enseignement le plus propre à mettre ceux qui les lui demandaient en état de se passer promptement de lui. Telle était sa répugnance pour tout ce qui eût ressemblé aux complaisances de la camaraderie, qu'il ne pouvait souffrir qu'un écrivain admis dans son intimité fît l'éloge de ses ouvrages. Il les exposait sans signature. « On y mettra mon nom plus tard, si on les juge dignes d'être signés », disait-il.

Fier, désintéressé, entièrement dépourvu de vanité, il se laissa facilement oublier. Pendant les dernières années du règne de Louis-Philippe, il n'eut plus de commandes officielles; ces années furent surtout fécondes par son enseignement. A cette période de sa vie appartiennent cependant deux œuvres importantes. L'une est un monument élevé à la mémoire de Napoléon, à Fixin (Côte-d'Or), remarquable exemple d'initiative individuelle; sur la base, on lit cette inscription :

A NAPOLÉON
NOISOT, GRENADIER DE L'ILE D'ELBE
ET RUDE, STATUAIRE
1846

En 1844, M. Noisot, ancien officier qui avait accompagné l'empereur à l'île d'Elbe, reçut, dans la petite propriété où il s'était retiré, à Fixin, la visite de Rude. Il déplora devant lui qu'aucune statue n'eût encore été érigée en France en souvenir du « grand homme » : il voulait en acheter une; il la placerait sur le lieu même où ils se trouvaient, en face des Alpes, en face de l'Italie. — « Eh bien, dit Rude, je le ferai, moi, votre empereur! » Le statuaire consacra à cette œuvre désintéressée son talent et son temps, comme le vieux soldat sa modeste fortune, et ainsi s'éleva, grâce à leur généreuse émulation, un monument d'un caractère puissant et original. Le statuaire s'était proposé pour sujet l'apothéose de Napoléon. Encore à moitié couché et enseveli dans le manteau de Marengo qui lui sert de linceul, le héros se redresse sur le rocher de Sainte-Hélène, et de sa main en soulève les plis au-dessus de sa tête. Ses paupières sont encore appesanties par le sommeil de la tombe. Ce que l'artiste a figuré, « c'est, a-t-on fort bien dit, la transfiguration de la mort, l'attente et les premiers tressaillements de l'immortalité; ce moment, qui semble insaisissable à l'art, intraduisible par la sculpture, Rude l'a saisi et traduit avec une clarté et une grandeur égales d'expression. »

Le second ouvrage exécuté par Rude, dans le même temps, est la statue de Godefroy Cavaignac, que l'on voit couchée sur son tombeau, au cimetière Montmartre, mais qui ne fut mise à cette place que beaucoup plus tard. Ici, le sculpteur a franchement abordé l'image de la mort. Sur un socle de marbre carré, le corps est étendu sur le dos dans toute sa longueur, et communique au linceul qui l'enveloppe la rigidité du cadavre; mais le cœur, la main posée sur une plume et sur une épée, la tête belle et pleine encore de pensée et de volonté, sont découverts. Nulle part mieux que dans cette figure, d'une réalité saisissante et d'une poésie sévère, le statuaire n'a montré quelle force il devait au principe constant de son enseignement, la sincérité dans l'imitation; mais aussi dans aucune œuvre ne fut plus visible la puissance de l'imagination, sans laquelle l'imitation reste muette et glacée.

La révolution de 1848 eût pu, pour quelque temps, détourner le vieux républicain du culte exclusif de son art, comme sa chute, bientôt après, le jeter pour longtemps dans le découragement; mais sa sagesse ne se démentit pas dans ces jours agités.

Dijon le mit spontanément sur la liste des candidats à la représentation nationale; il accepta cette candidature, mais ne fut point élu. Quelque temps après, il se chargeait d'élever, sous la coupole du Panthéon, une figure colossale de la République, à l'occasion d'une fête qui devait rassembler les enfants de toutes les salles d'asile de Paris. « Rude, faute de temps, jeta une draperie en laine blanche sur l'armature recouverte de plâtre, et fit seulement la tête de la statue... Elle venait d'être terminée, quand éclatèrent les terribles journées de juin. Le premier coup de canon tiré sur le Panthéon la brisa; Rude en fut pour ses frais. Est-il nécessaire d'ajouter que

Rude ne la regretta même pas? Il n'y pensa probablement jamais. Qu'était la perte de cet éphémère symbole au prix du déchirement de la cité et de l'incurable blessure faite à la chose publique? » Cependant les plus rudes épreuves ne purent ébranler sa foi dans les principes de toute sa vie. A ses amis comme à ses élèves, il répétait son mot favori : « *Prenez de grands points*, c'est en tout ce qu'il faut faire. Vous voulez voir les choses de trop près, ajoutait-il; vous n'apercevrez plus que les détails. Tâchez, au contraire, de voir l'ensemble. » Et par son exemple, mieux encore que par ses paroles, il les préservait des illusions de l'impatience et de l'amertume de la déception.

La statue de *Jeanne Darc* placée dans le jardin du Luxembourg, le *Calvaire* de l'église Saint-Vincent de Paul, les statues du général Bertrand et du maréchal Ney, le groupe d'*Hébé et l'aigle de Jupiter*, exposé après la mort de l'artiste, et *l'Amour dominateur du monde*, furent les principaux ouvrages qui occupèrent ses dernières années. Nous n'en dirons que peu de mots. Le premier, malgré bien des critiques, demeure une des productions les plus originales et les plus délicates de la sculpture moderne; il est difficile de ne pas louer dans cette figure la beauté de la tête et des mains, la souplesse des formes, le jet large et simple des draperies, le talent si fin avec lequel Rude, ayant pris pour sujet le moment où Jeanne écoute la voix qui lui commande de prendre les armes, a exprimé une conception si difficile à rendre par la sculpture. Le Calvaire de Saint-Vincent de Paul est, pour ceux qui s'en souviennent, une œuvre aussi remarquable par l'élévation du sentiment que par son exécution achevée, mais qu'il est impossible de voir à la place qu elle occupe aujourd'hui. La statue du maréchal Ney, dressée à l'endroit même où il fut fusillé en 1815, a été jugée peu favorablement, et nous n'essayerons pas de faire réformer ce jugement. Il est certain qu'on peut regretter qu'il n'y ait pas dans cet ouvrage, comme dans quelques autres de Rude, plus de beauté et d'harmonie dans les lignes; mais nous dirons un fait généralement ignoré : c'est que la statue que l'on voit actuellement dans l'allée de l'Observatoire n'est pas celle que l'artiste avait conçue. Sa première pensée était de représenter le maréchal « tel qu'il était venu à cette place, et d'écrire en bronze comment et pourquoi il y était venu. Son esquisse, heureusement conservée, est une de ses meilleures inspirations. Le maréchal, vêtu de la petite tenue militaire, est debout; il a jeté à ses pieds le haut bonnet de police de l'empire; sa tête nue, droite et ferme, habituée depuis vingt ans à regarder en face les boulets et les balles, va commander le feu pour la dernière fois; de la main gauche il écarte sa longue houppelande, et l'index étendu de la même main, montrant le cœur, indique que c'est là qu'il faut frapper. Geste magnifiquement sculptural, qui a le mérite de rappeler les dernières paroles du fusillé. » Il est à regretter que ni les efforts de Rude, ni ceux du prince de la Moskowa, fils aîné du maréchal, n'aient pu faire adopter ce projet. La statue fut inaugurée le 7 décembre 1853.

Depuis assez longtemps déjà Rude était occupé d'un sujet, *l'Amour dominateur du monde*, qu'il avait choisi pour satisfaire au vœu de son ami Anatole Devosge, fils de l'ancien directeur et directeur après lui de l'École des beaux-arts de Dijon. Celui-ci lui avait légué une somme de 12000 francs, à la charge d'exécuter une figure en marbre pour sa ville natale. Mais le travail auquel il était surtout attaché était le groupe d'*Hébé et l'aigle de Jupiter*, qu'il appelait son testament artistique, et qui ne fut pas, en effet, connu du public de son vivant. Ses amis le pressèrent d'envoyer ce groupe, où il avait mis tout son savoir et tout son art, à l'Exposition universelle de 1855 : il s'y refusa, ne le trouvant pas achevé; mais ses œuvres anciennes, le *Jeune Pêcheur*, le *Mercure*, auxquelles il joignit un buste d'un travail exquis, lui valurent la première des quatre grandes médailles, qui lui fut décernée par les suffrages unanimes de ses confrères de toutes les nations. Malgré son indifférence habituelle pour ce qu'on est convenu d'appeler des récompenses, il ne put rester insensible à cette marque si flatteuse d'estime. Il ne fut pas moins touché des témoignages d'affection et de respect qu'il reçut de tous les artistes, et des regrets qui lui furent particulièrement exprimés par quelques membres de l'Institut, ses collègues du jury : ils s'étonnaient, en l'approchant, des préventions sans fondement que l'éloignement avait trop longtemps entretenues.

Il ne fut pas donné à Rude de jouir longtemps du triomphe enfin obtenu au terme de sa laborieuse carrière. Le 3 novembre 1855, après deux jours d'une maladie qui semblait légère, il fut subitement enlevé. Sa mort fut attribuée à une rupture au cœur. Dix ans se sont écoulés depuis qu'il n'est plus, et durant ces dix ans son nom n'a fait que grandir. Ses œuvres, qui restent attachées à la face de nos monuments ou font l'ornement de nos musées, ne le laisseront jamais périr; il ne faut pas davantage laisser perdre le souvenir et l'exemple de sa noble et modeste vie, de ce caractère si droit et si ferme, de cette âme qui est restée si haute dans toutes les traverses d'une longue existence.

LA CORPORATION DES LIMONADIERS.

GRADOT.

Au moyen âge, on ne connaissait en France, en fait de liqueurs, que la bière, l'hypocras, l'hydromel, les vins sucrés ou liquoreux. Le débit des liqueurs était une profession libre, que chacun pouvait exercer sans demander permission à personne. Au seizième siècle, l'usage de l'eau-de-vie commença à se répandre; on allait la boire par petits verres chez les vinaigriers.

Ce furent les Italiens de la suite de Catherine de Médicis qui importèrent en France une multitude de boissons rafraîchissantes ou échauffantes, dont l'usage était complétement inconnu à la simplicité de nos aïeux : limonades, orangeades, aigre de cèdre, eau de frangipane, sorbets, rossoli, populo, que sais-je! Celle qui réussit le mieux auprès du public fut sans doute la limonade, puisqu'il appela du nom de limonadiers les industriels qui, avec cette boisson, lui en vendaient vingt autres.

Des liquides d'espèce nouvelle nous vinrent bientôt après des pays les plus éloignés. Les ratafias (c'étaient alors des fruits confits à l'eau-de-vie) arrivèrent des colonies françaises des Indes. Le thé, parti de la Chine, fut en usage à Paris vers 1636; le café et le chocolat, en 1660. Le café semble avoir bientôt détrôné la limonade dans l'esprit public, car la boutique du limonadier prit à peu près partout le nom de café. Cette profession, comme celle de marchand de vin, était restée libre jusque-là; mais quand le monopole règne dans la plupart des industries, il est inévitable que les autres tombent tôt ou tard sous le même régime. Le limonadier isolé, ayant à soutenir des procès fort longs et coûteux contre les vinaigriers et les apothicaires, qui prétendaient lui interdire la vente de certains liquides, se trouvait trop faible devant ces deux corporations. Il sentit bientôt le besoin de s'unir avec ses confrères pour résister. Sur la demande des limonadiers unis, Louis XIV érigea cette profession en corps de métier (1676).

On ne sait pas bien si les marchands et distillateurs

d'eau-de-vie vendaient des limonades et autres boissons rafraîchissantes; mais certainement les limonadiers vendaient des liqueurs fortes. Entre ces deux métiers il y avait donc le germe de vingt procès, eu égard à l'esprit chicanier qui régnait parmi les corporations du temps. Les limonadiers et les marchands d'eau-de-vie eurent le bon sens de le comprendre : ils demandèrent à ne former qu'une même corporation, ce qui leur fut accordé. Les statuts de cette corporation établirent que quatre gardes jurés seraient élus pour deux ans par l'assemblée des maîtres et visiteraient deux fois par an chaque boutique. Il ne devait y avoir à Paris que deux cent cinquante maîtres. Une fois arrivé à ce nombre, on ne ferait de maîtres nouveaux qu'à mesure des extinctions. Pour devenir maître, il faudrait avoir été apprenti trois ans, après lesquels on était aspirant ou compagnon, faire un *chef-d'œuvre* et payer 20 livres, à moins qu'on ne fût fils ou gendre de maître; en ce cas, on était dispensé de 10 livres sur 20, du chef-d'œuvre et de l'apprentissage : « Feront seulement une légère expérience », dit le statut.

Rien n'est plus propre à donner l'idée de la confusion qui régnait dans les relations économiques sous Louis XIV que la lecture des procès entre corporations. Il serait instructif, mais trop long malheureusement, de raconter en détail celui que les limonadiers soutinrent contre les épiciers et apothicaires-épiciers. Le débat alla du Parlement au Conseil royal, du Conseil au Châtelet, du Châtelet au lieutenant de police, et finalement encore au Conseil royal. Les limonadiers eurent gain de cause. Le procès n'avait duré que six ans, ce qui est court pour un procès de corporation.

Autre exemple des usages anti-économiques du temps. Il y avait dans Paris au moins deux cent cinquante personnes vendant du café, et en conséquence approvisionnées de cette denrée. Le roi, en 1672, s'avise de donner à un sieur Damaine le monopole du café, et aussi du thé, du cacao, de la vanille. Nul n'en devait vendre non-seulement à Paris, mais dans toute la France, que le sieur Damaine, ou que les gens à qui il le permettrait lui-même. Ce monopole fut bientôt rétracté. Damaine, loin de s'enrichir, ne fit pas ses affaires; il demanda lui-même d'être déchargé de la faveur qu'on avait prétendu lui faire.

Une ordonnance de police de 1685, au sujet des limonadiers, mérite d'être citée. « Les boutiques des limonadiers, dit l'ordonnance, restent ouvertes pendant toute la nuit; elles servent maintenant de lieu d'assemblée et de retraite aux voleurs de nuit, filous et autres gens malvivants et déréglés, ce qui se fait avec d'autant plus de facilité que toutes ces boutiques et maisons sont désignées et distinguées des autres par des lanternes particulières sur la rue, qu'on y allume tous les soirs et qui servent de signal.

» Ordonnons, en conséquence, que les lanternes seront ôtées et les boutiques fermées après cinq heures du soir de novembre en mars, et après neuf heures de mars en octobre. »

Les limonadiers protestèrent, représentant que leur commerce n'avait presque d'activité que le soir. Sur leurs réclamations, on leur donna jusqu'à six heures en hiver et dix heures en été.

Il devait bientôt arriver pis aux membres de cette corporation. On eut, en 1704, l'idée de les supprimer et de les remplacer par des espèces de limonadiers en titre d'office, qui achèteraient leur charge au roi, bien entendu, et la transmettraient par testament ou par vente, ni plus ni moins que des notaires leurs notariats. Cent cinquante priviléges de limonadiers furent créés, et défense faite tout simplement aux anciens de tenir boutique. Il est vrai qu'on promettait de leur rendre ce qu'ils avaient payé au trésor public pour être érigés en commerçants; car cela coûtait toujours quelque chose. Il est non moins vrai qu'on les aurait remboursés en rentes sur l'État, mal payées ou qui même n'étaient pas payées du tout. Les limonadiers firent rétracter l'édit en offrant au roi 200 000 livres. Ils devaient les payer en plusieurs fois. Pour qu'ils pussent amasser cette somme, on modifia leurs statuts à l'article concernant la réception des apprentis. Les fils de maîtres durent payer la maîtrise 300 et 500 livres, selon les cas; les étrangers, 800 livres. Peu après, les limonadiers trouvèrent leur obligation envers le trésor royal trop lourde, et cherchèrent un prétexte à chicaner leur contrat. Les épiciers, leurs anciens ennemis, ne devaient vendre de l'eau-de-vie que par petits verres. Le client, chez eux, devait consommer debout; or, on continuait de boire assis



Gradot, limonadier du dix-huitième siècle.
D'après un dessin de Bouchardon.

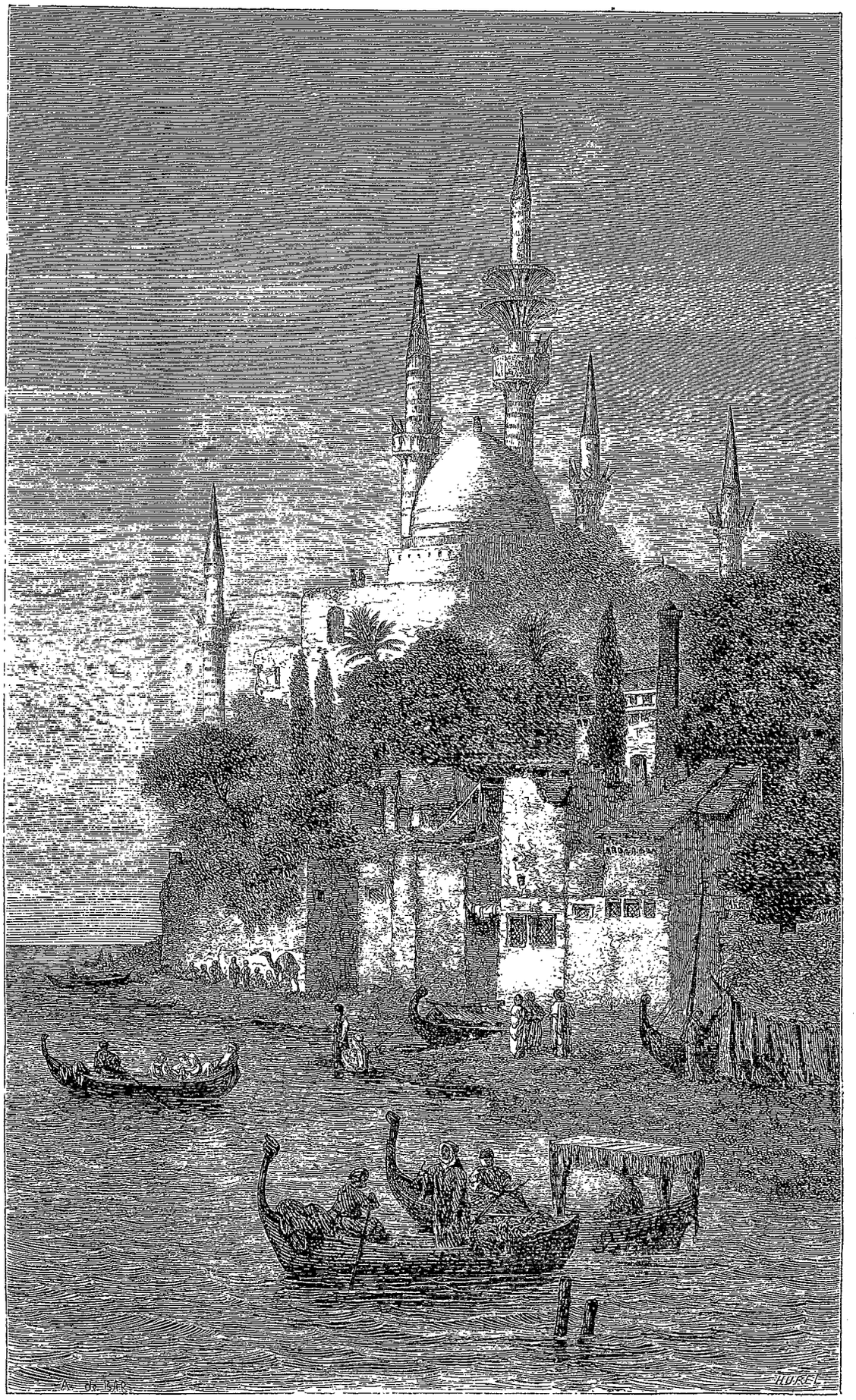
chez les épiciers. Les limonadiers protestaient qu'ils ne pouvaient pas achever de payer les 200 000 livres promises tant qu'on n'aurait pas détruit cet abus criant. Le Conseil du roi répliqua en abolissant la communauté des limonadiers et en créant cinq cents priviléges que les anciens propriétaires de cafés eurent permission d'acheter.

Cet état de choses dura peu. On revint, en 1713, aux anciens errements; la communauté des limonadiers fut rétablie et subsista jusqu'à l'abolition des jurandes.

Le personnage ici figuré était un des membres les plus connus et les mieux achalandés de cette estimable corporation, au dix-huitième siècle. C'est à l'importance de sa boutique que maître Gradot, limonadier, a dû l'honneur d'être croqué, comme on le voit ici, par Bouchardon : honneur ambigu, car ce dessin n'est pas un portrait, mais une caricature.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

SAIDA ET L'ANCIENNE SIDON.



Vue de Saïda. — Dessin de de Bar, d'après Lottier.

Sidon, qui a laissé son nom défiguré à une petite ville de la côte syrienne, fut l'une des cités les plus antiques et les plus riches du monde connu, l'un des centres de cette civilisation sémitique ou peut-être chananéenne qui précéda la naissance de nos races et ne fut point étrangère à l'éducation de la Grèce. Contemporaine de Ninive, de Babylone, de Tyr, elle fut inutilement attaquée par les Juifs, qui l'appelaient « la Grande » et en attribuaient la fondation à Sidon, fils aîné de Chanaan. Homère vante l'habileté de ses artisans. Les poëtes grecs et latins la confondent avec Tyr, avec Aradus, et emploient le mot Sidonien comme synonyme de Phénicien. Cadmus, ce frère légendaire d'Europe, ce fabuleux fondateur de Thèbes en Béotie, Didon, Pygmalion, sont indifféremment appelés par Ovide et Virgile Sidoniens ou Tyriens. Les historiens attribuent à Sidon la découverte et la mise en œuvre du verre, et vantent ses miroirs; elle partage avec Tyr la gloire d'avoir appliqué la pourpre aux étoffes.

Sa puissance, antérieure aux temps historiques, commença de faiblir vers le huitième siècle avant notre ère. Moins heureuse que Tyr, elle ne put résister au roi de Ninive Salmanasar, qui la prit en 720. Deux siècles après, Cyrus la soumit sans la détruire; elle continua de rivaliser avec Tyr de richesse et de splendeur, et toutes deux continuèrent avec Aradus une triade que la vague géographie des anciens appelait Tripolis : c'est du moins ce qu'affirme Diodore, avec cette ignorante insouciance qui doit nous mettre en garde contre ses récits. « Il est resté, dit-il, en Phénicie, une ville considérable nommée Tripolis, nom dû à sa configuration même; elle se compose, en effet, de trois villes séparées l'une de l'autre par un stade d'intervalle : Aradus, Sidon, Tyr. Tripolis est la ville la plus célèbre de la Phénicie; elle renferme le sénat des Phéniciens, qui délibère sur les affaires les plus importantes de l'État. »

Sidon était la résidence des satrapes et des généraux du roi de Perse, qui même y possédait un parc où il séjournait parfois; elle n'en avait pas moins conservé un roi particulier et une sorte d'autonomie; il en était ainsi de toutes les provinces conquises par les Perses. On cite neuf villes de l'île de Chypre dont chacune avait son roi, vassal du grand roi. Vers l'an 350, sous le règne d'Artaxercès Ochus, un des plus féroces despotes qui aient dominé sur l'Asie, les Sidoniens se lassèrent des exactions des satrapes, appelèrent la Phénicie entière à la révolte et firent alliance avec le roi d'Égypte Nectanébo. Les hostilités commencèrent par la destruction du parc royal et le massacre des résidents perses. On mit le feu aux fourrages amassés par les satrapes pour l'entretien des chevaux de guerre. Grâce à la grande richesse de la population, une foule de mercenaires furent promptement fournis d'armes, de flèches, de vivres, de toutes les munitions de guerre; une flotte considérable se rassembla dans le port. Les gouverneurs de Syrie et de Cilicie ne purent tenir contre l'armée sidonienne, grossie de quatre mille mercenaires grecs sous le commandement de Mentor de Rhodes, envoyés par le roi d'Égypte. Ils furent battus, et la Phénicie fut momentanément délivrée. Mais Artaxercès lui-même concentrait ses troupes à Babylone et marchait en personne contre les révoltés; les Grecs d'Europe et d'Asie lui envoyaient dix mille hommes, qui devaient se joindre à lui pour la conquête de l'Égypte. Il alla les attendre devant Sidon.

Les assiégés étaient prêts à la résistance : un triple fossé ceignait leurs murailles; leurs milices étaient exercées; leurs navires, au nombre de plus de cent, tant trirèmes que quinquérèmes, couraient la mer et assuraient le ravitaillement de la place. Mais que pouvait une seule ville, fût-elle la plus opulente de la Phénicie, contre toute l'armée d'un vaste empire? La trahison de leur propre roi vint désorganiser leur défense.

Tennès, prince de Sidon, persuadé que la catastrophe était inévitable, ne songea plus qu'à son propre salut. Il dépêcha donc près d'Artaxercès, à l'insu de son peuple, Thessalion, son plus fidèle serviteur, chargé de faire sa soumission et d'offrir ses services pour la guerre d'Égypte. Le roi avait hâte de tourner ses armes contre Nectanébo; il accepta les propositions de Tennès, lui garantissant l'impunité et des récompenses. Ici se place une anecdote qui caractérise la mauvaise foi et la violence des souverains orientaux. Sur la promesse du roi, Thessalion lui demanda la permission de lui donner la main droite, comme envoyé de Tennès. A cette demande, Artaxercès furieux livra Thessalion à ses gardes, avec ordre de lui trancher la tête : « O roi, dit le condamné, fais ce que tu voudras; Tennès ne réalisera aucune de ses promesses, si tu ne lui donnes pas ta foi. » Artaxercès réfléchit, rappela ses gardes et donna la main droite à Thessalion. C'est là, chez les Perses, le signe d'une foi inviolable.

Tennès, s'étant concerté avec Mentor, général de ses mercenaires, sortit lui-même de la ville avec cent des principaux citoyens, qu'il livra aux Perses et qui furent tués à coups de flèches. Cinq cents autres Sidoniens, venus en suppliants, n'eurent pas un sort meilleur. Lorsque les malheureux révoltés virent leurs murs cernés par tant de milliers de soldats, ils s'enfermèrent avec leurs femmes et leurs enfants dans les maisons et les incendièrent. Plus de quarante mille hommes, y compris les esclaves, périrent dans les flammes. Toute la ville fut consumée. Le roi vendit, pour quelques talents, le sol de cet immense bûcher. De toutes les richesses de Sidon, il ne resta qu'un amas d'or et d'argent fondus. Telle fut la fin de cette illustre cité. Sidon passa depuis sous la domination d'Alexandre, des Séleucides, des Ptolémées et des Romains, dépouillée de toute indépendance et de toute puissance militaire, mais riche encore par l'industrie et le commerce. Saint Paul y vint prêcher le christianisme naissant. Au moyen âge, elle fut prise par les Sarrasins et les croisés (1111, 1291). Joinville, qui la nomma Sayette (déformation de Saïda), nous montre saint Louis n'y arrivant que pour ensevelir deux mille chrétiens massacrés par les infidèles. « Le roi en personne portait les corps pourris et tout puants pour les mettre en terre, sans qu'il se bouchât les narines; et les autres se les bouchaient. » Il fit venir des ouvriers de toutes parts, et se remit à fortifier la cité de gros murs et de grandes tours (1253). La reine vint l'y rejoindre avec une fille qu'elle venait de mettre au monde à Jaffa. C'est de Sayette qu'il gagna Saint-Jean-d'Acre pour revenir en France. Il laissait la ville munie de grands murs et de grandes tours, et de grands fossés curés dehors et dedans. Elle retomba dans l'oubli sous la domination musulmane. Au dix-septième siècle seulement, le fameux émir druse Fakr-ed-Dyn (Facardin) lui rendit quelque prospérité et permit à l'un de nos consuls, le chevalier d'Arviaux, d'en faire l'entrepôt du commerce français en Orient. Saïda devint le port de Damas. Mais depuis 1791, époque où Djezzar-Pacha en chassa les Français, elle fut totalement et définitivement éclipsée par Alep et Beyrout.

Aujourd'hui Saïda n'est plus qu'un gros bourg de cinq mille âmes, situé à quelque distance de la principale ville; son port est comblé; ses kans sont déserts, et une population moitié chrétienne, moitié musulmane, croupit dans ses ruelles tortueuses. Les murs et les tours portent les traces du bombardement anglais de 1840, qui a démantelé toutes les villes maritimes du Liban. La nature seule ne s'est point faite complice de cette triste destinée.

Elle se plaît toujours à encadrer ces débris d'une délicieuse verdure. Les jardins de Sidon fleurissent encore comme au temps du culte d'Astarté. Ce sont les plus beaux de toute la côte de Syrie ; ils s'étendent sur le bord de la mer, entre Saïda et l'emplacement de l'ancienne Sidon, couvrant de leurs orangers, de leurs citronniers, de leurs tamarins élégants, quelques débris de colonnes antiques.

Quant aux ruines situées au nord, dit Gérard de Nerval (*Voyage en Orient*), elles ne sont plus que fragments et poussière; les seuls fondements d'une muraille, quelques tombeaux, paraissent remonter à l'époque phénicienne; le reste est du moyen âge : ce sont les murs de saint Louis, élevés eux-mêmes sur les ruines d'une forteresse par les Ptolémées. La citerne d'Élie, le sépulcre de Zabulon et quelques débris de pilastres, de mosaïques et de peintures, complètent le tableau que Saïda doit au passé.

On montre, au bord de la mer, une maison qui fut habitée par Bonaparte, lors de la campagne de Syrie, au moment où il essayait d'établir des relations avec les émirs du Liban. « La tenture en papier peint, orné d'attributs guerriers, a été posée à son intention; et deux bibliothèques, surmontées de vases chinois, renfermaient ses livres et ses plans. »

Nous empruntons encore à Gérard de Nerval une description très-animée, très-vivante, de la moderne Saïda.

« Nous longeons dans un caïque les arches du pont maritime qui joint à la ville le fort, bâti sur un îlot; nous passons au milieu des frêles tartanes qui seules trouvent assez de fond pour s'abriter dans le port, et nous abordons à une ancienne jetée dont les pierres énormes sont en partie semées dans les flots. La vague écume sur ces débris, et l'on ne peut débarquer à pied sec qu'en se faisant porter par des *hamals* presque nus; une tourbe de jeunes drôles, qui se sont fait des *machlahs* rayés avec des sacs en poil de chameau, se précipitent sur les bagages; quelques-uns se proposent pour cicérones en hurlant deux ou trois mots français. L'œil se repose avec plaisir sur des bateaux chargés d'oranges, de figues et d'énormes raisins de la terre promise; plus loin, une odeur pénétrante d'épiceries, de salaisons et de friture, signale le voisinage des boutiques. En effet, on passe entre les bâtiments de la marine et ceux de la douane, et l'on se trouve dans une rue bordée d'étalages qui aboutit à la porte du kan français. Nous voilà sur nos terres. Le drapeau tricolore flotte sur l'édifice, qui est le plus considérable de Saïda. La vaste cour carrée, ombragée d'acacias, avec un bassin au centre, est entourée de deux rangées de galeries qui correspondent en bas à des magasins, en haut à des chambres occupées par des négociants. On m'indique le logement consulaire, situé dans l'angle gauche, et pendant que j'y monte, un de mes compagnons se rend au couvent des Franciscains, qui occupe le bâtiment du fond. C'est une ville que ce kan français; nous n'en avons pas de plus important dans toute la Syrie. Malheureusement notre commerce n'est pas en rapport avec les proportions de son comptoir. »

L'OR.

L'Espagne, éblouie par les riches gisements de l'Amérique, s'était trop aisément laissé séduire par la pensée de s'assurer une prépondérance définitive en gardant pour elle seule les flots de ce Pactole qu'elle venait de découvrir. Les autres nations ont suivi son exemple; et le monde, pendant trois siècles, n'a fait autre chose que se disputer l'or et la terre de l'or. Les guerres lointaines, comme les luttes de tarifs, n'ont guère été autre chose; et c'est à bon droit qu'un des plus éminents représentants de la diplomatie moderne, d'Hauterive, les a flétries indistinctement du nom de « guerres de l'avarice. »

La France, d'après les meilleurs calculs, n'a guère que 4 milliards de monnaie; l'Angleterre n'en a pas moitié; et sur la surface entière du globe on en trouverait à peine 18 ou 20 milliards.

Qu'est-ce que ce chiffre à côté de la richesse réelle de ces deux nations? Assurément elles ont plus besoin d'aliments ou d'étoffes que de pièces de métal. (1)

BOLOGNE SAVANTE ET POPULAIRE.

ANNIBALE CARRACCI, LE ARTE DI BOLOGNA. — METELLI, L'ARTI PERVIA.

« Pour venir de Ferrare à Bologne, je me suis embarqué sur la petite rivière du Rhéno. J'ai cru éviter les incommodités que l'on est obligé de souffrir en faisant le voyage par terre, parce que l'on m'avait dit que le chemin en est mauvais, surtout quand il fait tant soit peu de pluie; on trouve un terrain si marécageux et si glissant, qu'on m'a assuré qu'il est presque impossible d'y marcher et bien difficile d'y aller à cheval. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que sur toute cette route on ne trouve qu'une très-mauvaise hôtellerie à San Giorgio, qui ne fournit pas de quoi se refaire de la fatigue si l'on avait été obligé d'aller à pied, ou de quoi prendre des forces s'il fallait le faire dans la suite. Mais je suis tombé; comme on dit, de la fièvre en chaud mal. Le cours de cette rivière est si lent que, même en suivant le courant de l'eau, on met beaucoup de temps à faire le voyage, et l'on s'y ennuie à la mort. Il y a aussi tant de cataractes ou sauts que, sans l'art, il serait impossible de se servir de cette rivière pour la navigation. »

Tel est le récit que fait un écrivain du dix-huitième siècle des difficultés d'un voyage de Ferrare à Bologne. Aujourd'hui le même trajet s'effectue en trois heures, et, qu'on vienne d'Ancône, de Ravenne, de Milan ou de Padoue, on trouve des chemins de fer à peu près également rapides. L'absence de communications faciles, commune jadis à toute l'Europe, avait ses avantages comme ses inconvénients : les villes conservaient leur physionomie, leur originalité, en Italie surtout, pays de morcellement et de municipalité. Milan, Padoue, Venise, Ferrare, Bologne, Florence, Sienne, Pise, Gênes, étaient autant de centres où l'on pouvait étudier quelqu'une des formes infiniment variées de la vie sociale; dans aucun d'eux le développement n'était purement politique ou industriel. Toutes les villes cherchaient et réussissaient à obtenir l'éclat que donnent les lettres, les sciences ou les arts.

Bologne réunit ces gloires. Son école de peinture, quoique inférieure à celles de Florence, de Rome, de Milan, de Venise, eut un homme de génie, le *Dominiquin;* et plusieurs maîtres d'une science consommée, le *Guide,* les *Carrache.*

L'Institut de cette ville était un des foyers lumineux de l'Europe. Sciences naturelles et physiques, chirurgie, médecine, archéologie, peinture, sculpture, y étaient enseignées par des hommes presque tous remarquables. Mais comme les travers sont en général plus apparents que les mérites, le peuple de Bologne n'avait pu s'empêcher de remarquer plus d'un ridicule chez ses éminents docteurs : une certaine pédanterie, un respect exagéré pour les théories admises, la crainte des innovations, la routine enfin. Le docteur Graziano, ou Baloardo, fut un des types favoris de la *commedia dell' arte :* membre de toutes les académies possibles, il parlait de tout, décidait

(1) Frédéric Passy.

de tout; mais bien qu'il eût étudié fort longtemps, il ne savait rien, citait les textes hors de propos, en les estropiant; s'il était avocat, il ne voyait clair que dans les affaires dont il n'était pas chargé; et quand le paillasse bolonais Narcisino, le comique aux cheveux longs et au large chapeau de paille, l'homme de la campagne, parlant patois, venait railler les mœurs sous une apparence niaise, il avait beau jeu à faire tomber le prestige et la perruque du docteur. Les acteurs, du reste, respectaient peu de chose dans leur jeu moitié mimé, moitié parlé. Dans cette même ville de Bologne, un autre personnage, Tartaglia, bègue et stupide, représentait le commissaire qui fait rire aux dépens de la loi. On retrouve encore ces traditions dans les théâtres populaires, mais amoindries, défigurées par la modération de notre époque; l'ancien genre, le vrai, était autrement satirique et effronté.

A Bologne, comme partout en Italie, le despotisme, pourvu que son autorité fût respectée, fermait les yeux sur les abus de mœurs et de langage. Les meurtres étaient devenus très-fréquents dans la ville, par suite de la mol-



Le Marchand d'images, par Metelli. — Dessin de Yan' Dargent.

lesse de la répression; il suffisait qu'un noble refusât dans la rue de céder à un autre le côté du mur, pour qu'une vengeance terrible s'ensuivît. Ces mêmes Bolonais, si chatouilleux sur un point d'honneur insignifiant, se laissaient dominer sans murmurer par un cardinal légat du pape, et revêtu d'un pouvoir absolu. Pas de soldats nationaux; la garde, composée de mercenaires étrangers, n'obéissait qu'au légat. A la suite de désordres et d'émeutes sans nombre, Bologne avait cherché la paix intérieure dans sa soumission à un maître assez fort pour imposer sa volonté à la ville. Ce fut au pape qu'elle s'adressa, en 1278; le pontife ne voulut qu'un droit de suzeraineté et un impôt sur le vin, laissant au légat, qu'il se réservait de nommer, un pouvoir discrétionnaire. Ces rapports avec la cour de Rome valurent à Bologne une grande part dans les dignités ecclésiastiques. Elle comptait parmi ses citoyens, dès le siècle dernier, sept papes, quatre-vingts cardinaux et plus de deux cents évêques.

Le peuple bolonais passe pour avoir de l'ingéniosité, de l'imprévu, de la saillie. Il faut croire qu'il en est depuis longtemps ainsi; car Annibal Carrache et plus tard Metelli se sont plu à reproduire les types des artisans, de ce qu'on pourrait appeler les criеurs des rues de Bologne. Annibal Carrache, avec un laisser aller de dessin qui n'exclut ni la correction ni la gravité, fait passer devant les yeux le portefaix, le tripier, le potier, le cuisinier, le boulanger, le savetier, le blanchisseur, le rémouleur, le meunier, l'oiseleur, l'orfévre, le ravaudeur; les mar-

chands de paniers, d'allumettes, de quenouilles, d'eau du Rhéno, de balais, d'images, de poêlons, de légumes, de fruits, de fromages, de chapeaux de paille, de marrons, etc. Toutes les petites industries, tous les marchands embulants qui attirent les ménagères sur le seuil de leur porte ou guettent leurs signes aux fenêtres, défilent avec bonhomie, quelques-uns embellis de quelques traits poétiques. Le crieur de place, au lieu de se servir du tambour rébarbatif, tient une guitare à la main; il a le costume et la grâce d'un page. D'autres fois, une innocente raillerie vient à l'esprit du dessinateur. Le facteur indiscret essaye de lire dans la lettre qu'il va remettre; le recors tient à la main ses citations, avec un visage de famine sous ses lunettes obliques. La touche sombre n'est pas oubliée; le



Le Marchand de chapeaux de paille, par Metelli. — Dessin de Yan' Dargent.

croque-mort porte sur son dos la civière fatale, mais le cadavre n'y est pas. L'artiste a voulu faire penser à la mort, sans effrayer par son spectacle.

La suite à une prochaine livraison.

LA MAREILI DES FRAISES.

NOUVELLE (1).

Peter Hasebohne ou (comme on disait par abréviation) Peter Hase, n'habitait que depuis peu de temps la commune de Holdesberg, et il y était déjà devenu juge de paix. Il tenait beaucoup à cette dignité, et le dimanche eût plutôt manqué à paraître sur la terre que Peter Hase au banc d'honneur de l'église, le dimanche. Aussi l'estimait-on fort; et on avait grandement raison, car celui auquel ses concitoyens confient un si haut emploi est revêtu aux yeux de tous d'un sceau d'honorabilité.

Dès qu'il y avait quelque chose à signer dans le district, le juge de paix Peter Hase devait donner sa signature. Or, un matin, Peter Hase fut mandé à *Tschageneigraben :* « La Mareili des Fraises venait de mourir... il fallait signer l'acte de décès... » Tel était le contenu du message qu'on lui envoyait.

Peter Hase n'avait jamais été à Tschageneigraben, et bien qu'il eût entendu parler (en passant) de la Mareili des Fraises, il ne connaissait ni son histoire, ni sa personne. La

(1) Trad. de Gotthelf (Bitzius).

perte de temps qu'allait lui occasionner ce voyage le contrariait; il grommela : « Qu'était-il besoin de signature pour des personnes comme celles-là?... » Et pourtant Peter Hase partit, car c'était un homme qui estimait trop son emploi pour négliger aucun de ses devoirs. A la vérité, il ne faisait pas lui-même de lois, il ne les changeait pas chaque jour d'après son humeur et son intérêt personnel, il n'imposait pas aux autres de lourds fardeaux qu'il n'eût pas voulu seulement soulever du bout du doigt; mais les lois qu'il avait trouvées toutes faites et qu'il avait juré de faire respecter, il les respectait lui-même, car Peter Hase était après tout un honnête homme et un chrétien.

La demeure de la Mareili des Fraises était située dans un petit coin de terre pas plus grand que la main, entre la prairie et la forêt, dans un endroit si retiré que les lièvres et les renards s'y souhaitent seuls le bonsoir. Lorsque l'honorable juge de paix arriva dans ce lieu désert, il ne trouva pas, à son grand étonnement, une hutte délabrée, comme il s'y attendait, mais au contraire une chaumière bien entretenue, avec son toit tout entier, ses fenêtres tout entières; la plus grande propreté régnait dans l'intérieur. La petite chambre où il entra ne ressemblait nullement à une écurie, et plus d'une paysanne aurait pu prendre pour modèle cette parfaite netteté.

Des voisines étaient là, comme c'est l'usage en pareille circonstance, et une jeune fille, grande et mince, pleurait beaucoup près du lit de la morte.

Deux chats bien nourris se frottaient en ronflant aux jambes des assistants. Il semblait que Mareili ne fût qu'endormie, tant elle reposait paisiblement dans son lit blanc. Rien n'annonçait la misère autour d'elle. Dans une commode et dans une grande armoire où l'on devait apposer les scellés, on trouva de belles robes, du linge fin, des bijoux, des papiers et de l'argent. Le juge de paix hocha la tête d'un air profond en voyant ces richesses : *il fit l'observation* que les scellés ne seraient pas une grande garantie dans cette cabane isolée où il ne restait qu'une seule servante; on pourrait bien aisément y venir voler.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le juge, dit une vieille femme, on ne laissera pas la servante seule; d'ailleurs ce serait la première fois qu'on volerait à Tschageneigraben. Ce n'est pas comme dans les villages des environs, où un voisin ne peut laisser en repos les affaires de son voisin, et où on se joue tous les méchants tours possibles; ici, les mauvaises gens ne viennent pas, car il n'y a rien à faire pour eux. Mais si vous vouliez vous charger d'annoncer la mort de Mareili au pasteur et commander la tombe, c'est ce qu'il y aurait de mieux à faire, car personne n'a le temps de s'en occuper. D'ailleurs, cela se trouve sur votre chemin. Dites au pasteur que c'est la *Mareili des Fraises* qui est morte; il la connaît bien et sait son histoire.

Le juge de paix accepta la commission. Il annonça la triste nouvelle au pasteur, qui en parut fort affligé et s'écria :

— Morte, Mareili! je ne savais seulement pas qu'elle fût malade. Allons! encore un être que j'aimais de moins sur la terre!

Le juge de paix assura que Mareili n'avait pas dû être malade à proprement parler, mais qu'elle s'était éteinte comme une lampe; car elle semblait dormir paisiblement.

— Cette Mareili devait être une personne singulière, ajouta Peter Hasebohne; bien que je sois juge de paix depuis longtemps, et que je ne passe pas précisément pour le plus bête des juges de paix, je ne me serais jamais douté de ce qui s'est trouvé de hardes, de bijoux, etc., dans cette cabane, et tout cela en fort bon état. Ce n'est certes pas là-bas, dans ce fond de pays, où il faut être à moitié chèvre pour vivre, qu'on a pu se procurer de telles choses! Cela me paraît étrange!... D'ailleurs, on a quelquefois ses raisons pour ne pas se montrer aux yeux du monde, et on en vient à s'imaginer que dans les endroits solitaires on peut échapper même à l'œil de Dieu!

— Du tout, du tout, répondit vivement le pasteur; il ne faut pas toujours voir les choses du mauvais côté et juger sévèrement son prochain. Celui qui avance la moindre chose contre Mareili commet un péché. Oui, juge, c'est comme je vous le dis; et quand vous feriez les yeux les plus étonnés du monde, c'est comme je vous le dis!... Je ne connais pas dans toute la commune une âme plus pure et plus belle, sans en compter ni votre femme, ni la mienne, ni vous, ni moi.

Que la Mareili des Fraises valût mieux qu'un pasteur, Peter Hase n'avait rien à dire à cela; mais qu'elle valût mieux qu'un juge de paix, c'était une pilule un peu amère à avaler.

— Certainement le pasteur doit savoir ce qu'il dit, répliqua Peter Hase; mais c'est pourtant bien singulier qu'il y ait eu dans cette personne quelque chose de si extraordinaire qu'il ne puisse en exister une semblable.

— Oui, mon cher, reprit le pasteur, ce n'était pas là une de ces personnes comme on en rencontre tous les jours : sa vie n'était pas de celles qui frappent les yeux de tout le monde; elle n'a brillé par aucun grand talent; elle ne s'est illustrée par aucun acte héroïque. Sa vie fut tout intérieure; sa personnalité comptait peu dans le monde, et le monde, tout naturellement, se connaît peu en ce genre de natures-là; et pourtant, maintenant qu'elle n'existe plus, elle manquera à plus d'un, et on en parlera souvent.

— Je serais vraiment curieux de savoir ce qu'il y avait de si extraordinaire dans cette fille, répliqua Peter Hase. J'ai bien vu, d'après ses effets, qu'elle a connu de meilleurs jours, et je voudrais apprendre ce qu'il en est réellement, si le pasteur avait le temps de me le conter.

— Pourquoi pas? dit le pasteur; Mareili mérite bien qu'on emploie quelques instants en son honneur; on en emploie tant d'autres inutilement!... Tenez, juge, voici du tabac, fumez une pipe, car cette histoire demande à être contée et écoutée à loisir... Femme, apporte-nous un flacon de bon vin, du Merliger de 47.

Lorsque tout fut prêt et que la femme du pasteur eut obtenu la permission d'écouter ce récit qui n'avait rien de secret et que son tricot se fut mis en mouvement, le pasteur commença en ces termes :

La suite à la prochaine livraison.

LES VIEILLES DE MER.

La rade était tranquille, unie comme un miroir. Vue du haut des rochers qui bordent la côte, elle semblait une immense lame d'argent moirée de ces rubans bleuâtres qui révèlent la puissance des courants dont elle est sillonnée; ces courants sont d'une telle rapidité que, dans leur cours, un biscaïen de bronze, attaché à nos lignes, ne gagnait pas le fond par quinze mètres, et s'en allait, emporté entre deux eaux, flotter et voltiger aussi loin que nous filions de la corde.

Ce n'est point dans ces rapides qu'on peut trouver le poisson que nous cherchions. Cependant, s'il n'aime pas ces torrents impétueux, il recherche et fréquente leurs *bords;* car on peut nommer ainsi la ligne tranchée où le

courant se sépare de l'eau tranquille. Un jour, peut-être, nous parlerons à leur tour des habitants de ces rivières marines, qui comptent parmi les plus délicats poissons, et dont la pêche est des plus attrayantes. Ramons seulement jusqu'à quelques encâblures du rivage; cherchons, par 10 à 15 brasses, un fond de rochers ou de sable fin où croissent des algues. C'est au milieu des touffes jaunes et verdâtres de cette prairie sous-marine que se promènent, chassant et fouillant, les *vieilles* de toute espèce que nous voulons capturer.

Stop!... La pierre, nouée d'une corde, qui va nous servir d'ancre tombe doucement au fond. Obéissant au léger mouvement de la mer, la barque s'oriente, les engins sont déployés : chacun s'installe sur un banc, à l'arrière ou à l'avant du batelet, et la pêche commence.

L'habileté du pêcheur consiste d'abord à bien sentir, dès que la ligne a touché le fond, si elle ne s'est pas cachée dans une touffe d'algues; presque aussitôt, une secousse plus ou moins accentuée l'avertit qu'il a affaire à une population nombreuse et affamée, qui ne tourne pas autour de l'*esche*, comme les habitants de l'eau douce, pendant des heures entières, attirés par l'appât, retenus par l'instinct de la conservation.

Autant le poisson d'eau douce est prudent, cauteleux, rusé, autant il s'instruit à la méfiance par les mésaventures de ses compagnons, autant celui de la mer est hardi, téméraire dans ses allures. Dans l'étendue sans bornes où il est plongé, il n'a pu rien apprendre, ni à ses dépens, ni aux dépens de ses camarades; il n'arrive guère qu'aucun, après avoir été pris, retourne faire part à ses camarades des inconvénients que présente le commerce des hommes.

Cette pêche paraît si facile, que les spectateurs les plus indifférents ne résistent pas à l'entraînement de l'exemple; les plus timides finissent bientôt par vouloir mettre la main à l'œuvre : ils sollicitent une ligne pour essayer, on la leur livre; ils réussissent et ils pêchent; ils pêchent, et bientôt oublient le temps, les éclaboussures, et l'odeur du poisson, et la glu qui leur colle les doigts, et les mille petits inconvénients de la pêche.

Il faut avouer aussi que l'appât dont on se sert pour faire ces brillantes captures n'est pas trop répugnant : on emploie un ver de sable que l'on nomme *gravette*. Cet animal, dont le nom scientifique est *Nereis*, ressemble à un lombric blanchâtre qui aurait mille petits pieds, et la partie antérieure du corps, la tête, brun-verdâtre. La grosseur de cet animal varie depuis celle du petit doigt jusqu'à celle d'une plume d'oie ordinaire; on le coupe par morceaux de trois à quatre centimètres, dans chacun desquels on cache un hameçon. La gravette est en général abondante dans le sable, entre les rochers : aussi ne la ménage-t-on pas; les poissons du littoral en sont très-friands. Un peu de sable humecté d'eau de mer suffit pour la conserver.

Doit-on employer, pour cette pêche, des hameçons gros ou des hameçons fins? Question grave. Les pêcheurs de la côte disent, en général, qu'il faut se servir de forts hameçons en fer étamé... Disons hardiment non! Il faut employer les limericks fins; et les plus fins sont les meilleurs. Seulement, il faut les monter en conséquence.

Les *vieilles de mer* (famille des labroïdes), auxquelles on donne quelquefois le nom de *carpes de mer*, n'ont avec nos poissons d'eau douce qu'une vague similitude de forme. Il n'est pas nécessaire d'entamer ici une dissertation scientifique pour faire ressortir les caractères de chacun de ces genres; il suffit au pêcheur le plus inexpérimenté de regarder la bouche de la vieille pour être suffisamment renseigné. La bouche des labres n'est pas, comme celle de la carpe, désarmée et inoffensive, mais bien munie d'une rangée de soixante-dix-huit fortes dents, sans compter les molaires dont son gosier est armé. Aussi leur nourriture est-elle différente. La vieille de mer a pour nourriture ordinaire les crustacés de la côte, et s'il s'en trouve de mous comme les crevettes, il s'en rencontre de durs comme les crabes, dont elle ne fait pas une consommation moins abondante. Elle se nourrit, en outre, de vers marins, ainsi que d'un grand nombre de petits mollusques à coquilles fragiles.

Il n'est pas besoin d'autre explication pour faire comprendre au pêcheur qu'il doit monter ses hameçons solidement, s'il veut que sa ligne résiste au frottement de ces terribles mâchoires. Ajoutez à cela que la vieille, malgré son luxe de dents blanches et bien rangées, a la bouche très-petite. Employez-vous un gros hameçon, elle sentira le fer et le rejettera. Si elle n'y peut parvenir, elle sera prise par les dents ou par les mâchoires, osseuses, cornées, inégales; et alors, nouveau danger presque certain : la pointe ou le dard de l'hameçon sera cassé. C'est une pièce perdue!... Hélas! écoutez les pêcheurs : ces pièces-là sont toujours les plus belles!

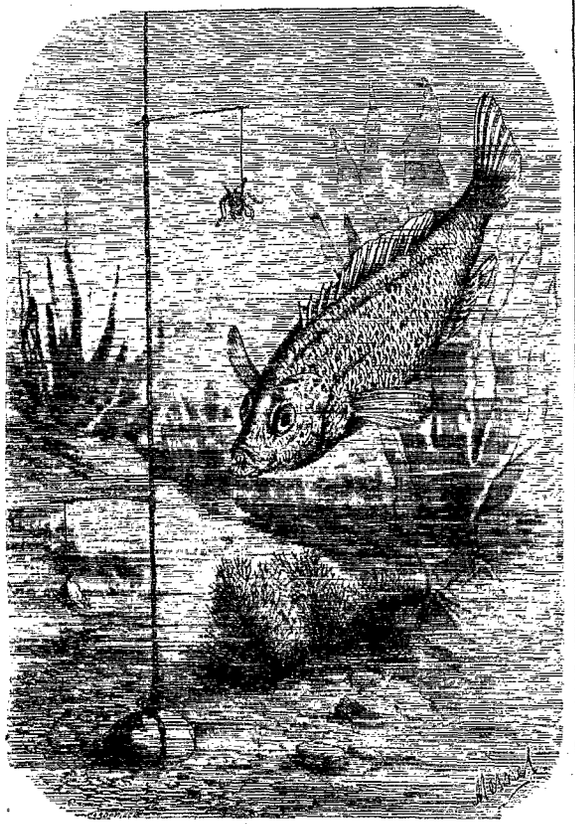
Avec les limericks invisibles (nos 10 à 12), de semblables accidents ne sont pas à craindre. La vieille, qui est gloutonne, palpe la gravette et l'avale, sans y sentir la moindre difficulté. Un seul point est un peu dur? C'est peut-être un grain de sable... Quel est ce fil qui s'embarrasse dans ses dents? Elle essaye de le couper, mais le fil résiste... Une légère secousse arrive de la main du pêcheur attentif, et le perfide hameçon se dégage de la gravette qui le cachait et se plonge dans les téguments de l'estomac ou de l'œsophage. Nul moyen qu'il casse ou qu'il se dégage. La pauvre vieille se débat; elle lutte, mais en vain; il faut qu'elle arrive au bateau et rejoigne ses sœurs dans la cale remplie d'eau.

Rien n'est plus simple, d'ailleurs, que la confection de la ligne en elle-même. Quarante à cinquante mètres de solide fil de fouet, filé spécialement pour cette destination, sont enroulés sur un plioir, sorte de petit morceau de bois mince portant une entaille à chaque extrémité. Cette ligne est un peu plus grosse que la mine de plomb d'un crayon ordinaire. Un fil de cette grosseur suffit pour tirer de l'eau les plus belles vieilles; on en pêche qui pèsent jusqu'à trois kilogrammes. A l'extrémité de la ligne qui doit descendre au fond de l'eau, on attache une balle de plomb dont on calcule la pesanteur suivant le courant ou la profondeur. Les pêcheurs du pays, moins recherchés, y mettent un caillou gros comme le poing et entouré d'une ficelle en croix. Le plomb doit être le plus lourd possible; car plus il est léger, plus le *toucher* du poisson est sensible, mieux on pêche, cela se comprend. Quelle que soit, en effet, la gloutonnerie de la vieille de mer, ou plutôt à cause même de sa voracité et de la rapidité de son mouvement, son *toucher sur l'esche* est extrêmement léger. Il faut avoir le doigt leste et l'attention éveillée.

Au-dessus du plomb, à deux décimètres environ, on fixe sur la ligne un petit bras de baleine long de cinq centimètres, qu'on peut prendre dans l'armature d'un parapluie. A l'extrémité de ce bras, qui se nomme une *avalette* ou un *quipot*, et qui doit se tenir perpendiculairement au fil de la ligne, on attache la monture de l'hameçon : c'est un morceau de *florence* ou *mort à pêche* bien blanc, d'un décimètre de long. A vingt centimètres au-dessus du quipot d'en bas, on en fixe un tout à fait pareil, et la ligne est faite. Ces deux quipots sont attachés par un nœud en croix. Le premier s'enfonce entre les algues et touche presque le sable; le second, placé au-dessus du premier, trouve son emploi moins souvent, mais aussi c'est celui-ci qui quelquefois ramène les plus belles pièces, quand les vieilles s'aventurent en dehors de leur domaine habituel.

On laisse filer la ligne; puis, quand on sent que le plomb a touché le fond sur un endroit solide (ce que l'on sent très-bien au moyen du fil), on fait faire à la ligne un tour sur le doigt, on la tient à demi tendue... bien légèrement!... et on attend!...

Attention! une légère secousse s'est communiquée au doigt comme par un fil électrique, bientôt suivie d'une seconde!... Alors il faut, de la main, imprimer à la ligne une légère saccade, afin d'enfoncer l'hameçon dans les chairs du poisson. Aussitôt on sent le tressaillement qu'il communique au fil sous l'impression de la douleur et de l'effroi. Retirez doucement et graduellement la ligne, sans



Pêche à la ligne en mer. — Ligne de fond tenue à la main. Le plomb est la pierre; la ligne, les deux *quipots* et leurs *empiles;* amorces de gravettes, ou d'une petite losange découpée sur les côtes d'un *pilono*.

secousses, en laissant promener le poisson s'il en a envie, en lui rendant de la ligne au besoin, le ramenant quand il se lasse et l'attirant vers le bateau. La lutte n'est jamais bien longue avec les labres. La résistance, vive d'abord, cesse vite, et le pauvre poisson se laisse prendre sans difficulté.

La proie que nous venons d'amener à bord est la vieille commune (*Labrus bergylta*); dans cette seule espèce on distingue trois variétés : la rouge, la jaune et la verte. A chacune des écailles de ce poisson on remarque une bordure marginale d'une couleur tranchant sur le fond général; comme les écailles sont grandes et très-régulièrement espacées jusque sur les ouies, le poisson est comme enveloppé d'un filet à mailles égales. Chez toutes les vieilles, le ventre est beaucoup plus pâle que les côtés et que le dos : il est quelquefois d'un blanc de porcelaine. Les vieilles vertes ont généralement le bord des écailles bleu de ciel; les rouges ont le fond brique, bordé d'un réseau rouge-brique passant au carmin. Les nageoires et la queue sont toujours de la couleur dominante du corps, mais semées régulièrement de petits points de la teinte la plus pâle.

Le dos est hérissé d'une longue nageoire aux rayons en aiguilles, et toutes les écailles du corps sont roides et aiguës. Quand le pêcheur tient un de ces poissons dans sa main, le caractère qui le frappe tout d'abord est celui qui a valu à ces singuliers poissons le nom de *labre* (lèvre). Leur tête est conique en avant, et chacune des mâchoires, de longueur égale, forme une bouche un peu pointue et munie de lèvres protractiles de deux sortes : l'une, extérieure, de la couleur de l'animal; l'autre, plus près des dents, de couleur de chair.

Une autre espèce, un peu moins forte, à la robe splendide, est d'un rouge semblable à celui de la plante appelée fuchsia; une autre plus petite, qu'on nomme en Bretagne le *castric*, porte une tache noire de chaque côté, près de la queue. C'est le cténolabre des roches (*Ctenolabrus rupestris* de Cuvier). En sortant de l'eau, le corps de ce poisson est tout entier rouge-brun vif; à mesure que la vie s'éteint, ses teintes pâlissent, et il devient à peu près de couleur de chair.

Mais la ligne a reçu une secousse nouvelle tandis que vous la remontiez. C'est un poisson nomade, une dorade sans doute, poisson qui joue dans la mer le rôle dévolu à la perche dans les eaux douces de nos rivières. En effet, notre pauvre castric a laissé la moitié de lui-même entre les dents de sa terrible ennemie, et vous ne ramenez au bord du bateau qu'un petit poisson mutilé.

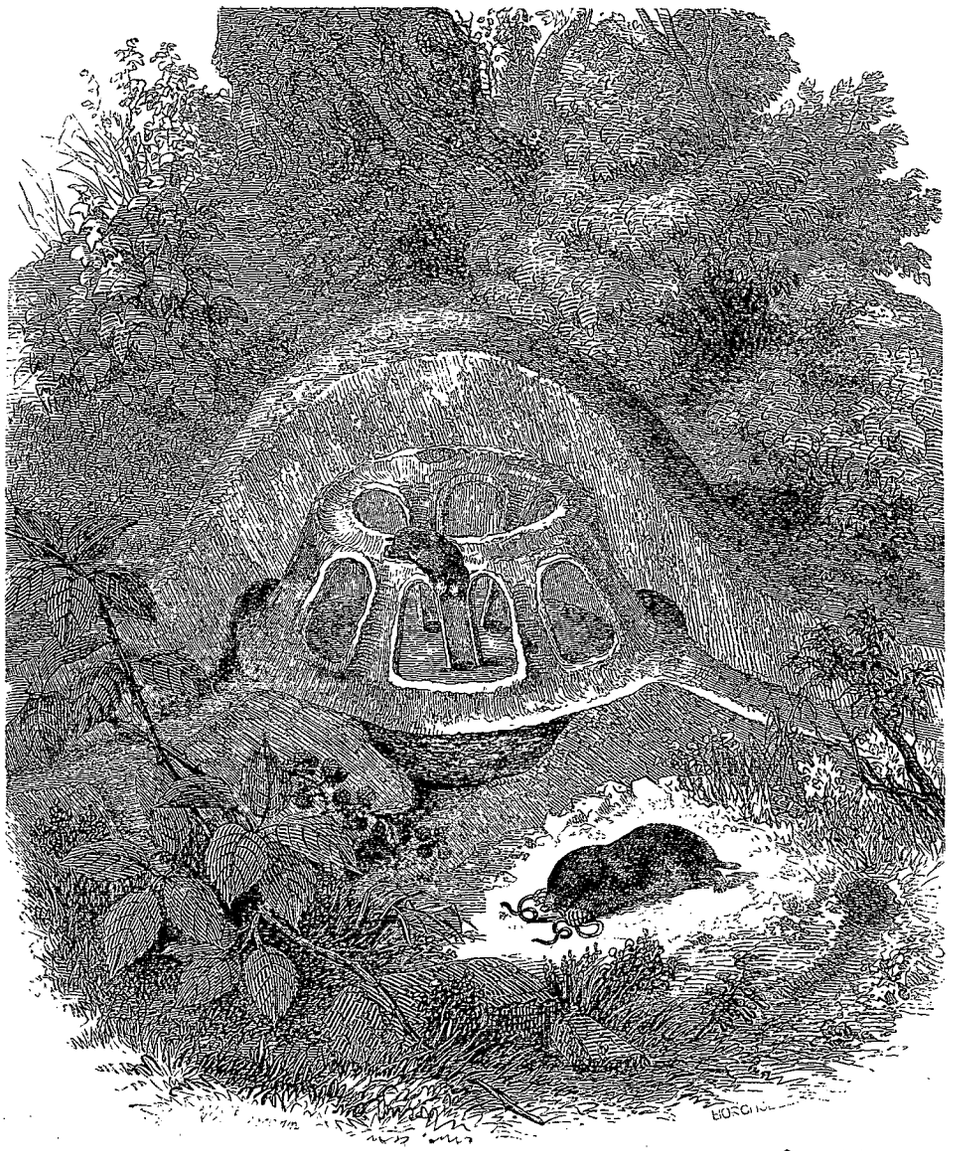
Nouvel avertissement! A cette pêche, on peut retirer sa ligne toutes les cinq minutes. Cette fois, vous avez capturé un des plus beaux poissons de nos côtes. C'est le labre varié, que l'on nomme la *coquette*. Quel merveilleux assortiment de couleurs tranchées! Le bleu d'outremer le plus pur ondule sur un fond du rouge le plus vif. Plus mince, plus allongée que la vieille commune, la coquette présente une forme plus élégante. Ses dents sont pareilles, mais les molaires du gosier sont plus plates, et ses lèvres minces, flexibles, peuvent être projetées en avant comme une sorte de trompe, nécessaire au poisson pour fouiller les algues, y découvrir sa proie, et l'extraire des fissures du rocher où elle se cramponne et cherche un refuge.

Dans cette espèce curieuse, le mâle diffère par la couleur de sa femelle. Son corps et sa tête sont jaune-orange ou rouge-vermillon, plus foncé sur le dos, plus pâle sur les flancs, les côtes étant barrées d'un bleu magnifique. L'iris des yeux est de deux couleurs, orange et bleu. La nageoire dorsale est bleue, tandis que le bas en est rouge; le reste est de la même couleur, tacheté de bleu, ainsi que les nageoires de la queue, du ventre et de la poitrine.

La femelle est aussi habillée d'une robe couleur orange, mais l'intensité de cette couleur décroît jusqu'au blanc sous le ventre. L'œil est formé de deux cercles concentriques, l'un orange, l'autre bleu. Les lèvres sont charnues et blanches, tandis que la vieille commune les a vertes ou brunes, de même que l'intérieur de la bouche. Chez la coquette, la langue est blanche, pointue et située fort en arrière. Sur le front se trouve une bande bleue qui joint les deux yeux, entre lesquels on remarque une dépression, tandis que le corps n'est couvert d'aucune tache, d'aucune marbrure. Toutes les nageoires sont orange; celle de la queue est bordée de bleu dans toute sa largeur. Sept taches marquent le dos de l'animal, de la queue à la grande dorsale. Quatre de ces taches rondes, de la plus fraîche couleur rose de chair, alternent avec trois taches de même forme, d'un noir complet. Des teintes foncées sont également réparties à la naissance de la dorsale et des deux pectorales.

On peut pêcher également les vieilles du haut des rochers qui se dressent au-dessus de la mer : on prend d'abord bon nombre de vieilles généralement très-grosses. Si l'on y retourne le lendemain, on n'en prend plus que de petites.

LA TAUPE.



Le Gîte de la Taupe. — Dessin de Freeman.

Au printemps et en été, la taupe est errante; elle change souvent de canton, elle transporte de lieu en lieu ses pénates nomades; dans cette période de pérégrinations continuelles, elle se couche où elle se trouve, au bout de la route qu'elle creuse, sous une taupinière que l'on reconnaît à sa forme oblongue et que l'on a nommée *taupinière de repos*. Mais quand vient l'automne, la taupe songe à élire domicile, elle se cantonne, et c'est alors qu'elle déploie toutes les ressources de son génie. Non-seulement elle étend au loin ses nombreuses galeries, mais elle se fait de grands chemins qui traversent son domaine et où les galeries aboutissent, comme les rues dans les principales artères de nos cités. Souvent elle se contente d'un seul de ces grands chemins, que l'on appelle *passages;* quelquefois elle juge à propos d'en creuser deux ou trois. Le passage est ordinairement situé à 10 ou 12 centimètres sous terre, à moins qu'il ne traverse une allée de jardin où l'on marche, une route fréquentée par les voitures ou les bêtes de somme; alors le prudent architecte, pour en assurer la voûte, lui donne une profondeur de 45 à 50 centimètres. Tandis que telle galerie ne servira qu'une fois, que telle autre ne sera traversée que de temps en temps, le passage est journellement parcouru par la taupe; c'est là qu'on est sûr de la rencontrer. Destiné à abréger le chemin et à économiser le temps, il est toujours tracé en ligne droite. Chose remarquable! enlevez l'une des taupinières d'un passage, vous n'y trouverez pas l'orifice qui a servi à l'évacuation des déblais : la taupe a eu soin de le reboucher; il faut un examen minutieux pour distinguer le bouchon de terre qu'elle y a mis.

Mais c'est dans la construction de son *gîte* que la taupe fait preuve de la plus admirable prévoyance; devant l'habiter pendant huit mois de l'année, depuis l'automne jusqu'au printemps, elle ne néglige rien pour le rendre aussi commode et aussi sûr que possible : Vauban lui en eût donné le plan, qu'elle n'eût pas fait une citadelle mieux fortifiée. D'abord, elle le place toujours dans l'endroit le plus favorable de son cantonnement, le plus souvent au pied d'un arbre, dont les racines pompent l'humidité du sol : elle sait apprécier les avantages de cet appareil de dessèchement. Elle commence par élever un dôme (qui n'est nullement une taupinière) avec de la terre qu'elle

pétrit, travaille, de manière à lui donner une extrême solidité. Dans son épaisseur, elle ménage trois ou quatre vides, sortes de tubes creux, séparés par des piliers épais. S'y loge-t-elle pour profiter de la chaleur du soleil? Est-ce un système d'aération, comme ces trous que l'on pratique dans les murs des maisons pour les préserver de l'humidité? Nous ne saurions le dire. C'est sous ce dôme que la taupe établit sa couche, ronde, concave, et garnie d'un épais matelas d'herbes.

Voyons maintenant avec quelle habileté sont disposés les chemins creux et les circonvallations qui permettent l'accès du gîte. Sous la base du dôme règne une galerie circulaire, communiquant avec l'un des tubes creux dont nous avons parlé (les autres sont sans ouverture), et de laquelle partent, à des distances à peu près égales, cinq routes divergentes; ces cinq routes conduisent dans une seconde galerie circulaire, qui enveloppe la première, et qui elle-même donne naissance à neuf chemins ou galeries aboutissant, après des sinuosités plus ou moins longues, dans un passage. Il est à remarquer que les issues des chemins de la première galerie (dite *galerie magistrale*) ne répondent jamais aux ouvertures de la seconde (appelée *galerie d'enveloppe*). Ce n'est pas tout : au milieu de ce labyrinthe si compliqué dont elle connaît tous les détours, la taupe ne s'est pas crue en sûreté; elle a voulu, en cas de surprise, avoir à sa portée un moyen de salut plus simple et plus prompt; sous son lit même elle s'est creusé un trou (nommé *trou de retraite*) qui plonge perpendiculairement à une profondeur de 50 centimètres environ, pour remonter obliquement et déboucher dans une des routes de son palais souterrain, au delà de la galerie d'enveloppe.

Quand la femelle est sur le point de mettre bas, elle n'habite pas son gîte; elle construit un *nid* (il y a une espèce de taupe, plus petite que la taupe ordinaire, qui fait constamment son nid dans son gîte). Elle choisit, pour l'établir, un terrain élevé, un ados dans les vignes, la berge d'un chemin, un monticule dans les champs; ce qu'elle veut, c'est que la pente favorise l'écoulement des eaux. Le plus souvent, le nid n'est pas apparent; dans les lieux fréquentés, il ne l'est jamais. Quand il est visible, on le distingue à son volume, qui est quatre ou cinq fois plus considérable que celui des autres taupinières; son dôme est marqué de quelques petites côtes, qui sont la trace des canaux creux laissés dans son épaisseur. Intérieurement, la couche est tapissée d'herbes fraîches, sur lesquelles est étendu un matelas de poils que la mère arrache de son ventre. Ne devant être occupé que pendant un temps assez court, le nid n'est pas aussi savamment fortifié que le gîte. Il n'est pas environné de galeries circulaires; deux ou trois chemins seulement y aboutissent et le mettent en communication avec les galeries et les passages. Cependant il est muni, comme le gîte, de ce trou de retraite que nous avons décrit, et qui est si bien imaginé pour ménager une fuite prompte et assurée.

Tels sont les curieux ouvrages de cet habile architecte; mais nous ne rendrions pas à la taupe tout l'honneur qui lui appartient, si nous ne parlions pas de l'intelligence avec laquelle elle se plie aux diverses circonstances qui se présentent et fait face aux difficultés qu'elle rencontre. Surprise à la surface du sol tandis qu'elle change de canton, elle ne perd pas son temps à regagner son domaine : elle s'enterre aussitôt, se creuse un trou perpendiculaire de 60 à 70 centimètres de profondeur, dont elle bouche l'entrée derrière elle, et là elle attend que le danger soit passé; elle y restera trois, quatre, cinq heures, si elle juge que la prudence l'exige. Un observateur a remarqué que si elle creuse sa galerie sous une porte, elle a soin de la faire tout près des gonds, prévoyant qu'elle y aura moins de chances d'être troublée. Quand la nécessité l'y oblige, elle parvient à percer le sol le plus dur. Cadet de Vaux raconte l'histoire d'une taupe prise dans le parc de Versailles, et portée dans une cuisine d'où elle s'introduisit en terre par un trou de rat. Elle traversa la rue de la Surintendance, se fit un passage au-dessous des fondations profondes de l'hôtel de la Guerre, remonta vers le pavé lié à chaux et à ciment, réussit à le disjoindre et y fit une taupinière. Mais toutes les fois qu'elle le peut, elle évite les terrains trop résistants : a-t-elle à traverser une route pierreuse, elle plonge pour trouver un sol plus mou, puis remonte juste à l'endroit où la route cesse. Si elle est établie près d'une rivière ou d'un étang, et qu'elle ait à craindre l'infiltration des eaux, elle fait tout le contraire; elle cherche les veines sèches et solides, et s'écarte des couches qu'elle sent humides et trop perméables. Quelquefois le passage d'un ruisseau ne l'empêche pas d'étendre au delà son domaine; mais elle se conduit alors avec une étonnante sagacité : si le lit du ruisseau est desséché, elle se fait un passage dans le fond; est-il vaseux, elle creuse sa route au-dessous de la vase; est-il plein d'eau, elle remonte au-dessus du niveau de l'eau et la passe à la nage : si elle perçait le lit ou la berge submergée du ruisseau, elle sait bien qu'elle inonderait sa demeure. Enregistrons encore, sans l'affirmer, un fait qui, s'il était exact, ne nous donnerait pas une médiocre idée de la prévoyance des taupes. M. Jesse, en contradiction sur ce point avec Lecourt, assure qu'elles font des provisions pour l'hiver; elles se construisent des espèces de bassins en terre grasse et y entassent une grande quantité de vers qu'elles ont soin, non pas de tuer, mais de blesser seulement pour les empêcher de s'enfuir. Bien plus, au dire du même auteur, qui s'appuie sur le témoignage d'un taupier, lorsque ces bassins sont en petit nombre, on peut compter que l'hiver sera doux, les taupes s'abstenant de multiplier leurs magasins quand elles sont sûres de trouver des aliments ailleurs. Il faut se mettre en quête de plus amples renseignements avant d'accorder aux taupes des connaissances météorologiques si avancées.

En dépit ou plutôt en raison de ses grands talents d'architecte, la taupe est haïe, traquée; sa tête est mise à prix, et il y a une classe d'hommes qui vivent de la guerre qu'ils lui font. Est-ce justice? Nous ne nions pas qu'il soit désagréable de voir ses plates-bandes, hier bien unies, bouleversées aujourd'hui, hérissées de taupinières énormes, et ses jeunes salades enfouies, perdues dans ces buttes de terre. Il n'est pas impossible non plus qu'en creusant leurs galeries les taupes attaquent les racines des arbres fruitiers, les coupent, et qu'il en résulte quelque trouble dans leur végétation, peut-être quelques feuilles jaunies. Nous savons aussi que, dans les champs de blé, elles ne se font pas faute de jeunes tiges de seigle ou de froment pour garnir leur lit, et que dans le matelas d'un seul gîte on en a compté jusqu'à deux cent soixante-quatorze. On dit encore, et nous le croyons, qu'elles peuvent miner la digue d'un étang, la berge d'un canal, et causer ainsi des dégâts considérables. Il est donc incontestable que le jardinier, le cultivateur, le propriétaire, ont le droit de se débarrasser des taupes qui les gênent. Nous n'avons pas la prétention de les faire absoudre par tout le monde; mais nous oserons soutenir que, dans certains cas, elles sont utiles et méritent d'être épargnées. Si les taupes fouillent la terre dans nos champs et dans nos jardins, c'est pour détruire les larves d'insectes qui ne se nourrissent que de racines, massacrent nos légumes et quelquefois déciment nos espaliers. Dans les prairies, ne redoutez pas leur présence; contentez-vous d'étaler les taupinières : les au-

cheurs n'en seront pas incommodés, et l'herbe engraissée poussera plus drue. Mais dans les pâturages, réjouissez-vous de voir se multiplier leurs travaux ; tous ces monticules se couvriront de thym, de plantes excellentes pour les troupeaux ; les moutons y seront plus gras et plus vigoureux qu'ailleurs : c'est l'avis du berger Ettrick, qu'il faut bien croire en ces matières.

CULTIVONS NOTRE CHAMP TOUT ENTIER.

Vous possédez une grande propriété ; vous n'en défrichez qu'une parcelle, et, en gémissant, vous dites : « Voilà tout ce que produit mon bien. » — Mais que ne défrichez-vous tout le reste? peut-être n'est-ce pas même à l'endroit où vous avez mis la bêche que votre sol est le plus fecond.

Voici un peuple où l'on compte les hommes par millions. On n'a donné l'éducation qu'à un très-petit nombre d'entre eux, et l'on dit : « Il est vraiment extraordinaire que nous ayons si peu de savants, d'artistes, d'inventeurs, d'orateurs, d'hommes éminents dans tous les genres ! » Mais que savez-vous des aptitudes que vous laissez, faute de culture, inconnues et étouffées sous l'ignorance? Si, au lieu de ne cultiver que quelques mille intelligences, vous en aviez aidé, en versant plus généreusement la lumière, des millions à se révéler, ou tout au moins à se laisser entrevoir, n'est-il pas à présumer que vous auriez multiplié le nombre des hommes supérieurs qui contribueraient aujourd'hui à accroître puissamment la richesse et la gloire du pays? Pourquoi vous croiriez-vous autorisé à prétendre que tout ce qu'il peut y avoir de génies différents en germe dans la nation, se trouve précisément contenu et enfermé en ce petit cercle de jeunes gens que l'aisance de leurs familles a, jusqu'à présent, fait jouir seuls des bienfaits de l'instruction?

LES COURANTS DE LA MER.

LE GULF-STREAM.

Voy. p. 8, 54.

Courants de l'Atlantique. — Le circuit général des eaux est plus nettement tracé dans le bassin relativement resserré de l'Atlantique nord, que sur la vaste étendue du Pacifique et de l'océan Indien.

Le grand courant équatorial qui traverse l'Atlantique est un courant de surface, dont la vitesse, approximativement déterminée, est de 10 milles environ par vingt-quatre heures. L'évaporation, très-abondante dans la zone des vents alizés, charge de sel la masse d'eau qu'il apporte dans la mer des Antilles.

Le courant du Brésil a, comme le courant équatorial, sa principale source dans la chaude région comprise entre l'Afrique et l'Amérique. Il se partage en deux branches au cap San-Roque : l'une qui coule au sud sous le même nom, l'autre à l'ouest, où elle concourt à la formation du Gulf-Stream.

Ce majestueux courant est un immense fleuve, qui prend sa source dans la mer des Antilles et se jette dans l'océan Arctique. Il débouche par le détroit de Bahama, se dirige au nord-est jusqu'au banc de Terre-Neuve, où il s'infléchit vers l'est, et, se prolongeant à travers l'Atlantique, vient frapper les côtes nord de l'Europe, dont il adoucit les froids hivers.

A la hauteur des Açores, le Gulf-Stream se bifurque et envoie vers le sud-est une seconde branche qui contourne la mer des Sargasses et se confond ensuite, au delà des îles du Cap-Vert, avec le courant équatorial. Le circuit est ainsi complet, comme l'avait indiqué le trajet des bouteilles jetées sur les côtes d'Afrique et retrouvées en différents points de l'Atlantique.

Ce mouvement giratoire est d'ailleurs prouvé par l'existence du prodigieux amas de plantes marines qui en est le centre, et dans lequel se retrouvent les algues et les varechs transportés par le Gulf-Stream. Colomb a découvert le premier cette mer des Sargasses, ces prairies flottantes, si compactes que ses compagnons effrayés crurent y voir d'abord les limites de la navigation. « Un nombre immense de petits animaux marins, dit M. de Humboldt, habitent ces masses toujours verdoyantes, transportées çà et là par les brises tièdes qui soufflent dans ces parages. »

Les eaux chaudes du Gulf-Stream, plus riches en sel que les eaux de l'Océan, sont d'une couleur bleu foncé. La ligne de séparation avec les eaux froides qui le bordent est bien marquée depuis le golfe jusqu'aux côtes de la Caroline.

Des observations poursuivies pendant plusieurs années, pour étudier l'action corrosive des eaux sur le doublage en cuivre des navires, ont établi que cette action est plus intense dans la mer des Antilles et le golfe du Mexique que partout ailleurs dans l'Océan. L'excès de salure qui cause cette différence produit aussi dans ce bassin, à températures égales, une augmentation de pesanteur spécifique, et la puissante impulsion qui fait jaillir le Gulf-Stream dans l'Atlantique est très-probablement due à cet excès de densité, c'est-à-dire à une augmentation de pression exercée par les eaux du golfe. Cette hypothèse est d'ailleurs conforme à l'observation suivante de M. de Humboldt : « La densité de l'eau de mer dépend à la fois de la température et du degré de salure ; c'est un élément dont on ne s'est pas assez préoccupé dans la recherche des causes qui produisent les courants. »

La diminution de salure dans les mers polaires produisant des variations de densité opposées à celles qu'on observe dans les mers intertropicales, l'équilibre tend à s'établir et des courants se forment, mais nulle part aussi nettement limités, aussi puissants que le Gulf-Stream.

Ses eaux, dont les propriétés chimiques sont plus énergiques que celles de l'eau de mer ordinaire, sont séparées du fond par une couche d'eau froide, qui s'oppose à la perte de leur chaleur par le contact avec la croûte terrestre. Elles donnent naissance à d'innombrables organismes, et leur prodigieuse fécondité justifie la comparaison de Maury, qui nomme le Gulf-Stream la *Voie lactée* de l'Océan.

Sa largeur est de 32 milles dans les passes de la Floride, et de 75 au large du cap Hatteras. Sa vitesse moyenne entre ces deux points varie entre 3 et 4 milles à l'heure ; sa profondeur est évaluée à 370 mètres dans le canal de Bahama, et 210 devant Hatteras. Il s'élargit encore jusqu'à Terre-Neuve en diminuant de vitesse, et là, « débordant ses rives liquides, il couvre, sur une étendue de plusieurs mille lieues carrées; les eaux froides qui l'environnent, revêtant l'Océan d'un véritable manteau de chaleur qui tempère les rigoureux hivers de l'Europe. » (Maury.)

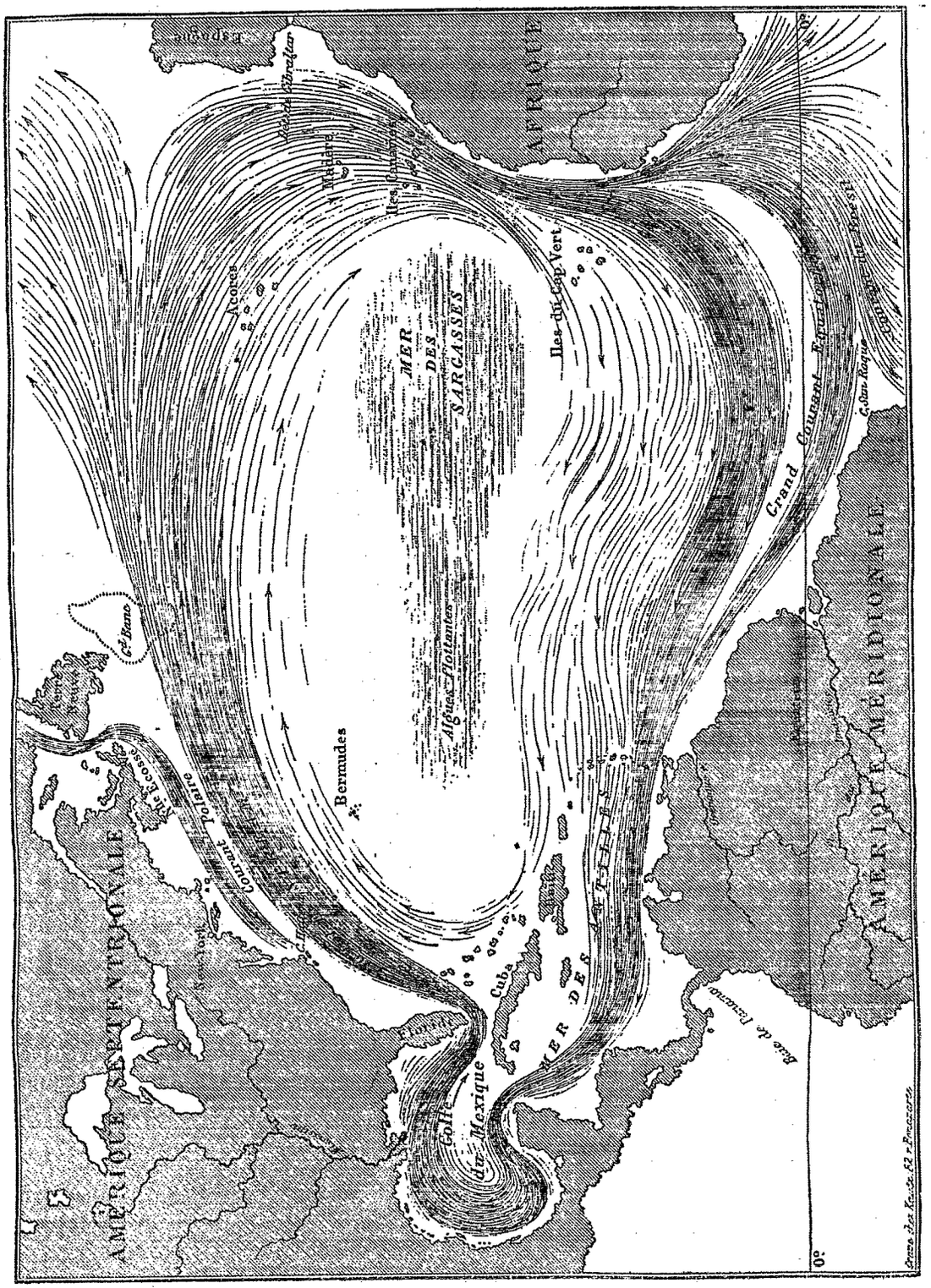
Les vents d'ouest, si fréquents dans cette région de l'Atlantique, entraînent une partie de la chaleur ainsi répandue par le Gulf-Stream, et viennent adoucir le climat de nos côtes et de nos îles du Nord. C'est à leur influence que l'Angleterre doit sa riche végétation et l'Irlande son nom poétique d'Émeraude de l'Océan.

La chaleur excessive du vaste réservoir qui comprend le golfe du Mexique et la mer des Antilles, est aussi tempérée par les courants frais qui arrivent de l'Océan pour remplacer l'eau suréchauffée qu'entraîne le Gulf-Stream.

Dans l'Atlantique nord, la différence de température entre les eaux du courant et l'air pris en dehors de l'atmosphère humide et chaude qui s'étend au-dessus de ces eaux, peut aller, pendant l'hiver, jusqu'à 26 degrés. Ces grandes perturbations atmosphériques produisent de terribles ouragans, redoutables surtout par l'épouvantable mer qui résulte de la lutte du vent et du courant.

Mais, d'un autre côté, l'atterrage si pénible et si dangereux de la côte des États-Unis dans la même saison est facilité par la chaleur constante du Gulf-Stream, qui offre un tiède abri aux bâtiments rejetés au large par ces tempêtes de neige, durant lesquelles la glace couvre le gréement et rend toute manœuvre impossible.

Les différences de température de l'eau, données par le



Carte du Gulf-Stream.

thermomètre, servent à rectifier la position du navire dans ces parages, où des courants réguliers rendent ces différences constantes. De nombreux sinistres ont pu être évités par ces observations thermométriques, faites sur le bord occidental du Gulf-Stream aux approches des États-Unis.

C'est à John Franklin qu'on doit les premières recherches relatives aux phénomènes que présente ce grand courant et aux avantages qu'il offre à la navigation. Quelques années plus tard, la traversée moyenne d'Europe dans les ports du nord de l'Amérique était réduite de moitié, l'emploi du thermomètre permettant aux capitaines d'éviter le

courant contraire qui retardait la marche de leurs bâtiments.

La connaissance plus exacte de la circulation océanique a la plus favorable influence sur le commerce par l'abréviation des traversées. Elle contribue ainsi, comme la connaissance des vents généraux, à multiplier les liens qui rapprochent et unissent les nations. Elle favorise le rapide progrès de deux branches nouvelles de la science : la géographie physique et la météorologie de la mer. Enfin, elle ouvre à l'esprit de nouvelles perspectives vers les merveilleux spectacles que nous offre la nature, lorsque, par la contemplation de ses harmonies, nous nous élevons à une idée plus générale des lois qui nous affirment la grandeur, la sagesse et la bonté du Créateur.

CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

LE LIVRE DE ROBERT DAVESNE. — LA CORPORATION DES SERRURIERS.

Le portrait que nous reproduisons orne la première page d'un petit atlas de gravures aujourd'hui fort rare.

Le personnage représenté, maître Robert Davesne, s'était vraisemblablement rendu célèbre par l'élégance et la



Maître Robert Davesne. — Dessin de Bocourt, d'après le *Livre de serrurerie*.

richesse de ses ouvrages de serrurerie. C'était plutôt un artiste qu'un mécanicien. Sa clientèle se composait probablement de seigneurs, et sans doute il travailla pour le roi. La dédicace de son livre semble l'indiquer. Elle est adressée à M. Bruand, architecte ordinaire des bâtiments du roi, et on y sent l'honnête reconnaissance de l'ouvrier pour le protecteur qui lui a procuré de belles « commandes. »

Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur le caractère et la vie de cet artisan. Mais il n'est peut-être pas impossible de tirer de son livre quelque lumière. Il est probable que Davesne était riche. La fortune a dû suivre chez lui la réputation, d'autant qu'il vivait à une époque où l'on eut le goût, la manie même des jardins, et la coutume de les entourer, de les diviser par de riches balustrades; or c'était précisément en cette sorte d'ouvrage que Davesne excellait. Sa fortune est encore prouvée par la publication de son livre.

La dédicace, dont j'ai déjà parlé, trahit le défaut d'éducation première. On y voit un homme ignorant des choses étrangères à son art, qui n'a acquis dans les relations avec sa belle clientèle qu'une bien légère idée de la littérature et du goût : « Monsieur, dit-il à Bruand, l'admirable et bonne renommée qui vous appelle et donne le titre glorieux du plus sublime *perscrutateur* des choses nécessaires à la conservation et embellissement des bâtiments de Sa Majesté, me fait craindre de vous présenter ce petit ouvrage, *quoique* de soy trop indigne et trop *rampant* pour être mis au nombre de ceux qui s'offrent journellement à votre grand esprit. »

On s'attendrait, d'après le titre, à trouver dans le corps du livre des recettes, des secrets, des descriptions de pièces plus ou moins compliquées. Il n'en est rien. Le livre se compose uniquement de douze planches représentant des serrures, des clefs, des panneaux, des grilles, des balustrades, dont le dessin a été inventé par maître Robert, qui confirme le jugement que nous avons énoncé plus haut sur son genre de mérite. L'ornementation de

quelques-unes de ces pièces est très-remarquable. Leur caractère est une richesse un peu lourde, un peu massive. L'élément principal consiste en rinceaux à feuilles larges et développées. Les figures d'hommes et d'animaux n'y ont qu'une place secondaire, et fort heureusement, car l'infériorité de notre artiste, comparé à ceux de la renaissance, est surtout sensible en ce point. Il y a quelque mauvais goût dans la décoration des grilles et balustrades, mauvais goût, du reste, commun à tous les artistes du temps. On peut leur reprocher, par exemple, certains pots à feu et pots à fleurs qu'ils plantent ordinairement sur les grilles et qui n'ont rien d'heureux.

Tout le texte se compose de la dédicace, dont nous avons cité le commencement, d'une autre au public, conçue à peu près dans la même langue, et d'une table explicative des planches, où chaque pièce (même la plus compliquée) finit invariablement par ces mots : « Fort agréable et facil à vuider et à graver. »

Ajoutons, pour être tout à fait exact, un quatrain qui se trouve à la dernière page, sous une rampe d'escalier d'un dessin très-léger, par exception, et très-réussi. Voici ce quatrain. Il ne dit pas grand'chose sur la vie de Davesne; mais il témoigne de l'esprit, des habitudes et de l'orthographe de l'époque.

Quatrain sur l'ouvrage, PAR CLAUDE PRIEURS.

Entre tous les ouvrages que produict la nature,
Je n'en é jamais veu un qui fust plus parfaict.
La pointe du burin é les traicts d'écriture
Ensemble nont forgé ce que Davesne a faict.

Profitons de l'occasion de maître Davesne pour dire quelques mots sur la corporation des maîtres serruriers à Paris. Elle datait sans doute du quinzième siècle, puisque les premiers statuts qu'on rencontre, et qui suivirent de près probablement la formation de la communauté, sont du mois de novembre 1411. Ces statuts, corrigés et augmentés, furent confirmés par Louis XIV, en 1652.

Comme dans presque toutes les corporations de Paris, la surveillance des travaux du métier est confiée à quatre jurés élus par tous les maîtres pour deux années. Ce qu'il y a de particulier à ce métier, c'est que les visites des jurés y sont rares. Ils ne font que cinq inspections par an, tandis que dans certains autres métiers, notamment dans celui des tailleurs, il y avait inspection chaque semaine. Ce qui est particulier encore, c'est la durée de l'apprentissage, cinq ans en moyenne, et celle du compagnonnage, autres cinq ans, dix ans en tout avant d'être admis à faire son chef-d'œuvre et à demander la maîtrise. Mais ce qui malheureusement n'est pas particulier, ce qui est commun à ce métier et à presque tous les autres, c'est la disposition assez peu équitable par laquelle les fils de maîtres, et même les gendres de maîtres, sont dispensés de tout apprentissage. « Ils ne sont tenus que d'une simple expérience », disent les statuts.

Il ne faut pas croire, d'après leur nom, que les serruriers fissent surtout des serrures. Il en était déjà de cette profession comme aujourd'hui. La plupart des serrures étaient faites hors Paris; on tirait les meilleures de Picardie, principalement de la ville d'Eu, dont les habitants étaient presque tous voués à la serrurerie, et les plus communes du Forez. Les quincailliers de Paris les achetaient en gros dans ces deux pays et les revendaient au détail aux ébénistes, aux serruriers, etc. Ces derniers ne faisaient eux-mêmes que les serrures commandées, ou les serrures de façon extraordinaire, par exemple, certaines serrures à dix fermetures pour les coffres-forts, les caisses des négociants et des joailliers. C'était généralement une serrure de cette espèce qu'on donnait à faire, comme chef-d'œuvre, aux compagnons qui demandaient la maîtrise.

Les véritables ouvrages des serruriers étaient les pièces nécessaires aux charpentes, ancres, crampons, boulons, etc.; les ustensiles de ménage en fer, les loquets, gonds, pivots et pièces du même genre; mais surtout les grilles et balustrades, que le goût du temps voulait aussi riches et ornementées que possible.

Un autre ouvrage, qui devait plus tard être assez lucratif pour les artisans de ce métier, était à peine *connu* en France à la fin du siècle dont nous parlons : c'est l'espagnolette. On fermait les volets, les fenêtres et les contrevents avec des verrous ou même avec des serrures. L'espagnolette, qui, grâce à sa barre de fer longitudinale, a l'avantage de fermer plus également, plus complétement, nous fut apportée d'Espagne à la suite de la guerre qui mit sur le trône de ce pays Philippe V, fils de Louis XIV. Elle devint bientôt d'un usage général. Au reste, on peut dire que l'espagnolette est ce que nous avons gagné de plus clair dans cette guerre de la succession d'Espagne, qui nous coûta si cher et nous mit assez longtemps à deux doigts de notre perte.

LA MAREILI DES FRAISES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 109.

— Bien des années avant que vous et moi connussions ce pays-ci, la mère de Mareili vint à Tschageneigraben. Elle avait jusqu'alors habité Berne avec son mari, où celui-ci était placé, et tous deux vivaient fort à leur aise. Le mari mourut; la place fut perdue tout naturellement. On n'avait pas songé à économiser pour l'avenir; au contraire, on avait dépensé l'avenir, ce qui fait une certaine différence!... Les créanciers prirent tout ce qui était dans la maison, excepté les enfants. La mère, ne pouvant venir à bout de vivre avec eux à la ville, se retira dans cette commune. C'était une brave femme, qui n'enviait pas le bien des autres, qui travaillait quand on lui mettait l'ouvrage dans la main, mais qui n'avait ni initiative, ni grande intelligence. Tant que son mari avait eu à Berne une place, elle avait vécu tranquillement sans rien faire. Elle ne connaissait personne qui lui portât intérêt et pût avoir confiance en elle. Il en est ainsi de bien des gens, qui ne font que séjourner dans un endroit, sans y prendre racine par un genre de travail durable; que le vent d'orage souffle sur eux, les voilà perdus! Quand la pauvre veuve arriva, avec toute sa misère, à Tschageneigraben, c'était au printemps; la commune lui promit de payer son loyer pour la première année, mais en lui faisant cette déclaration formelle : « C'est à toi de te tirer d'affaire ainsi que tes enfants; cela te regarde. » C'étaient là de dures paroles, qui donnèrent à penser à la pauvre femme; elle avait le cœur bien gros. Elle avait de la bonne volonté, mais elle ne savait au juste qu'en faire. Elle comprit qu'il ne s'agissait plus seulement de *vivre* à Tschageneigraben, mais d'y faire quelque chose pour vivre. Quoi faire? C'est là une terrible question lorsque l'existence en dépend, et surtout lorsqu'on se pose cette question pour la première fois. Puis, après s'être demandé : *Que faire?* il faut ajouter : *Comment* le faire? et enfin il s'agit de trouver l'énergie, la persistance tenaces qui sont données à si peu de gens. La pauvre femme rêvait à cela des jours entiers, mais ses rêves n'aboutissaient pas à grand'chose. Elle commença à planter un petit terrain, selon l'usage du pays : elle connaissait un peu la culture depuis son enfance; mais cela allait si lentement!... De bonnes gens lui avaient donné pour rien le terrain à planter; mais l'argent lui manquait pour le faire prospérer : heureusement les voisins découvrirent que cette pauvre

femme savait coudre, tailler l'étoffe et donner aux vêtements une fort bonne coupe toute nouvelle. Ceci fut une trouvaille. A cette époque, les jeunes filles et les servantes ne mettaient pas, comme aujourd'hui, des rubans à leurs robes, qui ne supportent ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles. A cette époque, les couturières étaient rares à Tschageneigraben; on les faisait venir de Soleure, car on n'en trouvait pas alors comme des nèfles dans les buissons, ou des cailloux sur le bord de la rivière. La nouvelle venue gagna donc de l'argent, peu à la fois, il est vrai, car les gens estimaient leur argent plus haut encore que son travail : aussi ne recevait-elle que bien peu de chose; mais elle ne gagna pas de l'argent seulement, elle gagna aussi la sympathie de ceux qui l'employaient; elle devint un membre actif de la petite république des habitants de Tschageneigraben, où elle faisait plus que de demeurer maintenant qu'elle y avait un métier.

Et pourtant sa vie était bien rude encore; elle n'arrivait pas toujours à gagner de quoi assurer le pain du lendemain. Les voisins, qui lui comptaient les kreutzers qu'elle avait gagnés et qui voyaient son gain avec un verre grossissant, ne pouvaient comprendre qu'elle ne fût pas fort à son aise. Les gens ont réellement, selon qu'il s'agit d'eux ou qu'il s'agit des autres, une manière toute différente de compter!... et ils jetteraient les hauts cris s'il leur fallait se mesurer à la même mesure que celle qu'ils appliquent à leur prochain. Si la pauvre couturière se plaignait parfois, on lui répondait : « Ah! mon Dieu, gagner tant d'argent, et ne pouvoir se tirer d'affaire! Il y a des gens qui doivent se contenter du dixième et qui trouvent qu'ils en ont assez. » La pauvre femme menait une triste existence, soupirait souvent, pleurait beaucoup, et montrait pourtant le moins possible son chagrin aux autres.

Un matin, par un beau jour d'été (vers la Saint-Jean), ses enfants la supplièrent de les mener au loin, au delà des prés, dans la forêt. Ils avaient vu des fraises chez de petits camarades; ces fruits les tentaient, et ils demandaient en grâce à leur mère de les aider à en aller chercher. Elle y consentit. Ils marchaient lentement, lentement dans la forêt, du côté de l'ombre, regardant dans tous les creux; mais ils n'y trouvèrent pas une seule fraise, et ils s'en revenaient tous tristes du côté du soleil. A peine avaient-ils fait quelques pas, que la petite Mareili, la plus jeune des trois enfants, tira vivement sa mère par son tablier en s'écriant : « Mère, regarde donc! qu'est-ce qu'il y a de si rouge là-bas? » C'était un tertre couvert de fraises mûres, au pied d'un buisson, au soleil. Ces enfants avaient vécu à la ville, et ne savaient pas qu'on trouve les premières fraises du côté du soleil, et celles d'automne du côté de l'ombre. Ce fut là une joie! Ils en cueillirent plus qu'ils n'en purent manger et en rapportèrent des corbeilles pleines. Quand la pauvre femme examina ces superbes fraises, elle se dit que si ces beaux fruits étaient à la ville on lui en donnerait beaucoup d'argent, car on en voit rarement de semblables; mais la ville était loin. Le besoin d'argent la décida bientôt à tenter l'aventure. Le lendemain matin elle se mit à l'ouvrage. Elle eut vite fait une belle provision, car ses enfants l'aidaient, et ils repartirent tout joyeux à la maison de leur mère. Mais elle était triste; il lui semblait, en errant ainsi avec son panier de fraises, qu'elle allait mendier; et lorsqu'à la première maison où elle frappa elle fut renvoyée, tout son courage l'abandonna, et elle se serait sauvée au plus vite chez elle si, par hasard, comme on dit, elle n'eût rencontré une dame qui, aimant beaucoup les fraises, admira celles-ci et les fit porter à sa maison. « Apportez-m'en encore, dit-elle, mais d'aussi belles, je les prendrai volontiers; les gens des environs ne m'en ont jamais proposé de semblables; je croyais qu'il n'y en avait pas par ici. Certainement, il se trouvera d'autres personnes qui seront très-satisfaites d'avoir de si belles fraises. »

Ce fut là le commencement d'un très-bon petit commerce. Dès lors la veuve s'appela la femme aux fraises, et elle fut très-bien vue dans le pays. Tschageneigraben et ses environs étaient un vrai paradis de fraises. La brave femme n'avait pas de concurrents pour ce nouveau métier, dont on lui concéda volontiers le libre exercice.

Mareili, qui avait fait la première découverte, devint véritablement la petite fée des fraises. La joie de sa mère, les beaux batzen (1) qu'elle rapportait à la maison, développèrent en cette enfant sérieuse un sens tout particulier, éveillèrent en elle une faculté spéciale : elle possédait le don de découverte; elle avait un œil perçant pour deviner, sous les feuilles épaisses où elles se cachaient, les plus belles, les plus savoureuses des fraises; elle avait une petite main habile à les cueillir, et qui ne laissait sur le fruit pas même l'ombre d'une pression. Cette récolte devint sa vie; elle remplissait de pensées ses jours, et ses nuits de rêves!... Elle en parlait tellement, que sa mère dut veiller à ce que l'enfant ne se relevât pas tout endormie pour chercher des fraises dans son sommeil. Comme Mareili penchait tristement sa petite tête quand il pleuvait!... plus tristement ne la penchaient certes pas les fraisiers eux-mêmes. Un laboureur qui a cent gerbes exposées à l'orage ne désire pas le soleil avec plus d'impatience que n'en éprouvait Mareili.

La suite à la prochaine livraison.

ALTÉRATIONS ET FALSIFICATIONS

DES ALIMENTS.

Suite. — Voy. p. 16, 51, 71.

LE CHOCOLAT.

La découverte du chocolat remonte à celle de l'Amérique. Les Mexicains cultivaient le cacao, ils en travaillaient les graines et savaient produire des sortes de tablettes analogues à celles qui se consomment actuellement. Le *cacaoyer* (2), qui existe à l'état sylvestre dans quelques régions de l'Amérique méridionale, atteint une hauteur de 7 à 8 mètres, et donne naissance à une grande abondance des fruits avec la fève desquels on obtient le chocolat. Les Indiens sauvages ne savent pas tirer parti de la graine du cacaoyer, et ils se contentent d'en manger la pulpe. Les Espagnols les premiers firent connaître le chocolat en Europe, et cette production devint bientôt une des branches les plus fructueuses du commerce.

Le cacaoyer ne peut croître avec succès que sur une terre vierge; il lui faut un sol riche et humide, de la chaleur et de l'ombre. Au-dessous d'une température moyenne de 24 degrés, l'arbre peut croître, il peut fleurir, mais les fruits ne parviennent pas à leur maturité.

Le cacaoyer exige de l'ombrage, et les plantations du nouveau monde offrent un aspect particulier : les arbres qui sont destinés à fournir le chocolat sont entourés de bananiers ou de bucares. Tantôt ils s'élèvent irrégulièrement au-dessus du sol, tantôt ils croissent en pépinières, au milieu de petits cônes en terre dans lesquels on a placé la graine. Recouvertes de feuilles de bananier, arrosées tous les matins avant le lever du soleil, les graines germent en huit ou dix jours; elles ne tardent pas à s'élever, et forment d'admirables plantations qui ont une physionomie remarquable; elles se rencontrent toujours

(1) Monnaie suisse.
(2) Voy. t. II, 1834, p. 108.

dans les régions chaudes, près du rivage de la mer, ou sur les bords des grands fleuves.

Le cacaoyer ne fleurit guère avant trois ans; il donne naissance à de fort petites fleurs, qui sont bientôt remplacées par de gros fruits allongés, terminés en pointe, et d'une longueur totale de 20 à 25 centimètres. La gousse du cacao est généralement rouge; à l'intérieur, la chair du fruit est blanche ou rosée, d'une saveur douce et agréable; elle loge vingt-cinq graines blanches, huileuses, légèrement amères, qui prennent par la dessiccation une teinte brune très-prononcée.

100 kilogrammes de ces graines fraîches fournissent 45 à 50 kilogrammes de cacao marchand.

Riches en *albumine* et en matière grasse, les fèves de cacao sont très-nutritives; elles constituent un des aliments les plus sains et les plus substantiels que l'on connaisse. « Celui qui a bu une tasse de cacao, dit un des officiers de Cortez, d'après Humboldt, peut marcher toute une journée sans aucun autre aliment. »

Cette appréciation est fort exagérée, et les voyageurs savent qu'une tasse de chocolat ne pourrait suffire à soutenir leurs forces pendant vingt-quatre heures.

La graine de cacaoyer, le sucre, quelques aromates, tels que la vanille, doivent être les seules bases du chocolat; il n'en est malheureusement pas ainsi, et le chocolat du commerce est souvent altéré par des vices de préparation, falsifié par des substances étrangères.

La mauvaise qualité des amandes, le défaut de maturité, un excès de fermentation, un trop long séjour dans des magasins, une torréfaction mal dirigée, sont les principales causes d'altérations fréquentes, que le goût seul peut apprécier. Mais il n'en est pas de même du fer et du cuivre qui peuvent se rencontrer dans le chocolat, et qui proviennent des outils employés à broyer les amandes.

Broyez du chocolat suspect dans un vase plein d'eau, l'oxyde de fer se précipitera aussitôt au fond du vase, sous forme d'une poudre rouge, qui est la rouille. Calcinez du chocolat dans une petite capsule en porcelaine, faites digérer les cendres dans l'acide nitrique bouillant, ajoutez de l'ammoniaque dans le liquide, vous obtiendrez une coloration bleue très-intense, si ces cendres contiennent du cuivre; un précipité rouge, abondant, si elles renferment du fer.

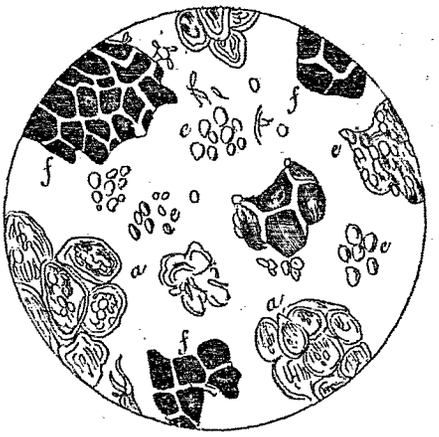


Fig. 1. — Chocolat pur vu au microscope. — *a*, fragments de tissu cellulaire; *c*, fécule du cacaoyer; *f*, fragments de peau de la fève.



Fig. 2. — Chocolat falsifié. — *a*, pellicule de la fève; *c*, fragments de la fève; *f*, grains de fécule de pomme de terre.

La liste des produits qui ont servi à falsifier le chocolat est très-longue, et en citant la farine de blé, l'amidon, la fécule, l'huile d'amandes douces, le suif, le jaune d'œuf, le *baume de Tolu*, les *enveloppes* de cacao, les amandes grillées, la gomme, la dextrine, le sulfure de mercure, le minium, l'ocre rouge, la chaux, le plâtre, nous ne faisons que choisir les substances les plus saillantes.

Le microscope permet de dévoiler toutes ces fraudes : le chocolat pur ne présente à l'œil de l'observateur que des cellules régulières, des fragments de pellicule de fèves, quelques petits grains isolés de fécule qui ne ressemblent en rien à ceux de la pomme de terre (fig. 1).

La figure 2 représente, au contraire, un chocolat grossièrement falsifié; en *f* se voient des grains de fécule de pomme de terre, qui diffèrent bien sensiblement de ceux qui se trouvent dans le cacao.

Le suif et les huiles, substitués par les fraudeurs à la graisse du cacao, se dévoilent d'eux-mêmes; ils communiquent au produit une rancidité caractéristique, et les graisses animales ne peuvent ainsi échapper aux sens offensés, surtout si on a pris soin de laisser séjourner à l'air le chocolat broyé.

Le baume de Tolu, employé en guise de vanille dans la fabrication du chocolat, se reconnaît à l'odeur désagréable que répand le produit suspect quand on en jette quelques fragments sur une plaque de fer rouge. Cette épreuve, faite comparativement avec un chocolat de bonne qualité, ne peut laisser aucun doute, même à un expérimentateur peu exercé.

Délayez du chocolat dans dix fois son poids d'eau, filtrez, ajoutez quelques gouttes de teinture d'iode dans le liquide filtré : si vous obtenez une coloration bleue ou violacée, soyez persuadé que de l'amidon ou de la dextrine ont été introduits frauduleusement dans le chocolat, qui, s'il était pur, produirait dans les mêmes circonstances une faible coloration jaune.

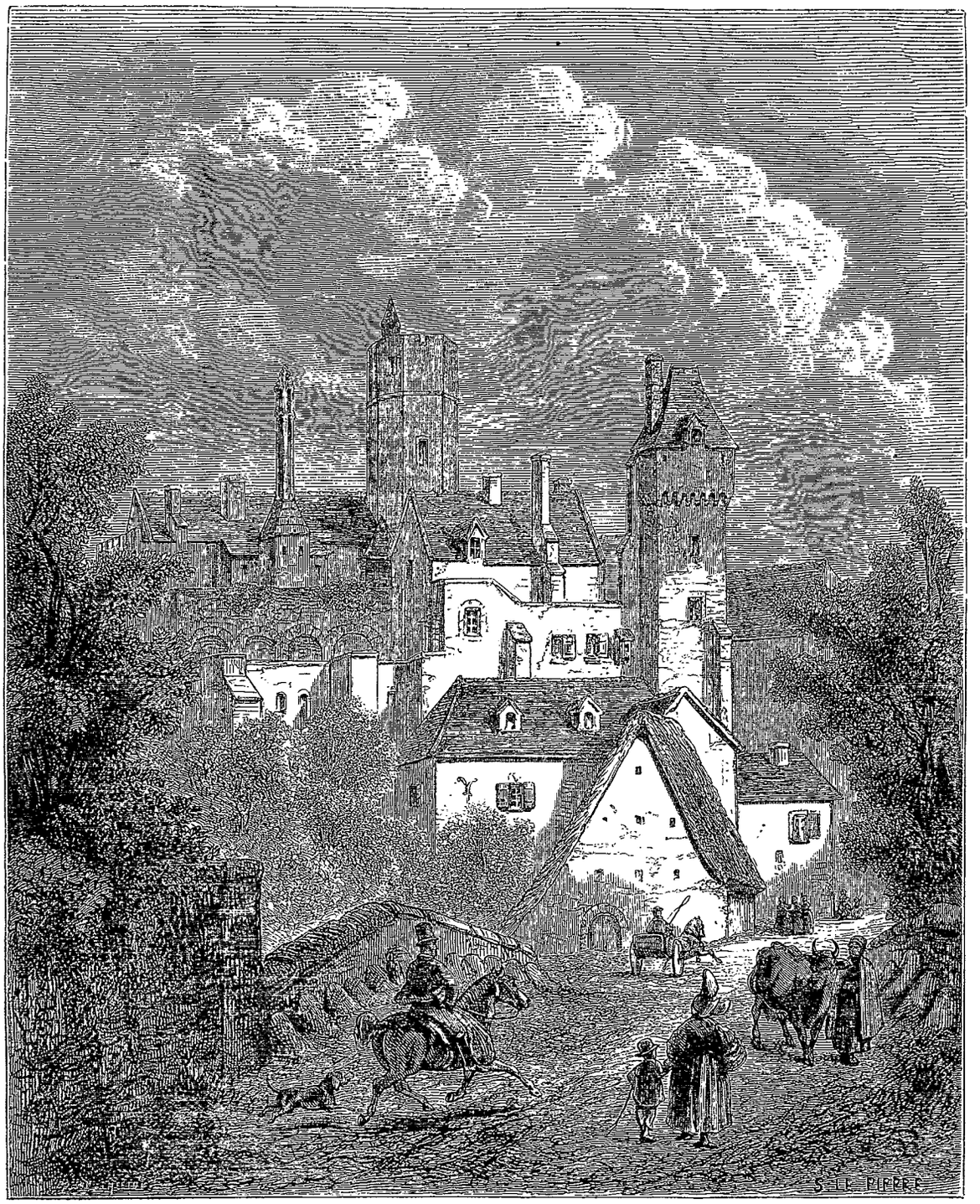
La plus dangereuse, la plus coupable, et heureusement la plus rare des fraudes, est *celle qui consiste* à augmenter le poids du chocolat par des sels de plomb ou de mercure. Ces substances se précipiteront rapidement au fond d'un vase d'eau dans lequel on délayera le chocolat; elles apparaîtront très-visiblement à l'œil armé d'une loupe, sous forme de lignes striées, de filons rouges. Nous ne citons, d'ailleurs, ces derniers faits que parce qu'ils ont été constatés; hâtons-nous de dire qu'ils se présentent bien rarement de nos jours, et que si actuellement quelques fabricants coupables falsifient les substances élémentaires au moyen de substances inoffensives, ils n'y introduisent presque jamais de véritables poisons.

Les terres ocreuses, formées d'oxyde de fer, peuvent être plus fréquemment employées; nous avons déjà dit comment on pouvait en constater la présence.

La suite à une autre livraison.

CREULLY

(CALVADOS).



Le château de Creully. — Dessin de le Pippre.

Creully est situé à 18 kilomètres de Caen, sur une colline, près du cours de la Seule. C'est un chef-lieu de canton. On y compte moins de mille habitants. Son église n'est pas un édifice qu'on doive regarder avec indifférence : la nef, les bas-côtés, le chœur, sont de style roman. Mais le véritable titre de Creully à l'attention est son château fort, l'un des mieux conservés du Calvados. Il est composé de constructions d'époques diverses : on prétend que quelques-unes, par exemple les salles voûtées à plein cintre, doivent remonter jusqu'au douzième siècle et être attribuées au premier baron de Creully, Haimon ou Hamon le Hardi ou le Dentu. Ce seigneur possédait, outre le domaine de Creully, ceux d'Évreux, Moisy et Torigny; il fut tué, en 1047, à la bataille du Val-des-Dunes, entre Caen et Lisieux; son corps, relevé par ses hommes d'armes, est enterré en face de l'église d'Esquay, près Évreux.

A Esquay fut d'ilenc porté,
E devant l'église enterré.
Robert Wace.

Le second baron de Creully, Robert Fitz-Hamon, contribua sans doute beaucoup à l'accroissement de la forteresse. C'était un vrai chevalier féodal, guerroyant sans paix ni trêve. Il avait pris le parti du roi Henri Ier contre son frère Robert, duc de Normandie. Au siége de Falaise, une flèche l'atteignit à la tête, et il en perdit la raison. Il mourut en Angleterre, en mars 1107, et fut enterré au monastère de Tewkesbury.

Le troisième baron fut Robert de Caen, comte de Glocester. On croit que Mathilde, sœur de Robert, épouse de Geoffroy Plantagenet, vécut quelque temps cachée dans le château de Creully.

L'histoire du château n'offre plus, après ces grands personnages, que peu d'épisodes intéressants. En 1301, il avait pour maître Guillaume, sire de Vierville en Cotentin, par suite de son alliance avec Marie de Creully, en ce temps la plus riche héritière de la basse Normandie. Le quatorzième baron fut dépouillé de sa baronnie, en 1417, par Henri V, qui la donna à Hortaux de Vauclos, l'un de ses chevaliers; mais les Vierville reprirent le château après l'expulsion des Anglais, à la suite de la victoire de Foussigny, le 5 avril 1450. C'était une mauvaise race, détestée des paysans; elle s'éteignit vers la fin du quinzième siècle.

La troisième lignée des barons de Creully eut pour chef Jean de Sillans, en 1512. Le vingt-deuxième baron, Antoine de Sillans, prit le titre de marquis de Creully : il mourut écrasé sous les dettes; le domaine fut vendu, au profit des créanciers, par arrêt du Parlement de Dijon, et acheté par Colbert. Le fils et héritier du grand ministre, le marquis de Seignelay, fit ériger la baronnie en comté : le petit-fils de Colbert porta toujours le titre de comte de Creully.

En 1690, le château de Creully entra, par suite d'alliances, dans le domaine des Montmorency. Il fut vendu, pendant la révolution, au profit de l'État, et acquis par un député du Calvados à la Convention, nommé Dupont. Divers propriétaires se sont succédé depuis, et l'on doit dire à leur honneur qu'ils ont considéré comme un devoir de défendre la vieille forteresse contre le plus formidable des ennemis qui l'assiégèrent jamais, le temps! (1)

LE LION D'APRÈS LES ARABES.

Fin. — Voy. p. 86.

» El-Tabari mentionne d'autres recettes assez curieuses, comme on peut le voir : Pour guérir les écrouelles et généralement toutes les maladies scrofuleuses, il faut appliquer sur les ulcères un emplâtre composé de fiel de lion fondu avec du miel. Les procédés les plus efficaces pour faire passer les dartres consistent à se frotter la peau avec du crottin de lion séché au soleil et réduit en poudre. On se guérit facilement des inflammations d'intestins en avalant tout chaud le breuvage dont voici la composition : de la chair de lion saupoudrée de nitre, séchée au soleil, puis pulvérisée au pilon, avec du sarrik ou blé rôti, et infusée dans l'eau bouillante.

» Il y a des adages suivant lesquels on dit : « Plus courageux que le lion, plus généreux que le lion, plus puant que le lion. » L'image du lion joue un rôle important dans les rêves, et donne lieu à des présages que les nécromanciens n'ont pas négligé d'interpréter.

» Il est de mon devoir de terminer ce chapitre par la nomenclature des avis, des conjectures et des prédictions que l'on peut tirer des songes qui ont pour objet l'apparition favorable ou menaçante du sultan des animaux. Mais je ne suivrai pas d'autre ordre que celui de mes lectures.

» Si vous voyez un lion en songe, cela prouve deux choses : ou que la terre sera dominée par un tyran puissant et implacable, ou que la mort est proche.

» Quand un malade rêve qu'un lion fuit devant lui, soyez sûr que c'est la maladie qui va le quitter.

» Lorsqu'en rêve vous vous êtes senti terrassé par un lion, il est immanquable que vous aurez la fièvre.

» Celui qui, pendant les hallucinations du sommeil, arrache au lion des poils, des os ou de la chair, doit obtenir du roi ou ravir à l'ennemi des trésors.

» Si l'apparition de l'animal vous cause une terreur panique, c'est signe qu'il vous arrivera un grand malheur.

» Se voir couché côte à côte avec un lion, indique que l'on n'a rien à craindre de son ennemi.

» Quand l'animal semble s'élancer sur un groupe d'hommes, il faut en conclure que le roi opprimera ses sujets.

» Manger en rêve une tête de lion, présage qu'on deviendra le chef de l'État.

» Chasser et chercher pâture en compagnie d'un *lion*, veut dire qu'on sera appelé au ministère (vizirat).

» Une femme enceinte qui aurait rêvé qu'elle tenait un lion sur ses genoux, accouchera d'un garçon.

» L'esclave qui s'est vu pendant son sommeil exterminant un lion, doit voir là le présage de son affranchissement.

» Frottez-vous le corps avec un onguent composé de graisse de lion, et non-seulement vous acquerrez une audace singulière, mais encore les lions fuiront à votre approche.

» Quand vous voudrez vous donner un air rébarbatif, vous n'aurez qu'à vous huiler la figure avec de la graisse de lion fondue dans de l'eau de rose; mais il est indispensable de choisir celle qui se forme à la partie du front qui sépare les yeux.

» On voit des gens se guérir de l'hémiplégie, ou paralysie partielle, en mangeant de la chair de cet animal. C'est aussi une nourriture qui fortifie les tempéraments délicats.

» Le sang du roi de la création n'a pas moins de vertu que les autres parties de son corps. C'est un remède topique contre les chancres; préparé avec de la coloquinte, et délayé sur la peau, il ne laisse pas de faire disparaître la lèpre blanche.

» Gardez-vous de laisser boire après le lion, dans une eau dormante, le menu bétail, et même les bêtes de somme, vous les verriez maigrir à vue d'œil, et finir par crever.

» Le bruit d'un tambour en peau de lion rend les chevaux malades.

» Cependant cette même peau a des propriétés étonnantes. J'ai ouï dire que si, le jour où la fièvre quarte vous prend, vous vous couchez sur une peau de lion, le corps enseveli dans des couvertures bien chaudes, la transpiration ramène le calme dans le sang.

» La manière infaillible de combattre l'usage du vin chez les personnes adonnées à l'ivrognerie, consiste à leur faire absorber une tasse de cette liqueur, dans laquelle on aurait jeté une pincée d'excréments de lion. Les Arabes ajoutent une grande confiance aux amulettes dans la composition desquels il entre soit des poils, soit des ongles, soit des dents de cet animal. »

(1) Consulter M. Lambert, *Notice sur Bayeux et ses environs*; M. Pezet, *Histoire des barons de Creully*; etc.

LES MOUCHES.

Voyez ces nuages vivants de tipulaires, qui s'élèvent du sein de nos prairies comme l'encens de nos temples, et

qui rendent également hommage à la Divinité en nous montrant sa puissance créatrice; voyez ces myriades de muscides répandues sur toutes les parties du globe, tourbillonnant autour de tous les végétaux, de tous les êtres animés, et même particulièrement de tout ce qui a cessé de vivre. La profusion avec laquelle ces insectes sont jetés leur fait remplir deux destinations importantes dans l'économie générale. Ils servent de subsistance à un grand nombre d'animaux supérieurs : l'hirondelle les happe en rasant l'eau; le rossignol les saisit de son bec effilé pour les porter à ses nourrissons; ils sont pour tous une manne toujours renaissante. D'autre part, ils travaillent puissamment à consommer et à faire disparaître tous les débris de la vie, toutes les substances en décomposition, tout ce qui corrompt la pureté de l'air : ils semblent chargés de la salubrité publique. Telle est leur activité, leur fécondité et la succession rapide de leurs générations, que Linné a pu dire, sans trop d'hyperbole, que trois mouches consomment le cadavre d'un cheval aussi vite que le fait un lion. (1)

SÉRAPHIN ET SON THÉATRE.

Un biographe, fort honnête homme d'ailleurs, mais qui ne pousse pas jusqu'à l'exagération le goût de l'exactitude, a écrit ceci :

« Vers les dernières années du dix-huitième siècle, un Italien de je ne sais quelle contrée de l'Italie arriva dans la capitale du royaume de France. Doué par la nature d'une bonne dose d'intelligence, d'une figure plus comique que tragique, d'un organe *protéen*, il arrivait, ce brave ultramontain, pour recueillir l'héritage de Brioché, le fameux joueur de marionnettes du pont Neuf. Il était homme d'esprit, il commença par désitalianiser son nom : il s'appelait Seraphini, il retrancha l'*i* et fut Séraphin. »

Il ne lui eût point suffi, est-il besoin de le faire observer, de ce simple retranchement d'une lettre pour écrire, selon l'orthographe française, un nom qu'on écrit en italien *Serafino*. A part cette légère erreur du biographe, nous devons reconnaître que, sur le reste, il a été on ne peut plus mal renseigné. Ainsi, abusivement généreux envers l'Italie, pour enrichir celle-ci il déshérite le pays Messin de l'une de ses célébrités nationales. Séraphin est le compatriote de Fabert, de Custine, de Pilâtre de Rozier et des Lacretelle; il naquit à Metz vers 1750. Nous n'insistons sur son origine que pour venger du dédaigneux silence des biographes sérieux un homme dont le nom est devenu inséparable, dans la mémoire de l'enfance, de ceux de la Fontaine, de Charles Perrault et de Berquin. L'enfant, bien entendu, ne se rend pas compte du degré de mérite de chacun : il accumule, il confond; l'homme distingue et classe.

Comme preuve que ce ne fut pas d'abord à Paris que le soi-disant ultramontain, venu de Metz, ouvrit sa loge de marionnettes, nous transcrivons la pièce suivante, conservée aux Archives de l'empire sous la lettre E, n° 3469, section administrative :

« BREVET qui permet au sieur Séraphin d'établir un spectacle d'ombres chinoises et de feux arabesques dans la ville de Versailles.

» Aujourd'hui vingt-deux avril mil sept cent quatre-vingt-quatre, le roi étant à Versailles, le sieur Dominique-François Séraphin, natif de Metz, lui a très-humblement représenté que son travail, les soins qu'il s'est donnés et les dépenses qu'il a faites, l'ont conduit à former un spectacle d'ombres chinoises et de feux arabesques supérieurs à tous ceux qui ont eu lieu jusqu'à présent en ce genre, et que Leurs Majestés et la famille royale ont daigné honorer de leur présence; que dans la vue d'être toujours à portée de contribuer aux amusements des Enfants de France toutes les fois qu'il en seroit requis, il désireroit établir et fixer son spectacle dans la ville de Versailles, mais que ne le pouvant faire sans l'autorisation expresse de Sa Majesté, il la supplioit de vouloir bien la lui accorder. Et Sa Majesté voulant traiter favorablement ledit sieur Séraphin, elle lui a permis et permet d'établir et fixer son spectacle d'ombres chinoises et de feux arabesques dans la ville de Versailles, sans pouvoir éprouver aucuns troubles ni empêchemens, à la charge par lui de se conformer aux réglemens de police et de prendre toutes les précautions pour qu'il ne se commette aucun désordre pendant les représentations. » Et, après la formule : « Mande et ordonne Sa Majesté, etc. », on lit : « Et pour assurance de sa volonté, Sa Majesté a signé de sa main le présent brevet. »

Il y avait douze ans que, grâce à une autorisation éventuelle du lieutenant de police, les ombres chinoises du jeune Séraphin mettaient en joie les enfants de Versailles quand la protection royale leur accorda droit de cité. Quatre mois après qu'il eut obtenu ce brevet, l'ingénieux montreur de pantins, rassuré sur la durée de son entreprise et encouragé par son succès toujours croissant, vint fonder à Paris, dans une galerie du Palais-Royal, l'établissement si populaire qui a été l'émerveillement de plusieurs générations à leur premier âge. Ce fut le 10 septembre 1784 que les grands parents, les mères et les servantes, conduisant à la fête des yeux qui par la main, qui sur les bras, un public en jaquette, impatient, turbulent et questionneur, montèrent pour la première fois cet escalier de la galerie de Valois où devait les ramener souvent soit la promesse d'une récompense à l'enfant studieux et docile, soit l'expérience d'une recette infaillible pour apaiser un gros chagrin ou pour faire oublier un petit *bobo*.

Séraphin Ier, celui que dans la famille on nomme avec orgueil et respect l'oncle Séraphin, tint pendant seize ans, à Paris, le sceptre directorial : jusqu'à son dernier jour il surveilla la manœuvre de sa troupe de bois et de carton; mais depuis longtemps déjà il avait confié à ses élèves le soin de faire mouvoir les ficelles.

Il mourut célibataire, le 6 décembre 1800, laissant pour successeur son neveu Séraphin, deuxième du nom, dont le petit-fils continue avec sa mère l'exploitation de *notre premier théâtre*.

Qu'on ne se méprenne pas sur l'intention qui a fait souligner ces mots. Si, au même titre que l'alphabet est notre premier livre, Séraphin est notre premier théâtre, on peut dire qu'au point de vue moral il n'est pas le moins important de tous; les impressions qu'il laisse dans de jeunes cerveaux ne sont pas sans influence sur les actions du lendemain. Polichinelle, bien entendu, ne doit pas faire de sermons; mais encore n'est-il pas bon de laisser sans châtiment exemplaire un seul des méchants tours que lui fournit la double boîte à malices qu'il porte par derrière et par devant.

Le spectacle offert sur cette scène lilliputienne mérite sans doute parfois d'exciter l'intérêt, surtout quand les pièces représentées sont franchement naïves. — Notre savant Charles Nodier n'hésitait pas à avouer qu'il y prenait grand plaisir. — Mais le spectacle toujours intéressant, qu'on peut revoir souvent comme un plaisir nouveau, car il est pour l'observateur un continuel sujet d'études, c'est celui que, dans la salle, lui donne ce public mignon, composé de nos petits messieurs de l'avenir, pour ainsi dire encore à la bavette, et de nos belles demoiselles futures, tout au plus à la veille de leur seconde dentition.

(1) Macquart.

Tout cela regarde sans penser à se faire regarder; chacun, selon son humeur, se montre impressionné, sans se soucier de l'opinion du voisin qui rit, crie, bâille tout haut ou même s'endort, jusqu'à ce qu'une explosion de joie unanime le réveille en sursaut.

Parmi ces jeunes spectateurs, aucun n'est blasé sur les effets de la scène, et, pour quelques-uns, une représentation théâtrale, c'est encore un pas dans l'inconnu et la révélation d'un plaisir nouveau. Or, comme ce plaisir est aussi un enseignement, c'est un charme de voir avec quelle sollicitude toutes ces mères, les yeux sur leurs enfants et l'âme dans les yeux, épient et devinent comme au passage la sensation la plus légère qu'éprouvent ces chers petits êtres, dont elles ne veulent perdre ni une émotion, ni un sourire.

La France avait traversé sa grande révolution, qui devait la conduire du régime de la royauté au gouvernement consulaire, sans que le modeste établissement de Séraphin Ier eût souffert de la violence des orages qui balayaient le passé. Étranger à la politique, utile à toutes les familles, son existence n'inquiétait personne; il n'eut pas même à modifier son vieux répertoire : le Chaperon rouge et le petit Poucet ne sont d'aucun parti. Ce théâtre ne se rattache à l'époque révolutionnaire que par la proposition d'un plaisant. Celui-ci, faisant allusion au costume nécessairement porté par la majorité du public enfantin, demanda que l'établissement de Séraphin prît le titre de spectacle des *Vrais sans-culottes*.



Séraphin. — Dessin d'Eustache Lorsay, d'après le portrait conservé dans l'antichambre du théâtre.

Une anecdote qui se rapporte au même temps serait le meilleur souvenir laissé par l'ancien théâtre de Séraphin, si l'on pouvait en garantir l'authenticité.

On dit que, vers les derniers mois de 1793, l'accusateur public Quentin Fouquier-Tainville, accompagnant un jeune garçon chez Séraphin, vint un soir prendre place sur une des banquettes du parterre. Il avait pour plus proches voisines deux petites filles très-silencieuses, bien que leur gouvernante, assise derrière elles, prît continuellement à tâche de leur faire remarquer ce qui se passait de plaisant sur la scène; elle ne parvenait pas à provoquer leur sourire. Les intermèdes terminés, on commença la grande pièce, *la Belle et la Bête*, autrement dit l'opéra de Marmontel et de Grétry, intitulé *Zémire et Azor*, poëme et partition rognés à la taille des simulacres d'artistes destinés à perpétuer un touchant exemple de sacrifice paternel et de dévouement filial.

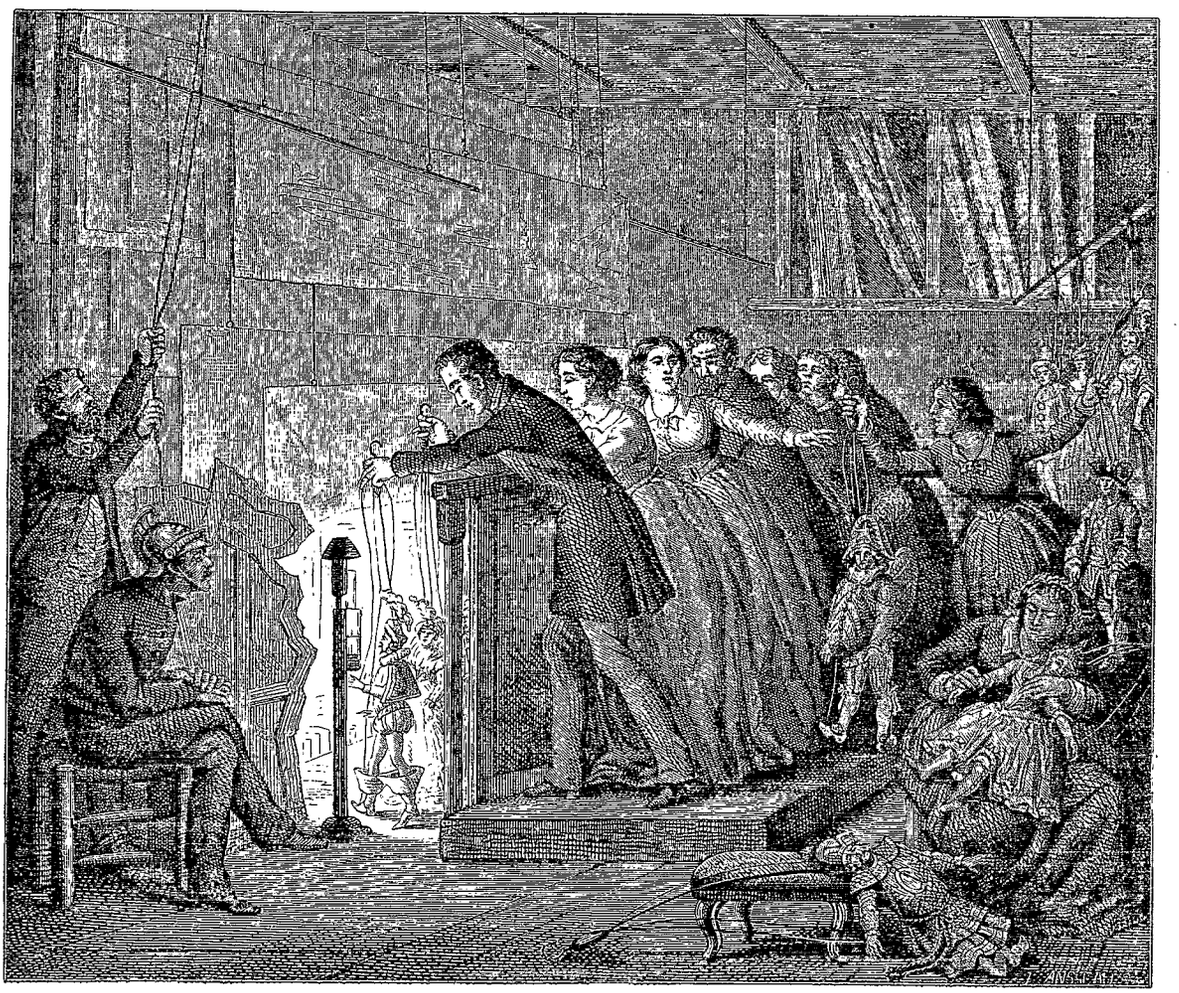
Au moment où le père se sépare de ses trois filles pour aller se livrer au monstre qui doit lui arracher la vie, les deux petites voisines de l'accusateur public, sortant tout à coup de leur impassibilité, s'écrient : « Papa! » puis elles éclatent en sanglots, et, suffoquées par les larmes, se tiennent embrassées. Fouquier-Tainville s'émeut; il interroge la gouvernante : celle-ci lui apprend que la scène du drame vient de raviver chez ces pauvres enfants le souvenir d'une douleur récente. Elles aussi ont dû se séparer de leur père que menace une sentence de mort. Il a été arrêté chez lui et ne peut tarder à paraître devant le tribunal révolutionnaire. Les deux petites filles, qui ont entendu leur voisin interroger la gouvernante, devinent instinctivement que cet homme peut sauver le prisonnier qui les intéresse; elles le supplient, lui baisent les mains et l'entourent de leurs bras.

Il eut grand'peine à se dérober aux caresses de ses intéressantes solliciteuses et à quitter sa place sans leur avoir dit : « Espérez! » Mais il savait le nom de leur père, et, le lendemain, une lettre signée de ce seul nom : « Quentin », adressée à la mère des deux petites filles, rappelait la rencontre de la veille au théâtre de Séraphin et lui annonçait la mise en liberté de son mari.

On serait heureux de pouvoir affirmer que cette histoire est vraie.

Mais entrons dans le petit théâtre.

L'image de l'intérieur de ses coulisses prouve que la mise en jeu des marionnettes nécessite un personnel assez nombreux : seize pensionnaires émargent tous les mois à la caisse de Séraphin la feuille des appointements. Quant au répertoire, qui se compose, comme on sait, de féeries, de petits vaudevilles pour les pantins, et de scènes familières pour les ombres chinoises, il est alimenté, soit par les directeurs eux-mêmes, soit par des auteurs plus connus qu'on ne pense, car ils ne gardent modestement l'anonyme que chez Séraphin. Nous ne les nommerons pas. Mais, parmi les anciens, envers qui l'indiscrétion est permise,



Les Coulisses du théâtre de Séraphin, à Paris. — Dessin d'Eustache Lorsay.

nous pouvons citer Aude, le père des Cadet Roussel et de Mme Angot; Dorvigny, qui créa les Jeannot et les Jocrisse; Guillemin, auteur si prodigieusement fécond, que Rivarol, renonçant à dresser la liste de ses ouvrages, a écrit : « Il est plus facile de les admirer que de les compter. »

Il est une œuvre qui date de la fondation du théâtre et qui doit survivre à toutes celles qui ont illustré cette petite scène, c'est le fameux *Pont cassé*, dont on ne peut entendre prononcer le nom sans qu'aussitôt la mémoire nous chante *lire, lire, lire, lironfa*. Quel est l'auteur de cet ouvrage que, depuis près d'un siècle, ceux qui ont été la jeunesse d'un temps transmettent successivement à ceux qui seront des hommes un jour? Quelques-uns l'attribuent à Destouches, l'auteur du *Glorieux;* d'autres, à Desforges, qui fit *la Femme jalouse* et *le Sourd*, enfin, à ceux qui le supposent de Dorvigny on répond : « Il se pourrait tout aussi bien que Guillemin en fût l'auteur. » Les conjectures sur ce point menacent de s'éterniser; puisse le théâtre de Séraphin durer autant qu'elles!

Ouvert au Palais-Royal, ainsi que nous l'avons dit, le 10 septembre 1784, il s'y est maintenu pendant soixante-quinze ans moins deux jours; ce fut le 8 septembre 1859 qu'il inaugura sa nouvelle salle, située au passage Jouffroy.

LA MAREILI DES FRAISES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 109, 118.

Que Mareili devînt la souveraine de ce royaume des fraises, cela devait arriver tout naturellement. Ses sœurs, plus âgées, reconnaissant de bonne foi sa supériorité, se conduisaient envers elle comme les tributaires des esprits supérieurs. Mais le printemps où dansent les sylphes s'évanouit bientôt, l'été disparut aussi; l'automne, cette saison où régnait la petite reine des fraises, l'automne s'enfuit à son tour. Un jour, Mareili, ne trouvant plus qu'une fraise, la dernière de toutes, pencha avec mélancolie sa petite tête; elle pleura longtemps, et si elle sembla se résigner à abdiquer, ce ne fut qu'extérieurement. Dans son âme elle resta reine : là elle créa un vaste royaume de fraises, mûrissant tantôt à l'ombre, tantôt au soleil, dans le creux des ravins profonds, au pied des hauts

sapins ; là brillait le soleil faisant fleurir les fleurs et mûrir les fruits des fraisiers ; là elle errait dans ses rêves continuels ; là elle cueillait des fraises plus belles, plus douces qu'il n'en exista jamais. C'est un don béni que de pouvoir créer dans son cœur tout ce que la terre nous refuse, ou nous reprend après nous l'avoir donné! Peu d'êtres possèdent ce don ; peu savent l'apprécier : beaucoup de gens, au contraire, le blâment quand ils le remarquent chez les autres, et leur blâme vient, non pas de l'envie, mais simplement de ce qu'ils ne comprennent pas. La mère de Mareili s'irritait de ces rêveries de sa fille qu'elle appelait souvent « petite sorcière des fraises. » A la fin elle s'y habitua, et dit seulement que c'était une enfant singulière, qui ne ressemblait en rien aux autres, et dont on ne pouvait comprendre le caractère.

De même que l'été avait passé, passa aussi l'hiver : il en est ainsi de toutes choses dans ce monde, du ciel bleu comme du ciel gris ; et c'est d'ailleurs le ciel gris qui fait ressortir la beauté du ciel bleu. Cet hiver n'avait pas été de ceux où on trouve des fraises en janvier ; il s'était montré, au contraire, la saison rude et sévère qui paralyse les forces cachées de la nature et empêche, par les brouillards et les vents du nord, le soleil de paraître. Mais, ainsi qu'il arrive parfois à de puissants et durs souverains, il fut précipité soudainement et violemment de son trône, et perdit tout à coup son royaume ; le beau printemps régna sur la terre, et brilla sur Tschageneigraben avant que les hommes eussent même le temps de lui ouvrir leurs portes et leurs fenêtres.

Comme la terre qui s'épanouissait, s'épanouit aussi Mareili : son visage resplendit d'une joie soudaine ; elle bondissait en voyant verdir les buissons et les prairies. Son bonheur fut immense lorsqu'elle trouva sous une touffe de fraisiers la première fleur. Une impatience qu'elle ne pouvait dominer s'empara d'elle. Toute chose sur la terre a cependant besoin de temps pour devenir ce qu'elle doit être. La pousse des fraises aussi a son cours particulier, régulier, et l'impatience humaine n'y peut rien... Mais Mareili ne pouvait prendre son parti de ces lenteurs... Cela ne nous étonne pas, et de bien plus grands personnages, qui ont pourtant de l'expérience, ne peuvent se résigner à la patience, ni s'habituer au cours régulier des choses. Tout, dans ce monde, a d'ailleurs son utilité. La petite reine des fraises, qui chaque jour, dans son ardent désir de réussir, cherchait ses fruits mûrs, apprit aussi chaque jour à mieux connaître son royaume. Et ceci est un avantage réel pour les reines de grands ou de petits royaumes, à qui il arrive si souvent de jouir des fruits que portent leurs terres, sans connaître le terrain où croissent ces fruits.

La petite reine des fraises acquit bientôt un coup d'œil qui non-seulement découvrait les cachettes des fraisiers, mais découvrait en même temps tous les animaux, lièvres, écureuils, merles, etc., qui habitaient son territoire. Elle connaissait les nids des oiseaux, dont elle devint une connaissance familière. Si ses pas dans le lointain les avaient fait fuir, ils revenaient au plus vite vers celle qui leur inspirait toute confiance, et lui permettaient de courber doucement les branches des sapins où ils couvaient ; ils se laissaient voir sans s'envoler. Ces nids étaient pour Mareili comme autant de secrets qu'elle n'avait garde de révéler. La découverte d'un de ces nids, dans lequel une hirondelle noire au bec jaune et à l'œil pensif était couchée, lui causait une de ces joies que ressent le navigateur en découvrant dans la mer Blanche ou la mer Glaciale une île inconnue. Mareili regardait ce nid comme sa propriété, comme la cabane d'un de ses vassaux ; mais, plus clémente que bien des seigneurs suzerains, elle ne séparait pas les enfants des parents : elle se contentait de les regarder, et bientôt les oiseaux ouvraient leurs becs tout grands quand ils l'entendaient approcher, et avalaient ce qu'elle leur apportait, tout comme si cela venait de leur père ou de leur mère ; ces petits niais d'oiseaux n'y faisaient pas de différence. Mareili voyait le lièvre jouer au soleil avec ses petits ; et si les levrauts timides s'enfuyaient à son approche et allaient se cacher sous la mousse, la vieille mère au poil gris restait tranquillement assise, ses grandes oreilles négligemment rejetées en arrière comme les barbes de dentelle au bonnet d'une paysanne coquette : toutes ces choses amusantes rendaient moins pénible l'attente de Mareili, et si elle ne trouvait pas encore de fraises, elle trouvait au moins chaque jour dans la forêt quelque chose de nouveau.

Enfin les fraises commencèrent à rougir ; enfin on en put goûter une de temps à autre ; enfin il y en eut de quoi remplir une corbeille. Le premier batz qui reparut fut aussi bienvenu que la première cigogne au printemps. Les fraises augmentaient en nombre chaque jour, mais lentement. Mareili ne pouvait se décider à en cueillir qui ne fussent pas complétement mûres ; il fallait qu'elles tombassent presque d'elles-mêmes dans sa petite main, qu'elles fussent rouges, foncées, tendres et savoureuses. Ses sœurs étaient obligées de faire comme elle.

Lorsque, le soir, la mère de Mareili avait passé en revue toute cette armée de fraises, qu'elle en avait ôté le gravier et l'herbe, qu'elle les avait placées dans les corbeilles, ces jolis fruits si frais, si appétissants, faisaient réellement plaisir à voir.

« Maman, maman, c'est la femme aux fraises qui revient, celle qui en a de si belles! » s'écriaient les enfants de chaque maison où la mère de Mareili portait ses fruits. Maman venait elle-même dire amicalement à la femme aux fraises qu'on craignait de ne pas la voir revenir cette année, où on avait déjà vu des fraises, mais pas d'aussi belles que les siennes. « Ah! c'est que nous les laissons mûrir, répondait la brave femme ; nous n'osons pas les cueillir avant que Mareili nous le permette. » Et lorsque les gens voulaient savoir ce que c'était que cette Mareili qui faisait la loi chez elle, la mère contait avec conviction tout ce qu'elle avait à dire sur cette « singulière enfant » qui n'était pas comme les autres ; ce qui inquiétait souvent la pauvre mère, car elle avait entendu dire que ces enfants-là ne vivent pas longtemps. Et ceux qui écoutaient ce récit demandaient instamment à leurs parents une chose ou l'autre pour Mareili, et lui faisaient dire d'accompagner sa mère la première fois ; car ils voudraient bien la voir. La mère, de retour chez elle, racontait les événements du jour, dépeignait les maisons où elle était allée de façon que les enfants croyaient les avoir vues.

Mareili refusa longtemps de suivre sa mère dans les maisons des environs ; elle allait plus volontiers près de ses fraisiers que vers des personnes qui lui étaient inconnues. Un jour qu'il avait plu toute l'après-midi, ce qui rendait impossible de cueillir des fraises sans leur faire quelque mal, Mareili se laissa persuader de suivre sa mère, qui allait porter quelques corbeilles dans les environs. Comme le jeune daim qui sort de la forêt et traverse les champs, l'oreille tendue et les yeux grands ouverts, Mareili, effrayée de quitter la solitude pour se rendre au milieu du monde, marchait timidement aux côtés de sa mère ; elle arriva ainsi dans une maison riche du voisinage, et bientôt on entendit ce cri de joie : « C'est la petite Mareili! la *Mareili des Fraises!* » A partir de ce jour jusqu'à aujourd'hui, elle ne fut plus appelée que la *Mareili des Fraises*. Elle avait alors huit ans : c'était une jolie enfant, aux yeux bleu-foncé, au visage mince, à la bouche sérieuse, aux

cheveux blonds, un peu timide, un peu sauvage ; elle restait silencieuse, et levait ses grands yeux bleus tantôt sur les personnes qui s'assemblaient autour d'elle, tantôt sur sa mère. Aux questions sans nombre qu'on lui adressait, elle ne répondait que poussée par sa mère ; elle souriait pour remercier de la bonté qu'on lui montrait, tendant avec une douce lenteur sa petite main lorsqu'on la lui demandait, et rendant un regard amical en échange des paroles amicales qu'on lui adressait.

Ceci se renouvela dans toutes les maisons où elles allèrent ; parfois on faisait tout haut des observations sur Mareili, tout comme si elle eût été sourde et muette. L'enfant se sentait de plus en plus embarrassée, inquiète ; et la timidité finissant par l'emporter, même sur les discours et les cadeaux, Mareili s'enfuit chez elle. Ce ne fut qu'en retrouvant sa petite maison qu'elle se calma : pourtant elle rapportait une belle moisson d'argent et de présents qu'elle partagea joyeuse avec sa sœur et son petit frère ; mais rien ne put la décider à retourner de nouveau avec sa mère. « Elle ne pouvait, disait-elle, entendre tout ce bruit, et toutes ces personnes qui parlent un allemand si bizarre. » A toutes les instances elle répondait : « Je ne puis », et les choses en restèrent là.

La suite à la prochaine livraison.

SAGE DÉCISION D'UN MAIRE.

Dans une ville de province, les anglicans et les puritains avaient une fois une querelle des plus vives à l'occasion d'un mai (1) : les premiers voulaient qu'on en fît planter un ; les autres s'y opposaient. Chaque parti essayait de se fortifier en obtenant l'appui du maire, qui pouvait autoriser ou défendre la plantation du mai. Il écouta leur querelle avec grande patience, et la jugea gravement en ces termes : « Vous qui ne voulez point avoir de mai, vous n'aurez point de mai ; et vous qui voulez avoir un mai, vous aurez un mai. Allez à vos affaires, et qu'on ne me parle plus de cette querelle. »

PROJET D'UNE ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE (2).

CHAPITRE Ier. — DE L'UNIVERS.

— *Où sommes-nous ?*

— Dans une étendue sans bornes, parsemée d'astres innombrables.

— *Pourquoi dites-vous que cette étendue est sans bornes?*

— Parce qu'il est impossible à notre esprit de concevoir un point au delà duquel il n'y aurait plus d'étendue : l'idée de l'espace implique nécessairement en nous l'idée de l'infini.

— *Pourquoi dites-vous que les astres sont innombrables?*

— Parce que nous n'avons pas cessé d'en apercevoir de plus en plus à mesure que nous sommes devenus capables, à l'aide de nos instruments astronomiques, de plonger nos regards de plus en plus avant dans l'étendue, et qu'il y a dès lors toute raison de penser que si nous pouvions augmenter indéfiniment la portée de notre vue, nous ne cesserions pas de voir le nombre des astres augmenter de même. Tandis qu'à la vue simple nous n'en découvrons que quelques milliers, avec nos télescopes nous en découvrons, dès à présent, des centaines de millions, et en entrevoyons encore davantage.

D'ailleurs, la grandeur de l'étendue étant sans bornes, supposer que le nombre des astres est limité reviendrait à supposer qu'il existe, au delà du quartier qu'ils occupent, des déserts d'une étendue infinie, ce qui répugne à notre esprit.

— *L'étendue qui sépare les astres est-elle vide?*

— Loin de là : elle est entièrement occupée, non-seulement entre les astres, mais encore entre les particules dont l'agglomération forme les astres, par une substance excellemment diaphane, perméable, élastique, dont les particules n'ont aucune pesanteur, et qui, grâce à son excessive mobilité, propage aux plus grandes distances toutes les vibrations qui lui sont communiquées. Ces vibrations, que nous ressentons plus ou moins exactement au moyen de nos organes sous les noms de lumière, de chaleur, d'électricité, sont toujours déterminées originairement par les particules qui appartiennent au matériel des astres. Une rame qui bat l'eau et la fait onduler nous offre l'image de la relation qui existe entre ces deux genres de matière, tous deux également essentiels à la constitution de l'univers, dont l'un donne le branle et dont l'autre le transmet. En résumé, tout est plein, et le vide n'est qu'un mot.

— *Quelle distinction faut-il faire entre les astres?*

— Les particules dont l'agglomération forme les astres étant pesantes, c'est-à-dire s'attirant les unes les autres, sont naturellement portées à s'agréger les unes avec les autres sous la forme sphéroïdale, à peu près comme les gouttes de pluie ; et la régularité de cette forme générale ne peut être troublée que par des causes secondaires. A cet égard, tous les astres sont analogues ; sur tout le reste, il existe entre eux des différences considérables. Indépendamment des accidents qui affectent diversement la régularité de leur relief, ils se distinguent les uns des autres par leurs dimensions, par la densité et les autres propriétés des particules qui les composent, par les proportions de leurs éléments solides, liquides et gazeux, enfin par l'état de leur température : de toutes ces différences, c'est celle-ci qui fournit le trait de distinction le plus formel. Il en résulte, en effet, deux classes bien tranchées : les astres lumineux et les astres obscurs.

Les astres lumineux sont les plus importants : ce sont eux qui président, en quelque sorte, à tous les autres et y font régner l'activité. Malheureusement la faiblesse de notre vue, à laquelle nos instruments astronomiques ne remédient point encore assez, ne nous a pas permis jusqu'à présent d'en prendre une connaissance suffisante. Excepté l'un d'entre eux, qui se trouve, comparativement aux autres, dans un rayon de voisinage, nous ne les apercevons que comme des points qui ne se différencient à nos yeux que par leur situation et par l'intensité de leur lumière. Il est démontré cependant, et c'est un des plus beaux résultats de la science moderne, que certains de ces astres, malgré leur petitesse apparente, possèdent en réalité une puissance lumineuse comparable à celle de l'astre splendide qui nous éclaire et que nous nommons par excellence le Soleil. L'étoile Sirius, mise à sa place, nous donnerait cent cinquante fois plus de chaleur et de lumière. Le Soleil n'est donc, au fond, qu'une étoile voisine, de même que les étoiles ne sont que des soleils lointains.

— *Quels sont les principaux caractères des astres lumineux?*

— S'il est permis de juger de l'ensemble des astres lumineux d'après celui qui nous avoisine, il faut conclure que ces astres possèdent, en général, des proportions tel-

(1) Arbre ou mât de cocagne qu'il était aussi d'usage d'élever en France. Nous en avons reproduit plusieurs (voy. la Table de trente années).

(2) Fragments inédits par Jean Reynaud. C'est pour nous une cause de bien grand regret qu'une mort si prématurée et si imprévue n'ait pas permis à l'illustre auteur d'écrire ce livre. Il se proposait de lui donner le titre de « Catéchisme moderne. »

lement grandioses que notre imagination en est en quelque sorte confondue. Le globe du Soleil équivaut à plus d'un million de globes de la même dimension que la Terre. Les éléments dont il se compose sont animés d'une énergie et d'une activité dont il n'y a point d'exemple chez nous, sauf peut-être l'éclair et le tonnerre, et ils ne peuvent manquer de produire à sa surface une multitude de phénomènes qui nous sembleraient prodigieux s'il nous était possible d'en être les témoins. Le plus frappant, et sans doute aussi le plus essentiel, consiste dans l'atmosphère radieuse qui enveloppe de toutes parts, à une certaine hauteur, le corps de l'astre, et y fait régner perpétuellement un jour sublime. Par l'immensité de ses horizons, l'ardeur de sa substance, l'éclat de son ciel, même par le mystère qui plane sur les particularités de son régime, cet astre, comme tous ceux de la même classe, réalise en quelque sorte ce que les anciens s'étaient figuré sous le nom d'Empyrée. L'étude du firmament nous en révèle une infinité.

— *Comment connaissons-nous les astres obscurs?*

— Les astres obscurs ne nous donnent signe de leur existence qu'au moyen de la lumière qui leur est envoyée par les astres radieux, et dont ils réfléchissent vers nous une partie. Ils disparaissent à nos yeux dans l'éloignement, par défaut de clarté, bien plus promptement que les autres. Il en résulte que nous n'en connaissons point un aussi grand nombre; mais, par contre, comme nous sommes placés sur l'un d'entre eux, et qu'en outre il y en a plusieurs qui sont plus voisins de nous que le Soleil et par conséquent d'une observation plus facile, nous les connaissons mieux. La Terre suffit, d'ailleurs, pour nous en offrir une idée générale.

Ils doivent être semés dans l'espace plus abondamment encore que les astres lumineux, car l'analogie nous porte à penser qu'il y en a un certain nombre autour de chaque Soleil comme autour du nôtre. Mais nous n'avons formellement notion que de ces derniers, dont nous comptons près d'une centaine, les uns plus grands, les autres plus petits que celui à la surface duquel nous vivons. Tous sont dans la dépendance du Soleil, et reçoivent de lui, proportionnellement à la distance qui les en sépare, la majeure partie de la lumière, de la chaleur et des autres influences qui leur sont nécessaires; tous sont soumis aux alternatives du jour et de la nuit, ainsi qu'aux vicissitudes des saisons; on distingue sur plusieurs, comme sur la Terre, des plaines et des montagnes, une atmosphère, des vents, des nuages, peut-être des mers. Malgré ce fonds commun de ressemblance, les conditions générales de la nature sont cependant sensiblement différentes de l'un à l'autre. Les diversités qui s'y observent en ce qui concerne l'intensité de la pesanteur, la vivacité de la lumière, le degré de la température, la durée du jour et surtout de l'année, la densité et sans doute les autres propriétés physiques et chimiques des espèces minérales, sont d'une telle valeur, qu'il serait matériellement impossible à des êtres organisés de la même manière, de vivre indifféremment sur les uns et sur les autres. Sans être en état de les décrire en détail, nous en voyons donc assez pour être en droit de conclure que ce sont des mondes dissemblables, et il est à croire que ceux qui entourent les autres soleils sont encore plus différents de ceux de notre groupe que ces derniers ne le sont des autres.

— *N'y a-t-il plus autre chose dans l'espace?*

— Outre les astres lumineux et les astres obscurs, il existe encore, dans les champs de l'espace, une multitude d'agglomérations de matière astrale, dans un tel état de diffusion, que les plus légères vapeurs qu'il y ait sur la terre n'en donnent pas même idée. Des masses qui pèsent à peine quelques kilogrammes s'étendent sur des millions de lieues. Nous ne parvenons à discerner ces espèces de nuées, si célèbres sous le nom de Comètes, que dans les instants où elles se rapprochent assez du Soleil pour être fortement frappées de ses rayons, et, à l'ordinaire, elles échappent complétement à notre vue. La rareté de leurs apparitions n'est donc qu'une suite de leur dispersion à de grandes distances, et elles sont en réalité si multipliées que l'on peut évaluer à des centaines de mille le nombre de celles qui sont dans le ressort du Soleil. Il y en a de toutes les dimensions, et peut-être certains brouillards secs, qui affectent de temps en temps la transparence de notre atmosphère, ne sont-ils que de petites comètes que nous absorbons au passage.

La suite à une autre livraison.

LA MÈRE BELGRADE.

Si jamais il venait à la pensée de quelque officier en retraite d'écrire l'histoire des illustres cantinières de tous les pays, cette bonne femme y mériterait un chapitre. Son nom indique assez qu'elle avait été au siége de Belgrade, en 1717. Elle suivit son régiment jusqu'à son extrême vieillesse, et on peut dire qu'elle mourut sous le drapeau. C'était, comme la plupart de ces femmes fortes et courageuses qui



La Mère Belgrade, cantinière.

accompagnent les armées, à la fois une sœur de charité et un vaillant soldat. Douée d'autant de bon sens que de cœur, elle avait toujours de sages avis à donner aux jeunes gens; elle faisait honte aux lâches, elle conseillait la prudence aux téméraires. Dans plus d'une affaire, son expérience et sa sagacité furent utiles aux officiers eux-mêmes : on cite un général qui, se rappelant qu'elle était venue en Servie dans une campagne précédente, voulut la consulter. Les chirurgiens étaient assurés de toujours trouver en elle un aide actif, intelligent, courageux. Que de belles oraisons funèbres on avait faites en sa présence pour des hommes qui méritaient moins qu'elle ce suprême honneur! Mais le jour où, morte d'une blessure, on ensevelit la mère Belgrade dans un modeste cimetière de village, tous les soldats, agenouillés, courbèrent leur front vers la terre, et des yeux de plusieurs des anciens on vit tomber des larmes.

LA COMPLAINTE DE L'ENFANT PAUVRE.



Petite marchande d'allumettes, à Amsterdam. — Composition et dessin de M. Monilleron.

Toute la nuit durant l'enfant pauvre a dormi sous l'escalier, dans la paille.

Hier elle n'a rien vendu, et les passants ne lui ont rien donné.

Elle n'a pas osé rentrer dans le galetas où, le soir, s'abrite la famille.

Son grand frère, qui n'y revient que pour attendre son retour et lui voler sa chétive recette ; son grand frère, un fainéant qu'elle nourrit de sa misère, ne manque jamais de la battre quand il ne trouve rien à lui prendre. Elle ne rapportait rien : il l'aurait encore battue !

Et cependant elle a son père ; mais, incorrigible chercheur de querelles dans la rue, au cabaret et dans les chantiers, il ne rentre chez lui que pour cuver sa colère, panser ses nouvelles blessures et méditer sur cette question : « Comment rendrai-je demain les coups que j'ai reçus aujourd'hui ? »

A l'enfant qui lui crie : « Au secours ! » il répond : « Venge-toi », et il ne la protége pas.

Et cependant elle a aussi son aïeul ; mais celui-ci porte la peine de l'abus du genièvre. Paralysé, abruti, toujours somnolent, il ne peut, quand les cris de l'enfant parviennent à secouer son cœur engourdi, que lever à demi son bras, et aussitôt son bras retombe inerte.

Après ce grand effort pour venir en aide à la faible opprimée, le vieillard épuisé se rendort.

Ainsi elle est trois fois misérable, cette enfant pauvre : victime de son aîné, elle ne trouve refuge et protection ni

près de son père, ni près de son aïeul, et sa mère n'est plus là pour la défendre!

Les bruits de la rue l'ont réveillée dans le chenil de rencontre où elle vient de passer la nuit.

Elle se lève, secoue ses haillons, passe les doigts dans ses cheveux pour en faire tomber les brins de paille qui s'y sont attachés; elle fourre ses petits pieds dans les vastes savates qui furent des souliers d'homme, et sa toilette est terminée.

Portant suspendu devant elle son petit magasin d'allumettes, enseigne de la mendicité, l'enfant pauvre, luttant contre le froid et souffrant la faim, va commencer sa triste journée.

Il se peut qu'elle rencontre aujourd'hui plus de pitié qu'hier; mais elle ne doit pas s'attendre à plus d'affectueuse sympathie.

On se prend d'amitié pour l'enfant qui sourit; elle ne sait pas sourire.

Le regard d'un enfant doit être une caresse; dans celui de l'enfant pauvre, il n'y a que de l'hébétement, de l'envie ou de la haine.

Mais que n'a-t-elle pas à envier, elle qui ne possède rien?

Comment ne haïrait-elle pas, elle que souvent on repousse, on rudoie au dehors, et qui ne rentre chez elle que pour être volée ou battue?

Enfin, comment pourrait-elle sourire, elle qui souffre de la maladie la plus imméritée pour un enfant : la misère?

Et quand l'intelligence de l'enfant pauvre ne s'éteint pas dans le vide du dénûment, elle interroge son passé, — passé d'hier, — et comme elle n'y trouve pas la faute personnelle qui pourrait seule, lui semble-t-il, donner une raison d'être à son malheur, sa conscience se révolte, et elle demande ainsi compte de l'injustice :

« Mon grand-père est pauvre; mais les voisins m'ont dit pourquoi : il subit le châtiment de son intempérance; mais moi, qui me couche souvent sans avoir soupé, j'ai demandé pourquoi j'étais un enfant pauvre; on a cherché ce pourquoi, et on n'a pas pu me le dire.

» Mon père est pauvre, et les voisins m'ont encore dit pourquoi : toutes les portes se ferment devant le batailleur, qui n'arrive quelque part que pour faire entrer avec lui la discorde et la guerre; mais moi, qui ne suis l'ennemie de personne, j'ai demandé de nouveau pourquoi j'étais un enfant pauvre, et, de nouveau aussi, on a cherché sans rien trouver à me répondre.

» Mon grand frère est pauvre; je n'ai pas besoin qu'on me dise pourquoi, je le sais : il ne veut pas travailler; mais moi, qui n'ai encore ni l'âge, ni la force qu'on exige pour admettre un enfant à la fabrique, pourquoi suis-je un enfant pauvre? »

Puissent les petites créatures errantes qui ont le triste droit de poser ces terribles questions trouver, chemin faisant, l'occasion de s'estimer heureuses qu'il y ait aussi des enfants riches! (1)

PETITS DÉTAILS DE LA VIE BOURGEOISE

A PARIS, AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 96.

6 janvier 1772. — Nous avons fait les Roys. M. Baader étoit le monarque; on lui mit un bonnet pointu de papier, haut de 5 pieds; jamais nous n'avons tant ri que cette fois.

28 juin 1773. — J'allai voir les travaux que fait la nouvelle compagnie des terriers, espèce de soldatesque, à l'Étoile, dont ils coupent la montagne en deux pour rendre le chemin plus aisé des Thuileries au pont de Neuilly.

31 octobre 1774. — Nous avons été à Monceaux, y voir le jardin singulier du duc de Chartres. On y voit des pavillons chinois, des temples et cirques à colonnades antiques, et le tout très-curieux.

28 janvier 1775. — Au matin, le froid étoit si horrible à Paris, que la liqueur du thermomètre étoit descendue à 16 degrés et demi, par conséquent d'un degré et demi de plus qu'en 1709.

30 janvier. — Le froid a été continu, et si grand qu'il s'en est fallu peu qu'il ne m'eût perdu plusieurs excellents tableaux. — J'ay perdu effectivement une très-belle tête par Rembrandt, dont toutes les couleurs ont éclaté, étant peinte sur bois. Elle est absolument irréparable, perdue.

8 juin 1775. — Je me suis rendu chez un jardinier du nouveau boulevard avec ma femme et nos deux fils, pour y donner un petit dîner champêtre à Mme et Mlle Aban, à M. et à Mme Chevillet. Nous y passâmes jusqu'au soir. Il faisoit le plus beau temps du monde.

3 juin 1776. — M'est arrivé le vin de Volnay en deux tonneaux, faisant ensemble quatre cent quatre-vingts bouteilles, et un panier de douze bouteilles de vin rare. Les entrées ont coûté 92 livres; la voiture, 62 livres, et environ 100 sols ou 6 livres d'autres frais. (1)

13 juin. — Reçu cinquante bouteilles de vin de muscat rouge et blanc, que M. Soutanel, de Montpellier, m'a envoyées.

Août 1776. — Ma femme, qui est d'un très-excellent caractère, m'a fait présent d'une chaîne en or superbe, très-artistement travaillée en plusieurs ors de couleur. Je l'ay attachée sur-le-champ à ma montre.

17 août 1776. — J'ay acheté un très-beau tableau de Rubens; il représente un vieux père en robe de drap d'or, dans son fauteuil. Ses trois filles, dont deux font de la dentelle, sont assises d'une manière fort sage. Saint Nicolas (2), pour récompense, tend une bourse par une fenêtre vers le père.

Le 24, jour qui précède la fête de Saint-Louis, qui est celle de ma femme, il y eut un grand concours chez nous pour la lui souhaiter et lui porter des bouquets. Plusieurs ont dîné et plusieurs ont soupé chez nous, et la journée s'est passée joyeusement.

J'ay fait présent à ma femme d'une épingle de diamant, qui m'a coûté 360 livres. Mon action lui a fait grand plaisir, et, à la minute, elle l'a attachée dans ses cheveux.

Le 1er septembre 1776. — Je partis de bon matin, dans une calèche, pour Port-Royal des Champs, accompagné de MM. Baader, Pariseau, Kimly, Choffard, Guttenberg et Schulze. Arrivés en cet endroit, où je comptois trouver à dessiner les ruines de cette abbaye détruite, nous n'y trouvâmes plus rien que quelque peu de mauvaises masures qui ne méritent aucune attention. Point d'auberge; mais il étoit quatre heures de l'après-midy, et nous n'avions pas mangé la moindre chose. Heureusement que je connoissois un fermier nommé Desvignes, demeurant près de là, sur une hauteur : je m'adressai à lui; il nous reçut au mieux... grand souper, joye et bonnes mines. Le lendemain, il nous donna un conducteur (notre calèche ayant été renvoyée la veille) avec un âne, qui, dans

(1) Il convient de rappeler, à l'honneur d'Amsterdam, que cette ville est l'une de celles où, soit en Néerlande, soit dans tout le reste de l'Europe, la charité s'exerce de la manière à la fois la plus généreuse et la plus éclairée. (Voy. la Table de trente années, au mot HOLLANDE.)

(1) Le prix du vin n'est pas indiqué, les deux tonneaux ayant été envoyés à Wille en échange d'estampes.

(2) Voy., sur la fête de Saint-Nicholas en Hollande, t. XXIX, 1861, p. 68.

un grandissime sac, portoit nos sacs de nuit, nos portefeuilles, etc. C'étoit la plus plaisante chose du monde que notre train. Le sac, long et roide par ce qu'il y avoit dedans, ne restoit jamais en équilibre sur le dos de l'âne; si bien que deux de mes gens étoient obligés, l'un à droite, l'autre à gauche, pour soutenir ce sac curieux. C'est de cette manière que nous arrivâmes, et qu'après avoir vu la chapelle de Saint-Lambert, qui est abandonnée, nous débouchâmes des bois. Je vis alors avec ma lorgnette la pointe d'une tour ruinée; je criai : Voilà de quoi dessiner! et approchant de plus en plus, l'ancien château de Guise se développa à nos regards. C'est là que je renvoyai l'âne et son conducteur. Le garde-chasse qui demeure dans ces superbes ruines nous permit d'y dessiner. Nous dînâmes chez lui et logeâmes à Chevreuse, petite ville dans le vallon. Malheureusement le temps étoit si mauvais que le mercredy, à midy, nous nous mîmes dans une charrette couverte qui nous mena à Versailles; là nous prîmes les voitures de la cour pour revenir à Paris, regrettant d'avoir séjourné si peu... Je trouvai tout en ordre chez moi.

Le 1er septembre 1783. — La nommée Thérèse est entrée chez nous ce jour en qualité de cuisinière, à 40 écus par an.

24 septembre 1783. — M. Klauber, mon élève, doit partir sous peu de jours pour Augsbourg. Comme il a un cabriolet à lui, il avoit fait insérer dans les *Affiches* que si quelque voyageur vouloit en profiter pour aller à frais communs avec lui, il pouvoit se présenter. Un Anglois a fait son marché avec lui jusqu'à Strasbourg.

3 novembre 1783. — Répondu à M. Soiron, de Genève. Je le remercie des huit bouteilles de vin suisse et des deux de kirschenwasser de Morat, qui est excellent.

Le 5, M. Eberts nous a envoyé un petit tonneau de choucroute de Strasbourg.

Le 13 novembre. — Répondu à Mgr l'évêque de Callinique (de Sens). Je lui parle entre autres de l'homme qui, le 7 janvier prochain, doit marcher, pour notre consolation et plaisir, sur l'eau avec des pantoufles élastiques, sans se mouiller les pieds. (1)

La fin à une autre livraison.

LES SEIZE ÉLÉMENTS DU CORPS HUMAIN.

La chimie compte aujourd'hui soixante-dix corps simples environ; seize de ces corps entrent dans l'organisme humain et le composent tout entier. Quelque compliquée que soit l'architecture de ses molécules, l'homme est réductible à ces seize éléments.

LES OISEAUX.

C'est le mois d'avril à Paris. Les bourgeons partent, les fleurs éclosent, les feuilles poussent. Mille petits cris joyeux s'échappent des arbres de nos jardins, qui ont presque autant d'oiseaux que de feuilles; ce sont les cris qui célèbrent le retour du printemps et les apprêts des nids. Plus tard les oiseaux auront le temps de chanter; pour le moment, — j'en prends à témoin les Tuileries, le Luxembourg, le jardin des Plantes, — nos pinsons, nos rouges-gorges, nos moineaux francs surtout, font émeute et tapage comme de vrais gamins de Paris.

On travaille, on construit, on se presse, on se hâte, on voltige, on se querelle, on se bat, on y va du bec, on y va des pattes : les uns en sont pour leurs plumes, les autres pour le brin de mousse ou le fétu de paille qu'ils avaient apporté de loin. C'est la guerre, c'est le bonheur, c'est le pillage, c'est l'effervescence de la vie et l'ivresse de la liberté!

Et tout cela est frais, et tout cela est jeune, et tout cela est charmant!

Les oiseaux sont l'âme de nos bois; sans eux la nature semble morte. Que manque-t-il à la forêt de Fontainebleau pour être une des plus belles promenades, je ne dis pas seulement de la France, mais du monde? Il y manque les oiseaux, parce qu'il y manque l'eau.

C'est pourquoi, en attendant que les oiseaux chantent, chantons les oiseaux.

Et d'abord, ne remarquez-vous pas avec moi quelle place les oiseaux tiennent dans la poésie? Tous nos poëtes leur ont plus ou moins payé leur tribut d'admiration et de sympathie; et le chantre des *Hirondelles*, Béranger, me disait un jour que s'il croyait à la métempsycose il demanderait à revivre dans un corps d'oiseau.

C'est que l'oiseau, — j'en omets, bien entendu, les oiseaux de proie, — est pour l'homme l'être le plus doux, le plus séduisant, le plus immatériel de la création. Sa forme élégante, sa robe soyeuse, son chant joyeux ou mélancolique, charment nos yeux et nos oreilles; son agilité, les petites pattes délicates avec lesquelles il perche sur les branches ou sautille légèrement sur la terre; ses ailes enfin, ses ailes au moyen desquelles « il nage dans les airs », comme disent les Arabes, — amis de l'espace et de l'indépendance, — tout en fait une créature qui habite le ciel aussi bien que la terre.

Voilà pourquoi, dans nos jours de rêverie, de tristesse ou de captivité, nous suivons d'un regard d'envie l'oiseau qui s'envole ou passe jusqu'à ce que nous le perdions de vue, et que notre âme nous répète tout bas qu'elle n'aura pas toujours un corps si pesant à traîner après elle.

Les rêveurs par excellence, les Orientaux surtout, empruntent aux oiseaux leurs comparaisons les plus poétiques. La Bible en fourmille.

Ici, c'est David, pénitent et persécuté, qui expose à Dieu l'état de sa misère :

« Je suis devenu semblable au pélican dans le désert, semblable au hibou dans sa solitude.

» J'ai veillé seul et délaissé, comme le passereau solitaire sur le toit. »

Là, c'est le roi Ézéchias qui, guéri miraculeusement, redit les regrets de la vie qu'il exprimait aux portes de la mort :

« J'ai dit : ... Comme le tisserand coupe le fil de sa toile, vous coupez, Seigneur, la trame de ma vie lorsqu'elle commençait; elle sera terminée du matin au soir.

» J'espérais vivre jusqu'au matin; mais le mal, comme un lion qui dévore sa proie, a brisé tous mes os. . . . .

» Ainsi je gémissais comme les petits de l'hirondelle; je me plaignais comme la colombe. »

Plus loin, c'est Isaïe qui promet au même Ézéchias pour Israël l'appui de Jéhovah contre les Égyptiens :

« Comme l'oiseau qui défend ses petits, ainsi le Seigneur protégera et sauvera Jérusalem. »

Les oiseaux les moins nobles même leur fournissent leurs comparaisons les plus touchantes et les plus mélancoliques.

De siècle en siècle, à travers les prophètes, arrivons à l'Homme-Dieu pleurant sur Jérusalem :

« Jérusalem, Jérusalem! j'ai voulu rassembler tes enfants sous mes ailes, comme la poule rassemble ses petits; mais ils n'ont point écouté ma voix. »

Arrêtons-nous, car il faudrait citer à chaque page. Quittons le sacré pour le profane.

Un peuple qui dispute au peuple grec l'honneur d'être

(1) L'expérience n'eut pas lieu, quoiqu'une estampe l'ait représentée (voy. notre tome XIX, 1851, p. 273).

le père de la poésie, le peuple hindou, en raconte ainsi l'origine :

Un brahme était sorti de grand matin pour admirer Dieu dans ses œuvres. Le ciel était pur, le soleil couronnait de roses les sommets de l'Himalaya. Les arbres s'agitaient doucement au souffle de la brise qu'ils parfumaient au passage, car les arbres étaient en fleur. Des cygnes blancs glissaient, entre les rouges lotus et les herbages verts, sur un lac dont les eaux reflétaient l'azur et le calme du ciel. Il ne manquait à la nature qu'une voix pour rendre hommage à son Créateur. Un oiseau, un bengali peut-être, se prit à chanter. Le brahme mit la main sur son cœur et écouta. — Tout à coup le chant inachevé meurt dans un cri de douleur, et l'oiseau tombe percé d'une flèche.

Le brahme pleure l'oiseau et maudit le chasseur barbare, l'homme inhumain, qui ne peut rien créer et se plaît à détruire. Au milieu de la vie et du luxe de la nature orientale, qui servent de contraste et de cadre à cette mort, il trouve des accents inconnus. Ses paroles se cadencent et se rhythment. Un pouvoir mystérieux vient adoucir dans sa bouche la langue des hommes. Le brahme ne parle plus, il chante! — La poésie est trouvée.

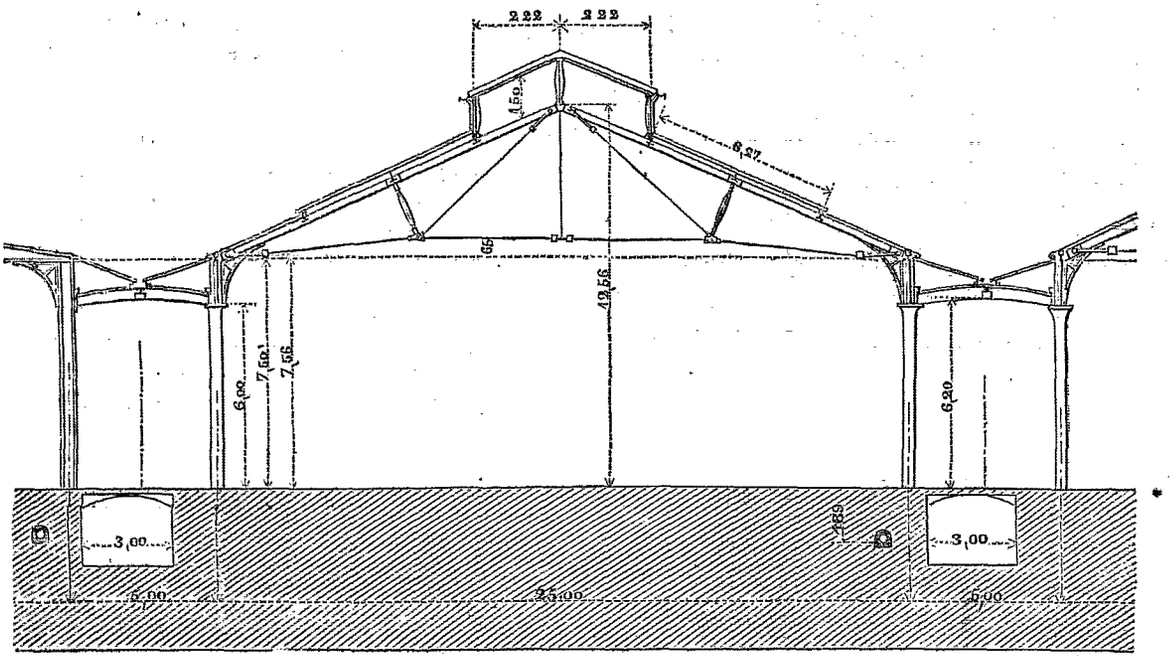
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. p. 100.

TRAVAUX SOUTERRAINS.

Les travaux souterrains du palais de l'Exposition comprennent un système de galeries voûtées pour l'aérage de l'édifice, et un système d'égouts pour l'écoulement des eaux pluviales. L'ensemble de chacun de ces systèmes est divisé en seize parties correspondant aux seize secteurs indiqués sur le plan que nous avons inséré dans notre tome XXXIV (1866, p. 376). Nous allons faire connaître successivement les dispositions adoptées pour chacun des deux services dont il s'agit, en nous reportant au nouveau plan que nous publions. Nous commençons par l'aérage.

Nous avons déjà dit que l'on a établi tout autour du



Exposition universelle de 1867. — Coupe verticale d'un pavillon, montrant le système employé pour l'écoulement des eaux pluviales, la canalisation et l'aérage.

palais, sous la galerie des restaurants, une galerie souterraine de 9m.55 de largeur, composée de trois rangées parallèles de voûtes d'arêtes supportées par de nombreux piliers. Deux des rangées ont été réservées pour les caves et les cuisines, et la troisième est consacrée à la circulation de l'air frais amené de l'extérieur au moyen de seize prises d'air (une pour chaque secteur) qui débouchent dans le parc. Sous chaque passage rayonnant est établie une galerie souterraine de 3 mètres de largeur, communiquant avec la galerie principale, et sous laquelle viennent s'embrancher trois autres galeries placées sous chacun des trois passages circulaires de l'intérieur du palais. La disposition est la même pour chacun des seize secteurs, à l'exception de ceux qui se trouvent en face de l'École militaire, et pour lesquels on a dû adopter un système un peu différent, par suite d'une circonstance dont il sera fait mention plus loin.

D'après la description qui précède, l'aérage se fait très-simplement. L'air frais, pris dans le parc par les seize embouchures, se rend dans la galerie principale servant de réservoir. De là il est injecté dans les galeries rayonnantes au moyen d'un nouveau procédé de ventilation, passe dans les galeries circulaires, et sort dans le palais par des châssis à claire-voie ou caillebottis encastrés dans le dallage. La galerie souterraine principale a 1 350 mètres de longueur; les autres galeries ont un développement de 3 860 mètres.

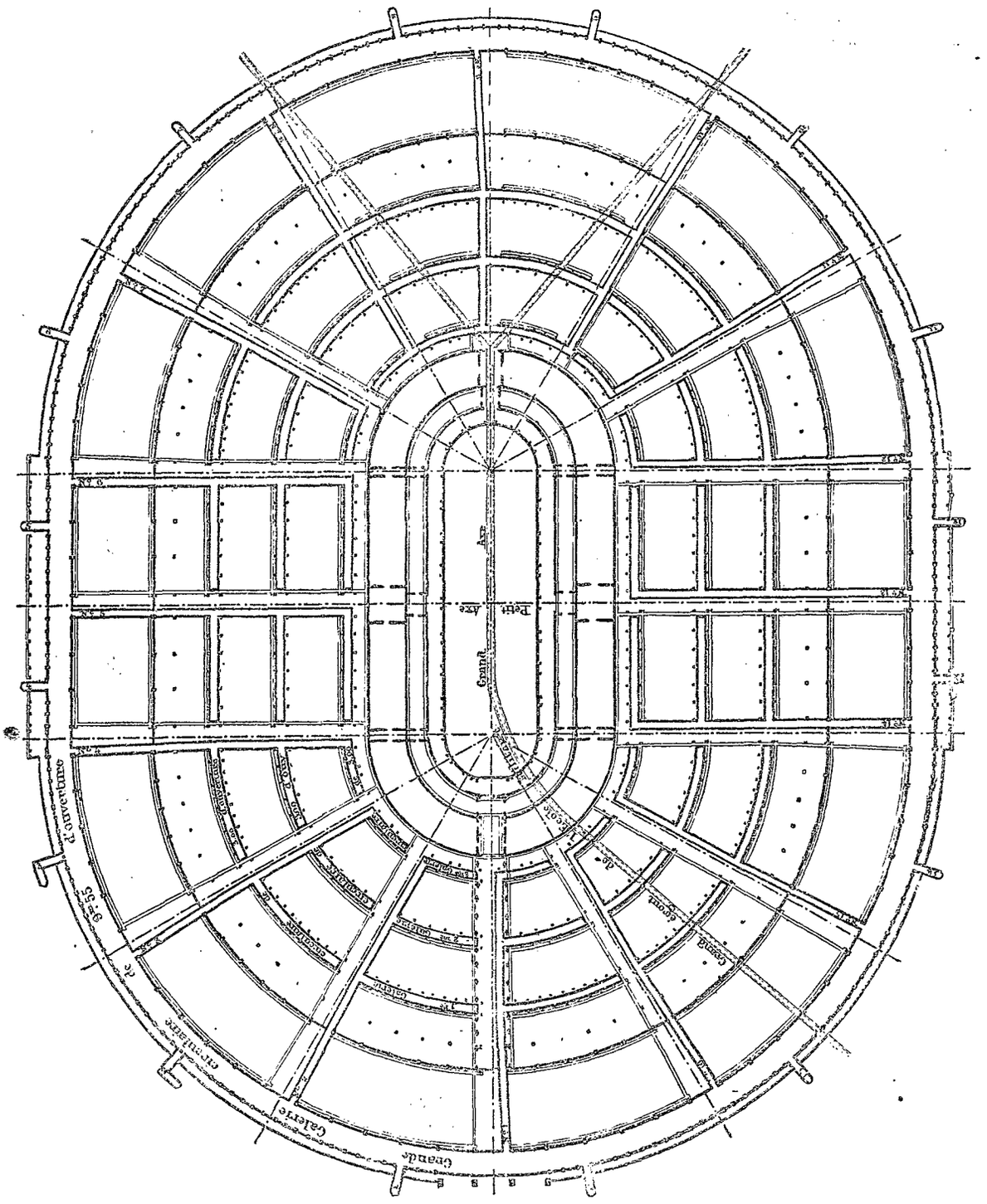
Le système adopté pour l'écoulement des eaux est aussi divisé par secteurs. Dans chaque secteur il existe cinq aqueducs concentriques de 0m.30 de diamètre; chacun d'eux, en passant devant la rangée des piliers ou des colonnes qu'il doit desservir, recueille les eaux pluviales qui tombent sur la toiture et qui se réunissent dans les supports, convenablement disposés à cet effet. Les eaux des cinq aqueducs sont réunies par un aqueduc rayonnant de 0m.40 de diamètre, qui les verse dans un égout collecteur placé à l'intérieur du premier mur de fondation de la ga-

lerie des beaux-arts, et vont enfin se dégorger dans un grand égout qui traverse le Champ de Mars. Ce dernier égout, qui reçoit, en définitive, toutes les eaux pluviales et ménagères du palais de l'Exposition, a été construit, il y a quelques années, pour évacuer les eaux de l'École militaire. Il se compose de deux branches qui desservent les deux ailes de la caserne et qui se réunissent vers la partie supérieure du palais. La branche principale va ensuite se jeter dans la Seine en suivant une direction oblique. Ce système fort simple d'écoulement a dû être légèrement

PLAN DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

PLAN DES FONDATIONS

CÔTE DE L'ECOLE MILITAIRE



modifié entre les deux branches supérieures de l'égout, dont le niveau n'a pas permis d'adopter complétement la disposition décrite plus haut. C'est cette circonstance qui a forcé également de changer le système d'aérage dans les deux secteurs qui font face à l'École militaire. Ces modifications sont d'ailleurs peu importantes, et comme il est facile de s'en rendre compte sur le plan, il nous paraît inutile d'entrer dans de plus longs détails.

En dehors du système général de drainage que nous venons de faire connaître, on a dû pourvoir à l'évacuation des

eaux provenant des toitures des galeries d'archéologie et des beaux-arts, et de la marquise intérieure. Deux aqueducs ont été construits le long des murs de la galerie d'archéologie. La longueur totale des égouts est de 7 740 mètres.

Ajoutons qu'on a profité des galeries souterraines pour y établir les conduites d'eau intérieures, qui font partie du système général de distribution. Tous ces travaux souterrains, qui ne sont pas apparents pour le public, ont été exécutés pendant l'hiver dernier. Ils ont donné lieu, avec les travaux de nivellement, à une dépense de plus d'un million de francs.

LA MAREILI DES FRAISES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 109, 118, 125.

L'été suivant, quand la femme aux fraises se montra de nouveau dans les environs, elle avait un tablier noir; tout le monde fut effrayé, et on lui demanda si c'était la Mareili qui était morte. « Non, c'est Bâbeli. » Et les gens de s'écrier : « Ah! Dieu soit loué! Alors ce n'est pas un grand malheur! » Mais c'était un grand malheur pour la mère. Bâbeli lui était bien chère aussi, et elle en faisait l'éloge; elle racontait comme les enfants s'aimaient entre eux; comme Mareili avait soigné sa sœur et ne pouvait presque pas se consoler. Ce ne fut qu'au moment où les fraises recommencèrent à mûrir que Mareili reprit son courage : elle travailla le double, afin de remplacer sa sœur et pour que sa mère n'eût pas une moindre provision à vendre; et il semblait que les fraises voulussent entrer dans les intentions de Mareili, car jamais elles ne furent plus belles et ne durèrent plus longtemps que cette année-là. La veuve remit ses finances en bon état, régla l'arriéré, ne tourmenta plus de ses plaintes ses voisins, et paya son loyer sans le secours de la commune. Ceci la fit tenir en grande estime par tout le monde; car l'activité, l'économie et le talent de se tirer d'affaire soi-même sont des choses fort estimées dans le pays bernois.

Il semblait que la mort trouvât une joie toute particulière à prendre les enfants de la pauvre veuve, car l'hiver suivant elle enleva le petit frère de Mareili. Ce fut encore une grande douleur dans la cabane; Mareili et sa mère ne pouvaient se résigner à cette perte : on n'entendait que des sanglots dans leur demeure, ou bien tout y était silencieux comme le tombeau. La mère buvait goutte à goutte le calice amer; elle ne pouvait songer sans effroi à l'avenir, et, perdant jusqu'à la confiance, elle se demandait si elle n'aurait pas à subir une épreuve plus cruelle...

Mareili vivait d'une vie toute particulière : elle se sentait tantôt dans le ciel, tantôt sur la terre, et ces deux sortes d'existence étaient entrelacées l'une à l'autre. Elle songeait à ses fraisiers de la forêt de Tschageneigraben, puis à son petit frère et à sa sœur dans le paradis. Ah! sans doute, là-haut régnait un été éternel; jamais de neige, jamais de gelée! Les fraises y étaient sans doute plus belles que celles de la terre. Ah! si sa sœur, si son petit frère pouvaient revenir vers elle, ne fût-ce qu'un moment, lorsqu'elle était seule dans la forêt!... Comme deux anges aux ailes blanches, ils la salueraient doucement et lui conteraient des choses si intéressantes de leur séjour dans le ciel! Ils lui diraient combien le bon Dieu les aime, et lui donneraient peut-être quelques fruits ou fleurs du paradis.

Lorsque, dans les longues soirées d'hiver, la lampe qui semblait assoupie ne jetait plus qu'une faible lueur, que la mère faisait tourner activement son rouet, que le vent soufflait avec violence autour de la masure, Mareili laissait parler tout haut ses rêves : elle demandait à sa mère si les anges apparaissaient parfois sur la terre; si, lorsqu'on était bien sage et qu'on aimait Dieu, on méritait de les voir; et si, en priant du fond de leur cœur, elles pourraient voir apparaître Bâbeli et le petit frère.

La mère s'effrayait de ces idées de Mareili, et lui défendait ce sujet d'entretien, lui disant que c'était péché de troubler le repos des enfants morts en souhaitant vainement de les rappeler sur la terre.

La pauvre mère considérait le désir de Mareili comme le présage d'une mort prochaine, et se disait : « Les enfants qui parlent souvent des anges en deviennent bientôt eux-mêmes; ils pressentent que Dieu les prendra sans tarder dans son ciel. » Elle avait bien peur que le troisième hiver ne lui coûtât son troisième enfant. Mais si la mère pouvait défendre à sa fille les paroles, elle ne pouvait lui défendre les pensées. Mareili vivait dans le fond de son cœur avec les morts, et continuait avec eux de longs entretiens. Chaque jour elle devenait plus inquiète dans sa petite chambrette, plus désireuse de jouir de la chaleur vivifiante du soleil, qui chasserait la neige et réveillerait les petites fleurs au sein de la terre. La mère, tout au contraire, s'effrayait du retour du printemps. Elle tremblait de laisser retourner son enfant dans la solitude; elle essayait de communiquer ses craintes à Mareili, en lui parlant des dangers qu'il y aurait à courir si on s'égarait dans la forêt : ne pourrait-elle pas y rencontrer des sorciers, des dragons, des monstres, des mauvais génies, qui emportent les enfants dans des grottes souterraines où ils ne voient plus ni le soleil, ni les étoiles; mais Mareili ne se laissait pas convaincre et disait : « Mère, laisse-moi aller chercher des fraises, sans quoi je mourrai et j'irai rejoindre mon frère et ma sœur pour cueillir avec eux des fruits dans le ciel. — Mais, Mareili, ne me parle pas toujours des morts, je t'en prie. Nous irons chercher des fraises comme autrefois, mais ne me parle plus de cela. »

Le soleil du printemps parut, attirant chaque jour de plus en plus Mareili vers la lisière de la forêt où fleurissaient les premières fraises. La mère consentit à y aller avec elle; et comme une pauvre femme ne peut se promener oisivement, elle ramassait, tout en marchant, une petite provision de bois.

Elle fut émerveillée de voir comme Mareili savait son chemin dans cette immense forêt, comme elle y connaissait chaque arbre, pouvant annoncer à l'avance celui qu'on allait voir, tantôt le plus haut sapin, tantôt celui qu'avait couché à terre la foudre. Et lorsqu'on arriva du côté exposé au soleil, où tout déjà reprenait vie, Mareili montra à sa mère le premier fraisier en fleur. « Mère, là était l'an passé un nid de merle; y est-il encore? » Et justement, sous les branches de sapin, le merle était dans son nid : il s'enfuit tout surpris, mais n'alla pas loin; le lièvre de la connaissance de Mareili fit un bond, s'élança à quelques pas, puis, s'asseyant sur ses pattes de derrière, regarda avec curiosité autour de lui comme pour s'assurer si c'était Mareili ou une autre. La mère n'en revenait pas; il lui semblait que les animaux de cette forêt étaient *enchantés* comme du temps des fées; elle en avait presque peur. Mais, depuis ce jour, peu à peu elle fut pourtant obligée de laisser Mareili aller seule à la récolte de ses fraises, car il lui fallait cultiver son morceau de terre et gagner quelque chose de son côté; la maladie de ses enfants l'avait mise bien bas. Quand le gain ne va que sou par sou, chacun des sous qui doit sortir de la bourse fait pousser de gros soupirs.

Mareili savait bien tout cela; elle connaissait à un kreutzer près les dettes et les ressources de sa mère. Plus la demeure est petite, moins il y a de secrets entre les habitants; quand les poules et les personnes logent dans

la même chambre, elles n'ont rien de caché les unes pour les autres. Mareili eut grand'peine cette fois à laisser mûrir les fraises, et chaque jour de pluie devint pour elle une véritable épreuve envoyée par le ciel. Sa mère n'avait plus d'argent, elle qui avait tant besoin d'en avoir! Enfin cette épreuve cessa; mais il ne restait que deux mains au lieu de quatre pour travailler, puis l'année ne semblait pas devoir être fertile en fraises, il pleuvait trop, il ne faisait pas chaud. On remarque les années qui sont bonnes pour le blé, bonnes pour le raisin, et on les mentionne dans l'histoire du monde; mais les années bonnes pour les fraises, personne n'en parle, aucun écrivain ne les signale, et pourtant elles jouent un grand rôle dans l'existence des pauvres enfants! Il est d'ailleurs tout naturel que les économistes et autres se préoccupent plus de ce qui intéresse les propriétaires de vignobles et de blé, que de ce qui émeut le cœur des enfants des pauvres familles.

Mareili déployait tout le zèle possible dans sa tâche journalière; elle ne s'accordait ni repos, ni trêve : debout de grand matin, elle se couchait tard, de telle sorte que sa mère levait les mains vers le ciel pour le remercier de la bénédiction qu'il avait envoyée à sa maison. Le temps redevint beau; le soleil vivifiant reparut; tout semblait vouloir mûrir à la fois. Mareili ne pouvait plus suffire à sa récolte. Les efforts de cette enfant dépassaient ses forces; elle se sentait très-fatiguée. Quand elle se réveillait le matin, ses membres étaient comme paralysés dans son lit; à peine pouvait-elle se remuer. Sa mère l'exhortait au repos; mais Mareili ne voulait rien écouter, et si on la laissait dormir un matin plus tard que de coutume, elle pleurait. Mareili avait ses raisons pour ne pas arriver en retard dans la forêt. « Mon petit frère et ma petite sœur, qui sont des anges, se disait-elle, savent à quelle heure j'ai l'habitude de me rendre à mon travail; s'ils viennent un matin pour me voir et ne me trouvent pas, ils s'en iront et ne m'apparaîtront plus. » Mareili rêvait sans cesse en secret à ces apparitions, qu'elle espérait toujours, bien qu'elle n'en parlât plus à sa mère de peur de l'attrister. Mais tous les matins, en entrant dans le bois, elle s'attendait à voir devant elle, sous les ombrages, deux petits anges aux vêtements blancs.

Parfois elle ne rentrait pas à la maison de tout le jour; parfois, lorsque le soleil, au milieu de sa course dans le ciel, avait rendu la terre brûlante, Mareili s'asseyait à l'ombre pour manger son morceau de pain et boire dans sa petite cruche quelques gouttes de lait. Alors « maître Sommeil » venait se faire un nid dans les yeux de Mareili, et laissait tomber les rideaux pour bien se reposer. Elle tâchait de se défendre; mais maître Sommeil est un puissant personnage qui dort où il veut; il commande aux rois, à plus forte raison aux enfants.

La suite à la prochaine livraison.

NOUVELLE MACHINE ÉLECTRIQUE

DE M. BERTSCH.

Si pour faire l'histoire d'une découverte nous remontons à son origine, nous y trouvons le plus souvent un phénomène journalier, presque banal, à force de se répéter sous les yeux de chacun. De longues générations le voient sans y prendre garde; puis, un jour, un homme l'observe et une découverte s'accomplit. Archimède remarque en prenant un bain que dans l'eau son corps devient extrêmement léger: la loi de la pesanteur spécifique apparaît tout à coup à son esprit. Galilée encore enfant regarde une lampe qui se balance à la voûte d'une église, cela lui suffit : l'isochronisme du pendule, âme de la mécanique, est trouvé. Une pomme tombant d'un arbre aux pieds de Newton révèle à ce grand homme la loi du mouvement des astres. Et qu'a-t-il fallu à Denis Papin pour faire sortir du néant la force qui remue maintenant le monde? Ce que des millions d'hommes avaient vu maintes fois avant lui : de l'eau bouillir sur le feu. Il en est à peu près ainsi de toutes les grandes choses. Nous touchons journellement, nous voyons avec indifférence ce qui demain sera pour l'un de nous une révélation. L'homme regarde, le génie observe. Un grain de sable, une goutte d'eau, une bulle de savon, deviennent tout à coup de puissants leviers pour l'action humaine.

Il en a été ainsi de l'électricité. Pendant une suite de plus de vingt siècles on avait remarqué, sans y attacher la moindre importance, qu'en frottant de la main un morceau d'ambre, de résine ou de verre, on communiquait à ces substances la singulière propriété d'attirer et de repousser alternativement les corps légers dont on les approchait.

C'est à Gilbert, savant du seizième siècle, le même à qui l'on doit les premières observations sur le magnétisme, que revient l'honneur d'avoir tiré l'électricité de sa longue enfance. Depuis ce temps, malgré les applications journalières qu'on en fait et les progrès réalisés, l'électricité n'en est pas moins demeurée la plus mystérieuse des forces de la nature, car aucune théorie n'explique encore d'une manière satisfaisante l'ensemble de ses effets. Cependant elle est partout; tout mouvement mécanique ou naturel, toute action physiologique, toute combinaison ou changement d'état dans l'arrangement moléculaire des corps, donne lieu à un dégagement d'électricité, le plus souvent à peine appréciable par nos méthodes d'observation les plus délicates, mais quelquefois considérable, comme dans les orages. Deux moyens de mettre en mouvement cette force mystérieuse sont à notre disposition : le frottement (procédé sur lequel sont basées depuis leur invention toutes les machines électriques), et les actions chimiques, représentées par la pile de Volta, à laquelle les perfectionnements modernes donnent aujourd'hui une puissance énorme. L'expérience et la théorie prouvent de jour en jour avec une certitude plus grande qu'il n'y a qu'une seule électricité, et cependant, chose curieuse, les effets de cette dernière sont si différents suivant la source à laquelle on la puise, que pour se comprendre les savants sont encore obligés d'en distinguer deux, l'une dite *statique* et l'autre *dynamique*. Chacune de celles-ci se divise en outre en deux : l'électricité positive et l'électricité négative.

Lorsqu'elle vient de la pile, conduite par un fil métallique auquel on peut impunément toucher, elle passe silencieusement sans dégager de lumière, et peut ainsi presque instantanément accomplir à des milliers de kilomètres la mission dont on la charge. Elle ne saurait néanmoins franchir dans l'air sans conducteur la distance d'un millième de millimètre, ce qui fait que, malgré la rapidité fabuleuse de sa marche, un rien l'arrête. Elle décompose des corps réfractaires à tous nos moyens chimiques, dore ou argente le cuivre, et rend le fer magnétique lorsqu'on l'oblige à passer près de ce dernier. C'est sur cette propriété, disons-le en passant, que repose toute la télégraphie électrique.

Produite, au contraire, par le frottement dans nos machines électriques ordinaires, elle se répand à la surface des métaux, qu'on ne peut alors toucher sans danger, s'y accumule, s'en échappe tout d'un coup sous forme d'aigrettes lumineuses ou d'étincelles bruyantes pouvant franchir à travers l'air et sans conducteur des distances

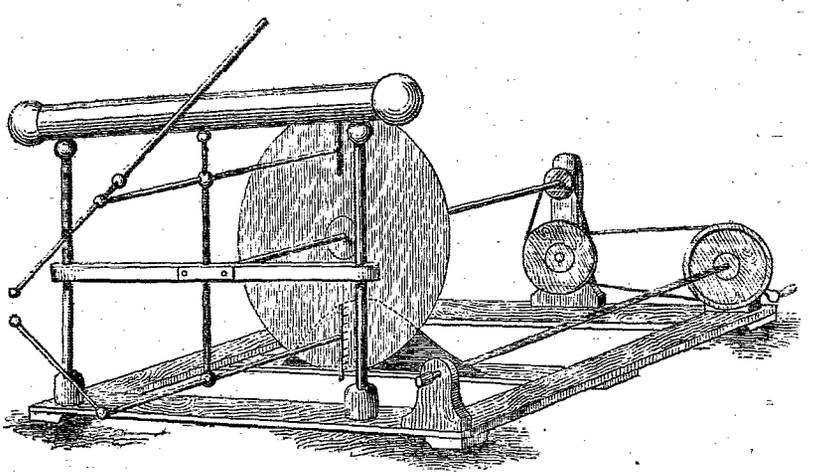
considérables. Cette électricité produit de la chaleur, de la lumière et du bruit : c'est, en un mot, celle de la foudre.

Tandis que l'électricité dynamique, sa sœur cadette, disciplinée depuis longtemps, docile à nos ordres, règle avec précision nos horloges, débrouille et tisse comme une fée les millions de fils d'un métier à la Jacquard, enregistre jour et nuit, sans relâche ni distraction, les variations atmosphériques sous toutes leurs formes, dessine la trajectoire d'un boulet dans l'espace, et divise aisément un millimètre en mille parties. Tandis que, chose plus merveilleuse encore, elle transmet en un instant notre pensée aux extrémités du monde à travers l'Océan, l'autre, quoique de beaucoup son aînée, restée sauvage et presque indomptée, brûle et volatilise l'or, brise les pierres les plus dures, pétrit la vapeur des nuages pour en former la grêle, faire dans l'air des vides immenses, déraciner les arbres, tordre de lourds vaisseaux, renverser les maisons et soulever la mer.

Elle assourdit, aveugle, paralyse, foudroie. — Est-ce à dire que cette force considérable ne sera jamais assouplie? Non, sans doute; elle attend encore l'homme de génie qui, sur de fugitifs indices, découvrant son côté vulnérable, saura s'en emparer pour l'obliger à nous servir.

Déjà, depuis quelques années, on l'envoie au moment précis faire sauter des mines préparées quelquefois à plusieurs kilomètres. Nous entrevoyons le jour où, si terrible qu'elle soit, nous la chargerons de porter jusqu'au fond des houillères une lumière inoffensive. C'est peut-être à elle que l'industrie de la mécanique devra un jour l'instrument qu'elle désire le plus, le diamant noir qui coupe l'acier trempé comme le rabot coupe le bois. Elle nous donnera sans doute aussi prochainement l'ozone qui blanchira sans les altérer nos tissus et nos papiers, que le chlore vieillit aujourd'hui et use avant même qu'on s'en soit servi.

Multiplier, simplifier, vulgariser et rendre *économique* la source à laquelle, pour cet ordre de recherches, on peut puiser l'électricité statique, nous semble donc avoir un intérêt d'actualité. C'est à ce titre que nous reproduisons une machine électrique, imaginée l'année dernière par un physicien d'un grand mérite, M. Bertsch, membre du conseil de perfectionnement des lignes télégraphiques. Basé sur les lois de l'induction électrostatique, ce curieux appareil, qui est déjà célèbre, ne met en mouvement l'électricité ni par le moyen de la pile ni par le frottement. Un petit disque de verre, ou mieux de caoutchouc durci, tournant simplement dans l'air, devient la source d'un courant électrique considérable et continu. C'est la conversion presque directe de la force mécanique en électricité. La simplicité de ce générateur et le dessin qui le représente nous permettent de le décrire très-brièvement. Un disque léger tourne sur son axe au moyen d'une transmission à manivelle. Devant lui sont placés, suivant les extrémités opposées de son diamètre, deux collecteurs à râteaux, isolés entre eux et terminés par des branches de compas pouvant s'approcher ou s'éloigner l'une de l'autre par leurs extrémités arrondies en boule. Un de ces collecteurs est relié à un



Nouvelle machine électrique.

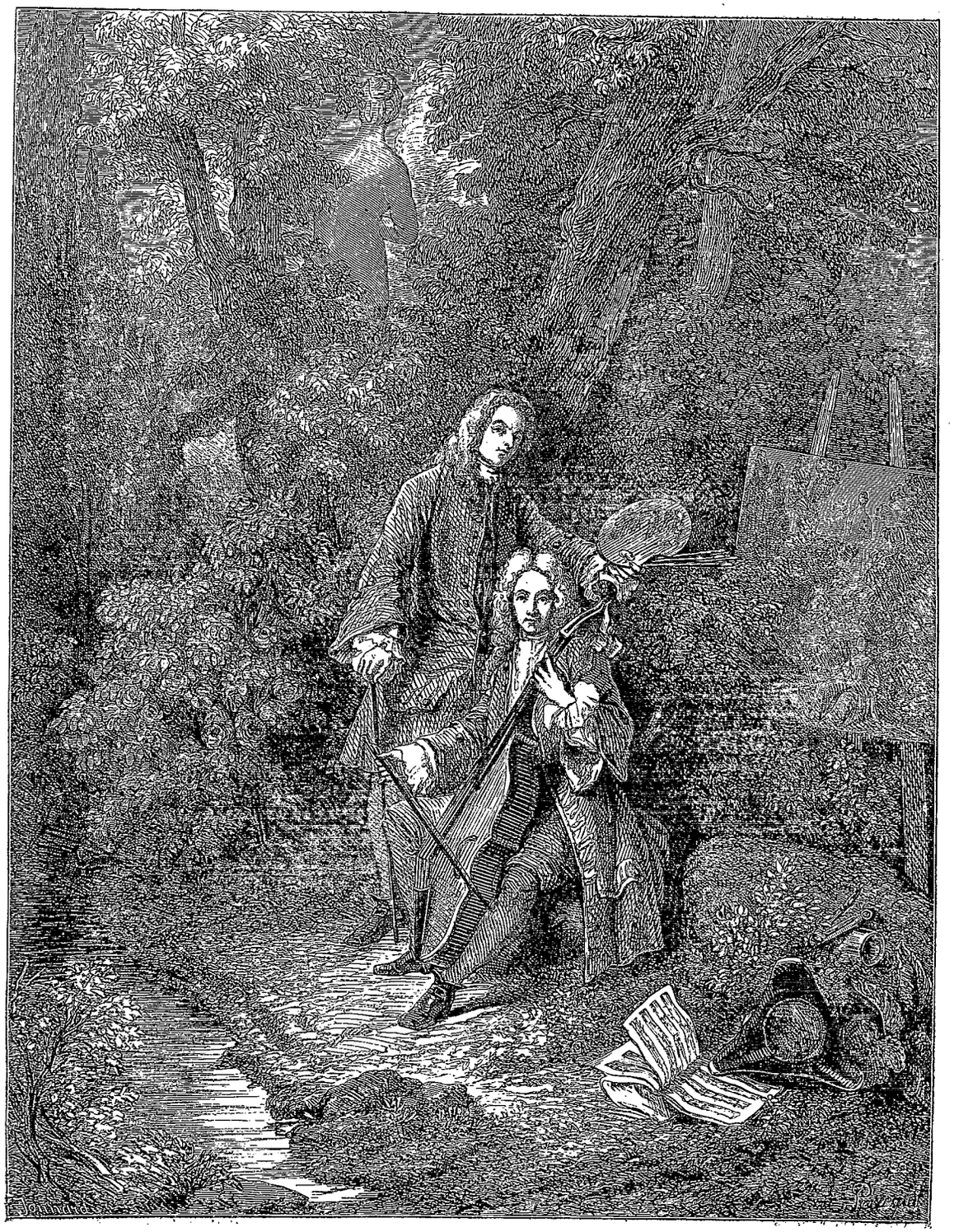
cylindre de métal sur lequel s'accumule l'électricité. Lorsqu'on veut faire fonctionner la machine, on passe légèrement la main sur une petite lame triangulaire de caoutchouc pour en électriser la surface, et on place cette lame ou plutôt ce secteur à une petite distance derrière le disque. Par influence ou induction, la partie du disque qui lui fait face s'électrise en sens contraire, en sorte que si l'on fait tourner celui-ci, toutes les parties s'en trouvent successivement électrisées au moment de leur passage devant le secteur. L'équilibre électrique du disque tournant, à chaque instant rompu par l'influence du secteur, ne peut se reconstituer que par les deux extrémités séparées des branches de compas, et, l'électricité statique pouvant franchir des distances, un courant continu s'établit entre le disque et les deux collecteurs. De longues et brillantes étincelles partent incessamment entre les deux boules qui terminent ces derniers tant que le disque tourne et quel que soit le sens de son mouvement. Si le courant paraît trop faible pour l'usage qu'on en veut faire, rien n'est plus simple que de le doubler ou de le tripler : on place, après y avoir passé la main, un deuxième, un troisième et même un quatrième secteur derrière le premier.

On augmente, en outre, considérablement la quantité d'électricité pour chaque décharge en interposant entre les deux collecteurs un petit appareil de la dimension du doigt, que l'auteur appelle *condensateur cloisonné*. Ces décharges témoignent alors, par le bruit et la vive lumière qu'elles produisent, qu'il serait imprudent de s'y exposer.

L'étincelle simple d'une petite machine dont le disque a seulement 50 centimètres perce une glace épaisse de 8 à 10 millimètres. En moins d'une demi-minute on charge une grosse batterie qui volatilise une feuille d'or et brûle un fil de fer long d'un mètre. Les plus longs tubes à gaz raréfié s'éclairent vivement, sans intermittence, dans le courant que produit ce générateur, avec lequel on fait sans fatigue toutes les belles expériences qu'on ose à peine entreprendre au moyen des grandes machines électriques, qui demandent le concours de tant d'efforts.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

JEAN-BAPTISTE DE JULLIENNE.



Watteau et de Jullienne, peinture de Watteau. — Dessin de Pauquet fils.

Le tableau que nous reproduisons réunit les portraits de deux hommes dont l'amitié a été célèbre au commencement du dix-huitième siècle, Watteau et de Jullienne. Watteau est déjà connu de nos lecteurs (1). De Jullienne l'est peut-être moins : c'est sur cette honnête et aimable physionomie que nous voulons appeler aujourd'hui leur attention.

A l'époque de sa mort, en 1721, Watteau avait trois amis dont les caractères se montrèrent sous des jours bien différents. L'abbé Harancher, chanoine de Saint-Germain l'Auxerrois, grand amateur de tableaux, accepta du peintre un legs considérable de peintures et de dessins, sans rien faire ni rien dire pour la gloire du donateur. Gersaint, le marchand d'estampes, exploita son amitié pour Watteau en s'enrichissant de la publication d'une partie de son œuvre, et en recherchant dans sa mémoire certains détails de la vie de son ami et certains traits de caractère qu'il

(1) Voy. surtout les tomes II, XXIII et XXV.

eût mieux fait de passer sous silence. Les détails sont souvent curieux et instructifs, on ne peut le nier; mais nous aimerions mieux ne les pas tenir de la bouche d'un ami intime. C'est que Gersaint avait une réputation à soutenir comme rédacteur de catalogues pour la vente des cabinets célèbres, et il tenait avant tout à être piquant et à paraître bien renseigné.

De Jullienne seul, après avoir été l'ami sincère et tendre de Watteau vivant, lui voua une sorte de culte après sa mort, et fit sa grande affaire de lui élever un monument digne de lui. Ce monument fut une magnifique édition de ses œuvres, confiée aux meilleurs graveurs, et poursuivie sans relâche et sans refroidissement pendant près de vingt ans. C'est plaisir de voir l'activité, les soins, les démarches sans nombre, la constance enfin de cet excellent Jullienne. Rien ne le rebute, rien ne l'arrête : l'œuvre de Watteau est immense; il en fait rechercher les moindres pièces jusque dans les pays étrangers et y envoie des dessinateurs à ses frais. Des annonces continuelles dans les recueils périodiques du temps le montrent si préoccupé du succès de son entreprise, que rien ne lui coûte de tout ce qui peut la mener à bon terme; éditeur officieux et désintéressé, abandonnant le profit aux marchands d'estampes, et ne songeant qu'à la réputation de son ami, il fait comme si sa fortune dépendait de la vente de ces gravures, et ne recule pas devant l'emploi de ce que nous appellerions aujourd'hui « la réclame. » Voici, comme exemple, ce qu'on lit dans le *Mercure* de 1734 : « Pour les œuvres de Watteau, on s'adresse à M. de Jullienne. Chacun des œuvres contiendra quatre volumes de six cents estampes. Le prix de chaque œuvre sera de 500 livres pour ceux qui se seront adressés à lui dans le courant de 1735, passé lequel temps il ne sera plus délivré aucun exemplaire desdits œuvres que pour la somme de 800 livres, en cas qu'il en reste. » Hélas! il en resta, et même beaucoup; car l'année suivante, la veuve Chéreau, marchande d'estampes *Aux deux Piliers d'or*, vendait pour 250 livres ce que l'on avait été menacé de payer 800 livres. On peut sourire de ce zèle un peu indiscret, on n'osera jamais le condamner, tant est pur et élevé le sentiment qui lui donne naissance.

A ce galant homme, si plein de cœur et de délicatesse, capable de conserver si longtemps le souvenir d'une amitié éteinte, le sort, juste une fois, avait accordé une immense fortune, dont, jusqu'à quatre-vingts ans, il sut faire le plus bel usage. Voici quelle était l'origine de sa richesse. Sous le règne de Louis XIV et le ministère de Colbert, en 1691, son oncle, Jacques de Jullienne, avait obtenu des lettres patentes pour l'établissement d'une manufacture de draps fins, façon d'Espagne, d'Angleterre et de Hollande, qui fut jointe à celle de M. Glucq, son beau-frère. Ce dernier avait été aussi pourvu, en 1667, de lettres patentes pour « les teintures en écarlate et couleurs hautes, à la façon de Hollande, dont il était natif. » Ces deux grands établissements furent réunis par arrêt du conseil, en 1721, « en la personne du sieur Jean-Baptiste de Jullienne, neveu des sieurs Glucq et François de Jullienne, qui a toujours travaillé à perfectionner lesdits établissements, qui sont en grande réputation. » Le siége de ces importantes manufactures était aux Gobelins, où résidait de Jullienne. Il rendit de tels services au commerce et à l'industrie, qu'en 1737 le roi lui accorda des lettres de noblesse et la croix de son ordre de Saint-Michel. Cette récompense, si honorable qu'elle fût d'ailleurs, n'avait rien d'inusité, et les exemples abondent de pareils honneurs conférés à des commerçants, à des peintres, à des architectes (1).

(1) Ce fut pour la première fois, en 1741, que l'on décora de la croix de Saint-Michel un homme de lettres, Pierre-Charles Roy, écuyer, conseiller secrétaire du roi, l'un des conseillers des chancelleries provinciales, ancien conseiller au Châtelet de Paris. Célèbre alors par son talent pour la poésie et pour l'éloquence, « dont il avait remporté trois fois, dit le *Mercure*, le prix à l'Académie française, et un grand nombre de fois à celle de Toulouse, il avait été appelé à la cour pour composer le ballet des *Éléments*. » Le gazetier ajoute, en manière de réflexion : « Cette récompense, accordée jusqu'ici à la peinture et à l'architecture, n'était pas encore tombée sur la poésie et la littérature. »

De Jullienne fut toujours fort reconnaissant et ne perdit pas une occasion de montrer sa gratitude. En 1744, par exemple, le *Mercure de France* contient une longue description de « la fête magnifique donnée par M. de Jullienne, en l'hôtel des Gobelins, à propos de la convalescence du roi. »

Dans des temps plus difficiles, à la fin de l'année 1759, alors que, pour subvenir aux besoins pressants de l'État, les riches particuliers s'imposaient une contribution volontaire ou envoyaient leur argenterie à la Monnaie, de Jullienne se distingua par son empressement et sa générosité.

Il fut heureux que cet homme si riche eût un goût éclairé pour des œuvres de l'art. En joignant à ses propres lumières les conseils des artistes ses amis, il sut se composer un des plus remarquables cabinets, peut-être le plus remarquable cabinet de ce dix-huitième siècle qui en pouvait citer tant de fameux. Il faut, pour s'en faire une juste idée, parcourir le catalogue dressé en 1767, par Pierre Remy, pour la vente après décès de Jean de Jullienne. On y compte jusqu'à trois cent huit tableaux, qui, chose à noter, proviennent de toutes les écoles : en effet, volontiers, au dix-huitième siècle, on s'éprend d'un genre ou d'un maître; l'on ne veut rien voir ni rien connaître au delà; et du rang si honorable d'*amateur*, on tombe, sans le remarquer, à celui de *collectionneur*. Plusieurs de ces tableaux furent achetés pour le cabinet du roi et sont maintenant dans nos collections publiques. Un des plus remarquables est la Vierge charmante d'Andrea Solari, qui offre le sein à l'Enfant Jésus renversé sur un coussin vert (1). Sur sept cent quatre-vingt-dix-neuf dessins originaux de maîtres, il y en a cinquante-sept de Watteau. Ce serait beaucoup ailleurs; ici, c'est un nombre raisonnable, car nous sommes chez un admirateur et un ami de Watteau. Ce qui peut surprendre, c'est de voir combien est petit le nombre de tableaux de ce maître que mentionne le catalogue. On ne sait que penser surtout quand on constate qu'il manque sur ce livret authentique un grand nombre de tableaux signalés antérieurement par les contemporains. On n'y retrouve point, par exemple, le grand tableau que Watteau avait peint pour servir d'enseigne à la boutique de Gersaint, et qui était venu depuis entre les mains de M. de Jullienne. On n'y voit pas figurer non plus le *Jugement de Pâris*, de Henri Goltzius, gravé en 1741 par Surugue le fils.

Quoi qu'il en soit, ce cabinet était une des merveilles de Paris : on le vantait aux étrangers; c'est là qu'on les conduisait d'abord, quand on voulait leur donner une haute idée du goût parisien; il n'est pas une seule description pittoresque du temps qui ne le signale à l'admiration des amateurs du monde entier. Il restait comme un souvenir et comme un regret dans le cœur de ceux qui avaient quitté Paris pour la province, et qui ne pouvaient se consoler de ce malheur qu'en le racontant au public par l'entremise des gazettes. Car c'était déjà la mode de prétendre qu'un homme qui se respecte, un *honnête homme*, comme on disait au grand siècle, un *homme distingué*, comme nous disons maintenant, ne peut vivre décemment qu'à Paris, et se doit à lui-même de périr d'ennui en province. Un Ovide anonyme, exilé chez les Scythes de Châlons-sur-Marne, écrit

(1) On peut voir aujourd'hui cette toile au salon carré du Louvre.

en 1732 à l'auteur du *Mercure :* « Il me semble que nous allons encore, avec M. le chevalier Dorigny, voir le riche cabinet de M. de Jullienne aux Gobelins. L'esprit également rempli des idées riantes que nous ont données les ouvrages de Watteau, et de celles que laissent les manières gracieuses de l'illustre curieux qui travaille avec tant de succès à l'immortaliser, nous courons chercher de nouveaux plaisirs chez M. Dargenville. »

M. de Jullienne avait la réputation d'un homme charmant, plein de courtoisie, de candeur et de bonhomie. Il n'imposait à personne ses goûts et ses préférences, pas même aux artistes qu'il comblait de ses libéralités. Il a cette délicatesse rare de les laisser à leur libre inspiration et de leur faire croire que c'est lui qui est l'obligé. Aussi mérite-t-il d'être distingué de ces amateurs, énergiquement flétris par Diderot, qui, sous prétexte de protéger les artistes, les oppriment et les exploitent.

Le catalogue de Pierre Remy commence par un avant-propos très-curieux. L'auteur, homme du métier, ne peut cacher la joie qu'il éprouve à décrire le *plus beau cabinet* dont il ait jamais fait l'inventaire; puis il s'attriste en songeant que tout cela va se disperser aux quatre vents du ciel; puis vient un éloge bien senti du défunt. Cette oraison funèbre se termine par des imprécations contre certaines gens qui avaient proposé à l'auteur d'insérer dans le catalogue des œuvres d'art dont ils voulaient se défaire. Ils comptaient sans doute que, sous un pavillon si célèbre et si respecté, leur marchandise trouverait facilement son débit.

Toute médaille a son revers : à force de fréquenter les artistes et de vivre au milieu des œuvres d'art, de Jullienne avait fini par se faire accroire qu'il était lui-même un artiste; connaisseur, d'accord, et même des meilleurs et des plus sûrs; artiste, non : les preuves sont au Cabinet des estampes; car il eut l'enfantillage de graver et même de peindre. Dans le catalogue de Remy, nous trouvons l'indication d'une de ses œuvres peintes. C'est une tête de vieillard, coiffée d'un turban et retouchée par de Troy, l'un des familiers de la maison. Ce que pouvait être cette toile, nous ne le dirons pas, ne l'ayant point vue; mais nous pouvons par analogie nous en faire une idée juste du degré du talent de l'auteur d'après ses gravures. Ce sont d'abord deux petites têtes de vieillard de la grandeur du pouce, d'après Vien, petites, mesquines, d'un dessin mou et irrégulier, sans aucune correction et sans aucun ragoût; puis un saint Bruno dans une grotte, véritable barbouillage d'écolier; deux Gueux, d'après Téniers, d'une pointe molle, vacillante, abandonnée; deux têtes de soudards, d'après un modèle énergique, mais d'un faire lâche, indécis, enfantin; enfin, une académie que ne voudrait pas signer un médiocre élève de seconde année, pris dans n'importe quelle école de dessin. En somme, il est presque fâcheux, pour la réputation artistique de Jullienne, qu'il ait laissé derrière lui cette trace de ses essais malheureux. Il eût mieux valu

Imiter de Conrart le silence prudent.

La faute étant avérée, il est impossible de la nier; mieux vaut plaider les circonstances atténuantes. Par exemple, on peut soupçonner des amis trop complaisants d'avoir exagéré aux yeux de leur Mécène son propre mérite : il ne serait pas, d'ailleurs, le premier à qui son immense fortune eût joué ce méchant tour. D'un autre côté, il faut espérer qu'il ne se livrait à ses goûts qu'entre amis. Ce qui porterait à le croire, c'est que, quoique les gazettes s'occupent beaucoup de lui et de son cabinet, elles ne soufflent jamais mot de ses peintures ni de ses gravures, non plus que de son goût musical. Enfin, il avait, parmi ses confrères les amateurs, bien des exemples de la même faiblesse; par exemple, le fameux comte de Caylus, justement célèbre comme antiquaire, et qui le serait moins s'il avait passé sa vie à graver des planches d'une notoire médiocrité. Mais de toutes les excuses en faveur du coupable, la meilleure est celle-ci : une multitude de bonnes et belles actions dont sa vie est remplie peut bien, et au delà, effacer le souvenir de quelques mauvaises estampes.

Mme de Jullienne partageait les goûts généreux et hospitaliers de son mari; comme lui, elle aimait à protéger et à encourager les artistes. Nous en trouvons la preuve dans une lettre que lui adresse Mlle Natoire, à la date du 17 mai 1744. Le style de cette lettre est vague et plat, comme on ne le verra que trop bien. Mais elle contient, sous les formes banales et convenues de l'éloge et du remercîment, un petit panégyrique assez vrai et assez touchant de cet excellent ménage de l'hôtel des Gobelins; c'est ce qui nous décide à la citer :

« Comme je dois, Madame, à vos conseils et à votre amour pour les arts le goût et le peu de talent que j'ai de peindre en pastel, il est juste que je profite de cette occasion pour vous en témoigner ma reconnaissance et faire connaître

Le goût exquis, la douceur agréable
Dont vous savez si bien embellir la raison,
Et cette politesse aimable
.....
Qui fait un séjour délectable
De votre brillante maison;
Maison où règne l'Innocence,
Où l'Amour et l'Hymen, toujours d'intelligence,
Ne craignent pas d'être rivaux;
Séjour charmant, où la docte Peinture
Fait voir, ainsi que la Sculpture,
Le sublime de ses travaux. »

Le 31 décembre 1739, de Jullienne fut admis à l'Académie royale comme *conseiller honoraire amateur* à titre de « curieux possédant un très-beau cabinet. » Il s'éteignit à l'âge de quatre-vingts ans, le 19 mars 1766. La vente de son cabinet, qui se fit le 30 mars 1767, fut un véritable événement dans le monde des artistes et des connaisseurs.

LES LEÇONS DU PETIT ROI.

CONTE.

Il est dit que le petit roi de France... — Lequel? je ne le sais plus exactement; mais il se pourrait que ce fût notre Charles VIII. La chronique parle d'un souverain enfant très-paresseux d'esprit et aussi peu avancé que possible dans ses études quand il parvint au trône : or, on ne risque pas d'offenser la mémoire du successeur de Louis XI en le supposant le modèle de ce portrait; car lorsque, le trentième jour d'août 1483, son père ayant passé de vie à trépas, le Dauphin Charles fut proclamé roi, l'enfant sur qui allait peser la couronne de France avait treize ans plus deux mois, et il ne savait pas lire. Ceci entendu, continuons, ou plutôt recommençons le conte.

Il est dit que le petit roi de France, tenu à peu près prisonnier durant la fin du règne précédent, avait manifesté la volonté de se promener seul une heure ou deux chaque jour, dès qu'il fut ou se crut le maître. Ceux qui, par prudence, l'accompagnaient de loin, ayant grand soin de ne pas se laisser apercevoir, c'était pour lui comme s'il eût été obéi. D'ailleurs, dans ses promenades journalières, il ne dépassait pas les alentours de sa résidence, où il était bien connu de chacun. Une fois, comme il s'en revenait vers le château, il vit, assis sur une pierre, au bord du chemin, un vieux bonhomme qui se tenait courbé et fort attentif à interroger, l'un après l'autre, deux livres tout grands ouverts sur ses genoux. Le petit roi s'arrêta devant le bonhomme et le regarda avec étonnement; non pas que

ce fût chose nouvelle pour lui que la vue de quelqu'un se livrant à la lecture, car, à sa cour, tout le monde, excepté lui, savait lire. Ce qui causait sa surprise, c'était l'immobilité du lecteur en sa présence ; déjà habitué à voir chacun s'humilier devant lui, il ne pouvait comprendre qu'un misérable paysan osât ne pas se distraire de ce qui l'occupait, quand il était du devoir pour quiconque se trouvait sur le passage du roi de se précipiter à genoux et d'incliner le front vers la terre.

— Tu ne vois donc pas que je suis là? dit-il au bonhomme, lui effleurant l'épaule avec le manche d'un petit fouet, son compagnon habituel de promenade.

Le paysan leva les yeux, et, s'apercevant que la coiffure de l'enfant qui venait de l'interpeller était ornée d'une plume, il porta la main à son bonnet de laine ; puis, après ce demi-salut, il se mit à regarder dans ses deux livres avec la même attention que s'il eût été seul sur le chemin.

Blessé de l'outrecuidance du bonhomme, le petit roi reprit avec colère :

— Sais-tu, l'ami, qu'on me salue autrement quand on me connaît? et je suis connu de tout le monde ici.

— C'est possible, répliqua l'autre, appuyant les mains sur ses deux livres comme s'il eût craint de les voir s'envoler pendant que, toujours assis, il répondait au jeune promeneur. — Que vous soyez connu des gens de ce pays, poursuivit-il, je n'y vois rien d'étrange ; mais moi je ne



Pauvre monde! — Dessin de l'Hernault, d'après Metelli.

pourrai savoir qui vous êtes que quand vous me l'aurez dit vous-même ; autrement, comment vous connaîtrais-je? j'appartiens à une terre seigneuriale qui se trouve à plus de trente lieues de l'autre côté de la rivière.

Le petit roi, qui, malgré beaucoup d'orgueil, avait du moins assez d'intelligence pour apprécier la valeur d'une excuse, satisfait de celle-ci, se calma soudain ; il ajouta seulement comme observation :

— Ainsi, demeurant à une telle distance, c'est par ici que tu viens faire tes lectures?

— J'achève mon voyage, repartit le bonhomme ; mais au moment d'arriver au château du roi, où je viens remplir le message d'un défunt, je me vois en danger de commettre une grande erreur, et je voudrais pouvoir m'assurer que ma commission sera bien faite.

— Et qui t'empêche d'avoir cette certitude?

— Ce n'est qu'en lisant que je puis l'obtenir, et par malheur je ne sais pas lire, répondit le bonhomme, humilié de son aveu. Aussi, continua-t-il, je risque fort de me tromper quand je serai amené devant monseigneur le roi pour lui donner, à lui-même, ce qui a été confié pour lui au défunt que je remplace.

Ces derniers mots piquèrent vivement la curiosité du petit roi ; et comme il voulait prolonger l'entretien, il dit au paysan :

— Il y a assez longtemps que tu es assis ; moi, j'ai besoin de me reposer : lève-toi donc pour me céder ton siége de pierre ; puis conte-moi au plus court ta peine, je prévois qu'il me sera possible de t'aider à sortir d'embarras.

Le bonhomme se leva, et, debout devant le petit roi, tenant toujours ses deux livres fortement pressés contre sa poitrine, il raconta qu'accompagnant, comme valet, un des

frères de son abbaye seigneuriale, lequel avait été chargé de porter au roi un don du père abbé, ledit frère se sentit pris d'un si grand mal chemin faisant que le lendemain il en mourut. Mais il eut le temps, avant de mourir, de confier le message à son compagnon de route. Il s'agissait d'aller faire hommage au roi de l'un de ces deux livres; mais de l'un des deux seulement, en se gardant bien de montrer l'autre. De là l'embarras du messager; car, au moins en apparence, les volumes étaient exactement pareils : même couverture de parchemin blanc, hauteur et largeur à ce point égales que celui-ci ne dépassait pas celui-là de l'épaisseur d'un cheveu. Ils ne différaient que par le contenu. Celui des deux volumes qui n'était pas destiné au roi avait été donné au porteur du don de l'abbé comme rémunération de sa peine; il ne pouvait manquer d'en tirer une grosse somme en allant l'offrir à messire Jean de la Vaquerie, premier président du Parlement de Paris, pour sa librairie particulière. Le point important était donc de ne pas se tromper quant à la destination de chacun des volumes : présenter au château celui qui devait être porté à Paris, ce serait commettre une grave offense envers le roi, mériter d'être châtié sévèrement, et perdre une occasion de fortune.

— Ainsi, reprit le petit roi, ce frère défunt, dont tu remplis l'office, n'a pas pensé, en mourant, à t'indiquer un moyen pour reconnaître celui des deux livres qui ne



Ce qu'on voit trop souvent. — Dessin de l'Hernault, d'après Metelli.

doit pas être montré au roi. Et, à part lui, il ajouta : — Si je savais lire, c'est précisément celui-là que je voudrais avoir.

— Tout ce qu'il a pu me dire, répondit le messager, c'est que celui que je devais porter au château de la part du seigneur abbé commençait par ces paroles : « Sous la sainte garde de Dieu »; or, quand vous vous êtes tout à l'heure arrêté devant moi, je me tirais les yeux du corps et l'esprit de la tête à essayer l'impossible; c'est-à-dire que je m'efforçais, en comparant la première page de l'un de mes livres avec celle de l'autre, de deviner sur lequel des deux se trouvent les mots que je ne saurais lire.

Il s'arrêta un moment; puis tout à coup il reprit, comme soudainement inspiré :

— Vous m'avez promis de m'aider à sortir d'embarras; cela, je crois, vous sera bien facile, car je ne vous fais pas l'injure de vous supposer aussi ignorant que moi.

Et aussitôt, de chaque main ouvrant l'un des volumes, il les plaça tous deux sous les yeux du petit roi. Celui-ci sentit la rougeur lui monter au front; il se pencha vivement tout près des pages imprimées, et demeura quelque temps ainsi, laissant croire qu'il lisait, alors qu'il n'était occupé que du soin de cacher sa honte et de chercher le moyen de sauver sa dignité. Quand il eut trouvé ce moyen, il ferma les livres dont les lignes noires l'irritaient, comme tout reproche mérité irrite l'orgueil d'un puissant.

L'orgueil, nous l'avons dit, tenait une grande place chez le petit roi; c'était à celui-ci plus encore qu'à la paresse d'esprit qu'il devait sa complète ignorance. Recevoir des leçons, se laisser imposer des devoirs, c'était, suivant lui, descendre au-dessous du rang de l'inférieur qu'on aurait chargé de l'instruire. Sans l'obligation d'apprendre,

il n'eût pas dédaigné de savoir. Le problème à résoudre, pour que le savoir vînt à lui sans que sa dignité eût à souffrir, était celui-ci : demeurer, même durant les heures de l'étude, le maître, c'est-à-dire l'instituteur de celui qui l'enseignerait, et, la férule à la main, donner en apparence la leçon qu'en réalité il recevrait. Ce problème de l'élève enseignant à plus savant que lui ce qu'il voulait apprendre n'était point insoluble, car à peine le petit roi, qui, tant s'en faut, n'était pas une merveille d'intelligence, se l'eut-il posé, qu'il le résolut.

Au bonhomme, qui commençait à manifester son impatience de connaître le résultat de l'examen des deux livres, le petit roi répondit :

— Je n'ai point à te dire ce que j'ai vu sur ces pages; car il ne convient pas de présenter une chose au roi sans être capable de savoir par soi-même si l'on s'est chargé pour lui d'un message respectueux, ou si c'est une offense qu'on s'expose à lui faire. Avant de te montrer au château comme messager du seigneur abbé, apprends à lire.

— Je ne demanderais pas mieux que d'apprendre, répliqua le bonhomme, grandement contristé de ce qu'il lui fallait renoncer à l'assistance sur laquelle il avait compté; mais, observa-t-il, je suis bien vieux, je dois avoir la tête bien dure, et il se passera bien du temps, sans doute, avant que je puisse lire couramment dans un livre. D'ailleurs, ajouta-t-il comme dernière objection, l'aumônière que le frère défunt me laissa pour continuer le voyage n'était pas richement garnie, et quoique je vive de peu, si je dois vivre longtemps dessus, quand j'aurai acheté ma pitance du jour il ne me restera jamais assez pour payer les leçons du maître.

— Ni ton logis, ni ta nourriture, ni les leçons du maître, ne diminueront d'une obole ce qui reste dans ton aumônière, repartit le petit roi qui avait intérieurement mûri son projet. Il est, auprès de l'église dont tu vois d'ici le clocher, un savant homme, maître Jean Gautier, qui reçoit du château, tous les ans, une grosse aumône : tu lui diras que tu viens chez lui de la part du petit Charlot, pour y être hébergé et enseigné; un avis qui lui sera donné avant ce soir lui prouvera la vérité de ton dire. C'est moi qui te ferai introduire auprès du roi quand tu sauras lire; mais comme je veux m'assurer que ma protection est bien placée, tu viendras chaque jour lire devant moi la leçon de la veille. On te dira dès ce soir à quelle porte il te faudra frapper et à qui tu devras t'adresser pour me trouver.

Ceci fut dit d'un ton d'autorité qui ne permit pas au bonhomme d'élever un doute sur la confiance qu'il devait à son protecteur; il lui demanda seulement, au moment de se rendre chez le savant homme qui devait lui apprendre à lire :

— Faudra-t-il que je montre mes livres à maître Jean Gautier?

— Garde-t'en bien, répondit le petit roi; tu ne les montreras qu'à moi quand nous pourrons les lire ensemble.

Et, comme il avait été convenu, deux jours après, le bonhomme, élève depuis la veille de maître Jean Gautier, fut introduit secrètement auprès du petit roi par un serviteur favori de l'enfant couronné. Il vint humblement s'agenouiller au pied du siége élevé où trônait son protecteur. Celui-ci tenait à la main le martinet à trois branches. Le vieillard écolier lui présenta une planchette sur laquelle maître Jean Gautier avait tracé à l'encre les vingt-quatre lettres de l'alphabet latin et les neuf signes numériques que nous nommons chiffres arabes. Le vieil élève du savant n'avait pu encore apprendre à reconnaître que les quatre premières lettres de l'alphabet. Son soi-disant examinateur, à chaque lettre nommée, levant son martinet sur le bonhomme, lui disait sévèrement, comme se préparant à le reprendre :

— Es-tu bien sûr que tu ne te trompes pas?

— Tout à fait sûr.

— N'importe, recommence.

Et il le fit ainsi répéter la même leçon jusqu'à ce que lui-même il l'eût apprise.

Telle fut la première leçon, et ainsi des autres. Au bout de six semaines, le petit roi, congédiant l'élève de maître Jean Gautier, daigna lui dire :

— Je suis content de nos progrès.

C'était justice que de parler pour deux; car, grâce au bonhomme, qui ne s'en doutait guère, l'examinateur avait enfin appris l'alphabet. Le mois suivant, continuant la même méthode, l'un et l'autre épelaient sans hésitation, et à la fin du troisième mois d'enseignement transmis sous apparence d'examen, tous deux savaient lire couramment.

Le jour où l'examinateur jugea que l'écolier lui en avait assez appris, il lui dit :

— Apporte demain tes deux livres au château : l'un sera pour le roi, à qui tu le donneras toi-même; moi, je t'achèterai l'autre. J'ai bien droit à la préférence sur le premier président du Parlement de Paris.

— Vraiment oui, riposta le vieux écolier; sans vous, je ne saurais pas lire.

Les leçons n'avaient eu pour confident que le serviteur favori chargé d'introduire l'élève de Jean Gautier chez son maître : aussi, le lendemain, quand, sur l'ordre du jeune souverain, alors entouré de familiers de sa cour, on introduisit dans la chambre royale le bonhomme qui venait, au nom du seigneur abbé, faire hommage d'un livre au roi de France, il y eut, pour tous les assistants, divers motifs de surprise : d'abord, le choix du messager, contre lequel on ne se retint de murmurer que parce qu'un regard du petit roi fit aussitôt taire les murmures. Quant à celui qui les avait provoqués, il ne les soupçonna même pas. Mis en présence du roi, il reconnut son sévère examinateur : le saisissement, plus que le respect, le fit tomber à genoux; la parole lui manqua, et le livre fût aussi tombé de ses mains tremblantes si le petit roi ne s'était hâté de l'en débarrasser. Mais pendant que le bonhomme restait accablé sous le coup de la stupéfaction, notre petit roi avait ouvert le livre; tournant successivement les feuillets, il lisait à haute voix çà et là un passage. Émerveillés de le voir si savant, les courtisans auraient volontiers laissé éclater leur admiration, s'il n'eût pas été inconvenant, même en ce temps-là, de crier : « Miracle! le roi de France sait lire! »

La chronique ne dit pas quels étaient les titres de ces deux volumes, destinés l'un au roi, l'autre à un savant magistrat, amateur de livres qu'il était dangereux de produire à la cour. On sait seulement qu'une estampe de celui que le roi ne pouvait voir sans se croire offensé montrait un âne couvert d'un riche manteau, le dos chargé d'un monceau d'or monnayé, et que la Fortune portait le plus haut possible à bras tendus. Une légende, placée au bas de l'estampe, disait : « Plus haut la Fortune élève un âne, plus tôt elle le laisse tomber. »

LA MAREILI DES FRAISES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 109, 118, 125, 134.

Un jour que sa récolte avait été abondante, Mareili s'assit à l'ombre, la conscience satisfaite, et cette fois elle ne se défendit pas du sommeil. Bientôt elle rêva : elle sentait que des anges étaient là, mais elle ne les voyait pas, elle

ne les entendait pas... Elle eût voulu les suivre, mais ses membres étaient comme enchaînés. Soudain elle entendit une voix qui semblait céleste; elle se leva : devant elle était un ange qui se penchait vers son visage. Ce n'était ni son petit frère, ni sa petite sœur; l'ange, beaucoup plus grand, beaucoup plus beau, avait des yeux et des cheveux noirs, des vêtements blancs : il parla à l'enfant avec douceur et avec grâce; mais l'enfant, effrayée, comprenait à peine ce qu'on lui disait. Pourtant le visage plein de tendresse et les yeux rayonnants de l'être surnaturel finirent par rassurer Mareili, et à cette question : « Chère petite, veux-tu me donner de tes fraises? » elle s'inclina, et offrit à l'ange les plus beaux fruits de sa corbeille. L'ange baisa au front Mareili et lui donna une pièce d'argent tout étincelante, puis il disparut sous les arbres, après avoir fait un signe d'adieu : ses yeux semblaient deux étoiles brillantes. Mareili était bien sûre maintenant d'avoir vu un ange...

La mère entendit avec un extrême étonnement le récit de Mareili; la pauvre petite avait grand'peine à se tirer de ses explications : ses paroles volaient en désordre, comme les fleurs d'un cerisier à travers lequel le vent a soufflé. Enfin la mère déclara que c'était un rêve, et rien de plus. Mareili montra alors la pièce d'argent, et la mère, interdite d'abord, assura que les anges ne devaient pas avoir d'argent, au moins d'après ce qu'elle croyait; et elle ajouta que ces beaux vêtements blancs indiquaient une personne distinguée, quelque demoiselle des châteaux des environs, car celles-ci avaient de belles robes et des pièces d'argent. Mais tous les voisins se rangeaient à l'opinion de Mareili. Comment une demoiselle de haut rang serait-elle venue jusqu'à Tschageneigraben?... Cela était bien plus compréhensible de la part d'un ange, disaient-ils tous.

Mareili tomba malade : elle n'avait pas demandé à l'ange des nouvelles de son petit frère, de sa petite sœur qui étaient au ciel; elle n'avait pas donné de commissions pour eux... Sa seule consolation était de voir revenir cet ange; mais l'ange ne revint pas. En vain, lorsque Mareili fut guérie, alla-t-elle s'asseoir à la place où elle l'avait vue. Le sommeil revint, les rêves revinrent aussi; mais la voix de l'ange ne réveilla plus Mareili. La croyance en l'apparition en devint d'autant plus profonde; car si ce n'eût pas été un ange, on serait revenu, disait-elle. Plus cette idée se fortifiait dans l'esprit de Mareili, plus le chagrin de sa mère augmentait. Cet ange ne signifiait-il pas la mort qui lui prendrait son troisième enfant! L'hiver imposa de grandes souffrances à la pauvre mère, mais, grâce à Dieu, ce ne fut pas la mort, ni même la maladie; et quand le printemps reparut, Mareili était plus fraîche que les fraises des bois.

La mère et la fille vécurent quelques années dans la douce uniformité d'une vie bénie de Dieu. Elles ne gagnaient pas beaucoup, il est vrai, des biens de ce monde, mais leur gain suffisait à leur bonheur : que peut-on demander de plus? Les seuls changements opérés en elles par le temps furent que Mareili devint chaque année plus grande, plus forte, et sa mère plus vieille et plus faible. Les rhumatismes l'éprouvaient, la marche lui était pénible. Mareili se trouva forcée d'aller vendre sa récolte toute seule, au milieu de tout le monde. Elle eut bien de la peine à s'y accoutumer. Les grandes rues si bruyantes lui causaient tant de crainte et d'ennui! Mais elle ne le laissa pas voir à sa mère, pour ne pas l'obliger à excéder ses forces.

L'apparition de Mareili excita l'étonnement et la joie de tous. Elle avait en elle quelque chose de particulier, on pourrait même dire de distingué, bien qu'elle marchât pieds nus. Elle parlait peu, mais toujours fort poliment; ne faisait jamais marchander, ne restait nulle part plus longtemps qu'elle ne devait rester, et si un monsieur, surtout un jeune homme, voulait lui dire un mot, elle se sauvait comme un daim poursuivi par les chasseurs.

Mareili était d'ailleurs rarement trompée par ses sympathies ou ses antipathies, qui l'aidaient à découvrir des choses qui restent cachées pour bien des gens : elle comprenait qu'à certains seuils souffle un esprit différent de celui de la porte voisine, et elle sentait cela comme on sent d'où vient le vent. « Là, se disait-elle, habite un avare; là, un homme généreux; là, on doit vivre heureux, tandis que dans cette autre maison n'habitent que des êtres vulgaires et grossiers. » Elle devinait tout cela d'après la manière dont on la faisait entrer, dont on la saluait plus ou moins cordialement. Si les enfants accouraient joyeux, appelaient leurs parents, levant avec admiration leurs petites mains devant ces belles fraises et priant la petite marchande de revenir bientôt, Mareili se disait : « De bonnes gens habitent ici. » Si on fouillait brusquement ses petits paniers, bouleversant et flétrissant les fruits qu'elle n'osait plus montrer à qui que ce soit, le cœur de Mareili saignait, et elle fuyait pour toujours ce seuil qui lui semblait habité par les mauvais esprits.

Mareili rapportait à sa mère des nouvelles du monde extérieur : c'était un aliment nécessaire à la vie de la bonne femme; mais ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était de savoir quels étaient ceux qui pensaient encore à la vieille marchande de fraises. Nous n'aimons pas à être oubliés de notre vivant; nous désirons vivre vieux, et lorsque enfin il faut mourir, nous voudrions être sûrs que notre souvenir survivra à notre mort. Il n'est peut-être pas sur la terre un mendiant qui ne se demande : « Que dirait-on si on ne me voyait plus? On pensera encore plus d'une fois à moi! » Hélas! si les hommes pouvaient voir par une petite fenêtre du ciel ce qui se passe trois semaines après leur mort dans les maisons et dans les cœurs qu'ils ont laissés ici-bas, ils seraient bien tristes même dans leur céleste séjour; et s'ils redescendaient sur la terre pour y habiter de nouveau, ils causeraient souvent aux cœurs affligés par leur mort une affliction plus grande encore par leur résurrection.

La pauvre veuve rassembla toutes ses forces pour se traîner un peu dans le monde, afin de s'assurer en personne si on l'aimait encore et si on ne l'avait pas oubliée depuis longtemps; lorsqu'elle pouvait attraper une syllabe qui lui fît croire qu'on l'aimait autant que Mareili, elle en était on ne peut plus heureuse. Mareili accordait volontiers cette joie à sa mère, car il n'y avait pas dans son cœur le moindre soupçon de jalousie. Ne trouvait-elle pas en elle-même ses joies particulières et intérieures, sa vie cachée pleine de rêves?

L'étrange enfant aimait cette existence dans le monde invisible qui se cache de l'autre côté de notre soleil, et où depuis des milliers d'années les savants tâchent de pénétrer avec des flambeaux, des perches et des pioches; mais c'est en vain qu'ils travaillent dans les ténèbres, afin de conquérir ce royaume inconnu; ils ne rapportent rien au bout de leurs pioches : alors ils se découragent, ils exposent dans des discours leurs recherches, et démontrent clairement au monde visible que le monde invisible n'existe pas, puisque, s'il existait, ils en auraient découvert quelque chose. Ils n'ont rien vu, *ergo* ce monde n'existe pas. Et pourtant, Dieu en soit loué! il existe bien des choses que les savants de cette terre, qui ne croient qu'à la science, n'ont jamais trouvées, ne trouveront jamais, et qu'en dépit de toutes leurs études ils ne comprendront pas davantage; car l'intelligence de ces choses est un don divin accordé à des cœurs simples d'enfants, et aucun chimiste avec ses alambics les plus subtils n'a pu encore les analyser.

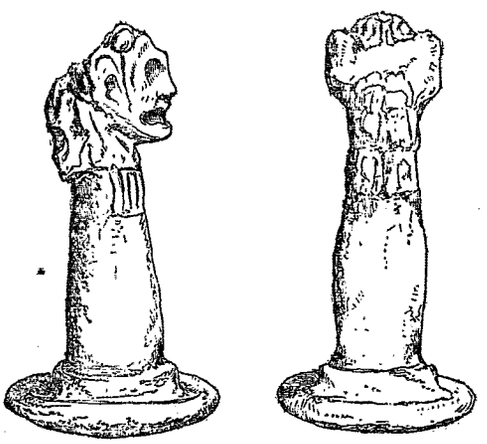
Un jour que la vente des fraises avait été infructueuse dans les maisons où on les lui achetait habituellement, mais où on ne put la recevoir parce qu'on était malade, Mareili poussa ses courses plus loin, et, d'après le conseil d'une vieille femme, elle tâcha de gagner un château où on lui faisait espérer que ses belles fraises seraient achetées.

La suite à la prochaine livraison.

LES DIVINITÉS DE SAINT-DOMINGUE
ET DE L'ILE DE CUBA.

Ces deux petites idoles, d'un aspect vraiment hideux, sont cependant la représentation de dieux qu'on honorait d'un culte respectueux à Cuba et à l'île de Saint-Domingue. Ce sont bien les tristes effigies de cet olympe sauvage où dominait le dieu *Hurrakan*, le dieu des tempêtes. A une époque que l'histoire ne peut plus fixer, les deux grandes îles, sœurs par leur voisinage, différentes en civilisation, s'étaient vues envahies par des hordes barbares d'anthropophages qu'on nommait *Caniba* ou *Caraïbes;* mais, primitivement, leurs habitants avaient été libres, et le culte qu'ils professaient rappelait la religion des peuples policés du Yucatan. Il y avait eu fusion des peuples vaincus avec les peuples vainqueurs, et toutefois chacun d'entre eux avait conservé ses dieux et ses coutumes. Anacaona, *la Fleur d'or,* dont la domination s'étendait sur la plus belle portion de Saint-Domingue, avait bien pu épouser le farouche Caonabo; cette union étrange n'empêchait point qu'elle ne fût infiniment supérieure à son terrible époux.

Si le P. Boyle, ce missionnaire primitif des régions américaines, qui fut contemporain du grand Colomb, avait été tant soit peu archéologue, la question mythologique dont nous nous occupons ici ne serait pas aujourd'hui si



Anciennes idoles de l'île de Cuba (1).

obscure; mais pour retrouver la tradition religieuse de ces insulaires, qu'on a nommés les *Igneris*, on ne peut qu'avoir recours à Oviedo, dont le témoignage, on le sait, est bien sommaire. Le culte de Jochaïma et du dieu Hurrakan nous est, en un mot, à peu près inconnu (2).

Lorsqu'on examine attentivement sous quelle loi religieuse ont vécu deux peuples comme les Caraïbes et les Igneris, il faut faire une différence immense entre celui qui a choisi ses fétiches dans la forêt, et celui bien autrement avancé qui a taillé ses dieux dans la pierre. Toutes grossières qu'elles sont, ces effigies des dieux de Cuba offrent la preuve d'un progrès. Notre civilisation à nous a heurté celle-ci d'un coup trop rude (nous nous servons ici d'un mot de Chateaubriand) pour qu'on puisse saisir les vestiges de ce que fut jadis ce grand peuple insulaire.

Ces laides petites idoles appartiennent-elles à la classe des dieux tutélaires, qu'on appelait les *zamès*, les *cemes* ou les *zémis?* C'est ce que nous ne pouvons nullement savoir. Elles n'ont, dans tous les cas, aucune analogie avec ce que le voyageur Descourtils nous a conservé en ce genre (1).

Les temples des Igneris ou des autres peuples à demi civilisés des îles, dont les noms nous restent inconnus, étaient presque tous souterrains, et les vestiges de ces *adoratories*, comme disaient les Espagnols, n'ont pas complétement disparu. L'un d'eux était encore naguère célèbre à Saint-Domingue (2); on le nommait la grotte à Minguet. Le consul du roi de Bavière dans l'Amérique centrale, M. Tito Visino, dont nous avons eu déjà l'occasion de mentionner les travaux, en a visité plusieurs. Les parois bien frustes de ces temples sont couvertes d'ornementations en creux, et parfois en relief, dont l'interprétation ne tardera peut-être point à jeter quelque lumière sur l'histoire ou la religion des anciens habitants de l'île.

(1) André Poey et Wallon, *Antiquités de Cuba.*

(2) M. l'abbé Brasseur de Bourbourg a retrouvé celui du dieu Hurrakan, du Typhon si on le préfère, sur le continent, parmi les nations yucatèques.

TEMPÉRATURE DU CORPS HUMAIN.

La température du corps humain est de 37 degrés environ sous tous les climats et quelle que soit l'alimentation.

LES DÉMONSTRATEURS.

Voy. t. XXXIV, 1866, p. 375.

La Convention nationale rendit, le 9 vendémiaire an 3, un décret portant :

1° Qu'un dépôt public de machines modèles, outils, dessins, descriptions et livres dans tous les genres d'arts et métiers, serait établi à Paris, dans les bâtiments appartenant à l'État.

2° Que des démonstrateurs chargés d'expliquer les principes de construction et l'emploi des machines, outils, etc., seraient attachés à ce dépôt, qui prendrait le nom de *Conservatoire des arts et métiers.*

3° Qu'un dessinateur serait adjoint aux démonstrateurs.

Le Conservatoire, organisé suivant le décret de l'an 3, fut installé, en l'an 7, dans l'abbaye Saint-Martin.

Les premiers démonstrateurs furent B. Leroy, Conté, Molard, et le dessinateur Beuvelot. Conté, désigné plus tard pour l'expédition d'Égypte, fut remplacé par Grégoire. Leroy fut remplacé à son tour par Montgolfier, et à partir de ce moment l'enseignement fut donné régulièrement dans les galeries du prieuré, dont l'église servit aux expériences et aux démonstrations concernant les machines de grande dimension.

Il y avait aussi des démonstrateurs au Muséum d'histoire naturelle.

(1) Voy. les *Voyages d'un naturaliste*, et les *Voyageurs anciens et modernes* (t. III, Voyages de Colomb).

(2) Voy. Moreau de Saint-Méry, *Colonie de Saint-Domingue;* New-York, 2 vol. in-4°. — Une bonne fortune inattendue nous a fait découvrir l'origine bizarre d'un nom oublié aujourd'hui, mais dont la célébrité n'était pas encore éteinte au siècle dernier. Minguet ou Mingret, qui a donné son nom à la fameuse grotte aux Zamès, était un médecin établi à Saint-Domingue, habile botaniste, que ses excursions dans l'île avaient conduit dans le temple souterrain décrit par Moreau de Saint-Méry. Quelques-uns de ses ouvrages manuscrits sont à la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Son Essai sur la culture du cacaoyer porte la date de 1717.

CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

Voy. p. 117.

LA CORPORATION DES TAILLEURS. — BOULAY, TAILLEUR DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.



Maître Boulay, tailleur au dix-septième siècle. — Dessin de Bocourt, d'après *le Tailleur sincère*.

La corporation des maîtres marchands tailleurs d'habits, c'est ainsi qu'on les appelait en style officiel, était une des plus anciennes de Paris. A côté d'elle, non moins vénérable par son antiquité, vivait assez prospère la corporation des maîtres marchands pourpointiers, c'est-à-dire marchands de pourpoints. Ainsi, l'artisan qui faisait l'habit et celui qui faisait le pourpoint appartenaient à deux communautés distinctes, entendez rivales.

On connaît la différence de l'habit et du pourpoint. L'habit était le vêtement extérieur qui couvrait le buste et descendait au-dessous de la ceinture, plus ou moins bas, selon la condition de la personne. Le pourpoint s'arrêtait à la ceinture; c'était une espèce de veste, qui parfois n'avait pas de manches.

Furetière, à l'article du Pourpoint, dit que les tailleurs et pourpointiers se réunirent en vue de faire cesser les différends perpétuels qu'ils avaient ensemble, les pourpointiers prétendant que les tailleurs, qui n'étaient pas marchands, n'avaient pas droit de faire des fournitures, c'est-à-dire de vendre des étoffes pour les habits qu'on leur commandait. Les tailleurs d'habits et les pourpointiers, en effet, se réunirent, l'an 1655, en une seule communauté, à qui on donna de nouveaux statuts. Il fut établi par ces statuts que l'inspection et la surveillance des travaux du métier seraient exercées un jour par semaine par quatre gardes jurés élus pour deux ans; que chaque maître n'aurait à la fois qu'un apprenti, qui pourrait être reçu compagnon après trois ans d'apprentissage, et maître après trois autres années et l'exécution d'un chef-d'œuvre. Toutefois, on convint qu'il ne serait jamais reçu que dix maîtres par an.

Les statuts confirmaient aux marchands d'habits et pourpointiers le droit de faire habit neuf ou de façon neuve, à l'exclusion de tous autres ouvriers. C'était très-bien en paroles; mais il n'était pas toujours commode en fait de prouver à un fripier qu'un vieil habit retapé est neuf par la façon, alors surtout que le fripier avait intérêt à ne pas se convaincre. Aussi les tailleurs eurent-ils avec les fripiers, sur la différence de l'habit neuf au vieil habit, des procès qui, dans l'histoire des corporations, sont restés célèbres par leur durée.

Boulay, dont nous donnons ici le portrait, était un des membres les plus importants de la corporation des tailleurs au dix-septième siècle. Son importance, du reste, est peinte sur sa figure. A son front carré, aux plis de ses sourcils, à sa tête un peu penchée, comme celle d'un homme qui regarde de haut en bas, on le prendrait pour un docteur de Sorbonne. Maître Boulay n'a peut-être ja-

mais fait de thèse; mais il a fait un in-folio, s'il vous plaît, et qui est intitulé : *le Tailleur sincère*. La figure que nous avons reproduite est tirée de son livre, dont elle formait le frontispice. Elle est encadrée (sur la gravure qu'on trouve aux estampes de la Bibliothèque impériale) dans une bordure ovale avec cet exergue : *L'homme qui vit en espérance peut travailler en assurance; en Dieu, Benoist Boulay a mis sa confiance.* Au-dessous du portrait, on lit le quatrain suivant :

Levons-nous du matin et passons la journée
Dans l'honneste exercice où l'âme est destinée,
Et, consacrant à Dieu l'ouvrage de nos mains,
Sur ses divines loys réglons tous nos desseins.

Un tailleur qui ferait un livre aujourd'hui, ne l'ornerait certainement pas d'un pareil quatrain. Nous entendons autrement la réclame. On peut être d'avis, cependant, que de bonnes maximes ne sont déplacées nulle part.

Il est regrettable que nous n'ayons pas pu trouver le livre de Boulay. Il nous aurait sans doute, vu la date de sa publication (1671), renseigné minutieusement sur le changement qui eut lieu dans l'habillement des hommes vers 1670, ainsi que sur les us et coutumes des tailleurs, sur le prix des étoffes et des façons, etc. (1).

Molière a introduit dans ses pièces, notamment dans *le Bourgeois gentilhomme*, des artisans de divers métiers, en donnant à tous ce trait commun, que chacun apporte dans l'exercice de sa profession un sérieux et une importance qui semblent exagérés. Sans doute, ce trait de nature humaine est vrai encore de nos jours; mais on peut croire qu'il était plus accusé au dix-septième siècle que dans le nôtre. En regardant la figure de Boulay, on se rappelle involontairement celle du tailleur de M. Jourdain, qui est exactement du même temps : « J'ai chez moi, dit le Boulay de Molière, un garçon qui, pour monter un rhingrave, est le plus grand génie du monde, et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps. » Voilà des propos qui s'assortiraient très-bien avec la physionomie de notre homme.

Au reste, la scène à laquelle nous empruntons ce passage contient des renseignements qui méritent qu'on les regarde de près. Molière, en grand peintre qu'il est, retrace son époque jusque dans certains détails réels, qui échappent à une lecture rapide, et qu'on est bien étonné de trouver ensuite quand on relit avec attention. Ainsi, M. Jourdain dit à son tailleur : « Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a deux mailles de rompues. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement. » Et le tailleur à son tour demande : « La perruque et la plume sont-elles comme il faut? »

Est-ce que les tailleurs faisaient des souliers, des bas, des chapeaux? Non, ils les fournissaient seulement à leurs pratiques, après les avoir achetés chez les marchands spéciaux. Ils entreprenaient la toilette complète; et les gens qui tenaient à avoir bon air se laissaient habiller de la tête aux pieds par leur tailleur. C'était le seul moyen que toutes les pièces du vêtement fussent parfaitement assorties; ce qui passait, sous Louis XIV, pour le point essentiel aux yeux des élégants.

LA MAREILI DES FRAISES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 109, 118, 125, 134, 142.

Mareili ne s'était jamais trouvée aussi loin de sa maison à une heure aussi avancée. La nuit allait venir. Jamais elle n'avait ressenti une telle inquiétude. « A la grâce de Dieu! se dit-elle. On prétend qu'il n'y a plus qu'un quart d'heure d'ici au château. Le quart d'heure fut long. Mareili se traînait péniblement. Enfin elle reconnut, à des allées d'arbres bien alignés, que le château devait être proche. Elle s'avança toute craintive, et cette crainte augmentait à chaque pas. Le lieu était solitaire; le sable criait sous ses pieds avec un son étrange; le souffle du vent avait quelque chose de solennel dans ces grands arbres. Il semblait à Mareili qu'elle errait dans un de ces palais enchantés dont lui avait parlé sa mère, où tous ceux qui essayent de pénétrer sont métamorphosés en colonnes de pierre, en plantes ou en fontaines. Elle marchait à pas légers, légers comme lorsqu'elle passait le matin dans la chambre de sa mère sans vouloir l'éveiller.

Tout à coup elle voit son ange, son ange de la forêt, debout devant elle! il était beau et vêtu de blanc comme la fée d'un palais merveilleux. Mareili restait les yeux grands ouverts et comme pétrifiée. L'ange s'aperçut de l'étonnement de la jeune fille, la regarda attentivement avec son beau regard profond, et s'écria :

— Eh quoi! mon petit ange des fraises de la forêt! Est-ce toi? parle, mon enfant, parle donc; serais-tu muette? Oh! non, n'est-ce pas? Tu peux parler?

Et la puissance que possédait l'ange dans ses yeux délia le lien qui enchaînait la voix de Mareili. Elle répondit :

— Grâce à Dieu, je ne suis pas muette.

Il est bien rare que deux anges se soient rencontrés sur la terre, aient longtemps pensé l'un à l'autre et se retrouvent encore en ce bas monde. Un de ces anges était la noble demoiselle du château; l'autre, la Mareili des Fraises. Mareili était bien émue, ses yeux brillaient d'un humide éclat; mais elle se réjouissait en silence d'avoir retrouvé son apparition, tandis que la joie de la noble demoiselle était bien plus expansive : elle appela tout son monde, et raconta qu'elle venait de retrouver son petit ange des fraises dont elle avait si souvent parlé et qu'elle s'était tant repentie d'avoir quitté si vite autrefois. Mareili dut répondre aux questions nombreuses qu'on lui adressait : D'où venait-elle? Qui était-elle? Elle venait de Tschageneigraben et on ne la nommait que la *Mareili des Fraises*. Ce fut alors une nouvelle joie dans le château; car tout le monde avait entendu parler de la jeune marchande de fraises, mais on ne savait pas que le petit ange de la forêt et elle fussent une même personne.

Si Mareili fut hospitalièrement traitée, cela va sans dire; la jeune châtelaine s'affligea de ne pouvoir la décider à passer la nuit au château, mais une bonne fille ne pouvait donner une telle inquiétude à sa mère. On fit promettre à Mareili de revenir bientôt; au moment du départ, elle jeta un regard plein de tendre tristesse sur la jeune demoiselle, comme si elle craignait qu'une fois évanouie cette charmante apparition ne revînt plus.

Mareili rentra si rapidement chez sa mère qu'il semblait que le contentement lui eût fait pousser des ailes. Elle avait bien éprouvé un instant de chagrin à la pensée que son ange ne fût pas un ange des cieux; mais la jeune demoiselle du château était si ravissante que Mareili se trouva bien vite heureuse d'avoir sur la terre un ange visible. Sa mère fut très-étonnée lorsque Mareili lui conta tout ce qui s'était passé ce jour-là et comment elle avait retrouvé l'ange de la forêt, qui devait être quelque demoiselle d'un rang distingué.

— N'avais-je pas raison en te le disant tout d'abord? s'écria la mère; mais je ne le disais plus pour ne pas te contrarier.

Et la certitude d'avoir eu raison faisait, certes, à la mère plus de plaisir encore que la réapparition de l'ange.

(1) Voy. t. XXVII, 1859, p. 42 (Histoire du costume en France).

Mareili laissa à sa mère cette satisfaction, comme sa mère lui avait laissé sa croyance à l'apparition; et là où chacun laisse à l'autre sa joie, là on vit heureux et en paix.

Naturellement une existence nouvelle s'ouvrit pour Mareili. Tous ses entretiens avec sa mère roulaient sur le même sujet. Mareili mettait de côté les plus belles fraises pour les porter au château, où elle allait deux fois par semaine; c'étaient là ses jours de fête : elle s'habillait avec plus de soin que de coutume, se mettait en route de meilleure heure, comme les jours solennels où l'on se rend à l'église. Elle voyait presque toutes les fois la jeune demoiselle, dont le beau regard la pénétrait jusqu'au fond de l'âme et la remplissait de joie et de sérénité. La demoiselle éprouvait, de son côté, grand plaisir à voir la petite marchande de fraises, et se montrait sympathique et bienveillante pour elle; mais à travers sa bonne grâce on sentait l'inégalité des conditions.

Mareili comprenait cette distance et s'en affligeait, mais par affection seulement et sans chercher à en approfondir les causes. La jeune fille du château était toujours pour elle quelque chose de céleste. Si l'expression de ce charmant visage s'assombrissait parfois, Mareili se disait que puisque le bon Dieu lui-même est content ou mécontent, suivant la conduite des hommes, il en devait être ainsi de son ange, et elle s'appliquait à deviner ce qui pouvait plaire à sa jeune protectrice.

— Quand reviendras-tu? demanda un jour la demoiselle, qui avait été plus amicale que jamais.

— Je ne reviendrai plus, répondit Mareili (et des larmes tombaient goutte à goutte de ses beaux yeux); c'étaient les dernières fraises aujourd'hui!

— Mais que deviendrai-je, s'écria tristement la noble demoiselle, si ma petite Mareili des Fraises ne revient pas? Ne pleure pas ainsi, mon enfant. Est-ce que tu n'as pas d'autres moyens de gagner ta vie? Avez-vous donc dépensé tout votre argent et ne vous reste-t-il rien pour cet hiver?

— Ce n'est pas pour cela que je pleure, répondit Mareili en sanglotant, mais c'est que je trouverai le temps si long!...

— Chère enfant, reprit la demoiselle, il faut se résigner en ce monde à tout ce que Dieu veut. Ce sera sans doute bon pour toi de t'habituer à rester à la maison : c'est moins amusant que de courir dans les rues; mais cette vie au dehors rend le caractère trop léger, on devient incapable de s'occuper paisiblement; puis cela ne finit pas toujours bien.

Il arrivait en cette circonstance à la jeune demoiselle ce qui arrive souvent à bien des prédicateurs, dont, avec les meilleures intentions du monde, les sermons ne tombent pas toujours juste. Mareili eut le cœur bien gros de ce qu'on pût croire qu'elle regrettait ces courses dans les rues; mais elle n'osa rien dire, et pour toute réponse ses larmes coulèrent plus fort.

— Console-toi, ma chère enfant, reprit la demoiselle; sois bien studieuse cet hiver. Le temps passe vite; un autre été sera bientôt là : tu retourneras vers tes fraises et vers leurs acheteurs; tu m'apporteras les premières, entends-tu, et ne me manque pas de parole.

Mareili regarda la jeune demoiselle avec une telle expression, que celle-ci mit sa main blanche sur la tête de la petite marchande de fraises et lui dit :

— Écoute, nous partons pour la ville dans six semaines; viens me voir encore une fois avant mon départ. Viens sans faute, n'est-ce pas?

Et comme Mareili ne répondait rien et ne faisait que la regarder, elle continua :

— Tu es une singulière enfant; il faut que tu apprennes à répondre plus convenablement. Mais, écoute, si tu ne viens pas, je ne t'achèterai plus de fraises.

La noble demoiselle était habituée à une tout autre manière d'agir de la part des inférieurs, qui ont généralement l'habitude d'exprimer par des paroles tout ce qu'ils pensent d'agréable et de flatteur.

— N'est-ce pas, tu viendras? dit une dernière fois la demoiselle en tendant la main à Mareili, qui balbutia à grand'peine un *oui* à travers ses sanglots.

— Quelle singulière petite fille! dit, en la voyant partir et en la suivant des yeux, la jeune demoiselle.

Mareili fut exacte au rendez-vous donné. L'espace de temps intermédiaire lui avait semblé un désert sans arbres, une nuit sans étoiles. Elle revint du château chargée de présents et de bons vêtements d'hiver pour elle et sa mère. La générosité était une vertu de famille dans cette maison, où on donnait beaucoup et avec grâce, et où l'on comprenait que *donner* est bien plus doux que *recevoir*. Mareili remercia beaucoup, pleura encore davantage, et sa protectrice la regarda encore attentivement, et dit de nouveau en la voyant s'éloigner : « Quelle singulière petite fille! »

Ces relations amicales se renouèrent l'été suivant et ne perdirent rien de leur caractère de profonde tendresse, au moins de la part de Mareili. La jeune demoiselle restait toujours son ange, son apparition de la forêt; la petite vendeuse de fraises inspirait aussi une bienveillante sympathie à la noble jeune fille, non-seulement à cause du commencement romanesque de leur connaissance, mais par ce je ne sais quoi qui dès l'abord l'avait intéressée chez cette bizarre enfant, qui ne savait pas la remercier par de belles paroles flatteuses, mais qui aimait véritablement la personne qui lui versait les bienfaits. On exige de la reconnaissance des inférieurs, mais on ne songe même pas à leur demander de l'affection, car on n'admet pas la possibilité d'une union de sentiments entre les cœurs lorsque les rangs sont si disproportionnés.

Quant à la demoiselle du château, elle éprouvait un réel attachement pour Mareili, dont le caractère à la fois aimant et un peu mystérieux l'intéressait et l'attirait. L'embarras de Mareili se perdit peu à peu devant la bienveillance de sa jeune protectrice; bientôt elle osa répondre, parler d'elle-même, raconter les petits événements de sa vie; bientôt aussi on découvrit au château combien Mareili et sa mère s'entendaient aux travaux d'aiguille. C'était là une vraie trouvaille. A partir de ce moment, on ne manqua jamais d'ouvrage dans le pauvre intérieur. Si seulement la mère ne se fût pas affaiblie de jour en jour!... Mais la pauvre femme souffrait; on eut beau la faire soigner par le médecin, son état devint de jour en jour plus grave. Si elle n'avait pas trouvé des voisins obligeants, il eût été impossible à Mareili de s'éloigner de la maison, et elle aurait dû renoncer à ce petit commerce des fraises auquel elle s'était vouée si complétement.

— Que penses-tu faire si tu perdais ta mère? lui avait souvent demandé la demoiselle du château.

— Je n'ose pas y songer, avait répondu Mareili. Si cela arrivait, j'aimerais encore mieux rester à Tschageneigraben et faire comme autrefois. Que puis-je espérer de plus?

— Cela ne se pourrait pas, répliqua la demoiselle.

Et Mareili, tout en ne comprenant pas pourquoi cela ne pouvait être, n'osait contredire en rien sa protectrice.

Ce dont on avait parlé si souvent, ce qu'on ne voulait pas croire possible, arriva pourtant : la mère de Mareili mourut. C'était en hiver : les habitants du château se trouvaient à la ville; Mareili restait seule; elle avait alors dix-huit ans. Malgré toutes les fatigues, toutes les peines que lui avait causées la maladie de sa mère, elle regrettait de

n'avoir plus à lui prodiguer ses soins fatigants (car l'affection rend tout facile), et sa pauvre mère lui manquait à chaque instant... Sa seule consolation était sa jeune protectrice; mais celle-ci ne revenait pas encore.

Quand Mareili se sentit complétement seule dans sa pauvre maison, son cœur faillit se briser; elle éprouvait ce qu'éprouve un enfant perdu dans la forêt. Mareili ne restait pas dans la misère: elle possédait un petit mobilier qu'on ne se fût pas attendu à trouver dans cette cabane; elle avait encore en réserve quelques pièces d'argent. Ses voisins s'étaient montrés bons pour elle et fidèles dans les jours d'épreuve; mais cet isolement dans lequel la laissait la mort de sa mère la remplissait d'une tristesse et d'un effroi tels, qu'elle sentait qu'à la longue elle n'y pourrait résister. Puis elle remarqua bientôt que chacun spéculait sur elle de différentes façons. C'est curieux : lorsqu'une personne meurt, il semble que chacun doive en hériter un peu, ne fût-ce que comme souvenir. Chacun est bien aise d'augmenter sa situation avec ce qui est laissé soit en argent, soit en personnes. C'est ainsi que les uns offraient de prendre Mareili dans leur maison : elle travaillerait pour eux, vendrait à leur profit ses fraises; d'autres demandaient à demeurer avec elle, à faire ménage commun; d'autres voulaient l'épouser. Tous semblaient vouloir faire pour le mieux et n'avoir en vue que le bonheur de Mareili; tous mettaient le plus grand zèle à l'en convaincre; et la pauvre Mareili se sentait de jour en jour plus triste dans sa maison, et attendait à grand'peine le retour de sa protectrice.

— Et maintenant, que comptes-tu faire? lui demanda celle-ci lorsqu'elles se revirent.

Mareili avoua que, bien qu'il lui en coûtât beaucoup de s'éloigner de l'endroit où elle avait vécu avec sa mère, elle ne pouvait plus rester ainsi seule; mais où irait-elle? elle n'en savait rien. S'en aller loin, bien loin, lui serrait le cœur.

— Eh bien, sais-tu? dit la jeune demoiselle, reste avec moi. — Il semble que cela doive être... Cela sera. — Ma femme de chambre Gattüng ne peut plus continuer son service; elle s'affaiblit et parle depuis longtemps de se retirer; aujourd'hui elle m'a priée sérieusement de chercher quelqu'un pour la remplacer, et justement te voilà!

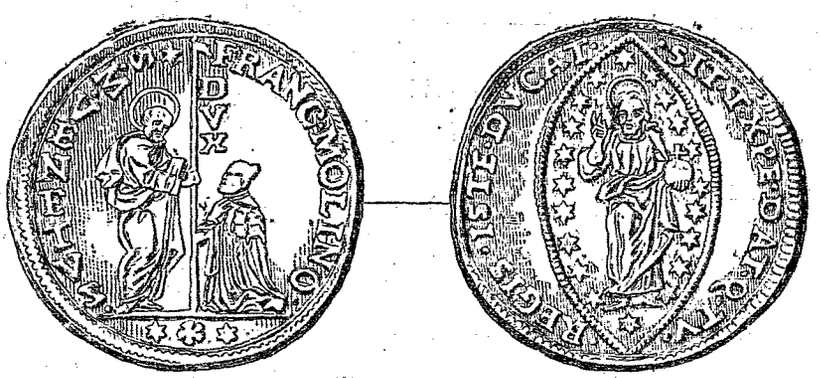
La suite à la prochaine livraison.

CHOIX DE MÉDAILLES.

Voy. p. 8, 48, 96.

Pièce d'or de dix ducats ou sequins, au type célèbre vénitien frappé sous le doge François Molino, qui régna de 1646 à 1655.

Saint Marc, patron de Venise, remet la bannière, signe



Ancienne monnaie vénitienne en or. — Exemplaire du Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

d'investiture, au doge agenouillé. Les noms du saint et du doge sont écrits en légende.

Au revers, Jésus-Christ bénissant, et la légende des plus anciens ducats : SIT. T. (tibi) XPE. (Christe) DAT. (datus) Q. (quia) TV. REGIS. ISTE. DVCAT. (ducatus). C'est un vers hexamètre léonin, avec rime à la césure et à la fin. Nous le traduisons :

Que ce ducat, ô Christ, te soit consacré, parce que c'est toi qui gouvernes.

STATISTIQUE DE LA POPULATION EN FRANCE.

		Accroissement décennal.
1821.....	30 461 875	
1831.....	32 569 223.....	2 107 348
1841.....	34 230 178.....	1 660 955
1851.....	35 783 170.....	1 552 992
1861.....	36 807 761.....	1 024 591

Le progrès décennal faiblit, comme on voit, de période en période : dans la dernière, il a dépassé à peine cent mille âmes par an; les années 1853 et 1854 ont même été marquées par un excédant des décès sur les naissances, phénomène inouï dans notre histoire.

Une telle stagnation serait inquiétante, en présence surtout de l'augmentation beaucoup plus prononcée des autres grandes nations, si une série nouvelle d'années (1860-1864) ne constatait le retour à une progression plus marquée.

Sur la proportion du dernier taux quinquennal d'accroissement (environ 200 000 par an), il faudrait près de deux cents ans pour doubler la population actuelle de la France, tandis que cinquante ans suffisent à la Grande-Bretagne, bien qu'elle répande des essaims d'émigrants dans le monde entier. (1)

LE GRAND CANAL, A VENISE.

C'est le matin; le soleil à l'orient se lève sur l'Adriatique, qui commence à dorer l'horizon de lueurs éclatantes. Mais du coin du Grand Canal, où se trouve la *fondaco dei Turchi*, le dôme de Saint-Marc et la tour carrée qui commande la *Piazzetta* apparaissent sombres encore. La fraîcheur de la nuit a laissé sur l'eau sa douce influence; des places d'ombre conservent leur charme de mystère; en

(1) *Notre pays*, par Jules Duval, directeur de l'*Économiste français*. Paris, 1867.

même temps, le milieu du Grand Canal miroite déjà splendidement; au loin, la lagune doit être bleue sous le ciel bleu : le moment est donc bien choisi pour s'embarquer en gondole et pour aller jeter un coup d'œil sur la *Ca*



Un coin du Grand Canal, à Venise. — Dessin de Stroobant.

d'oro, sur le palais Manfredi, ou sur les beautés moins prévues des petits canaux. Le gondolier pousse tranquillement la barque, l'eau résonne à peine, la gondole oscille insensiblement; cependant elle file rapide. Vous, sous le *felce* de drap noir, tout entier au merveilleux spectacle qui se déroule devant vous, regardez, ne perdez pas un coup d'œil; prenez seulement garde de ne pas trop passer dehors la tête, car les gondoles se croisent de bien près,

et leurs petites proues d'acier si élancées, si fringantes, si mignonnes, coupent comme des rasoirs.

LA MÉDICATION EN KABYLIE.

Chez tous les peuples musulmans, la croyance aux amulettes est générale. En Kabylie, la médication en usage dans beaucoup de tribus consiste à faire écrire sur un morceau de papier certains versets du Coran ou des sentences magiques, et à faire boire au malade l'eau dans laquelle on a lavé la formule toute-puissante. Si quelques personnes emploient des simples et des drogues comme médicaments, la plupart des montagnards aiment mieux recourir aux incantations des marabouts et aux momeries des matrones. On cite néanmoins, aux environs de Bougie, de Bordj-Bou-Aréridje et de Constantine, des talebs qui prennent le nom de médecins, bien qu'ils n'aient d'autre mérite que d'avoir conservé par tradition certaines recettes et des notions plus ou moins étendues sur la vertu des simples. Quant aux sages-femmes, ce sont tout simplement des matrones dont la science procède d'une habitude routinière.

Le Kabyle traite sa femme avec plus d'égards que l'Arabe; c'est-à-dire que, dans le cas de maladie, la femme kabyle trouve dans la coutume une protection efficace et la garantie de soins presque recherchés qui contrastent avec le sort des femmes arabes parmi les tribus vivant sous la tente. Ainsi, la femme kabyle est dispensée de tout travail pendant un mois ou quarante jours après l'enfantement. Tant que dure la période de convalescence, elle doit être nourrie abondamment et d'une manière délicate, c'est-à-dire avec de la viande et du froment; grand luxe pour une pauvre maison kabyle, où l'on ne consomme ordinairement que de la farine d'orge, des glands doux ou du sorgho!

Les affections respiratoires, qui sont assez peu nombreuses dans les pays de montagnes, sont traitées dans le Jurjura, ainsi que l'a démontré le docteur Vincent, par la fumée du benjoin projeté sur des charbons ardents, ou par celle qui résulte de la combustion des cônes du cèdre. Les indigènes attribuent une grande efficacité à cette pratique médicale.

Lorsqu'une personne se sent mal à l'aise, les règles de l'hygiène locale lui commandent de boire de l'huile d'olive ou d'avaler à jeun des graines de cresson alénois; mais il y a bien des gens qui croiraient commettre une *impiété* s'ils n'appliquaient pas sur une partie quelconque de leur corps un sachet contenant le nom de Dieu, maître de l'univers.

LA PRISE DE CONSTANTINOPLE.

Un moine de Balukli fait frire des poissons, et une voix d'en haut lui dit :

— Cesse ta cuisine, caloyer, car la ville va être prise par les Turcs.

— Quand ces poissons voleront, quand ils sortiront de la poêle en frétillant, alors seulement le Turc entrera.

Les poissons frétillent, les poissons s'envolent, et l'émir entre avec sa cavalerie. (1453.)

Poésie grecque moderne.

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Suite. — Voy. p. 29, 47, 70.

Les femmes sont mieux douées que les hommes pour mener à fin les œuvres de patience et de continuité : l'obligation de donner chaque jour les mêmes soins minutieux aux exigences du ménage les rend plus sédentaires et plus aptes à recueillir des observations régulières. Appliquez ces qualités à l'agriculture et à la science, Mesdames, et vous ferez des merveilles.

Il est peu de fermes où l'on ne puisse créer, avec le concours des ménagères de bonne volonté, des registres du plus grand intérêt, en y consignant les phénomènes journaliers que présenteront soit l'atmosphère, soit la végétation, soit le bétail. Or, c'est en réunissant un grand nombre de ces registres tenus en divers lieux que les savants pourront vérifier ou étendre les lois naturelles déjà connues; c'est en les méditant qu'ils pénétreront le mystère des lois encore inconnues.

Prenons, par exemple, la météorologie, qui de nos jours est devenue positive d'empirique qu'elle était, et qui est utile au cultivateur presque autant qu'au marin, si ce n'est davantage, pour sauver des récoltes menacées ou pour accomplir certains travaux agricoles. Le besoin de prévoir le temps est si vivement senti par les agriculteurs, qu'on les a vus acheter imperturbablement, pendant plus de deux cents ans, le célèbre Almanach de Matthieu Laensberg, de ce prophète grotesque, très-probablement inventé par un imprimeur liégeois, et dont le nom a eu plus de retentissement populaire que celui des grands astronomes. La raison en est claire : c'est que ses prédictions, quoique fausses, répondaient à une curiosité légitime et à un besoin réel et immédiat.

L'Almanach liégeois annonçait sans hésiter, un ou deux ans d'avance, la pluie à la Saint-Martin, la grêle à la Saint-Jean, le sec, le chaud, le froid, l'humide, pour chacun des jours de l'année. L'absurdité de telles prédictions n'avait d'égale que la crédulité des gens dont elles réglaient les mouvements. A peine aujourd'hui ose-t-on espérer qu'après un grand nombre d'années d'observations, suivies par des milliers de personnes de bonne volonté, chacune dans une localité différente, on pourra prévoir deux ou trois jours à l'avance les grandes variations atmosphériques, et pressentir d'une manière générale le caractère le plus probable du groupe d'années les plus rapprochées de la prophétie.

La météorologie diffère, en effet, des autres sciences, en ce que ses progrès ne peuvent s'accomplir sans le concours éclairé d'une multitude d'adeptes instruits, attentifs et consciencieux. Leurs observations, centralisées et comparées, permettront seules de distinguer l'origine des perturbations atmosphériques dues à des causes générales, et de faire la part des causes locales secondaires.

Ces causes locales ont une telle influence, qu'à Marseille, par exemple, on est inondé de pluie par les vents d'est, tandis qu'à Paris ces mêmes vents n'amènent que la sécheresse.

On conçoit facilement, en effet, qu'une chaîne de montagnes, une vaste étendue de forêts, des plaines de sable sans fin, de larges nappes d'eau, modifient d'une manière différente les grandes perturbations atmosphériques, qui ont généralement leur point de départ dans les régions tropicales; ces circonstances sont en outre, par elles-mêmes, des causes puissantes de second ordre, appelées à se combiner avec les conséquences des causes principales.

En descendant à des causes modificatrices d'un ordre moins important, on en trouvera une multitude : la couleur des terres, l'imperméabilité du sous-sol, la nature physique de la surface, la composition chimique des couches supérieures, les cultures qui couvrent les champs; les dépressions, les élévations et tous les mouvements de terrains; une réunion de cours d'eau, des marais, une suite de vignobles, un groupe de prairies naturelles, un

pays à céréales, des bouquets de bois en taillis ou en futaies, le voisinage d'une grande ville, l'ouverture d'une vallée, les abris, les expositions variées, etc., etc. Toutes ces circonstances plus ou moins déterminées, qui se divisent, et se subdivisent les unes par les autres, viennent encore apporter leur contingent de perturbations spéciales de troisième, quatrième, cinquième ordre, aux effets combinés des causes générales et secondaires. Comment les savants pourraient-ils espérer découvrir quelques règles positives dans ce mélange et les appliquer à la prévision des temps, s'ils ne comptaient obtenir le miroir fidèle de tous les phénomènes observés sur toute la surface du pays, ce qui ne pourra avoir lieu que lorsque les grands domaines et les grandes fermes seront habités et dirigés par des personnes instruites, capables d'apprécier les bienfaits de la science et de se dévouer à son progrès?

Mais nous craignons bien que notre longue tirade démonstrative n'ait endormi cette excellente mère de famille, que nous avons tout d'abord tenue en éveil en l'attaquant sur l'avenir de ses filles et contraignant sa pensée à se fixer sur ce sujet difficile.

—Quoi! Monsieur, nous dira-t-elle, vous voulez nous passionner pour l'agriculture! Mais vous nous en ôtez la poésie. Pensez-vous nous attirer dans la ferme en nous offrant des creusets réfractaires sur de tristes fourneaux et des fioles à réactifs de mauvaise odeur, lorsque nous commencions à rêver des bassines de cuivre brillant pleines de confitures parfumées? Prétendez-vous nous égayer et nous faire déserter les plaisirs de la ville pour un thermomètre, un baromètre, un hygromètre, un aréomètre, un anémomètre, un ozonomètre, et trente-six autres instruments qui riment de même façon et fort impertinemment avec *maître?* Cela réveille toutes nos répugnances, et peut-être préférerions-nous encore la campagne avec ses loups d'autrefois! Parlez-nous d'autre chose, ou nous prenons la fuite. — C'est fini, Madame; après la dure vengeance d'un quasi-calembour, nous coupons court, plaidant seulement cette circonstance atténuante : Que toute la conséquence de notre article eût été d'implorer de votre dévouement une aumône journalière de quatre à cinq minutes, pas une de plus, pour jeter un coup d'œil sur ces instruments (c'est vous qui les avez nommés), et pour écrire quelques chiffres dans des colonnes toutes prêtes. Cinq minutes, pas davantage, et les académies vous accableront de louanges! — Vous vous jetteriez dans un précipice d'erreurs si vous supposiez que nous voulons transformer le ménage vivant et animé de la ferme en un laboratoire de chimiste, un cabinet de physicien ou un observatoire d'astronome... Mais je vois que vous en avez assez pour aujourd'hui; eh bien, faites comme cette spirituelle demoiselle Philippon, qui fut plus tard l'héroïque femme du ministre Roland. « Pour échapper aux ennuyeux, raconte-t-elle, je me sauve au jardin : j'y cueille la rose ou le persil; je tourne dans la basse-cour, où les couveuses m'intéressent et les poussins m'amusent. J'aime cette tranquillité qui n'est interrompue que par le chant des coqs. Il me semble que je palpe mon existence. Je sens un bien-être analogue à celui d'un arbre tiré de sa caisse et replanté en plein champ. »

Le jardin, c'est la campagne en petit! Vous en reviendrez calmée et souriante, et vous ouvrirez de nouveau à votre serviteur, qui grattera derechef à votre porte pour vous conduire cette fois dans une vraie ferme, en rase campagne, où l'on fait du beurre et du fromage, où l'on élève et engraisse de la volaille et des veaux.

La suite à une prochaine livraison.

LA PÊCHE DU BROCHET.

Le brochet, que l'on ne rencontre pas au midi, vers l'Espagne, ni dans le nord de l'Afrique, habite toutes les eaux des climats tempérés. Il semble que, destiné par la nature à limiter par sa voracité la multiplication excessive des espèces sans défense, les moindres détails de son existence soient combinés de manière à rendre sa propagation facile en quelque lieu que ce soit.

Il est cependant remarquable que le nombre de ses œufs, qui varie de cent à cent cinquante mille, est inférieur à celui de la carpe, sa pâture habituelle. Il faut à peu près trois cents œufs de carpe pour produire une seule naissance; il en faut, chez le brochet, deux mille à deux mille cinq cents : c'est assez, car chaque kilogramme de chair de brochet suppose l'absorption d'au moins trente kilogrammes de poisson.

La digestion du brochet est lente et difficile. Deux jours après son repas, on retrouve encore entiers dans son estomac les poissons qu'il a dévorés. Il fait une assez longue sieste quand il est repu. Puis, la digestion finie, il redevient, pour un instant, le vrai *requin* des eaux douces. Tout lui est bon; ses pareils mêmes ne trouvent pas grâce devant lui; il attaque les plus gros et devient souvent victime d'une gloutonnerie que rendent impérieuse les tiraillements de son estomac.

Les œufs du brochet sont enduits d'une matière visqueuse et collante qui les fixe à tous les objets qu'ils rencontrent. De plus, ces œufs sont disséminés par petites parties filamenteuses, et non déposés en une masse, au fond des eaux. La femelle va s'en débarrasser dans les anses tranquilles, peu profondes, que les oiseaux aquatiques recherchent. Les harles, les chevaliers, les bécassines, les hérons, etc., viennent pêcher à ces places privilégiées, et à leurs longues jambes s'attachent les œufs abandonnés. Alors commence le grand œuvre de la dissémination. Semeurs providentiels, messagers de vie, ils s'envolent et portent leurs pas vers l'étang voisin. Qu'une herbe frôle leurs jambes quand ils entrent dans l'eau, et voilà les œufs détachés.

Ajoutons que les œufs de brochet sont malsains, renferment une sorte de poison : on ne les mange pas. Enfin, le temps d'éclosion de ces œufs est plus court que celui des espèces qui servent à sa nourriture. Huit jours, dix au plus, suffisent pour l'éclosion, tandis qu'il en faut plus de quinze à la carpe, à la brême et autres, etc.

Quand on veut pêcher le brochet, il faut venir à la place qu'on a choisie avec beaucoup de précaution. Au moindre bruit, à l'aspect d'un objet autre que ceux qu'il voit tous les jours, le brochet prend la fuite. Quand il demeure immobile à la surface de l'eau, bercé par la brise et caressé par les rayons du soleil, il ne brave point le pêcheur ni le chasseur; il dort. Réveillez-le par le plus léger attouchement, il disparaît... Non-seulement il faut avancer avec précaution sur la berge, mais on doit se cacher, et surtout avoir soin qu'en tombant le poisson-amorce fasse le moins de bruit possible.

Les époques les plus favorables pour cette pêche, au moyen de la ligne, sont les mois de novembre, décembre, mars et avril. On peut la commencer dès octobre, si l'automne est froid, parce qu'alors les petits poissons s'engourdissent et se cachent, et que leur ennemi le plus redoutable commence à sentir plus souvent les étreintes de la faim. Des différentes et nombreuses manières de pêcher le brochet à la ligne, voici les principales, et surtout les plus faciles.

Avant tout, la canne dont il faut se munir doit être longue, solide plutôt que flexible, — 5 à 7 mètres ne

sont pas de trop, — et il faut la munir d'un solide moulinet destiné à porter au moins 50 mètres de ficelle de soie bien préparée, et enduite d'huile siccative et de peinture, afin que l'humidité ne la fasse point *vriller*. L'avancée que l'on attachera à la ligne aura la longueur de la canne, et pourra très-bien être faite en crin filé par douze à vingt-cinq brins, en augmentant de la pointe à la tête. Les nœuds qui séparent chaque *margotin* ne nuisent point; puisque cette partie de la ligne ne passe jamais dans les anneaux qui garnissent la canne, et servent de conducteurs à la ligne de soie quand elle se dévide sous la traction du tigre des eaux.

Cette avancée portera une flotte plus ou moins grosse, suivant le volume du poisson-amorce qu'on emploiera; car elle sert non-seulement d'indicateur de l'attaque du brochet, mais aussi de niveau, de soutien pour le petit poisson qui vit suspendu à l'hameçon et qui, sans la flotte, s'enfoncerait dans les herbes et y perdrait la vie. En général, la grosseur de ce flotteur égale à peu près celle d'un

Fig. 1. Fig. 2. Fig. 3.

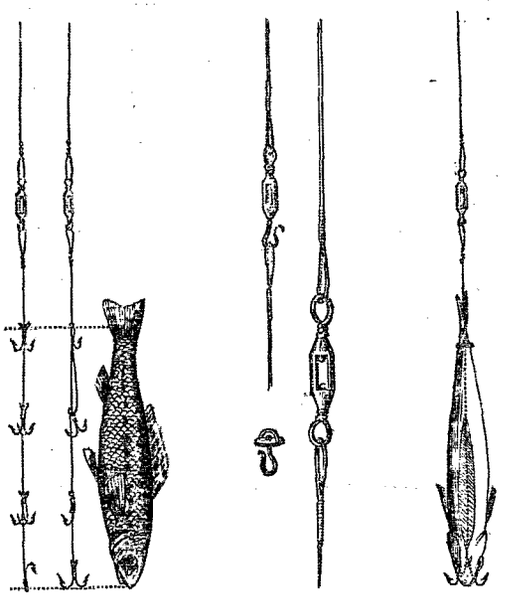


Fig. 1. — Poisson-amorce et les deux systèmes de *tue-diable* que l'on peut adopter pour les gros brochets. Quoique montés en très-petits hameçons, la force de ces engins est très-grande et la capture assurée. Le petit poisson, accroché par la narine seulement et la queue liée par un fil sur la ligne, reste vivant très-longtemps.

Fig. 2. — Émérillons divers.

Fig. 3. — Pêche du brochet à *Troling*. Le petit poisson est monté sur un plomb ovale qui le traverse pour le faire aller à fond. Ici la marche du pêcheur supplée au mouvement du poisson amorcé.

œuf de pigeon. Plus considérable, le petit poisson-amorce ne pourrait le promener sur l'eau sans se fatiguer promptement et mourir. Or, de sa vie dépend le succès de la pêche, le brochet n'attaquant jamais une proie passée de vie à trépas.

L'hameçon sera double : on le nomme une *bricole*. On le suspendra à un morceau de chaînette en métal, ou mieux de corde filée comme pour les instruments, d'une longueur de 0m.20 à 0m.25. Cet hameçon sera aussi petit que possible. Gros, le brochet le sent en mordant à l'amorce et rejette le tout, ou bien il s'accroche par l'intérieur de la bouche qui, pavé de dents, n'offre pas un point d'appui solide et fait souvent casser l'hameçon, parce que la pointe seule étant engagée dans les os, le levier se fait sentir sur la courbure et tend à la briser; mais un hameçon petit est avalé sans méfiance : quand messire *Grand-Gosier* s'en aperçoit, il est trop tard. Chaque pointe s'enfonce dans les téguments à demi cartilagineux de l'estomac ou du gosier; le point d'appui s'exerce dans la courbure même du fer et tend à la fermer au lieu de l'ouvrir.

Au-dessus de la flotte principale qui soutient l'hameçon et le poisson-amorce, on place, sur le corps de la ligne, quatre plus petits bouchons destinés à *soutenir le* fil sur l'eau, afin que le petit poisson, en tournant, ne puisse le mêler dans cette *bannière* immergée. Cette pêche se faisant d'ailleurs le plus au large possible, et souvent en avant de bancs d'herbes et de roseaux, il est indispensable de maintenir la ligne à fleur d'eau; elle a bien assez, sans cela, d'occasions de se mêler à des obstacles imprévus.

Il faut veiller, en accrochant à l'hameçon le petit poisson vivant qui sert d'amorce, qu'il soit le moins blessé possible par le fer. On l'accroche par la lèvre supérieure, laissant l'hameçon tout découvert et libre; maître *brochet* n'y regarde pas de si près! On peut aussi passer l'hameçon près de la dorsale, un peu en avant, en ayant soin de ne pas endommager la colonne vertébrale. Ainsi placé, le poisson peut aller et venir pendant plusieurs heures. Pour qu'il nage facilement et avec l'apparence de la liberté, on met un *émérillon* à la ligne au-dessus de lui, et comme le brochet habite toujours entre deux eaux, on y fait descendre l'amorce, en réglant la hauteur au moyen de la flotte principale.

Les bonnes places pour la pêche du brochet sont celles où le fond apparaît propre, quoique environné d'herbes ou de forts de roseaux; c'est là que le brigand se gîte; surtout quand l'arrangement de ces herbes figure comme un carrefour de plusieurs chemins. Si les herbes flottent profondément, on fait promener l'amorce un peu au-dessus, de manière qu'elle ne puisse ni s'y cacher ni y emmêler la ligne.

Au moment du renouveau, à l'époque du frai, le brochet se choisit une compagne : ces deux gloutons se suivent, se recherchent et se promènent côte à côte. Leur association persiste assez longtemps : donc, quand, vers le mois d'avril, vous aurez pris un beau brochet, retendez vite votre ligne au même endroit; car si vous tenez l'un des conjoints, vous aurez chance de le réunir à l'autre. Avec un peu d'attention, vous êtes presque certain de voir le veuf ou la veuve rôdant aux environs et en quête de la moitié de lui ou d'elle-même que vous venez de lui ravir à votre profit.

Comment le brochet parvient-il à saisir la proie qui fuit? Il est évident qu'il ne peut l'avaler que par la tête; la forme des écailles du mangé, celle des dents du mangeur, rendent tout autre mode impossible. Il paraît certain qu'il saisit d'abord sa proie par le travers du corps, et s'enfuit en l'entraînant à quelque distance; il s'arrête, probablement à bout de son élan; puis tout à coup il fait encore un bond sans lâcher sa proie, et s'arrête pour écouter sans doute et humer le silence autour de lui. Un instant après, il repart encore, et ceci est la course définitive. Par un mouvement de mâchoires, il fait pirouetter le poisson, qui se trouve précipité, la tête la première, dans le gouffre béant sur le bord duquel il était tout à l'heure. Ainsi donc, avant de *ferrer*, c'est-à-dire d'assurer l'entrée du fer par une légère secousse de la main, le pêcheur ne doit point perdre de vue la manœuvre de sa proie. Il doit la deviner au mouvement de sa flotte, à la direction qu'elle prend, et se tenir prêt à donner, au moment décisif, le coup savant qui assure le succès; mieux vaut tard que trop tôt. L'intervention de l'épuisette est presque toujours nécessaire. Quoique maître Grand-Gosier ne se défende pas longtemps, son premier coup est terrible et son poids souvent très-respectable.

ARGOUGES-SUR-AURE

(CALVADOS).



Le château d'Argouges-sur-Aure, commune de Vaux, près de Bayeux. — Dessin de le Pippre.

Le château d'Argouges et ses dépendances étaient un ancien fief de haubert ou de chevalier, qui s'étendait dans les vicomtés de Bayeux, Vire et Valognes. Les bâtiments qui restent debout paraissent avoir été construits au quinzième et seizième siècle; ils ont remplacé un château beaucoup plus ancien.

En 1104, Bayeux et Caen avaient pris parti pour le duc Robert Courte-Heuse contre Henri Ier. Un jour, un chevalier d'une très-haute stature, qu'on nomme Brun ou Bruin, et qui venait, dit-on, des pays lointains, provoqua en combat singulier les chevaliers de Bayeux. Robert d'Argouges accepta le défi et tua Brun d'un coup de lance. Ce duel est raconté dans le roman de Brou.

Si vous visitez le vieux manoir d'Argouges, on ne manquera pas de vous y montrer « la chambre à la Dame. » Il n'est pas un enfant qui ne la connaisse et n'en parle avec un peu d'effroi. Dans cette chambre apparaît quelquefois, la nuit, en été, une belle jeune femme, vêtue d'une robe blanche et resplendissante de lumière. C'est une fée qui jadis avait épousé un seigneur d'Argouges. Elle n'avait mis qu'une seule condition au don de sa main et de ses trésors inépuisables : c'était que jamais son mari ne prononcerait devant elle le nom de la mort. Un jour où l'on devait aller en chasse, elle s'était attardée à sa toilette; le seigneur, peu patient, l'avait attendue longtemps sur le perron, et, oubliant sa promesse, il lui dit vivement : « Belle et noble dame, vous seriez bonne à aller chercher la mort! » La fée frappa une porte de ses deux mains (leurs empreintes y sont encore), et elle disparut.

L'AUTEUR DE PICCIOLA.

FRAGMENTS.

Saintine, mon précieux ami (1), était du petit nombre des justes, des bons et des sages, juges constants d'eux-mêmes, qui peuvent, chaque soir, écrire sincèrement leur emploi de la journée, sans avoir à craindre que plus tard, inquiets, à bon droit, d'une telle sincérité, le soin du respect pour leur mémoire les oblige à cacher sous une rature l'un de ces souvenirs que leurs enfants devront lire un jour.

De longue date il s'était imposé le devoir de rendre quotidiennement un compte fidèle de lui à lui-même; il n'y manqua jamais, et c'est ainsi que, jour à jour, se re-

(1) L'auteur de cet article est M. Michel Masson, notre collaborateur.

gardant vivre, il apprit cette science de la vie qu'il pratiqua si honorablement pour lui et avec tant de douceur pour les autres.

J'ai vu bien souvent et, par la pensée, je vois toujours rangée devant lui, dans le casier de son bureau, cette série d'annuaires, ses confidents journaliers qui, bien que nombreux, le furent trop peu cependant : le dernier s'arrête au millésime de 1865, et encore ne renferme-t-il, pour ainsi dire, que des pages blanches!

Plus d'une fois, y étant invité par lui, j'ai ouvert l'un de ces vieux *memento* à la date qu'il m'indiquait, et après trente ans, si ce n'est plus, nous nous mettions à revivre ensemble l'une de nos bonnes journées d'autrefois : journées de travail, d'études et de causerie; salutaires retours vers le passé d'un honnête labeur dans une loyale intimité! On se prend de plus d'estime pour soi-même en se sentant heureux d'avoir vécu ainsi.

Bien que je ne sache comment le séparer de moi, c'est de lui seul que je dois et que je veux parler. Je n'ai pas la prétention de faire apprécier davantage son livre immortel et tant d'ouvrages excellents qui ont popularisé son nom; d'ailleurs, c'est de l'homme qu'il s'agit, et si incontestable que soit le mérite de l'écrivain, on peut dire, — et nul éloge ne saurait être ni plus beau ni plus vrai, — que l'homme fut encore supérieur à ses œuvres : leurs plus charmantes lumières sont à peine un reflet du rayonnement de son âme.

Ce qui va suivre, je l'emprunte sinon à ses souvenirs écrits, dépôt confié à la piété de sa digne veuve et de ses chers enfants, du moins à ce que ma mémoire a le mieux gardé de nos entretiens. Ce ne sont que quelques anecdotes détachées de sa vie peu accidentée, mais bien remplie; il suffira qu'elles le fassent plus connaître pour le faire plus aimer.

1er FRAGMENT. — *L'Arabe hospitalier.*

Aux plus mauvais jours de 1814, alors que les ennemis s'avançaient vers Paris, retardés à chaque pas par une énergique résistance, impuissante, toutefois, à leur barrer longtemps le chemin, deux jeunes gens, deux conscrits, le sac au dos, suivaient la grande route : ils allaient *rejoindre!*

Bien qu'ils fussent l'un et l'autre spirituels et gais, et qu'à l'un d'eux surtout le bon rire fût facile, ils étaient, chemin faisant, également soucieux. La pensée de ceux à qui ils avaient dit, sans parfaite conviction, « Au revoir », ne les quittait pas, et comme, depuis le départ, ils avaient dû plusieurs fois se déranger de leur chemin pour laisser passer soit des paysans qui, poussant leurs bestiaux, fuyaient devant l'invasion, soit une charretée de blessés, ces tristes rencontres les mettaient en plus grande inquiétude encore du retour.

L'un des conscrits ayant eu, moins que son compagnon, à rompre avec des habitudes et des affections de famille, n'était, à vrai dire, en peine que pour lui-même; l'autre, notre Saintine, se sentait le plus accablé : il portait le poids de l'adieu de sa mère, cœur simple qui ne pouvait comprendre que la loi eût le droit de lui prendre encore celui-là, quand la guerre lui avait déjà fait porter le deuil de l'un de ses trois fils.

Quelle mère! ou, pour tout dire, quels parents que ceux à qui notre ami eut le bonheur d'appartenir! Nulle famille n'eut foncièrement plus d'honneur avec plus de simplicité, nulle maison du pauvre ne fut plus charitable et plus hospitalière. Le père, ancien professeur au collége de la Marche, n'avait pour tout bien que ses minces honoraires, lesquels suffisaient à peine pour faire vivre sept personnes : il y avait cinq enfants à la maison. Cependant, un jour, on se trouva neuf à table, non pas pour une fois seulement, mais ensuite tous les jours, durant des années. Le frère du modeste professeur était mort laissant deux orphelins. En se gênant un peu, on parvint à leur faire place au logis; les neveux furent adoptés, et, grâce à une bonne inspiration de la femme du professeur, on put subvenir aux besoins de la nichée d'enfants. Pour ajouter aux ressources du ménage, la courageuse femme, qui ne se marchandait ni les journées laborieuses, ni les longues veillées, ouvrit un petit établissement de mercerie dans le carrefour Bucy. On y a vu longtemps cette enseigne, qui disait vrai : *A la mère de famille.*

Mais à l'époque où nous remontons, la famille n'était plus au complet : un des frères de Saintine, parti pour faire la campagne de Russie, ne devait plus revenir; l'autre, leur aîné, Alexandre-Boniface, qui a laissé dans l'enseignement l'un des noms les plus estimés, était à Yverdun, où, quoique maître déjà, il se refaisait élève pour étudier, sous le célèbre Pestalozzi, la méthode qu'il contribua plus tard à répandre en France.

Donc, pendant que chez la mercière du carrefour Bucy on pleurait un mort et deux absents, nos conscrits s'en allaient d'autant plus tristement résignés à leur devoir qu'ils étaient peu convaincus de l'utilité du sacrifice. Ils se rendaient cette justice que, dans ces derniers jours de nos luttes malheureuses, leur arrivée comme renfort devant l'ennemi n'aiderait pas beaucoup à changer la face des choses.

Pour faire trêve à leurs affligeantes préoccupations, ils se mirent à causer de ce qui est un inépuisable sujet d'entretien parmi les enfants de Paris, s'entend de bals et de spectacle. Saintine, qui n'admettait la danse qu'à la façon des Orientaux, comme plaisir de voir danser les autres, aimait passionnément le théâtre : il avait déjà ébauché un plan de tragédie; son compagnon, moins classique, ne rêvait que projets de mélodrames. Charmés de se reconnaître la même vocation et les mêmes espérances, ils se promirent, si la chance, également favorable pour tous deux, leur permettait de se retrouver à Paris, de composer ensemble leur premier ouvrage dramatique.

Devisant avec animation, ils marchaient rapidement; la fatigue les prit, la soif les tourmenta. Ils avisèrent une maisonnette à quelque distance de la route; ils s'y rendirent. Elle était habitée par un voiturier et sa femme; voiturier sans équipage : son fourgon et ses chevaux avaient été mis en réquisition par le service des ambulances.

Les conscrits furent accueillis avec empressement, avec intérêt même; on les invita à se reposer, on leur servit à boire. Quand le voiturier les vit attablés, il sortit pour aller aux renseignements; car il courait dans le pays de bien mauvaises nouvelles.

Durant l'absence de son mari, la bonne femme, soupirant beaucoup et à tout moment joignant les mains, ne cessait de regarder les conscrits avec apitoiement et de répéter : « Si jeunes! pauvres enfants! pauvres mères! » Elle semblait prendre à tâche de décourager ceux qui avaient, au contraire, grand besoin d'encouragement. Ils se regardèrent, prirent une résolution, et, s'étant levés, ils se disposaient à regagner la route, quand le voiturier rentra. Sa physionomie n'avait rien de rassurant.

— Où allez-vous? dit-il à ses hôtes. Vous risquez partout de vous faire prendre ou massacrer!

Et il annonça qu'il n'y avait plus de passage praticable; l'ennemi, étant parvenu à tourner les nôtres, occupait de tout côté la campagne.

La bonne femme ne soupira plus; elle se hâta de fermer la porte, et, d'accord avec son mari, elle la barricada comme si la maison devait être assiégée; puis, énergique-

ment, elle déclara aux conscrits qu'elle ne les laisserait pas partir.

Opposèrent-ils une longue résistance à celle qui les faisait ainsi prisonniers? Voilà ce que Saintine n'affirmait pas.

Le soir, ils soupèrent tous les quatre ensemble; après quoi la femme du voiturier fit monter les conscrits dans le grenier, converti pour eux en chambre à coucher. Ils ne dormirent pas, et cependant la nuit leur parut bien vite passée.

A peine les eut-on laissés seuls qu'ils en revinrent à leurs projets de collaboration. L'imagination mise en jeu, une idée amena l'autre, et la pensée de l'hospitalité qu'ils recevaient dominant le tout, le sujet de *l'Arabe hospitalier* leur vint d'un seul bloc; le plan, d'un seul jet. Ils avaient du papier blanc dans leurs sacs, canif et crayons en poche; on leur avait laissé la lumière : quand, au point du jour, ils l'éteignirent, la pièce était faite.

Quinze ou vingt ans après, celui des deux conscrits qui était resté en possession du manuscrit, devenu directeur d'un théâtre à Paris, faisait représenter cet *Arabe hospitalier* dont son compagnon ne se souvenait guère. Ce que Saintine n'oublia jamais, c'est le nom du voiturier qui fut son hôte. Ce nom, il l'a écrit presque au début du livre dans lequel il prit plaisir à se peindre lui-même : je parle du *Chemin des écoliers*.

La suite à une autre livraison.

Beaucoup de gens ont naturellement quelques qualités, mais personne ne possède naturellement toutes les vertus. Acquérir celles qui manquent, assurer ce qu'on a acquis aussi bien que ce qu'on possède naturellement, c'est l'objet d'un *art*. B. Franklin (1).

LES MOLLUSQUES ALIMENTAIRES.

Le prix des aliments augmente sans cesse, et la recherche de tout ce qui est propre à faire diminuer la valeur des denrées alimentaires, en augmentant leur nombre, est une des questions les plus intéressantes qui soit à l'ordre du jour.

L'huître doit passer en tête dans cette rapide étude. C'est le meilleur de tous les bivalves et en même temps un des plus sains. Mais c'est et ce sera toujours un aliment de luxe; sans cesse le prix s'élève, et, par suite, la consommation diminue. Voici le tableau du commerce des huîtres à Paris depuis dix ans.

ANNÉES.	NOMBRE DE CENTS vendus.	PRIX MOYEN du cent.	PORTS d'expéd.
		Francs.	
1855	624 076.50	2. 46	8
1856	665 064	2. 83	6
1857	652 324	3. 12	8
1858	574 228.50	3. 58	7
1859	515 606	4. 25	4
1860	485 446.50	4. 58	7
1861	551 311	4. 11	11
1862	678 609	3. 60	9
1863	624 468	4. 25	8
1864	512 637.50	4. 70	6
1865	326 000.50	5. 66	4

En 1865, le nombre des villes maritimes possédant des parcs aux huîtres s'est réduit à quatre : Marennes, Courseulles, Dieppe et Saint-Vaast. La cause de cette cherté du mollusque est bien simple : nos bancs sont dépeuplés. On a cherché à obvier à cette disparition des huîtres en créant des bancs artificiels à Saint-Brieuc, la Rochelle, Arcachon, la Teste; mais les résultats donnés par l'*ostréiculture* sont bien loin de répondre aux espérances qu'on avait conçues. Tout d'abord, les très-jeunes huîtres se fixent non où l'on veut, mais où elles veulent; et, après avoir immergé à grands frais d'immenses quantités d'huîtres adultes, les propriétaires voient le plus souvent le naissain aller former un banc au loin sur les terrains d'un autre. Lorsqu'à force de mécomptes on aura compris que la marche la plus sûre serait d'étudier d'abord avec soin les mœurs et la manière de vivre de l'huître, puis de ne tenter l'ostréiculture qu'après s'être assuré que la plage choisie réunit bien toutes les conditions d'existence nécessaires au mollusque (1), peut-être alors réussira-t-on à tourner cette difficulté. Il en reste une autre, mais qui nous semble moins grave : au-dessus des huîtres importées on place, pour recueillir les jeunes, des tuiles, des branchages, etc. Dès que ces petits animaux sont devenus assez forts pour vivre isolés, c'est-à-dire vers huit ou dix mois, on les détache des corps sur lesquels ils sont fixés pour les placer dans les parcs. Mais les coquilles, d'une extrême fragilité, se brisent sous les doigts, et le *détroquage* (on nomme ainsi cette opération) en fait périr un nombre considérable. Le docteur Kemmerer a décrit, en 1863, un nouveau procédé qui évite, selon lui, ces pertes; il n'a pas encore été expérimenté.

En résumé, l'ostréiculture, malgré les belles recherches de M. Coste, est une science encore dans l'enfance; son avenir est grand et beau, nous le croyons fermement, mais elle a encore besoin d'être sérieusement étudiée. Jusque-là, les établissements d'Arcachon et autres devront être considérés comme d'excellents parcs, très-propres à l'engraissement et au perfectionnement des huîtres qu'on y amène, mais ne pourront être assimilés à des bancs.

Une société vient de se créer pour exploiter les huîtrières espagnoles et en apporter les produits en France, dans des parcs creusés au Havre tout exprès. Souhaitons qu'elle nous ramène l'heureux temps où les huîtres se payaient 40 centimes la douzaine!

Une autre importation est celle des huîtres américaines, faite, non pas simplement dans le but de subvenir à la consommation, mais dans le dessein de doter la France, en les acclimatant et les cultivant, d'une nouvelle espèce d'aliments. C'est là une excellente idée, et on ne saurait trop désirer que le succès finisse par la couronner. On sait que les huîtres dites de New-York (*Ostrea virginica* Gmel.) abondent sur toute la côte est de l'Amérique jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent. Elles sont aisées à distinguer de l'espèce française (*Ostrea edulis* L.), à valves rondes, par leur forme très-allongée, oblongue presque : leur goût est exquis; comme les nôtres, elles acquièrent, par le séjour dans des parcs spéciaux, des qualités exceptionnelles. Dans le Maryland, on les fait verdir et engraisser aussi bien que les nôtres à Marennes. M. Coste en fit apporter des quantités considérables en 1861 et 1863, et on les déposa sur des bancs artificiels à Arcachon, à Saint-Vaast-la-Hougue (Manche); mais ni dans l'une ni dans l'autre de ces localités elles ne se sont encore multipliées.

A Paris on ne connaît que deux mollusques : l'huître et la moule (*Mytilus edulis* L.). La moule n'a pas encore acquis un prix élevé, quoique de jour en jour elle devienne

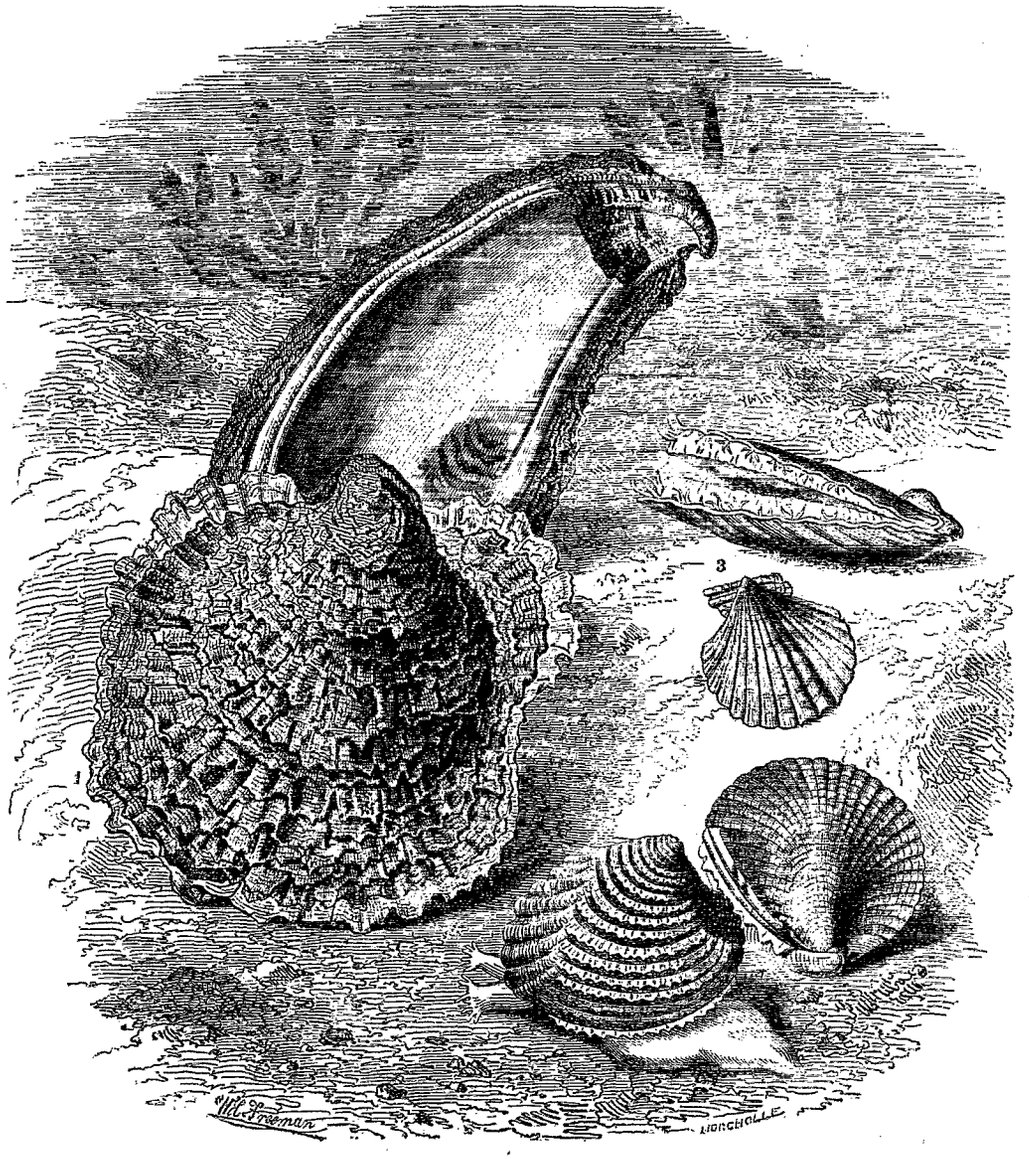
(1) *Mémoires et correspondance de Franklin*, trad. d'Édouard Laboulaye; 1867.

(1) Ainsi, l'huître se nourrit d'imperceptibles animaux mous, et il faudrait savoir où abondent ces êtres microscopiques pour être sûr que les mollusques en expérience seront suffisamment nourris.

plus rare sur nos rivages; d'ailleurs, on la cultive depuis 1735, et, grâce à une longue pratique, la mytiliculture est arrivée aujourd'hui à un état de perfection qui ne laisse rien à désirer. La moule est un aliment de bon goût (surtout la moule sauvage, qui s'est développée sur des rochers battus par les flots), mais quelque peu indigeste.

Passons maintenant aux mollusques alimentaires dont l'usage est moins connu des populations des villes.

La famille des *vénus* nous en fournit plusieurs remarquables. Cuite ou crue, la *clovisse* des Marseillais (*Venus reticulata*) est vraiment excellente, et peut être comparée soit à la moule, soit à l'huître. C'est un des mets les plus recherchés des habitants du midi de la France. Un jour, les clovisses disparurent subitement du port de Marseille : l'édilité s'en émut, et envoya au plus vite des navires en chercher au loin; puis on jeta la cargaison dans un bassin, la Réserve, où on défendit de pêcher pendant plusieurs années; et lorsque enfin on permit de prendre les clovisses,



Mollusques alimentaires; réduction aux deux tiers. — Dessin de Freeman.

1. *Ostrea edulis.* — 2. *Ostrea virginica.* — 3. Coquille de Saint-Jacques. — 4. *Venus verrucosa.*

du moins cette pêche fut-elle sévèrement réglementée. Depuis ce temps, jamais la *vénus réticulée* n'a manqué sur le marché de cette ville.

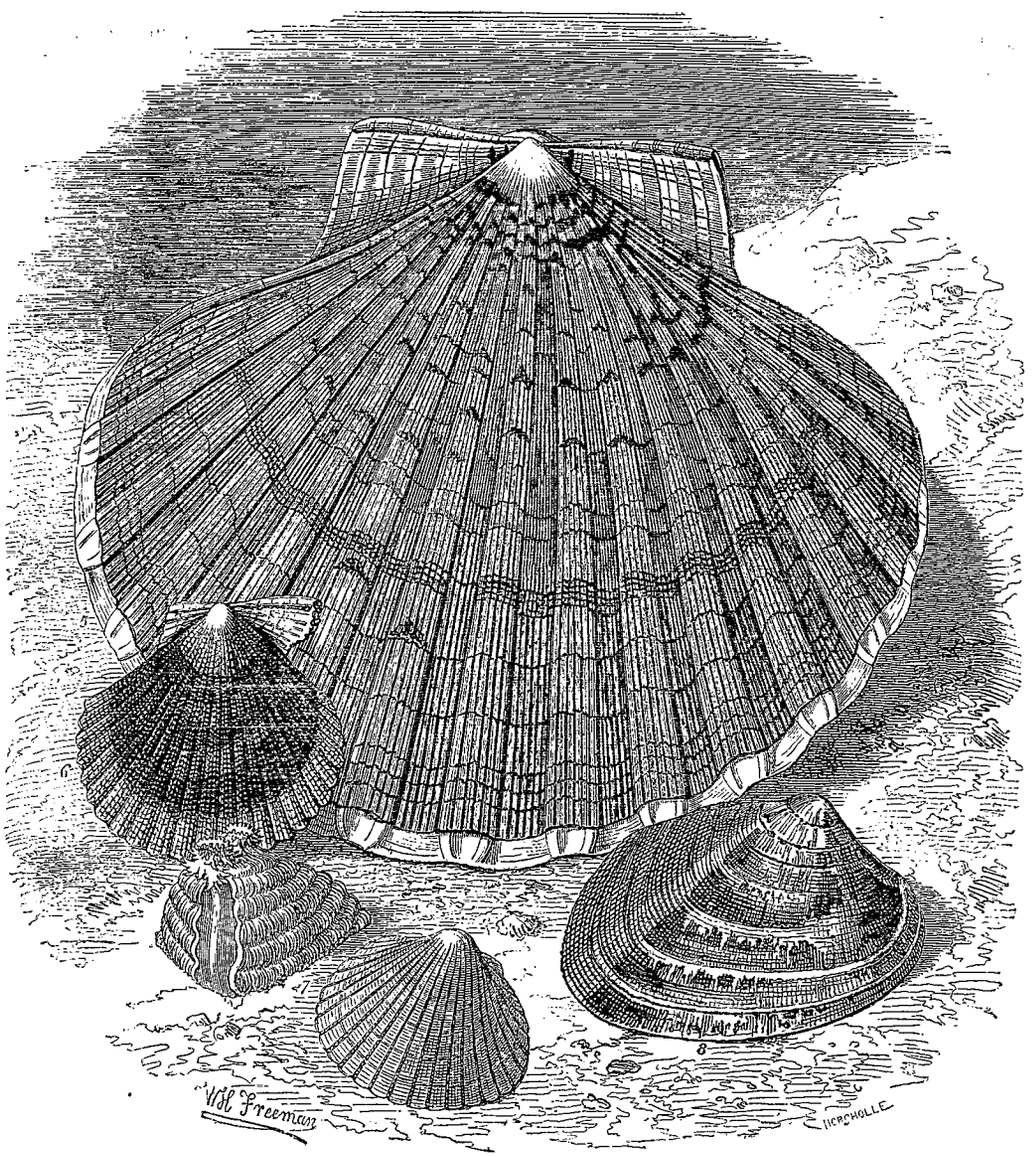
Après la clovisse citons la *praire rouge,* et surtout la *praire double* (*Venus verrucosa*). Sa chair, blanche, laiteuse, onctueuse, facile à mâcher et à digérer, est exquise. On la trouve sur toutes nos côtes, mais surtout sur le littoral méditerranéen. Comme toutes les vénus, elle vit dans le sable : aussi est-ce une proie aisée pour ses nombreux amateurs, et maintenant on ne la trouve communément que sur les plages au delà de Menton. En 1863, des industriels obtinrent une concession pour établir à Monaco des parcs à *praires.* Nous ne savons ce qui est advenu de cet essai, mais à coup sûr il est bien à désirer qu'il réussisse, et que le marché de Paris soit approvisionné de cet excellent testacé.

L'Amérique aussi a une vénus comestible; c'est le *clam* (*Venus mercenaria* L.). « Les *clams,* dit le savant conchyliologiste P. Fischer, étaient connus des Indiens, qui leur avaient donné le nom de *quahog*, encore en usage dans le Massachusetts. On rapporte même que les Mohégans payaient aux Iroquois un tribut de ce précieux coquillage; la chair était rôtie, et les valves servaient d'ornement. » A New-York, on les vend dans les rues et on les

mange crus. L'établissement d'Arcachon en reçut des approvisionnements en 1861 et 1863. Ils sont aujourd'hui robustes et bien portants; mais on n'a pu encore obtenir, ou tout au moins recueillir la moindre ponte.

« Au *murex* de Baïes, écrivait Horace, il faut préférer la *palourde* du Lucrin. Les *huîtres* se trouvent à Circé, les *oursins* à Misène, et les larges *pétoncles* font l'orgueil de la voluptueuse Tarente. » Les murex, en effet, sont bons à manger. En Provence, on recherche le *murex fascié*. Les pêcheurs le prennent soit à l'hameçon, auquel il se cramponne et s'accroche par le pied, soit à l'aide de petits paniers d'osier, dans lesquels on place comme appât des morceaux de poumon.

La *palourde*, ou *coquille de Saint-Jacques* (*Pecten maximus* et *Pecten varius* dans l'Océan, *Pecten glaber* dans la Méditerranée), n'est pas aujourd'hui aussi estimée qu'elle le mérite. Mais il est surtout une coquille exquise que les pêcheurs de la Loire-Inférieure confondent avec la palourde



Mollusques alimentaires; réduction aux deux tiers. — Dessin de Freeman.

5. *Pecten maximus.* — 6. *Pecten varius.* — 7. *Cardium elude.* — 8. *Tapes decussata.*

et la clovisse, et qu'il en faut distinguer (*Tapes decussata*); on la voit parfois à Paris; elle devrait être admise sur toutes les tables, soit crue, soit cuite et assaisonnée. Ce mollusque s'enfonce et vit dans le sable; ses deux trompes, qu'il élève à la surface pour saisir ses aliments, laissent sur le sable deux petits trous. Quand on les voit, il suffit, pour prendre l'animal, de creuser rapidement.

C'est de la même façon qu'on s'empare du *pétoncle*, ou *coque*, ou *maillot*, ou *sourdon*, ou *rigadot*, le nom varie suivant les provinces (*Cardium edule*), que tout le monde connaît de vue, mais que, bien à tort, peu de personnes mangent, quoiqu'il se vende à Paris. A Arcachon, on a trouvé des pétoncles longs de 5 centimètres et larges de 6, et nous en avons recueilli d'aussi grands à Trouville, au Croisic, etc.

Enfin, pour être aussi complet que possible, citons parmi les bivalves : les *dails* ou *gites* (Pholades), les *couteaux* (Solens), les délicates *donaces* (*Donax anatinum*) de la Gironde, la *mye* des sables (*Mya arenaria*); parmi les univalves : le *bigorneau perceur* (*Littorina littoralis*), la *pourpre* (*Purpura lapillus*), les *patelles* et le *vignot* (*Turbo littoreus*). Ajoutons deux mollusques qui vivent, l'un dans l'eau douce (la moule de rivière, *Unio littoralis*), l'autre sur terre (l'escargot, *hélice vermiculée, chagrinée,*

vigneronne, etc.), cette nourriture favorite du pauvre dans certains départements du Midi.

Voilà de vingt-cinq à trente mollusques, tous communs en France, qu'on pourrait introduire dans l'alimentation publique des grands centres. Leur prix serait minime : on vend, à Paris, les coques (*Cardium edule*) 10 centimes le litre; à Bordeaux, 10 à 20 centimes le cent; et les clovisses de l'Océan (*Tapes decussata*), dans cette dernière ville, 20 à 30 centimes le cent. De plus, la liste est incomplète, et nous avons omis volontairement les *poulpes*, *sèches*, etc., dont la chair, une fois cuite, offre tout à fait l'aspect et le goût de celle du homard. Mais ils sont trop laids pour que jamais les Parisiens se décident à les manger.

On voit quels avantages offrirait, pour le pauvre surtout, l'introduction de vingt-cinq aliments nouveaux, tous d'un prix très-faible! Mais ici surgit un obstacle, contre lequel toutes les entreprises de ce genre échouent, la routine; la *conchyliophagie* aura peut-être autant de peine à se faire adopter que l'*hippophagie*.

LA MAREILI DES FRAISES.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 109, 118, 125, 134, 142, 146.

Mareili tomba des nues à cette proposition, qui lui causa un mélange de joie et d'effroi. Elle serait donc toujours près de sa protectrice! là était sa joie. Mais elle devrait renoncer à Tschageneigraben, à sa liberté, habiter au château parmi la domesticité; là était son effroi. La jeune demoiselle avait mis aussi un peu trop de précipitation dans sa demande. Une fille de la campagne, complétement ignorante du service, qui ne sait pas un mot de *whelche*, l'élever au rang de femme de chambre dans une maison distinguée! Il faut pour cela du courage, de l'abnégation du côté de la maîtresse. Dans les hautes classes de la société, une femme de chambre est réellement le bras droit de sa maîtresse; et de même que les membres d'un corps obéissent tous à la pensée de l'esprit, la femme de chambre doit comprendre et accomplir la pensée sans qu'il soit besoin de paroles.

Mareili savait, il est vrai, fort bien coudre, tricoter, repriser, etc.; mais elle ne savait pas repasser le linge fin, et si elle avait à peine entrevu de loin une toilette, à plus forte raison ne se doutait-elle pas de ce qui s'appelle « savoir habiller. » Elle ferait sans doute une fort jolie petite femme de chambre; mais pourrait-elle marcher sur les parquets cirés? pourrait-elle se présenter convenablement et annoncer, comme cela se fait dans les maisons comme il faut? La jeune demoiselle questionna Mareili, qui répondit :

— Ah! mon Dieu! rien ne me conviendrait mieux; mais je ne saurai jamais faire tout cela.

Alors la vieille Gattüng fut appelée. Gattüng n'était pas une de ces vieilles personnes maussades et acariâtres comme ne le deviennent que trop souvent les anciennes femmes de chambre, qui n'ont pas de plus grand plaisir que d'humilier la pauvre fille qui leur succède et de la voir maltraitée par leur maîtresse. Gattüng avait un bon cœur et la *Mareili des Fraises* lui plaisait. Elle trouvait certainement hardie la pensée de sa maîtresse de vouloir faire immédiatement une femme de chambre de Mareili, et si elle eût été appelée au conseil, elle eût déclaré cette tentative impossible; car Gattüng avait le sentiment de l'importance de son état et savait ce que vaut une expérience de quarante années d'étude. Et une jeune fille de dix-huit ans remplirait cet emploi!... Grand Dieu!...

Mais enfin, puisque cela devait être, Gattüng donna du courage à la nouvelle venue, s'offrit à l'aider, à lui donner avant son propre départ au moins une idée du service, à lui apprendre un peu de français, etc. La jeune demoiselle est si bonne qu'elle montrera de la patience. Mareili se laissa persuader de rester; seulement elle demanda à sa protectrice de lui permettre d'aller tous les ans passer quelques jours au milieu de ses fraises. Ceci lui fut accordé volontiers par sa jeune maîtresse, qui ajouta qu'elle-même irait peut-être aussi.

Alors commença pour Mareili une existence tellement nouvelle, qu'elle eût réellement trouvé moins de changement si elle s'était vue transportée tout à coup dans une autre partie du monde. Tout était différent, tout absolument. Le ciel seul était le même qu'à Tschageneigraben; quant à la terre, qui à Tschageneigraben était réellement de la terre, elle devenait du sable dans le parc du château.

Les premiers jours, Mareili tremblait sans cesse; il lui semblait qu'un malheur allait éclater d'un moment à l'autre; elle était comme un enfant qu'on enfermerait dans une chambre remplie de poudre, et qui, tenant une lumière à la main, n'oserait ni marcher, ni remuer, ni toucher à quoi que ce soit de peur d'y mettre le feu. Gattüng secouait parfois la tête d'une manière trop significative; mais, comme le disent les Écritures, l'amour supporte tout. Après le premier effroi passé, Mareili comprit incroyablement vite ses nouvelles fonctions, si bien que Gattüng secoua la tête d'une tout autre façon, et déclara « que pour une jeune Allemande, Mareili comprenait merveilleusement, et que jamais elle n'avait vu chose pareille. » Mareili commençait à se trouver presque heureuse dans sa nouvelle position; elle voyait sa jeune protectrice tous les jours, et elle songeait sans cesse à lui prouver son dévouement et son zèle; elle cherchait à lire dans ses yeux ce qu'elle pouvait désirer. La jeune demoiselle était fort satisfaite de ne pas s'être méprise, et se félicitait de cette habile femme de chambre qui faisait réellement honneur à la maison où elle se trouvait.

La noble demoiselle était accoutumée à traiter ses domestiques avec la convenance que comportait son rang, à leur parler peu, à maintenir le plus possible ses sentiments dans les limites de la convention. Ces limites ne sont pas absolues; chaque famille a les siennes plus ou moins étendues. On voit même parfois des maisons où règne un grand laisser-aller et en même temps une réserve inquiète de toutes les formes, et une mesure sévère dans les discours et dans le maintien. Parfois les sentiments les plus puissants, l'amour de Dieu et l'amour de l'humanité, sont subordonnés à ces formes extérieures. Il est bien entendu que nous ne parlons pas ici des bornes que le sentiment moral et l'esprit chrétien tracent tout naturellement, mais seulement de celles qui sont exagérées et arbitraires.

La jeune fille noble souffrait de ce joug trop étroit des convenances qui, dans certains moments, oppressaient son cœur. Quant à Mareili, elle ne se rendait pas compte de l'effort que faisait sa jeune protectrice pour comprimer toujours ses sentiments : elle n'avait aucune prétention de se voir rendre l'affection qu'elle portait à sa bienfaitrice; elle se contentait de l'aimer. Quand le ton de sa jeune maîtresse était, en présence des étrangers, plus froid que jamais, Mareili se consolait par le regard amical qu'elle en recevait ensuite. Parfois, après un mouvement d'irritation qui l'avait affligée, sa jeune maîtresse lui tendait la main et la regardait avec son regard d'autrefois : les larmes montaient alors aux yeux de Mareili; c'était là sa plus douce récompense. Parfois aussi, quand la société si

froide qui vivait au château et le cœur si tendre de la noble demoiselle se trouvaient dans une pénible contradiction, tellement qu'il lui semblait par moments qu'elle étoufferait dans cette atmosphère, elle disait :

— Mareili, m'aimes-tu bien?

Et lorsque Mareili, les yeux pleins de larmes, répondait :

— Oh! Mademoiselle!

Sa maîtresse reprenait :

— Aime-moi toujours!

C'étaient là des instants qui dédommageaient Mareili de tout ce qu'elle avait pu souffrir; des instants qui augmentaient encore son affection si sincère, si profonde, quand bien même la noble jeune fille reprenait quelques heures après cette froide réserve qui ressemble beaucoup à l'orgueil, et qui sert à établir la distance qu'on veut mettre entre soi et les humbles.

Ainsi s'écoulaient les années pour Mareili, sans qu'elle s'en doutât, sans qu'elle songeât presque à les compter. Elle ne souffrait pas de son humble sort; elle n'attendait rien de plus de la destinée; elle ne comptait les jours que par l'accomplissement fidèle de son devoir, jouissait avec reconnaissance de ce que Dieu lui envoyait; puis, le jour fini, elle se remettait avec sa tâche remplie entre les mains du Seigneur, afin qu'il daignât l'agréer dans sa grâce; puis elle recevait de la Providence le bienfait d'un nouveau jour d'existence, en demandant d'y accomplir encore fidèlement le bien et d'éviter de succomber à aucune tentation. Et les jours continuaient à passer ainsi avec rapidité; d'ailleurs, plus le sentiment religieux se développe, plus on sent l'approche de l'éternité céleste où les années ne seront plus que des instants.

D'autre part, l'oppression morale dont souffrait la noble demoiselle cessa peu à peu; les nuages de sa vie se dissipèrent et se changèrent en sérénité constante; le joug que la convention pose sur les cœurs tomba par morceaux, et une sorte de transfiguration se produisit en elle, laissant voir à tous l'ange prêt à s'approcher du royaume de Dieu.

Ce fut surtout pour Mareili qu'elle se montra dans toute la plénitude de sa tendresse. La noble demoiselle n'avait que trop appris combien est grande la distance entre la reconnaissance pour le bienfait reçu et l'affection personnelle pour le bienfaiteur. Quand elle se rendit compte de ce que Mareili ressentait pour elle de dévouement profond, elle se sentit confuse, et pourtant elle montait d'un degré l'échelle de la perfection chrétienne, en apprenant à ne plus aimer seulement la bienfaisance, mais le pauvre lui-même. Elle osa montrer devant tous l'affection qu'elle avait depuis longtemps pour Mareili, mais dont elle ne s'était pas rendu compte complétement tant qu'elle avait obéi aux rigoureuses exigences de l'usage.

La fin à la prochaine livraison.

LES MERVEILLEUSES HISTOIRES

DE MANDEVILLE, DE MARC POL ET DE FRÈRE ODRIC.

Nous avons essayé [1] de réhabiliter le premier de ces voyageurs quant à la partie sérieuse de son œuvre; nous tenterons de faire voir ici comment il mêla, pour ainsi dire à son insu, les traditions orientales ayant cours à cette époque aux récits que, de toutes parts, on lui demandait. Il n'y a personne aujourd'hui qui ne se prenne à sourire, par exemple, en voyant dans le beau livre de Jean duc de Berri les deux végétaux auxquels le miniaturiste a donné les noms bizarres d'*arbre du soleil* et d'*arbre de la lune*. Les deux astres brillent, en effet, au milieu d'épais feuillages, comme des fruits resplendissants destinés à éclairer les hommes sur la terre. On connaît aujourd'hui l'origine de cette légende; elle remonte à la plus haute antiquité, avec un caractère bien différent, toutefois, de celui qu'on a cru devoir lui attribuer durant le moyen âge : les deux vastes cyprès consacrés, dans la religion des Parses, à l'astre du jour et à l'astre de la nuit, n'ont plus qu'une similitude bien affaiblie dans le mythe dont ils deviennent la personnification avec ce qu'enseignait la religion de Zoroastre [1].

Pour un homme qui revenait au quatorzième siècle en son pays, après avoir erré par le vaste univers, l'important n'était pas d'instruire, c'était d'intéresser. L'esprit d'observation n'était point né, l'esprit de réminiscence dominait toujours. De là tant de merveilles rajeunies et qui, après avoir enchanté l'imagination des anciens, reverdissaient, grâce à une séve nouvelle, et conviaient le monde à des découvertes dont le champ était illimité.

Voyez ce griffon gigantesque, dont la vue excite le bouillant courage d'un centaure. Mandeville ne dit point qu'il ait eu occasion d'observer cette scène toute mythologique, mais comme elle circule dans le monde, il la raconte naïvement, et le miniaturiste n'a point manqué d'en faire le sujet de l'un de ses tableaux. A cette époque, du reste, le griffon, dont il existe une si prodigieuse variété légendaire, reparaissait avec sa forme primitive, tel qu'on le retrouve sur les bas-reliefs de la Grèce ou même dans certains monuments assyriens, et ce fut de cette réminiscence hellénique que s'inspira l'artiste du duc de Berri. Le centaure grec que reproduit sa miniature n'est pas pour le voyageur un être emprunté à la fable antique; il habite la terre de Bakerie où vivent les Ypodames, « qui mangent les gens selon leur nature et qui sont molt cruaux... » Mandeville nous laisse ignorer pourquoi ce personnage, d'aspect mythologique, se porte, armé de sa massue, vers le griffon qui peut prendre son vol dans les airs; mais il nous explique, dans son texte naïf, le motif tout naturel qui anime l'un contre l'autre ces deux êtres fantastiques. On va voir qui, dans le combat, doit avoir l'avantage : « Le griffon a le corps plus grant que le lyon, et plus de grandesse et de force que l'aigle, car il peut emporter un cheval en volant et l'homme sus, s'il le trouve à point, et deux beufs si comme on les lie ensemble. »

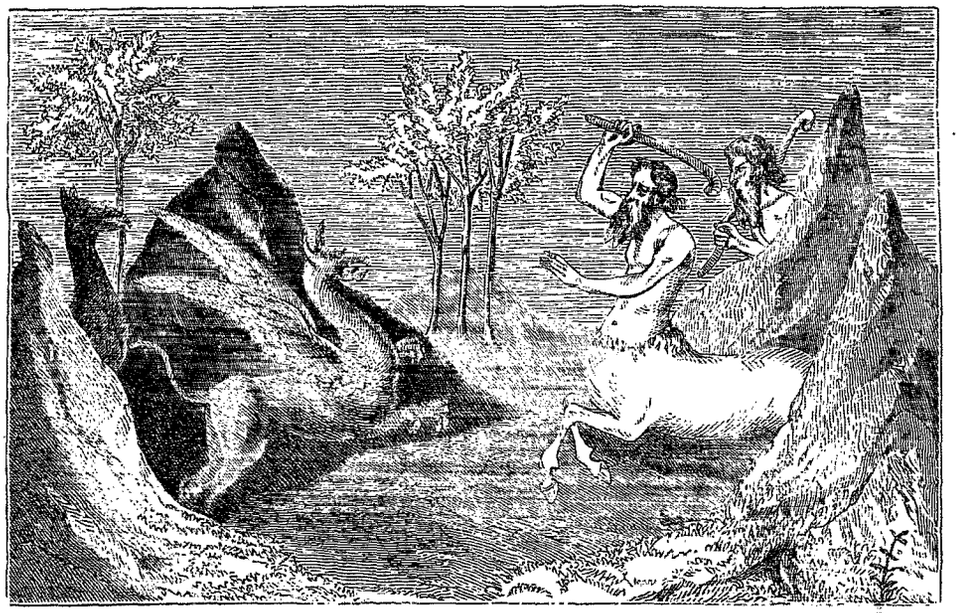
Après nous avoir décrit les ongles formidables du monstre, le voyageur nous explique comme quoi ils sont d'une dimension suffisante pour qu'on en forme un hanap. Nous voyons naturellement ici une réminiscence de ces belles coupes orientales taillées dans la corne de rhinocéros, et que le moyen âge devait admirer encore davantage, lorsqu'on pouvait supposer qu'elles procédaient d'un animal merveilleux. Les côtes du griffon, à la fois robustes et flexibles, offraient les mêmes qualités précieuses; mais on pouvait obtenir une bien autre utilité des vastes ailes du monstre : des *pennes*, ou, si on l'aime mieux, de la côte de ces plumes gigantesques on fabriquait de grands arcs, et c'étaient des armes terribles, que tout l'Occident, effrayé des incursions tartares, devait redouter dans les combats.

A côté de cet effrayant animal, et toujours dans les régions asiatiques, se rencontrait la redoutable lignée des dragons volants, dont la race est aussi innombrable que la fantaisie a de caprices. A défaut d'observations de quelque exactitude sur les divers animaux de l'Afrique ou de l'Asie que pouvait rencontrer le voyageur, il nous faudra invoquer ici le témoignage d'un grand esprit, et ce sera le

(1) Voy. t. XXXIV, 1866, p. 155 et 189.

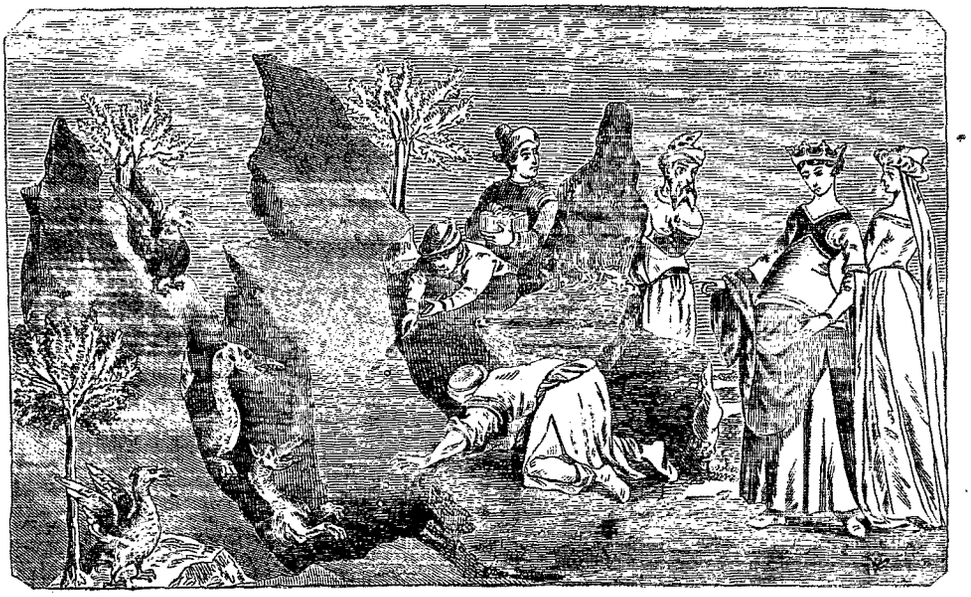
(1) Voy. à ce sujet le vicomte de Santarem, *Histoire de la cosmographie et de la cartographie.*

maître du Dante lui-même qui parlera. « Le dragon, dit Brunetto Latini, est une des grand's bestes du monde qui habitent en Ynde et Éthiopie, et quand il est sorti de son espelonce (de sa caverne), il court parmi l'air si rondement et par si grand air, que l'air en reluist après autressi comme feu ardent. » (1) Le dragon est bien vieux, puisque



Centaures et Griffons. — D'après le *Livre des Merveilles* (2), Voyage de Mandeville.

le psaume XLIII en fait mention. Les auteurs chinois lui donnent une antiquité plus reculée peut-être, car le fameux dragon *Apo-lo-lo* vivait au temps où les hommes atteignaient l'âge raisonnable de quatre-vingt-quatre mille ans. Le dragon *Lung* n'était pas moins digne d'attirer l'attention des naturalistes consciencieux; mais il fallait



Dragons volants. — D'après le *Livre des Merveilles*, Voyage de Mandeville.

savoir le choisir au milieu des cent soixante-dix-sept rois de dragons qui parcouraient les mers d'Orient. Raban Maur simplifie les recherches en ce qui concerne les espèces occidentales, ou même celle dont l'habitat est dans les montagnes du Caucase : « ils vivent où vivent les griffons. »

La fin à une prochaine livraison.

(1) N'est-il pas curieux de voir un grave historien du dix-huitième siècle tout aussi peu avancé, vers 1744, en zoologie que Mandeville et Brunetto Latini, nous décrire sérieusement les trois espèces de dragons que recèlent les campagnes inexplorées de l'Inde. Après avoir pris au sérieux la licorne et ses congénères, l'abbé Guyon, auteur lu jadis d'une Histoire des Indes, s'exprime ainsi :

« Le dragon n'est, dans sa figure, qu'un serpent d'une grosseur extraordinaire, et il y en a de trois espèces. Les uns habitent sur le haut des montagnes, d'autres dans les cavernes, d'autres dans les marais. Les premiers sont les plus grands de tous; ils ont les écailles dorées, du poil ou une espèce de barbe assez longue sur le front et sur la mâchoire, les sourcils fort ouverts, le regard affreux et cruel, le cri extrêmement aigre et perçant, une crête rouge semblable à un charbon allumé. Ceux du plat pays ne diffèrent que par la couleur de leurs écailles, qui sont argentées, et par l'usage qu'ils ont de fréquenter les rivières. Les autres, qui vivent dans les marais, sont presque noirs, plus lents à la course, et n'ont point de crête. » L'abbé Guyon ne se contente pas d'illustrer la race des dragons par cette belle description; c'est à tort, selon lui, qu'on les a méchamment privés de leurs ailes : « Ils ont, d'ailleurs, dans la tête une pierre précieuse qui jette autant de feu que le diamant, et qui est naturellement taillée à différentes facettes par où elle donne toutes sortes de couleurs, etc. »

(2) Voy., sur ce célèbre manuscrit, t. XXIII, 1855, p. 136.

LE PAYS DES FALISQUES.



Vue de Borghetto (États Romains). — Dessin de Camille Saglio.

A la limite de la campagne de Rome, vers le nord, au point à peu près où la route se divise en deux branches, dont l'une mène à Florence par Spolète, et l'autre se dirige vers le Tibre et les montagnes de la Sabine, commence une autre campagne qui contraste par son aspect avec celle que l'on vient de quitter. Ce n'est plus la plaine aride, la solitude grandiose que la ville éternelle a faite autour d'elle; tout est riant et frais dans le paysage qui va se dérouler désormais sous les yeux. Le sol est couvert d'une verdure éclatante; des chênes, des châtaigniers, arbres séculaires, sont dispersés ou groupés en bouquets au milieu des prairies couvertes de bestiaux; le blé croît dans les parties moins ombragées, entre les oliviers et les érables où la vigne s'enlace. Tout le pays, crevassé par les anciennes agitations du sol, est coupé de gorges profondes, les monticules succèdent aux vallons, et un abîme quelquefois vous sépare du village dont le clocher se dresse non loin de vous au-dessus de la cime des bois. Le paysage se renouvelle sans cesse : tantôt ce sont des rochers abrupts tapissés de ronces, de lierre, de clématite, de cistes blancs et roses, tantôt des allées naturelles de beaux arbres semblables aux avenues d'un parc, sur des gazons que l'anémone rougit au printemps; là les eaux d'un torrent se précipitent en cascades, ici, mince ruisseau, elles s'écoulent paisiblement sous une épaisse végétation qui encombre les bords. Le pays s'élève graduellement, d'un côté, vers les monts Ciminiens qui le limitent au couchant, et du côté opposé, jusqu'au Tibre. On est surpris, en approchant du fleuve, de voir à quelle profondeur il coule, dans l'admirable vallée qui se découvre alors tout à coup.

Les voyageurs connaissent peu cette belle et fertile contrée; ils suivent, et rarement s'en écartent, la route qui passe par Nepi, Civita-Castellana, et conduit à Terni; ou bien, venant de la montagne, ils prennent, au Ponte-Felice, avant d'arriver au village de Borghetto, le bateau à vapeur qui descend le Tibre jusqu'à Rome. Ils ne regretteraient pas leur détour s'ils quittaient la voie ordinaire pour visiter les environs de Civita-Castellana (voy. t. XXXIV, 1866, p. 300) ou de Nepi, s'ils poussaient jusqu'aux petits villages de Corchiano, de Vignanello, de Gallèse, ou plutôt s'ils prenaient pour but de leur excursion l'ascension du Monte-Cimino ou du Soracte, d'où le regard embrasse une immense étendue, et qui forment aux deux extrémités de ce pays de si beaux horizons.

C'est entre ces montagnes et le Tibre qu'habitèrent jadis les Falisques, peuple d'origine pélasgique, que d'antiques traditions font venir d'Argos après la guerre de Troie sous la conduite d'un fils d'Agamemnon. Ces traditions paraissent confirmées par ce qu'on sait de la religion des Falisques. Leur divinité principale était Junon, dont ils célébraient le culte suivant le rite grec, et à Falerii ils lui avaient élevé un temple qui était la copie de celui d'Ar-

gos, le célèbre Heræum. Comme les Pélasges de Cortone, d'Agylla et d'autres villes de l'Étrurie, ils finirent par se confondre avec le peuple au milieu duquel ils demeuraient. Soit qu'ils eussent formé avec lui une alliance étroite et durable, soit qu'ils eussent été conquis par lui, leurs destinées ne furent plus séparées : Falerii devint une des douze cités de la confédération étrusque, et les Falisques restèrent paisibles possesseurs du sol jusqu'au jour où Camille détruisit leur ville et leur imposa le joug romain.

LA SUPERSTITION.

La superstition est à craindre pour le sexe; mais rien ne la déracine ou ne la prévient mieux qu'une instruction solide. FÉNELON, *De l'Éducation des filles.*

LA MAREILI DES FRAISES.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 109, 118, 125, 134, 142, 146, 158.

Mareili devint l'amie de sa jeune maîtresse, dont les liens avec le monde s'affaiblissaient de jour en jour et que la maladie condamna même bientôt à une vie très-retirée. Le service de Mareili ne changea point de nature; elle y mit peut-être plus de zèle encore; mais ses relations avec sa maîtresse étaient de plus en plus affectueuses; la vie du cœur de sa protectrice s'ouvrait à elle comme si elle eût été son égale : telles que deux pèlerins qui n'ont pas de demeure fixe et qui en cherchent une pour l'avenir, elles s'avançaient la main dans la main vers le même but.

Combien Mareili ne fut-elle pas étonnée en apprenant à quels orages avait été parfois exposée sa maîtresse! Comme elle pâlit devant les écueils qui s'étaient dressés menaçants sur son chemin! Et, de son côté, combien la noble demoiselle fut surprise en découvrant la voie paisible et unie que Mareili avait suivie depuis son enfance! Il y avait eu de la pluie sur cet humble sentier, mais pas d'orages; des cailloux, mais pas de récifs!

Lorsqu'elles étaient assises l'une près de l'autre, aux heures calmes du soir, elles ressemblaient à deux nonnes qui auraient laissé le monde derrière elles, et qui, au-dessus des préjugés de l'orgueil humain, sont devenues des sœurs. Vis-à-vis de tous, Mareili voulut rester servante et n'oublia aucun des devoirs de sa situation, comme cela aurait pu arriver. Mais son intimité avec la noble demoiselle était bien connue : les uns l'attribuaient à des vues intéressées; les esprits sérieux, dans la famille même de sa maîtresse, estimaient profondément Mareili, qui aurait pu devenir vaine si elle n'avait pas eu une âme vraiment élevée : elle resta toujours la même et n'abusa jamais de son influence. Elles vécurent ainsi, sa bienfaitrice et elle, dans une douce communauté de sentiments, jusqu'à ce que Dieu envoyât un de ses anges pour emmener au ciel celle des deux qui souffrait le plus.

Et Mareili se trouva de nouveau seule; le monde lui parut trop vaste pour elle, bien que, grâce à la générosité de son amie, elle fût assez riche pour y faire assez bonne figure. Mais à présent que son ange était une habitante des cieux, elle sentait que tout ce qu'elle avait aimé avait disparu de la terre.

Elle acheta la cabane de Tschageneigraben où avait vécu sa mère, et y alla demeurer. Pendant les premières années de son séjour chez sa protectrice, elle était d'abord revenue à la forêt dans la saison des fraises et en avait rapporté des corbeilles pleines de ces beaux fruits; puis elle avait laissé passer un an ou deux sans y reparaître, et enfin elle n'y était plus revenue du tout. Elle voulut reprendre sa vie d'autrefois; car, bien qu'elle n'eût plus besoin de vendre des fraises, elle se réjouissait à la pensée d'achever sa vie au milieu des scènes qui l'avaient autrefois charmée.

Elle se rappelait tous les chemins, tous les sentiers, tous les sapins, tous les buissons. Elle espérait retrouver le vieux tronc d'arbre où fleurissait jadis le premier fraisier; mais combien elle fut tristement surprise! La hache avait détruit les saules aux pieds desquels mûrissaient les premières fraises. Il n'y avait plus de taillis, plus de bouleaux; elle n'aperçut que des pommiers que cueillaient les hommes et de l'herbe que paissaient les bestiaux. Elle pleura sa solitude d'autrefois que la culture avait envahie. Elle découvrit cependant encore des fraises, mais tout là-bas, au bout du monde; puis elle n'était plus *la Mareili des Fraises :* d'autres enfants avaient appris à en faire la récolte et continuaient son ancien métier. Mareili eut vraiment le cœur gros en voyant comme on traitait ces pauvres fraises, comme on les arrachait à demi mûres, comme on écrasait les bourgeons sans y prendre garde, comme on perdait la moitié de la récolte, enfin comme on était grossier envers elle-même, qu'on regardait comme une étrangère qui se permettait de venir prendre le bien des autres; et pourtant c'était bien elle, Mareili, qui avait été la première reine de ce royaume! c'était elle qui avait montré à faire ce petit commerce d'une manière intelligente; et maintenant on lui refusait jusqu'au droit de marcher sur son ancien terrain. Cela lui fit tant de peine qu'elle eut envie de se sauver loin de Tschageneigraben. Mais elle surmonta ce premier mouvement; elle se dit que puisque le monde roule dans un changement perpétuel, elle n'avait réellement pas le droit de se plaindre que Tschageneigraben ne fût pas resté toujours le même à cause d'elle. Ce ne pouvait pas être en vain, d'ailleurs, que Dieu eût réveillé en elle l'amour de ce coin de terre et l'y eût ramenée. Si elle cherchait, elle trouverait bientôt ce que Dieu désirait d'elle... Et Mareili sut vite, en effet, à quelle œuvre le Seigneur la destinait. Maîtrisant donc sa première impression, elle se rendit de nouveau « aux fraises » et mit ses soins à se concilier l'affection des enfants, à les amener à mettre de l'ordre et de la modération dans leur manière de faire la récolte. Mareili y réussit, quoique lentement et péniblement. Les enfants ne voulaient pas d'abord se laisser commander; cependant ils finirent par faire de bonne volonté ce qu'elle leur demandait : ils commencèrent par y trouver leur intérêt; ensuite la sympathie pour Mareili vint peu à peu à l'un, puis à l'autre; car Mareili était avenante et amicale; elle savait raconter des histoires intéressantes, et elle avait la main et le cœur ouverts.

Il se rencontra bien de temps à autre un enfant grossier et impertinent; mais Mareili finissait toujours par le gagner, grâce à sa douceur. Lorsqu'elle restait un jour sans paraître, les enfants s'ennuyaient; elle leur manquait beaucoup. *C'est la Mareili des Fraises!* redevint le cri de joie de la jeunesse. Ces liens d'amitié ne se rompirent pas en hiver. Mareili avait compris qu'elle ne pouvait rester seule : elle prit avec elle l'enfant qui lui plaisait le mieux; d'autres enfants vinrent voir celui-là, et tous ceux qui la visitaient apprenaient toujours quelque chose de salutaire pour le cœur et d'utile pour les doigts, car elle était fort habile dans tous les travaux féminins. Ces leçons ne coûtaient pas un sou; au contraire, les enfants ne rentraient pas chez eux sans avoir bu ou mangé quelque chose, car Mareili aimait à donner. Cela ne faisait pas sauver les élèves, comme bien vous pensez.

La générosité de Mareili ne plut pas aux enfants seulement; bien d'autres en auraient volontiers pris leur part;

mais elle n'encouragea point les avances de ses voisins, et il fallut bien respecter son amour de la retraite. Elle se montrait d'ailleurs si rarement dans le village, que peu à peu on oublia presque sa présence. Les enfants, toutefois, continuèrent à l'aimer comme une mère.

La jeune fille qui vit encore en ce moment dans la maison est la troisième que Mareili ait élevée. Mareili n'était pas égoïste et n'aimait pas les enfants pour elle, mais pour eux. Il ne lui semblait pas bien de priver une jeune fille de toutes les jouissances de ce monde en la forçant à vivre dans la solitude. Dès qu'elle le jugeait nécessaire, elle se séparait donc de ses élèves, après leur avoir donné les deux armes les plus sûres pour soutenir les luttes de la vie : l'amour du travail et la foi en la Providence. Elle les plaçait dans des maisons respectables, où on les recevait avec confiance.

Le pasteur acheva son récit en ces termes :

Ces jeunes filles, par leur bonne conduite et le bonheur qui en était la récompense, réjouissaient le cœur de Mareili; mais sa protectrice, qui était au ciel, restait l'objet de sa plus profonde tendresse. Parfois, aux heures où les enfants qui l'entouraient avaient mérité qu'elle leur ouvrît son cœur, elle leur parlait de son ange; les portes de ce sanctuaire de son âme ne s'entr'ouvraient que dans des moments solennels : il semblait alors à Mareili que sa bienfaitrice lui apparaissait entourée d'un éclat céleste, telle qu'une habitante du divin séjour; devant son émotion, les enfants ressentaient un doux effroi et priaient, comme s'ils eussent été transportés dans un monde merveilleux et invisible.

— Ah! j'aimais beaucoup Mareili, ajouta le pasteur; c'était une moissonneuse zélée dans la grande moisson du Seigneur... Sa mort m'afflige; et pourtant je ne la plains pas, car elle est maintenant près de son amie... Je veux aller la revoir encore avant qu'elle ne soit rendue à la terre; il faut aussi que je parle à la jeune fille qui l'a soignée : elle doit avoir besoin de consolations et de conseils, bien que certainement Mareili ait songé à elle... Eh bien, à présent, juge, qu'en pensez-vous? Avais-je raison de vous dire que la Mareili des Fraises valait mieux que vous et moi?

— Oui, oui, répondit le juge Peter Hase; on peut réellement faire l'éloge d'une fille comme celle-là... mais qu'elle eût été capable de remplir les fonctions d'un pasteur ou d'un juge de paix, comme vous et moi, c'est ce dont je doute, car pour cela il faut une intelligence qui ne se trouve pas chez les femmes... Dieu, notre Créateur, n'a pas créé pour rien des êtres si différents, des hommes et des femmes, ce qui ne se ressemble guère... et ne se ressemblera jamais! Ne le prenez pas en mal, Madame, dit le juge Peter Hasebohne en s'adressant à la femme du pasteur; mais cela est ainsi, et il n'en sera pas autrement jusqu'à la fin du monde. Mais il faut que je retourne à la maison; ma femme m'attend. Adieu et merci. Venez bientôt nous voir, cela nous fera plaisir.

— Cela pourra se faire, répondit le pasteur en offrant la main au juge de paix Hasebohne, qui retourna chez lui.

— Eh bien, dit en riant le pasteur, tu sais maintenant ce que pense des femmes le juge de paix Hasebohne et en quelle estime il les tient!...

— Cela ne m'étonne pas, répliqua l'excellente femme; cela ne m'étonne pas de la part d'un juge... Bah! qu'est-ce que cela fait? ceux qui pensent ainsi ne sont pas le bon Dieu, et le jugement des hommes n'a pas grande valeur devant lui. Mais viens; la soupe se refroidit, il est grand temps de la manger. Rosi n'a jamais l'idée de la réchauffer, et il n'y a rien qui contrarie les gens comme lorsqu'on leur donne froid ce qui devrait être chaud.

Excellent axiome pour toute maîtresse de maison!

BENJAMIN FRANKLIN.

QUELQUES RÈGLES DE CONDUITE. — DEUX PRIÈRES. — L'INSTRUCTION. — LA MÉDISANCE. — LES CONSOLATIONS. — UNE CHANSON.

Benjamin Franklin est un modèle de raison et de bonté. Plus on l'étudie, plus on l'aime. Pour le bien connaître, il faut lire ses Mémoires, sa Correspondance et ses Essais. Jusqu'ici ces œuvres n'avaient été traduites que partiellement et sans beaucoup de correction. Grâce à M. Édouard Laboulaye, qui vient d'en donner une traduction complète et fidèle (1), les lecteurs français peuvent désormais pénétrer au fond même de l'esprit et du cœur de cet homme illustre. Il n'est pas d'âme bonne et sincère qui ne doive éprouver une pure jouissance en retrouvant dans les écrits de Franklin ses propres sentiments exprimés avec une simplicité et une bonne foi parfaites. Aussi n'hésitons-nous pas à les recommander sans réserve, et les fragments que nous sommes autorisés à en extraire n'ont d'autre but que d'engager à la lecture de l'œuvre entière.

1726. — Il est nécessaire que je sois extrêmement frugal jusqu'à ce que j'aie payé tout ce que je dois.

— Essayer de dire la vérité en toute occasion; ne donner à personne des espérances qu'on ne peut remplir; être sincère en parole et en action, c'est la plus aimable qualité d'un homme raisonnable.

— M'appliquer à toute besogne que j'entreprends. Ne pas me laisser divertir de mes affaires par quelque projet de devenir riche tout d'un coup; car le travail et la patience sont les sources les plus sûres de l'abondance.

— Je prends la résolution de ne dire du mal de personne, la chose même fût-elle vraie; j'essayerai plutôt d'excuser les fautes que j'entendrai reprocher à autrui, et à l'occasion je dirai tout le bien que je sais de chacun.

— Condamner la conduite d'autrui en un point particulier, cela équivaut à dire : « Je suis si honnête, si bon, si prudent, que jamais je ne ferai ou n'approuverai telle action. » Je crois que la source générale de la critique et de la médisance vient moins encore d'une malveillance pour autrui, que du grand fonds de tendresse que nous avons pour nous-mêmes.

— L'instruction donnée au grand nombre ne réussit sans doute (à un haut degré) que chez quelques hommes; mais l'influence de ces quelques hommes peut être très-considérable, ainsi que les services qu'ils sont capables de rendre.

— C'est de l'éducation de la jeunesse, beaucoup plus que des exhortations adressées à des hommes faits, qu'on peut espérer d'obtenir la vertu dans le monde. Les mauvaises habitudes, les vices de l'esprit, sont comme les maladies du corps; il est plus aisé de les prévenir que de les guérir.

(1) *Mémoires de Benjamin Franklin*, écrits par lui-même, traduits et annotés par Édouard Laboulaye, de l'Institut; 1 vol. 1866. — *Correspondance de Benjamin Franklin;* 2 vol. 1866.

Nos lecteurs se rappellent que c'est aussi M. Édouard Laboulaye qui a fait connaître à la France les Œuvres de Channing (voy. notre Table de trente années).

On ne saurait rendre de plus grands services que celui de faire passer d'une nation dans une autre de bons exemples et de sages pensées. Il ne semble pas que jamais la France ait eu plus besoin qu'aujourd'hui de se retremper dans les fermes principes d'une saine morale.

— Lorsque notre tour vient de supporter ce que des millions d'hommes ont supporté avant nous, ce que des millions d'hommes supporteront après nous, il nous semble que notre sort est plus rude que celui des autres. Les consolations, si doucement qu'elles nous soient offertes, nous soulagent rarement; il faut que les douleurs naturelles aient leur cours, et le temps est le meilleur consolateur.

— J'espère que ma femme vivra ses cent ans : nous avons vieilli ensemble, et, comme dit la chanson (1) :

Suis-je accablé d'ennui, Jane, ma bonne épouse, en prend une grande part, afin que le fardeau ne m'écrase pas. La bonne fortune vient-elle, la joie de ma femme redouble le plaisir que je ressens.

Elle me défend même quand je suis à blâmer. C'est le plus sûr ami qui me fut jamais donné; son tendre cœur souffre pour tous les malheureux, et sa bonté attire sur nous les bénédictions du ciel.

En santé, c'est une compagne charmante, gaie, engageante et franche; en maladie, c'est la plus soigneuse des gardes, et la plus tendre.

C'est elle qui dans ma maison maintient la paix et le bon ordre, toujours soigneuse d'épargner ce que je gagne; et cependant elle dépense gaiement, et sourit aux amis que j'ai le plaisir de recevoir.

Nous avons tous nos défauts, et ma Jane a les siens; mais ils sont excessivement petits, et maintenant que j'y suis habitué ils ressemblent si bien aux miens que, mes chers amis, je ne les vois plus du tout.

M'offrît-on en échange de ma Jane la plus belle et la plus jeune des princesses, avec des millions dans sa bourse, je ne pourrais pas avoir une meilleure femme; j'en pourrais avoir une plus mauvaise : aussi je m'en tiens à ma Jane, ma vieille chérie.

La suite à une autre livraison.

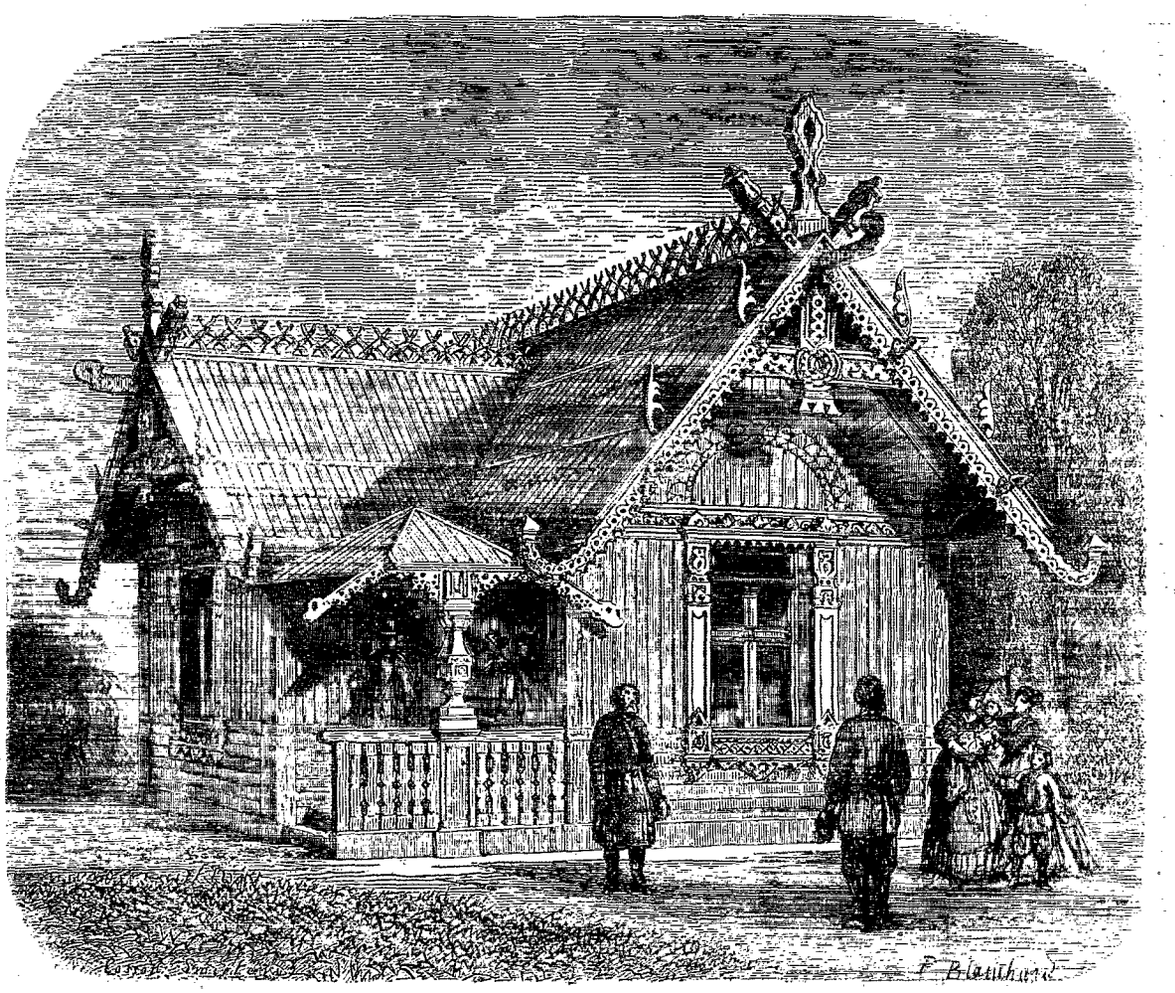
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. p. 100, 132.

LES MAISONS DE BOIS.

ISBA (CHAUMIÈRE RUSSE). — CHALET TYROLIEN. — CZARDA (HONGRIE). MAISONS DE SUÈDE ET DE NORVÉGE.

Si l'on monte vers le nord, de Suisse en Russie, en traversant le Tyrol, la Hongrie et la Pologne, on ne ren-



Exposition universelle de 1867. — Isba, chaumière russe. — Dessin de Ph. Blanchard.

contre guère dans les campagnes que des maisons faites de troncs d'arbres : c'est que, comme personne ne l'ignore, en ces divers pays le bois abonde, et que pour abattre les arbres, les équarrir, les superposer et les lier ensemble de manière à en faire des murailles d'une suffisante solidité, il n'est pas besoin d'autant de peine, de temps et de dépense, à beaucoup près, que pour extraire la pierre, la tailler, et en bien ajuster et cimenter les diverses parties.

Telle est, du reste, la puissance de l'habitude, que la plupart des paysans du Nord se trouveraient moins à l'aise dans des maisons de pierre que dans leurs maisons de bois. Il faut reconnaître aussi que l'expérience leur a appris, de génération en génération, et pour ainsi dire de siècle en siècle, non-seulement à rendre ces demeures très-confortables intérieurement, mais encore à leur donner à l'extérieur une apparence agréable que sont loin d'avoir les massifs carrés, lourds et nus, des maisons de nos villages ou même de nos villes.

Le paysan russe, habile à manier la hache, construit

(1) Cette chanson est de Franklin lui-même.

lui-même sa chaumière, son *isba*. Il sait en dresser avec art et avec goût les murs. Il réunit aux angles, par une coupe ingénieuse, les troncs d'arbres rangés symétriquement les uns sur les autres, et les calfate à l'aide d'étoupes, de manière à ce que l'air glacé du dehors ne parvienne pas à se faire passage par le moindre interstice. Il se plaît ensuite à décorer extérieurement sa demeure d'arabesques qu'il a taillées, pendant les longues nuits et les courtes journées de l'hiver, à l'aide de grossiers outils, couteaux et limes, en se conformant par routine à des types anciens dont l'origine est évidemment tout orientale. Quelquefois même il sculpte des images de saints d'un travail délicat qui rappelle les meilleures œuvres de l'école byzantine.

A l'intérieur de l'isba, un grand poêle, qu'on alimente à peu de frais, entretient une chaleur douce, continue, d'une température toujours égale. Des chaises, une espèce de divan, des ustensiles de cuisine, et la bouilloire à thé, le *somovar*, composent tout le reste de l'ameublement et le décor, sauf peut-être encore, dans un angle de la pièce principale, une lampe qui brûle sans cesse devant l'image du Christ, de la Vierge ou de quelque saint vénéré. Il ne faut pas chercher le lit; il est inconnu. Ce n'est pas une cause médiocre de surprise pour un voyageur de voir qu'on puisse se passer d'un si doux meuble et, après tout, si peu coûteux. Les paysans russes dorment sur le poêle ou sur le plancher. Nous nous souvenons qu'une fois, forcé de chercher un refuge dans une isba, nous n'eûmes d'autre couche que la dure surface des planches et d'autre oreiller qu'une chaise. Nos hôtes, après nous avoir ainsi abandonné ce qu'ils avaient de mieux, allèrent passer la nuit je ne sais où.

De même qu'en Angleterre le cottage modeste a donné l'idée de l'*orned-cottage*, de même, en Russie, au-dessus de l'isba on rencontre le *datcha*, ou maison de campagne, dont les splendides décorations dépassent quelquefois en délicatesse et en élégance les fines dentelles de pierre de l'Alhambra. D'autres, plus modestes, mais non moins



Exposition universelle de 1867. — Chalet tyrolien. — Dessin de Ph. Blanchard.

charmantes, se cachent à demi sous les admirables ombrages des bouleaux, et, à travers la lumière blafarde dont le soleil voile la nature, reportent la pensée aux scènes romantiques des sagas scandinaves.

Le chalet tyrolien, construit de la même manière que l'isba, est mieux aménagé à l'intérieur, mais moins orné extérieurement. Aux décorations sculptées le Tyrolien préfère les vifs effets de la peinture. L'aspect de ces habitations est aimable et riant. Le modèle qu'on voit à l'Exposition universelle est entouré de sapins qui ajoutent à l'attrait et transportent l'imagination dans les pittoresques paysages de la patrie de Hœfer (1).

Près de cette habitation rustique du Tyrol s'élève une *czardà*, ou maison de paysan hongrois, dont le caractère particulier est d'être surmontée d'un toit de paille artistement tressée.

La Suède est représentée par une maison dont les murs sont revêtus de bardeaux formant écailles, et dont la toiture est couverte d'un épais gazon.

(1) Voy. la Table de trente années, au mot TYROL.

Les maisons élégantes de la Norvége sont faites des plus beaux bois de ses inépuisables forêts.

SÉRAPHIN ET SON THÉATRE.

Voy. p. 123.

LE RÉPERTOIRE.

Aux noms d'auteurs connus à qui la paternité conjecturale du *Pont cassé* est attribuée, il convient, paraît-il, d'ajouter un nom célèbre, celui du poëte comique qui fit la *Métromanie;* mais, bien que la source où nous puisons ce nouveau renseignement mérite notre confiance, ce n'est cependant qu'à titre de supposition que nous osons signaler ce qui nous a été affirmé. Au surplus, cette supposition n'a rien qui blesse la vraisemblance. Alexis Piron, assez mal renté et besoigneux souvent, a beaucoup écrit pour les théâtres forains; peut-être pourrait-on retrouver dans le répertoire de ceux-ci sinon l'original exact, du moins l'origine de cette saynète populaire. Quant à admettre qu'elle fut composée tout exprès pour l'*impresario* Dominique Séraphin, ceci est moins vraisemblable. La loge des ombres chinoises n'a été, ainsi que nous l'avons dit, inaugurée à Versailles que dans le courant de l'année 1772, et ce fut le 21 janvier suivant que mourut Alexis Piron. Or on sait que, bien loin de s'occuper d'œuvres dramatiques quelconques, le poëte octogénaire, devenu chrétien fervent, consacra ses dernières années à la traduction des Psaumes de la pénitence.

On veut bien nous adresser quelques notes relatives au répertoire du spectacle de Séraphin, dont le programme, pour chaque représentation, se compose de danses et de métamorphoses de marionnettes, de pièces et de tableaux mécaniques, de scènes comiques pour les ombres chinoises, de féeries dialoguées et de vaudevilles pour les marionnettes. Si aride que soit une simple nomenclature, il nous a semblé que celle-ci ne serait pas sans intérêt pour les curieux collectionneurs de documents qui se rapportent à l'histoire du théâtre. D'ailleurs, alors même qu'ils n'y trouveraient rien à recueillir, nous devrions encore publier cette nomenclature en faveur de ceux qui furent autrefois des enfants, partant des spectateurs obligés de ce théâtre de l'enfance. Un seul titre, parmi les ouvrages connus alors, peut suffire pour réveiller en eux de précieux souvenirs, comme il suffit au voyageur revenu de courses lointaines de retrouver un brin d'herbe desséché ou un fragment de caillou pour se rappeler un péril évité ou des joies éprouvées.

Nos premiers voyages à l'étranger, nous les avons accomplis dans la petite salle de Séraphin, où successivement Venise, Constantinople, Milan, Nankin, etc., sont venues et viennent encore poser devant nous sous forme de tableaux animés.

Nous n'indiquons que pour mémoire les merveilleux effets de diorama et les tableaux chromatiques de couleurs et de figures changeantes, inventions du génie moderne que nous n'avons connues que lorsque, déjà pères et même grands-pères, nous en avons pour la première fois réjoui les yeux de nos enfants. Je dis *nous* pour ceux qui sont, ainsi que moi, d'un temps qui a, d'un grand nombre d'années, précédé les débuts de la célèbre chienne Flora.

Arrivons au répertoire des marionnettes et à ses auteurs.

Mlle Pauline Séraphin a composé six ouvrages : *la Fée Carabosse, le Royaume des grosses têtes, le Pêcheur de Bagdad, le Talisman aux enfers, le Génie de la Sagesse,* et *les Mensonges de Polichinelle.*

M. de Maillé fit représenter les féeries suivantes : *le Chat botté, le Petit Poucet, l'Enchanteur Parapharagaramus, la Belle et la bête,* et *Cendrillon.* Ajoutons que notre gravure des « Coulisses du théâtre de Séraphin » (p. 125) est une vue prise de l'intérieur du théâtre pendant une représentation de *Cendrillon.*

M. Adolphe Joly a donné sur cette petite scène : *le Roi Ricoco,* et *Monsieur et madame Denis.*

M. Foliquet est auteur de la féerie intitulée : *le Prince Fatal et le prince Fortune.*

On a, de M. Berthé, *le Chaperon rouge;* de M. Amédée ***, *la Lampe merveilleuse* et *la Naissance de Polichinelle;* de M. Gustave Devieu, *Ali-Baba* et *le Cabriolet renversé;* de M. Lambert, *le Violon enchanté;* de M. Armand Duplessis, *la Belle aux cheveux d'or, les Trois souhaits, la Belle au bois dormant,* et *le Savetier et le Financier.* — M. Édouard Plouvier, l'auteur du *Livre du bon Dieu,* qui compte de grands succès sur des scènes de l'ordre supérieur et qui a obtenu des prix académiques, a écrit pour le théâtre de Séraphin : *l'École buissonnière, Sindbad le marin,* et *la Fée des lauriers-roses.*

Quant au répertoire des ombres chinoises, il paraît avoir été, pour la plus grande partie, alimenté par Guillemin et Dorvigny; leurs pièces principales sont : *le Malade et le Bûcheron, l'Ile des singes, le Maître d'école, le Magicien Rothomago,* et *l'Embarras du ménage.* Le succès de cette dernière pièce n'a été surpassé que par celui du fameux *Pont cassé,* dont nous donnons ici un fragment.

JEAN. *Il arrive sur le pont par la gauche, portant une pioche sur l'épaule.* Ah! ah! la matinée est fraîche et belle à ce matin; j'vas en profiter pour me mettre à travailler à ce pont, en chantant ma petite chansonnette. (*Il travaille en fredonnant.*)

Tra la la la la la laire,
Lire lire lire, laire laire laire.
Tra la la la la la laire,
Lire lon fa.

LE GASCON, *sur le pont; il arrive par la droite.* On m'a dit que quand je serais près du pont je ne serais pas loin de la rivière. (*Il avance, et s'arrête tout à coup devant l'arche du pont brisée.*) Tiens! comment se fait-il donc que ce pont soit cassé? Eh! justement j'aperçois là-bas un petit bonhomme qui pourra peut-être m'enseigner le chemin qui conduit à la ville. (*Appelant.*) Eh! l'ami!

JEAN. Eh! Monsieur?

LE GASCON. Fais-moi, je te prie, le plaisir de m'enseigner le chemin qui conduit à la ville.

JEAN. C'est facile, Monsieur.

(*Chantant.*) Tous les chemins vont à la ville,
Lire lire lire,
Laire laire laire.
Est-ce que vous n'savez pas ça?
Lire lon fa.

LE GASCON. Parbleu! je sais bien que tout chemin conduit à la ville; mais c'est le plus court que je te demandais... Dis-moi donc, eh! l'ami!

JEAN. Eh! Monsieur?

LE GASCON. Ne pourrais-je pas passer la rivière?

JEAN. La rivière?

(*Chantant.*) Les canards l'ont bien passée,
Lire lire lire,
Laire laire laire.
Pourquoi n'passeriez-vous pas?
Lire lon fa.

LE GASCON. Dis donc, petit drôle, est-ce que par hasard tu me prendrais pour un canard?

JEAN. Ah! non, Monsieur.

LE GASCON. Anon toi-même, entends-tu?

JEAN. J'vous laissons bien là-bas, de l'autre côté du pont, pour un bel et gros dindon.

LE GASCON. Ce petit drôle-là!... Cependant, comme je suis pressé, si la rivière n'était pas trop profonde je pour-

rais peut-être la traverser ; il faut que je le lui demande. Eh ! l'ami !

JEAN. Eh ! Monsieur ?

LE GASCON. La rivière est-elle profonde, mon petit ?

JEAN. Comme partout ailleurs.

(*Chantant.*) Les cailloux touchent la terre,
Lire lire lire,
Laire laire laire,
Ne pouvant aller plus bas.
Lire lon fa.

LE GASCON. Il est malin, ce petit bonhomme... Mais j'aperçois une maison là-bas ; je crois que c'est une auberge ; il faut que je m'en informe. Eh ! l'ami !

JEAN. Eh ! Monsieur ?

LE GASCON. A qui appartient cette belle maison que j'aperçois là-bas, derrière ton dos ?

JEAN. A qui elle appartient ?

LE GASCON. Sans doute.

JEAN. Eh bien, Monsieur,

(*Chantant.*) Elle appartient à son maître,
Lire lire lire,
Laire laire laire.
C'est toujours comme cela.
Lire lon fa.

LE GASCON. Eh ! sandis ! cadédis ! je sais bien qu'une maison appartient à son maître !... Mais dis donc, eh ! l'ami !

JEAN. Eh ! Monsieur ?

LE GASCON. Vend-on du vin dans cette maison ?

JEAN. Si on en vend !

(*Chantant.*) On en vend plus qu'on n'en donne,
Lire lire lire,
Laire laire laire.
Les marchands sont tous comm' ça.
Lire lon fa.

LE GASCON. Définitivement, je crois que ce petit drôle se moque de moi ; il faut que je sache son nom, afin de le corriger. Dis-moi donc, eh ! l'ami !

JEAN. Eh ! Monsieur ?

LE GASCON. Comment t'appelles-tu, mon petit bonhomme ? Je ne serais pas fâché de faire connaissance avec toi.

JEAN. Vous êtes bien honnête, Monsieur. C'est mon nom que vous voulez savoir, n'est-ce pas ?

LE GASCON. Sans doute.

JEAN. Eh bien, Monsieur, vous saurez que...

(*Chantant.*) Je m'appelle comme mon père,
Lire lire lire,
Laire laire laire.
C'est un beau nom que celui-là.
Lire lon fa.

Jusqu'ici Jean le narquois n'a répondu qu'avec gaieté et malice aux questions du voyageur ; mais peu à peu, se croyant sûr de l'impunité, grâce à la solution de continuité du pont, il passe de la malice à l'impertinence grossière et de la grossièreté à l'insulte. Il n'a prévu ni le batelier qui arrive à point nommé pour conduire sur l'autre bord le Gascon insulté, ni l'averse de coups de canne qui vient pleuvoir sur les épaules de l'insulteur en réponse à ses *lire lon fa*. La morale de ceci, c'est la joie des spectateurs. Sans doute ils ont ri de l'offense, mais ils rient bien plus encore du châtiment.

Avis à qui veut mal faire,
Lire lire lire,
Laire laire laire.
Qui fait mal en souffrira.
Lire lon fa.

INSCRIPTION A L'ENTRÉE D'UN BOIS.

Homme !... Entre dans ce bois sauvage et contemple la demeure de la nature. L'ombre calme te fera jouir d'un calme semblable, et la douce brise qui fait tressaillir les vertes feuilles soufflera un baume sur ton cœur.

Ici tu ne trouveras rien de tout ce qui cause tes peines parmi les autres hommes, et qui te rend si lourd le fardeau de l'existence. L'homme n'est pas ici. Ces ombres sont encore les demeures de la paix ; le dôme épais des branches verdoyantes qui se balancent est peuplé d'oiseaux joyeux qui chantent et jouent, dans l'insouciance de leur nature ; tandis qu'au-dessous l'écureuil, le corps droit et ses petites pattes levées, jette gaiement son cri. Des myriades d'insectes essayent dans l'ombre leurs ailes de gaze et dansent dans les rayons vivifiants qui les éveillèrent à la vie. Les arbres verts partagent eux-mêmes le bonheur universel : ils se penchent sous la brise légère ; le soleil les regarde du haut du ciel d'azur, et répand ses bénédictions sur la scène.

Les rocs massifs eux-mêmes, les vieux et lourds troncs d'arbres couchés, qui font un chemin de monticules verts et un pont sur le ruisseau généreux, leurs sombres racines couvertes de terre se tordant dans l'espace, respirent l'immobile tranquillité. Le petit ruisseau fait entendre son gazouillement joyeux : soit qu'il danse sur son sable argenté, soit qu'il sautille sur les roches, il semble par son rire continuel se réjouir de sa propre existence. Marche bien doucement sur le bord, dans la crainte d'effrayer ce petit roitelet qui boit à la surface. Le frais zéphyr qui trace des sillons sur l'onde vient à toi comme quelqu'un qui t'aime ; il ne veut pas te laisser passer sans te saluer et sans te donner son petit baiser.

BRYANT [1].

LES MÉSANGES.

Voy. t. Ier, 1833, p. 155.

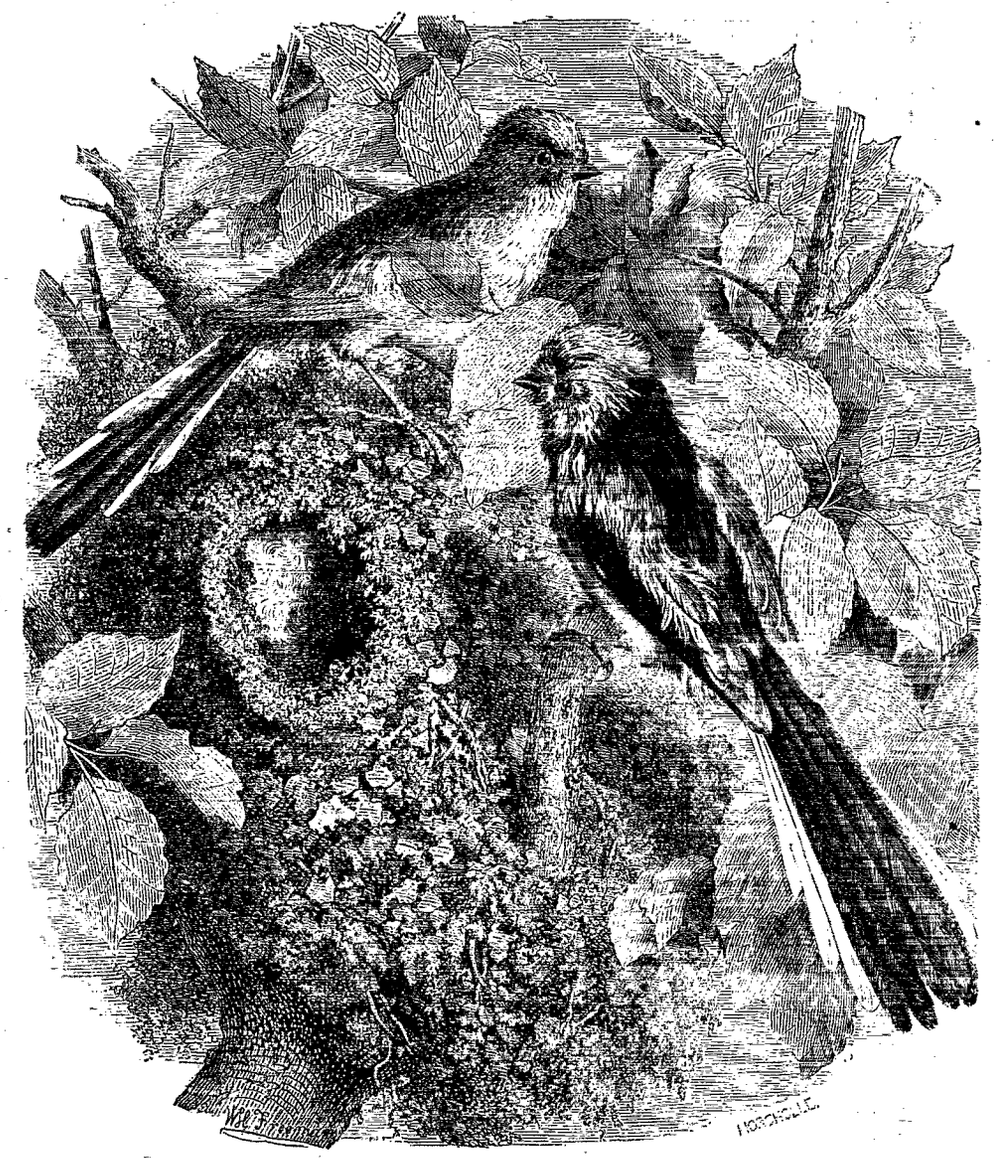
Les mésanges sont peut-être de tous les oiseaux les plus actifs, les plus pétulants. On s'étonne de voir dans un si petit corps une si grande abondance de vie. Elles sont dans un mouvement perpétuel, et quel mouvement ! Elles voltigent, sautent, grimpent, s'accrochent, se suspendent dans toutes les postures ; c'est une succession ininterrompue des attitudes les plus violentes, des évolutions les plus rapides et les plus excentriques. Et, tout en se livrant à cette gymnastique prodigieuse, elles ne cessent de manger (il faut en effet beaucoup d'aliment pour entretenir un foyer si brûlant) : insectes, graines, tout leur est bon ; rien n'échappe à l'étreinte de leur petite serre, rien ne résiste à leur petit bec. Avec une telle vivacité de nature, elles sont très-sociables, mais non moins querelleuses ; elles se battent, se réconcilient, pour se battre de nouveau une minute après. Il n'est pas d'ennemi qu'elles ne bravent ; au cri de la chouette elles accourent, se précipitent dessus avec acharnement ; prises par l'oiseleur, elles le piquent, lui mordent les doigts ; elles se défendent tant qu'elles peuvent. Nous ne prétendons pas que leur intrépidité ne les entraîne parfois trop loin : il arrive qu'elles prennent la tête d'un pauvre oiseau pour une graine ou pour une noisette, et d'un coup de bec la percent ; et puis, la tête crevée, sans scrupule elles mangent la cervelle. Est-ce cruauté, est-ce impétuosité, chaleur de sang ?... Ajoutons vite qu'elles ne mettent pas moins de passion, moins de fougue dans leurs bons sentiments : il n'y a pas de meilleures mères ni de mères plus fécondes ; elles trouvent le moyen de procréer et de nourrir dix, douze, jusqu'à dix-huit et vingt petits à la fois. Pour loger une telle lignée, quels nids ne leur faut-il pas ? Aussi n'y ménagent-elles ni leur industrie ni leur peine.

La *mésange à longue queue* et la *mésange rémiz* (*Parus pendulinus*) éclipsent par leur talent hors ligne les autres

[1] Voy. une note sur ce poëte américain, t. XXXIII, 1865, p. 304.

constructeurs de ce groupe : n'ayant pas recours à des trous d'arbres, comme la charbonnière (1) et la mésange bleue, pour abriter leurs nids, elles ne comptent que sur leur travail pour procurer la sécurité et le bien-être à leur famille. C'est sur leurs ouvrages que nous fixerons notre attention.

Le nid de la mésange à longue queue est situé sur les arbres, souvent appliqué contre le tronc, à la naissance d'une branche; il est de forme oblongue ovoïde; Aldrovande le compare à une pomme de pin; il a jusqu'à 12 centimètres de hauteur sur 9 de diamètre transversal. Les matériaux qui entrent dans sa composition sont des mousses entrelacées avec des tiges et des feuilles de graminées, des fibres de diverses petites plantes, des aigrettes de chardons, des plumes et des crins. Dans ce tissu on aperçoit de ces fils d'araignée d'un blanc d'argent qui flottent dans l'air en certains beaux jours d'automne; ils y sont si bien enlacés, qu'il est impossible de les en détacher sans tout détruire. L'extérieur est le plus souvent recouvert de fragments d'écorce et de morceaux de menus lichens, destinés sans doute à consolider l'édifice. L'intérieur est entièrement tapissé de plumes et de duvet. En



La Mésange à longue queue et son nid. — Dessin de Freeman.

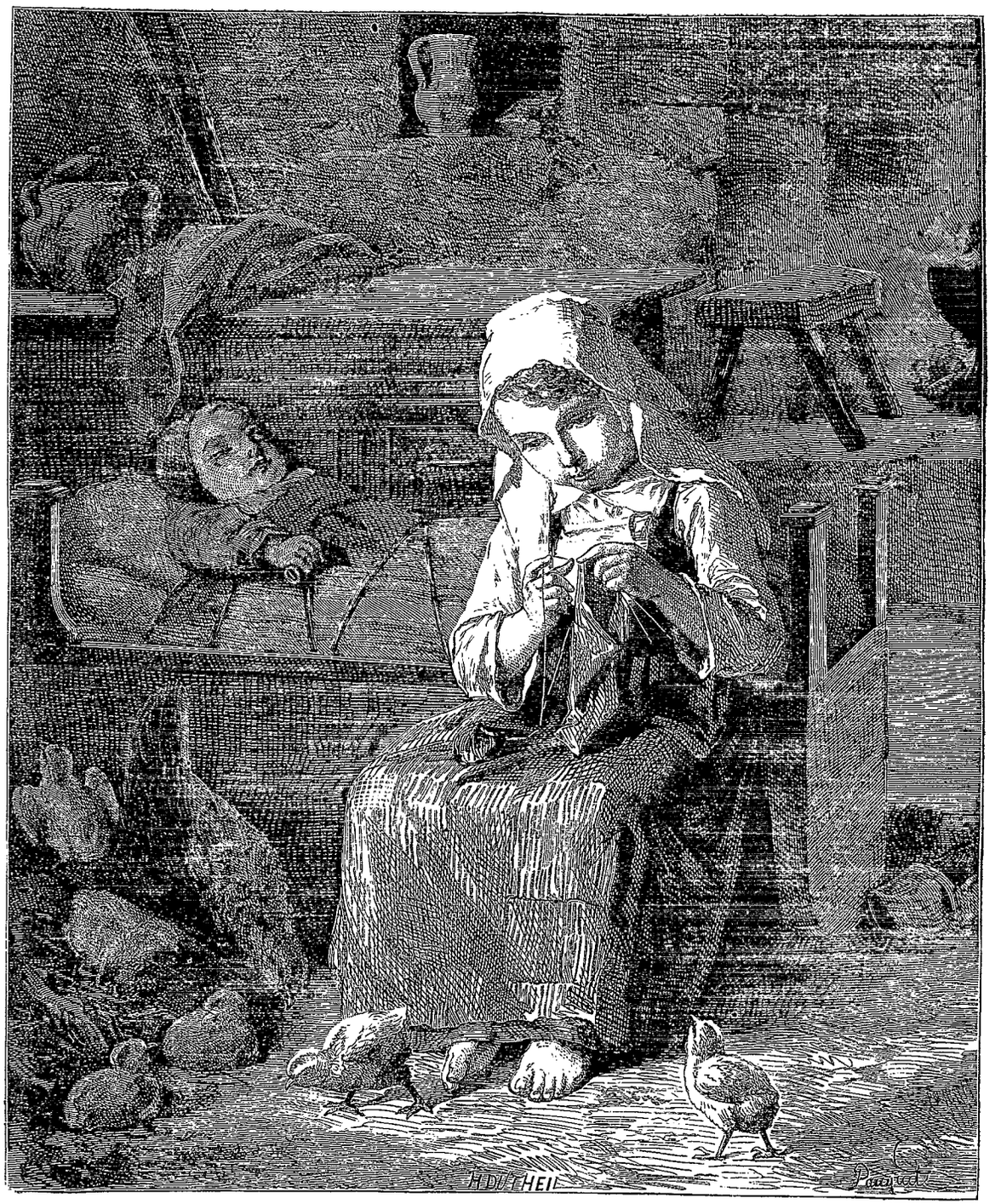
haut et sur le côté du nid, au-dessous de la voûte du toit, se trouve l'ouverture, petit trou à peine assez large, semble-t-il, pour livrer passage à l'oiseau. Quelquefois (cette observation est due à M. Moquin-Tandon) cette porte étroite est fermée par plusieurs petites plumes implantées sur ses bords et dont les barbes, tournées vers le centre, se touchent, se recouvrent même. Ces plumes n'ont pas assez de consistance pour empêcher l'oiseau de passer; mais, par l'effet de leur élasticité, elles reprennent aussitôt leur place et ferment l'entrée du petit domicile. — Si cette admirable disposition se rencontre rarement, si même elle ne s'est rencontrée qu'une fois, elle n'en fait que plus d'honneur à l'habile architecte, en prouvant que son talent ne procède pas seulement d'un infaillible et invariable instinct.

(1) Nous avons vu un couple de mésanges charbonnières faire leur nid dans la tête d'une vieille Vénus de plâtre reléguée dans le coin d'un parc et qui avait un trou à la tempe; les deux oiseaux entraient et sortaient par ce trou. M. Moquin-Tandon a rapporté un fait semblable. Le même auteur cite encore l'exemple de deux couples de ces mésanges qui avaient fait leurs nids entre un contrevent et la fenêtre, dans un coin de celle-ci. Les deux nids étaient appliqués l'un contre l'autre, et formaient par leur réunion une sorte de 8 de chiffre très-régulier, comme certaines salières bilobées.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45

LA MADELON.

NOUVELLE.



La Gardeuse d'enfant, tableau de M. Trayer. — Dessin de Pauquet.

Sur un chemin où l'on ne rencontre guère, en fait d'équipages, que des attelages de bœufs traînant la charrette, la herse ou la charrue, on put voir dernièrement une belle voiture bourgeoise s'arrêter juste au bas du sentier qui monte d'abord dans la direction d'une colline boisée, puis, à mi-chemin de celle-ci, fait brusquement un coude pour mener droit au prochain village.

Nous étions trois dans cette voiture : le maître, M. Dherbecourt, ingénieur civil, qui revient se fixer en France après un séjour de plus de trente ans en Russie, où il a dirigé les travaux d'une importante usine dans le gouvernement de Toula; moi, mon grand carton à dessins et ma boîte à couleurs, nous occupions la banquette du devant; j'avais pour vis-à-vis Mme Dherbecourt, mignonne et gracieuse brune à qui on pourrait, sans exagération, attribuer vingt ans de moins qu'à son mari, lequel, cependant, n'est que de bien peu son aîné. Elle n'a pas un pli au front, pas un cheveu blanc. Parvenue à l'âge où tout ce qui a été rayonnement chez une femme pâlit et se voile, la pureté de son teint, la limpidité de son regard et la douce sonorité de sa voix témoignent en elle de la persistance des forces de la jeunesse. Ajoutez un sourire bienveillant même quand elle s'anime le plus en parlant, et, dans l'attitude du repos, une constante sérénité du visage qui laisse deviner que,

durant le silence des autres et d'elle-même, elle écoute intérieurement parler une bonne âme. Je n'ai jamais vu de physionomie aussi parfaitement aimable que celle de Mme Dherbecourt, et comme une première fois, quelques semaines auparavant, je n'avais pu que l'entrevoir, je ne me lassais pas de la regarder. Mais, craignant de lui paraître irrespectueux, je crus nécessaire de m'autoriser de ma qualité d'artiste pour faire excuser ce qui, de ma part, n'était pas une impertinente indiscrétion, mais bien l'irrésistible effet de la sympathie.

— Ma femme ne s'en offense pas, et moi je m'en réjouis, me dit M. Dherbecourt. En l'étudiant ainsi, vous pourrez peut-être la peindre de mémoire, ce qui est pour moi, maintenant, le seul moyen d'avoir son portrait; car elle ne veut plus consentir à poser depuis que, par excès de charité, elle s'est résignée deux fois à ce supplice en faveur de pauvres diables qui n'étaient doués que de l'intention d'avoir du talent.

— Je ne pouvais pas leur procurer d'autres modèles, répondit simplement l'excellente dame; j'étais sûre qu'ils ne réussiraient pas.

Ce mot suffit, je crois, pour la faire bien connaître.

Je dois maintenant expliquer pourquoi et comment je me trouvais sur cette route, dans cette voiture, avec l'ex-directeur d'une usine à Toula et sa charmante femme.

Il y a quelques années, j'étais à la recherche, pour l'un de mes projets d'artiste, de renseignements exacts touchant les détails du costume de certaines peuplades de l'empire moscovite. Mon beau-frère, qui est le mandataire, à Paris, de la compagnie russe à laquelle appartenait M. Dherbecourt, me mit en rapport de correspondance avec celui-ci. J'eus bientôt à le remercier de son obligeance empressée, et ainsi s'établit entre nous un commerce de lettres qui, s'il ne fut pas très-fréquent, ne nous permit plus, du moins, de nous oublier mutuellement. Lors de son retour en France, M. Dherbecourt ne fit, pour ainsi dire, que passer par Paris avant de se rendre dans la propriété qu'il a achetée près de la ville où il est né. Cependant nous eûmes le temps de nous rencontrer dans le salon de ma sœur et de nous prouver, par la franche cordialité de l'accueil, que depuis longtemps nous n'étions plus étrangers l'un à l'autre. Arrivé chez mon beau-frère après le couple voyageur, c'est là que je vis, ou plutôt que j'entrevis seulement Mme Dherbecourt, qui, tout occupée alors des enfants de la maison, répondit à mon salut par quelques paroles bienveillantes, puis me demanda, du ton le plus naturel, la permission de continuer le jeu qu'elle apprenait à mes nièces, pendant que je causerais avec son mari.

A un mois de là, M. Dherbecourt, établi dans sa province, écrivait à mon beau-frère pour le prier de découvrir et de lui adresser un peintre paysagiste, autant que possible capable, mais surtout *besoigneux*. Il s'agissait de satisfaire une fantaisie de Mme Dherbecourt; l'artiste serait honorablement rémunéré, et trouverait, en outre, l'occasion de faire de belles études dans le pays.

— Ne cherchez pas, dis-je à mon beau-frère quand il me communiqua la lettre de notre ami Dherbecourt; je serai le paysagiste demandé : une qualité me manque pour répondre aux exigences du programme, celle de besoigneux; mais le pauvre diable que je pourrais vous indiquer n'y perdra rien : je lui prêterai la somme qu'il aurait pu gagner; il ne me la rendra pas; ce sera, pour lui, comme s'il eût fait le voyage.

J'avais un triple motif pour me substituer à l'artiste nécessiteux : ma promesse à M. Dherbecourt de lui faire prochainement une visite, un service antérieur à reconnaître, et la perspective de précieuses études dans un pays peu fréquenté par les peintres.

Je partis donc. Après un jour et une nuit de voyage, je n'étais plus qu'à une heure de distance du château de M. Dherbecourt, quand, sur la route, sa voiture se croisa avec la diligence, où j'occupais une place de l'impériale par goût pour le grand air et le vaste horizon. Notre ami m'avait reconnu : il fit arrêter ses chevaux, héla notre conducteur; bientôt mon attirail de peintre et moi nous fûmes installés dans la voiture de l'ingénieur; le reste *de mon* bagage avait trouvé place dans le coffre établi sous le siége du cocher.

J'expliquai dans quelle intention j'avais quitté Paris, et m'excusai de l'inopportunité de mon arrivée.

— C'est nous qui avions tort de sortir aujourd'hui, me dit M. Dherbecourt; mais voilà près d'un mois que je me vois forcé d'ajourner sans cesse, de la veille au lendemain, une excursion de quelques heures dont ma femme se fait une fête. Cependant, si vous êtes trop fatigué du voyage, avouez-le franchement, nous allons retourner au château; dans le cas contraire, nous vous emmenons.

— Emmenez-moi, répliquai-je vivement.

J'avais lu un peu d'inquiétude dans les yeux de Mme Dherbecourt quand son mari avait parlé de rentrer au château; je vis bien, au regard reconnaissant qu'elle m'adressa, que je ne pouvais faire une réponse qui lui fût plus agréable.

Ce regard n'échappa pas à M. Dherbecourt.

— Vous venez, me dit-il avec enjouement, de vous gagner tout à fait le cœur de ma femme. Maintenant elle n'a plus, ainsi que moi, qu'à se féliciter de votre visite : son projet n'en sera pas retardé, et elle nous procure la bonne fortune d'un aimable compagnon pour notre pèlerinage; car, vous ne vous en doutiez pas, c'est un pèlerinage que nous vous faisons faire : *nous allons voir François!*

L'affectation railleuse avec laquelle il accentua ces derniers mots fit tressaillir Mme Dherbecourt comme sous l'impression douloureuse d'une piqûre. Évidemment, son mari n'avait pas eu l'intention de la blesser, car aussitôt, par un bon mouvement qui voulait dire : « Pardonne-moi », il lui prit la main et la garda jusqu'à ce que l'offensée lui eût répondu par un sourire.

Je ne demandai, bien entendu, aucune explication, et c'est intérieurement que, prenant mon parti du pèlerinage, je dis : « Soit! allons voir François. »

Nous suivîmes pendant trois heures une route suffisamment carrossable; puis la direction qu'il nous fallait prendre nous fit soubresauter durant toute une grande heure sur un chemin pierreux et çà et là défoncé. Les inégalités du terrain, contre lesquelles nos chevaux buttaient presque à chaque pas et qui ne nous permettaient d'avancer qu'à la condition de braver les plus formidables cahots, auraient fait jeter des cris de détresse à toute autre femme. Mme Dherbecourt, bien loin de s'en effrayer, semblait, au contraire, y trouver du charme. Un visible sentiment de joie animait son teint et pétillait dans ses yeux. Les regards avidement fixés sur l'affreux chemin, elle souriait aux arbres poudreux, elle saluait les cailloux; je crois que, si elle l'eût osé, elle aurait envoyé des baisers aux ornières.

Étonné du plaisir qu'elle trouvait à contempler un si piètre paysage, j'interrogeai du regard son mari. Il me répondit dans un coup d'œil : « Je vous expliquerai cela tout à l'heure. »

Enfin le cocher arrêta ses chevaux. Grâce à sa prudence et à son adresse, nous étions arrivés sans accident devant le sentier, qui n'est praticable que pour les piétons.

M. Dherbecourt fit jouer, à l'intérieur, le ressort qui ouvrait la portière, et, malgré son majestueux embonpoint, il sauta lestement à terre, puis tendit la main à sa femme pour l'aider à descendre de voiture.

— Eh bien, lui dit-il affectueusement, tu dois être con-

tente : je t'avais promis que je t'y ramènerais; nous y voici, Madeleine.

— Merci, mon ami, merci! répondit-elle d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

— Dieu veuille, reprit-il, que tu ne te ressentes pas trop de la fatigue du voyage, car cette route n'est vraiment pas bonne.

— Tu trouves? demanda-t-elle naturellement. Moi, je la croyais plus mauvaise.

Il sourit et offrit le bras à sa femme.

— Pardon, fit-elle avec un geste de refus.

Et désignant le sentier montueux que bordait une double haie de jonc marin, de troëne et de morelle grimpante, elle ajouta comme une prière :

— Permets-moi d'essayer si je puis encore, en marchant sans appui, arriver au bout de cette montée, où je parvenais si vite en courant pieds nus, quand je n'étais ni Mme Dherbecourt, ni même Madeleine, mais simplement la Madelon.

Je compris, à ces mots, que pour elle notre pèlerinage était un retour vers le passé, dans le pays où la rappelait le culte des souvenirs.

Et tandis qu'elle commençait à gravir la montée du sentier, son mari, se tournant vers moi, me dit :

— Comme il est bien certain que je n'exposerai pas deux fois ma femme aux périlleux casse-cou de cet horrible chemin, et comme, pas plus que moi sans doute, vous n'avez le désir de revenir ici, je vous engage à prendre dès à présent avec vous ce qui vous est nécessaire pour faire le croquis du paysage en question.

Je retirai de l'une des poches de la voiture mon album et quelques crayons, pendant que M. Dherbecourt désignait à son cocher une ferme située dans le voisinage, où il devait trouver à déjeuner pour lui-même et de l'avoine pour ses chevaux.

— Qu'ils se reposent deux heures, dit-il en terminant, et revenez nous attendre ici.

Mme Dherbecourt n'était pas loin devant nous quand nous commençâmes notre ascension sur le sentier. Ce n'était pas qu'elle marchât péniblement; mais elle allait incessamment de l'une à l'autre haie, ou bien elle s'arrêtait tout à coup au milieu du chemin, cherchant des yeux à terre ce que l'homme n'y retrouve point : la trace de ses pas d'enfant.

Ce fut elle-même qui nous fit l'aveu de sa prétention à une découverte impossible.

— Riez de moi, nous dit-elle avec un charmant abandon de franchise, j'en ris moi-même; mais pourtant je suis certaine d'avoir reconnu un caillou qui, autrefois, m'a blessée au pied. Mes souvenirs sont partout autour de moi, d'une extrémité à l'autre de ce sentier; je les retrouve dans ce clair ruisseau qui suit la pente du terrain, dans les fouillis de verdure et de fleurs de la double haie; je les vois même scintiller à travers le nuage de poussière qu'en ce moment le vent soulève et envoie se dorer dans un rayon de soleil.

Elle dit, et recommença à nous devancer jusqu'au coude du sentier, où elle s'arrêta pour nous attendre.

— Pour que votre femme aime à ce point son pays, dis-je à M. Dherbecourt, il faut qu'elle y ait eu une enfance bien heureuse.

— Heureuse, me répondit-il, autant qu'on peut l'avoir chez des étrangers. Madeleine n'est pas née ici, et elle n'y a jamais eu un seul parent. Son père, officier du génie, fut fait prisonnier en Russie vers l'époque où elle vint au monde. La jeune mère, qui adorait son mari, supposa qu'il lui serait possible de le rejoindre, et sinon de le ramener, du moins d'être rassurée sur son sort, puis de revenir près de sa fille. Ayant confié Madeleine à la nourrice qui l'a gardée douze ans, elle quitta la France; mais arrivée à Dresde, elle y tomba malade et mourut. Notre cousin (je parle du prisonnier de guerre; il y avait lien de parenté entre le père de Madeleine et ma mère), notre cousin ne fut informé que du décès de sa femme; il ignora longtemps la naissance de sa fille. Il avait noué d'utiles relations en Russie; ses études spéciales faisaient de lui un auxiliaire précieux dans une entreprise industrielle. Croyant, après la paix, que rien ne le rappelait en France, il accepta la position avantageuse qui lui était offerte; c'est à lui que j'ai succédé dans la grande usine de Toula. Des intérêts de famille, le besoin d'une signature, l'ayant mis vers cette époque, et pour la première fois, en rapport avec mes parents, ce fut plus tard une lettre de ma mère qui lui révéla l'existence de Madeleine. Il n'y eut point de hasard merveilleux dans la circonstance qui nous l'apprit à nous-mêmes. A la mort de la femme qui avait élevé notre jeune cousine, le curé de son village chargea un ami qu'il avait à Paris de faire des démarches afin de découvrir quelque parent de l'enfant involontairement abandonnée. Muni de l'acte de naissance de Madeleine, il commença ses recherches, qui, de renseignement en renseignement, le conduisirent chez nous...

Ici M. Dherbecourt fut interrompu par ce cri de joie que jeta sa femme, parvenue au sommet du sentier :

— Voilà le clocher! voilà le clocher!

Nous hâtâmes le pas pour la rejoindre sur cette hauteur, d'où l'on dominait non-seulement le clocher, mais tous les toits de chaume du village.

— Enfant! dit M. Dherbecourt à sa femme, lui voyant des larmes dans les yeux.

— Oui, bien enfant, répondit-elle, puisque je pleure sans savoir pourquoi. Figurez-vous qu'aucun lien d'affection ne me rappelait ici; je n'y suis attirée que par moi, pour moi-même. Il faut bien croire, observa-t-elle, que nous laissons un peu de ce qui est nous en quittant les endroits où nous avons vécu; car, à la vue seule de ce clocher, je ne saurais dire ce que j'ai retrouvé de moi; mais bien certainement c'est quelque chose qui me manquait pour être moi tout entière.

— Vous vous attendez bien, lui dis-je, à revoir quelques-uns de ceux que vous avez connus pendant les douze ans que vous êtes restée chez votre nourrice.

Elle regarda son mari, qui répondit en riant :

— Oui, j'ai été indiscret; chemin faisant, nous avons parlé de toi.

— Parmi ceux que j'ai connus, répondit-elle, beaucoup, je le crois, ne sont plus de ce monde; et quant aux autres, ils doivent m'avoir parfaitement oubliée.

— Excepté François, sans doute, objecta M. Dherbecourt, le jeune voisin François que tu gardais, assise en tricotant auprès de son berceau, et au milieu des poules, pendant que ses parents travaillaient aux champs ou à la vigne, et que ses frères jouaient dans le grand pré. Car, poursuivit-il en s'adressant à moi, c'est dans l'exercice de ses fonctions de gardeuse des petits enfants du village que nous l'avons trouvée quand, ma mère et moi, nous vînmes, au nom de son père, réclamer Madeleine, qu'on appelait alors la Madelon. Je la vois encore à côté du marmot endormi, et si attentive à son tricot qu'elle fut longtemps ayant de s'apercevoir qu'une belle dame de Paris et un charmant collégien, — c'était moi, — la contemplaient par l'ouverture de la porte entre-bâillée. A-t-il assez beuglé, ce brave François, lorsque j'ai brusquement tout à fait ouvert la porte et que j'ai couru t'embrasser en te criant : « Bonjour, ma cousine! »

— Moi aussi j'ai crié, reprit Mme Dherbecourt, et pourtant j'étais bien éveillée, tandis que pour François

c'était le moment du sommeil... Tiens, précisément à pareille heure, dit-elle, écoutant sonner l'horloge du clocher. Le pauvre enfant venait de s'endormir, et j'avais eu soin, comme tous les jours, de fermer à moitié le volet et la porte, pour qu'il ne fût pas troublé par les bruits de la rue.

Nous avions repris haleine au coude du sentier, et c'était en descendant au village que l'entretien continuait. Nous arrivâmes au terme du pèlerinage.

A chaque maison devant laquelle nous passions, madame Dherbecourt se rappelait un nom, un fait qu'elle avait cru effacé de sa mémoire. Bientôt, par un mouvement soudain, elle prit le bras de son mari; puis, avec beaucoup d'émotion, lui montrant une maisonnette, elle dit :

— La reconnais-tu?

— Non, répondit-il; mais il me suffit de te regarder pour deviner que tu nous montres la maison de François.

— Voilà qui est bien singulier, continua Mme Dherbecourt; la porte et le volet sont à demi poussés, comme au temps où je travaillais près de son berceau.

— Il se sera sans doute rendormi, observa plaisamment M. Dherbecourt; mais s'il ne s'est pas réveillé depuis ce temps-là, il faut convenir qu'il a bien rattrapé le premier somme que je lui ai fait perdre.

Mme Dherbecourt avait de nouveau quitté le bras de son mari pour arriver plus vite devant la maison de ce François qui faisait, depuis un moment, tous les frais de la conversation. Nous la vîmes entr'ouvrir discrètement le volet, puis reculer de surprise, et bientôt nous faire signe de la main d'avancer, mais en gardant le silence. Et quand, à notre tour, nous nous fûmes postés en curieux devant le volet, elle nous montra à l'intérieur une jolie fillette d'une douzaine d'années, qui tricotait à côté d'un berceau où dormait un gros enfant, tandis qu'à terre une poule et ses poussins picoraient jusque sous ses pieds nus.

— C'est François! nous dit à voix basse Mme Dherbecourt; je le reconnais.

Si bas qu'elle eût parlé, une paysanne qui passait l'entendit et répliqua :

— Certainement, Madame, que c'est François, comme celle qui le garde c'est la Madelon.

Pour le coup, nous nous supposâmes en pleine féerie, et devant la Madelon d'aujourd'hui, la Madelon d'autrefois s'examina un moment, comme pour s'assurer si elle était bien elle-même.

— Je vas vous dire, continua la paysanne : de son vrai nom, la petite s'appelle Artémise; mais en souvenir d'une enfant qui a *été élevée* ici, et qui était bien ce qu'on a vu de meilleur et de plus sage, quand il y a une bonne fille chez nous, peu nous importe comment elle se nomme, nous l'appelons la Madelon.

M. Dherbecourt, qui se sentait envahi par l'émotion au point de ne plus la maîtriser, allait s'écrier, désignant sa femme : « La vraie Madelon, la voici! » Mais d'un geste elle le supplia de se taire, et comme la petite gardeuse de l'autre François, qui avait fini par nous apercevoir, nous témoignait timidement, par un signe des yeux et de la main, sa crainte que notre présence ne troublât le sommeil de l'enfant, nous quittâmes la place, mais en nous promettant d'y revenir quand nous ne risquerions plus de réveiller le dormeur.

Nous y sommes revenus; Mme Dherbecourt a revu son François, qui n'est rien moins que le grand-père de l'autre. M. Dherbecourt a laissé entre les mains du curé une somme nécessaire pour la fondation d'une crèche, qui sera placée sous l'invocation de la Madeleine.

Il n'est plus question pour moi de peindre un paysage; mais je ferai le portrait de la Madelon.

MILLIONS ÉCONOMISÉS

PAR L'ÉTUDE DE LA MÉTÉOROLOGIE.

Les vents qui règnent sur la vaste étendue des mers sont loin d'être aussi variables que les vents dont les continents éprouvent les effets. Les courants, qui semblent si capricieux près de terre, ont des allures beaucoup moins irrégulières au large, hors de l'influence qu'exerce sur eux la configuration des côtes.

Ces faits ont été découverts et constatés en traçant soigneusement sur des cartes les routes suivies par un très-grand nombre de navires, en notant la direction et la force des vents qu'ils ont éprouvés, et en calculant la déviation opérée par les courants qu'ils ont rencontrés.

On est parvenu ainsi à découvrir la route la meilleure à suivre pour profiter des vents et des courants selon la destination du navire. La science a donc transformé en auxiliaires des forces qui étaient souvent des ennemies.

A la suite d'un immense travail de patience, l'officier de la marine américaine Maury, que nous avons souvent cité, a déterminé, par exemple, avec une sagacité merveilleuse, la route la plus prompte pour se rendre en Australie : il a enseigné qu'il convenait de doubler le cap de Bonne-Espérance en quittant l'océan Atlantique, et de revenir par le cap Horn en quittant l'Australie. C'est, il est vrai, un voyage complet autour du monde; mais on profite ainsi des vents et des courants *généraux*. On profite, en outre, des vents et des courants *spéciaux*, on évite les parages de calme, si l'on a soin de se conformer aux indications précises données par le savant américain pour les diverses régions maritimes que traverse la route à suivre. Ainsi, un navire qui aurait employé deux cent cinquante jours pour l'aller et le retour entre un port d'Angleterre et le port de Sidney par les routes anciennement suivies, pourra effectuer ce tour du monde en cent trente ou cent trente-cinq jours, et même cent vingt-cinq jours.

C'est près de 50 pour 100 gagnés à l'avantage de la vie humaine.

Si l'on traduit en argent cette économie de temps, au moyen du prix de transport d'une tonne de marchandises pour les dix-sept à dix-huit centaines de navires de 500 à 700 tonnes qui font le trajet, on arrive à une économie de 20 à 25 millions par an.

Tant de millions épargnés au commerce par cette seule route! n'est-ce pas merveilleux? Que serait-ce si l'on faisait le calcul pour toutes les routes et pour tous les navires! si l'on tenait compte de la moindre usure des navires et du gréement, de l'intérêt des capitaux, de la possibilité pour les négociants de doubler, dans une année, certaines opérations commerciales! Que de conséquences pour les relations des deux mondes! Ne peut-on pas dire que la vie des navigateurs s'accroît de toute la différence?

CHOIX DE MÉDAILLES.

Voy. p. 8, 48, 96, 148.

Oliger, dans son livre sur le Musée de Copenhague (*Museum regium, seu catalogus rerum... quæ in basilica bibliothecæ... Christiani quinti Hafniæ asservantur*, p. 98, et pl. XXX, n° 18), nous apprend que cet établissement possédait un exemplaire en or d'une médaille que la Bibliothèque impériale possède seulement en argent. Cette médaille fut frappée en commémoration des trois victoires navales de Kjoge, d'Oland et de Langeland, gagnées par l'amiral Nicolaüs Julius sur les Suédois; on en voit ici le revers. La légende : SIC CODANI TURBAS CONCILIASSE

JUVAT . I. IULII ANNO 1677, peut s'interpréter : « C'est ainsi qu'on dissipe les troubles du Sund. » La date du 1er juillet 1677 est celle de la bataille livrée au voisinage de Kjoge, ville de l'île de Seeland, sur le golfe dit Kjœge-Bught, dans le Sund (*Codanus*) ou mer Baltique. Les vaisseaux qu'on distingue principalement sur notre médaille sont le *Christian V* et le *Mars suédois*.

La face, que nous ne reproduisons pas, porte une longue inscription, et pour type principal le chiffre du roi, C 5, surmonté de la couronne royale, et une couronne rostrale *méritée*, dit la légende, *sous les auspices de la Divinité et sous le règne heureux du roi :* NUMINIS AUSPICIIS... CORONA HÆC COMPARATA EST.

Dans l'espace laissé libre par l'inscription dont ces mots font connaître en abrégé la substance, on voit, à gauche, la droite de Dieu sortant d'un nuage, avec ces mots : DIES



Cabinet des médailles. — Médaille commémorative (argent) des victoires navales des Danois en 1677. — Dessin de Féart.

SALUTIS (Jour du salut). A droite, de jeunes enfants nus portent des couronnes et se livrent à des danses joyeuses; au-dessus, on lit : DICENT POSTERIS (Ils le diront à la postérité).

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

Voy. p. 94.

LES ENNEMIS DE L'HYGIÈNE.

Suite.

Si les privations matérielles sont trop souvent l'échec des prescriptions de l'hygiène, que dirons-nous des obstacles moraux, c'est-à-dire de ceux que lui suscitent les passions, l'imprévoyance, la mobilité des résolutions, les caprices de la mode?

Le désir de la santé est universel, et non moins universelle est l'indifférence pour les moyens qui sont de nature à la conserver. L'imprévoyance, en cette matière, est poussée jusqu'aux dernières limites, et les avertissements de l'hygiène ont très-habituellement le sort de ceux de Cassandre. On veut jouir, comme si le plaisir était l'unique but de la vie, et on compromet, pour courir après lui, la santé, sans laquelle il n'y a pas un plaisir possible : quel accueil reçoivent les retranchements prescrits par l'hygiène, alors qu'ils ont pour sanction un péril éventuel, incertain, peut-être chimérique? L'hygiène passe respectée, mais inécoutée, au milieu de ces inconséquences. Et cela se conçoit : elle a toutes les allures d'un trouble-fête, et les menaces qu'elle charbonne sur le mur des salles de festins ne sont pas du goût des conviés. La vie des gens de plaisir n'est en réalité qu'un long suicide; ils s'attachent à justifier ce mot de Sénèque : *Vitam brevem non accepimus sed fecimus;* « On ne nous a pas donné une vie courte, c'est nous qui l'avons faite telle »; et il faut, en réalité, beaucoup moins déclamer sur la fragilité de l'organisation humaine, qu'admirer la longanimité avec laquelle elle résiste aux brutalités de toute nature que lui font endurer les excès.

Les passions, qu'elles soient sensuelles, intellectuelles

ou affectives, forment contre l'hygiène une ligue du mal public : c'est le gros de l'armée de siége; mais derrière elle se rangent l'imprévoyance, l'instabilité des résolutions, les caprices, escadrons volants dont les escarmouches ne sont non plus ni à dédaigner ni inoffensives. On renvoie au lendemain les affaires sérieuses de la santé; on suit la pente de ses goûts, de ses occupations, de ses entraînements, et l'ennemi entre dans cette place mal gardée : il faut alors capituler avec lui; capitulation basée sur la peur, et qui n'est ni digne ni avantageuse. Le poëte russe Kriloff raconte, dans une de ses plus jolies fables, les déceptions lamentables d'un chasseur qui, se mettant en campagne, diffère de charger son fusil, et manque par ce fait une occasion unique qu'il ne retrouvera plus. Ainsi font les imprévoyants de l'hygiène : ils attendent que la santé ait fui à tire-d'aile pour s'armer de la prudence qui la leur eût fait conserver.

A côté de l'imprévoyance qui se confine dans l'actualité, l'hygiène rencontre le défaut de persistance. On prend une précaution aujourd'hui, on l'omet demain; on est modéré une heure, et sensuel l'heure suivante; l'on perd ainsi le bénéfice des privations déjà endurées, et l'on n'aboutit à rien. Un médicament se prend, et, cet effort instantané accompli, on n'y songe plus; il suit les routes mystérieuses qui lui ont été tracées, manifeste une action pénible quelquefois, mais rapide, et tout est dit! Une précaution est plus onéreuse; elle ne vaut que par son incessante et monotone répétition, et souvent même elle ne constitue qu'un rouage dans un système salutaire sans doute, mais maussade et importun par sa complexité. « C'est une ennuyeuse vie que celle qui s'achète par un trop grand régime », a dit la Rochefoucault. Sans doute; mais celle où les imprudences présentes préparent les misères futures, est-elle donc plus enviable?

Ces obstacles moraux ont leurs racines dans les profondeurs de la nature humaine, et l'hygiène subit leur joug sans en être étonnée; mais elle prend moins aisément son parti des servitudes de la mode.

La mode repose sur l'opinion, *cette reine et emperière du monde*, comme l'appelle Montaigne. Divinité capricieuse et despotique, elle vit de changements et se repaît de nouveautés; elle s'impose sans s'expliquer; se fait arme de tout, du beau comme du laid, du nouveau comme de l'ancien, du simple comme de l'extraordinaire; elle dicte ses résolutions avec le sérieux d'un législateur qui est sûr de ne pas être contredit, et le lendemain, par un revirement qui se constate et ne s'explique pas, elle renverse du tout au tout ses arrêts et les voit tout aussi servilement obéis : aliments, genre de vie, manières, vêtements, arts, littérature, elle gouverne tout et se fait une sorte de malin plaisir de heurter le bon sens, de contrecarrer le goût et d'embarrasser l'hygiène. Ce dernier point de vue est le seul qui me touche pour le moment.

Que l'hygiène soit sacrifiée à ce que l'on aime, c'est préjudiciable, sans doute; mais que l'on sacrifie sa santé à ce que les autres aiment, c'est tout simplement folie. Il y aurait un livre grave à faire sur ce sujet si léger; mais le sujet est délicat, et nous aimons mieux qu'un autre que nous entreprenne de le traiter.

Notre pays est considéré méchamment, au dehors, comme la terre classique de la mode; elle y multiplie, en effet, ses combinaisons, s'y montre inventive plus qu'ailleurs, édifie, renverse et refait, et donne, sous ce rapport, le ton à l'Europe, qui a l'humiliation de la servitude sans avoir le mince mérite de l'initiative. Qui n'a lu dans les *Lettres persanes* celle où Rica peint ainsi ses impressions personnelles : « Je trouve, dit-il, les caprices de la mode, chez les Français, étonnants..... Quelquefois les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même; dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place; les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire? les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement, et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois, sur un visage, une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avaient de la taille et des dents; aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en disent les mauvais plaisants, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères. » Ne dirait-on pas que ces récriminations, datées du 8 de la lune de Saphar 1717, ont été écrites il y a quinze jours par un Montesquieu de notre temps, et qu'elles ont eu en vue la révolution encore timide que les femmes opèrent sous nos yeux dans la plus extravagante des modes? Là où le bon goût est seul engagé, l'hygiène ne s'arrête pas; mais combien de servitudes dangereuses de l'opinion, combien de procédés équivoques pour retenir lâchement une beauté ou une jeunesse qui s'envolent! combien de cosmétiques hasardeux, de teintures suspectes, d'artifices périlleux, de vêtements entendus au rebours de l'hygiène, ne compromettent-ils pas tous les jours la santé! Camper, le grave et savant Camper, a publié sur les chaussures, et sans déroger, un livre qui a son importance; il a esquissé de plus un traité sur les vêtements des enfants; on compte par vingtaines les mémoires dirigés contre les corsets et les corps de baleines, et celui qui voudrait dresser aujourd'hui un martyrologe de la mode serait encombré par la surabondance des griefs et des matériaux. Tout cela a l'air plaisant, mais par malheur tout cela est sérieux. Si les maisons, comme les empires, s'en vont par les dépenses insignifiantes mais répétées, la santé, elle aussi, doit plus se défier de ces petits ennemis faibles mais tenaces, que des grands assauts que les autres lui livrent.

Tout le monde récrimine contre la mode et l'opinion, et tout le monde les subit. L'hygiène fait comme tout le monde, mais sans espoir aucun que cette pierre d'achoppement disparaisse jamais. Périsse, en effet, la santé plutôt qu'une mode! *La suite à une prochaine livraison.*

MAUVAIS INSTINCTS.

Il y a des instincts grossiers qui constatent la parenté de l'homme avec la bête. L'éducation les refoule plutôt qu'elle ne les anéantit; ils demeurent emprisonnés dans quelque coin ténébreux de notre être, guettant l'occasion de s'échapper et de s'épandre. Pour les tenir en respect, la volonté d'un seul homme ne suffit pas; il faut la collaboration d'un certain milieu, la pression des idées et des mœurs ambiantes (1).

ABOUT.

ESPRIT, BON SENS, IMAGINATION.

Il est trop ordinaire que nous estimions les autres hommes selon qu'ils possèdent plus ou moins de la qualité particulière que nous croyons être surtout la nôtre. Par exemple, les gens chez lesquels domine l'esprit, c'est-à-dire une certaine finesse vive ou délicate de l'intelligence qui ne s'accorde pas toujours exactement avec la bienveillance ou même avec l'exacte raison, traitent de sots ceux qu'ils ébahissent ou déroutent. Par contre, les hommes doués d'un solide bon sens peuvent sourire aux saillies des causeurs spirituels, mais ils n'accordent pas toujours à

(1) Il faut plus encore.

leurs paroles toute la valeur qu'elles ont réellement au fond : il y a un certain effort à faire pour soulever un léger voile qui couvre la pensée et s'assurer s'il n'y a pas dessous un paradoxe ; cet effort leur coûte : ils en restent au soupçon. Être à la fois spirituel et sensé n'est pas une faveur commune. Il y a un troisième don qu'on appelle imagination ou même inspiration, et qui semble concilier souvent le droit jugement avec l'esprit.

LA PÊCHE AU SAUMON.

Voy. t. XXXIV, 1866, p. 316, *Échelles à saumons.*

Le saumon ne se rencontre pas facilement dans notre belle France. A part une demi-douzaine de petites rivières bretonnes ou normandes qui se jettent directement dans la mer, on aurait de la peine à trouver un lieu où il fût possible de pêcher ce poisson *à la ligne*. Cependant on peut essayer à Quimperlé ; autrement, si l'on ne veut pas se servir du filet, il faut aller en Norvége, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne.

Le saumon est un habitant du Nord, et, quoiqu'on le rencontre jusque dans la Garonne, il est loin d'y être aussi commun que dans les fleuves septentrionaux, dont les glaces arrêtent le cours une partie de l'année. A partir du cercle arctique, où il abonde, son dernier fleuve de prédilection est la Loire. C'est là que l'arrière-garde de sa grande armée vient se faire prendre par milliers tous les ans, mais au filet.

Il faut au saumon des eaux froides, rapides et d'une grande limpidité. Il ne veut quitter l'agitation des flots de la mer que pour retrouver l'agitation des eaux douces dans lesquelles il va désormais passer la moitié de sa vie. Encore dédaignera-t-il ces eaux si elles coulent sur des bancs calcaires ou glaiseux ; il lui faut un lit sableux mêlé de gravier, de cailloux, de rochers, ou tout au moins de larges pierres sous lesquelles il puisse prendre un moment de repos pendant le jour et se mettre en embuscade. Car, loin de se montrer au soleil, quand le saumon remonte ses fleuves aimés, il suit les grands fonds d'eau ; il évite le plus qu'il peut la présence de l'homme sur les rivages ; il choisit un temps favorable, une température fraîche, le grand matin, le silence des plaines immenses ou des montagnes ; il attend qu'un rideau de grands arbres ombrage les rives : alors seulement l'armée se débande et les poissons viennent jouer à la surface. Quelquefois nous les avons entendus remonter ainsi, sous les rayons de la lune brillante, pendant les nuits tranquilles du printemps ; les bruissements de leurs nageoires, les clapotements de leurs soubresauts, pouvaient être distinctement perçus à une assez grande distance.

Le saumon voyage, à raison de 20 à 25 kilomètres à l'heure, vers les ondes fraîches et tranquilles qui descendent du flanc des montagnes. A son arrivée, il cherche un endroit favorable, un ruisseau ombreux, une anse adoucie par une pente de sable, un lieu où l'eau ne soit pas trop profonde, afin que la chaleur solaire agisse aisément, et il commence à creuser son nid.

Ici nous entrons dans le domaine de l'inconnu et des fables.

Quelques auteurs prétendent que pour creuser ce nid, — qui n'a pas moins de 0m.50 de longueur sur 0m.25 à 0m.30 de largeur, — le saumon est pourvu tous les ans par la nature d'une proéminence cornée à la mâchoire inférieure, et qu'il se trouve ainsi doué d'un instrument précieux qui disparaît quand il n'est plus nécessaire. Les saumons doués de cet appendice curieux seraient, selon quelques auteurs, appelés *bécards* : c'est une erreur évidente ; le *bécard* existe après comme avant le frai.

Dès que les œufs sont déposés dans le sillon préparé avec tant de soin, ils sont légèrement recouverts de sable et de gravier, puis la descente commence ; les saumons retournent à la mer. Mais, hélas ! dans quel état ! maigres, rouillés, flasques, brunis, noircis, fangeux... Les belles écailles argentées qui les paraient comme un costume de noce ont fait place à la livrée du travail ; il faut aux saumons le séjour de l'onde amère pour qu'ils retrouvent leur beauté... Les corps eux-mêmes sont amollis et ne présentent qu'une chair insipide... Aussi ne poursuit-on guère ces pauvres poissons redescendant vers l'Océan, tandis qu'à la remonte on leur tend toutes les embûches possibles, et c'est là que nous allons les observer.

Le saumon atteint une taille énorme : on a pris dernièrement, en Suède, une femelle du poids de 83 livres. Dans l'eau de mer, sa rapidité de croissance serait incroyable si l'on n'avait fait des expériences concluantes à ce sujet. On s'est assuré, au moyen de marques sur leur corps, que des individus dont la taille était de 0m.12 à 0m.15 au moment de la première descente, sont revenus au printemps suivant pesant 3 à 4 kilogrammes, et 6 à 7 l'année suivante. Duhamel raconte, dans son Traité des pêches, qu'un saumoneau qui n'était pas plus gros qu'un gardon, et auquel il avait attaché un ruban à la queue alors qu'il descendait à la mer, revint six mois après ayant la taille d'un gros saumon.

Le duc d'Athol, propriétaire d'une partie du Tay, en Écosse, reçut un magnifique saumon de la partie inférieure du fleuve et portant un anneau en gutta-percha marqué n° 1. Or ce saumon avait été pêché par lui et marqué *six* semaines auparavant. Il pesait 10 livres lors de la première capture, et 21 quand on le lui renvoya.

De quoi se nourrit le saumon ? Avant de chercher à le pêcher, il est bon de s'enquérir de ce qui peut le tenter. La question est beaucoup plus facile à poser qu'à résoudre. Alors que le saumon vit en mer, il est certain, tant d'après la nature de sa dentition que par l'analogie de sa race, qu'il se nourrit de proies vivantes. Il chasse ; et les innombrables *blaquets* ou *blanchailles* dont fourmillent les ports, les anses et l'embouchure des cours d'eau grands et petits, lui offrent une nourriture inépuisable. Il ne s'en fait pas faute, sa croissance rapide le démontre, et si le brochet consomme 30 kilogrammes de poisson pour faire un kilogramme de chair, la part du saumon doit être au moins aussi considérable. Il ne s'éloigne, d'ailleurs, jamais de la côte de plus d'un mille vers la haute mer ; mais il voyage, en suivant la terre, souvent à plus de 30 milles de l'embouchure des rivières d'où il descend.

Une fois qu'il est entré dans l'eau douce, l'inspection même de son estomac ne nous montrerait qu'une bouillie jaune dont la nature serait difficile à déterminer. Mais les pêcheurs ont observé que le saumon aime la mouche, la demoiselle, l'insecte volant quel qu'il soit. Ils ont vu de plus qu'il préfère les plus gros et les plus bariolés. Du reste, il ne dédaigne pas les vers de terre, les *gravettes* ou vers blancs de sable au bord de la mer, dans la portion saumâtre des rivières ; c'est aussi là qu'on le prend en grande quantité au moment où il commence à remonter. En somme, en eau douce comme en eau salée, il chasse et capture tout ce qu'il peut atteindre ; seulement, au premier contact du fer aigu dans les lèvres ou le palais, il dégorge tout ce que contient son estomac. Il fait la même chose quand il est pris au filet ; voilà pourquoi les pêcheurs ne trouvent dans son estomac que la bouillie jaune des poissons déjà réduits par la digestion à l'état de chyme.

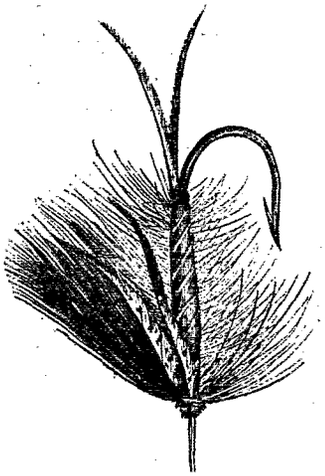
Le saumon se pêche à la mouche, c'est-à-dire à la ligne volante. Cette ligne n'a ni plomb, ni flotte : elle se

compose d'une forte et solide ficelle de soie parfaitement égale dans toute son étendue, et dont le pêcheur soigneux fera bien d'augmenter la durée en la revêtant, au moyen d'une éponge, d'un peu d'huile siccative dont les peintres font usage. Il pourra joindre à cette huile une légère dose de couleur verte mélangée d'un peu de blanc. Tout cela forme un léger enduit qui remplit les torons de la ligne et empêche l'humidité de s'y introduire. Cette ligne,



Pêche du saumon à la mouche. — Maniement de la canne à la grande volée.

d'une longueur de 60 mètres, est enroulée sur un moulinet fixé à la canne, appareil indispensable si l'on songe à la force extraordinaire et à l'inconcevable furie du captif futur, à la rapidité, à la soudaineté indescriptible de ses soubresauts et de sa fuite. Ce moulinet sera constamment ouvert, c'est-à-dire libre, afin qu'aucun obstacle, même instantané, ne s'oppose au dévidage de la ligne; sans cela, tout serait emporté en un clin d'œil.

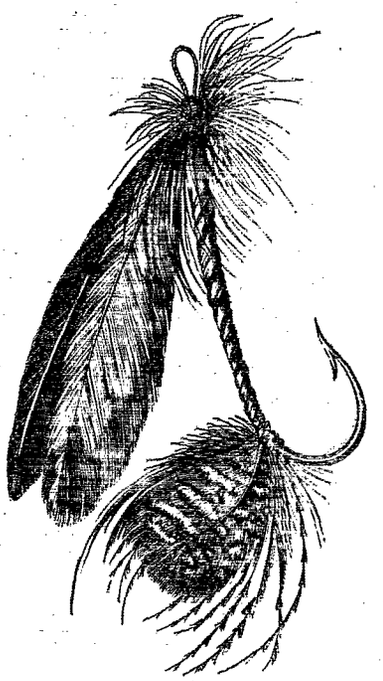


Mouche artificielle.

Le saumon, comme tous les gros poissons, ne quitte jamais le dessous des grands courants; il faut donc l'y aller chercher; or, rarement les eaux profondes sont près des bords: aussi faut-il employer des cannes puissantes, qui permettent le jet de la ligne, et par suite de la mouche qu'elle porte, à une distance aussi grande que possible du rivage. Cette nécessité fait facilement comprendre combien il est utile que la ligne se déploie bien et s'étende facilement quand elle obéit à l'espèce de coup de fouet qui l'envoie voler au loin. Pour y parvenir, on attache à l'extrémité de la ligne de soie une *avancée* en forte racine blanche, simple ou mieux double et de premier choix, à laquelle on donne la longueur de la canne; comme cette avancée n'est jamais destinée à passer dans les petits anneaux qui servent de glissière à la ligne de soie depuis le moulinet jusqu'à l'extrémité du scion, il importe peu qu'elle contienne des nœuds; il faut seulement que ces nœuds soient faits d'une solidité à toute épreuve, au moyen du *nœud de pêcheur*, tandis que la racine est amollie par un séjour suffisant dans l'eau chaude.

Surtout veillez souvent à ce que cette florence demeure bien intacte. Il arrive quelquefois aux maladroits de mettre le pied dessus au milieu des cailloux de la rive; une moitié est coupée, et le reste cède... au moment décisif.

Tant que l'on pourra se procurer de gros insectes: papillons de nuit blancs, hannetons, demoiselles, grillons, sauterelles, etc., on devra les préférer, en ayant soin de



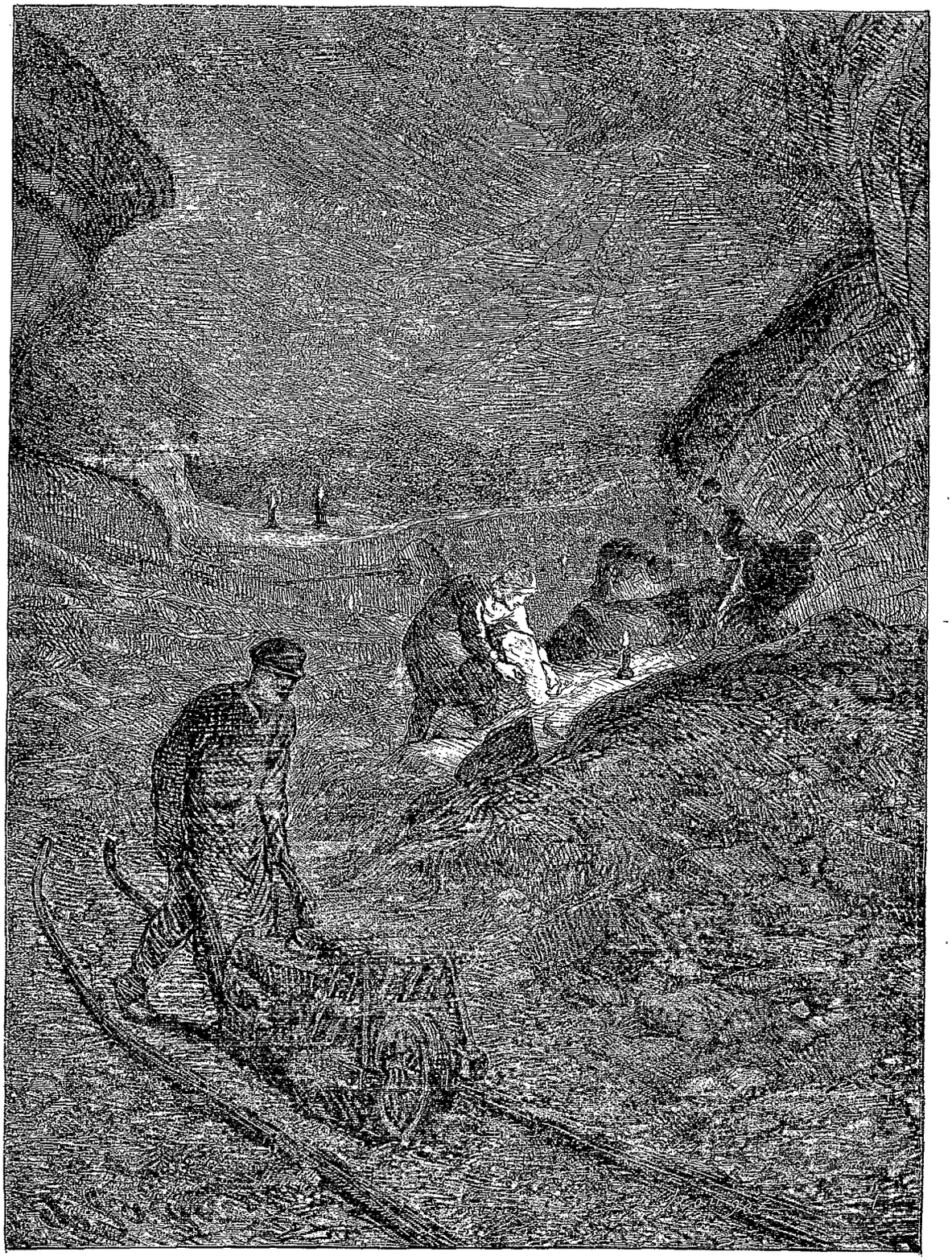
Autre forme de mouche artificielle.

les bien attacher sur la hampe de l'hameçon au moyen d'une soie de cocon. Le saumon n'y regarde pas de si près, et le jet de la ligne est si puissant qu'un insecte non protégé ne résisterait pas deux fois de suite.

Quant aux mouches artificielles, l'expérience a démontré que le saumon aime surtout ce qui brille et a une forme étrange. Bourrez donc votre portefeuille de toutes les *impossibilités* en fait de mouches artificielles. Employez, pour les confectionner, les plumes les plus voyantes, teintes en blanc, en vert, en rouge, en bleu, en rose, que sais-je?... Mêlez-y de l'or, de l'argent; filez, brodez... Les plus extraordinaires sont celles que le saumon aime le mieux.

En Écosse, dans le Tay seul, on prend tous les ans soixante mille saumons. Le poids moyen d'un de ces poissons est de dix livres, et la livre vaut en moyenne un shilling. D'où il résulte que les trente-quatre propriétaires de cette petite rivière retirent de la pêche de cette seule espèce de poisson un produit annuel de 750 000 francs, c'est-à-dire beaucoup plus que ne rapportent tous les poissons de toutes les eaux fluviales de la France.

LE PLATRE.



Une Carrière à plâtre près de Lagny (département de Seine-et-Marne). — Dessin de Ch. Jacque.

« J'avais vu, sur une route près de Lagny, des bâtiments assez pittoresques d'où s'échappaient plusieurs colonnes de fumée : c'étaient des fours à plâtre. La carrière était tout près, et l'envie me vint de la visiter. Un homme qui conduisait un chariot traîné par un cheval m'invita à me coucher sur ce chariot ; — c'était un jour d'été. — Quand nous fûmes entrés sous la voûte qui conduisait à l'endroit exploité, j'éprouvai toutes les surprises que peuvent causer un changement subit de température et les aspects bizarres d'un chemin obscur et inconnu. Nous étions sur une voie ferrée : l'homme marchait en tête, une chandelle à la main ; le cheval, vieux serviteur, qui connaissait probablement jusqu'aux moindres accidents de la route, marchait résolûment sur un terrain aussi raboteux et fatigant pour lui qu'uni pour le chariot. Je remarquai qu'il baissait toujours à propos la tête pour ne pas se heur-

ter contre les mille gibbosités d'un plafond dont la plus grande hauteur ne dépassait ordinairement pas son garrot.

» Je compris qu'il ne fallait pas lever la mienne, ni dépasser bras ou jambe de l'espèce de claie sur laquelle j'étais couché au milieu de débris de pierre à plâtre, sous peine d'avoir l'un ou l'autre très-endommagé. Après un quart d'heure de ce singulier voyage, où j'apercevais, dans les rares éclairs produits par la chandelle éloignée, l'orifice des voies d'anciennes exploitations ou de tentatives échouées, et les milliers de piliers soutenant les voûtes des milliers de veines exploitées, j'arrivai à l'un des âtiers (ateliers) en cours d'exploitation. Une quinzaine d'hommes travaillaient sous une voûte froide et humide, chacun ayant pour s'éclairer une chandelle : les uns faisaient détacher par la mine, après avoir creusé en dessous, les larges couches de pierre à plâtre; les autres débitaient, les autres chargeaient sur des chariots semblables à celui qui m'avait amené, les blocs qui devaient être portés au dehors de la carrière. Ces pierres sont envoyées immédiatement, et toujours par des voies ferrées, en partie dans des fours qui avoisinent la carrière, en partie dans des wagons sur un treuil qui les envoie à la Marne, en faisant remonter par leur poids d'autres wagons vides, que l'on recharge et qui recommencent à nouveau.

» La pierre qui descend à la Marne est expédiée par bateaux à des fours situés dans différents pays où, grâce au voisinage des forêts, on a intérêt à faire cuire le plâtre sur place. La pierre qui reste est cuite dans des fours avoisinant la carrière.

» Ces fours sont de dimensions très-variables dans les nombreuses exploitations qui environnent Paris; ceux de cette carrière de Lagny contiennent jusqu'à cent mètres cubes par fournée.

» Quand le four est chargé de pierres à plâtre disposées de façon à former des conduits séparés à cinq, six, sept ou huit gueules comme celles qu'on peut voir au dessin (p. 181), des hommes emplissent chacune de ces gueules de cinq ou six bourrées qu'ils poussent avec une fourche, et y mettent le feu. Pendant vingt à vingt-quatre heures, suivant l'importance des fours, on entretient ce feu éblouissant, renouvelé dans certaines proportions toutes les dix minutes. On consume à chaque fournée de 800 à 1 500 bourrées. Presque tous les ouvriers qui travaillent au plâtre ont ou trop chaud ou trop froid. Comme je suis très-frileux, je me mettrais volontiers chaufournier, quoique à ce métier on ne gagne que de 3 fr. 25 à 3 fr. 75, tandis qu'à la carrière, on gagne de 3 fr. 75 à 4 francs.

» Quand le plâtre est cuit, il est porté dans diverses machines, où il est broyé, bluté et séparé en plâtre de diverses qualités.

» De la carrière dont j'ai fait le dessin on extrait environ 60 mètres de pierre par jour, transformée soit sur place, soit au loin.

» Au bord de la Marne, près de Lagny (à quatre kilomètres environ), se trouve une carrière d'albâtre; on en extrait une quantité considérable d'admirables blocs qu'on transforme en toutes sortes d'objets, et principalement en pendules; mais la mode ne paraît pas se prêter beaucoup à ces essais, et la carrière est en souffrance, malgré sa richesse. »

A ces lignes que notre collaborateur, M. Charles Jacque, a bien voulu joindre à ses dessins, nous croyons qu'il ne sera pas inutile d'ajouter quelques autres notions techniques.

Si les minéraux entraient en dispute sur leurs qualités, la pierre à plâtre n'aurait pas peu de titres à faire valoir. Nous lui devons en partie la solidité de nos demeures, mais aussi leur ornementation, nos lambris, nos plafonds, et surtout les copies de statues, de statuettes, de bustes, de bas-reliefs, qui nous font jouir, à peu de frais, de ce qu'ont produit de plus beau les grands artistes. Aucune pierre ne convient aussi bien que le gypse au moulage, « propriété admirable, dit Jean Reynaud, puisqu'elle permet de multiplier les chefs-d'œuvre de la sculpture, et avec toute la beauté des originaux eux-mêmes. »

Les carrières; le travail; les diverses qualités du plâtre. — La France est un des pays où l'on trouve le plus de plâtre. Si Paris, à la différence de la plupart des autres capitales, est presque entièrement revêtu d'une teinte blanche un peu uniforme, c'est que le bassin de Paris est très-riche en couches de gypse, et qu'il sort incessamment des amas de plâtre considérables des carrières de Montmartre, de Ménilmontant, Pantin, Belleville, etc., d'où on en exporte de grandes quantités en Algérie, en Angleterre et en Amérique. Les collines gypseuses forment aux environs de Paris comme une espèce de longue et large bande qui se dirige du sud-est au nord-ouest, sur une largeur de 24 à 25 kilomètres.

L'extraction de la pierre à plâtre se fait soit à ciel ouvert, soit par galeries. Parmi les carrières des environs de Paris, on en rencontre dont la longueur est quelquefois de six cents mètres; elles constituent d'importantes exploitations qui exigent des connaissances toutes spéciales de la part de ceux qui les dirigent : on croirait, à voir ces longues galeries où travaillent des centaines d'ouvriers, qu'elles sont tracées un peu au hasard, qu'on les perce là seulement où la roche que l'on veut abattre se présente; on ignore tout ce qu'il faut savoir pour disposer utilement les chantiers d'abatage, les précautions qu'il faut prendre pour ménager les rampes qui facilitent le transport, les aménagements à faire pour expulser les eaux atmosphériques et les eaux d'infiltration, la prévoyance, enfin, qu'il faut exercer pour éviter les accidents. Les ouvriers, en effet, sont exposés à de nombreux dangers; souvent le ciel d'une galerie menace de s'affaisser : on doit alors se hâter de construire des piliers ou des voûtes en maçonnerie; souvent des éboulements partiels peuvent se produire et causer subitement la mort de plusieurs hommes à la fois; ils sont difficiles à prévoir, et on ne saurait exercer une trop grande vigilance. Les ouvriers tout entiers au travail, qu'on voit frappant les parois, taillant les blocs ou les transportant dehors sur des brouettes, sont attentifs au moindre bruit : un léger craquement, un certain mouvement des bancs supérieurs ou inférieurs qui échapperait à des regards peu exercés, quelques pierrettes qui s'égrènent à de courts intervalles, suffisent pour leur donner l'éveil. On s'avertit, on sort des galeries, on se consulte; il faut s'assurer si ces signes précurseurs n'obligent pas à des travaux de consolidation, ou s'il faut abandonner entièrement la carrière.

En 1814, dans une carrière à plâtre de Chanteloup (Seine-et-Oise), des maçons achevaient de construire une voûte dans un endroit où le ciel s'était effondré. « Si les terres viennent à s'égrener trois fois, avaient dit les carriers, abandonnez tout et fuyez. » On observait avec anxiété. — Les terres, en effet, commencèrent à tomber en menus grains, une fois, deux fois, trois fois. Au cri d'un des ouvriers, on se hâta de fuir. A peine le dernier maçon était-il dehors, que deux cents mètres cubes de pierre et de terre emplirent la galerie.

Un visiteur, étranger à l'art du carrier, ne voit dans une carrière qu'une seule qualité de plâtre. Mais s'il interroge les ouvriers, il est étonné de la variété des bancs de pierre qu'ils savent distinguer, et des noms qui servent à désigner chacun d'eux.

Le banc supérieur et qui a peu de fermeté est le *souchet :*

il ne donne qu'un plâtre médiocre, et on s'en sert pour couvrir les fours.

Au-dessous est le bousineux, dont la qualité n'est pas beaucoup plus estimée. Il n'en est pas de même des bancs qui suivent, le toisé, le petit dur, le gros dur; ils sont d'un très-bon emploi.

Descendez encore : voici la centure, le gros gris, le petit glanduleux, tous trois médiocres. Mais immédiatement après vous trouvez les meilleurs plâtres; aussi ont-ils des noms triomphants : ce sont le gros granduleux, la brioche, le banc rouge.

On arrive ainsi de banc en banc au gros banc de qualité moyenne, et qui est suivi du sol même de la carrière, parfois inférieur de 150 mètres au sol extérieur : on l'appelle le sous-pied; mais il est rare qu'on l'exploite; on serait en danger de voir monter l'eau, ce qui rendrait tout travail impossible.

Les instruments de travail du carrier sont les coins en fer ou en bois, les pics à roche, les leviers, et, quand la prudence le permet, la poudre. Quatre ouvriers peuvent, en douze heures, extraire dix mètres cubes de pierre à plâtre et les réduire en moellons.

En donnant les noms des divers bancs d'une même carrière, nous n'avons fait qu'indiquer des différences de qualité dans une variété quelconque de gypse. Il resterait à énumérer ces variétés elles-mêmes. Mais il doit nous suffire ici de nommer le gypse filamenteux, le gypse feuilleté ou sélénite, ou pierre à Jésus, que l'on vend aux sculpteurs; le faux albâtre, à demi transparent et assez semblable d'apparence au marbre blanc; le gypse en fer de lance, qu'on trouve en petites couches à Montmartre, et qu'on préfère pour le moulage des objets délicats; enfin, la pierre ordinaire à plâtre, qui a l'avantage d'acquérir un très-haut degré de dureté, et qu'on appelle sulfate de chaux calcarifère.

Les moellons de pierre à plâtre servent quelquefois à élever des murs; mais il faut bien reconnaître qu'on ne peut guère se fier à des matériaux si peu capables de résister à de fortes pressions, et si facilement détériorés par l'action de l'atmosphère. A Paris, on ne tolère pas ce genre de construction.

Fabrication. — Ordinairement, on établit, aussi près que possible des carrières, les fours employés à la cuisson de la pierre à plâtre. Tous sont faits à peu près sur le même plan. C'est une espèce de hangar rectangulaire, de 3 à 5 mètres de superficie, formé de trois murs en moellons ou en briques, de 50 à 60 centimètres d'épaisseur et de 4m.50 environ de hauteur, surmontés d'un toit dont les tuiles, posées à claire-voie, laissent passer librement la fumée et les vapeurs. Le devant du four reste entièrement ouvert. Parallèlement aux murs de côté, comme l'indique M. Ch. Jacque, on forme, avec de gros morceaux de pierre à plâtre, une série de petites voûtes de 0m.65 environ de hauteur sur 0m.50 de largeur : elles servent de foyers; on les remplit de fagots et de bûches fendues. La flamme s'élève, à travers les vides qu'on a laissés, vers les pierres à plâtre, disposées par couches horizontales au-dessus des voûtes jusqu'à hauteur des murs. Quand la cuisson est terminée, on concentre la chaleur en couvrant toute la masse d'une couche de poussier de pierre à plâtre. En commençant, on doit activer graduellement le feu, puis entretenir une chaleur régulière jusqu'à la fin de l'opération, qui, pour un four dont les dimensions sont celles que nous avons données, dure en moyenne de dix à quinze heures.

Que se passe-t-il dans cette opération, si simple en apparence, et qui exige pourtant, pour être menée à bonne fin, une si longue pratique de la part des ouvriers? La pierre à plâtre perd toute l'eau qu'elle contenait; de chaux sulfatée hydratée qu'elle était, elle devient chaux sulfatée anhydre, c'est-à-dire plâtre qui, réduit en poudre et mélangé à froid avec de l'eau, reprend toute sa dureté, redevient ce qu'il était primitivement, et c'est cette propriété bien connue qui fait que cette substance est si précieuse et si utile pour nos constructions.

La grande difficulté dans la conduite de l'opération est de savoir diriger le feu, chauffer également toute la masse du four, et arrêter la cuisson à un degré précis de température. Trop cuit, le plâtre ne reprend plus son eau d'hydratation; il est maigre, graveleux, et ne peut être bon à aucun usage. Pas assez cuit, il est, comme on dit, aride, n'absorbe l'eau qu'imparfaitement, et ne forme pas un corps solide. L'œil exercé de l'ouvrier saisit le point auquel il faut s'arrêter; c'est d'après la nature et la quantité de pierre à plâtre mise au four, la dessiccation du combustible employé, l'état de l'atmosphère, et de la flamme, que le chauffeur sait quand il doit arrêter la combustion. Là est toute une habileté que peut seule enseigner l'expérience. Si le plâtre est bien cuit, il est doux au toucher, s'attache aux doigts, y laisse une certaine onctuosité que les ouvriers appellent *amour;* mal cuit, sa couleur est jaunâtre, il est rude au toucher. Il faut voir avec quelle sûreté et rapidité les ouvriers font le triage des pierres à plâtre plus ou moins cuites, pour se faire une idée de cette délicatesse du toucher qui leur fait reconnaître les nuances de qualité les plus diverses.

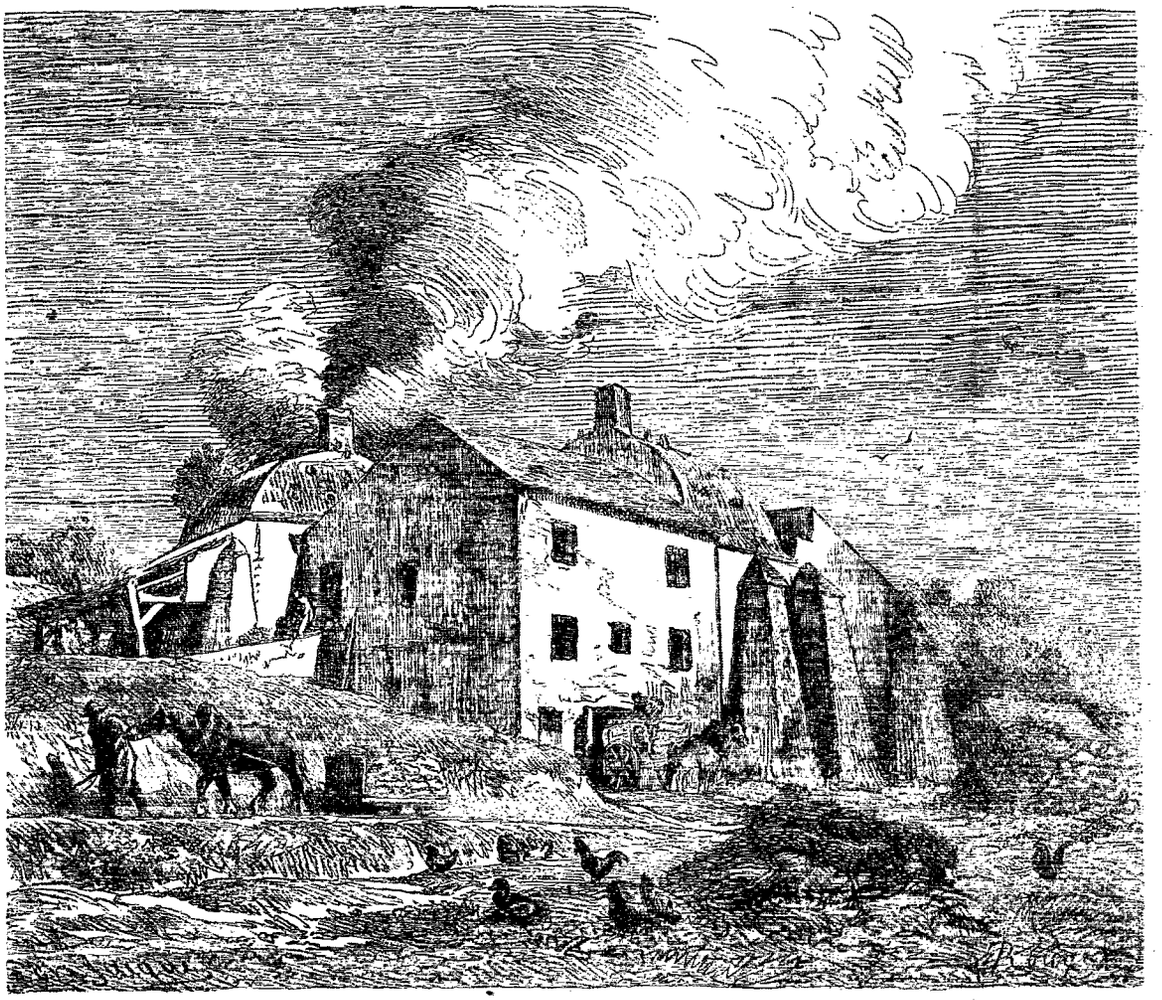
Quand on a retiré le plâtre du four, on le casse en petits morceaux, ou bien on le réduit en poudre et on le livre ainsi aux maçons, qui ne tardent pas à l'employer; car autrement il faudrait prendre de grandes précautions pour l'empêcher de s'éventer, c'est-à-dire d'absorber l'humidité. Le broyage se fait soit à l'aide de moulins ressemblant en grand aux moulins à café, soit avec des meules de pierre, soit avec des pilons, et suivant l'emploi la pulvérisation doit être poussée plus ou moins loin.

Emploi. — Le plâtre, qui a passé par tant de noms dans la carrière, en subitide nouveaux chez le maçon. Celui-ci distingue le plâtre au panier, c'est le gros; le plâtre au sas ou au tamis de crin, qui sert pour les moulures et les enduits; le plâtre au tamis de soie, destiné à être peint; la fleur de plâtre ou à la pelle, bonne à boucher les petits trous; la mouchette, résidu du plâtre au sas, etc., etc.

La nomenclature des outils du maçon plâtrier est longue. M. A. Perrot l'a donnée dans un ouvrage spécial (1). Outre les équipages qui servent à toutes espèces de maçonnerie, comme boulins, câbles, brouettes, chariots, etc., le maçon pour ouvrages à plâtre doit avoir les outils suivants : — une hachette pour dégrossir et équarrir le moellon, faire des trous, etc.; — un marteau dont un côté est carré et l'autre fait en pointe : il sert surtout pour les démolitions; — un autre marteau à deux pointes; — un décintroir, marteau dont les deux bouts sont faits en hache, dont l'une est tournée verticalement au manche, et l'autre horizontalement; — un panier en osier clair, ou mannequin, d'environ 30 à 40 centimètres de diamètre, pour passer le plâtre demi-fin; — un tamis en osier, cerclé en bois, pour obtenir du plâtre fin : c'est ce qu'on nomme *sas;* — une auge en bois, d'environ 65 centimètres de long sur 40 centimètres de large aux bords extérieurs, pour gâcher le plâtre : on en a de plus grandes pour jeter les plafonds; — une truelle en cuivre, sorte de pelle servant à prendre le plâtre dans l'auge et à l'employer; — un *guerluchon*, autre truelle en cuivre, à extrémité pointue, qui sert à

(1) *Le Plâtre, ses gisements, sa nature, ses qualités, son emploi pour les constructions et les décorations*, par A. Perrot, ingénieur; Paris, A. Bernard.

gâcher le plâtre dans l'auge, et qu'on emploie aux ouvrages de limousinerie; — une *truelle bretée* en fer, dentée d'un côté et coupante de l'autre, pour dresser et parer les enduits; — une *taloche*, planchette en bois mince, avec poignée, pour faire les enduits avec plus de promptitude qu'à la truelle; — un *rifflard*, sorte de larges ciseaux en fer pour aviver les angles, les feuillures, moulures, etc.; — des *gouges*, espèces de ciseaux terminés en arrondissements variables, pour pousser les moulures à la main; — un *guillaume*, employé pour les longues arêtes, moulures et refends; — des *crochets* pour creuser les joints figurés et quelques parties de moulures; — une règle plate en bois, ordinairement de 2 mètres de longueur, pour prendre des niveaux, faire des tracés, arrêter des parties d'enduit, etc.; — un *niveau* de maçon, en bois : on le pose contre la rive d'une règle élevée verticalement, pour s'assurer de l'aplomb d'un ouvrage; — un *niveau triangulaire*, en bois, qu'on pose sur le côté d'une règle horizontale pour vérifier le niveau; — le *fil à plomb*, petit cône tronqué, en cuivre ou en fer, accompagné d'un *chas* percé au milieu, instrument indispensable pour établir et vérifier les parties verticales d'une construction; — une équerre en fer; — un compas; — une pelle en bois; — une *pierre noire*, pour les épures, tracés, reprises, etc. — Que ceux qui croient le métier de maçon facile songent que nous ne venons guère de faire mention que des outils nécessaires à une des spécialités de cette profession. Il y a là une leçon pour ceux qui croient les états manuels plus faciles qu'ils ne le sont, et les dédaignent.



Une Plâtrière. — Dessin de Ch. Jacque.

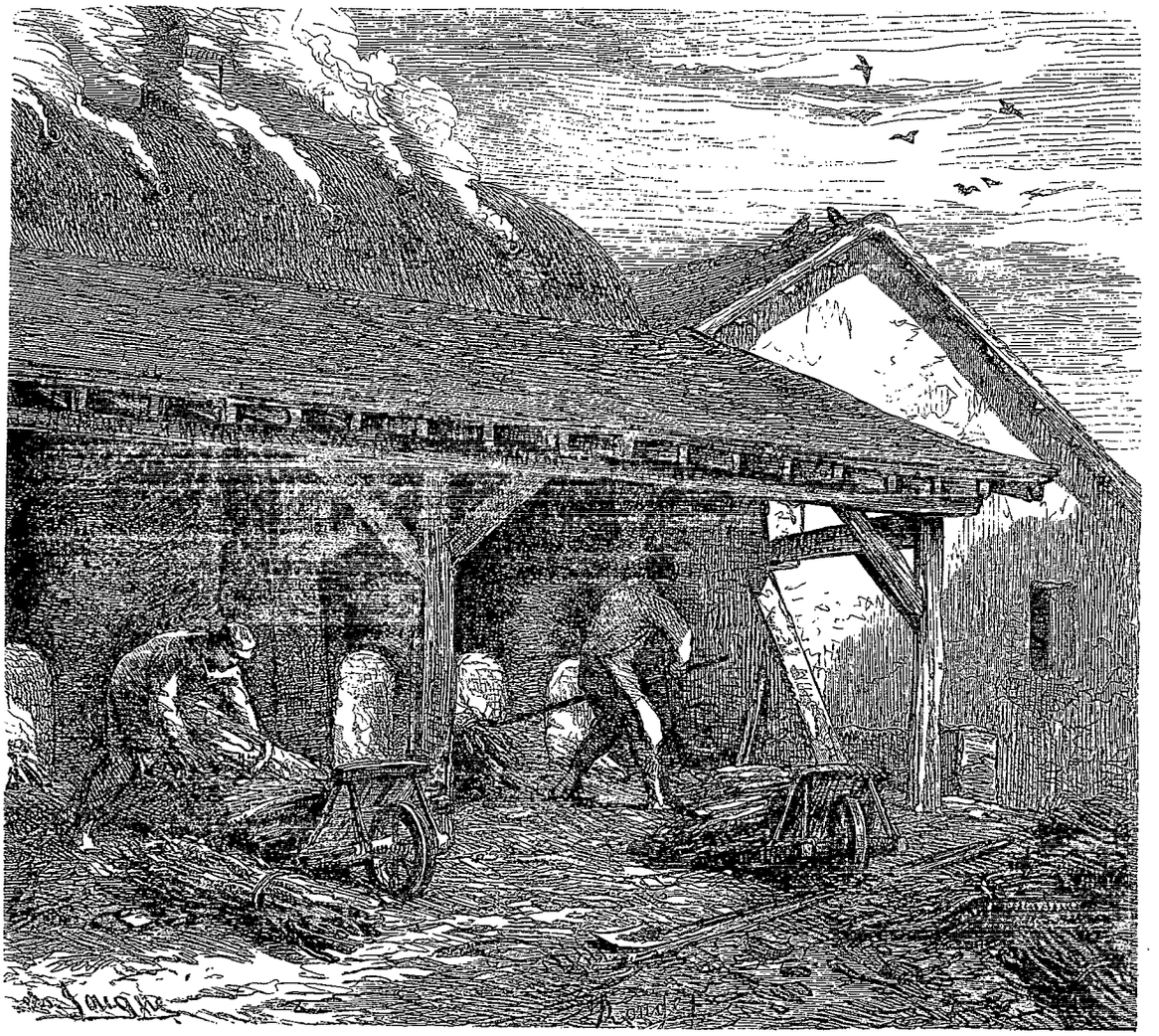
Il serait trop long de passer en revue tous les travaux de maçonnerie que l'on fait en plâtre, et que l'on désigne communément sous le nom de légers ouvrages; ce sont, comme l'ont déjà indiqué en partie les détails précédents, les rejointoyements, les crépis, les enduits, les moulures, les cloisons, les hourdis de pans de bois, les plafonds, les lambris, les scellements, etc.

Il faudrait presque un dictionnaire spécial pour arriver à comprendre tous les mots techniques de l'industrie plâtrière. Parfois, un entrepreneur dira au maçon : « Surtout, pas de musique! » cela signifie qu'on ne doit pas mêler au plâtre de la terre ou de la poussière passée au panier. Qui n'a entendu crier : — « Au gobetage! » c'est du plâtre appliqué par gouttelettes au balai; — « Au pigeonnage! » c'est une espèce de cloison. Ce langage n'a, du reste, plus rien de mystérieux pour le nombre considérable de petits rentiers qui, tous les jours, depuis quinze ou seize ans, se délectent à suivre tous les faits et gestes des armées de maçons qui transfigurent la capitale. Il y a bon nombre d'entre eux qui s'aperçoivent qu'ils ont manqué leur vocation, et auxquels il ne faudrait qu'un peu d'apprentissage pour contribuer professionnellement aux embellissements de Paris.

Au moment d'employer le plâtre, on le mêle avec de l'eau dans l'auge en bois, on le gâche; il faut une quantité d'eau égale au poids du plâtre employé; cependant cette quantité peut varier suivant l'usage auquel on destine le plâtre. Gâcher le plâtre, c'est le détremper avec de l'eau

dans l'auge en bois. On dit qu'on *gâche serré*, quand il y a peu d'eau, pour faire des soudures d'enduits, des raccords, etc.; qu'on *gâche clair*, quand il y a beaucoup d'eau, pour ragréer les moulures; enfin, qu'on *gâche noyé*, quand le plâtre nage presque dans l'eau, pour les coulis et pour ficher les joints.

On peut obtenir avec le plâtre une composition précieuse pour la décoration des appartements, et qui ressemble beaucoup au marbre; on emploie du plâtre cuit exprès, que l'on pile dans un mortier de fonte, et que l'on passe dans un tamis très-fin : pour le gâcher, on fait dissoudre de la colle forte pas trop épaisse; on obtient ainsi un produit très-dur, que l'on polit en employant la pierre ponce et une espèce de pierre à aiguiser, puis du tripoli



Four à plâtre. — Dessin de Ch. Jacque.

et un morceau de chapeau : on achève de lui donner le luxe convenable en le lavant avec de l'eau de savon d'abord, et de l'huile ensuite; c'est ce qu'on appelle le stuc, si fréquemment employé à Paris pour décorer l'intérieur des escaliers des hôtels particuliers.

Avant de gâcher, on mélange le plâtre avec des oxydes métalliques si l'on veut avoir des stucs de différentes couleurs.

On fabrique aussi avec le plâtre un composé moins altérable que le stuc même, et qui ressemble encore plus au marbre. On l'obtient en gâchant le plâtre avec une dissolution de potasse, 10 parties de ce sel pour 100 parties de plâtre. Quand la masse est solidifiée, on la cuit de nouveau, on la réduit en poudre et on l'emploie comme le plâtre. Ce plâtre ainsi préparé sert à faire des ornements qui peuvent résister longtemps à l'action de l'eau; il sert de plus à faire des dalles.

Ces détails si nombreux sur le plâtre sont cependant loin d'avoir épuisé le sujet. Est-il inutile de les connaître? Non; il ne sera peut-être pas sans profit de se les rappeler lorsque, dans un moment d'ennui, on regardera vaguement le plafond. Si l'on vient alors à songer combien ces travaux si vulgaires emploient d'ouvriers divers, et coûtent de temps et de peine, cette seule réflexion pourra ramener quelque jeune esprit oisif à se remettre courageusement au travail, et à se répéter tout bas le vers de Boileau :

Plutôt être maçon...

L'HARMONICA.

Franklin avait vu à Londres un instrument composé de morceaux de verre, sur lequel on pouvait jouer des airs en passant un doigt mouillé sur les bords. La douceur des sons l'avait séduit; Franklin perfectionna l'invention en plaçant sur une tige de fer des hémisphères de verre qui allaient diminuant progressivement et donnaient ainsi les sons de la gamme. Une roue faisait tourner la tige et les

verres, que le musicien touchait au passage avec un doigt mouillé. Franklin appela ce nouvel instrument l'harmonica, en l'honneur du langage musical des Italiens, comme il l'explique à Beccaria.

L'harmonica eut un moment la vogue. Une miss Davies le promena dans toute l'Europe, et eut l'honneur d'en jouer en présence de la cour de Vienne, lors du mariage du duc de Parme et de l'archiduchesse d'Autriche. A cette occasion, Métastase composa une cantate qui fut mise en musique par Hasse surnommé le Saxon, chantée par une des sœurs Davies, dite l'*Inglesina* ou l'Anglaise, et accompagnée par l'autre sœur, *sonatrice del nuovo instrumento di musica, chiamate l'armonica, inventato dal celebre dottore Franklin.*

ÊTRE ACTIF DANS LA VIEILLESSE.

Le principe le plus arrêté dans mon esprit est qu'il n'y a jamais d'époque dans la vie où on puisse se reposer; que l'effort au-dessus de soi, et plus encore au dedans de soi, est aussi nécessaire, et même plus nécessaire à mesure qu'on vieillit que dans la jeunesse. Je compare l'homme en ce monde à un voyageur qui marche sans cesse vers une région de plus en plus froide, et qui est obligé de remuer davantage à mesure qu'il va plus loin. La grande maladie de l'âme, c'est le froid; et pour combattre ce mal redoutable, il faut non-seulement entretenir le mouvement vif de son esprit par le travail, mais encore par le contact de ses semblables et des affaires de ce monde.

TOCQUEVILLE.

LES LITS DES ANCIENS.

Suite. — Voy. les Tables des années précédentes.

Les vieux Romains, pas plus que les Grecs des premiers âges, ne connurent la coutume de se coucher pendant le repas. Ce fut, nous l'avons dit, après la guerre contre Pyrrhus, au troisième siècle avant Jésus-Christ, qu'ils commencèrent à se laisser gagner par la contagion des mœurs étrangères déjà répandues dans une grande partie de l'Italie. Vers ce temps seulement ils cessèrent de prendre assis leur principal repas, celui de l'après-midi (*cena, vesperna*), qui terminait la journée et qui était, comme le dîner de nos jours, le moment des réunions de famille ou d'amis. L'ancien usage se maintint longtemps, à ce qu'il semble, dans les campagnes : un écrivain qui vécut sous les premiers empereurs, Columelle, exigeait encore d'un bon cultivateur qu'il ne se couchât pas pour souper, excepté les jours de fête. A Rome, dès le deuxième siècle avant l'ère chrétienne, il n'y avait guère de citoyens, même de médiocre fortune, qui ne possédassent des lits pour s'étendre pendant les longs soupers commencés vers trois heures de l'après-midi, prolongés jusqu'au soir, et quelquefois bien avant dans la nuit. Les hommes prirent l'habitude de se coucher même pour prendre leur repas en famille. Les femmes, assises au pied du lit de leur mari, ou sur des siéges à part, gardaient l'attitude que nous leur avons vue dans des œuvres précédemment reproduites (voy. t. XXXIV, 1866, p. 53, fig. 2; p. 381, fig. 3); les enfants, également assis, prenaient place aux extrémités du lit, ou bien mangeaient à des tables séparées; à la suite se rangeaient les personnes de condition inférieure, clients, affranchis de la maison, ayant pour siéges des bancs ou des escabeaux. Les mœurs primitives achevèrent de se perdre sous les empereurs : les femmes et les enfants, admis dans les salles destinées aux réceptions nombreuses, mêlés aux convives, s'étendirent comme eux sur les lits et prirent part aux banquets, dont la pudeur antique les avait tenus toujours éloignés.

En effet, on ne soupait plus, comme jadis, dans l'atrium, mais dans des pièces particulières qui n'avaient pas d'autre destination; les riches avaient même plusieurs salles à manger dont ils changeaient selon la saison ou suivant leur caprice. On se rappelle que chez Lucullus il y en avait un grand nombre qui portaient des noms différents, et dans chacune desquelles le maître se faisait servir d'une manière différente. Dans ces salles, petites ou grandes, la disposition des lits était la même : ils étaient toujours assemblés trois à trois autour de la table, comme on peut le voir sur le plan figure 1, formant ainsi trois côtés d'un carré; le quatrième côté restait ouvert pour la commodité du service; et comme les lits se touchaient seulement par les angles intérieurs du carré, il y avait extérieurement entre eux des intervalles par où l'on y avait accès. Ces lits, qui avaient peu de hauteur, étaient plus élevés du côté tourné vers la table qu'à l'extrémité opposée par laquelle on y montait. On voit encore à Pompéi (voy. t. V, 1837, p. 236), dans plusieurs maisons, des massifs de maçonnerie ainsi construits, assez semblables à nos lits de camp; ils servaient de support au coucher, qui ailleurs était placé sur les pieds de bois ou de métal de lits ordinaires. Les trois lits réunis composaient le *triclinium* : ce nom, par extension, fut également appliqué au local où ils se trouvaient. Le triclinium était donc disposé régulièrement pour neuf personnes au plus; de là le mot de Varron si souvent répété, « que le nombre des convives ne doit pas être au-dessous de celui des Grâces ni dépasser celui des Muses », c'est-à-dire qu'il ne devait varier qu'entre trois et neuf. On comprend comment il pouvait se faire qu'une ou deux personnes seulement fussent couchées sur chaque lit; d'autre part, il fallait bien, quand survenaient des hôtes inattendus, qu'ils partageassent les lits avec ceux qui les occupaient déjà, mais il eût paru malséant de placer sur le même lit plus de trois de ceux qu'on avait priés. On ne traitait ainsi que la tourbe des pauvres clients habitués à subir à la table de leurs patrons toute espèce d'humiliation. Voulait-on recevoir plus nombreuse compagnie, on avait aussi des salles plus vastes, capables de contenir plusieurs tables autour desquelles les lits étaient toujours groupés trois à trois; même dans les immenses banquets offerts au peuple en certaines circonstances, le même ordre était observé : on vit ainsi, lors du triomphe de Jules César, en l'an 46, jusqu'à vingt-deux mille tables entourées de lits tricliniaires.

Les places n'étaient pas toujours distribuées d'après un ordre rigoureux; d'ordinaire, cependant, on se conformait à l'étiquette. Des trois lits, celui qui se trouvait entre les deux autres (*medius*), faisant face à l'espace ouvert, était considéré comme le plus honorable; le lit placé à la gauche de celui-là venait ensuite, et en troisième le lit qui se trouvait à sa droite. Le lit de gauche s'appelait *summus*, celui de droite *imus*, mots qui répondent assez bien aux expressions, dont le sens est aujourd'hui à peu près perdu, de *haut* et *bas* bout de la table, sans avoir tout à fait la même valeur, puisqu'à Rome l'ordre de préséance n'était pas, comme on voit, le même qu'aux longues tables dont nos pères faisaient usage. C'était le troisième lit que l'hôte occupait d'ordinaire, réservant les deux autres aux invités, et il y prenait la place supérieure, c'est-à-dire celle qui se trouvait le plus près du lit du milieu; sa femme, si elle assistait au repas, ou ses enfants, avaient la seconde et la troisième; quelquefois aussi un affranchi ou un de ces parasites que nous voyons si souvent figurer dans les descriptions de repas anciens. Sur le lit de gauche, comme sur celui de droite, la première place était celle de l'extrémité

supérieure, où étant étendu on n'avait personne au-dessus de soi. Par une exception singulière, sur le lit du milieu, la première place, la place qu'on appelait *consulaire*, qui était la plus distinguée de tout le triclinium, était celle de l'extrémité inférieure, soit que l'on voulût placer immédiatement auprès du maître de la maison son hôte principal, soit que l'on jugeât nécessaire, selon l'explication de Plutarque (*Sympos.*, I, 3), de laisser au personnage quelquefois chargé de fonctions importantes qui l'occupait, ses mouvements plus libres pour recevoir des messages et donner des ordres. On remarquera, en effet, qu'il se trouvait ainsi près d'un des angles ouverts à l'extérieur du triclinium : un semblable intervalle séparait le lit du milieu et le premier lit placé à sa gauche ; mais le convive couché à l'extrémité supérieure du lit du milieu tournait le dos à l'espace vide et se trouvait ainsi moins commodément pour s'entretenir avec les personnes qui venaient lui parler du dehors.

Lorsque la mode des tables rondes succéda à celle des tables carrées, ce changement dans leur forme en entraîna un autre dans celle des lits. Au lieu de trois lits se rencontrant à angle droit, il n'y en eut plus qu'un seul, formant hémicycle, qu'on appela *sigma*, parce qu'il rappelait, en effet, la lettre grecque écrite primitivement comme le C de notre alphabet. Cette mode prit naissance dès la fin de la république, quand on commença à rechercher les précieuses tables de citre à veines circulaires ; elle se répandit de plus en plus sous l'empire ; mais comme il était difficile d'avoir des tables de cette espèce assez larges pour remplir le milieu d'un triclinium de neuf personnes, on s'habitua à ne réunir sur le lit, désormais unique, que huit personnes, ou sept, ou six, et même quelquefois cinq : d'où les noms empruntés au grec que l'on rencontre parfois, d'*hoctaclinon, heptaclinon, hexaclinon*, etc. C'est un repas semblable qui est représenté figure 2, d'après une peinture de Pompéi, où de petits génies tiennent la place des convives. D'autre part, il n'est pas sans exemple que plus de neuf personnes se soient réunies autour de la table sur des lits semblables : il est difficile de se représenter autrement ce souper qui fut reproché à Auguste comme un sacrilége, où douze convives figuraient les grands dieux de l'Olympe, et où lui-même parut avec les attributs d'Apollon (1). L'ordre des places sur le sigma ne fut plus le même que sur les lits tricliniaires. On estimait surtout celles des extrémités, des deux cornes, comme on les appelait ; la première de toutes les places était au bout du lit, à droite de la table, la seconde à gauche, et toutes les autres suivaient de celle-ci à la première. Ainsi la première place fut sur le sigma, comme dans le triclinium, la place consulaire, celle où l'on n'avait personne devant soi,

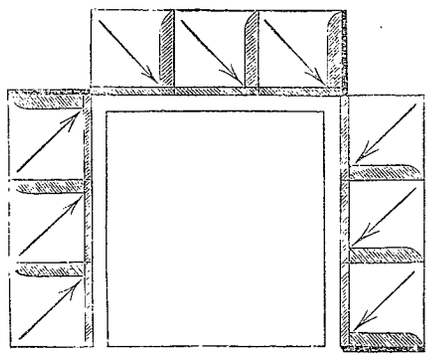


Fig. 1. — Plan d'un triclinium.

où l'on gardait, par conséquent, le plus de liberté dans ses mouvements.

On remarquera dans la peinture de Pompéi, figure 2, que les convives s'accoudent sur des coussins qui suivent le contour du sigma et en garnissent tout le bord intérieur ; sur les lits du triclinium, les oreillers destinés au même usage marquaient les trois places et séparaient les convives (voy. fig. 1). La posture habituelle était celle que nous avons vue déjà si souvent reproduite par les œuvres d'art grecques, étrusques et romaines. Les convives, les jambes étendues vers l'extrémité inférieure du lit, le haut du corps légèrement soulevé, le coude gauche appuyé sur les coussins, prenaient avec la main droite les mets sur la table. Cette attitude, la plus favorable pour manger, devait, du reste, changer souvent dans le cours d'un long repas, et pendant le temps qu'on passait ensuite à boire, à converser ensemble, à écouter la musique ou à considérer les divertissements de toutes sortes dont on ne savait plus se passer. Chacun se mettait à l'aise et prenait la position la plus commode pour voir, pour entendre, pour causer ou même pour dormir ; car il arrivait parfois qu'après avoir prolongé la veille à table, on ne prenait pas la peine d'aller terminer la nuit ailleurs.

Ce que nous avons dit précédemment de la richesse des matériaux employés dans la construction des lits destinés au repos, de la finesse et de la beauté des tissus dont on les couvrait, s'applique également aux lits de table ; ici même le luxe dépassa tout ce qu'on pouvait voir ailleurs. Il s'était si bien acclimaté à Rome après le retour de l'armée d'Asie, qu'un demi-siècle plus tard, en l'an 129, aux funérailles du deuxième Africain, le peuple se montra fort mécontent d'un banquet qui lui fut servi dans de la vaisselle de terre cuite, et où les lits étaient de bois couvert de peaux de chèvre ; cette simplicité fit échouer par la suite celui qui en avait fait les préparatifs, quand il brigua les suffrages pour la préture. Au siècle suivant, Caton achetait pour sa salle à manger des couvertures babyloniennes au prix de 800 000 sesterces (environ 160 000 francs), et l'empereur Néron paya plus tard les mêmes couvertures au prix de quatre millions de sesterces. Pour tout ce qui appartenait au service de la table, le luxe suivit la même progression rapide. Tous les raffinements que pouvait procurer la richesse furent réunis dans le triclinium : c'est là que chacun déployait aux yeux de ses hôtes toute sa magnificence ou se piquait de montrer la délicatesse de son goût. Jusqu'où fut poussée la recherche, on peut le voir en lisant les récits des auteurs qui ont écrit sous les empereurs ; il suffit de rappeler la description du célèbre festin de Trimalchion, où, pour ne parler que de ce qui appartient à notre sujet, toutes les couches sont rembourrées de laine teinte en pourpre ou en écarlate ; puis, à un changement de service, des esclaves viennent garnir les lits de nouvelles housses où sont représentées des scènes de chasse. Au même moment on apporte sur la table un énorme sanglier que des chiens semblent poursuivre en courant tout autour de la salle, et c'est un cuisinier, portant le costume d'un chasseur, qui ouvre avec son coutelas les flancs de l'animal : aussitôt en sort une volée de grives vivantes. Ainsi toutes les parties du service devaient à la fois contribuer à l'amusement et faire l'admiration des convives, et la décoration des lits devait être en harmonie avec le reste. Ces housses, que l'on renouvelait, ne couvraient pas le lit tout entier, comme on peut penser, et les personnes couchées n'étaient pas dans la nécessité de se lever pour se prêter à ce changement ; il s'agit ici de la draperie suspendue au-dessous des matelas et qui tombait sur les pieds du lit (voy. fig. 2, et aussi t. III, 1835, p. 373). On voit encore sur divers monuments, où des repas sont figurés, des sortes de nappes ou de serviettes étendues devant les personnes, sur le bord du lit ; elles font partie de la garniture du lit et doivent être distinguées des nappes dont on

(1) Sueton., *Aug.*, 70.

couvrit les tables environ depuis le règne de Domitien, et des serviettes que chacun avait coutume d'apporter avec soi. L'ornement carré que nous avons eu l'occasion de signaler devant chaque table, dans une peinture d'un tombeau étrusque de Tarquinii (voy. le précédent volume, p. 53, fig. 3), n'est sans doute pas autre chose.

On remarquera une pièce d'étoffe semblable, bordant un lit où trois personnes sont couchées, dans notre troisième figure. Cette figure est la reproduction d'une miniature du *Virgile* du Vatican, et représente le repas offert par Didon à Énée et à son fils Ascagne, dont les apprêts sont décrits à la fin du premier livre de l'Énéide. L'artiste qui a exécuté



Fig. 2. — Repas sur un *sigma*, au premier siècle de l'empire romain, d'après une peinture de Pompéi.

cette miniature, vers la fin du deuxième siècle ou le commencement du troisième après Jésus-Christ, assez inhabile dessinateur, mais observateur exact des mœurs de son temps, a traduit à sa manière le récit de Virgile. Voilà bien, suspendues aux murailles, les superbes tentures (*aulæis superbis*), le lit d'or (*auræa sponda*), les couvertures de pourpre (*strato ostro*), dont parle le poëte; mais, de même qu'il a prêté à la cour de la Tyrienne Didon les mœurs

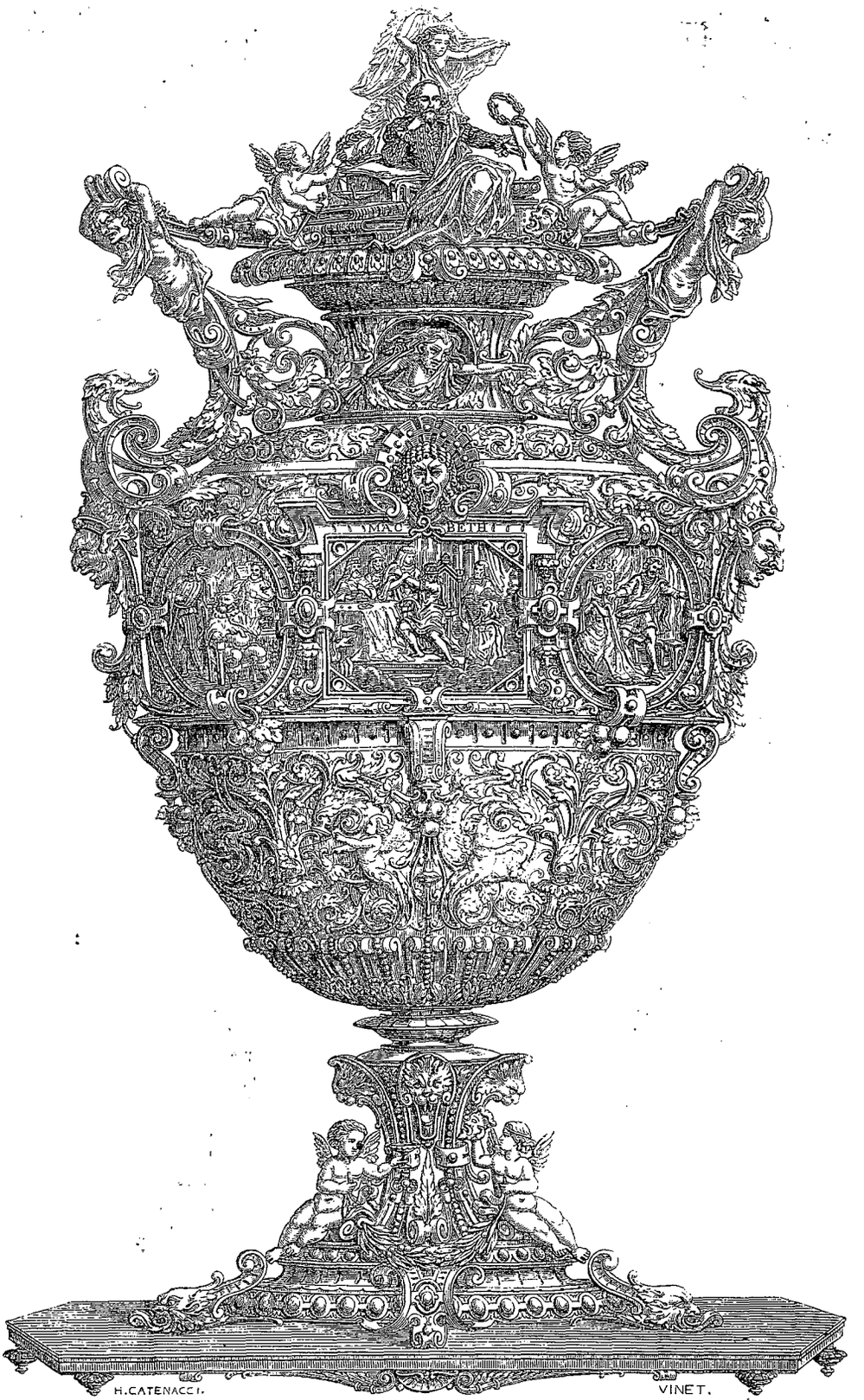


Fig. 3. — Repas au troisième siècle, d'après le *Virgile* du Vatican.

romaines de la fin de la république, son interprète, si fidèlement qu'il ait suivi le texte, n'a pu s'empêcher d'ajouter, dans les costumes particulièrement, les modes de son temps. Il n'a pas manqué non plus de faire du lit un *sigma*, bien reconnaissable malgré l'incorrection du dessin, et si la reine y occupe la place du milieu, ce n'est pas seulement parce que son auteur l'a dit (*Se... mediamque locavit*), c'est aussi parce que, conformément à l'usage, les premières places, celles des extrémités, ont été réservées par elle aux princes qui reçoivent son hospitalité.

HONNEURS RENDUS A SHAKSPEARE.

Voy., sur Shakspeare, la Table des trente premières années.



Projet d'un vase à la mémoire de Shakspeare. — Composition et dessin d'Hercule Catenacci.

La vie des grands hommes, de ceux surtout qui sont sortis de la foule par la pensée plutôt que par l'action, n'a été trop souvent qu'une suite de souffrances et de misères; pourtant, quel que soit le nombre de ces martyrs du génie, il y a des gens qui éprouvent encore le besoin de l'augmenter, et Shakspeare a plus d'une fois été rangé dans la collection des malheureux illustres. On conçoit que, pour donner gain de cause à la théorie de l'injustice humaine, on ait cherché à comprendre parmi les exemples mis à l'appui le plus grand nom de l'Angleterre; mais

on s'est montré en ce point plus habile que vrai : le peu de renseignements qu'on a sur la vie de Shakspeare a pu laisser de la latitude à ceux qui ont voulu écrire dans ce sens; rien de positif ne les a autorisés à le faire. Au contraire, si sa gloire ne se détache point parmi les célébrités contemporaines avec autant d'évidence qu'après sa mort, on a les preuves qu'il fut tout de suite compté parmi les hommes remarquables. Sans doute son génie ne lui valut point une vie princière, mais il fut estimé, protégé; il posséda un foyer domestique, et acquit assez de fortune pour y finir tranquillement son existence loin du bruit. Peut-être n'est-ce pas là, tout d'abord, ce qu'on eût trouvé assez brillant pour l'auteur de *la Tempête* et de *Roméo*. Au fond, ce sort fut heureux pour la grandeur de l'artiste; le calme lui permit de mieux observer les passions humaines, d'être plus impassible devant la vie dont il devait reproduire tant d'aspects différents. Aussi est-il un des poëtes les plus impersonnels qu'on puisse citer. Ses héros rendent leurs propres idées et non la sienne; il devient tour à tour Hamlet, Coriolan, Prospero; jamais ces personnages ne semblent rappeler Shakspeare; à peine peut-on rencontrer quelques passages où il y ait l'apparence d'un souvenir personnel. Dans la *Douzième Nuit*, il dit :

Que la femme choisisse un homme plus âgé qu'elle : elle en sera plus assortie à son époux et conservera mieux sa place dans son cœur.

Or, si l'on se rappelle qu'il avait épousé à dix-huit ans une femme de vingt-six, on peut penser qu'un peu d'ennui conjugal a rejailli sur ces vers; mais il s'agit d'un simple ennui; il y a boutade et non sanglot. Si Shakspeare a souffert, c'est de la souffrance commune à tous ceux qui réfléchissent en face de la nature humaine, de l'histoire et de la mort. Les événements ne lui ont pas été lourds pendant sa vie; il n'est parti d'ici-bas ni pauvre, ni obscur, et, après sa mort, l'admiration de ses concitoyens, qui gagne peu à peu le monde entier, l'a élevé au rang des demi-dieux.

Il n'est manière de l'honorer dont l'Angleterre ne se soit avisée : non-seulement un monument lui fut dressé à Stratford-sur-Avon, sa ville natale, mais des médailles, des bustes, des inscriptions, furent faits à sa louange. Ici, sur ce projet de vase, des figures distribuées avec art semblent vouloir caractériser les différents aspects du génie du maître; des monstres fantastiques se mêlent aux amours, comme dans le poëte les sorcières et les fantômes aux Rosalindes et aux Roméos. Au point central, au-dessus d'une scène d'une des plus belles œuvres de Shakspeare, là où l'artiste a voulu faire converger l'attention du public, on lit ce mot : « Macbeth. »

Mais en dehors de l'admiration taillée en marbre ou coulée en bronze, les Anglais lui ont rendu un autre genre de culte sinon aussi durable, du moins plus bruyant; sinon aussi beau et aussi élevé, du moins plus vivant et plus populaire : nous voulons parler de jubilés et de festivals.

Shakspeare est né en 1564; ce sont donc les années 1664, 1764 et 1864 qui ont été les anniversaires séculaires de sa naissance. En 1664, sa mort était trop récente pour qu'on l'honorât de cette façon; ce ne fut qu'au siècle suivant qu'eut lieu le premier jubilé de Shakspeare, et encore n'est-ce pas en 1764 exactement, mais quelques années plus tard, en 1769, qu'on en eut la pensée, grâce, dit-on, à une circonstance toute fortuite. La commune de Stratford-sur-Avon ayant construit un nouvel hôtel de ville, et une niche qui se trouva dans la façade appelant une statue, on ne crut pouvoir mieux faire que d'y placer celle de William Shakspeare, dont la naissance avait jeté un si grand lustre sur la cité. Georges-Alexandre Steevens, le commentateur de Shakspeare, servit d'intermédiaire pour communiquer cette idée au grand acteur David Garrick, alors parvenu au degré le plus haut de sa renommée. Une correspondance s'ensuivit dans laquelle Garrick sut si bien plaire à la commune, qu'elle lui envoya la franchise du bourg renfermée dans une boîte faite avec le bois du célèbre mûrier de Shakspeare, et demanda à l'acteur son portrait en retour; ce fut alors que Garrick, *enchanté*, forma le projet d'organiser toute une cérémonie, qui prendrait la forme d'un jubilé, en l'honneur du poëte. Le jubilé eut lieu, en effet, au mois de septembre 1769, et dura trois jours. Le canon fut tiré comme pour une victoire ou pour la fête d'un roi. Des chants, sur des paroles de Garrick lui-même, furent entonnés avec accompagnement de hautbois, de flûtes, de clarinettes, de guitares; il y eut des bals, des feux d'artifice, force déjeuners et dîners. Malheureusement, dès le second jour, la partie processionnelle de la fête fut troublée par une pluie torrentielle; deux personnes représentant Melpomène et Thalie, et traînées par des hommes déguisés en satyres, devaient couronner de laurier la statue de Shakspeare. Dès leurs premiers pas en plein air, elles furent si bien mouillées qu'il fallut renoncer au couronnement.

Depuis ce temps jusqu'en 1864, il y eut à différentes époques des galas, des festivals qui se mirent sous le patronage du nom de Shakspeare; à défaut du prétexte d'un anniversaire séculaire, on choisit du moins son jour de naissance pour date de la fête, notamment en 1827 et en 1830. Comme magnificence, il semble que ce soit 1830 qui l'ait emporté. Quand le jour fixé arriva (jeudi 23 avril), une atmosphère brumeuse jeta un peu de tristesse sur les préparatifs, mais n'abattit pas l'activité des personnes engagées. Les coups de fusil, le claquement des drapeaux, le carillon des cloches, et, hélas! le murmure de la pluie, servirent d'accompagnement à l'arrivée graduelle du peuple qui envahissait la ville par dizaines de mille; et comme les cochers, les gens à pied, les brillants équipages avaient tous « des rubans de jubilé », la scène devenait à chaque minute de plus en plus gaie. De dix heures à midi, les costumiers furent occupés à habiller les gens qui devaient figurer dans le cortége; ces personnes vinrent en voiture au pavillon royal, temporairement dressé, où elles firent un léger repas pour se préparer aux fatigues de la journée. A une heure, la pluie disparut complaisamment, et le comité se mit à régler le cortége, qui comptait près de cent cinquante têtes. A deux heures, la marche commença. D'abord vint une sorte de constable du temps d'Élisabeth, puis un groupe de musiciens, puis une bannière, puis les membres du comité. Ensuite s'avança saint Georges, le patron de l'Angleterre, assis sur un cheval gris richement caparaçonné, avec un panache de plumes sur la tête. M. Kean le cadet (Charles Kean, alors à l'aube de sa carrière théâtrale) était revêtu d'une armure d'acier et coiffé d'un casque de même métal, sur lequel flottait majestueusement un panache de plumes d'autruche. Après quelques bannières parurent les groupes dramatiques : — Melpomène, avec un poignard et une coupe empoisonnée, dirigeait la compagnie tragique; — Thalie, dans un char traîné par des satyres, commandait la compagnie comique; personnages tragiques et comiques rappelaient les principales créations de Shakspeare. Une mêlée de drapeaux terminaient le cortége. La cérémonie du couronnement du buste, qui avait échoué en 1769, réussit cette fois, aux applaudissements frénétiques de la foule. L'ensemble de la fête dura quatre jours, pendant lesquels ce ne fut que dîners, concerts, feux d'artifice, bals, mascarades. On reprocha généralement à cette fête d'avoir manqué de ce qu'il eût fallu avant tout pour rendre honneur à un tel

poëte, du sentiment de l'art. Le nom qui, en somme, s'y retrouva le plus souvent sur toutes les lèvres fut celui d'un marchand de vins de Champagne, et il y eut plutôt en cette occasion une réjouissance locale où s'enrichirent certains spéculateurs, qu'un véritable tribut payé à la mémoire de Shakspeare.

A l'approche du jubilé de 1864, troisième anniversaire séculaire de la naissance du poëte, l'Angleterre s'agita pour organiser en l'honneur de son poëte une démonstration plus digne de lui et d'elle. Dans presque toutes les grandes cités du Royaume-Uni il y eut des banquets avec discours; à Londres, après différents projets, on finit par faire une procession populaire à Primrose-Hill pour y planter un arbre à la mémoire de Shakspeare, et on donna une fête au palais de Cristal; mais la ville qui se distingua, comme il convenait, de toutes les autres, ce fut le petit bourg de Stratford-sur-Avon, le lieu de naissance et de la sépulture du poëte.

Après avoir essayé d'intéresser à son entreprise des cités plus importantes qui éconduisirent ses demandes, la petite ville se mit bravement à l'œuvre : elle commença par voter la construction d'un pavillon de bois où pourraient tenir environ cinq mille personnes. Ces préparatifs ne se firent pas sans de grandes préoccupations; les habitants étaient à bon droit inquiets : outre la dépense considérable, les ennuis sans nombre qu'il était aisé de prévoir, on pouvait encore craindre d'avoir, en fin de compte, la honte d'un échec. Heureusement il n'en fut rien : le courage fut récompensé; le ciel lui-même sembla se prêter aux circonstances; pendant toute la semaine de la fête, bien qu'on fût dans l'inconstant mois d'avril, il ne tomba pas une goutte d'eau. Dès qu'on sortait un peu des rues, on apercevait la belle campagne d'alentour ornée des tons riants de la verdure nouvelle; on entendait chanter l'alouette, comme elle chantait aux oreilles de Shakspeare enfant; on foulait des muguets et des pâquerettes là où il en avait cueilli. Un des côtés charmants de la fête donnée à Stratford fut précisément cette présence continuelle du souvenir : on pouvait faire des pèlerinages à une foule d'endroits où Shakspeare avait vécu; car si sa biographie est une des plus difficiles à reconstituer, les détails manquant à presque toutes les époques, il est peu de personnes célèbres il y a trois cents ans dont l'existence pour ainsi dire *topographique* ait laissé tant d'authentiques souvenirs. On trouve encore la maison où il est né, l'école où il reçut l'instruction, le fondement des murs et le jardin de l'agréable maison où il passa ses années d'auguste retraite; enfin, à une place d'honneur, dans le chœur de la belle paroisse du bourg, sa tombe et celles de ses parents. On avait, de plus, réuni pour la circonstance un musée d'objets se rapportant à lui, et une galerie de peinture pleine de portraits à l'huile reproduisant ses traits avec plus ou moins de vérité.

Il n'y eut pas, à proprement parler, de cortége, comme en 1769; mais, solennité plus grande et plus en rapport avec une fête donnée sur une tombe, l'archevêque, en pleine église, fit un sermon qui fut comme une sorte d'action de grâces rendue à Shakspeare. Le côté artistique fut également mieux représenté. Les meilleurs acteurs de Londres vinrent en différentes fois jouer *la Douzième Nuit, Roméo et Juliette, la Comédie des erreurs*, et *Comme il vous plaira*. Élevés par l'idée qui présidait à la fête, soutenus par l'enthousiasme général, ils s'acquittèrent merveilleusement de leur tâche, et si quelque chose de l'homme reste aux lieux qu'il a affectionnés, ce quelque chose de Shakspeare dut tressaillir à leur ardente interprétation de son génie. Des banquets, selon l'habitude, commencèrent et finirent les journées de fête.

Nous avons donné ces détails sur ce qui se fit à Stratford parce que ce fut le point central, caractéristique du mouvement; mais nous avons déjà dit que tout le royaume était ému d'un enthousiasme qui se manifesta de diverses manières et se communiqua même au delà des mers. L'Angleterre a des bras dans l'univers entier, et ces bras, quelque éloignés qu'ils soient, expriment les mêmes sentiments que la tête. On peut se souvenir, par exemple, qu'à Paris un projet de jubilé de Shakspeare, en 1864, fit beaucoup parler de lui.

L'hommage fut donc vraiment universel. On ne peut que féliciter un grand peuple de savoir ainsi honorer un grand homme, et il est doux de penser que cette fois ce n'est pas une sorte d'expiation : ce peuple avait admiré cet homme de son vivant, et il ne lui avait pas fait, comme il arrive trop souvent, payer les honneurs dans l'avenir par le dédain dans le présent.

Quelques personnes ont fait beaucoup de bruit à propos d'un délit de chasse commis par Shakspeare jeune homme, délit qui, en l'exposant aux persécutions d'un hobereau, l'aurait forcé à se retirer à Londres et aurait été la cause première de sa carrière dramatique. Cet épisode est très-controversé; mais fût-il vrai, il prouverait peu de chose. Passer d'une ville dans une autre pour se délivrer de poursuites désagréables, cela peut être une chose fâcheuse; mais, surtout quand le poursuivi a vingt ans et se trouve ainsi conduit dans le milieu le plus favorable au développement de ses rares facultés, cela ne peut s'appeler le malheur. D'un autre côté, croire que le génie de Shakspeare a tenu à ce hasard, et que s'il ne fût pas sorti cette fois même de Stratford il eût étouffé dans son cerveau le rire de Falstaff et le rugissement d'Othello, c'est peut-être rabaisser outre mesure l'inspiration humaine, et faire une part trop large à ce qu'on est convenu d'appeler le hasard.

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Suite. — Voy. p. 29, 47, 70, 150.

Pour tenir la promesse de l'article précédent, jetons pardessus bord toute dissertation et allons au fait, c'est-à-dire à la ferme.

Entrons, Madame, dans un compartiment du chemin de fer de Paris à ***; nous déjeunerons à M..., d'où une voiture nous conduira à moitié route de B...

Nous voici arrivés. Vous allez prendre à l'improviste le fermier et la fermière; mais soyez certaine qu'un gracieux accueil ne manquera ni à vous, ni à vos filles. Suivons cette allée entre deux haies basses, et acheminons-nous vers ce manoir qui est assez lourdement assis, mais un peu relevé en dignité par le perron d'honneur et par cette espèce de tour percée de fenêtres irrégulières : c'était le genre autrefois.

Vous voyez d'ici l'ensemble des constructions : sur la droite de l'habitation et à peu de distance, un groupe de bâtiments ruraux, simples, mais proprement tenus; sur la gauche, mais plus loin, une ferme précédée d'un enclos de prés où s'ébattent de jeunes veaux. Le manoir nous cache une basse-cour formée de piquets, de treillages et de filets, dont vous distinguez seulement une encoignure. Vous apercevez encore, disséminées çà et là, quelques modestes maisonnettes accompagnées de bouquets d'arbres; enfin, les fumées qui montent au-dessus de plusieurs massifs de verdure vous signalent d'autres demeures plus éloignées et l'approche du repas de midi.

Votre cœur se dilatera sous l'impression des plus douces émotions, Madame, lorsque vous apprendrez comment ces petites habitations furent peuplées; mais c'est un régal

que je suis obligé de vous réserver, car j'aperçois des chevaux qui reviennent des champs avec une charrue anglaise. Le fermier vient de la conduire lui-même pour en bien faire comprendre la manœuvre et les qualités aux ouvriers qui l'entourent. Ah! il nous a vus et remet aux jeunes gens les guides et le fouet.

Madame, je vous présente à la fois un maître laboureur, un maître semeur, un maître charretier, un maître vacher, un maître granger, un maître terrassier, un maître draineur, un maître irrigateur, un maître partout, même au logis, parce que sa femme le permet, et qu'en obéissance des préceptes de l'Écriture ils ne font qu'un seul être en deux personnes. Ne m'arrêtez pas, mon cher! laissez-moi achever. Votre blouse, votre chapeau à larges ailes, vos bottes boueuses passées par-dessus votre pantalon, votre cravate dénouée, ne me rendent pas facile une présentation comme chez le préfet ou à la cour du grand-duc de***. Vous arrivez de la lutte contre un sol difficile, avec des chevaux que vous dressez, avec des valets routiniers et des instruments nouveaux; votre physionomie respire l'énergie et le commandement. Vous ne pouvez avoir la façon d'un petit-maître ni celle d'une victime sous le joug conjugal.

— Mais en effet, Monsieur a bien le cachet de son mérite, et je serais très-fâchée de l'avoir rencontré autre part que sur le théâtre de son triomphe. Il me reste à lui demander excuse pour mes filles et pour moi...

— Inutile, Madame; prenez son bras qu'il vous offre, et laissez-moi la parole; je le condamne à jouer le personnage muet de l'opéra. Je veux dire la vérité, malgré sa modestie qui le pousserait à la dissimuler. Avançons d'abord sur cette légère éminence, d'où notre vue pourra embrasser presque tout le domaine transformé par ses soins, et je tâcherai de vous rendre claire la description des travaux que nous visiterons ensuite de plus près.

Voici la disposition générale du sol et des cultures de cette belle ferme, qui dépasse 250 hectares d'un seul tenant.

Une nappe de plus de 80 hectares de prairies, devenues presque toutes arrosables par l'habileté du fermier, s'étend dans la partie basse d'une vallée, et se prolonge dans le fond de trois vallons qui nous sont en partie cachés par les plis du terrain. Tout a été soigneusement nivelé, et l'on a savamment élargi les ondulations trop serrées, afin que les faucheuses, faneuses et râteleuses mécaniques puissent librement s'y promener en tous sens à la fenaison et délivrer les ouvriers de la partie la plus rude du travail.

Des champs de trèfles, de racines et de céréales occupent les plateaux, qui ont été presque entièrement drainés.

Les eaux qui nuisaient autrefois aux récoltes se rassemblent maintenant, enrichies par les fumures des terres cultivées, et, après avoir rafraîchi les prairies les plus hautes, elles sont conduites en tête du petit ruisseau qui serpente dans la vallée principale, dont elles arrosent les tapis inférieurs.

C'était bien différent il y a quelques années : les vallons ne communiquaient point entre eux, et chacun était empesté par un marais d'eaux croupissantes; quelques lambeaux de mauvais prés humides étalaient leurs herbes grossières au pied des rampes des versants. Les hauteurs elles-mêmes, composées de terrains imperméables, étaient humides et fiévreuses, au grand détriment des récoltes et des cultivateurs; de larges haies en broussailles envahissaient une partie des champs et faisaient obstacle au parcours des instruments; partout des fondrières et des cuvettes formaient à la pluie des flaques d'eau sans écoulement. Pour se rendre d'une piéce de terre dans une autre, il fallait constamment monter et descendre, et franchir les faîtes qui séparaient les vallons. L'inégalité de la surface arable repoussait l'application des nouveaux instruments, qui épargnent les forces et le temps du cultivateur intelligent et adroit.

C'est au fermier qui vous conduit, Madame, que toute la transformation est due. Choisi comme ingénieur agricole par un propriétaire éclairé, il a fourni les projets et il les a exécutés. Il a détruit 25 hectares d'étangs et reformé une nouvelle configuration au sol.

— Ah! Monsieur! que d'argent il a fallu! Les modestes dots de mes filles y auraient passé.

— Oui, Madame; mais le propriétaire était riche, l'ingénieur était encore garçon, et il avait assez d'expérience, quoique jeune, pour ne faire que des travaux utiles. En voulez-vous la preuve? elle est dirimante. A peine les dépenses faites, le bétail et les instruments achetés, le tout revenant à environ 4 000 louis, il accepte la proposition du propriétaire; il prend à fermage les sept ou huit métairies formant le domaine, et ne craint pas d'ajouter à un bail déjà élevé l'intérêt à 5 pour 100 de l'argent dépensé en améliorations par ses soins. Rien ne prouve mieux sa bonne foi et sa conscience dans l'exécution des travaux; rien ne pouvait être plus avantageux à un propriétaire qui plaçait son argent à 5 pour 100 sur sa propriété rurale.

Que vous dirais-je de plus, Madame? Un bétail de choix peuple maintenant les étables : il se compose principalement d'une excellente race laitière qui produit chaque jour un ou deux fromages façon gruyère, ce qui est dans ce pays de plaine une innovation heureuse. Un matériel perfectionné est soigneusement rangé sous les hangars; mais il n'est pas là pour le plaisir des yeux, car son usure en affirme les services. Un personnel de bonne apparence, et dont la physionomie respire le contentement et la santé, témoigne de la salubrité locale dans une contrée où les fièvres ont régné de temps immémorial. — Mais j'en dis trop; j'allais nommer le pays à ceux qui liront notre conversation. J'entends la cloche qui sonne le repas, et je m'arrête sur la pente de l'indiscrétion. Les fenêtres du salon viennent de s'ouvrir, et nous montrent trois ou quatre jeunes femmes déjà réunies. Allons les rejoindre, et vous jugerez par vous-même, Madame, qu'en se mariant notre fermier a dignement couronné l'édifice de son bonheur. Sa femme vous fournira un exemple à citer; vous reconnaîtrez qu'on peut avoir été élevée dans l'une des premières parmi les capitales intellectuelles de l'Europe, en avoir fréquenté les meilleurs salons et les personnes les plus distinguées, et ne point reculer devant la tâche dévolue à l'épouse d'un cultivateur. L'intelligence exercée, cultivée, de la gracieuse citadine lui a fait mieux comprendre sa mission, et elle a trouvé dans son cœur et dans ses traditions de famille les forces pour l'accomplir. Nous en parlerons bientôt, et son mari, que je vois sourire dans sa barbe, ne me fera plus les gros yeux pour m'imposer silence. Entrons, et pendant que notre fermier va quitter la blouse qui recouvre ses décorations bien méritées, vous allez apprendre de la bouche de sa femme l'histoire de la population qui habite ces maisonnettes d'où s'élevait la fumée à notre arrivée dans la ferme, et où l'on dîne maintenant avec cet appétit triomphant qui puise des forces renaissantes dans le grand air et dans un travail acharné.

Je vous laisse en bonne compagnie, avec des dames dont le ton vous rappellera la ville, et qui vous retraceront, d'après elles-mêmes, quelques esquisses du rôle de la femme dans l'agriculture.

La suite à une autre livraison.

GROUPE DE TÊTES PAR WATTEAU,

AU MUSÉE DU LOUVRE.

Voy., sur Watteau, la Table des trente prémières années.



Musée du Louvre; galerie des dessins. — Groupe de têtes d'après Watteau. — Dessin de Viollat.

Des sept têtes que reproduit notre gravure, les deux premières seules appartiennent au monde réel; les cinq autres sont de pure fantaisie.

L'homme aux besicles, avec sa perruque in-folio et son air sérieux et froid, est, ou je me trompe fort, un amateur de musique, mais pas de ces amateurs à la douzaine à qui

l'on en donne à garder, qui admirent bénévolement tout ce qu'on leur joue, et ne savent que se renverser dans un fauteuil, dodeliner de la tête et lever les yeux au plafond. Notre homme (cela se voit à sa physionomie) est exclusif et intolérant comme tout amateur qui se respecte ; il aime telle musique et déteste telle autre, et cela pour des raisons qu'il sait fort bien vous déduire et auxquelles il n'y a jamais rien à répondre. Supposez-le, un archet à la main, conduisant un orchestre, et dites-moi quel violon serait assez indiscipliné et quel hautbois assez téméraire pour risquer une fioriture ou laisser échapper une fausse note. Voyez-vous d'ici la perruque et les besicles se tourner majestueusement du côté du coupable?

Je me figure volontiers que le second personnage est un des familiers du peintre, suivant du regard, par-dessus l'épaule de l'artiste, les mouvements du crayon qui dessine. Il incline un peu la tête à gauche pour mieux juger de l'effet : « Bien ceci! voilà qui est parfait! » L'artiste hésite-t-il un instant et semble-t-il embarrassé, l'attention du curieux redouble et dégénérerait facilement en anxiété : ses lèvres se pincent, son menton se contracte. Enfin, heureusement, voilà qui est fini.

Les personnages qui suivent appartiennent au monde faux et charmant où l'aimable fantaisie de Watteau se jouait si à l'aise et qu'il peupla de tant de types élégants et coquets, fanés depuis sous la main maladroite des imitateurs sans génie. L'idéal de Watteau n'est pas bien relevé, puisqu'il n'a jamais dépassé dans la voie du *beau* les limites de la grâce et du joli ; cette grâce même et cette gentillesse n'est pas sans reproche, puisqu'elle n'est exempte ni de recherche, ni de manière ; et pourtant l'on ne peut pas dire que Watteau soit un peintre médiocre : il avait de l'invention, de la fécondité, et une faculté par où le talent confine au génie, celle de donner une vie véritable aux créations sorties de son cerveau. Ce qu'il a une fois imaginé n'a pas disparu avec lui ; ses œuvres pourraient même être anéanties, son nom resterait encore, protégé contre l'oubli par l'arrêt même qui l'attache à un genre faux, que l'histoire condamne comme faux, mais sans se croire le droit de le déclarer non avenu et de le rayer de ses tablettes. Singulier monde que celui que Watteau a rêvé! et plus semblable qu'on ne l'imagine à certaines périodes de l'histoire, où les personnages sont réels et vivants, mais où les pensées, le langage, le costume, le geste, ne sont que fausseté et que convention! Bonnes petites gens, aussi gais, aussi étourdis, aussi brillants, aussi inutiles que des papillons; envahissant par droit de naissance et par droit de conquête les trumeaux, les écrans, les couvercles de bonbonnières, les paravents, les éventails ; exposés d'ailleurs à dégénérer comme toutes choses en ce monde, tombant des mains de Watteau en celles de Pater et de Lancret (et c'est déjà tomber bien bas!) pour venir, à la fin, jouer honteusement un bout de rôle dans les scènes honteuses de Baudouin.

Le même mélange qui se rencontre au fond du talent de Watteau se retrouve jusque dans son procédé matériel. Son dessin a la prestesse, la désinvolture, la négligence apparente des gens qui font beaucoup, vite et mal; il a en même temps le piquant, la vérité, le trait de ceux qui observent et étudient beaucoup la nature. C'est ce qui frappe dans le caractère des têtes que nous reproduisons ici d'après les dessins à la sanguine de la collection du Louvre. Or, quand on connaît bien la vie de Watteau, on s'explique cette contradiction le plus facilement du monde. Ce qu'il y a dans son talent de vérité et de force, il le tient de son naturel, qui est riche et bien doué, ainsi que de son vif amour de l'étude; ce qu'il y a de manière, de convention et de fausseté, lui vient de sa première éducation, qui avait été fort négligée et devait même compromettre plus sérieusement l'avenir de son talent. Le premier maître de Watteau était un brave entrepreneur de peinture en gros beaucoup plutôt qu'un peintre. Il faisait fabriquer par douzaines, et même par grosses, les tableaux de piété pour les marchands de province. Une quinzaine de misérables compagnons opéraient sous ses ordres, et mettaient en pratique l'ingénieux principe de la division du travail. Chacun avait sa partie dont il était exclusivement chargé, qui l'esquisse, qui les chairs, qui la barbe, les cheveux ou les draperies, et le tableau se trouvait achevé quand il avait passé par les mains de tous les compagnons. Voilà dans quelles conditions Watteau fit son apprentissage de la peinture. Plus intelligent que les autres, il fut bientôt employé à une besogne plus relevée. Il faisait à lui seul des tableaux entiers; et comme le saint Nicolas était un tableau fort recherché, il le répéta si souvent qu'il le savait par cœur au point de le dessiner sans modèle, absolument comme les grands artistes de la renaissance se piquaient de dessiner correctement le Laocoon de mémoire. En présence de ce fait, attesté par un témoin digne de foi et bien renseigné, ne faut-il pas, au lieu de s'étonner que Watteau ait de la *manière*, s'étonner qu'il n'en ait pas davantage, et qu'il ait pu même s'élever à la hauteur où nous le voyons?

PROJET D'UNE ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE.

Suite. — Voy. p. 127.

CHAPITRE Ier. — DE L'UNIVERS.

Suite.

— *Y a-t-il un ordre entre les astres?*

— L'ordre qui règne dans tout ce que nous connaissons de l'univers nous est une marque de celui qui ne saurait manquer de régner également dans ce qui s'y trouve au-dessus de notre portée. Aussi, lors même que la disposition générale des astres formerait un sujet trop vaste pour que nous parvenions jamais à en pénétrer le secret, ne devrions-nous pas moins être persuadés qu'une régularité parfaite y préside. Rien dans le système de la mécanique céleste n'étant plus important que ce fondement primitif de toutes choses, rien non plus ne doit être ordonné avec plus d'harmonie et de sagesse.

Dans notre ignorance des principes d'après lesquels sont réglés les poids, les volumes, les mouvements, les distances réciproques des masses astrales, il nous reste du moins la ressource d'admirer dans la majesté de ses perfections cet immense appareil. Ses proportions nous donnent, par comparaison, la mesure de ce que valent les grandeurs matérielles que la pratique de la terre nous met journellement sous la main, et, à ce point de vue, aucun spectacle n'est plus propre à confondre l'orgueil de l'homme que celui du ciel.

Nous ne connaissons rien plus distinctement que le groupe de planètes dont nous faisons partie. On y aperçoit d'abord, à partir du Soleil, quatre petits astres dont la Terre est le troisième ; puis une zone occupée par près d'une centaine d'astéroïdes, astres minimes, égaux, au plus, au millième du nôtre; enfin quatre planètes majeures qui, en moyenne, équivalent chacune à un million de globes comme la Terre. Toutes ces masses se meuvent autour du Soleil, avec une vitesse d'autant plus grande qu'elles en sont plus rapprochées, dans des orbites elliptiques, presque circulaires, placées à peu près dans le même plan et séparées les unes des autres par des intervalles qui augmentent rapidement à mesure qu'on s'éloigne du centre, de telle sorte qu'il y a entre les deux dernières

environ trente fois plus de distance qu'entre les deux premières. Il en résulte des diversités considérables dans la condition des planètes relativement au Soleil. La première, pour ne parler que des extrêmes, est environ quatre-vingts fois plus près de cet astre que la dernière, et, marchant avec une vitesse environ neuf fois plus grande, accomplit près de sept cents révolutions annuelles dans le même temps qu'emploie l'autre pour en accomplir une seule. Quant aux distances absolues, la première étant à douze millions de lieues du Soleil et la dernière à plus de neuf cents millions, il est aisé de calculer qu'en voyageant nuit et jour en locomotive, à raison d'un kilomètre par minute, on mettrait quatre-vingt-dix ans pour aller de la première au Soleil, et plus de sept mille ans pour y aller de la dernière.

Ces grandeurs qui nous étonnent ne sont qu'un premier pas dans les champs de l'espace : l'astronomie, aidée par les puissants instruments dont elle dispose, les entr'ouvre à de telles profondeurs, qu'en comparaison notre système planétaire tout entier n'est plus qu'une minutie. Pour aller de notre Soleil aux Soleils qui en sont les plus voisins, il faudrait, non plus à une locomotive, mais à un boulet de canon dans toute sa vitesse, deux millions deux cent cinquante mille ans.

L'imagination recule devant une telle mesure, et pour obtenir un sentiment précis il est nécessaire de recourir à une autre méthode. Supposons que le diamètre du Soleil, au lieu d'être, comme en réalité, de trois cent mille lieues, ne soit que d'un mètre, et ramenons tout le reste à la même proportion : la Terre, réduite à la grosseur d'une balle de fusil, se trouvera à cent mètres seulement de l'astre central, et les Soleils les plus voisins seront encore à cinq mille quatre cents lieues.

Ainsi, des globes lumineux, les uns d'un mètre de diamètre, les autres plus grands ou plus petits, séparés par des intervalles de plusieurs millions de lieues, avec quelques flocons cométaires de loin en loin, voilà un aperçu en raccourci de la partie de l'univers qui nous entoure. Bien qu'il y ait des exceptions, puisque l'on connaît des Soleils qui ne sont pas plus éloignés l'un de l'autre que ne le sont de notre Soleil les dernières planètes, il faut donc poser en principe que les astres sont clair-semés avec une parcimonie singulière, et les résultats d'un tel isolement se découvrent sans peine : c'est que les astres lumineux peuvent dès lors être assez puissants pour agir avec une prédominance souveraine sur les astres obscurs placés dans leurs alentours, et assez indépendants cependant pour ne ressentir eux-mêmes de la part de leurs semblables que des influences atténuées.

Si prodigieux que soit l'ordre de grandeur que nous venons de considérer, il faut encore aller plus loin. Notre Soleil n'est, en effet, qu'un des Soleils d'un groupe qui en renferme des centaines de millions, et l'on peut déjà pressentir, d'après le simple énoncé de ce chiffre, quelle doit être l'étendue occupée par un tel ensemble. On lui a donné, d'après les Grecs, le nom de Galaxie ou Voie lactée, en raison de l'éclat laiteux que l'éloignement, joint à la condensation des étoiles, lui fait prendre à ses extrémités. Qu'on se figure une masse lenticulaire très-aplatie, environ trois fois plus longue que large, et accidentée sur son pourtour par diverses échancrures : voilà la forme qui, pour nous, placés dans son intérieur à peu de distance du centre, prend l'apparence d'un immense anneau qui fait le tour du ciel.

Il est plus aisé d'en déterminer la forme que d'en concevoir la grandeur. Il faut ici, pour en indiquer la mesure, recourir, non plus à la vitesse du boulet de canon, mais à celle des ondulations lumineuses, qui s'élève au chiffre énorme de trois cent mille kilomètres par seconde. Or, malgré cette vélocité presque inimaginable, la lumière emploie environ deux cent cinquante ans pour traverser la Galaxie dans le sens de son épaisseur, et plus de six mille ans pour la traverser dans celui de sa longueur. L'esprit se trouble en faisant effort pour embrasser de telles valeurs, et pour les apprécier il est indispensable de les réduire. Réduisons donc le Soleil à un dixième de millimètre, c'est-à-dire à ne plus être qu'un de ces corpuscules que nous voyons flotter dans l'air, la Galaxie deviendra, dans la même proportion, une sorte de tourbillon de poussière de quarante lieues d'épaisseur sur six mille de longueur; et c'est ainsi qu'elle nous apparaîtrait en effet si nous pouvions en sortir pour la contempler d'assez loin.

Cette agglomération de Soleils, fût-elle encore plus vaste, n'a pas moins des frontières, et au delà de ces frontières l'espace reparaît de nouveau à nos yeux dans son infinité.

— *Qu'y a-t-il dans ces autres étendues?*

— L'astronomie nous y met en lumière ce que notre intelligence conjecturerait d'elle-même. C'est que l'agglomération dont nous faisons partie n'est point unique. Il s'en découvre d'analogues jusque dans les dernières profondeurs où il soit possible à nos regards de plonger, et plus le champ de notre vision s'accroît, plus aussi s'accroît leur multitude. Ce ne sont en apparence que de pâles lueurs, différentes l'une de l'autre par leur figure, leur étendue, leur éclat, disséminées dans l'espace comme d'imperceptibles mouchetures, et caractérisées d'un mot par la dénomination de *nébuleuses;* mais dès qu'on les soumet à un télescope assez puissant, elles se métamorphosent et laissent voir, comme la Galaxie, les myriades de Soleils qui les composent. Rien de plus varié et de plus propre à déjouer tous les calculs de la géométrie que les formes sous lesquelles ces immenses rassemblements se présentent : les uns ont la même irrégularité que les nuages; d'autres se dessinent en cercles, en ellipses, en anneaux simples ou multiples; dans quelques-uns, plus extraordinaires, les Soleils sont disposés en panaches, en spirales, en fusées, en véritables feux d'artifice. A mesure que ces groupes s'éloignent, leur pâleur augmente, et ils finissent par échapper complétement à nos sens. On calcule qu'à ce point extrême leur lumière doit employer de trois à quatre millions d'années pour arriver jusqu'à nous. Ainsi, pour garder la même échelle que tout à l'heure, nous pourrions, au milieu du tourbillon d'atomes auquel nous avons réduit notre Galaxie, suivre jusqu'à une distance de six à sept cent mille lieues les tourbillons du même genre disséminés dans l'espace.

Telle est la dernière limite de la grandeur observable, et au delà l'homme ne peut plus pénétrer que sur les ailes de la pensée, qui, dans son essor vers l'infini, va toujours sans trouver de bornes nulle part. Peut-être y a-t-il une hiérarchie indéfinie, et, de même que les agglomérations d'astres forment les nébuleuses, de même les agglomérations de nébuleuses formeraient-elles des systèmes d'un ordre supérieur, et ainsi de suite, suivant un enchaînement sans fin. *La fin à une prochaine livraison.*

LES MERVEILLEUSES HISTOIRES

DE MANDEVILLE, DE MARC POL ET DE FRÈRE ODRIC.

Fin. — Voy. p. 159.

COMMENT ON PEUT SE PROCURER DES DIAMANTS. — AMES DE HÉROS DANS DES CORPS DE BÊTES.

Les beaux griffons ailés que décrivent les fables du moyen âge n'avaient pas pour mission de défendre contre

la cupidité des hommes ces diamants étincelants dont la toque des seigneurs de Venise se paraît avec tant d'éclat. C'est toujours à de grands serpents à pattes, tout ruisselants d'écume, que quelque génie redoutable confiait cette surveillance, en les plaçant à l'entrée des cavernes adamantines. Marc Pol le sait on ne peut mieux; tout cela lui a été raconté avec de telles circonstances, que le doute ne semblait guère permis. Les filles des rois osaient seules se présenter devant les antres formidables où étaient enfouis ces riches trésors. Sous leurs ordres et protégés par leur auguste présence, des ouvriers téméraires recueillaient les diamants; mais que n'attendaient-ils, les imprudents, les résultats d'un ingénieux stratagème dont les plus sérieux écrivains de l'Orient n'ont pas dédaigné de nous faire part, et que Marc Pol a recueillis sur les lieux! — Voulez-vous obtenir quelques-uns de ces gros diamants qui jettent leurs feux à demi éteints au fond de la sombre caverne, la chose est bien simple : égorgez un mouton, ou, s'il le faut, un jeune bœuf; jetez l'animal sanglant au fond de l'abîme, puis attendez que l'aiguillon de la faim se fasse sentir à l'un de ces grands oiseaux de proie qui se tiennent, graves et solitaires, perchés sur le roc dénudé. L'aigle a besoin de se repaître; l'odeur de l'animal putréfié l'attire; ses vastes ailes se déploient; il plonge résolûment dans les ténèbres, malgré les hurlements des dragons et les sifflements des serpents. Le voyez-vous maintenant? il plane dans les airs, et il emporte sa proie sur le rocher qui lui sert d'asile. Effrayez-le par un bruit insolite, et aussitôt cette toison, plus riche que la toison de Colchos, dans laquelle sa serre demeure embarrassée, tombera immanquablement à terre, et la belle princesse, parée de son diadème, l'enrichira de quelque gros diamant. Un peu d'adresse, joint à beaucoup d'intrépidité, peut d'ailleurs vous conduire jusqu'à l'aire de cet aigle farouche *qui a porté sa* proie à ses petits : cherchez bien parmi ces débris impurs; des diamants y sont mêlés, et vous n'aurez que l'embarras d'un choix rapide; mais il ne faut pas attendre le retour du terrible oiseau : vous péririez sur ce rocher désert.

Ce conte n'est pas plus bizarre que le suivant.

Odric de Pordenone, frère mineur, après avoir visité Ormuz et les îles de la Sonde, s'était dirigé, vers 1321, sur les côtes du Malabar, puis était entré dans la Chine méridionale, où il avait vu des cités telles que la ville de Gilerfo, dont les murs n'ont pas moins de 40 milles de tour et dont la rivière est traversée par quarante ponts. Parvenu jusque-là, il lui plut de pousser un peu plus loin, et d'aller visiter *Casaie*. Casaie ne présentait pas sur son fleuve quarante ponts de passage à ses habitants, mais elle pouvait offrir aux voyageurs un spectacle autrement curieux que tout le mouvement d'une immense population. Notre bon franciscain s'en alla résolûment vers un lieu mystérieux, où le Bouddha avait probablement un temple



Bestioles à visage d'homme. — D'après le *Livre des Merveilles*, Voyage de frère Odric.

(la belle église gothique que vous voyez en fait foi). Là, un vieillard vénérable le reçut, et le bon moine vénitien va vous *dire lui-même* de quelle scène bizarre il fut frappé : « Il m'ouvrit la porte d'un jardin, et me mena jusques à un moncelet qui estoit emmi le jardin. Lors il sonna une clochette, et tantôt à ce son descendirent de la montagne jusques à deux cents bestelettes qui, toutes, avoient le visaige comme gens, *ainsi que ont les marmottes*. Et lui demandai ce que c'estoit. — Les âmes des nobles hommes, répondit le vieillard, dont la charité nourrissoit ces esprits en peine. » — Frère Odric ne put croire à une telle assertion, il représenta pieusement à son compagnon que les âmes des héros ne s'avilissaient pas à ce point, et qu'elles demeuraient au ciel. Le prêtre du Bouddha sourit, et n'en continua pas moins sa distribution quotidienne : « Les âmes, dit-il, avoient grand' faim. » — Ici, comme pour beaucoup d'autres assertions des vieux voyageurs, il y aurait à séparer le vrai du faux. Quels étaient ces animaux qui ressemblaient aux hommes, mais seulement (il faut le remarquer) à la manière des marmottes? Le dessinateur de cette miniature du *Livre des Merveilles* avait évidemment mal compris le texte d'Odric, ou en avait exagéré volontairement l'expression. Odric ne prétend pas que ces bêtes avaient réellement un visage humain; il résulte de son témoignage qu'elles ne ressemblaient pas plus aux hommes que les marmottes, ce qui n'est pas beaucoup dire. Quant à la réponse du vieillard, elle n'a rien que de conforme à la doctrine bouddhique de la transmigration.

CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

Voyez p. 117, 145.

ROBERT VINOT.



Robert Vinot, maître cuisinier. — Dessin de Bocourt, d'après une estampe du dix-septième siècle.

A voir cette face réjouie, cette prestance qui sera bientôt de l'obésité, ces mains croisées sur cet estomac visiblement satisfait, qui ne devinerait un gourmand ou un cuisinier? En effet, écoutez parler le personnage :

> Je vis avec raison le plus heureux des hommes,
> Puisque dans les malheurs où l'on dit que nous sommes,
> Sans me rien ressentir des injures du temps,
> Plus qu'à l'aage d'or je me trouve contant.
> Depuis que je suis né je chéris la cuisine,
> Comme témoigne bien ma grosse et grasse mine.
> Le ciel, à mes plaisirs pour ne rien dénier,
> M'a fait dès le berceau un très-bon cuisinier.

Cette « grosse et grasse mine » appartenait à maître Robert Vinot, compositeur de sauces, comme on disait en son temps. Est-ce à maître Robert Vinot qu'on doit l'invention de la sauce-robert, cette fameuse sauce à laquelle l'ogre mange les petits enfants, dans les Contes de Perrault? Il nous a été impossible de le découvrir. Nous ne savons rien de plus sur notre personnage que ce que les vers précédents nous en apprennent. En revanche, nous avons peut-être quelques détails à donner au sujet du métier qu'il exerçait.

Les sauciers ou compositeurs de sauces joignaient d'ordinaire à cette profession celle, plus lucrative et plus étendue, de marchands vinaigriers. Ils étaient aussi plus connus sous ce nom que sous celui de sauciers. La corporation importante qu'ils formaient à Paris, et dont nous avons eu lieu de parler ici même, portait les titres de maîtres vinaigriers, moutardiers, sauciers, distillateurs en eau-de-vie, buvetiers de la ville, faubourgs, banlieue, prévôté et vicomté de Paris. Elle était d'une ancienneté respectable, puisqu'elle datait du quatorzième siècle : ses statuts, qui, dans leur première forme, remontaient à 1394, furent revisés en 1657, après avoir été assez longuement contestés dans quelques-uns de leurs articles par la corporation des maîtres tonneliers. On se demande d'abord ce que pouvaient avoir de commun le commerce des tonneliers et celui des vinaigriers compositeurs de sauces, et comment ils pouvaient avoir querelle ensemble. L'explication, c'est que le trente-huitième article des statuts des vinaigriers défendait aux tonneliers d'acheter des futailles où il y aurait des lies et des baissières. Avec ces lies, en effet, ne pouvait-on pas faire du vinaigre, et empiéter gravement sur le domaine des vinaigriers-sauciers? Cette défense n'en était pas moins très-gênante pour les tonneliers, à qui elle interdisait indirectement tout commerce sur les vieilles futailles. Aussi récriminèrent-ils. Ils demandèrent qu'on interdît aux vinaigriers d'avoir chez eux des doloires, maillets, sergents et autres instruments

de tonnellerie, en sorte que les vinaigriers ne pussent pas raccommoder eux-mêmes leurs barriques. Ce procès peint au naturel l'esprit de jalousie extrême qui animait les corporations. Au reste, la justice du temps, qui entrait dans les mêmes préjugés, accorda à chacune des corporations ce qu'elle demandait.

Les vinaigriers avaient quatre gardes jurés qui les inspectaient six fois par an. L'apprentissage dans cette corporation était de quatre ans, et le service chez les maîtres en qualité de compagnon, de deux ans. Apprenti ou compagnon, on était singulièrement lié dans ce métier-là : nul maître ne pouvait prendre à son service le compagnon ou l'apprenti d'un autre maître, à moins que celui-ci n'eût donné congé par écrit à son ouvrier, ou à moins que le temps du compagnonnage ne fût expiré. Ainsi, l'ouvrier s'engageait à rester, mais le maître ne s'engageait pas à garder. Une absence de huit jours sans permission de la part de l'apprenti pouvait le faire chasser, non-seulement de chez son maître, mais du métier, qui lui était interdit à tout jamais.

A l'époque où leurs statuts furent renouvelés, c'est-à-dire en 1658, il y avait à Paris deux cents maîtres vinaigriers environ, dont chacun employait en moyenne trois garçons. En général, deux de ces garçons travaillaient dans la maison, tandis que le troisième parcourait les rues, pour le compte de son maître, avec une brouette chargée de fioles de vinaigre et de petits boisseaux en bois remplis de moutarde, et criant à tue-tête ses deux marchandises. Sauval et d'autres ont pris soin de nous apprendre quelles sauces vendaient les vinaigriers, et la composition de ces sauces. Elles étaient fort simples et en petit nombre. Il y aurait lieu de penser, d'après cela, que la cuisine de nos ancêtres était bien moins compliquée que la nôtre; mais c'est qu'il y avait autre chose que les vinaigriers-sauciers.

« Autrefois, dit Delamare, nous ne connaissions à Paris d'autres cuisiniers que les vinaigriers pour les sauces, les pâtissiers pour les volailles et le gibier, les rôtisseurs et les charcutiers pour la grosse chair, et les cabaretiers pour le vin. » Ainsi, à moins d'avoir un cuisinier à soi, on était obligé d'aller chercher chez l'un la sauce, chez l'autre le poisson. « Ce partage n'était pas commode. » Je le crois bien. « Cela fit naître l'envie à quelques particuliers élevés dans ces professions d'en réunir les fonctions et d'entreprendre des repas. Ils y réussirent, et cela fut applaudi. » Henri IV réunit ces industriels en communauté, sous le titre de maîtres-queux, cuisiniers porte-chapes de la ville, faubourgs, etc., de Paris. Le nom de porte-chapes, qu'on voit ici entre les autres, leur venait du chapeau de fer-blanc dont ils couvraient leurs plats en les portant dans la ville. Comme le chapeau est encore en usage, on pourrait encore appeler MM. les restaurateurs et pâtissiers porte-chapes, ce qui les flatterait assurément; mais il est à parier qu'on ne s'en avisera pas. Au dix-septième siècle, le nom de maître-queux était remplacé généralement par celui de maître traiteur, lequel a cédé décidément à celui de restaurateur, mais depuis bien peu de temps. Encore, dans certaines villes du Midi, le mot de traiteur lutte-t-il avec avantage.

ENSEIGNEMENT MUTUEL.

NOUVELLE.

Ce jour-là, vers quatre heures après midi, Mme Hermond pressait le pas pour arriver chez elle. Elle était sortie en grande toilette d'été, fraîche et pimpante, sans prévoir la pluie; et maintenant un orage subit menaçait de réduire à néant le joli chapeau de tulle blanc et rose que sa petite ombrelle ne savait protéger que contre le soleil. Elle avait encore pour quelques minutes de chemin, lorsque les premières larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. Effrayée, la jeune femme prit sa course vers la petite porte qui se trouvait au bout du mur de son jardin, s'imaginant trouver un refuge dans la cabane où l'on serrait les râteaux, les bêches et autres outils; mais la porte était fermée. Mme Hermond frappa du pied avec impatience. La pluie redoublait.

— Allons, mon chapeau sera perdu! dit-elle, et je ne pourrai pas en avoir un autre pour demain. Comment faire?

Et, regardant autour d'elle, elle avisa, de l'autre côté de la rue déserte, une porte d'allée. Elle y courut; là du moins elle serait à l'abri. Triste abri, du reste : un corridor étroit, sombre, traversé par un ruisseau d'eau sale, et tapissé de toiles d'araignée; mais au moins il n'y pleuvait pas.

Elle était là, attendant la fin de l'averse, lorsque des voix s'élevèrent tout près d'elle, dans une chambre dont la séparait une vieille porte assez mal jointe.

— Va-t'en donc au cabaret, ivrogne! glapissait une voix de femme; va-t'en boire le pain de tes enfants! va donc!

— Oui, j'irai! répondait l'homme, j'irai, et je ne reviendrai que lorsque je n'aurai plus ma tête, et que je ne verrai plus ce qui se passe ici. C'est ce qu'on a de mieux à faire, de boire, quand on a le malheur d'être le mari d'une femme sans cœur comme toi!

— Sans cœur! c'est toi qui n'en as pas; si quelqu'un est malheureux ici, c'est moi.

— Qui est-ce qui m'a chassé de la maison? Est-ce que je n'étais pas un bon mari et un bon ouvrier? Mais toi, tu n'as jamais été qu'une fainéante. Est-ce que tu es seulement capable de prendre une aiguille? Tous mes vêtements sont pleins de trous, et les enfants n'ont que des guenilles sur eux. Quand je rentre ici, je trouve tout en désordre; rien de propre, rien de bien fait; tu n'as seulement pas le courage de soigner la soupe ni de balayer la maison. Ce n'est pas étonnant si je m'en vais pour ne pas voir tout cela.

— Eh bien, va donc! cria la femme exaspérée par ces reproches. Ah! le premier de nous deux qui s'en ira au cimetière sera débarrassé de l'autre. Je voudrais que ce fût moi!

L'homme sortit malgré la pluie, et Mme Hermond le vit s'éloigner. Il était encore jeune, et d'une figure plutôt flétrie par la tristesse qu'abrutie par la boisson. Ses vêtements étaient en mauvais état, quoiqu'on pût reconnaître dans la façon dont il les portait la trace d'anciennes habitudes d'ordre et de bonne tenue.

— Ils sont tous les mêmes, ces ouvriers, se dit Mme Hermond; il s'en vont boire leurs journées au lieu de nourrir leur famille. Que je plains leurs pauvres femmes!

Mais au même moment trois enfants, qui sortirent après leur père et se mirent à patauger dans la boue de la rue, sans que leur mère s'occupât de les rappeler, tournèrent d'un autre côté les sévérités de la jeune élégante. Ils étaient si sales, si mal peignés, si déguenillés, si affreux, qu'on les aurait pris pour des orphelins.

— Décidément, l'homme avait raison; les premiers torts ne sont pas de son côté, se dit Mme Hermond.

Et comme elle n'avait rien de mieux à faire, car la pluie continuait toujours, elle glissa un regard par la porte entr'ouverte et regarda dans la chambre.

L'aspect de cette chambre était repoussant. Les lits n'étaient pas faits, et l'on devinait qu'ils n'avaient pas

l'habitude de l'être souvent; un balai gisait à terre, parmi des poteries ébréchées; l'armoire ouverte laissait voir des loques malpropres; tout était noir de poussière jamais essuyée, et la maîtresse du logis, assise sur la pierre de l'âtre, les deux coudes sur ses genoux et le menton dans ses mains, regardait nonchalamment un chat endormi le plus près possible d'un reste de feu. Mme Hermond se sentit prise d'un dégoût profond.

— Allons, se dit-elle, c'est la femme qui est la plus coupable. C'est dommage qu'il y ait des enfants dans ce ménage-là!

Puis, comme la pluie avait cessé, et que le soleil commençait déjà à sécher les pavés, elle sortit de l'allée, fit le tour de son mur de jardin et gagna la porte de sa maison.

— Monsieur est-il rentré? demanda-t-elle à sa femme de chambre qui vint lui ouvrir.

— Oui, Madame; mais il est ressorti en disant qu'il reviendrait à l'heure du dîner, et il a recommandé à la cuisinière d'être exacte, parce qu'il était attendu au cercle à huit heures précises.

— Toujours le cercle! pensa la jeune femme. Autrefois il ne me quittait pas ainsi. Le cercle, pour nos maris, c'est comme le cabaret pour les gens du peuple.

Sans compléter le parallèle, Mme Hermond, débarrassée du chapeau sauvé de l'orage, congédia sa femme de chambre et s'assit toute songeuse. Il y a dans la vie des moments où, sans qu'on sache pourquoi, sans qu'on les ait appelés, les souvenirs ensevelis depuis longtemps dans la mémoire se réveillent tout à coup et semblent revivre. Mme Hermond, dans sa rêverie, assistait à la résurrection de son passé. Elle se vit, huit ans auparavant, entrant, parée du bouquet d'oranger, dans la maison de son mari, tout heureuse et toute fière de porter le nom de l'homme de bien, du médecin dévoué et courageux, du savant estimé et respecté qui l'avait choisie pour réjouir sa vie laborieuse. Elle revit ses premières années de mariage, la naissance de ses enfants, ses bonheurs de mère quand elle avait saisi leur premier sourire, entendu leur première parole, tremblé à leurs premiers pas. Elle se rappela tout cela, et soupira. Pourquoi? Tous ces souvenirs n'étaient-ils pas pleins de joie? Aucun deuil n'était venu attrister sa vie; et pourtant Mme Hermond trouva je ne sais quelle amertume à ce passé si doux, et murmura tout bas:

— J'étais heureuse dans ce temps-là! Et maintenant...

Elle se remit à songer. Depuis ces belles années, quelque chose avait changé; une ombre était venue, qui avait grandi et obscurci peu à peu toutes ses joies. En se reportant aux jours où son mari et elle, unis dans une même volonté, n'avaient qu'une pensée à deux, elle sentit avec effroi que maintenant elle était seule. Le compagnon sur qui elle s'appuyait jadis, avec qui elle marchait confiante sur la route de la vie, s'était séparé d'elle. Où? quand? Elle ne savait; mais elle voyait bien qu'ils s'étaient quittés; qu'il suivait sa voie et qu'elle suivait la sienne, et que ce n'était pas la même. A quoi cela pouvait-il tenir? et comment son mari, autrefois si assidu auprès d'elle, en était-il venu à ne passer que le moins de temps possible à la maison? Il aimait pourtant ses enfants, et il se plaisait, le soir, à les prendre sur ses genoux et à leur raconter mille plaisantes histoires; mais dès que la femme de chambre venait les chercher pour les mettre au lit, il prenait sa canne et son chapeau et se rendait au cercle s'il n'avait pas de malades à visiter, et c'est là qu'on allait le chercher quand on avait besoin de lui. Sa femme, de son côté, allait passer la soirée chez des amis; quand la soirée se trouvait un bal, le docteur l'y conduisait et revenait l'y chercher, mais c'était tout. Entre eux, plus d'intimité, plus de pensées communes, plus de conversations attachantes et prolongées; ils vivaient séparés tout en habitant la même maison. D'où cela pouvait-il venir?

Mme Hermond en cherchait vainement la cause, s'en prenait au cercle, à tels ou tels amis, à telle ou telle société où son mari se plaisait; elle cherchait partout, mais, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, elle oubliait de regarder en elle-même.

Des petites voix la tirèrent de sa rêverie. Dans la chambre voisine, ses enfants se querellaient. Le petit Louis, en essayant sa marche chancelante, s'était accroché, pour se soutenir, à la robe de sa sœur Claire, occupée à parer sa poupée. La coquette, trouvant que l'enfant la chiffonnait, l'avait frappé et repoussé rudement. Le pauvre petit était tombé, et Georges, l'aîné des deux frères, prenant le rôle de vengeur, avait arraché la poupée des mains de la petite fille et l'avait jetée dans les cendres. Les trois enfants criaient, et les deux aînés s'injuriaient avec des mots que, certes, leurs parents n'avaient jamais prononcés.

— Catherine n'est donc pas avec eux? se dit Mme Hermond. Que fait cette fille?

Elle regarda dans la rue, et aperçut Catherine en grande conversation avec deux ou trois bavardes.

— Elle laisse les enfants seuls! Cela arrive peut-être souvent quand je n'y suis pas. Ces petits pourraient se jeter par la fenêtre!

Elle entra dans la chambre des enfants pour faire cesser la querelle; mais elle n'y réussit pas facilement, non plus qu'à leur faire comprendre que le langage dont ils se servaient n'était pas conforme aux lois de la politesse. Elle en prit de l'humeur, et n'épargna pas une verte semonce à Catherine, qui revint quand elle eut fini de causer. Celle-ci répondit à l'énumération des accidents possibles par cet argument victorieux :

— Il n'arrive jamais rien aux enfants, et pourtant madame n'a pas l'habitude de venir s'en occuper.

Mme Hermond eut bien envie de lui donner son congé; mais elle songea qu'il faudrait se donner la peine d'en chercher une autre, et elle sortit de la chambre en lui recommandant plus de vigilance.

Le soir, quand son mari fut sorti et ses enfants couchés, elle se trouva bien seule. Pourtant elle ne demanda point sa voiture; elle ne se souciait d'aller nulle part. Elle prit un livre et le rejeta, une tapisserie et y fit trois points; elle s'accouda à la fenêtre, et bâilla en regardant les étoiles de la plus belle nuit qu'on pût voir.

— Que je m'ennuie! se dit-elle. Autrefois ce n'était pas ainsi : je passais presque toutes mes soirées auprès de la table de travail de mon mari, et je ne m'ennuyais pas. C'est sa faute aussi; il ne reste plus jamais avec moi le soir.

Elle referma sa fenêtre et s'assit, boudeuse, au coin du canapé, avec l'intention de s'y endormir pour passer le temps. Mais, au milieu de ce silence, troublé seulement par la calme respiration des petits enfants endormis, une voix s'éleva dans le cœur de la jeune femme, une voix qu'elle ne trouvait pas le temps d'écouter dans le tourbillon où s'écoulaient ses journées :

— Tu te plains de ton mari, disait cette voix; mais lui, qui ne se plaint pas, crois-tu qu'il n'avait pas rêvé dans la compagne de sa vie une femme plus sérieuse, plus attachée à son foyer, plus attentive à rendre heureux ceux qui l'entourent? Tu ne fais pas de mal, sans doute; mais quel bien fais-tu? Et ne pas faire tout le bien qu'on pourrait, n'est-ce pas déjà presque faire du mal? Tu regrettes vos douces soirées de travail mêlé de causeries, qui vous élevaient l'âme à tous les deux; mais n'est-ce pas ta faute, si ton mari a peu à peu déserté la maison?

C'est toi qui l'as mené sans cesse dans le monde; et tu savais bien que, quand il t'accompagnait dans un bal, il eût mieux aimé rester au logis, et qu'il sacrifiait ses goûts à tes plaisirs. Mais tu ne voulais pas le comprendre; à force de courir de fête en fête, tu as perdu et tu lui as fait perdre l'habitude du *chez soi;* et c'est ce qui fait que ce soir tu t'ennuies, parce que tu n'as pas à continuer l'ouvrage ou la lecture des jours précédents. Quand même ton mari serait là, de quoi pourriez-vous causer? On ne sait parler que de ce qui vous occupe ordinairement l'esprit, et le tien n'est plus rempli que de bagatelles. Crois-tu que M. Hermond prendrait grand intérêt à des questions de toilette, de loteries, de promenades, de petites médisances, d'aventures arrivées à telle ou telle personne? Non, sans doute; il s'en irait bientôt chercher ailleurs une conversation plus intéressante. Tu ne peux pas échanger avec lui des idées, car tu ne fais rien qui puisse entretenir des idées dans ton esprit. Tu ne peux pas lui parler de tes lectures, puisque tu n'as jamais le temps d'ouvrir un livre; ni de tes enfants, de leurs progrès, de leur éducation, de leur caractère, car tu les laisses aux soins de leur bonne, sans penser que c'est à toi de les instruire, dès qu'ils sont capables de comprendre et d'aimer, à aimer le bien et à comprendre le beau! Tu es toujours si occupée d'inutilités, que tu négliges les choses nécessaires, et que, jusqu'à ce jour, tu n'as pas encore trouvé le temps de t'apercevoir que tu n'es pas heureuse! Ta vie se consume dans une activité sans résultat. Est-ce là le devoir? Est-ce là le bonheur?

Attristée par ces réflexions, Mme Hermond se leva, passa dans la chambre de ses enfants et les regarda dormir. Le petit Louis lui parut mal couché: elle le souleva dans ses bras et arrangea son oreiller; puis, avant de le quitter, elle l'embrassa. « Ma bonne! » murmura l'enfant dans son sommeil. Ce mot blessa le cœur de la mère. Pourquoi n'avait-il pas dit: « Maman! »

La fin à la prochaine livraison.

LES DIFFÉRENTS EMPLOIS DU FER.

Le fer est d'abord nécessaire à l'agriculture. Ce qui se consomme en socs de charrue, fers de pioche, de hache, d'outils agricoles, faux, faucilles, etc..., est réellement prodigieux et exige déjà des usines spéciales très-considérables.

Les outils de toutes professions, outils tranchants, de taillanderie, outils de percussion, machines-outils pour tailler, percer, tourner le bois ou les métaux, n'exigent pas de moindres quantités. Sans le fer et l'acier on ne pourrait exploiter les mines.

Les machines motrices, machines à vapeur, moteurs hydrauliques, les locomobiles, locomotives, etc..., sont composés d'organes en fonte, fer et acier.

Les rails de nos voies ferrées représentent du quart au tiers de nos fabrications.

Les fers appliqués aux constructions, aux bâtiments, ponts, etc..., exigent des quantités rapidement croissantes.

Les chaudières à vapeur, réservoirs, caisses, etc..., se font en tôle; les coques de bateau en tôle se substituent progressivement aux coques en bois, sur les rivières, sur les canaux et même sur la mer. La coque du *Great-Eastern* a exigé 10 000 tonnes de tôle et de fer.

La fabrication des armes offensives et défensives a pris une telle importance dans les guerres modernes, que de nouvelles et vastes usines ont dû être organisées pour ces fabrications spéciales.

Un vaisseau de guerre est aujourd'hui pourvu d'une machine de 800 à 1 000 chevaux de force, d'une armature ou cuirasse en fer forgé de 10 à 14 centimètres d'épaisseur, de trente ou quarante gros canons en fonte ou en acier avec d'énormes projectiles, d'un éperon de 15 à 20 000 kilogrammes.

Un vaisseau reçoit sous diverses formes 3000 tonnes de fonte, de fer et d'acier.

Pour le construire, il a fallu extraire 8 à 10 000 tonnes de minerais et plus de 20 000 tonnes de houille.

La France produit environ 4 millions et demi de tonnes de minerais de fer par année.

Le prix en est très-variable, depuis 5 francs jusqu'à 20 francs la tonne. La moyenne doit être de 12 francs par tonne.

Ces minerais sont réduits par les préparations mécaniques à 3 500 000 tonnes livrées en 1864 à 300 hauts fourneaux, dont 150 au bois, ou mixtes, ont produit 445 000 tonnes de fonte, et 150 au coke ont produit 767 000 tonnes; total, en nombre rond, 1 200 000 tonnes de fonte, dont un cinquième environ est employé en moulages de diverses natures, le complément étant converti en 800 000 tonnes de fers, tôles et aciers.

Sous le rapport de la fabrication du fer, la France vient en seconde ligne parmi les diverses contrées de l'Europe.

Si l'on prend pour terme de comparaison la fabrication de la fonte, nous voyons, d'après les statistiques les plus récentes et en prenant des nombres ronds pour chiffres de comparaison, que l'Angleterre produit 4 millions de tonnes, la France 1 200 000, la Prusse 800, la Belgique 400, l'Autriche 400, la Russie 200, et la Suède 200. (1)

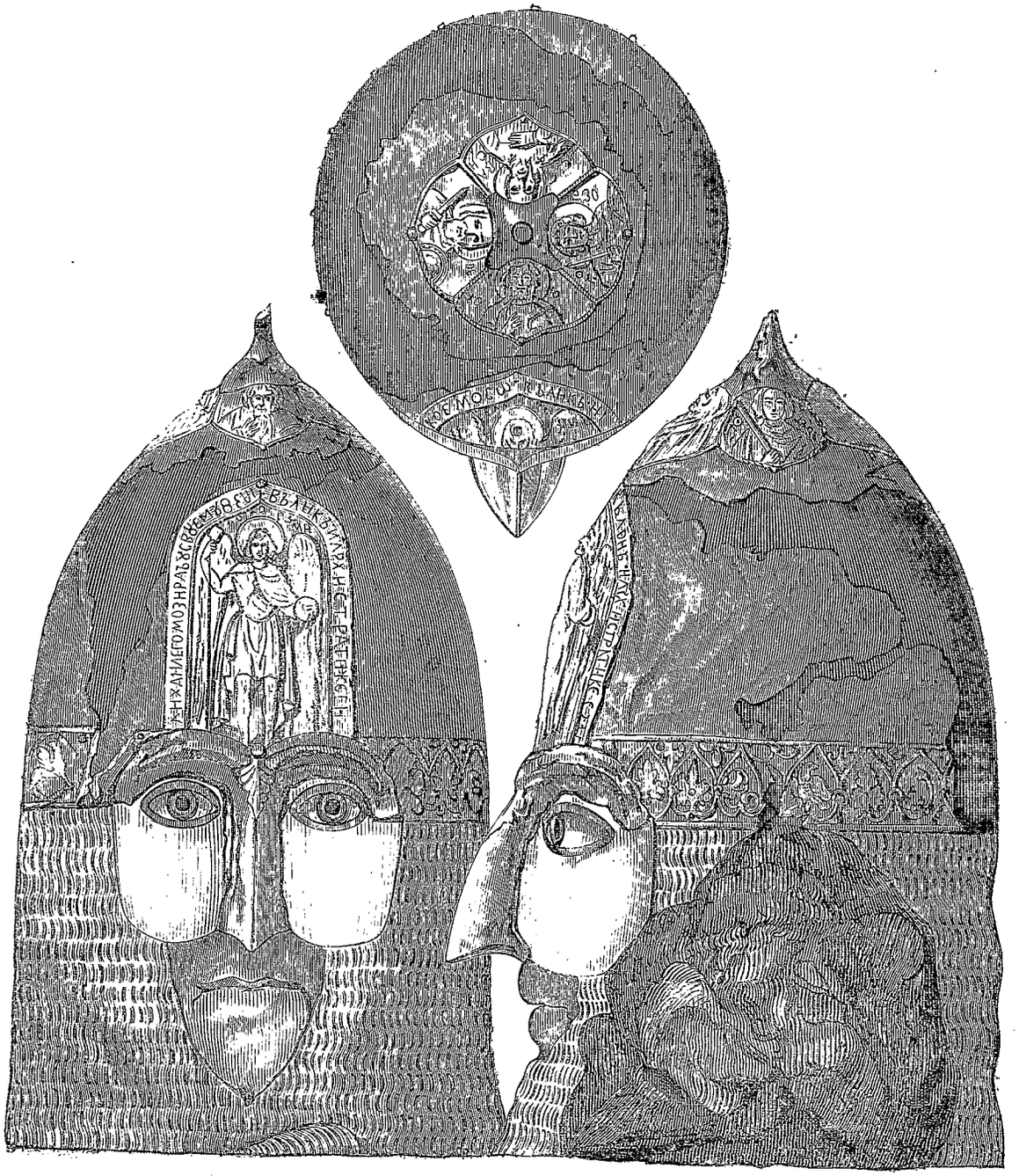
CASQUE DU GRAND-DUC JAROSLAF.

Ce casque russe, du treizième siècle, se compose d'un timbre conique, sans visière, ni oreillères, ni garde-nuque. Une petite pointe qui le termine, et dans laquelle on insérait peut-être une mince aigrette, lui tient lieu de cimier. La forme générale appartient à l'art oriental; elle rappelle à première vue les casques arabes, mongols, tcherkesses, dont tout le monde a vu quelque spécimen. Un capuchon de mailles, qui semble assez grossièrement façonné d'ailleurs, circulaire, tout d'une pièce, avec une ouverture sur le devant, est appendu au bord du timbre, et remplace les oreillères et le garde-nuque. Les parties les plus curieuses de cette arme sont incontestablement les appendices qui remplissent presque entièrement l'ouverture laissée au capuchon, et complètent la défense du visage. Une pièce d'acier, figurant le nez et les arcades sourcilières, s'encastre dans une découpure ménagée pour cet usage au bas du timbre. Une application d'or sur cet acier simule des sourcils réunis sur le nez. Cette pièce protége naturellement les parties du visage qu'elle représente. De dessous cette pièce, et de chaque côté, sort une plaque de fer-blanc légèrement courbée et percée d'une ouverture pour l'œil; cette plaque descend jusqu'aux ailes du nez. Ainsi, il n'y a de découvert et de visible par la fente du capuchon que la bouche et une partie du menton. On voit par notre figure numéro 2 que le nez d'acier, dont je viens de parler, affecte une forme bizarre, très-recourbée, qui rappelle plutôt le bec d'un oiseau de proie que celle d'un honnête nez humain.

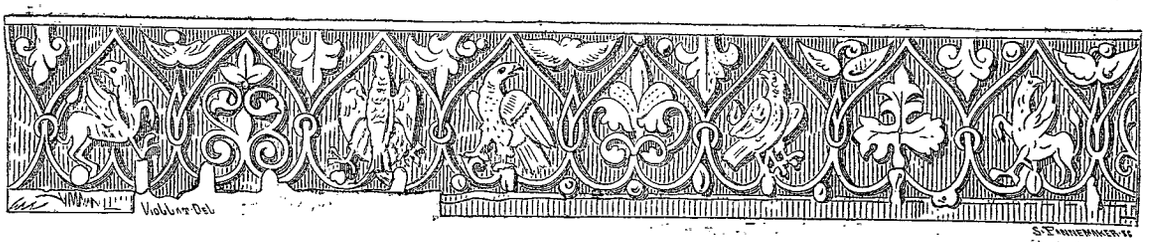
Le casque est formé de deux enveloppes superposées: celle de dessous, la plus solide, la plus essentielle des

(1) *De la houille et du fer en France*, par Burat (Entretiens populaires de l'Association polytechnique, publiés par Évariste Thévenin; 1866).

deux, est en acier; celle de dessus, rompue et déchirée, comme on peut voir, est faite d'une lame de cuivre assez mince. Plusieurs plaques d'or, appliquées sur la seconde enveloppe, composent la décoration de l'arme. C'est d'abord une plate-bande qui entoure et renforce le bord du timbre. Elle porte des oiseaux de proie parmi lesquels on



Casque de Jaroslaf, grand-duc de Russie vers 1238, vu en dessus, de face et de profil. — Dessin de Viollat.



Détail de la plate-bande.

reconnaît l'aigle, des hippogriffes et des vignettes circonscrits par des rinceaux en forme de cœur; le tout exécuté au repoussé. Au-dessus du nez, sur le frontal, s'élève le principal ornement; c'est une figure d'ange en pied, tenant dans sa droite un long bâton recourbé, et dans sa gauche un globe. Des caractères russes sont disposés

autour de l'accolade qui enferme cette figure. Une troisième plaque, découpée en rosace, entoure la pointe du sommet qui la traverse par le milieu. Chacune des quatre feuilles de cette espèce de rose porte un personnage au repoussé. Sur la face, c'est un saint docteur à grande barbe. A l'opposite, un saint qui a tout l'air d'un ascète; puis, entre deux, à gauche, un saint à barbe et à épée, qui pourrait bien être saint Paul; à droite encore, un saint à épée, mais sans barbe. D'autres caractères russes sont semés autour de ces figures. Le tout a, comme on peut en juger aisément, un caractère de barbarie bizarre qui nous a paru de nature à intéresser le lecteur.

Quelques mots sur le prince à qui ce casque est attribué. Jaroslaf II, dit Vasevolowitch ou Vzewolowitch, grand-duc, c'est-à-dire souverain de Russie, car le terme de tzar n'était pas encore d'usage, succéda à son frère aîné, Georges II, en 1238. Sa vie, autant qu'on peut le savoir, ne fut qu'un tissu de malheurs. En ce temps-là les hordes tartares, se répandant de tous côtés, ravageaient également la Chine et les contrées orientales de l'Europe. Les troupes de Jaroslaf furent battues par une horde commandée par Batu-Khan, lieutenant du grand khan Oktaï. Jaroslaf dut abandonner d'abord Kiew, sa capitale, que les Tartares détruisirent de fond en comble. Puis il fut contraint, pour détourner une nouvelle invasion dont Batu-Khan le menaçait, d'aller lui rendre hommage au milieu de son armée. Les Tartares campaient en ce moment sur les bords de la mer Caspienne. Batu-Khan retint Jaroslaf près de lui, avec des honneurs, c'est-à-dire dans une captivité déguisée. Cependant Oktaï-Khan le mandait près de lui, sur les bords du fleuve Amour, presque à l'extrémité de l'Asie. Jaroslaf n'était pas le maître de refuser; il partit et mourut dans ce voyage, de douleur, à ce qu'on dit, mais peut-être aussi de fatigue ou de maladie. Il n'est pas aisé aujourd'hui de savoir bien certainement ce qui se passa sur les bords du fleuve Amour vers l'année 1246; ce qu'il y a de certain et d'important à connaître, c'est que la Russie fut longtemps la proie des Tartares barbares, dans un temps où les Russes n'étaient guère moins barbares eux-mêmes.

SOL AGRICOLE DE LA FRANCE.

Des 54 millions d'hectares qui composent le territoire français (la Corse comprise), deux millions environ échappent à toute culture par leur nature ou leur destination : lit des fleuves, des rivières et des canaux; lacs, marais et étangs; mines et carrières; sables, rocs et glaciers; propriétés bâties, agglomérations urbaines, tracé des routes.

Sur les 52 millions d'hectares restants, il y en a 30 millions environ, ou 57 pour 100, livrés au travail direct de l'homme; savoir :

Terres de labour	26 000 000 hect.
Jardins et vergers	2 000 000
Vignes	2 000 000

Et 22 millions, soit 43 pour 100, où prédominent les forces naturelles; savoir :

Prairies naturelles	5 000 000 hect.
Bois et forêts	9 000 000
Landes et bruyères	8 000 000

Ce rapport de 57 à 43 pour 100 montre au travail humain ce qu'il lui reste à accomplir dans notre pays.

Les terres de labour se partagent inégalement en terres en rapport et jachères, ou soles d'activité et soles de repos : 21 millions d'hectares aux premières, 5 millions aux secondes. Les terres en rapport se subdivisent ainsi :

Froment et épeautre	7 000 000 hect.
Céréales secondaires	8 000 000
Prairies artificielles	3 000 000
Cultures diverses (racines, légumes, tubercules)	3 000 000
	21 000 000

Une partie des 5 millions d'hectares en jachère rentre d'année en année, par les progrès de la culture, dans la rotation des soles d'activité, qui parviendront de proche en proche à embrasser le sol cultivable presque en entier.

En l'état actuel, la production totale annuelle des céréales paraît devoir être évaluée (déduction faite des semences jetées en terre) à 200 millions d'hectolitres de grains, d'une valeur probable de 2 milliards et demi. De ces chiffres il faut déduire un milliard environ pour la part des céréales inférieures qui sont employées par les cultivateurs à nourrir les serviteurs des fermes et les animaux de travail et de rente, dans le produit desquels elles se trouvent absorbées, et il reste un milliard et demi, prix de 120 millions d'hectolitres de grains, pour la *valeur annuelle* de la récolte disponible des céréales. (1)

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. les Tables des années précédentes, et la Table de trente années.

RÈGNE DE LOUIS XVI.

Habillement des femmes de 1774 à 1783. — Le faste n'était pas dans les goûts de Louis XVI ni dans les habitudes de la princesse qu'il avait épousée. Marie-Antoinette fut élevée avec la simplicité qui était déjà de tradition dans la maison d'Autriche. Les princesses de Savoie, ses belles-sœurs, ne furent pas gâtées non plus par les leçons qu'elles reçurent à la cour de Turin. Ces jeunes femmes persévérant dans les principes de leur éducation, les modes françaises auraient été infailliblement rappelées à la modestie, dont l'absence était leur principal défaut; mais il eût fallu pour cela une force de caractère bien rare dans des personnes de cet âge et de ce rang. Des princesses d'une autre sorte donnaient le ton : c'étaient celles que le dernier règne avait mises en honneur, et qu'on voyait, parties des rangs les plus bas, étaler insolemment au théâtre et dans les promenades publiques un luxe payé par les grands seigneurs et par les *financiers*. La cour était la première à imiter les nouveautés qu'elles faisaient paraître en équipages et en habits. La reine, au lieu de réformer la cour, se laissa gagner par son exemple. Elle s'éprit pour des choses où il lui était si facile d'atteindre à la supériorité. Elle devint dépensière au point que, dès la première année du règne, elle s'était endettée de trois cent mille livres à l'insu du roi. Le pis est qu'elle fut sourde à toutes les remontrances. Ayant adressé à l'impératrice sa mère son portrait, où on l'avait représentée la tête surchargée de panaches, Marie-Thérèse lui renvoya ce tableau en lui écrivant que sans doute on s'était trompé dans l'expédition; qu'elle n'y avait point trouvé le portrait d'une reine de France, mais celui d'une actrice. L'effet de cette lettre sur Marie-Antoinette fut de la faire paraître avec une coiffure encore plus ébouriffée. Elle fit le même cas des leçons détournées que tenta de lui donner son timide époux. Au contraire, elle céda à toutes les suggestions que surent lui faire parvenir la ruse et l'intérêt. Comme elle ne porta pas d'abord de diamants, et que les dames de sa suite n'osaient pas à cause de cela se parer des leurs, elles lui députèrent son joaillier en titre, qui vint gémir sur l'état de souffrance

(1) *Notre pays*, par Jules Duval; Paris, 1867.

de son commerce. La reine, pour le consoler, lui commanda une paire de girandoles d'un million. Ce riche bijou, par parenthèse, servit à payer un chargement de blé envoyé d'Amérique en 1794.

A leur tour les passementiers de Lyon apportèrent leurs doléances. Ils étaient ruinés, disaient-ils, depuis que Leurs Majestés ne donnaient plus l'exemple des vêtements chamarrés d'or et d'argent. Et la sensible reine défendit qu'on parût dans ses réceptions avec les robes qui ne comportaient pas l'étalage de l'industrie lyonnaise.

Les choses de la toilette devinrent ainsi sa plus grande occupation. Elle se tenait pendant des heures entières avec une modiste de la rue Saint-Honoré, appelée Mlle Bertin, par qui elle se faisait fournir. Les Mémoires du temps sont pleins d'anecdotes sur Mlle Bertin. Au grand scandale des vieilles duchesses, entichées de l'étiquette du temps de Louis XIV, la reine, passant un jour en grand cortége, salua de la main sa marchande de modes qui s'était mise à son balcon avec trente ouvrières qu'elle occupait. La réputation de cette artiste ne s'arrêtait que là où finissait l'Europe. Tous les mois elle envoyait dans les cours du Nord une poupée habillée à la dernière mode française. Des femmes de qualité qui auraient voulu être servies par elle étaient éconduites, parce qu'elle n'entendait avoir affaire qu'à celles qui lui plaisaient. Elle le prenait de haut avec tout le monde. On raconte qu'une dame connue d'elle venant lui demander des bonnets pour une de ses amies de province, Mlle Bertin, couchée sur une chaise longue et dans un négligé du meilleur goût, daigne à peine la saluer d'un signe de tête. Elle sonne. Une jeune fille se présente. « Donnez à madame des bonnets d'un mois. » L'acheteuse représenta qu'on voudrait les plus nouveaux. « Cela n'est pas possible. Dans mon dernier travail avec Sa Majesté, nous avons arrêté que les plus modernes ne paraîtraient que dans huit jours. » Depuis ce temps, Mlle Bertin ne fut plus appelée autrement que *le ministre de la mode*.

L'excès du luxe est incompatible avec le bon goût. Marie-Antoinette ne songeant qu'à exercer royalement l'empire qu'elle avait pris sur la mode, la frivolité et l'extravagance furent poussées à l'extrême. Les toilettes les plus outrées du règne de Louis XV furent de la modération auprès de celles qui parurent en 1778, 1779, 1780. Essayons de les faire connaître, quoiqu'elles échappent à la description. Nous commencerons par la coiffure.

L'illustre Legros, dont nous avons raconté les prouesses, périt dans l'accident survenu au mariage du Dauphin; qu'il soit absous de l'exagération qui signala le nouveau règne. L'échafaudage des cheveux fut porté si haut, que le visage parut être aux deux tiers du corps. Les caricatures du temps représentent les coiffeurs perchés sur une échelle pour accommoder les dames (1); l'histoire atteste que celles-ci furent obligées de se tenir agenouillées dans les voitures; qu'il fallut les exclure de l'amphithéâtre de l'Opéra, parce qu'elles empêchaient de voir les spectateurs placés derrière elles; que l'industrie inventa un mécanisme pour baisser et redresser la coiffure à volonté.

Les cheveux, relevés sur le devant avec le secours d'épingles immenses, et frisés à la pointe, formaient le hérisson. Ils s'étageaient par derrière en plusieurs rangs de boucles colossales. Cela n'était que la moitié de l'édifice. Toutes sortes de choses s'y ajoutaient, qui donnaient naissance à autant de façons désignées chacune par un nom à elle. Ce fut d'abord le *qu'es-aco*, qui a pour origine la devise attribuée par Beaumarchais, dans ses Mémoires, au blason satirique du gazetier Marin : *Qu'es aco Marin?* La reine, s'étant fait expliquer cette locution provençale, la répétait en plaisantant dans son intimité. Ce fut un trait de lumière pour Mlle Bertin. Trois panaches qu'elle imagina de planter derrière le chignon prirent de par elle le nom de *qu'es-aco*.

Trois plumes, c'était trop peu. On inventa la coiffure *à la Minerve*, cimier de dix plumes d'autruche mouchetées d'yeux de paon, qui s'ajustait sur une résille de velours noir toute brodée de paillettes d'or.

Les *pouffs* vinrent ensuite. On appelait ainsi les plis brisés d'une pièce de gaze qu'on introduisait entre les mèches de la chevelure. Léonard Autier, qu'on appelait Léonard tout court, excella dans l'art de poser ces chiffons. On assure qu'il eut le talent de faire entrer jusqu'à quatorze aunes d'étoffe dans une seule coiffure. La reine l'eut en grande estime et le combla de faveurs. Il eut le privilége d'un nouveau théâtre pour lequel il s'associa, en 1788, avec le célèbre Viotti. Il fut l'un des confidents de la fuite de Varennes; c'est lui qui prit les devants pour préparer les relais. Émigré, il alla exercer la dextérité de son peigne sur la tête des dames russes.

Le pouff dit *au sentiment* s'accommodait avec des fleurs, des fruits, des légumes, des oiseaux empaillés, de petites poupées ou autres joujoux représentant les choses qui étaient le plus au goût de la personne. Le continuateur des Mémoires de Bachaumont nous a laissé la description d'un pouff au sentiment avec lequel se montra la duchesse de Chartres :

« Au fond, dit-il, était une femme assise sur un fauteuil et tenant un nourrisson, ce qui désignait le duc de Valois (Louis-Philippe) et sa nourrice. A droite était un perroquet becquetant une cerise, oiseau précieux à la princesse; à gauche était un petit nègre, image de celui qu'elle aimait beaucoup; le surplus était garni d'une touffe de cheveux du duc de Chartres son mari, du duc de Penthièvre son père, du duc d'Orléans son beau-père. Tel était l'attirail dont la princesse se chargeait la tête. »

Les bonnets en pouff, les bonnets à la victoire, la coiffure au lever de la reine, à la Gabrielle de Vergy, à l'Eurydice, au chien couchant, en parc anglais, en moulin à vent, à la Belle-Poule (1), à la frégate la Junon, furent autant d'exemples des écarts du mauvais goût dans cette recherche extravagante. Dans le bonnet à la victoire, une branche de laurier se mariait aux panaches. Les coiffures à la Belle-Poule et à la Junon représentaient une mâture avec ses voiles et ses agrès. Les hauts faits de notre marine pendant la guerre avec l'Angleterre avaient inspiré ces modes.

Ce n'était pas assez pour les femmes de se grandir par leur coiffure : les talons de leurs souliers devinrent comme des échasses, de sorte que tous les hommes à côté d'elles parurent petits. Probablement nous reverrons bientôt ce renversement des proportions. L'imitation du siècle dernier est flagrante dans les modes d'aujourd'hui. On est revenu aux talons élevés. Il y a peu de temps, tout Paris s'entretenait de certains souliers qui resplendissaient de pierreries. Les pareils firent l'ornement des bals en 1777. Ils étaient brodés d'or et de diamants. Tous les souliers s'attachaient alors avec des boucles, et les oreilles ainsi que les quartiers étaient d'une autre couleur que l'empeigne.

L'attifement du corps semblait prendre à tâche de se conformer aux costumes de théâtre : ce qui n'a pas lieu de surprendre quand on sait que le sieur Sarrasin, costumier des princes du sang, donnait le dessin de presque toutes les nouveautés.

On n'imagine pas ce que la grande tenue exigeait de garnitures. Les paniers, approchant de leur fin, avaient atteint leur plus grande ampleur. Leur tour mesurait trois

(1) Voy. t. V, 1837, p. 401.

(1) Voy. t. IX, 1841, p. 21.

aunes, équivalant à 3 mètres 60 centimètres. La superficie de l'étoffe étalée par-dessus était couverte de nœuds, de coques, de bouquets de fleurs et de fruits, de bandes cousues en long, en large, en travers, en guirlande, sans compter les falbalas et les volants, sans préjudice des rangs de perles ou de pierreries. Voilà pourquoi le prix d'une robe pouvait représenter une fortune. En 1782, Mme de Matignon, hors d'état de payer comptant une robe qu'elle avait commandée, l'acheta pour une rente viagère de 600 livres.

Pour la demi-toilette, il y avait la polonaise, le caraco, l'anglaise, la lévite.

La polonaise était une robe très-ouverte, dont la jupe courte était coupée et relevée de manière à former trois pans : deux sur les côtés, un par derrière. Les manches s'arrêtaient au haut du bras; au corsage était souvent adapté un coqueluchon. En 1778, on eut la malencontreuse idée de donner le nom de *Jeanne d'Arc* à une polonaise de forme inconvenante, qui laissait toute la poitrine à découvert.

Le caraco, déjà porté du temps de Louis XV, était devenu un extrait de robe dont la jupe aurait été coupée au bas des hanches.

La polonaise et le caraco, ainsi que le jupon que l'on portait par-dessous, admettaient les garnitures de gaze en pouff, les volants et les falbalas.



Bourgeoise élégante en caraco ; Dame en grande robe coiffée à la victoire, Élégante en polonaise. — D'après la *Galerie des modes françaises*, de Leclerc.

L'anglaise était une sorte de redingote avec des manches amadis, très-ouverte par devant. Elle fut adoptée d'abord par les jeunes femmes qui voulurent se conformer aux préceptes de J.-J. Rousseau en allaitant elles-mêmes leurs enfants. Puis on s'habilla de l'anglaise sans être nourrice : c'est la robe qu'on mettait pour *tronchiner*, c'est-à-dire pour faire les longues promenades à pied, recommandées par le docteur Tronchin comme l'une des règles essentielles de l'hygiène.

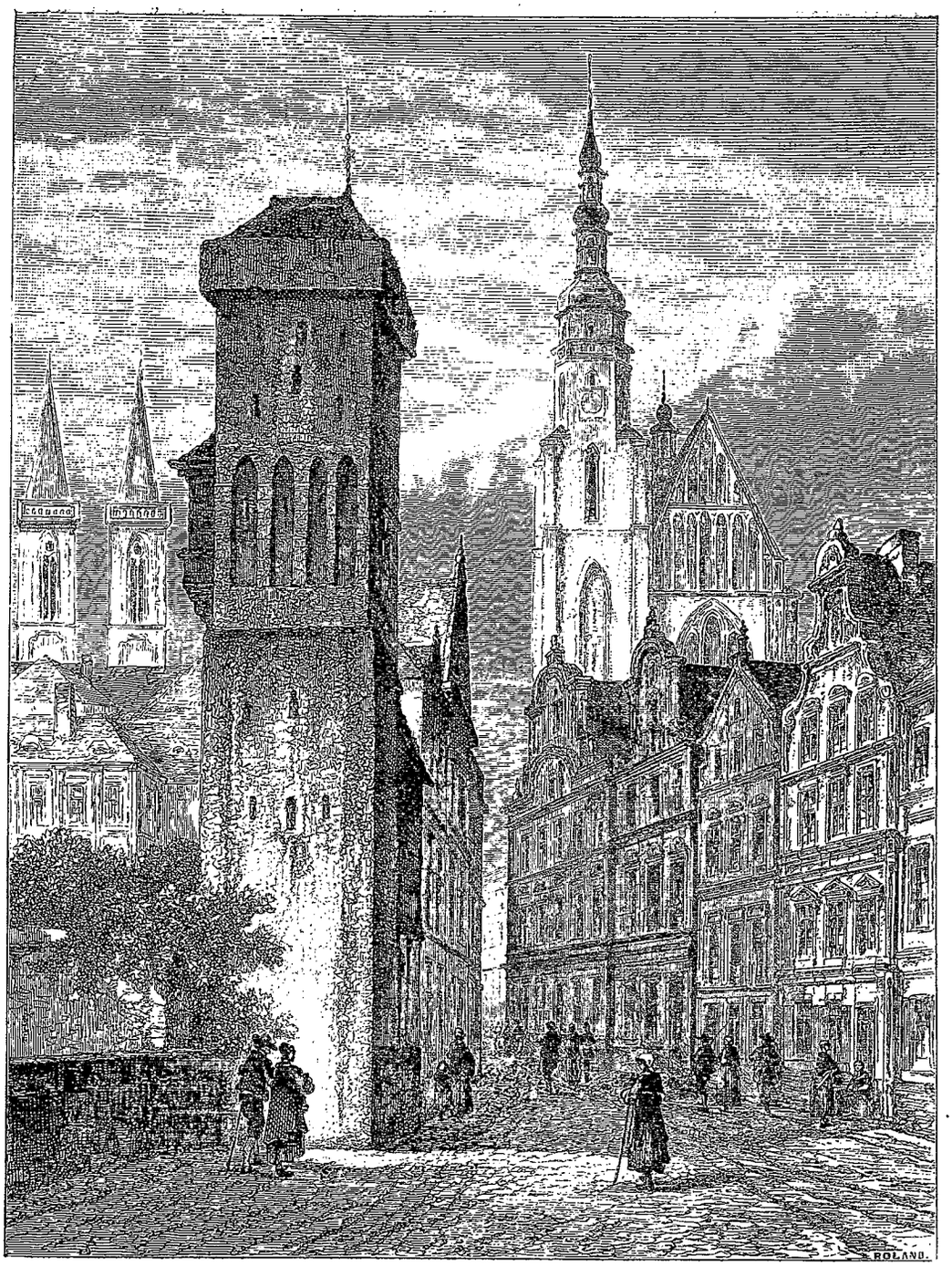
La lévite du temps de Louis XV, qui tombait comme une robe de chambre, depuis le cou jusqu'à mi-jambe, fut allongée de jupe, et assujettie à la taille par une écharpe posée en ceinture. C'est Marie-Antoinette qui fit cette addition pendant sa première grossesse. Bientôt on échancra le tour de gorge, on descendit le collet et l'on pratiqua des plis sur la taille. Enfin on fit la jupe traînante.

Les couleurs de ces robes ont aussi leur histoire.

En 1775, un jour d'été, Marie-Antoinette paraît devant Louis XVI avec une robe de taffetas de couleur rembrunie. « C'est la couleur des puces », dit le roi. Le mot fait fortune ; toute la cour se met couleur de puce. Paris et la province imitent la cour. Les teinturiers varient les nuances : on a la vieille et la jeune puce, le ventre de puce, le dos de puce, la cuisse de puce. Après vint le chamois, qui était la couleur de la livrée de Condé. Puis, Monsieur (Louis XVIII) ayant trouvé qu'une certaine étoffe de couleur gris cendré ressemblait aux cheveux de la reine, des cheveux de Marie-Antoinette furent envoyés en diligence aux Gobelins et à Lyon pour qu'on imitât la nuance exacte. Soieries et velours, même les ratines et les draps, n'eurent de prix qu'autant qu'ils étaient teints de cette couleur. Mais, en 1782, la reine se prit d'enthousiasme pour le blanc, importé par les créoles qui tenaient le haut du pavé à Bordeaux : toutes les femmes se vouèrent au blanc, ajoutant à la robe blanche unie, ou rayée de couleurs tendres, le tablier et le fichu de linon. Ce fut le temps où Marie-Antoinette afficha le plus les goûts champêtres, où elle trouvait un prétexte pour se soustraire à la contrainte de l'étiquette, car avec ses façons de bergère et de laitière elle ne modéra en rien sa dépense.

LIEGNITZ

(PRUSSE).



Une ancienne rue de Liegnitz. — Dessin de F. Stroobant.

La Silésie, qui appartenait à l'Autriche avant 1742, est devenue, à la suite des traités d'Aix-la-Chapelle (1748) et d'Hubertsbourg (1763), province prussienne. Breslau en est la capitale : c'est une ville de plus de cent trente mille habitants, très-commerçante, riche en curieux monuments anciens que nous aurons quelque occasion de décrire. Liegnitz, silésienne aussi, n'est qu'un chef-lieu d'arrondissement, et on y compte au plus dix-sept mille habitants. On y fabrique beaucoup de drap; les cours d'eau de la Katzbach et de la Schwarzwasser qui s'y rencontrent favorisent cette industrie, très-répandue d'ailleurs dans la province entière.

La vue que nous devons au crayon très-intelligent de M. Stroobant suffit pour laisser entrevoir ce que Liegnitz a d'aspects pittoresques et d'édifices intéressants. On y remarque surtout : — l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui contient une riche bibliothèque; — l'église de la Vierge; — l'église de Saint-Jean, où l'on peut étudier un maître ignoré en France, Willmann. — La chapelle des princes est le Saint-Denis de la vieille famille des ducs Piasts, dont cent vingt-trois ont régné sur Liegnitz et vingt-quatre sur la Pologne. Aux environs on voit un monument qui consacre le souvenir d'une défaite de Macdo-

nald par Blücher, en 1813 : cette bataille est celle de Katzbach; mais qui de nous en a entendu parler? Nous ne connaissons que nos victoires.

ENSEIGNEMENT MUTUEL.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 194.

Le lendemain, la jeune femme voulut assister à la toilette de ses enfants, les faire causer, s'occuper d'eux. Elle ne se troubla pas des sourires étonnés et malveillants de la femme de chambre; mais ce qui l'affligea, ce fut de voir ses enfants aussi gênés avec elle qu'avec une étrangère. Puis, leur caractère se ressentait déjà du manque de direction. Claire était volontaire, capricieuse, préoccupée par-dessus tout de sa toilette et de l'effet que produisaient ses charmes de sept ans; Georges était brutal, grossier dans ses propos, et prompt à inventer un mensonge pour cacher une sottise; de plus, toujours en querelle avec sa sœur. Berthe observa tout cela avec tristesse, et les enfants si mal peignés de la voisine lui revinrent en mémoire.

— Les miens ont meilleur air parce que je suis plus riche, se dit-elle; mais sont-ils mieux élevés?

Elle alla choisir dans des vêtements devenus trop petits ceux qui pouvaient se donner à des pauvres, et, ce paquet sous son bras, vêtue d'un simple peignoir et coiffée de son chapeau de jardin, elle se dirigea vers la petite porte, pressentant vaguement qu'il était heureux que la veille elle ne l'eût pas trouvée ouverte. Elle traversa la rue et entra chez la femme de l'ouvrier.

Tout était dans le même désordre que le jour précédent Annette, — ainsi se nommait la pauvre femme, — fut très-contente du présent de Mme Hermond, et appela aussitôt ses enfants pour leur mettre ce qu'elle appelait de beaux habits neufs.

— Mais il faudrait les débarbouiller auparavant, dit Mme Hermond; n'avez-vous point d'eau ici?

Annette en alla chercher, et la jeune femme lava elle-même ces petits visages qui n'osaient pas, devant une si belle dame, être rebelles à l'eau froide. La mère la regardait faire.

— Peignez-les à présent, dit Berthe.

Et une fois le peigne trouvé à grand'peine sur la planche aux assiettes, les enfants, vite habillés, eurent la plus jolie mine du monde.

— Mais la robe est trop longue, les blouses sont trop larges; il faut arranger tout cela, ma bonne femme.

— Oh! cela ira bien tel que c'est, dit Annette d'un air nonchalant.

— Non pas; vous l'arrangerez, ou je ne vous donne plus rien, entendez-vous? Que ce soit fait demain, et je vous apporterai autre chose. Votre mari sera content de voir les petits mieux soignés, et cela l'empêchera peut-être d'aller au cabaret, hasarda Mme Hermond, à qui la pauvre femme avait déjà conté ses doléances sur la conduite de son mari.

Annette secoua la tête. Elle était comme anéantie par la misère et les reproches, et n'avait pas le courage d'essayer de se tirer de là.

Mme Hermond rentra chez elle. A table elle conta son aventure à son mari.

— Oui, dit le docteur tristement, on en voit beaucoup, du haut en bas de l'échelle, de ces femmes qui éloignent leur mari de la maison! Si tu peux faire une conversion chez nos voisins, ma chère Berthe, ce sera une bonne œuvre; et si je peux t'y aider, je suis à ta disposition.

Il resta un peu plus longtemps que de coutume après le déjeuner, et tout en jouant avec sa fille, il demanda à Berthe quand on la mettrait en pension.

— A sept ans passés, dit-il, il serait temps qu'elle apprît à lire.

— Je vais m'en occuper dès aujourd'hui, répondit Berthe, et lui apprendre ses lettres, ainsi qu'à Georges, qui a bientôt cinq ans.

— Comment! toi-même? reprit M. Hermond surpris et ravi. Et tes visites, tes loteries, tes réunions, que sais-je?

— Je n'en ai pas cette semaine, repartit Berthe, à qui il coûtait de convenir qu'elle avait un peu trop usé de toutes ces choses, et j'en profiterai pour commencer.

Le docteur sourit, baisa le front de sa femme et alla voir ses malades. Berthe prit un alphabet. La leçon fut pénible : les enfants n'avaient pas l'habitude d'être contraints, et la mère fut bien des fois tentée de jeter le livre et de renvoyer les écoliers à leurs jeux. Pourtant elle s'arma de courage et de douceur, et finit par obtenir un peu d'attention de ses petits élèves. Ensuite, au lieu d'aller promener le joli chapeau de tulle rose, elle parcourut sa maison, y vit bien des choses irrégulières qui ne semblaient pas redouter l'œil du maître, œil toujours absent, et fit des projets de réforme. En passant dans l'escalier, au-dessus de la porte d'entrée, elle entendit sonner. Elle s'arrêta et regarda avec précaution par la fenêtre. Deux jeunes gens causaient.

— Si M. Hermond n'est pas chez lui, ou s'il ne te donne pas sa parole de lire ta brochure ce soir, disait l'un, porte-la chez le docteur X... Il a la parole moins brillante, mais il est plus travailleur et on peut compter sur lui.

La porte s'ouvrit, et les jeunes gens se séparèrent. Berthe descendit précipitamment, et se trouva comme par hasard devant le visiteur au moment où, sur la réponse du domestique, il faisait un mouvement pour se retirer. A la vue d'une femme, il s'arrêta et s'inclina respectueusement.

— De quoi s'agit-il, Monsieur? lui demanda-t-elle.

— Madame, je venais prier M. le docteur Hermond de jeter un coup d'œil sur cette brochure dont je suis l'auteur. Il y est question d'une découverte importante que j'ai faite, et qui doit être examinée demain devant une commission dont M. votre mari fait partie. Je voulais le prier de prendre ma cause en main; mais on me dit qu'il n'est pas chez lui, et qu'on ne sait quand il rentrera...

— Il rentrera bientôt, Monsieur, et je crois pouvoir vous assurer que ce soir il lira votre brochure, dit la jeune femme en s'emparant du papier.

Le jeune médecin salua et partit. Berthe entra dans le cabinet de son mari. La table était couverte de mémoires, de journaux de médecine ni coupés, ni dépliés, et la plupart encore sous bande.

— Autrefois ce n'était pas ainsi! se dit-elle; il travaillait, il se tenait au courant de tout, et maintenant... voilà déjà qu'on l'accuse de n'être pas laborieux. Oh! ce maudit cercle! Mais c'est ma faute aussi!

Le soir, après la retraite des enfants, M. Hermond vit avec étonnement sa femme, en peignoir blanc, avec un gracieux petit bonnet, enfoncée dans un fauteuil sans paraître songer à le quitter.

— Est-ce que tu ne vas pas t'habiller, Berthe? lui demanda-t-il. Je n'ai pas oublié que je dois te mener au bal.

— Je n'ai pas envie d'aller au bal ce soir. J'ai quelques petits vêtements à arranger pour nos pauvres voisins; la mère en est incapable. Ainsi donc, si tu me le permets, je vais emporter mon ouvrage dans ton cabinet, et je coudrai près de toi pendant que tu liras une brochure qu'on doit examiner demain. L'auteur te prie de la défendre, et je lui ai promis que tu t'en occuperais.

— Oui! il faut donc que je travaille ce soir? Moi qui comptais me reposer! Au fait, si tu me donnes l'exemple, je peux bien le suivre. A l'ouvrage!

La soirée passa vite. Le lendemain, le jeune médecin remerciait chaleureusement M. Hermond, et tous ceux qui l'avaient entendu parler louaient sa science profonde et l'éloquence de sa parole. Berthe, pendant ce temps-là, se rendait chez Annette. La pauvre femme avait essayé d'ajuster les vêtements à la taille de ses enfants; mais, maladroite, défiante d'elle-même, et cherchant toujours à se donner le moins de peine possible, elle y avait fort mal réussi. Mme Hermond lui montra comment elle devait s'y prendre, et le mal fut bientôt réparé. Comme elle allait sortir, le mari rentra. Il eut d'abord un regard joyeux pour ses enfants bien vêtus, bien lavés et bien peignés; puis, haussant les épaules:

— Des habits de prince dans une étable à pourceaux! grommela-t-il d'un ton bourru.

Et il s'en alla.

— Vous voyez, avec lui ce n'est pas la peine de bien faire, dit Annette dépitée.

— Essayez encore, reprit Berthe, qui comparait dans son cœur la rudesse de cet homme et la bienveillance avec laquelle son mari avait accueilli son essai de retour à la vie de famille. Essayez; nettoyez un peu la chambre, vous verrez qu'il grondera moins.

Elle lui montra ce qu'il fallait faire. Le lendemain, quand elle revint, les lits étaient en ordre et les ustensiles lavés. Il manquait encore bien des choses à cette chambre pour en faire un lieu habitable; mais le pauvre Baptiste, à ce qu'il paraît, se contentait de peu, car sa femme dit à Mme Hermond qu'il ne l'avait pas battue en rentrant, et qu'il n'était pas allé le soir au cabaret.

Les semaines se passèrent. Berthe avait pris à cœur la régénération de cette pauvre famille. Annette, qui était indolente, mais non pas stupide, n'avait pas tardé à comprendre qu'il valait mieux travailler que d'être battue. Puis elle avait peu à peu pris goût à l'ordre et à la propreté, ainsi qu'au bien-être que lui procuraient les dons de Mme Hermond. Celle-ci, tout en s'occupant de ses pauvres voisins, n'avait pas négligé sa propre maison. Elle avait mis ordre aux mille petits gaspillages que se permettent toujours les domestiques qui ne se sentent pas surveillés. Elle sortait peu, lisait pour pouvoir donner la réplique à son mari qui causait volontiers littérature; et les sonates de Mozart, que le docteur aimait, avaient remplacé sur le piano les quadrilles et les valses, sa seule musique depuis longtemps. Ses enfants ne la quittaient plus guère. D'abord un peu gênés avec leur mère, ils s'étaient bientôt apprivoisés, et préféraient maintenant sa société à celle de leur bonne. Berthe causait avec eux, étudiait leur caractère, et sentait qu'elle les aimait davantage à mesure qu'elle se rapprochait d'eux. Elle leur apprenait à lire. Claire était vive et intelligente; en lui faisant honte de son ignorance, sa mère en obtint bien vite de l'application, et quand elle fut en état d'enseigner aux autres le commencement de sa petite science, Berthe l'emmena chez les voisins et la chargea d'apprendre à lire aux enfants d'Annette. Claire se recula d'abord avec dédain au seuil de cette pauvre demeure; mais quand elle vit sa mère s'asseoir sur le banc maintenant soigneusement lavé, et prendre sur ses genoux les petits enfants brillants de santé et de fraîcheur, elle daigna s'approcher et faire connaissance avec eux.

Tout avait changé dans la maison de l'ouvrier : chaque objet était à sa place; ni trous, ni taches nulle part, et le soleil pénétrait gaiement par les vitres claires. Baptiste s'adoucissait peu à peu, et enfin, un jour, Annette toute joyeuse annonça à Mme Hermond que la veille il lui avait remis sa paye de la semaine sans en distraire un centime. Comme elle disait cela, l'ouvrier entra, embrassa les deux petits enfants qui coururent à lui, pendant que l'aîné, immobile, n'osait quitter Claire qui lui donnait sa leçon de lecture; et tout en regardant tendrement sa femme, embellie et rajeunie par le courage, le travail et la bonne volonté :

— Vous êtes un ange du bon Dieu, Madame, dit-il à Berthe, et je vous souhaite tout le bonheur possible dans votre ménage, pour vous récompenser du bien que vous avez fait chez nous.

Berthe rentra chez elle le cœur content, tenant par la main sa fille, qui ne parlait plus de sa toilette, mais qui calculait en sautant combien il lui faudrait d'argent pour habiller tous les petits pauvres du voisinage.

Quand elle raconta à son mari ce qui venait de se passer :

— Je savais, dit le docteur d'une voix émue, que les hirondelles peuvent bien raser la terre du bout de l'aile, mais qu'elles n'y restent pas et remontent vite aux cieux.

Berthe rougit, mais elle serra la main de son mari. Elle se sentait remontée aux cieux, et elle était décidée à y rester.

— Père, disait Georges en le tirant par sa manche, combien me donneras-tu de sous si je lis deux fois ma leçon? C'est pour les malheureux, mon argent.

— Vous les aimez donc bien, les malheureux, puisque vous voulez travailler pour eux? demanda le père en souriant.

— Oui, oui, nous les aimons! dirent les petites voix.

Le père les serra sur son cœur.

— Continuez ainsi, mes chers petits, leur dit-il, et n'oubliez jamais que dans la vie tout est là : travail et amour!

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

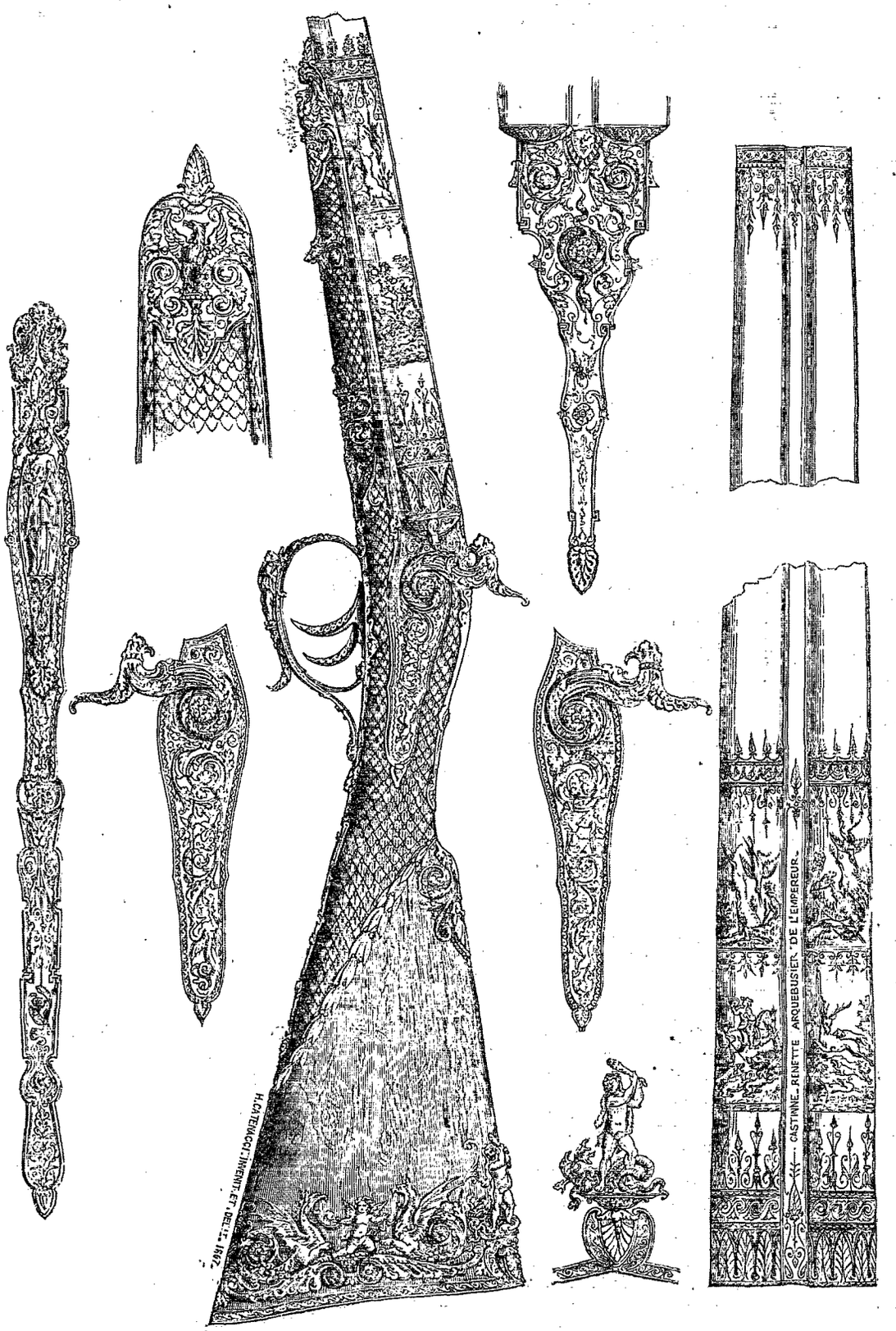
Voy. p. 100, 132, 164.

FUSIL DE CHASSE.

La crosse de ce fusil est en noyer; elle est décorée, à la partie inférieure, sur chaque face, d'un groupe de deux chiennes tenues en laisse par un enfant; sur le devant est un Hercule qui terrasse l'hydre de Lerne : l'artiste a voulu, par ces allégories, figurer la guerre entre l'homme et les animaux. Cette arme de luxe doit en effet ne servir qu'à la chasse : plût à Dieu que désormais toutes les armes ne fussent réservées qu'à ce seul usage! Les ornements sont en argent ciselé. A l'extrémité de la crosse une guirlande de lauriers est sculptée dans le bois, de même que les ornements des parties du fusil qui supportent la sous-garde, la bascule et les platines. Des écailles de poisson forment le fond de la décoration. Çà et là sont comme jetés sans ordre des ornements en bois, ou ciselés sur l'argent, ou incrustés en or, et qui masquent les jointures et la charnière à l'endroit où le fusil se plie. Une tête de sanglier dans un rinceau dissimule le tiroir; la capuche est décorée d'un aigle aux ailes déployées, et la sous-garde d'une gloire tenant d'une main un rameau de lauriers et de l'autre une trompette; cette dernière pièce, ainsi que les platines, les canons et la bascule, est riche en reliefs qui ne peuvent nuire au maniement de l'arme. Les corps de platine représentent un petit génie aux prises avec une panthère enlacés dans des rinceaux. Sur la pièce de couche, un serpent rampe vers un nid d'oiseau. Des palmettes, des engrêlures, des guirlandes, encadrent des sujets de chasse

et de petits tableaux de nature morte finement ciselés sur l'or incrusté.

Dans tous les détails, on s'est proposé pour style celui qui a dominé sous le premier empire. Les dessins, composés par M. Hercule Catenacci, ont été, les uns ciselés par MM. Deubergue et Franck, les autres sculptés par MM. Chartier et

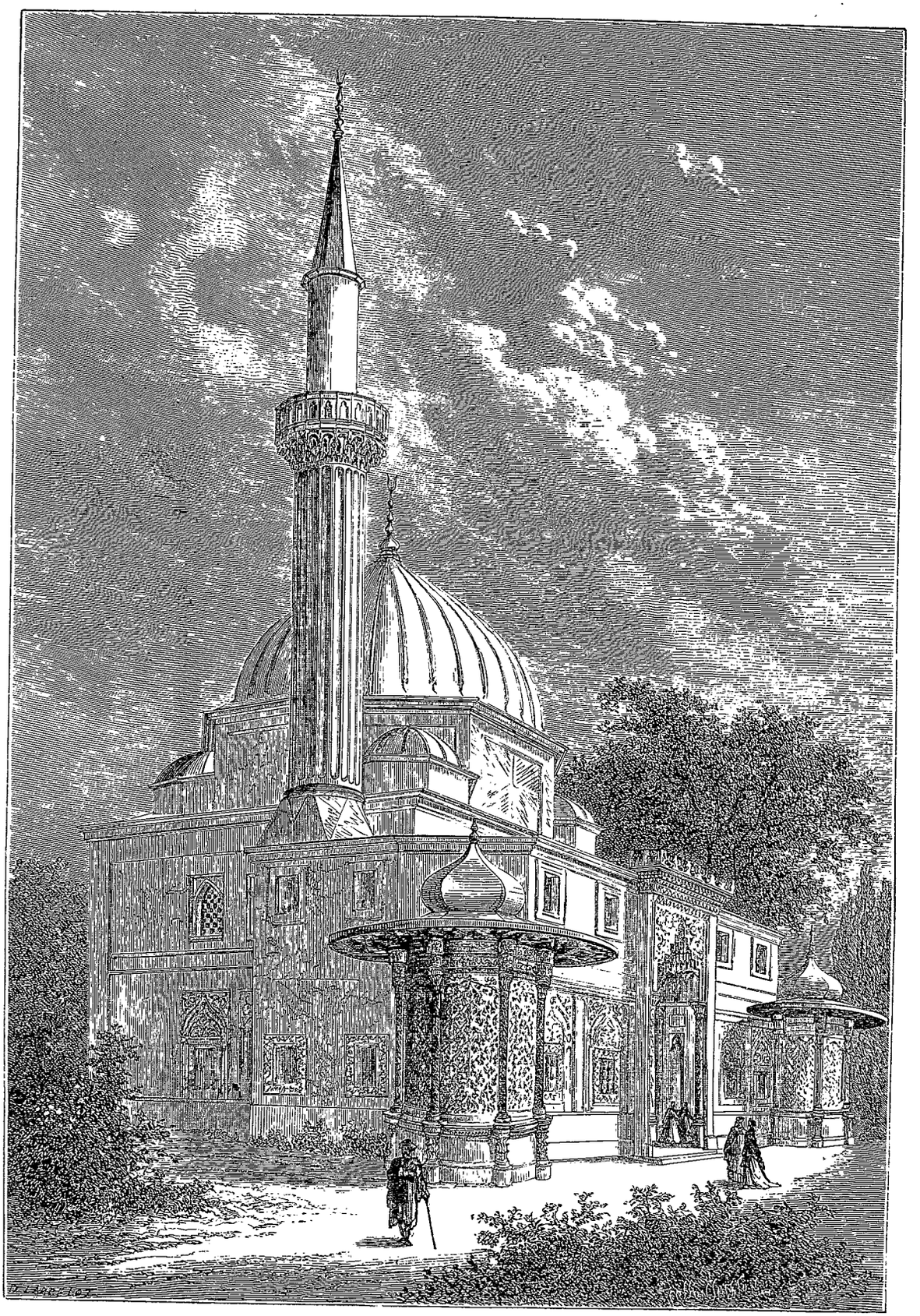


Exposition universelle. — Fusil orné, exposé par M. Gastine-Renette (1). — Ornements dessinés par M. Hercule Catenacci, sculptés par MM. Chartier et A. Veillaud, ciselés par MM. Deubergue et Franck. — Dessin sur bois de M. H. Catenacci.

A. Veillaud. L'ensemble de l'œuvre a été exécuté dans les ateliers d'arquebuserie de M. Gastine-Renette.

(1) Ce fusil est, nous dit-on, destiné à l'empereur.

Quelques perfectionnements tout récents, appliqués à ce fusil, ajoutent encore à sa valeur. La cartouche à percussion centrale, par exemple, n'a plus la broche extérieure



Exposition universelle. — Mosquée, dans le parc. — Dessin de Lancelot.

dont l'usage est incommode et dangereux; elle se retire du canon par le simple effet de l'ouverture de l'arme.

LA MOSQUÉE, DANS LE PARC.

Ce petit édifice peut donner à ceux qui n'iront jamais en Orient (et Dieu sait le nombre!) quelque idée de la disposition intérieure des temples musulmans. Au fond est le *mihrab*, espèce de niche, toujours située dans l'orientation de la Mecque, et qui dans les mosquées a presque l'importance du maître-autel dans les églises catholiques. A côté s'élève le *menber*, ou chaire à prêcher. C'est à peu près tout ce qui s'offre au regard dans cet édicule, qui n'a que bien

peu de droits au grand nom qu'on lui donne. Par les dimensions, ce n'est pas un temple, c'est une simple chapelle, un lieu de prière, un *mesdjid*. On ne pouvait guère faire mieux; mais il faut se garder de permettre à cette éphémère construction d'effacer dans notre esprit l'image des magnifiques mosquées que nous ont représentées et décrites les peintres et les voyageurs. Ce n'est pas dans un coin modeste du Champ de Mars qu'on pouvait élever, au milieu d'une vaste enceinte ombragée, entourée de bains, de fontaines, de *medresses* ou colléges, d'*imarets* ou asiles, de bibliothèques, de kans destinés aux voyageurs au fond d'une cour à portique, un de ces merveilleux *djami* (lieux de réunion), d'une forme si élégante, d'une construction si riche, que surmontent de hautes tours à deux ou trois étages de galeries circulaires, où quatre fois par jour le muezzin appelle les fidèles à la prière. Ce ne sont pas, du reste, nos lecteurs qui peuvent ignorer ce qu'il y a de différence entre le djami et le mesdjid : nous avons fait passer sous leurs yeux quelques-unes des plus admirables mosquées de l'Orient, et nous avons à peu près épuisé ce qu'on peut en dire (1).

INFLUENCE SPÉCIALE DES ALIMENTS

SUR LE SYSTÈME NERVEUX.

OBSERVATIONS NOUVELLES.

Personne ne conteste l'influence de la nourriture sur l'intelligence, le sentiment et l'imagination; mais quoique cette influence soit acceptée par tous, — et même exagérée par quelques physiologistes contemporains qui ont vainement prétendu s'en faire une arme contre la doctrine spiritualiste de la personnalité de l'âme, — néanmoins les faits d'observation directe relatifs au mode et au degré de cette influence sont assez rares pour que nous ne portions pas à la connaissance de nos lecteurs une expérience nouvelle et très-décisive faite sur ce sujet.

Cette expérience a été présentée au mois d'avril dernier à l'Académie des sciences; elle a pour auteur M. Rambosson, et a conduit aux conséquences suivantes :

Il y a des aliments qui agissent spécialement sur les nerfs du mouvement, et des aliments qui agissent spécialement sur les nerfs de la sensibilité.

Les aliments qui agissent spécialement sur les nerfs du mouvement influent aussi spécialement sur l'intelligence, et ceux qui agissent spécialement sur les nerfs de la sensibilité influent de même spécialement sur les sentiments.

Il y a des aliments qui agissent en même temps sur les nerfs du mouvement et sur ceux de la sensibilité, et par conséquent influent sur l'intelligence et sur les sentiments. Chaque aliment occupe une place intermédiaire entre ceux qui agissent le plus, soit sur les nerfs du mouvement, soit sur ceux de la sensibilité.

L'observateur est arrivé à ces notions par un certain nombre d'expériences qu'il a faites avec le plus grand soin et pendant plusieurs années.

Pour s'assurer que ce qui se passait en lui n'était pas purement personnel, mais général, il questionna un grand nombre de personnes qui, par leur régime, leur position, pouvaient éclairer ses expériences, et s'est ainsi convaincu que les principes que nous venons d'émettre représentent bien des lois physiologiques et psychologiques; car toute personne, dans des circonstances analogues, éprouvait plus ou moins les phénomènes sur lesquels ces principes reposent, et dont ils ne sont que la formule générale.

(1) Voyez surtout, aux Tables, les mosquées du Caire, d'Ispahan, la mosquée de la Mecque, la basilique de Sainte-Sophie, le muezzin. Dès notre début, en 1833, page 8, nous avons décrit la mosquée.

Nous exposerons seulement ici les expériences qui ont rapport à deux aliments qui agissent d'une manière bien tranchée, l'un sur les nerfs du mouvement et sur l'intelligence, l'autre sur les nerfs de la sensibilité et sur les sentiments : le café et le vin, aliments qui sont devenus d'une consommation générale, et qui doivent à ce titre intéresser la plus grande partie de nos lecteurs.

L'auteur n'a rien négligé pour étudier les phénomènes dans toute leur précision : il ne prit, à cet effet, pendant plusieurs jours de suite, que l'aliment sur lequel il voulait expérimenter, soit le pain et le café, soit le pain et le vin, le pain et le thé, etc. Il passa plusieurs fois près de quarante heures sans prendre de nourriture, ni solide, ni liquide, si ce n'est quelques boules de gomme, afin d'avoir l'estomac complétement vide et que l'effet de l'aliment expérimenté ne fût pas neutralisé par des influences contraires.

En prenant une certaine quantité de *café* fort, lentement, par petites gorgées, un changement instantané se faisait sentir en lui; ses sentiments s'éteignaient et son intelligence prenait un développement inaccoutumé. Il cessait d'être communicatif, devenait froid, maussade, et prenait un caractère et des intincts tout contraires à ceux qu'il a naturellement. En revanche, son intelligence travaillait sans peine et presque malgré lui; quand il prolongeait cet état, son esprit ne pouvait plus produire, mais il était toujours agité; une espèce de somnolence remplaçait le sommeil : en un mot, le mouvement et l'intelligence le dominaient, quoique ses pulsations fussent très-faibles et que leur nombre eût diminué.

Si, au contraire, ce régime était remplacé par un peu de nourriture avec de bon vin, le calme revenait comme par enchantement, la sensibilité et le sentiment prenaient alors le dessus; et si l'expérimentateur repassait les pensées qu'il avait écrites sous l'influence du café, il était étonné de leur trouver un caractère aussi particulier, quoique cependant elles lui parussent toutes naturelles lorsqu'il les avait écrites dans ce premier cas.

M. Rambosson a également étudié sur lui-même, tout en conservant son sang-froid, l'influence spéciale du *vin*. Pour cela, il s'astreignit pendant plusieurs jours à ne prendre d'autre nourriture que du pain et du vin, faisant ainsi dominer le vin dans son alimentation, ce qui est assez facile en commençant les expériences lorsque l'estomac est vide. L'effet se produisit aussi immédiatement; mais les phénomènes s'exagèrent, l'esprit s'obscurcit au point d'être embarrassé pour les moindres choses; on ne peut saisir les rapports les plus simples; on craint de froisser les autres sans s'en apercevoir : c'est tout le contraire de ce qui se passe sous l'influence spéciale du café. Cependant, si dans cette disposition l'on est sous l'influence de quelque mauvais sentiment, on le sent avec intensité, on est porté à le manifester sans transition. L'influence du vin continuant, on devient lourd, somnolent, porté au repos; l'intelligence cesse d'agir; l'on n'est plus que sensibilité et mouvement.

Il y aurait donc non-seulement influence sur les nerfs locomoteurs et sur les nerfs de la sensibilité, sur l'intelligence et sur les sentiments, mais aussi transformation des forces physiques et des forces morales, sous l'influence des aliments.

C'est après avoir fait toutes ces expériences que l'auteur a énoncé les lois que nous avons exposées en commençant. Il est facile de prévoir les conséquences de ces lois en physiologie, en hygiène, en pathologie, en thérapeutique, en psychologie, etc.

On peut citer des faits qui semblent contredire les observations précédentes, mais qui au fond les confirment,

si l'on a soin de tenir compte de toutes les circonstances et des dispositions particulières dans lesquelles on peut se trouver, dans le cas où elles pourraient modifier les phénomènes que l'on remarque lorsqu'on étudie spécialement un aliment.

Ce sont principalement les actions si différentes de ces deux aliments, le vin et le café, qui ont conduit l'observateur à constater qu'il y a des aliments qui agissent spécialement sur les nerfs du mouvement et sur l'intelligence, et d'autres sur les nerfs de la sensibilité et sur les sentiments. En variant les expériences sur les aliments de toute nature, on reconnaît que ces lois sont les mêmes.

Ces observations portent en elles un intérêt particulier. Il est à désirer qu'elles soient répétées par différents expérimentateurs et dans d'autres conditions : elles éclairent sous un nouvel aspect le problème encore mystérieux de l'action du physique sur le moral de l'homme. Leur enseignement est plus général encore, attendu que le régime alimentaire des populations joue un grand rôle dans leur tempérament et dans leurs aptitudes. Nous savons, pour l'avoir observé, que la plupart des familles anglaises et irlandaises boivent peu de vin; un grand nombre n'en ont jamais vu la couleur et trouvent cette boisson très-mauvaise lorsqu'elles en boivent pour la première fois. L'Allemagne fait une grande consommation de bière. Le cidre règne en Normandie. Le vin de Bourgogne est plus léger; les vins du Midi sont plus lourds. On pourrait facilement dresser une carte teintée du caractère des différentes provinces selon la boisson habituelle des individus qui les composent. Les observations faites sur leur propre organisme par des observateurs consciencieux et dévoués, sont donc d'un intérêt général et d'une véritable application sociale.

— Qui frappe à tous les arbres n'en fait tomber aucun.

— Mieux vaut petit feu qui chauffe que grand feu qui brûle.

— Mieux vaut tenir le diable dehors que d'être obligé de le mettre à la porte.

— Qui ne veut se donner aucun mal ne mérite aucun bien.

— Il faut qu'un homme ait bien peu de nouvelles à dire pour raconter que son père a été pendu.

Proverbes écossais (1).

UN POETE OUVRIER,

ALEXANDRE SMITH.

A toutes les époques on a vu sortir du peuple, de cette multitude qui travaille, qui souffre, qui lutte, trop souvent oubliée par ceux que la position, la richesse ou l'instruction ont mis au-dessus d'elle, des gens inspirés qui ont révélé des aptitudes remarquables pour l'art ou pour la science. Par malheur, le plus souvent le défaut d'éducation première ne leur a permis qu'imparfaitement de manifester leurs idées, et on n'a eu que des lueurs passagères là où il y avait la source d'une clarté durable. Dans les lettres surtout, qui semblent au premier abord présenter moins de barrières à franchir, et où cependant, au fond, il est le plus difficile de combler le vide des années d'enfance, on a peu d'exemples de gens ayant tout à fait vécu dans le peuple, n'ayant pas eu tout d'abord des facilités spéciales d'instruction, et de là s'étant élevés vers les hauteurs. La science, les arts, la guerre, la politique, ont un certain nombre de parvenus de ce genre; les lettres n'en comptent que rarement.

(1) *Quelque six mille proverbes*, par le P. Ch. Cahier.

C'est cependant un poëte formé dans ces conditions difficiles qui est un des favoris actuels de l'Angleterre. Sans avoir la popularité prédominante d'Alfred Tennyson, il est arrivé à jouir d'une haute estime parmi ses compatriotes; et il est fils d'ouvriers, et il a commencé par travailler ses dix heures par jour dans une manufacture de Glascow. Mais du moment où il a manifesté un talent, justice lui a été rendue comme il eût été difficile de le faire dans bien des pays. Grâce à cette absence de classement par carrière, qui ne jette pas les hommes dès le début dans l'irrévocable, qui ne stérilise pas pour la vie les mérites fourvoyés, Alexandre Smith, une fois son talent remarqué, a pu être appelé à remplir à l'Université de Glascow des fonctions en rapport avec ses aptitudes. Quand il était ouvrier, Alexandre Smith avait donné un volume de poésies tout de fantaisie et d'imagination; condamné à un travail trop prosaïque, trop réel, il avait cherché autant que possible, quand le rêve lui ouvrait sa cage, à s'envoler au loin, à oublier qu'il y avait une terre et des ateliers remplis de machines et de fumée. Devenu libre, ayant des loisirs suffisants, ne trouvant plus sa pensée entravée par des obstacles brutaux, il s'est souvenu, au contraire, des impressions que lui avait causées sa vie d'ouvrier; loin de renier le temps obscur et vulgaire de son enfance, loin de rougir du travail auquel ses mains avaient d'abord été condamnées, il a trouvé là dedans un sujet d'orgueil comme homme, et de poésie comme écrivain. De là son livre de vers le plus remarquable, *les Poëmes de la ville*.

Au début d'*Horton*, le premier de ces petits poëmes, le poëte se suppose couché dans son lit; il entend les cris, les chants, les alarmes nocturnes de la rue; puis il réfléchit sur lui-même, sur ceux qu'il a connus,

> Non pas des messieurs vêtus de noir, graves, froids et égoïstes, mais des ouvriers aux mains solides, aux vestes saintement usées par le travail, ardents dans leurs vices comme dans leurs qualités.

Les caractères qu'il évoque, qu'il met en scène, sont analysés d'une manière remarquable, celui d'Horton surtout. On comprend à la lecture de cette pièce, tableau d'ouvriers fait par quelqu'un qui fut ouvrier, le peu de distance qui sépare les hommes, et combien ceux que la fortune a relégués au bas de sa roue sont encore capables de sentir la poésie, d'avoir les grandes pensées humaines, et par conséquent de souffrir moralement. Il en est peut-être que ces pages irriteront contre les différences sociales; ceux-là auront tort. Quelle que soit la cause de l'inégalité, elle existe dans la nature, elle existe dans l'esprit, elle existe dans le corps; elle ne tient pas à la société, mais à l'essence même de toutes choses; il faut l'accepter sans révolte, comme tout ce qui vient de Dieu. Une impression meilleure qui pourrait résulter des peintures d'*Horton*, ce serait le désir de voir s'aplanir, pour ceux qui sont en bas, la difficulté qu'ils éprouvent nécessairement à manifester leurs talents; de voir entrer dans l'âme de ceux qui sont en haut la conviction de la solidarité humaine, de manière que les uns vivent avec moins d'envie, les autres avec moins d'orgueil.

Glasgow est une ode au charme particulier, un peu maladif, un peu morose, des grandes villes. Le poëte commence par évoquer les douceurs de la nature champêtre; puis il entrecoupe ce tableau par des phrases qui sont, pour les rêves de feuillage et de mousse, ce qu'est le plomb du chasseur pour l'alouette.

> Chante, poëte! c'est un monde joyeux. La fumée de cette chaumière est roulée et frisée à plaisir; chaque mousse, chaque pousse de terre a le bonheur. — Devant moi court un chemin de travail, avec ma fosse creusée en travers. — Chante les ondées traînantes, chante les plaines où court la brise. — Moi, je connais les cœurs tragiques des cités.

Cité, je suis ton vrai fils. Jamais je n'ai demeuré où brillent les grandes aurores autour des bergeries bêlantes; jamais je n'ai rôdé au bord des petits ruisseaux, et jamais sur mon enfance ne pesa le silence des vallées. Au lieu de rivages que l'océan vient battre, j'entends le flux et le reflux des rues.

Le noir travail engloutit ses vagues pesantes dans leurs caves aux plaintes secrètes; avec la lumière du matin, de nouveau cette mer se répandra, rendant un bruit profond, accablé d'affliction, puis de nouveau s'évanouira dans la nuit. Vague je suis dans cette mer d'affliction qui nuit et jour flue et reflue.

J'habitais dans une ruelle obscure que jamais n'égayait un rayon de soleil. Là cependant mon cœur s'agitait, mon sang même dansait et tressaillait, quand sur l'étroit jardin de ma croisée le printemps brillait comme un oiseau. Pauvres fleurs! je les regardais languir des semaines, avec des feuilles aussi pâles que des joues humaines.

Oh! qu'elle est belle, la lande légèrement mouillée sur laquelle une pluie viante a couru! Qu'ils sont beaux, les bourgeons d'avril, beaux les bois des jours d'été, lorsqu'une brume à la couleur bleu-hyacinthe songe autour des racines! — Toi, ô cité, c'est une autre beauté, triste et morne, que je distingue en toi.

Que tu lances tes ruisseaux fougueux de métal aveuglant, que tu frappes sur un millier d'enclumes, que tu mugisses en bas aux barrières du port, que tu étouffes dans les fumeux couchers de soleil, que tu luises dans les nuits pluvieuses, qu'avec tes rues et tes places tu te reposes vide sous les étoiles, depuis la terrasse orgueilleuse jusqu'à l'allée misérable, je te connais comme le visage de ma mère.

Et la description continue saisissante; le poëte n'oublie rien : ni le train qui arrive en sifflant à travers la campagne, apercevant de loin la couronne de lumière de la ville, ni l'eau qui coule noire à travers les bateaux enchevêtrant leurs mâts, ni, dans le silence de la nuit, le son tranquille et menaçant des heures. Après toutes ces strophes, qui sont plutôt d'un peintre que d'un penseur, arrive une noble conclusion. L'imagination voulait d'abord avoir le champ complétement libre; mais au dernier moment le cœur a réclamé pour faire preuve d'existence.

Pourquoi me séparerais-je de toi? Mes parentés, mes alliances, tu les as. Tu as mon enfance, ma jeunesse et ma virilité courageuse. Tu as dans ton centre bruyant cette tombe dont je me souviens. Une sainteté de tendresse et de mort habite dans ton bruit et dans ton souffle fumeux.

La pièce intitulée *A Boy's Poem*, la plus longue et la plus remarquable du livre, se compose d'une suite de tableaux où le poëte retrace sa première enfance à l'école, les débuts de sa vie d'atelier, ses premiers rêves déçus, enfin la mort de sa mère. C'est plutôt un panorama qu'une composition régulière. Mais les transitions sont naturelles, et on se laisse aller aux divers sentiments qui se succèdent dans le poëme avec le même charme qu'on s'abandonne au fil de l'eau.

Dans un chapitre, il décrit une de ces excursions, de ces voyages de plaisir, comme les inventions modernes de transport permettent d'en organiser à bon marché pour les foules. On le voit s'embarquer sur le steamer, descendre le fleuve, arriver à la mer. Le paysage qui fuit, les grandes vagues qui tantôt chantent, tantôt hurlent, tout cela est peint de main de maître. Il y a de la surprise, de l'élan dans les vers, comme il dut y en avoir dans l'âme de l'enfant. Les souvenirs d'école sont également pleins d'intérêt, quoique un peu sombres; les souffrances qu'il raconte avoir *éprouvées* avec d'autres, plus querelleurs et plus forts, sont certainement peu de chose, et pourtant on sent que sur l'instant la blessure de l'enfant dut être aussi réelle que celles dont saigne parfois le cœur des hommes.

Le temps d'école s'en va; vient un moment plus grave, celui où il faut vivre, prendre un métier.

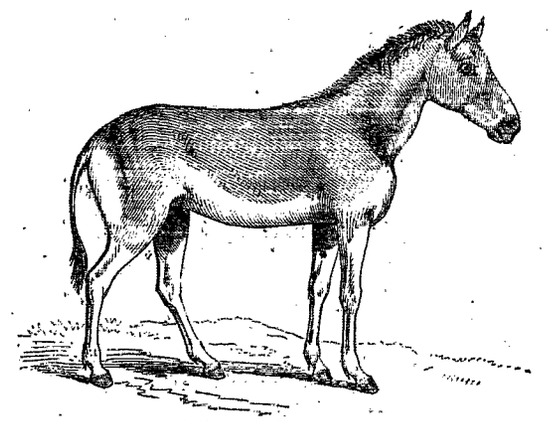
L'été avait été froid, la moisson humide, et le blé moissonné pourrissait dans les champs. Des hommes aussi prospères, le matin, que l'Automne barbu, étaient, avant le coucher du soleil, devenus pauvres comme un épouvantail usé, agitant ses haillons déchirés au souffle d'une brise. Chaque mois le grondement d'une grande bataille arrivait sur les ailes du vent, heurtant les auditeurs pâles. La neige tombait. On dit que l'essoufflé et désespéré habitant des forêts, poursuivi par un ours maigre et affamé, laisse tomber un à un ses vêtements dans sa fuite pour arrêter le monstre. Dans ces mois sombres, ma pauvre mère, poursuivie par la pauvreté, donnait un à un ses trésors, précieuses choses sanctifiées par l'amour et la mort. Mais en vain nous essayions de fuir, la terreur s'acharnait à nos trousses. Enfin, un matin d'été je fus conduit au milieu d'un carré d'atelier et laissé parmi des figures sans pitié comme des roues de machines... Je puis maintenant regarder avec des yeux plus calmes et un plaisir mélancolique ces années éloignées.

Cette dernière phrase précise la situation d'esprit d'Alexandre Smith quand il écrivit *A Boy's Poem* et les autres pièces de ce volume. Il y a partout des ténèbres, des larmes, de la souffrance; mais à travers ces ténèbres perce un rayon de soleil, à travers ces larmes un sourire, à travers cette souffrance une satisfaction, celle de l'homme qui a triomphé des obstacles en accomplissant son devoir, en écoutant le plus noble appel de l'âme.

Le grand mérite d'Alexandre Smith n'est pas dans la forme, qui est inégale, quoique parfois on rencontre en lui des expressions pleines d'énergie et de pittoresque; il n'est pas non plus dans la composition, qui souvent laisse à désirer comme unité; mais ce qui charme dans tout le livre, c'est la sincérité des sentiments et l'élévation des idées, deux choses qui ne suffisent pas à faire des artistes du premier ordre, mais qui rendent un poëte sûrement sympathique.

L'HÉMIPPE.

C'est dans la grande famille des solipèdes, avec le zèbre, l'hémione, l'âne, le cheval, le couagga, qu'il faut placer l'espèce nouvelle de ruminant qu'on nomme *hémippe*. Plus près du cheval et plus loin de l'âne que l'hémione, l'hémippe est coloré d'une teinte café-au-lait plus foncée; sa



Hémippe.

tête est plus petite et ses oreilles plus courtes. Les hémippes sont originaires du grand désert de Syrie, entre Bagdad et Palmyre; même dans ces régions ils sont fort rares, et les Égyptiens les considèrent comme des animaux de grand prix.

Ainsi que les hémiones, ils supportent les froids les plus rigoureux sans en souffrir, et, au Muséum, il n'est nul besoin de les chauffer l'hiver; leurs mœurs sont aussi semblables à celles des hémiones : même nourriture, même fougue; mais leurs formes encore plus gracieuses les destinent à devenir de vraies montures de luxe.

ERRATUM.

Le château de Creully, représenté page 121, avait été acquis, pendant la révolution, par M. Louis-Philippe Dumont (du Calvados), député à la Convention nationale. C'est par erreur que nous avons écrit Dupont.

Typographie de J Best rue Saint-Jean-Saint-Germain, 15.

DANGEAU.



Musée du palais de Versailles. — Dangeau, peint par H. Rigaud, gravé par P. Drevet. — Dessin de Pauquet.

« Un Pamphile veut être grand; il croit l'être, il ne l'est pas; il est d'après un grand. » Dans ce passage des *Caractères* de la Bruyère (chapitre *Des Grands*), on a voulu reconnaître le marquis de Dangeau, et il semblerait, au premier abord, que le portrait de ce personnage, peint par Hyacinthe Rigaud, justifie cette application. En effet, a dit un biographe de Dangeau, on croirait, à l'aspect de ce portrait, « voir Louis XIV lui-même. C'est son calme, c'est sa bienveillance; mêmes plis, même coupe de visage, même teint, même tout. L'affinité extérieure du courtisan et de son maître avait peut-être contribué à la longue et facile faveur du premier. Et puis, sous tous les règnes, les têtes se façonnent, on ne sait comment, suivant le type du souverain; certains intimes finissent par lui ressembler à s'y méprendre. » L'analogie du costume et des accessoires ajoute encore, il faut bien le dire, à ces ressemblances des contemporains entre eux.

Dans le portrait d'Hyacinthe Rigaud, Dangeau est vêtu d'un costume de cérémonie qui rappelle celui de l'ordre du Saint-Esprit, sous lequel le même peintre a fréquemment représenté Louis XIV. Le costume porté par Dangeau est celui de grand maître de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare; le manteau de cet ordre était de velours amarante, doublé de satin vert, en-

richi d'une broderie d'or composée des divers attributs de ces deux ordres, c'est-à-dire de doubles MM et de doubles LL entrelacés avec des SS, de fleurs de lis, de croix de chevalier, et de trophées d'armes tant de terre que de mer. Ce manteau recouvrait une soubreveste de moire d'argent sur laquelle était une grande croix, partie d'amarante et de vert. La coiffure se composait d'une toque à l'antique de velours amarante, avec une aigrette de plumes de héron fixée par une agrafe en diamants. Si, comme l'a fait Rigaud, on ajoute à ce costume le cordon de l'ordre du Saint-Esprit dont Dangeau était chevalier, et une perruque brune tombant, ainsi que celle du roi, en ondulations abondantes sur les épaules, la ressemblance entre « le courtisan et son maître » s'expliquera tout naturellement.

L'ordre de Saint-Lazare remontait à une ancienne association de chevaliers hospitaliers établie ou continuée à Jérusalem lors des croisades, puis transférée en France par les rois Louis VII et saint Louis. En 1607, Henri IV avait réuni à cet ordre celui de Notre-Dame du Mont-Carmel qu'il venait de fonder, et avait nommé le marquis de Nérestang grand maître de ces deux ordres réunis. Sous Louis XIV, Louvois avait succédé à Nérestang, et après la mort de son ministre de la guerre, le roi avait donné à Dangeau la grande maîtrise vacante. Un autre tableau, conservé également au Musée de Versailles, représente la cérémonie de la prestation de serment faite entre les mains du roi, dans la chapelle de Versailles, par le marquis de Dangeau, le 18 décembre 1695, pour sa prise de possession de la grande maîtrise; ce tableau, peint par Antoine Pezey, a été gravé par Sébastien Leclerc. Il en est de même du portrait de Dangeau par Rigaud : la planche, exécutée d'après ce portrait, est un des chefs-d'œuvre de Pierre Drevet.

Lorsque Dangeau fut revêtu de la dignité de grand maître, il songea aussitôt à accroître l'importance et l'utilité de son ordre. Fontenelle, Duclos, d'Alembert, Saint-Simon lui-même, qui a souvent maltraité Dangeau dans ses *Mémoires*, s'accordent pour dire qu'il contribua à la fondation de plus de vingt-cinq commanderies nouvelles; que lui-même faisait un très-noble usage de sa commanderie magistrale, dont il employait les revenus à faire élever gratuitement, dans une grande maison de la rue de Charonne, vingt jeunes gentilshommes pauvres, que l'on appelait les élèves de Saint-Lazare, et qu'il fit admettre en outre dans cet établissement d'autres jeunes gens qui, « sans être distingués par la naissance, annonçaient des talents dignes d'être cultivés. » Duclos fut au nombre de ces élèves surnuméraires; il avait reçu la première éducation dans cette excellente école, et, ajoute d'Alembert dans son *Éloge* de l'abbé de Dangeau, frère du marquis, « il en parlait souvent avec la plus vive reconnaissance. » Le marquis et l'abbé de Dangeau, écrivait Duclos, « étaient vraiment des gens de lettres. » A la mort de Dangeau, en 1720, les soins donnés à l'ordre de Saint-Lazare par le marquis et par l'abbé son frère en avaient tellement rehaussé l'éclat que, pendant les années qui suivirent et jusqu'à la suppression de cet ordre, comprise plus tard dans l'abolition de tous les ordres militaires et religieux, la grande maîtrise de Saint-Lazare ne fut plus donnée qu'à des princes du sang. Le duc d'Orléans, fils du régent, le duc de Berri et le comte de Provence (depuis rois sous les noms de Louis XVI et de Louis XVIII), en furent les derniers chefs.

C'est en parlant de leur collègue à l'Académie française ou à l'Académie des sciences, que Fontenelle, Duclos et d'Alembert ont eu l'occasion de citer le nom de Dangeau dans les termes les plus honorables. Saint-Simon a jugé avec plus de sévérité le courtisan, et Voltaire a été plus dur encore pour l'auteur du *Journal* que Dangeau avait écrit de 1684 à 1720, et qui n'a été complétement publié que de nos jours. La première partie de la longue carrière de Dangeau, à qui Boileau n'a pas dédaigné de dédier une de ses Satires, avait cependant été signalée par des services réels et de nature à justifier la haute position à laquelle il s'était élevé. Né en 1638, dans la province du Bas-Perche, Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau, était par sa mère arrière-petit-fils du célèbre secrétaire d'État de Henri IV, du Plessis-Mornay. Comme tout enfant de noble maison, avant de prendre le parti des armes, il était venu à Paris suivre les cours de l'académie, c'est-à-dire apprendre l'équitation et les autres exercices du corps; puis, vers l'âge de vingt ans, il avait, en qualité de capitaine de cavalerie, fait la campagne de Flandre sous Turenne. Après la paix des Pyrénées, Dangeau prit du service dans les armées de l'Espagne alors en guerre contre le Portugal, et, de retour en France, fut nommé colonel-lieutenant du régiment du roi; Louis XIV venait de créer, en 1663, ce régiment dont le roi était le colonel titulaire et qui était l'école militaire de ce temps. C'est Dangeau qui organisa dans ce régiment les premières compagnies de grenadiers de l'armée française; il avait obtenu à la même époque le gouvernement de la province de Touraine. En 1667, Dangeau prit part au fameux siége de Lille, fut nommé ensuite aide de camp du roi, et accompagna en cette qualité Louis XIV dans toutes ses campagnes; ce fut même lui qui fut chargé de négocier la capitulation de la ville de Dôle en 1674. A ses services militaires se joignirent des missions diplomatiques en Suède, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, et il sut se tirer avec habileté de ces diverses ambassades. Sa nomination comme chevalier d'honneur auprès de la Dauphine de Bavière, belle-fille de Louis XIV, acheva de le fixer à la cour, et c'est peu de temps après qu'il commença à écrire un *Journal*, non destiné à la publicité, mais qui lui servait à communiquer des nouvelles à la *Gazette* et au *Mercure*, seuls journaux de cette époque, et surtout pour en envoyer des extraits à ses amis ou collègues que les devoirs de leurs charges retenaient dans les provinces ou dans les pays étrangers. Les informations de Dangeau, toujours très-exactes, font aujourd'hui de ce journal un document précieux pour l'histoire de son temps.

Les titres littéraires qui firent admettre, en 1668, le marquis de Dangeau à l'Académie française, consistaient dans des poésies de cour, comme il en circulait beaucoup à cette époque, et qui étaient rarement livrées à l'impression. « Une tête naturellement algébrique et pleine de l'art des combinaisons », suivant l'expression de Fontenelle, dut désigner Dangeau au choix de l'Académie des sciences, lorsque, en 1704, elle eut à nommer un membre honoraire en remplacement d'un célèbre mathématicien, le marquis de l'Hôpital. Les souvenirs laissés par Dangeau dans ces deux corps savants lui maintiendront dans le passé une place modeste, mais dégagée du ridicule auquel les moqueries de Voltaire et de Saint-Simon ont voué le nom de Dangeau. On lit dans les registres de l'Académie française, à la date du 12 septembre 1720 : « L'Académie a été très-affligée d'apprendre la mort de M. le marquis de Dangeau, qui lui faisoit un honneur infini par les talents de l'esprit et par les qualités du cœur. Il étoit un modèle de bonté et de politesse, et, dans les exercices académiques, il faisoit paroître beaucoup de goût et un sentiment très-fin pour ce qui étoit beau, en proposant toujours son sentiment avec une modestie qui le faisoit encore plus aimer et estimer. » Le 23 mai 1721, Fontenelle, lisant à l'Académie des sciences l'éloge de Dangeau, por-

tait sur lui ce jugement, qui devrait faire oublier, fussent-ils vrais, tous les ridicules que l'on a attribués à ce courtisan : « M. de Dangeau avoit été en liaison particulière avec les plus grands hommes de son temps, le grand Condé, M. de Turenne et les autres héros de toute espèce que ce siècle a produits. Il connoissoit le prix, si souvent ignoré ou négligé, d'une réputation nette et entière, et il apportoit à se la conserver tout le soin qu'elle mérite. Ce n'est pas là une légère attention, ni qui coûte peu, surtout à la cour, où l'on ne croit guère à la probité et à la vertu... Ses discours, ses manières, tout se sentoit en lui d'une politesse qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde que d'un homme né officieux et bienfaisant. »

Modestie, bonté, politesse, probité, bienfaisance, telles sont les qualités qu'il était nécessaire de rappeler en présence d'un portrait d'apparat qui les laisse un peu trop dans l'ombre.

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Suite. — Voy. p. 29, 47, 70, 150, 187.

Nous avons laissé au salon, en compagnie de la *dame fermière* et de sa famille, la *dame bourgeoise* que nous avons amenée de Paris avec ses filles. Donnons-leur le temps de faire connaissance, et pendant que notre ami fait un bout de toilette, exposons aux lecteurs l'embarras qui nous entrave depuis le commencement de notre visite au fermier de la ferme de C...

Nous ne savons comment présenter sous un titre convenable ce cultivateur d'un mérite si distingué.

Il manque à notre langue française un mot pour exprimer la situation, dans le monde, d'un homme bien élevé, ayant droit à la qualification (critiquable, mais reçue) d'*homme comme il faut*, et qui gagne sa vie comme *fermier!* fermier purement et simplement!

Voici cependant un agriculteur qui a fait ses études dans une université allemande; qui a su se distinguer par ses travaux et par sa bonne tenue dans une ville puritaine, fort collet monté, mais pleine d'honorables savants, de littérateurs délicats, de philosophes sérieux, parmi lesquels il compte beaucoup d'amis. Il est très-considéré dans son département, et fait partie de toutes les commissions créées par le préfet et par la Société d'agriculture. Certes, c'est plus qu'il n'en faudrait pour qu'en Angleterre on le qualifiât de *gentleman farmer*, et l'on saurait à qui l'on parle; mais en France on ne peut que vous dire, cher lecteur : Je vous présente M. ***, *fermier* en Bresse, ou en Brenne, ou en Brie!

Il est difficile de désigner autrement, par sa fonction, celui qui vit sur une terre dont il n'est pas le propriétaire, avec les produits qu'il en retire après avoir prélevé le prix du fermage.

Or, ce titre de *fermier* conserve encore, malgré qu'on en ait, une teinte d'infériorité sociale vis-à-vis du propriétaire de la ferme, celui-ci fût-il un lourdaud vain et sot.

Cela tient-il à la nature des baux que le propriétaire impose à ses fermiers, et qui sont généralement bourrés de clauses restrictives, défiantes et fort désobligeantes, tant pour la dignité que pour le savoir du preneur? — Faudrait-il en rechercher seulement la cause dans l'état ordinaire d'ignorance, de routine et d'encroûtement grossier qui a signalé pendant si longtemps les gens de la campagne?

Ces circonstances y ont certainement contribué; mais il me semble qu'on peut justement en faire remonter la première cause aux souvenirs encore récents de la tradition féodale. L'empreinte de la glèbe et du servage n'est pas entièrement effacée ni dans les conditions qui tiennent à la possession du sol, ni dans les relations entre l'homme qui jouit de cette possession et celui qui rend par son travail la jouissance fructueuse.

L'héritage de la féodalité se retrouve naturellement dans le langage.

Aussi on dit : les *ouvriers* de la fabrique, les *ouvriers* de la manufacture, les *ouvriers* de l'usine; tandis que les travailleurs de l'agriculture se laissent encore nommer et se nomment eux-mêmes les *domestiques* de la ferme. Ce qu'on appelle un *contre-maître* dans l'industrie devient un *premier valet* de ferme, tout au plus un *maître valet*.

Les ouvriers de l'industrie donnent au chef de l'établissement le nom de *patron*, qui rappelle la protection bienveillante du père, ou celui de *directeur*, qui réveille l'idée d'intelligence; mais les ouvriers de l'agriculture disent encore *notre maître* en parlant du propriétaire de la ferme. Non-seulement les simples manouvriers, mais les métayers et la plupart des fermiers, emploient ce terme qui sent tant soit peu le bâton et le servage.

L'affranchissement de l'industrie et du commerce remonte assez haut dans notre histoire; tandis que l'affranchissement du cultivateur est trop récent pour que les liens dont il était chargé ne s'aperçoivent point flottant autour de lui. Tel on voit le Spartacus de Foyatier, libre et armé, presser sur sa poitrine les fers qu'il a brisés, et qui témoignent à la fois de sa liberté conquise et de son esclavage détruit.

Ce qui a le plus contribué à placer au rang qui leur appartient les industriels, chefs ou directeurs d'usines, de fabriques ou de manufactures, ce sont les connaissances d'un ordre élevé qu'ils ont été forcés d'acquérir : mathématique, mécanique, chimie, physique et autres sciences, devenues indispensables à quiconque prétend faire de l'industrie. C'est donc aux cultivateurs eux-mêmes qu'il appartient de seconder l'esprit libéral de l'époque en acquérant les connaissances qui leur manquent, et surtout l'éducation professionnelle, l'éducation agricole, qui les arrachera au cloaque de leur routine entêtée. Leur influence dans le monde et la considération qu'ils désirent prendront leurs premières racines dans le degré d'instruction et d'éducation vers lequel ils sauront s'élever.

Il a paru utile à notre but général de consacrer cet article à une plainte contre l'insuffisance de la langue française pour rendre l'équivalent de l'expression de *gentleman farmer*.

Une femme, en se mariant, tient grand compte de la qualification dont son mari est revêtu; or, l'acception ordinaire de celle de *fermier* n'est pas encore de nature à satisfaire ce sentiment bien naturel. Le temps seul pourra combler cette lacune, car les mots qui *nomment*, et surtout les mots qui *nomment* dans un nouvel ordre d'idées, ne se font guère par convention ou par décret; ils naissent et s'imposent, comme dirait Joseph de-Maistre.

Parmi les titres qui se présentent, celui d'*agriculteur* est peut-être destiné à revêtir l'acception désirable. Nous l'avons déjà remarqué en Franche-Comté sur la carte d'un officier supérieur, ainsi conçue :

M. Def..., commandant d'artillerie en retraite,
AGRICULTEUR.

C'est un bon exemple, donné d'ailleurs par un homme qui dirigeait avec de brillants succès deux grandes exploitations agricoles.

Mais ce monologue est un peu long. Aussi bien je m'entends appeler à grands cris.

— Arrivez; mais arrivez donc à mon aide! Où m'avez-vous conduite? Voilà que toutes mes filles veulent rester ici et apprendre la vie agricole; et elles me déclarent qu'elles ne prendront pas d'autres maris que des agriculteurs! Madame de *** (*la fermière*) les a ensorcelées.

— Oh! je la reconnais bien là! Elle a ce rare défaut d'être enthousiaste de son état et de son mari! Elle croit qu'on en trouve ainsi par douzaines de ces époux modèles, réunissant la bonté et la douceur au savoir et à l'énergie! Mais je vais la forcer à convenir que tout n'est pas roses en agriculture, et que ce qui paraît le plus simple exige souvent d'énormes efforts... Avez-vous fait connaître à mes Parisiennes l'organisation de la main-d'œuvre dans la ferme?

— Non.

— Eh bien, racontez donc cette histoire d'angoisses.

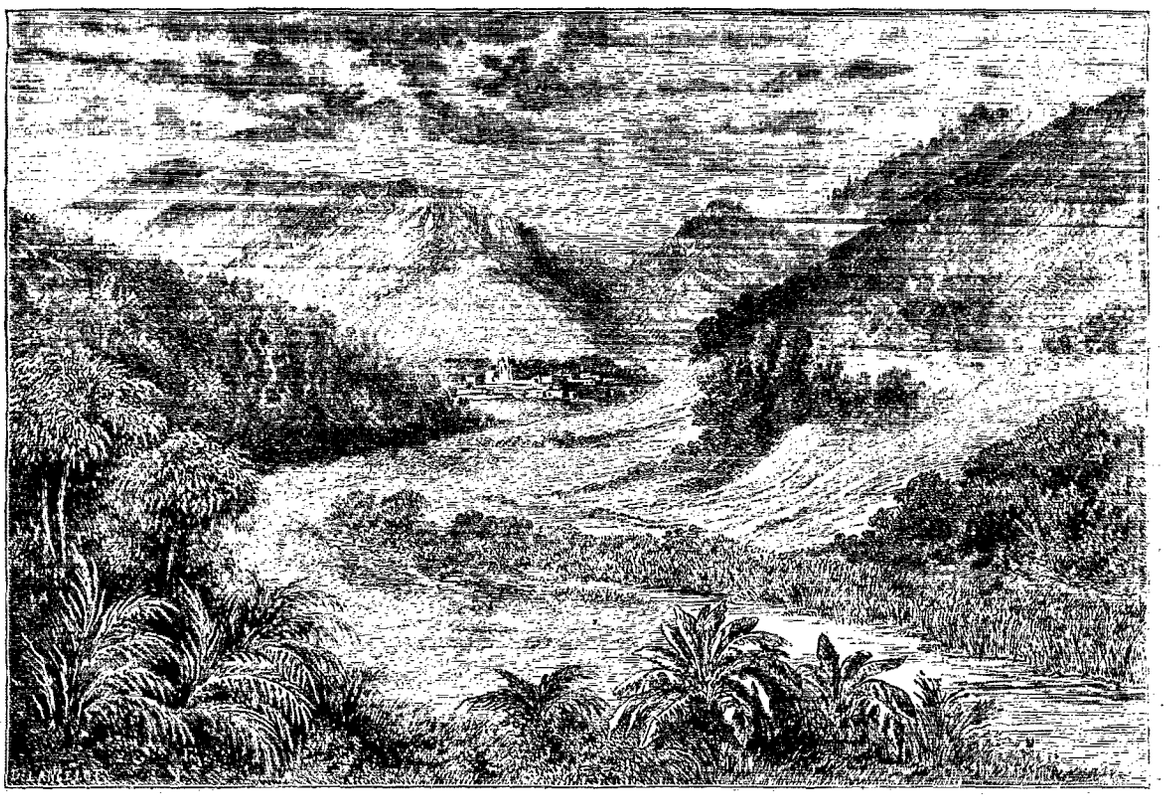
— Certes, je le ferai puisqu'il vous plaît, mais après le dessert. Commençons par aller dîner. C'est aujourd'hui jeudi, jour où tous les cultivateurs du pays sont autorisés à venir se familiariser avec les nouveaux instruments de culture. Mon mari se fait un plaisir et un honneur de se tenir toute la journée à leur disposition; il est debout et aux champs depuis quatre heures du matin; il a bien gagné sa soupe aux choux et quelque chose en plus. Venez, Mesdemoiselles, et nous trouverons encore, à table, moyen de continuer notre entretien d'agriculture en causant de la *cuisine*. C'est une grande affaire pour la fermière d'avoir à nourrir confortablement, et *surtout économiquement*, tous les habitants de la ferme!

La suite à une prochaine livraison.

AMÉRIQUE CENTRALE.

RÉPUBLIQUE DE GUATÉMALA.

« La rivière du Polochie, nous écrit M. F. Bocourt, auteur des dessins que nous reproduisons (1), prend sa source dans le département de la Vera-Paz, situé au nord de la capitale de la république de Guatemala; son cours,



La vallée du Polochie, département de la Vera-Paz, république de Guatemala (Amérique centrale). — Dessin de Lancelot, d'après Bocourt.

ainsi que la vallée qui porte son nom, se dirige de l'ouest à l'est, entre le 15e et 16e degré de latitude. La première des deux gravures représente une vue de la vallée et San-Miguel-Tucuru, village indien. On se trouve là déjà en Terre chaude, et peut-être à une élévation de 600 mètres au-dessus de la mer.

» Le Polochie, à cet endroit, n'est pas navigable; ses eaux peu profondes roulent avec fracas sur des pierres énormes. Des cascades et des torrents descendent du versant des montagnes et viennent grossir cette petite rivière dont on peut déjà pressentir l'accroissement rapide. Nous suivîmes son cours pendant une trentaine de lieues, tour à tour sur l'une ou l'autre rive, et nous arrivâmes à Teleman, après avoir traversé la belle forêt de ce nom. Nous étions alors véritablement en pleine Terre chaude et entourés de la belle et luxuriante végétation des tropiques.

» A Teleman, le Polochie est déjà navigable; mais nous préférâmes nous rendre à Pansos, où nous étions sûrs de trouver des bateaux. La distance de ces deux pays est d'une demi-journée de marche à travers la forêt.

» A Pansos, le Polochie est devenu un beau fleuve, grossi du Rio de Cajabon et de plusieurs autres petits affluents. Il est devenu peu à peu profond et navigable, et son parcours est d'environ 400 kilomètres jusqu'à la lagune d'Isabal.

» Ce lac d'eau douce a son plus grand diamètre de l'ouest au nord-est, de la ville d'Isabal à Balize et *vice versâ*. Un service de goëlettes y est organisé. Au nord-est du lac apparaît, non plus le Polochie, mais le rio Dulce, rivière d'une beauté enchanteresse. Sa végétation est admi-

(1) M. F. Bocourt est attaché au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

rable, et son lit, coupé à pic dans la montagne, resplendit des plus beaux effets de lumière.

» Le rio Dulce se jette dans le golfe Amatique, qui est une partie de la baie de Honduras. Levingston se trouve sur la rive gauche, à l'embouchure du fleuve. La population de cette localité est noire, et sa principale industrie est la pêche.

» A Teleman, la population est assez nombreuse; elle est composée de Ladinos (métis d'Indiens et de blancs de race espagnole) et de mulâtres où la race nègre entre pour une partie.

» Pansos est situé sur la rive gauche du Polochie; c'est un village moderne, formé primitivement par une colonie de coupeurs de bois d'acajou. La population s'y est accrue; elle est composée de Ladinos, de mulâtres et de nègres. C'est, du reste, un séjour malsain : des marais l'environnent de toutes parts. »

On sait que l'Amérique centrale se compose, depuis 1839, de cinq républiques indépendantes : le Guatemala, San-Salvador, le Honduras, le Nicaragua, le Honduras anglais ou la colonie de Balize. Ces États formaient autrefois ce qu'on appelait la capitainerie générale de Guatemala, qui était une partie de la vice-royauté du Mexique. Lorsque ce dernier pays se fut affranchi tout entier du gouvernement espagnol, la capitainerie se morcela en cinq provinces fédératives (1823); mais l'union dura peu : on se sépara, et depuis les cinq républiques ont donné au monde le mauvais exemple de guerres presque continuelles.

Le pays du Guatemala est, dans sa plus grande étendue, un plateau élevé et montueux. Sa superficie est évaluée à 105 233 kilomètres carrés (1), et sa population à 850 000 ou 900 000 âmes.

La capitale de la république, Guatemala, renferme 40 000 habitants.

L'ancienne ville du même nom, la Antigua Guatemala (2), ou plus communément la Antigua, ancienne capitale de l'Amérique centrale, et aujourd'hui chef-lieu du département de Sacatefiequez, est bâtie au milieu d'une belle



La rivière du Polochie, république de Guatemala (Amérique centrale). — Dessin de Lancelot, d'après Bocourt.

vallée plantée de nopals, au pied des volcans dits *d'Eau et de Feu* et d'Acatenango, dont l'un des cônes est encore en activité. La distance de la Antigua à Guatemala est d'une dizaine de lieues espagnoles (3); son altitude au-dessus du niveau de la mer est d'environ 1 580 mètres. Détruite par un tremblement de terre en 1773, elle commence depuis un petit nombre d'années à sortir de ses ruines, et sa population peut être évaluée à 15 000 habitants blancs, métis ou Indiens. La production de cochenille de la Antigua est chaque année, en moyenne, de 7 000 *surrons* (4), au prix moyen de 100 piastres (5) le surron : c'est donc 700 000 piastres que donne la vallée de la Antigua; on peut juger par là de sa richesse. Indépendamment de cette récolte, on y obtient, sur des feuilles de cactus conservées en magasin, de la cochenille destinée à l'ensemencement des nopals d'Amatitlan, et qui s'y vend de 20 à 30 piastres, quelquefois même 40 piastres l'*arrobe* (6).

Le climat de la Antigua est très-égal et l'un des plus sains du Guatemala.

La fin à une autre livraison.

(1) *Dictionnaire géographique* de Dussieux; 1866.

(2) Renseignements extraits d'une Note sur les États de l'Amérique centrale communiquée à la Société de géographie de Paris par M. de Botmilhau, ancien consul général et chargé d'affaires de France à Guatemala.

(3) La lieue espagnole est égale à 5 573 mètres.

(4) Le surron est un sac recouvert d'un cuir non tanné. Un surron de quinquina, de tabac, de cochenille ou d'indigo pèse 125 à 150 livres espagnoles. Une livre espagnole = 0k.4545.

(5) Une piastre = 5f.25. La piastre se divise en 8 réaux, et le réal en huitièmes de réal.

(6) Une arrobe = 25 livres espagnoles = 11k.25 environ.

UNE TENTATION.

NOUVELLE.

I

C'était au mois de mars 1801. Le jour tombait et l'*Angelus* avait fini de sonner. Les gens de Kerneven revenaient des champs : on se rencontrait sur la route et dans les chemins creux ; on causait quelques instants avant de rentrer chez soi, puis chacun gagnait son logis, où le repas du soir l'attendait.

Cependant les portes des chaumières s'étaient déjà fermées l'une après l'autre. Une seule, celle de Lemoal, restait grande ouverte et laissait voir la gaie et rouge lueur d'une flambée d'ajoncs et de genêts. Une femme, fort occupée auprès d'une *galettoire*, se détournait de temps en temps de ses crêpes, et demandait à un petit garçon de cinq ou six ans, gravement assis sur le seuil, s'il ne voyait pas arriver son père. L'enfant interrogeait la route du regard, écoutait et répondait non. Enfin, la femme, avec un air d'inquiétude, vint elle-même, et, le cou tendu, l'œil fixe, regarda, écouta, ne vit rien, n'entendit rien, et se dit à plusieurs reprises : « Qu'est-ce qui peut lui être arrivé? » Elle retournait à ses galettes, quand tout à coup l'enfant s'écria : « Le voilà! » et partit de toute la vitesse de ses petites jambes. Il avait reconnu de loin le bruit que faisait la charrette de son père, et n'aurait pas confondu le trot de son cheval avec celui d'un autre. Quelques instants après la voiture arrivait devant la maison, portant le père et aussi le fils tout triomphant de s'être fait monter dans la charrette, comme il en avait l'habitude chaque fois qu'il allait à sa rencontre.

— Tu reviens bien tard! dit la femme à son mari en prenant l'enfant dans ses bras pour l'aider à descendre.

— Je me suis détourné de la route, répondit Lemoal ; j'avais à causer d'affaires avec Kervan le meunier, qui demeure, tu sais bien, un peu avant dans le pays, de l'autre côté de la colline.

Lorsque le repas fut terminé, pendant que la ménagère remettait les ustensiles en ordre et couchait l'enfant, Lemoal prit une bêche, une pioche et une lanterne, et sortit. Il se dirigea vers le hangar où sa charrette était abritée, et retira de dessous la banquette un panier renfermant un objet entouré de foin. Alors il entra dans son écurie, et, après avoir posé son panier et sa lanterne à terre, se mit à creuser un trou tout près du poteau qui soutenait la porte. Quand le trou eut environ deux ou trois pieds de profondeur, il débarrassa de son enveloppe de foin l'objet qu'il avait apporté : c'était une marmite, avec son couvercle fixé au moyen de terre glaise. Il descendit le vase dans le trou, l'assujettit de tous les côtés avec des pierres, le recouvrit de la terre enlevée en creusant, piétina soigneusement sur le sol pour l'aplanir, regarda à plusieurs reprises si l'on ne voyait rien, et rentra dans la maison aussi tranquillement qu'il en était sorti. Sa femme ne le questionna pas ; elle pensa qu'il avait eu à terminer quelque travail qu'il n'avait pas pu faire dans la journée. D'ailleurs, une Bretonne n'est pas curieuse, et quand bien même elle le serait, elle ne chercherait jamais à se mêler des choses dont son chef de ménage, — comme ils disent, — ne lui aurait pas parlé.

II

Voici ce qui était arrivé. Lemoal revenait de Pontivy, où il allait, les jours de marché, porter du beurre, des œufs, de la volaille, et aussi des légumes suivant la saison. Il approchait de Kerneven, et les grandes masses des rochers qui bordent le Blavet à cet endroit dressaient leurs noires silhouettes dans le ciel encore un peu éclairé par les derniers reflets du soleil couchant. La campagne devenait de plus en plus sombre ; on apercevait çà et là, à travers les champs, quelques rares lumières indiquant la présence d'habitations, et quand une voiture passait sur la route, les chiens aboyaient dans le lointain. Lemoal arrivait à la colline derrière laquelle se trouve Kerneven, quand il s'entendit appeler par une voix qui partait du chemin creux débouchant à cet endroit de la berge. Il s'arrêta, et comme la voix lui parla de nouveau, il la reconnut.

— Tiens! c'est toi, Kervan? dit-il. Par quel hasard es-tu là?

— Je t'attendais, répondit le meunier. As-tu le temps de venir jusqu'à la maison? J'ai un service à te demander.

Lemoal, qui était l'obligeance en personne, fit tourner à droite son cheval, non sans quelque résistance de sa part. L'animal, en effet, ne comprenait rien à ce détour, lorsqu'il sentait déjà son écurie. La voiture s'engagea dans le chemin creux. On entendit bientôt le bruit du ruisseau qui faisait tourner pendant le jour la roue du moulin, et qui s'échappait en ce moment par-dessous la vanne, qu'on avait remontée. Au bout d'un petit quart d'heure les deux Bretons entraient dans la cour du meunier, et Kervan, après avoir installé Lemoal auprès de la grande cheminée, alla chercher deux tasses et un bon pot de cidre pour aider à la conversation.

— Voilà ce qui m'arrive, dit-il. Tu sais que depuis la mort de ma pauvre femme, il y aura tantôt deux ans, mon garçon est à Rennes, chez un frère de sa mère, marchand de toile, qui, n'ayant pas d'enfants, m'a prié de lui donner le mien à élever. « Veuvier » comme je l'étais, obligé de rester souvent loin de chez moi pendant des journées entières, j'ai jugé qu'il valait mieux envoyer l'enfant dans une maison où se trouve une femme ; là au moins il sera soigné, et il en a besoin, le pauvre petit être, qui est si malingre et si chétif! Son oncle et sa tante l'instruiront au commerce, et cette vie-là lui conviendra mieux que la mienne. Il ne sera jamais assez fort pour aller, venir et courir au grand air des champs et des routes, comme son père. En attendant, je travaille pour lui tant que je peux ; car je ne veux pas qu'il soit plus tard obligé de trop devoir à son brave homme d'oncle, et s'il entre dans le négoce à la ville, foi de Kervan, il faut qu'il ait de quoi faire honneur à la famille. J'ai commencé le commerce des grains, et j'ai espoir que les affaires n'iront pas mal. Je ne garde pas d'argent à la maison : le pays n'est pas encore bien tranquille ; il y a dans les campagnes des rôdeurs dont il faut se défier, surtout quand on s'absente comme moi. Ce que j'ai déjà gagné m'a servi à acheter quelques lots de terre : au moins on est sûr que cela ne se vole pas et ne se perd pas non plus. Or, on m'a remis hier cinq cents pistoles pour une métairie que j'ai vendue parce que je veux en acheter une autre beaucoup plus près d'ici, et je suis forcé de partir demain matin de bonne heure pour Lamballe. J'ai pensé que tu ne demanderais pas mieux que de me garder cette somme-là jusqu'à mon retour. Je compte être ici vers la fin de la semaine. Je ne connais personne à qui je confierais mon argent plus volontiers qu'à toi, et je sais que ta parole vaut tous les papiers des notaires : d'ailleurs, il est trop tard pour en aller trouver un. Est-ce convenu?

Lemoal mit sa tête dans ses mains, réfléchit un instant, et lui dit :

— Il est certain que ton argent sera plus en sûreté chez moi que dans ton moulin pendant que tu n'y seras pas. Et comme deux précautions valent mieux qu'une, je le cacherai pour qu'il soit tout à fait à l'abri. Je te demande seulement de m'y joindre un mot d'écrit qui indique la somme.

— As-tu peur que je ne te réclame plus que je ne te donnerai? dit Kervan en plaisantant.

— Tu comprends, reprit Lemoal, qui était un homme d'un grand sens et qui pensait à plus d'un événement dont il ne parlait pas; tu comprends que tu peux rester hors de chez toi plus longtemps que tu ne crois. Tu peux entamer des affaires auxquelles tu ne songes pas en ce moment, et avoir besoin de faire réclamer ton argent par un autre que je ne connaîtrais pas comme toi. Je ne m'entends guère à ces commerces qui se pratiquent loin de la maison, et comme je n'ai jamais vu tant d'argent à la fois, j'ai besoin d'être tranquillisé. Ce n'est pas pour toi, c'est pour moi. Un bout de papier et une signature font foi de bien des choses.

— Voilà des raisons que je ne comprends guère, répondit Kervan, qui était assez aventureux pour un Breton, et qui ne croyait guère à un malheur que quand il le voyait en face; mais s'il ne faut que cela pour te rassurer, cela ne sera pas long.

Il déchira un morceau de papier du cahier où il inscrivait ses comptes, et écrivit lentement, d'une grosse et quelque peu maladroite écriture, en épelant toutes les lettres à haute voix :

— « Moi, Kervan, meunier sur la paroisse de Kerneven, je remets aujourd'hui, 12 mars 1801, la somme de cinq cents pistoles à mon ami Lemoal, cultivateur sur la même paroisse, pour me les garder. »

Puis il s'interrompit, réfléchit, et, moitié pour rire, moitié pour parler sérieusement, il se tourna vers Lemoal, en tenant toujours sa plume entre ses doigts, et lui dit :

— Au fait, un accident est vite arrivé. Si je ne reviens plus, il ne faut pas que tu sois tourmenté par mes héritiers. Quand on nous remet de l'argent sur lequel nous ne comptions point, notre premier mouvement est presque toujours d'en désirer davantage, et de là à croire qu'il en manque, il n'y a qu'un pas. C'est pourquoi je signe ton papier. Es-tu content, à cette heure?

Lemoal prit l'écrit, le lut deux fois, la seconde couramment, et demanda alors à Kervan où était la somme. Le meunier ouvrit son coffre et en tira un petit sac qu'il présenta à Lemoal. Celui-ci le dénoua, y plongea la main avec précaution, la retira pleine de pièces d'or et d'argent, et se mit à compter tranquillement jusqu'à ce que le sac fût vide.

— Rien de plus, rien de moins; le compte y est, dit le prudent Breton; maintenant, donne-moi une marmite avec son couvercle et une poignée de glaise. Je vais calfeutrer ton argent et le papier de manière à ce qu'ils n'aient rien à craindre.

L'opération ne fut ni longue ni difficile. Lemoal plaça ensuite la marmite dans un de ses paniers, et se remit en route pour revenir à Kerneven. On comprend maintenant pourquoi il avait été en retard, et ce qu'il avait fait dans son écurie.

III

Lemoal était loin d'être poltron, bien qu'en toutes choses il considérât toujours longuement le fort et le faible; mais son bon sens naturel, appuyé de l'expérience, lui disait qu'on ne risque rien à prendre trop de précautions, tandis qu'il y a souvent grand danger pour soi et pour les autres à vouloir aller trop vite. C'était, de plus, un homme d'une honnêteté peu commune et d'une sincérité parfaite. Quand quelqu'un disait : « Je le tiens de Lemoal », personne ne soutenait le contraire, et souvent au marché et dans les foires on l'avait pris pour arbitre dans les contestations qui menaçaient de s'embrouiller. Au reste, on le trouvait toujours prêt à rendre service ou à donner un bon conseil. Kervan ne pouvait donc choisir un meilleur dépositaire, du moins pour garder de l'argent; car, quant à ce qui était de le faire valoir, Lemoal n'aurait jamais accepté une pareille commission.

Le lendemain, il resta toute la journée à Kerneven : il avait à travailler au jardin et à la maison; et puis, par un sentiment involontaire, mais bien naturel, il ne se souciait pas de quitter ainsi l'argent dès le premier jour.

Il était assis le soir devant sa porte, et faisait sauter doucement son fils Alain sur son genou en lui chantant une complainte, lorsqu'il vit arriver à grands pas, le long du Blavet, un homme qu'il reconnut bientôt pour être Guennoc, tisserand d'Uzel. Guennoc venait assez fréquemment voir la famille de sa femme, à Mur, qui est tout près de Kerneven, et poussait même quelquefois jusqu'à Kerneven pour causer avec Kervan, qui lui donnait des commissions de la part de son beau-frère de Rennes, le marchand de toile : sa présence n'avait donc rien d'extraordinaire. Mais il ne venait jamais si tard; à cette heure, qu'est-ce qui pouvait l'amener, surtout quand il avait dû voir Kervan le jour même, Uzel et Mur étant sur la route de Kerneven à Lamballe? Après tout, pensa Lemoal, il ne l'a peut-être pas rencontré, et il a probablement des choses pressées à lui dire. Il songeait à l'appeler pour le prévenir de l'absence du meunier, mais il n'eut pas cette peine. Quand Guennoc fut parvenu au chemin qui conduit du bord de la rivière au village, au lieu de continuer tout droit comme pour aller jusque chez Kervan, il tourna à gauche, prit le chemin, et s'arrêta bientôt devant Lemoal, à qui il remit une lettre, en lui disant ?

— C'est de la part de Kervan. Le pauvre homme n'en écrira plus, il vient de mourir.

— Kervan! s'écria Lemoal, qui n'en croyait pas ses oreilles, Kervan le meunier, il est mort?...

— Oui, reprit Guennoc; il a reçu un coup de fusil en traversant la grande lande qui se trouve un peu avant Uzel. Il y avait un brouillard si épais qu'on n'apercevait rien d'un côté de la route à l'autre. Il n'a pas été tué du coup; il a encore eu la force de se cramponner aux crins de son cheval, et la pauvre bête a pris le galop droit devant elle, comme si elle comprenait qu'il fallait fuir. Ils sont arrivés tous deux, cheval et maître, à Uzel. Kervan est tombé sans connaissance, en prononçant mon nom. On l'a amené chez moi. Le médecin a regardé la blessure et l'a saigné. Kervan est revenu à lui; il a réussi à me demander de quoi écrire quelques mots : on l'a appuyé de tous les côtés; il a eu bien de la peine; sa pauvre main tremblait, et sa figure était inondée de sueur. C'est la lettre que je t'apporte.

Lemoal eut la force de résister à son envie de la lire; il aimait mieux être seul.

— Ensuite il s'est affaibli peu à peu, continua Guennoc, et il a cessé de parler. Le médecin est revenu, mais il est parti tout de suite en hochant la tête, et Kervan n'a pas tardé à rendre l'âme. Depuis que les anciennes bandes ont été dispersées, il reste par-ci par-là quelques traînards qui n'ont pas voulu revenir à leur travail d'autrefois, et qui continuent la guerre non pas contre les soldats, mais contre les passants et les voyageurs pour les voler. Kervan m'a fait comprendre qu'il tenait par-dessus tout à t'envoyer la lettre. Je lui ai promis de te la remettre moi-même. On a écrit à sa famille de Rennes. Maintenant, je vais retourner à Mur avant qu'il soit nuit noire.

Quand le tisserand fut parti, Lemoal rentra, ouvrit la lettre, et, après l'avoir bien étudiée, finit par la lire, ce qui n'était pas facile, tant l'écriture était incertaine et peu formée. Elle ne contenait que ces quelques mots :

« Ne remets pas tout de suite l'argent à l'oncle de mon

garçon... il pourrait le placer dans son commerce... Les affaires sont trop souvent chanceuses... Donne-le au garçon seul, une fois majeur... S'il meurt, garde pour toi... »

Lemoal demeura stupéfait. Cette mort frappait comme un coup de foudre un homme la veille encore plein de vie et de santé, et le rendait lui-même gardien, pour de longues années, d'une somme considérable. Cependant, comme il lui semblait plus indispensable que jamais de garder le silence au sujet de l'argent, il ne parla à sa femme que de l'assassinat de leur voisin et ami, et lui dit, pour expliquer la lettre, qu'il avait pensé à eux en mourant, et avait voulu leur envoyer quelques mots d'adieu. Elle joignit les mains de son petit garçon, et lui fit répéter une courte prière pour le mort. Le lendemain matin, après avoir consulté son mari, elle se rendit à l'église de bonne heure, et demanda au recteur de dire une messe pour l'âme du pauvre trépassé, en attendant qu'on l'enterrât. Pendant ce temps, Lemoal mettait dans la marmite, avec les cinq cents pistoles et le premier papier de Kervan, la lettre apportée par Guennoc. « De cette façon-là, pensa-t-il, quoi qu'il arrive, son fils aura toujours du pain, et personne n'aura rien à me reprocher. »

La suite à une prochaine livraison.

Jusqu'à Louis XI, les dépêches et messages des seigneurs, de quelque nature qu'ils fussent, étaient transportés aux frais des villes.

JOHN THOMAS, BERGER,

INVENTEUR DU POT DE FER.

Les grandes usines où se fond le fer, dans le pays de Galles, étaient déjà très-actives dès 1709. C'était une compagnie d'ouvriers hollandais, engagée par Abraham Darby, qui avait importé cette industrie en Angleterre. Les bénéfices étaient considérables. Toutefois le vulgaire pot de fonte, comme on en voit tant aujourd'hui, était encore inconnu aux campagnards anglais, lorsqu'un pauvre petit berger créa la marmite de Darby.

John Thomas, notre inventeur, n'était qu'un gardien de troupeaux; mais il n'y en avait pas dans le pays de Galles qu'on lui pût opposer pour la persévérance et l'activité. On citait des prodiges de courage accomplis par cet enfant. Une fois, à la fonte des neiges, il s'était jeté à la nage dans un torrent fougueux, rien que pour ramener quelques bestiaux; la rivière, au retour, étant devenue trop périlleuse, c'était sur le dos d'un bœuf qu'il avait accompli résolûment ce sauvetage quasi héroïque. Quatre brebis avaient été, de la part du maître, sa récompense pour ce trait de courage, et les quatre brebis allaient être bientôt l'origine d'une fortune bien acquise; voici comment. La laine des bêtes vendue, le petit berger s'en alla à Bristol, la ville industrieuse où Darby, entouré de vaillants fondeurs, faisait perpétuellement fumer son usine. Le duc de Marlborough enrôlait de force, en ce temps, pour une cause moins utile, les gens pauvrement vêtus; John Thomas le savait, et c'était pour cette raison qu'il avait vendu ses brebis et qu'il allait échanger l'air pur des montagnes contre l'air épais d'une fonderie. Thomas n'aimait point la guerre. Darby le comprit, et l'enrôla au profit du travail; le petit berger, qui eût reculé devant les bataillons, ne recula pas devant la fournaise : son esprit veillait.

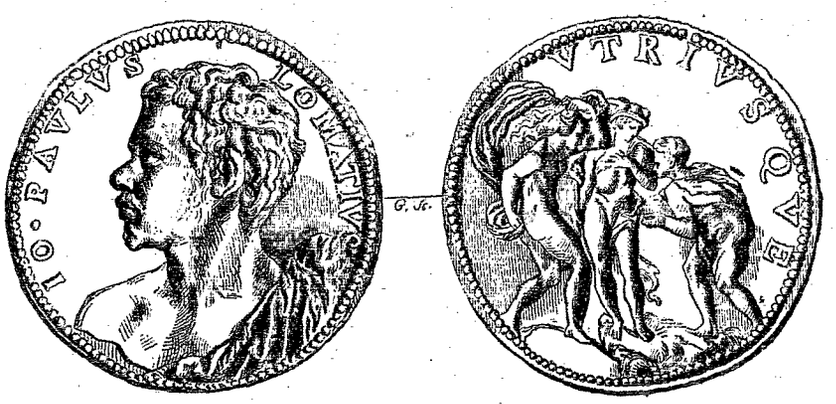
Or, une nuit que le petit pâtre était resté seul près du patron, il vit bien que le laborieux fondeur, le front soucieux, cherchait vainement à construire, d'un simple jet de fonte, un pot de fer pour les usages domestiques. Le berger observait et ne parlait pas; la nuit suivante, il resta seul encore avec son maître, et il parla : cette fois, l'idée avait triomphé; la fonte coula; sur les indications de Thomas, un pot de fer apparut : *le pot de l'usine Darby*

Et alors tous les fondeurs du voisinage voulurent connaître le secret du petit pâtre; des sommes folles lui furent offertes pour qu'il le dît rien qu'une fois; mais John Thomas répondait invariablement à ceux qui le tentaient l'argent à la main : « Maître Abraham m'a donné peu d'argent, mais il m'a donné son pain; nul que lui ne saura mon secret. » Et les enfants de Darby trouvèrent le rude travailleur, qui avait vieilli dans l'usine, toujours animé de la même pensée; elle les avait suivis dans leurs mauvais jours. John Thomas s'était marié. Ce furent ses enfants, puis ses petits-enfants, qui tinrent son serment de fidélité, et la fortune se fixa dans l'usine de Darby : cela, dit-on, a duré ainsi de l'année 1709 à l'année 1828.

CHOIX DE MÉDAILLES.

Voy. p. 8, 48, 96, 148.

Jean-Paul Lomazzo, peintre, dont on voit ici le portrait, perdit la vue à trente-trois ans, et se livra dès lors aux lettres, seule ressource qui lui restât dans son malheur. Le revers représente Lomazzo s'inclinant devant Mercure et Vénus. Né en 1538, à Milan, Lomazzo mourut en 1600. Il existe des tableaux de lui à Milan et à Plai-



Médaille de Lomazzo. — Exemplaire du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

sance. En cessant de peindre, il ne cessa point de s'intéresser à l'art. Il fit paraître, en 1584, un *Trattato della pittura*, et en 1590, un autre ouvrage intitulé : *Idea del tempio della pittura*.

UN DESSIN DE BODMER.



Hirondelles de marais. — Composition et dessin de Bodmer.

M. Bodmer a, au plus haut degré, l'une des grandes vertus du peintre, l'amour sincère de la nature. Il l'aime silencieuse et déserte. Autrefois il a peint les sauvages de l'Amérique du Nord et leurs tentes, où plus d'une fois il trouva une loyale hospitalité (1); mais on ne voit pas qu'il

(1) Voy. t. XXIII, 1855, p. 402; t. XXXI, 1863, p. 113 et 224.

se complaise autant à placer dans ses paysages les hommes civilisés et leurs maisons. Beaucoup de paysagistes n'ont plus l'air d'être à l'aise dès qu'ils s'éloignent jusqu'à perdre de vue les abords des villes, les grilles des parcs, ou tout au moins les toits fumants du village : il leur faut toujours, pour animer leurs cadres, un peu de vie humaine, ne fût-ce qu'un bateau qui glisse, un chariot qui revient du champ, un berger et son chien; la solitude absolue, l'absence de l'homme, semble les refroidir et leur faire tomber le pinceau de la main. M. Bodmer, tout au contraire, ne paraît tout entier lui-même que lorsque, perdu et comme enfermé dans un bois épais, dans quelque fourré inextricable, il ne peut plus apercevoir, à travers un réseau de branchages, qu'un coin bien ignoré où aucun pied humain n'a imprimé sa trace, où seuls, à certaines heures, l'oiseau, le cerf ou le lièvre viennent en secret étancher leur soif, brouter, se reposer, rêver ou dormir sans crainte qu'on ne les y trouble. Grâce à l'art du peintre, le spectateur se sent lui-même tout pénétré de la fraîcheur, du silence, de la paix profonde de ces retraites presque sauvages où la nature règne vraiment seule : pour peu que l'on s'abandonne à cette disposition où il vous invite, bientôt on éprouve le besoin de se recueillir, on oublie les bruits et les soucis des cités, on respire à pleins poumons, et, rêve précieux! pendant quelques instants, on se croit libre!

JEAN DE VIVONNE.

A Saint-Maur-hors-la-Varenne, comme on nommait alors le village voisin de Joinville-le-Pont, qu'on nomme aujourd'hui Saint-Maur-les-Fossés; à Saint-Maur donc, et plus d'un demi-siècle avant que notre célèbre dessinateur de jardins, André le Nôtre, eût créé ce beau parc dont les deux parterres ont d'un côté la Marne pour bordure, un homme qui avait vécu ses deux dernières années dans ce domaine, ancienne résidence princière des Condé, y mourut en 1599. Cet homme a mérité que son nom fût appris; il ne doit pas être oublié. Ses amis l'appelaient Jean; ses égaux, Vivonne : pour la cour ainsi que pour ses inférieurs, il était M. le marquis de Pisani.

Brave à la guerre et habile négociateur, il avait été chargé de missions importantes par deux de nos rois, et, successivement, représenté la France près les cours d'Espagne et de Rome.

Jean de Vivonne défendit avec tant de fermeté les droits et la dignité de son pays, que le pape à qui il résistait lui dit publiquement : « Plût à Dieu que votre maître (Henri III) eût autant de courage que vous, nous ferions bien nos affaires. »

Quand le grand nombre d'années venu l'eut contraint de renoncer aux fatigues du métier des armes et aux missions diplomatiques, ce fut sur lui que Henri IV, qui l'avait en grande estime, jeta les yeux pour élever le jeune prince de Condé, son neveu, lorsqu'il eut déclaré celui-ci héritier présomptif de la couronne de France. Henri IV n'espérait pas alors d'héritier direct : il ne s'était point encore décidé à faire rompre son mariage avec Marguerite de Valois pour épouser Marie de Médicis.

L'enfant que Jean de Vivonne élevait loyalement pour le trône (c'est-à-dire qu'il le façonnait sans faiblesse à la vie active), cet enfant porte dans la généalogie des princes de Condé le nom de Henri II (1588-1646). « Sa plus grande gloire, dit Voltaire, fut d'être le père du grand Condé. »

Mais laissons le prince; nous ne voulons que parler de son gouverneur.

Peu de temps avant le jour où il rendit son âme forte à Dieu, on l'avait pu voir encore chevauchant dans la campagne, en compagnie de son élève qui venait à peine d'entrer dans sa douzième année. Bientôt après, on ne rencontra plus en promenade, aux environs du château, que l'enfant et son sous-gouverneur, M. de Hautcourt; une grosse fièvre retenait au lit le gouverneur du jeune prince de Condé. Enfin, de Saint-Maur à Paris arriva la triste nouvelle que Jean de Vivonne, marquis de Pisani, avait cessé de vivre. Henri IV perdait en lui un bon serviteur; la France, un homme de bien.

M. de Thou a écrit dans ses Mémoires : « L'année 1599 me fut funeste par la perte que je fis de trois hommes illustres qui étaient mes alliés ou mes amis : le comte de Schomberg, le chancelier de Chiverny et le marquis de Pisani, qui moururent tous trois en ce temps-là. »

On fit de belles funérailles à Jean de Vivonne; il se dit de belles choses à son propos au Louvre, dans les chambres du Parlement et dans les châteaux de ses anciens compagnons d'armes. L'un rapportait sa fière réponse au pape, qui, dans un mouvement de colère contre Charles IX, avait ordonné à l'ambassadeur de France de sortir dans trois jours des terres de l'Église :

« J'abrégerai de deux jours le temps que le pape m'accorde, répliqua le marquis de Pisani; l'étendue de ses terres n'est pas si grande que je n'en puisse sortir en moins de vingt-quatre heures. » Un autre rappelait comment, malgré son grand âge, il avait encore si noble prestance à cheval que, de loin et dans la chaleur d'une action meurtrière, Henri IV, s'y trompant, lui envoya l'ordre d'aller occuper un poste d'où l'on ne pouvait avoir grand espoir de revenir. Dès qu'on eut désabusé le roi, qui croyait avoir confié à un jeune homme cette mission périlleuse, Henri IV dépêcha aussitôt un officier à Jean de Vivonne pour lui expliquer la méprise dont sa belle mine était la cause et l'obliger à rétrograder. Le jeune officier était chargé d'exécuter l'ordre donné par erreur au vieux capitaine; comme le messager du roi le suppliait de lui céder sa place : « Non pas, dit le vaillant homme, j'irai où l'on m'a envoyé; mais si j'en reviens, je prierai le roi d'y regarder de plus près une autre fois. » Et il y alla.

Ces faits, que nous pourrions multiplier et qui ont mis le marquis de Pisani en grand renom parmi les hommes de cour et les hommes de guerre, l'élèvent moins à nos yeux que ce récit dont il est l'objet, et que fit un paysan de retour chez lui après sa journée de travail aux champs :

« Comme j'étais sur le chemin, voilà que je me trouvai face à face avec deux seigneurs à cheval : l'un c'était notre jeune monsieur le prince, l'autre monseigneur le marquis, son gouverneur; le tremblement me prit quand je vis que, sans le vouloir, j'avais commis la faute de me trouver sur leur passage, et alors je tombai à genoux et puis le visage contre terre. Je me disais : Les chevaux vont prendre le galop et s'éloigner. Nenni! Ils s'étaient arrêtés tout juste devant moi, et j'entendis monsieur le marquis gronder ainsi monseigneur le prince : « On s'incline devant vous, » et vous ne saluez pas; c'est mal agir! Sans doute, Mon» sieur, il n'y a rien au-dessous de cet homme et il n'y a » rien au-dessus de vous; mais si lui et ses pareils ne la» bouraient la terre, vous et vos semblables seriez en » danger de mourir de faim. »

Pour apprécier justement ces belles paroles, il faut oublier en quel temps nous vivons, se reporter à celui où elles ont été dites, et mesurer la distance qu'il y avait alors entre un enfant promis au trône de France et un misérable travailleur à la terre.

Jean de Vivonne, marquis de Pisani, laissa une fille; elle fut la célèbre marquise de Rambouillet.

DOUBLES FEUILLES.

Certains usages coûtent plus qu'ils ne valent. Voici un conseil que pourraient bien nous donner les économistes.

Le chiffre des lettres qu'on écrit chaque jour, en France, représente une somme d'argent assez considérable.

Or, une grande partie de ces lettres, et même des simples avis, convocations, etc., qui se composent de quatre pages, n'est couverte de caractères, écrits ou imprimés, que sur une page ou deux : on laisse en blanc l'autre moitié.

Cette moitié représente peut-être une sorte de politesse; mais il est évident que celui qui reçoit la missive n'y tient guère. En résultat, c'est une moitié de papier utile tout à fait perdue, à moins qu'on ne la sépare pour la conserver et s'en servir à l'occasion, ainsi que font en effet certaines personnes.

Il y aurait une autre observation à faire. Quelquefois on se croit obligé, n'ayant que peu de chose de bon ou d'utile à dire, de remplir d'écriture les quatre pages. On perd, outre le papier, son temps et celui du lecteur.

L'AIMENT-ILS?

Plus d'un gnome hargneux, envieux, calomniateur, est dans ses écrits la bienveillance en personne. Son cœur bat pour toute l'humanité, qu'il ne connaît pas; il injurie seulement ceux près desquels il vit. Lisez-moi donc l'homme lui-même. La vérité guide-t-elle ses actions? Est-il exempt de pétulance, exempt d'orgueil? Son cœur est-il fidèle aux devoirs de société? Est-ce un fils, un père, un mari, un frère, un ami? Ceux qui le connaissent l'aiment-ils? S'il en est ainsi, vous avez ma permission; vous pouvez l'aimer aussi. WHITEHEAD.

TROIS FOIS MORT, TROIS FOIS ENTERRÉ,

TROIS FOIS RESSUSCITÉ.

Un gentilhomme nommé François de Civille, qui vivait au seizième siècle, avait l'habitude de se qualifier dans ses actes de « trois fois mort, trois fois enterré, trois fois ressuscité. »

Les faits qui motivaient cette qualification sont rapportés dans les œuvres du président Misson, qui les avait pris dans le manuscrit même de Civille.

« En 1562, dit-il, au siége de Rouen, Civille fut blessé dans un assaut d'un coup d'arquebuse à la joue droite. Ce coup l'ayant fait tomber du haut du rempart dans le fossé, quelques personnes qui se rencontrèrent là le mirent dans une fosse avec un autre corps qu'ils jetèrent sur lui, et les couvrirent tous deux d'un peu de terre. Il fut là depuis onze heures du matin, et même un peu avant, jusqu'à dix heures du soir.

» Son valet, informé du fatal accident, songea à lui donner une plus honorable sépulture, et obtint du comte de Montgommery la permission de l'aller déterrer, ayant avec lui un officier des gardes dudit comte pour lui aider. Après avoir considéré le premier corps sans le connaître, son valet tira le second de la fosse et ne le reconnut point non plus, tant il était défiguré par la boue, le sang, l'enflure et la pâleur.

» Il remit donc les deux corps dans la fosse et les recouvrit légèrement de terre. Comme l'officier et lui s'en allaient, le premier remarqua que le corps qui avait été mis sur l'autre était mal couvert; une main paraissait entière. Il retourna donc et la voulut enfouir avec le pied; mais en la repoussant il aperçut, à la faveur du clair de lune, un diamant qui jetait un assez grand éclat. L'ayant pris et ayant recouvert la main, il montra le diamant au valet, lui disant qu'il n'avait pas perdu sa peine. Le valet reconnut le diamant par sa figure triangulaire, ce qui l'obligea à retourner pour enlever le corps de son maître. Après l'avoir bien essuyé, il le reconnut enfin, et son affection l'ayant porté à le baiser et à l'embrasser, il trouva encore en lui quelque chaleur et quelque apparence de vie. Il le porta donc le plus vite qu'il put aux chirurgiens; mais ceux-ci, l'ayant regardé comme mort, n'eurent aucun égard aux prières qu'il leur fit d'essayer de le ranimer. Lui, cependant, qui n'était pas du même sentiment qu'eux, transporta le corps à la maison où son maître avait coutume de loger. Ce corps fut là plus de cinq jours et de cinq nuits sans parler ni remuer, ni donner aucune marque de sentiment, mais aussi ardent de fièvre qu'il avait été froid dans sa fosse.

» Quelques parents du pauvre malade, l'étant venus voir en cet état, envoyèrent chercher deux médecins et un chirurgien pour le visiter. Ceux-ci, l'ayant bien considéré et sondé sa plaie, trouvèrent à propos de le panser, quoiqu'il n'y eût point apparence de guérison. Il fut résolu qu'on lui appliquerait un séton, et la chose fut exécutée sur-le-champ. On lui desserra aussi les dents et on lui fit avaler par force quelque peu de bouillon bien nourrissant. Le lendemain, comme on leva l'appareil, l'enflure de la tête et du cou étant fort diminuée, le patient commença à faire paraître quelque sentiment; il prononça même quelques paroles et se plaignit de douleur au bras, mais il ne reconnut d'abord personne. Il était dans un grand étonnement, comme un homme réveillé en sursaut dans le temps de son plus profond sommeil. La connaissance lui étant ainsi peu à peu revenue, quoiqu'il eût toujours beaucoup de fièvre, on commença à bien espérer, lorsque la ville étant prise, le 26 octobre, la frayeur lui fit redoubler la fièvre avec une violence extraordinaire. Quatre soldats, qui pillèrent d'abord la maison où il était, le traitèrent humainement et même charitablement; mais quelques jours après, ces soldats ayant eu ordre de loger ailleurs et ce logis ayant été marqué pour un officier de l'armée royale, les valets de cet officier enlevèrent Civille de son lit et le jetèrent sur une méchante paillasse dans une chambre de derrière. Pour comble de disgrâce, quelques ennemis du jeune frère de Civille, l'étant venus chercher pour le tuer dans cette maison où on leur avait dit qu'il était et ne l'ayant pas trouvé, déchargèrent leur furie sur l'innocent et le jetèrent par la fenêtre. Mais cette fenêtre n'étant pas fort haute, et un tas de fumier s'étant rencontré justement au-dessous, à la porte d'une écurie, il y fut reçu assez mollement. Il demeura là plus de trois jours, nu, en chemise, avec un simple bonnet de nuit sur la tête, exposé aux injures de l'air, sans être secouru de personne.

» Enfin, un de ses parents, qui savait que le capitaine Civille avait l'habitude de loger dans cette maison, mais qui n'avait rien appris de ce qui était arrivé, vint demander de ses nouvelles. Une vieille femme, qui était demeurée là seule, lui ayant répondu qu'il était dans une cour de derrière, mort sur un fumier depuis trois jours, il voulut l'aller voir, et fut fort surpris de le trouver vivant. Civille était si faible qu'il ne pouvait parler. Il fit entendre par quelques signes qu'il avait soif, et on lui apporta de la bière qu'il but fort avidement; mais ayant voulu essayer d'avaler une bouchée de pain, il fallut lui retirer le morceau de la gorge, tant le canal était rétréci Cependant l'abstinence et le froid avaient apparemment produit un heureux effet, car le malade était presque sans fièvre, et, quelques heures après, on jugea qu'il pouvait être trans-

porté au château de Croisset, sur la Seine, une lieue au-dessous de Rouen. Civille fut mal reçu par le concierge du château de Croisset, qui le fit longtemps attendre sur le pont, où il fut saisi d'un grand froid, et où il fût mort sans doute si un valet de M. de Croisset ne fût heureusement arrivé et n'eût donné les ordres nécessaires.

» Nonobstant ces ordres, le malade souffrit beaucoup pendant le premier mois; on ne se servait pour onguent que de mie de pain imbue de jaunes d'œufs. Après qu'il eut repris une partie de ses forces, on le mit entre les mains de deux gentilshommes frères, demeurant dans le pays de Caux, qui étaient en réputation d'avoir divers excellents remèdes. Ceux-ci employèrent si heureusement toute l'adresse de leur art, qu'en six semaines de temps, au mois d'août 1563, Civille fut rétabli dans un état qu'on pouvait appeler de la santé. Il ne parut alors lui laisser d'incommodité que celle d'être un peu sourd et de ne pouvoir se servir du petit doigt de la main droite, dont le tendon avait été coupé par la même balle de mousquet qui avait fait la grande blessure; de sorte qu'il fut capable de rentrer dans le service, et qu'il essuya depuis bien de nouveaux coups et bien des fatigues. Il écrivit lui-même son histoire, l'an 1606, âgé de plus de soixante-dix ans, quarante-quatre ans après sa blessure, et c'est de cette histoire que l'on a tiré le présent extrait. »

BOLOGNE SAVANTE ET POPULAIRE.

ANNIBALE CARRACCI, LE ARTE DI BOLOGNA. — METELLI, L'ARTI PERVIA.

Fin. — Voy. p. 107.

Metelli, au bas de ses dessins, ne s'est pas contenté d'inscrire le nom du métier; il a préféré développer son idée, et chaque fois il a mis une sorte de légende explicative, à la façon de nos caricaturistes; mais, détail minime qui peint la différence des temps, ces légendes sont sous forme de quatrains. On croyait encore aiguiser son idée, lui donner de la distinction, en se servant du moule rhythmique. On craindrait d'ennuyer maintenant. Il est curieux de comparer les dessins de Metelli avec ceux d'Annibal Carrache. En général, l'effet y est plus cherché; l'expression, calme chez Carrache, est mouvementée chez Metelli. L'écorcheur d'agneaux, qui se contente d'aiguiser son couteau chez le premier, le tient aux dents chez le second et appuie *son genou contre* le mur pour déchirer de ses mains sanglantes la chair de la victime. Le sinistre est rendu chez le premier par un certain sourire cruel devant l'œuvre accomplie; chez le second, par la brutalité de l'action. De même le portefaix d'Annibal Carrache, les mains sur un gros bâton, se repose à la façon d'un Hercule; celui de Metelli a le fardeau sur la tête et souffre comme une cariatide du Puget; son bûcheron, son chiffonnier, font penser à la misère, dont Annibal Carrache n'éveille pas l'idée douloureuse. En un mot, Metelli est réaliste; sans nous mettre perpétuellement sous les yeux la laideur, il ne la craint pas et en tire quelquefois d'heureux effets. Quand il est spirituel, il l'est également d'une manière plus âcre que Carrache. Ses épigrammes ne sont pas toujours aussi inoffensives que les serpents de son Charlatan, de si bonne composition, malgré leur air menaçant. On ne peut pas reprocher à Metelli d'avoir du venin; mais il a des dents à coup sûr. Le savetier, portant sur son épaule une longue perche où sont enfilés des souliers de toute espèce, montre par lui-même l'inanité de sa marchandise; car un de ses pieds, perdu sans doute à la bataille, ne réclame plus aucune chaussure, et l'autre, en excellent état, se contente d'être nu. Plus loin, un badigeonneur, magnifique de corpulence, sa brosse à la main et un seau sur la tête, s'avance plein d'assurance; on dirait que, dans cette santé et cette force, l'artiste a voulu sous-entendre un contraste avec la maigreur de l'artiste véritable, trop souvent affamé dans sa poursuite après la gloire. Le badigeonneur, comme tant de gens qui ne font que du métier, étale bravement sa prétention d'être peintre dans le quatrain, qui est d'une ironie parfaite :

> Je suis peintre et je ne cesse pas de travailler;
> Je n'ai pas besoin de dessin;
> Sans me fatiguer l'esprit à ébaucher,
> Je vais colorier mes tableaux en blanc.

Ces qualités satiriques ne se trouvent pas seulement dans *l'Arti pervia* de Metelli, mais dans toute son œuvre comprise sous le nom général de *Caprices*. Bien qu'on n'y soit pas saisi, comme dans les dessins de Goya qui portent le même titre, par une originalité poussée jusqu'au génie, c'est avec un sourire d'approbation qu'on parcourt ces séries de dessins toujours rendus amusants par des traits heureux, des saillies imprévues, et parfois joignant à la gaieté un sens philosophique assez profond. La série dite *l'Alphabet* est une suite de poses académiques figurant les vingt-cinq lettres des langues latines. Ces poses sont en général heureuses, parfois simples, parfois cherchées, toujours trouvées. L'auteur y fait preuve d'une grande science du corps humain et d'une grande variété de ressources. On pourrait reproduire avec avantage ces différents dessins pour les en-tête des chapitres d'un livre qu'on voudrait illustrer. Viennent ensuite les *Saisons*, puis les *Proverbes*. « Aide-toi, le Ciel t'aidera » : On voit le semeur qui s'en va fécondant les sillons en assurant pour demain la vie de l'humanité. Il a le pantalon retroussé jusqu'au genou, les manches relevées jusqu'au coude; un mince sarrau avec une sangle autour des reins, un vieux chapeau de feutre sur sa tête, complètent son accoutrement; il a l'air fatigué par une journée de rude labeur, sa barbe est inculte; mais de ses mains s'élancent les grains bénis, et cette poussière qui vole fait penser aux vers du poëte qui, regardant, le soir, dans la plaine, la silhouette du semeur, croit voir *son geste auguste s'élargir jusqu'aux étoiles* (1). — « Souviens-toi que Dieu te voit » : Un jeune homme bien vêtu est endormi; un assassin s'approche à pas de loup et tire un couteau de sa gaîne. Pas de témoins; seulement au ciel un œil est ouvert : le soleil. — « Triste est la maison où la poule chante et où le coq se tait » : Le mari, en longue robe, est à genoux, les bras croisés devant sa femme, qui, leste et pimpante, des bouffettes sur les souliers, la main gauche posée sur la hanche, la droite, armée d'un gourdin, s'apprête à lui administrer une correction. — On passe, comme on voit, du sévère au plaisant dans ces *proverbes;* quelques-uns ont leur grain d'amertume, par exemple, « la Force opprime la Justice. » La Justice est à terre; sa noble épée, gardienne du bien, ne peut plus la défendre, sa balance inutile oscille dans sa main; la Force, un pied sur elle, a pour la tuer le fer d'une main et le feu de l'autre. Pauvre Justice! que deviendra-t-elle? Peut-être Metelli se demandait-il, au milieu des lâches et des corrupteurs de toute espèce, des maîtres et des valets prêts à tout faire, ce qu'allait devenir l'Italie. Dans tous les cas, il ne devait pas être très-édifié sur la manière dont les différences sociales étaient, de son temps, en rapport avec le mérite, dont la vraie maxime de justice, « à chacun selon ses œuvres », se trouvait appliquée à Bologne et ailleurs; car, dans une des caricatures les mieux réussies qu'il ait faites, et qu'il intitule « Ainsi va le monde », on voit la Fortune,

(1) Voy. p. 60.

un pied sur sa roue, élever de toute la hauteur de ses bras un âne au cou orné de colliers et d'ordres honorifiques, à la croupe couverte d'un manteau brodé, avec une couronne sur le manteau (1). La gravure qui suit est plus hardie encore : un homme marche à quatre pattes; un bandeau serre sa tête blessée; à la place de ses pieds qui lui manquent, il a des moignons sur lesquels il lui faut se traîner; sur son dos pourtant un jeune seigneur, panache en tête, inondé de bouffettes, de crevés, joue de la guitare. L'homme à terre, la bête de somme, crie : « Je suis pauvre et estropié, et je porte le riche »; mais le jeune seigneur ne l'entend pas et poursuit son aubade.

Cette caricature est triste; pour venger l'homme du peuple, Metelli a mis autre part l'homme de cour dans



Un Charlatan de Bologne au dix-septième siècle, par Metelli. — Dessin de Yan' Dargent

une situation où il n'y a qu'à rire à ses dépens. Il monte la garde pour saisir le moment de demander quelque faveur; mais il faut croire que les temps sont contraires, car il est dans la boue entre deux bâtiments, et de l'un il lui tombe des tuiles sur la tête, de l'autre le liquide d'une gouttière. Le pauvre homme, en tenue élégante, ne reçoit pas d'autre aubaine, et s'il n'a pas à se faire panser en sortant de là, il faudra certainement qu'il se nettoie. Par contraste, dans un coin, un bon vivant est dans un grenier où sont des sacs de provisions posés à terre, des jambons et des saucisses pendus au plafond. C'est le cas de dire comme la chanson :

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux.

Quelquefois Metelli fait de l'art pour l'art, comme dans *les yeux, les nez;* quelquefois il s'attaque à la grande préoccupation de l'Europe d'alors, la Turquie. Des gravures demi-héroïques, demi-plaisantes, représentent les prouesses d'un Croate qui d'un coup de sabre abat deux têtes, celle d'un Turc et celle de son cheval, ou l'exploit du capitaine Lardon qui de sa lance transperce trois mé-

(1) Voy. p. 141.

créants à la fois. Il n'est pas sans revenir de temps en temps à sa chère ville de Bologne, dont il a déjà consacré les types populaires. Les *Musiciens de toute perfection* doivent avoir été pris sur le vif; de même l'orateur en plein vent et les *Academici scontornati*. Tout le monde n'a pas dû être complétement satisfait, lors de leur apparition, des coups de crayon de Metelli. Qu'y faire? Il a répondu aux mécontents par le proverbe intitulé : « Le tonneau donne le vin qu'il a. » Quelqu'un dans un cellier va pour percer un tonneau sur lequel est écrit : *Vin de Joseph Metelli*. Du reste, son humeur railleuse ne l'empêche pas d'être bon patriote, et quand dans une gravure il représente les mets de prédilection des différentes villes d'Italie tenus par une suite de personnages gourmands, il fait défiler les *pignoli* de Ravenne, les truites de Mantoue, les fromages de Plaisance, la conserve de pêches de Ferrare, l'investiture de Parme, les tourtes de Reggio, le pain de Padoue, les saucissons de Modène, les broccoli de Naples; mais c'est au milieu de l'estampe et avec un beau cadre ovale qu'il place l'heureuse personne qui tient les mortadelles de Bologne.

On le voit par ce rapide aperçu, si l'étude des musées, de l'histoire, du rôle scientifique de Bologne, peut fournir une intéressante moisson à qui voudrait s'en occuper, on apprendra beaucoup aussi sur l'ancienne physionomie des Bolonais en parcourant les recueils d'Annibal Carrache et de Metelli. On s'instruira d'autant mieux que ce sera d'une manière amusante et sans fatigue; on pénétrera ce qui est trop négligé, l'envers de la vie officielle, ce qui n'est pas inscrit sur le fronton des palais ou conservé dans les annales. Si après cela on va à Bologne, on verra qu'à travers les vicissitudes de toutes sortes les hommes ont peu changé, qu'ils gardent les mêmes habitudes, les mêmes besoins. C'est peut-être le côté mesquin de la vie que représentent ces marchands de citrons, ces gens qui portent pour les amateurs, nombreux il faut le croire, d'énormes quantités d'ail et de ciboule; c'est aussi celui qui dure le plus. Le légat a disparu, les petits métiers n'ont pas cessé.

DES BATEAUX DE VIE,

OU BATEAUX DE SAUVETAGE PERFECTIONNÉS.

Voy. t. III, 1835, p. 219 et 258.

Il y a trois ou quatre ans que la barque qui faisait le service de la poste entre la Rochelle et l'île de Ré partit, par un très-gros temps, de *la Repentie*, afin d'abréger le trajet; cette pointe de terre, qui se trouve plus rapprochée de l'île de 2 kilomètres, doit son nom à un ancien couvent miné et englouti par les eaux depuis des siècles. Le vent soufflait en tempête; à peu de distance du rivage, un coup de mer jeta la barque sur le côté : elle chavira. Les trois matelots qui la montaient se cramponnèrent aux agrès, et tinrent bon quelque temps. Ils espéraient du secours, qui ne vint pas. Les malheureux, à bout de forces, sombrèrent en vue de leurs maisons, sans qu'une main amie leur fût tendue, sans qu'un effort fût tenté pour les sauver. La mer était furieuse, et il n'y avait point de bateau de sauvetage là, ni à proximité, pas même une barque ou un canot, tant est grande l'imprévoyance de l'homme.

Peu de jours après ce sinistre, dont le récit m'avait vivement impressionné, j'allai, en compagnie d'un ami, jusqu'à la Repentie voir coucher le soleil. Le spectacle était splendide. Les côtes de l'île de Ré se dessinaient en face avec une netteté singulière. L'Océan, qui ne se laisse voir du port de la Rochelle que resserré dans un étroit chenal, entravé par les ruines de la gigantesque digue de Richelieu, encore visibles à marée basse, se déployait majestueusement au large. Les derniers rayons de l'astre penché à l'horizon projetaient sur les eaux un réseau d'or aux mailles éclatantes. Les vagues lumineuses venaient, avec un murmure cadencé, expirer sur la rive et y déposer leur frange d'écume. Cependant, cette mer si pacifique, si calme en sa grandeur, était pour moi pleine d'épouvante, et mon cœur se serrait; car ma pensée voyait surgir de cette immensité trois têtes livides, *les yeux fixés* sur un dernier soleil, appelant à leur aide les parents, les amis, qui, impuissants à les secourir, assistaient du rivage à leur lente agonie. C'est que l'intérêt qui s'attache à la vie humaine l'emporte même sur les magnificences de la création. Cette vision de mort assombrissait pour moi le ciel; l'Océan n'était plus qu'un vaste tombeau.

Ce n'est pas *une* barque qui disparaît de loin en loin avec son équipage dans la baie de Biscaye, dans le redoutable golfe de Gascogne; ce sont des centaines de bateaux pêcheurs, des centaines de vaisseaux, avec des centaines de passagers et de matelots, qu'engloutit la mer chaque année sur les redoutables écueils de la Bretagne, le long des côtes de Normandie. A l'époque des tempêtes, les naufrages se succèdent; on ne peut ouvrir le journal sans y lire quelque récit navrant. Les marins seraient-ils donc fatalement condamnés à mourir dévorés par l'abîme qu'ils ont si longtemps sondé et dompté? N'aurions-nous qu'une sympathie stérile pour les périls qui menacent cette brave population de nos côtes? On serait tenté de le craindre, à voir le peu de progrès que font chez nous les moyens de sauvetage et les institutions destinées à les multiplier, à en populariser l'emploi. Le courage individuel, il est vrai, y supplée toujours en France. Il n'y a pas un de nos ports où pilotes et matelots ne rivalisent de zèle pour arracher à la mort de pauvres naufragés. Les traits d'héroïsme sont innombrables. Mais comment ne pas sauvegarder de si précieuses vies? Pourquoi ne pas mettre à la disposition de ces hommes courageux des appareils qui, en secondant leur dévouement, diminuent les chances de danger? C'est ce que les Anglais ont cherché et trouvé; cernés par la mer, ils ont en elle un allié redoutable. Si elle les défend contre l'invasion étrangère, elle a aussi ses jours d'attaque et de folle rage. Ils se vantent de « régir les vagues »; mais elles prennent parfois de terribles revanches. Les assauts qu'elles livrent aux côtes de l'Angleterre laissent souvent son littoral jonché de cadavres comme un champ de bataille : soixante-seize vaisseaux brisés en une nuit contre la jetée de la baie de Torquay, sont les trophées d'une seule des victoires de l'Océan. Parmi les nombreuses digues opposées à ses fureurs, les *life-boats*, ou bateaux de vie, viennent en première ligne après les phares. Sur ce dernier point nous sommes au pair, sinon en progrès; il n'en est pas malheureusement de même pour les bateaux de sauvetage. Les nôtres, en trop petit nombre, sont arriérés. C'est chez nos voisins qu'il faut étudier les perfectionnements successifs introduits dans leur construction, et si importants pour le genre de services qu'ils sont appelés à rendre.

Le véritable inventeur du bateau de vie, l'homme qui eut à lutter contre l'apathie et la routine, qui compléta et lança son arche de salut sur la mer, à Bamburgh, en 1785, sous forme d'un petit bateau pêcheur, lequel sauva plusieurs vies dès la première année, fut un constructeur de voitures de Londres, nommé Lionel Lukin. On lui a contesté à tort l'honneur de cette invention, attribuée généralement à Harry Greathead, de Shields, qui améliora le modèle et en fut largement récompensé en 1790.

Ces premiers bateaux étaient cependant imparfaits : des compartiments à air ménagés dans les côtés leur assuraient une élasticité suffisante pour se maintenir à flot par les

mers les plus rudes, une grande largeur de baux ou solives de traverse leur donnait de la stabilité; mais ils restaient exposés à chavirer et à s'emplir. En 1849, la perte de vingt hommes sur vingt-quatre qui composaient l'équipage d'un bateau sauveteur jeté sur le flanc, décida le duc de Northumberland à offrir une prime de 100 livres sterling pour une forme de bateau qui pût se redresser *seul* et recouvrer son équilibre. Quantité de modèles furent envoyés au concours : celui de James Beeching, constructeur de barques à Yarmouth, l'emporta et devint le type, encore depuis modifié et amélioré, de ceux qu'a fait construire la Société nationale et royale de sauvetage.

Les propriétés essentielles du *life-boat* perfectionné sont nombreuses; mais il en est trois qui constituent son principal mérite : c'est le pouvoir de se redresser *de lui-même*, de se vider *seul*, et de *surnager*. Il vole et rebondit sur les vagues, qu'il effleure comme la mouette ou le pétrel, cet oiseau des tempêtes. Vient-il à chavirer la quille en l'air, il se redresse immédiatement; rempli d'eau jusqu'à son plat-bord, il se vide en moins d'une minute. Si une vague le recouvre, il remonte à la surface avec une élasticité irrésistible; et ce qu'il peut supporter de chocs sans être mis hors de service est à peine croyable.

La propriété de se redresser de soi repose sur un principe si simple que, dans les cas critiques, on peut l'improviser et l'appliquer à n'importe quel bateau. On ne saurait trop répandre que, pour transformer un canot ordinaire en canot de sauvetage, il suffit d'amarrer solidement à la proue un grand tonneau vide, un autre à la poupe, et d'attacher à la quille un poids lourd. En 1800, James Bremmer, des Orcades, avait exposé, à Leith, un bateau se redressant de lui-même au moyen de deux tonnes pleines d'air à la proue, et d'une autre à la poupe; un poids de 300 livres était fixé à la quille. Bremmer fut récompensé de son invention; mais il fallut beaucoup de naufrages pour la faire adopter un demi-siècle après, en 1850.

Des chambres à air très-hautes, ménagées à la proue et à la poupe du *life-boat*, remplacent les tonnes, et font l'office de deux pivots sur lesquels roulent les flancs du bateau, quand, retourné, il se redresse; une lourde quille en fer facilite le mouvement et lui aide à reprendre l'équilibre.

S'il chavire, les risques de l'équipage sont fort amoindris par les ceintures de sûreté et les cordes de salut. Les règlements de la Société royale de sauvetage obligent chaque homme à porter un corselet de liége, dit *life-belt* (ceinture de vie), doué d'une élasticité capable de maintenir à la surface douze à treize kilogrammes, et s'adaptant si juste au corps qu'il laisse toute liberté d'action. Cette ceinture, inventée par le capitaine Ward, de la marine royale anglaise, a de 6 à 7 centimètres d'épaisseur, et forme une sorte d'armure qui protége le matelot contre le heurt des épaves pendant qu'il lutte dans l'eau.

Les *life-lines*, cordes de vie ou de salut, sont suspendues en festons autour du bateau et plongent presque dans la mer. Elles servent de rampes et d'étriers pour remonter sans peine à bord.

La propriété de se vider *seul* n'est pas moins importante que celle de se redresser. Comme il arrive pour la plupart des inventions utiles, le mode d'application du principe est des plus primitifs : il est fondé sur cette loi bien connue, que l'eau prend toujours son niveau. Si vous remplissez d'eau à moitié un canot très-léger, le niveau de l'eau à l'intérieur sera beaucoup plus élevé que le niveau de la mer; mais si vous faites un trou au fond du canot, l'eau s'y précipitera et s'écoulera jusqu'à ce qu'elle ait atteint exactement le niveau extérieur. Il en restera encore beaucoup à bord; et si c'est un bateau de sauvetage, ce surplus le rendra difficile à gouverner. Pour obvier à cet inconvénient, le plancher du bateau de vie, au lieu d'être cloué au fond comme dans les autres barques, est élevé *au niveau de l'eau extérieure*, ou plutôt de 4 à 5 centimètres au-dessus de ce niveau; il est rendu imperméable, et percé de six trous d'environ 6 pouces de diamètre, correspondant à des trous d'égales dimensions pratiqués dans le fond même du bateau. A ces ouvertures sont adaptés, au ras du pont, des tubes de métal munis de soupapes mobiles qui s'ouvrent pour laisser sortir les eaux supérieures, mais qui ne peuvent être soulevées par la pression des eaux d'en bas. Ainsi, lorsqu'une vague fond sur le bateau et l'emplit, l'eau commence à s'écouler par les tubes, et continue jusqu'à ce qu'elle atteigne le niveau de l'eau extérieure; arrivée à ce point, elle atteint presque le plancher du bateau et il n'en reste plus sur le pont. Bref, tout le secret gît dans ce fait, que le plancher est un peu plus haut que le niveau de la mer.

Quant à la faculté de surnager, il est évident qu'elle est due aux chambres à air; outre les deux grands compartiments situés aux extrémités du bateau pour assurer son redressement, il y a plusieurs réservoirs d'air plus petits sur les côtés et sous les bancs. L'espace entre le pont et la cale est rempli en partie d'air, en partie de morceaux de liége et de blocs de bois légers. Quelques bateaux sont doublés en liége sur les flancs, mais cette précaution est inutile; il est impossible que tant de compartiments à air, distincts et indépendants les uns des autres, puissent être rompus tous à la fois, quelque violent que soit l'assaut des lames.

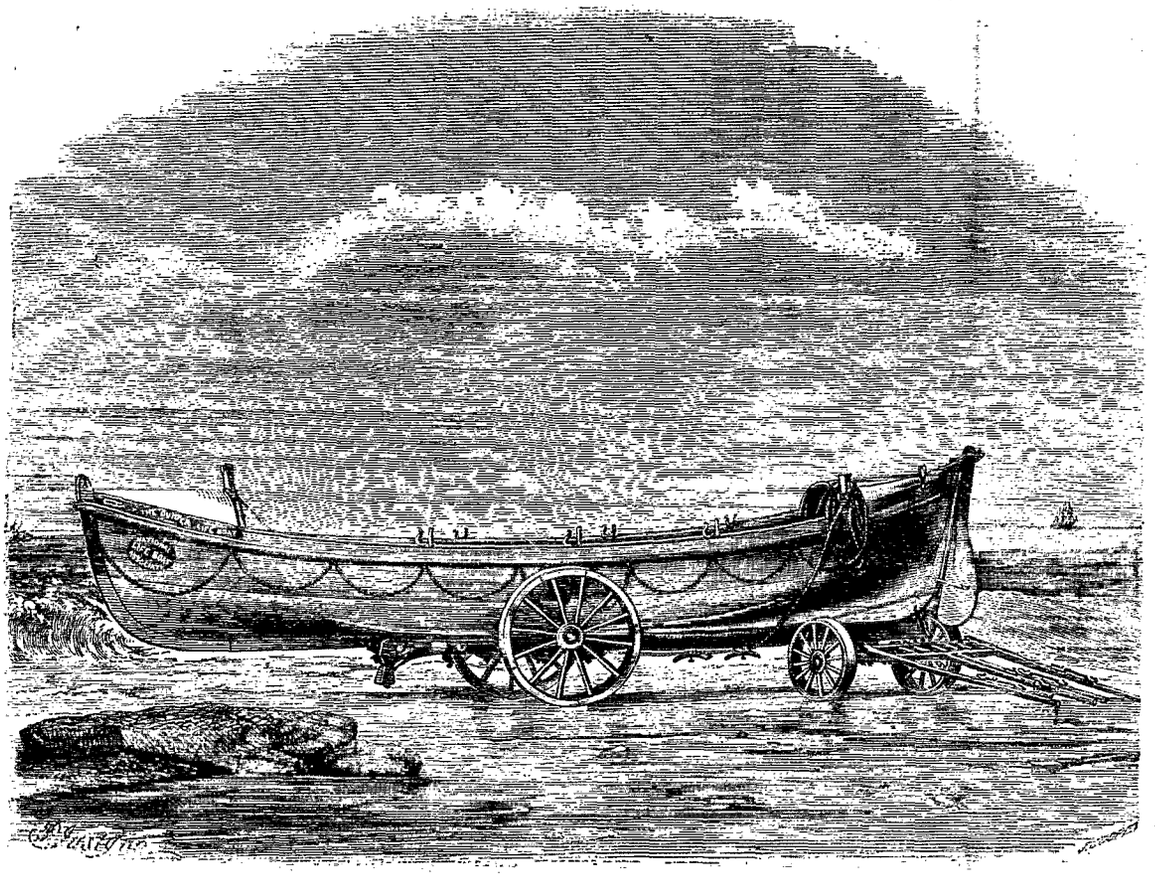
Le bateau de vie, qui se redresse et se vide de lui-même, a une supériorité incontestable sur tous les autres bateaux de sauvetage; de nombreux faits l'ont prouvé.

Le 14 janvier 1857, le *life-boat* de la pointe d'Ayr en Écosse, étant sous voiles, chavira à peu de distance de la côte, d'où l'on vit le sinistre sans pouvoir porter secours. Tout l'équipage, composé de treize hommes, fut noyé; quelques-uns s'attachèrent à la quille et résistèrent vingt minutes; mais ils furent balayés par une houle, et, n'ayant point de ceintures de sûreté, ils périrent. C'était un des bateaux de l'ancien système; il ne pouvait se redresser seul, ce fut sa perte.

En février 1858, le *life-boat* de Southwold, grand bateau à voiles, estimé l'un des mieux construits, mais ne pouvant non plus se redresser de lui-même, sortit du port pour s'exercer. Il courait devant un fort ressac, toutes voiles dehors, lorsque, enlevé tout à coup sur le dos d'une énorme lame, il présenta le travers aux vagues et fut renversé. L'équipage, muni de ceintures de liége et à proximité de la rive, put regagner la terre, mais le bateau n'y fut pour rien : trois personnes qui s'étaient embarquées en amateurs périrent.

Ces deux accidents arrivèrent en plein jour; le troisième eut lieu dans des circonstances plus défavorables, et le résultat fut tout différent. Par une noire et orageuse nuit d'octobre, en 1858, le petit bateau de vie de Dungerness se dirigea, à travers une très-grosse mer, vers un vaisseau naufragé à trois milles du rivage. Le bateau, monté par huit robustes gardes-côtes, appartenait à l'Institution nationale de sauvetage, et avait la propriété de se redresser et de se vider de lui-même. On atteignit à plus de minuit le navire en détresse : il avait été abandonné par son équipage. On revint alors vers la terre. Il y a beaucoup plus de danger à courir devant une forte brise qu'à ramer contre elle. Pendant un demi-mille le bateau se comporta bien dans une mer lourde, hérissée de bri-

sants; mais, en traversant un chenal, entre deux bas-fonds, il fut enveloppé et frappé par trois pesantes houles qui se succédèrent avec une telle rapidité qu'il ne put reprendre son équilibre; il n'obéissait plus au gouvernail : emporté par les vagues, couché sur le flanc, il tourna, et tout l'équipage fut lancé par-dessus bord. Aussitôt le bateau se redressa *de lui-même*, se vida de l'eau qu'il contenait, et l'ancre, étant tombée à la mer lors de la culbute, le ramena et le mit en panne. Pendant ce temps, les hommes, pourvus de ceintures de liége, surnageaient; ils purent regagner le bateau, y remonter au moyen des cordes de salut, et, ayant coupé le câble, ils retournèrent



The Quiver, bateau de sauvetage construit en Angleterre.

à terre sains et saufs. L'Institution nationale et royale de sauvetage possède aujourd'hui en Angleterre cent trente-deux de ces merveilleux bateaux, ayant chacun *sa maison*, son chariot de transport, ses hommes de service, et sa vigie qui, les yeux fixés sur tous les points de l'horizon, signale l'apparition d'un navire en détresse. On évalue à 300 livres sterling (7 500 francs) les frais de construction d'un bateau de vie : si l'on y ajoute les dépenses de transport et d'abri, la paye modique et les récompenses accordées aux équipages, cette somme est à peu près doublée. L'Institution est presque entièrement soutenue par des dons volontaires qui ne lui font jamais défaut. Depuis son origine, qui date de 1824, elle a reçu des sommes considérables, et sauvé la vie de treize à quatorze mille personnes. Tous les Anglais tiennent à honneur de lui apporter leur offrande : la pauvre femme du matelot qui donne son scheling le place à gros intérêts, car elle lui devra peut-être un jour la vie de son mari ou de son fils; le riche armateur, qui verse en une fois à l'Institution des *Life-boats* 50 000 francs, les retrouvera centuplés par le sauvetage d'une cargaison de ses riches vaisseaux. Et ceci n'est pas une hypothèse : en 1865, vingt-huit navires de commerce et leurs cargaisons furent sauvés par les bateaux à vie; dix-sept en 1864, quinze en 1863, vingt et un en 1862, et dans des conditions telles, qu'ils eussent été infailliblement perdus sans ce moyen extraordinaire de salut.

Mais ce sont là des considérations secondaires; l'Institution nationale et royale se propose surtout de sauver des hommes, c'est là ce qui lui vaut son immense popularité. Il y a environ un an qu'un journal anglais, *the Quiver*, ouvrait une souscription pour la construction d'un *life-boat*. En quatre mois les fonds recueillis par petites sommes s'élevaient assez haut pour qu'au lieu d'*un* bateau on en pût construire *trois*, qui ont été offerts à l'Institution : deux sont achevés et stationneront, l'un à Southwold, dans le comté de Suffolk, où, pendant de terribles et récentes tempêtes, plusieurs personnes ont péri faute d'un bateau de sauvetage; l'autre, placé à l'entrée du port de Cork, agira de concert avec un remorqueur à vapeur pour sauver les équipages en détresse sur la dangereuse côte du sud de l'Irlande. Les vapeurs-poste qui vont de Liverpool en Amérique, et la plupart des grands vaisseaux qui mettent à la voile pour l'Occident, relâchent à la station de Queenstown, près de Cork : le *life-boat* se trouvera précisément sur la grande route du commerce entre l'Europe et l'hémisphère occidental.

Notre gravure représente le premier de ces bateaux, construit d'après le modèle perfectionné et approuvé par l'Institution nationale; il porte le nom du journal donateur, *the Quiver;* il est monté sur la voiture de transport, exactement adaptée à sa forme et au mode de locomotion et de la mise en mer du bateau modèle.

La fin à une autre livraison.

WURTZBOURG

(BAVIÈRE).



L'Hôtel de ville et la rue de la Cathédrale, à Würtzbourg. — Dessin de F. Stroobant.

Le *Dom* de Würtzbourg est un édifice du treizième siècle, restauré en 1599 et en 1852. Il y existe des morceaux du douzième siècle; du moins on sait qu'il a été consacré en 1189. Les trois tours datent de 1240. L'intérieur de l'église ne renferme rien d'absolument curieux; on cite des fonts baptismaux de 1279, une chaire en albâtre de 1609, divers tombeaux d'évêques, et quelques tableaux. Saint Kilian est le patron du *Dom*.

« Du côté nord de la cathédrale se trouvent réunis le *Stadtgericht* (tribunal de la ville) et la *Neümunster-Kirche,* bâtie en l'an mille, et dont la crypte romane, reste d'une église très-ancienne, renferme le tombeau de saint Kilian. A gauche du chœur on a érigé, en 1843, un nouveau monument au plus grand poëte du moyen âge allemand, Walther von der Vogelweide († 1230), qui avait été enseveli dans le vieux cloître voisin. Deux inscriptions ont été gravées sur ce monument, l'une en latin, l'autre en allemand : cette dernière est du roi Louis. Au-dessus est une coupe où les oiseaux viennent manger du grain. Le poëte avait légué en mourant une certaine somme aux oiseaux de la ville, qui devaient, eux et leurs descendants, trouver des grains sur sa tombe. » (Joanne.) C'était une ingénieuse façon de perpétuer son nom : *Vogelweide* signifie nourriture des oiseaux. « Mais ce vœu ne fut pas toujours rem-

pli; le chapitre employa plus d'une fois à son propre usage l'argent destiné aux petits oiseaux. »

Parmi les églises de Würtzbourg (trente environ), il n'y a guère plus à signaler que la *Marien Capelle* (1377-1479), d'un gothique fleuri et flamboyant fort agréable, et une *Haugerkirche*, moins curieuse par sa prétendue ressemblance avec Saint-Pierre de Rome que sanctifiée par les miracles d'un saint de la noble famille Hohenlohe. La *Résidence*, ancien château épiscopal et royal, contiendrait, dit-on, dans ses caves plus de deux millions trois cent mille litres de vin. L'hôpital (*Julius-Spital*), très-bel établissement construit en 1572, agrandi à diverses époques, 1690, 1791, 1852, peut recueillir six cents pauvres, infirmes et malades. Enfin, une moyenne université, fondée vers le même temps que l'hôpital, compte environ sept cents étudiants; outre de bonnes collections d'histoire naturelle, de physique, d'antiquités, elle conserve dans sa riche bibliothèque le livre d'Évangiles de saint Kilian, et quelques manuscrits des septième et huitième siècles.

Würtzbourg est bien pourvue de promenades intérieures et extérieures. Les glacis de ses fortifications à la Vauban ont été transformés en jardins. De vieux châteaux, de belles collines couvertes de vignobles estimés (*Leistenweine*, *Steinweine*), les bords du Mein, qui coule au pied de la ville et que l'on traverse sur un joli pont orné de statues, la citadelle ou *Marienburg*, grand donjon situé sur une éminence, en face de la ville, sont autant de buts offerts à de faciles excursions.

Würtzbourg, à en juger par le peu de bruit qu'elle fait dans le monde et par le peu d'écrivains qui en ont parlé, végète aujourd'hui dans une douce et heureuse obscurité; mais elle n'est pas arrivée sans peine à cette vie paisible. Son histoire est pleine de ces vicissitudes que les querelles religieuses et les ambitions princières ont amenées et prolongées dans presque tous les pays du monde.

Appelée tour à tour *Herbipolis* (ville des pâturages), *Virteburg*, *Wirciburg*, Würtzbourg ne paraît pas avoir existé avant l'ère chrétienne. Cependant sa forteresse n'a fait que remplacer un des cinquante châteaux forts bâtis par Drusus. Trois saints personnages, que l'on dit Écossais, y vinrent, envoyés par le pape Benoît II, prêcher le christianisme, en 688. C'étaient Kilian, Colonat et Totnaw (d'autres écrivent Coloman et Théopman). Ils convertirent, dit-on, Gobert duc de Franconie; mais Kilian n'en subit pas moins le martyre. L'extinction du paganisme ne semble pas avoir précédé l'établissement d'un évêché à Würtzbourg par le célèbre Boniface (Winfrid), archevêque de Mayence, celui-là même qui conseilla à Pépin le Bref de saisir la couronne, et fut massacré près d'Utrecht par les Barbares (741-755). Le premier possesseur de ce siége fut un saint, saint Burchard, qui construisit une cathédrale, et reçut de Charlemagne le duché de Franconie; il a eu quatre-vingt-un successeurs, dont le plus célèbre est Jules Echter de Mespelbrunn († 1617), fondateur de l'université et de l'hôpital. Ils ne gardèrent pas bien longtemps la donation, très-douteuse, de Charlemagne, mais ils demeurèrent princes temporels d'environ trois cent mille âmes jusqu'en 1801. Aussi leur grand maréchal, aux messes solennelles, portait-il son épée sur l'épaule. Ils étaient élus par un chapitre de vingt-quatre membres, qui tous avaient reçu des coups de bâton sur le dos. Ce n'est pas une plaisanterie : le postulant au chapitre n'y pouvait entrer sans avoir fait preuve de noblesse, cela va sans dire en Allemagne, et, de plus, devait passer entre deux rangs de chanoines armés de verges. Cette ancienne coutume n'a de bizarre que l'apparence, et on l'expliquerait aisément par le souvenir de la flagellation du Christ et les préceptes d'humilité répandus dans l'Évangile.

Brûlée par les Huns (910), Würtzbourg se releva au siècle suivant, et devint l'une des villes les plus célèbres de l'Europe. La Franconie était alors à la tête de l'Allemagne et la fournissait d'empereurs. Des diètes, des conciles, des tournois et des fêtes jetèrent un grand éclat sur sa capitale. La prospérité de Würtzbourg se maintint même après l'extinction de la dynastie franconienne ou *salique*. L'empereur Rodolphe assista au concile tenu dans ses murs en 1277. Mais les luttes des bourgeois contre les évêques, les persécutions contre les juifs, brûlés dans leurs maisons en 1348, les guerres religieuses, dans lesquelles Würtzbourg prit parti pour le catholicisme, ne contribuèrent pas peu à dépeupler et à affaiblir l'antique cité. En 1616, on y brûla trois cents sorciers et sorcières : les jésuites s'y étaient établis en force; mais ils durent fuir devant Gustave-Adolphe, qui prit et pilla la ville (1630).

« Le duc Bernard de Weimar s'en empara à son tour en 1633, mais dut l'abandonner en 1636; en 1747, on y livra encore aux flammes une pauvre vieille religieuse, nommée Maria-Regina de Singer, accusée de sorcellerie. Occupée et mise à contribution (cinq millions) en 1793, par Championnet, Würtzbourg fut évacuée en 1796, après une défaite de Jourdan. » (Joanne.) Sécularisée en 1801, elle fut réunie à la Bavière avec ses dépendances. La paix de Presbourg, en 1805, l'adjugea comme compensation à l'archiduc Ferdinand, dépossédé de la Toscane. Le nouveau grand-duché de Würtzbourg ne dura pas longtemps. Les Français le réoccupèrent bientôt, et ne le quittèrent qu'en 1813. Ferdinand recouvra la Toscane, et la Bavière Würtzbourg (1814). Un évêché y fut rétabli en 1821, mais sans autorité temporelle. Par sa situation sur la rive droite du Mein, Würtzbourg doit se trouver englobée dans la Prusse nouvelle.

NOTRE PAYS.

COMMENT POURRAIT S'ACCROITRE SA PROSPÉRITÉ.

Sous ce beau titre : *Notre pays*, un de nos écrivains économistes les plus éminents et les plus estimés, M. Jules Duval, a publié un livre riche en renseignements précis et en conseils utiles (1). Voici sa conclusion; elle mérite d'être lue avec attention et méditée par tous les hommes qui aiment sincèrement la patrie.

La France est largement et fermement assise sur un beau et vaste territoire de 34 000 lieues carrées; elle dispose d'une population de 38 millions d'habitants, d'un revenu annuel de 20 à 22 milliards, d'une épargne annuelle de 7 à 800 millions qui pourrait être grossie; elle est armée de tous les instruments et de toutes les ressources du travail; elle se sent pleine d'énergie et d'intelligence. Son territoire occupe une situation exceptionnelle entre l'ancien et le nouveau monde, au point précis où le géomètre fixerait le minimum des distances habitées du globe, à l'intersection de presque toutes les grandes voies commerciales. Que lui manque-t-il donc pour l'entier accomplissement de ses hautes destinées?

Une seule chose : une expansion pacifique plus intense et plus lointaine à travers le monde; car au rayonnement se mesure la grandeur des nations, comme celle des astres.

L'émigration et la colonisation, le commerce et la navigation, les voyages et les missions, sont les méthodes d'expansion et de rayonnement appropriées à notre époque de conquêtes par le travail, par la science et la morale. La liberté en est le ressort.

(1) *Notre pays*, par Jules Duval, directeur de l'*Économiste français*. Paris, 1867.

Pour l'émigration, la France est en arrière de la race anglo-saxonne et de la race germanique. Tandis que, depuis un demi-siècle, l'une et l'autre ont disséminé des essaims, d'un nombre total de 7 à 8 millions d'individus, sur toutes les terres, la France, croissant avec une lenteur qui accuse nos lois et nos mœurs, se cantonnant dans ses frontières, s'agglomérant à Paris, n'a envoyé que quelques milliers de ses enfants vers les pays éloignés. Aussi la race anglaise, pour ne parler que d'elle, a-t-elle semé partout sa langue, ses habitudes, ses besoins, appels à un commerce universel et pour ainsi dire illimité, tandis que les marchandises françaises ne trouvent au dehors qu'un petit nombre de nationaux pour en propager l'usage.

Pour la colonisation, la France, malgré l'annexion de l'Algérie, qui a doublé presque l'étendue de l'empire, ne vient qu'au quatrième rang, après l'Angleterre, la Hollande et l'Espagne. Elle possède à peine une quinzaine de stations hors de l'Europe, savoir : en Afrique, en dehors de l'Algérie, le Sénégal et trois comptoirs secondaires, Assinie, Grand-Bassam, le Gabon; dans l'océan Indien, l'île de la Réunion, avec les îlots de Sainte-Marie, de Mayotte et de Nosi-Bé; en Asie, Pondichéry et quatre autres comptoirs dans l'Inde, trois provinces de la Cochinchine; en Amérique, deux Antilles (la Guadeloupe et la Martinique), la Guyane, les îlots de Saint-Pierre et Miquelon; dans l'Océanie, enfin, la Nouvelle-Calédonie, les îles Marquises, une partie de l'archipel de la Société, et Taïti, soumise à son protectorat. L'occupation du poste d'Obokh, à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, ne peut compenser l'abandon, au moins temporaire, de nos droits séculaires et incontestés sur Madagascar. Combien ces positions sont modestes à côté de celles de l'Angleterre, qui compte près de 200 millions de colons, répartis en une cinquantaine d'établissements! La Hollande elle-même en compte 18 millions; la France n'en a pas 4 millions.

Le commerce se ressent de ces timidités, ou plutôt des malheurs qui nous ont, depuis un siècle, dépouillés de la plus belle partie de notre empire colonial, Saint-Domingue, la Louisiane, le Canada, l'Inde, l'île de France. Tandis que notre trafic extérieur atteint seulement 7 milliards de francs, celui du Royaume-Uni arrive à 12 milliards, et il se grossit de tout le mouvement qui s'opère au profit des nationaux dispersés dans ses colonies et à l'étranger. Leur richesse est de la richesse anglaise.

Notre infériorité est plus marquée encore pour la navigation. Tandis que nous approchons seulement de 8 millions de tonneaux (dont la moitié sous pavillon étranger), l'Angleterre dépasse 27 millions; son cabotage est de 17 millions, le nôtre est de 3 millions!

Ces différences à notre désavantage, les voyageurs et les missionnaires, qui sont les initiateurs du progrès économique et moral, les précurseurs du commerce et de l'industrie, sont loin de les racheter, malgré tout leur zèle. Tous les chemins de la terre, tous les courants des mers sont parcourus par de nombreux voyageurs anglais et allemands, dont les récits rendent populaire la science géographique, et ouvrent des voies nouvelles aux entreprises de leurs concitoyens; les voyageurs français sont aussi aventureux et méritants, mais plus rares. Et quant aux missions, les nombreuses et vivaces sociétés bibliques et évangéliques de l'Angleterre opposent leur active propagande à la propagande catholique, non sans doute avec plus de succès pour l'amélioration des mœurs et la diffusion de la foi chrétienne, mais avec plus de profit pour la consommation des produits anglais, dont les missionnaires protestants répandent le goût et l'usage par l'exemple de leurs propres familles.

Dans cette excessive concentration chez soi, dans cette ignorance indifférente des affaires économiques du reste du monde, est la faiblesse, et l'on doit dire le péril de notre pays. Si nous restions stationnaires pour le nombre, pour les rapports extérieurs, pour les transactions lointaines, pour les fondations commerciales et coloniales, tandis que nos rivaux prennent de proche en proche possession du monde entier, un jour nous serions entourés d'un réseau invincible de supériorités et de résistances. L'heure de la décadence française aurait sonné.

Que Dieu et le génie de la France conjurent ce malheur en inspirant, au gouvernement l'amour des expéditions lointaines du travail et de l'échange, à la nation l'ambition des victoires pacifiques, aux citoyens l'esprit des grandes entreprises sur terre et sur mer, aux caractères résolus la curiosité des pays inconnus, aux âmes religieuses le dévouement aux races inférieures, à tous la foi dans l'étoile de la patrie, à tous l'amour et le respect de la liberté, mère des progrès!

La France alors concourra, pour la part que la Providence lui a dévolue, à la connaissance, à l'exploitation et à la colonisation du globe, ce qui est la condition et le complément de la mise en pleine valeur de son propre territoire et de l'élévation morale de sa population.

Alors NOTRE PAYS, — le plus beau royaume du monde après celui du ciel, suivant la parole de Grotius, — atteindra l'apogée de la gloire et de la richesse, les deux leviers de la puissance. Alors l'homme du pays, le *paysan*, personnifiera l'union du travail et du patriotisme, de la force et de l'intelligence.

Qu'il en soit ainsi!

LA SCIENCE

APPLIQUÉE A L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

COMMENT ON PEUT RAFRAICHIR L'EAU. — COMMENT ON FAIT DE LA GLACE EN ÉTÉ. — PRÉPARATION DES GLACES ET DES SORBETS.

Nos lecteurs savent que le froid n'est pas, comme on l'a supposé longtemps, un agent physique particulier, dont les propriétés seraient opposées à celle de la chaleur; quand nous disons qu'un corps est froid, ce n'est que parce que nous le comparons à un corps plus chaud, et il n'y a là qu'un simple terme de relation. Si vous sortez d'une cave très-fraîche, vous direz que l'air extérieur est chaud; si, au contraire, vous sortez d'une salle de bain très-chaude, ce même air extérieur vous semblera froid.

Produire du froid, c'est soustraire de la chaleur. Pour rafraîchir de l'eau chaude, il faut lui enlever la chaleur qu'elle a absorbée. Comment produire cette soustraction de chaleur? Il suffit d'utiliser la propriété que possèdent les corps d'absorber de la chaleur quand ils changent d'état, quand ils passent de l'état solide à l'état liquide, ou de l'état liquide à l'état gazeux.

Une expérience très-simple en dira plus à ce sujet que de longues dissertations. Versez quelques gouttes d'éther sur votre main : l'éther, très-volatil, se réduira en vapeur, il disparaîtra à vos yeux; mais en même temps votre main sera impressionnée par une vive sensation de froid. Pourquoi? parce que l'éther, pour changer d'état, a dû absorber de la chaleur; cette chaleur, il l'a prise à votre main et l'a refroidie. — Si l'éther est en contact avec de l'eau, il refroidira cette eau, et pourra même abaisser sa température au point de la transformer en glace.

Placez un petit ballon de verre plein d'eau au milieu d'un vase rempli de coton imbibé d'éther. Activez l'évaporation de ce dernier liquide en y faisant passer, au

moyen d'un soufflet, un rapide courant d'air : vous ne tarderez pas à retirer du vase un ballon rempli de glace. — Ici l'éther se volatilise, il change d'état, et il prend de la chaleur aux corps avec lesquels il est en contact, c'est-à-dire au ballon de verre et à l'eau qu'il contient.

C'est à peu près de la même manière que fonctionnent les *alcarazas*, qui ont, comme on le sait, la propriété de rendre fraîche l'eau tiède qu'on y verse. — Ce sont des vases de terre poreuse; ils laissent suinter l'eau qu'ils contiennent, ils transpirent et se recouvrent d'une mince couche liquide. L'air extérieur fait évaporer cette couche liquide; elle se réduit en vapeur, passe de l'état liquide à l'état gazeux, et en même temps absorbe de la chaleur au vase qu'elle humecte et à l'eau qu'il renferme. — Si l'air extérieur est très-sec et souvent renouvelé, l'évaporation sera rapide, le refroidissement de l'eau sera très-sensible. — Dans les pays chauds, où l'air est sec, les alcarazas placés dans des courants d'air fonctionnent très-bien; dans nos climats, où l'air est souvent humide, ils ne donnent que d'assez médiocres résultats; on peut, toutefois, les faire mieux agir en les entourant d'un linge mouillé qui active l'évaporation extérieure.

Appareil Carré. — Quand au lieu de rafraîchir l'eau on veut la transformer en glace, on peut se servir de ce qu'on appelle l'*appareil Carré*. Il se compose d'un double cylindre en fer, uni par deux tubes de même métal à un autre cylindre creux légèrement conique. — Chauffez le premier cylindre, en maintenant plongée dans l'eau froide la partie tronconique de l'appareil. Quand le thermomètre a atteint la température de 130 degrés, vous remplacez le fourneau par un baquet plein d'eau, et dans la cavité centrale du vase tronconique vous placez un cylindre métallique rempli d'eau; en peu d'instants cette eau se refroidit très-sensiblement, et après un quart d'heure environ elle se transforme en un cylindre de glace qui prend naissance sous les yeux de l'expérimentateur. La figure 1 représente l'appareil pendant les deux phases de l'opération.

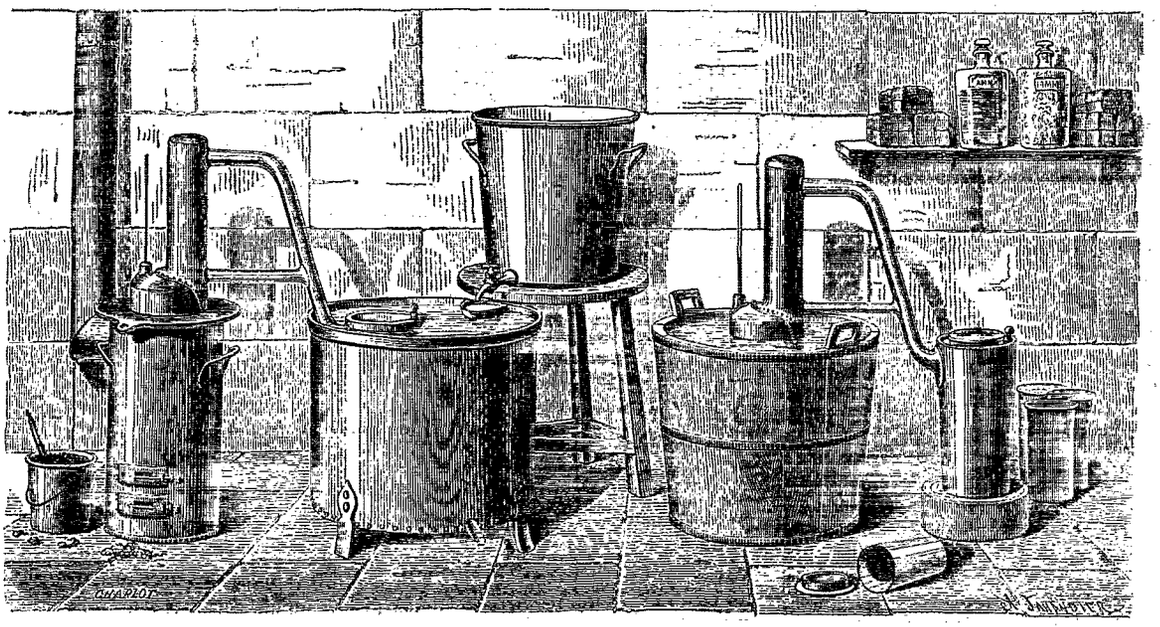


Fig. 1. — Appareil Carré.

Ainsi, au moyen de cet appareil merveilleux, on produit de la glace avec quelques morceaux de charbon; mais là ne s'arrête pas le prodige : après avoir ainsi produit de la glace, l'appareil reste prêt à fonctionner de nouveau, sans qu'il soit nécessaire de rien y changer. Il suffira seulement de le chauffer encore pour obtenir de nouvelles quantités de glace, et cela presque indéfiniment.

Cet appareil est fondé sur l'absorption de chaleur qui accompagne le changement d'état des corps. Le cylindre contient une dissolution aqueuse de gaz *ammoniac;* quand on le chauffe, les gaz n'étant pas solubles dans l'eau *bouillante*, on en chasse l'ammoniaque, qui se rend par les issues qui lui sont ouvertes dans l'intérieur du vase tronconique; mais là elle est emprisonnée et ne peut s'échapper. Cependant la chaleur chasse toujours de nouvelles quantités de gaz qui s'accumulent ainsi, et se trouvent fortement comprimées dans ce récipient. Le gaz ammoniac, ainsi soumis à une forte pression, change d'état; il se liquéfie. C'est alors que l'on retire le fourneau, et que l'on plonge le cylindre dans l'eau froide. L'eau qu'il contient, ainsi refroidie, va dissoudre de nouveau le gaz ammoniac qu'on a chassé dans le vase tronconique. L'ammoniaque liquéfiée va donc devenir gazeuse, elle va changer d'état encore une fois; mais en se volatilisant, elle emprunte de la chaleur au corps avec lequel elle est en contact, c'est-à-dire à l'eau qu'elle entoure; elle refroidit cette eau et la congèle.

Glacière des familles. — Prenez un litre d'eau, jetez-y 600 grammes de salpêtre, 600 grammes de sel ammoniac, et 450 grammes de sel de soude cristallisé (1); agitez vivement ce mélange, de manière à faire fondre, à dissoudre ces différents sels. Le liquide formé sera très-froid, sa température sera abaissée au point de congeler une petite quantité d'eau. — Pourquoi? — Parce que ces différents produits solides se sont liquéfiés au sein de l'eau; ils ont changé d'état, et leur fusion n'a pu s'opérer que par l'absorption d'une certaine quantité de chaleur.

Pour fabriquer de la glace au moyen des mélanges réfrigérants, on emploie un appareil spécial appelé glacière des familles (fig. 2). Il se compose de plusieurs vases concentriques formés d'un métal mince et contenant alternativement de l'eau et du mélange frigorifique; le mélange réfrigérant, par exemple, est placé en C et en O; l'eau à

(1) Ces substances se vendent à un prix très-peu élevé chez tous les droguistes.

congeler est versée dans le vase A, qui se trouve ainsi baigné extérieurement par le mélange. — On obtient bientôt un cylindre creux de glace que l'on détache très-facilement par un choc. Un petit levier *l* peut faire mouvoir une soupape *p*, donner issue à de l'eau très-froide, presque glacée,

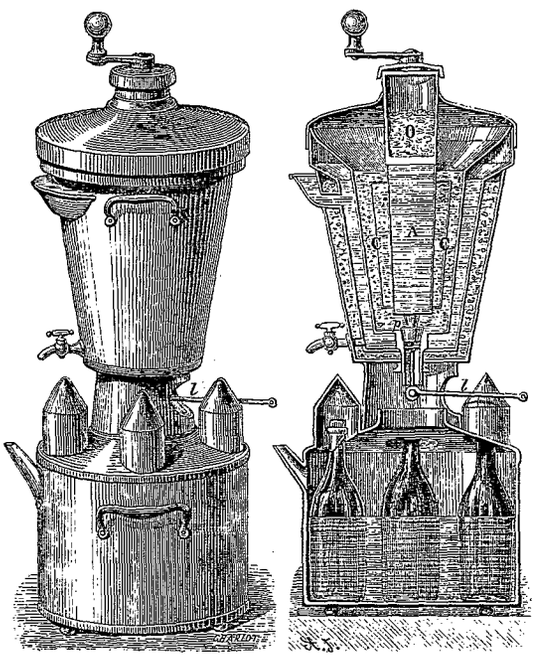


Fig. 2. — Glacière des familles.

qui tombe dans un vase inférieur où des bouteilles de vin sont ainsi frappées.

Il est facile de trouver un grand nombre de substances qui produisent un froid considérable en se dissolvant dans l'eau, et qui peuvent être employées à faire fonctionner la glacière des familles. Voici la composition de quelques mélanges frigorifiques :

1.	1 part.	eau.....	De 10° à 15° au-dessous de zéro.
	1 —	nitrate d'ammoniaque.	
2.	16 —	eau.....	De 10° à 16° au-dessous de zéro.
	5 —	sel ammoniac.....	
	7 —	salpêtre.....	
3.	1 —	glace pilée.....	De zéro à 17° au-dessous de zéro.
	1 —	sel marin.....	

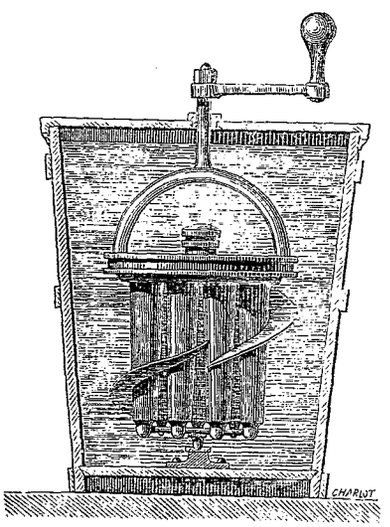


Fig. 3. — Appareil Goubaud pour fabriquer la glace.

Ce dernier mélange est très-propre à rafraîchir le vin et à *frapper* les carafes de vin de Champagne. Il est placé, à cet effet, dans un seau au milieu duquel on maintient une bouteille de vin pendant une demi-heure environ.

Un mélange de cinq parties d'acide chlorhydrique et de huit parties de sulfate de soude produit encore un abaissement de température considérable ; mais il est préférable dans les usages domestiques d'éviter l'emploi des acides, toujours dangereux. — Le mélange numéro 1 est le plus économique, parce qu'il permet de retrouver le sel par évaporation de la solution, et de le faire servir pour ainsi dire indéfiniment, sauf la perte inévitable due à chaque opération.

On peut remplacer la glacière des familles par l'appareil Goubaud, que représente la figure 3. Cet appareil se compose d'un assemblage de tubes en étain pur et très-mince. — Ordinairement ils sont mus autour d'un pivot, au moyen d'une manivelle. — Une spirale maintient dans une agitation continuelle le mélange réfrigérant, formé d'eau et de nitrate d'ammoniaque ; ce mélange est placé dans un vase de bois fermé au moyen d'un couvercle. — Les tubes d'étain étant remplis d'eau, on tourne la manivelle pendant quinze minutes environ ; on obtient des cylindres de glace en ouvrant et en renversant l'appareil.

Préparation des glaces et des sorbets. — L'art ingénieux de préparer ces boissons rafraîchissantes est dû au Florentin Procope Couteau. Il est fondé sur l'emploi des mélanges réfrigérants pour congeler certaines liqueurs aromatiques et sucrées, formées par des sucs de végétaux et de fruits, des crèmes de diverses natures.

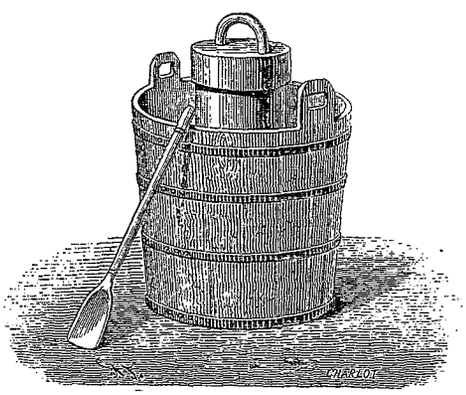


Fig. 4. — Une sorbetière et ses ustensiles.

Les ustensiles nécessaires pour faire les glaces sont : un seau, une sorbetière et une spatule, comme le représente la figure 4. Quand on se propose de glacer, on met un morceau de glace uni, de 5 à 6 centimètres d'épaisseur, dans le fond du seau, on place au-dessus la sorbetière, qu'on entoure d'un mélange réfrigérant de sel marin et de glace pilée. On introduit la composition dans la sorbetière, et on la tourne pendant quelques minutes. — On enlève de temps à autre le couvercle, en ayant soin de détacher avec la spatule les parties congelées fixées sur les parois intérieures. — On a soin de remettre de nouvelles quantités de mélange réfrigérant, de manière à ce que le seau en soit toujours parfaitement rempli. Quand la composition intérieure est d'une consistance solide, on retire la sorbetière et on l'entoure d'un linge mouillé : la glace est prête à être servie.

On distingue deux genres de composition des glaces : ce sont les glaces aux fruits à l'eau, et les glaces à la crème.

La première composition se prépare en mêlant ensemble de l'eau sucrée avec des jus de fruits, citron, orange,

cerise, groseille, pêche, etc., qu'on fait geler dans la sorbetière.

La deuxième composition est formée par un mélange de lait, d'œufs, de sucre et de différents parfums. Voici plusieurs compositions de glaces à la crème :

Glace à la crème blanche et au citron.

Crème	1 litre.
Sucre en poudre	360 grammes.
Jaunes d'œufs	4 grammes.
Blanc d'œuf	1
Zeste de citron	1 mince tranche.

On fait ce mélange dans une terrine et on fait prendre la crème à petit feu. Quand la crème est prise, on la passe au tamis avant de la mettre dans la sorbetière.

Glace à la vanille. — Même composition; on ajoute un peu plus de jaune d'œuf, et on additionne d'un quart de bâton de vanille.

La crème au chocolat est additionnée de 60 grammes de chocolat à la vanille; la crème au café, de 60 grammes de café en poudre.

On peut enfin ajouter de préférence des amandes torréfiées, des pistaches en pâte, ou toute autre substance aromatique.

Les *sorbets* se préparent en ajoutant certaines liqueurs dans une glace à la crème. Le sorbet au rhum se fait, par exemple, en mélangeant du punch ou du rhum avec une glace au citron.

UNE TENTATION.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 214.

IV

Par une claire et froide soirée de janvier 1813, un jeune homme cheminait seul sur la route qui longe le Blavet. Il approchait de Kerneven, et, malgré la gelée piquante qui aurait dû hâter son pas, il marchait lentement, comme accablé sous le poids de ses pensées. Arrivé tout près de la chaumière de Lemoal, il s'arrêta et regarda autour de lui.

La lune resplendissante découpait durement les ombres des rochers. Sa clarté, qui effaçait les pâles étoiles, faisait scintiller tous les rameaux des arbres chargés de givre qui étincelait comme une poussière de diamants. Le Blavet, glacé dans tout son cours, ne renvoyait qu'une lumière terne et grisâtre. Le sol craquait sous les pieds du voyageur, qui ne semblait pas sentir le froid. Il regarda les rochers, la route, la rivière, les champs, les arbres dépouillés, la petite maison, comme s'il voulait se remplir le cœur de ces formes bien connues; et puis, baissant la tête, il se couvrit les yeux de sa main.

Lemoal, qui sans doute guettait son retour et entr'ouvrait souvent la porte, l'aperçut en ce moment. Il sortit de la maison, et, venant frapper sur l'épaule du jeune homme :

— Que fais-tu donc là, garçon, au lieu d'entrer te réchauffer? Tu dois être transi.

Le jeune homme tressaillit.

— J'arrive, père, et je regardais la rivière : je ne me rappelle pas l'avoir jamais vue si glacée que cette année. Quel hiver pour les pauvres soldats!

Lemoal fut un peu étonné d'entendre son fils parler ainsi des soldats, et se demanda pourquoi il avait les idées tournées de ce côté; car, bien qu'on fût en guerre, il n'était pas encore en âge de partir. Mais il ne lui fit pas de question pour le moment à ce sujet, pensant que s'il avait quelque chose à dire il le dirait bien.

Ils entrèrent tous les deux et s'assirent vis-à-vis l'un de l'autre sur les bancs placés dans la grande cheminée. Une souche s'y consumait sous la cendre; le père ranima le feu, et une flambée d'ajoncs vint éclairer leurs visages.

Lemoal avait bien vieilli depuis douze ans. Ce n'était pas le travail ni l'âge qui avaient ridé son front et affaissé son corps robuste; il avait du courage et savait que chacun doit gagner le pain qu'il mange. Mais il avait eu de mauvaises années : ses récoltes avaient manqué; son cheval, mort de vieillesse, n'avait pu être remplacé par suite de la guerre, qui prenait les bêtes aussi bien que les personnes, et son commerce en avait souffert. Sa femme était morte de maladie et de misère, et le pauvre homme avait souvent le cœur bien triste en songeant au passé, quand il se trouvait seul. Mais si son fils Alain entrait en fredonnant quelque complainte nouvellement apprise d'un cloarek du pays, le père comprenait qu'il n'avait pas tout perdu et contemplait avec fierté le beau jeune homme que chaque année rendait plus vigoureux, et il se sentait tout réjoui à la vue de sa jeunesse, de son entrain et de son ardeur au travail.

Ce soir-là, Alain semblait avoir perdu sa gaieté accoutumée. Il restait immobile, les deux mains croisées sur la tête de son *pen-baz*, qu'il tenait debout entre ses deux genoux. Il ne parlait pas, il attendait les questions de son père. Le père, qui l'avait envoyé à la ville pour savoir les nouvelles, n'osait pas les lui demander; il semblait les craindre. Enfin, ôtant de sa bouche sa pipe noircie, et la remettant à son large chapeau :

— Qu'est-ce qu'on dit à Pontivy? demanda-t-il avec effort.

Le jeune homme secoua la tête :

— De tristes choses, père, et le pire, c'est qu'elles sont trop sûres. J'aurais bien voulu ne pas les croire. Il paraît qu'en Russie tous nos pauvres soldats sont morts dans la neige. C'est un pays de sauvages : ces gens-là ont brûlé eux-mêmes leur ville pour nous en chasser. L'empereur est revenu tout seul, et comme il va encore recommencer une autre guerre, il lui faut d'autres soldats...

Alain s'arrêta.

— Ils ne te prendront toujours pas, toi, mon garçon; tu ne tireras que l'année prochaine, et d'ici là peut-être que la guerre sera finie.

— On va reprendre des conscrits des années passées, tous ceux qu'on avait laissés; et puis, comme il n'y en aura pas assez, on prendra ceux de l'année prochaine. Voilà ce que j'ai appris, père.

Le pauvre Lemoal reçut ces paroles en plein cœur.

— Mais, balbutia-t-il, ils ne peuvent pas t'enlever à ton vieux père. Je n'ai plus que toi; ta mère est morte; ils ne peuvent pas vouloir que je meure tout seul!

Alain soupira.

— Ne nous désolons pas; peut-être je tirerai un bon numéro et resterai avec vous. Cela me ferait tant de peine de vous quitter et de ne plus voir notre Bretagne! Mais vous m'avez dit souvent qu'un homme devait défendre son pays : vous ne l'avez pas oublié, père.

— Eh! oui, je l'ai dit; et si l'on venait m'apprendre que l'Anglais a débarqué sur nos côtes, je prendrais mon fusil et j'irais avec toi le chasser. Mais s'en aller mourir dans la neige, au milieu des étrangers, à des centaines de lieues de chez nous, est-ce que c'est défendre son pays? Moi je trouve que c'est attaquer le pays des autres, et tout cela nous portera malheur!

V

Cependant les mauvaises nouvelles se succédaient sans

interruption. On ne connaissait pas tous les détails, mais on savait que la grande armée avait été vaincue en Russie; qu'elle avait disparu en grande partie sous la neige, tant il en tombe dans ce pays-là! que le reste cherchait à revenir en France, et que les ennemis semblaient sortir de terre de tous côtés pour l'attaquer dans sa retraite. Enfin, ce que l'on craignait, ce dont on avait souvent parlé depuis plusieurs jours, arriva bien réellement. Cent mille hommes des conscriptions de 1809 à 1812, et cent cinquante mille de la conscription de 1814 se trouvaient appelés sous les drapeaux. Quant à espérer la chance d'un bon numéro, c'était folie : à moins d'être par trop boiteux et par trop infirme, on pouvait compter qu'un numéro vaudrait l'autre, d'autant plus qu'après cette levée on en annonçait encore une seconde, ce qui revenait à dire que tout le monde partirait sans exception.

Le jour du tirage, Lemoal et quelques autres habitants de Kerneven accompagnèrent leurs fils à la ville. Depuis le matin, les places et les rues de Pontivy regorgeaient de gens venus des campagnes environnantes. Les jeunes Bretons qui se connaissaient pour s'être rencontrés aux fêtes et aux pardons s'accostaient et parlaient entre eux, mais tous paraissaient tristes, et tristes de cette tristesse qu'on éprouve à l'idée d'un malheur inévitable. Il y avait bien çà et là quelques groupes plus animés qui riaient et causaient gaiement : on trouve en chaque pays des caractères qui s'amusent de tout; et puis, il faut bien le dire, parmi les hommes, il y en a toujours eu et il y en a toujours pour qui la guerre est une fête, et qui ne sont jamais si contents qu'avec un sabre au côté ou un fusil sur l'épaule. Mais là c'était le plus petit nombre.

La foule se rassemblait peu à peu sur la grande place. Bientôt les portes de la sous-préfecture s'ouvrirent, et les jeunes gens défilèrent commune par commune. Kerneven eut son tour : quand Alain mit la main dans l'urne, Lemoal, qui était entré dans la salle, sentit son cœur battre à lui briser la poitrine. Il se passa une minute qui fut pour le malheureux père comme un siècle. Il ne voyait plus. Tout à coup il entendit la voix qui appelait les noms et proclamait les numéros dire : « Huit! » Il regarda étonné, stupéfait, et se demandant de qui il s'agissait : Alain se trouvait seul auprès de l'urne. C'était donc bien lui qui avait tiré le numéro. Lemoal resta comme frappé de la foudre, et ne revint à lui qu'en entendant son fils qui le prenait par le bras et lui disait : « Père, c'est fini! » Il le suivit machinalement, et tous deux sortirent, puis traversèrent la grande place pour retourner à leur maison.

La foule s'écartait sur leur passage.

— C'est le fils Lemoal, disaient les gens de Kerneven.

— Comme il est pâle! Bien sûr, il est pris pour le service.

— Encore un de moins pour le pays! Pauvre garçon! qui sait si jamais on le verra revenir!

Le malheureux père écoutait tout cela sans le comprendre.. Il n'avait plus la force de penser.

Un petit homme au dos voûté, d'aspect malingre et souffreteux, mis comme un bourgeois aisé, passait en ce moment, en s'appuyant sur une belle canne à pomme d'or qui l'aidait à dissimuler l'inégalité de ses jambes.

— Tiens! dit un paysan, qu'est-ce que c'est donc que ce bossu là-bas?

— Il a de beaux habits pour couvrir sa bosse, dit un autre; je ne le plains pas.

— C'est le fils à Kervan le meunier; vous savez bien, celui qui a été assassiné il y a tantôt douze ans. Il n'a pas pris le métier de son père; il est dans le commerce avec son oncle, et il y gagne gros.

— Est-ce qu'il vient ici pour tirer?

— Oh! non; il a tiré l'année dernière; mais il a de la chance d'être bossu et bancal; on ne l'a pas pris. D'ailleurs, il était bien assez riche pour s'acheter un homme. On m'a dit qu'il était question pour lui d'un riche mariage par ici; c'est peut-être pour cela qu'il vient.

— Ou bien pour visiter les propriétés de son père ; il doit bientôt avoir ses vingt et un ans.

— Oui-da! il les aura le mois prochain; il est né la même semaine que ma fille, je m'en souviens bien.

Cependant Lemoal et son fils avaient repris la route de Kerneven. Ils marchaient déjà depuis longtemps, et quoiqu'ils n'eussent plus que quelques jours à passer ensemble, ils avaient le cœur si gros et l'esprit si accablé qu'ils ne pouvaient prononcer aucune parole.

Quand ils se trouvèrent à l'endroit de la route où aboutissait le chemin creux du moulin de Kervan, Lemoal s'arrêta, sembla regarder du côté du moulin, et de la tête et du bras fit des gestes comme s'il eût été en conversation avec quelqu'un. Il resta là un instant, puis, par une sorte d'effort, il se remit en marche, et Alain l'entendit qui se disait tout bas à lui-même : « Non... non... jamais!... »

La suite à une prochaine livraison.

UN CONTE SUR L'OR.

Un roi, ayant trouvé quelques mines d'or en son royaume, employa la plus grande partie de ses sujets à tirer et affiner l'or desdites mines; ce qui fut cause que les terres demeurèrent en friche et que la famine commença.

La reine, qui était prudente, s'émut de charité envers le pauvre peuple, et fit faire secrètement des poulets, des chapons, des pigeons et autres viandes en pur or.

Quand le roi voulut dîner, elle lui fit servir ces viandes d'or; ce dont il fut tout joyeux, car il ne comprit pas d'abord à quoi la reine tendait; mais voyant qu'on ne lui apportait point d'autres choses à manger, il commença de se fâcher.

Sur quoi la reine le supplia de considérer que l'or n'était pas nourriture, et que mieux valait employer ses sujets à cultiver la terre, qui jamais ne se lasse de produire et donner, que non pas à chercher l'or, qui ne rassasie ni la faim, ni la soif, et qui n'est rien que par l'estime qu'en font les hommes, laquelle estime se changerait bien vite en mépris si une fois l'or était en grande abondance. Il m'a toujours semblé que cette reine pensait et parlait de bon sens.

BERNARD PALISSY.

INDIFFÉRENCE DES ARABES
POUR LES EXPÉRIENCES SCIENTIFIQUES.

Deux des membres de la commission scientifique conduite en Égypte par Bonaparte, Monge et Berthollet, dit Arago, s'étaient occupés sans relâche des moyens de frapper l'imagination des Orientaux, des spectacles empruntés aux arts, aux sciences, qui semblaient propres à montrer la supériorité de la France et à fortifier notre conquête. Ces tentatives restèrent presque toujours sans résultat.

Un jour, par exemple, Bonaparte demanda aux principaux cheiks d'assister à des expériences de chimie et de physique. Dans les mains de Monge et de Berthollet, divers liquides éprouvèrent les plus curieuses transformations. On engendra des poudres fulminantes; de puissantes machines électriques fonctionnèrent avec tous leurs mystères. Une science qui venait de naître, celle du gal-

vanisme, fut mise aussi à contribution : par de simples attouchements métalliques on produisit sur des animaux morts, dépecés, des convulsions qui, au premier aspect, autorisent à croire à la possibilité de résurrections. Les graves musulmans n'en restèrent pas moins des témoins impassibles de toutes ces expériences. Bonaparte, qui s'attendait à jouir de leur étonnement, en témoigna quelque humeur. Le cheik El-Bekry s'en aperçut, et demanda sur-le-champ à Berthollet si, par sa science, il ne pouvait pas faire qu'il se trouvât en même temps au Caire et à Maroc. L'illustre chimiste ne répondit à cette demande ridicule qu'en haussant les épaules. « Vous voyez bien, dit alors El-Bekry, que vous n'êtes pas tout à fait sorcier. »

Monge n'éprouva pas une moindre déconvenue le 1er vendémiaire, septième anniversaire de la république. Sur sa proposition, il avait été décidé que, ce jour de fête, on rendrait les indigènes témoins d'un spectacle qui semblait devoir inévitablement frapper leur imagination. L'ascension de l'aérostat préparé par Conté réussit à souhait; mais les Africains n'en montrèrent aucune surprise; on vit même bon nombre d'individus de tous les rangs traverser la grande place Usbékiéh sans daigner lever la tête, à l'instant où le ballon planait majestueusement dans les airs.

A TRAVERS CHAMPS.

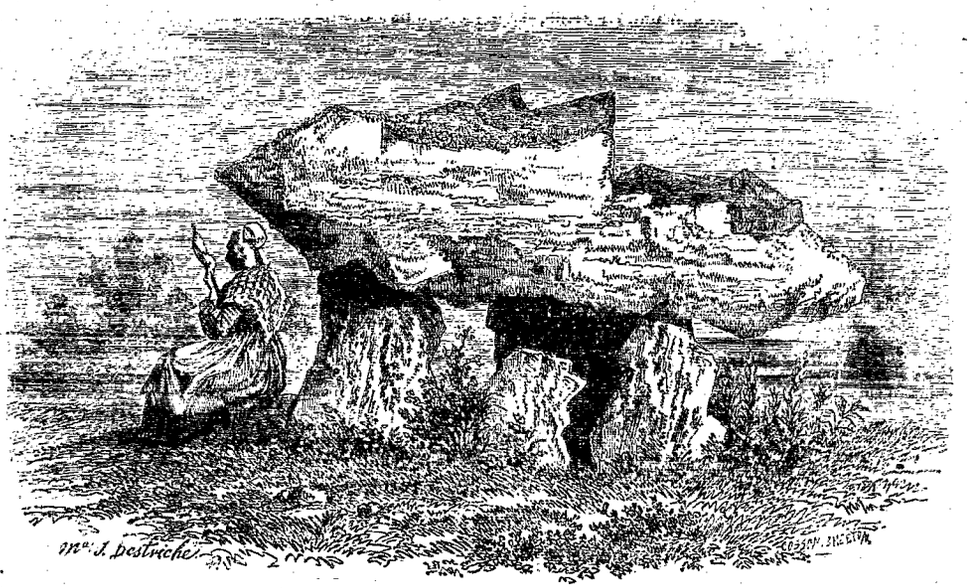
LA PIERRE MAUPERTUIS

(SARTHE).

J'aime à parcourir la campagne sans but déterminé, sans poser mon pied dans la trace de celui qui m'a précédé; combien de délicieuses oasis ai-je ainsi découvertes qu'un rideau d'aubépine dérobait à la vue!

Un jour de décembre, froid et scintillant comme la glace, je partis pour une de ces courses, où l'imprévu vous frappe comme la branche flexible que la main veut écarter : le merle picotait les graines de corail du houx, le roitelet sautillait comme une feuille sèche; après avoir traversé le bois Dée, situé à l'extrémité est de la commune de Lhomme, je passai dans une petite lande toute hérissée d'ajoncs : cette brune verdure, déchirée par endroits, donnait passage à de gros cailloux blanchâtres que le paysan, dans son langage expressif, appelle *les os de la terre*. Cette friche descend par une pente douce sur le bord d'un petit ruisseau tributaire du Loir; l'autre rive, couronnée de bois, remontant avec une égale progression, forme une gorge nommée *la vallée de Dauvert*. Les ruines d'une chapelle tout habillées de lierre, quelques vieux châtaigniers couverts d'une mousse grisonnante, un chemin ondulant comme un immense reptile autour de la colline, font de ce petit coin de terre un paysage digne de l'Écosse. La chronique, sans doute à tort, prétend que saint Julien fut lapidé dans ce lieu; les habitants le peuplent d'êtres surnaturels, de grottes mystérieuses : l'esprit frappé de son air sauvage adopterait volontiers ces versions.

J'admirais cet ensemble, lorsque j'aperçus le complément de cette nature agreste : à quelques pas s'élevait un dolmen d'environ un mètre soixante centimètres de haut et de quatre mètres de long, couché sur ses six pieds de granit comme un monstre antédiluvien; je m'informai du nom, c'était *la pierre Maupertuis*. Mon imagination se reporta dix-huit siècles en arrière : je vis ces plateaux ombragés de chênes séculaires, des huttes gauloises habitées par de rudes guerriers, des chasseurs intrépides, un sol



La Pierre Maupertuis. — Dessin de Mme Destriché.

infécond attendant l'industrie pour verser ses trésors, *la bête fauve à la place* de cette vieille femme qui garde son troupeau, le sanglier fouillant la terre où le laboureur trace paisiblement un sillon, la misère où règne aujourd'hui l'abondance! La brise sifflant à travers la ramée me semblait un hymne en l'honneur d'Ésus; les druides, prêtres magistrats, défilaient devant moi la faucille d'or à la main; le gui sacré était porté sur une toile de lin. Bientôt le sang fumeux de l'hécatombe s'éleva comme un léger brouillard au-dessus de la pierre; un cri suprême, le cri d'un condamné, sans doute d'un coupable, mais peut-être aussi d'un prisonnier ou d'une victime volontaire, a retenti au moment du sacrifice!... Ce râle m'a réveillé; j'ai béni le temps et la civilisation qui nous ont éloignés de ces siècles encore barbares.

La réalité reste, et aussi le doute sur l'usage de ces monuments. Es-tu l'autel, le tombeau, la pierre de justice, la marque de la victoire? Un jour la science t'arrachera ton secret : alors le sphinx n'arrêtera plus le passant pour lui proposer son énigme.

INGRES.



Ingres. — Dessin de H. Rousseau, d'après une photographie de Carjat.

La mort vient de laisser vide une place qui ne sera pas remplie. Après tant de pertes cruelles que l'art a faites en France dans ces dernières années, celle-ci est irréparable. L'auteur de l'*Apothéose d'Homère,* du *Vœu de Louis XIII,* du *Martyre de saint Symphorien,* de *la Source,* n'était pas seulement parmi nous le représentant de l'art le plus noble et plus sévère, le dernier survivant d'une grande race, le disciple et l'égal de ces grands artistes de la renaissance qui ont reçu de l'antiquité et qui nous ont transmis les traditions du plus pur idéal; il était, par les leçons et les exemples de toute sa vie, le maître des générations nouvelles. Les zélés, les sincères tenaient leurs regards attachés sur lui; et tant qu'il demeurait au milieu d'eux, pratiquant et défendant jusqu'à son dernier jour, avec l'ardeur d'un apôtre, le culte auquel il s'était voué dans son enfance, ils se sentaient eux-mêmes soutenus et encouragés dans leur foi. Il n'est plus aujourd'hui. « En mourant, a-t-on dit éloquemment, il a posé sur l'autel ce flambeau que Phidias, à travers les âges, avait passé à Raphaël, et que lui, leur adorateur fervent, tint élevé pendant plus de deux tiers de siècle. Qui désormais le reprendra pour en secouer la flamme et en faire jaillir ces étincelles semblables à des étoiles? »

Aucun succès, aucun honneur n'a manqué à l'illustre

peintre arrivé au terme de sa carrière; sa fin peut se comparer à celle d'un beau jour qui s'achève dans les splendeurs d'un coucher éclatant; mais que cette fin d'une vie glorieuse ressemble peu à ses commencements! c'est là qu'il faut nous reporter. Certes, c'est un doux et bienfaisant spectacle que celui des hommages rendus au génie à la fin triomphant; il en est un toutefois plus fortifiant encore et plus salutaire : c'est celui d'une volonté invincible traversant les plus dures épreuves, la misère, le dédain, l'obscurité, l'oubli, non sans irritation parfois ou sans abattement, mais sans faiblir, sans dévier jamais de la droite ligne qui mène vers le but idéal.

Ce but, Ingres l'avait entrevu bien jeune. Né à Montauban, le 29 août 1780, il reçut de son père, artiste lui-même, la première direction (1). « J'ai été élevé, a-t-il dit quelque part, dans le crayon rouge; mon père, musicien et peintre, me destinait à la peinture, tout en m'enseignant la musique comme un passe-temps. Cet excellent homme, après m'avoir remis un grand portefeuille qui contenait trois ou quatre cents estampes d'après Raphaël, le Corrége, Rubens, Téniers, Watteau, Boucher, — il y avait de tout, — me donna pour maître M. Roques, élève de Vien, à Toulouse. J'exécutai, sur le théâtre de cette ville, un concerto de violon de Viotti, en 1793, à l'époque de la mort du roi. Mes progrès en peinture furent rapides. Une copie de la *Vierge à la chaise*, rapportée d'Italie par mon maître, fit tomber le voile de mes yeux : Raphaël m'était révélé. Cette impression a beaucoup agi sur ma vocation et rempli ma vie. Ingres est aujourd'hui ce que le petit Ingres était à douze ans. »

Dès ce moment il avait vu le terme de l'ambition de toute sa vie. « Atteindre les pieds de Raphaël et les baiser! » disait-il plus tard, en prenant l'attitude du disciple incliné devant le maître. Nous verrons si cette dévotion alla jamais jusqu'à l'abandon de soi-même, si elle ne laissa pas de place à l'indépendance de la pensée, au sentiment original et personnel de la beauté; mais alors Ingres avait l'âge où Raphaël lui-même se faisait l'humble écolier du Pérugin : heureux, à ce moment de la vie, qui sait choisir son guide, qui y a foi, et s'y attache uniquement!

Ingres vint à Paris en 1796, et après y avoir reçu, mais pendant peu de temps, à ce qu'il semble, les leçons d'un paysagiste nommé Briant, il entra dans l'atelier de David, atelier alors sans rival. Le peintre des *Horaces* et de la *Mort de Socrate* exerçait déjà cette autorité qui devait être longtemps une domination incontestée. Tous les jeunes artistes, de près ou de loin, subissaient sa forte discipline, et ses élèves, pour la plupart, s'y pliaient avec plus d'empressement qu'il n'en demandait lui-même. Ingres fut un disciple docile; il a toujours hautement reconnu ce qu'il devait au ferme enseignement de son maître, et les tableaux qui lui valurent le deuxième grand prix en 1800, et le premier l'année suivante, témoignent de la fidélité avec laquelle il le suivait; mais dans ce dernier, conservé à l'École des beaux-arts, on peut apercevoir qu'il allait échapper à ce qu'il y avait dans l'antique tel que le comprenait l'école de convention théâtrale et de froide imitation. *Souvenons-nous que* l'art grec véritable n'avait encore été qu'entrevu à travers les ouvrages de la statuaire romaine, et que les grands maîtres de la renaissance, et Raphaël lui-même, étaient quelque peu négligés. Ingres gardait son culte secret. Sans doute aussi le futur peintre d'*Œdipe* et de *Stratonice* pressentait un art antique plus souple et plus vivant que celui dont on lui montrait les modèles; enfin, il ne voyait pas tout dans les marbres : quelle que fût la noblesse ou la pureté de ceux qu'on mettait sous ses yeux, il ne s'en contentait point et voulait toucher la nature.

Nous n'avons pas seulement, pour nous assurer des sentiments qui l'animaient à cette époque, les œuvres qu'il acheva ou conçut dans les années suivantes, mais encore des témoignages contemporains. Ingres, dans l'atelier, malgré son application, passait aux yeux de quelques-uns pour indiscipliné. On a prétendu, contre toute vraisemblance, que David n'avait pas su discerner les qualités qui promettaient à son élève un brillant avenir; mais David, au contraire, était plein de clairvoyance pour deviner les aptitudes diverses propres à chacun des jeunes gens dont il dirigeait les études, et quand elles paraissaient décidées il les encourageait volontiers; Ingres, de son côté, eut de très-bonne heure une remarquable habileté de main et un rare sentiment de la forme (1). « Tu ne seras jamais peintre », lui aurait dit David : si quelqu'un a prononcé cette injuste sentence sitôt démentie, ce n'est pas le maître, mais plutôt quelqu'un de ces disciples qui devaient un jour compromettre son enseignement, après l'avoir rendu étroit et dur ainsi qu'ils l'avaient compris. Exclusifs et intolérants pour quiconque n'affectait pas le respect aveugle des formules qu'ils érigeaient en dogme, ils n'apercevaient ce qu'il y avait de personnel dans les essais de leur camarade que pour le condamner et pour le railler. Un jeune sculpteur, l'Italien Bartolini, qui était venu chercher en France les leçons de David, et qui gardait, en suivant ses conseils, le sentiment vif de la nature par lequel il devait surtout illustrer son nom, partageait cette réprobation. Les deux artistes se rendaient justice l'un à l'autre et s'affermissaient mutuellement dans leur indépendance. « Sur les bancs de l'école de David, lisons-nous dans une intéressante étude sur Bartolini (2), un peu plus tard au couvent des Capucines, où s'ouvrait à côté de leur atelier ignoré l'atelier déjà célèbre de Gros, en Italie enfin, où ils se retrouvèrent en pleine possession de leur talent, mais non classés encore parmi les maîtres, Bartolini et M. Ingres ne cessèrent de se prêter appui et de conspirer en quelque sorte leur gloire future. Ces encouragements réciproques, cette sympathie qui devançait l'admiration publique, nous apparaissent aujourd'hui avec l'autorité d'un pressentiment largement justifié. Au commencement du siècle, on ne voyait dans la liaison entre les deux artistes qu'une association d'intérêts personnels, dans l'isolement où ils vivaient que le châtiment de leur vanité. Un crayon satirique les représentait agenouillés l'un devant l'autre et se dédommageant de l'indifférence de la foule par un échange d'adorations et d'encens. »

Ingres avait obtenu le grand prix en 1801; il attendit jusqu'en 1806 que les ressources du trésor lui permissent d'aller à Rome comme pensionnaire de l'Académie. Pendant ces cinq années il vécut pauvrement, dessinant des vignettes pour les libraires et peignant de temps à autre un portrait. Quand il n'avait pas de travaux, il passait tout son temps à copier les antiques du Musée du Louvre ou les estampes de la Bibliothèque nationale; il allait étudier le modèle vivant dans l'atelier de Suisse, que l'on retrouve au début de la biographie de tous les peintres célèbres de ce siècle; ou bien, revenu dans celui du couvent des Capucines, où il vivait solitaire avec Bartolini, au milieu d'une colonie d'artistes et du bruit des jeux et des

(1) Jean-Marie-Joseph Ingres était, dit-on, à la fois musicien, peintre, sculpteur et au besoin architecte. Il paraît avoir été surtout décorateur et ornemaniste : il reste de lui des travaux de ce genre à l'Hôtel de ville de Montauban et dans quelques châteaux des environs.

(1) « Il était l'un des plus studieux, dit M. Delécluze, qui fut son compagnon d'atelier; il étudia avec plus de suite que la plupart de ses condisciples. » Voyez ce que dit le même écrivain, dans son livre sur *David, son école et son temps*, p. 84, des qualités précoces et dès lors remarquées du peintre.

(2) Henri Delaborde, *Études sur les beaux-arts*, t. Ier, p. 447.

spectacles de tout genre établis autour d'eux, il se faisait d'autres modèles avec tout ce qu'il trouvait sous sa main : sa chandelle et quelques chiffons lui servaient parfois de mannequin ; on possède encore des études de draperies exécutées d'après ce procédé avec une conscience et un soin scrupuleux. Cette application à tout imiter, à tout rendre, lui avait acquis la variété de touche, la souplesse et la sûreté de main que l'on peut admirer déjà dans les portraits qui datent de cette époque ou des premiers temps de son séjour à Rome. Nous rappellerons seulement celui qu'il fit à Paris de lui-même (et qu'on a pu voir récemment à l'exposition de ses œuvres), si fier, si vivant, si coloré, d'un faire à la fois si hardi et si sobre ; on ne s'arrête pas sans émotion devant cette jeune et énergique figure, quand on a connu le vieillard à quatre-vingt-six ans, portant encore dans ses regards et dans toute son attitude comme dans son langage l'expression de la volonté passionnée que l'on sent respirer ici.

Il fit aussi les portraits de Bonaparte premier consul et de Napoléon empereur. Le dernier fut exposé au Salon de 1806 ; il appartient à l'hôtel des Invalides. C'est une représentation officielle de la majesté impériale, où le sceptre et la couronne, le trône et le manteau de pourpre, ont le principal rôle ; le personnage disparaît sous les ornements dont il est affublé, et, malgré le mérite de la peinture, on comprend, en le considérant, le mot de Gérard : « Après la figure de Notre-Dame de Lorette (1) dans tous ses atours, c'est ce que j'ai vu de plus beau. »

On a revu à Paris, en 1855, le *Bonaparte premier consul*, placé depuis 1805 dans la salle du collége, à l'Hôtel de ville de Liége. C'est là un véritable portrait ; il a cette ressemblance exacte qui saisit et qui étonne, comme fait parfois la vérité quand elle est présentée sans voile. Cette tête amaigrie, cette bouche serrée, ce regard pénétrant, ce teint livide dont le vêtement écarlate fait encore ressortir la pâleur, c'est le fiévreux visage qu'ont connu nos pères au retour de l'expédition d'Égypte, au lendemain du 18 brumaire. L'auteur, en revoyant son œuvre à cinquante ans de distance, la jugeait impartialement, mais ne pouvait s'empêcher d'en reconnaître la sincérité. Il retrouvait en face de la peinture toute la vivacité de l'impression que l'homme lui avait faite, quand il avait obtenu pour toute séance de son modèle de le voir passer dans une galerie du palais de Saint-Cloud et s'arrêter un moment devant lui.

La suite à une autre livraison.

LES PROGRÈS DE LA CHIMIE ORGANIQUE.

I

La distinction fondamentale qui séparait encore, au commencement de notre siècle, la chimie organique de la chimie minérale s'est effacée sous les révélations d'une science plus éclairée. Au point de vue exclusif de la *matière* qui constitue les corps, les opérations chimiques s'accomplissent en vertu des mêmes lois dans le corps de l'homme, dans l'appareil animal, dans le tissu des plantes, que dans la cornue du manipulateur. Au point de vue de la *force*, ces opérations s'accomplissent dans les êtres vivants sous la direction de cet instinct merveilleux que l'on admire dans l'universelle nature, et qui est une manifestation touchante de la volonté divine ; elles s'accomplissent dans le laboratoire de l'expérimentateur sous la direction de l'intelligence humaine, appliquant les lois éternelles du monde.

(1) Cette madone, figure en bois, couverte de bijoux et d'oripeaux, rapportée d'Italie, était alors visible à la Bibliothèque, rue Richelieu. Elle fut rendue au pape en 1815.

Il sera bon, pour ceux qui aiment à suivre le mouvement scientifique et philosophique de la pensée humaine, de passer en revue les faits instructifs de la chimie organique, et de voir ce que la raison affranchie de tout système peut en conclure, au sujet de l'explication spiritualiste ou matérialiste du mécanisme de l'univers.

Dès la fin du siècle dernier, comme le remarque M. Alfred Maury, on reconnut que les matières qui se développent chez les végétaux et les animaux, qui sont retirées de leurs débris, renferment presque exclusivement du carbone, de l'oxygène, de l'hydrogène et de l'azote. On constate par là que ces quatre corps sont les principes formateurs, les éléments de toutes les substances, éléments qui se trouvent souvent combinés avec certains corps simples et divers sels minéraux.

Ce premier résultat nous apprend que si la végétation et la vie sont des forces à part, qui ne sauraient être confondues avec le simple mouvement, avec l'affinité et la cohésion, elles ne créent cependant rien dont elles ne prennent les matériaux dans le règne minéral qui les entoure. En effet, les quatre éléments organiques existent tout formés dans l'atmosphère. L'air est un mélange d'oxygène et d'azote associé à une faible proportion d'acide carbonique, c'est-à-dire de carbone combiné avec l'oxygène. De plus, l'atmosphère tient en suspension de la vapeur d'eau, et personne n'ignore que l'eau est un composé d'oxygène et d'hydrogène. Donc les matières organiques empruntent à cette masse fluide et inorganique qui environne et pénètre notre globe les éléments de leur composition. Quant aux autres substances placées pour ainsi dire accidentellement dans leur trame, elles les tirent du sol ; les plantes les y pompent, et les animaux, se nourrissant des plantes, se les assimilent.

La chimie est capable de créer immédiatement les éléments organiques. Les chimistes ont créé le sucre de raisin et plusieurs acides organiques. Ils ont créé différentes bases organiques, et entre autres l'urée, en réponse aux médecins qui leur objectaient leur impuissance de créer les produits de l'organisme. Chaque jour nous voyons accroître l'expérience des chimistes pour créer des combinaisons chimiques des éléments. Tout récemment, M. Berthelot a réussi à créer de corps inorganiques les corps formés des combinaisons du carbone avec l'hydrogène ; et cette découverte, malgré son désaccord apparent avec la nature organique, fournit un point de départ pour la composition artificielle des corps organiques. Aujourd'hui on tire de l'alcool et de précieux parfums du charbon de terre ; on fait des bougies d'ardoise, de l'acide prussique, de l'urée, de la stéarine, et une quantité d'autres corps qu'on croyait autrefois ne pouvoir être créés que de substances végétales ou animales, avec de simples matières que fournit la nature inorganique. Aussi la distinction qu'on établissait entre la chimie organique et inorganique n'a-t-elle plus aujourd'hui qu'une valeur conventionnelle pour la classification ; elle ne répond nullement aux phénomènes, seulement elle rend leur classification plus facile.

Lorsque, en 1828, Wœhler arriva à produire l'urée d'une manière artificielle, l'ancienne théorie qui soutenait que les combinaisons organiques ne pouvaient être formées que par des corps organiques reçut un coup formidable dont elle ne se releva pas. En 1856, M. Berthelot créa l'acide formique de substances inorganiques, c'est-à-dire d'oxyde carbonique et d'eau, en chauffant ces matières avec de la potasse caustique et sans la coopération d'une plante ou d'un animal. Bientôt après on parvint à obtenir directement de ces éléments la synthèse de l'alcool. On arriva même à produire la graisse artificielle de l'acide oléique et de la glycérine, deux substances qui peuvent être créées par la voie

purement chimique : c'est là l'un des plus beaux résultats que la chimie synthétique ait fournis jusqu'à nos jours.

Bunsen et Playfair ont montré, il y a déjà quelques années, dit l'auteur de la *Circulation de la vie*, M. Moleschott, et Riechen l'a confirmé depuis peu, qu'on peut obtenir du cyanogène, combinaison d'azote et d'hydrogène, aux dépens de substances inorganiques. Quand on mélange intimement du carbonate de potasse avec du charbon pur, et qu'on chauffe le mélange dans un courant d'azote assez fortement pour que la potasse garde son oxygène, il se forme du cyanure de potassium. C'est sur ce fait que repose la préparation de prussiate jaune de potasse, combinaison double de cyanogène, de potassium et de fer, qu'on fabrique sur une grande échelle en Angleterre. Avant cette découverte, on croyait qu'on ne pouvait préparer le cyanogène qu'en décomposant des substances organiques azotées. Le cyanogène, en se combinant avec l'oxygène, donne de l'acide cyanique. On peut préparer artificiellement le cyanogène avec des éléments inorganiques; nous savons en outre que l'hydrogène, au moment où il se sépare de ses combinaisons, peut s'unir à l'azote pour former l'ammoniaque. De plus, on peut aller du cyanogène à l'ammoniaque : on n'a qu'à exposer à l'air du cyanogène dissous dans l'eau, pour voir se séparer du liquide ses flocons bruns, signe d'une décomposition à la suite de laquelle, d'après les observations de Wœhler, on trouve de l'acide carbonique, de l'acide prussique, de l'ammoniaque, de l'oxalate d'ammoniaque et de l'urée dissous dans le liquide.

Il est désormais acquis à la science que des substances organiques peuvent être constituées par des procédés artificiels. A l'ammoniaque et au cyanogène, nous pouvons ajouter l'acide oxalique, combinaison de carbone et d'oxygène.

La science expérimentale ne tire de ces faits aucune conséquence contre la force vitale et contre l'organisation de la vie. Mais il est une école matérialiste qui déclare voir ici une preuve que la matière est souveraine. « Ainsi, nous connaissons maintenant trois substances, s'écrie Moleschott : une base organique, l'ammoniaque; un principe acidifiant organique, le cyanogène; et un acide organique, l'acide oxalique, que nous pouvons fabriquer avec des corps simples. Il n'y a que quelques années qu'on croyait encore de tous les trois qu'on pouvait bien les préparer en décomposant des combinaisons organiques plus complexes, mais qu'il n'était pas possible de les obtenir avec de simples éléments. Dans l'ammoniaque, nous avons une combinaison d'azote et d'hydrogène sans partir des corps organiques. M. Berthelot a fait faire un grand pas à la préparation artificielle des combinaisons organiques, sans emprunter le secours même des substances organiques, en produisant une quantité appréciable de gaz oléfiant parmi d'autres substances, par la réaction du sulfure de carbone et de l'hydrogène sulfuré sur du cuivre à la chaleur rouge sombre. Le gaz oléfiant, composé de carbone et d'hydrogène, n'est qu'une simple pierre d'attente; mais depuis longtemps le savant en fait plus de cas que de la fabrication artificielle du diamant, parce qu'elle peut servir à la construction des corps organiques.

» Le soufre et le carbone se combinent directement l'un avec l'autre, à une haute température, pour former du sulfure de carbone. Holbe a transformé ce corps en perchlorure de carbone, en faisant agir sur lui du chlore. Si l'on fait passer des vapeurs de ce perchlorure de carbone dans un tube de porcelaine chauffé au rouge, on obtient un mélange liquide de deux combinaisons carbonées qui contiennent moins de chlore. Ce mélange se solidifie sous forme de perchlorure de carbone, quand on l'expose à la lumière solaire dans du chlore sec. D'après Holbe, du chlorure de carbone et de l'eau exposés à la lumière solaire donnent naissance à de l'acide chloracétique. Enfin, Nelsens, avec l'acide chloracétique, l'amalgame de potassium et l'eau, obtient l'acide acétique commun. »

Sans doute, cher lecteur, vous ne voyez pas bien que ces faits de la chimie moderne prouvent que la vie et l'âme ne sont pas des forces personnelles. C'est cependant pour en arriver à cette déclaration que l'auteur précédent les expose.

Ajoutons aux faits particuliers qui précèdent, qu'il est encore plus facile de préparer l'acide formique à l'aide de corps simples seulement, ainsi que M. Berthelot y est arrivé il y a peu de temps. Il obtint ce résultat en faisant agir de la potasse humide sur du gaz oxyde de carbone, dans un ballon de verre fermé à la lampe, durant soixante-dix heures, sous une chaleur de 100 degrés.

D'ailleurs, la nature tire les substances organiques des mêmes sources auxquelles les chimistes les empruntent dans les expériences de leurs laboratoires.

La fin à une autre livraison.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. p. 100, 132, 164, 203.

ORFÉVRERIE. — PRIX DE COURSE.

Une famille s'était arrêtée devant cette œuvre, destinée à être donnée en prix à l'une des courses prochaines, et l'admirait. Le père, s'adressant au plus jeune de ses fils, lui demanda : — Quel est ce dieu?

Après un peu d'hésitation et non sans rougir, l'enfant répondit : — Pluton.

— Pourquoi Pluton?

— C'est que sur l'estampe de l'*Enlèvement de Proserpine* j'ai vu au char de Pluton de grands chevaux.

— Regarde, dit son frère aîné, ce que porte le dieu. Ce n'est pas une fourche, mais un trident : donc c'est Neptune.

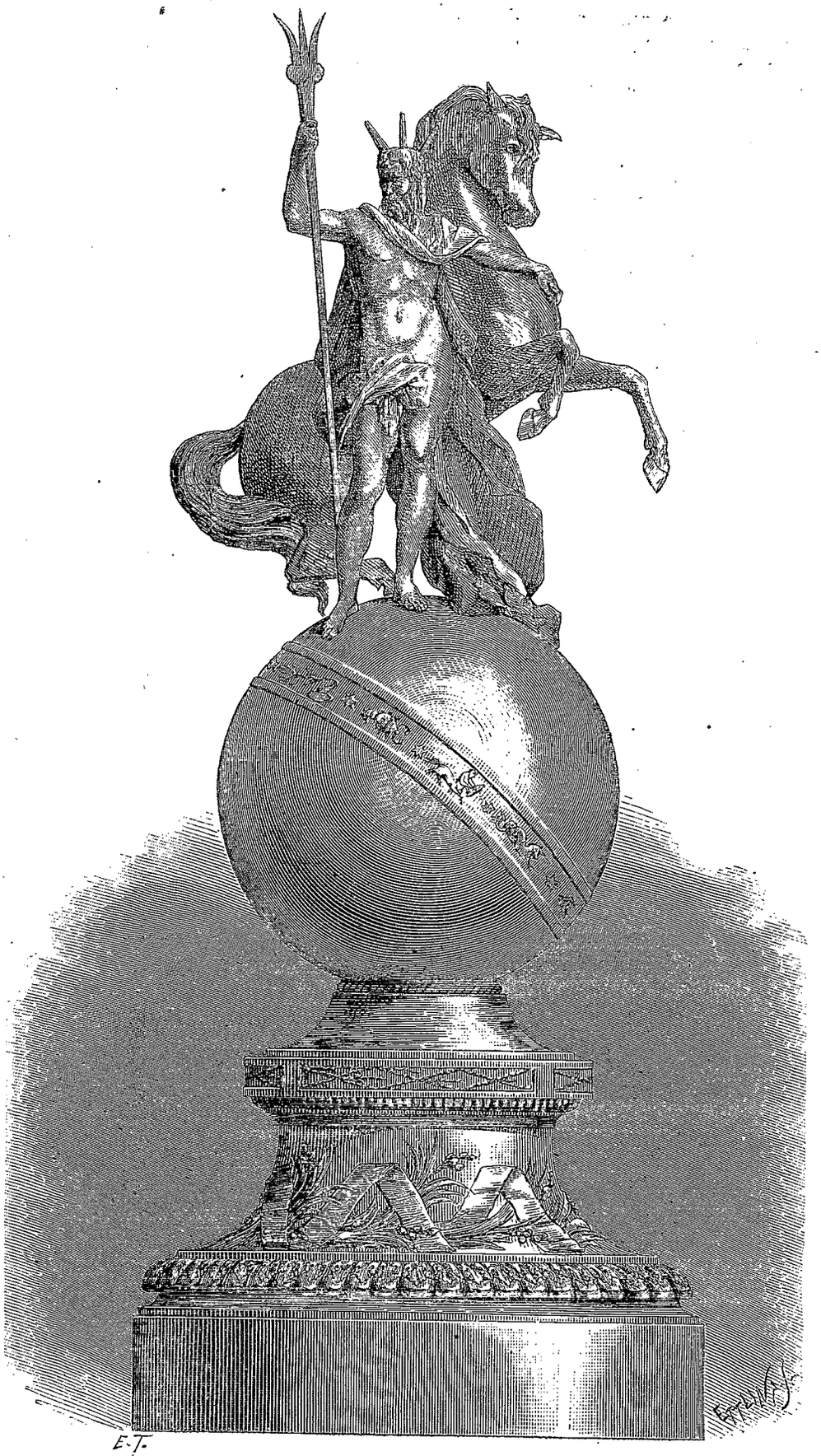
— Et pourquoi, reprit le père, l'artiste, à propos de courses de terre, a-t-il pensé à Neptune, qui, j'imagine, n'avait que des chevaux marins?

— C'est peut-être que ce groupe est destiné à un prix d'Epsom, et l'on aura voulu flatter la prétention que les Anglais ont d'être les rois des mers en leur rappelant le vers de Lemière.

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

— Nous n'avons pas encore trouvé la véritable explication, dit le père. Ne te souvient-il point que Neptune et Minerve s'étant disputé la possession de l'Attique, les dieux décidèrent, pour terminer le débat, que la contrée appartiendrait à celle des deux divinités qui ferait à la ville d'Athènes le présent le plus utile? Neptune frappa la terre d'un coup de trident, et on en vit jaillir aussitôt un cheval aux crins ondoyants; Minerve, frappant à son tour le sol de sa lance, fit naître l'olivier, et les dieux, plus sages que ne l'auraient été probablement les membres du Jockey-Club, déclarèrent que le présent de Minerve était le meilleur. Si l'on a figuré Neptune sur ce globe, ce n'est donc pas en souvenir d'une victoire : le dieu n'avait pas remporté le prix; mais on le considère ici comme le créateur mythologique du cheval. Après tout, les Athéniens ne dédaignèrent pas le don de ce fier animal; les bas-reliefs de Phidias montrent assez qu'ils étaient très-habiles cavaliers, et vous n'ignorez pas combien ils aimaient les courses.

Vous savez aussi, ajouta le père, que le nom de Neptune chez les Grecs était Poséidon. C'était une sorte de Jupiter



Exposition universelle; Orfévrerie. — Prix de course, par M. Denière, d'après le modèle de M. Carrier-Belleuse. — Dessin de Thérond.

marin, et le dieu spécial des populations ioniennes qui vivaient près de la mer. On lui avait consacré, sous son nom, le mois de l'année où les vents sont le plus violents et les tempêtes le plus terribles. L'hymne homérique

l'appelle « le dieu des fracas redoutables. » On le représentait farouche, irrité, sauvage, les cheveux en désordre et de couleur bleuâtre comme les flots. Son trident, dont il se servait comme Bacchus du thyrse et les magiciens de la baguette, n'était autre chose que le harpon dont on fait usage dans la Méditerranée pour atteindre les dauphins et les thons. Ce fut en Thessalie que l'on institua en son honneur les courses de chevaux, qui furent bientôt imitées dans toute la Grèce.

M. Carrier-Belleuse, auteur de cette composition, y a bien représenté le dieu, et dans ce petit groupe, qui n'a guère que soixante centimètres de hauteur, on trouve peut-être plus d'art que dans tous les colosses que nous venons de rencontrer. Il faut avouer aussi que M. Denière a fait preuve de goût dans le choix et l'opposition des matières et des couleurs. Le groupe en argent ressort agréablement sur ce globe de marbre vert, qui serait lui-même monotone s'il n'était entouré de ce cercle en argent, à fond d'émail bleu, où se dessinent en vermeil les signes du zodiaque. On dit que cette œuvre (d'une valeur de sept mille francs) appartient à un membre du Jockey-Club et est destinée aux courses de Deauville.

LA DAME DU LAC.

LÉGENDE FÉERIQUE DU PAYS DE GALLES.

Au douzième siècle, après les longues guerres soutenues par les princes gallois pour l'indépendance de leur pays, vivait à Blaensawdde, près de Llandenssant, la veuve d'un fermier qui avait péri dans ces temps de troubles.

Elle avait un fils qui gardait ordinairement ses troupeaux sur la montagne Noire, près d'un petit lac appelé Llyn-y-van-Vach, au nord-ouest du comté de Caermarthen.

Un jour ce jeune homme, se promenant au bord du lac, vit, à son grand étonnement, une femme assise à la surface tranquille de l'eau. C'était une des plus belles créatures que l'on pût voir; sur ses épaules flottait gracieusement sa chevelure bouclée, et elle en arrangeait les tresses en regardant l'eau comme un miroir.

Soudain elle aperçut le jeune homme, les yeux attachés sur elle, et lui offrant la provision de pain d'orge et de fromage qu'on lui avait donnée le matin.

Troublé par un sentiment d'admiration, il continuait à tenir sa main tendue vers la dame, qui glissa d'une façon imperceptible jusqu'à lui, mais refusa doucement l'offre qu'il lui faisait de ses provisions. Il essaya de la toucher : elle s'éloigna de lui en disant :

Cras dy fara; — Nid hawd ty nala.
(Ton pain est mal cuit; — Il n'est pas facile de me prendre.)

Puis elle plongea dans l'eau et disparut, laissant le jeune homme tout ravi de sa beauté, qui surpassait celle de toutes les filles de Llandenssant et de Myddvai (1).

Arrivé chez lui, il raconta à sa mère ce qu'il avait vu, et celle-ci l'engagea à prendre une autre fois de la pâte de pain; car, dit-elle, évidemment le pain mal cuit (*fara cras*) ne devait pas plaire à une si belle dame.

Le jour suivant, avant que le soleil eût doré de ses rayons les pics environnants, le jeune homme se dirigea vers le lac. Mais il ne vit que le frémissement de l'eau sous la brise et un nuage qui couvrait entièrement le sommet de la montagne.

De longues heures s'écoulèrent, et le vent commençait à s'apaiser, quand tout d'un coup il fut effrayé de voir quelques-uns des bestiaux de sa mère s'élancer sur la partie escarpée de la montagne et presque de l'autre côté du lac. Il allait courir pour les tirer de ce mauvais pas, quand la dame lui apparut de nouveau. Il lui tendit alors sa main pleine de pain non cuit, et la pria de l'accepter; mais elle refusa encore, en lui disant :

Llaith dy fara. (Ton pain n'est pas cuit.)

Cependant il lui parut qu'elle souriait encore en s'éloignant, et cette pensée le rendit joyeux pendant toute sa route.

Cette fois, sa mère lui conseilla de ne prendre que du pain légèrement cuit.

Le lendemain, le jeune homme alla encore sur la rive du lac.

Les moutons et les chèvres, après avoir brouté sur les pans inclinés de la montagne, se dispersèrent parmi les rochers; la pluie et le soleil apparurent successivement, sans que le jeune homme y fît attention, tant il était absorbé dans son attente.

La fraîcheur du matin s'était évanouie devant les rayons chauds de l'après-midi, et la nuit descendait peu à peu, quand le jeune homme, perdant tout espoir, jeta un dernier coup d'œil sur les eaux, et aperçut, à son grand étonnement, plusieurs vaches marcher à la surface; puis la jeune femme apparut, plus belle que jamais.

Elle s'approcha de la terre, et de son côté il entra dans l'eau pour la rejoindre. Un sourire l'enhardit à lui prendre la main; et comme elle ne refusa pas le pain cuit modérément, il lui parla de sa mère, de lui-même, et osa enfin lui demander s'il pouvait espérer qu'elle consentirait à l'épouser. Après un long entretien, la fée accepta; mais elle le prévint que du moment où elle recevrait de lui trois coups sans les avoir mérités, leur union serait rompue pour toujours (1). Il consentit sans peine à cette condition, car il ne pouvait pas lui venir à la pensée qu'il fût jamais assez grossier pour frapper une si charmante créature.

La dame du lac, s'étant ainsi fiancée, retira subitement sa main et disparut sous les eaux. Le chagrin du jeune homme fut alors tel qu'il allait se précipiter à l'endroit le plus profond pour aller rejoindre dans un autre élément celle dont il ne pouvait plus vivre éloigné, quand il vit sortir du lac deux très-jolies dames accompagnées d'un personnage à cheveux blancs, dont le maintien noble et la haute taille imposaient le respect. Cet homme lui parla en termes qui calmèrent son esprit, et lui dit que puisqu'il se proposait d'épouser une de ses filles, il consentait à cette union pourvu qu'il pût distinguer, entre les deux dames qui étaient près de lui, celle qu'il aimait.

Ce n'était pas facile : les deux jeunes filles se ressemblaient tellement qu'il paraissait presque impossible au jeune homme de reconnaître sa fiancée. « Et peut-être, se disait-il, si je me trompe, tout sera-t-il perdu à jamais. » Il avait beau les regarder de près, il ne pouvait découvrir entre elles la plus petite différence, et le désespoir allait s'emparer de lui, quand une des deux mit un peu l'un de ses pieds en avant. Ce mouvement, si simple qu'il fût, frappa le jeune homme, qui, remarquant alors une petite différence dans la manière dont les sandales étaient attachées, ne fut plus embarrassé et fit hardiment son choix.

— Tu as bien deviné, dit le père; sois pour elle un bon et fidèle mari. Maintenant je vais te donner en dot autant de moutons, de chèvres et de chevaux qu'elle pourra en compter sans s'arrêter pour reprendre haleine; mais rappelle-toi que si tu la frappes trois fois sans cause, elle

(1) La paroisse de Myddvai était célèbre anciennement pour la beauté de ses jeunes filles; on lit, dans une pièce de vers : « Il y a de » la neige blanche sur la montagne, du bois vert à la Verdre, du jeune » bouleau dans le bois de Cwm-Brau, et de belles filles à Myddvai. »

(1) Voy. la légende du château d'Argouges-sur-Aure, p. 153.

reviendra avec moi, et emmènera tout le bétail que je t'aurai donné.

La jeune fille compta par cinq; un, deux, trois, quatre, cinq, autant de fois qu'elle put le faire sans perdre respiration. Elle s'y prit de la même manière tour à tour pour les chevaux, les moutons et les chèvres, et à l'instant l'immense troupeau sortit tout entier du lac.

Quand le jeune couple fut marié, il alla habiter une ferme appelée Esgair-Llaethdy, à plus d'un mille du village de Myddvai; il y vécut dans la prospérité et le bonheur, et leur union fut bénie par la naissance de trois fils d'une beauté remarquable.

Quelques années après, il y eut dans les environs de Myddvai un baptême ou furent invités la dame du lac et son mari. Le jour arrivé, cette dernière parut peu disposée à y assister, et prit pour prétexte que la distance était trop grande pour y aller à pied. Son mari lui dit alors d'aller chercher un des chevaux qui étaient à paître dans les environs. « Je le ferai, répondit-elle, si vous m'apportez mes gants que j'ai oubliés à la maison. » Celui-ci, s'étant rendu à sa demande, revint avec les gants; et, voyant que de son côté elle n'avait pas encore amené le cheval, il la frappa en riant sur l'épaule, disant : *Dos, dos,* c'est-à-dire, Allez, allez. Elle lui rappela sa promesse de ne pas la frapper sans cause, et l'avertit de faire plus attention à l'avenir.

Une autre fois, ils assistaient ensemble à un mariage. Tout à coup, au milieu de la joie et de la gaieté des amis et parents qui étaient venus de tous les environs, elle éclata en sanglots. Son mari l'ayant poussée légèrement en lui demandant ce qu'elle avait, elle répondit qu'elle pleurait parce que les mariés entraient dans une vie de peines, et elle ajouta que le malheur ne tarderait pas à s'appesantir sur lui, car il venait de la frapper une deuxième fois sans cause.

Mais les années passèrent; les enfants grandirent et devinrent des hommes habiles; et le mari, jouissant de cette félicité domestique, avait soin d'éviter toute occasion d'oublier la condition de son contrat de mariage.

De son côté, sa femme l'assurait que son affection pour lui était toujours sans égale, et lui recommandait d'avoir bien garde de manquer à sa promesse; car autrement, et malgré elle, une fatalité inévitable les séparerait pour toujours.

Un jour, à un enterrement, au milieu du deuil et de l'affliction générale, dans la maison même du défunt, elle se mit à rire d'une façon si immodérée que son mari chagrin la toucha en disant :

— Chut! chut! Ne riez pas.

Elle répliqua qu'elle riait « parce qu'en mourant on était délivré de toute peine. »

Puis, se levant tout d'un coup, elle sortit en prononçant ces paroles :

— J'ai reçu le troisième coup, hélas! notre contrat de mariage est brisé. Adieu!

Elle partit pour Esgair-Llaethdy, où elle réunit ses chèvres, ses bœufs et ses moutons, en appelant chacun d'eux par son nom.

Tous obéirent à l'ordre de leur maîtresse, et même un petit veau noir qu'on avait tué ressuscita et se mit à suivre le reste du troupeau, qui passa sur la montagne de Myddvai et disparut dans le lac d'où il était sorti. Il ne resta d'autre trace de son passage qu'un sillon bien marqué fait par la charrue que deux bœufs avaient entraînée avec eux, et qui s'est conservé jusqu'à ce jour comme un témoignage de la vérité de cette histoire.

La tradition est muette sur le sort du malheureux mari; quant aux fils, on dit qu'ils allaient souvent errer près du lac, dans l'espérance de voir leur mère reparaître au moins une fois. Et, en effet, pendant une de leurs promenades, à un endroit voisin de Dos-Howel, appelé encore Llidiad-y-Meddygon (la porte du médecin), la dame du lac soudain apparut, et, s'approchant de son fils aîné, nommé Rhivallon, lui apprit que sa mission sur la terre était de devenir le bienfaiteur de l'humanité en guérissant toutes espèces de maux; puis elle lui donna un sac plein de prescriptions et d'instructions pour guérir les maladies. Elle ajouta qu'en les suivant à la lettre, lui et ses descendants deviendraient pendant plusieurs générations les plus habiles médecins du pays; et lui ayant promis de venir le voir quand il aurait encore besoin de ses conseils, elle disparut.

On raconte qu'en plusieurs autres occasions elle revit ses enfants, et qu'une fois même elle les accompagna jusqu'à un endroit appelé Pont-y-Meddygon (le vallon des médecins), où elle leur montra diverses plantes et herbes qui croissaient dans cet endroit, et leur en révéla les vertus.

Rhivallon et ses frères devinrent les médecins de Rhys-Greg, lord de Llandovery, qui leur donna un rang, des priviléges et des terres à Myddvai, pour leur permettre de continuer à exercer leur profession gratuitement en faveur de ceux qui n'avaient pas les moyens de payer leurs soins.

La grande renommée des descendants de la dame du lac se perpétua pendant plusieurs siècles, et ce n'est qu'en 1842 que mourut le dernier médecin de cette famille; il était âgé de quatre-vingt-cinq ans, et s'appelait Rice Williams.

Pour que leur science ne se perdît pas, ils écrivaient toutes leurs recettes, et ils ont ainsi laissé un livre très-précieux que la Société des manuscrits gallois a récemment publié.

— Les hautes natures, alors qu'elles paraissent briguer nos applaudissements, ne songent qu'à nous offrir un idéal. Elles ne demandent rien, elles donnent.

— Quand vient la fortune, les petits hommes se redressent, les grands hommes se penchent.

— Il faut se défier de toute vertu qui tend à nous fermer la bouche ou à nous retenir la main.

— La critique est l'art d'admirer.

— Plus on a de vanité, plus on en croit voir chez les autres.

— Celui qui désire tout abaisser commence volontiers par s'abaisser lui-même.

— L'orgueil coupable ne se mesure pas à l'estime que l'on a de soi, mais au mépris que l'on a des autres.

— Il y a des gens dont toute la modestie se dépense à railler l'orgueil de leurs rivaux. HENRI BOUCHER.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. p. 100, 132, 164, 203, 236.

IVOIRES SCULPTÉS DU NEUVIÈME ET DU DIXIÈME SIÈCLE.

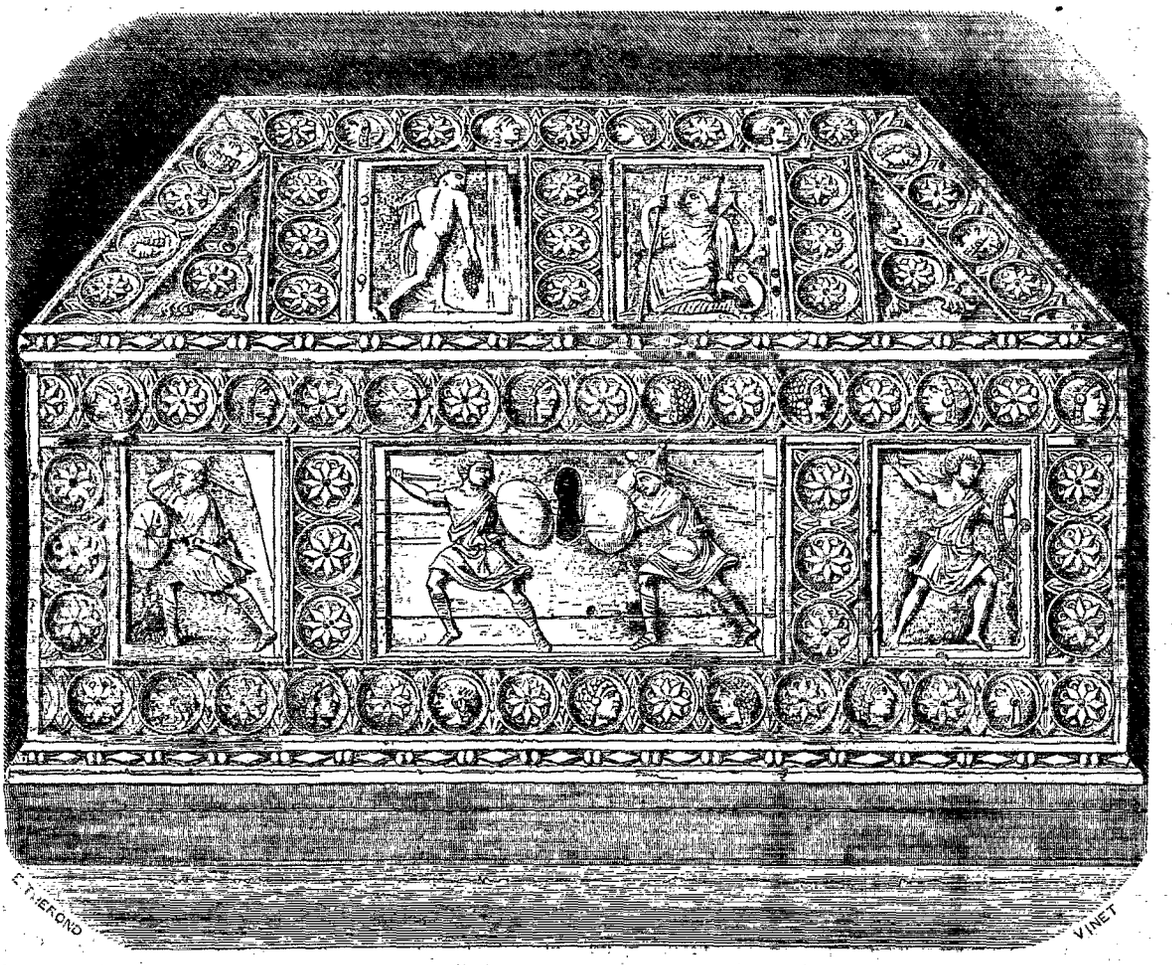
Les ivoires sculptés doivent être comptés parmi les plus précieux objets figurant dans ces expositions et ces musées rétrospectifs que nous avons vus plusieurs fois rassemblés depuis quelques années, au grand profit des artistes, des industriels et de tous ceux qui aiment à étudier les ouvrages du passé. Ces grandes réunions d'objets de toute espèce rendent la comparaison facile entre ceux de même nature qui appartiennent à des temps, à des civilisations, à des goûts différents. Rien n'est plus instructif; et pour les personnes mêmes qui, livrées à des études spéciales, ont déjà pu en voir et en manier de semblables, elles trouvent

là l'occasion d'examiner de près des pièces rares qu'il leur faudrait chercher avec beaucoup de dérangements et de difficultés dans les musées de province, les trésors des églises et les collections particulières.

Le coffret dont le dessin accompagne cet article fait partie de la riche collection de M. Basilewski. Il a déjà paru, il y a deux ans, à l'Exposition de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, et nous l'avons retrouvé à l'Exposition universelle de 1867, dans la galerie circulaire où l'on a réuni, comme spécimens de « l'Histoire du travail », quelques-unes des plus intéressantes productions de ces *arts appliqués*.

Le coffret est formé de petites plaques d'ivoire où sont représentés des guerriers combattant, les uns à pied, les autres à cheval, et qui semblent se poursuivre ; un seul personnage, qui remplit un des compartiments du couvercle, dépouillé de ses vêtements et portant une grappe de raisin, semblerait faire partie d'un sujet différent. Ces plaques sont ajustées entre des bandes où des rosaces alternent avec des têtes affrontées de deux en deux. Ce coffret est une œuvre byzantine, et on paraît s'accorder à l'attribuer au neuvième siècle, d'après l'observation des costumes dont sont revêtus les personnages, d'après le dessin des figures, assez fin et correct, et indiquant le mouvement avec beaucoup de justesse, enfin d'après le choix et l'exécution des ornements. Sans insister davantage, nous renverrons à l'*Histoire de la sculpture en France* (voy. t. XXXIV, 1866, p. 166 et suiv.), où nous avons essayé d'indiquer les difficultés que l'on rencontre dans la détermination de l'époque et du style de ce genre d'ouvrages.

La galerie des œuvres anciennes, à l'Exposition de 1867, est riche en beaux ivoires. Sans sortir de la salle où sont groupées, à côté de notre coffret, les œuvres de l'industrie contemporaine des Mérovingiens et des Carlovingiens, nous avons remarqué un autre coffret presque semblable à celui qui vient d'être décrit, non par les sujets, mais par l'exécution des sculptures. Un autre, qui appartient à la cathédrale de Troyes, également byzantin, est d'un temps un peu postérieur ; ce coffret était teint en pourpre. Les églises d'Orons à Auch, de Saint-Trophime d'Arles, ont prêté de beaux cors d'ivoire ou oliphants : le premier pourrait être une œuvre du onzième siècle. Un autre cor, le plus remarquable de ceux qui sont exposés, fait partie du Musée de Toulouse et provient du trésor de l'abbaye de Saint-Sernin. Un ancien inventaire le désigne comme le *cor de Roland*, conservé dans le trésor avec d'autres « joyaux apportés par Charlemagne et par divers princes



Exposition universelle. — Coffret en ivoire du neuvième siècle, du cabinet de M. Basilewski. — Dessin de Thérond.

» toulousains. » C'est encore une œuvre byzantine. Les Musées de Rouen, de Lille, ont aussi communiqué de beaux spécimens de leurs collections.

Nous signalerons encore le peigne de saint Loup, du trésor de la cathédrale de Sens, qui a été publié par le *Magasin pittoresque* (t. XI, 1843, p. 296). Cet ivoire est de l'époque carlovingienne, mais il est oriental par le sujet comme par le travail ; la monture de métal, ornée de filigranes et de cabochons, a été ajoutée au douzième siècle. M. l'abbé Caneto, d'Auch, a envoyé à l'Exposition un autre peigne liturgique orné d'animaux et d'entrelacs d'un beau style.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LA JEUNE FILLE AUX BULLES DE SAVON.

Voy. t. VII, 1839, p. 1.



La Jeune fille aux bulles de savon. — Dessin de Pauquet, d'après le tableau de Chaplin.

Doucement, prudemment, elle souffle et, d'une imperceptible secousse, donne l'essor aux sphères impalpables qui montent et descendent et tournoient, miniatures de constellations livrées au caprice du vent.

Chacune emporte une pensée, un désir juvénil qui l'anime et la gonfle, une vision proche ou lointaine. Celle-ci, qui se balance, traversée par un rayon, c'est la salle de bal où demain ruisselleront sur des couples dansants les clartés de mille bougies. Celle-là qui va s'évanouir contient, qui sait? la corbeille de noce toute pleine de soieries chatoyantes et de pierreries, diamants, opales, saphirs, rubis, émeraudes, dont la lueur changeante ondoie en mourant sur ses contours polis. Dans cette autre, encore suspendue au chalumeau, se forme et flotte le mirage d'une vie heureuse : chambre tendue de dentelles, berceau où sourit en dormant une nichée de petits amours sans ailes. L'avenir

tout entier se cache dans le vase, sous le voile de l'eau que le savon épaissit; et, tout alentour, se disputant les bords du verre ou les lèvres de l'adolescente, le regard de la pensée distingue, pareille aux atomes qui s'agitent dans une raie de lumière, la foule pressée des rêves et des espérances avides d'entrer dans une forme et de revêtir une réalité!

Jeu charmant! Il fait sauter de joie l'enfance émerveillée, sourire les jeunes filles rougissantes, songer les mères. Il n'est même pas indigne du savant : une bulle de savon a révélé à Newton les lois de la coloration des corps.

On fait des bulles à tout âge. On ne le dit pas, mais on en fait. Est-ce que le poëte,

Dans la bulle d'azur que son souffle agrandit,

ne rassemble pas tous les triomphes, la renommée, la richesse et le couronnement au Capitole? Est-ce que le philosophe n'y voit pas une humanité sans misères et sans vices, une noble et pure république de Platon? L'artiste y établit dans un monde idéal l'harmonie et la beauté.

L'âme en songe de gloire ou d'amour se consume.
Comme un enfant qui souffle en un flocon d'écume,
Chaque homme enfle une bulle où se reflète un ciel!

Frêle bulle d'azur, au roseau suspendue,
Qui tremble au moindre choc et vacille éperdue!
Voilà tous nos projets, nos plaisirs, notre bruit!
Folle création qu'un zéphyr inquiète!
Sphère aux mille couleurs d'une goutte d'eau faite!
Monde qu'un souffle crée et qu'un souffle détruit!
(V. Hugo.)

Que de moules brisés, que de bulles évanouies jonchent de leur poussière ce chemin de l'Idéal, route indéfinie dont les ailes de la vapeur même n'atteindront jamais le bout, et qui recule à mesure que l'homme avance! Mais il est doux de rêver, il est salutaire d'espérer. Au reste, l'instinct du bonheur est l'un des attributs de la vie, et pas plus que le mouvement universel, dont il est l'image animée, le désir ne peut ni ne doit s'arrêter jamais. Suivons donc l'impulsion de la nature, laissons-nous aller au plaisir des hautes ambitions, des songes impossibles : ils nous préserveront des défaillances devant les menues adversités de la vie, et du vertige orgueilleux en face des prospérités toujours inférieures à nos rêves. Il n'y a que les âmes étroites et les cerveaux stériles pour dédaigner

L'essaim toujours nouveau de ces sphères vermeilles
Que l'enfant et le sage emplissent de merveilles.

PROJET D'UNE ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE.

Fin. — Voy. p. 127, 190.

CHAPITRE Ier. — DE L'UNIVERS.

Suite.

— *Les Soleils sont-ils fixes?*

— Les astres, étant tous composés de particules pesantes, s'attirent mutuellement quelle que soit la distance qui les sépare, et tomberaient par conséquent les uns sur les autres s'ils n'en étaient empêchés. Ce qui les en empêche, c'est le mouvement propre dont chacun d'eux est animé. Outre la force de la pesanteur en vertu de laquelle ils tendent à se porter les uns vers les autres, ils jouissent tous d'une force d'impulsion en vertu de laquelle ils tendent à poursuivre leur route en ligne droite, chacun dans sa direction, et la géométrie fait voir comment ces deux forces différentes, en se combinant, les conduisent à circuler incessamment les uns autour des autres. Le phénomène est, au fond, le même que celui d'une pierre lancée à la main qui, au lieu de se précipiter verticalement sur la terre comme si elle était abandonnée à elle-même, ou de continuer tout droit son chemin comme si la pesanteur n'existait pas, décrit dans l'espace une courbe régulière, qui n'arrive à s'interrompre que parce que la résistance du sol y met fin. En résumé, c'est par cette force vive, communiquée dès l'origine à toute la matière pondérable, que se conserve l'univers, et il s'ensuit que la mobilité est à jamais la condition de tous les astres.

Non-seulement les planètes et les comètes, comme nous le voyons de nos yeux, mais les milliers d'astres lumineux qui étincellent au firmament et que l'on nommait jadis étoiles fixes, ne sont fixes que relativement à nous qui les observons depuis trop peu de temps pour avoir pu constater tous leurs déplacements. On a même déjà commencé à calculer les vitesses de ceux qui sont les plus voisins de nous. Notre Soleil, si longtemps regardé comme le centre du monde et le type de l'immobilité, se précipite avec rapidité dans les champs de l'espace en nous emportant à sa suite. Depuis que l'on examine le ciel avec plus d'attention, on voit en effet les intervalles qui séparent les étoiles augmenter graduellement dans la direction suivant laquelle il s'avance, et diminuer au contraire dans la direction opposée : c'est presque apercevoir son sillage.

Ainsi rien n'est fixe dans l'univers; tout s'y meut dans une activité perpétuelle. Les particules qui composent les agglomérations lumineuses ne cessent de vibrer et de mettre en vibration autour d'elles, jusqu'à des distances qui nous échappent, les particules éthérées, et par l'intermédiaire de celles-ci toutes les autres; les planètes accomplissent autour de leurs Soleils des mouvements de va et vient si répétés, qu'on pourrait les nommer aussi des vibrations; les Soleils, dans l'intérieur de leurs tourbillons, roulent de proche en proche, dans des orbites d'une étendue sans fin; ces tourbillons eux-mêmes, tout en changeant continuellement de forme, s'excitent l'un l'autre, malgré les énormes distances qui les séparent, à graviter dans l'abîme avec une sublime lenteur. Le spectacle que nous donne le soir la campagne, lorsque des essaims de moucherons s'y élèvent çà et là et se promènent en tournoyant sur eux-mêmes, est une modeste image de celui qu'offrirait le ciel à un observateur assez haut placé pour être en état de dominer, comme il faudrait, l'espace et le temps.

— *A quoi servent les astres?*

— Les astres servent à fournir aux êtres vivants les particules matérielles dont ils ont besoin pour la formation et l'exercice de leurs organes, et à leur constituer des lieux de réunion. Ces êtres, étant doués de forces supérieures à celles que possèdent ces particules, prennent empire sur celles-ci dans une certaine mesure, les obligent à se grouper suivant des formes spéciales et à se plier pour un temps à des fonctions déterminées; et, liés à leur tour à ces petits tourbillons auxquels ils président et que nous nommons leur corps, ils demeurent fixés par leur intermédiaire aux astres qui leur en ont prêté les éléments et vers lesquels ces éléments pèsent toujours. C'est là, d'une manière générale, ce qui s'observe sur la Terre sous une multitude de conditions et de circonstances, et nous pouvons conclure, par analogie, de ce qui se passe sous nos yeux à ce qui doit se passer sur les autres astres en dehors de la portée de notre vue. Bien qu'à la rigueur cette conclusion ne soit relative qu'aux astres de la même nature que le nôtre, il est d'autant plus plausible de l'étendre aux astres lumineux également, que les plus grands astronomes n'ont jamais fait difficulté de considérer ces astres comme habitables; seulement l'on est contraint d'admettre que les êtres qui y résident doivent être aussi

profondément distincts, par leurs organes, de tous les êtres dont nous avons idée, que les astres lumineux le sont eux-mêmes des astres obscurs.

L'histoire de la Terre, qui a commencé par n'avoir d'autres habitants que des animaux pour s'élever progressivement à l'humanité, et qui nous laisse concevoir, par le développement de celle-ci, l'existence de sociétés de plus en plus parfaites, peut servir aussi à nous éclairer, par analogie, sur l'état général des autres astres. Il se peut qu'il y ait des astres occupés par des populations entièrement soumises aux lois de l'instinct, comme l'a été le nôtre dans les temps anciens; d'autres, par des populations libres et raisonnables, mais engagées dans la lutte contre les mauvaises passions et dans la souffrance; d'autres enfin, par des populations pures et heureuses.

— *Depuis quand y a-t-il des astres?*

— On peut répondre avec assurance qu'il en existe depuis plus d'un million d'années, puisque l'on en connaît dont la lumière a mis plus d'un million d'années pour arriver jusqu'à nous; et comme il n'y a aucune raison pour que les astres les plus éloignés du nôtre soient les plus anciens, il doit y en avoir de plus rapprochés qui remontent à la même date. La Terre elle-même, d'après le calcul des physiciens, a dû employer plus d'un million d'années pour passer de la température élevée qu'elle a primitivement possédée à sa température d'aujourd'hui. Mais ces durées, si considérables qu'elles nous paraissent en comparaison de la durée si courte de notre vie, ne sont en regard de la réalité du temps que des valeurs minimes. Il nous est impossible de concevoir une époque antérieurement à laquelle l'espace n'aurait point existé, et si l'espace a toujours existé, il est conséquent qu'il ait toujours été occupé de la même manière qu'aujourd'hui. Il ne s'ensuit pas cependant que les mêmes astres que nous voyons aujourd'hui aient toujours dû avoir existence; car, puisque rien n'empêche de penser qu'un jour ou l'autre ces astres, sous l'empire de circonstances résultant de leur action naturelle, ne puissent arriver à se désagréger en laissant les particules qui les composent se porter à d'autres combinaisons, rien n'empêche non plus de penser qu'ils ont pu s'agglomérer à diverses époques : tourbillons passagers, il n'y a en permanence dans l'univers que les particules qui le composent et les êtres qui y vivent.

— *D'où cet immense établissement tire-t-il son origine?*

— De Dieu.

CHAPITRE II. — DE DIEU.

— *Qu'est-ce que Dieu?*

— Dieu est la plus parfaite réalité que nous puissions connaître. C'est lui qui communique à l'univers toutes les forces dont il est animé, et il est présent partout (1). Les phénomènes de la nature ne sont que des témoignages de son omnipotence, et nous ne pouvons rien connaître profondément tant que nous en sommes à ignorer un principe duquel dérivent tous les autres.

— *Croyez-vous à l'existence d'une personne ainsi définie?*

— J'y crois aussi fermement qu'à ma propre existence.

— *Quelles sont vos raisons?*

— . . . . . (2)

— *Quels sont les avantages d'une telle croyance?*

— . . . Que sont nos plus précieux attachements en comparaison de celui qui résulte de nos rapports avec Dieu? Aimer le plus excellent de tous les êtres, être assuré d'en être aimé, se sentir en communication avec lui, l'admirer, le goûter, se commettre à lui en toutes choses, ou bien, au contraire, ne se voir, dans l'univers, d'autre fondement que soi, d'autre société que celle de pauvres êtres bornés et éphémères comme soi, d'autre avenir que le hasard ou le néant, ne sont-ce pas deux conditions d'existence absolument différentes, l'une de bonheur, l'autre de désespoir?...

CHAPITRE III. — DE L'HOMME.

— *Que suis-je?*

— Une substance concevant Dieu, commandant à un assemblage de molécules empruntées à la masse de la planète, etc.

— *Qu'ai-je à faire?*

— Me perfectionner.

. . . Le moyen : amour actif de Dieu et des hommes.

Famille, amis, patrie, humanité.

Morale, culte, médiateur.

— *D'où viens-je? — Où vais-je?*

. . . . . .

Création par bonté.

Élévation graduelle de tous les êtres depuis le minimum.

(Écrit en 1860.)

(1) On a trouvé sur le même sujet cette note de l'auteur : « Existence séparée de la nôtre et des objets, et cependant universelle; essentiellement différente de nous, et cependant semblable à nous par sa personnalité et ses qualités. »

(2) Voy. la note p. 127. Nous devons rappeler que ces lignes, tracées par l'auteur comme esquisse du livre, sont les seules, malheureusement, qui aient été trouvées parmi ses écrits posthumes. Il ne faudrait pas conclure des lacunes de cette fin que l'auteur n'eût pas encore d'opinion précise à y marquer : il n'aurait pas posé les questions s'il n'avait eu l'intention d'y répondre. De même, il est indubitable qu'il se proposait de développer les paragraphes des chapitres *De Dieu* et *De l'Homme* au moins autant que ceux du chapitre *De l'Univers*. Les autres chapitres, sur l'Humanité, la Patrie, la Famille, etc., manquent absolument.

LES PRINCIPES.

On disait souvent autrefois aux jeunes gens : « Il faut avoir des principes. » C'est une phrase qui nous paraît revenir moins habituellement dans les conversations familières. On ne peut méconnaître, en effet, qu'il n'y ait un grand trouble dans beaucoup d'esprits, et que quelques-uns, lassés de leurs révolutions intérieures, ne se demandent « s'il ne vaut pas encore mieux être sans principes que d'en avoir qui soient incertains et muables. » Mais ils posent mal la question. C'est un fort mauvais principe que de n'en vouloir aucun.

BIBLIOTHÈQUE DE M. DE LA PALICE.

S'il y a en France un nom populaire, c'est bien à coup sûr celui du brave maréchal mort en 1525 à Pavie, et dont les talents militaires avaient acquis une telle renommée, qu'on s'accordait à dire qu'il eût sauvé François Ier de sa mauvaise fortune si ce roi l'eût écouté. Ce qu'on sait moins généralement, c'est que ce grand capitaine était l'un des plus zélés amateurs de livres de son temps. Antoine du Saix, plus connu de quelques érudits sous le nom de *Saxanus*, celui auquel on doit l'*Esperon de discipline*, est sur ce fait curieux notre principale autorité. Non-seulement il nous représente Jacques de Chabannes, seigneur de la Palice, comme prodigieusement instruit, mais il constate son ardente sympathie pour tous les beaux-arts; il veut même qu'il ait été un grand historien. Ce dernier point dans la vie glorieuse du maréchal est au moins contestable; ce qui l'est moins, puisque les chiffres parlent ici d'eux-mêmes, c'est la valeur de la grande bibliothèque qu'il avait su réunir. Selon du Saix, cette riche collection se montait à soixante-deux mille volumes. Il y avait

bien peu de potentats en ce siècle, si l'on en excepte Mathias Corvin, qui pussent offrir aux curieux une si magnifique collection. Les exploits militaires de M. de la Palice sont quelque peu effacés, même du souvenir de ceux qui répètent son nom en chantant la complainte populaire que tout le monde connaît; les bibliophiles, nous l'espérons, seront plus reconnaissants.

L'HOMME DE GRIMSEY ET L'OURSE.

LÉGENDE DU NORD (1).

Un hiver, il arriva que dans l'île de Grimsey le feu s'éteignit, et dans aucune cabane on n'en pouvait plus trouver. En ce moment il gelait dur, de sorte que le canal entre Grimsey et le continent était pris. La glace étant assez épaisse, les gens de Grimsey eurent l'idée d'envoyer demander du feu à ceux du continent : on choisit pour cela les trois hommes les plus lestes et les plus robustes du pays. Ils partent de grand matin, par un beau froid, suivis des trois quarts de la population qui les conduit jusque sur la glace. — Adieu! Bon voyage et bonne chance! — On se sépare, et chacun va de son côté.

L'histoire ne raconte pas les impressions de nos voyageurs, jusqu'au moment où, au beau milieu du canal, ils trouvèrent une crevasse.

Elle était si longue, si longue qu'on n'en pouvait apercevoir le bout, et si large que deux des hommes seulement la franchirent : le troisième ne put se décider à tenter l'aventure. Alors ses amis lui conseillèrent de retourner à l'île pendant qu'ils continueraient leur voyage vers le continent. Il était fort embarrassé sur le bord de la crevasse : il ne pouvait se décider à retourner en arrière, et il demeura longtemps à suivre des yeux ses camarades. Enfin, il résolut de longer le bord pour voir si par hasard il ne trouverait pas un endroit où la crevasse fût plus étroite et le saut moins périlleux.

Cependant la journée s'avance; les nuages s'amoncellent rapidement; un bon petit vent du sud se met à souffler avec accompagnement de pluie et de grésil.

Tout à coup la glace se met à fondre, la débâcle commence : voilà notre pauvre homme qui flotte sur un glaçon, et le glaçon qui prend bon train le chemin de la pleine mer.

Le soir, enfin, le glaçon accosta une banquise. Le navigateur malgré lui saute sur la banquise et se met en quête; au bout de vingt pas il se trouve en face d'une ourse couchée dans sa tanière et allaitant ses petits.

Qui fut le plus surpris, de l'homme ou de la bête? L'histoire ne le dit pas; mais le plus effrayé, ce fut l'homme, sans contredit. Mettez-vous à sa place, et jugez de ce qu'il dut éprouver quand l'ourse se leva, vint en trottant vers lui, l'examina en clignant ses petits yeux fauves, le flaira, et finalement lui fit signe de venir se coucher à côté de ses oursons.

Quels signes elle lui fit, et comment il les comprit, peu importe; le fait est qu'il comprit, et la preuve c'est qu'il accepta l'invitation. A moitié mort de froid, de faim et de terreur, il se coucha près des oursons. La mère à son tour se couche à côté de lui, le protége de son corps, le réchauffe, couvrant toute la nichée du mieux qu'elle peut.

On se fait à tout, même aux situations les plus bizarres et les plus terribles. Ranimé par une douce chaleur, l'homme est déjà moins effrayé et n'en sent que plus cruellement sa faim; il jette un regard d'envie sur les oursons qui se gorgent du lait maternel.

O bonheur! sur un nouveau signe de la mère, il comprend qu'il est autorisé à teter comme les autres : il s'y met sans façon. Vous qui riez de lui, je voudrais bien savoir quelle figure vous feriez en pareille circonstance, et si vous auriez beaucoup meilleure grâce que lui. Il a déclaré depuis qu'il trouvait le lait de l'ourse une nourriture saine et fortifiante. Quiconque en doute peut vérifier le fait lui-même.

Après le repas, tous s'endormirent, et la nuit s'écoula sans aucun incident.

Le lendemain matin, la bête se leva et quitta sa tanière en faisant signe à l'homme de la suivre.

Arrivés à quelque distance sur la glace, l'animal fit entendre à l'homme qu'il eût à monter sur son dos. Il y monte; alors l'ourse s'agite, gambade, se démène tant et si bien qu'elle désarçonne son cavalier et le jette tout à l'envers.

On ne se figure pas comme ces bêtes-là sont lestes quand elles veulent. Celle-ci jugea sans doute que c'était assez pour une fois; quant à l'homme, il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était là un bien étrange amusement.

Trois jours se passèrent de la même façon. Les nuits, l'homme couchait dans la tanière et l'ourse lui donnait à teter; mais chaque matin, invariablement, elle répétait son petit exercice et désarçonnait son homme : lui n'y comprenait rien, mais se cramponnait de son mieux, car la glace était si dure!

Le quatrième jour, il réussit à se maintenir en selle, quelques courbettes que fît sa monture et quelques ruades qu'elle détachât.

Ce jour-là, dans l'après-midi, l'ourse quitta la banquise avec l'homme sur son dos, et se mit à nager vers l'île de Grimsey. Comprenez-vous maintenant pourquoi elle tenait tant à faire de lui un cavalier solide?

Quand on eut touché terre, l'homme invita poliment sa nouvelle connaissance à venir se reposer chez lui. Naturellement elle accepta. Alors il fit traire sa meilleure vache et donna lui-même à l'ourse fatiguée autant de lait chaud qu'elle en voulut; et vous conviendrez qu'elle l'avait bien gagné! Puis il lui fit voir sa bergerie : là il choisit ses deux plus beaux béliers, les attacha ensemble par les cornes et les mit, l'un deçà l'autre delà, à califourchon comme les deux poches d'un bissac, sur le dos de l'ourse. Celle-ci remercia et repartit à la nage. De ses deux béliers, elle fit un magnifique festin pour ses petits, qui s'en souviennent encore.

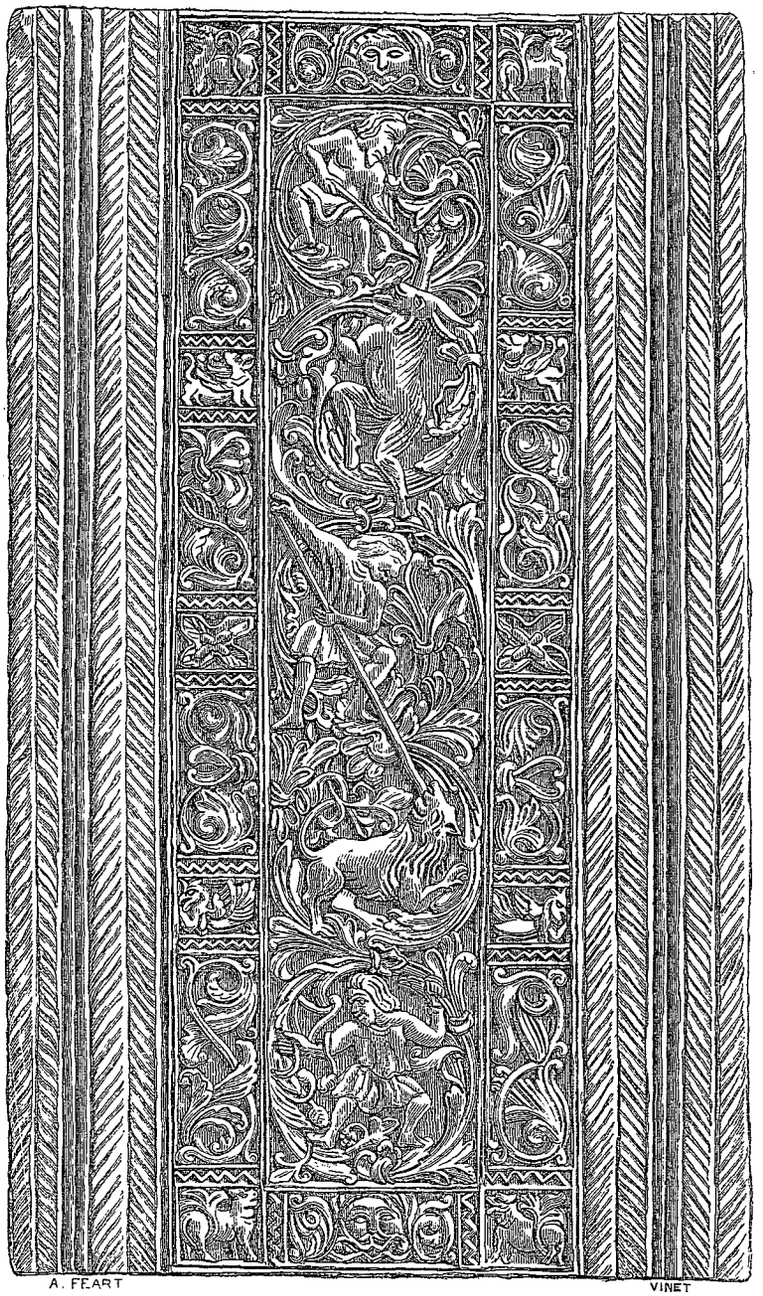
Ce jour-là fut un jour de grandes réjouissances pour les gens de Grimsey; car pendant que les insulaires émerveillés assistaient au départ de l'ourse, ils virent de loin une barque, et dans cette barque les deux messagers, apportant le feu dont on avait si grand besoin.

(1) Imitation d'une pièce du recueil de MM. Powell et Magnüsson (*Icelandic Legends*).

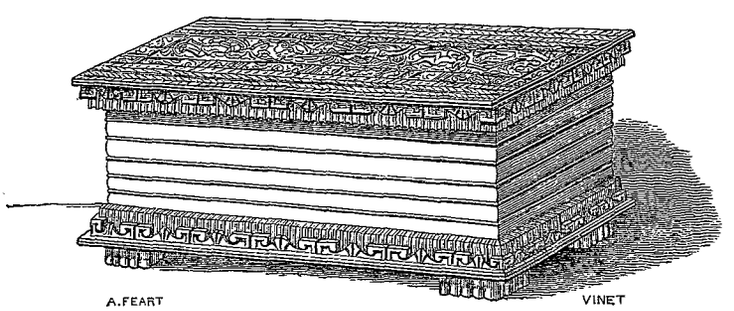
UN COFFRET SCULPTÉ DE L'ILE DE JAVA.

Si les gravures qui accompagnent cet article étaient présentées sans légende à une personne quelque peu familiarisée avec les arts du moyen âge, elle y verrait, croyons-nous, au premier coup d'œil, une œuvre de la première partie du douzième siècle, encore barbare par l'exécution et le style, remarquable cependant par la richesse et le choix des ornements. Un second regard, plus attentif, la mettrait en doute, non sans raison, sur l'authenticité de l'ouvrage; elle ne retrouverait, en effet, ni dans le dessin des figures d'hommes et d'animaux, ni dans les contours des feuillages qui les enveloppent ou qui servent d'encadrement, les caractères distincts de la renaissance romane,

mais plutôt les déformations d'une époque de décadence. Enfin, ses souvenirs l'aidant, elle ne tarderait pas à reconnaître une copie fort altérée d'une plaque d'ivoire sculptée bien connue, qui appartient au Musée de Cluny et



Dessus d'un coffret sculpté de l'île de Java; grandeur exacte. — Dessin de Féart.



Coffret en pierre de l'île de Java. — Dessin de Féart.

qui a été reproduite dans le *Magasin pittoresque* (t. XXI, 1853, p. 44).

C'est, en effet, une copie de cet ivoire que nous avons sous les yeux, exécutée, non dans la même matière, par

quelque faussaire inhabile, mais dans la pierre par des Malais habitants de l'intérieur de l'île de Java. Elle forme le dessus d'un coffret dont on peut voir le dessin figure 2. Ce coffret, qui appartient actuellement à Mme la Vaissière, lui fut offert, en 1857, par un officier supérieur de l'armée de Batavia, qui lui en indiqua en même temps la provenance. Il paraît que les Malais excellent à tailler dans la pierre tendre, à l'aide de simples couteaux, les ornements les plus variés, et qu'ils sont très-avides de nouveaux modèles. Un exemplaire du *Magasin pittoresque* apporté dans l'île par des Européens leur avait fourni celui-ci. Ce fait nous a paru curieux, et intéressant peut-être pour nos lecteurs.

UNE TENTATION.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 214, 230.

VI

Quand deux êtres qui ont toujours vécu ensemble et qui s'aiment sont sur le point de se quitter, il leur semble qu'ils ont mille choses à se dire, et le plus souvent ils n'ouvrent même pas la bouche, comme si, en se taisant sur cette séparation prochaine, ils la reculaient et en diminuaient en quelque façon la triste réalité. Ainsi, Lemoal et son fils, dans leurs discours, le soir, au coin de la grande cheminée, ne faisaient pas la moindre allusion à ce dont ils avaient pourtant le cœur si plein; et dans la journée Alain travaillait de toutes ses forces et préparait d'avance tout ce qu'il pouvait, afin que son père, qui allait rester seul, eût quelques instants de repos, au moins les premiers jours. La veille du départ, au moment où ils se trouvaient encore réunis tous les deux à table, Lemoal dit simplement à Alain :

— C'est demain. Es-tu prêt?

— Oui, père, répondit Alain.

Et ils parlèrent d'autre chose.

A mesure que la nuit avançait, Lemoal devenait de plus en plus silencieux et sombre. Il avait les yeux fixés sur le foyer, et regardait sans voir, comme les gens absorbés, dont toute l'attention est en dedans. Enfin, se tournant tout à coup vers Alain :

— Il se fait tard, garçon, lui dit-il; va dormir. Tu as besoin d'une provision de repos. Je vais bientôt te tenir compagnie.

Puis il resta devant l'âtre et attendit. Alain était tellement fatigué que, malgré le chagrin, le sommeil eut promptement le dessus. Lemoal l'écoutait dormir, et de temps en temps regardait cette tête jeune et calme, entourée de grands cheveux blonds, qu'il ne verrait plus de longtemps, qu'il ne verrait peut-être plus jamais. Il se la représentait pâle, mourante, ensanglantée, roulant dans la poussière ou dans la neige, et tout cela formait comme un rêve horrible qu'il ne pouvait chasser. Enfin, n'y tenant plus, il se leva lentement, prit sa pioche, sa bêche et sa lanterne, comme douze ans auparavant, et s'en alla, mais d'un pas si mal assuré qu'il fut obligé, au moment de sortir de la maison, de s'appuyer quelques instants contre le mur.

Il gagna l'écurie. Il eut peine à en trouver la porte, et quand il voulut lever la barre de bois qui la tenait fermée, sa main tremblait tellement qu'il dut s'y reprendre à plusieurs fois. Enfin il entra, et son premier soin fut de se barricader avec deux ou trois grosses pièces de bois, comme s'il avait peur. Il plaça ensuite sa lanterne de manière à éclairer l'endroit où se trouvait enfouie depuis tant d'années la marmite de Kervan, prit sa pioche, la souleva au-dessus de sa tête, et la laissa retomber sans force. La terre ne fut même pas entamée; la pioche lui échappa des mains et resta étendue sur le sol. Il ne chercha pas à la garder, et, sentant ses jambes fléchir, il s'assit sur une grosse souche. Les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, il se mit à pleurer comme un enfant, en répétant tout bas, d'une voix étouffée par les sanglots :

— Alain! mon pauvre Alain!

C'est qu'aussi une lutte terrible était engagée dans l'âme du Breton entre son amour de père et son devoir. Son fils, sa joie, son orgueil dans le présent, son espoir et son soutien dans l'avenir, on allait le lui prendre, le lui enlever pour l'envoyer à la tuerie. Il ne reviendrait plus jamais! Jamais!... c'est le mot qui retentissait à son oreille depuis le jour du tirage, et il ne pouvait se débarrasser de cette affreuse obsession. Qu'avait-il donc fait, lui, pauvre paysan, pour mériter une pareille douleur, un pareil châtiment? En quoi le regardaient toutes ces guerres avec des pays dont il ne savait même pas le nom? Mais lui prendre son fils, c'était lui prendre aussi son pain et sa vie! Par qui donc étaient faites les lois, qu'on eût ainsi le droit de dépouiller un malheureux de tout ce qu'il possédait? — Alors il se disait qu'il y avait un moyen de conserver son fils. Le meunier était mort, emportant son secret avec lui. L'argent était là... il le touchait presque... il y en avait beaucoup, assez pour acheter la vie d'un homme qui consentirait à partir pour Alain, à aller se faire tuer pour Alain... Et Alain resterait avec son père, et ils continueraient à demeurer tous les deux dans cette chaumière qu'ils n'avaient jamais quittée, où ils avaient tous leurs souvenirs de peine et de joie... Que fallait-il faire? Étendre le bras, vouloir : personne ne le voyait, personne ne savait que cet argent n'était pas à lui. Il pourrait si bien dire qu'il l'avait mis en réserve depuis longtemps! Et puis, d'ailleurs, il ne devait de comptes à personne, et personne n'oserait le démentir quand il dirait que l'argent lui appartenait. Le fils de Kervan! qu'avait-il besoin de cette somme? N'était-il pas riche, heureux? Rien ne lui manquait. Il s'était bien passé de cet argent jusqu'à ce jour : il lui était donc inutile! tandis qu'il sauvait la vie à Alain! Et puis, Kervan ne le lui avait-il pas donné à moitié en quelque sorte? Si son fils mourait, ne le lui léguait-il pas? Kervan ne croyait-il pas, en effet, que son fils mourrait pour sûr, et sa véritable intention n'était-elle pas tournée du côté de Lemoal, qui avait toujours été honnête, serviable, et qu'il avait en toute occasion traité comme son ami?

Ces idées lui envahissaient l'esprit l'une après l'autre, lui étreignaient le cœur comme la serre d'un oiseau de proie, et peu à peu les nuages de la déloyauté, de la lâcheté, du mensonge, s'élevaient en lui, grandissaient et voilaient la pure et sereine lumière de la conscience et de l'honneur.

Mais si le mal est fort, le bien l'est encore plus. Le devoir a des éclairs qui illuminent parfois la nuit des plus grands criminels, et à plus forte raison sa lueur pouvait s'obscurcir mais non s'éteindre dans l'âme de Lemoal. On n'est pas impunément irréprochable pendant de longues années : la seule idée du crime à commettre devient une souffrance, et si l'on trouve des raisons spécieuses et des faux-fuyants pour s'étourdir tout d'abord, la probité d'autrefois se lève à son tour, indignée et vengeresse, et chasse d'un mot ces honteuses pensées qu'elle n'a jamais connues.

Aussi, malgré sa douleur de perdre son fils, malgré tous les prétextes qu'il trouvait à sa méchante action, Lemoal ne pouvait s'empêcher de rougir de sa coupable convoitise, et n'avait pas le courage de reprendre sa pioche. Il se rappelait insensiblement la confiance de Kervan, ses plaisanteries lorsqu'il lui avait demandé un mot d'écrit pour

l'enfermer avec l'argent, puis sa fin si inattendue. Cet homme s'était livré à lui pleinement, amicalement, sans arrière-pensée. Retenir son argent, même après sa mort, c'était comme s'il eût refusé de le lui rendre à son retour. C'était mentir à la parole donnée, c'était infâme comme un vol, et c'était lâche en même temps, puisque le mort ne pouvait pas essayer de se faire rendre justice. Qu'avait voulu le meurtrier sur la route d'Uzel? Tuer Kervan pour le voler sans être dénoncé. Et lui, Lemoal, que faisait il? Il profitait du meurtre, il se servait du silence de la tombe pour voler sans risque et sans danger. Il devenait le complice du meurtre, et en cela il était encore plus infâme et plus lâche. Il lui semblait que de pareilles choses devaient se lire sur le front; que son secret n'en serait bientôt plus un pour personne, et que son fils, son cher Alain, la joie et la fierté de sa vie, rougirait de lui, se détournerait de lui, et l'abandonnerait pour avoir empreint une telle tache sur son nom.

A cette dernière pensée, le Breton fut emporté tout d'un coup, comme par un reflux de remords et d'honneur, loin de cet écueil d'infamie où il avait failli échouer. Il se redressa brusquement, regarda tout étonné le lieu où il se trouvait, et resta quelques instants sans comprendre. Puis, rappelé à la réalité par la vue de sa lanterne et de ses outils, et craignant encore la fascination du mal, il dégagea la porte et se sauva plutôt qu'il ne sortit. Quand il rentra dans la maison, Alain dormait toujours. Une de ses mains pendait hors du lit; Lemoal se baissa tout doucement et l'effleura de ses lèvres. Ce jeune homme était pour lui quelque chose de saint, puisque la crainte de flétrir l'honneur du fils avait sauvé le père du crime.

VII

Depuis un mois Lemoal se trouvait seul. Il savait que son fils venait d'être dirigé sur un pays qu'on appelait l'Allemagne, si éloigné de Pontivy qu'il faudrait marcher pendant bien des semaines avant d'y entrer; et on y envoyait tant de soldats que la plus grande partie, faute de voitures et de chariots, serait obligée de s'y rendre à pied. C'est à ce moment que le fils Kervan arriva à Kerneven. Il avait accompli ses vingt et un ans peu de jours après le départ d'Alain, et Lemoal lui aurait rendu l'argent de son père s'il n'avait pas toujours été en voyage, et pour son négoce, et au sujet de son futur mariage. Ce n'était pas un bel homme, tant s'en faut : petit, déjeté de taille, pour ne pas dire bossu, légèrement boiteux, le teint jaunâtre, les yeux enfoncés et toujours rouges, la bouche trop grande et la voix criarde, il n'en épousait pas moins la fille d'un riche marchand de Pontivy, correspondant de son oncle de Rennes.

Il avait, en plus de la dot, un intérêt dans les affaires de son beau-père, et le jour devait venir où il se trouverait chef de deux importantes maisons de commerce. En ce temps-là, les gens bâtis comme lui étaient ceux qui avaient le plus de chances de se marier avantageusement, par la raison toute simple qu'ils étaient les seuls à rester, et qu'à moins de vouloir coiffer sainte Catherine, une fille était bien forcée de les prendre.

Le fils Kervan, donc, vint demeurer quelques jours à Kerneven. Il voulait vendre le moulin, qu'il aimait mieux voir sous forme d'espèces sonnantes, et, se trouvant dans le pays, il en profitait pour inspecter cette propriété.

Il était à peine installé lorsque Lemoal, prévenu par le garçon de moulin qu'il rencontrait souvent et qui le tenait au courant des nouvelles, se présenta chez lui, demanda à lui parler en particulier, et entra avec un panier contenant une marmite.

Le fils Kervan fut d'abord quelque peu étonné de cette visite et de l'équipage de celui qui la lui faisait. Lemoal lui dit simplement :

— Votre père, la veille de sa mort, qu'il ne prévoyait pas si proche, me confia cinq cents pistoles, pour les rendre ou à lui-même dès qu'il serait de retour, ou à vous, quand...

— Vous y avez mis le temps, interrompit assez peu gracieusement le fils du meunier; on savait bien que j'étais à Rennes. Ensuite, cinq cents pistoles... vous le dites, je veux bien vous croire, ajouta-t-il d'un ton où la défiance perçait sous la raillerie; mais il me semble...

— Vous n'êtes pas forcé de me croire, interrompit à son tour Lemoal d'une voix calme. Je vous remets tout ce qui est à vous, tout, vous m'entendez bien, et je n'avais pas à vous le remettre plus tôt. Votre père sera mon témoin. Je suppose que vous avez dû voir depuis sa mort plus d'un papier écrit de sa main, et que vous connaissez suffisamment son écriture?

Le fils Kervan fit avec la tête un signe affirmatif, et Lemoal, détachant le couvercle, tira de la marmite les deux morceaux de papier qu'il tendit au marchand de toiles. Celui-ci les lut, compta l'argent, et dit sèchement :

— Vous faut-il un reçu?

— C'est la règle et l'usage, répondit d'une voix toujours tranquille le père d'Alain; et si vous n'avez pas besoin des deux autres billets, je vous prierai de me les donner.

— Je ne vois pas à quoi cela vous servira; mais si vous y tenez, prenez-les, dit le fils Kervan, qui lui remit le reçu et les deux papiers. Puis, tournant le dos à Lemoal, il n'eut plus l'air de s'apercevoir qu'il était là, et s'occupa à feuilleter un cahier de comptes qu'il avait devant lui. Lemoal sortit sans ajouter un mot; seulement il ne put s'empêcher de se dire qu'il était bien heureux pour les gens comme le fils Kervan que l'on fût honnête par nature, car ce n'était pas eux qui donneraient envie de le devenir.

VIII

Les semaines s'écoulaient, et Lemoal, pas plus que les autres habitants de Kerneven, n'avaient de nouvelles de leurs fils. Ils allaient, tantôt l'un, tantôt l'autre, à la ville, où l'on était mieux informé de ce qui se passait; mais on ne pouvait rien leur apprendre de bien exact sur leurs enfants. On savait seulement que l'armée de conscrits nouvellement levée était déjà en Allemagne; qu'elle allait, venait, faisait des marches et des contre-marches, et qu'on les réservait pour un grand combat. Rien de plus naturel qu'avec de pareilles occupations les soldats n'eussent pas le temps d'envoyer des lettres à leurs familles; et d'ailleurs le bon moment pour écrire n'est pas avant la bataille, mais après : de cette façon-là on sait au moins à quoi s'en tenir sur le sort des gens.

Enfin, un jour du mois de mai, le recteur de Kerneven, qui avait été à Pontivy voir un de ses cousins malade, revint avec une affiche que Legoff, le tambour de ville et l'afficheur de la mairie, lui avait donnée, vu qu'il en portait un gros paquet pour les coller dans les différentes rues de la ville. Cette affiche contenait des détails sur une grande bataille livrée près d'un endroit qui se nommait Lutzen, et un ordre du jour de l'empereur, rempli d'une foule de compliments pour ses conscrits, qu'il appelait des vieux soldats. Cette affiche ne disait pas, mais on pouvait bien le deviner, qu'il était demeuré beaucoup d'hommes par terre; et comme Lemoal resta, à partir de ce jour, une grande quinzaine sans entendre parler d'Alain, il se fit tellement de chagrin à l'intérieur qu'il en vieillit de plusieurs années. Enfin, un de ses voisins reçut une lettre de son fils : celui-ci disait entre autres choses qu'Alain avait été blessé à la tête et à la poitrine, mais qu'il était hors de

danger; que, du reste, il avait montré beaucoup de courage, se battant sans vouloir se retirer, malgré le sang qui lui coulait par toute la figure; qu'il avait même sauvé la vie à un officier entouré d'ennemis, en entraînant avec lui plusieurs de ses camarades pour le dégager; et que l'empereur, qui avait l'air content de la journée, lui avait fait remettre la croix le soir même. Le pauvre Lemoal ne fut rassuré qu'à moitié, et le moindre mot d'Alain l'aurait bien mieux tranquillisé que les plus longues lettres des autres. Par bonheur, il ne tarda pas à recevoir ce qu'il désirait si vivement. Alain lui racontait la bataille sans trop parler de lui-même; il lui annonçait qu'on l'avait décoré, et il ajoutait que, les chirurgiens le trouvant trop affaibli pour continuer la guerre, du moins dans le moment, ordre avait été donné de le renvoyer chez lui, afin qu'il reprît des forces et pût servir de nouveau le plus tôt possible.

Lemoal était si heureux à l'idée de revoir son fils, qu'il en oublia presque ses blessures et ne songea pas un instant à une seconde séparation. Tout s'effaçait devant la joie de vivre encore avec lui. Le jour où Alain arriva fut une fête dans le village : tous les habitants allèrent, par le chemin de traverse, à la rencontre de la charrette qui le ramenait, et qui, après l'avoir déposé à l'entrée du chemin, continua à suivre la grande route avec plusieurs jeunes gens de Pontivy en congé comme lui. Il fit son entrée dans Kerneven soutenu par son père et par le recteur, et quand Pouldu, le vieux garde champêtre, qui avait été à l'armée, l'aperçut dans sa grande capote de soldat, avec son bonnet sur l'oreille et sa croix sur la poitrine, il se redressa de son mieux et lui fit un beau salut militaire auquel Alain répondit par une cordiale poignée de main. Lemoal n'en disait rien, mais dans le fond il était fier de ces honneurs rendus à son fils. Seulement, quand il le regardait, il le trouvait si maigre, si blêmi et si faible, qu'il sentait en lui-même quelque chose qui ressemblait à de la pour.

On arriva à la maison. Alain, après s'être rafraîchi d'un bon coup de cidre, dut s'asseoir sur un tronc d'arbre à côté de la porte et répondre aux questions que chacun lui adressa. Il donna aux uns et aux autres des nouvelles de leurs enfants ou de leurs amis, et il les donna plus complètes qu'on ne pouvait le faire par écrit. Cependant, comme les Bretons ne sont pas curieux d'habitude, et ne parlent pas pour le plaisir de parler, on ne lui demanda que le nécessaire, d'autant plus qu'on voyait très-bien qu'il était fatigué. La journée s'avançait, on laissa le père et le fils seuls. Ils se mirent à table; mais Alain était à la fois trop ému et trop exténué pour manger beaucoup. Aussi, malgré sa joie de l'avoir là, près de lui, et de l'entendre raconter lui-même ce qui s'était passé depuis son départ, Lemoal voulut qu'il se couchât, estimant qu'il fallait aimer les autres non pour soi, mais pour eux.

La fin à une prochaine livraison.

DES BATEAUX DE VIE,

OU BATEAUX DE SAUVETAGE PERFECTIONNÉS.

Fin. — Voy. p. 222.

La figure 1 montre le plan d'élévation du *life-boat;* les lignes brisées indiquent l'espace et la position des chambres à air, et les lignes en festons, les cordes de salut

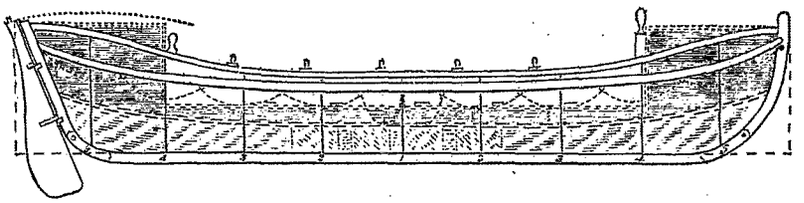


Fig. 1.

extérieures, auxquelles peuvent s'accrocher les personnes encore dans l'eau.

La figure 2 donne le plan du pont. L'espace marqué A est le pont proprement dit; B indique les six tubes d'épuisement; C, les compartiments à air des côtés; D, ceux des deux extrémités, ou grands réservoirs à air de la proue et de la poupe; E, le lest; F, les écoutilles ou ventilateurs; G, une écoutille dans laquelle est fixée une

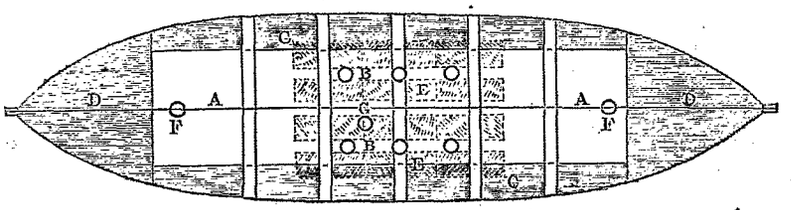


Fig. 2.

pompe au cas où il se déclarerait une voie d'eau sous le pont.

Il est à désirer que le *life-boat* soit imité en France et s'y multiplie. L'État donnerait un salutaire exemple en prenant l'initiative; ne pourrait-on point remplacer à bord de ses vaisseaux les lourdes et encombrantes chaloupes, qui servent si peu et si mal en cas de naufrage, par de véritables bateaux sauveteurs, plus légers, moins incommodes et surtout plus sûrs?

A en croire les marins anglais, qui se sont plus d'une fois risqués aux milieu des écueils sur le *life-boat* et qui ont pu en apprécier les rares qualités, celui dont nous donnons la gravure et le plan approche de la perfection. « Vouloir l'améliorer serait le gâter », disent-ils. Paré de couleurs voyantes, multicolore, le *life-boat*, bien nommé le bateau de vie, est, comme l'arc-en-ciel, le symbole de l'espérance. Au repos, une chose de plaisir, un esquif de fantaisie qui réjouit les yeux, un jouet; dans l'action, une merveille de grandeur, attestant le génie de l'homme et son humanité.

WILBERFORCE.



Wilberforce. — Dessin de Pauquet, d'après une estampe anglaise.

Wilberforce naquit le 24 avril 1759, à Hull, dans le comté d'York, en Angleterre. Son existence tout entière montre combien est grande la force d'un esprit qui sait mettre au service d'une pensée unique ses aptitudes et des efforts constants. Sensible et bienfaisant, il n'eut qu'un seul but : soulager les misères de l'humanité, en développant la liberté et en répandant l'instruction. Dès l'âge de quatorze ans, il adressait à l'éditeur d'un journal d'York une lettre qui était déjà une énergique protestation contre la traite des nègres (1). Il était petit, maigre, chétif; son visage irrégulier était d'une expression mobile et étrange; mais sa voix, que plus tard sir Egerton Brydge trouvait faible et criarde, était, dans sa jeunesse au moins, pleine, harmonieuse, singulièrement nuancée, et sa parole en recevait un attrait irrésistible. Ces qualités furent pour lui presque un écueil : il aimait le chant et y excellait; les éloges qu'il reçut l'encouragèrent, et il eut à regretter ensuite le temps qu'il perdit ainsi au détriment de son éducation.

A dix-sept ans il entra à l'Université de Cambridge; mais, élevé dans l'opulence, habitué à n'obéir qu'à ses inclinations, il négligea les études vers lesquelles ses goûts ne le portaient pas. Ce fut à Cambridge qu'il se lia d'amitié avec William Pitt, le second fils de lord Chatam, et qui devint depuis le puissant ministre auquel son hostilité déclarée contre la France ne doit pas nous empêcher de rendre justice.

Wilberforce se sentit de bonne heure vivement attiré

(1) E. Bersier, Conférence sur Wilberforce, publiée par la *Revue des cours littéraires*.

par la vie politique; il avait à peine vingt ans, qu'il obtint des habitants de Hull un siége vacant à la Chambre des communes.

Quelques années plus tard, en 1783, en compagnie de Pitt et d'Elliot, il vint en France, où il reçut à la cour de Louis XVI le plus bienveillant accueil. De retour en Angleterre, Pitt fut nommé ministre — à l'âge de vingt-deux ans, — et Wilberforce fut porté à la députation par le comté d'York.

C'est à cette époque, à la suite d'un voyage qu'il fit dans le midi de la France et en Suisse, que s'opéra dans l'esprit de Wilberforce un changement moral dont sa conduite entière fut ensuite la conséquence. Après une jeunesse passée au milieu des luttes de l'ambition et du tumulte des plaisirs mondains, il fut vivement frappé de l'élévation de la morale évangélique; son cœur devint avide de charité; il vit autour de lui saigner toutes les misères humaines, et il regretta de n'avoir jusque-là employé sa vie qu'à la satisfaction de ses désirs personnels. A la lecture du Nouveau Testament et des Œuvres de Pascal, il comprit mieux qu'il avait un devoir à remplir, et que sa position lui donnait une autorité précieuse qu'il devait consacrer surtout à la défense des opprimés.

En 1787, il obtint une proclamation royale contre les vices et l'immoralité. Il fréquentait la haute société anglaise, et partout il prêcha la réforme des mœurs et lutta contre l'indifférence générale. Mais il fut arrêté dans son œuvre par une cruelle maladie qui le retint longtemps en dehors du monde.

Ce fut seulement en 1789 qu'il put travailler à l'entreprise qui a surtout honoré sa vie, l'abolition de la traite des nègres. A cette époque, c'était seulement, en effet, de la traite que se préoccupait la philanthropie; il n'était pas encore question de l'abolition de l'esclavage, que les hommes les plus éminents considéraient comme une pensée difficilement réalisable. Pitt écrivait : « Ce serait un grand malheur que d'affranchir imprudemment les nègres; cette mesure ne serait pas même juste, car les nègres sont incapables de vivre dans l'état de liberté. » — « Il serait aussi dangereux, disait Fox, d'émanciper complétement un homme façonné à l'esclavage comme à la seule condition de son existence, que d'exposer brusquement un aveugle de naissance à tout l'éclat du jour. » — Enfin, Wilberforce lui-même disait : « Les nègres maintenus dans l'ignorance et l'avilissement sont hors d'état d'exercer aucun droit civil. » Quoi qu'il en soit, l'abolition du commerce des noirs était évidemment un premier pas vers l'affranchissement des esclaves.

Le 12 mai, Wilberforce prononça au Parlement un discours qui produisit une grande sensation. Son éloquence était ferme, parce que sa volonté était grande et sa foi inébranlable; elle était persuasive, parce qu'il était sincère, et que ce qu'il disait n'était que paroles de vérité. Malgré son triomphe d'orateur, sa cause n'obtint pas le succès qu'il espérait. Il avait à combattre des intérêts puissants : le commerce des nègres était considérable en Angleterre; Liverpool envoyait sur les côtes de l'Afrique des navires qui, chaque année, transportaient en Amérique quatre-vingt-dix mille nègres. Les adversaires de Wilberforce lui firent une opposition acharnée, et la lutte dura vingt ans. Ce ne fut que le 24 février 1807 qu'on promulgua la loi par laquelle la traite des noirs était interdite sous le drapeau britannique.

Après ce glorieux résultat, l'infatigable apôtre reprit sa croisade contre l'indifférence morale et religieuse, l'impiété. En 1818, il écrivit un ouvrage remarquable, dans lequel il mit en opposition la touchante doctrine du christianisme avec le triste tableau de l'égoïsme et des passions de la plupart de ceux qui, trouvant la religion nécessaire pour le peuple, jugent à propos de s'en passer dans la pratique de leur vie. Du reste, il joignait l'exemple aux préceptes, et se montrait un modèle de charité.

En 1833, le Parlement vota l'abolition de l'esclavage dans toutes les possessions anglaises. Wilberforce, lorsqu'il apprit cette nouvelle, était à son lit de mort; il expira le 29 juillet, à l'âge de soixante-treize ans.

Quoiqu'il ne paraisse pas possible de contester à Wilberforce le don de l'éloquence, il faut bien avouer que ses compatriotes et ses collègues du Parlement ne lui ont pas tous épargné les critiques. Sir Egerton Brydge, que nous avons déjà cité, a dit de lui que « sa manière tenait un peu trop de la chaire, et que sa personne n'était rien moins qu'agréable; mais, ajoute-t-il, Wilberforce était assez prudent pour ne parler que sur des matières importantes et à l'égard desquelles on devait désirer que ses opinions personnelles formassent l'opinion générale. »

Lord Byron, qui, par une singulière exagération, refusait l'éloquence à ses compatriotes, a écrit dans une de ses lettres (1) : « L'éloquence de M. Wilberforce n'est pas celle qui me plaît; les mots coulent de sa bouche avec abondance et facilité; mais ce ne sont que des mots, *et pas* autre chose. »

Un homme comme Wilberforce, d'un tempérament frêle et impressionnable, devait puiser dans la sensibilité de sa nature la principale force de son éloquence. Il ne pouvait avoir, comme Mirabeau, de ces grands éclats de passion qui ne sauraient sortir que d'une âme vigoureuse et d'une constitution robuste. Il n'avait pas l'argumentation serrée de Pitt, les mordants sarcasmes de Sheridan, la vivacité d'esprit de Fox, ni l'érudition de Burke. Sa parole n'était qu'une plainte; mais sa plainte partait du cœur, et c'est au cœur qu'elle frappait.

Il ne reste du grand discours qu'il prononça à la Chambre des communes que des fragments et quelques notes. On peut toutefois se faire une idée de l'effet qu'il dut produire par certains mouvements oratoires qui ont été conservés. Une fois, après avoir fait comparaître tous les témoins qui pouvaient protester contre la traite des noirs, il invoqua la Mort, « ce témoin inflexible et irrécusable, dont les verdicts ne peuvent être ni achetés, ni repoussés. »

Il vivait à une époque où l'éloquence était encore tout empreinte des souvenirs classiques des grands siècles littéraires; les orateurs procédaient avec méthode et développaient avec soin leur exorde et leur exposition; ils possédaient un art infini dans la conclusion et la péroraison. L'esprit religieux, presque puritain, des méthodistes avait aussi imposé à la pensée une sorte de majesté sacerdotale, qui, si elle donnait à la forme plus de puissance, laissait souvent dans les esprits une impression de lourdeur.

Dans ses écrits, Wilberforce se montra tel qu'il était à la tribune : son style était correct, élégant, méthodique.

Nous empruntons à une de ses lettres un passage où, sans aucune prétention, dans la simplicité de son éloquence persuasive, il expose l'état des populations africaines, exploitées par le commerce des esclaves; datée de 1814, elle est adressée au prince de Talleyrand, auquel Wilberforce écrit avec l'étrange espoir de le convertir à sa cause, et de le persuader d'accomplir en France la tâche que lui-même s'est imposée et qu'il a vue couronnée par le succès dans le Parlement d'Angleterre.

« La côte d'Afrique est partagée en divers états de grandeurs différentes, quelques-uns gouvernés par des rois absolus, d'autres, et ceux-là en plus grand nombre, dirigés par des anciens.

» Leur civilisation est en général fort imparfaite, leurs

(1) *Revue britannique*, 1re série.

notions de morale extrêmement grossières, et les attributions de leurs gouvernements très-peu définies.

» Au milieu de sociétés aussi mal organisées, on peut se figurer l'action des marchands d'esclaves, offrant en échange d'une cargaison d'hommes, de femmes et d'enfants, tous les objets par lesquels l'industrie des nations policées peut fournir aux besoins, satisfaire les appétits sensuels, stimuler les passions d'hommes non civilisés; ce sont des liqueurs fortes, pour les exciter à des actes de rapine; des armes à feu et de la poudre, pour en faciliter les moyens.

» Quels doivent être les effets d'un tel état de choses? Assurément, toute espèce de maux, de vol, de pillage, de perfidies et de violences. Le chef sera porté à devenir assaillant et à ravager le territoire de son voisin. S'il est trop faible pour risquer une invasion étrangère, il sera naturellement tenté de dépouiller ces mêmes sujets dont il doit être le gardien et le protecteur.

» Mais ce n'est pas seulement sur les chefs que ces résultats se feront sentir. Tous les hommes sont condamnés par la nature à avoir leurs passions, leurs appétits, leurs faiblesses. Il n'est que trop facile de deviner d'avance ce qu'il en adviendra : une méfiance générale, un manque de sûreté universel. Chacun craint de trouver un ennemi dans son voisin; le plus fort se jette sur le plus faible comme sur une proie. En un mot, la société entière devient un vaste théâtre d'anarchie, de rapacité et de terreur.

. . . . . .

» On voit encore, dans le délire de l'ivresse, dans des accès soudains de colère ou de jalousie, des maris, des maîtres, se permettre de vendre leurs femmes ou leurs domestiques, qu'ils s'efforcent ensuite de se faire rendre, sans pouvoir y parvenir.

» Les lois de ces malheureux infligeaient la peine de l'esclavage pour presque toutes les offenses, quelque légères qu'elles fussent; plus fréquemment pour de prétendus crimes, surtout pour celui de sorcellerie, dont on accusait un homme uniquement pour le faire esclave, et quelquefois même toute sa famille avec lui.

» Un créancier non payé s'arrogeait le droit de vendre son débiteur; et s'il ne parvenait pas à se saisir de sa personne, il s'emparait, sans autre forme de procès, d'un de ses parents, d'un de ses amis, ou même d'un habitant quelconque du même pays.

» C'est ainsi que, par l'action progressive de causes lentes, mais certaines, les diverses institutions civiles et religieuses de l'Afrique avaient été dénaturées et converties en moyens de fournir des victimes au commerce des esclaves. »

PALMA

(MAJORQUE).

Deux articles qu'on lira avec profit au tome V du *Magasin pittoresque*, pages 9 et 281, nous dispensent de nous étendre ici sur l'histoire des Baléares. Après avoir résumé en quelques lignes le passé de ces îles, aussi curieuses que peu connues, nous décrirons les monuments de Palma et les mœurs des Mayorquins. Tour à tour ou concurremment nommées Gymnasies, parce que les habitants y allaient tout nus, dit Diodore; Chiriades, à cause de leurs écueils; Eudémones (heureuses); Axiologues (dignes de mention); Aphrodisiades (voluptueuses), d'après saint Jérôme et saint Isidore; les Baléares (de Baléa, compagnon d'Hercule, ou de *balaros*, proscrit en syriaque, ou du verbe *ballô*, lancer?) tombèrent tour à tour sous la domination des Carthaginois, au septième siècle avant notre ère; des Romains, en 124; des Vandales, l'an 426 de notre ère; des Mores d'Afrique par deux fois; des Francs de Charlemagne; des Génois (798-1229), et enfin de Jayme Ier d'Aragon, qui les délivra des Mores et les rattacha pour toujours aux destinées de l'Espagne. Iles isolées et de grandeur médiocre, elles ne pouvaient guère jouer qu'un humble rôle dans l'histoire. Toutefois leurs habitants, frondeurs sans pareils, prirent part à toutes les luttes de l'antiquité. Les Phéniciens, les premiers, les employèrent contre les Agrigentins; puis les Romains, les Mores, les Génois, et toutes les nations qui pouvaient payer leurs services. Un moment libre, entre la première et la dernière guerre punique, le groupe des Baléares devint un nid et un refuge de pirates, et fournit son contingent à cette flotte irrégulière qui, à diverses reprises, affama l'Italie et Rome. Il fut jugé digne d'occuper les armes d'un Metellus et de lui donner son nom (*Balearicus*), Metellus le Baléarique. Sous l'empire il eut un gouverneur à part. Durant une longue paix de plus de cinq cents ans, on n'y cite qu'une guerre, vers les temps d'Auguste, et encore une guerre contre les lapins, qui désolaient Majorque et affamaient les campagnes. La période de l'occupation africaine égala presque en longueur celle de la domination romaine, et laissa son empreinte fortement marquée dans les arts et peut-être les mœurs des Baléares. Quant à la langue, ici comme partout où s'est assise la puissance romaine, elle était un dialecte néo-latin et se fond aujourd'hui dans l'espagnol.

Palma, la capitale de Majorque, fondée, à ce qu'on croit, par Metellus, était cité romaine dès le temps de Pline l'Ancien. Les Mores, à leur tour, l'avaient sans doute embellie des édifices qui leur sont propres; mais il ne reste d'eux qu'une petite salle de bains. L'esprit de dévastation, qui ne manqua jamais aux chrétiens du moyen âge, n'a point laissé à Palma de constructions antérieures aux treizième et quatorzième siècles. La ville, forte d'environ trente mille âmes, se déploie en amphithéâtre au sud-ouest de l'île, sur la courbe d'une grande et profonde baie où s'ouvre un port assez petit, mais sûr. Ses murailles, flanquées de quelques bastions, lui font, du côté de la mer, une ceinture inoffensive et se rattachent à un large fossé à sec qui complète, du côté de la terre, une défense tout à fait insignifiante. De la baie l'aspect est pittoresque. La cathédrale, située dans une partie de la ville relativement élevée, se détache bien sur un fond dentelé de collines et même de montagnes : il y en a d'assez hautes à Majorque, et le Puig-Major paraît mesurer environ 1 460 mètres au-dessus de la mer; la chaîne se prolonge, sur une étendue d'une quinzaine de lieues, du nord-est au sud-ouest. Autour de la cathédrale se groupent diversement des églises et des édifices : Santa-Cruz, San-Miguel, San-Nicola, San-Dominico, San-Francisco de Asis, Nuestra-Señora del Calmel, Santa-Eulalia, Santa-Margarita, San-Francisco de Paula, les palais de l'*Obispo* (évêque) et du capitaine général; enfin, auprès du port, la Lonja, ou Bourse, construction très-originale du quatorzième siècle.

La cathédrale se fait remarquer à l'extérieur par la hauteur de sa façade nue, dont les ouvertures ont été murées pour garantir du vent furieux de l'ouest le mobilier liturgique et les vases mêmes de l'autel. Deux hautes tourelles, qui ressembleraient à des minarets si elles étaient isolées, flanquent le mur de face. Sur les côtés, des contre-forts très-hauts et très-massifs reçoivent les retombées d'arcs-boutants grêles et courts appuyés contre des piliers que terminent des pyramidions. Le portail du nord, assez simple pour un ouvrage du quinzième siècle, s'ouvre presque à l'ombre d'une grosse tour carrée, per-

cée de baies aiguës et couronnée d'une balustrade. Le plus beau morceau de la décoration extérieure est l'entrée méridionale; le pilier qui la divise en deux compartiments égaux soutient un dais de pierre découpé comme une dentelle, au-dessus d'une belle statue de la Vierge. Une Cène remplit le tympan. Les trois ressauts des archivoltes sont occupés par des frises courantes d'anges musiciens, d'apôtres et d'arabesques fleuries. Le vaisseau, large et long non moins que haut, n'a ni transsept ni abside; il est seulement coupé par deux rangées de sept piliers octogones. C'est plus que de la simplicité, c'est la nudité absolue; mais les riches couleurs projetées sur le pavé et les murs par de magnifiques vitraux, voilent et parent cette indigence. G. Sand, qui a visité et décrit Majorque il y a quelque trente ans, mentionne, au milieu du chœur, un sarcophage de marbre fort simple où est couchée la momie de Jaime II, fils du conquérant; puis, sous le pendentif de l'orgue, une hideuse tête de More en bois peint, trophée assez ordinaire dans la plupart des métropoles espagnoles. J.-B. Laurens vante l'ancien autel principal, en bois doré, percé de niches, orné de bas-reliefs et de statues enluminées, le tout dans un état parfait de conservation. En somme, la cathédrale de Palma, sans égaler les belles églises gothiques même de second ordre, présente certains caractères originaux qui la distinguent entre toutes et ne la laissent point oublier.

Avant 1835, Palma comptait encore dix-sept églises, huit couvents d'hommes et onze de femmes; mais à cette époque le gouvernement espagnol supprima toutes les corporations de religieux, et ne laissa aux nonnes que trois ou quatre maisons. Un très-beau couvent de dominicains fut démoli en 1839, et il n'en subsistait, lors du voyage de J.-B. Laurens, qu'un grand portail des quatorzième et quinzième siècles. Parmi les églises, il faut indiquer, au centre de la ville, Sainte-Eulalie (treizième et quatorzième siècle), dont l'intérieur est harmonieux et simple; le cloître de Saint-François d'Assise, environné d'un vaste préau planté d'orangers, et où l'on ferait manœuvrer un régiment; ses colonnettes élancées et ses baies trilobées supportent, non une voûte, mais une toiture en charpente qui déborde et fait ombre sur les galeries.

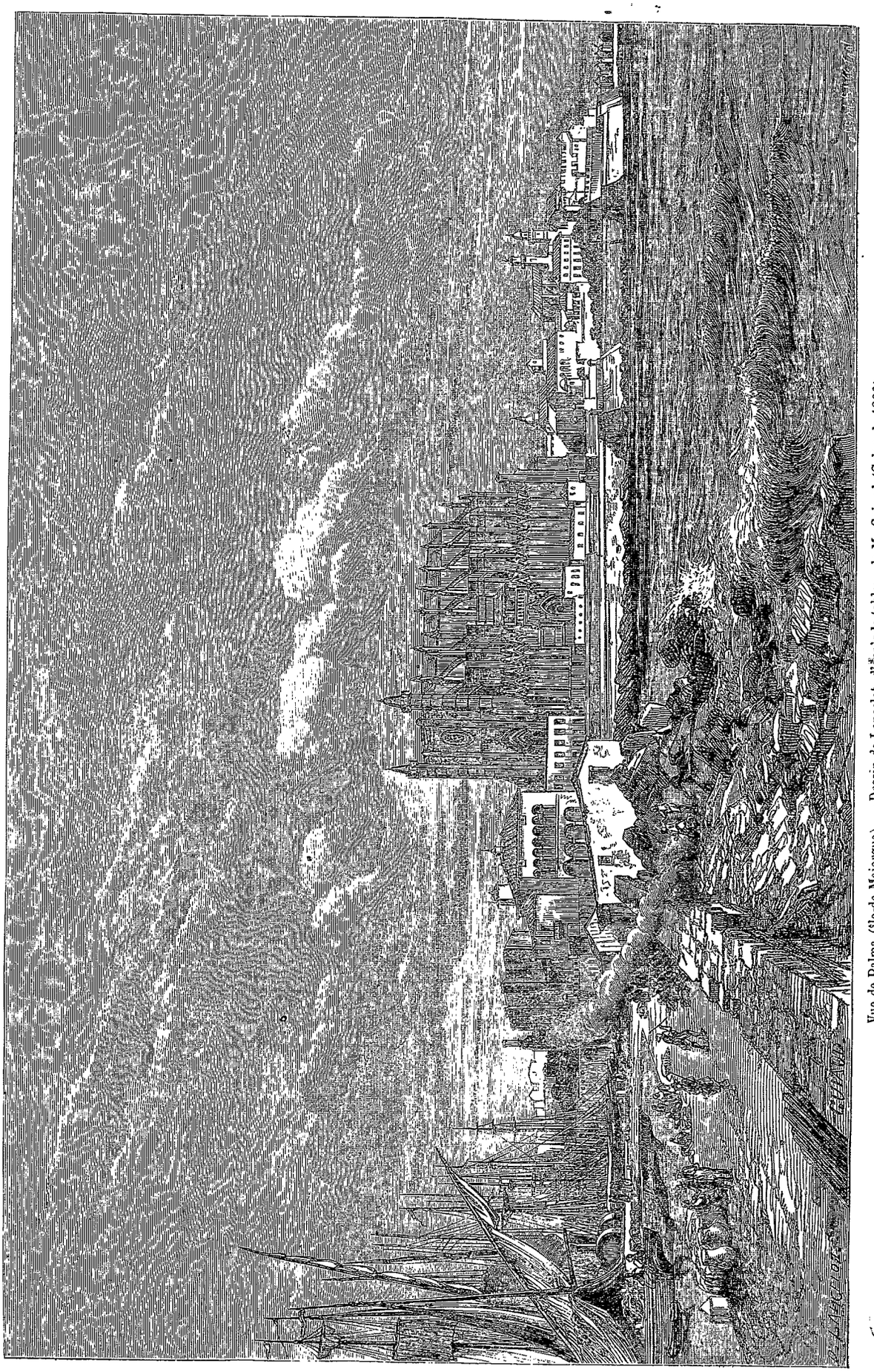
La Lonja, terminée vers 1450, très-noble édifice gothique dont on admire la tournure moresque, a été décrite au tome V, page 9. Sa façade est un mur plat, sans autre ornement que deux légères tourelles qui la flanquent, deux minces et gracieux contre-forts qui la divisent en trois parties, où s'ouvrent les baies de la porte et de deux fenêtres couronnées de fleurons gothiques, sous une balustrade crénelée qui court élégamment entre les tourelles et les contre-forts. A l'intérieur, six colonnes seulement soutiennent la voûte surbaissée d'une vaste salle. Il y a à Valence un monument analogue, mais d'un style moins pur.

Le *Palacio Real* a été bâti en 1309, par Don Jaime II. « Rien, dit G. Sand, de plus irrégulier, de plus incommode et de plus sauvagement moyen âge que cette habitation seigneuriale; mais aussi rien de plus fier, rien de plus caractérisé, de plus hidalgo que ce manoir, composé de galeries, de terrasses, de tours et d'arcades grimpant les unes sur les autres à une hauteur considérable, et terminées par un ange gothique qui, du sein des nues, regarde l'Espagne par-dessus les mers. »

On remarquerait peu la façade du *Palacio consistorial* ou de l'*Ayuntamiento* (Hôtel de ville), sans la saillie singulière du toit qui s'avance sur une très-profonde corniche en bois, décorée de caissons jadis peints et dorés, et soutenue par de grandes cariatides. On y conserve divers portraits des grands hommes de Majorque, un très-curieux et très-ancien tableau qui représente les funérailles de Raymond Lulle; un magnifique saint Sébastien de Van-Dyck, dont peu de personnes à Majorque savaient la valeur (G. Sand); enfin la bibliothèque d'un ancien capitaine général. L'amateur de blason pourra voir là, dans un armorial du quinzième siècle, l'écusson d'une famille de *Bonapart*, d'où descendait Napoléon Ier; il y remarquera une aigle aux ailes éployées, des étoiles et un lion rampant. G. Sand signale une admirable carte nautique, exécutée en 1439, achetée 130 ducats d'or par Amér*ic* Vespuce. Hélas! personne après elle n'a pu contempler cette curiosité; sous ses yeux mêmes, la carte, par un triste accident, a été inondée d'encre, et si bien lavée à coups d'éponge et de balai, que les mers, les îles et les continents s'en sont allés avec l'eau. Heureusement, M. Tastu en avait pris un calque exact à l'aide duquel on a pu réparer le dommage.

Nous citerons encore, en dehors de la ville, la jolie tour de signaux placée à l'entrée occidentale du port, au pied des montagnes, et plus haut, à cent mètres environ au-dessus de la mer, le château de Belver, antique forteresse du treizième siècle, échantillon bien conservé de l'architecture militaire au moyen âge. « C'est une enceinte circulaire composée de deux étages et de deux galeries intérieures superposées : la galerie inférieure, à plein cintre, rappelle de loin les amphithéâtres romains; l'autre, par ses lancettes et ses trèfles, ressemble aux cloîtres du quinzième siècle. Les murs sont flanqués de quatre tours et d'autant de tourelles. Une tour isolée, beaucoup plus grande que les autres, communique au donjon par deux ponts superposés. Un fossé et une seconde enceinte enceignent le château devenu une prison. Les soldats qui gardent les portes passent les heures de faction à tricoter et à regarder la mer. » Les prisonniers, du temps de M. J.-B. Laurens (1839), étaient assez mal entretenus, et nourris de macaroni grossier cuit à l'eau. Belver n'a pas eu d'hôte plus illustre que notre grand astronome Arago. Chargé par Napoléon de la mesure du méridien, M. Arago était en 1808 à Majorque, sur la montagne appelée le Clot de Galatzo, lorsqu'il apprit les événements de Madrid et l'enlèvement de Ferdinand. Comme il faisait souvent allumer des feux pour son usage, les Majorquins, s'imaginant qu'il correspondait avec une escadre française de débarquement, se dirigèrent en foule vers le Clot de Galatzo pour le tuer. « Il s'échappa sous un déguisement de marin; parlant très-bien la langue du pays, il sut répondre aux questions de ceux-là mêmes qui l'interrogeaient » sur le maudit *gabacho* dont ils voulaient se défaire. Mal reçu par le capitaine du navire que le gouvernement espagnol avait précédemment mis à sa disposition, il se sauva à grand'peine en se constituant prisonnier à Belver. « Cela se passait, dit Arago dans l'*Histoire de ma jeunesse*, le 1er ou le 2 juin 1808. On me remettait de temps en temps les journaux : l'un d'eux renfermait un article portant ce titre : *Relacion de la ahorcadura del señor Arago y del señor B.*; littéralement : Relation du supplice de M. Arago et de M. B(iot?). Après la lecture de cet article, je pris immédiatement mon parti. — Puisqu'on parle de mon supplice, dis-je à un ami, l'événement ne tardera pas à arriver : j'aime mieux être noyé que pendu; je veux m'évader, c'est à vous de m'en fournir les moyens. » Le gouverneur général sentit tout le danger de sa position si les Français périssaient dans une émeute; il consentit donc à les laisser sortir de la forteresse, mais il déclara vouloir rester en dehors de tous les préparatifs et de toute responsabilité. C'est ainsi qu'Arago parvint à s'embarquer pour Alger, le 28 juillet 1808.

On ne voit guère à Palma de maisons antérieures au



Vue de Palma (île de Majorque). — Dessin de Lancelot, d'après le tableau de M. Guiaud (Salon de 1866).

seizième siècle; mais le goût moresque est encore pour quelque chose dans ces portes simples à plein cintre, entourées de longs rayons de pierre; dans ces charmantes et grêles colonnes qui décorent les vestibules, soutiennent

les plafonds, divisent les fenêtres; dans ces galeries supérieures toutes conçues comme celles de la Lonja. Les escaliers, uniformément placés dans une cour, au centre de la maison, sont ordinairement ornés de balustres et pavés de faïences vernissées. Quelques rues anciennes, habitées par des marchands, sont bordées de galeries où les étages supérieurs s'appuient en porte-à-faux.

On peut reprocher aux rues d'être en général étroites et malpropres. La saleté est vraiment un caractère du Midi. « Il est, dit G. Sand, certains détails dont je serais fort embarrassée de donner l'idée à mes lecteurs, à moins de les écrire en latin... Toutes ces maisons font plutôt l'effet de gîtes où les groupes d'une population errante se retireraient indifféremment pour passer la nuit. Les péristyles ou *atria* des palais de chevaliers (c'est ainsi que s'intitulent les patriciens de Majorque) ont un grand caractère d'hospitalité et même de bien-être; mais quand vous avez franchi l'élégant escalier et pénétré dans l'intérieur des chambres, vous croyez entrer dans un lieu disposé uniquement pour la sieste. De vastes salles, ordinairement oblongues, très-élevées, très-froides, très-sombres, toutes nues, blanchies à la chaux, sans aucun ornement, avec de grands vieux portraits de famille tout noirs et placés si haut qu'on n'y distingue rien; quatre ou cinq chaises d'un cuir gras et mangé aux vers, bordées de gros clous dorés qu'on n'a pas nettoyés depuis deux cents ans; quelques nattes ou des peaux de mouton jetées çà et là sur le pavé; des croisées recouvertes de pagnes épaisses; parfois une antique portière de drap d'or à écusson terni et rongé par le temps : tels sont les palais majorquins à l'intérieur. On trouve le maître de la maison debout et fumant dans un profond silence, et la maîtresse assise sur une grande chaise, et jouant de l'éventail sans penser à rien. Jamais un livre, jamais un ouvrage de femme. On ne voit jamais les enfants; ils vivent avec les domestiques, à la cuisine ou au grenier. Un chapelain va et vient sans rien faire. Les quinze ou trente valets font la sieste, pendant qu'une vieille servante hérissée ouvre la porte au quinzième coup de sonnette du visiteur. » Ce tableau si frappant est-il resté fidèle? on peut le craindre, dans l'état de trouble stérile et de mortelle indolence où dépérissent les pays espagnols. Croirait-on qu'en 1838 il n'y avait pas une auberge à Palma, « et qu'il fallait être recommandé et annoncé à vingt personnes des plus marquantes pour espérer de ne pas coucher en plein champ? »

Palma est traversée par deux agréables promenades : l'une, la place du *Borne*, est environnée de maisons à balcons et de jardins riants; l'autre, longue allée de platanes, conduit à un bouquet de saules pleureurs magnifiques qui ombragent une nymphe de marbre blanc. Des remparts la vue s'étend sur une riche campagne. Ce ne sont que grandes haies d'aloès, que groupes de palmiers, d'orangers, ricins arborescents, toute une flore de serre qui s'épanouit sous un climat très-doux, salubre et tempéré (6 à 26 degrés). Le sapin et le chêne vert couronnent les montagnes; sur les pentes mûrissent la vigne et l'olive. Les oliviers atteignent des dimensions colossales; et pour les garantir des eaux qui descendent en torrents, on les entoure de petites murailles dont la multiplicité donne au pays un aspect bizarre.

Les chaumières, très-petites, les hangars, les étables, les granges, sont disposés avec une certaine grâce innée. Deux étages composent d'ordinaire la maisonnette, un toit plat ombrage de ses larges bords une galerie à jour. « Ce couronnement symétrique donne une apparence de splendeur et de force aux constructions les plus frêles et les plus pauvres, et les énormes grappes de maïs qui sèchent à l'air, suspendues entre chaque ouverture de la galerie, forment un lourd feston, alterné de rouge et de jaune d'ambre, dont l'effet est incroyablement coquet. Autour de cette maisonnette s'élève ordinairement une forte haie de cactus ou nopals, dont les raquettes bizarres s'entrelacent en murailles, et protégent contre les vents du nord les frêles abris d'algues et de roseaux qui servent à serrer les brebis. Comme les paysans ne se volent jamais entre eux, ils n'ont pour fermer leurs propriétés qu'une barrière de ce genre. Des massifs d'amandiers et d'orangers entourent le jardin, où l'on ne cultive guère d'autres légumes que le piment et la pomme d'amour (la tomate); mais tout cela est d'une couleur magnifique; et souvent, pour couronner le joli tableau que forme cette habitation, un seul palmier déploie au milieu son gracieux parasol, ou se penche sur le côté avec grâce, comme une belle aigrette. » (G. Sand.)

PETITS DÉTAILS DE LA VIE BOURGEOISE

A PARIS, AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 96, 130.

1er janvier 1784. — Beaucoup de personnes sont venues nous souhaiter la bonne année. Mon fils m'a présenté trois belles têtes de femme bien dessinées au crayon rouge; Mme Coutouli, notre nièce, nous a présenté un temple chinois de sucrerie; M. Preisles, notre pensionnaire, a donné à ma femme un nécessaire de nacre de perle... Beaucoup d'oranges! beaucoup d'almanachs!

25 février. — La rivière étoit si prodigieusement gonflée ces jours-cy, que nous fûmes obligés, pendant quatre jours, de sortir et revenir dans ma maison (1) en bateau. Cela sera peut-être la fin d'un hiver des plus affreux que j'aye jamais vus.

19 avril. — Écrit à MM. les frères Franck, à Strasbourg. Je leur envoye un passeport des fermiers généraux, qui ordonne aux commis du bureau de Strasbourg de laisser passer mon bœuf fumé, venu de Hambourg, qu'ils avoient jugé à propos d'arrêter, on ne sait pourquoi, apparemment pour s'en régaler eux-mêmes.

17 juin. — Jour de l'octave de la Fête-Dieu. J'allai de grand matin voir ce que les jeunes artistes avoient, selon l'usage, exposé à la place Dauphine.

1er août. — Ma femme, moi et notre fils, allâmes en voiture chez Bancelin (2), y dîner. Après, nous allâmes à la foire Saint-Laurent, y voir, en divers endroits, les figures de Curtius, les animaux rares, etc.

3 octobre 1785. — Gremin, de ***, près de Meaux, est entré chez nous en qualité de domestique. Il est gros et âgé de trente-six ans et demi. Il aura, comme ses prédécesseurs, 120 livres par an, et il est habillé à mes dépens. S'il eût su m'accommoder les cheveux, il aurait eu 150 livres. Je l'exhorte à l'apprendre.

22 mars 1787. — Après avoir été, M. Guttemberg et moi, voir les travaux du nouveau pont, dont on creuse actuellement les fondements vis-à-vis la place de Louis XV, nous allâmes voir le simulacre du roi de Prusse, que des Berlinois font voir au Palais-Royal, revêtu de pied en cap de ses propres habits qu'il portoit ordinairement.

31 mai. — M. Nicolet m'ayant invité, de même que mon fils et sa femme, à son spectacle sur les boulevards, M. Hember fut de la partie, pour y voir principalement

(1) Sur le quai des Augustins, entre la rue Cît-le-Cœur et la rue Pavée; peut-être la maison même où sont les bureaux du *Magasin pittoresque*.

(2) Célèbre restaurateur.

les huit sauteurs catalans, dont un fait le paillasse et est supérieur aux autres, quoique tous fassent des prodiges en divers jeux et des sauts étonnants et neufs, pour nous qui étions accoutumés à nos sauteurs connus de tout Paris. (1)

13 septembre. — Je me suis fait faire une petite veste en peau de chevreuil. Elle est très-bien faite, et rien n'est plus excellent en hiver contre les vents qui nous saisissent quelquefois et nous causent des rhumes. Elle m'a coûté 42 livres, et je suis bien aise de l'avoir.

3 décembre. — J'ai donné à souper à M. l'abbé Heis, de Vienne, qui a ramené, par ordre de l'empereur, une colonie de bénédictins en France.

12 décembre 1787. — Ces jours-ci, j'allay à la Comédie française, dans la loge à l'année de M. le comte de Narbonne-Frizlor, pour y voir le jeu du nouvel acteur Talma.

11 janvier 1789. — J'allay avec mon fils chez Mme Grenier, ma nouvelle hôtesse, pour m'arranger avec elle par rapport au loyer des appartements que j'occupe depuis près de quarante-quatre ans, et que cette bonne dame voulut d'abord me renchérir seulement de 900 livres, c'est-à-dire presque du double de ce que je payois cy-devant. Enfin, je fus obligé de lui promettre 1 600 livres de loyer par an. Ça s'appelle martyriser le monde fort joliment! Que le bon Dieu lui pardonne, car il faut prier pour ceux qui nous font du mal.

27 janvier. — M. Daudes m'a envoyé dix bouteilles de vin de Bordeaux rouge, dont je lui dois des remercîments. Je me suis donné un gilet d'écarlate, supérieurement brodé en diverses couleurs, selon la mode d'aujourd'hui.

30 août 1789. — Mon neveu Deforge m'a envoyé un lièvre, qu'il aura certainement tué sur ses terres, puisque actuellement la chasse est libre et permise partout.

6 septembre 1789. — Aujourd'huy, j'allay voir mon fils dans la matinée, et je le trouvai avec plaisir dans l'uniforme soldatesque bourgeois de notre ville de Paris, qui lui fait au mieux et dans lequel il a bonne mine. Nous sommes allés ensemble au district des Cordeliers, où je suis entré sous sa protection. De là nous nous sommes rendus au Salon, et du Salon chez lui, où j'ay dîné en société de M. Hember, et où nous avons mangé des macaronis de la meilleure manière.

20 septembre. — M. Hember ayant eu deux billets d'entrée dans les salles de l'Assemblée nationale, actuellement à l'Archevêché de Paris, m'en envoya un et me vint prendre entre sept et huit heures du matin, pour nous y rendre. Heureusement nous arrivâmes assez à temps pour avoir dans la tribune d'excellentes places, exactement vis-à-vis la tribune des orateurs... Je fus ravi d'avoir vu cette assemblée respectable et nombreuse, où je voyois avec émotion les députés choisis et dignes de représenter une grande et célèbre nation.

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

Voy. p. 94, 173.

LES ENNEMIS DE L'HYGIÈNE.

Suite.

Un jour d'un enfant vaut un mois d'un adolescent, comme influence sur la santé définitive. S'il a reçu une bonne direction, il deviendra un homme sain et vigoureux; s'il en a reçu une mauvaise, sa santé est à jamais irrémédiable. C'est surtout à la mère à lui imprimer cette direction salutaire; mais pour qu'elle remplisse ce côté si important de sa mission, il faut qu'elle sache, et pour cela il faut qu'elle apprenne. L'enseignement des livres ne suffit pas; il faut l'enseignement oral, plus pénétrant et plus démonstratif, et l'on se demande pourquoi il n'est pas déjà administré aux femmes des villes, par des cours pratiques et élémentaires sur l'hygiène.

A côté des femmes viennent les instituteurs, dont la mission plus froide est cependant analogue. Eux aussi ont besoin qu'on leur apprenne l'hygiène, pour en faire profiter les enfants qu'on leur confie, pour suppléer ou compléter à ce point de vue l'office de la famille, et pour se faire dans les campagnes les véhicules de cet art si salutaire et si peu connu.

Les gens du monde commencent, de leur côté, à en pressentir l'importance; ils recherchent les lectures qui peuvent leur en donner les notions, ils conversent volontiers sur les questions qui s'y rattachent, et suivent avec assiduité les trop rares conférences que les cours publics consacrent à l'hygiène. Il y a dans l'air un souffle favorable à la diffusion de cette science; il faut en profiter.

De nos jours, un mot considéré jusqu'ici comme un néologisme, et mis à l'index comme tel par les grammairiens, a pris victorieusement et définitivement sa place dans la langue usuelle : c'est le mot de *vulgarisation*. Ce mot exprime une grande chose. La science, demeurée longtemps l'apanage exclusif d'un nombre restreint d'esprits, a, comme une liqueur généreuse, brisé les vases trop étroits qui la contenaient, et la voilà qui se répand partout, désaltérant toutes les intelligences, alimentant toutes les saines curiosités. Aussi quelle prodigieuse diffusion des connaissances! quel rayonnement fécond sur les masses! et quel contraste entre cette saine et substantielle nourriture scientifique, et cette nourriture véreuse et toxique dont une certaine presse inonde les carrefours et les trottoirs! L'enseignement scientifique se multiplie; des milliers de professeurs désintéressés se font une chaire de leur amour du progrès, et l'imprimerie, enfantant des prodiges de rapidité et de bas prix, ouvre sur le peuple les écluses d'une science intelligible pour tous et qui se vulgarise sans s'abaisser. Nous nous mouvons aujourd'hui (qui ne le sent?) dans quelque chose de nouveau et de fécond. Le fantôme, si menaçant jadis, de l'instruction populaire, encore évoqué par quelques esprits arriérés ou timides, n'apparaît plus que comme le génie bienfaisant de la civilisation elle-même. Il faut que nous nous associions à ce grand œuvre; savoir et ne pas apprendre aux autres ce que l'on sait, serait aujourd'hui la plus sordide des avarices. Il n'y a pas assez d'écoles, il n'y a pas assez de professeurs; il faut organiser partout l'enseignement mutuel. L'ignorant est le créancier de l'homme instruit; que celui-ci lui paye sa dette.

Pour que l'enseignement populaire de l'hygiène s'organise dans les villes, dans les lycées, dans les écoles normales, et couvre la France d'un réseau de ces cours si utiles, il faut une armée de professeurs volontaires; le corps médical, si dévoué, si habitué à se prodiguer, la recrutera aisément et entrera résolûment dans cette croisade contre l'une des sortes les plus regrettables de l'ignorance, celle qui consiste à ne savoir défendre ni sa vie ni sa santé. Cet obstacle si humiliant, et si fort en même temps, est peut-être, je le répète, le seul qui soit facilement amovible, et sans qu'il faille pour cela ni réformes dans la société, ni transformation dans les mœurs, ni expédients dispendieux. Il faut donc l'écarter au plus vite, et le terrain sera déblayé d'autant.

Si l'ignorance doit être pourchassée à outrance, il ne

(1) On connaît le proverbe qui date de cette époque : « De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet. »

faut pas non plus oublier sa triste lignée : le préjugé et la routine. « Le préjugé l'emporte chez toi sur l'expérience, tu seras médecin, disait Sangrado à Gil Blas. » Hélas! les médecins n'ont pas le monopole du préjugé, et si Lesage avait appliqué ce mot piquant à l'humanité tout entière au lieu de l'appliquer aux médecins seuls, il eût été bien plus dans le vrai.

Le préjugé est le fruit de l'ignorance, mais d'une ignorance prétentieuse et paresseuse en même temps, qui fait la guerre à la vérité, et ne se contente pas de lui tourner simplement le dos; la routine est quelque chose de plus inerte, de plus passif, mais de non aussi dangereux; elle ne sait ni où elle va ni d'où elle vient, mais elle marche tête baissée dans le sentier où elle se trouve, et elle met sa satisfaction, si ce n'est sa gloire, à ne pas chercher. La routine garde toutes les avenues de l'esprit, et, non moins qu'elle, l'esprit servile d'imitation. L'hygiène, qui s'irrite de rencontrer à chaque pas les moutons de Dindenault, finira, à la longue, par les décider à se jeter à la mer, et cessera de compter avec eux, comme elle est encore obligée de le faire aujourd'hui. Mais qu'elle est loin encore de ce résultat si enviable!

On le voit, l'hygiène, dont l'étude est déjà si laborieuse et si difficile, se heurte aussi, quand elle veut passer dans l'application, à des obstacles de tous genres, dont les principaux se résument en trois mots : pénurie, excès, ignorance. Que celle-ci disparaisse, et la moralisation et le bien-être prendront naturellement sa place. Il faut donc entreprendre cette guerre et la mener vigoureusement. L'art de se conserver ne fut jamais plus opportun que par le temps de monitors, de torpilles et de fusils à aiguille qui court aujourd'hui.

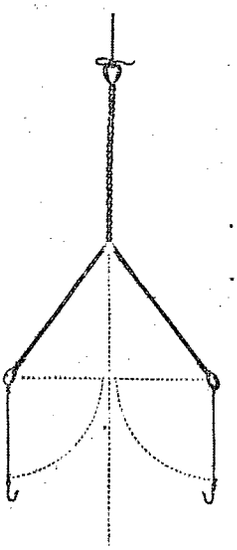
LA PÊCHE AU GOUJON.

Choisissez un endroit bien sablé, bien propre, dans un courant clair, limpide, un peu rapide : avec une gaule soulevez le fond; faites un nuage d'eau trouble; les goujons arriveront picorer les débris mêlés au sable jusque dans le trou que vous faites en le remuant.

La ligne dont il faut se servir doit être légère. La canne est un roseau du Midi, simple et flexible, de 3 mètres de long, auquel on peut laisser son extrémité naturelle, quoiqu'il vaille mieux la remplacer par un scion en orme ou en épine noire. Le corps de la ligne est formé de deux ou trois brins de crin tordus ensemble; elle portera un seul crin solide à l'extrémité, et un ou deux hameçons numéro 12, placés à 15 ou 20 centimètres l'un de l'autre.

Le bouchon (ou la flotte) peut être assez fort, car le goujon ne s'effraye pas pour si peu; en outre, il mord vivement et longtemps; enfin, on roule un peu de plomb auprès de l'hameçon le plus élevé, de manière à le faire descendre à fond; car le goujon ne s'élevant jamais au-dessus du sol, tout hameçon qui ne touche pas le fond est, à cette pêche, un hameçon inutile. En général, il faut faire en sorte que ce plomb tienne la flotte *verticale* dans l'eau, en laissant traîner devant lui les deux hameçons sur le sable. Cette position est bonne quand le courant n'entraîne pas les lignes; s'il en est autrement, il faut choisir un endroit uni, horizontal et sans herbe, ne mettre qu'un hameçon à sa ligne, et le placer, par rapport à la flotte, de façon qu'il rase le sable à 1 centimètre de distance au plus. On s'assure que toutes ces précautions sont bien exactement prises, au moyen de la sonde, avant de faire naître le nuage de sable et de vase.

Les Beaucerons, qui, dans leurs petites rivières, possèdent beaucoup de goujons d'une très-belle taille, ont imaginé une pêche spéciale au moyen d'une ligne qu'ils appellent une « balance. » Ils ont réalisé le problème de mettre deux hameçons à leurs lignes, et par conséquent de prendre deux goujons à la fois, — car cela va de soi et ne se manque presque jamais, — tout en gardant leur ligne flottante et marchant au gré du courant. La figure ci-contre fait parfaitement comprendre la balance, que l'on construit soi-même en fils de laiton recuit, tortillés l'un sur l'autre; les deux hameçons rasent ainsi le sol à la même hauteur et sont séparés par une distance de 20 centimètres environ. Il faut ne donner à chaque empile en crin des hameçons que 8 décimètres, afin que les deux hameçons ne s'accrochent pas l'un à l'autre.



Balance à goujons.

L'esche, pour parler *pêcheur*, c'est-à-dire l'appât normal que l'on doit placer à l'hameçon, et dans lequel celui-ci doit être caché entièrement, est le ver de terre, surtout le ver à tête noire, dont la vie est dure et qui frétille beaucoup quand il a les organes traversés par le dard.

On peut remplacer le ver de terreau, dit ver rouge, par le ver de vase, larve couleur de sang qui habite le fond des mares, et dont tous les poissons à peu près sont friands; cependant, avec cet appât, la pêche est plus difficile, parce que, le ver n'ayant aucune consistance, il faut que le pêcheur observe avec une grande assiduité, pour ferrer au moment où le goujon le touche du bout des lèvres.

Le goujon a la bouche tendre et charnue : ferrez doucement, et cependant le fer tiendra bien. Ce poisson est petit et par conséquent léger, et quand il s'enferre sous l'eau, ne relevez pas votre ligne de manière à envoyer au ciel le pauvre captif, car souvent sur le trajet se rencontrent des arbres auxquels il demeurerait suspendu.

Le goujon se pêche également bien au filet. On en prend à l'épervier quand les mailles sont assez étroites; on fait même des éperviers spéciaux : mais la véritable pêche du goujon au filet est celle du carrelet ou échiquier. Construit en vue de cette pêche, il prend le nom de *goujonnier;* il est peu profond de poche. Le pêcheur le place dans un mètre d'eau, bien étendu sur le fond, puis il prend d'une main le bâton de son carrelet et de l'autre une gaule garnie d'un tampon de cuir pour ne pas déchirer le filet; avec ce tampon il *pilone* dans le filet, soulevant le sable, et fait l'eau trouble qu'aime le goujon. Il retire le bouloir, le place doucement à côté de lui, attend quelques instants, relève son goujonnier, et y trouve presque toujours une abondante prise.

UNE ESQUISSE DE RUBENS.



Musée du Louvre; galerie des dessins. — Esquisse d'enfant, par Rubens. — Dessin de Lorsay.

La facilité, don merveilleux quand elle n'est pas un piége, ne dispense pas du travail l'artiste qui l'a reçue de la nature. Celui-là, comme les autres, éprouve à certaines heures, et devant certaines tâches, un impérieux besoin de solitude et de recueillement. Tous ceux qui l'aiment le savent, et à ces heures-là son seuil est sacré. Ses disciples les plus chers se tiennent à l'écart; et sa femme elle-même, la fidèle compagne de ses jours heureux et malheureux, la confidente de ses espérances et de ses chagrins, sa femme attend et se résigne, mieux encore que les amis. Qu'a-t-elle donc de plus qu'eux? la certitude d'être la première à partager la joie du triomphe ou à panser les blessures de la défaite.

Un jour, Rubens était donc devant une toile immense, perdu dans ses pensées.

Tout à coup il se fit du bruit derrière la porte. On entendait comme les cris d'un enfant et les réprimandes d'une nourrice. L'un voulait entrer, l'autre employait toute son éloquence et toutes ses cajoleries à le détourner d'un acte aussi téméraire. Mais raisonnez donc avec un bébé quand il s'est mis une chose en tête! La porte s'ouvrit et livra passage à l'enfant. C'était un bon gros bébé flamand de deux ans à peine, la tête carrée, les joues rouges et rebondies, avec un beau double menton. Sa tête était ceinte, par-dessus le béguin, d'un gros bourrelet d'étoffe; il le portait de côté d'un petit air si mutin qu'on pouvait le considérer comme un ornement, ornement fort nécessaire en tout cas, à en juger par la démarche incertaine et chancelante de ce turbulent personnage. Bébé piétinait d'impatience, et, les bras en avant, tirait de toutes ses forces sur les lisières que la nourrice ramenait à elle, comme pour protester qu'elle n'était pour rien dans une aussi audacieuse profanation du sanctuaire.

Elle ouvrait la bouche pour s'excuser; Rubens lui fit signe de se taire, et de tenir la bride un peu moins serrée à l'impatient petit coursier. A peine libre, l'enfant se mit à trotter en tous sens, tendant ses petites mains vers les brillantes armures et les armes suspendues en trophées, montrant du doigt les nobles cavaliers des tableaux qui le regardaient sans rire du haut de leurs grandes fraises empesées, envoyant des baisers aux belles dames qui semblaient l'inviter à venir jouer avec leurs négrillons en costume écarlate et avec leurs perroquets. A chaque pas il se retournait vers son père, qui le suivait d'un œil attendri et souriait silencieusement. Ils sont si charmants ces petits êtres, avec leur étonnement naïf, avec leur joie bruyante, avec leur regard si franc, si pur, qui vous pénètre jusqu'au fond de l'âme!

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés!

Ils ont si bonne grâce à chanceler sur leurs petites jambes maladroites, et à bégayer de ces mots que l'on ne comprend pas, que l'on trouve si éloquents et qui font tant de plaisir! On sent si bien dans tous leurs gestes leur faiblesse et la confiance candide qu'ils ont en nous! Quel nuage de colère, de tristesse, de préoccupation, ne se dissiperait pas à la vue d'un enfant!

Rubens prit une feuille de papier et un crayon, et en quelques traits fixa l'image qui le charmait. Et comme la mère, inquiète de cette folle équipée, entrait toute prête à défendre ou à gronder Bébé, selon que le père aurait été trop sévère ou trop indulgent, Rubens lui tendit l'esquisse sans rien dire.

Notre Musée du Louvre possède ce dessin, où sont si visiblement empreintes toutes les grandes qualités de l'immortel artiste : la verve, l'ampleur, la plénitude, la force luxuriante. L'originalité de Rubens, comme celle des grands maîtres, est telle qu'elle se marque et se révèle jusque dans le plus simple coup de crayon; il suffirait de bien moins encore que cet enfant pour reconnaître la main de Rubens.

UNE TENTATION.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 214, 230, 246.

IX

Les forces d'Alain revenaient lentement, si lentement que certains jours il avait plutôt l'air de s'affaiblir. Il essayait parfois de prendre une bêche ou un hoyau, mais il était obligé de se reposer à plusieurs reprises rien qu'en une heure de temps. Le soleil de Bretagne, si doux aux malades, l'agréable fraîcheur de la vallée, les senteurs embaumées des bois et des prairies, toutes ces caresses de la nature qui réconfortent l'âme et le corps de l'homme, tout cela ne lui apportait aucun soulagement. Il ne souffrait pas, et ne sentait qu'une espèce de langueur comme lorsqu'on a envie de dormir, et pourtant la nuit son sommeil était court et léger. La nourriture ne le tentait pas non plus. Le recteur, vieillard à cheveux blancs, qui dans sa longue vie avait vu bien des malades, comprenait que le jeune homme dépérissait peu à peu; mais il gardait pour lui cette triste pensée, et s'efforçait toujours de dire quelque chose de gai au père et au fils quand il les rencontrait. Enfin, il devint impossible à Alain de faire le moindre travail; puis ses jambes se refusèrent à le porter, et bientôt il ne quitta plus le lit. Lemoal était désespéré, et tâchait néanmoins de garder un bon visage pour ne pas décourager son fils. Du reste, le pauvre garçon se montrait si calme, si résigné, si patient, que c'était vraiment pitié de voir le mal aussi cruel pour quelqu'un qui était aussi doux envers lui. Le docteur qu'on avait été quérir à Pontivy, après avoir bien interrogé, examiné et tâté le malade, dit à Lemoal qu'il fallait attendre, que le repos et le beau temps vaudraient mieux pour son fils que toutes les drogues de l'apothicaire; mais au fond il ne pensait pas ce qu'il disait : Alain, dans son idée, se soutiendrait peut-être encore un mois ou deux; quant aux remèdes, ils ne serviraient qu'à faire dépenser de l'argent en pure perte : aussi n'en prescrivait-il pas. Il avait vu du premier coup d'œil que le dedans de la poitrine était trop avarié; que la vie se maintenait encore un peu parce que le blessé était jeune, mais qu'il ne tarderait pas à s'éteindre comme une lampe dont l'huile est usée.

Un soir qu'Alain se sentait encore plus faible que d'habitude et avait demandé plusieurs fois à boire, parce que sa bouche était brûlante de fièvre, Lemoal ne voulut pas se coucher. Il resta assis près de son pauvre foyer, ne pensant même pas à allumer sa pipe qu'il tenait entre ses doigts, et écoutant dormir son fils dont la respiration était arrêtée de temps à autre par un long soupir.

Vers le milieu de la nuit, Lemoal l'entendit qui disait tout bas :

— Père, êtes-vous là?

Il vint près de son lit, et le malade lui tendit la main. Lemoal la saisit; elle était molle, humide et agitée par un petit tremblement.

— Soulevez-moi la tête, reprit Alain; il me semble que je respirerai mieux et que je vous parlerai plus à mon aise. Je crois que c'est la fin, mon père, et puisque je m'en vais, je veux au moins..

— Mon pauvre enfant! s'écria Lemoal, mon cher Alain, ne me quitte pas sitôt! Fais... fais bon courage! Que veux-tu que je devienne sans toi?

Puis des idées de toutes sortes lui traversèrent le cerveau avec la rapidité d'un éclair. Il se rappela Kervan, son fils le bossu, le tirage, la marmite, l'argent, et éclata en sanglots. Il voulait parler, et il avait l'air de ne pas oser; il ouvrait la bouche et commençait des mots sans suite, puis il s'interrompait et serrait la main de son fils. Enfin, ne pouvant plus se contenir, il dit d'une voix sourde :

— Malheur à moi! car c'est moi qui t'ai fait mourir! c'est moi qui suis ton assassin! Écoute, Alain, écoute; il faut que tu saches tout : le père peut bien se confesser au fils quand il l'a tué. Kervan m'avait confié plus d'argent qu'il n'en fallait pour t'acheter un homme. Personne ne le savait que lui et moi, et j'étais même le seul à le savoir, puisqu'il avait été assassiné. J'avais promis de rendre l'argent à lui ou à son fils. Je l'ai gardé là, chez nous, pendant douze ans... Je n'y ai pas touché, vois-tu, parce que je croyais que c'était mal de manquer de parole même aux morts. Oh! le jour du tirage... et la veille de ton départ!... j'ai voulu déterrer l'argent et te sauver; j'ai voulu... Eh bien, non; je n'ai jamais eu ce courage-là. J'ai pensé à toi. Il me semblait que tu me maudirais. Et quand le fils Kervan est venu ici, je lui ai rendu la somme au jour dit... à lui, cet insolent qui m'a presque soupçonné d'abord de ne pas lui donner tout. Imbécile que j'étais! j'aurais dû lui parler d'autre chose pour voir ce qu'il valait, et si j'avais vu que ce n'était qu'un arrogant et qu'un sans cœur, j'aurais gardé l'argent de son père, dont il n'a pas besoin, et mon fils, mon pauvre cher enfant ne mourrait pas. Mais non! j'ai eu de l'orgueil, j'ai cru bien agir, et je n'ai été qu'un fou et qu'un mauvais père! Alain, tu sais tout maintenant... Mais tu pleures? .. Mon Dieu!... tu vois... ce que j'ai dit t'a fait de la peine. Qu'as-tu?... Mon ami, mon fils!... tu m'en veux?... Par-

don! pardon pour ton père! il serait trop malheureux...

Il ne put achever. Alain sembla reprendre subitement des forces, et, saisissant de ses deux mains la tête de Lemoal, il l'attira à lui et le baisa au front avec une tendresse pleine de respect.

— Mon père, lui dit-il, je vous remercie du fond du cœur d'avoir fait ce que vous avez fait. Vous me pleurerez, mais vous penserez à moi sans trouble et sans honte, et il vaut mieux pleurer ma mort que rougir de ma vie... Vous pardonner ce qui est notre fierté à tous deux, ce qui me montre combien vous m'aimez! tenez, — et il allongea la main vers sa capote de soldat pendue à la tête de son lit, — tenez, voilà ma croix; conservez-la en souvenir de moi, et songez quelquefois que je suis parti tout glorieux de n'avoir connu personne qui eût plus d'honneur que vous. Je voudrais... je sens la force qui m'échappe... Bénissez-moi, mon père, car votre bénédiction sera sainte comme celle du prêtre... Que Dieu vous rende le bonheur que je vous dois. Je ne vous vois plus... Parlez... parlez-moi... que j'entende encore votre voix. Adieu...

Et sa voix n'était plus qu'un murmure. Lemoal pencha son oreille vers sa bouche. Il entendit comme un léger souffle qui s'évanouissait, puis il n'entendit plus rien : c'était fini.

Il passa le reste de la nuit auprès de ce cher mort, et le lendemain il voulut faire lui-même tous les apprêts funèbres. Il ne pleurait pas; il avait le cœur écrasé sous un immense désespoir, mais ce désespoir n'avait rien d'amer. Il lui suffisait de se rappeler les dernières paroles de son fils, et les plaintes ne montaient pas jusqu'à ses lèvres. Il lui semblait qu'une voix intérieure lui répétait sans cesse : « Élève ton cœur et redresse ton front, car tu as fait ton devoir! »

X

A partir de ce jour Lemoal resta triste; toutefois, sa tristesse n'avait rien de morose ni de sauvage. Il ne pouvait plus travailler autant que par le passé, mais il lui fallait si peu de chose pour vivre! D'ailleurs, comme on le trouvait toujours prêt à être utile, c'était à qui l'obligerait et lui rendrait service. Cependant ses forces déclinaient. Ces pauvres gens de campagne ne sont guère habiles à exprimer la douleur; seulement ils la sentent autant et même plus que d'autres, et quand le chagrin les prend, comme ils ne savent pas se consoler ni se soulager en le racontant, bien souvent il les abat et les étouffe. Un matin, on trouva Lemoal étendu mort dans son lit. Il avait l'air de dormir; sa figure était calme et reposée; on voyait que son âme l'avait quitté au milieu de douces pensées. Sa main serrait un petit sac de toile pendu à son cou par un ruban. On l'ouvrit : il contenait la croix d'honneur d'Alain, les deux papiers de Kervan le meunier, et le reçu de son fils.

VIEUX PAPIERS DE FAMILLE (1).

Bordeaux, ce 13 frimaire an 10.

Me voilà entré à Bordeaux après neuf jours de route. Que je me félicite, ma chère amie, de ne pas t'avoir emmenée avec moi. Des chemins affreux dans lesquels nous avons été obligés cent fois de descendre de voiture pour éviter de verser, et de faire quelquefois jusqu'à une lieue dans la boue sans oser remonter; et en dernier lieu, obligés de passer dans des chaloupes la grosse rivière de la Dordogne et le port de Bordeaux, par une pluie et un vent horribles : on est obligé de décharger la diligence au bord de la Dordogne, de recharger sur une autre de l'autre côté, et, arrivé au port de Bordeaux, de faire encore la même opération. Imagine-toi que d'ennuis j'ai éprouvés, et combien j'aurais encore plus souffert si tu avais été avec moi. J'ai encore trente-six lieues de poste à faire pour arriver à Mont-de-Marsan; j'ai écrit en route à Landremont de m'envoyer Jean-Baptiste ici, où je compte rester quelques jours. Il n'a pas cessé de pleuvoir depuis que je suis parti; je ne sais si vous éprouvez là-bas le même mauvais temps, mais il me semble que cela est général.

Quand je serai arrivé, j'aurai fait deux cent soixante-quinze lieues et demie depuis mon départ.

N'oublie pas, ma chère Manon, de m'envoyer ce que je t'ai demandé.

Ce climat est bien plus doux que le nôtre. L'avant-veille de notre arrivée, nous avons éprouvé un orage assez considérable.

Écris-moi au plus tôt, ma bonne grognon, si tu ne l'as déjà fait; donne-moi des nouvelles de ta petite santé; mande-moi si tu as reçu le spencer doublé que je t'ai envoyé pour te tenir chaudement, ainsi que les deux camisoles de laine. — Ton ami et époux, COLINY (1).

Mes amitiés accoutumées à ta sœur, à nos parents, amis, et à nos voisins et voisines.

(1) Officier supérieur sous le premier empire. — Lettre communiquée par Mme C..., de Blainville-la-Grande (Meurthe).

Ces anciens papiers, qui peuvent au premier moment paraître de peu d'intérêt, sont autant de témoignages de faits et de mœurs qui servent plus tard à l'histoire. Ici, par exemple, quel contraste avec la rapidité du chemin de fer et la facilité de ce nouveau moyen de locomotion!

DEUX ÉGOÏSMES.

Tout dérive de l'égoïsme, dites-vous : celui qui se jette à l'eau pour sauver son semblable n'agit ainsi, à votre sens, que pour se procurer le plaisir d'une action éclatante, ou, si l'on veut, pour s'éviter la peine que lui causerait la mort violente du malheureux qui lutte sous ses yeux. Soit, c'est de l'égoïsme; mais avouez alors qu'il y a deux genres d'égoïsme : l'un qui ne juge pas nécessaire à son bonheur de faire du bien à ses semblables, l'autre qui ne se satisfait point s'il n'accomplit des actes de charité et de dévouement. A la bonne heure! nous voilà d'accord. Seulement, permettez-nous de préférer le second égoïsme au premier et de le proposer en exemple : il peut mener loin; c'est un bel égoïsme, et qui produit tous les effets du désintéressement, de l'amour. Souhaitons ensemble qu'il n'y ait plus que des égoïstes de cette sorte; et ceux-là, nous ne pourrons pas nous défendre de les aimer.

LÉGENDES SUR LES PERLES FINES.

L'*huître à perles* n'est pas une huître, mais une *moule*, avec un byssus attaché à la charnière qui rejoint les deux coquilles. Son nom scientifique est *Meleagrina margaritifera*. On a beaucoup discuté sur l'origine de la perle, sans en être plus éclairé. Plusieurs des plongeurs de l'Inde croient que l'eau douce qui descend des nuages est un des éléments essentiels de sa formation. Une légende orientale affirme que l'huître, quittant son lit de roche, remonte tous les matins du fond de la mer à la surface, afin d'ouvrir sa coquille et d'aspirer une goutte de la rosée du ciel, que, par un procédé mystérieux, l'habile nature congèle et change en perle.

Moore fait allusion à cette croyance dans ces vers :

Précieuses les larmes qui, tombées du ciel,
Se convertissent en perles dans la mer.

(1) Voy. la Table des trente premières années.

Chez une peuplade hindoue, les Parawae, on raconte une autre histoire : — Dans la saison pluvieuse, les ruisseaux d'eau douce qui coulent de la terre dans l'Océan persistent longtemps à ne se point mêler aux eaux salées; on les voit suivre leur cours sans altération pendant plusieurs lieues; mais, après être restée longtemps exposée à l'ardeur du soleil, cette eau se change en une substance globuleuse qui, divisée en petites parcelles, se durcit et tombe au fond de la mer : c'est une véritable semence de perles.

On rapporte aussi que les Hindous, après avoir éclairci les eaux troubles en y jetant de l'huile, plongeaient jusqu'aux huîtres à perles, et les forçaient, au moyen d'un appât tentateur, à entre-bâiller leurs coquilles. Les piquant alors avec un instrument pointu, ils recueillaient la liqueur sortie de la blessure : la goutte précieuse enfermée dans un vase de fer y devenait perle.

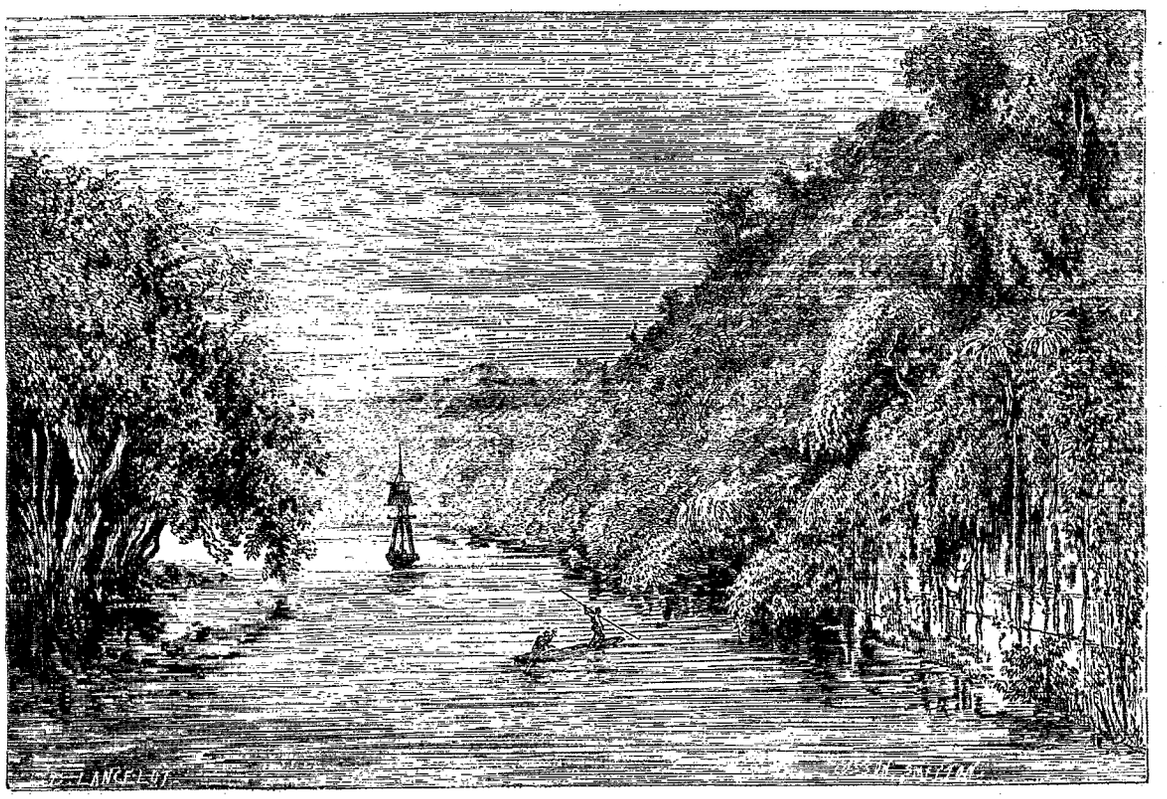
Les pêcheries de Ceylan, jadis si productives, sont aujourd'hui stériles. Les bancs d'huîtres ou moules à perles sont abandonnés. On prétend que ces mollusques ont émigré, ce qui semble peu conciliable avec leur stabilité prouvée. Il est plus vraisemblable que l'abus de la pêche les a détruits. D'autre part, le golfe Persique en a fourni et continue à en fournir abondamment, quoique cette pêche y soit libre et affranchie des règlements qui, à Ceylan, prétendent la protéger.

AMÉRIQUE CENTRALE.

RÉPUBLIQUE DE GUATEMALA.

Fin. — Voy. p. 212.

Amatitlan est, comme la Antigua, construite dans une vallée plantée de nopals, sur les bords d'un lac auquel elle a emprunté son nom. Sa population est d'environ 12 000 âmes. On y fait deux récoltes de cochenille par an : la première, qui a lieu en janvier, se vend au prix moyen de 12 à 13 piastres l'arrobe (1), et peut représenter une valeur totale de 200 000 à 220 000 piastres. La



République de Guatemala (Amérique centrale). — Le rio Dulce. — Dessin de Lancelot, d'après Bocourt.

seconde récolte se fait en avril et mai. C'est cette dernière qui est séchée et livrée au commerce. Elle donne de 4 000 à 5 000 surrons, soit 400 000 à 500 000 piastres. En général, on calcule que la première récolte couvre les frais d'exploitation, et que la seconde représente par conséquent le *bénéfice net*.

Le climat d'Amatitlan est chaud et humide; on y contracte facilement des fièvres intermittentes. Pour cette raison, les étrangers doivent l'éviter pendant les premiers mois de leur arrivée au Guatemala.

Escuintla, chef-lieu du département du même nom, située à moitié route de Guatemala au port de San-José, à cinquante-six kilomètres environ de l'une et de l'autre, n'a guère que 5 000 habitants, en majeure partie Indiens. Le climat y est très-chaud, et les fièvres y sont assez fréquentes. C'est dans les environs de cette ville qu'ont été faites les premières plantations de café; mais on paraît préférer aujourd'hui, pour ces plantations, un climat plus tempéré. Le département produit en outre du cacao, du sucre, de la vanille, des bois d'ébénisterie, etc.

Mazatenango est une ville presque entièrement indienne; sa population peut être de 8 000 habitants. Le département de Suchitepequez, dont Mazatenango est le chef-lieu, est un des plus beaux du Guatemala. Il produit le meilleur cacao (2) de l'Amérique (on assure qu'il était autrefois exclusivement destiné à la cour), du café, du sucre, du coton, des bois, etc.

Dans les départements dits des *Altos*, ou des hauteurs, on trouve Quezaltenango, chef-lieu du département de ce nom, ville de 26 000 habitants, Indiens et métis. En février 1838, les départements des Altos s'étant séparés du

(1) La cochenille vivante pèse davantage, aussi le prix en est-il moins élevé.

(2) Ce cacao porte le nom de *sucunusco* (prononcez *soucounousco*).

Guatemala pour former un État à part, Quezaltenango en fut la capitale Mais cette séparation ne dura que jusqu'au 26 février 1840, époque où le général Carrera, après avoir battu les troupes du nouvel État, le réunit de nouveau au Guatemala. Le département de Quezaltenango produit en abondance du froment, de l'orge, du lin, etc. On y fabrique des tissus de laine et de coton d'un usage général parmi les Indiens. Le climat y est très-sain.

On doit citer encore, parmi les villes les plus importantes du Guatemala, Totonicapan, ville indienne de 18 000 habitants; Hüehüetenango, de 9 000; Solola, de 10 000; les unes et les autres sont les chefs-lieux de départements auxquels elles ont donné leurs noms.

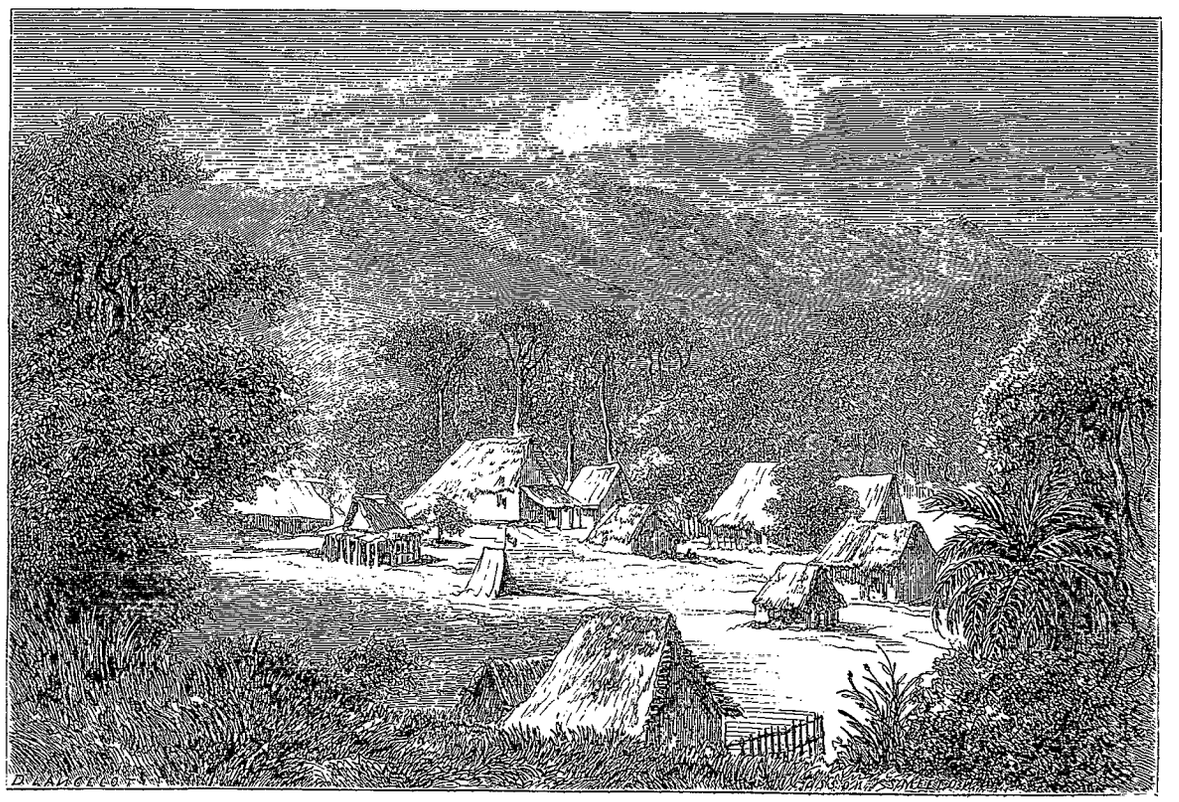
On rencontre peu d'étrangers au Guatemala, en dehors de la capitale, de la Antigua, d'Amatitlan et d'Escuintla; on n'y vient guère que pour faire le commerce ou diriger quelques exploitations agricoles.

Le climat de l'Amérique centrale diffère peu de celui du Mexique. Tempéré dans la zone supérieure, il est supportable dans la zone moyenne, mais brûlant et insalubre dans les parties basses du littoral (1).

Dans son ensemble, la région est boisée et montueuse. La partie occidentale, qui comprend la partie méridionale du Guatemala et le pays de San-Salvador, forme un plateau élevé volcanique. Un second plateau comprend le Honduras, le pays des Mosquitos et le Nicaragua oriental; mais de belles vallées, fraîches et fertiles, entrecoupent le sol.

Le long de la côte du Pacifique s'élève une suite de plus de cinquante volcans, dont les plus célèbres sont ceux de l'Eau et du Feu, que nous avons déjà cités, le Pacaya et le Chiripo.

La population des républiques de l'Amérique centrale se compose : — de *blancs* d'origine espagnole, qui, excepté dans le Costa-Rica, où il sont les plus nombreux, ne forment pas plus du cinquième des habitants; — de *métis* ou *Ladinos*, race prédominante comme chiffre; — d'*Indiens* à demi civilisés; — de *nègres*.



République de Guatemala (Amérique centrale). — Le village de Pansos. — Dessin de Lancelot, d'après Bocourt.

La langue espagnole est généralement en usage. Quelques tribus du Guatemala et du Nicaragua ont seules conservé leurs anciens idiomes

---

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Suite. — Voy. p. 29, 47, 70, 150, 187, 211.

Au premier abord, il ne semble pas que l'on puisse offrir un attrait réel aux habitantes des villes en les conviant à ces soins intérieurs que la femme d'un agriculteur doit embrasser sous sa direction ou sous sa surveillance.

Essayons cependant.

Et commençons par le côté le moins poétique, par celui de la nourriture destinée au personnel de l'exploitation.

« Grosse affaire, diront les citadins : on a déjà tant de tracas à la ville avec de petits trains de maison! Toujours sur la défensive : ici, contre la *réjouissance* du boucher et le pain mal cuit; là, contre les finesses du garçon épicier; ailleurs, contre le lait baptisé, l'huile mélangée, le vin coupé! Fraude partout : œufs de quinze jours donnés pour frais; vieux légumes rajeunis; carrelets pour soles et beccards pour saumons; les poulets montant à des prix fous; sans compter la danse du panier! Certes, le casse-tête que donne le moindre ménage à la ville n'encourage pas à prendre la charge d'un grand train à la campagne. »

A quoi nous répondrons que c'est précisément cet accroissement d'importance du ménage qui transforme en *fonction* pleine d'intérêt à la campagne, ce qui n'est à la ville qu'une des corvées lancinantes du mariage. La femme qui préside au développement régulier d'un service orga-

(1) *Géographie générale*, par L. Dussieux. 1866.

nisé voit s'ouvrir devant elle un champ d'activité où les facultés dont elle n'aurait pas eu l'emploi peuvent prendre leur essor. Ce qui taquine, ce qui agace dans un ménage bourgeois, au milieu du tumulte étourdissant des cités, s'efface au sein d'une plus large administration, dans le calme de la vie champêtre.

Précisons par quelques détails, détails vulgaires, mais qui trouvent ici leur place.

A Paris, par exemple, il n'est guère possible de faire des provisions de quelque importance. Le voisinage et la multiplicité des fournisseurs dispensent de tout souci des détails et de toute prévoyance, sauf à en passer par la surcharge des prix et par la sophistication des denrées, le tout aggravé par la valse fantastique de l'anse du panier.

C'est tout autre chose à la campagne, dans une exploitation. Là, plus de doute sur la qualité des denrées : on en récolte la majeure partie; frais sont les œufs et frais le beurre; les légumes, cueillis peu d'instants avant de garnir la table, y ont une finesse et une délicatesse que les villes ne connaîtront jamais. Tant mieux si les poulets sont chers, car la vente au marché voisin apportera plus d'argent dans l'escarcelle de la fermière. Quant aux denrées que ne fournit pas la ferme, elles font l'objet d'achats en gros sur les lieux de provenance ou sur les grands marchés spéciaux, ce qui permet de les avoir meilleurs et à plus bas prix. Tout cela ne se peut guère à la ville.

La femme d'un agriculteur, à ne la considérer que sous la capeline de la ménagère, voit donc son action personnelle s'étendre et grandir. Elle a un vrai budget à régler, des devis de consommation à dresser, une concordance à établir entre les payements et les époques des rentrées. On lui assigne généralement, pour son service, certaines parties de la ferme productives de denrées et d'argent, telles que la basse-cour, quelques vaches, le verger et le potager. Elle y trouvera matière à combinaisons; et si elle est intelligente et soigneuse, elle saura en tirer parti de manière à augmenter le bien-être du personnel, et même à y former quelque réserve d'écus pour la toilette de la famille.

Mais ce n'est pas tout que de garnir ses magasins, il faut savoir conserver ses provisions dans un bon état de fraîcheur et réduire les déchets au minimum. Il y a pour cela toute une science dont il faut connaître les règles et les procédés. Ce sera l'objet d'une étude minutieuse et d'une surveillance régulière, qui trouveront leur récompense dans la satisfaction et dans la bonne santé des administrés. Une maîtresse de maison, jalouse de se distinguer dans cette voie, se fera initier dans l'art de préparer les conserves alimentaires, qui sont devenues l'objet d'un commerce important en légumes frais, en juliennes et en primeurs. Elle y ajoutera l'ancien répertoire des salaisons, des fumaisons, des saucissons et des jambons; elle n'oubliera pas les gourmandises en choucroutes et confits au vinaigre, encore moins les friandises en confitures, compotes, liqueurs stomachiques et fruits de réserve pour les jours de fête : elle atteindra ainsi la célébrité d'une reine des contes de fées au milieu d'un peuple enchanté. Il faut si peu de chose pour construire une fête à la campagne! Quels heureux et purs souvenirs du printemps de la vie ne réveille pas, même au sein des grandeurs, la vue d'une galette semblable à celle que préparait, aux jours de la pauvreté, la vieille grand'mère pour un anniversaire de naissance ou de mariage! Une des plus charmantes pages de Marmontel est celle où il raconte à ses enfants, sur le soir d'une vie écoulée dans le commerce des grands, les joies des repas de fête de famille durant sa jeunesse laborieuse, passée dans la gêne au milieu des montagnes du Cantal.

L'art des préparations alimentaires tient de beaucoup plus près qu'il ne paraît aux principes et aux procédés de la chimie et de la physique. La jeune femme qui aura pu recevoir, dans l'*Institut rural* que nous avons indiqué, les notions de ces deux sciences, prendra un grand plaisir à en reconnaître les applications dans les procédés employés pour la confection des conserves, et... disons-le franchement... dans les pratiques de la cuisinière habile. Rien ne paraît indigne ni petit *à celui qui sait*.

Mais ce n'est pas tout! Le service de l'alimentation de la ferme mettra journellement la maîtresse de la maison en relation avec les ouvriers du jardin. On ne trouve pas facilement des jardiniers émérites; on est obligé de se contenter de gens qui savent travailler manuellement, mais qui ne sauraient se conduire tout seuls, sans conseils et sans ordres. Que de choses à combiner, et que de travaux à classer! que de prévisions à ajuster! Il faut assurer, en quantités et en diversités, les légumes dont on aura besoin aux diverses époques de l'année; il faut échelonner les ensemencements, et réserver des carreaux de terrain préparé pour obtenir, sans interruption, frais et tendres certains légumes indispensables. Un jardin doit fournir, par exemple, de quoi faire des salades en toutes saisons : il faut donc calculer son espace, et modifier ses cultures selon le climat, le sol et le rendement des semences; il faut choisir ses variétés de plants ou de graines, en faire concorder la culture avec le nombre des bouches à satisfaire. Tout cela doit se proportionner aussi au fumier dont on dispose et au nombre de bras qu'on peut y affecter. Dans ce seul chapitre des salades, on trouverait un ensemble de soins et de dispositions à prendre digne d'intéresser un bon agriculteur; à plus forte raison pour tout le jardin. La femme s'y attachera avec les conseils de son mari, et rencontrera dans ce travail d'esprit et d'administration de grands motifs d'études et d'expériences intéressantes. Même sujet d'attraction dans le verger pour le choix des variétés de fruits précoces et tardifs, et pour la conduite des arbres. Le cours de pomologie fait dans l'Institut rural ouvrira de nombreuses sources de satisfaction et de plaisirs attachants.

Nous disions, en commençant cet article, que le service de la nourriture du personnel de la ferme était le côté le moins poétique de la fonction de fermière; avions-nous vraiment raison d'être aussi sévères? Oui, sans doute, pour les gens qui sont purement et simplement praticiens; mais en est-il de même pour ceux qui raisonnent les pratiques? « Les hommes d'*expérience*, dit Aristote, savent bien que telle chose est, mais ils ne savent pas pourquoi elle est; les hommes d'*art*, au contraire, connaissent le pourquoi et la cause. Aussi les hommes d'*art* passent pour être plus sages que les hommes d'*expérience*, car la sagesse est en raison du savoir. »

Or, la sagesse est un grand instrument de bonheur. Instruisons donc nos jeunes filles à devenir des femmes d'*art* et d'*expérience* dans les voies de l'agriculture, et nous aurons, autant qu'il est en nous, contribué à leur préparer une vie de bonheur.

La suite à une prochaine livraison.

JEAN JUVÉNAL DES URSINS,

HISTORIEN DE CHARLES VI.

On trouvera au tome VI (1838, p. 291) du *Magasin pittoresque* des renseignements étendus sur le chef de la famille Jouvenel ou Juvénal des Ursins, célèbre prévôt des marchands, dont la statue figure à juste titre sur la façade de l'Hôtel de ville de Paris. Nous retracerons ici la

vie de son fils aîné, connu par une Histoire de Charles VI, et qui fut, comme tous ses proches, revêtu de hautes dignités civiles et ecclésiastiques. Une énumération rapide fera d'abord juger de la puissance et de la fécondité de cette maison.

Jean Jouvenel, baron de Traînel en Champagne, prévôt des marchands, chancelier de France, président du Parlement, n'eut pas moins de seize enfants; onze vécurent : 1° Jean Juvénal des Ursins, l'historien, évêque de Beauvais et de Laon, archevêque de Reims; 2° Louis, chevalier, chambellan, bailli de Troyes; 3° Denis, échanson de Louis, Dauphin de Viennois (Louis XI); 4° Guillaume, baron de Traînel, conseiller au Parlement, capitaine des gens d'armes à l'époque du sacre de Charles VII, puis lieutenant du Dauphin, bailli de Sens, chancelier de France (1445-1461, 1465-1472); 5° Pierre, écuyer; 6° Michel, seigneur de la Chapelle-Gautier en Brie, bailli de Troyes; 7° Jacques, président de la Chambre des comptes (1448), archevêque de Reims (1444-1449), patriarche d'Antioche et évêque de Poitiers; 8° Isabeau, mariée à N. Brûlart, conseiller du roi; 9° Jeanne, mariée à Pierre de Chailly, et ensuite à Guichard de Pelvoisin; 10° Eude, mariée à Denis des Marez, seigneur de Doue; 11° Marie, religieuse à Poissy; elle y était prieure lorsque mourut son frère aîné.

Jean Juvénal, fils du prévôt et de Micheline de Vitry, né à Paris en 1388, se fit recevoir docteur en droit civil et en droit canon. Il assista son père, en 1412, dans le procès intenté par le Parlement au duc de Lorraine (voy. t. VI); on a les notes qu'il écrivit pour cette affaire. Il était, en 1416, maître des requêtes, et devint, en 1429, avocat général au Parlement. On ne sait ce qui le détourna des carrières civiles; sans doute des convenances de famille, surtout des raisons de prudence, et le dégoût d'une vie sans cesse menacée dans les troubles de cette funeste époque. Il avait vu son père réduit à la fuite, ruiné, et sa mère pieds nus avec treize enfants. Entre les Armagnacs et les Bourguignons, entre les Anglais et les courtisans, nul n'était assuré du lendemain. Se marier, avoir une famille, c'était se condamner à des transes perpétuelles. Mieux valait entrer dans les ordres; l'Église, du moins, était une sauvegarde, et le nom des Ursins une garantie d'avancement rapide. Dès 1431, Jean Juvénal occupait le siége de Beauvais. Il y succédait à Pierre Cauchon, de sinistre mémoire.

La condamnation et la mort de la Pucelle n'avaient point porté bonheur à Cauchon. Peu après avoir assisté à Paris au couronnement de Henri VI, il avait perdu son évêché et l'avait à grand'peine échangé contre celui de Lisieux (juin 1432).

Le nouvel évêque de Beauvais fut sacré à Rome, en mars 1432, dans le palais du cardinal Orsini. C'est en mai de la même année qu'il prêta serment de fidélité entre les mains de Charles VII, à Amboise, et en octobre qu'il fut reçu dans sa ville épiscopale. En 1433, il écrivit une épître aux trois États tenus à Blois, et des doléances à l'Assemblée d'Orléans, « touchant les différends avec le roi d'Angleterre. » Le titre de conservateur des privilèges apostoliques en l'Université de Paris lui fut conféré en avril 1436.

Élevé, au commencement de 1444, à l'évêché de Laon, en concurrence avec Pierre Godemant, doyen de Laon, il vit son élection contestée. Le débat, porté d'abord, en mai, devant l'archevêque de Reims son frère, puis devant le souverain pontife, prit fin par le désistement de son compétiteur. Il prêta de nouveau serment au roi en janvier 1445, et occupa le siége de Laon jusqu'en 1449, époque où il devint archevêque de Reims.

Son frère Jacques avait abdiqué en sa faveur dès le mois d'octobre de l'année précédente. Reçu dans son église métropolitaine par procureur, en mai 1449, et de sa personne en pompe solennelle au mois de juillet suivant, après avoir prêté serment au roi en juin, Jean Juvénal, en sa qualité de conseiller de la couronne, fut tout d'abord chargé d'une importante mission. Accompagné de Dunois, il se rendit à Rouen pour négocier, avec l'archevêque et les habitants, la reddition de la ville. Son ambassade eut un plein succès, et toute la Normandie fut enlevée aux Anglais.

Il atteignit alors le comble de la faveur et put, à l'exemple de son troisième prédécesseur, Regnault, s'intituler dans ses actes : « Jean, par la miséricorde divine, archevêque duc de Reims, premier pair de France » (diplôme de 1450).

Sa longue carrière archiépiscopale (1449-1473) fut, pour son église et son diocèse, une période de renaissance et de prospérité. La cathédrale n'était pas entièrement terminée; des indulgences assurées à quiconque la visiterait durant la fête patronale la pourvurent d'aumônes abondantes. Les populations y affluèrent; l'année même de l'institution des indulgences, Jean des Ursins officia pontificalement devant une multitude qu'on évalue à cent mille fidèles, nombre extraordinaire après tant de calamités qui avaient dépeuplé la France. Dans son testament il déclare que son frère et lui ont fait dans leur église tout ce qu'on peut attendre d'un bon père de famille : non-seulement il enrichit le trésor de vases d'or et d'argent, mais aussi il exécuta à ses frais de nombreux embellissements dont il donne la liste.

En 1454, Charles VII prétendit établir à Reims des juges royaux, au grand préjudice des droits et du domaine temporel du siége. Jean Juvénal, malgré tous ses efforts, ne put empêcher l'institution, dans sa métropole, d'un lieutenant particulier du bailli de Vermandois, qui prit le nom de vicaire du procureur du roi. Le pouvoir civil n'était pas encore assez fort pour se substituer aux juridictions particulières : à Reims, d'innombrables querelles de compétence en paralysèrent d'abord l'exercice, absolument contraire à l'esprit et aux priviléges de la féodalité.

En qualité de métropolitain, Jean Juvénal assembla, l'année suivante, un synode ou concile provincial à Soissons. Il y prit le titre de « légat-né du saint siége apostolique », et son exemple fut constamment suivi par ses successeurs. Sa prétention ne fut point condamnée à Rome, et lorsqu'il s'agit de constituer un tribunal pour la révision du procès de Jeanne Darc, ce fut lui que Calixte III choisit pour le présider, conjointement avec Guillaume de Paris et Richard de Constance (juin 1456).

La régularité du procès de condamnation, la résistance et les scrupules de Nicolas V, avaient longtemps retardé cet acte de justice. Il y avait six ans que l'instruction se poursuivait à Domremi et à Rouen, sur la plainte solennelle portée par la mère de Jeanne. L'affaire était épineuse; il ne fallait compromettre ni le roi, qui avait abandonné lâchement l'héroïne, ni les docteurs qui l'avaient condamnée, conformément au droit canonique. Les trois commissaires de Calixte III en sortirent habilement. Leur arrêt, rendu le 7 juillet 1456, rejeta tout l'odieux du premier jugement sur Cauchon, qui était mort, et admit comme prouvé que Jeanne s'était soumise au pape; il eût été impossible d'infirmer la sentence sans établir que la condamnée n'était pas hérétique. Cette réhabilitation, qui amoindrissait la gloire de la Pucelle en bornant sa mission à la délivrance d'Orléans et au sacre, ne pouvait que plaire à Charles VII et affermir l'autorité de Jean des Ursins. Aussi l'adroit archevêque fut-il appelé l'année suivante

à présider la Cour des pairs, dans le procès du duc d'Alençon, traîtreusement allié au roi d'Angleterre.

Pendant les longues absences de Jean des Ursins, ses fonctions ecclésiastiques furent remplies par un certain Baudoin des Prés, à qui une épitaphe mensongère attribue faussement le titre d'archevêque de Reims et légat de ce diocèse. Ce Baudoin n'obtint jamais dans l'église de Reims que la dignité d'évêque suffragant. Il n'y eut aucune lacune dans l'archiépiscopat de Jean des Ursins. Louis XI fut sacré et couronné de ses mains en 1461. C'est notre Jean qui est représenté sur un vitrail de la cathédrale d'Évreux, la mitre en tête, le pallium flottant sur son armure; il tient d'une main sa crosse, et de l'autre cette sainte ampoule devant laquelle l'ambitieux Louis « se rua trois fois à genoux. »

Depuis cette mémorable cérémonie, le vieux prélat semble s'être à peu près retiré des affaires du monde. Il eut cependant à apaiser une sédition des Rémois soulevés par l'énormité des impôts. A cette occasion, Louis XI reçut de lui d'énergiques remontrances : « On m'a rapporté, dit l'archevêque, qu'il y a en votre conseil un qui, en votre présence, dit, à propos de lever argent sur le peuple, duquel on alléguoit la pauvreté : « que ce peuple toujours crie et se plaint, et toujours paye » ; qui fut mal dit, en votre présence; car c'est plus parole qui doit se dire en présence de tyran inhumain, non ayant pitié et compassion du peuple, que de vous, qui êtes roi très-chrétien. Quelque chose qu'aucuns disent de votre puissance ordinaire, vous ne pouvez pas prendre le mien : ce qui est mien n'est point vôtre. En la justice vous êtes souverain, et va le ressort à vous : vous avez votre domaine, et chacun particulier le sien. » On le trouve encore, en 1467 et 1469, aux états ou assemblées de Tours et de Poitiers; mais il vit surtout dans son église, se plaisant à augmenter les splendeurs du culte. Vers 1465, il y introduisit pour la première fois des instruments de musique. En 1472, il rédigea son testament, et mourut en son palais archiépiscopal, le 14 juillet 1473. Il avait atteint l'âge respectable de quatre-vingt-cinq ans.



Jean Juvénal des Ursins. — D'après un dessin de la collection Gaignières.

Voici la liste des ouvrages que nous a laissés Jean Juvénal des Ursins :

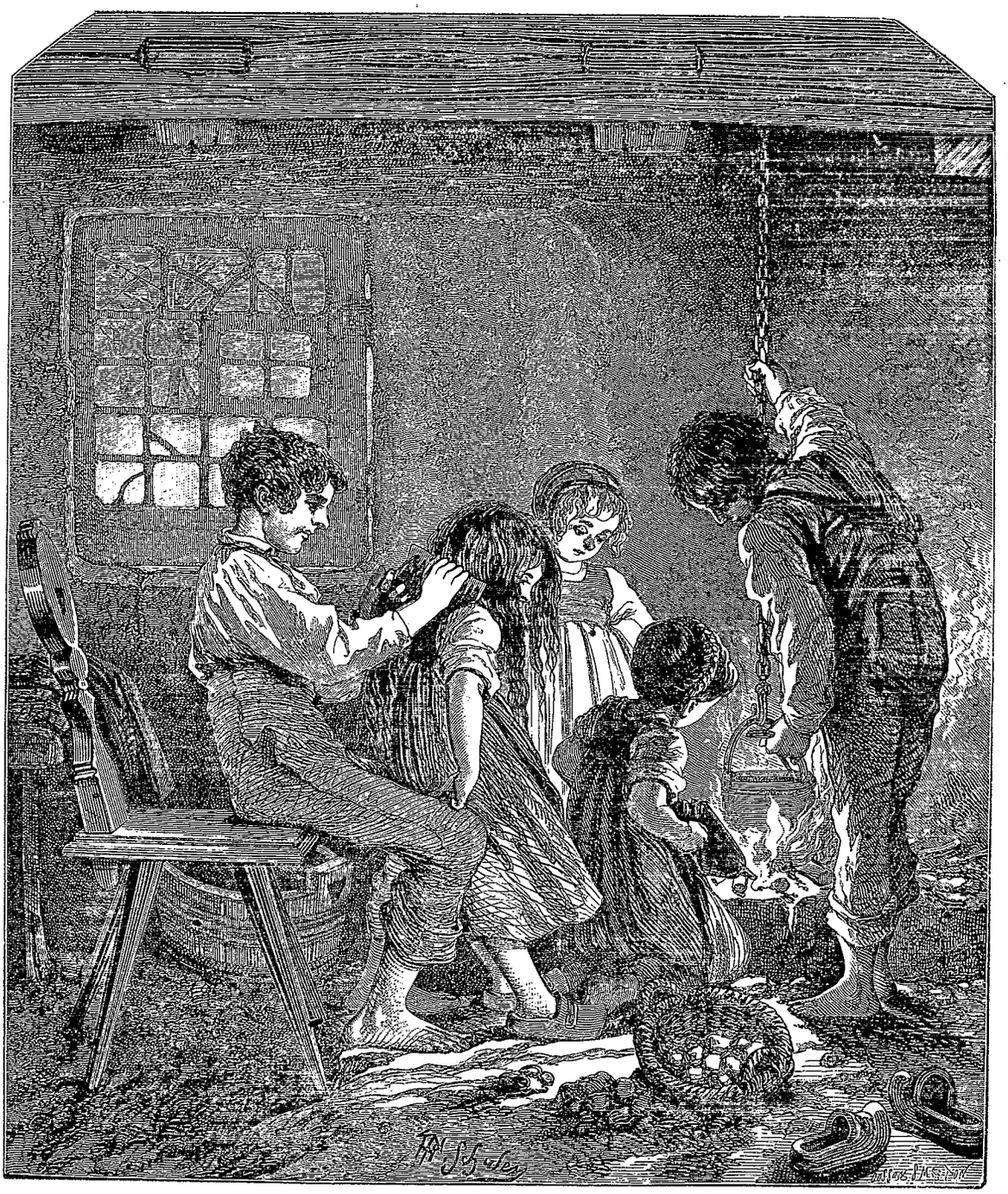
Histoire de Charles VI (1380-1422), commencée en 1429, à Poitiers, lorsque l'auteur y était avocat général au Parlement. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois en 1614, par Théodore Godefroi (in-8°); on en a une édition in-folio, augmentée de pièces et de documents, enrichie d'une liste des opuscules restés manuscrits, publiée en 1653 par Denis Godefroi

Ouvrages manuscrits : 1° *Épître aux trois états* tenus à Blois en 1433; 2° *Épître à une assemblée tenue à Orléans* par ordre du roi, touchant les différends avec le roi d'Angleterre; 3° *Discours* touchant ces questions; 4° *Discours* à Guillaume Juvénal des Ursins, son frère, chancelier de France, sur le fait de justice et la charge de chancellerie (Jean était alors évêque de Laon); 5° *Remontrance* pour la réformation du royaume; 6° *Exhortation* au roi de faire miséricorde à J. duc d'Alençon, criminel de lèse-majesté (1458); 7° *Exhortation* à ceux qui avaient le gouvernement de la juridiction tant spirituelle que temporelle (il était alors évêque de Beauvais); 8° *Proposition* au comte d'Eu, lieutenant général du roi; 9° *Harangue* au roi Louis XI avant son sacre (1461); 10° *Harangue* aux trois états tenus à Tours.

L'*Histoire de Charles VI*, très-goûtée encore au dix-huitième siècle par le cardinal de Retz, a été dépréciée par Sismondi. Elle n'aurait, à l'en croire, été écrite que pour exalter les services du prévôt des marchands, père de l'auteur. Sans contester ici la part de l'amour filial, et quand même le chef de la famille Jouvenel tiendrait trop de place dans l'ouvrage de l'archevêque, il faut se garder de toute prévention injuste contre la parole et les jugements d'un homme qui a visiblement aimé la vérité et la justice, et que la sécurité de ses fonctions a certainement garanti de cette partialité manifeste reprochée avec raison à Froissart, à Monstrelet, à Georges Châtelain. On ne peut en vouloir à Jean Juvénal de favoriser les Armagnacs, qui étaient, en somme, le parti national. Un reproche plus sérieux serait d'avoir pris la majeure partie de sa chronique dans l'Histoire écrite en latin par le religieux anonyme de Saint-Denis, et traduite en français par le Laboureur. Ne fallait-il pas que Juvénal empruntât à un contemporain les faits dont lui-même n'avait pu être témoin? Il a dû choisir un guide bien informé pour ne point s'égarer dans ce dédale, dans ce chaos de malheurs où faillit périr la nationalité française. Si, de 1390 à 1416 environ, son livre est de seconde main et suppléé par des chroniques soit plus piquantes, soit plus originales, rien n'égale en valeur et en exactitude les renseignements nombreux qu'on y trouve sur l'obscure période ouverte par la bataille d'Azincourt, et fermée par la double mort de Henri V et de Charles VI (1415-1422). Il y a là quantité de faits qu'on ne trouve pas ailleurs, et relatés avec une simplicité naïve. Le récit est d'un homme crédule, superstitieux, attristé des désordres épouvantables qu'il a sous les yeux, et plein d'une résignation morne Juvénal des Ursins enregistre du même ton les phénomènes atmosphériques, les modes de la cour, les massacres et les assassinats. Songez qu'en ces sombres années, « il suffisoit pour faire tuer un homme, de dire : Cestui est armagnac. » La vue perpétuelle du sang versé finissait par donner aux esprits l'indifférence du stoïque : *Nil admirari;* Ne s'étonner de rien.

MA PROMENADE DANS LES VOSGES.

CAUSERIE D'AUGUSTE BENOIT.



Un Ménage d'orphelins, souvenir des Vosges. — Composition et dessin de Th. Schuler.

Sédentaire par devoir et casanier par goût, je veux vous dire quelle occasion me poussa un beau jour à visiter plusieurs cantons des Vosges. Notez d'abord que ce grand voyage ne date pas d'hier. Je parle du temps où mon fils, qui est maintenant un bon père de famille, n'avait encore pour principal objet de soucis que la difficulté de trouver des câlineries assez éloquentes pour persuader parfois à sa mère qu'elle ne devait pas, ce jour-là, l'envoyer à l'école.

Donc, il y a une trentaine d'années, je fus appelé en toute hâte à Épinal par un ami commun, afin d'intervenir comme arbitre officieux dans une question d'intérêts qui divisait deux chefs de famille unis jusqu'alors par une étroite intimité, et auxquels m'attachait un double lien de parenté et d'affection.

Je me sentais d'autant plus désireux de répondre à ce pressant appel que les adversaires étaient fort impatients de plaider. Acceptant ma tentative de conciliation comme le dernier moyen d'entente et de rapprochement qu'ils pussent admettre avant de saisir la justice de leur cas litigieux, ils n'avaient consenti à ajourner les hostilités de la procédure qu'à la condition de fixer au plus bref délai possible la date de mon arrivée.

Bien que pour presser mon départ j'eusse laissé en souf-

france nombre d'affaires personnelles, comme on ne jouissait pas alors de cette locomotion rapide qui abrége, non pas, comme on dit, les distances, mais la durée des voyages, la voiture des grandes messageries où j'avais pris place à Paris roulait encore sur la route de Saint-Dizier à Épinal, que déjà, depuis la veille, le terme fatal assigné à mon intervention était expiré.

Je désespérais de pouvoir arriver avant le début du procès; j'arrivai juste pour les préliminaires d'un mariage: celui du fils de l'un des chefs de famille avec la fille de son adversaire.

Par suite d'une de ces contradictions qu'offrent en apparence les effets d'une même cause, et qui ne sont en réalité que les bienfaisants résultats d'une loi d'harmonie, le différend qui venait de briser tout à coup les bons rapports des deux amis d'autrefois avait, au contraire, consolidé, resserré l'attachement mutuel de leurs enfants. Ceux-ci, élevés pour ainsi dire ensemble, étaient habitués depuis leur premier âge à se voir tous les jours. Toutefois, ils ne s'aperçurent qu'ils avaient été providentiellement destinés l'un à l'autre que lorsque la guerre déclarée entre leurs parents les eut séparés pendant toute une semaine.

Dans l'état d'irritation où s'entretenaient les deux adversaires, obstinément résolus à ne se rien céder, ce que n'aurait pu amener ni la décision de l'arbitre le mieux inspiré, ni le plus équitable arrêt de justice, s'entend une franche réconciliation, il suffit, pour l'accomplir, de quelques mots entendus, de quelques larmes surprises.

L'un des pères vit pleurer sa fille; l'autre eut à répondre à son fils, qui ne l'avait jamais quitté, sur sa demande de l'autoriser à entreprendre un lointain voyage. Quand, chacun de son côté, ils connurent la véritable cause du chagrin de celle-ci et du projet de départ de celui-là, comme ils étaient l'un et l'autre d'excellents pères, plus jaloux du bonheur de leurs enfants qu'entêtés dans leur orgueil, ils eurent en même temps une même et bonne inspiration : ce fut de se rendre aussitôt chez cet ami commun dont le pressant appel m'avait fait mettre en route pour Épinal.

Notre ami m'a raconté leur rencontre dans son salon, où ils arrivèrent presque simultanément.

D'abord surpris, embarrassés, ils hésitèrent avant de se regarder face à face; puis plusieurs fois leurs yeux se rencontrèrent, et finalement ils ne les détournèrent plus. Cependant la parole ne leur venait pas encore; mais, en les voyant s'interroger du regard, on devinait que des deux parts il y avait bonne volonté de s'entendre; pourvu que l'un d'eux se décidât à dire le premier mot, il était évident que l'autre ne lui ferait pas attendre longtemps sa réponse. Mais, des deux parts aussi, c'était à qui ne commencerait pas.

Notre ami allait intervenir, quand le père du jeune homme, qui avait une demande à faire, comprit que les convenances et l'usage l'obligeaient à prendre l'initiative; il s'y résigna, s'enhardit, mais il ne put que balbutier ces quatre mots :

— Julien m'a avoué...

— Cécile n'a eu besoin de me faire aucun aveu, riposta l'autre; je sais à qui elle pense.

La glace était rompue; le père de Julien reprit soudain la parole.

— Comme il serait parfaitement injuste, dit-il, de faire porter à des enfants la peine des discussions de leurs pères, j'étais venu ici pour communiquer à notre ami un projet...

— Qui ne pourrait se réaliser sans mon consentement, interrompit le père de Cécile, devinant et complétant la pensée de celui qu'il ne regardait déjà plus comme un adversaire. Eh bien, continua-t-il, supposons que notre ami m'a fait, en ton nom, la demande de ma fille pour ton fils, et que tu attends ma réponse : je te l'apporte; la voici.

Et il lui tendit ses deux mains, que l'autre s'empressa de saisir.

Après cette chaleureuse pression de mains, la question du procès était vidée, et pour traiter sans arrière-pensée celle du mariage, ils achevèrent d'étouffer leur rancune dans un cordial embrassement.

Ainsi se trouva mis à néant le but de mon voyage. Au lieu de la triomphante éloquence qu'eût exigé mon rôle de conciliateur, éloquence qui, je n'en doute pas, m'aurait fait défaut, mon devoir allait se borner à faire preuve de cette puissance d'appétit dont il faut être pourvu pour tenir honorablement sa place de convive dans une noce vosgienne. La tâche ne laisse pas que d'être laborieuse.

Comme je témoignais à notre ami quelque inquiétude touchant mon insuffisance sur ce point, il me dit :

— Ne vous découragez pas à l'avance; il ne s'agit que de vous acclimater, et vous avez pour cela tout le temps nécessaire. Le mariage n'aura lieu que la semaine prochaine. Profitez de ce délai pour voir du pays; rien ne vaut autant qu'un bain d'air pris pendant huit jours, dans nos vallées et sur nos montagnes, pour disposer à la consommation de victuailles exigée par nos convenances.

Il m'offrit d'être mon guide; j'acceptai, nous partîmes. Le voyage n'ajouta pas beaucoup à mes modestes facultés actives comme consommateur, mais il m'a laissé quelques bons souvenirs; voici, par exemple, l'un des meilleurs.

Notre promenade à travers bois, par montées ardues et descentes rapides, touchait à sa fin; nous avions visité les importantes papeteries d'Archettes, que le Rupt arrose avant d'aller se jeter dans la Moselle; nous avions aussi payé notre tribut de curiosité sympathique aux laborieux enfants de la Lorraine dans chacune des grandes forges, distilleries et filatures qui sillonnent la route de Saint-Nabor à Remiremont; enfin, poussant au delà, nous étions arrivés en plein val d'Ajol, autrement dit le val de Joie, dans le village des Boullois où nous nous arrêtâmes un soir pour souper et passer la nuit. Le hasard nous était favorable. A peine venions-nous d'achever notre repas, lequel nous avait été servi par une jeune fille, la nièce de notre hôte, qu'à tort nous accusions d'être très-distraite, — elle n'était que fort préoccupée; — à peine, dis-je, venions-nous de nous lever de table, que nous eûmes pour dessert le spectacle d'une vieille coutume du pays, *l'épreuve du tablier*. Notre hôte nous l'expliqua ainsi :

— J'ai reçu, nous dit-il, deux demandes en mariage pour ma nièce, de la part de deux braves garçons du pays qui me conviennent également; Jeanne n'a encore voulu dire ni oui ni non, mais il faut que ce soir on sache positivement pour qui des deux elle a de la préférence. Dans un quart d'heure, les prétendants vont passer tour à tour devant la maison où Jeanne, avec son tablier roulé, comme le veut l'usage, se tiendra assise pour les regarder passer et choisir entre eux. Elle n'aura pas besoin de parler, son tablier va tout nous dire; nous verrons bien en faveur de qui elle le déroulera. Ensuite la fillette ne pourra plus changer d'idée, car voici nos voisines qui viennent pour être témoins de son engagement.

Tandis qu'en effet les femmes du voisinage venaient s'asseoir sur les bancs placés devant la porte de la maison, laissant pour la jeune fille une place vide au milieu d'elles, celle-ci parut. Elle était plus coquettement attifée, et portait, soigneusement roulé devant elle, son tablier des dimanches. Elle s'assit, et l'épreuve commença. Au premier galant qui passa, Jeanne ne fit pas un mouvement. Quand

le désappointé eut dépassé la maison de notre hôte, il fit un demi-tour sur lui-même et montra le poing à son rival qui le suivait; celui-ci sans doute chantait déjà victoire : il eut le même sort.

— Au moins, dit notre hôte aux rivaux éconduits qu'il avait invités à se consoler ensemble en trinquant avec lui, au moins vous resterez bons amis; je m'explique la conduite de Jeanne : comme elle a pour vous deux la même estime, elle n'aura pas voulu faire de jaloux.

La jeune fille ne se montra plus de toute la soirée; nous ne la revîmes que le lendemain, au moment du départ.

— Vous voulez donc rester fille? lui demanda mon ami.

Elle sourit et répliqua confidentiellement :

— Si vous ne repassez par ici qu'au printemps prochain, vous arriverez trop tard pour voir mon tablier se dérouler.

Nous regagnâmes Remiremont; puis, au lieu de suivre la grande route qui devait nous ramener droit à Épinal, mon guide inclina vers la gauche et me fit saluer en passant Sa Grandeur le Saint-Mont, qui baigne dans la Moselotte le pied de son versant méridional. Nous marchions depuis le matin; j'étais brisé de fatigue quand nous atteignîmes les premières maisons du village de Saint-Amé.

— L'épreuve, j'en conviens, est un peu rude pour un marcheur en chambre tel que vous, me dit mon compagnon de voyage; mais vous ne pouviez retourner à Paris sans avoir vu notre *Saut de la cuve*.

J'étais peu disposé aux émotions que cause le spectacle des beautés de la nature; cependant, à la vue de la magnifique nappe d'eau tombant en écume dans son grand bassin à qui les bouleaux font un cadre si élégant et si pittoresque, je ne pus me défendre d'un cri d'admiration.

— Nous avons mieux que cela, reprit mon guide; vous en jugerez, car je compte bien vous mener voir la fameuse cascade de Tendon, notre Niagara.

Attendu ma grande fatigue, j'accueillis son espérance comme une menace; mais la promesse d'une nuit de repos avant toute autre excursion me calma.

Retournant sur nos pas, nous trouvâmes une bienveillante hospitalité chez le curé de Saint-Amé, que mon ami connaissait de longue date; la façon dont je me comportai à sa table me prouva que j'étais en voie de progrès pour figurer convenablement dans un repas de noce.

Le lendemain était un dimanche; le curé nous retint jusqu'après l'heure du déjeuner, voulant, nous dit-il, puisque nous étions amateurs de beaux spectacles, profiter de l'intervalle du service du matin au service du soir pour nous faire voir quelque chose de bien plus merveilleux, suivant lui, que la cascade de Tendon, que le lac de Gérardmer, et que le sommet du Honeck, qui sont cependant les trois merveilles du pays vosgien.

Mon compagnon de voyage se défiait un peu d'une appréciation de son ami le curé, qu'il savait meilleur juge des mystères de l'âme que des beautés de la nature; mais comme les devoirs de son ministère le rappelaient à heure fixe à Saint-Amé, nous ne pûmes refuser de faire avec lui une promenade qui ne devait ni nous fatiguer ni nous retarder beaucoup. Il nous conduisit dans la direction du nord, vers les trois montagnes dites les Courbelières, dont le nom exprime si bien qu'on pourrait dire qu'il les dessine les ondulations de leurs pentes douces et faciles. Le curé nous désigna une maisonnette et un jardinet encaissés dans un pli de terrain, et dit : — Nous y voici.

Durant notre parcours d'Épinal au val d'Ajol et de Remiremont à Saint-Amé, nous avions eu des perspectives bien autrement saisissantes que celle de cette masure et de ce coin de potager dans un paysage qui manquait d'espace. Cependant, supposant que notre hôte avait pour cet endroit une prédilection peu justifiable, mais qu'il ne nous appartenait pas de discuter, nous pensâmes que la politesse nous faisait un devoir de flatter son innocente manie, et nous voilà à nous récrier, à qui mieux mieux, sur la beauté du site et sur l'heureuse exposition de l'habitation. Le curé, qui ne s'abusait pas sur notre enthousiasme à froid, y mit fin en nous disant avec une malicieuse bonhomie :

— Vous avez, je crois, assez complaisamment admiré ce que je ne pensais guère à vous faire remarquer; maintenant, allons voir ce que j'ai voulu vous montrer.

Il déplaça un petite claie mobile qui fermait le potager, et nous fit signe de le suivre. Arrivé à mi-chemin de l'allée qui aboutissait à la maison, il s'arrêta et nous dit :

— Avant d'aller plus loin, il est bon que vous sachiez chez qui nous sommes.

Nous écoutions; il reprit :

— Cette maisonnette, bâtie depuis peu d'années seulement, en est déjà à sa troisième génération d'habitants; il est vrai que ses premiers propriétaires étaient fort âgés quand ils vinrent s'y établir; l'année suivante j'eus à dire successivement pour tous deux l'office des morts. Leur gendre, Claude Germain, *marnageur* de son état, c'est-à-dire charpentier de forêt, y installa son ménage : lui, sa femme, quatre enfants déjà et bientôt un cinquième; celui-ci, il ne devait pas le voir naître. Dès qu'il eut emménagé sa famille, Claude Germain, chargé de la besace qui contient les vivres de l'ouvrier pour la semaine, un pain de munition et des pommes de terre, s'en retourna travailler dans la montagne, d'où nos forestiers ne redescendent plus que le dimanche afin de se reposer en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants. On entrait alors dans la saison de grande activité pour les *schlitteurs* (1), qui ont, comme vous le savez, la périlleuse mission de diriger jusqu'au bas de nos montagnes les trains de sapins abattus et débités par *tronces* sur les hauteurs. Claude Germain, qui avait déjà fait quatre voyages du chantier à la maisonnette, se voyait à l'avant-veille de son cinquième retour au logis, quand un homme du pays, qui allait travailler au plus haut point de la forêt, lui laissa en passant une triste nouvelle : — Ta femme, dit-il au marnageur, est en danger de mort.

Dès que l'homme se fut remis en route, Claude Germain alla serrer ses outils dans la hutte où il couchait, et profita, pour arriver plus vite chez lui, du départ d'un traîneau chargé de bois que son conducteur allait lancer sur cette pente rapide qu'on appelle une schlitte. Les pluies du dernier hiver avaient descellé quelques-uns des rondins espacés comme des échelons en travers du chemin, et qui servent de point d'appui au schlitteur pour retenir sur la voie inclinée la masse qui le pousse. Un moment arriva où le traîneau vacillant descendait en détresse; le point d'appui manqua, les deux hommes furent précipités en avant, et la charge de bois, continuant sa course folle, les écrasa en passant.

Quand la veuve de Claude Germain apprit ce malheur, sa vie n'était plus en péril, elle avait mis au monde son cinquième enfant. La digne femme, chrétiennement résignée, accepta avec tant de courage la tâche difficile, vu son peu de ressources, d'élever cinq petits enfants, et elle remplit cette tâche avec tant de dévouement qu'elle y gagna un surnom qui dit son grand mérite : les autre femmes, on les appelle la mère Pierre, la mère Jean, la mère Simon; pour désigner la veuve Claude Germain, on disait simplement la Mère, et chacun savait de qui on voulait parler. Il faut dire que le bon Dieu lui avait donné de braves enfants : aussi ne se plaignait-elle pas de ses fa-

(1) Voy., sur la schlitte et les schlitteurs, la nouvelle intitulée : *le Sagar des Vosges*, dans notre tome XXI, 1853, p. 235, 251, 291, 321. Obs. : *sagar*, scieur de bois; on écrit aussi *segard*.

tigues; pourtant elle mourut à la peine; mais ses aînés, deux frères jumeaux, étaient déjà grands : l'un est ouvrier sabotier, l'autre achève son apprentissage chez un fabricant d'horloges de bois. Ils rentrent tous les soirs à la maison pour souper avec leurs trois petites sœurs, et ainsi accomplissent le vœu de la mère, qui, en mourant, leur a fait promettre de ne point se quitter. Aujourd'hui dimanche, les orphelins sont réunis; venez voir leur ménage.

Le curé nous conduisit par un détour de l'allée du potager sur le seuil d'une petite grange d'où le regard plongeait dans l'intérieur du logis.

— Ce jeune gars, reprit-il, qui suspend à la crémaillère le chaudron où va bouillir la soupe, c'est Jacques, le sabotier; Lise, la jardinière et la laveuse de la maison, active le feu, tandis que l'autre frère aîné, André, l'apprenti horloger, soigne la chevelure de sa sœur Catiche, une vaniteuse de sept ans qui a pris goût à la coquetterie depuis deux mois qu'elle travaille dans une filature.

— En voici une qui ne se fatigue pas beaucoup, dis-je au curé, lui désignant la troisième petite sœur qui se tenait debout, adossée au mur et les mains sous son tablier.

— Celle-là, me dit-il, c'est la maîtresse ouvrière de la ruche. La première levée et couchée la dernière, Thérèse veille à tout, apaise les querelles, fait la part de chacun, et ne pense à elle que lorsque les autres ont ce qu'il leur faut, si bien que c'est elle maintenant qu'on appelle la Mère.

Notre visite aurait troublé cet intéressant ménage; nous nous bornâmes à le contempler de loin, mais j'en ai gardé le souvenir. J'ai voulu savoir, depuis, ce qu'étaient devenus les enfants de Claude Germain; je l'ai su tout dernièrement, et sans doute je vous le dirai un jour.

LE CASTOR.

Voy. t. XXXI, 1863, p. 157; et la Table de trente années.

Serait-il vrai que l'art des castors a dégénéré? Deux voyageurs anglais, MM. Milton et Cheadles (1), parlent avec admiration d'anciens endiguements élevés par ces ingénieux mammifères à travers des ruisseaux, et qui, en ayant interrompu le cours, ont forcé l'eau à s'épandre en vastes marais. Ils ont observé les ruines de villages de castors, constructions coniques de six ou sept pieds de hauteur et formées de perches et de branches recouvertes d'un plâtrage de boue. Ces établissements remontaient certainement à des époques lointaines; auprès, des troncs d'arbres rongés à leur base et abattus étaient pourris et couverts de mousse. « Cela nous permit de constater, disent les voyageurs, que le castor a bien déchu de la gloire de ses ancêtres : non-seulement ses communautés sont moins nombreuses et moins étendues, mais encore ses entreprises ont perdu leur importance. »

C'est qu'il faut avant tout, aux castors comme aux peuples, pour qu'ils puissent s'abandonner librement à leurs travaux, la paix et la sécurité : ils ne la trouvent déjà plus dans les solitudes de l'Amérique du Nord, où l'homme les chasse avec l'ardeur impitoyable de la cupidité. Ils en arriveront à vivre là, comme en Europe sur les rives ou dans les îles du Rhône, de l'Elbe, du Danube, de la Vistule, en ermites, en parias. « Leur génie, flétri par la crainte, disait Buffon dès le dernier siècle, ne s'épanouit plus; ils s'enfouissent, eux et leurs talents, dans un terrier »; plus de travaux en commun, plus d'habitudes sociales. Toutefois, en Lithuanie, et surtout au Canada, au Labrador, *on peut encore les observer* de manière à se faire une juste idée de toute l'étendue de leurs facultés.

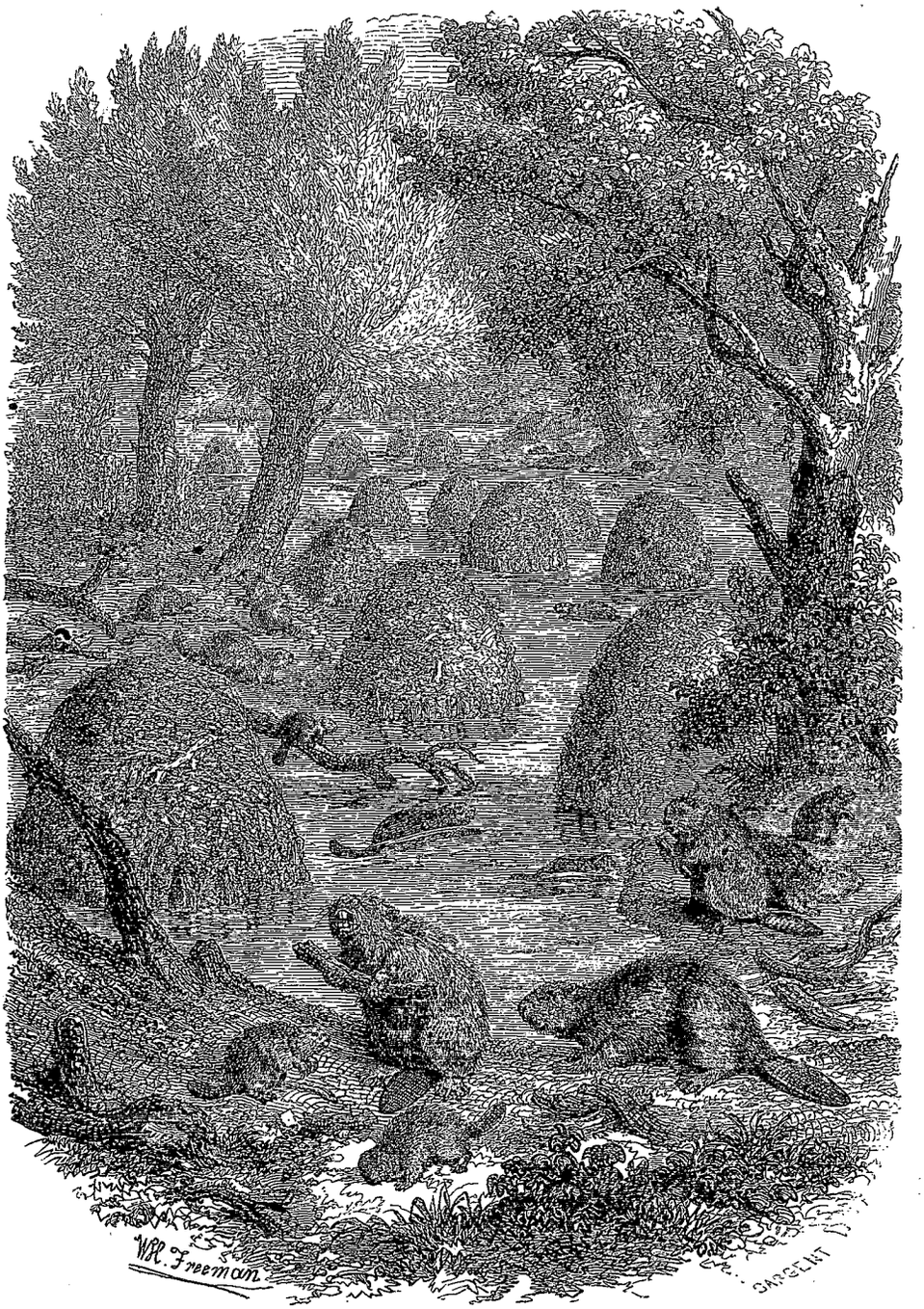
Au printemps, en été, les castors sont dispersés; chacun vit à sa guise, errant dans la campagne, jouissant du présent sans songer à l'avenir, heureux pour son compte, sans souci des autres : c'est la saison des vacances. Ils couchent alors au pied d'un buisson, sur un lit de menues branches qui ressemble assez au nid des oies sauvages, ou bien dans un terrier qu'ils se creusent au bord des eaux.

Mais voici le mois d'août, l'automne approche : c'est le moment des affaires sérieuses. Ils arrivent de toutes parts, ils se rassemblent en troupes de cent, de deux cents individus; il s'agit de réparer leur ancien établissement ou d'en fonder un nouveau. Dans ce dernier cas, ils étudient la localité, ils se concertent. S'ils ont trouvé un lac, un étang aux eaux immobiles et assez profondes pour ne pas geler jusqu'au fond, la moitié de la besogne est faite, il n'ont qu'à bâtir leurs cabanes. Mais si ce sont des eaux courantes, sujettes à croître ou à baisser, leur premier soin est d'en fixer le niveau et d'en assurer la profondeur en y construisant une digue. Ils choisissent pour cela l'endroit le plus élevé du lit de la rivière; s'il se trouve un grand arbre, ils ne négligeront pas d'en tirer parti; ils le coupent au pied, en le rongeant tout autour, mais surtout du côté où ils désirent le faire tomber : l'arbre s'abat, en effet, et le voilà qui barre le courant. Ils l'ébranchent, le taillent, le font porter à plat sur l'autre rive. En même temps d'autres ouvriers apportent des pièces de bois plus ou moins grosses, de jeunes saules, des aunes, des bouleaux, qu'ils sont allés scier aux environs; ils les traînent, les poussent, les portent sur leur épaule : arrivés au bord de l'eau, ils les livrent au courant et n'ont plus qu'à les diriger, comme un train de bois flotté, jusqu'au lieu de la construction. Tandis que les charpentiers empilent leurs poutres au fond de l'eau, dressent des pieux qu'ils enfoncent dans le sable, entrelacent les branches, les maçons y mêlent des pierres et de la terre grasse que leur fournit le lit de la rivière, bouchent les interstices, renforcent les endroits faibles, cimentent le tout : il en résulte une chaussée très-solide, longue quelquefois de quatre-vingts à cent pieds, large de dix à douze à la base, plus étroite au sommet, s'élevant juste au niveau de l'eau; on peut y passer comme sur un pont. Souvent des graines de saules, de peupliers, déposées par les vents sur la crête de ce mur limoneux, y prennent racine et forment une haie vive, puis bientôt un rideau d'arbres où les oiseaux viennent faire leurs nids. On dit que, par un admirable discernement, si le cours d'eau est faible, ses rives assez rapprochées, les castors construisent leur digue en ligne droite, tandis que dans un large fleuve, aux eaux abondantes et rapides, ils lui font décrire un arc dont la convexité est opposée à l'effort des eaux. On assure aussi qu'à la partie supérieure de la chaussée, aux endroits les moins épais, deux ou trois brèches sont ménagées pour servir de décharge au besoin : on les élargit, on les rétrécit, on les ferme suivant l'état des eaux.

Quand ce grand ouvrage d'utilité publique est achevé, la communauté se divise en plusieurs sociétés, et l'on procède à la construction des habitations particulières. Les membres de chaque tribu commencent par amasser une grande quantité de terre; à mesure que la butte s'élève, ils y enfoncent des morceaux de bois plus ou moins forts, disposés de façon à s'arc-bouter, à se soutenir mutuellement; puis, la muraille ainsi faite, ils l'enduisent d'une couche de limon plus finement gâché, plus soigneusement battu, qui en séchant prend la dureté de la pierre. Quand l'édifice est terminé, il est en forme de dôme et il a de quatre à six pieds de hauteur; à la base, qui est ovale ou

(1) *Voyage de l'Atlantique au Pacifique* (route du nord-ouest par terre), par le vicomte Milton et le docteur Cheadles; 1862-1864.

ronde, son diamètre est de dix à douze pieds. Tandis que les uns construisent les murs extérieurs, d'autres travaillent à l'intérieur de la maison; il y creusent, en tassant la terre, une grande chambre voûtée qui doit leur servir de logement à eux et à leur famille, et dont ils ont soin d'établir le plancher au-dessus du niveau des grosses eaux; sur ce plancher ils répandent une couche de menus copeaux et de foin. Pour mettre leur domicile en communication avec le dehors, ils se gardent bien d'y percer à l'air libre une porte apparente, qui donnerait entrée aux bêtes fauves et permettrait l'accès du froid : ils ont la précaution de la cacher sous l'eau et à une assez grande pro-



Bourgade de castors. — Dessin de Freeman.

fondeur pour que, dans les gelées, la glace ne puisse pas la fermer; ils pratiquent, à travers le plancher de leur chambre, un tuyau qui s'enfonce dans les assises de la construction et qui va s'ouvrir dans l'eau à trois pieds au moins au-dessous de la surface : de cette façon, même en hiver, ils peuvent sortir de chez eux et aller au loin chercher un passage. Cependant il arrivera dans les grands froids que leur bassin sera tout entier couvert d'une glace épaisse, et qu'ils se trouveront prisonniers : ils le savent, et ils y pourvoient en pratiquant dans les fondations de leur maison une vaste cave où ils amassent des provisions, racines de nénuphar, écorces tendres de tremble et de bouleau; les chercher, les découper en lanières, les emmagasiner devient, quand leur domicile est construit, leur occupation continuelle.

Huit, dix, douze maisons s'élèvent ainsi et composent, en général, une bourgade de castors. Les plus grandes abritent dix-huit, vingt, et même, dit-on, trente habitants; d'autres plus petites n'en renferment que six, quatre, quelquefois deux. Il y a même des habitations qui ne ser-

vent qu'à un seul castor : ces solitaires sont peut-être des veufs ou des veuves qui attendent un nouveau mariage pour reparaître dans la société.

De même qu'un poëte, un peintre, enfermés dans une prison, se plaisent à tracer sur les murs de leur cellule, avec un morceau de charbon ou avec la pointe d'un clou, l'un quelques vers inachevés, fragments épars d'un poëme interrompu, l'autre quelque vague figure, quelque ébauche du tableau qu'il ne cesse de rêver, ainsi le castor en captivité ne peut oublier son génie d'architecte; né pour construire, comme le poëte pour rimer, comme le peintre pour manier le pinceau, il construit toujours, il construit partout.

Le jardin des Plantes de Paris possédait un castor du Rhône, logé dans une cage carrée, grillée sur deux de ses faces. En dehors d'une des grilles et à quelque distance d'elle, il y avait un volet toujours fermé. C'est dans cet espace vide que le pauvre castor s'amusait à construire. Comme il n'avait pas de matériaux, il se servait des rameaux de saule et même des légumes et du pain qu'on lui donnait pour nourriture : il prouvait, lui aussi, à sa manière, qu'on ne vit pas seulement de pain. Il coupait les branches en petits morceaux, les passait entre les barreaux de la grille, y mêlait ses aliments et tassait le tout avec son museau : quand il avait par trop faim, il se décidait à défaire son ouvrage, et à le manger. On eut pitié de lui, on eut la charité de lui fournir de la terre et du bois : dès lors sa cage devint un atelier de construction toujours en activité. Un jour il eut l'occasion de faire une application utile de son talent. C'était l'hiver ; on avait négligé de clore le devant de sa loge avec une planche, comme on le faisait ordinairement pour le préserver du froid; son gardien avait compté sur le beau temps. Justement la nuit fut affreuse ; il neigea beaucoup et l'ouragan poussa la neige jusque dans l'intérieur de la niche du castor. Mais l'ingénieux animal sut tirer parti de la situation et répara l'imprévoyance de l'homme. Il entrelaça des ramilles de saule dans les barreaux de la cage, de manière à former une véritable claie, il boucha les interstices avec le feuillage de ses carottes et maçonna le tout avec de la neige pétrie et battue. Le lendemain, on le trouva sain et sauf, paisiblement endormi derrière sa barricade.

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer qu'en apprenant au lecteur une bonne nouvelle, c'est que les peaux de castor sont beaucoup moins recherchées qu'autrefois. Puissent-elles l'être de moins en moins, et notre globe aura chance de conserver une des espèces animales qui lui font le plus d'honneur. Si c'est au règne exclusif des chapeaux de soie que nous devons le salut du castor, nous nous déclarons réconciliés avec les chapeaux de soie, et nous souhaitons à leur dynastie une éternelle prospérité.

RÈGLES DE LA CONTEMPLATION
AU JAPON (1).

Le Bouddha avait recommandé à ses disciples l'exercice du *dhyâna*, c'est-à-dire la contemplation. Les bonzes, voulant réglementer la marche de la contemplation, firent du dhyâna une sorte d'échelle mystique à deux étages, divisés l'un et l'autre en quatre degrés.

Pour franchir le premier échelon, l'ascète doit être détaché de tout autre désir que celui du nirwâna. Dans cette situation d'âme, il juge et il raisonne encore, mais il est à l'abri des séductions du mal; et le sentiment que ce premier pas lui ouvre la perspective du nirwâna le jette dans une disposition extatique qui lui permet bientôt d'atteindre au second degré.

A ce second pas, la pureté de l'ascète reste la même; mais, en outre, il a mis de côté le jugement et le raisonnement, en sorte que son intelligence, qui ne songe plus aux choses et ne se fixe que sur le nirwâna, ne ressent que le plaisir de la satisfaction intérieure, sans le juger ni même le comprendre.

Au troisième degré, le plaisir de la satisfaction intérieure a disparu; le sage est tombé dans l'indifférence à l'égard même du bonheur qu'éprouvait tout à l'heure encore son intelligence. Tout le plaisir qui lui reste, c'est un vague sentiment de bien-être physique dont tout son corps est inondé. Il n'a point perdu, cependant, la mémoire des états par lesquels il vient de passer, et il a encore une conscience confuse de lui-même, malgré le détachement à peu près absolu auquel il est arrivé.

Enfin, au quatrième degré, l'ascète ne possède plus ce sentiment de bien-être physique, tout obscur qu'il est; il a également perdu toute mémoire; bien plus, il a même perdu le sentiment de son indifférence, et, désormais libre de tout plaisir et de toute douleur, quel qu'en puisse être l'objet, soit au dehors, soit au dedans, il est parvenu à l'impassibilité, aussi voisine du nirwâna qu'elle peut l'être durant cette vie.

C'est alors qu'il est permis à l'ascète d'aborder le second étage du dhyâna, les quatre régions superposées du monde sans formes.

Il entre d'abord dans la région de l'infinité en espace.

De là il monte un degré nouveau, dans la région de l'infinité en intelligence.

Parvenu à cette hauteur, il atteint une troisième région, celle où il n'existe rien.

Mais comme dans ce vide et ces ténèbres on pourrait supposer qu'il reste du moins encore une idée, qui représente à l'ascète le néant même où il se plonge, il faut un dernier et suprême effort, et l'on entre dans la quatrième région du monde sans formes, où il n'y a plus ni idées, ni même une idée de l'absence d'idées.

Tels sont les mystiques exercices de la contemplation bouddhiste, dont le Boddhi-Dharma fut le promoteur au Japon. (1)

Le bien cherche le bien.

ANECDOTES
SUR LA CLAIRVOYANCE DES AVEUGLES.
UN NATURALISTE.

Le grand naturaliste, le profond observateur des fourmis, l'aveugle Huber (2), décrit avec une merveilleuse exactitude ce qu'il n'a pas vu :

« J'étudiai, dit-il, ces fourmis, que j'avais rapportées du bois, et retenues quatre mois dans mon cabinet d'étude sans leur permettre d'en sortir. Voulant cependant les rapprocher de l'état de nature, je portai la ruche où je les tenais enfermées dans le jardin à environ dix pas de leur fourmilière. Les prisonnières, profitant de ma négligence à renouveler l'eau qui leur fermait le passage, s'échappèrent et se répandirent alentour.

» Les fourmis qui habitaient au pied du châtaignier rencontrèrent et reconnurent leurs anciennes compagnes; elles se caressèrent mutuellement avec leurs antennes; puis celles qui étaient restées libres prirent les autres sur leurs mandibules, et les conduisirent dans la cité princi-

(1) Voy. t. XXII, 1854, p. 266, les quatre opérations nécessaires pour arriver à l'extase, selon le mysticisme chrétien.

(1) A. Humbert.

(2) Voy. la Table de trente années.

pale. La foule s'achemina ensuite vers la cloche de verre, y rechercha chaque captive et l'emporta triomphalement avec joie. »

UN COMMISSIONNAIRE.

M. Anderson raconte cette curieuse anecdote :

J'eus occasion, dit-il, d'envoyer un commissionnaire aveugle porter un matelas; je lui donnai la facture, afin qu'il pût en recevoir le payement. Mais, à ma grande surprise, il revint avec le matelas et la facture.

— Je vous les rapporte tous deux, voyez-vous, Monsieur, me dit-il.

— Et pourquoi?

— Parce que si j'avais laissé le matelas là-bas, vous n'auriez jamais vu l'argent. Il n'y a pas tant seulement un brin de mobilier dans la maison.

— Comment l'avez-vous su?

— Ah! Monsieur, deux coups de mon bâton vers le plancher m'ont dit que la maison était vide.

C'était vrai. La finesse de l'ouïe avait suppléé à l'absence de la vue.

UN NUMISMATE.

En 1712, dans une des chambres du Christ-Collége, à Cambridge, trois docteurs ès sciences étaient réunis. Ces savants étaient d'habiles antiquaires. Assis devant une table sur laquelle étaient rangées des médailles romaines, deux d'entre eux discutaient un point délicat. Il s'agissait d'un empereur romain privé de tête; ces initiés pouvaient seuls deviner le nom et la date, indéchiffrables sur la médaille fruste. Cette antiquité avait été achetée et payée fort cher, comme une rareté sans égale, par le plus vieux des deux collectionneurs. L'autre ne lui contestait pas la valeur de sa trouvaille, mais seulement la date qu'il lui assignait. Le débat s'échauffait. Resté au coin du feu, le troisième docteur n'avait pris aucune part à la discussion; mais lorsqu'on lui passa l'objet en litige pour qu'il l'examinât et en jugeât, sa réponse fut prompte et décisive. Chose étrange, il ne regarda pas la médaille, mais promena attentivement le bout de ses doigts sur l'une et l'autre face, y appliqua sa langue, puis reposa tranquillement l'auguste effigie sur la table en disant : « 50 ans avant le Christ, ou bien 88 A. D. La pièce ne vaut pas un schelling. Je doute beaucoup qu'elle soit en or, et j'affirme qu'elle n'est pas romaine. » On eut le lendemain la preuve que l'arrêt était juste. C'était une habile contrefaçon fabriquée tout exprès pour figurer à la vente d'un antiquaire comme les prétendues monnaies romaines trouvées récemment en creusant la digue de la Tamise. Ce juge si clairvoyant n'avait *vu* de sa vie une pièce de monnaie bonne ou mauvaise, antique ou moderne; car à l'âge d'un an, en 1683, la petite vérole lui avait non-seulement fait perdre la vue, mais avait détruit ses prunelles. C'était le célèbre aveugle Saunderson. Né à Pennistone, dans le Yorkshire, n'ayant suivi que l'école gratuite du village, sans autre aide qu'un syllabaire et le peu de livres que son père, simple douanier, pouvait lui procurer, il avait trouvé moyen de se familiariser avec les classiques au point de pouvoir lire, dans les originaux grecs et latins, les œuvres d'Euclide, d'Archimède, de Diophante, de Newton, et cela avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans; à vingt-cinq ans, il était nommé professeur de mathématiques et de physique à l'Université de Cambridge; à trente, il était gradué, membre de l'Académie, et exposait avec une merveilleuse clarté, dans ses cours, les lois de la lumière, le spectre solaire et la théorie de l'arc-en-ciel, toutes choses qu'il n'avait jamais contemplées que des yeux de l'esprit. Il eut l'honneur de compter parmi ses amis Whiston, Halley, sir Isaac Newton (1).

(1) Voy. la Table de trente années.

VOYAGES DE MANDEVILLE.

Voy. p. 159, 191.

LA CITÉ DE POLONIBE. — BOUCHERIE DE RENARDS. — LA FONTAINE DE JOUVENCE AUX INDES ET DANS LE NOUVEAU MONDE.

Les hommes du moyen âge se représentaient certainement la fontaine de Jouvence plus belle qu'elle ne le paraît sur notre gravure; mais la seule image que nous en possédions est celle qui accompagne le récit du sire de Mandeville vers l'an de grâce 1332.

La fontaine de Jouvence n'était guère à la portée des habitants déshérités de l'Europe : pour s'abreuver de ses eaux, qui devaient donner aux hommes une éternelle jeunesse, il fallait se diriger vers la terre de *Yndie majeure*, où se recueillent les épices embaumées. Suivant notre voyageur, elle est située dans un étroit vallon, entre un âpre rocher et une colline verdoyante, et elle fait partie de la cité de *Polonibe*, fort différente sans doute de la ville dont vous entrevoyez les clochers aigus : le miniaturiste n'avait pas des notions très-exactes de l'architecture indienne.

Le bon Mandeville, qui se sentait encore si alerte en ses derniers jours, eût commis le péché d'ingratitude s'il n'eût vanté les merveilles de la fontaine de Polonibe. « Elle a ouduer et saveur de toutes espices », dit-il, et à chaque heure du jour elle exhale de nouveaux parfums. « Et qui boit trois fois de ceste fontaine à jeun, il est curé de quelle maladie qu'il ait et semble toujours estre jeune... J'en beus trois fois, et encore me semble toujours estre jeune : aulcuns l'appèlent la fontaine de Jouvence. »

Pour parvenir jusqu'à la cité de Polonibe, à quelles misères de tout genre il faut se vouer! quelles âpres régions il faut traverser sans rencontrer, le plus ordinairement, le secours des hommes! Si vous traversez la Tartarie pour aller à Jérusalem ou pour atteindre l'extrême Orient, il faut que le *viateur* s'attende à ne rencontrer que « chestive terre sablonneuse et peu fructueuse, où l'on mange chair sans pain, et où les gens hument le brouet, boivent lait de toutes bestes, et mangent renards et loups. »

Les voyages de Bergman et de tant d'autres, qui ont vécu de la vie intime des Kalmouks, nous prouvent qu'il n'y avait rien de trop erroné dans ces détails culinaires, et que la bizarre miniature reproduite ci-après, et représentant un étal de boucherie aux renards, n'a qu'un tort, celui de supposer de belles maisons, construites à chaux et à ciment, là où devraient s'élever simplement des tentes de feutre. Ainsi procédait en sa naïveté l'artiste voisin de la renaissance, et il se croyait des mieux informés.

Cette renaissance elle-même fit bien autre chose à propos de la fontaine de Jouvence : elle la changea de contrée et la plaça résolûment dans les terres du nouveau monde; elle lui fit une fraîche parure des magnolias et des liquidambars de la Floride, et par une coïncidence curieuse, mais dont on découvre l'origine dans les sentiments les plus instinctifs de l'homme, il se trouva que les sauvages habitants de l'Amérique du Nord possédaient aussi parmi eux ce mythe, connu des Européens aux époques les plus reculées. L'éternelle jeunesse se lie si naturellement dans notre pensée à l'espoir d'une éternelle santé, que la découverte d'une source vivifiante, répandant autour d'elle ces deux biens, a dû naître spontanément dans le cœur de tous les hommes, à quelque degré de civilisation qu'ils appartinssent, et quelle que fût la région dont ils étaient sortis.

Quand on cherche dans les annales du nouveau monde quelque origine de ce gracieux mensonge, on ne peut en découvrir. On voit seulement que, peu d'années après les premières découvertes de Colomb, de pauvres prisonniers,

enlevés aux splendides forêts de l'île de Cuba et jetés sur le continent, prétendirent que la fontaine de Jouvence jaillissait dans leur patrie.

En 1512, Hernando d'Escalante Fontaneda, jeune gentilhomme castillan qui à l'âge de treize ans avait fait naufrage sur les côtes de la Floride, et qui, recueilli par les sauvages, connaissait bien la contrée, chercha vainement plus tard cette source vivifiante. Il eût voulu, disait-il, tirer ce bien immense d'un malheur passager. Presque aussi crédule que le bon Mandeville, dont la jeunesse s'était si heureusement prolongée grâce à la source de Polonibe, il dit : « Pendant que j'étais prisonnier (en la Floride), je me suis baigné dans un grand nombre de rivières, mais je n'ai jamais trouvé la bonne. »

Le brillant chevalier Ponce de Léon, sur le récit de ce rêve qui enchantait tant de gens, s'en alla à Porto-Rico, vers l'année 1512, pour y chercher aussi la fontaine de *Bimini*, sachant de science certaine qu'elle devait rajeunir



Voyages de Mandeville. — La cité de Polonibe et la fontaine de Jouvence, dans l'Inde. — D'après le *Livre des Merveilles*.

à elle seule la plus grande partie du genre humain. Mais la fontaine de Bimini, qui a excité tant de fois le sourire de Humboldt, n'était pas dans la belle île de Boriquen, dont Ponce de Léon était devenu l'adelantado. Notre conquistador arma une flotte entière pour aller à sa découverte. Il entendit les vieillards de la Floride raconter la belle légende, mais en avouant que cette source divine leur était complétement inconnue. Il la chercha, hélas ! jusque dans



Boucherie de renards, en Tartarie. — D'après le *Livre des Merveilles*.

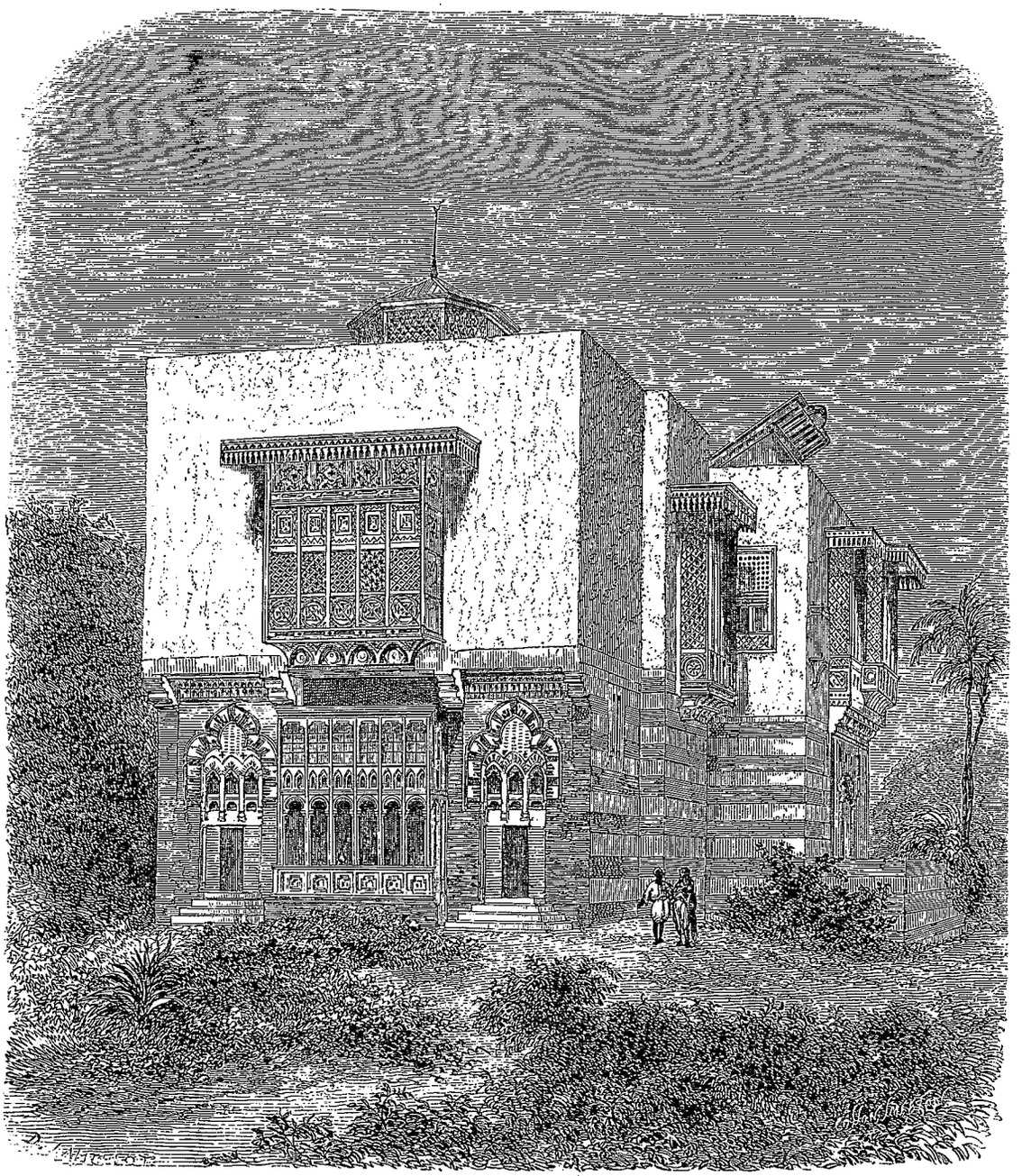
les plus âpres déserts, ne se baignant point dans toutes les rivières, mais goûtant à toutes les eaux. Qu'arriva-t-il de ce régime joint à de grandes fatigues? Lorsque le vaillant adelantado fut de retour à Porto-Rico, tout le monde le trouva horriblement vieilli. Il s'obstina et voulut absolument redevenir jeune : il retourna vers la fontaine de Bimini; la flèche d'un sauvage lui donna la mort.

Hernando de Soto, aussi brave que lui, chercha aussi la fontaine de Jouvence en même temps qu'il cherchait de l'or : son sort ne fut pas plus heureux.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. p. 100, 132, 164, 203, 236, 239.

LE CARAVANSÉRAIL ÉGYPTIEN (1).



Exposition universelle de 1867. — Le Caravansérail égyptien. — Dessin de Lancelot.

Un caravansérail se compose ordinairement d'une grande cour, entourée de bâtiments d'une extrême simplicité. On y trouve les deux biens les plus nécessaires au voyageur en Orient, l'ombre et l'eau; comme luxe, des nattes pour s'accroupir et se coucher; quelquefois des bazars pour s'approvisionner.

Le caravansérail égyptien du Champ de Mars a dû subir, dans son plan général, plusieurs modifications. Il fallait ménager le terrain, et présenter aux regards quelque chose de plus intéressant qu'une vaste cour toute nue. Cette espèce de grande place a été rétrécie en une sorte de cour intérieure, qui peut se couvrir en cas de pluie. On l'a entourée de petits compartiments où des ouvriers égyptiens, accroupis sur des nattes, se livrent, sous les yeux du public, aux travaux peu compliqués de leur industrie nationale.

Quand on sort de la galerie des machines, tout étourdi encore de cette vertigineuse rapidité, émerveillé de ce déploiement de forces mécaniques qui centuplent la puissance et la richesse de l'homme, et qu'on entre dans le caravansérail égyptien, on demeure stupéfait du nonchaloir de ces braves gens et de leur souveraine indifférence sur l'emploi du temps. Brodeurs, ciseleurs, orfévres, tourneurs,

(1) Voy., sur les Caravansérails, t. III, 1835, p. 145.

harnacheurs, fabricants de nattes et de tissus, semblent être, non pas des ouvriers qui travaillent pour gagner leur vie et améliorer leur condition, mais des *dilettanti* qui consacrent, par pure fantaisie et pour se faire plaisir à eux-mêmes, quelques-unes de leurs heures perdues à de petits travaux d'agrément. Ils ont du goût, de l'originalité, un sentiment inné de la grâce des formes et des harmonies de la couleur, dans la mesure, assez restreinte d'ailleurs, de leur métier traditionnel. Mais que les procédés sont lents et primitifs! comme on voit bien que cette industrie a vieilli dans une longue enfance! outre cela, que de temps perdu à méditer, un pied dans la main, à reprendre et à poser sans cesse la petite cigarette, à suivre de l'œil les spirales de la fumée! et comme tous ces produits perdent de leur valeur aux yeux de quiconque se demande quelle quantité de sa vie et de son activité un ouvrier enfouit dans ces charmantes bagatelles!

En descendant quelques marches, et en se courbant sous une voûte surbaissée, on arrive au bassin d'une agréable petite fontaine. A la hauteur du premier étage court une galerie intérieure sur laquelle s'ouvrent les portes d'une série de petites cellules. En continuant l'ascension, on parvient à une espèce de belvédère à claire-voie qui domine l'ensemble des constructions.

La façade si originale que représente notre gravure est bien connue des visiteurs de l'Exposition du Champ de Mars.

Quand on a franchi la petite porte qui est à droite, on se trouve dans une salle spacieuse où règne une délicieuse fraîcheur entretenue par des ouvertures treillagées, ménagées de distance en distance, à une dizaine de pieds au-dessus du sol. L'air circule et se renouvelle continuellement, sans danger pour les visiteurs, puisque le courant d'air s'établit bien au-dessus de leurs têtes. C'est là que la courtoisie du vice-roi d'Égypte fait offrir aux curieux un spécimen de l'hospitalité orientale, c'est-à-dire le divan, le café et la pipe. Comme les divans sont fort élevés, et que le visiteur occidental pourrait éprouver quelque malaise à y croiser ses jambes ou à les laisser pendre de si haut, on a eu la complaisance d'installer des chaises dans la salle. C'est une faute contre la couleur locale, mais les dames et la plupart des hommes s'en accommodent fort bien. De beaux serviteurs en costumes pittoresques, avec une grande aisance et même une grande noblesse de geste et de démarche, apportent le café servi dans de petites tasses que l'on peut comparer à un œuf ouvert par le gros bout et plongeant par le petit dans un godet de cuivre ou d'argent ciselé.

« Pipe? » dit laconiquement celui qui vous apporte le café. Sur un signe affirmatif, il se retire en saluant, et revient bientôt armé d'un narghilé ou d'un houka, dont le fourneau repose sur un plateau de cuivre pour garantir la natte. Alors, en aspirant la fumée d'un tabac que les connaisseurs déclarent exquis, le visiteur s'amuse à suivre au plafond les capricieux entrelacs de l'ornementation orientale; il découvre aux baies des fenêtres et aux encoignures, la retombée de ces groupes de modillons allongés et ouvragés qu'on a justement comparés à des stalactites; il admire les sveltes proportions et la grâce des colonnettes; son œil s'amuse au milieu de ces treillis qui semblent de filigrane et où se joue une fantaisie inépuisable. On se sent bien réellement en Orient. A certaines heures, la promenade des chameaux et des ânes à travers les allées du parc ajoute un trait de plus à la vérité du tableau.

IMPOT SUR LA FUMÉE.

Nous lisons dans un livre fort savant : « Nicéphore avait établi un impôt sur la fumée. » Il y a eu trois empereurs d'Orient de ce nom; mais l'honneur de cet ingénieux impôt doit revenir à Nicéphore Ier, dit *Logothète*, fameux par son avarice et sa cruauté. Ce pourrait bien être toutefois Nicéphore II, qui souleva les peuples en les accablant d'impôts, et fut assassiné, par ordre de sa femme Théophanon, tandis qu'il dormait sur une peau d'ours étendue à terre.

Les derniers mots de Bernardin de Saint-Pierre furent ceux-ci : « Je sens que je quitte la terre, mais non pas la vie. »

LES PROGRÈS DE LA CHIMIE ORGANIQUE.

Fin. — Voy. p. 235.

II

Certes, nous applaudissons à ces admirables tentatives de la science. L'homme est sur la terre pour apprendre à connaître la nature et pour se rendre maître de la matière, tout en cherchant à se connaître lui-même.

Nous croyons, avec M. Maury, que l'intérêt de tant de découvertes vaut bien la peine qu'on tente quelques efforts pour les comprendre. Quelle science est plus faite pour nous captiver que celle qui nous révèle de quelle manière nous sommes formés, de quoi nous nous nourrissons, avec quelles substances nous sommes en contact; quels efforts physiques se produisent en nous, hors de nous; où passent les parties que nous nous assimilons, qui émanent de nous incessamment? Ce sont là des problèmes qui touchent à l'humanité physique tout entière; c'est le monde des êtres auquel nous appartenons qui est là en jeu. Nous dépensons souvent beaucoup d'intelligence et de travail à pénétrer dans le dédale de contestations mesquines et de faits insignifiants : comment n'aurions-nous pas honte d'ignorer ce qu'est la merveilleuse nature au sein de laquelle nous naissons, nous vivons, nous mourons; qui nous précède et qui nous survit; qui fournit à toutes les générations les principes mêmes qui les font exister! Mais nous ne nous associons pas pour cela aux prétendues conséquences que quelques savants matérialistes en déduisent, conséquences que MM. Berthelot, Pasteur et les chimistes praticiens répudient les premiers.

Quelle conclusion définitive l'école antispiritualiste tire-t-elle, disons-nous, de ces manipulations? C'est que la chimie et la physique nous offrent les preuves les plus claires que les forces connues des substances inorganiques conservent leur action *de la même manière* dans la nature vivante que dans la nature morte.

« La physiologie a raison, dit Buchner de concert avec Schaller, en se proposant aujourd'hui de prouver qu'il n'y a pas de différence essentielle entre le monde organique et le monde inorganique. »

Pas de différence entre le monde organique et le monde inorganique! Telle est la proposition fondamentale, mais souverainement fausse, que l'on prétend nous faire adopter. Or les réactions qui s'opèrent dans les corps vivants sont bien loin d'être identiques avec celles que l'on peut faire avec les mêmes liquides dans une cornue de laboratoire. Les forces organisatrices, comme le dit Bichat, échappent au calcul, agissent d'une façon irrégulière et variable. Les forces physico-chimiques, au contraire, ont leurs lois régulières et constantes. M. Léopold Giraud fait très-bien ressortir cette vérité en rappelant les expériences suivantes : « Injectez dans la veine d'un animal les éléments constitutifs du sang, *moins celui qui en produit la synthèse* et qui n'est pas à votre disposition; au lieu de lui continuer la vie, vous lui apportez la mort. Et même le sang qui est resté peu de temps hors d'une

veine, de nouveau interjeté par l'ouverture qui lui a donné issue, peut occasionner les troubles les plus graves. Mettez dans l'estomac d'un cadavre des matières alimentaires au contact des tissus, ces matières se putréfieront, elles qui, dans l'animal vivant, se seraient changées en sang et lui auraient entretenu la vie. Je demanderai aux chimistes comment, dans l'organisme, agissent l'opium, le quinquina, la noix vomique, le kousso, le soufre, l'iodure de potassium, etc. Quelle est l'action chimique de la nicotine, de l'acide prussique, de tous les poisons végétaux qui ne laissent aucune trace? Comment le curare agit-il dans le tétanos? Pourquoi l'ipéca mis dans l'estomac fait-il contracter immédiatement tous les muscles inspirateurs, etc., etc.? « Action de présence », disent les physiciens; « Action de présence », répètent les chimistes; et ils croient avoir répondu!

« Les opérations chimiques qui peuvent s'accomplir dans notre organisme ne doivent pas être confondues avec celles qui appartiennent à la physiologie de notre être, qu'on le sache bien : sous le premier point de vue, l'identité des forces qui concourent à la formation des substances organiques est désormais un fait avéré. En se conformant aux lois naturelles, le chimiste compose une multitude de combinaisons qui se trouvent dans les corps organisés, et, plus fécond que la nature elle-même, il peut, à sa fantaisie, opérer d'autres combinaisons qui ne se trouvent pas réalisées chez les habitants de la terre, portant peut-être ainsi jusque dans le domaine des autres mondes l'action de la science. Il sait que la fermentation est un procédé général d'intervention, qui détermine non-seulement les phénomènes de la mort et de la décomposition, mais encore ceux de la naissance et de tous les actes de la vitalité, depuis le grain de blé qui germe, depuis le vin qui travaille, jusqu'à la levûre du pain ou de la bière, et jusqu'aux phénomènes de nutrition et de digestion. La chimie organique a les mêmes bases que la chimie minérale. Nul mieux que M. Berthelot n'exprime ces conquêtes de la science des corps; nul n'exprime mieux aussi ses limites devant le problème de notre être. Écoutons cet ingénieux savant : « Tout avait concouru, dit-il, à faire regarder par la plupart des esprits la barrière entre les deux chimies comme infranchissable. Pour expliquer notre impuissance, on tirait une raison spécieuse de l'intervention de la force vitale, seule apte jusque-là à composer des substances organiques. C'était, disait-on, une force particulière qui résidait dans la nature vivante, et qui triomphait des forces moléculaires propres aux éléments de la matière inorganique. On ajoutait : « C'est cette force » mystérieuse qui détermine exclusivement les phénomènes » chimiques observés dans les êtres vivants; elle agit en » vertu de lois essentiellement distinctes de celles qui ré- » glent les mouvements de la matière purement mobile et » insensible. Elle imprime à celle-ci des états d'équilibre » particulier, et qu'elle peut seule maintenir, car ils sont » incompatibles avec le jeu des affinités minérales. » Telle était l'explication au moyen de laquelle on justifiait l'imperfection de la chimie organique, et on la déclarait pour ainsi dire sans remède.

» En proclamant ainsi notre impuissance absolue dans la production des matières organiques, deux choses avaient été confondues : la formation des substances chimiques dont l'assemblage constitue les êtres organisés, et la formation des organes eux-mêmes. Ce dernier problème n'est point du domaine de la chimie.

» Jamais chimiste ne prétendra former dans son laboratoire une feuille, un fruit, un muscle, un organe. Ce sont là des questions qui relèvent de la physiologie; c'est à elle qu'il appartient d'en discuter les termes, de dévoiler les lois du développement des êtres vivants tout entiers, sans lesquelles aucun organe isolé n'aurait ni sa raison d'être, ni le milieu nécessaire à sa formation. Mais ce que la chimie ne peut faire dans l'ordre de l'organisation, elle peut l'entreprendre dans la fabrication des substances renfermées dans les êtres vivants. Si la structure même des végétaux et des animaux échappe à ses applications, elle a le droit de prétendre à former les principes immédiats, c'est-à-dire les matériaux chimiques qui constituent les organes, indépendamment de la structure spéciale en fibres et en cellules que ces matériaux affectent dans les animaux et dans les végétaux. Cette formation même, et l'explication des métamorphoses pondérales que la matière éprouve dans les êtres vivants, constituent un champ assez vaste, assez beau; la synthèse chimique doit le revendiquer tout entier. »

Cette déclaration nous propose de croire deux points fondamentaux : le premier, que la formation des substances organiques peut être due aux mêmes lois qui règlent l'état du monde inorganique; le second, que la formation des organes mêmes appartient à une force qui n'est pas du domaine de la chimie. Sur le premier point, le spiritualisme triomphe, puisque, comme nous l'avons vu, les forces qui régissent le monde inanimé révèlent l'existence d'un architecte intelligent. Sur le second, il triomphe plus brillamment encore, puisque la chimie organique se récuse devant l'explication de l'être vital.

L'unité vers laquelle tend la chimie peut-elle nous faire supposer que des lois complétement identiques régissent le monde animé et le monde brut? Devons-nous nous flatter de pouvoir un jour, non-seulement refaire artificiellement toutes les matières organiques, mais reproduire à volonté les conditions dans lesquelles naîtra la végétation et la vie? A cette question un physiologiste autorisé, M. Maury, répond comme M. Berthelot : « Je ne le pense pas. La physiologie et la chimie sont deux domaines bien autrement distincts que ne l'étaient, il y a un siècle, la chimie organique et la chimie minérale. Nulle part la plante, même la plus élémentaire, l'animal le plus bas placé dans l'échelle zoologique, ne sont nés du concours d'affinités chimiques. Quelques progrès que fasse la chimie organique, elle sera toujours arrêtée par l'impossibilité de donner naissance à la force vitale, dont elle ne dispose pas. »

Ainsi la chimie organique crée actuellement des substances organiques à l'aide d'éléments inorganiques; mais elle laisse intacte, dans sa souveraineté, la *vie*, force indépendante et supérieure, qui, dans les organismes, dirige les tourbillons des atomes, régit la circulation incessante de la matière suivant le type de chaque espèce, et constitue en chaque être une personnalité intime qui s'affirme et reste identique à elle-même malgré les changements incessants survenus dans les corps. En vain quelques disciples imprudents tentent-ils de s'avancer au delà des limites scientifiques et prétendent-ils réduire la vie à n'être qu'une propriété passagère de quelques agglomérations d'atomes, ils ne font en cela que renouveler la scène de Faust et la création d'Homunculus à l'officine de l'alchimiste Wagner. Ils s'égarent dans l'imaginaire, sont en dehors de la science positive, et leur travail homunculéen ne ravit point à la nature le plus beau fleuron de sa couronne ni à l'esprit créateur sa puissance et son action.

DERNIERS VERS DE LORD BYRON.

Au moment où les Candiotes font un héroïque effort pour secouer le joug des Turcs, nos lecteurs ne liront

peut-être pas sans intérêt le dernier chant de l'homme généreux qui apporta au secours de la liberté grecque sa fortune et sa vie. Il peint d'une façon touchante l'état moral de son auteur, et montre comment un noble cœur se dégage des passions mondaines et se régénère au spectacle des grandes luttes du patriotisme. Voici la note que l'on trouve à ce sujet dans un récit du comte Gamba, qui fut un des compagnons du poëte en Grèce : « Ce matin, lord Byron passe de sa chambre à coucher dans l'appartement où le colonel Stanhope et quelques amis étaient rassemblés, et dit avec un sourire : « Vous vous plaigniez » l'autre jour de ce que je n'écrivais plus aucune poésie. » C'est aujourd'hui mon jour de naissance, et je viens jus- » tement de composer quelque chose à ce propos : c'est, » je crois, meilleur que ce que j'écris habituellement. » Et alors il nous montra ces vers émouvants. »

A L'OCCASION DU JOUR OU MES TRENTE-SIX ANS SONT ACCOMPLIS.

Missolonghi, 22 janvier 1824.

Il est temps que ce cœur ne batte plus, puisqu'il a cessé d'en faire battre d'autres; cependant, quoique je ne puisse être aimé, aimons encore.

Mes jours sont arrivés à leur feuille jaunissante : les fleurs et les fruits de l'amour sont partis; la chenille, le ver rongeur et les regrets seuls me restent.

Le feu qui me consume le sein est comme la flamme solitaire d'une île volcanique : aucun flambeau ne s'y allume; c'est un bûcher funèbre.

Espoir, crainte et souci jaloux, toute l'exaltation des peines et des charmes puissants de l'amour ne peut plus être ressentie par moi; pourtant j'en porte la chaîne.

Mais ce n'est point *ainsi* et ce n'est pas *ici* que de semblables pensées devraient agiter mon âme, à cette heure où la Gloire décore le cercueil du héros ou pose la couronne à son front.

L'épée, la bannière et le champ de bataille, la Gloire et la Grèce, sont autour de nous; regarde! Le Spartiate porté sur son bouclier n'était pas plus libre.

Réveille-toi! non pas la Grèce, elle est réveillée; mais toi, toi, mon esprit! pense à ceux d'où sortit le flot vital de ton sang, et frappe des coups dignes de cette origine.

Foule aux pieds ces passions renaissantes, honteuses pour ta virilité! Indifférents doivent t'être désormais les sourires ou les dédains de la beauté.

Si tu regrettes ta jeunesse, *pourquoi vivre*? La terre d'une mort honorable est là... Debout! au champ de bataille, et exhale ton dernier souffle!

Cherche ce qui est moins souvent cherché que trouvé, le tombeau du soldat... pour toi le meilleur... Regarde autour de toi, choisis ton terrain, et prends-y le repos.

Trois mois après avoir composé ces vers, le 19 avril 1824, le poëte mourait d'une fièvre inflammatoire, dans Missolonghi bloquée par la flotte turque.

BOIS-LE-DUC.

NOTE PRISE EN VOYAGEANT. — AOUT 1748.

La guerre terminée et le traité d'Aix-la-Chapelle ayant rouvert les routes du Brabant hollandais aux voyageurs pacifiques, j'ai pu enfin visiter cette pauvre contrée qui m'intéresse comme tout ce qui a été douloureusement éprouvé. C'est d'abord Bois-le-Duc que je voulais voir; j'ai là quelques bons amis. Bien que son nom (s'Hertogens-bosch) signifie *Bois du Duc*, il n'y a jamais eu un bois, assure-t-on, à l'endroit que la ville occupe; soit, mais il est certain que des bois l'environnaient, puisque Godefroi III, qui régnait vers la fin du douzième siècle, choisit ce lieu pour rendez-vous de chasse. En 1184, on y bâtit un château autour duquel vinrent se grouper d'autres habitations pour les gens qui suivaient la cour; de là cet ancien chronodistique que, pour être exact, il ne faut pas prendre absolument à la lettre :

Godefridus dux e silva
Fecit oppidum.

« Le duc Godefroi fit du bois une ville. »

La ville, à vrai dire, n'exista que quand les traficants de toute sorte et les transporteurs d'abeilles eurent adopté pour marché central et pour station du transit commercial ce point où deux petites rivières, le Dommel et l'Aa, se joignent pour former la Dieze, qui va se jeter dans la Meuse au-dessous du fort de Crèvecœur. Elle a bien grandi, la bonne ville de Bois-le-Duc, depuis l'époque où les trois capitales du Brabant, Anvers, Bruxelles et Louvain, se cotisèrent pour la bâtir, l'entourer de murs et la doter de trois portes. Plus tard elle en compta sept, grâce aux travaux exécutés en 1318 et en 1599; elle n'a plus aujourd'hui que celles qu'on nomme de Hintem, de Veegt, d'Ort et de Saint-Jean, du nom de sa cathédrale, *Janskerk*, qui repose sur cent cinquante colonnes. La ville donne, en outre, issue sur la rivière par trois guichets qu'on appelle le Boom, le grand Hekel et le petit Hekel. L'Aa et le Dommel, qui arrosent et se partagent les huit quartiers de Bois-le-Duc, forment un si grand nombre de canaux qu'ils ont nécessité la construction de cinquante ponts de pierre et de trente-huit ponts de bois, auxquels il faut ajouter quatre-vingts passerelles qui facilitent l'accès d'autant de maisons particulières.

L'AUMONIÈRE DE BOIS-LE-DUC.

Je venais de visiter l'église française, et je me rendais dans le voisinage, à l'hôpital militaire, quand je vis une bonne femme d'environ cinquante ans, de haute taille et d'une physionomie singulièrement grave, sortir de l'une de ces habitations à passerelle et gagner la rue. Son costume était plutôt celui d'une servante que d'une bourgeoise; mais ce qui me la fit surtout remarquer, ce fut l'étrange bagage qu'elle portait. Tout un assortiment d'ustensiles de ménage, ceux-ci accrochés à la ceinture de son tablier, ceux-là suspendus à ses bras; d'autres dans chacune de ses deux mains; elle en était positivement encombrée.

— Est-ce une servante dont les maîtres vont changer de demeure et qui transporte au nouveau logis sa batterie de cuisine? Est-ce une marchande ambulante qui va de porte en porte offrir les objets dont elle fait commerce?

A cette double question que je m'adressai tout haut, un passant, croyant que je l'interpellais, s'arrêta et me répondit :

— Si rien ne vous presse, suivez-la, et quand vous serez las de la suivre, interrogez le premier venu, il vous dira qui elle est; tout le monde ici connaît Esther.

Durant au moins une heure, je suivis cette bonne femme, marchant à dix pas derrière elle, m'arrêtant devant chacune des maisons où je la voyais entrer, et où, évidemment, elle n'entrait pas pour vendre quelque chose; car, après un moment plus ou moins long, elle en sortait toujours un peu plus chargée. Ainsi la suivant, je fis à peu près le tour de la ville. Comme cette promenade m'avait ramené devant la maison du docteur Cornelis Burger, mon hôte et mon ami, je cessai de suivre l'infatigable marcheuse et je rentrai pour me reposer, bien certain que le docteur me renseignerait beaucoup mieux que le premier venu sur cette Esther que toute la ville connaissait.

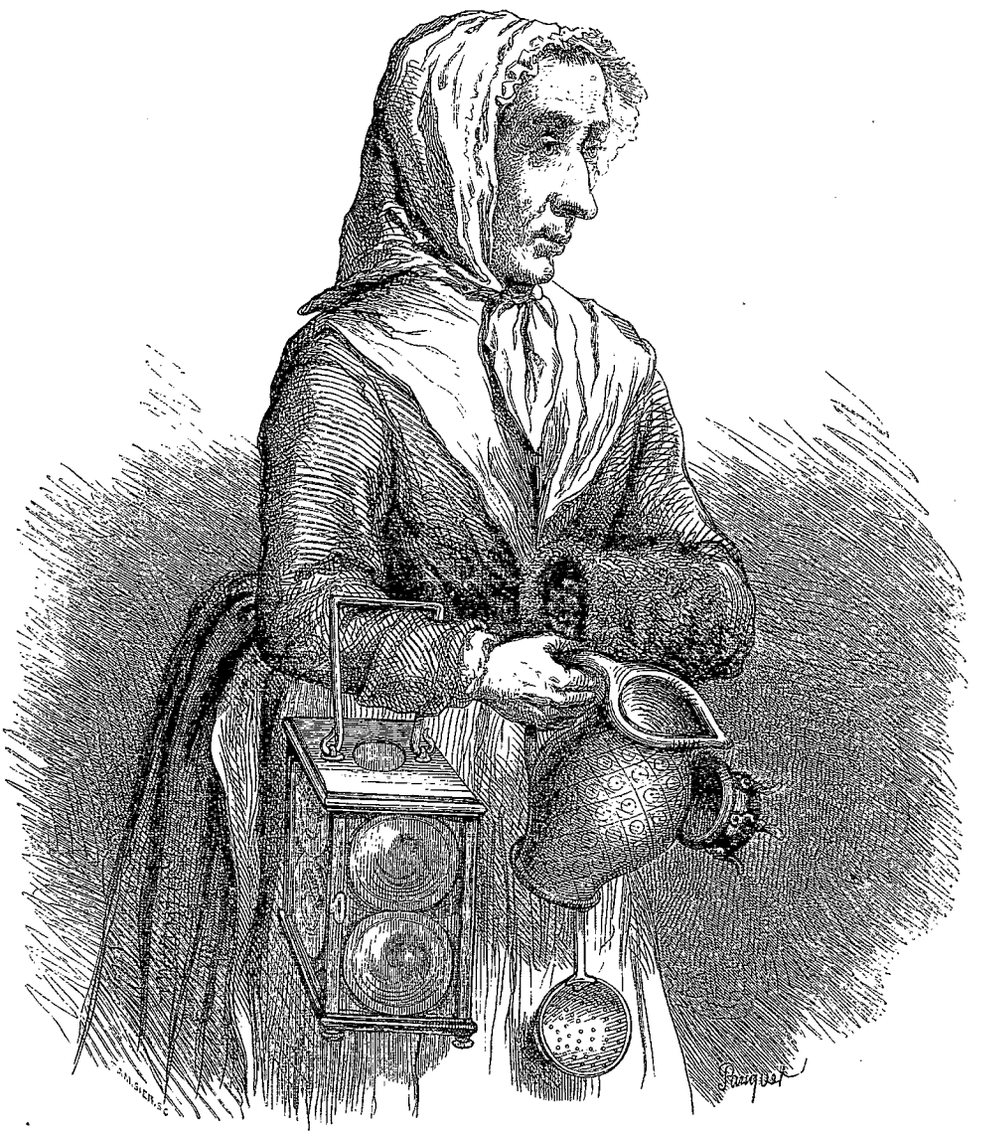
A peine avais-je prononcé son nom que la femme du docteur s'écria :

— Eh! vraiment, oui, c'est aujourd'hui son jour; elle va venir, et je n'ai rien préparé pour elle.

En même temps qu'elle ouvrait une armoire et cherchait parmi les pièces de sa lingerie, le docteur Burger répondit ainsi à mes questions :

— Esther n'est ni une servante ni une marchande; elle ne vend ni n'achète; elle demande, mais pour donner·

Assez pauvre elle-même, ce qu'elle a lui suffit cependant, non-seulement pour vivre, mais pour suppléer quelquefois à l'insuffisance de sa quête mensuelle en faveur de ses protégés. Ne pouvant pas les soulager avec ses seules ressources, elle s'est imposé la tâche de servir d'intermédiaire à la charité discrète auprès de la pauvreté honteuse. A jour fixe, une fois par mois, elle fait sa tournée chez quelques personnes charitables dans l'intérêt des ménages nécessiteux : elle accepte tout pour eux, linge, vêtements, ustensiles; tout, excepté de l'argent; car, suivant elle, l'argent qui n'est pas la rémunération du travail n'est plus que l'encouragement à la paresse. Chacun des quartiers de notre ville a son distributeur officiel de secours que nous nommons un aumônier; le zèle charitable d'Esther ne connaît ni préférence de voisinage, ni limites; elle recueille partout, même chez elle, afin de pouvoir partout pourvoir à ce qui manque aux autres : aussi l'a-t-on surnommée l'aumônière de Bois-le-Duc.



Cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale. — L'Aumônière de Bois-le-Duc. — Dessin de Pauquet.

Comme le docteur Burger finissait de parler, Esther se présenta, commençant à ployer sous le poids de son bagage.

— Pauvre fille, comme vous êtes chargée! lui dit la femme du docteur en lui présentant un drap qu'elle avait tiré de sa lingerie.

— J'ai encore une épaule de libre, répondit-elle simplement; d'ailleurs, si je prends un peu de fatigue aujourd'hui, je me reposerai demain chez nos pauvres.

J'ai cru que cette note était bonne à prendre et ce souvenir bon à conserver.

CORRESPONDANCE DE BENJAMIN FRANKLIN (1).

Voy. p. 163.

A M. GEORGES WHITEFIELD.

Confiance dans la divine bonté.

Philadelphie, 19 juin 1764.

Les vœux répétés que vous m'adressez pour mon bonheur éternel aussi bien que temporel sont fort obligeants; je ne puis que vous remercier, et vous offrir mes vœux en retour. Quant à moi, je n'ai aucun doute que j'aurai de ces deux bonheurs la part qui me convient. L'Être qui

(1) Extraits de la *Correspondance de Benjamin Franklin*, traduite par M. Édouard Laboulaye.

m'a donné l'existence, qui depuis près de soixante ans a continuellement répandu sur moi ses faveurs, et dont les châtiments même ont été pour moi des bienfaits, puis-je douter qu'il m'aime? Et s'il m'aime, puis-je douter qu'il continuera à prendre soin de moi, non-seulement ici-bas, mais ailleurs? Que ceci paraisse de la présomption à certaines personnes, pour moi cela me paraît l'espérance la mieux fondée; c'est le passé qui me répond de l'avenir. Dieu est vraiment bon pour nous deux, à bien des égards. Jouissons de ses faveurs avec un cœur reconnaissant et joyeux, et puisque nous ne pouvons rien faire pour lui directement, montrons-lui combien nous sentons sa bonté en continuant de faire du bien à nos frères, sans égard à la façon dont ils nous payeront, soit en bien, soit en mal. Qu'ils soient ou non nos ennemis, tous les hommes n'en sont pas moins les enfants de Dieu. Les amitiés de ce monde sont chose changeante, incertaine, passagère; mais la grâce de Dieu, si nous pouvons l'obtenir, est un héritage éternel.

A SA FEMME MISTRESS DEBORAH FRANKLIN.

Conseils d'économie sur le mariage de leur fille.

Londres, 22 juin 1767.

Je crois qu'il me faudra rester ici un autre hiver; je dois donc vous laisser le soin de faire ce que vous jugerez le mieux pour le mariage de notre fille. Si vous croyez le parti convenable, je suppose que plus tôt le mariage sera fait, et mieux cela vaudra. En ce cas, je vous conseille de ne faire ni festins coûteux, ni noces somptueuses, mais de ménager toutes choses avec frugalité et avec l'économie qui sied à notre condition présente. Depuis que mon association avec M. Hall est terminée, nous avons perdu une grosse part de notre revenu, et si l'on me retire la poste (1), ce qui est loin d'être improbable au milieu de tous les changements qui se font ici, nous serons réduits pour vivre à nos rentes et à l'intérêt de notre argent. Cela sera loin de suffire au train et aux réceptions auxquels nous sommes habitués.

Pour moi, je vis ici aussi simplement qu'on peut le faire sans renoncer aux douceurs de la vie; je ne donne à dîner à personne, et quand je dîne à la maison, je me contente d'un seul plat, et cependant dans ce pays la vie est si chère en toutes choses, que je suis effrayé de mes dépenses; je vois aussi, par l'argent que vous avez touché en mon absence, que vos dépenses sont très-grandes, et je sens bien que votre situation vous amène naturellement un grand nombre de visiteurs; c'est une dépense qu'il n'est pas facile d'éviter quand depuis longtemps on a été dans l'habitude de recevoir. Mais quand les revenus d'une maison diminuent, il faut en diminuer les frais, ou sinon on arrive à la pauvreté. Si nous étions assez jeunes pour recommencer les affaires, il en serait autrement; mais nous avons passé l'âge, et des affaires mal conduites ruinent plus vite un homme que de ne rien faire. En somme, avec de l'économie et du soin, nous pouvons vivre convenablement de ce que nous avons, et laisser à nos enfants notre bien entier; mais sans ce soin, nous ne mettrons pas les deux bouts; notre bien fondra comme le beurre au soleil, et nous pourrons vivre assez longtemps pour souffrir des suites de notre imprudence.

EXTRAIT D'UN JOURNAL DE VOYAGE EN FRANCE.

Septembre 1767.

Nous arrivâmes le soir à Calais. Des deux côtés de l'eau, il nous fallut souffrir les exactions des bateliers, porteurs et autres espèces semblables. Je ne sais quels sont les plus rapaces des Anglais et des Français, mais, avec toutes leurs coquineries, ces derniers ont plus de politesse.

Les routes sont aussi bonnes que les nôtres en Angleterre; en certains endroits, et pendant plusieurs milles, elles sont, comme nos nouvelles rues, pavées de pierres unies; il y a une rangée d'arbres de chaque côté, et il n'y a point de barrières. Mais les pauvres paysans se sont plaints fortement à nous que pendant deux mois de l'année ils étaient obligés de travailler aux routes, sans être payés de leur peine. Est-ce la vérité? ou, comme les Anglais, les Français aiment-ils à grogner? Qu'il y ait une cause ou qu'il n'y en ait pas, c'est ce que je n'ai pu complétement vérifier par moi-même.

Les femmes que nous avons vues à Calais, sur la route, à Boulogne, dans les auberges et dans les villages, avaient généralement le teint brun; mais en arrivant à Abbeville nous trouvâmes un changement subit : il y avait là une multitude de femmes et d'hommes dont le teint était remarquablement blanc. Doit-on attribuer cela à une petite colonie de fileurs, peigneurs de laine et tisserands qu'on a fait venir de Hollande, il y a soixante ans, avec la manufacture de laine? ou la cause de cette blancheur ne serait-elle pas due simplement à ce que ces gens sont moins exposés au soleil, leur besogne les retenant à la maison? c'est ce que j'ignore. Peut-être, comme en d'autres cas, y a-t-il plusieurs causes qui se réunissent pour produire l'effet, mais l'effet lui-même est certain. Jamais je n'ai été dans un endroit où l'on travaillât davantage; rouets et métiers marchaient en chaque maison.

Aussitôt sortis d'Abbeville, les teints bruns ont reparu. Je parle en général, car il y a dans Paris quelques femmes blanches qui, à ce que je crois, ne sont pas blanches par artifice. Quant au rouge, en le mettant elles ne prétendent nullement imiter la nature. Il n'y a pas de diminution graduelle dans la couleur depuis le teint foncé du milieu de la joue jusqu'à la teinte rosée des côtés, et le rouge ne change pas suivant les figures. Je n'ai pas eu l'honneur d'assister à la toilette d'une dame pour voir comment elle met son rouge, mais j'imagine que je puis vous dire comment la chose se fait ou doit se faire. Dans un morceau de papier, taillez un trou qui ait trois pouces de diamètre; placez ce papier sur une de vos joues, de façon que le haut du trou soit juste sous l'œil; puis, avec un pinceau trempé dans la couleur, peignez tout, figure et papier, le tout ensemble. Quand vous ôterez le papier, il restera un rond de rouge qui aura la forme exacte du trou. Depuis les actrices jusqu'aux princesses du sang, c'est la mode, mais elle s'arrête là; la reine ne met point de rouge : la sérénité, la paix et la bonté qui brillent sur son visage, ou plutôt en toute sa personne, lui donnent assez de beauté, quoique ce soit maintenant une vieille femme, pour qu'elle soit très-bien sans rouge.

Vous voyez que je parle de la reine comme si je l'avais vue, et, en effet, je l'ai vue, car vous saurez que j'ai été à la cour. Nous allâmes à Versailles dimanche dernier, et nous eûmes l'honneur d'être présentés au roi. Il nous parla à tous deux avec beaucoup de grâce et de bonne humeur; c'est un bel homme, il a l'air vif et paraît plus jeune qu'il n'est. Le soir nous étions au grand couvert, où la famille soupe en public. La table était en fer à cheval, le service était d'or. Quand le roi ou la reine faisait signe pour boire, le mot était donné par un des serviteurs : A boire pour le roi! ou A boire pour la reine! Alors deux personnes approchaient, l'une avec du vin, l'autre avec de l'eau dans des carafes; chacune d'elles buvait un petit verre de ce qu'elle apportait, puis elle mettait les carafes avec un verre sur un plateau et les leur présentait. La distance

(1) Franklin, qui écrivait cette lettre de Londres, où on l'avait envoyé comme agent de l'assemblée de Pensylvanie, avait le titre de « maître général des postes délégué dans l'Amérique. » Il avait été nommé à cette place par le gouvernement anglais. Il fut, en effet, destitué en 1774.

de l'un à l'autre était telle qu'on aurait pu mettre une chaise entre deux. Un officier de la cour nous fit passer au travers de la foule des spectateurs, et plaça sir John de façon à ce qu'il fût debout entre la reine et Mme Victoire. Le roi parla beaucoup à sir John, et lui fit plusieurs questions sur notre famille royale; il me fit aussi l'honneur de faire quelque attention à ma personne.

L'accueil que nous trouvons partout nous donne la plus haute idée de la politesse française. C'est ici un point universellement reçu qu'on doit traiter les étrangers avec respect; on a pour un étranger les mêmes égards qu'on a en Angleterre pour une dame. A notre entrée à Paris, les employés de la ferme, à Port-Saint-Denis, se préparaient à saisir deux douzaines de bouteilles d'excellent bordeaux qu'on nous avait données à Boulogne, et que nous apportions avec nous; mais ils nous les ont rendues aussitôt qu'ils ont connu notre qualité d'étrangers. A l'église Notre-Dame, nous allâmes voir une magnifique illumination avec statues, etc., en l'honneur de la Dauphine qui venait de mourir : la foule était immense, et des soldats la tenaient à distance; mais dès qu'on eut dit à l'officier que nous étions des étrangers venus d'Angleterre, il nous fit entrer, nous accompagna et nous fit tout voir. Pourquoi n'avons-nous pas cette même politesse pour les Français? Et pourquoi les laissons-nous faire mieux que nous en toutes choses?

Voyager est un moyen d'allonger sa vie, au moins en apparence. Il n'y a guère que quinze jours que nous avons quitté Londres; mais la variété des scènes que nous avons traversées fait que ces quinze jours paraissent aussi longs que six mois passés à la même place. Peut-être ai-je plus changé, en ma propre personne, que je ne l'aurais fait en six ans dans mon pays. Je n'étais pas à Paris depuis six jours que déjà mon tailleur et mon perruquier m'avaient métamorphosé en Français. Pensez quelle figure je fais avec une petite perruque à bourse et les oreilles découvertes. On me dit que j'ai rajeuni de vingt ans et que j'ai l'air tout à fait galant.

A MISS MARY STEVENSON.

Octobre 1768.

. . . . . Rien de ce qui ne s'accorde pas avec le devoir ne peut contribuer au vrai bonheur, et il ne se peut que notre obéissance ne soit pas enfin largement récompensée. Car Dieu gouverne, et il est bon.

A LA MÊME.

Septembre 1769.

Ne souhaitez pas d'être une enthousiaste. Les enthousiastes ont sans doute des joies et des plaisirs imaginaires; mais ceux-ci sont souvent balancés par des peines et des contrariétés imaginaires. Continuez d'être une bonne fille, et fondez là-dessus votre espoir du bonheur à venir, sans regretter un sentiment qui, peut-être, est nécessaire à d'autres. Les gens qui ont un bon instinct naturel n'ont pas besoin de raison pour se conduire, et ceux qui ont de la raison n'ont pas besoin d'enthousiasme.

La suite à une autre livraison.

VIVRE CENT ANS, ET SE REVOIR APRÈS TRENTE ANS DE CAPTIVITÉ.

Les religieux de la Merci, institués pour le rachat des captifs, ne manquaient pas à leur retour d'Alger, de Tunis ou de Maroc, de faire défiler une longue procession composée des captifs qu'ils avaient rachetés (1). La réunion du 17 octobre 1785 ne présentait pas moins de 313 malheureux qu'on avait rendus à leur pays. On a calculé que ces prisonniers arrachés aux *masmoras* des barbaresques n'avaient pas coûté moins de 700 000 francs. Parmi ces pauvres gens se trouvait un vénérable capitaine de vaisseau octogénaire; il avait passé trente ans en esclavage, et il retrouva sa mère qui venait d'atteindre sa cent et unième année. Elle vivait encore en 1787.

(1) Les grandes processions de captifs ne se renouvelaient que tous les trente ans.

PEREIRE.

Jacob Rodrigues Pereire, né le 11 avril 1715, à Berlanga, dans l'Estramadure, était l'un des fils aînés d'Abraham Rodrigues Pereire et d'Abigaïl-Ribea Rodriguez, qui eurent neuf enfants. Il avait une vocation particulière pour les mathématiques. Dès 1734, c'est-à-dire lorsqu'il n'était encore âgé que de dix-sept ans, il étudiait les moyens d'enseigner la parole aux sourds-muets. Comment lui était venue cette pensée? On en est réduit à répondre à cette question par ces seuls mots, empruntés à un discours qu'il prononça devant l'Académie des belles-lettres de Caen : « L'amitié et la communication d'une personne muette. » Il y avait déjà dix ans qu'il méditait et expérimentait sur ce beau sujet de bienfaisance, quand, au commencement de 1745, il fut sollicité de produire en public un enfant de treize ans, Aaron Beauvais, qu'il avait mis en état, en peu de jours, de connaître et de nommer les lettres de l'alphabet, et même d'articuler certaines phrases usuelles : l'expérience fut faite devant l'Académie et au collége des Jésuites. Son second élève, d'Azy d'Étavigny, fut présenté, le 11 juin 1749, à l'Académie des sciences. Buffon, Mairan (1) et Ferrein, célèbre anatomiste, firent à cette occasion un rapport très-favorable sur la méthode de Pereire. Dans son *Histoire naturelle*, Buffon rend un autre témoignage où il établit d'une manière incontestable les titres de Pereire, que la grande réputation de l'abbé de l'Épée avait fait trop laisser dans l'oubli :

« M. Jacob Rodrigues Pereire, Portugais, ayant cherché les moyens les plus faciles pour faire parler les sourds et muets de naissance, s'est exercé assez longtemps dans cet art singulier pour le porter à un grand point de perfection. Il m'amena, il y a environ quinze jours, son élève, M. d'Azy d'Étavigny. Ce jeune homme, sourd et muet de naissance, est âgé de dix-neuf ans; M. Pereire entreprit de lui apprendre à parler, à lire....., au mois de juillet 1746; au bout de quatre mois, il prononçait déjà des syllabes et des mots; et, après dix mois, il avait déjà l'intelligence d'environ treize cents mots, et il les prononçait tous assez distinctement. Cette éducation, si heureusement commencée, fut interrompue pendant neuf mois par l'absence du maître, et il ne reprit son élève qu'au mois de février 1748. Il le trouva bien moins instruit qu'il ne l'avait laissé; sa prononciation était devenue très-vicieuse, et la plupart des mots qu'il avait appris étaient sortis de sa mémoire, parce qu'il ne s'en était pas servi pendant un assez long temps pour qu'ils eussent fait des impressions durables et permanentes. M. Pereire commença donc à l'instruire pour ainsi dire de nouveau, au mois de février 1748, et depuis ce temps il ne l'a pas quitté jusqu'à ce jour (juin 1749). Nous avons vu ce jeune sourd et muet à l'une de nos assemblées de l'Académie; on lui a fait plusieurs questions par écrit, il y a très-bien répondu, tant par l'écriture que par la parole. Il a, à la vérité, la prononciation lente et le son de la voix rude; mais cela ne peut guère être autrement, puisque ce n'est que par l'imitation que nous amenons peu à peu nos organes à former des sons précis, doux et bien articulés; et comme ce jeune

(1) Voy. t. XIV, 1846, p. 288.

sourd et muet n'a pas même l'idée d'un son, et qu'il n'a par conséquent jamais tiré aucun secours de l'imitation, sa voix ne peut manquer d'avoir une certaine rudesse que l'art de son maître pourra bien corriger peu à peu et jusqu'à un certain point. Le peu de temps que le maître a employé à cette éducation, et les progrès de l'élève, qui, à la vérité, paraît avoir de la vivacité et de l'esprit, sont plus que suffisants pour démontrer qu'on peut, avec de l'art, amener tous les sourds et muets de naissance au point de commercer avec les autres hommes; car je suis persuadé que si l'on eût commencé à instruire ce jeune sourd et muet dès l'âge de sept ou huit ans, il serait actuellement au même point où sont les sourds qui ont autrefois parlé, et qu'il aurait un aussi grand nombre d'idées que les autres hommes en ont communément. »

C'était une grande nouveauté que cet art de faire parler les sourds-muets. Louis XV voulut voir Pereire et ses élèves. Le roi de Suède, qui assista à diverses expériences, déclara que c'était ce qu'il avait vu de plus curieux à Versailles et à Paris. J.-J. Rousseau, la Condamine, d'Alembert, Diderot, suivirent aussi avec un vif intérêt les leçons de Pereire. Dans l'*Encyclopédie*, Diderot écrivit : « Pe-



Salon de 1867; Sculpture. — Pereire enseignant les sourds-muets, bas-relief par M. Chatrousse. — Dessin de Viollat.

reire, né en Espagne, doit sa méthode à son génie; on peut voir ses succès dans l'Histoire de l'Académie des sciences. » La Condamine célébra l'inventeur en vers :

> Pereire, ton génie et tes puissants secours
> Ont rendu la parole à des muets nés sourds!
> Des muets ont parlé! . . . . . .

Pereire mourut le 15 septembre 1780, et fut enterré au cimetière de la Villette. C'était un esprit ingénieux et hardi. On cite de lui un Mémoire sur la manière de suppléer à l'action du vent sur les vaisseaux de haut bord, une machine à calculer, un Mémoire sur les finances. Il était lié d'amitié avec M. et Mme Necker. On a supposé, avec peu de bienveillance, que sans la célébrité de ses petits-fils son nom n'aurait pas été rappelé de nos jours et relevé à tant d'honneur : c'eût été injuste et regrettable. Il semble que notre siècle se soit donné la belle et noble mission de passer en revue l'histoire du passé pour y retrouver toutes les gloires oubliées. A chaque famille il appartient de rechercher ses titres; et si le mérite des descendants rejaillit sur celui d'un ancêtre et le fait revivre, c'est un exemple qu'on ne saurait jamais trop louer et recommander.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

L'ARIOSTE.



L'Arioste. — Dessin de Pauquet, d'après le Titien.

Les Ariosti, originaires de Bologne, établis à Ferrare dès le commencement du quatorzième siècle, alliés depuis à la maison d'Este par le mariage de Lippa Ariosto, morte en 1347, avec Obizzo III de Ferrare, s'attribuaient, selon l'usage du temps, une antique origine, encore revendiquée dans une ode latine de l'Arioste :

Arioste aujourd'hui, jadis Aristius.

Le père du poëte occupa plusieurs charges à la cour ou dans les domaines des princes d'Este. Majordome des ducs Borso et Hercule Ier, capitaine de la ville, juge du premier tribunal, gouverneur de Modène et de Reggio, il remplit des missions politiques près du pape, du roi de France et de l'empereur. Sa femme appartenait à une famille Maleguccio ou Malaguzzi, qui paraît compter encore quelques descendants.

Ludovico Ariosto naquit le 8 septembre 1474, à Reggio (État de Modène); il nous le dit lui-même dans sa satire IV : « Notre Reggio, mon nid et mon berceau. » Son père, qui sans doute le destinait aux emplois publics, le fit instruire à Ferrare dans l'étude de la jurisprudence. Mais l'enfant préférait aux fictions ambiguës des Pandectes les amusements d'un esprit libre et d'une nature enjouée. On raconte que, tout jeune, il arrangeait de petits drames,

comédies ou tragédies, et qu'il les faisait jouer par ses frères et sœurs. On cite, entre autres, un *Pyrame et Thisbé* dont le manuscrit s'est longtemps conservé à Ferrare. Vers l'âge de vingt ans, il s'attacha aux littératures latine et grecque, sous la direction d'un célèbre professeur. « La Fortune amie lui fit rencontrer Grégoire de Spolète, que bénira toujours sa juste reconnaissance. » (Satire VI, à Bembo.) C'est alors qu'il commença d'aimer Virgile, Tibulle, et surtout Horace et Catulle dont il égala le libre enjouement. Avant l'année 1500, il tournait déjà des madrigaux et des sonnets, et traçait en prose le plan de deux comédies. Son esprit observateur se manifeste dans une petite anecdote, agréable si elle n'est pas vraie. Comme son père, mécontent des occupations frivoles d'un fils par lui destiné aux fonctions de la magistrature et au service des princes, le gourmandait vivement de sa légèreté, l'Arioste le laissa dire tout du long, comme il sied aux enfants respectueux, et se retira sans répliquer. Il avait retenu mot pour mot la mercuriale et la transporta dans l'une de ses comédies, où elle fit merveille.

Le départ de Guillaume de Spolète, envoyé à la cour de Louis XII avec le jeune François Sforza, et la mort de son père (1500), qui lui laissa des affaires fort embrouillées, interrompirent ses études classiques. Par bonheur, elles étaient assez avancées, et le poëte avait atteint l'âge où il est bon de marcher sans guide.

Le moment où l'Arioste commença de se faire connaître par des poésies lyriques, italiennes et latines (1500-1503), était éminemment favorable à la manifestation d'un génie. Les créateurs de la langue, Dante, Pétrarque, Boccace, dont la gloire eût éclipsé la renommée de successeurs trop immédiats, avaient quelque peu vieilli. Dante paraissait rude, Pétrarque subtil et précieux à la manière de nos troubadours, Boccace un peu long et chargé dans ses interminables périodes. Tous trois étaient morts dans le courant ou avant la fin du quatorzième siècle. Après eux, les poëtes et les écrivains ne manquèrent pas; mais le quinzième siècle fut surtout le siècle des lettrés, des érudits, des philosophes néo-grecs, le Pogge, Filelfe, Marsile Ficin, Politien, Pomponius Lætus, Pontanus, Sannazar et tant d'autres, auxquels nous devons une éternelle reconnaissance. La prise de Constantinople par les Turcs avait rejeté sur l'Occident les trésors de la littérature grecque et de l'érudition byzantine. On comprend, on partage l'enthousiasme des esprits régénérés par cette noble et saine nourriture. L'intelligence, revenant à la clarté et à la beauté antiques, se plaisait à repousser dans un lointain fabuleux, avec la guerre de Troie ou l'expédition des Argonautes, les exploits des paladins, les cycles de Charlemagne et de la Table ronde. Pulci (1432-1487) dans son *Morgante maggiore*, Bello, dit l'Aveugle de Ferrare, dans le *Mambriano*, et Boïardo (1434-1494) dans l'*Orlando innamorato*, avaient commencé cette fusion des légendes du moyen âge, recueillies soit dans les *Reali di Francia*, imitation de la chronique de Turpin, ou dans la *Spagna* et la *Regina Ancroja*, vieux poëmes italiens, ou dans les romans de chevalerie imités des chansons de geste, Lancelot, Tristan de Léonois, Perceval le Gallois et autres, que Don Quichotte a immortalisés. L'Arioste lui-même en a traduit quelques-uns. Il a dû connaître Boïardo, qui avait rempli, comme son père, le poste de gouverneur à Reggio pour les ducs de Ferrare. L'*Orlando innamorato* fut sans doute une lecture de sa jeunesse; de là l'idée de continuer cet aimable poëme, demeuré inachevé; de là l'*Orlando furioso*, qui, malgré un plan et une conclusion factices, n'est lui-même qu'un morceau resplendissant d'une tapisserie sans fin, où vingt imitateurs viendront coudre à leur tour des franges ou des ornements nouveaux.

Les poésies de l'Arioste le firent distinguer par le cardinal Hippolyte d'Este, qui ne se montra guère digne d'un tel serviteur. Cependant le poëte n'eut d'abord à se plaindre que d'un surcroît de faveur. « De poëte on le faisait courrier. » Il remplit donc diverses ambassades, et assista à un rude combat contre les Vénitiens.

> On écartait du pied, pour se frayer passage,
> Les morts accumulés sur le champ de carnage.
>
> (Cap. XII.)

Envoyé par deux fois à Rome, il n'eut guère à se louer de Jules II, qui voulait le faire jeter à l'eau. Ce pontife belliqueux reprochait amèrement au duc Alphonse sa fidélité obstinée à la ligue de Cambrai. On trouve dans les œuvres de l'Arioste deux allusions à ces négociations périlleuses. Parlant d'une bataille où il n'assista pas, mais où trois *Ariosti* combattaient près du cardinal Hippolyte : « Je n'y assistai pas, dit-il; courant depuis six jours, et changeant d'équipage à toute heure, je m'étais rendu au plus vite près du souverain pasteur pour lui demander du secours. » (*Orlando*, XL.) Et ailleurs :

> Si l'on m'envoie encore à Rome, je recule.
> Je ne veux plus braver les fureurs du grand Jule.
>
> (Satire I.)

D'autres soins l'occupaient depuis longues années, et les héros de son *Orlando*, avec lesquels il commença de vivre vers 1505, effaçaient, à ses yeux, toutes les prouesses modernes et tous les intérêts de l'heure présente. Le cardinal Bembo, ce bel esprit humaniste qui traitait d'*epistolaccie* les Épîtres de saint Paul, lui conseillait d'écrire en latin : « J'aime mieux, répondit l'Arioste, être l'un des premiers entre les poëtes toscans qu'à peine le second parmi les latins. » Il ajouta, selon l'un de ses biographes, « qu'il comptait, à l'aide de la simple langue vulgaire, s'élever assez haut pour ôter à ceux qui composeraient des poëmes de même genre tout espoir de l'égaler ou de le surpasser jamais par le style ou l'agrément du sujet. » On a, dans ses poésies diverses, un commencement de l'*Orlando* en tercets, à la façon de Dante. Il eut raison de préférer à cette forme, écourtée et solennelle tout ensemble, la libre allure de l'octave, cette heureuse invention de Boccace, adoptée d'ailleurs par la plupart des poëtes épiques italiens.

En 1507, plusieurs chants déjà terminés furent lus à Isabelle, duchesse de Mantoue. On a la lettre où cette princesse remercie son frère le cardinal de lui avoir adressé un si charmant poëte. Après plus de dix ans de travail, l'Arioste se décida à publier son œuvre (imprimée à Ferrare, par maître Giovanni del Bondeno, avril 1516).

Ses amis Bembo et Bibiena obtinrent pour lui, de Léon X, un privilége sous forme de bulle. On y lit, dans ce latin cicéronien que les cardinaux du temps préféraient à la langue incorrecte de la Vulgate, une véritable excommunication contre les contrefacteurs. « Ton poëme en langue vulgaire sur les exploits des chevaliers errants, comme on les appelle, t'a coûté, malgré son allure facile, des veillées sans nombre, un travail de plusieurs années... J'édicte et j'ordonne donc que personne, en quelque lieu que ce soit, n'ose, sans ton consentement, imprimer ou vendre ton ouvrage, sous peine d'être retranché de l'Église universelle. » (Juin 1516.) Il ne paraît pas que l'admiration publique ait hésité un instant. Seul, le cardinal Hippolyte méconnut le génie de son serviteur. « Maître Louis, lui dit-il, où avez-vous pris tant d'extravagances? » (Le mot italien est plus fort.) Les flatteries insensées que le poëte accumule et disperse en tous endroits dans sa joyeuse épopée ne trouvèrent point grâce aux yeux du prélat. Peut-être fut-il piqué de voir l'éloge de sa maison mêlé à toutes les exagérations d'une muse visiblement plus enjouée

que sérieuse. Il sentit l'ironie, et l'Arioste eut à se plaindre de sa froideur. La satire I suffirait à nous révéler cette mésintelligence : « Les louanges dont mes vers l'ont comblé, il ne les juge pas dignes de récompense... Si je l'ai vanté dans mon poëme, il dit que je l'ai fait à mes heures et dans un temps que je lui dérobais; il eût préféré de ma part une assiduité plus régulière près de sa personne. » Un voyage d'Hippolyte en Hongrie fut l'occasion de la rupture définitive. L'Arioste refusa de l'accompagner, alléguant sa santé délicate et l'inquiétude de sa vieille mère :

Son grand âge rendrait mon départ sans pardon;
Puis-je à sa solitude ajouter l'abandon?

(Sat. I.)

Personnellement, d'ailleurs, il aimait peu les voyages; ses héros les avaient tous faits pour lui :

J'ai vu l'Arno, le Pô, le Tibre, les montagnes
Qui coupent l'Italie ou bornent ses campagnes;
Je connais ses deux mers. C'est assez voyager.
Ptolémée est mon guide à présent. Sans bouger,
Sans jamais payer d'hôte, à travers paix et guerre,
Je parcours à mon gré la carte de la terre.

(Sat. III.)

Bien qu'il eût besoin des princes pour vivre, et qu'Apollon et les Muses, pour parler à sa manière, ne lui rapportassent pas même de quoi se faire un manteau, il n'abdiqua jamais sa dignité. On dira que pour un misérable salaire (vingt-cinq écus tous les quatre mois, et encore mal payés) il a prodigué l'encens à ses protecteurs; qu'il a célébré à outrance tout ce qui appartenait aux Este, Lucrèce Borgia elle-même : « Ses attraits, sa vertu, sa réputation de sagesse, sa fortune, s'écrie-t-il au chant XIII de l'*Orlando*, s'accroîtront chaque jour, comme on voit s'élever une jeune plante sur un terrain fertile. Toutes les autres femmes seront à Lucrèce ce que l'étain est à l'argent, le cuivre à l'or, le pavot des bois à la rose, le saule blanchâtre au laurier toujours vert; ce qu'un cristal coloré est à une pierre précieuse. Dotée d'une merveilleuse beauté, d'un amour extrême pour les lettres, elle surpassera ce qui existe de plus parfait dans la création. » Mais les mœurs du temps admettaient de pareilles politesses, et l'on en retrouve de pareilles dans les dédicaces de Corneille. Excusons donc l'Arioste, et reconnaissons-lui au moins l'avantage de la générosité. S'il ne marchanda point à ses patrons une immortalité qu'on ne lui payait guère, sa gratitude était véritable; en se séparant du cardinal, il laissa partout son nom dans l'*Orlando* plusieurs fois remanié : c'était fermer la bouche à ceux qui l'accusaient d'avoir vendu ses éloges. Peu de poëtes, en somme, ont été aussi désintéressés et ont sacrifié plus manifestement la richesse à la gloire et à l'indépendance. Dans la satire I, faisant allusion aux exigences du cardinal, il écrivait :

Me croit-il par ses dons à jamais acheté?
Les voici. Je reprends ma libre pauvreté.

Lorsqu'il publia, en 1521, une seconde édition corrigée de l'*Orlando* (Ferrare, imprimé par J.-B. de la Pigna, Milanais, 13 février), voulant mettre l'ouvrage à la portée de tous, il imposa au libraire, Giac. Gigli, de Ferrare, la condition de ne vendre l'exemplaire que seize sous au plus. Aussi le traité qu'il signa fut-il médiocre et le bénéfice nul. Il eût été réduit à la misère sans la bienfaisance du duc Alphonse qui l'avait recueilli à sa cour, et qui l'employa, trois années durant, à la pacification d'une petite province, la Garfugnana.

Ici se place l'aventure par trop poétisée des brigands qui épargnent l'Arioste tombé entre leurs mains. C'est tout le contraire. Le poëte, alors gouverneur, faisait une tournée militaire; un chef de rebelles, en danger d'être reconnu, sauva sa tête en récitant deux strophes de l'*Orlando*.

Sa mission remplie, l'Arioste se hâta de rejoindre une femme qu'il aimait et qu'il avait épousée, Alessandra Benucci, veuve d'un Strozzi. Il *enrageait*, c'est lui qui le dit (sat. IV), d'en être séparé. De retour à Ferrare, il se bâtit une maison

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus.

Petite, mais commode et propre, et toute à moi;
Je l'ai payée, et j'y suis roi.

Elle existe encore, et ce distique y a été rétabli avec l'inscription composée par Virginio, le fils de l'Arioste : « C'est la maison de l'Arioste; puissent les dieux la préserver, comme autrefois celle de Pindare. » *Sic domus hæc Ariosta propitios habent deos, olim ut Pindarica.*

La fin à une prochaine livraison.

DOULEUR.

La source des émotions est en nous, et non pas dans les événements qui les provoquent. Plaignons celui qui verse des pleurs sincères, que ce soit sur un chien, comme Byron, ou sur une giroflée qui va mourir, comme Charney.

Certaines douleurs sont comme des portes hautes : il n'y a que les grands fronts qui s'y meurtrissent.

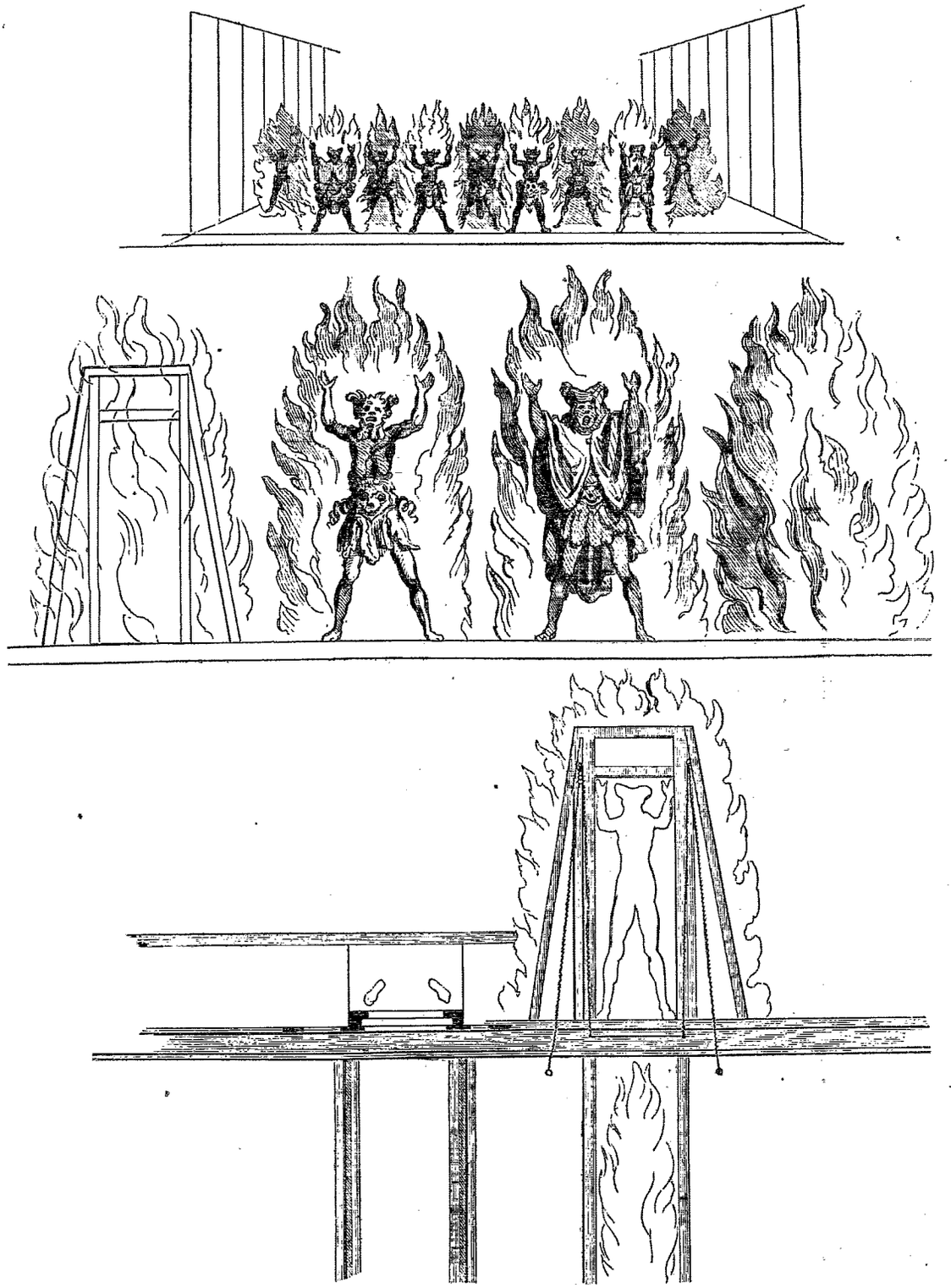
HENRI BOUCHER.

MÉCANIQUE.

MACHINES DE THÉATRE.

Un spectateur qui, entrant pour la première fois dans les coulisses d'un théâtre, visite l'espace considérable qui s'étend derrière le rideau et dont la scène n'est jamais qu'une très-petite partie, est tout d'abord désorienté. Ce qu'il voit lui paraît une complication, un enchevêtrement de châssis, de ficelles, de cordes, de cartons, à ne jamais s'y reconnaître. Sous ses pieds le plancher de la scène descend en pente vers la rampe; çà et là il s'ouvre par de longues fentes qui dessinent en vide des espèces de rails; quelques-unes de ces fentes sont mal bouchées par des planchettes dont le bout dépasse et fait broncher l'inexpérimenté visiteur. Il lève les yeux : sur sa tête, par lignes parallèles, pendent des toiles, des poutrelles, des cordages, entre lesquels il cherche vainement à découvrir ce qui soutient tout cet ensemble menaçant. A côté de lui, d'autres toiles, d'autres châssis, dont les uns montent et se perdent en haut dans l'obscurité, et les autres, à moitié enfoncés déjà dans le plancher, semblent près de s'abîmer : cela lui donne quelque défiance sur la solidité du terrain où il marche; il essaye de distinguer autour de lui; car, j'oubliais de le dire, aucune fenêtre n'étant percée dans cette partie du bâtiment, aucune, du moins, d'où le jour puisse venir en droite ligne, le visiteur n'est éclairé que d'une lumière très-faible partant on ne sait d'où; il ne règne qu'une pénombre, là où il n'y a pas une obscurité complète. Les objets environnants se présentent par masses incolores, sans détails visibles, comme dans une nuit claire. Il se peut, quoiqu'il fasse jour, que quelque lanterne accrochée à une toile mêle sa lueur rougeâtre à l'autre lueur pâle et blafarde; le visiteur n'en est pas plus avancé, au contraire, car à ce mélange les contours des objets perdent encore de leur précision. Et tandis que la vue de notre homme est étonnée, brouillée, son odorat, son tact, sont affectés peu agréablement : une odeur complexe est répandue dans ce lieu, odeur incertaine quant à sa cause, mais mauvaise assurément. Il respire un air un peu lourd, chargé de poussière : et s'il touche quelque

objet, il retire aussitôt sa main souillée : est-ce poussière, cendre, toile d'araignée? il ne sait, mais c'est une sensation désagréable. C'est bien autre chose encore quand on le conduit dans les dessus ou les dessous; car au-dessus et au-dessous de la scène il y a en moyenne trois étages, quelquefois quatre. Supposons qu'il monte d'abord par l'escalier étroit, en planches à peine équarries, qui va aux combles : il arrive sur une espèce de long balcon intérieur qui règne le long des murs et contourne le vide de la scène; qu'il prenne soin d'appuyer du côté de la

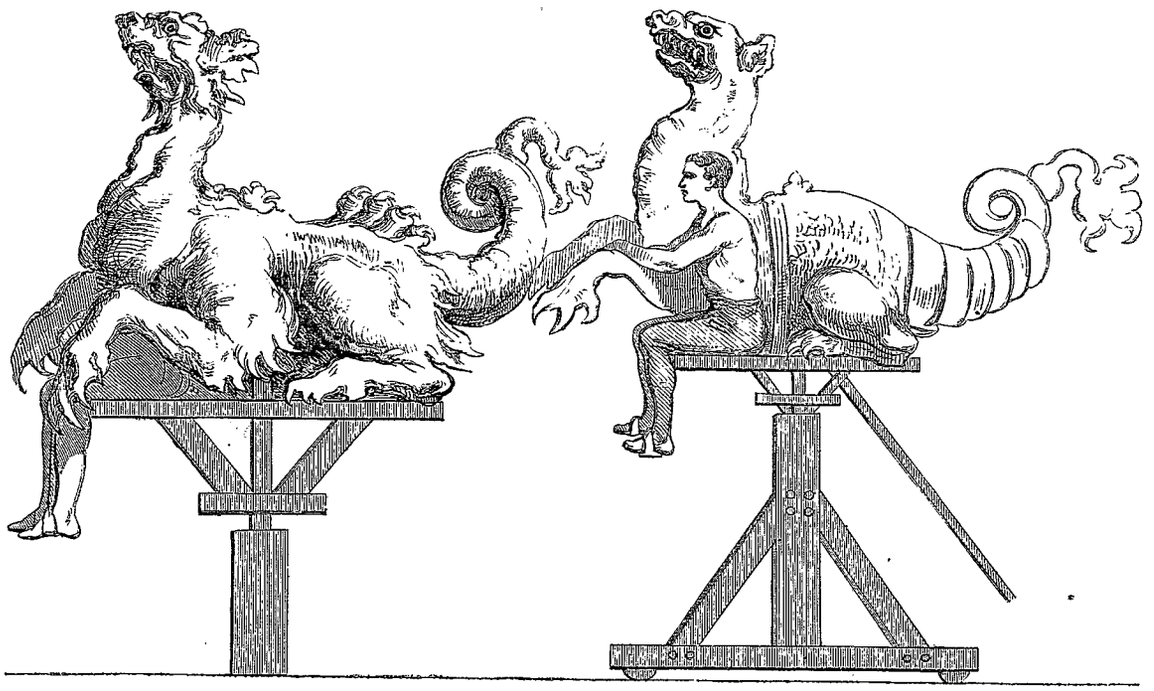


L'Opéra sous Louis XIV. — Machines de théâtre. — Démons dans les flammes. — D'après un recueil de dessins des Archives de l'empire.

balustrade, car près du mur le balcon, déjà si étroit, offre des lacunes, on peut tomber. A travers un lacis, un réseau incompréhensible de poutrelles, il aperçoit un amas confus de toiles noirâtres, entremêlées de câbles, de planches, et tout cela est suspendu où? il ne le voit pas. S'il veut passer d'un côté de la scène à l'autre, on lui montre que les toiles forment des lignes parallèles, et qu'il y a entre ces lignes une planche avec un appui-main en bois d'un aspect rus-

tique, qui le conduira à un pivot où il trouvera une autre planche, puis un autre pivot, et ainsi de suite, espèces de ponts en plusieurs morceaux jetés sur la scène. Il n'a pas envie de s'y hasarder; il aime mieux monter. Le second dessus, le troisième dessus, lui paraissent un peu moins confus, quoiqu'il n'y voie pas bien clair encore; là du moins il y a un plancher, mais l'espace est coupé verticalement d'une multitude de montants en bois, une vraie forêt d'allumettes. Sur le plancher, ou un peu au-dessus, de grandes bobines, de longs tambours en bois, des poulies, des câbles énormes, des cordes tendues partout; il faut regarder à ses pieds pour ne pas tomber, et à sa tête pour ne pas se heurter. A quoi tout cela sert-il? on le lui expliquera tout à l'heure; auparavant, il faut qu'il redescende avec précaution. Il retraverse la scène, entre dans le premier dessous. Qu'il prenne garde à sa tête! Ici on peut à peine se tenir debout. Ce sont toujours des montants qui s'élèvent deux à deux; des châssis vides ou portant des toiles, posés sur des espèces d'auges à roulettes, encombrent le parquet et percent le plafond. Le visiteur comprend au moins cette fois que ces châssis s'élèvent sur la scène par les fentes qu'il y a remarquées. Hâtons-nous de descendre au second dessous : là on retrouve les bobines, les tambours et le reste. Dans le troisième dessous, c'est à peu près la même chose, au moins au premier coup d'œil : les bobines sont plus grandes et les tambours sont plus longs, voilà tout. Mais, encore une fois, pourquoi tout cela? ou plutôt, comment tout cela fonctionne-t-il? Ce doit être une manœuvre bien compliquée? — Rien n'est plus simple.

La complication n'est qu'extérieure. Tous les mouvements qui se passent sur la scène, sous la scène ou au-dessus, qu'il s'agisse de toiles, ou de châssis, ou de pièces de bois, sont procurés par les moteurs les plus élémentaires. Ce sont encore aujourd'hui ceux-là mêmes dont on usa tout de suite, au dix-septième siècle, quand on commença



Un Dragon de théâtre. — D'après un recueil de dessins du temps de Louis XIV (Archives de l'empire).

à donner de l'importance à la décoration. Chacun sait que cette innovation fut d'abord appliquée au drame lyrique, à l'opéra. Ces moteurs sont tout simplement des cordes tirées par la main de l'homme. Ajoutez-y quelques machines pour diminuer le poids des objets à mouvoir, ou pour régler et ralentir l'ascension et la descente de ces objets. Afin de rendre notre exposition plus claire, prenons pour exemple la manœuvre du rideau. Ce sera d'autant plus démonstratif que le rideau est une des plus lourdes pièces d'un théâtre. Un rideau pèse... admettons 1 000 livres. Une quinzaine de cordes, plus ou moins, toutes fixées près l'une de l'autre sur un tambour (on sait que c'est un cylindre de bois) le maintiennent droit sur le plancher du théâtre : voilà le rideau quand il est baissé. Que faut-il pour l'élever dans les combles, de manière à découvrir la scène? Raccourcir les cordes, en faisant tourner le tambour, de façon à ce que les cordes s'enroulent sur ce tambour. Tout le monde comprend cela. Le tambour est armé à ses extrémités de palettes qui offrent prise à la main, et qui permettent de le faire tourner. Mais pour mettre en mouvement cette machine, en soulevant un rideau de 1 000 livres, il faudrait un certain nombre de bras; or au théâtre on a peu de bras disponibles, on manque surtout de place pour faire manœuvrer plusieurs hommes. Qu'a-t-on imaginé? On a fixé sur le tambour dont je parlais tout à l'heure une corde qui s'en va descendre dans une espèce de cheminée placée sur le côté du théâtre, et qui porte un poids en plomb à son extrémité. Ce poids ressemble tout à fait à ceux qu'on voit dans les pendules à armoire; on l'appelle le contre-poids. Il tire naturellement sur le tambour, auquel il est suspendu par sa longue corde; et, comme cette corde est fixée sur le tambour en sens contraire, aux cordes du rideau, le poids tire en sens contraire du rideau, il fait *contre-poids*. Le contre-poids ne pèse pas exactement le même nombre de kilogrammes que le rideau; il pèse cent livres de moins environ : nous allons voir ce qui en résulte. Nous avons pris le rideau au moment où il est baissé; à ce moment, les cordes qui le tiennent sont déroulées et pendent de toute leur longueur; la corde du contre-poids, au contraire, est enroulée autour du cylindre. Nous voulons élever le rideau, qu'avons-nous à faire? Tirer par la corde du contre-poids avec une force

égale à cent et quelques livres, pas davantage, puisque déjà le contre-poids tire avec une force égale à 900 livres; en tirant ainsi, nous faisons venir de la corde, nous forçons le cylindre à tourner dans notre sens, pour dérouler cette corde, et en même temps nous enroulons nécessairement les cordes qui, avec elles, entraînent le rideau en haut. Ainsi, une force de cent livres à peu près suffit pour enlever un rideau de 1 000 livres, grâce à cette invention du contre-poids. Maintenant, voulons-nous baisser le rideau, remettre les choses dans l'état où nous les avons prises, qu'avons-nous à faire? Nous n'avons qu'à cesser d'agir sur la corde du contre-poids; le rideau, qui est plus lourd de cent livres, va descendre naturellement, en déroulant ses cordes d'un côté, tandis que la corde du contre-poids s'enroulera de l'autre, en élevant le contre-poids. Voilà le mécanisme dans ce qu'il a d'essentiel. Eh bien, ces grandes bobines, ces tambours, ces poulies, ces câbles, dont les second et troisième dessus, les second et troisième dessous, nous ont paru encombrés, ne sont qu'une seule et même machine répétée, avec des différences de dimensions; c'est toujours un cylindre, ou pour mieux dire un treuil, pour rouler et dérouler, d'un côté les cordes qui tiennent les décors, et de l'autre celles qui tiennent les contre-poids. Dans un théâtre, si grand qu'il soit, il n'y a pas autre chose en fait de mécanisme. Si ces treuils sont très-multipliés, et s'ils sont très-variés de dimensions, c'est qu'il peut y avoir à mouvoir, à un certain moment, un assez grand nombre de pièces et à des endroits du théâtre différents. Voilà tout le mystère.

Recommençons à présent la visite du premier dessous, pour voir si nous ne pourrons pas ramener à quelque élément simple, multiplié un certain nombre de fois, l'apparente complication qu'il nous a d'abord offerte.

Voici une gravure qui servira peut-être à nous édifier. Elle est tirée, comme celles qui suivront, d'un recueil de dessins formé par les soins d'un intendant des menus plaisirs sous Louis XIV.

Notre première gravure représente une scène infernale jouée dans un opéra du temps. L'enfer avait à cette époque-là beaucoup de vogue à l'Opéra, et l'on peut dire que, relativement, nous avons presque renoncé à Satan et à ses pompes. Une note accompagne la gravure et l'explique en ces termes : « Démons qui sorte des flammes lesquel dispa- » raisse (les flammes) et les démons font des postures » ; autrement dit, c'est un ballet de démons. — La première partie de la gravure figure l'ensemble, l'effet général; la deuxième représente avec précision et dans tous les détails deux des démons pris comme spécimens; la troisième montre le mécanisme par lequel l'effet est obtenu. La flamme, vous le voyez, est un carton irrégulièrement découpé, peint par devant des couleurs convenables, cela va sans dire, soutenu par derrière d'un cadre de bois qu'on appelle un bâti. Ce bâti, avec son carton, est, pour le moment, sur la scène; mais comment et d'où y est-il venu? Il y est venu du premier dessous et par le trappillon. On nomme trappillons les fentes qui coupent, vous devez vous en souvenir, le plancher du théâtre, parallèlement entre elles et d'un côté de la scène à l'autre. Quant au moyen dont on s'est servi pour élever le bâti par le trappillon et le faire apparaître rapidement devant le spectateur, il consiste toujours en ficelles s'enroulant sur des cylindres ou glissant sur des poulies. Il est inutile d'entrer à cet égard dans des détails techniques. De notre trappillon au trappillon qui s'ouvre plus près du spectateur ou du bord du théâtre, le plancher est formé d'une pièce mobile; il y a là une trappe qui peut glisser sous les planches voisines. Au moment où la flamme faisait son apparition, on a fait glisser cette trappe, et une espèce de caisse de bois, juste de la dimension de la trappe, portant un démon, et mue comme le bâti de tout à l'heure, est venue de bas en haut boucher le vide. Le spectateur a donc vu surgir rapidement une flamme et un démon qui est un peu en avant de la flamme en réalité, mais qui, à distance, semble sur le même plan. Avec cela, l'illusion laisse à désirer; il faut ajouter quelque autre petit artifice aux précédents pour que l'effet satisfasse les spectateurs difficiles. Par le trappillon placé en avant du démon on fait monter une flamme étroite, juste assez large pour cacher l'homme. On la fait monter, on la fait descendre avec des mouvements irréguliers et précipités; le démon ainsi couvert et découvert semble s'agiter au milieu de flammes mobiles; le premier carton seul s'agite, et, grâce au trompe-l'œil produit par l'éclairage du théâtre, on dirait que l'immobile bâti derrière le démon s'agite aussi.

A présent, examinez sur notre gravure ces deux montants placés au-dessous de la trappe, laquelle est reconnaissable aux empreintes des pieds de l'homme, qu'on a eu soin de tracer dessus. Ces montants sont ce qu'on nomme des cassettes. Le dessin montre qu'ils sont creusés d'une large et profonde rainure; dans ces deux rainures sont engagées les poutrelles dont la réunion formant châssis porte le carton qui représente cette dernière petite flamme dont nous avons parlé Les poutrelles des châssis s'appellent les âmes. Les âmes donc jouent dans les cassettes, s'élevant, descendant au gré d'une corde fixée à leur base, laquelle monte dans la rainure jusqu'au haut, et passe à cet endroit sur une petite poulie qui sert de point d'appui. On tire la corde; elle soulève l'âme par le fond, la fait monter dans la rainure, dans la cassette; rien n'est plus simple et plus facile à comprendre. — Eh bien, la plus grande partie des pièces qui ont embrouillé notre œil tout d'abord en visitant le premier dessous sont des montants comme ceux dont je viens de parler, des cassettes placées sous les lignes des trappillons. On observe, en effet, que les montants rapprochés deux à deux forment des rangées parallèles, en dessous de la scène, répondant aux lignes des trappillons que nous avons vues dessus.

Mais il y a autre chose encore dans le premier dessous. Je prie le lecteur de jeter les yeux sur la seconde gravure : elle représente sous ses deux faces un dragon en carton, porté sur une espèce de charpente en bois. On peut remarquer au pied de cette charpente deux roulettes qui servent à faire glisser l'ensemble, à le porter d'un point à un autre. L'assemblage de ces pièces s'appelle un chariot. Les chariots n'ont pas tous la forme qu'on voit à celui-ci; et, par exemple, ils affectent souvent celle d'un châssis semblable en tout point au châssis dont nous parlions il n'y a qu'un instant : cette forme dépend du carton ou de la toile qu'il s'agit de soutenir. Ce qui constitue essentiellement le chariot, c'est le pied et les roulettes. Le chariot de notre gravure est plongé dans le premier dessous jusqu'à un point indéterminé de sa charpente, mettons jusqu'au milieu; il élève sur la scène, par l'ouverture d'une trappe, le monstre qui le couronne et la partie supérieure de sa charpente. Quelques toiles représentant soit des rochers, soit des flots, selon qu'il s'agit d'un monstre marin ou d'un monstre terrestre, pendent de la plate-forme qui le supporte, et cachent la partie de charpente en question. Cette toile n'est pas figurée, mais l'imagination du lecteur la suppléera aisément. Si à présent on suppose qu'au lieu d'une seule trappe ouverte il y en a une série, on comprend qu'en tirant le chariot par une corde d'un côté ou d'un autre, on le fera avancer ou reculer. Sur notre gravure, la corde est attachée au haut de la charpente. Généralement, aujourd'hui, les chariots portent aux deux extrémités de la poutrelle qui forme leur

pied un anneau dans lequel on fixe les cordes destinées à les mouvoir. Le premier dessous est encombré de chariots qui attendent leur emploi. Au moment de la représentation, on les conduit au-dessous des coulisses, sur l'un des côtés du théâtre; on les charge des pièces qu'ils doivent porter : dragons, comme en représente notre gravure, statues, meubles, peu importe. Ces pièces, passant par une trappe, s'élèvent au-dessus du niveau de la scène; mais le spectateur ne les voit pas, parce qu'elles sont dans les coulisses. Faut-il qu'elles paraissent en scène, on ouvre une série de trappes ou un trappillon, et le chemin étant ainsi dégagé, un machiniste dans le premier dessous tire la ficelle attachée au pied du chariot : le chariot roule, et le monstre ou la statue arrive sur le théâtre, s'y arrête ou le traverse, au gré de celui qui tient la ficelle. Tout cela, comme on voit, est le plus simple du monde.

La suite à une autre livraison.

APPLICATION.

Le peintre espagnol Ribera travaillait quelquefois jusqu'à passer la journée sans boire ni manger; et comme cet oubli dérangeait sa santé, il fut obligé d'attacher à sa personne un homme chargé de lui dire de temps en temps : — Seigneur Ribera, vous travaillez depuis tant d'heures.

L'AUTEUR DE PICCIOLA.

Suite. — Voy. p. 153.

IIe FRAGMENT. — *La rue du Vieux-Colombier.*

Il s'agit encore ici de deux jeunes gens, deux étudiants cette fois. L'un, bien entendu, est notre Saintine; l'autre, M. Alphonse de M***, fut son plus cher compagnon d'études et de rêves de jeunesse. Celui-ci faisait son droit; Saintine, se destinant à la profession de médecin, suivait le cours de clinique à l'Hôtel-Dieu.

Les deux amis logeaient ensemble dans une ancienne maison de la rue du Vieux-Colombier. Leur appartement se composait de deux chambres à coucher, l'une servant de salle à manger et l'autre de salon, suivant les heures; pour antichambre ils avaient le palier. C'était, je crois, au troisième étage; mais que ce fût précisément là ou plus haut, qu'importe? Ancelot, Casimir Delavigne, Eugène Scribe, Théodore de Molènes, Jules Dupré, Paul Delaroche et plusieurs autres, qui ont laissé des noms illustres et des noms aimés, savaient bien à quelle porte ils devaient frapper quand ils venaient confier leurs projets, dire leurs vers ou montrer leurs esquisses aux deux étudiants, leurs juges affectueux.

On recevait chez les étudiants; il y avait même une sorte de cérémonial pour les réceptions. Un domestique, qui toutefois ne portait pas de livrée, ouvrait la porte aux visiteurs; il les annonçait, et à chacun d'eux offrait un siége, pourvu qu'ils ne fussent pas trop nombreux. Son devoir accompli, il s'asseyait à son tour dans le salon, partout où il pouvait trouver une place pour s'asseoir, soit sur un bras de l'unique fauteuil, soit sur le coin d'une table, ou enfin sur le bord du lit. Il se mêlait alors familièrement à la conversation, quelquefois même il prenait le premier la parole, et on l'écoutait, sans que le plus sévère à l'endroit des convenances s'avisât de trouver la familiarité blessante. Il est vrai que ce domestique c'était aussi l'un des maîtres de la maison, tantôt Saintine, tantôt son ami. Dans l'économie bien réglée du ménage en commun, chacun, tour à tour, avait son jour de service. Les pantoufles et le bonnet de coton, respectueusement apportés le matin par l'un à l'autre, indiquaient pour le reste de la journée la supériorité de celui-ci sur celui-là.

Dans les *Hallucinations du docteur,* l'un des plus curieux épisodes de son livre *la Seconde vie,* Saintine raconte comment, à la vue d'un patient qu'on apporte nu, frémissant de terreur, et qu'on va garrotter pour lui faire subir une opération chirurgicale, un jeune élève en médecine qui s'était placé au premier rang de l'amphithéâtre, se sentant pris tout à coup de vertige et ne pouvant se faire faire passage pour sortir, parvient à escalader la foule qui lui ferme le chemin de la porte. Ce récit n'est pas une fiction : l'élève qu'un ébranlement nerveux a rendu incapable de supporter le spectacle du sang qui coule et de la chair vivante qui tombe sous l'instrument de l'opérateur, c'est Saintine lui-même. Il nous apprend ainsi par suite de quelle émotion il dut renoncer à ses études médicales. Cependant le temps qu'il y avait consacré ne fut pas perdu pour lui. Il puisa dans l'ensemble de connaissances qu'exige l'art de guérir, l'habitude de l'observation patiente, et le goût de la science qui permettait à son esprit aimable et chercheur de pénétrer les plus charmants mystères de la nature. Sans cesse en méditation devant cette source intarissable de découvertes et d'inspirations, qui devait lui donner *Picciola,* jusqu'à ses derniers jours il étudia la botanique.

Les leçons à l'École de médecine et les visites à l'hôpital lui avaient laissé assez d'heures de loisir pour rêver poésie ou essayer ses forces au théâtre. Déjà Saintine pouvait se dire : « Je vivrai un jour du produit de ma plume. » Mais le métier d'auteur n'était pas encore une sérieuse ressource pour lui. Ne voulant plus être docteur, il accepta l'emploi qu'on lui offrait et qui convenait le plus à ses goûts littéraires, celui de secrétaire chez un membre de l'Académie française; noble vieillard, bienveillant pour la jeunesse, moraliste qui savait sourire et avait conservé dans son âge avancé toute la grâce et toute la vivacité d'un esprit qui fut l'enchantement des deux anciennes cours de France et de Russie.

Le comte de Ségur, — Saintine me l'a souvent nommé, et toujours avec l'expression du respect attendri, — le comte de Ségur, ai-je dit, en composant ses ouvrages, n'écrivait pas, il dictait. La séance de travail terminée, il se levait, laissant seul son jeune secrétaire, qui avait alors pour devoir de copier lisiblement ce qu'il n'avait pu que griffonner au courant d'une dictée ou indécise ou rapide.

D'ordinaire Saintine se hâtait de terminer sa tâche; car aussitôt après il recouvrait sa liberté. Un jour, cependant, il mit une lenteur extrême à faire sa copie, et quand elle fut achevée, bien que celle-ci dût paraître satisfaisante, il la recommença, écrivant cette fois plus lentement encore. Ce ne fut pas la dernière de ses copies. Une grande préoccupation, disons mieux, une grande espérance agitait son esprit : il attendait, et, ne sachant comment se distraire du tourment de l'attente, il copiait et recopiait pour tuer le temps.

M. de Ségur, à son retour, — il revenait de l'Académie, — trouva son secrétaire encore occupé du même travail; il ne se plaignit pas de sa lenteur : on sait qu'il était indulgent. Il le laissa continuer et se mit à causer, avec une personne de sa famille, de la séance du jour à l'Académie.

Saintine n'écrivit plus, il écouta.

C'était d'une importante séance qu'il s'agissait : l'époque de la distribution des prix annuels approchait, et l'on avait eu à juger en dernier ressort les pièces envoyées pour le concours de poésie.

Le sujet proposé était bien trouvé : *Le bonheur que*

procure l'étude dans toutes les situations de la vie. La lutte avait été brillante, le choix embarrassant. Enfin M. de Ségur annonça que deux poëmes particulièrement distingués avaient réuni l'unanimité des suffrages.

Il ne savait pas encore le nom des lauréats, mais il se souvenait des épigraphes écrites en tête des deux manuscrits couronnés.

Saintine, tremblant et le front courbé sur son papier, écoutait avec la plus vive anxiété.

L'un des poëtes avait pris pour épigraphe une réflexion de Montesquieu. C'est à son poëme lui-même que l'autre concurrent avait emprunté la sienne. Quand Saintine entendit le comte de Ségur citer ce vers :

Je voudrais d'un laurier faire hommage à ma mère,

il se leva, pâle et tremblant d'émotion, les yeux pleins de larmes, et il dit à M. de Ségur :

— Ma copie est finie depuis longtemps, monsieur le comte, mais j'attendais votre retour pour connaître mon sort; permettez-moi maintenant d'aller dire à ma mère que mon vœu est exaucé. Vous venez de m'apprendre que j'ai le prix de poésie.

Ainsi fut révélé à l'académicien qu'il avait pour secrétaire un poëte lauréat.

Il y eut fête ce soir-là chez la mère de famille du carrefour Bucy, et fête aussi le lendemain chez les amis de la rue du Vieux-Colombier.

La suite à une autre livraison.

UNE VILLE DU HAUT NIGER.

On ne parle guère habituellement de villes nègres, quoiqu'on en connaisse quelques-unes, par exemple Tombouctou. On suppose assez communément qu'il n'existe chez les peuplades africaines, qui sont en dehors de l'influence européenne, que de misérables villages composés de huttes informes et de peu de familles. Mais les voyageurs contemporains, Barth, Livingstone, Mage et autres, nous apprennent à nous défier sous beaucoup de rapports de nos anciennes opinions. Sur la vie africaine, M. Mage, qui a visité, il y a deux ans, le haut Niger et Ségou, dit, au sujet d'une ville nègre dont le nom doit être inconnu de la plupart de nos lecteurs :

« Sansadig est une ville de 30 000 à 40 000 âmes, où tout le monde travaille et où les richesses abondent. Là, c'est par centaines qu'on peut compter les possesseurs de riches étoffes européennes, de fusils, pierres, thé, sucre, et de mille objets qui composent l'exportation des caravanes du Maroc et du Toualt à travers le désert. Là, c'est par millions qu'il faut compter l'or, et tel chef de Sansadig vous sortirait de son magasin un million pesant d'or, plus facilement que bon nombre de banquiers européens. Les Couma, une des familles soniakés qui composent la population de la ville, comptaient leurs esclaves par milliers, ou plutôt ils n'en savaient pas le nombre. Quand nous allâmes assiéger Sansadig (avec l'armée du roi de Ségou), les esclaves de Boubou Cissey, chef du village, lui avaient fourni une armée de plus de deux mille hommes, qui se battirent tant et si bien que les efforts de la ville, quoiqu'elle fût en proie à la famine, nous forcèrent à lever le siége. »

LA GRÈCE MODERNE.

Depuis 1831, les Grecs ont rebâti vingt-trois villes anciennes, fondé dix villes nouvelles, relevé mille six cents villages brûlés par les Turcs, porté les recettes des douanes de 3 400 000 drachmes (1) à 6 millions, construit cinq mille navires et caïques, établi trente et une compagnies d'assurances maritimes, et tellement développé leur marine marchande que le nombre des matelots est de vingt-trois mille; la France, trente-sept fois plus peuplée, n'en compte qu'un peu plus du double.

L'initiative privée a joué un grand rôle dans Athènes depuis trente ans. C'est par les souscriptions des particuliers que se sont fondés et élevés musées, bibliothèques, observatoire, églises, écoles, établissements d'utilité ou de bienfaisance. Les plus pauvres contribuent, les plus éloignés envoient les offrandes les plus magnifiques; les Grecs de Trieste, de Vienne et d'Odessa, qui ne seront jamais sujets du royaume grec, les raïas de Smyrne ou de Constantinople, qui savent qu'ils mourront dans la servitude, s'imposent pour ce petit État qu'ils chérissent comme la terre promise.

La commune n'est pas seulement organisée en Grèce, elle est très-développée : dans les provinces libres, elle est une puissance; dans les provinces asservies, elle est tout.

La race grecque a des vices, dit M. Beulé à qui nous empruntons ces lignes (2); mais elle est passionnée pour le progrès. Il n'y a chez les Grecs ni aristocratie, ni classes vouées au travail et au mépris; il n'y a ni barrières, ni préjugés; il n'y a ni misère, ni priviléges. Les Grecs ont un amour-propre et un esprit d'émulation à peine croyables. Intelligents, actifs, avides de s'instruire, brûlant d'égaler notre civilisation, ils offrent à un gouvernement qui saurait s'en servir les ressorts les plus favorables.

Il faut trente ans pour faire un homme; n'accordera-t-on pas plus de temps à l'éducation d'un peuple?

CHOIX DE MÉDAILLES.

Voy. p. 8, 48, 96.



Cabinet des médailles (Bibliothèque impériale). — Boyer, président de la république d'Haïti. — Argent.

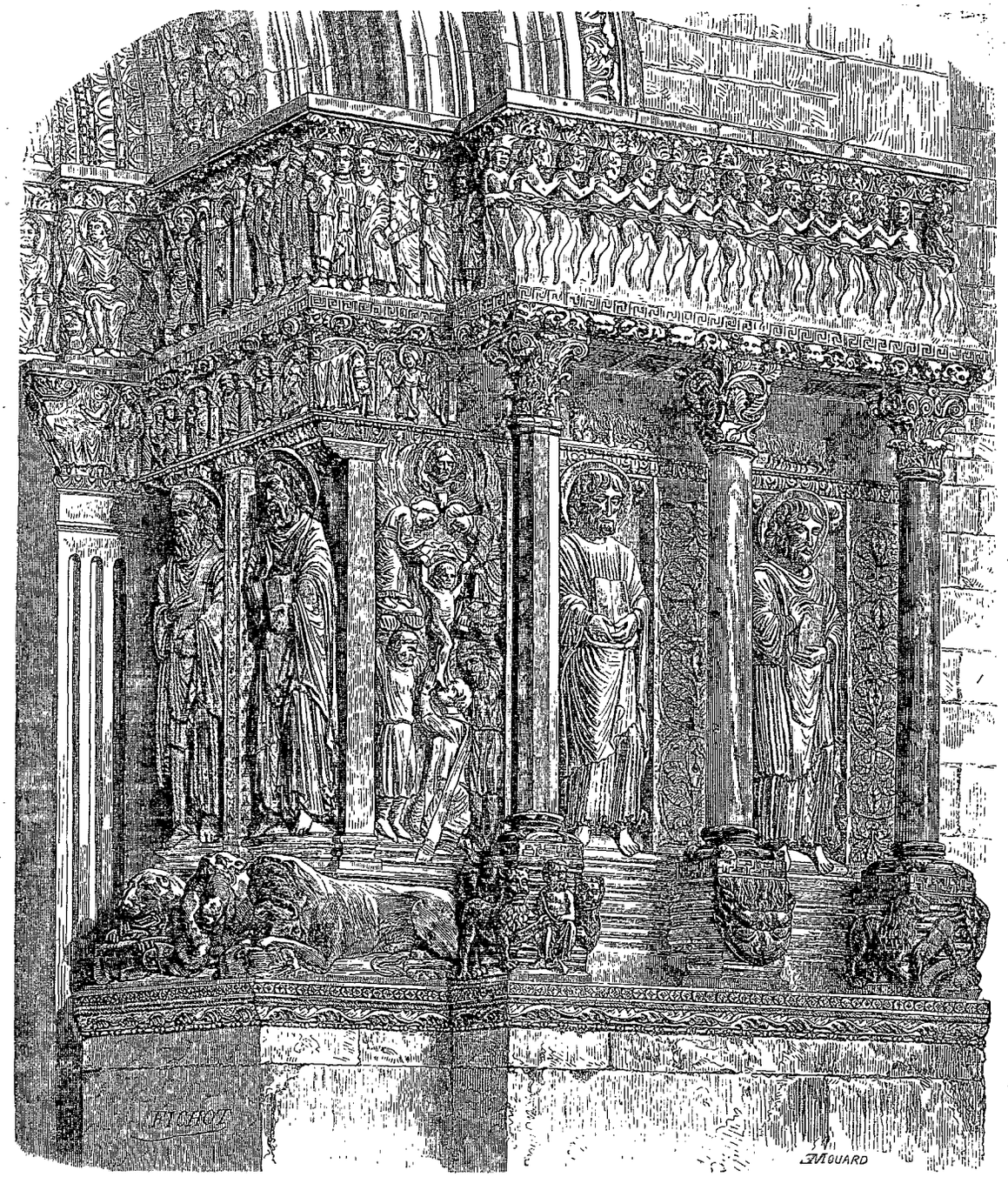
Pièce de 50 centimes de J.-P. Boyer, président de la république d'Haïti ou Saint-Domingue (3).

D'un côté, le portrait de profil du président, avec son nom et la date de l'ère d'Haïti, 25. — De l'autre, les mots : RÉPUBLIQUE D'HAITI et les symboles de cet État; puis, 50 c. — Argent.

(1) La drachme vaut 90 centimes.
(2) Beulé, *la Crète et la question d'Orient.*
(3) Voy. la Notice sur Boyer, t. XXX (1862), p. 364.

L'ÉGLISE DE SAINT-TROPHIME, A ARLES.

Voy. t. VII, 1839, p. 197.



Fragment du portail de Saint-Trophime, à Arles. — Dessin de Fichot.

L'église de Saint-Trophime, à Arles, est un des plus beaux édifices romans du douzième siècle; sa façade surtout est admirable. En voici la description très-exacte, empruntée à un petit livre publié, à Arles même, sous l'humble titre d'*Almanach*.

« La façade s'élève sur un vaste escalier de huit ou dix marches; elle se termine en fronton dont les deux côtés inclinés portent une corniche, soutenue d'espace en espace par des consoles dont la face représente des figures allégoriques, des mufles de lion ou des feuillages distribués sans symétrie. La porte est profondément enfoncée; elle est surmontée d'un grand arc à plein cintre qui remplit le tympan du fronton. La décoration accompagne en retour l'enfoncement de la porte : elle consiste en une colonnade portée sur un stylobate très-élevé, et surmontée d'une frise qui va former le soffite de la porte et règne ainsi sur tout le développement de la façade; elle sert d'imposte au grand arc qui en occupe le centre. Au-dessous de la frise sont deux moulures qui imitent le méandre et les vagues des Grecs; au-dessus est une moulure ornée de feuilles d'acanthe : celle-ci est répétée au fronton et au bandeau extérieur de l'arcade.

» Il y a de chaque côté du portail six colonnes, les unes carrées, les autres rondes et octogones; elles forment cinq niches dont deux sont sur le front, deux sur chaque côté rentrant, et une à l'angle. Les figures qui sont à l'ex-

térieur et dans l'embrasure de la porte représentent des apôtres vêtus de longues robes : celle de l'angle à gauche représente saint Trophime en habits épiscopaux ; vis-à-vis est l'image de saint Étienne, patron de l'église. On a sculpté sa *Lapidation* et l'Ascension de son âme que les anges portent au ciel. Les colonnes sont d'une pierre de grain très-fin, dont la couleur imite le bronze. Elles sont soutenues, les unes par des têtes de lion, les autres par des lions entiers qui dévorent des hommes. Les chapiteaux des colonnes sont variés, et leurs intervalles chargés de sculptures. La porte, qui s'élève de deux marches au-dessus du premier palier, est partagée dans sa hauteur par une colonne d'un beau granit violet de l'île d'Elbe. Le chapiteau et la base sont ornés de figures humaines. Un nombre infini de moulures remplit l'enfoncement de la grande arcade. Le bandeau intérieur est occupé par des figures d'anges disposées symétriquement. Au centre du tympan est Dieu le Père, entouré des quatre animaux allégoriques. Il juge les hommes, et ce jugement solennel est l'idée fondamentale de toute la composition. Le genre humain est représenté sur la frise ; les douze apôtres occupent le partie qui est au-dessus de la porte ; sur les parties extérieures on voit les âmes qui ont reçu leur sentence. A la gauche du spectateur sont les élus ; ils sont couverts d'amples robes et semblent aller avec joie recevoir leur récompense. Du côté opposé, des figures nues, liées à une même corde et entraînées par des démons, marchent au milieu des flammes : ce sont les réprouvés livrés déjà aux effets de la malédiction éternelle. Dans les parties de la frise qui occupent la profondeur de l'arc, sur les flancs de l'édifice et dans les vides des niches, sont sculptés des sujets accessoires qui tiennent au sujet principal. On y voit saint Michel pesant les âmes ; la Tentation d'Ève, principe des malheurs de la race humaine ; la Naissance de Jésus-Christ, gage de rédemption et de salut ; des scènes de la vie agreste ; enfin des supplices où l'horrible et le grotesque se mêlent ensemble comme dans les conceptions du Dante. Millin a remarqué que les figures vêtues portaient le costume romain. »

LA JARRE PLEINE D'OR.

LÉGENDE ARABE.

Au temps de Salah, bey de Constantine, un métayer (khemmas), au service de l'intendant des biens territoriaux du beylik, sentit un jour sa charrue se heurter subitement contre un corps dur. Tout autre que lui eût certainement tourné l'obstacle ou l'eût franchi ; mais comme il était intelligent et laborieux, il aima mieux dégager le soc de sa charrue. Il se baissa donc et se mit à fouiller le sol, tantôt avec son erminette, tantôt avec ses mains. A mesure qu'il enlevait la terre, il voyait avec étonnement que ce qu'il avait cru n'être qu'une pierre à rejeter au loin prenait insensiblement la forme d'une jarre. L'idée de pouvoir enfin, sans bourse délier, contenter sa ménagère, qui lui réclamait sans cesse un ustensile pour conserver sa provision d'huile, le rendit joyeux. Tout en tournant l'urne pour la débarrasser de la terre attachée aux parois extérieures, il remarqua qu'elle était bien lourde pour son volume, et que l'orifice était fermé à l'aide d'un solide mortier.

Sa curiosité se changea en impatience. Quelques coups de pioche adroitement appliqués firent sauter le ciment. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit que la jarre renfermait de belles pièces d'or ! Il pâlit ; ses paupières tremblotèrent, ses genoux furent pris d'un mouvement convulsif ; il se reculait, puis se rapprochait ; il fermait les yeux, les ouvrait, les frottait, dans la crainte d'avoir été le jouet d'une hallucination. Il y a de ces joies auxquelles on ne s'habitue pas du premier coup. Notre brave paysan plongea les deux mains dans le vase, en retira une poignée de pièces d'or, les compta une à une, et arriva au chiffre fabuleux de dix mille. Des projets de toute espèce se formèrent aussitôt dans son imagination. Il achetait une propriété, il aspirait aux honneurs. Mais, hélas ! pourquoi, dans ce bas monde, toute joie doit-elle avoir un terme ? Quand il releva la tête, il était entouré par ses compagnons de travail qui fixaient sur lui des yeux où se lisait la convoitise. Il étendit sur la jarre le pan de son burnous afin de protéger ce qu'il regardait comme son bien. Le cercle se rétrécit ; chacun des nouveaux arrivants, avec une attitude menaçante, réclamait sa part du trésor. Déjà le vase et son contenu étaient sérieusement compromis, lorsque l'intendant lui-même accourut au grand galop de sa jument. On fit place au maître. Le pauvre diable, serrant avec désespoir le précieux vase entre ses bras et ses jambes, tournait vers l'intendant des regards suppliants ; mais un coup de bâton l'empêcha de faire valoir les raisons qu'il supposait excellentes pour garder sa trouvaille.

L'urne fut portée au bey, qui assembla son conseil. Les avis, comme on le pense, furent partagés sur la destination à donner à une pareille somme. Les uns voulaient qu'elle fût intégralement versée dans les caisses publiques, parce qu'elle avait été trouvée sur une propriété de l'État ; les autres, plus justes ou plus généreux, demandaient que le cinquième appartînt à l'auteur de la découverte et que le reste entrât dans le trésor.

Le bey réfléchit un instant, puis, s'adressant au khemmas : — Si je te donnais tout cet or, quel usage en ferais-tu ? lui dit-il.

Le métayer, encore sous l'impression de l'argumentation décisive de l'intendant, surpris par une offre aussi inattendue, ne put d'abord, pour toute réponse, que balbutier quelques sons inarticulés. Enfin, il réussit à prononcer ces paroles :

— Ah ! Monseigneur, je le consacrerais tout entier à l'agriculture et à l'élève du bétail.

— Fort bien, dit le bey ; mais voici mes conditions, et si tu les acceptes, le trésor est à toi. Tu emploieras tout cet argent à l'agriculture et à l'élève du bétail. Toutefois, chaque année tu devras acquitter les impôts de la zékat et de l'achour sans le moindre retard, sans jamais chercher à déguiser l'état de tes cultures et de tes troupeaux : l'inexécution de l'une de ces clauses t'attirerait les plus grands malheurs.

Le khemmas consentit à tout, assura le bey de son dévouement ; puis il emporta son trésor, après l'inscription de cette espèce d'engagement sur les registres du cadi. Rentré chez lui, il se mit aussitôt à acheter des terrains de labour, des instruments aratoires, des semences, des prairies et des troupeaux. Bientôt des champs presque incultes jusqu'alors se couvrirent de riches moissons, des vergers apparurent là où il n'y avait auparavant que ronces et végétation inutile. Ses moutons, ses bœufs, ses chameaux, se déployaient gras et nombreux sur des terres qu'ils fertilisaient encore en y séjournant.

Chaque année, le métayer vendit ses récoltes et le produit de son bétail. Avec les bénéfices qu'il réalisait il acquitta exactement les impôts aux époques fixées, subvint largement aux besoins de sa famille, étendit encore ses domaines et augmenta ses troupeaux. En effet, plus intelligent que ses voisins, il avait pour devise que l'agriculture est la base de toute richesse solide. Mais aussi que de peines ! que de travail ! Pour lui, jamais de repos : il voyait tout, faisait tout par lui-même.

Au bout de quelques années, le bey le fit appeler de nouveau, et lui demanda où en étaient ses affaires. Le khemmas, après s'être prosterné avec reconnaissance aux pieds du souverain, lui montra ses registres où profits et dépenses avaient été par lui soigneusement inscrits. Il demeurait évident que les dix mille pièces d'or s'étaient décuplées entre les mains du cultivateur courageux et lui avaient constitué une fortune considérable.

« La culture de la terre, jointe à l'élève du bétail, fait produire de la poudre à la pierre. »

Ainsi parle le poëte le plus vénéré de l'Afrique.

AMITIÉ.

Oh ! un amy ! Combien est vraye cette ancienne sentence, « que l'usage en est plus nécessaire et plus doux que des éléments de l'eau et du feu. » MONTAIGNE.

ÉMULATION.

La paresse, l'inattention et l'indifférence sont des défauts tout au plus excusables dans les personnes âgées, qui, sur le déclin de la vie, quand la santé et les forces manquent, ont une espèce de droit à cette sorte de tranquillité.

Mais un jeune homme doit être ambitieux de briller et d'exceller ; il doit être alerte, actif, infatigable dans les moyens de réussir. Si la force vive de l'esprit qui anime, qui excite la plupart des jeunes gens à plaire, à briller, à effacer les autres, si ce noble désir vous manque, et si vous craignez les peines nécessaires pour vous rendre recommandable, comptez que vous ne le deviendrez jamais, comme, sans le désir de plaire et l'attention nécessaire pour y réussir, vous n'en viendrez jamais à bout.

Je suis sûr que tout homme qui a du sens commun peut, par une culture particulière, avec du soin, de l'attention et du travail, devenir tout ce qu'il lui plaira, excepté un bon poëte. CHESTERFIELD.

LA CHIMIE SANS LABORATOIRE.

Suite. — Voy. t. XXXIV, 1866, p. 203, 267, — et la Table de trente années.

CE QUE CONTIENT UN GRAMME DE SEL DE CUISINE.

On sait que le *sel de cuisine*, ou *sel marin*, est blanc ou grisâtre selon son degré de pureté, qu'il est doué d'une saveur particulière, soluble dans l'eau, et qu'il fait entendre un bruit particulier, appelé *décrépitement*, quand on le jette sur des charbons ardents. Mais si l'on n'ignore pas quelles sont ses principales propriétés physiques, on n'est généralement pas aussi instruit sur sa nature chimique, sur sa composition élémentaire.

Le sel de cuisine renferme un métal uni à un gaz verdâtre doué d'une odeur suffocante ; ce métal est le *sodium*, ce gaz est le *chlore*. Le nom scientifique de la substance qui figure sur toutes nos tables est *chlorure de sodium* (1).

Le métal que contient le sel ordinaire ne ressemble en rien aux métaux proprement dits ; il est blanc comme l'argent, mais il se ternit immédiatement au contact de l'air, et s'unit avec l'oxygène en se transformant en *oxyde de sodium*, ou *soude caustique*. Pour conserver ce singulier métal, il est nécessaire de le soustraire à l'action atmosphérique, et de l'emprisonner dans un flacon rempli d'huile de naphte.

Le sodium est mou, et on peut, armé d'une paire de ciseaux, le découper comme on le ferait d'une boulette de mie de pain pétrie entre les doigts.

Il est plus léger que l'eau, et quand on le jette dans un vase plein de ce liquide, il y surnage comme un morceau de liége ; seulement il s'agite, et prend la forme d'une petite sphère brillante ; une violente effervescence se produit sur son passage, car il décompose l'eau à la température ordinaire par son seul contact. La petite boule métallique diminue à vue d'œil, elle ne tarde pas à disparaître complétement, et souvent même elle s'enflamme quand elle reste quelques moments stationnaire (fig. 1).

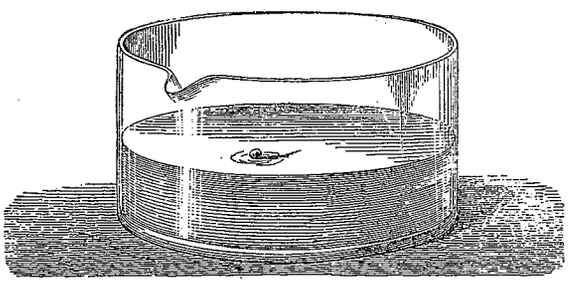


FIG. 1. — Combustion du sodium dans l'eau.

Cette expérience remarquable est facile. Le sodium est aujourd'hui un produit très-abondant et on peut se le procurer chez tous les fabricants de produits chimiques.

On explique d'une manière très-simple la combustion du sodium dans l'eau. L'eau, comme on le sait, est formée d'hydrogène et d'oxygène : le sodium, en raison de sa grande affinité pour ce dernier gaz, s'en empare, et se transforme en un oxyde très-soluble ; l'hydrogène, mis en liberté, se dégage, comme on peut le constater en approchant du vase où brûle le métal une allumette en ignition qui enflamme le gaz combustible.

L'oxyde de sodium est très-avide d'eau ; il se combine avec ce liquide et en absorbe de grandes quantités : c'est un produit solide, blanc, qui brûle et cautérise la peau. Il est *alcalin*, il ramène au bleu le tournesol rougi par les acides.

On peut obtenir le sodium en décomposant la soude caustique par un courant électrique ; mais avant de parler de la préparation de ce métal, disons dès à présent qu'il n'est pas le seul de son espèce ; le *potassium*, métal contenu dans le salpêtre, dans la pierre à cautère, est doué de propriétés presque identiques ; le *lithium*, le *baryum*, le *strontium*, le *calcium*, doivent rentrer encore dans la même classe de ces corps métalliques.

La découverte de ces métaux, qui remonte au commencement de ce siècle, doit être considérée comme un des événements les plus mémorables de la chimie. L'immortel Volta venait de mettre au jour la pile électrique, qui est, comme l'a dit Arago, « le plus merveilleux instrument que les hommes aient jamais inventé, sans en excepter le télescope et la machine à vapeur. » Cette pile à peine créée signala son apparition dans les sciences par les plus grandes découvertes. Ce fut elle qui fit reconnaître que les *terres* et les *alcalis*, regardés pendant des siècles comme des corps simples, étaient des métaux oxydés.

(1) Il en est de même pour un grand nombre d'autres produits aussi vulgaires, tels que la terre glaise, la pierre à bâtir, le grès, etc., dont la chimie a su révéler la constitution. L'argile ou terre glaise, l'ardoise, le schiste, renferment un métal devenu précieux grâce à ses applications industrielles, l'*aluminium* ; la pierre à bâtir, les moellons qui encombrent de toutes parts notre capitale, sont formés par un métal uni à du charbon et à de l'oxygène, le *calcium* ; le grès qui constitue les pavés de nos rues est composé de *silicium*, corps métallique uni à de l'oxygène ; et le sulfate de magnésie, qui entre dans la composition de la limonade purgative, renferme encore un métal, le *magnésium*.

En 1807, sir Humphry Davy fit passer un courant électrique à travers un morceau de potasse caustique, ou pierre à cautère, placé sur une lame de platine en communication avec le pôle positif de la pile; le fil correspondant au pôle négatif pénétrait dans la pierre à cautère au milieu d'une cavité pleine de mercure (fig. 2).

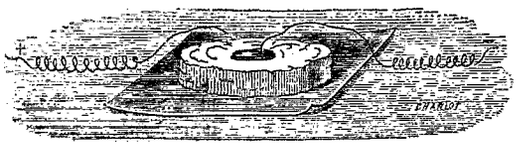


Fig. 2. — Décomposition de la potasse par un courant électrique.

Quelle ne fut pas sa surprise en voyant la potasse se décomposer, et en observant la modification qu'éprouvait le mercure! un métal nouveau s'unissait avec celui-ci et formait un amalgame assez consistant. Cet amalgame, chauffé dans une cornue, abandonna le mercure et laissa en dépôt un métal inconnu jusqu'alors.

L'expérience faite avec la soude caustique donne les mêmes résultats; on obtient du sodium en distillant l'amalgame formé.

Au commencement de ce siècle, un fragment de sodium était une rareté précieuse; aujourd'hui, l'industrie fabrique d'énormes quantités de ce métal, destiné à donner naissance à l'aluminium. Le sodium s'obtient facilement en chauffant au rouge un mélange formé de 30 parties de carbonate de soude, 13 de charbon et 5 de craie. On peut opérer dans une cornue en terre munie d'une allonge, dont l'extrémité est placée au-dessus d'un récipient rempli d'huile de naphte, destiné à recueillir les gouttelettes métalliques.

Le sodium, qui est, comme nous l'avons dit, très-avide d'oxygène, se combine facilement aussi avec le chlore. Plongé dans un flacon rempli de ce dernier gaz, il se transforme en une matière grisâtre qui est le *sel marin*. Si le chlore se trouve en excès, une partie du gaz reste à l'état libre, car les corps simples ne s'unissent pas entre eux suivant des rapports indéterminés; ils se combinent, au contraire, dans des proportions bien définies, et 35gr.5 de chlore sec s'empareront toujours d'une même quantité de sodium égale à 23 grammes.

Un gramme de sel de cuisine est donc formé de 0gr.606 de chlore et de 0gr.394 de sodium.

Le sel marin n'est pas seulement employé dans l'économie domestique; l'industrie en consomme des quantités considérables pour fabriquer l'acide chlorhydrique, le sulfate de soude et certains chlorures.

Le chlorure de sodium est une des substances les plus abondantes à la surface du globe terrestre, la superficie de la terre étant recouverte, aux trois quarts environ, des océans dont les eaux en contiennent de grandes quantités. L'atmosphère en renferme aussi partout de petites proportions, comme peut le démontrer l'analyse spectrale, et ce fait n'a rien, du reste, qui doive nous surprendre, car le choc incessant des vagues de la mer, l'agitation des flots, élève constamment dans l'air une pluie d'eau salée qui, par l'évaporation, laisse en suspension dans l'océan aérien des molécules ténues de sel marin.

Cette poussière invisible contenue dans l'air joue peut-être un rôle important dans la nature; elle fournit probablement aux êtres d'organisation inférieure les sels que les plantes enlèvent au sol, et elle contribue sans doute aussi à combattre la propagation des miasmes par les propriétés antiseptiques dont elle est douée.

L'océan n'est pas la seule source connue de chlorure de sodium; ce produit forme dans le sein de la terre des gisements considérables appelés *sel gemme*: il existe encore dans l'eau de certaines sources.

Pour extraire le sel des eaux de sources ou de l'eau de la mer, il suffit de soumettre ces eaux à l'action de la chaleur, qui vaporise le liquide et laisse déposer le chlorure de sodium sous forme de cristaux; mais le combustible occasionne une dépense trop considérable pour l'exploitation d'un produit qui se livre à vil prix dans le commerce; on préfère utiliser la chaleur que le soleil nous prodigue dans certains pays.

Les eaux des sources salées sont souvent aussi évaporées à air libre au moyen d'appareils appelés *bâtiments de graduation*, représentés par la figure 3.

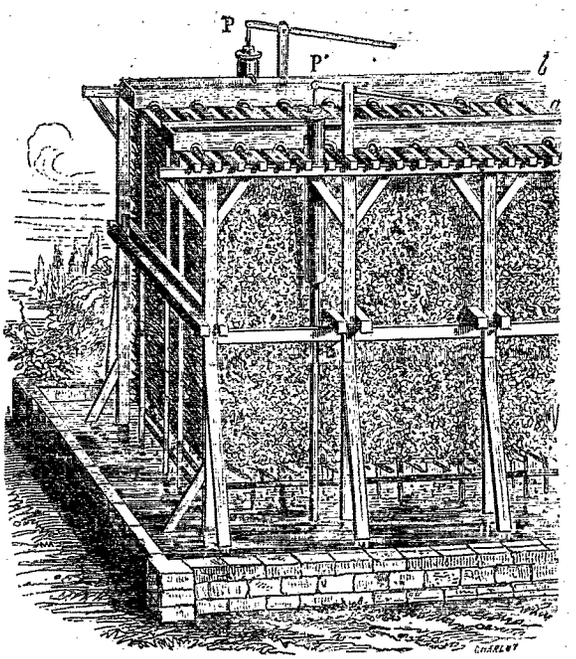


Fig. 3. — Bâtiment de graduation pour extraire le sel.

Des canaux *a*, *b*, amènent l'eau salée au-dessus de fagots d'épines sur lesquels elle est déversée; elle tombe en se divisant en gouttelettes et s'évapore rapidement. Des pompes P, P', élèvent l'eau des réservoirs inférieurs dans les canaux supérieurs, qui la déversent de nouveau sur les fagots.

Dans l'exploitation des eaux de la mer, on évapore l'eau en la faisant pénétrer à marée haute dans de grands réservoirs, appelés *marais salants*, où elle est en contact avec l'atmosphère sur une grande surface et une faible épaisseur (1).

Le mélange de sels qui se dépose au fond de ces marais est ramené sur les bords où il se sèche, et, par une épuration, on extrait le sel marin à peu près pur.

Outre le chlorure de sodium, la mer contient d'autres matières salines qui sont d'un usage fréquent, et, grâce aux travaux de M. Ballard et à l'appareil imaginé par M. Carré pour produire du froid artificiel (voy. p. 228), on peut aujourd'hui mettre à profit les sels de soude et de potasse contenus dans les eaux mères des marais salants.

Pour terminer l'histoire du sel marin, il nous reste à dire quelques mots de sa forme cristalline, qui est le cube. Le chlorure de sodium cristallise souvent en *trémies*; ce sont des prismes creux, formés par la juxtaposition de petits cubes soudés les uns aux autres (fig. 4).

Un cristal de sel marin est formé de petites molécules de forme symétrique qui, obéissant à l'attraction qui les

(1) Voy. la Table de trente années.

commande, se superposent pour former un cube atteignant parfois un volume assez considérable. Quand vous broyez finement un grain de sel, tous les petits fragments que vous obtenez sont de petits cubes; ces petits fragments pulvérisés plus finement se diviseront encore en vous offrant toujours une poussière cubique, comme peut vous le faire voir le microscope. Le fragment le plus ténu sera encore composé d'une infinité de petites molécules que la nature aura façonnées sur un même modèle, et chacune de ces molécules est formée d'un atome de chlore et d'un atome de sodium unis dans les mêmes proportions.

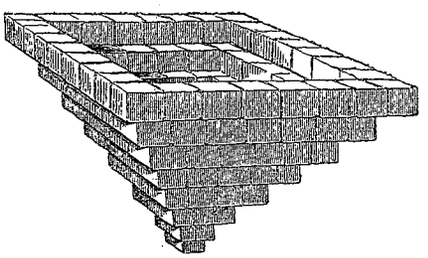


Fig. 4. — Trémie de sel marin.

DE DIVERSES SORTES DE SELS.

Nous savons que la soude caustique ou oxyde de sodium est un produit alcalin, doué de propriétés très-énergiques; il brûle la peau, et détruit les matières organisées.

L'acide sulfurique est doué de propriétés non moins énergiques : une goutte répandue sur la main produit une vive douleur et occasionne une forte brûlure; un morceau de bois plongé dans cet acide est presque immédiatement carbonisé.

Quand on mélange 49 grammes d'acide sulfurique et 31 grammes de soude caustique, il se produit une réaction des plus intenses, accompagnée d'une élévation de température considérable; après le refroidissement de la masse, on a une substance qui peut être maniée impunément : l'acide et l'alcali se sont combinés, et leurs propriétés ont été réciproquement détruites. Ils ont donné naissance à un *sel* qui est du *sulfate de soude*. Le résultat de leur union n'exerce aucune action sur le tournesol; il ne ressemble en rien aux corps qui lui ont donné naissance.

On connaît en chimie un nombre presque infini de sels qui résultent ainsi de la combinaison d'un acide avec un alcali ou *base*. Quelques-uns d'entre eux, comme le sulfate de cuivre ou le chromate de potasse, sont colorés; d'autres, comme le sulfate de soude, sont incolores.

Ce dernier produit, comme la plupart des sels, peut affecter une forme cristalline; si on le dissout dans l'eau bouillante et si on abandonne la solution au repos, on ne

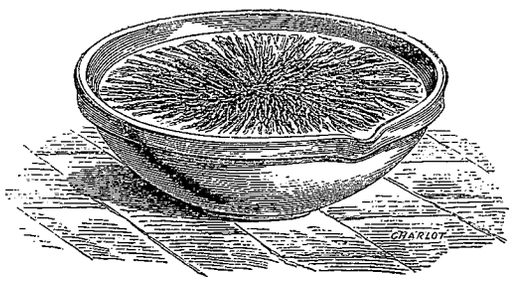


Fig. 5. — Cristaux de sulfate de soude.

tarde pas à voir se déposer des prismes transparents du plus remarquable aspect. Aussi ce produit, découvert par Glauber, s'appelait-il autrefois *sel admirable*.

Le sulfate de soude est très-soluble dans l'eau, et c'est à la température de 33 degrés que l'eau peut en dissoudre dans la plus grande proportion. Si l'on verse une couche d'huile sur une dissolution saturée de sel de Glauber, et qu'on laisse reposer sa liqueur sans l'agiter, elle n'aban-

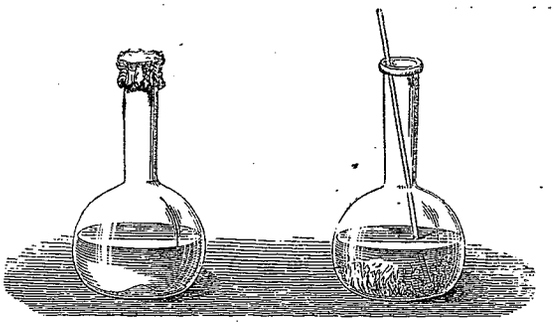


Fig. 6. — Cristallisation instantanée du sulfate de soude.

donnera pas de cristaux; mais si on fait descendre une baguette de verre à travers la couche huileuse jusqu'au contact de la dissolution, la cristallisation sera instantanée (fig. 6).

Ce phénomène singulier devient encore plus saisissant quand on fait pénétrer la dissolution chaude et concentrée dans un ballon de verre que l'on ferme à la lampe après avoir chassé l'air intérieur par l'ébullition du liquide (fig. 7).

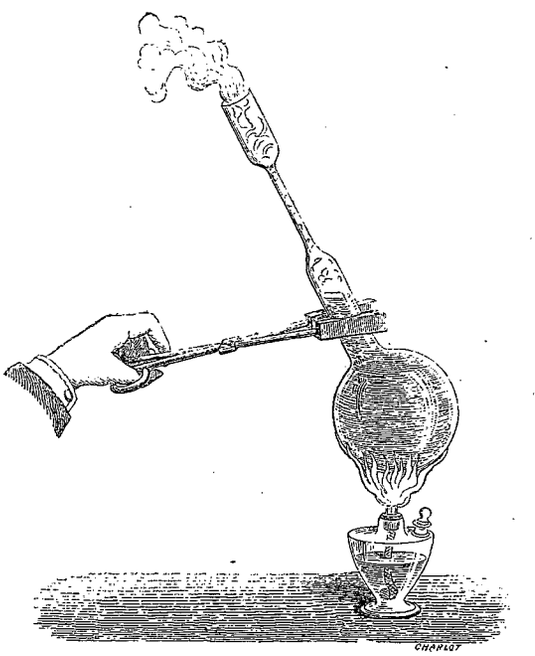


Fig. 7. — Préparation des ballons remplis de sulfate de soude.

Une fois le ballon bouché, les cristaux de sulfate de soude ne se formeront pas, même à la température de zéro; cependant le sel, étant moins soluble à froid qu'à chaud, se trouve dans la liqueur dans une proportion dix fois supérieure à celle qu'elle pourrait contenir dans les conditions ordinaires. Si l'on brise la pointe du tube, le sel cristallise immédiatement.

Ces faits singuliers sont dus à l'inertie des molécules de sulfate de soude; dans le ballon bouché à la lampe, la solution est à l'abri du contact de l'air; elle ne dépose pas de cristaux : la pointe ouverte laisse pénétrer de l'air qui se précipite violemment et ébranle la surface du liquide; le choc suffit pour mettre en contact plusieurs molécules du sel, et une fois que l'ébranlement est produit, il se propage dans toute la masse; les petits prismes invisibles

dans la solution se précipitent les uns sur les autres; ils se soudent instantanément et produisent ces aiguilles enchevêtrées qui tapissent les parois du vase.

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Suite. — Voy. p. 29, 47, 70, 150, 187, 211, 261.

Dans le programme des doléances de l'agriculture, on voit figurer au premier rang le chapitre de la cherté ou de la rareté *croissantes* de la main-d'œuvre; et tout comice déplore au moins une fois l'an, par l'organe de son président, la dépopulation qu'imposent aux campagnes les séductions des villes.

Autant en emporte le vent!

De même qu'une nappe d'eau s'allonge sur les pentes et descend de l'âpre montagne vers les plaines faciles, de même le courant de la population s'infléchit naturellement et s'incline vers les meilleures conditions de la vie.

Ainsi le veut la loi d'amélioration qui commande à l'agriculture comme aux autres industries : loi propice à qui la devance, dure à qui lui résiste, et grosse d'ennuis pour qui la suit à contre-cœur!

Redoublez de zèle, d'efforts et d'habileté, ô vous, agriculteurs qui voulez retenir les ouvriers dans vos fermes! cherchez-leur un supplément de salaire dans l'accroissement de vos récoltes; sachez les employer, et n'oubliez pas que des bras moins nombreux, mais plus exercés, mieux payés, mieux conduits, produiront des fruits plus abondants et augmenteront vos revenus.

Un bon ouvrier vaut trois médiocres : laissez donc partir ceux-ci sans regret; mais instruisez celui qui vous reste, et vous supporterez sans souffrance la dépopulation momentanée des campagnes.

Elle serait bien autre aujourd'hui, cette dépopulation, si depuis un demi-siècle, depuis vingt ans surtout, elle n'avait été combattue par les forces récemment apparues sur la scène agricole, telles que : concours et expositions, méthodes raisonnées de culture, applications des sciences, emploi d'instruments plus parfaits, exemples des bons cultivateurs, émulation des excellents; en un mot, enseignement agricole sous toutes ses faces.

Que ne doit-on pas espérer de l'avenir lorsque cet enseignement aura été étendu aux femmes, et qu'on aura initié à l'agriculture rationnelle cette belle et avisée moitié du genre humain, qui exerce sur l'autre moitié une si légitime influence! « Les femmes, a dit M. Jules Simon (*précisément à l'occasion de l'instruction agricole*), les femmes ont une puissance économique et morale dont on ne se sert pas... Il en résulte, ajoute-t-il, un détriment considérable *pour tous!* »

— Mais, objectera-t-on, l'instruction a ses limites d'activité et ne peut répondre à tout. Telle grande que soit l'habileté d'un agriculteur, elle est souvent dominée par les circonstances, et n'est pas toujours en état de supporter une hausse de salaires capable de retenir l'ouvrier dans les campagnes.

L'objection frappe juste, et nous l'agréons avec sa conclusion : c'est dire qu'il faut chercher, en dehors de la hausse des salaires, un autre moyen d'arrêter l'émigration exagérée des campagnards.

Ce moyen existe en effet, aussi difficile toutefois en application que simple en théorie. Mais il pourra entrer dans la pratique courante par l'intervention des femmes agricoles, et c'est ce qui nous séduit. Elles y montreront, dans tout leur éclat, les qualités spéciales dont elles sont douées; elles y exerceront cette action intime, patiente, contenue et religieuse qui est le nœud vital du succès.

Un exemple fera mieux saisir la pensée de ce moyen topique, lequel n'est autre, d'ailleurs, qu'une certaine dose d'association entre les ouvriers agricoles et le fermier, une certaine participation du simple manœuvre salarié aux mœurs domestiques du propriétaire cultivateur.

Et cet exemple, que nos lecteurs pourraient au besoin vérifier eux-mêmes, nous allons le trouver dans cette même ferme de C..., où nous avons conduit notre Parisienne et sa jolie couvée de filles. Nous les avons laissées au moment de s'asseoir à table. Elles ont eu le temps de dîner, et l'on doit se rappeler que la dame fermière avait promis de leur conter, au dessert, l'organisation de la main-d'œuvre de la ferme. Allons donc les trouver; nous arriverons sans doute au moment où la promesse s'accomplit. Écoutons. Ah! c'est le mari qui parle.

« — Mesdemoiselles, je vous dirai la vérité entière. Je veux vous apprendre que si l'agriculture a ses roses, elle en a aussi les épines; je ne chercherai point à dissimuler devant des jeunes filles raisonnables les difficultés d'une carrière qu'elles étudient. Il y a partout des soucis; mais vous savez qu'un bon averti en vaut deux, et...

» — *Qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire!* s'écrie la plus jeune des demoiselles parisiennes.

» — Bravo, Juliette! bravo, mon enfant! dit la maman.

» — Oui, reprend notre fermier, vous mordrez à la pomme, Mademoiselle : c'est bien; mais ne rougissez pas de votre élan, et croyez que nos paysans comprendront les sentences de Corneille lorsque de belles filles comme vous, vivant au milieu d'eux, seront entrées dans la sainte croisade de l'instruction contre la mécréante ignorance, et auront éclairé les routes de l'esprit pour y faire pénétrer en beau langage les sentiments écrits dans le cœur.

» Mais je reprends mon récit, et je répète que la plus grande difficulté de l'agriculteur, c'est la main-d'œuvre. Réunir des ouvriers permanents, les fixer chez soi, les faire bien vivre ensemble, les diriger, trouver à point les ouvriers temporaires à un prix raisonnable : c'est le grand casse-tête des fermiers.

» Vous ne connaissez guère cela dans votre grand Paris! Il y a là tant de gens, tant d'ouvrages divers, tant d'aptitudes variées et de circonstances imprévues, tant de classements et de déclassements journaliers, que l'on trouve toujours soit un homme pour du travail, soit du travail pour un homme. Sur cet immense marché de demandes et d'offres, il n'y a pour l'ouvrier de bonne volonté que de rares chômages momentanés, comme il n'y a pour le chef intelligent que de rares disettes temporaires de bras.

» Mais c'est tout autre chose ici. Je ne devais compter que sur mes propres ressources; car j'habite un pays jadis dépeuplé par la fièvre, et où la population intimidée est lente à revenir. Je touche à un plateau célèbre dans les fastes mortuaires, où l'étang était la règle et la prairie l'exception, et où, par conséquent, la fièvre régnait en souveraine, promenant sans contestation sa faux mortuaire, et renouvelant trois fois la population de certains villages dans la durée d'une génération. Je ne pouvais donc compter ni sur les rares paysans de la plaine, ni sur les paysans encore plus rares du plateau.

» J'étais d'autant plus embarrassé que je voulais me livrer à une agriculture intensive, qui exige plus de précision dans les travaux, un personnel plus exercé, et des bras disponibles à souhait.

» Aussi, que d'insomnies et de soucis avant d'arriver à l'idée qui m'a sauvé!

» Elle paraît d'abord assez simple.

» Il y avait, à quelques kilomètres à la ronde, une vingtaine de familles de journaliers, n'ayant d'autre fortune que leurs bras, chargées d'enfants malingres, la plu-

part sans logement fixe, et courant de ferme en ferme; quelques-unes descendues en fait au rôle de mendiantes, ne pouvant se fixer nulle part, parce que, malgré leurs efforts, elles ne gagnaient pas assez pour vivre. Chacun les éloignait pour se défendre du spectacle pénible de ces déshérités!

» C'est sur eux que je jetai les yeux; et j'entrepris de les coloniser sur la ferme : c'est à quoi j'ai réussi; mais je dois déclarer que j'aurais échoué sans le concours de ma femme. »

Ici le fermier s'arrêta.

— Quoi! c'est déjà fini! s'écrie tout d'une voix le petit cercle d'auditeurs. Mais comment avez-vous réglé les lois de cette colonie, et par quel miracle ses membres ont-ils changé d'habitudes?

— Vous avez raison, Mesdames, reprend la dame fermière, mon mari ne vous a rien dit de sa petite constitution sociale ni des heureuses conditions qu'il a établies entre ces familles et sa ferme. Je veux vous les faire connaître. Mais, d'abord, permettez-moi de me glorifier de lui. Le trait de lumière qui a frappé ses yeux, à l'étalage de toutes les misères de ces pauvres gens, ce trait de lumière est parti de son cœur. C'est dans sa bonté naturelle qu'il a puisé l'intelligente solution du problème redoutable dressé en face de lui. Vous comprendrez mieux ce qu'il a fait en vous promenant et en entrant dans quelques-unes de ces maisonnettes que vous avez remarquées en arrivant ici. Vous verrez ce que sont devenues ces familles autrefois si malheureuses, qui nous fournissent à volonté et à un prix convenable toute la main-d'œuvre réclamée par les travaux; mon mari les a mises en mesure de jouir des habitudes et de l'aisance d'un petit cultivateur qui serait *propriétaire* de son champ. *La est tout le secret du succès!* *La suite à une autre livraison.*

LES MARINGOUINS.

Les maringouins ou moustiques, très-voisins des cousins, rendent certaines localités inhabitables. Ils sont en telle quantité dans le haut Canada, pays des grands lacs, que les bisons sauvages et les bestiaux passent les mois d'été enfoncés dans l'eau tout le jour, ne laissant sortir que le mufle, tant ils sont tourmentés par ces insectes. C'est pour se garantir des moustiques que beaucoup de peuplades sauvages s'enduisent le corps de graisse, et que le pauvre Lapon se condamne à vivre dans une hutte enfumée. Les régions boréales, et aussi, moins souvent, les vallées humides des Cévennes, des basses Alpes, offrent parfois de véritables nuées de moustiques noirâtres qui obscurcissent littéralement l'éclat du jour.

Dans les Cévennes, au commencement de septembre, « des ouvriers employés au reboisement d'une partie de la montagne de l'Espérou ont été témoins d'un phénomène extraordinaire dans ces contrées. A deux heures du soir, un bruit sourd et monotone, à peu près analogue à celui que produit un orage lointain, fixa leur attention sur un épais brouillard qui traversait un mamelon à environ deux kilomètres devant eux. L'air était très-calme; ils furent étonnés de ce bourdonnement, et leur première pensée leur fit croire à un incendie du côté de l'Espérou; mais voulant connaître la cause réelle de ce brouillard intense, ils ne furent pas peu surpris lorsque, s'étant avancés, ils reconnurent que c'était une colonne immense de moucherons, dont la longueur était de plus de 1 500 mètres sur une largeur de 30 et une hauteur de 50. Cette colonne d'insectes se dirigeait de l est à l ouest. » (1)

(1) Zurcher et Margollé, *les Météores*, p. 254.

Les cousins et les moustiques ont la bouche munie de stylets très-grêles, capables cependant de percer les peaux les plus épaisses. La salive est venimeuse et produit des ampoules causant une douleur qui persiste longtemps.

L'ORPHELINE.

J'ai toujours aimé les champs. A la ville je ne me promène pas volontiers. Ce tumulte, cette cohue, ces charrettes pesamment chargées qui ébranlent le pavé, ces voitures rapides, ces gens affairés, tout cela m'attriste et m'ennuie. Je lève les yeux, et je ne vois là-haut qu'une étroite bande de ciel où se découpent les silhouettes des toits hérissés de cheminées innombrables; à peine si les fumées qui s'en échappent laissent apercevoir le bleu si doux, ou les nuages floconneux que je voudrais accompagner du regard dans leur voyage.

Aussi chaque jour je sors de la ville, et je suis une route bordée, des deux côtés, de maisons qui deviennent moins hautes et plus rares à mesure que j'avance; bientôt elles sont remplacées par deux rangées de peupliers; puis on commence à voir les chemins creux qui se détachent de la route à droite et à gauche. Je m'engage dans un de ces sentiers profondément enfoncé entre deux talus que surmontent des haies vives tout embaumées d'aubépine au printemps, et d'où s'élancent de place en place des têtards aux formes trapues, vieillards couronnés de jeune verdure. Dans l'herbe des fossés croissent mille fleurettes charmantes; quelques grands chênes étendent leur ombre sur le sentier; le lierre s'y accroche et revêt leur tronc de son feuillage éternel; la mousse tapisse les talus, verte et délicate; et les petits oiseaux sautillent et ramagent, en cherchant qui une graine, qui un brin de paille ou de laine pour son nid. A mesure que j'avance, la solitude augmente, le charme aussi. Il y a des chemins où nul pied ne s'est posé depuis longtemps, car l'herbe les couvre comme un tapis de velours et ne laisse pas voir la terre. Dans les prés voisins paissent des vaches, qui, étonnées de ma présence, viennent allonger leur tête au-dessus des haies pour me voir passer. Je vais à l'aventure; j'arrive à quelque métairie perdue, charmante au milieu de la verdure, avec son toit de tuiles rouges que les lichens, la mousse et la pluie ont brodées de dessins bizarres. La porte est ouverte, et sur les marches jouent et se roulent des enfants joufflus, qui s'arrêtent et me contemplent, les yeux grands ouverts et la bouche béante.

Hier, poursuivant ma course, je parvins à un village paisible, étalé sur un coteau, autour d'un clocher aigu. Le calvaire est près de l'église, sur un monticule, et la croix domine le paysage, qui s'abaisse vers la petite rivière qu'on entend murmurer sans la voir. Un chemin descend à droite, derrière l'église; un autre un peu à gauche, et le cimetière le borde Le village était plein des douces rumeurs du soir; par les portes ouvertes, j'entrevoyais dans les maisons les grands lits à couvertures bigarrées, la table et les bancs en vieux bois noirci par l'usage, la vaisselle blanche étincelant dans le dressoir, et dans l'âtre un feu clair allumé pour le repas, et illuminant de ses rouges lueurs le visage de la ménagère. Parfois, sur un petit escabeau, une heureuse mère était assise, tenant sur ses genoux un petit enfant qui, débarrassé de ses langes, étendait joyeusement à la bonne chaleur du feu ses petites jambes potelées. La mère préparait avec recueillement le poêlon de bouillie, sans prendre garde aux airs de convoitise du grand chien noir, aux poils hérissés, qui se tenait tout près d elle en attendant son tour. Dans la rue, les hommes revenaient des champs la pioche ou le

râteau sur l'épaule; quelques vieilles femmes marchaient lentement, courbées sous un faix de branches mortes; les jeunes filles allaient par groupes en devisant, le tricot à la main, le panier ou la cruche sur la tête, et les petits bergers s'arrêtaient pour jouer, laissant leurs troupeaux trouver seuls le chemin de l'étable. Il y avait dans tout cela une sérénité qui ressemblait à du bonheur.

Je connaissais ce village, j'y étais souvent venue : aussi avais-je à répondre à bien des saluts. Je m'étais arrêtée pour dire quelques mots à l'institutrice, quand je me sentis tirer par ma robe.

— Bonjour, Madame! disait une voix d'enfant.

Je vis alors une petite fille de quatre ou cinq ans, pâle et souffreteuse, mais d'une figure si triste et si touchante, que je me baissai vers elle pour l'embrasser. Elle parut ravie.

— Embrasse-moi encore! me dit-elle.

— Laisse donc Madame! lui dit l'institutrice.

Puis, s'adressant à moi :

— La pauvre petite, on ne l'embrasse plus guère à présent! Son père et sa mère sont morts dans la même journée. Je la garde chez moi jusqu'à ce qu'on ait décidé où la placer : à l'hôpital, sans doute. Elle est bien douce, et cela fait pitié de la voir seule au monde à son âge. Heureusement qu'elle est très-faible; elle ne vivra sans doute pas.

L'enfant me regardait.

— Emmène-moi avec toi au cimetière! me dit-elle.

— Au cimetière! pauvre petite! C'est parce que tu me vois en deuil que tu dis cela? Mais je n'y vais pas; mes morts ne sont pas ici.

L'enfant eut l'air étonnée. Elle croyait que tous les morts étaient dans ce cimetière.

— Emmène-moi! répéta-t-elle.

Je la pris par la main et me laissai guider. Elle connaissait bien la route, et nous passâmes bientôt la vieille porte rongée par le temps et l'humidité. L'herbe envahissait tout : les gens de la campagne n'ont point le loisir d'entretenir des jardins autour de leurs morts. Quelques rares cyprès se dressaient sombres dans le ciel clair; le terrain ondulait comme une mer, et les pâquerettes brillaient çà et là. Point de longues pierres blanches : des croix de bois noir, un nom dessus, une date, c'était tout. Ces morts semblaient oubliés; l'étaient-ils? Ils n'avaient pas de monuments somptueux, entretenus à grands frais par des héritiers qui inscrivent cette dépense à côté d'une loge au théâtre ou d'une robe de velours; mais, dans une de ces maisons éparses sur le coteau, peut-être en ce moment une femme s'arrêtait de traire la vache rousse en pensant à son beau petit garçon qui la menait aux champs l'an passé; ou bien un vigoureux travailleur sentait des larmes lui monter aux yeux en prenant dans ses mains calleuses les outils de son père, vieux bûcheron à cheveux blancs, abattu à son tour par la cognée de la mort.

L'enfant marchait toujours. « Pauvre petite, me disais-je, que deviendras-tu? Faible, délicate, aimante, tu n'as plus personne sur qui t'appuyer, personne pour te soigner, personne pour t'aimer! Ceux qui s'intéressent à toi disent cette dure parole : Heureusement qu'elle ne vivra pas! Comprends-tu l'amertume de ta destinée? Est-ce cette pensée qui te rend triste à l'âge de la gaieté, et qui tourne toujours tes pas vers le cimetière, comme si c'était ton seul asile? Pauvre enfant, que deviendras-tu dans la vie, et qui est-ce qui remplacera pour toi le père et la mère que la mort t'a enlevés? »

Sans le savoir, l'enfant me répondit. Elle s'arrêta auprès de deux tombes fraîchement fermées, s'agenouilla, joignit ses mains, regarda le ciel, et dit :

« Notre Père qui êtes aux cieux, prenez soin de la pauvre petite orpheline! »

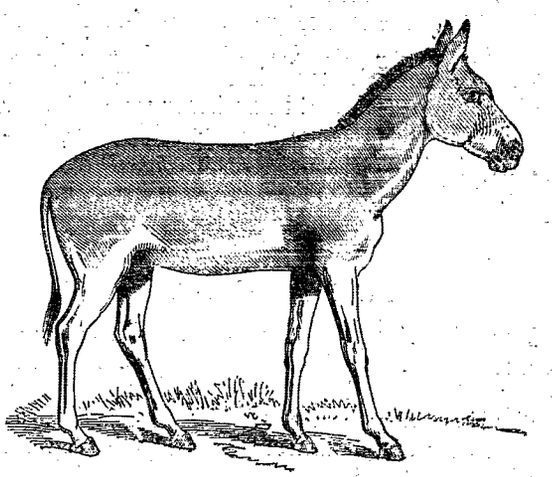
L'HÉMIONE.

Voy. l'Hémippe, p. 208.

« Les hémiones, disait Sonnini il y a un demi-siècle, seraient les meilleurs bidets du monde s'il était possible de les soumettre à la domesticité. » Ce désir est bien près d'être satisfait : l'hémione est domptée et naturalisée en France.

On a assez justement comparé cet animal à un âne de moyenne grandeur, porté sur des jambes très-fines et très-hautes. La robe est charmante, lisse, brillante, couleur isabelle sur le dos et la tête, blanche sous le ventre, la tête et le cou. Une bande longitudinale de poils bruns bordés de blanc se dessine sur la crête du dos.

« On en a vu à Bombay, dit M. Dussumier, employées comme des montures fort agréables. On en a eu même quelquefois des attelages traînant de légères voitures... Un Européen habitant le pays de Cutch avait une hémione qui le suivait dans ses promenades à cheval. Ayant un jour pris un étang pour but de sa promenade, le maître de l'hémione s'embarqua dans un bateau : l'animal resta d'abord paisible sur le rivage; mais, impatienté de voir que le bateau tardait à revenir, il se mit à la nage, rejoignit le bateau, et le suivit jusqu'à la fin de la promenade. » Celle que ce voyageur envoya au Muséum n'avait jamais été dressée; il fallut deux hommes pour l'embarquer, et cependant, en peu de jours, elle devint familière avec les gens du bord.



Hémione.

Les hémiones se nourrissent de la même manière que les ânes et sont encore plus sobres. Toujours elles courent, s'agitent, jouent. Elles se soumettent cependant assez volontiers au harnais, et à ce magnifique Institut agronomique de Versailles, si malheureusement détruit, M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire avait fait dresser des hémiones qu'il attelait et conduisait lui-même, à grandes guides, de Paris à Versailles (16 kilomètres) en une heure vingt minutes.

Ces animaux, nerveux, ont besoin d'être traités avec douceur et dirigés avec adresse. Parfois ils s'irritent et menacent leur gardien de ruades, peu dangereuses il est vrai, car ils ne savent que lever l'arrière-train en ramassant leurs jambes sans les détendre; ils cherchent même à mordre si on les irrite. Mais en général ils sont doux, caressants, et viennent volontiers lécher les mains de leur maître.

LE CHIRURGIEN ET L'ARTISTE.



Une Opération. — Estampe de Romain de Hooghe. — Dessin de Pauquet.

Cette estampe, une rareté, nous met, pour ainsi dire, en présence de deux célébrités du dix-septième siècle. C'est dans le cabinet de l'éminent chirurgien hollandais Hendrick van Roonhuysen que l'artiste, Romain de Hooghe, le fécond illustrateur de livres, nous introduit. La légende placée en tête de l'estampe indique que de Hooghe l'a gravée pour servir de frontispice à l'ouvrage du docteur Roonhuysen intitulé : *Remarques chirurgicales*. On reconnaît, au riche costume du patient assis sur le siége *de misère*, à quelle classe de clients l'opérateur fameux vendait les preuves de sa savante dextérité. En fit-il parfois généreusement l'aumône aux pauvres affligés qui ne pouvaient les payer? Sur ce point, ses biographes sont unanimement discrets, et quelques-uns donnent lieu de supposer, au contraire, que, dans ce pays qui est pour les autres l'exemple et le modèle de la charité, le docteur Roonhuysen a mérité d'être classé parmi les illustres cupides chez qui le génie n'a pas eu de prise sur le cœur.

Nous le voyons ici pratiquant l'une des opérations qui ont fondé sa renommée : l'amputation et l'extirpation de ces loupes ou tumeurs circonscrites qui ont reçu, suivant leur nature, le nom de *mélicéris*, d'*athéromes*, de *stéatomes* ou de *lipomes*. L'opéré est un jeune seigneur qui, sans doute, ne peut plus faire figure à la cour depuis que la fâcheuse protubérance a déformé son visage. Il en est chez les grands comme devant l'ennemi : pour obtenir un succès, il faut pouvoir se présenter de face; on ne réussit pas de profil, et, par malheur, la loupe du jeune seigneur ne

lui permet d'être présentable que d'un côté. Son avenir, sa fortune, un grand mariage peut-être, dépendent de l'habileté de main du docteur Roonhuysen. On peut le supposer à voir l'intérêt que les assistants semblent attacher au succès de l'opération. Qu'ils se rassurent, elle a réussi; sur la joue du patient il n'y a plus qu'une blessure que le chirurgien regarde avec complaisance : tout artiste se complaît dans la contemplation de son œuvre.

Romain de Hooghe, l'auteur de cette estampe, a, nous l'avons dit, *illustré* un grand nombre d'ouvrages. Ce qu'on a pu réunir de son œuvre considérable de gravure forme quatre volumes in-folio (1). Bien que la haine pour les Français ait souvent exercé, nous pouvons dire égaré, sa verve satirique, il n'a pas dédaigné d'employer son crayon et son burin au service de trois auteurs français; il est vrai que ceux-ci se nomment Corneille, la Fontaine et Molière. Ses biographes, nos compatriotes, en même temps qu'ils lui accordent une imagination vive et le mérite d'avoir exécuté avec chaleur ce qu'il avait composé avec énergie, reprochent à ses compositions l'insuffisance du dessin et l'exagération de la pensée. Hâtons-nous de dire que les critiques françaises ne se sont pas laissé passionner, comme on pourrait le supposer, par l'injustice des satires du graveur hollandais : elles sont restées équitables. Les étrangers l'apprécient peut-être avec plus de sévérité que nous. On lit dans l'*Abecedario pittorico*, imprimé à Florence en 1776 : « Romain de Hooghe avait une imagination qui quelquefois lui faisait atteindre le but (*dare nel segno*), et d'autres fois l'a égaré (*lo ha fatto traviare*). On a besoin de lui pardonner l'incorrection du dessin et le choix des sujets, qui, pour la plupart, tombent dans la satire triviale et exagérée. »

Il nous reste à dire que Romain de Hooghe, qui naquit vers 1650, est mort en 1720. Quant au célèbre chirurgien, inventeur d'un instrument de chirurgie nommé le levier de Roonhuysen, et dont il n'a cédé le secret qu'à prix d'argent, on ignore la date de sa naissance ainsi que celle de sa mort. Ses ouvrages, publiés à Amsterdam de son vivant, ont pour millésime 1662-1663.

LE COLORADO.

PAYSAGE. — PRODUITS. — MINES D'OR ET D'ARGENT. — LES PLAINES. — LES PARCS. — DENVER. — IDALCO. — LE LAC SALÉ. — LES INDIENS.

Le Colorado est un des territoires montagneux qui s'étendent à l'ouest des États-Unis, le long des montagnes Rocheuses, et que peuple et féconde peu à peu la grande émigration européenne. Habitées jusque-là par les seuls Indiens, chasseurs et nomades, ces terres, que n'a jamais entamées la charrue, offraient d'abord l'aspect d'une invincible stérilité, et ne présentèrent d'autre appât à l'avidité des premiers colons que l'exploitation de mines abondantes. Mais, fertilisé par la présence et le travail de l'homme, et mieux exploré, le désert prétendu a livré de nouvelles richesses, et chaque jour la mère patrie, l'Amérique de l'Est, apprend par les lettres de ses explorateurs l'étendue des ressources qu'elle possède dans ce *far far West* (l'Ouest lointain), où elle envoie sans cesse de nouveaux essaims de colons.

Nous empruntons à la correspondance du *Boston daily Advertiser* les détails suivants sur le territoire du Colorado.

Il comprend une superficie de plus de cent mille milles carrés. L'étonnante richesse de ses mines, des terres arables suffisantes pour nourrir une population décuple de sa population actuelle; la possession d'un des plus magnifiques pâturages des États-Unis, où abondent le buffle et l'antilope, et où l'on pourrait élever des millions de bêtes à cornes et à laine; ses montagnes boisées, qui fournissent des bois de charpente propres à tous les usages : tout se réunit pour faire du Colorado le rival de la *reine de l'Ouest*, la Californie. Cependant, malgré tous les avantages qu'il offre au fermier, à l'éleveur et à l'industrie lainière, on ne peut nier que ses richesses minérales ne soient l'attrait principal qui le signale à l'aventurier, au spéculateur, au capitaliste. Outre l'or et l'argent, qui paraissent y exister en quantités inépuisables, on y trouve des mines de cuivre, d'étain, d'antimoine, de nickel, de plomb et de fer. D'immenses couches de charbon y ont été découvertes précisément au lieu où elles sont le plus nécessaires, c'est-à-dire au pied des montagnes. On y rencontre aussi le plâtre et des sources minérales de toute espèce, alcalines, sulfureuses, ferrugineuses, et dont la plupart sont chargées de gaz acide carbonique au point d'être désignées dans le pays sous le nom de sources bouillantes.

Ce fut en 1858 que l'or fut découvert dans le Colorado, près de la ville actuelle de Denver. Des veines de pyrite le furent l'année suivante, et depuis ce temps de nouvelles et constantes découvertes ont été faites dans toutes les directions, bien que le pays en son ensemble n'ait encore été exploré que partiellement et d'une manière imparfaite. Les mines d'argent sont, en général, de deux sortes : mines de plomb argentifère, ou d'argent mêlé d'antimoine.

Ces mines du Colorado sont aussi riches, ou même plus riches qu'aucune de celles des États-Unis; mais la séparation des métaux, qui se présentent mélangés dans la nature, offre beaucoup plus de difficulté que dans les mines californiennes. Cependant les habitants du Colorado attendent l'achèvement de la grande ligne ferrée du Pacifique, comme le point de départ d'une nouvelle ère de prospérité. Les mines d'argent sont généralement situées sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, tandis que les mines d'or se trouvent surtout sur le versant oriental. En somme, tout l'intérieur de ce grand bassin, compris entre les montagnes Rocheuses et les Sierras Nevadas, peut être considéré comme une immense mine d'argent. Les provinces de la Nevada, de l'Utah, du Colorado, chacune en particulier possède plus d'argent que le monde n'en pourrait employer pendant des siècles. Les difficultés de l'extraction et de la séparation empêchent seules un véritable déluge du précieux métal sur l'espèce humaine. La nature semble avoir entouré son trésor de gardiens fidèles, qui lassent l'invention de l'homme et sa rapacité par les obstacles sans nombre qu'ils leur opposent.

On ne doit oublier ni des couches d'ardoise, ni des sources salées. On a trouvé aussi des pierres précieuses : opales, agates, améthystes et émeraudes. Mais les dépôts étrangers à l'or et à l'argent restent inexploités, bien qu'il soit reconnu que le cinabre et la galène, ou mine de plomb, récompenseraient largement les travaux dont ils seraient l'objet.

Le Colorado est fertilisé par des cours d'eau nombreux et abondants. Le rio Grande ainsi que le rio Colorado y prennent leur source, et de cette partie des montagnes Rocheuses appelée dans le pays du doux nom de Sierra Madre, et qui partage en deux le territoire, coulent à l'est vers *le Père des eaux* (le Mississipi) les grandes rivières de la Platte, du Kansas et de l'Arkansas. Accrues de mille ruisseaux affluents, elles parcourent les vallées les plus pittoresques, fournissent à tous les besoins de l'agriculture des réservoirs abondants, et vont *drainer* naturellement la partie du pays connue sous le nom des *Plaines*. On nomme *Parcs* la région à demi montagneuse qui s'étend le long

(1) Bibliothèque impériale, cabinet des estampes.

de la chaîne à l'est : parc du Nord, du Milieu, du Sud; l'un d'eux encore est décoré du nom ambitieux et poétique de Jardin des dieux (*Garden of the Gods*), « et il est digne de cette appellation », déclare le correspondant du *Boston daily Advertiser*, qui ailleurs nomme le Colorado une Suisse américaine.

La ville capitale du Colorado, Denver, est située au bord occidental de la région qu'on désigne encore sur les cartes par ces mots : Grand désert américain. Les géographes qui, non sans raison apparente, donnèrent ce nom aux terrains qui s'étendent des Rocheuses au Kansas, seraient vivement étonnés s'ils contemplaient maintenant la fertilité des campagnes aux environs de Denver. On y récolte généralement de soixante à soixante-dix boisseaux de blé par acre; les légumes y sont aussi fort beaux et très-abondants, et tous ces résultats sont dus à l'irrigation. Admirablement servis par les cours d'eau qui sillonnent le pays, les fermiers du Colorado se rient de la sécheresse. Quand ils ont creusé leur réseau de fossés et amené l'eau à leur ferme, ils sont sûrs de leurs récoltes et ne craignent, dit-on, ni la pluie, ni le temps sec.

Denver est une de ces villes des États-Unis qui semblent nées d'un coup de baguette, et qui étalent au milieu des solitudes du nouveau monde les recherches de la civilisation; villes d'hôtels luxueux, enrichies par les folles dépenses du fiévreux ouvrier des mines. Denver est au Colorado ce qu'est San-Francisco à la Californie. On y voit beaucoup de bâtiments en brique, et elle ressemble plutôt aux villes des bords de l'Atlantique qu'à celles de l'Ouest.

Denver n'est pas située dans la région des mines; et quand on désire les visiter, il faut prendre une voiture qui vous transporte en huit heures à Central-City, distante de 40 milles. Central-City, ainsi nommée à cause de sa situation au sein du district minier, est une ville aux rues étroites, tortueuses et embrouillées au delà de tout ce qu'on peut imaginer; les maisons sont l'assemblage le plus bizarre de tous les styles, de toutes les formes, des grandeurs les plus variables et des matériaux les plus divers. Les hôtels sont indignes du titre qu'ils portent.

A cinq milles plus loin se trouve Idalco, enfouie au sein des montagnes, au fond d'une délicieuse petite vallée. L'atmosphère y est si claire, si pure, qu'on jouit d'y respirer. On trouve à Idalco un hôtel propre et bien tenu, et d'excellents bains de soude qui contiennent un bassin de natation plus grand que celui de la ville du Lac-Salé. Ces bains chauds passent pour posséder de grandes vertus, spécialement pour la guérison des rhumatismes.

Ici l'on aperçoit de tous côtés les pics neigeux. L'aspect de cette blanche rangée de sommets ajoute au paysage un charme indescriptible. L'on monte constamment pour arriver, deux milles plus loin, à Empire-City, dont l'un des faubourgs, North-Empire, passe pour la ville la plus élevée des États-Unis. Empire-City est située à environ dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et la vue dont on jouit du haut de North-Empire est incomparable.

La route qui vient du grand lac Salé, en passant par la partie sud du territoire de Dacotah, franchit les montagnes Rocheuses à Bridger's Pass (passage de Bridger). Quand le voyageur est arrivé sur ce sommet, à peine peut-il croire avoir atteint le point culminant du trajet, tant les pics se montrent adoucis, tant l'ascension a été douce et facile. En quittant les montagnes, la route côtoie les plaines. Il est temps alors de visiter les rifles et les revolvers, car on est en danger de rencontrer les Indiens. On croit généralement que plus le voyageur s'avance dans l'ouest, plus le pays devient sauvage, les Indiens hostiles et le gibier abondant. Cela est si peu vrai, que la partie la plus sûre et la mieux entretenue de la route est celle qui mène de San-Francisco au lac Salé, et que c'est seulement après le passage des montagnes Rocheuses qu'on peut avoir quelque chose à craindre des Indiens. De la Sierra Nevada aux montagnes Rocheuses le pays est entièrement dépourvu de gibier, et les seuls Indiens dont on ait à redouter l'agression sont ceux qui vivent de la chasse du buffle et de l'antilope; or ces animaux ne se rencontrent jamais à l'ouest de la chaîne.

D'un versant à l'autre, l'aspect du pays change complétement. A l'ouest, des plaines monotones et tristes, couvertes de maigres arbrisseaux, où l'on ne rencontre point d'oiseaux ni d'autres animaux, et que la vie semble avoir abandonnées; du côté de l'Atlantique, une verdure épaisse, d'abondantes prairies, où des troupeaux fuyants d'antilopes, se tenant toujours à égale distance du chasseur, semblent le provoquer à la course; toutefois, ils ne parviennent pas toujours à se préserver de son atteinte, ainsi que le prouve à toutes les stations de la route le plat d'antilope offert à l'appétit du voyageur. On trouve aussi dans les montagnes l'élan, dont la chair est plus estimée, probablement parce qu'elle est plus rare.

On s'étonne, en contemplant de la plaine les sommets neigeux qui percent les nuages, de les avoir si facilement franchis. La réussite du chemin de fer du Pacifique paraît alors certaine, et sans aucun doute les montagnes Rocheuses n'ont à opposer au passage de la voie ferrée aucune des difficultés qu'offriront les Sierras Nevadas. La nature a créé là des routes que l'homme aura seulement à suivre. La route de la ville du Lac-Salé à Denver décrit un segment de cercle courant du nord au sud, du 41e degré de latitude au 40e. Cinq jours et cinq nuits, plus quelques heures, suffisent au voyage; on trouve sur la route deux repas par jour, au prix d'un dollar et demi chacun.

Il existe une grande différence entre les Indiens des plaines et ceux des montagnes. Ceux-ci, qu'on appelle *Diggers* (fouilleurs), sont loin de posséder l'énergie, le courage et l'audace qui animent leurs frères guerroyants des plaines. Les Diggers se contentent de rôder autour des stations, des villes et des mines, et de recueillir çà et là une misérable subsistance. A l'occasion ils feront quelque ouvrage; mais ils se reprendront ensuite au bonheur de ne rien faire, jusqu'à ce que la faim les contraigne de gagner un nouveau repas. Les Indiens des plaines, bien montés et bien armés, défendent pied à pied leur territoire, et en font du moins payer cher l'envahissement graduel aux émigrants et aux convois de l'État. L'établissement d'une nouvelle route à travers les plaines les a exaspérés, et ils s'en vengent par le massacre des gardiens de stations et le dépouillement des voyageurs. « Ils ne désirent pas, disent-ils, entrer en guerre avec les blancs, mais ils sont bien résolus à détruire la route. Pourquoi notre grand-père blanc n'envoie-t-il pas mettre ordre à cette injustice? demandent-ils. Nous avons cédé la route de Santa-Fé, la route de la rivière Powders et la route Omaha; et maintenant l'on en perce une au cœur de notre pays de chasse! Nous ne pouvons ni ne voulons consentir à cela; et quand nous le voudrions, nous ne pourrions retenir nos jeunes guerriers. »

Aussi l'on n'entend parler que de meurtres commis, d'attaques de trains ou de stations, d'hostilités de toutes sortes, et les populations effrayées se croient à la veille d'une guerre indienne générale qui ne serait pas sans importance; car les tribus réunies des Apaches, des Navajoes, des Arrapahoes, des Cheyennes, des Sioux et des Utes, peuvent rassembler plusieurs milliers de guerriers.

La partie est du Colorado est dépourvue de bois, sauf les cotonniers qui bordent les rivières. Le gibier abonde

dans la montagne et dans la plaine ; dans la montagne, le grizzly, les ours noirs et roux, le mouton montagnard, le bison et l'élan. Les ruisseaux abondent en truites délicieuses. L'arrivée du chemin de fer dans ce beau pays sera le signal d'un nouveau développement de son commerce et de ses richesses.

LA JEUNESSE DE CUVIER.

Le conseiller des conférences Pfaff a écrit sur Georges Cuvier une notice biographique où l'on trouve des détails qui étaient inconnus (1). En voici un passage :

« Mon heureux destin, dit M. Pfaff, me fit faire la connaissance de Georges Cuvier, le 15 avril 1787, dans la salle dite des Chevaliers de l'Académie caroline, à Stuttgart.

» La vie toute claustrale que nous menions était très-favorable au culte paisible des muses, en même temps qu'elle exaltait ces beaux sentiments d'amitié auxquels la jeunesse s'abandonne avec tant de bonheur. Les dehors de Cuvier contrastaient si fort à cette époque avec ses traits et les traits éminents de l'homme intérieur, qui tous faisaient déjà pressentir en lui l'illustre savant, que, quatorze ans après, en revoyant l'ancien ami dont l'extérieur était tout à fait changé, et qui avait réellement passé de l'humble état de larve à l'état brillant de papillon, j'eus peine à le reconnaître.

» Tout entier à ses études, il négligeait tout ce qui regarde immédiatement les soins du corps et l'élégance extérieure, tout ce qui aurait pu déguiser la défaveur avec laquelle la nature semblait alors avoir traité son extérieur. Son visage, très-maigre, plutôt allongé qu'arrondi, pâle, et marqué abondamment de taches de rousseur, était comme encadré par une crinière épaisse de cheveux roux. Sa physionomie respirait la sévérité et même un peu de mélancolie. Il ne prenait aucune part aux jeux de la jeunesse ; il avait l'air d'un somnambule qui n'est point affecté de ce qui l'entoure ordinairement, et qui n'y prête aucune attention.

» L'avidité de son esprit était insatiable. Outre ses études spéciales, celles des sciences administratives, la botanique et la zoologie, et dans la zoologie l'entomologie, puis la philosophie, l'histoire et la littérature, étaient l'objet de son ardente application au travail. Pendant une année entière, je fus témoin de ses études infatigables et continuées bien avant dans la nuit. La grandeur des in-folio, pas plus que le nombre des volumes, ne pouvaient l'arrêter dans ses lectures de tous les instants. Je me souviens surtout, et très-bien, comment, assis d'ordinaire près de mon lit, il parcourait tout le grand Dictionnaire historique de Bayle...

» Cuvier n'était pas seulement pour moi un ami plus âgé, c'était aussi un véritable maître. C'est principalement sous sa direction que j'ai appris les premières notions de physique, et je me rappelle très-bien la clarté d'exposition toute particulière de sa parole. »

PETITS TRAITÉS DE NICOLE.

EXTRAITS.

Qu'on n'a jamais sujet de se plaindre de ceux qui nous accusent de quelque défaut. — Lorsque nous apprenons qu'une personne a trouvé à redire à notre conduite en quelque chose, il est bien clair que nous n'avons pas sujet de nous en plaindre, si elle l'a fait avec ces deux conditions : la première est de ne blâmer que ce qui est effectivement blâmable selon la règle de la vérité, et la seconde de ne s'être point trompée dans l'application de cette règle.

Mais quand il arriverait que la personne qui nous blâme et qui nous accuse se tromperait, ce ne pourrait être qu'en deux manières : ou parce que la règle sur laquelle elle nous jugerait serait fausse et trompeuse ; ou parce qu'elle en ferait une fausse application, en nous imputant contre la vérité d'avoir violé cette règle.

Si c'est en la première manière, nous avons sujet de la plaindre elle-même de ce qu'elle se mêle de juger sans connaître la vérité, qui doit être la règle de tous les jugements ; mais nous lui avons néanmoins quelque sorte d'obligation : car enfin elle n'a blâmé en nous que ce qu'elle a cru blâmable, c'est-à-dire qu'elle a voulu nous guérir d'un mal que nous n'avions pas et qu'elle croyait que nous eussions. Or la volonté de nous guérir est toujours une espèce de mérite. Elle nous a souhaité un bien en nous souhaitant la guérison, et l'on a toujours de l'obligation à un médecin qui nous présente des remèdes pour nous guérir de la fièvre, quoiqu'il se trompe en supposant que nous l'ayons effectivement.

Cela est encore plus vrai lorsque, ne se trompant pas sur la règle, cette personne se trompe dans l'application qu'elle en fait, en nous croyant effectivement coupable d'une faute que nous n'aurions pas commise. Car il est sans doute que nous n'aurions aucun sujet de nous plaindre si on nous disait simplement : Vous êtes capable d'un tel défaut, vous vous en devez humilier ; car il est vrai que nous en sommes en effet capable, et que cette capacité est un sujet réel de modestie.

Nous n'aurions encore aucun sujet de nous plaindre si on n'avait fait que nous dire : Vous devez veiller sur vous, pour éviter ce défaut à l'avenir ; car la vigilance des défauts dont on est capable n'est jamais mauvaise.

Or, en nous disant que nous avons commis une telle faute, on nous dit effectivement ces deux vérités : et que nous en sommes capable, et que nous la devons éviter. Ainsi, il y a deux vérités renfermées dans l'accusation, et elle ne peut être fausse qu'en une seule manière, qui est de nous imputer ce que nous n'aurions pas effectivement commis.

La justice ne nous permet que cette seule excuse, qui est de dire qu'autant qu'on a pu sonder le fond de sa conscience, on n'y a pu découvrir qu'on soit coupable d'une telle faute qu'on nous reproche.

Voilà ce que la vérité peut permettre dans ces rencontres ; mais elle condamne tous les dépits que l'on peut ressentir de ce qu'on trouve à redire à notre conduite, et toutes les plaintes que l'on en peut faire.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

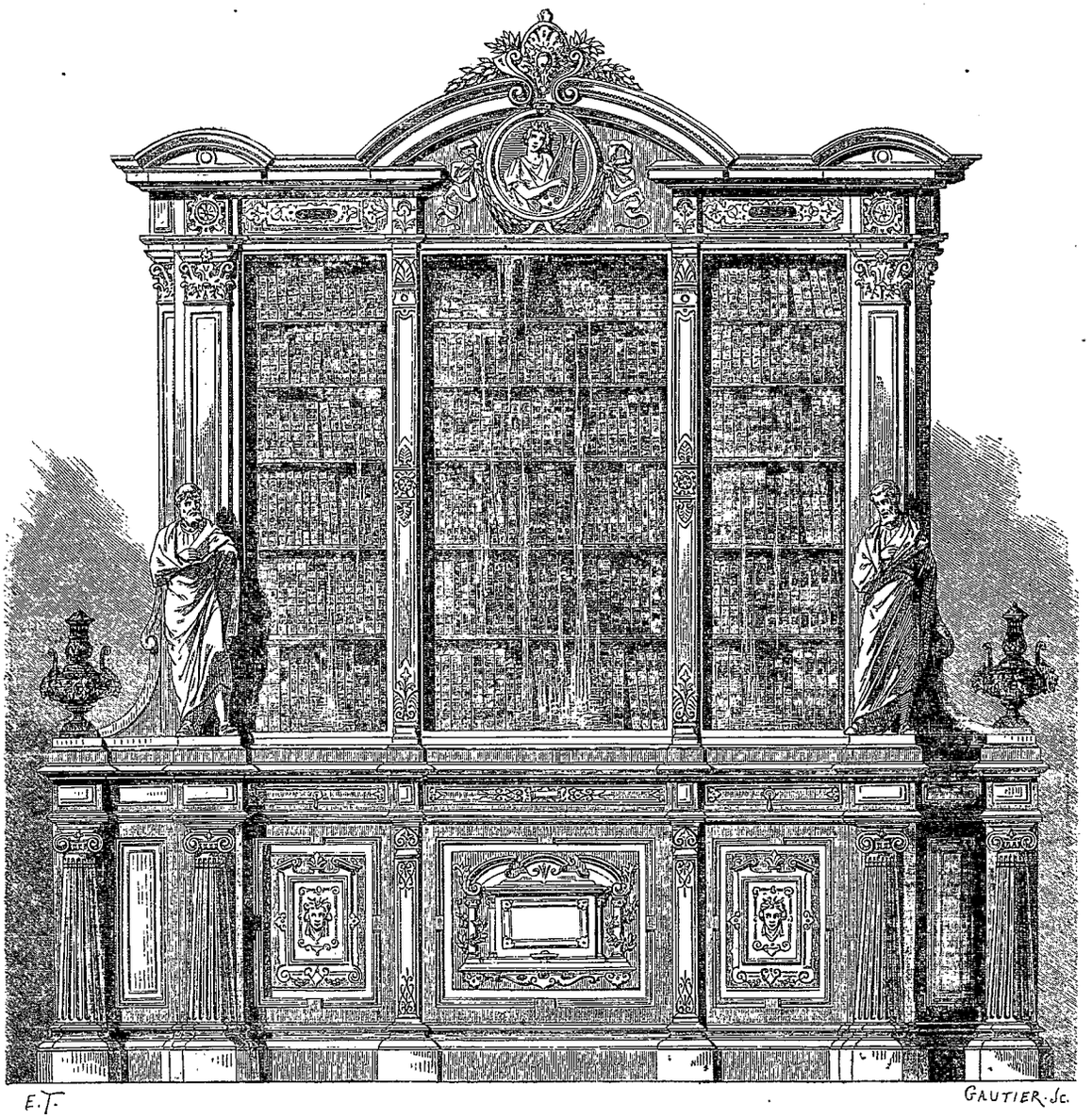
Voy. p. 100, 132, 164, 203, 236, 240.

ÉBÉNISTERIE.

Parmi les meubles les plus élégants exposés au Champ de Mars, on remarque une assez grande variété de jolies bibliothèques. Est-ce un signe des temps ? Cela veut-il dire que la lecture est aujourd'hui plus en faveur que jamais ? On peut le croire ou l'espérer, à voir tout l'art que l'on met à dresser en l'honneur des livres ces charmantes œuvres en bois de toutes sortes qui semblent être de petits autels dédiés à l'étude. On regarde beaucoup la bibliothèque d'ébène de la maison Whytock d'Édimbourg, en style du seizième siècle, ainsi que celle de MM. Mazaroz et Ribaillier que nous reproduisons. Cette dernière est tout simplement en poirier noirci, et le lecteur peut juger lui-même, d'après notre gravure, les qualités qui la recommandent sous le rapport de l'ornemen-

(1) En tête des *Lettres de Georges Cuvier à C.-M. Pfaff, 1788-1792* ; trad. de l'allemand par Louis Marchant, docteur en médecine. Paris, Victor Masson, 1858.

tation. De belles peintures en émail, par M. Deak, figurant une muse, des masques de théâtre, et d'autres sujets qui se rapportent aux arts littéraires, ressortent agréablement sur le fond noir. Deux philosophes en bronze, d'un ton chaleureux qui ressemble au reflet d'une flamme, sont debout à droite et à gauche comme les gardiens de l'édifice. Plus loin, deux urnes du même métal éveillent dans l'esprit quelque sentiment vague de parfum ou de cendre sacrée. L'idée et le dessin de cette bibliothèque sont d'un architecte, M. Blondel, qui en est l'heureux possesseur. Pour juger combien l'usage de ce meuble charmant est commode et facile, il faudrait pouvoir l'ouvrir et en exa-



Exposition universelle de 1867. — Bibliothèque en poirier, de MM. Mazaroz et Ribaillier. — Dessin de Thérond.

miner tous les détails; mais rien ne saurait y être défectueux, et il n'est pas besoin d'y toucher pour le croire.

FAUTE DE SAVOIR.

AVIS AUX CHASSEURS.

On ferait une belle liste des imprudences et des sottises que nous commettons tous les jours, tous tant que nous sommes, FAUTE DE SAVOIR. En voici une entre mille; il s'agit de chasse.

Vous êtes dix, vingt, trente quelquefois, réunis ou éparpillés dans un champ ou dans un bois, et faisant à qui mieux mieux fuir de toutes parts le gibier effarouché. Vous tirez à l'envi dans tous les sens, et les coups se répondent et se croisent. De quoi vous inquiétez-vous en général? De n'avoir personne en face de votre fusil, et rien davantage. Quant à savoir où retombera la charge, où elle peut retomber, on n'y songe pas. Et si par malheur, au milieu de l'agitation et de la joie générale, un des chasseurs vient à crier tout à coup qu'on lui a crevé un œil ou qu'il a reçu du plomb dans sa casquette, on se dispute pour savoir quel est le maladroit qui a pu tirer sur son voisin; mais il est rare qu'on le trouve. Chacun est sûr de lui, et se sent la conscience parfaitement nette de l'accident : *il a tiré en l'air*, c'est tout dire.

Un chasseur rentre chez lui; c'est un vieil amateur, un garde expérimenté, un père de famille craintif, et qui jamais ne laisserait son arme une minute sous la main de qui que ce soit. Et pour qu'elle ne reste pas chargée, cette arme, le voilà qui la décharge tout à coup, sans crier gare, sans regarder autour de lui seulement, au beau milieu de

ses amis, dans sa cour, à la porte de sa maison, à dix pas de sa femme, de ses enfants... ou de ceux des autres. Faites-lui une observation, il vous plaisantera s'il est de bonne humeur, il vous enverra promener s'il est de mauvaise humeur; mais assurément il vous trouvera naïf et peu au fait du maniement des armes à feu. *N'a-t-il pas tiré en l'air?*

J'en suis fâché pour les chasseurs, et bien davantage encore pour ceux qui ne chassent pas et qui sont exposés à subir les conséquences de cette naïveté; mais les gens *naïfs*, en telle circonstance, ce ne sont pas ceux qui se méfient du plomb, dans quelque direction qu'il vienne, ce sont ceux qui se figurent sérieusement que le plomb n'est à craindre que quand il frappe de bas en haut, et qui ne veulent pas se souvenir qu'un corps qui tombe n'est pas toujours bon à recevoir. Je serais curieux de savoir ce qu'ils penseraient d'un voisin qui jetterait par-dessus leur mur des pierres dans leur jardin, ou d'une baguette de fusée qui viendrait à leurs côtés percer le crâne de leur fils ou de leur fille. De quoi pourraient-ils se plaindre pourtant, avec leur système? Est-ce que l'artificier n'a pas *tiré en l'air?* Et le voisin, qui peut-être ne songeait qu'à abattre ses noix ou à viser un nid dans son arbre, n'a-t-il pas, lui aussi, *tiré en l'air* et sur son terrain?

La vérité, vérité de sens commun et d'expérience journalière, c'est que tous les corps, quels qu'ils soient, sont soumis à l'action de la pesanteur, et que tous, quand ils redescendent vers la terre, le font avec une vitesse plus ou moins grande, suivant leur nature et la hauteur de leur point de départ. Qu'un fruit mûr abandonne la branche qui le porte, ou qu'une tuile mal placée se détache sans impulsion première du toit d'un édifice; qu'une balle ou une bombe, une pierre ou une charge de plomb, le liquide d'une pompe ou celui d'un jet d'eau, soient projetés, au contraire, avec une force qui s'affaiblit à mesure qu'ils s'élèvent, pour retomber aussitôt que cette force épuisée aura cessé d'agir, c'est toujours le même phénomène : une *chute* qui s'effectue, et qui s'effectue en raison du poids et en raison du chemin parcouru. Versez d'un troisième étage une poignée de gravier sur les passants, et jetez d'en bas un sac de papier rempli de gravier, qui se brisera en frappant le mur et laissera retomber son contenu du même point, c'est la même chose, et ceux qui en doutent n'ont qu'à en faire l'essai. Or, si par hasard ils ont la simplicité de croire que le plomb fait exception à la règle commune, probablement parce qu'il est un des corps les plus lourds, qu'ils aillent voir un peu comment on le fabrique. Ils trouveront, au sommet d'une tour ou à l'orifice d'un puits profond, des hommes occupés à verser, sur des passoires de différents calibres, le métal fondu qui se divise en gouttelettes en les traversant. Ces gouttelettes, d'abord allongées, s'arrondissent par la résistance de l'air qu'elles ont à vaincre dans leur chute, et sont reçues en bas par une nappe d'eau dans laquelle elles se refroidissent. Mais elles n'y arrivent pas sans fracas; et, à part la chaleur qui en rendrait le contact dangereux, c'est une grêle comme n'en envoient pas souvent les nuages. C'est une grêle de ce genre-là pourtant qu'on s'expose à envoyer à son prochain toutes les fois qu'on *tire en l'air*. Ne l'a-t-on jamais, par hasard, entendue retomber sur les branches?

Mais alors, diront les chasseurs, pourquoi ne tuons-nous pas quelqu'un tous les huit jours? Par une raison bien simple, c'est que l'espace est vaste, et que les chances de se trouver sous le grain qui retombe sont rares. A l'armée, où l'on est en ligne et où l'on vise, le nombre des coups qui portent n'est pas grand par rapport à ceux qui ne portent pas, et le maréchal de Saxe, qui s'y connaissait apparemment, disait que pour tuer un homme il fallait employer son pesant de plomb. Mettons qu'il en faille cent fois autant, puisque les chasseurs ne visent pas le gibier humain, Dieu merci, et que ceux qui pourraient être atteints sont en petit nombre. Encore est-ce trop de pouvoir l'être, et cent mille coups de fusil inoffensifs ne consoleraient jamais un honnête homme d'un seul coup malheureux.

Il y a une autre raison encore, car il faut tout dire : c'est que le plomb fait balle quand il sort du fusil, et qu'il se disperse et s'éparpille à mesure qu'il fend l'air. C'est en pluie, et en pluie fort irrégulière, quand le coup est oblique, qu'il retombe sur le sol. Par ce fait, assurément, on est beaucoup plus exposé à être touché; mais on ne l'est guère à recevoir une portion un peu forte de la charge. Beaucoup de lièvres et de perdreaux ont du plomb dans le corps et courent encore, et il ne manque pas de chasseurs qui sont dans le même cas. Il n'en est pas moins vrai qu'un seul grain mal placé peut tuer son homme ou sa bête; et cette pluie-là, si rares qu'en soient les gouttes, ne sera jamais saine.

Que messieurs les chasseurs veuillent donc bien y réfléchir, et qu'ils aient au moins l'attention de s'assurer, avant de lâcher leur coup, qu'il n'y aura personne dessous. Qu'ils se souviennent que ce qu'on tire en haut revient en bas, et que sur la terre où il retombe il y a des hommes, ou tout au moins il peut y en avoir. Ce ne sont peut-être pas des chasseurs, c'est vrai, et c'est assurément un grand crime, pas assez grand pourtant, on en conviendra, pour que leur vie soit comptée pour rien. Il y a d'ailleurs, on le sait, un vieux proverbe qui dit qu'il ne faut pas *cracher en l'air*, et je n'ai pas besoin de rappeler pourquoi. Il est trivial, mais il est vrai; et si nos modernes Nemrods voulaient un peu plus se donner la peine de le comprendre, ils ne s'exposeraient pas à qui mieux mieux, comme des bandes d'étourneaux, à se traiter les uns les autres plus mal que les inoffensifs animaux voués à leurs coups. Mais mieux vaut tard que jamais, et nos lecteurs, nous l'espérons, ne voudront être désormais ni meurtriers, ni victimes. Ils n'auraient plus d'excuse, car ce ne serait plus *faute de savoir*.

IMPOSTEURS.

S'il faut aux bien doués, qui ont le pouvoir de féconder le champ de la raison humaine, moins d'efforts pour implanter en ce monde une vérité nouvelle que pour déraciner une vieille erreur, ce n'est pas, comme beaucoup le supposent, qu'une infirmité naturelle de notre esprit le fasse, par préférence, incliner vers le mensonge. Personne ne demande à être trompé et n'est volontairement le complice de ce qui l'abuse. Le long règne, ici-bas, des superstitions et des fables, qu'avec justice maintenant nous déclarons absurdes et grossières, ne prouve rien à l'encontre de ce dire. Fables et superstitions n'ont poussé si avant leurs racines que parce que ceux qui les firent adopter et ceux qui les transmirent avaient, profondément ancrée en eux-mêmes, la conviction qu'ils étaient en possession de la vérité.

Loin de condamner ces abuseurs de bonne foi, nous devons, au contraire, leur être presque reconnaissants. C'est en éclairant d'une lueur, à leur insu trompeuse, ce qui n'était avant eux que ténèbres épaisses, qu'ils nous ont montré où il fallait porter la lumière; c'est à la nécessité de combattre leurs opinions erronées que nous sommes redevables de tout ce que nous possédons d'idées justes.

Mais cette lumière, si éclatante qu'on l'ait faite, n'a pu

pénétrer instantanément partout; mais les idées nouvelles destinées à détruire des préjugés séculaires ne s'emparent pas à la fois de tous les esprits. Celles-ci ainsi que celle-là ne progressent que lentement; de là, même chez les peuples qui se prétendent arrivés à la civilisation la plus avancée, la foi robuste en l'efficacité de certaines pratiques que la raison, mieux informée, ne peut plus admettre; de là cette persistance à regarder comme des oracles infaillibles certains phénomènes du temps qui ne prédisent rien, mais que la science peut prédire. La croyance aux jours heureux et malheureux, par exemple, peut être citée comme l'une des plus résistantes parmi nos vieilles erreurs.

Il faudrait aller loin dans les âges du monde pour remonter jusqu'à l'origine de cette croyance; on la retrouve dans tous les temps, chez tous les peuples; seulement, les peuples différents ne se sont pas entendus pour attribuer aux mêmes jours une bonne ou une mauvaise influence. Pour ne citer que les Romains, on lit dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle que ceux-ci mettaient au nombre des jours funestes le lendemain des calendes, des nones et des ides, ainsi que le quatrième jour qui précédait chacune de ces divisions successives du mois. Le douloureux souvenir de grandes défaites subies par les armées de la république, à des dates correspondantes, explique la superstitieuse terreur que le peuple éprouvait au retour des mêmes époques mensuelles. Ce fut le quatrième jour avant les nones d'août que les Romains perdirent, contre Annibal, la bataille de Cannes.

Ce qui retarde surtout la raison s'efforçant de faire son chemin dans le monde, c'est qu'avec ceux qui croient à faux, mais qui croient sincèrement, il y a ceux qui tirent profit de laisser croire. Nous ne voulons parler ici que du Mage errant.

LE MAGE ERRANT.

L'homme qu'on désignait ainsi, et que les voyageurs en France ont pu encore rencontrer sur telle ou telle route il n'y a pas plus de vingt ans, ne faisait que passer dans les villes; il séjournait peu dans les bourgs et dans les villages, et il ne revenait jamais qu'après des années d'intervalle dans les localités où il avait trouvé bon de s'arrêter. D'ordinaire son départ avait lieu sans bruit, mais il n'en était pas de même de son arrivée. Partout où il devait se montrer pour la première fois, il y était impatiemment attendu, et son nom, qu'on avait ignoré jusque-là, était dans toutes les bouches avant qu'il eût paru. Voici, parmi les incidents qui précédaient toujours son arrivée, celui qui, bien que souvent renouvelé, ne manquait jamais d'exciter une grande émotion populaire.

Le jour du marché de l'endroit, soit sur la place, soit dans l'auberge la plus fréquentée, une femme qui n'était pas du pays, et que suivait un enfant accroché à ses jupes, allait de l'un à l'autre, demandant si le Mage errant n'était pas arrivé, si on ne pourrait lui dire où il était logé, ou du moins si quelqu'un des assistants ne l'avait pas rencontré sur son chemin. Comme cette femme interrogeait avec vivacité et se montrait profondément affligée de la réponse négative qu'elle recevait de chacun, la curiosité s'éveillait, et c'était à qui interrogerait à son tour cette femme qui paraissait si fort en peine parce qu'on ne pouvait lui donner des nouvelles de ce Mage errant dont personne, dans le marché ou dans l'auberge, n'avait encore entendu parler. Aussitôt, comme pour soulager son cœur, la femme racontait longuement l'histoire suivante, qui peut se résumer en quelques mots.

Depuis deux jours elle éprouvait une grande affliction : son enfant avait disparu. Après de vaines recherches, elle désespérait de pouvoir le retrouver, quand le Mage errant passa par son village, où il n'avait pas l'intention de s'arrêter. Cependant, ému de pitié par la prière de la mère désolée, il lui laissa le temps de le consulter, mais lui annonça qu'il ne pourrait lui répondre que lorsqu'il saurait bien exactement ce qu'elle avait rêvé la veille de son malheur. Le hasard voulut qu'elle se rappelât son rêve; elle le lui raconta, et pendant qu'elle parlait il ouvrit son livre, puis quand elle eut fini il prononça ces mots : « Le second jour de la nouvelle lune est un bon jour. Après trois autres jours le rêve se réalisera. Ne cherchez plus votre enfant, bonne femme; il reviendra de lui-même coucher ce soir dans son lit. » Cela dit, le Mage errant continua sa route. Le soir, la prédiction fut accomplie. L'enfant, qui s'était égaré, avait enfin retrouvé le chemin de son logis. Pour preuve de la vérité de son récit, la femme montrait l'enfant qui l'accompagnait, et disait en terminant : « Je viens de bien loin; mais j'irai plus loin encore pour rencontrer le Mage errant; car c'est bien le moins que je lui dise publiquement que sa science ne l'a pas trompé, puisque je suis trop pauvre pour lui donner une autre récompense. »

Son récit achevé, la femme, tirant après elle son fils retrouvé, se remettait en marche pour essayer de rencontrer le savant qui lisait si couramment dans l'avenir. A la place qu'elle venait de quitter, elle laissait beaucoup d'émerveillés, quelques esprits en lutte avec le doute et aussi plusieurs incrédules. Mais pour convaincre ceux qui doutaient et confondre ceux qui refusaient de croire, il se trouvait toujours dans le groupe des auditeurs un voyageur, paysan ou bourgeois, aussi inconnu aux gens de l'endroit que la femme qui venait de leur révéler l'existence et le merveilleux savoir du Mage errant. A la première atteinte de suspicion touchant la véracité de cette femme, le voyageur ripostait par le récit d'un fait personnel, non moins étonnant que le retour de l'enfant égaré à l'heure annoncée. Il s'agissait d'un moribond subitement guéri, sans le secours du médecin, au jour fixé par le Mage. — « Ce que j'avance, ajoutait le narrateur, je ne le sais pas que par simple ouï-dire, mais bien par moi-même, car je suis ce mourant ressuscité. » Ou bien encore c'était la prédiction d'une mort exactement vérifiée que l'inconnu avait à raconter. Il était impossible de ne pas ajouter foi à son récit, alors qu'il l'appuyait de cette conclusion : « Je suis l'héritier du défunt! »

La fin à une prochaine livraison.

LE PTILONORHYNQUE.

Voici un oiseau d'Australie qui, d'après le témoignage de M. Gould, travaille, non pour ses besoins, mais uniquement pour ses plaisirs; qui, en dehors de son nid, se construit un édifice particulier, destiné à servir de boudoir, de salle de bal et de réunion, où l'on se donne rendez-vous, où l'on fait connaissance, où, par les douces joies de l'amour, on prélude aux devoirs sérieux du ménage.

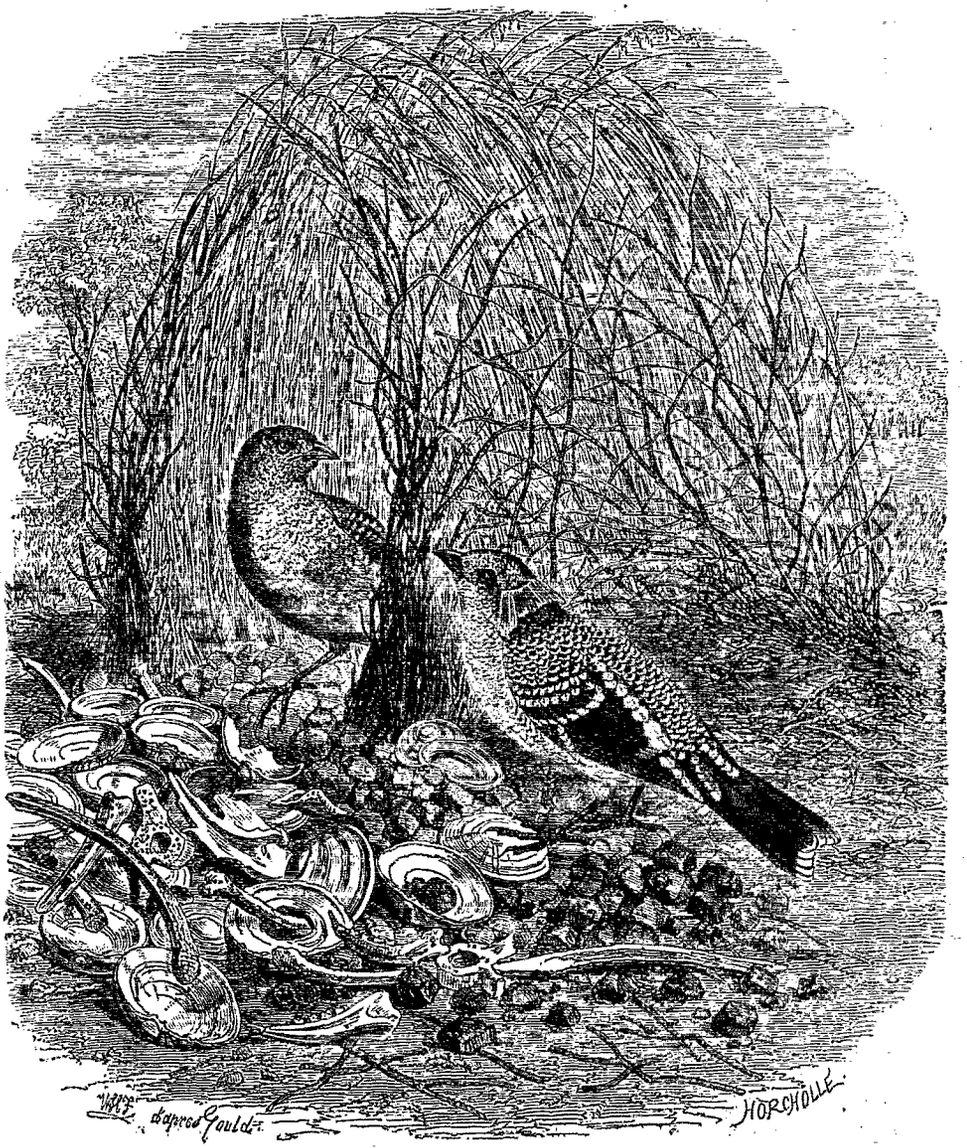
Cet oiseau est le *ptilonorhynque* ou *chlamydère satiné*, que nous croyons devoir placer entre les moineaux ou fringilles et les corbeaux.

La maison de conversation, le casino (il faut bien appeler les choses par leurs noms) dont le ptilonorhynque est l'architecte, a pour base une large et épaisse plate-forme faite de baguettes entrelacées. Au milieu s'élève l'édifice, composé de branches plus déliées et plus flexibles; ces branches, enlacées par leur extrémité inférieure avec celles de la plate-forme, s'écartent, puis se rapprochent, se réunissent, et forment ainsi une espèce de berceau ou de tonnelle qui est la chambre où se tiennent les oiseaux.

Il est à remarquer que les fourches résultant du croisement des baguettes sont toutes tournées en dehors, de façon à ne pas obstruer l'intérieur et faire obstacle à la circulation.

Ce n'est pas tout : la charpente bâtie, les murs achevés, il s'agit de décorer l'appartement. La commodité du local ne suffit pas, on veut y joindre l'élégance. Dans ce but, les oiseaux y apportent tout ce qu'ils peuvent ramasser de joli et de brillant, belles plumes de perroquet, petits os blancs comme l'ivoire, coquilles d'escargots, qui sont à leurs yeux ce que sont aux nôtres les dorures, les cristaux, les objets d'art et toutes les curiosités dont sont ornés nos salons. Ils font mieux ; ils vont rôder autour des campements des indigènes, et s'ils découvrent quelque lambeau d'étoffe, quelque morceau de tuyau de pipe, quelque petite pierre finement taillée, jetés ou perdus dans les broussailles, ils ne manquent pas de s'en emparer. Tous ces joyaux, ils les répandent sur le plancher, ils en jonchent l'entrée de leur château ; ils savent même attacher des plumes comme des drapeaux, comme des banderoles, aux parois ou à la voûte.

Il existe un autre ptilonorhynque, — le *ptilonorhynque* ou *chlamydère tacheté*, — dont l'architecture est plus compliquée, plus savante et plus fastueuse encore. Son



Le Ptilonorhynque ou Chlamydère tacheté (*Chlamydera maculata*). — Dessin de Freeman.

berceau est beaucoup plus long ; à vrai dire, ce n'est plus un berceau ni une tonnelle : c'est plutôt une avenue, une galerie, quelquefois longue de plus de trois pieds. Les baguettes qui forment les murs sont reliées entre elles par de longues herbes qui en bouchent les interstices. Peut-être dans le but d'assujettir ces herbes, la galerie est pavée de pierres régulièrement disposées : ces rangées de pierres, partant de l'une des entrées, vont en divergeant jusqu'au milieu, en laissant entre elles un petit sentier, comme une chaussée entre deux trottoirs ; puis elles se rapprochent de manière à présenter la même disposition à l'autre bout de l'avenue. Quant aux décorations, elles abondent, surtout aux deux entrées : coquillages, carapaces d'insectes, plumes, petits os, sont semés, entassés à profusion sous chaque portique de ce magnifique palais d'été. — « Dans quelques-uns des plus grands berceaux que j'ai vus, œuvre évidemment de plusieurs années, dit M. Gould, il y avait à chaque entrée plus d'un demi-boisseau de ces ornements... Comme ces oiseaux se nourrissent presque exclusivement de graines et de fruits, ces coquillages et ces os ne peuvent avoir été ramassés que pour servir à la décoration de leurs édifices. »

GELLERT,

FABULISTE ET MORALISTE ALLEMAND.



Gellert. — Dessin de Pauquet, d'après une estampe allemande du dix-huitième siècle.

Christian Gellert naquit à Haynichen, petite ville de Saxe, située non loin de Freyberg, le 4 juillet 1715. Son père était pasteur de l'endroit. Il n'avait qu'un revenu modique, à peine suffisant pour élever sa nombreuse famille qui se composait de treize enfants. Dans une pièce de vers qu'il fit étant encore jeune, Christian Gellert a représenté toute sa famille sous la forme des treize piliers qui se voyaient devant la maison paternelle, indiquant que les treize enfants devaient soutenir leurs vieux et dignes parents, de même qu'un nombre égal de piliers était le soutien de l'édifice. Parmi cette jeune famille, deux surtout montrèrent de bonne heure d'heureuses dispositions: celui qui nous occupe, et un de ses frères, Christlieb Gellert, qui devint inspecteur des mines de Freyberg, et qui est l'auteur d'un *Traité de chimie métallurgique* estimé, ouvrage traduit en français par le baron d'Holbach.

La mère était une femme d'une bonté, d'une douceur exemplaires. Le pasteur était la probité même; il avait le goût de la poésie, il sut l'inspirer à ses enfants, surtout à son fils Christian, qu'il envoya de bonne heure au collége électoral de Meissen. La manière dont alors on enseignait les belles-lettres en Allemagne était sèche et rebutante, et cette méthode aurait pu être plus nuisible qu'utile au jeune Gellert sans les qualités heureuses dont la nature l'avait doué. C'est à Meissen qu'il noua des relations d'amitié solides, inaltérables, avec quelques esprits d'élite qui devinrent dans la suite des hommes et des littérateurs célèbres, influents, entre autres avec le satirique Rabener.

En 1734, il suivit les cours de l'Université de Leipzig. Son père, ayant déjà fait beaucoup de sacrifices pour l'éducation de ses autres enfants, fut obligé de le retirer de l'Université après quatre années de séjour.

Gellert voulait embrasser l'état ecclésiastique; il avait particulièrement étudié la théologie; mais, un jour, il resta court au milieu d'un sermon, et ne put continuer qu'en s'aidant de son manuscrit placé au fond de son chapeau : il se persuada qu'il n'était pas appelé à la prédication, et se mit, pour vivre, à donner des leçons particulières. Vers cette époque (1740), sa santé était assez bonne; il n'avait pas encore cette maladie noire, cette humeur hypocondriaque qui devait plus tard empoisonner son existence; chargé de l'éducation d'un de ses neveux, il put revenir, en 1741, à Leipzig, ville qu'il affectionnait particulièrement, et qui devint depuis sa résidence. Il y continua ses études et y prit ses degrés, afin de pouvoir enseigner publiquement. Le sujet de sa thèse était l'*Apologue*. Dans cette dissertation, pleine d'aperçus fins et ingénieux, il passe en revue la série des anciens fabulistes allemands. Cette introduction naturelle à ses fables, dont il portait déjà le germe dans son esprit, figure en tête des *Fables et Contes* dans toutes les éditions de ses œuvres.

Gellert commençait alors à donner au public de petites compositions en prose et en vers. Il travaillait à divers recueils littéraires. Le goût n'était pas encore formé dans la patrie des Gœthe et des Schiller. La langue nationale n'était même pas en honneur. Les hautes classes se faisaient gloire de ne pas parler leur langue maternelle, ou plutôt la mélangeaient avec ce qu'elles savaient de français.

Le style était l'image de la conversation; il était lourd, diffus, embarrassé de mots étrangers et de tournures barbares. La poésie rampait au lieu de s'élever, se mettait au service et à la merci des grands, et ne voyait pas de but plus glorieux que de chanter la naissance, le mariage, la mort des personnes de condition, ou même des bourgeois notables. Cependant, certains esprits cherchaient à sortir de cette dégradation et de cet avilissement. Le critique J.-Ch. Gottsched (1700-1766) s'était élevé vivement contre le mauvais goût de l'époque, mais avec tant de pédantisme et de sécheresse qu'il rebutait plutôt qu'il n'attirait. On ne peut pourtant lui contester le mérite d'avoir déblayé le terrain, guidé la littérature allemande dans la bonne voie et formé des élèves plus distingués que lui-même. Nous citerons entre autres le poëte Fr. Hagedorn (1708-1754), conteur et fabuliste qui, en même temps qu'Alb. de Haller, montrait par son exemple ce que pouvait être la poésie allemande.

Le jeune Gellert s'était d'abord vivement engagé dans le parti de ce grand pontife de la littérature; mais il s'en sépara, comme beaucoup d'autres, quand celui-ci, aveuglé par la passion, attaqua sans ménagement ses anciens partisans, ses rivaux dans les lettres. La polémique irritante n'était pas dans les goûts du paisible et honnête Gellert. Il quitta donc, avec ses amis, parmi lesquels il faut compter Klopstock, Kleist, Cramer, Schlegel, Gœrtner, Gieseke, Rabener, Zacharie, Schmidt, etc., le recueil littéraire où Gottsched régnait en despote; ils s'entendirent pour en fonder deux autres : *Nouvelles contributions pour l'amusement de l'esprit*, et *Collection d'ouvrages mêlés*, qui bientôt firent autorité. Dans ces deux journaux, on retrouve ce que la littérature allemande, en ses diverses branches, offrait alors de plus parfait. Toute satire personnelle en était exclue; les collaborateurs étaient unis par une étroite amitié; ils s'assemblaient deux fois par semaine; chacun apportait son œuvre, on la lisait à haute voix, on la discutait, on proposait des avis et des corrections. Dans cet heureux cénacle, nulle jalousie, nulle rivalité; l'ambition s'y montrait, mais seulement l'ambition d'être utile et de bien faire. Ces hommes comprenaient l'amitié d'une façon supérieure, surtout Gellert; on peut le voir, à chaque page de sa correspondance, et particulièrement dans ses lettres à Rabener. Gellert était l'ami le plus fidèle, le plus dévoué, le plus sensible :

« Chaque nouvel ami, dit-il dans sa correspondance, est un bonheur nouveau dont je ne saurais trop remercier le ciel. Je ne connais pas de plus noble passe-temps que de réunir en idée tous ses amis, et de les considérer comme ne formant qu'une seule famille dans le monde. Que je suis heureux de passer de l'un à l'autre, de découvrir en chacun des qualités et des mérites divers, mais chez tous le même sentiment pour ce qui est bon et beau, chez tous un cœur sensible et généreux! Que je suis heureux quand je me considère moi-même comme un membre de cette famille, et comme mon âme s'agrandit par le désir de me rendre digne d'eux! »

Et une autre fois, il s'écriait : « Que l'amitié est un sentiment délicieux! et combien est petit le nombre de ceux qui savent apprécier et utiliser ce présent du ciel!... Que dirait le monde, incapable de sentir ces délicatesses, s'il nous entendait parler ainsi? Il nous prendrait pour des esprits extravagants. Mais que nous importe l'opinion de ces âmes froides et pusillanimes, qui semblent ignorer leur propre nature? »

Ses œuvres lui firent d'autres amis dans le public, des amis inconnus qui, sous le voile de l'anonyme, lui témoignaient l'estime qu'ils avaient pour son talent et pour son caractère. C'est le plus beau triomphe que puisse obtenir un poëte, un écrivain en général, que de s'attacher ainsi des âmes d'élite. C'est une preuve qu'il a su faire passer dans l'âme de ses lecteurs la conviction qui l'animait lui-même. Gellert remporta dans sa vie plus d'un de ces triomphes flatteurs. Mais aucun ne dut lui être plus sensible que l'hommage d'un gentilhomme étranger qu'il n'avait jamais vu, qu'il ne connaissait même pas.

Charmé par les écrits de Gellert, le baron de Claussen voulut lui offrir une pension. Le poëte n'était pas riche, il s'en fallait de beaucoup; mais il était fier, et, est-il besoin de le dire? il refusa. Plus tard, le 25 janvier 1759, il lui écrivit, dans une triste circonstance, la lettre suivante : « Ne sachant personne qui ait rendu plus de services que vous à ma mère, généreux ami, je crois qu'il est juste de vous instruire le premier de sa mort. Je viens d'en recevoir la nouvelle, et à peine ai-je calmé les premiers sentiments de douleur et satisfait au devoir de la piété filiale par mes larmes, que je me mets à vous écrire : mon cœur attendri ne peut et ne veut rien entreprendre de plus important aujourd'hui... Sa dernière bénédiction n'a eu que vous et moi pour objet. C'est au nom de cette âme bienheureuse, ô mon ami, que je vous rends grâce pour les bienfaits que vous avez répandus sur elle pendant tant d'années... Ma bonne mère n'a jamais pu comprendre comment un étranger a pu la combler si longtemps d'un bienfait que ni elle ni son fils n'avaient mérité, et la postérité, si jamais ce trait de générosité lui parvient, ne comprendra pas non plus comment un homme instruit, un amateur des lettres, loin de ma patrie, sans que j'aie su son nom, m'a offert une pension de la manière la plus généreuse et la plus délicate, et après mon refus l'ait fait parvenir à ma mère qu'il ne connaissait que par mes lettres. J'ai bien aimé ma mère, et par conséquent j'aimerai aussi jusqu'au dernier soupir son bienfaiteur... »

Ce trait seul prouverait le succès qu'obtinrent les œuvres de Gellert, surtout ses *Fables et Contes*, qui parurent en 1746, et furent bientôt dans toutes les mains. C'était plaisir de posséder enfin un livre, à la portée de tous, écrit dans la langue nationale; un livre où tout était simple, naturel, facile, où chacun pouvait puiser des leçons de morale et des règles de conduite. Le style était coulant, la mesure et la rime parfaites, partout le terme propre, choisi pourtant et toujours dans la convenance du sujet. Un aimable enjouement, un agréable badinage circulait à travers ces petits tableaux de genre. L'art, au lieu de chercher le patronage des grands, descendait vers le peuple. De là cette popularité de Gellert qui peut sembler exagérée aujourd'hui. Le poëte prenait le parti des petits, des humbles :

LE CHEVAL DE MAITRE.

Un cheval de maître vit un jour un cheval de paysan traînant la charrue, et le regarda fièrement.

— Quand donc, dit-il en paradant devant lui et en poussant des hennissements d'orgueil, quand donc auras-tu ma tournure? Quand donc te feras-tu remarquer, admirer par la foule?

— Tais-toi, répondit le cheval de charrue, et laisse-moi labourer en paix; car si je ne cultivais pas ce champ de mes sueurs, où prendrais-tu l'avoine qui te permet de caracoler si fièrement?

Vous qui méprisez les petits, illustres oisifs, apprenez que vos prétentions orgueilleuses, votre soi-disant supériorité, ne reposent que sur leur travail. Eh quoi! ceux qui vous nourrissent et qui vous entretiennent par leur labeur ne seraient dignes que de mépris! Supposons que vos manières soient plus polies : cet avantage même ne vous donnerait pas le droit d'être fiers; car si vous étiez sortis de leurs cabanes vous auriez les mêmes mœurs, et s'ils avaient été élevés comme vous ils seraient ce que vous êtes, et peut-être même vous seraient-ils supérieurs. Le monde peut se passer de vous, — il ne saurait se passer d'eux.

Le fond de ses apologues était un bon sens enjoué :

TILL EULENSPIEGEL, OU L'ESPIÈGLE.

Le fou qui souvent a montré plus d'esprit que ceux qui le tournaient en ridicule, et qui peut-être avait choisi l'emploi de bouffon pour rendre les autres plus sages, Till Eulenspiegel (qui ne connaît ce nom célèbre?) voyageait un jour par monts et par vaux avec une troupe de compagnons.

Quand on arrivait sur une montagne, Till la descendait à pas lents, tout triste, et en s'appuyant péniblement sur son bâton de voyage. Au contraire, quand il s'agissait de gravir une côte, Till était joyeux et léger.

— Pourquoi donc, lui dit un de ses camarades, es-tu si joyeux à la montée et si triste à la descente?

— C'est là ma nature, dit Till. Quand je descends, je pense déjà, comme un fou que je suis, à la montagne qui va venir, et ma gaieté s'envole; — au contraire, quand je monte, je pense à la vallée prochaine, et cela me donne du courage.

Si tu veux ne pas t'abandonner avec excès à la prospérité, ne pas te désespérer outre mesure dans l'adversité, imite la sagesse d'Eulenspiegel. Pense au bonheur dans l'adversité, au malheur quand la fortune est prospère.

Gellert prétendait quelquefois à l'esprit, comme on le voit dans les morceaux suivants :

LE PÈRE MOURANT.

Un père laissait deux héritiers, Christophe qui était un garçon d'esprit, et Georges qui n'était qu'une bête. Arrivé sa fin, et avant de mourir il cherche son cher Christophe avec des yeux inquiets.

— Mon fils, lui dit-il, une triste pensée me tourmente. Tu as de l'intelligence, comment te tireras-tu d'affaire par la suite? Tiens, j'ai là, dans mon armoire, une cassette avec des bijoux. Ils sont à toi. Prends-les, mon fils, et n'en donne rien à ton frère.

Le fils, stupéfait, hésite longtemps.

— Ah! père, dit-il, si vous me donnez tout, comment mon frère pourra-t-il vivre et prospérer?

— Lui! interrompit le moribond. Je ne suis pas en peine : il a trop peu d'esprit pour ne pas faire son chemin dans le monde.

L'USURIER.

Un usurier parvint en peu de temps à une fortune considérable, non par la fraude et l'injustice (il s'en défendait souvent), mais par la bénédiction du ciel; et pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, peut-être aussi dans l'espoir que Dieu le lui rendrait *avec usure*, il fit bâtir un hôpital pour les pauvres.

Tandis que le bâtiment s'élève et que le fondateur est à surveiller les travaux, pensant en lui-même à l'importance du service qu'il rend à Dieu et aux pauvres, un de ses amis, homme d'esprit, vient à passer sur le chemin. L'avare, qui n'était pas fâché de faire admirer son œuvre, lui demande d'un air joyeux si la maison est assez grande pour les pauvres.

— Oui, dit l'autre, elle peut tenir commodément beaucoup de monde. Mais si tous ceux que tu as ruinés doivent y loger, elle est infiniment trop petite.

D'autres fois, c'était une leçon donnée aux pédants qui abondaient à cette époque en Allemagne; ou bien une leçon de moralité nécessaire, à cause des mœurs du temps :

LES DEUX VEILLEURS.

Deux veilleurs de nuit, fidèles gardiens de leur ville, se poursuivaient sans trêve ni relâche dans tous les débits d'eau-de-vie et de bière. Ils ne cessaient de se jouer les tours les plus grossiers. Ils s'offensaient de la manière la plus sensible; si l'un se servait d'un copeau pour allumer sa pipe, l'autre n'aurait pas voulu, par haine, allumer la sienne au même copeau. Bref, ils se faisaient toutes les avanies que la vengeance invente, toutes les injures qu'un ennemi peut imaginer contre son ennemi. L'un voulait survivre à l'autre, mais seulement pour lui porter un mauvais coup dans son tombeau.

On cherchait à deviner, mais on ignora longtemps la cause d'une telle inimitié. L'affaire ayant été portée devant le tribunal, on découvrit enfin, après bien des années, l'origine de cette haine impie. Quel en était le motif? la jalousie de métier? Non pas. Mais l'un chantait : « *Veillez* au feu et à la lumière! » Tandis que l'autre ne disait point de même; il chantait : « *Prenez garde* au feu et à la lumière! » Et c'était cette différence dans leur cri de veilleur qui avait été l'origine de ces railleries, ces outrages, cette haine, ces fureurs et cette vengeance.

— Quoi! vont dire beaucoup de gens, des veilleurs de nuit se disputer pour de pareilles bagatelles! Mais c'était une insigne folie! — Ah! Messieurs, suspendez vos critiques, autrement il pourrait vous arriver malheur. Ne connaissez-vous donc pas des savants, et des plus huppés, qui dans leurs querelles littéraires se sont injuriés avec la plus grande fureur pour des syllabes aussi insignifiantes?

LE JEUNE CANDIDAT.

Un jeune homme qui désirait faire son chemin sollicitait un homme influent afin d'obtenir une place vacante, et lui présenta sa requête. Le protecteur la lut, et même avec intérêt.

— Je regrette, dit-il en lui prenant la main, de ne vous avoir pas connu plus tôt, car j'aime et j'honore le mérite; vous êtes digne de cette place avant tous les autres.

Il s'entretient quelque temps avec le jeune homme et paraît charmé de sa conversation. Il lui trouve de l'esprit, de l'étude. C'est, pense-t-il, un homme d'avenir, qui ne serait pas déplacé dans un grand emploi, et saurait diriger les autres.

— Maintenant je vous connais, lui dit-il; cette place est à vous.

Et ce disant, il le reconduit jusqu'à la porte. Là, le jeune homme lui offre de l'argent pour être encore plus sûr de son fait.

— Non, dit l'honnête homme, cette place ne sera plus à vous : votre cœur est mauvais. Qui offre de l'argent est capable aussi d'en accepter.

Et il lui ferme sa porte.

Les femmes n'étaient pas toujours épargnées dans ses récits innocemment malicieux :

LE MALHEUR DES FEMMES.

Jadis, dans une ville, — c'était en Grèce, si je ne me trompe, — l'ennemi pénétra transporté de fureur, et comme le siége avait été long et meurtrier, il voulut passer tous les défenseurs de l'endroit au fil de l'épée. Ciel! jugez des cris d'effroi que poussèrent les femmes, pâles d'épouvante. Qu'on se figure le vacarme produit par les cris d'un millier de femmes; pour moi, je tremble déjà lorsque j'en entends deux crier.

Dans leur détresse, elles courent, les cheveux épars, les yeux baignés de larmes, se jeter aux genoux du général des barbares, et, les mains jointes, lui demandent d'une commune voix la grâce de leurs maris. Quoi! parmi tant de femmes il n'y en eut pas une seule qui désirât être débarrassée de son époux? Dans un millier, pas une seule. Non, c'est admirable! — Sur ma parole, c'était le bon temps.

Malgré toute sa dureté, le général ne put résister aux supplications touchantes de toutes ces femmes; car quel homme, serait-il dix fois barbare, ne se laisserait pas attendrir par des larmes féminines? Mon cœur commence même à s'émouvoir, et si j'avais été le général des barbares, devant cette troupe de femmes désolées j'aurais pleuré comme un enfant, et rendu sans rançon un mari à chacune d'elles pour les contenter, et même un second par-dessus le marché si on me l'avait demandé.

Mais le général n'était pas si tendre : — O belles! dit-il. — Tel fut le commencement de son discours. O belles!... je ne crois pas cela; un homme si rébarbatif ne devait pas tenir un langage si galant. Pourquoi vous torturer l'esprit? Je vous dis que ce furent là ses paroles. Un vieux général peut bien savoir qu'on appelle toujours des femmes « Mes belles », qu'elles le soient ou non.

— Mes belles, leur dit-il donc, je vous accorde la grâce de vos maris; mais à une condition, c'est que vous m'apporterez à l'instant tous vos bijoux; — celle qui en retiendra un seul verra son mari décapité devant cette tente.

Quoi! les femmes ne tremblèrent pas à cette proposition? Sacrifier tous ses bijoux, toute sa parure, pour un mari! Franchement, ce général n'était qu'un tyran. A quoi servait donc de les appeler « Mes belles » pour leur faire ensuite tant de peine?

Ne croyez pourtant pas qu'elles aient hésité un seul instant. Elles offrirent, au contraire, leurs bijoux avec empressement. Mais ce n'était pas assez pour le général. Il ne voulut pas faire venir les maris avant que les femmes eussent juré (le général, faut-il le dire? n'était pas célibataire) de ne jamais reprocher à leurs maris le service qu'elles leur rendaient, et en outre de ne leur demander jamais une nouvelle parure; moyennant quoi chacune recouvra son époux.

Quelle volupté! quel ravissement! Impossible d'exprimer leur joie, leur tendresse, leurs embrassements, leurs regards tendres et pleins d'effusion. — L'ennemi quitta la ville. Les femmes s'arrêtèrent pour voir partir les barbares, puis chacune emmena chez elle son mari.

L'histoire est-elle finie? Non pas. Au bout de quelques jours, les femmes sentirent faiblir leur courage; — elles se désolèrent, et néanmoins elles ne pouvaient dire la cause de leur chagrin, car pas une n'aurait osé trahir son serment. Bref, le chagrin entra dans leur sang, elles tombèrent malades, et en dix jours il en mourut neuf cents. La vie leur était trop à charge. — Ah! maudit soit cet infâme général!

Il faut remarquer que Gellert ne se montre jamais misanthrope ni découragé; il cherchait à corriger les défauts de son prochain, mais sur le ton du badinage :

L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Au milieu de beaucoup de belles qualités, Ismène avait la passion de contredire. On dit, du reste, que c'est un défaut inhérent à tout son sexe. Mais quand même l'univers le répéterait mille

fois, je n'en croirais pas un mot et dirais publiquement que c'est un mensonge. Moi aussi j'ai connu bien des femmes; j'ai tenté l'expérience; j'ai dit de plusieurs qu'elles étaient belles, lorsqu'au contraire leur laideur était bien constatée : je voulais voir ce qui en adviendrait; mais aucune ne m'a contredit. Il est donc faux que toutes les femmes aient l'esprit de contradiction. O belles, voilà comme on vous calomnie! Mais je reviens à Ismène : pour elle, on ne la calomniait pas; c'était bien là son défaut principal.

Un jour, elle était à table avec son mari. Entre autres plats, il y avait du poisson; je crois que c'était un brochet cuit au bleu.

— Mon cœur, dit le mari, mon cœur, me trompé-je? il me semble que ce poisson n'est pas assez cuit.

— Ah! dit la femme, je le pensais bien. On a beau faire de son mieux, vous trouvez toujours moyen de railler votre pauvre femme. Je vous en réponds, moi, le brochet est assez cuit.

— La, la, ma chère, nous n'allons pas disputer pour si peu! la chose n'en vaut pas la peine.

Mais voilà notre femme qui se monte en entendant parler son mari. Tel certain animal à qui l'on présente un morceau d'étoffe écarlate entre en fureur : ses ailes se hérissent, ses plumes se dressent en l'air, il pousse des gloussements de rage; — telle est Ismène en ce moment : son visage, pâle d'ordinaire, devient pourpre; ses veines se gonflent, ses yeux se rétrécissent, son menton et son nez s'allongent, ses lèvres sont enflées et bleuâtres, ses cheveux se dressent et font vaciller son bonnet sur ses oreilles. Elle s'écrie d'une voix tremblante :



Fables de Gellert. — Till Eulenspiegel. — Dessin de Pauquet, d'après les Œuvres de Gellert illustrées par J. Buys.

— C'est moi, votre femme, qui vous le répète : ce brochet est cuit comme il faut.

Elle prend son verre et boit. Ciel! ne la laissez pas boire en ce moment!

Le mari se retire sans souffler mot. Aussitôt son mari parti, la voilà qui se trouve mal. Pouvait-il en être autrement? elle venait de boire dans un accès de fureur.

Toute la maison est sens dessus dessous. On délace Ismène, on lui présente des sels, on lui frotte les tempes; rien n'y fait : elle ne sent rien, elle ne donne aucun signe de vie.

On appelle le mari, qui accourt et s'écrie :

— Chère âme de ma vie! tu meurs. Malheureux que je suis! qu'ai-je fait? pourquoi contredire ma pauvre femme?... Ah! le maudit poisson!... — Mais Dieu m'est témoin qu'il n'était pas assez cuit.

A ce mot, Ismène reprend ses sens :

— Il était assez cuit, te dis-je! Quoi! tu ne te rends pas encore!

Ainsi, l'esprit de contradiction avait été plus puissant que les plus forts réactifs pour la faire revenir à la vie.

Le livre de Gellert était devenu véritablement le *Livre du peuple*. On savait ses fables par cœur; tel s'en nourrissait qui ne faisait d'ailleurs aucune autre lecture.

Un jour, pendant un hiver rigoureux, un paysan s'arrête à sa porte avec une charrette. Il monte, demande

le *monsieur qui a fait de si jolies fables*, remercie Gellert du plaisir que son livre lui a procuré, et le prie d'accepter une charge de bois apportée à son intention. Une autre fois, le poëte, se trouvant chez son relieur, voit entrer dans la boutique un bûcheron qui tire de sa hotte, garnie d'une foule d'objets étrangers à la littérature et à la poésie, un exemplaire des *Fables et Contes*. Le relieur, qui le connaissait, lui demande comment il s'est procuré ce livre. « — Parbleu, dit-il, je l'ai acheté de mon argent, après avoir vu le bailli et le magister de mon village qui en avaient un pareil, qu'ils lisaient en pouffant de rire, tant il y avait de drôleries; j'ai un petit garçon qui commence à s'instruire; il me lira ça le soir, pendant que je fumerai ma pipe, et je n'irai plus au cabaret... Mais celui qui a fait ce livre me l'a vendu trop cher. — La! mon brave homme, interrompt le relieur, celui qui vous a vendu ce livre n'est pas celui qui l'a fait; ce n'est qu'un marchand. — Bah! répond l'homme des forêts tout étonné; si j'avais su je ne l'aurais pas payé si cher. — Et la preuve, c'est que voici l'auteur. » Et le relieur désignait Gellert. Il fallait voir



L'Esprit de contradiction. — Dessin de Pauquet, d'après les Œuvres de Gellert illustrées par J. Buys.

la stupéfaction du bûcheron et les encouragements qu'il donnait à l'auteur, en lui disant de continuer à écrire des choses aussi gaies, et en lui frappant familièrement sur l'épaule.

« Je cherche, a dit plus d'une fois Gellert, à me rendre utile aux hommes en général, et non aux savants proprement dits. L'homme le plus infime vaut bien la peine que je tâche de captiver son attention, que je contribue à son amusement; il mérite bien que je m'applique à lui dire des vérités utiles, à exciter dans son âme des sentiments honnêtes. »

Bien qu'il eût maintes fois, dans ses satires innocentes, critiqué les défauts du beau sexe, il avait un grand succès dans le monde des femmes. Ses lectrices lui adressaient des épîtres pour le féliciter, ou le plus souvent pour lui demander des conseils. Gellert était devenu, par la nature de son caractère et de son talent, un directeur littéraire et moral. Il entretenait une correspondance fort étendue, car on le consultait de tous côtés. Des femmes, des jeunes filles, lui demandaient quelle était la lecture la plus avantageuse pour l'esprit et le cœur; — si, au lieu de se former par la lecture, on ne devait pas s'occuper

exclusivement des soins du ménage; — si l'on pouvait se livrer à la rêverie, et dans quelles limites; — si la solitude et l'entretien avec ses pensées ne valaient pas mieux que la fréquentation du monde; — si, malgré le plaisir qu'on éprouvait à correspondre avec des amies, cette occupation était recommandable, et n'était pas plutôt une perte de temps; — s'il fallait, en ce cas, se borner ou même s'abstenir; et mille autres questions de ce genre. Gellert, bon, humain, affable, était toujours prêt à répondre; il ne refusait ses conseils ni aux jeunes, ni aux vieux, ni aux femmes, ni aux hommes. Les pères lui demandaient de choisir un gouverneur pour leurs fils; les mères l'interrogeaient sur l'éducation de leurs filles. Aux uns et aux autres il disait franchement la vérité : « L'éducation particulière, écrivait-il une fois, offre mille obstacles... Le monde n'est pas toujours le meilleur. Nous y voyons sans cesse les mêmes objets; et de même que nous sommes peu remarqués, nous remarquons aussi fort peu les autres. Concentrés dans notre famille, nous nous laissons aller à l'indolence, et nous devenons trop uniformes dans nos manières. Chez soi, l'on commande avant de savoir obéir; ainsi l'on n'apprend ni à bien commander ni à bien obéir! »

Il répondait à une dame, sous la forme d'un paradoxe : « Vous m'engagez, Madame, à faire un écrit pour exhorter les mères à prendre plus de soins de l'éducation de leurs filles. Au fond, votre demande est juste; mais ma voix trouverait-elle de l'écho? Et, d'ailleurs, les pauvres filles en retireraient-elles quelque avantage? Supposez que les mères suivent mes conseils, et donnent à leurs filles une éducation plus soignée; qu'elles leur apprennent ou leur fassent apprendre à penser et à parler, non moins qu'à coudre et à faire la cuisine, qu'en résultera-t-il? Sur une centaine de filles, dix à peine trouveront des maris, et sur ces dix, deux au plus seront heureuses. Non, Madame, tant que les hommes seront aussi nuls, ce serait un très-grand malheur si toutes les filles étaient sensées. Car alors, ou bien les hommes n'en voudraient pas, à cause de la supériorité des femmes sur eux, ou bien les filles, si mes avis étaient adoptés, refuseraient des hommes qui leur seraient si inférieurs. Non, Madame, l'amour ne saurait subsister sans une sorte d'équilibre intellectuel. Que la plupart des filles grandissent donc sans avoir d'esprit, afin de mieux ressembler à leurs futurs époux! C'est déjà beaucoup si l'on prend soin, dans chaque pays, d'élever convenablement un certain nombre de filles, et de leur inspirer le goût de ce qui est bon et beau, de les rendre aimables et sensibles, afin que les hommes intelligents trouvent des femmes qui puissent faire leur bonheur. »

Quelquefois ses lectrices et ses admiratrices lui envoyaient incognito des témoignages de leur reconnaissance.

Un jour il reçoit une boîte, une boîte de pharmacie! dont l'étiquette annonçait une poudre; il l'ouvre : elle était pleine de louis d'or. Il était, comme on pense, fort embarrassé de cet argent, dont il ignorait la provenance.

Une autre fois, une dame inconnue du Brandebourg lui fit un présent de 200 écus. On savait que le professeur Gellert n'était pas riche; mais on savait, en outre, qu'il était aussi modeste que méritant. Il touchait une pension des plus modiques; un de ses protecteurs voulut la faire augmenter; — voici ce que lui mandait Gellert à ce sujet :

« La pension qu'on me destine est plus considérable que je ne pensais, et je puis vous assurer que ce n'est que depuis hier que je sais qu'elle monte à 485 écus. Je n'en souhaite pas tant, mon cher comte, et je ne crois pas devoir l'accepter. Car il vous souvient sans doute que, depuis dix ans, je reçois déjà, par ordre de la cour, une pension de 100 écus. Or, si je réunissais ces deux pensions, ce serait donc 585 écus que j'aurais annuellement. C'est trop, et plus que je n'en désire. On pourrait gratifier d'une partie de cette somme un autre homme de lettres, et il m'en resterait encore assez. Je crois donc, mon cher comte, qu'il convient de réduire la pension à 400 écus : de cette manière, j'aurais encore 300 écus de plus que je n'avais jusqu'à présent; et si Dieu ne permet pas que je devienne absolument incapable de tout travail, cette somme sera très-suffisante pour moi, et j'en aurai encore de reste pour faire du bien à des personnes plus pauvres que moi. »

Gellert poussa même la générosité jusqu'à désigner les savants ou littérateurs auxquels on aurait pu distribuer les 185 écus qu'il se faisait un scrupule d'accepter. Au reste, il avait peu de besoins. Que faut-il au poëte? Le spectacle de la nature, quelques auteurs préférés; alors il est heureux et, de plus, il sait goûter son bonheur. Il écrivait un jour ces lignes datées de la campagne d'une dame de haute noblesse, son admiratrice :

« J'occupe une chambre qui donne d'un côté sur la cour, de l'autre sur le jardin et sur la campagne. A six heures du matin, d'ordinaire, je suis à la fenêtre, et je contemple d'un œil insatiable les jardins et la campagne que l'automne a colorés d'une teinte jaunissante. La vaste étendue du ciel, dont à la ville nous n'avons aucune idée, est toujours un spectacle nouveau pour moi. Je reste là, debout, et je m'oublie pendant une demi-heure à contempler et à méditer. Après ces instants délicieux, et tout enivré des parfums du matin, j'ouvre la porte, afin d'avoir un domestique; mais je ne suis pas assez heureux pour n'en avoir qu'un. Non, il en vient au moins trois à la fois, qui accourent à perdre haleine et qui se mettent ensemble à mes ordres; si je m'adresse à l'un de préférence, les autres m'en savent mauvais gré : il faut à toute force que je me laisse habiller par eux. Pendant cette opération arrivent cinq ou six chiens familiers, des lévriers, avec lesquels je fais un petit bout de conversation, parce que je suis sûr qu'ils ne me répondront pas...

» Alors arrive le café; je prends un livre, j'affecte un air savant, et soudain mes domestiques s'enfuient. Les auteurs que j'ai emportés avec moi sont Térence, Horace et Gresset. Croiriez-vous qu'à la campagne je trouve dans ces poëtes beaucoup plus de beautés qu'à la ville? Mais pourquoi vous en étonner? La nature, qui inspira leurs chants, devient ici leur interprète; elle les explique, sinon plus savamment, du moins d'une manière plus agréable et plus claire que ne le feraient les commentateurs les plus autorisés. La description d'un beau paysage, le tableau de l'innocence et de l'abandon dans la vie champêtre, me ravissent doublement quand je les compare avec la nature. Et même les autres beautés des poëtes me touchent plus vivement ici qu'au milieu du fracas de la ville; car ici, grâce aux charmes de la vie des champs, mon esprit est plus ouvert, mon goût plus vif et plus délicat. Ce matin, une pièce de Térence m'est tombée sous la main; j'ai voulu la lire, mais je n'ai pu aller au delà de la seconde scène, tant j'étais ravi et captivé par l'aimable simplicité de l'auteur. » (73e lettre.)

Cette douce quiétude fut troublée tout à coup par de graves événements. La guerre de Sept ans éclata (1756); la Saxe fut envahie par les armées de Frédéric II. Adieu la poésie, adieu les calmes études. Mais les malheurs de la Saxe servirent à mettre encore mieux en lumière le patriotisme et l'âme élevée de quelques-uns de ses écrivains, entre autres de Rabener et de Gellert, les deux intimes. On a plusieurs de leurs lettres à cette époque; elles sont fort remarquables, autant par le style que par les idées généreuses qui y dominent. Rabener sait que le roi de

Prusse désire le voir; le marquis d'Argens s'offre pour le présenter; Rabener s'excuse : « Eh quoi! dit-il, ce serait un Français qui, au milieu de l'Allemagne, présenterait un auteur allemand à un roi allemand! »

Rabener s'inquiétait de la position de Gellert, celui-ci répond : « O mon meilleur ami, mon bon Rabener, vous me demandez des nouvelles de ma pension; — non, elle ne m'est pas payée. J'ai remis tranquillement au fond de mon tiroir la quittance qui m'a été renvoyée; cela ne m'inquiète guère. Ah! si je pouvais procurer à ma patrie la paix et des temps meilleurs par le sacrifice de mes *cent reichsthaler*, moi qui n'ai plus rien, quand je ne puis plus travailler, je le ferais avec joie!... »

Mais ces rigueurs, à l'égard de Gellert, ne durèrent pas longtemps. L'invasion prussienne fit voir, au contraire, quelles étaient l'estime et la considération dont le poëte jouissait en Allemagne. On appréciait en lui non-seulement le fabuliste, mais le moraliste et le sage, l'auteur des *Cantiques* où respire un sentiment religieux si profond, et des *Leçons de morale*, où la cause de la vertu est plaidée avec tant de conviction. Sa ville natale, Haynichen, fut épargnée par les logements militaires, et il fut expressément déclaré que c'était par égard pour la personne et les écrits de Gellert. Quelquefois des officiers prussiens, généraux et princes, venaient s'asseoir sur les bancs universitaires et assister à ses leçons de littérature ou de morale, suivies par plus de quatre cents auditeurs. Une fois, c'est un officier qui demande à le voir, prétendant qu'il est son débiteur. Son débiteur! pourquoi donc? « Je dois à vos ouvrages, lui dit-il, mon retour à la vertu. » Et il veut lui faire un présent. Gellert se dit alors : « Quel sentiment délicieux! Avoir rendu meilleur un de mes semblables! »

Une autre fois, c'est un lieutenant de hussards qui pénètre chez lui sans plus de façons, botté, éperonné, crotté, le fouet à la main.

— C'est vous M. le professeur Gellert, le fameux faiseur de livres?... Comment avez-vous pu écrire tant de si belles choses? J'aime votre manière... Veuillez, en souvenir, accepter cette bourse... Elle provient d'un colonel russe que j'ai fendu en deux d'un coup de sabre à la bataille de Zorndorf... Vous n'en voulez pas? Eh bien! prenez au moins ces pistolets... ou bien ce knout.

Mais Gellert, le conduisant devant sa bibliothèque, lui dit simplement :

— Voici nos armes, à nous autres.

Le poëte fit à son tour le généreux, et offrit à l'étrange visiteur son ouvrage : *Consolations pour une vie infirme.*

— Bon! dit l'officier, cela me servira si je suis mutilé par les Russes, ou quand, à la suite de mes campagnes, je ne pourrai plus remuer ni pied ni patte.

Ou bien c'était un sergent, malade, blessé, qui, rentrant dans ses foyers à la fin de son temps, faisait un détour de cinq grandes lieues pour lier connaissance avec Gellert, dont il avait lu les œuvres à l'hôpital. Ou c'étaient des hôtes plus illustres; par exemple, le prince Henri de Prusse, ou le jeune comte de Dohna qui venait lui demander une grâce : c'était de lui choisir une femme comme la *Comtesse suédoise* (roman de Gellert), ou comme Léonore dans sa comédie des *Sœurs tendres*.

— Il faut, ajoutait-il, que vous connaissiez des femmes comme celles-là, puisque vous les dépeignez si bien.

Et Gellert avait raison de s'écrier, après tous ces témoignages : « Il est facile de se concilier la bienveillance des hommes, quand on a tâché de n'être pas un écrivain inutile et qu'on y a réussi jusqu'à un certain point. »

Enfin, Frédéric II lui-même voulut voir et connaître Gellert. Ils eurent une longue entrevue; la conversation roula sur l'état des sciences et de la littérature. Le roi de Prusse se plaignit de la barbarie et de la dureté de la langue allemande :

— Pourquoi, dit-il, les écrivains allemands ne s'imposent-ils pas, comme les Français, par de bons ouvrages?

— Il faut des temps tranquilles, répondit Gellert. Ah! si j'étais le roi de Prusse, nous aurions la paix!

— Mais cela dépend-il de moi? On s'est mis trois contre un.

Puis Frédéric lui demanda s'il savait par cœur quelques-unes de ses fables.

— Non, Sire.

— Eh bien, tâchez de vous les rappeler. Je vais faire, en attendant, quelques tours dans la pièce.

La fable intitulée *le Peintre*, qui termine le premier livre de ses Apologues, revint par hasard en mémoire à Gellert. Il la récita. La voici, moins le ton que l'auteur savait y mettre :

LE PEINTRE.

Un peintre d'Athènes, homme sage, qui travaillait moins pour l'argent que pour l'honneur, montrait un jour à un connaisseur un tableau représentant le dieu Mars. Il lui demanda son avis. L'autre lui dit franchement que le tableau ne lui plaisait pas, que l'effort de l'art s'y faisait trop sentir. Le peintre opposa mille objections. Le critique les réfuta, mais inutilement. Sur ces entrefaites, entre un jeune fat qui se met à considérer l'œuvre de l'artiste.

— Oh! s'écrie-t-il à première vue, Dieu! quel chef-d'œuvre! Quel pied! Comme ces ongles sont habilement rendus! Mars est vivant en ce tableau! Quel art, quel éclat dans ce casque, dans ce bouclier, dans toute cette armure!

Le peintre, confus, regarde piteusement le critique.

— Ah! lui dit-il, je suis convaincu maintenant. Vous n'avez pas été trop sévère.

Et dès que le fat est parti, l'artiste passe le pinceau sur son dieu Mars.

Si l'un de vos écrits ne plaît pas aux connaisseurs, c'est déjà mauvais signe. Mais s'il obtient la louange des sots, jetez vite au feu votre ouvrage.

— Ah! c'est bien, dit Frédéric II, c'est très-bien, naturel, facile et concis. Je ne l'aurais jamais cru. Qui vous a appris à écrire ainsi?

— La nature, Sire.

— Avez-vous imité la Fontaine?

— Non, Sire, je suis un original, ce qui ne veut pas dire que je sois un bon original.

— Oui, vous méritez tout le bien qu'on dit de vous.

Et il se tourna vers un de ses aides de camp pour faire l'éloge de Gellert, qui, par modestie, recula de quelques pas.

— Revenez me voir, lui dit le roi en terminant; apportez avec vous vos Fables; vous m'en lirez quelques-unes.

Et en mandant cette scène à son ami, Gellert disait : « Je n'y suis pas retourné, mon bon Rabener; le roi ne m'a pas fait rappeler, et je médite ces paroles sensées : « Ne cherche pas à t'insinuer près des rois! »

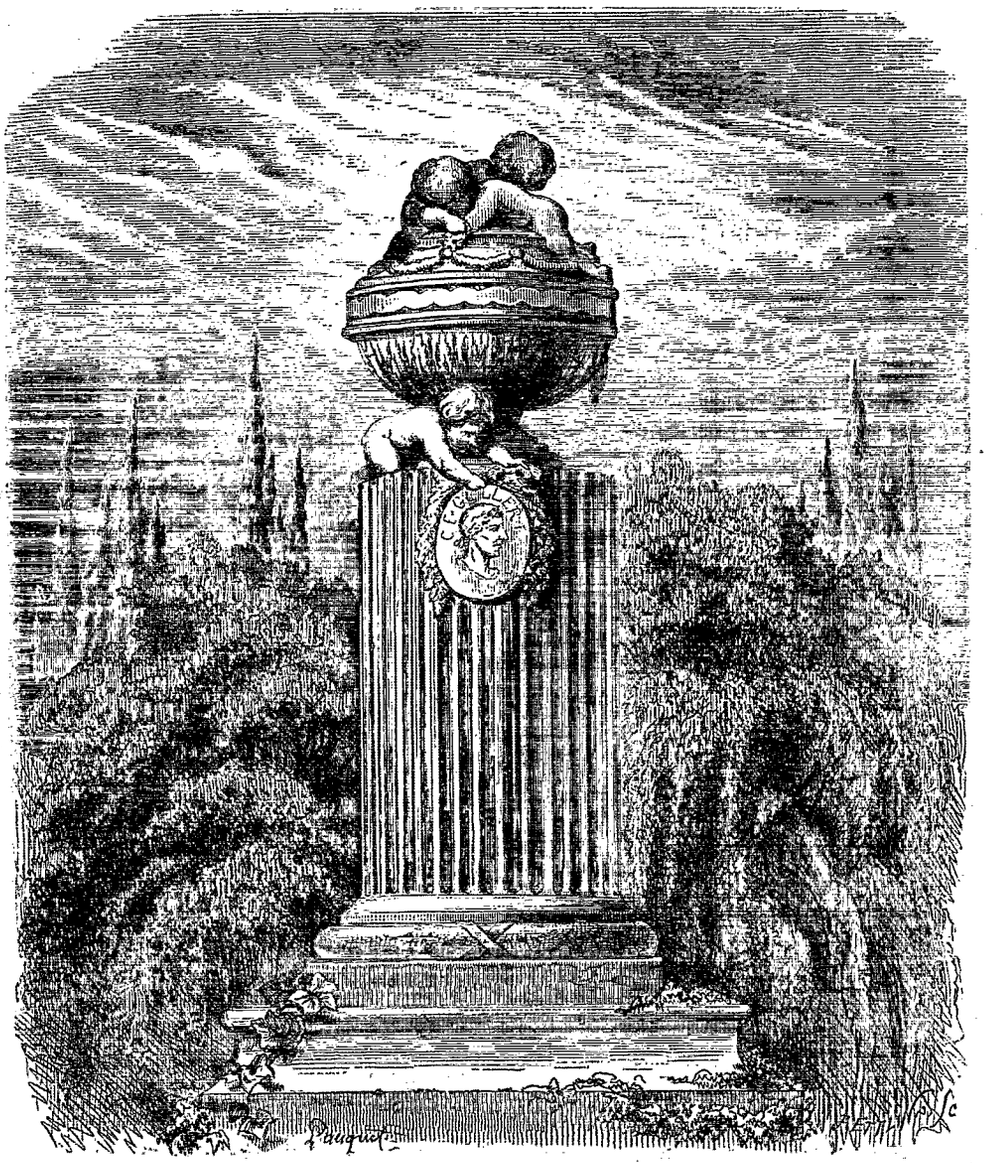
Frédéric II, dans le cours de l'entretien, s'informa de sa santé, et lui recommanda même certain remède contre l'hypocondrie dont le poëte était malheureusement atteint depuis quelques années. Nous ignorons si Gellert employa le remède du grand Frédéric; en tout cas, il n'en éprouva pas un soulagement sensible, car on le trouve, en 1763 et 1764, aux eaux de Carlsbad, où il vint pour soigner sa santé délabrée. Il a tracé, dans ses lettres, un tableau charmant de la vie et de la société des eaux à cette époque; nous voudrions le citer si l'espace nous le permettait; on le trouve, d'ailleurs, dans presque toutes les biographies de Gellert. C'est à Carlsbad que le poëte fit la connaissance du célèbre général autrichien Laudon, qui avait battu Frédéric en plusieurs rencontres. Le général et Gellert se rencontraient souvent dans leurs promenades à cheval : tous

deux aimaient la solitude, fuyaient le monde et le bruit; ils se lièrent d'amitié.

— Comment se fait-il, monsieur le professeur, lui demandait un jour Laudon, que vous ayez écrit tant de livres gais et enjoués? à vous voir si grave et si sérieux, on ne le dirait pas.

— Et vous, général, comment se fait-il que vous ayez gagné la bataille de... et celles de... et pris une ville en une nuit? à vous voir si calme, on ne le comprend pas.

Les eaux ne rétablirent point le poëte. Sa santé languit ainsi jusqu'en 1769; il mourut le 13 décembre de cette année, en sage et en chrétien. Il fut pleuré par toute l'Allemagne; on ouvrit une souscription pour lui ériger un tombeau que l'on voit dans l'église du cimetière, à Leipzig. Ce n'est pourtant pas ce monument que nous reproduisons; nous en donnons un autre plus original, qu'un ancien libraire de Gellert, M. Wendler, lui fit élever au milieu du jardin de son habitation. C'est un cippe, ou colonne tronquée, surmonté d'une urne sépulcrale et orné du médaillon de Gellert; les trois Grâces, encore dans l'enfance, semblent pleurer leur père; deux se cachent le visage en signe de deuil et de tristesse, la troisième se penche pour contempler la figure du poëte. Ces Grâces enfantines symbolisent l'innocence et la pureté des écrits de Gellert.



Monument élevé à Gellert par Œser, dans le jardin du libraire Wendler, à Leipzig. — Dessin de Pauquet.

L'auteur de ce monument de fantaisie est M. Œser; notre célèbre sculpteur Pigalle en loua la conception, en passant à Leipzig, en 1776.

Dans ces derniers temps, Haynichen, sa ville natale, lui a érigé une statue, inaugurée le 26 octobre 1865. Elle s'élève à la place même du tilleul que le père de Gellert avait planté le jour de la naissance du futur poëte. L'arbre ayant été renversé, il y a quelques années, par un orage, les habitants, toujours fidèles à la mémoire de Gellert, ont voulu remplacer ce trop fragile souvenir par un monument plus solide et plus durable.

ERRATA.

Page 21, colonne 1, ligne 7 en remontant. — *Au lieu de :* le toit maternel; *lisez :* le lait maternel.

Page 42, colonne 1, ligne 2. — *Au lieu de :* il ne regarde; *lisez :* il ne le regarde.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

UN PORTRAIT DE CORNEILLE.



Pierre Corneille, d'après le *Plutarque français*. — Dessin de Pauquet.

Le portrait reproduit ici est peu connu et diffère de celui auquel on est habitué depuis longtemps, celui de Charles Lebrun. Ce n'est plus le Corneille de la régence, mais le Corneille de Louis XIV. Moins accusés, moins vigoureux que ceux de la première image, les traits de cette dernière sont cependant les mêmes. Le front, le nez, les yeux et la bouche se retrouvent; mais le bas du visage est mou, empâté; puis l'ensemble se ressent des effets de l'âge. Au lieu de la petite calotte noire couvrant le sommet de la tête, et à la place des cheveux naturels se jouant en liberté de chaque côté des tempes, l'énorme perruque de la dernière partie du dix-septième siècle, tombant bas sur les épaules et ensevelissant la figure sous l'abondance de ses boucles symétriques. Plus de moustaches et de royale qui donnaient quelque chose de cavalier à l'air du poëte : son menton est rasé comme celui d'un bourgeois paisible. Le rabat long du prêtre a aussi remplacé autour du visage le simple col de chemise tel que le portait Pascal. Il y a dans cette physionomie nouvelle comme un sentiment de la discipline du grand roi. Ce portrait, tiré du *Plutarque français* de Claude Perrault, est fort intéressant en ce qu'il montre l'illustre Normand dans son dernier aspect et qu'il complète l'œuvre du peintre des Batailles d'Alexandre.

Fontenelle, lui aussi, a tracé avec la plume un portrait de son glorieux parent au physique et au moral, portrait qui doit être d'un sûr renseignement, car le neveu avait longtemps vu et pratiqué l'oncle. « M. Corneille, disait-il, était grand et assez plein, l'air fort simple et *fort commun*, toujours négligé et peu curieux de son extérieur. Il avait le visage agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. » Ces observations peuvent encore s'appliquer au visage que nous avons sous les yeux; il n'y a qu'un trait que nous n'y trouvons pas, c'est l'air commun. Comment un poëte qui était grand, plein de feu dans le regard, et qui portait une tête à médaille, pouvait-il avoir l'air commun? Il est évident que l'auteur de la *Pluralité des mondes* avait de fausses idées d'élégance, et il l'a prouvé du reste. « Au moral, ajoutait Fontenelle, M. Corneille était mélancolique, d'humeur brusque, quelquefois rude en apparence, mais au fond très-aisé à vivre, bon père, bon mari, tendre et plein d'amitié. Son tempérament l'inclinait assez à l'amour, mais jamais au libertinage. Il avait l'âme fière et indépendante; nulle souplesse, nul manége; il n'aimait point la cour et détestait les affaires. Il savait les lettres, l'histoire, la politique. A beaucoup de probité naturelle il joignit, dans tous les temps de sa vie, beaucoup de religion et plus de piété que le commerce du monde n'en permet habituellement. » Tout cela nous semble bien dit et peut se laisser entrevoir à travers les diverses images que l'art nous a transmises du poëte; seulement, la dernière plus que toute autre contient, à la bouche et aux yeux, quelque chose de cette bonté que Fontenelle avait signalée dans l'âme de son oncle. Voilà l'homme; quant à l'auteur, il est en parfait rapport avec lui. Les œuvres et la vie ne sont point disparates. Passionné, mélancolique et religieux, tel fut le fond du caractère de Corneille; et ces traits distinctifs suffiraient, au besoin, à expliquer la tournure de ses idées et la nature de son talent.

Reçu très-jeune avocat au Parlement de Rouen, il se dégoûta vite du barreau et s'adonna à la culture des lettres, principalement à celle de l'art dramatique. Il débuta par faire des comédies. Quoique dans le nombre il en est qui contiennent beaucoup d'esprit et de verve comique, son véritable terrain fut la tragédie. C'est là qu'il déploya toute la force et la hauteur de son génie, et que, surpassant ses prédécesseurs, il jeta les fondements d'un système théâtral qui, pendant deux siècles, charma la France et l'étonne encore. Ce système peut se formuler en quelques mots. C'est un grand spiritualisme cartésien enfermé dans les règles d'Aristote; c'est la peinture des nobles passions et des sentiments élevés substituée à l'accumulation des faits violents et aux surprises des aventures romanesques. De même que Calderon, en Espagne, avait basé sur l'honneur son théâtre terrible et généreux, de même il fit du sacrifice l'élément du sien, et il y trouva la source d'un pathétique entièrement nouveau. La suprême expression d'une telle idée fut *le Cid*, *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*. Nous n'entrerons pas dans un examen détaillé de ces quatre chefs-d'œuvre, les bornes de cet article ne nous le permettent pas; nous dirons seulement qu'ils représentent le combat des désirs naturels de la haine et de la vengeance et celui des affections vives et brûlantes du cœur avec les obligations de l'honneur, les sollicitations de la clémence, l'amour du pays et les prescriptions de la foi : combat déchirant où Dieu, la conscience, la patrie et l'honneur restent triomphants au prix des larmes et du sang des malheureux lutteurs. Cette conception est si belle qu'elle a fait dire, de nos jours, au célèbre philosophe Victor Cousin, que les trois grands tragiques de l'antiquité, Eschyle, Sophocle et Euripide, ensemble, *ne balançaient pas le seul Corneille*. C'était aller loin : il est certain que l'idée du devoir est une idée plus haute que celle de la fatalité; mais dans une œuvre dramatique, l'idée, si haute qu'elle soit, n'est point tout, il faut que son expression soit juste et non conventionnelle; malheureusement ce n'est pas toujours le fait de Corneille. Quoique son œuvre renferme de grandes beautés, de puissants chocs de passions, de hardis contrastes de sentiments, des dialogues merveilleux et des mots sublimes, on y rencontre de l'effort, de la subtilité et de la fausse rhétorique. Fénelon, la Bruyère et Vauvenargues s'en étaient aperçus. Suivant eux, il élève trop le ton de ses personnages, les fait trop parler pour se faire connaître, et outre leurs caractères. Les partisans du poëte ont répondu, il est vrai, que Corneille avait créé des personnages au-dessus de la réalité, et que, partant, il avait dû mettre leur pensée et leur langage à la hauteur de leur stature. Saint-Évremond déclarait même qu'il faisait mieux parler *ses Grecs* que les Grecs et *ses Romains* que les Romains. Mais était-ce bien répondre? n'était-ce pas oublier qu'un auteur dramatique ne doit point procéder à la façon d'un sculpteur, qu'il est le peintre fidèle de l'humanité, et que, dans le drame historique surtout, la vérité des caractères, la justesse des sentiments et la simplicité des termes sont les signes d'un art accompli? Pour nous, quelque amour-propre national que nous puissions avoir, nous continuerons de penser que l'art des anciens, celui de Sophocle principalement, demeure supérieur à celui de Corneille, parce que cet art est profondément idéal *en étant* profondément naturel, tandis que celui du poëte français est plus idéal que naturel.

Quoique disciple d'Aristote pour les formes scéniques, Corneille ne suivit guère les préceptes du maître relativement aux ressorts de la tragédie, la *terreur et la pitié*; elles furent peu de son domaine. C'est par l'enthousiasme qu'il règne sur les esprits, c'est l'admiration qu'il excite en eux, c'est l'émotion de la vertu et du courage qu'il leur communique. Ses traits sublimes, à l'inverse de ceux de Shakspeare, partent moins de la sensibilité du cœur que de la force de l'âme. Le sentiment moral est son nerf, son véritable point d'appui : en dehors de ce sentiment il languit, descend jusqu'à l'horrible avec Rodogune et Pertharite, ou s'agite péniblement dans les fils sanglants de l'intrigue d'Héraclius. A le voir si souvent tirer ses pièces de l'histoire romaine, ou à entendre les belles tirades de *Cinna* et de *Sertorius*, on a cru trouver en lui quelques traces d'esprit républicain : il y a eu méprise; c'était plus l'orgueil et la grandeur de Rome qu'il sentait que la beauté de ses libres institutions. Rome, avec ses rudes vertus et ses caractères inflexibles, était le milieu qui convenait le mieux à sa muse, et qui paraissait le plus en rapport avec ses énergies morales; car il avait l'esprit plus logique que profond et le cœur plus élevé que tendre : d'ailleurs il était de son temps, d'une époque frondeuse, mais très-monarchique; il tenait à la noblesse que lui avait léguée son père, et lorsque les troubles de la régence éclatèrent, ses sentiments furent en faveur du pouvoir royal et non du côté des princes rebelles. Enfin, malgré son naturel fier et indépendant, il montrait parfois dans ses dédicaces plus d'humilité qu'il ne convenait : cela rentrait, dit-on, dans les habitudes du temps; c'est fort possible, mais cela n'indiquait pas un esprit réellement républicain. On s'est demandé aussi ce qu'il serait résulté de son talent si, en s'éloignant de l'étude des Grecs et des Romains, il avait suivi la route qu'il s'était si bien frayée par le *Cid;* en un mot, s'il avait concentré sur l'histoire nationale toute la puissance de son génie. Il est probable que nous aurions eu des œuvres

aussi grandes que celles qu'il nous a laissées, quelque brave Roland à Roncevaux, quelque terrible Frédégonde, quelque pieux Louis IX, quelque Jeanne sublime; mais il est à croire que son cerveau, trop imbu des beautés classiques, trop nourri de Lucain et de Sénèque, et peu renseigné sur les origines de la France et sa poésie primitive, nous aurait donné des héros et des héroïnes à peu près semblables aux personnages de ses drames grecs et latins. Quoi qu'il en soit, la tentative faiblement essayée après lui par Voltaire eût été intéressante de sa part, et s'il y avait réussi on y eût gagné un théâtre tragique tout à fait national, et qui eût été le digne pendant de celui de Molière dans l'ordre comique; mais ces demandes ne sont-elles pas un peu de vaines curiosités d'érudit et de critique? Au fond, Corneille a exprimé plus qu'on ne croit et plus qu'il ne le croyait lui-même, dans ses drames grecs et latins, des sentiments de son époque et de son pays. Il n'est pas difficile d'y découvrir ce reste d'esprit chevaleresque et de noble galanterie qui avait survécu aux guerres et agitations du seizième siècle, et dont les littératures italienne et espagnole avaient si fort entretenu le goût parmi les hautes classes de notre société. Ces sentiments tout modernes ont, d'ailleurs, reçu de lui une expression assez magnifique pour diminuer en nous le regret de ne les point voir sortir d'âmes et de bouches françaises. Revenons à l'histoire des travaux de notre poëte.

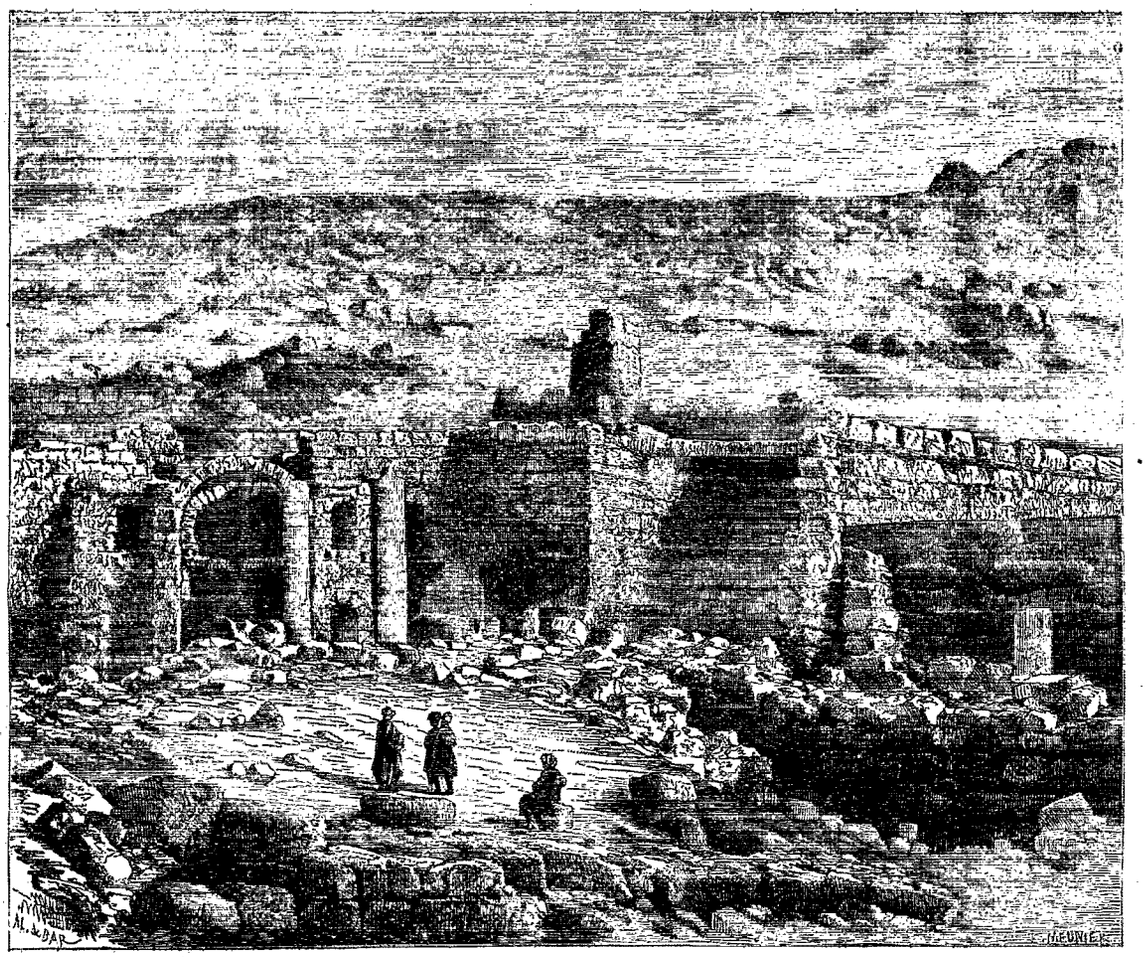
Lorsqu'il eut fait son plus grand effort d'esprit, quand il eut enfanté le *Cid*, *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*, « *Cinna* et *Polyeucte*, au delà desquels il n'y a plus rien », s'écriait Fontenelle, Corneille ne s'arrêta point pour dormir sur ses lauriers; au contraire, il continua vaillamment sa course dans la carrière dramatique : toutefois, ses chances de gloire n'y furent pas aussi belles. *La Mort de Pompée* étonna par sa majesté; *Don Sanche* et *Nicomède* présentèrent des formes neuves de tragédie, mais on n'y trouva pas l'auteur aussi intéressant et aussi achevé que dans les quatre pièces que nous avons citées plus haut, et le public, en somme, ne leur accorda que de l'estime. *Le Menteur*, comédie charmante, eut beaucoup de succès. Entièrement prise de l'espagnol, elle montrait pour la première fois un véritable caractère comique, et ouvrait la voie aux profondes inspirations de Molière. *La Suite du Menteur* ne réussit pas. *Rodogune* frappa davantage l'attention, ainsi qu'*Andromède*, pièce à machines qui plut infiniment par la nouveauté du spectacle. Il n'en fut pas tout à fait de même de *Théodore* et d'*Héraclius*, ouvrages remarquables cependant, malgré leurs défauts. Le premier choqua le public; le second fatigua les esprits à la compréhension de son intrigue. Enfin, *Pertharite* tomba. Après la chute de cette pièce, Corneille se dégoûta du théâtre et se livra à des travaux purement littéraires. Sur l'engagement des pères jésuites, qui avaient fait son éducation et qu'il avait toujours aimés, il entreprit la traduction de l'Imitation de Jésus-Christ en vers français. L'œuvre eut du retentissement et un grand nombre d'éditions. Pourtant, selon Fontenelle, elle manque de naïveté; le vers en est trop pompeux, trop loin de la simplicité de l'original; c'est plutôt un tour de force de versificateur qu'un travail de poëte. Nous partageons son opinion. La retraite de l'écrivain dura six ans. Ramené au théâtre par les sollicitations du surintendant Fouquet, et aussi, a-t-on prétendu, par ses libéralités, il reconquit un moment la faveur du public avec *Œdipe*, imitation de l'antique; *la Toison d'or*, magnifique pièce à machines; *Sertorius*, superbe écho de *Cinna;* et *Sophonisbe*, sujet pathétique déjà traité heureusement par Mairet. Plus sûr de soi, plus confiant en ses forces, il voulut alors lutter de tendresse avec le génie du jeune Racine, et composa *Bérénice* et *Psyché*, cette seconde pièce en collaboration avec Quinault et Molière; mais quelque délicatesse de sentiment, et quelque grâce inattendue qu'il ait su répandre en ces deux ouvrages, dans *Psyché* surtout, il ne put vaincre son harmonieux rival, et, désireux de se venger de l'engouement de la ville et de la cour à l'égard d'un si brillant antagoniste, il revint à ses grands hommes de l'histoire. *Agésilas* et *Attila* furent les produits de son noble courroux. Cependant ils ne lui rapportèrent que peu d'applaudissements, et lui attirèrent de la part de Boileau deux cruelles épigrammes que le satirique n'aurait pas dû imprimer par respect pour un vieil et honorable confrère. *Othon*, inspiré de Tacite, eut beau offrir en plus d'un endroit un tableau vigoureusement peint des guerres civiles et des corruptions de la Rome impériale, on y vit du déclin, et l'on n'accueillit pas mieux *Pulchérie* et *Suréna*. Ce furent les derniers enfants du poëte; quoique faibles, Fontenelle les juge encore dignes de la vieillesse d'un grand homme.

Après *Suréna*, qui fut joué en 1675, Corneille renonça tout à fait au théâtre et se prépara à mourir chrétiennement. Cette fin lui arriva le 1er octobre 1684, à Paris. Il était né à Rouen, en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts en la vicomté de Rouen, et l'un des plus courageux et des plus estimables enfants de la cité normande; il avait commencé à écrire pour le théâtre en 1730. Depuis *Mélite*, sa première pièce en vers, jusqu'à *Suréna*, on compte quarante-cinq ans de vie honnête et de labeur infatigable. Cette vie eut de beaux coups de soleil, les acclamations du pays, les louanges de presque toute l'Europe et les honneurs académiques; mais elle eut aussi ses nuages : les mesquines persécutions de Richelieu, les envieuses critiques des matamores littéraires du temps, et enfin l'indifférence du public enivré des rayonnements d'un nouvel astre. Ces derniers nuages, les plus attristants, s'amassèrent à l'heure où l'âge commençait à peser sur la tête du poëte. Néanmoins, tant qu'il lui resta quelque flamme au cerveau, il poursuivit ses rêves de tragédie, et sembla mettre en pratique cette belle maxime de l'un des meilleurs écrivains de notre époque, M. de Lamennais : *Puisqu'il faut s'user, usons-nous noblement.* Il est vrai que l'obligation de pourvoir à l'entretien d'une nombreuse famille lui forçait la main, et le poussait toujours vers le théâtre comme à la source la plus certaine de profit pécuniaire; car il n'était pas riche, et, suivant une lettre de Sarrazin à Balzac, donnée entièrement par M. Cousin, *il ne fut jamais gentilhomme de deux mille écus de rente.* Il travailla donc, même à l'âge du repos, tant qu'il put et du mieux qu'il put. Malheureusement le prix que les comédiens lui donnaient de ses pièces baissait par le changement de goût du public et par l'affaiblissement de son génie. A cette triste déchéance vint se joindre la suppression de la pension que Colbert lui avait accordée. Il tomba dans une pénurie extrême, tellement qu'aux derniers jours de sa vie il avait à peine de quoi se faire soigner. En ce moment, Boileau répara par un noble élan les malignités de sa langue. Il courut chez le roi, et en obtint deux cents louis pour le vieux poëte malade. Deux cents louis pour Corneille mourant! voilà toute la générosité du plus puissant monarque de l'Europe. Soyons fiers, la France de 1789 a montré maintes fois, et tout récemment encore, qu'elle savait mieux récompenser les travaux de ses grands écrivains et mieux leur venir en aide aux jours de l'infortune. Espérons qu'elle continuera de marcher dans cette voie élevée, et que notre jeune démocratie ne méritera pas les reproches d'ingratitude adressés tant de fois, et avec tant de raison, aux autres démocraties de l'histoire.

Malgré les essais de Jodelle et de Garnier, les nombreuses tentatives de Hardy, les éminents travaux de Rotrou et de Mairet, Corneille demeure le véritable père de notre théâtre tragique; il en est aussi le plus grand maître. Racine a pu l'égaler dans un autre ordre de sentiments, il n'en est pas moins issu de son système, et les splendeurs bibliques d'*Athalie*, l'éloquente passion de *Phèdre*, l'énergique vérité de *Britannicus*, ne font pas qu'il l'ait jamais surpassé en hauteur de conception et en vigueur d'accent. Dans la poésie dramatique, la langue du fier Normand est si mâle, si largement française en dépit de l'épluchement de Voltaire, que nous n'en connaissons guère de pareille. Son vers sans épithète, tout d'idée et de sentiment, est si fortement frappé, que tout vers coulé dans ce moule s'appelle encore de nos jours *un vers cornélien*. On pourra offrir aux esprits raffinés des drames plus complexes, plus attendrissants et plus philosophiques; on ne fournira pas aux cœurs simples une nourriture plus saine et plus fortifiante. Corneille, très-pénétré des vérités de la religion chrétienne, n'éprouva durant le long cours de sa vie aucun doute, ni même aucune des perplexités de Pascal; du moins ses œuvres n'en portent pas la moindre trace. Ayant voué sa vie au devoir, il fit du devoir le principal fondement de son art. De là, dans ses compositions les meilleures, quelque chose de clair et de haut accessible à toutes les intelligences et profitable à toutes les âmes. De tous nos auteurs dramatiques, et l'on en a fait l'expérience, il est, avec Molière, le poëte le mieux compris des classes illettrées. Aujourd'hui que le théâtre est plus que jamais l'amusement du peuple, on ne saurait trop y représenter les chefs-d'œuvre de notre vieux tragique : ce serait familiariser ce nouveau spectateur avec les plus beaux sentiments de l'humanité, ceux de la générosité et du dévouement. Quelles que soient en l'avenir les modifications de l'opinion au sujet de la foi religieuse, du point d'honneur et de l'amour du pays; quel que soit le sens plus large de l'esprit des nations, il y aura toujours un Dieu, une conscience et des obligations de conscience. Aussi, l'homme de génie qui voudra du haut de la scène parler aux masses, élever leur âme et former parmi elles de fermes serviteurs du devoir en vue des péripéties douloureuses de la vie privée ou publique, devra-t-il songer aux premières merveilles de notre théâtre, et méditer profondément l'art pour nous incomplet, mais l'art pur et sublime de celui que la France a justement nommé le grand Corneille.

RUINES DE RABBATH-AMMON.

Ces ruines sont situées en Syrie ou, selon un autre mode d'indication géographique, dans la Palestine Trans-



Rabbath-Ammon. — Ruines. — Dessin de A. de Bar.

jordanienne, sur l'ancienne route commerciale de Damas, entre Kerak et Bozra. Les tribus arabes les désignent sous le nom d'Amman, et on ne doute pas que ce ne soient véritablement les restes d'Ammon, la capitale des Ammonites.

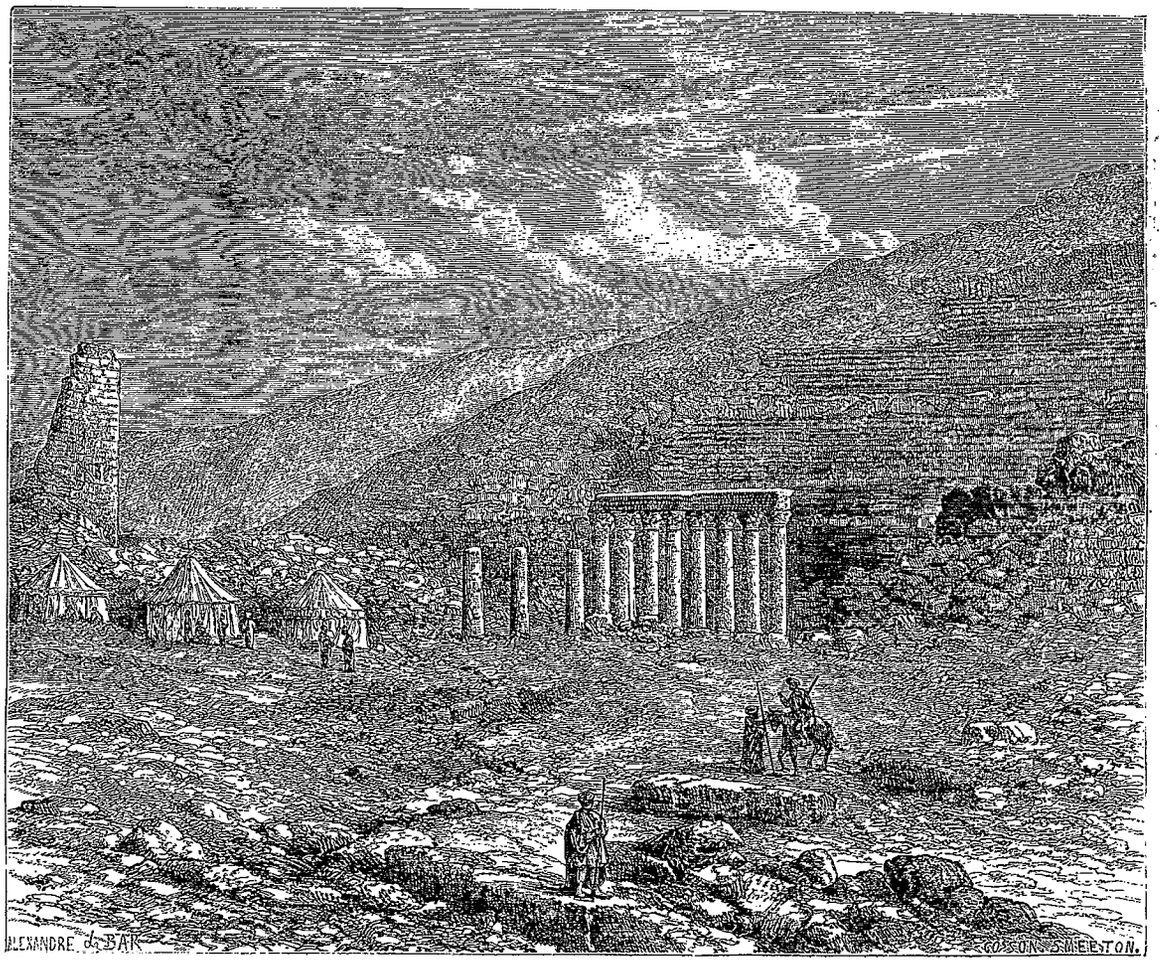
Les Ammonites étaient les ennemis des Juifs. Ammon,

appelée dans la Bible Rabbath-Ammon, fut assiégée par Joab, neveu de David, qui, l'année précédente, avait battu les Ammonites dans la plaine de Rabbath, pour les punir d'avoir insulté les ambassadeurs du roi. Après avoir réduit la ville à la nécessité de se rendre, il laissa à David lui-même l'honneur d'y entrer le premier.

Plusieurs prophéties avaient frappé Ammon de malédiction :

« Rabbath deviendra par sa ruine un monceau de pierres. » (*Jérémie*, XLIX, 2.)

« Leur terre sera une solitude perpétuelle. » (*Sophonie*, II, 9.)



Rabbath-Ammon. — Ruines du grand théâtre. — Dessin de A. de Bar.

« J'abandonnerai Rabbath pour être la demeure des chameaux et la retraite des bestiaux. » (*Ézéchiel*, XXV, 2, 5, 7.)

Les groupes de débris de cette antique cité sont épars dans une vallée bordée de montagnes de silex, à droite et à gauche de la petite rivière Moyet-Ammon (eau d'Ammon), qui sort d'un étang au-dessus de la ville, disparaît plusieurs fois sous terre, puis se jette dans la rivière de Zerka. D'un côté du courant sont les ruines d'un grand et d'un petit théâtre; de l'autre côté, celles de plusieurs temples et d'autres monuments.

Il reste du grand théâtre quarante-deux rangs de gradins en pierre, des passages souterrains, une pièce carrée avec des niches. A quelque distance vers la rivière, on voit huit colonnes de quinze pieds de haut, dont les entablements et les chapiteaux corinthiens sont intacts; auprès sont les fûts de huit autres colonnes : on suppose que ces colonnes devaient être au nombre de cinquante lorsque l'édifice, dont on ignore la destination, était entier.

Le plus petit théâtre, dont le toit s'est écroulé, était peut-être, dit Robinson, un odéum consacré aux concours de musique.

Sur la rive gauche de la rivière est un bâtiment isolé, en forme de demi-hexagone, dont la façade est comme suspendue sur l'eau. Au centre, une belle arcade se termine en niche par le haut. Autrefois, un rang de colonnes formait une sorte de corridor; peut-être était-ce une *stoa* ou promenade publique.

Parmi les autres ruines, on remarque celles d'un grand temple près d'un étang, d'une grande église qui a dû servir aussi de mosquée, d'une forteresse dans l'enceinte de laquelle sont de très-hautes colonnes. Les maisons particulières ne servent que d'écuries et d'étables. Ammon n'est plus habitée.

Cette ville avait reçu le nom de Philadelphie au temps des Ptolémées et des Romains.

DU ROLE DES FEMMES DANS L'AGRICULTURE.

Suite. — Voy. p. 29, 47, 70, 150, 187, 211, 261, 294.

On a vu, dans le dernier article, comment le *gentleman farmer* et sa femme s'enlevaient successivement la parole, étant jaloux chacun de proclamer les mérites de l'autre et de taire les siens propres. C'est donc à l'auteur d'intervenir, malgré le proverbe conjugal qui défend de mettre

le doigt entre l'arbre et l'écorce; et, sous le risque d'être battu des deux côtés, nous prenons la parole pour faire à chacun des deux époux leur juste part.

Nos lecteurs se rappellent que le fermier se proposait d'organiser sa main-d'œuvre en faisant vibrer dans le cœur de l'ouvrier d'autres cordes que celle de la hausse du salaire, en combattant les attraits des villes par les attraits d'une vie de famille assurée, et en associant cette vie de famille aux intérêts de la ferme.

Tout le monde comprendra que ce n'est pas une médiocre affaire que de régler équitablement, et surtout *pratiquement*, les conditions matérielles de cette espèce d'association entre le maître et l'ouvrier. Il est très-difficile de s'écarter du régime sec et absolu des domestiques à *gages fixes* pour aborder un mode de rémunération proportionnelle qui rattache l'ouvrier, par des liens durables, à la ferme qu'il contribue à cultiver.

Il est nécessaire, avant tout, d'assurer complétement le service de l'exploitation; puis, d'intéresser l'ouvrier en basant une partie de ses avantages sur une *jouissance en nature* susceptible de développer et de caractériser son individualité par l'accession de sa famille; mais pour en arriver là, il faut découvrir la limite précise de la concordance des intérêts réciproques. Enfin, condition absolue, l'intérêt personnel de l'ouvrier ne doit pouvoir, en aucun cas, nuire à l'unité de la direction; car le chef de la ferme, seul capable de la bien diriger dans les voies agricoles progressives, seul responsable du payement du fermage, seul possesseur du fonds de roulement, doit rester *le maître*, sans qu'aucune autre volonté vienne atténuer son commandement, sans que personne ait le droit d'élever un conflit ou de susciter un obstacle à l'exécution immédiate de ses ordres.

Le métayage qui règne dans une partie de la France, surtout dans le midi, ne répond pas aux exigences du problème. Il constitue, il est vrai, une association entre le propriétaire et le travailleur manuel; il donne bien à celui-ci l'apparence d'un cultivateur indépendant et d'un chef de famille libre; mais il n'est praticable qu'avec une culture essentiellement routinière, dans laquelle la succession des travaux est déterminée d'une manière presque invariable; il est incompatible avec une grande culture progressive, puisque, dans ce contrat, l'initiative et la responsabilité des travaux agricoles appartiennent en principe à l'ouvrier, c'est-à-dire à celui qui, par position, est censé le moins capable. Le métayer, d'ailleurs, n'est rémunéré que par une portion de la récolte qu'une mauvaise année climatérique peut annuler; il faut alors venir à son secours, et son indépendance apparente devient bientôt un leurre.

L'intelligent fermier de la ferme de C..., où nous sommes, ne pouvait, lui ingénieur agricole et praticien distingué, laisser à des inférieurs ignorants la conduite de son agriculture. Chrétien éclairé, uni à une femme pieuse également éclairée, il lui aurait répugné de consacrer chez lui le système d'une indépendance menteuse alliée à cette pauvreté incertaine qui sollicite l'aumône déguisée.

De là est née la combinaison dont voici les détails généraux :

Le fermier pose pour première condition aux chefs de famille de sa colonie d'être *dans sa main* comme des domestiques de ferme *à gages fixes*, et, par conséquent, de lui réserver exclusivement tout leur travail. Ces hommes remplissent, dans l'exploitation, les fonctions de laboureur, de bouvier, de vacher, de charretier, de jardinier, de porcher, de fromager, d'irrigateur et de cantonnier. Ils ont chacun une somme fixe annuelle, les uns de 260 francs, les autres de 300 francs, sans être nourris.

Chacun d'eux est logé dans une des maisonnettes du domaine, qui était précédemment divisé en huit ou neuf fermes. Le logement est susceptible de recevoir la famille : femme, enfants et vieux parents.

Une maisonnette sert au moins à deux ménages, ayant chacun leurs chambres à coucher séparées, mais jouissant en commun d'une vaste cuisine et d'un jardin partagé en carreaux.

C'est là qu'il a fallu déployer un merveilleux esprit de justice pour faire vivre ensemble ces familles qui ont journellement des points de contact si nombreux!

C'est là que la patience et les qualités intimes de la femme de notre grand fermier ont joué un rôle prépondérant, et qu'une ingénieuse prévoyance toute féminine, qu'une surveillance attentive de toutes les causes de discussion, ont eu leur application efficace!

Des conseils aimables dispensés par un caractère enjoué, des réprimandes justes adressées avec bienveillance, des actes de fermeté accomplis avec un sentiment religieux, des récompenses données avec bonheur, ont manifesté dans toute leur plénitude les fécondes qualités de Mme la fermière; et c'est avec justice que son heureux mari a pu s'écrier : « J'aurais échoué, Mesdemoiselles, sans le concours de ma *chère moitié!* »

Après le logement de l'ouvrier, il fallait pourvoir au complément de sa nourriture et à la nourriture de sa famille.

Chaque ménage a la jouissance exclusive de quinze à vingt ares de jardin et une provision de cent fagots de bois taillis. On lui permet d'entretenir six poules; on lui donne un toit pour deux porcs, et il peut mettre une vache dans l'étable attenant à la maisonnette, à côté des bœufs de travail. Une allocation de 1 000 kilogrammes de foin pour l'hiver, et le pâturage d'été, assurent le fonds de nourriture de cette vache. Le complément se recueille dans les produits de soixante ares de terrain cultivé à moitié fruits par la famille, et ensemencé en maïs, pommes de terre et sarrasin. Le fumier de la vache appartient au fermier.

Le travail que la femme et les enfants exécutent leur est payé à part, selon les tarifs du pays; il est réservé au fermier de préférence à tout autre. La famille le lui doit dès qu'il le requiert. C'est à cette condition qu'il a assuré la menue main-d'œuvre supplémentaire indispensable à certains moments; difficile problème, simplement et moralement résolu à l'avantage de l'ouvrier, dont la femme et les enfants, trouvant sur place 110 à 120 francs par année, emploient le reste de leur temps à leur jardin, aux soins des animaux et à la culture partiaire des soixante ares concédés à moitié fruit.

Les animaux des ménages sont gardés en un troupeau commun à l'époque où règne la pâture.

Le fermier a prévu les cas de mortalité des bestiaux, et pour épargner à la famille frappée d'un tel malheur le recours à la charité, il a formé entre elles toutes une assurance contre les sinistres qui peuvent survenir dans le bétail.

Cette sollicitude ne pouvait s'arrêter aux animaux : aussi les membres de la famille atteints par la maladie reçoivent gratuitement les soins du médecin et les remèdes. Les mères gardent à tour de rôle les enfants; on en comptait, il y a quelques années, une soixantaine qui venaient faire leur *christmas* à la Noël dans le salon du manoir, où les attendait un arbre géant chargé de cadeaux intelligents. On juge de la joie et du tapage!

Après une dizaine d'années d'installation, cette colonie reçut la visite d'une réunion composée d'hommes distingués venus des départements limitrophes, grands propriétaires, savants et cultivateurs praticiens. Voici le juge-

ment qu'en a porté l'un d'eux, héritier d'un nom illustre, et devenu depuis membre de l'Institut :

« Aujourd'hui on compte vingt-trois familles organisées. La sérénité, la paix, la santé, règnent à tous ces foyers. Tout, depuis la chambre principale jusqu'aux moindres détails, y est propre, rangé et bien tenu. Les enfants y sont gais, polis et bien portants. Au commencement, le recrutement fut très-difficile; on dut se contenter de familles dont le moindre défaut était une misère profonde accrue d'une moralité plus que douteuse. Tout est changé : la prévoyance, l'ordre et l'économie ont succédé à l'ivrognerie et à la débauche. On a foi dans l'avenir. Le système est complet; les gens sont éprouvés. Que le sol s'améliore encore, qu'il arrive à produire avec fruit des récoltes plus intensives, tout est disposé pour répondre à ces nouveaux besoins. Mais nous devons dire que si M. de *** (le fermier) a eu l'idée et l'exécution première, il est une âme élevée qui préside sans cesse à cette bonne harmonie : c'est celle de Mme de *** (la fermière). Il est beau de commencer, mais il est parfois mieux de continuer. »

Nous n'ajouterons rien à cette constatation, dont les derniers mots, rapprochés de ceux qui exposent ce succès matériel, semblent placés tout exprès par M. Paul Th... pour confirmer la thèse du présent article : à savoir, que le *rôle des femmes dans l'agriculture* n'est pas seulement celui d'une ménagère, ni seulement non plus celui d'une dame charitable, mais qu'il peut produire de bons résultats financiers, et en même temps répondre aux plus ardentes ambitions de la morale; en d'autres termes, que le *rôle des femmes dans l'agriculture* contribuera puissamment à fonder le bien-être et les bonnes mœurs dans les familles les plus arriérées.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CARACTÈRE DES MECQUOIS.

Les gens de la Mecque se distinguent autant par leur bon naturel que par leur libéralité envers les malheureux; ils accueillent volontiers les étrangers. Une de leurs coutumes généreuses, c'est que toutes les fois que l'un d'eux donne un festin, il commence par ouvrir sa maison aux fakirs dépourvus de ressources et assidus à la prière. Il les invite avec douceur, puis leur sert la *dîfa*.

La plupart des indigents se tiennent près des fours banaux où les habitants font cuire leur pain, et chaque personne qui s'en retourne au logis est suivie par un groupe de ces mendiants, auxquels elle distribue une partie de sa provision.

On cite encore le fait suivant, qui ne laisse pas de caractériser la bonhomie des Mecquois. Les jeunes orphelins se tiennent d'ordinaire assis sur la place du marché, munis chacun de deux corbeilles ou *mictal*, l'une grande et l'autre petite. Quand une personne achète des légumes, de la viande et des herbes potagères, elle les remet au premier venu de ces jeunes garçons, qui, après avoir placé les denrées dans ses paniers, se rend au domicile indiqué. Pendant ce temps, la personne continue de vaquer à ses affaires, ou bien elle entre dans une mosquée pour y faire ses dévotions. Il n'y a point d'exemple qu'un orphelin du marché ait trompé la confiance du public.

Les Mecquois sont propres et élégants dans leurs vêtements, dont la plupart sont de couleur blanche. Ils font un grand usage de parfums, de collyres, et mâchonnent à la promenade des cure-dents faits en bois d'*ârak* vert. Les femmes de la ville sainte ont une beauté éclatante et une grâce merveilleuse. Leur piété a quelque chose d'édifiant. Elles emploient beaucoup les odeurs et les onguents, au point que quelques-unes passeront la nuit dans les angoisses de la faim pour acheter des parfums avec le prix de leurs aliments.

Elles font le tour de la mosquée toutes les nuits du jeudi au vendredi, et elles s'y rendent magnifiquement parées. L'odeur de leurs aromates remplit le sanctuaire, et lorsqu'une de ces femmes s'éloigne, les émanations de sa toilette restent après son départ.

DISCOURS D'UN JEUNE MARI [1].

Dis-moi, ma femme, ne t'es-tu point encore avisée à quelle intention je t'épousai, et pourquoi ton frère et ta mère te donnèrent à moi pour épouse? Tu penses, je crois, que ce n'était point faute que nous pussions avoir d'autre compagnie, ni toi ni moi. C'était que, moi délibérant pour ma part, et tes parents pour la tienne, de me trouver à moi une compagne selon mon naturel, et les tiens à toi un compagnon de même convenance, pour être communs en ménage et en postérité; comme nous étions des deux côtés en cette quête, de tous les partis qui se présentèrent je t'ai choisie pour moi, et tes parents m'ont choisi pour toi. Pour ce qui est des enfants, si Dieu nous en donne quelque jour, lors délibérerons-nous comment il faudra les nourrir et les élever le mieux que nous pourrons; car ce bien-là aussi nous sera commun, d'avoir de bons gardiens et nourriciers de notre vieillesse. Mais pour cette heure, la maison que voici, c'est le bien de notre société; car, de mon côté, tout ce que j'ai de bien au monde, je le mets en commun et le déclare tel, et aussi tout ce que tu apportas tu le fis commun avec moi. Et pas n'est besoin maintenant de compter par le menu lequel de nous deux a plus mis dans la communauté; mais il doit tenir cela pour certain, que celui qui sera de nous deux le meilleur et le plus industrieux économe, c'est celui qui apporte le plus en la société.

FRATERNITÉ.

Ne nous lassons pas de jeter sur notre route des semences de bienveillance et de sympathie. Sans doute, il en périra beaucoup; mais s'il en est une qui lève, elle embaumera notre route et réjouira nos yeux.

Mme DE SWETCHINE.

LA STATUE ÉQUESTRE DE GATTAMELATA,

A PADOUE,

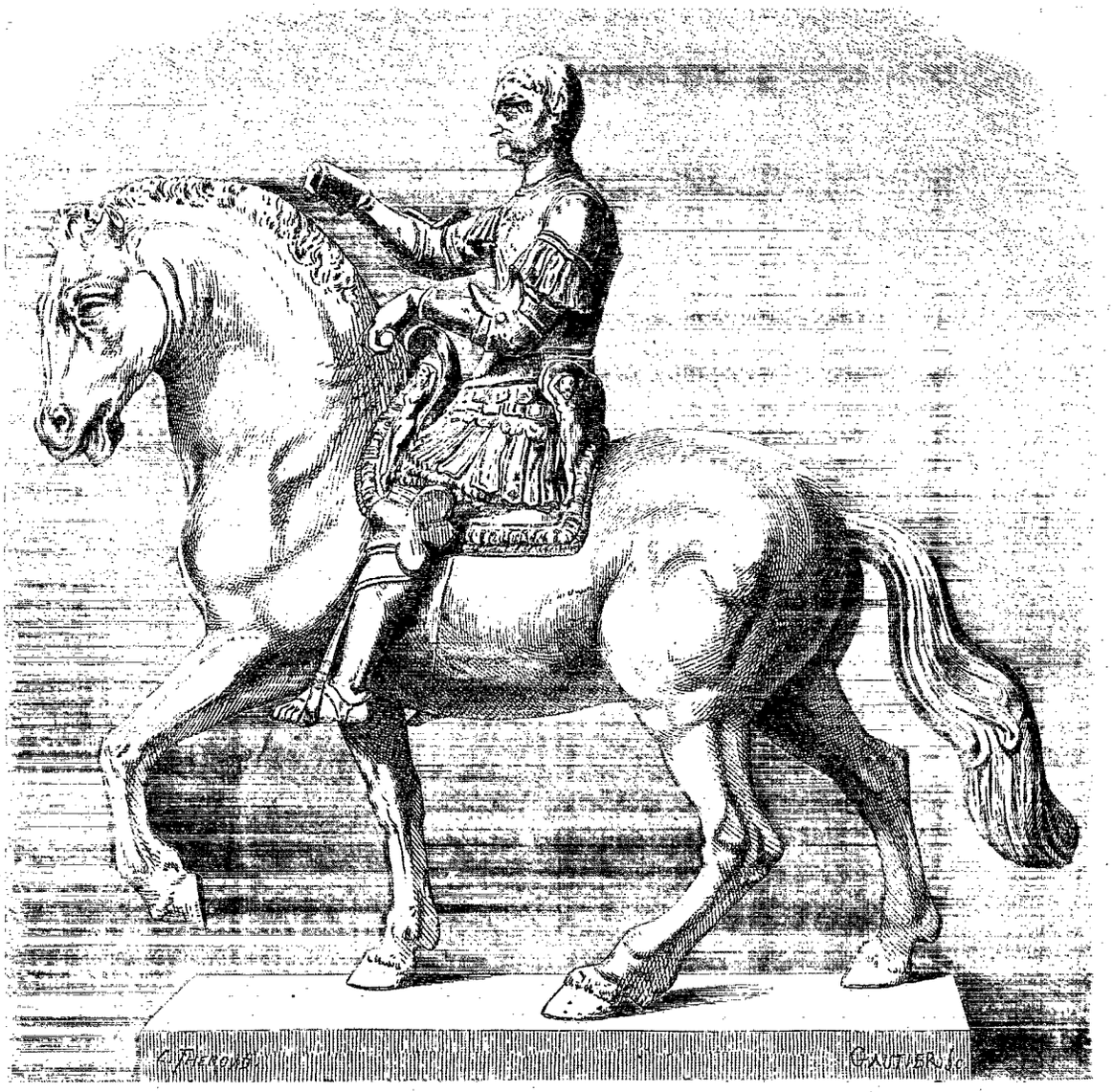
PAR DONATELLO.

La statuette en bronze dont on voit ici le dessin est une esquisse originale de la statue équestre de Gattamelata, le fameux condottiere qui commanda les armées de la république de Venise, et qui vainquit Sforza en 1438. Elle est encore debout sur son piédestal devant l'église de Saint-Antoine, à Padoue, et tous les voyageurs doivent se souvenir de sa grande tournure et de son beau caractère.

Cette statue est la première qui ait été fondue en bronze par un artiste de la renaissance. Quand Donatello fut appelé de Florence à Padoue pour l'exécuter, il était arrivé à la complète maturité du talent. Vieux déjà, mais toujours plein de vigueur, il mit dans cet ouvrage ce qu'il lui restait d'énergie et ce qu'il avait acquis d'expérience, et

[1] Cultivateur athénien du temps de Socrate (Xénophon, *Mémoires*). — Discours cité par M. E. Egger, de l'Institut (*un Mariage d'autrefois*).

donna à ses contemporains, alors tout enivrés d'antiquité, la joie de contempler un groupe équestre tel qu'un ancien l'eût pu concevoir, exécuté par une main moderne. Et, en effet, les Padouans ravis lui prodiguèrent les louanges à ce point, qu'il redouta de demeurer parmi eux. « Ici, dit-il, où chacun m'encense, j'oublierais bientôt ce que je sais; à Florence, où l'on me censure, je serai forcé de faire toujours mieux. » Au siècle suivant encore, quand la sculp-



Esquisse originale en bronze de la statue de Gattamelata, à Padoue, par Donatello. — Dessin de Thérond.

ture italienne avait produit tous ses chefs-d'œuvre, Vasari, en les décrivant, n'hésitait pas à mettre au même rang la statue de Gattamelata. On est frappé, en la considérant, du mélange qu'on y trouve du goût classique, qui prenait alors faveur, du grand style imité de l'antique, avec cette vérité fine et pénétrante, cette sincérité d'expression qui sont particulièrement les caractères des sculptures de Donatello. Ici le maître a voulu visiblement faire une œuvre savante qui rappelât les marbres, les médailles, tous les nobles modèles que l'on s'empressait à recueillir de toutes parts, et il a réussi à en approcher, sans renoncer aux qualités qui lui étaient propres, en subordonnant aux lignes générales et à la grandeur de la forme le charme ou la perfection des détails.

Cette intention soutenue de l'artiste est surtout manifeste dans la statue de Padoue; dans la statuette en bronze, qui paraît être le premier jet de sa pensée, il y a plus de liberté de mouvement et de vie. Ce précieux bronze appartient à M. le comte de Nieuwerkerque, et le public a pu le voir, en 1865, au Musée rétrospectif exposé au palais de l'Industrie.

ERRATUM.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi d'appeler votre attention sur une erreur qui s'est glissée dans votre numéro de mai 1867, p 148

Sur le ducat vénitien, la lettre Q n'est pas l'initiale de *quia*, mais de *quem*, et le mot *ducatus* ne doit pas se traduire par *ducat*, mais par *dogat* ou duché; et la preuve, c'est que cette inscription se retrouve également sur les sequins et les autres monnaies.

« Sit tibi, Christe, datus quem tu regis iste ducatus. »
(Que ce duché que tu gouvernes te soit consacré, ô Christ.)

Agréez, etc.

BERTRAND,
Chanoine de la cathédrale de Versailles.

LES GRANDS-AUGUSTINS, AUJOURD'HUI LE MUSÉE DE TOULOUSE.

Voy., sur le Musée de Toulouse, t. XVII, 1849, p. 256.



Musée de Toulouse — Le grand cloître. — Dessin de Daliphard.

Le Musée de Toulouse est un des premiers parmi ceux des départements. Ses collections sont riches et variées, et quelques-unes des pièces qui les composent seraient partout distinguées. Cependant il n'est pas, comme les musées de plusieurs de nos grandes villes, installé dans un bel et vaste édifice, désigné à tous les regards par une façade monumentale : il faut découvrir au milieu d'un réseau de rues étroites le local qu'il occupe précisément au centre de la ville. Peut-être n'y parviendrez-vous pas sans l'aide de quelque obligeant habitant du quartier : on vous indiquera, dans la rue du Musée, une porte qui ne diffère en rien de celles des maisons voisines; mais cette porte est toujours prête à s'ouvrir pour l'étranger qui n'a qu'un petit nombre d'heures à passer à Toulouse, et aussitôt qu'il en a franchi le seuil il se trouve bien dédommagé du temps perdu à sa recherche.

Dès l'entrée il respire le calme, la fraîcheur, et sent venir à lui de ce qui l'entoure la sérénité que l'art répand partout où il règne. Il se trouve introduit dans un petit cloître construit, en 1626, dans le style élégant de la renaissance; une fontaine, au milieu, jette en l'air son léger filet d'eau qui retombe dans une double vasque; une galerie couverte en fait le tour; de larges arcades supportent des quatre côtés un bâtiment d'un seul étage. Autrefois

chaque pilier était décoré extérieurement d'une statue de saint : les statues, depuis longtemps détruites, ont été remplacées lorsqu'on restaura le cloître, en 1835, par des bustes modernes, et dans les murailles on a encastré des cartouches où sont gravés quelques noms illustres de la Gascogne, et des bas-reliefs en terre cuite qui passent pour les œuvres d'un moine de ce couvent, Ambroise Frédeau. Né à Paris, il ne vint à Toulouse qu'en 1640. Ce n'est donc pas sur ses dessins, comme on le dit ordinairement, que le petit cloître a été construit; mais il remplit le couvent de ses sculptures et de ses peintures; il décora quinze chapelles de la grande église et du cloître. Ses talents lui acquirent une grande popularité au dehors; mais ils excitèrent dans la communauté des sentiments bien différents : condamné à l'office de concierge, confiné dans une loge obscure où tout travail d'art lui était impossible, il y mourut aveugle en 1673 (1).

Une salle basse, adjacente à la chambre d'Ambroise Frédeau, sert actuellement de logement au concierge du Musée; elle fut habitée au dix-septième siècle par le père Simplicien Saint-Martin, professeur et doyen de la Faculté de théologie de Toulouse, plusieurs fois prieur, auteur de savants ouvrages. C'est dans cette chambre obscure qu'il écrivit, tandis que la peste désolait la ville et suspendait les cours universitaires, des *Mémoires pour servir à l'histoire du monastère Saint-Augustin*. On y apprend que les ermites de Saint-Augustin, établis hors des murs de la cité, au bourg de Saint-Sernin, obtinrent, en 1309, pendant le séjour du pape Clément V à l'abbaye de Bonnefont, l'autorisation de s'établir dans l'intérieur de la ville. « En 1341, le monastère était construit, et, cette année même, il y fut tenu un chapitre provincial. Le couvent des Grands-Augustins de Toulouse était chef d'ordre dans les provinces unies de Toulouse et de Guienne. Il avait sous sa dépendance les maisons d'Agen, Bayonne, Bordeaux, Cahors, Carcassonne, Dome, Fiac, Figeac, Fleurance, l'Isle, Limoges, Marquefave, Mas-Saintes-Puelles, Montauban, Montrejeau, Périgueux, Saverdun, Saint-Savinien, Villefranche de Rouergue. Outre les écoles de théologie et de philosophie instituées à la fondation de l'Université de Toulouse, il renfermait un noviciat où s'instruisaient les frères des autres couvents de la province. En 1463, les bâtiments furent à peu près ruinés par un terrible incendie. A partir de ce moment, et pour réparer ce désastre, les Augustins réduisirent la superficie du couvent et mirent en location diverses maisons qui en dépendaient. Au seizième siècle, le nombre des religieux gradués ou novices flottait d'ordinaire entre cent vingt et cent quarante, « de six à sept vingts », dit le roi François Ier dans ses lettres patentes de 1518. A la suite de désordres graves, la réforme du couvent fut vivement réclamée, et en 1609 la maison rentra sous l'obéissance de la règle. Depuis cette époque, les religieux ne dépassèrent jamais le nombre de quatre-vingts. En 1649, ils étaient réduits à soixante, et trente et un ans après, en 1680, les registres de leurs archives constatent que « la maison ne pouvait entretenir ce nombre de religieux » qu'avec toutes difficultés, peines et frugalité possibles. » Au moment de la révolution, les vastes bâtiments du monastère n'étaient plus occupés que par douze religieux, dont deux frères convers. » (1)

Sur le flanc méridional du petit cloître se trouvait une classe de théologie aujourd'hui transformée en magasin, un dortoir et un escalier conduisant à la chambre priorale. Sous la galerie, au rez-de-chaussée, sont déposées les œuvres de sculpture modernes; dans les chambres au-dessus sont rangés les vases peints provenant pour la plupart de la collection du comte de Clarac, les terres cuites, les bronzes, les bijoux, les ivoires, les verres antiques; les reliquaires, les meubles, les faïences, les armes du moyen âge et de la renaissance, et un précieux médaillier, riche de près de cinq mille pièces.

Le petit cloître était jadis le parloir des religieux; il touche au grand cloître, qui leur servait de promenade et qui était aussi leur cimetière : c'est encore aujourd'hui un lieu plein de silence et de recueillement, mais aussi plein d'attrait; la nature et les arts y ont réuni leurs charmes, et en font la plus délicieuse retraite pour le voyageur qui vient de traverser les rues brûlantes de Toulouse. Sous les galeries sont rassemblés les monuments de marbre ou de pierre, débris antiques, cippes chargés d'inscriptions, bustes, statues, dalles tumulaires, chapiteaux arrachés aux anciennes églises démolies, moulages pris dans quelques autres heureusement conservées, tous les dépôts enfin qui sont venus successivement accroître la richesse du Musée. Presque toutes ces sculptures sont d'un grand prix pour l'archéologie; plusieurs sont d'une rare beauté. A travers la pierre découpée des arcades on aperçoit le jardin, où la lumière d'un ciel éclatant se joue au milieu d'une vigoureuse verdure; des sarcophages mutilés gisent à terre parmi les herbes; la vigne vierge et le houblon enlacent les arbres, grimpent à la cime des hauts cyprès, entourent le fût d'une colonne antique que surmonte une coupe élégante. A l'un des angles du préau, au-dessus du toit des galeries supérieures, on voit le clocher de l'église qui se détache sur l'azur du ciel. Il est bâti en brique rouge, comme tous ceux de ce pays, privé de matériaux calcaires. « Le 14 septembre 1550, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, raconte le P. Saint-Martin, ledit clocher, dont le pied montait d'un estage et demy plus qu'il ne fait, avec son aiguille, fut frappé d'un coup de foudre qui abatit et brûla tout le haut, fondit les cloches, et endommagea en plusieurs endroits l'église et le couvent. »

Le grand cloître présente les caractères de l'architecture du quatorzième siècle; ses arcades trilobées à six redans, légères et hardies, reposent sur des colonnettes de marbre géminées à chapiteaux historiés, tous variés dans leur ornement et offrant à l'étude les plus curieux détails. « Primitivement, ce cloître était couvert d'une simple toiture en tuiles, dont le peu d'élévation laissait librement entrer la lumière dans les salles adjacentes. Plus tard, on bâtit sur trois côtés de mauvaises murailles en torchis. Enfin, en 1619, furent construites les galeries supérieures, dont les arcades alourdies forment un assez triste contraste avec les trèfles élégants des galeries basses. Au-dessus de la chapelle de l'*Ecce Homo* (petit édifice rectangulaire construit au fond de l'avenue méridionale), on bâtit alors, des aumônes du garde des sceaux Marillac, la célèbre bibliothèque des Augustins, d'où l'on ne pouvait faire sortir aucun livre sans encourir l'excommunication pontificale. »

La chapelle de l'*Ecce Homo* n'était pas la seule qui eût été construite dans le grand cloître; quatre autres, situées à l'entrée de l'avenue occidentale, furent fermées en 1621. La chapelle de Notre-Dame de Pitié, qui existe encore, se confond aujourd'hui avec la salle capitulaire et la sacristie qui en étaient autrefois séparées. C'est dans l'ancien chapitre que l'on entre en venant du cloître par la belle porte, rapportée en cet endroit et restaurée, du chapitre de Saint-Étienne. La chapelle de Notre-Dame de Pitié, immédiatement contiguë, se distingue par une plus grande élévation des voûtes. Les deux salles actuellement réunies servent de musée des plâtres; de là, un escalier d'une construction hardie donne accès au musée des tableaux installé dans l'église. Nous n'avons rien à dire de

(1) Mémoires de l'Académie des sciences de Toulouse, 1827, p. 256.
(2) Roschach, *Antiquités du Musée de Toulouse.*

cette partie de l'ancien couvent aujourd'hui méconnaissable, sinon que l'appropriation dont elle a été l'objet est, de l'avis général, également nuisible à l'édifice qu'elle dénature entièrement, et aux tableaux dont l'existence est menacée par l'insalubrité du local. Lorsque, en l'an 3 de la république, les corps administratifs de Toulouse désignèrent l'église des Augustins pour y transporter tous les objets d'art devenus la propriété de la ville, ils n'avaient en vue que d'y former un musée provisoire ; mais ce provisoire dure encore.

« Toutes les anciennes dépendances du couvent des Augustins qui n'appartiennent pas au Musée sont occupées par l'École des arts, ou font partie, depuis la révolution, de propriétés privées. Parmi ces dernières, nous mentionnerons seulement le réfectoire, bâti sur le flanc ouest du grand cloître, perpendiculairement à l'église, et actuellement transformé en écurie. C'est une vaste salle gothique, ajourée de fenêtres flamboyantes, et couverte d'un plancher en charpente porté sur six grands arcs ogives en briques peintes, dont les consoles de retombée, sculptées en pierre, portent des têtes de vieillards et des écussons. Pendant le seizième siècle, ce réfectoire servit de quartier général au parti catholique. La dernière réunion tenue au grand réfectoire fut un banquet offert, en 1790, aux députés de la Haute-Garonne qui avaient assisté à la fête de la Fédération. » (1)

L'ENGOULEVENT CRIEUR DES MISSIONS.

On a écrit depuis longtemps que les Indiens des missions du Paraguay ou du pays de Chiquito ne s'appelaient entre eux, dans les grandes forêts, que par des sifflements répétés dont ils connaissent à merveille la signification. Ce mode d'appel tient, dit-on, à une circonstance étrange : un *caprimulgus* de ces grands bois possède la bizarre faculté, non pas d'imiter la voix humaine, mais de crier comme le fait un homme éperdu et qui réclame avec angoisse du secours. Alcide d'Orbigny y fut trompé, et le hardi voyageur, qui était en même temps un cœur généreux, se leva une fois subitement dans la nuit pour porter secours à tout hasard au malheureux qui se plaignait ainsi. Un des muletiers, que le bruit de ses préparatifs avait réveillé, se prit à rire, et dit à son charitable compagnon que tout le monde se laissait prendre à cet appel répété, mais que nul Indien n'en était la dupe. Alcide d'Orbigny apprit alors seulement quelle était la nature de ces plaintes lamentables, et bientôt se rendormit.

L'ÈRE MUSULMANE.

Les musulmans font commencer leur ère du jour où Mahomet, se dérobant aux poignards des coraïchites, s'enfuit de la Mecque, accompagné d'Abou-Bekr, pour se réfugier à Yatreb, nommée Médine. Cette fuite (en arabe *hidjra*, d'où est venu notre mot hégire) eut lieu, selon l'opinion la plus accréditée, le vendredi 16 juillet 622 après Jésus-Christ ; les astronomes arabes et quelques historiens la placent au jeudi 15 juillet. Nous avons adopté la manière de compter des Turcs, c'est-à-dire le 16 juillet.

Les musulmans règlent la période annuelle sur le cours de la lune, et prennent pour durée de leurs mois une lunaison. L'année se compose de douze mois ou lunaisons, dont chacune s'effectue en 29 jours et demi et une fraction. Douze lunaisons de 29 jours et demi donnent un total annuel de 354 jours.

(1) Roschach, *loc. cit.*

D'après ces bases, les mois sont alternativement de 30 et de 29 jours.

Si l'on ne compte pour chaque lunaison que 29 jours et demi, la fraction négligée produit, au bout d'un certain temps, une augmentation notable qui forme des jours. Pour rétablir l'équilibre, les astronomes arabes ont imaginé une période de trente années dans laquelle ils intercalent onze années de 355 jours. Le jour complémentaire s'ajoute, tous les deux ou trois ans, à la fin du mois de *doul-hedja*, qui termine l'année.

RÉSIGNATION.

Les âmes vertueuses sont en général fort résignées. Il n'y a guère que le vice qui se révolte.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

LA ROUTE DE GÊNES A LA SPEZIA.

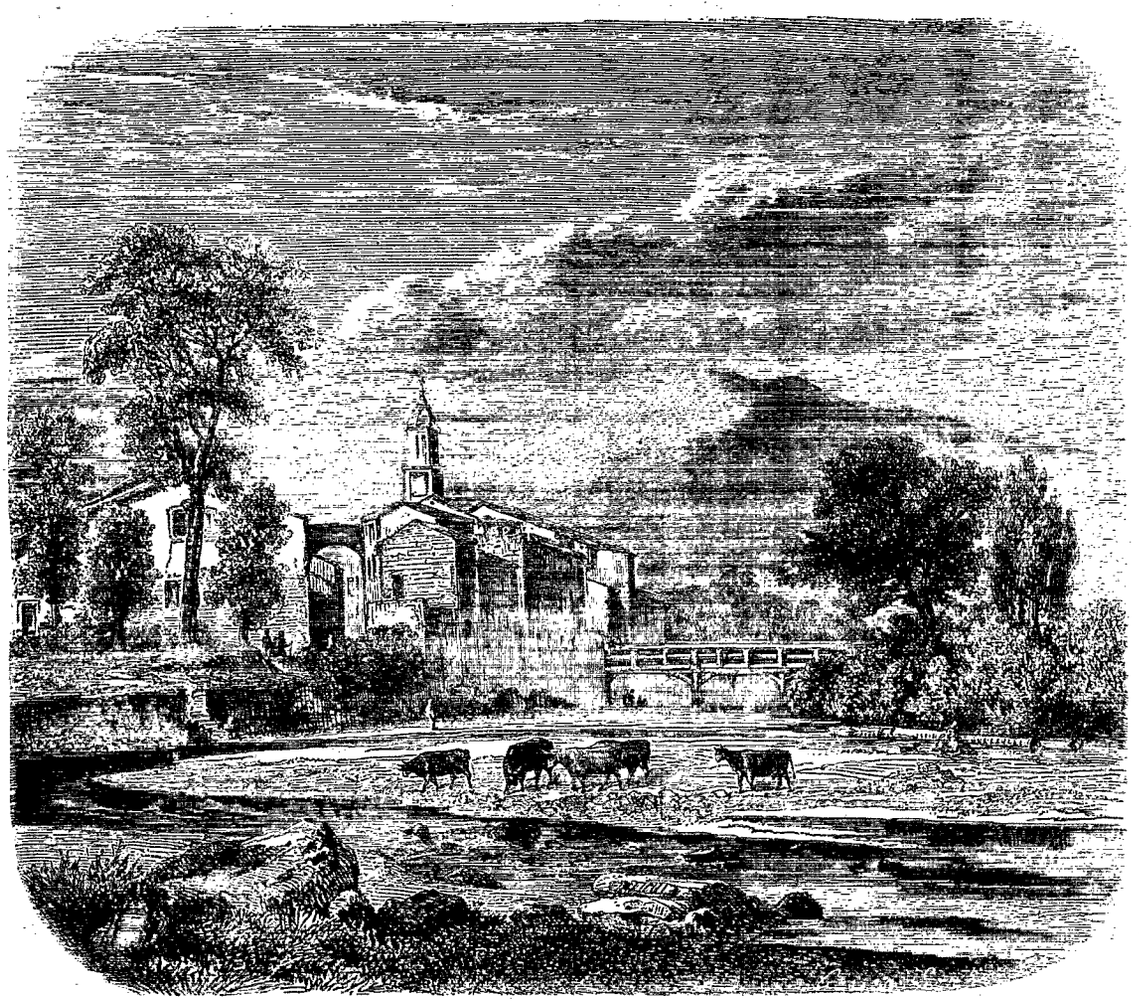
On connaît cette admirable route de la Corniche et de la rivière de Gênes, qui côtoie, depuis Nice, la Méditerranée, tantôt suivant la plage et tantôt s'élevant dans la montagne, taillée dans les rochers à pic d'où le regard plonge dans l'azur profond des flots qui en baignent le pied. Elle a été souvent décrite (voy. la Table de trente années) ; il n'est pas de plus belle entrée en Italie. La route de Gênes à la Spezia, qui en est le prolongement (on l'appelle rivière du Levant, par opposition à la précédente, nommée rivière du Ponant), n'est pas moins riche en aspects pittoresques. La nature y semble peut-être moins méridionale ; on n'y voit pas naturellement acclimatée cette végétation d'une zone toute différente que l'on ne retrouve ensuite que beaucoup plus au sud en Italie : ces palmiers, par exemple, qui couronnent les collines de Bordighera et de San-Remo, et qui fournissent les palmes dont on orne les églises de Rome le jour des Rameaux ; cependant les aloès abondent sur plusieurs points de ce côté du golfe, et les pins d'Italie, les chênes verts, les oliviers, les châtaigniers, les cyprès, ne lui forment pas une bordure moins magnifique.

« En sortant de Gênes, les villes ou les villages ne ressemblent pas à ce que nous avons vu sur l'autre rive, écrivait, il y a peu d'années, un éminent artiste, Hippolyte Flandrin, dans le journal de son dernier voyage ; ici ce sont de longues lignes de maisons qui bordent la route ou s'éparpillent dans la montagne, au lieu de ces groupes d'habitations serrées autour de leur église et qui produisent de si charmants effets. Constamment la route monte ou descend en suivant la mer, qui brise et montre au loin, tout le long du golfe, ses gerbes d'écume. A mesure que nous avançons, le pays redevient plus beau. Les montagnes sont très-boisées, les oliviers, quoique moins gros, réapparaissent plus nombreux et doivent être encore une des richesses du pays. Nous revoyons Gênes et le vaste contour de son golfe qui s'étend au loin ; la mer et les montagnes continuent à nous offrir des motifs admirables. Nous couchons à Sestri, au bord de la mer, dont toute la nuit nous entendons la grande rumeur. »

C'est, en effet, à Sestri di Levante que les voiturins venant de Gênes déposent leurs voyageurs, après une première étape. Deux routes conduisent de cette ville à la Spezia. Celle qui suit le littoral n'est faite que pour les marcheurs intrépides, qui se payent aisément de leur fatigue par les plaisirs de la vue et ne se lassent pas de jouir de la contemplation de la mer, de la pureté de l'air et de la lumière éclatante. La route, en quelques endroits, n'est plus qu'un sentier praticable seulement pour les mu-

lets : aussi en a-t-on ouvert une autre qui se détourne du rivage, s'enfonce dans les terres, monte vers Bracco, Materana, Borghetto, pour redescendre vers la Spezia. C'est cette route que suivit Flandrin. On était dans la saison des pluies, où les torrents qui descendent des montagnes grossissent rapidement ; il fut arrêté pendant plusieurs jours à Borghetto par une crue subite, et, ne pouvant passer, il finit par prendre la route ancienne. Nous citerons encore quelques lignes tirées de ses notes de voyage.

« De Sestri, où nous laissons la mer bordée d'aloès et d'oliviers, nous commençons la grande montée de Bracco. Bientôt les oliviers sont remplacés par les chênes verts, auxquels succèdent les châtaigniers, puis enfin une espèce de courte toison d'un ton fauve, souvent déchirée, recouvre les vastes épaules de ces montagnes. Au-dessus de Bracco, au point culminant de la montée (qui a duré trois heures), des terrains dénudés de toutes couleurs, depuis le noir et le violet jusqu'aux tons de soufre, nous séparent encore des sombres rochers qui, en ce moment, cachent leur tête dans les nuages. C'est l'image du chaos et de la désolation. Sauf la route, il n'y a plus de trace des hommes. Cependant, sur une des cimes les plus abruptes, je vois tout à coup dans le brouillard une forme de jeune fille qui descend en courant, et s'arrête, à environ trente pieds au-dessus de la route, pour nous voir passer. Au regard dont je la suis, elle répond par un sourire, tout en demeurant immobile. Charmante vision, qui contraste étrangement avec le caractère sauvage du site !



Borghetto (Piémont). — Dessin de Camille Saglio.

» La descente nous présente des aspects toujours changeants. C'est une mer de montagnes. Point de culture, point de champs. Nous en retrouvons enfin avec les habitations, et nous sommes accompagnés jusqu'au village où l'on doit déjeuner par une foule de petits et de grands mendiants... Là, nous apprenons que nous ne pouvons aller plus loin : la route est obstruée par un lac immense, dans un creux d'où l'eau ne peut s'échapper et qu'il faut, nous dit-on, « laisser boire à la terre. »

» Le 31 octobre, notre voiturin va à la découverte. L'eau a baissé, mais il s'en faut encore de beaucoup que l'on puisse passer... Le ciel est toujours menaçant, la température lâche et molle. *Ci vuole pazienza !* Un pauvre homme, à qui je donne quelque chose, me fait sur la charité un des meilleurs sermons que j'aie entendus de ma vie.

» 1er novembre. Nous allons à la messe dans une toute petite chapelle qui est pleine et plus que pleine. L'office commence par les chants assez étranges de deux chœurs qui se répondent en chevauchant l'un sur l'autre, puis par des versets chantés alternativement par le curé et par les hommes, rassemblés familièrement autour de l'autel avec les petits enfants. Tout cela a un caractère touchant de naïveté et de sincérité. Après trois quarts d'heure de chants, on habille le prêtre et la messe commence. Quand elle est dite, on prie pour les morts. Nous sortons sous une pluie qui ne veut pas finir.

» Le reste de la journée se passe à regarder la pluie tomber et grossir le torrent de la Magra, qui arrache, déracine et emporte tout. Enfin, le lendemain 2 novembre, nous quittons Borghetto avec joie. Arrivés à l'obstacle qui

nous a ainsi arrêtés, nous voyons qu'il faudra laisser s'écouler plusieurs jours encore avant qu'on puisse se servir de la route. Nous, nous passons par la route ancienne, qui a été raccommodée pour la circonstance; nous choisissons nos pas.

» ... Nous arrivons au col qui débouche sur la Spezia. Nous sommes enchantés à la vue de paysages superbes. La végétation, les montagnes, les fabriques, ont repris leur belle physionomie, et surtout cette manière de se lier, de se grouper que Poussin a tant aimée.

» De Sarzanna à Pise, mon admiration s'accroît toujours. J'ai vu aussi beau, je n'ai rien vu de plus beau... »

TROIS TÊTES D'ÉTUDE PAR RUBENS.

Léonard de Vinci, dans son Traité de peinture, conseille aux artistes de ne jamais sortir sans un crayon et un petit carnet, pour saisir au vol et noter en courant tout ce que



Musée du Louvre; galerie des dessins. — Têtes d'étude par Rubens. — Dessin de Pauquet.

le spectacle de la vie humaine pourra leur fournir d'attitudes, de gestes, d'airs de tête, de jeux de physionomie. Dans les rues, dans les carrefours, dans les assemblées, les gens, tout occupés de leurs intérêts, de leurs affaires, de leurs plaisirs, se montrent naïvement ce qu'ils sont, sans songer qu'on les regarde : c'est le vrai moment de les observer. Comique ou tragique, leur geste est naturel; triviale ou noble, leur physionomie est vivante, point capital dans toutes les œuvres de l'art, où la vérité et la vie sont les meilleurs ou plutôt les seuls préservatifs contre cette triste maladie des peintures de décadence, la *manière* et la *convention*. Il est bien entendu, d'ailleurs, que ces croquis rapides, ces vives pochades, ne sont que des notes à consulter, et non pas des œuvres définitives. La composition, la création sérieuse, est l'affaire du génie et de la méditation.

Le conseil que Léonard donnait aux peintres, il l'a pris pour lui-même, et l'a continuellement mis en pratique; et plus d'une fois, plutôt que de manquer une bonne occasion, il lui arriva, ayant oublié son carnet, de dessiner sur son ongle une physionomie ou un geste qui avait attiré son attention.

Ainsi faisait Rubens, et c'est une des feuilles de son carnet que nous reproduisons ici.

Ce qui a frappé le peintre dans la première de ces trois têtes, c'est le sourire; et c'est le sourire, abstraction faite de tout le reste, qu'il a voulu reproduire. De beauté il n'y a pas l'ombre dans cette tête, de régularité pas davantage, de lignes encore moins, car c'est à peine si le contour est indiqué. Mais, par exemple, le sourire s'épanouit comme une fleur de bienveillance sur cette face honnête; il l'éclaire de son rayon; il la transfigure à tel point, que l'on ne voit qu'à la réflexion combien elle est irrégulière. Quel est cet homme qui sourit? Un élève du peintre? son broyeur de couleurs? un valet? un ami? un passant? En vérité, il n'importe guère. Ceci est le portrait non d'un homme, mais d'un sourire, et l'on affirme qu'il est ressemblant, car on voit bien qu'il est pris sur nature, et non fait de pratique, d'après des recettes et des formules, comme les têtes d'*expression* de Lebrun. Mais jusque dans cette esquisse rapide, crayonnée comme une note sur l'album d'un voyageur, on reconnaît le grand artiste. Le travail est à la fois large et soigné, sans rien de lourd, d'empâté ni de léché; il y a tout ce qu'il faut pour rendre l'expression du peintre : pas un trait de plus, pas un de moins.

La seconde figure, celle de l'enfant, a été choisie pour la molle rondeur et les enfantines inflexions de ses lignes; pour sa naïve expression de surprise, pour la gentillesse toute mignonne du port de tête. Comme il y faudrait changer peu de chose pour en faire un petit saint Jean saisi d'admiration devant l'Enfant Jésus! ou un de ces angelots qui joignent les mains, d'extase, au passage de la Vierge dans les Assomptions! ou un de ces amours joufflus qui agitent leurs petites ailes dans la lumière dorée des apothéoses païennes! Il deviendra tout cela, selon l'inspiration du peintre. Tel qu'il est, et tel que le peintre l'a vu dans la réalité, ce n'est qu'un charmant baby flamand, tout occupé d'un moulinet, d'un château de cartes ou d'un petit bateau.

La troisième tête est hardiment indiquée en quatre coups de crayon. Pourquoi si peu de détails? C'est que nous avons ici l'esquisse d'une attitude et non d'un personnage; c'est tout ce qui a frappé Rubens dans le modèle, et c'est tout ce qu'il a voulu reproduire : le choix est évident et l'intention n'est pas douteuse. L'air de la tête est grave, sérieux, préoccupé. L'objet que ce vieillard tient serré entre ses dents, et sur lequel la lèvre inférieure se replie comme un bourrelet, indique, étant placé là, que les mains ne sont pas libres; elles doivent donc être occupées à quelque action que l'on a le droit, d'après l'air de la tête, de juger importante. Sur ces données, on peut conclure sans invraisemblance que ce vieillard tient, par exemple, un couteau entre les dents, et qu'il représente le Scythe chargé d'écorcher Marsyas vaincu, ou l'un des bourreaux de saint Barthélemy, ou bien quelque sacrificateur de l'ancienne loi dépeçant une victime. Revenons à la réalité, ôtons par la pensée à cette tête l'expression grande et énergique que Rubens lui a donnée, nous découvrirons peut-être, sous cette majesté, quelque vieux juif d'Anvers entrevu par Rubens dans la pénombre de son échoppe enfumée, penché sur quelque besogne vulgaire et sordide.

Un axiome consolant dit que tout homme a été beau au moins une fois en sa vie. Transportée dans le domaine de l'art, cette pensée pourrait s'expliquer ainsi : il n'est créature si vulgaire, si commune, si déshéritée en apparence, où l'œil de l'observateur ne puisse saisir comme un éclair quelque grande beauté d'expression, de sentiment ou de geste. Mais s'il suffit d'une intelligence un peu vive et d'un tour d'esprit particulier pour apercevoir ces beautés, il faut le génie d'un grand peintre pour les isoler, les dégager de l'alliage qui les avilit, et trouver parfois, jusque dans la plus infime réalité, les premiers éléments de la beauté idéale.

LE VIEUX TOBIE
ET SES HISTORIETTES.

Le vieux Tobie était un homme comme il y en avait encore au commencement de ce siècle, mais comme il n'y en a plus aujourd'hui.

Lorsqu'il était assis devant sa maison, son gros chat noir pelotonné à côté de lui, et qu'il fumait gravement sa pipe en regardant les poules, aucun paysan ne passait sans causer une minute avec lui. Et quand il descendait le village, l'air gai et la jambe alerte, son tricorne un peu rabattu sur l'oreille droite, une marguerite ou un œillet à la boutonnière de son habit de drap bleu, suivant la saison, les enfants ne manquaient jamais d'interrompre leurs jeux, de courir après lui et de se glisser dans ses jambes. Tobie leur souriait, passait sa main dans leurs blonds cheveux, les attirait à lui, et leur donnait des tapes amicales sur les joues.

— Allez, mes petits anges, leur disait-il, allez, et soyez bien sages, afin que le bon Dieu vous bénisse.

Et fillettes et garçons se dispersaient à ces mots comme un vol d'oiseaux dans un champ : l'un allait à gauche, l'autre à droite, en poussant de joyeux cris.

Tout le monde aimait le vieux Tobie Witt, à cause de son caractère d'abord, et ensuite pour les histoires qu'il racontait. Jésus Maria! qu'il en savait de belles! A l'entendre, on eût dit qu'il lisait dans un livre.

Tobie Witt n'avait de sa vie dépassé les villages environnants, et cependant il avait plus d'expérience que bon nombre de ceux qui avaient été dissiper leur héritage à Naples ou à Paris.

Il avait été témoin de la plupart des historiettes qu'il disait. Ce qui était assez curieux, c'est que toutes avaient leur pendant; elles étaient comme des médailles : il n'y en avait pas une qui n'eût son revers.

Une fois, M. Till, un de mes amis, louait fort la prudence du vieux Tobie.

— Oh! fit celui-ci en souriant, jusqu'à ce jour, je ne savais vraiment pas que je fusse si prudent.

— Le village entier dit comme moi; et c'est parce que je voudrais le devenir que je...

— Mais, mon Dieu! rien n'est plus facile. Il suffit, monsieur Till, d'observer la conduite des fous.

— Comment?... La conduite des fous?

— Oui, monsieur Till, pour se conduire d'une tout autre manière qu'eux.

— Un exemple, s'il vous plaît.

— A votre service. Au temps de ma jeunesse vivait ici un vieux mathématicien, sec et maigre comme un chiffre, connu sous le nom de M. Weit. Sa démarche était pleine de gravité et de lenteur; il marmottait toujours quelque chose entre ses dents et ne parlait avec personne. Il ne se fût jamais permis de regarder quelqu'un en face; la tête penchée sur la poitrine, il était plongé dans les plus profondes méditations. Eh bien, monsieur Till, quel nom croyez-vous que les gens donnaient à M. Weit?

— Celui de savant, sans doute.

— Ah! ah! ah! un beau savant!... On l'appelait un fou... Voyant cela, je me dis en moi-même : Garde-toi de faire comme M. Weit; c'est une sottise d'être sans cesse replié sur soi-même à l'exemple d'un saule pleureur; il faut causer et regarder le monde en face... Monsieur Till, pensez-vous que mon raisonnement fût juste?

— Eh oui!...

— Ta! ta!... pas tout à fait... Écoutez. A part ce mathématicien, je connaissais un maître de danse, M. Flink. Celui-ci jetait ses yeux à la figure de toutes les personnes qu'il rencontrait, parlait à tort et à travers comme une girouette enrouillée qui tourne, et ne se taisait pas une seconde... Devinez le nom qu'on lui donnait.

— Parbleu! on devait l'appeler un gai compère.

— Un fou, monsieur Till, un fou... Comment donc, me disais-je, éviter ce nom? Je réfléchis, et je trouvai qu'il ne fallait ni faire complétement comme M. Weit, ni complétement comme M. Flink. En s'approchant des gens, on doit les regarder en face comme le second, puis prendre un air modeste comme le premier. On peut leur parler d'abord hardiment comme M. Flink, mais il convient qu'on cède peu à peu la parole et qu'on pense plus qu'on ne dise, comme M. Weit. Avez-vous compris, monsieur Till? J'ai agi de cette manière, et je ne sache pas qu'on m'ait jamais appelé un fou.

Un autre jour, un jeune industriel, M. Flau, rendit visite au vieux Tobie, et se plaignit amèrement des pertes qu'il avait éprouvées.

— Bah! lui dit M. Witt, en lui frappant sur l'épaule, il vous eût été facile d'éviter tous ces malheurs qui vous désolent.

— Facile!... Vous plaisantez?

— Du tout. Si vous aviez pris garde à la façon de porter votre tête, vous ne seriez pas dans l'état où vous êtes aujourd'hui.

— Ah! voilà qui est singulier!... Et avec ça, où voulez-vous en venir?...

— A vous narrer une petite histoire. Lorsque mon voisin de gauche bâtissait sa maison, la rue fut, pendant un certain temps, obstruée de poutres et de pierres. Un matin vint à passer notre bourgmestre, alors jeune et rempli d'audace; les bras croisés sur la poitrine, il portait la tête si haute que son nez s'élevait verticalement vers les nuages. Il ne voit point les blocs de pierre et les poutres; plum!... il tombe et se casse une jambe, de laquelle il boitera toute sa vie. Que veux-je dire par là, mon cher monsieur Flau?

— C'est bien simple : qu'il est dangereux de marcher le nez en l'air.

— Parfaitement; mais il ne faudrait cependant pas le pencher trop vers la terre : il pourrait vous arriver ce qui est arrivé sur la tête de M. Schall, notre poëte. Il suivait le bourgmestre, écoutant les rimes sonner à ses oreilles, et allait droit devant lui sans rien voir. Il passe à deux pas de la maison en construction; une corde de l'échafaudage se brise, et crac! une poutre lui effleure l'épaule et le renverse. Saisissez-vous ma pensée, monsieur Flau? Comment donc tenir sa tête?

— En ce cas, ni trop haut ni trop bas.

— Vous avez raison. Le seul moyen de réussir dans le monde et les affaires, c'est de tourner ses yeux de tous côtés.

Une autre fois, Tobie Witt reçut la visite d'un jeune apprenti sans argent, qui le priait de lui en prêter.

— Combien vous faut-il, monsieur Will? demanda le vieux Tobie.

— Peu de chose, un rien... cent écus...

Ce ton ne plut guère à Tobie Witt. Cependant :

— Si ce n'est que cela, dit-il, je vous le prête volontiers; et pour vous prouver tout le bien que je vous veux, permettez que je vous donne par-dessus quelque chose qui vaut ces mille thalers : c'est le secret de devenir riche.

— Vous êtes trop bon; je vous en remercie à l'avance du fond de mon cœur.

— Il n'en vaut pas la peine; ce n'est qu'une petite historiette. Il y a bien des années, j'avais pour voisin M. Grell, marchand de vin, drôle de corps, original comme le temps. Il s'était habitué à une certaine façon de parler qui le lança hors des étriers.

— Est-ce possible?

— Quand on lui demandait : « Comment vous portez-vous, monsieur Grell? Avez-vous fait de bonnes affaires aujourd'hui? — Oh! rien; il ne vaut pas la peine d'en parler; j'ai gagné une bagatelle, cent écus. » De même, si on lui criait : « Eh bien, monsieur Grell, vous avez eu le malheur de perdre dans la banqueroute de cette maison? » il murmurait d'un ton d'indifférence : « Oui, un rien, deux cents florins. » Cet homme était dans la plus brillante position; mais, comme je vous l'ai dit, sa façon de parler le conduisit sur la paille. A propos, monsieur Will, vous désirez, combien?... mon histoire m'a distrait.

— Moi? Je voudrais cent écus.

— C'est juste. Mais à part M. Grell, j'avais un autre voisin marchand de blé, M. Tomm, qui, avec un tout autre mode de parler, se bâtit une maison avec dépendances. Qu'en dites-vous, monsieur Will?

— Ma foi, j'aimerais savoir de quelle manière il s'y est pris.

— Lorsqu'on lui demandait : « Comment allez-vous, monsieur Tomm? Avez-vous beaucoup gagné aujourd'hui? — Oh! oui, beaucoup, beaucoup, répondait-il d'un air content; cent écus. » Et si on lui disait, quand il avait l'humeur noire : « Qu'avez-vous donc, monsieur Tomm? — Ah! s'écriait-il, j'ai perdu beaucoup, beaucoup d'argent, à peu près cinquante écus. » Il commença avec peu, et, au bout de trente ans, il se retira très-riche des affaires. Monsieur Will, quelle est la façon de parler qui vous plaît le mieux?

— C'est la dernière.

— Toutefois, M. Tomm n'était pas un modèle; donnait-il une aumône aux pauvres, il disait toujours *beaucoup d'argent*. Quant à moi, qui ai pu juger des deux manières, je parle selon l'occasion et les circonstances, tantôt comme M. Grell, tantôt comme M. Tomm.

— Pour moi, je préfère parler comme le dernier.

— Vous demandiez donc, monsieur Will?...

— Beaucoup, beaucoup d'argent : cent écus, mon cher monsieur Tobie.

— Bon, bon, vous vous y ferez. Vous êtes plus sérieux que je ne le pensais. Quand on emprunte de l'argent à un ami, il convient qu'on parle comme M. Tomm; et quand on lui en prête, comme M. Grell.

UN MONSTRE FANTASTIQUE.

LE MINHOCAM.

Si l'on en croit certains récits populaires, et même les dissertations de quelques savants, ce reptile invraisemblable habiterait les grands lacs de l'Amérique du Sud. Son nom, *minhocam*, signifie lombric, ver de terre, en portugais. Il n'a pas, dit-on, moins de 18 *braças* de long (39 mètres) sur 0m.65 de diamètre. Sa bouche, excessivement petite, est environnée de poils longs et épais comme ces filaments de palmier qu'on appelle *piassaba* et dont on fait au Brésil des câbles si durables. Il rétrécit ses dimensions et il se dilate à volonté, si bien qu'il peut arriver au volume d'une pipe de vin. Il n'a pas d'écailles, et sa peau jaunâtre est semblable à celle des vers dont il a pris le nom.

Comme les vers ordinaires, le minhocam, s'il lui prend fantaisie de changer de place, traverse sous terre les vastes espaces paludéens qu'on rencontre si fréquemment dans l'Amérique du Sud; mais alors il produit d'énormes saillies sur ces terrains à peine solidifiés. Doté d'une force

prodigieuse de reptation, il renverse fréquemment les arbres, les ponts, et tous les objets qu'il rencontre sur son passage; il va se réfugier dans les lacs, dans les fleuves, ou bien il reste nonchalamment dans les vastes marécages qui ne sèchent jamais. C'est alors qu'on peut le contempler; mais il faut être prompt pour le voir : la lumière le fatigue, l'humidité de l'eau lui est indispensable.

Le savant et brave Cunha Mattos, qui rapporte ce conte sans y ajouter foi, vit dans ses voyages un soldat, nommé Jozé Ferreira, qui prétendait avoir vu le minhocam; mais il est probable que cet homme avait seulement rencontré un sucuruhyu [1] gigantesque (le sucuruhyu ou sucuryu de Latreille), et qu'une appréhension fort naturelle de se trouver en présence d'un tel ophidien lui avait troublé l'esprit en représentant confusément à sa mémoire ce qu'on lui avait jadis raconté.

LES GLACIERS.

Les glaciers sont des fleuves de glace, émissaires des champs de neiges éternelles qui couronnent les hautes montagnes ou assiégent les pôles; ils sont semblables à deux des plus grands fleuves du monde, le Nil et le Saint-Laurent, qui prennent leur source dans de vastes lacs intérieurs dont ils versent les eaux dans la mer.

Réservoirs d'eau inépuisables, les glaciers des montagnes sont la source des plus grands fleuves de l'Europe et de l'Asie, tels que le Rhin, le Rhône, le Pô, la Garonne, le Gange, l'Indus, etc. Loin de tarir pendant l'été, comme les rivières alimentées par des sources, ces fleuves roulent des eaux d'autant plus abondantes que la chaleur est plus forte et partant la fusion de la glace plus rapide.

Les glaciers sont comparables à des fleuves de glace : en effet, ces masses, qui semblent l'emblème de l'immobilité, sont animées d'un mouvement de progression pareil à celui de nos cours d'eau. Par exemple, la mer de glace de Chamonix, en face du Montanvert, progresse annuellement de 147 mètres environ. [1]

L'IMPOT.

Tacite raconte que Néron, au commencement de son règne, ayant eu l'idée de supprimer tous les impôts, fit part de son projet au Sénat. Il était dans la période des bonnes intentions, bonnes intentions qui durèrent si peu et que ce prince fit si cruellement oublier. Grande fut la surprise des sénateurs, lorsqu'ils entendirent cette proposition singulière. Ils louèrent la générosité du prince, mais l'engagèrent à se mettre en garde contre ce mouvement d'un bon cœur. Ils lui représentèrent que c'était préparer la dissolution de l'empire que de détruire les revenus de l'État. Quelques-uns ajoutèrent que les impôts et les sociétés chargées de les recouvrer avaient été établis par les consuls et les tribuns, c'est-à-dire en pleine liberté républicaine. Le projet n'eut aucune suite, et les impôts furent levés comme par le passé. Les sénateurs avaient raison; les dépenses publiques sont une nécessité, et l'impôt qui est destiné à les couvrir est nécessaire comme elles. A la condition qu'on ne fera que des dépenses *productives*, l'impôt doit être approuvé [2].

CHOIX DE MÉDAILLES.

Voy. p. 8, 48, 96, 148, 173, 216, 288.

Cette médaille, frappée en 1548, fut offerte en présent par les Suisses à l'occasion du baptême de Claude de France, fille de Henri II roi de France. Il y eut trois



Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. — Médaille suisse de 1548, en or. — Dessin de Féart.

exemplaires de cette médaille en or, pour la jeune princesse et pour ses deux marraines, Marguerite de France, sœur du roi, et Jeanne d'Albret. D'un côté paraissent les armoiries des treize cantons avec leurs noms; de l'autre, deux anges soutenant une croix sur laquelle on lit : SI DEUS NOBISCUM QUIS CONTRA NOS; « Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? » (Épître de S. Paul aux Romains, VIII, 31); puis les écussons de sept États alliés des Suisses.

[1] Voy. t. XXIX, 1861, p. 77; et t. XXXII, 1864, p. 405.

[1] Charles Martins (voy. t. X, 1842, p. 17 et p. 63).

[2] Batbie.

LA CORPORATION DES GANTIERS PARFUMEURS.

JEAN CHABERT.

Voy. p 103, 117, 145, 193.



Jean Chabert, parfumeur à Lyon, au dix-septième siècle. — Dessin de Bocourt, d'après une estampe du temps.

« A Paris, dit Savary, les maîtres gantiers parfumeurs forment une communauté considérable »; il faut ajouter : et ancienne, car leurs premiers statuts remontaient au règne de Philippe-Auguste, à 1190. Ces statuts furent rajeunis en mai 1656.

Paris était la ville, non-seulement de France, mais d'Europe, où il se fabriquait le plus de gants. Après Paris venaient Vendôme, Grenoble, Avignon, Blois; Montpellier et Grasse, qui arrivaient ensuite, en produisaient beaucoup moins. Une grande partie de ces gants, surtout des gants en peau, se consommaient dans le royaume. Le reste était emporté dans les pays du Nord. Les contrées méridionales, loin d'être un marché pour nous, faisaient concurrence à notre commerce, l'Espagne en particulier. Au dix-septième siècle, un proverbe populaire disait qu'un gant, pour être bien fait, devait être tanné et préparé en Espagne, taillé en France et cousu en Angleterre. Mais au dix-huitième siècle les ouvriers français faisaient mentir le proverbe, et nos gants étaient préférés sous tous les rapports.

On reprochait aux gants parfumés d'Espagne de sentir trop fort. Nos dames en souffraient. Les Espagnoles et les Italiennes, s'il faut en croire un assez grand nombre de voyageurs, ont toujours usé des odeurs avec une certaine indiscrétion. Les parfums les plus employés en France, comme partout, étaient le musc, l'ambre et la civette.

Les gants se portaient autrefois plus longs qu'aujourd'hui, surtout ceux des femmes. Le gant masculin avait un rebord qui couvrait parfaitement le poignet; celui des dames montait jusqu'au coude. On se servait des mêmes peaux qui sont encore en usage, sauf que les gants en peau de buffle, de daim, de cerf, avaient alors beaucoup plus de débit : on les portait à la guerre, à la chasse, ou simplement quand on allait à cheval. Il y avait un gant de cette espèce, extrêmement épais, qu'on appelait gant de fauconnier, et que les griffes du faucon, en effet, ne pouvaient pas déchirer.

On faisait plus de gants d'étoffes, et avec une plus grande variété d'étoffes. Il y en avait de tissés en soie, en fleuret, en coton, en lin, en laine, en fil de chanvre, en poil de castor. Il y en avait en velours, en satin, en étamine, en drap, en simple toile. Ils étaient aussi plus ornés. On les brodait d'or, d'argent, de soie; on les garnissait de rubans, de franges d'or, d'argent et de soie.

Je ne sais quand on commença à confectionner des gants de canepin, dits aussi gants en cuir de poule. Il

s'en faisait assez autrefois pour l'usage des femmes durant l'été. Le prétendu cuir de poule n'était que de la peau de chevreau, ou plutôt c'était seulement l'épiderme de la peau du chevreau. Enlever cet épiderme constituait une opération assez délicate, qu'on ne réussissait qu'à Paris et à Rome. Il y avait de ces gants en canepin si minces que la paire tenait dans une coquille de noix.

Venons maintenant à notre figure, qui est celle de Jean Chabert, parfumeur à Lyon au dix-septième siècle. Il est ici représenté d'après une gravure qui formait, sans doute, le frontispice d'un livre publié par lui sur le métier, disons, pour ne pas fâcher son ombre, sur l'art de la parfumerie. Au-dessous de la gravure on lit cette réclame :

AU JARDIN DE PROVENCE.

Chez Jean Chabert, marchand parfumeur, ce font et vendent toutes sortes de cires d'Espagne, essences, parfums, savonnettes, et rossolis de Turin, sur les Terreaux, à Lyon.

Ces quelques lignes sont d'autant plus précieuses que le livre de Jean Chabert, si livre il y a, nous fait défaut. Elles prouvent qu'à Lyon et à Paris l'industrie des parfumeurs, sous le même nom, n'était pas du tout la même. Ils étaient en possession de vendre, à Lyon, des objets qui à Paris leur étaient formellement interdits : le rossolis, par exemple, « ainsi nommé d'une plante qui porte ce nom et qui entrait autrefois dans sa composition; cette liqueur est à présent composée d'eau-de-vie brûlée, de sucre et de cannelle, et de quelques parfums. Le meilleur rossolis vient de Turin, mais il y en a beaucoup de contrefait et falsifié; il n'y entre plus de cette plante qui lui a donné son nom. » Mme de Montespan avait la passion du rossolis. Jean Chabert se fût fait à Paris, s'il y eût transporté son commerce, de graves affaires avec les limonadiers, qui avaient le privilége de vendre les liqueurs. En revanche, il ne paraît pas que les parfumeurs de Lyon vendissent des gants, du moins cet objet n'était pas essentiel dans leur commerce, comme à Paris au dix-septième siècle.

UN REPENTIR.

NOUVELLE.

La petite ville des Sables-d'Olonne doit être, en hiver, le plus triste séjour du monde, quand la bise siffle à travers ses rues tortueuses et mal pavées, bordées de maisons inégales. Je n'avais pas fait cette réflexion pendant un mois passé en plein soleil sur sa plage étincelante; j'avais trouvé la ville pittoresque, la mer splendide et le pays plein de caractère. Elle me vint le 29 septembre, jour de Saint-Michel. Le temps venait subitement de changer; il faisait froid, le ciel était noir, et je m'ennuyais dans la chambre que j'avais louée à un pêcheur du pays. Je fermai le livre que je lisais depuis le déjeuner; puis j'allai m'appuyer machinalement le front aux vitres de la fenêtre.

Tout à coup j'entendis une grande rumeur : des femmes, des enfants, des marins, accouraient par différentes rues et ruelles avec des gestes d'effroi ou de désespoir. J'ouvris ma fenêtre. Dans leurs cris je démêlai un nom de bateau, et au milieu de leurs paroles confuses et précipitées je compris bientôt que la *Théotiste*, barque du port des Sables, n'était point rentrée à la marée précédente, comptant sans doute faire bonne pêche jusqu'au soir, et qu'on l'apercevait vers les rochers du fort Saint-Nicolas. Le vent la poussait sur les écueils, et elle avait déjà manqué trois fois l'entrée du chenal. Je sortis et suivis la foule.

Presque toute la ville était là, sur le remblai et sur la jetée, au commencement de la jetée, du moins, car on ne pouvait arriver jusqu'à la pointe, balayée à chaque instant par les lames. L'écume rejaillissait jusqu'à la lanterne du petit phare qui la termine. Cette mer si calme la veille, et dont chaque lame venait expirer mollement aux pieds des promeneurs, se montrait aujourd'hui irritée et menaçante. Tout le long de la belle plage de sable doré, si fin et si doux, les vagues s'élevaient à une telle hauteur qu'elles cachaient l'horizon; on les voyait s'avancer rapides et semblant rouler un flot de boue dans leur eau jaunâtre et livide. Puis tout à coup la crête blanchissait, se recourbait en avant, et la vague, s'écroulant, se brisait dans toute sa longueur avec un bruit sinistre qui couvrait toutes les voix. Pourtant un cri immense s'éleva, plus fort que la tempête, à la vue de la *Théotiste* qui apparut, désemparée, au bout même de la jetée. Un coup de mer avait brisé son mât et arraché son gouvernail au moment où sa dernière bordée allait l'amener dans le chenal. Plus d'espoir! la barque était perdue, et l'on voyait distinctement les malheureux qui la montaient debout sur le pont et implorant un secours impossible.

Sur la jetée, une femme, ses cheveux gris flottant au vent furieux, courait, criait, pleurait, se tordait les mains, et suppliait les hommes muets et sombres.

— Allez-y! pour l'amour de Dieu, allez-y! disait-elle. Mon pauvre fils! vous savez bien que je n'ai plus que lui. La mer m'a déjà pris mon père et mon mari. Ne le laissez pas périr là, sous vos yeux! Que deviendrai-je? Comment élèverai-je ses orphelins? Il faudra donc que j'aille me jeter à la mer avec eux! Neveur, mon fils vous a sauvé, ne l'abandonnez pas! Giraudeau, quand vous étiez malade, il partageait sa pêche avec vous! Borie, vous êtes son ami d'enfance; vous ne pouvez pas le laisser mourir, lui et son garçon, son aîné, un si bel enfant, qui fera un si bon marin! Ayez pitié d'eux! ayez pitié de moi! Ah! si je pouvais gouverner une barque!

Mais à ses supplications les marins secouaient la tête. L'un d'eux répondit même rudement, en ôtant sa pipe de sa bouche pour essuyer une larme qu'il n'avait pu retenir :

— Il n'est pas juste que des braves gens aillent se noyer pour ne sauver personne.

— Ce n'est pas la peine d'essayer, reprit un autre; Landineau même ne l'oserait pas.

— Où donc est-il, le père Landineau? demanda un troisième.

— Vous savez bien que c'est aujourd'hui son *jour de* chagrin; il ne bougera pas de chez lui.

— Chagrin ou non, ça m'étonnerait bien si la tempête ne le faisait pas sortir. Tenez, le voilà qui arrive.

En effet, un homme venait des maisons, marchant à grands pas entre les pieux qui servent à étendre les filets. Il était en habit de mer, coiffé du suroît (1) et vêtu de la vareuse de toile huilée. Il alla jusqu'à l'endroit d'où l'on pouvait voir l'agonie de la *Théotiste*, et, grommelant entre ses dents : — Hum! fit-il, ça presse.

Puis, se faisant un porte-voix de ses grosses mains :

— Ohé, les gars du pilote! à moi la *Bretonne*, et vite!

Une femme qui l'avait suivi saisit son vêtement comme pour le retenir.

— N'aie pas peur, Marianne, lui dit-il; c'est aujourd'hui la Saint-Michel, ça nous portera bonheur.

Et il descendit l'escalier de fer pratiqué dans le mur de la jetée, avec ses matelots. Un instant après, il était dans sa barque qu'on lui avait amenée au bas de l'escalier, et remontait le chenal contre le vent. Cela prit du temps, et le ressac emporta la *Théotiste* au large au moment où la *Bretonne* allait l'atteindre. Landineau vira de bord et se dirigea vers le bateau en danger. La nuit commençait à

(1) Suroît, chapeau dont la partie postérieure est très-longue et s'abat de manière à protéger le cou et les épaules.

tomber, et un brouillard épais et presque gluant, ce brouillard qui soulève la mer plus que le vent le plus fort, enveloppait tous les objets. La barque en perdition avait disparu; l'autre disparut aussi.

Il y eut un quart d'heure d'angoisse silencieuse, un quart d'heure qui dut contenir un siècle de douleurs pour les pauvres femmes qui attendaient un arrêt de vie ou de mort. Enfin on distingua quelque chose un peu à droite du bout de la jetée, et, un instant après, un câble lancé par une main vigoureuse vint tomber au milieu des marins penchés sur le parapet.

— Hale! tout le monde est sauf! cria Landineau.

Et les hommes, s'attelant au câble, remorquèrent jusque dans le port la *Bretonne* et la coque mutilée de la *Théotiste*. Tout le monde suivait en courant. Les naufragés et leurs sauveurs mirent pied à terre à la cale, et comme la vieille mère oubliait d'embrasser ses enfants pour baiser les mains du courageux pilote, il les retira doucement en lui disant :

— Assez, assez! Vous savez ce que je demande : une prière pour mon petit Michel, et une pour son vieux père, quand le bon Dieu lui aura fait la grâce de le prendre dans un sauvetage.

Et il s'éloigna lentement, soutenant sa femme, qui était venue toute tremblante encore se pendre à son bras.

La suite à la prochaine livraison.

MÉCANIQUE.

MACHINES DE THÉATRE.

Suite. — Voy. p. 283.

Nous avons vu par quels mécanismes simples on meut les grandes pièces décoratives d'un théâtre, telles que les décors proprement dits, les toiles de fond, les coulisses, les toiles de ciel, etc. Voyons comment on donne à certaines pièces moins considérables des mouvements en apparence plus surprenants, et qui produisent presque toujours d'assez beaux effets quand on a soin de les faire paraître à des moments opportuns. C'est la question du *Deus ex machina,* ou, pour parler français, la manière de faire descendre du ciel sur la terre les divinités de n'importe quel olympe.

Considérez, s'il vous plaît, la figure page 332 : elle vous représente Apollon, le dieu rayonnant du jour, sur son quadrige entouré de nuées. En termes du métier, ces sortes de machines s'appellent des *gloires;* on comprend aisément pourquoi : c'est à cause de la haute qualité des personnages qu'elles portent ordinairement. L'Apollon que vous voyez est un homme en chair et en os, acteur ou figurant, peu importe; mais, sauf ce personnage, tout le reste, à commencer par les chevaux et à continuer par le nimbe de rayons et par les nuées, est en carton peint. Ce carton est soutenu par une carcasse composée de poutrelles, que vous pouvez voir tout auprès de la figure. Cette partie (A), qui ressemble assez à un escalier, c'est la charpente du char. L'acteur qui joue Apollon n'a qu'à s'asseoir sur le second degré, en appuyant ses pieds sur le premier, et sa tête se trouve placée au milieu du nimbe. La partie B soutient le carton qui figure les chevaux. On voit que B s'ajuste à A par une espèce de charnière. Cela permet à la partie B de jouer un peu autour de A, ce qui donnera à l'attelage l'air de flotter, de se courber; avec un peu de bonne volonté, et le naïf public en a toujours, les chevaux paraîtront presque vivants. Quant aux deux traverses qui coupent l'auréole, elles n'ont d'autre utilité que de soutenir les nuages. Enfin, les deux montants qui sont masqués par ces nuages servent tout à la fois à maintenir le carton et à le suspendre. Au-dessus des nuages, là où ils ne sont plus masqués, ils se prolongent par des tiges de fer aussi menues que possible. Hélas! le public n'est pas entièrement composé de myopes : il y a des enfants qui apercevront ces tiges, à coup sûr; mais le moyen de les supprimer!

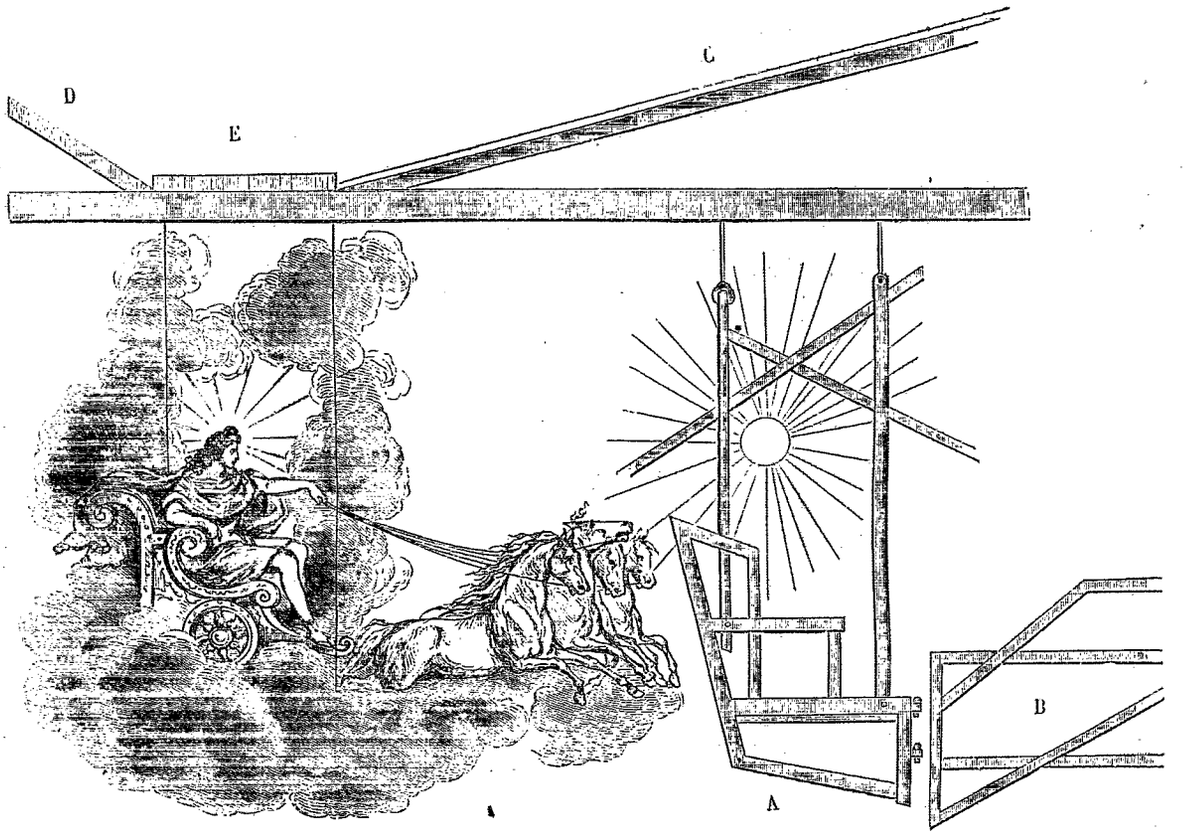
Maintenant, ayez l'obligeance de reporter les yeux sur la figure principale. Vous pouvez voir que les deux tiges en question, passant derrière la poutre transversale qui va d'un côté de la scène à l'autre dans les combles, et que le public ne voit pas, se fixent dans un petit plateau de bois qui repose sur la poutre. Voilà la machine au repos. Apollon, au moment où nous le prenons, est immobile, entre terre et ciel, sur l'un des côtés de la scène. Sans doute, il est déjà arrivé depuis quelques instants; il a chanté son air ou prononcé son discours. Maintenant, il faut qu'il reparte; il faut qu'il traverse la scène, je me trompe, qu'il traverse le ciel en s'élevant obliquement, comme il convient à un dieu du jour qui remplit convenablement ses fonctions. La pièce inclinée C va l'y aider merveilleusement. Quand nous disons une pièce, ce sont plutôt deux pièces rapprochées dont les bords entaillés forment une espèce de gouttière sans fond (car il faut bien que les tiges de fer qui tiennent tout en suspens puissent passer). Au moyen de la pièce D, qui peut servir de levier, des hommes engagent le plateau E dans cette gouttière. Un ou plusieurs anneaux sont fixés dans le bout du plateau. Par une ou plusieurs cordes attachées dans ces anneaux, on tire le plateau au moyen d'un treuil, comme ceux que nous avons vu employer, et Apollon exécute lentement son ascension majestueuse. Le lecteur dira peut-être : « Mais ce char avec sa charpente, ces chevaux, cet homme, ne forment-ils pas un ensemble un peu lourd pour s'élever ainsi sur un plan incliné? » Sans doute; mais il ne faut pas oublier le contre-poïds. Nous savons déjà qu'il y a dans un théâtre une multitude de bobines sur lesquelles sont enroulées des cordes qui d'un côté portent un contre-poids, et de l'autre peuvent être fixées aux objets à mouvoir. Il suffit de prendre une de ces cordes et de l'appliquer à notre plateau. Supposons que le contre-poids pèse 250 et notre machine 300, il ne restera plus qu'à tirer sur le plateau avec une force suffisante pour enlever 50 livres. Ajoutons, enfin, que le plateau peut être porté sur des roulettes.

Voici encore une gloire; mais comme les mouvements qu'elle doit faire sont assez différents de ceux que nous avons vus, ce ne sera pas une redite que d'en parler. Une note du manuscrit auquel nous empruntons ces figures porte ces mots : « Nuages transportant des zéphyrs. » On croit généralement aujourd'hui que ce sont les zéphyrs qui poussent les nuages et les portent d'un point à un autre du ciel, et non les nuages qui portent les zéphyrs; mais enfin, acceptons cette mythologie d'opéra. Zéphyrs et nuages de carton ont, comme tout à l'heure le char, leur carcasse de poutrelles; on la voit au-dessous de la figure. On voit aussi le système de crochets par lequel carton et poutrelles sont suspendus à deux cordelettes montant dans les combles. Expliquons à présent à quoi sert la troisième partie de notre figure.

Quel effet le machiniste s'était-il proposé de produire? Il s'agissait pour lui de faire descendre ces zéphyrs des combles sur la scène, de les faire remonter, redescendre : premier mouvement; puis, par un second mouvement, de les faire avancer du fond de la scène jusque sur le devant, et cela presque au ras du sol. Ainsi, d'abord les nuages devaient flotter dans le ciel aux yeux des spectateurs, ensuite effleurer le sol comme une brume.

Le moteur qui doit opérer ces mouvements est pris dans le premier dessous. Le plancher de la scène est repré-

senté en A; deux cassettes B, B, et un treuil C, se trouvent au-dessous de ce plancher. C'est le treuil C qui va fournir le mouvement. On voit qu'il y a une corde, et même deux cordes enroulées dessus; une de ces cordes (mettons celle de droite) suit le dessous du plancher probablement (car la figure n'indique rien à cet égard), et s'en va derrière les coulisses monter vers les combles, où on la rattache au système qui tient notre gloire suspendue. Mais il faut expliquer ce système. Imaginez d'abord deux poutrelles parallèles placées d'arrière en avant de la scène; sur chacune de ces poutrelles, façonnées sans doute comme le plan incliné dont nous avons parlé tout à l'heure à propos de l'Apollon, supposez une poulie montée sur deux roulettes, et sur chacune de ces poulies est passée l'une des cordelettes qui tiennent notre gloire. Fixons la corde, dont l'extrémité s'enroule dans le premier dessous, à une bobine placée un peu au-dessus de nos poutrelles, et qui déjà porte deux bouts de corde; rattachons ces deux bouts de corde aux cordelettes passées sur les poulies. Voilà la machine toute prête, machine qui n'est compliquée qu'en apparence. Voulons-nous remonter la gloire, que nous supposons descendue sur la scène, il suffit qu'un homme, prenant en main les barres adaptées au treuil, fasse tourner ce treuil de gauche à droite et enroule la corde de droite; cette corde, en se raccourcissant, fera tourner la bobine du dessus, laquelle enroulera la double



Décors d'opéra. — Le Char d'Apollon. — D'après un recueil de dessins des Archives de l'empire.

corde et, à la suite, les deux cordelettes, et partant élèvera nos nuages et nos zéphyrs. S'agit-il, au contraire, de les redescendre, il n'y a qu'à tourner le treuil en sens inverse, à dérouler la corde; tout se déroule en haut du même coup.

Nous n'avons obtenu par ce procédé que le mouvement d'élévation et d'abaissement. Pour produire le mouvement de procession au niveau du sol, que faut-il faire?

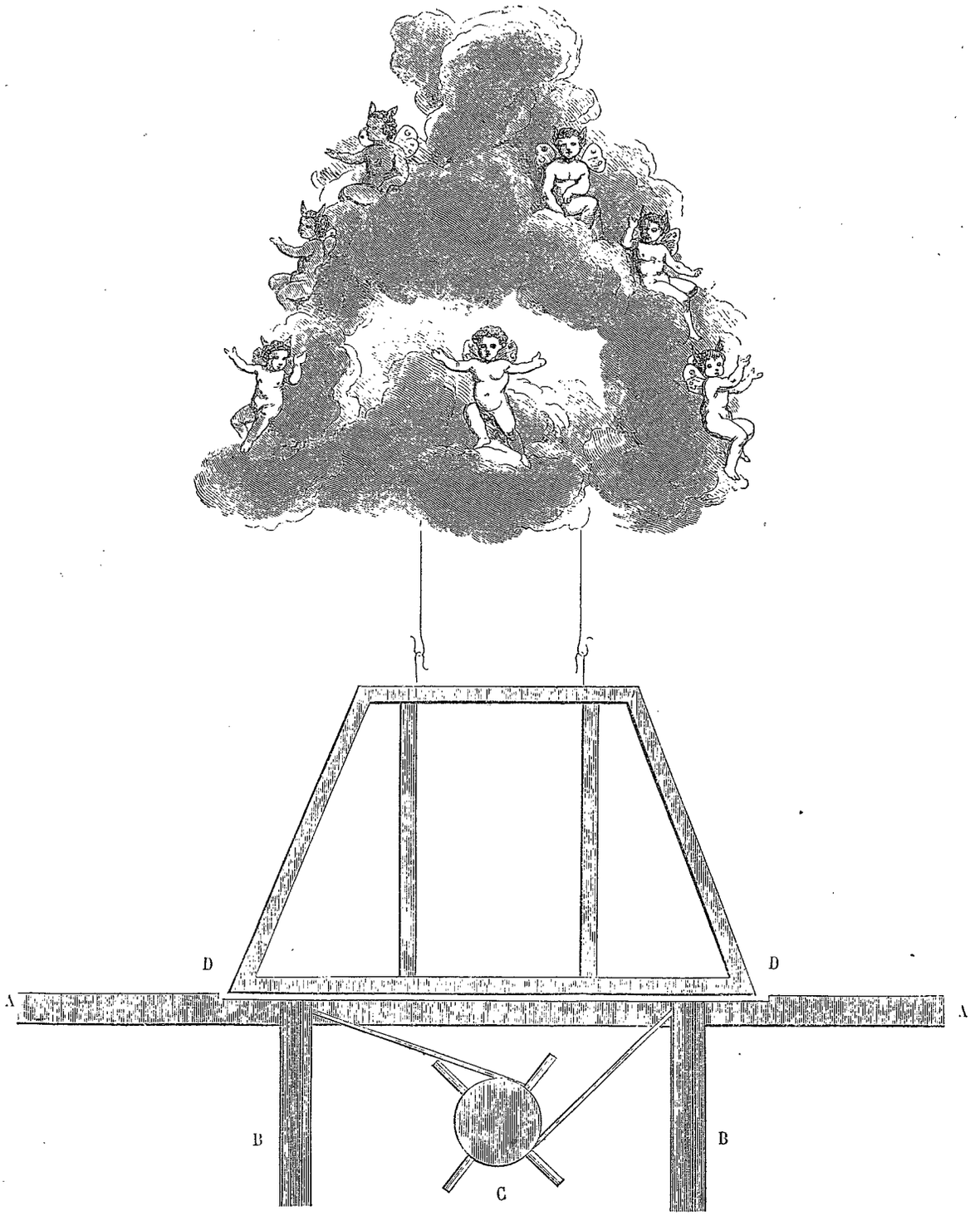
Il faut attendre d'abord que la gloire touche presque le plancher. Comme on le voit dans la figure, le parquet du théâtre est entaillé (D). La gloire doit s'avancer dans cette large rainure, dont les bords l'empêcheront de se balancer à droite et à gauche. Quand elle est arrivée à ce point, toute la corde de droite est déroulée; elle ne peut pas descendre plus bas. Si on continue cependant à tourner le treuil de droite à gauche, on enroule la corde de gauche. Celle-ci va, comme l'autre, dans les combles faire tourner une bobine en avant de notre système, sur laquelle sont fixées deux cordes attachées à nos deux poulies. Le mouvement de cette bobine enroule ces deux cordes, fait venir les poulies sur leurs roulettes, et tandis qu'elles marchent en haut, par en bas notre gloire s'avance. Ainsi, un homme suffit pour faire flotter, pour faire courir zéphyrs et nuages allégés au besoin par un contre-poids, suivant les procédés précédemment expliqués.

Puisque nous nous sommes engagés dans la météorologie théâtrale, c'est ici le lieu de parler du tonnerre des coulisses. On imite le terrible phénomène dans nos théâtres, la plupart du temps, en agitant tout simplement, en déroulant ou en laissant choir sur le parquet des plaques de tôle. Dans les grands théâtres, on a recours à un procédé un peu plus compliqué. Nous avons parlé (voy. p. 285) de cheminées qui descendent du haut en bas du théâtre le long des murs latéraux. Imaginez, dans une de ces cheminées, des plaques de tôle inclinées, remplissant à moitié l'ouverture et échelonnées alternativement d'un côté et de l'autre. On jette un boulet de pierre dans la bouche de la cheminée, en haut; le boulet, en bondissant de plaque en plaque, tonne comme Jupiter en personne.

Dans les théâtres anglais, on emploie diverses machines pour imiter les éclats du tonnerre; ces machines sont assez simples pour qu'on en comprenne le mécanisme sans le

secours d'aucune figure. Qu'on se représente une petite roue dentée, fixée verticalement dans un poteau de bois par un axe de fer qui, de l'autre côté du poteau, se coude en manivelle; au-dessus et au-dessous de la roue, un clapet en acier : en tournant la manivelle avec la main, les clapets, soulevés par chaque dent, retombent sur la suivante avec un bruit sec et vibrant. On voit que cette machine ressemble en grand à la crécelle dont se servent les enfants.

Une autre machine beaucoup plus bruyante est con-



Décors d'opéra. — Nuages transportant des zéphyrs. — D'après un recueil de dessins des Archives de l'empire.

struite sur le même principe. Elle consiste en une grande roue dentée posée horizontalement sur un cylindre et circonscrite dans un octogone en bois qui porte un clapet sur chacune de ses faces. En tirant une corde sans fin enroulée sous le cylindre qui porte la roue, on fait tourner à la fois la roue et le cylindre. Ici encore c'est le choc des clapets sur les dents de la roue qui fait le bruit. Voici un appareil plus simple encore : c'est une échelle de corde avec lames transversales en bois de chêne bien sec, laquelle ressemble à une échelle de gymnase. On lâche cette échelle d'en haut sur le plancher du théâtre, dans les coulisses; les lames tombent en claquant les unes sur les autres.

On imite d'autres phénomènes par des moyens ana-

logues. Figurez-vous une roue dentée, à peu près pareille à celle dont nous parlions tout à l'heure; mais au lieu de rencontrer des clapets, les dents de celle-ci frottent contre une pièce de soie tendue qui enveloppe la roue. Ce frottement produit un frou-frou vigoureux qui rappelle le bruit des rafales du vent. Au lieu de tendre cette pièce de soie tout autour de la roue et très-près, supposez qu'on la tende d'un seul côté et de telle sorte que les dents de la roue l'effleurent à peine, elles ne produiront qu'un frou-frou aigu qui imitera assez bien les sifflements du vent dans les nuits d'hiver.

La suite à une prochaine livraison.

INVENTION DE LA TYPOGRAPHIE

CHEZ LES CHINOIS

860 ANS AVANT GUTENBERG.

Dans son intéressant *Mémoire sur la boussole,* Klaproth faisait observer que l'imprimerie, originaire de Chine, aurait été connue en Europe environ cent cinquante ans avant qu'elle n'y fût découverte, si les Européens avaient pu lire et étudier les historiens persans; car le procédé de l'impression employé par les Chinois se trouve assez clairement exposé dans le *Djemaa-et-Tewarikh* de Rachid-ed-Dine, lequel écrivait vers l'an 1310 de Jésus-Christ.

Nous ajouterons que si l'Europe avait été en relation avec la Chine, elle aurait pu connaître l'imprimerie huit cent soixante ans avant qu'elle n'y fût découverte par Laurent Coster de Harlem et mise en pratique par Gutenberg. Grâce à ce procédé, quelque imparfait qu'il fût dans l'origine, il eût été possible de reproduire à peu de frais les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et romaine, et l'on en eût préservé un grand nombre d'une perte aujourd'hui irréparable.

L'usage de la gravure sur bois, pour reproduire des textes et des dessins, est, en Chine, infiniment plus ancien qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Après l'emploi des planches stéréotypes en bois, se produisit, au onzième siècle de notre ère, l'impression sur planches de pierre gravées en creux des textes anciens, pour maintenir la correction qu'altérait chaque jour l'ignorance ou la négligence des copistes; mais à cette époque reculée, on ne paraît pas encore avoir songé à faire servir ces planches gravées à reproduire et multiplier les principaux monuments de la littérature chinoise.

Ce ne fut que vers la fin de la dynastie des *Thang* (904), dit M. Stanislas Julien, que l'on commença à buriner des textes sur pierre, en sens inverse, pour les imprimer en blanc sur fond noir; ils avaient été d'abord gravés à l'endroit.

En moins d'un siècle, cette industrie, qui devait changer le monde, acquit son perfectionnement. Un homme du peuple, un forgeron, nommé Pi-ching, inventa une autre manière d'imprimer avec des planches appelées *ho-pan,* ou planches formées de types mobiles. Voici quel était son procédé :

« Il prenait une pâte de terre fine et glutineuse, en formait des plaques régulières, minces comme les pièces de monnaie appelées *tsien,* et y gravait les caractères les plus usités.

» Pour chaque caractère, il faisait un cachet (un type); puis il faisait cuire au feu ces cachets pour les durcir.

» Il plaçait sur une table une planche en fer, et l'enduisait d'un mastic très-fusible, composé de résine, de cire et de chaux.

» Quand il voulait imprimer, il prenait un cadre en fer divisé intérieurement et dans le sens perpendiculaire par des filets de même métal (on sait que le chinois s'écrit de haut en bas); puis il l'appliquait sur la planche en fer, et y rangeait les types en les serrant étroitement les uns contre les autres. Chaque cadre rempli de types ainsi assemblés formait une planche.

» Il prenait cette planche, l'approchait du feu pour faire fondre un peu le mastic, et il appuyait fortement sur la composition une planche de bois bien plane (1). Par ce moyen, les types, en s'enfonçant dans le mastic, devenaient égaux et unis comme une meule en pierre.

» S'il se fût agi d'imprimer seulement deux ou trois exemplaires d'un même ouvrage, cette méthode n'eût été ni commode, ni expéditive; mais lorsqu'on voulait tirer des dizaines, des centaines et des millions d'exemplaires, l'impression s'opérait avec une vitesse prodigieuse. D'ordinaire, on se servait de deux planches en fer et de deux cadres ou formes. Pendant qu'on imprimait avec l'une des deux planches, l'autre se trouvait déjà garnie de sa composition. L'impression de celle-ci étant achevée, l'autre, qui était déjà prête, la remplaçait de suite. On faisait alterner ainsi l'usage de ces deux planches, et chaque feuille de texte était achevée en un clin d'œil. »

Les Chinois n'impriment que deux pages à la fois, sur un seul côté du papier, qu'ils plient en deux avant le brochage. La partie blanche qui se trouve entre les deux pages porte ordinairement le titre de l'ouvrage, le numéro et la section du livre, et, plus bas, le chiffre de la page double.

En 1776, l'empereur *Khien-long* fonda l'imprimerie en types mobiles du palais *Wou-ing-tien,* et y fit éditer dix mille quatre cent douze des ouvrages les plus importants de la littérature chinoise. Le catalogue descriptif et raisonné de ces livres existe à la Bibliothèque impériale de Paris, et les détails qui précèdent y ont été puisés par le savant sinologue que nous avons cité plus haut.

UNE RÉPONSE DU SYNDIC D'ISCHIA.

Sur une des places de Naples, qui avoisine le port, se trouvent deux statues qui se font vis-à-vis. L'une représente Lælius, augure romain; l'autre, saint Janvier, patron de Naples. Ce contraste entre le paganisme et le catholicisme existe partout en Italie, dans les monuments comme dans les mœurs.

Lors de la dernière révolution, un Anglais qui passait sur cette place avec le syndic d'Ischia lui dit, en lui montrant du doigt le bras droit étendu de l'évêque martyr :

— Voyez, seigneur syndic, saint Janvier conjure la *jettatura* ou mauvais œil que lui lance l'augure païen.

— Non, répondit le syndic avec dignité : il bénit les fidèles, pardonne aux impies, et prie pour tous.

LA BATAILLE DE NANCY

ET LA MORT DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE.

Voy., sur la Bataille de Morat, p. 99.

Nous avons précédemment extrait du beau livre de M. Michelet sur *Louis XI et Charles le Téméraire,* le récit de la bataille de Morat (voy. p. 99). Nous emprunterons au même historien les lignes suivantes, où, après avoir montré le duc de Bourgogne méconnu, bravé après sa défaite par ses sujets de Flandre, de Bourgogne et de Franche-Comté, enfermé au fort de Joux deux mois durant, essayant de former un camp et recevant à peine quelques recrues, il raconte comment Charles le Téméraire

(1) C'est ce qu'on appelle un *taquoir.*

raire vint enfin mourir devant Nancy en voulant sauver la Lorraine.

« Ce dernier point était celui que le duc avait le plus à cœur; la Lorraine était le lien de toutes ses provinces, le centre naturel de l'empire bourguignon; il avait, dit-on, désigné Nancy pour capitale.

» Il partit dès qu'il eut une petite troupe, et il arriva encore trop tard (22 octobre), trois jours après que René (le duc de Lorraine) eut repris Nancy. Repris, mais non approvisionné, en sorte qu'il y avait à parier qu'avant que René trouvât de l'argent, louât des Suisses, formât une armée, Nancy serait réduite. Heureusement René avait près des Suisses un puissant intercesseur, actif, irrésistible (je parle du roi Louis XI). René courait la Suisse, sollicitait, pressait, et n'obtenait d'autre réponse, sinon qu'au printemps on pourrait bien le secourir. Les doyens des métiers, bouchers, tanneurs, gens rudes, mais pleins de cœur (et grands amis du roi), faisaient honte à leurs villes de ne pas aider celui qui les avait si bien aidés à la grande bataille. Ils le montraient dans les rues, ce pauvre jeune prince, qui, comme un mendiant, errait, pleurait. Un ours apprivoisé dont il était suivi faisait rire, flattait à sa manière, courtisait l'ours de Berne... On obtint que du moins, sans engager les cantons, il levât quelques hommes. C'était tout obtenir : dès que l'on eut crié qu'il y avait à gagner quatre florins par mois, il s'en présenta tant, qu'on fut obligé de leur donner les bannières de canton, et il fallut borner le nombre de ceux qui partaient; tous seraient partis.

» La difficulté était de faire cette longue route en plein hiver, avec dix mille Allemands, souvent ivres, qui n'obéissaient à personne Tous les embarras qu'eut René, tout ce qu'il lui fallut de patience, d'argent, de flatterie, pour les faire avancer, serait long à conter. Le duc de Bourgogne croyait, non sans vraisemblance, que Nancy ne pourrait attendre un secours si lent. Les agents qu'il avait à Neuchâtel pour négocier l'assuraient que les Suisses ne partiraient jamais.

» L'hiver cette année-là fut terrible, un hiver de Moscou. Le duc éprouva en petit les désastres de la fameuse retraite. Quatre cents hommes gelèrent dans la seule nuit de Noël, beaucoup perdirent les pieds et les mains. Les chevaux mouraient; le peu qui restait était malade et languissant. Et cependant comment quitter le siége, lorsque d'un jour à l'autre tout pouvait finir, lorsqu'un Gascon échappé de la place annonçait que l'on avait mangé tous les chevaux; qu'on en était aux chiens et aux chats. La ville était au duc s'il en gardait bien les entrées, si personne n'y pénétrait...

» René, avec ce qu'il avait ramassé de Lorrains, de Français, avait près de 20 000 hommes, et il savait que le duc n'en avait pas 4 000 en état de combattre. Les Bourguignons entre eux décidèrent qu'il fallait l'avertir de ce petit nombre. Personne n'osait lui parler. Il était presque toujours enfermé dans sa tente, lisant ou faisant semblant de lire. M. de Chimai, qui se dévoua et se fit ouvrir, le trouva couché tout vêtu sur un lit, et n'en tira qu'une parole : « S'il le faut, je combattrai seul. » Le roi de Portugal, qui vint le voir, était parti sans obtenir davantage.

» On lui parlait comme à un vivant, mais il était mort... Le comte négociait sans lui; la Flandre gardait sa fille en otage; la Hollande, sur le bruit de sa mort qui se répandit, chassa ses receveurs... le terme fatal était arrivé. Ce qu'il lui restait de mieux à faire, s'il ne voulait pas aller demander pardon à ses sujets, c'était de se faire tuer à l'assaut, ou d'essayer si la petite bande très-éprouvée qui lui restait ne pourrait passer sur le corps à toutes les troupes que René amenait. Il avait de l'artillerie, et René n'en avait pas, ou fort peu. Il avait peu d'hommes, mais c'étaient vraiment les siens, des seigneurs et des gentilshommes pleins d'honneur, d'anciens serviteurs, très-résignés à périr avec lui.

» Le samedi soir, il tenta un dernier assaut que les affamés de Nancy repoussèrent, forts qu'ils étaient d'espoir, et de voir déjà sur les tours de Saint-Nicolas les joyeux signaux de la délivrance. Le lendemain, par une grosse neige, le duc quitta son camp en silence et s'en alla au-devant, comptant fermer la route avec son artillerie. Il n'avait pas lui-même beaucoup d'espérance; comme il mettait son casque, le cimier tomba de lui-même : *Hoc est signum Dei*, dit-il; et il monta sur son grand cheval noir.

» Les Bourguignons trouvèrent d'abord un ruisseau grossi par les neiges fondantes; il fallut y entrer, puis tout gelés se mettre en ligne à attendre les Suisses. Ceux-ci, gais et garnis de chaude soupe, largement arrosée de vin, arrivaient de Saint-Nicolas. Peu avant la rencontre, un Suisse passa prestement une étole, leur montra une hostie, et leur dit que, quoi qu'il arrivât, ils étaient tous sauvés. Ces masses étaient tellement nombreuses, épaisses, que, tout en faisant front aux Bourguignons et les occupant tout entiers, il fut aisé de détacher derrière un corps pour tourner, comme à Morat, et pour s'emparer des hauteurs qui les dominaient. Un des vainqueurs avoue lui-même que les canons du duc eurent à peine le temps de tirer un coup. Se voyant pris en flanc, les piétons lâchèrent pied. Il n'y avait pas à songer à les retenir. Ils entendaient là-haut le cor mugissant d'Underwald, l'aigre cornet d'Uri. Leur cœur en fut glacé, « car à Morat l'a» voient entendu. » La cavalerie toute seule devant cette masse impénétrable était imperceptible sur la plaine de neige. La neige était glissante, les cavaliers tombaient. « En ce moment, dit un témoin qui était à la poursuite, » nous ne vîmes plus que des chevaux sans maîtres, toute » sorte d'effets abandonnés. » La meilleure partie des fuyards alla jusqu'au pont de Bussière. Campobasso (qui trahissait le duc) avait barré le passage et les attendait. Toute la chasse rabattait pour lui. Ses camarades qu'il venait de quitter lui passaient par les mains; il les reconnaissait, et réservait ceux qui pouvaient payer rançon.

» Ceux de Nancy, qui voyaient tout du haut des murs, furent si éperdus de joie qu'ils sortirent sans précaution; il y en eut de tués par leurs amis les Suisses qui frappaient sans entendre. Une grande partie de la déroute fut entraînée par la pente du terrain au confluent de deux ruisseaux, près d'un étang glacé. La glace, moins épaisse sur ces eaux courantes, ne portait pas les cadavres. Là vint s'achever la triste fortune de la maison de Bourgogne. Le duc y trébucha, et il était suivi par des gens que Campobasso avait laissés tout exprès. D'autres croient qu'un boulanger de Nancy lui porta le premier coup à la tête; qu'un homme d'armes, qui était sourd, n'entendit pas que c'était le duc de Bourgogne, et le tua à coups de pique.

» Cela eut lieu le dimanche (5 janvier 1477), et le lundi soir on ne savait pas encore s'il était mort ou en vie. Le chroniqueur de René avoue naïvement qu'il avait grand'peur de le voir revenir. Au soir, Campobasso, qui peut-être en savait plus que personne, amena un page romain, de la maison Colonna, qui disait avoir vu tomber son maître. « Ledict paige bien accompaigné, s'en allirent... » Commencèrent à chercher tous les morts; estoient tous » nuds et engellez, à peine les pouvoit-on congnoistre. Le » paige, véant de çà et de là, bien trouvoit de puissantes » gens, et de grands, et de petits, blancs comme neige. » Tous les retournoit.., Hélas! dit-il, voicy mon bon sei» gneur... »

» Il n'était pas facile à reconnaître. En dégageant sa tête de la glace, la peau s'était enlevée; les loups et les chiens avaient commencé à dévorer l'autre joue...

« Le duc fit crier par toute la ville de Nancy que tous » chefs d'hostels chascun eussent un cierge en la main, et » à Saint-George fit préparer tout à l'environ des draps » noirs, manda les trois abbés, et tous les prebstres des » deux lieues à l'entour. Trois haultes messes chantèrent. » René, en grand manteau de deuil, avec tous ses capitaines de Lorraine et de Suisse, vint lui jeter l'eau bénite, « et » lui ayant pris la main droite par dessous le poële », il dit bonnement : « Hé, dea! beau cousin, vos âmes ait Dieu! » Vous nous avez fait moult maux et douleurs! »

» Il n'était pas facile de persuader au peuple que celui dont on avait tant parlé était bien vraiment mort... Il était caché, disait-on; il était tenu enfermé; il s'était fait moine; des pèlerins l'avaient vu en Allemagne, à Rome, à Jérusalem; il devait reparaître tôt ou tard, comme le roi Arthur ou Frédéric Barberousse; on était sûr qu'il reviendrait. Il se trouvait des marchands qui vendaient à crédit, pour être payés au double alors que reviendrait ce grand duc de Bourgogne.



Bataille de Nancy. — Estampe du dix-huitième siècle, d'après une miniature du temps.

» On assure que le gentilhomme qui avait eu le malheur de le tuer sans le connaître ne s'en consola jamais et en mourut de chagrin. S'il fut ainsi regretté de l'ennemi, combien plus de ses serviteurs, de ceux qui avaient connu sa noble nature avant que le vertige ne lui vînt et ne le perdît. Lorsque le chapitre de la Toison-d'Or se réunit la première fois à Saint-Sauveur de Bruges, et que les chevaliers, réduits à cinq, dans cette grande église, virent sur un coussin de velours noir le collier du duc qui tenait sa place, ils fondirent en larmes, lisant sur son écusson, après la liste de ses titres, ce douloureux mot : *Trespassé.* »

On lit au bas de la gravure ici reproduite, représentant la bataille de Nancy : « ... Tirée d'une miniature du temps, du Philippe de Comines manuscrit de l'abbaye royale de Saint-Germain des Prés. *J. Robert delineavit. Aveline junior sculpsit.* » Il est visible que le dessinateur a quelque peu remanié le modèle qu'il copiait et rhabillé à sa manière les personnages, qui ne portent point les costumes du temps de Charles le Téméraire; néanmoins il a cru sans doute être fidèle, et n'a pu, dans tous les cas, changer les dispositions principales de la peinture, ni altérer beaucoup l'image que s'était faite le naïf artiste contemporain de la terrible bataille.

CERTAINES HISTOIRES MERVEILLEUSES.

LES AVENTURES DU BARON DE MUNCHHAUSEN.



Une aventure du baron de Münchhausen, estampe de M. Schrœdter. — Dessin de Yan' Dargent.

Un éminent artiste de Carlsruhe, M. Schrœdter, à qui l'on doit de très-spirituelles illustrations du *Don Quichotte*, a gravé pour l'extravagante histoire du baron de Münchhausen une série d'eaux-fortes aussi populaires en Allemagne que les merveilleux récits qui leur servent de cadre. Ce fameux baron est le type du hâbleur, mais du hâbleur insensé; les plus folles inventions de nos féeries n'atteignent pas le degré monstrueux d'invraisemblance de ses accidents et de ses rencontres en voyage. Exemple :

Le baron de Münchhausen voyage en Russie, où le froid est si rigoureux en hiver que le soleil, dit-il, y gagne des engelures au visage. C'est ainsi qu'il explique ce qu'on appelle abusivement les taches du soleil. Trompé par l'épaisseur du lit de neige sur lequel il se résigne, faute d'autre gîte, à passer la nuit, il croit attacher son cheval à un rejeton qui perce le sol, et le lendemain, à son réveil, la neige étant fondue, il aperçoit son malheureux cheval suspendu au faîte d'un clocher. Ce qu'il avait pris pour le rejeton d'un arbre était l'extrémité de la flèche du monument enseveli sous la neige. Une autre fois, toujours en Russie, le baron traverse en traîneau un désert; un loup affamé qui le poursuit saute par-dessus le traîneau, dévore peu à peu son cheval en commençant son festin par le train de derrière; mais lorsqu'il en est arrivé à l'extrémité antérieure, le mors lui reste entre les dents, et il se trouve complétement attelé. Alors le voyageur, qui n'a pas abandonné les rênes, tire à lui, fouette le loup, et continue ainsi son voyage. Dans une de ses chasses, il voit une compagnie de canards; son fusil est chargé, mais l'amorce lui manque. Comme la présence d'esprit, du moins, ne lui fait jamais défaut, il se rappelle que ses regards sont pleins de feu, s'applique sur l'œil un vigoureux coup de poing, et aussitôt les étincelles jaillissent; l'une d'elles tombe dans le bassinet du fusil, le coup part, et les canards sont foudroyés. Nouvelle partie de chasse : cette fois, c'est avec un cerf qu'il se rencontre en tête-à-tête; mais le baron n'a plus de balles à glisser dans le canon de son fusil : il avise un cerisier chargé de fruits, il cueille une douzaine de cerises, les mange, charge son arme avec leurs noyaux, ajuste le cerf qui s'enfuit emportant au milieu de sa ramure, entre cuir et chair, la volée de projectiles. L'année suivante, le baron rencontra ce même cerf qui alors, outre son bois, portait un cerisier sur la tête. Ce jour-là, il rapporta de la chasse venaison et dessert. De ses nombreuses luttes avec les ours, nous ne rapporterons que celle-ci : se trouvant sans armes et seul avec un de ces robustes plantigrades, il s'élança hardiment sur l'animal qui l'attendait les bras ouverts, et il l'étreignit, non pas jusqu'à ce qu'il eût étouffé l'ours, mais jusqu'à ce que celui-ci fût mort de faim. Nous ne le suivrons pas dans ses étonnantes aventures de guerre, il suffira de signaler ces deux faits :

Au siége d'une ville, il lance son cheval dans la place assiégée, se croyant suivi par la troupe qu'il commande; cependant il a pu seul y pénétrer, ce qui ne l'empêche pas de massacrer l'armée ennemie. Il s'aperçoit alors de son

isolement, mais n'en devine la cause qu'après avoir conduit à une fontaine son cheval altéré. La pauvre bête boit tant que le baron de Münchhausen s'étonne qu'il puisse contenir une telle quantité de liquide; il se retourne et le phénomène est expliqué : son cheval ne peut rien garder de ce qu'il boit, car il n'a plus que le train de devant. Au moment où son maître le poussait en avant sous la porte de la ville, les ennemis ont baissé la herse, et celle-ci en tombant a coupé en deux le cheval du baron. Il n'est pas besoin de dire que l'autre partie de l'animal fut retrouvée, et qu'un habile vétérinaire répara le dommage que lui avait causé la chute de la herse.

L'autre épisode de la vie militaire du baron de Münchhausen prouve la justesse de son coup d'œil et la vivacité de ses mouvements. Chargé d'examiner la position des ennemis, il saute à cheval sur un boulet qu'on leur envoie, un coup d'œil lui apprend ce qu'il veut savoir, et il profite, pour retourner à son camp, du passage d'un autre boulet qui est envoyé par l'artillerie ennemie comme riposte à celui qui lui servait de monture.

Le sujet de notre gravure, qui est la reproduction de celle de M. Schrœdter, est emprunté aux *Aventures de pêche et de chasse du baron de Munchhausen*. Cette fois encore, il n'avait ni plomb ni poudre pour tirer les canards qui s'ébattaient à la surface d'un étang; mais il trouva dans sa carnassière une longue ficelle et un morceau de lard, desquels il se servit comme ligne et comme appât. L'un des canards ne tarda pas à s'y laisser prendre, et, attendu l'étonnante facilité digestive dont l'espèce volatile est douée, lard et ficelle engloutis passèrent comme lettre à la poste dans le tube intestinal, puis se présentèrent presque intacts à la voracité du canard qui venait à la suite de son chef de file, et, successivement, il en fut ainsi pour tous les autres. Mais quand la bande entière se trouva traversée par la ficelle, comme les perles d'un collier dans son cordon de soie, les canards prirent leur vol et enlevèrent avec eux le baron de Münchhausen. Il s'accommoda d'autant mieux du voyage aérien que ses ravisseurs se dirigeaient vers son château. Quand il se vit au-dessus de la grande cheminée, il tordit rapidement le cou aux canards, leurs ailes se fermèrent, et il tomba précisément dans sa cuisine.

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de ce livre étrange, dans lequel l'imagination surmenée de ses auteurs nous emporte aux dernières limites de l'impossible.

Pour trouver l'origine de la célébrité dérisoire attachée au nom de Münchhausen, il ne nous faut retourner qu'à cent trente ans en arrière et ne la chercher que dans la rancune de quelques étudiants.

En 1734, un homme d'État du Hanovre fondait à Gœttingue la fameuse Université qui fut inaugurée, en 1737, sous le nom de *Georgia Augusta*. Son fondateur se nommait Gerlach Adolphe, baron de Münchhausen. En même temps qu'il ouvrait cette source abondante du savoir en faveur de ceux qui étaient possédés de l'ardent besoin de s'instruire, il faisait pratiquer dans la partie inférieure du monument de petites cellules, appelées en allemand *kerker*, à l'intention des turbulents difficiles à courber sous le joug universitaire. Le baron de Münchhausen a gouverné pendant trente-deux ans, sous le titre de curateur, cette glorieuse république composée de citoyens peu disciplinables. Mais si, d'une part, ses services rendus lui ont mérité que son éloge fût écrit deux fois par Gottlob Heyne, — un pauvre apprenti tisserand qui devint un illustre professeur d'éloquence, — d'autre part, ce livre, il n'en faut pas douter, est le résultat du souvenir amer laissé par les *kerker* du fondateur de l'Université dans la mémoire de ceux qui les avaient forcément visités. Nous lui devons, sinon l'œuvre telle qu'elle nous est parvenue, au moins le germe fécond de la curieuse épopée dont le héros imaginaire ne fut créé que pour imprimer sur un nom réel le sceau du ridicule. Ce procédé littéraire employé comme moyen de vengeance par les étudiants de Gœttingue n'était pas nouveau. En France, et par une coupable aberration de l'esprit, le poëte la Monnoye l'avait imaginé à l'égard d'une respectable mémoire : celle de la Palice[1]. On ignore quels furent ceux qui commencèrent à populariser, au point de vue grotesque, le baron de Münchhausen; mais la tradition se continuant, l'histoire s'enrichissait, se complétait de tout ce que les nouveaux venus pouvaient ajouter d'anecdotes absurdes aux folles trouvailles de leurs devanciers. Le véritable baron de Münchhausen mourut en 1768. Vingt ans après, trois élèves de Gœttingue, qui ont laissé des noms célèbres dans la littérature allemande, Burger, l'auteur de la ballade de *Léonore*, ses condisciples Kœrtner et Lichtenberg, s'emparant du nom voué désormais au ridicule, outrèrent à qui mieux mieux l'exagération, et publièrent en 1788, comme ouvrage anonyme et traduit de l'anglais, ce recueil de récits insensés qui ont éveillé dans toute l'Europe un écho du gros rire allemand.

Les noms de Lichtenberg et de Kœrtner n'ont pas bénéficié du succès de l'ouvrage; il en fut autrement pour celui de l'auteur des célèbres Ballades d'outre-Rhin : un éditeur a placé l'histoire merveilleuse, éclose pendant les joyeuses causeries à l'Université, dans les œuvres complètes de Burger, et un poëte français a écrit à propos du pseudo-Münchhausen :

> Les siècles veilleront sur la tombe muette
> Où Burger secoua de sa main de poëte
> Ton linceul héroïque et tes restes mortels;
> Et parant du laurier de sa muse ta cendre,
> Se fit ton Quinte-Curce, ô toi, son Alexandre!

— Ne t'inquiète pas de ce qui arrive, mais de ce qui doit arriver.

— Grâce à la fleur, le pot est arrosé; l'âme sauve le corps.

— Le jour méprise les œuvres de la nuit.

Proverbes grecs modernes.

UN REPENTIR.

Suite et fin. — Voy. p. 330.

La foule se dispersa, et je me disposai à rentrer avec la femme de mon hôte, bonne personne, un peu bavarde, qui se répandait en réflexions sur ce qui venait d'arriver, et sur ce qui était arrivé vingt-cinq ans auparavant. Elle me donnait envie d'en savoir davantage.

— Landineau est pilote, n'est-ce pas? lui demandai-je. Est-ce qu'il est Breton, qu'il a appelé sa barque *la Bretonne*? Je croyais que vous n'aimiez pas beaucoup les Bretons par ici?

Elle secoua la tête.

— Oh! que non, il n'est point Breton; il est bien Sablais, allez! Et s'il a appelé sa barque de ce nom-là, c'est justement pour n'avoir pas assez aimé les Bretons dans le temps. Ah! c'est toute une histoire.

— Alors contez-la-moi!

— Voilà ce que c'est, dit-elle en s'asseyant sur un banc de la promenade où nous étions arrivés, devant le mur de son jardin, et en rangeant ses jupes pour me faire une place à côté d'elle. Ce que je vais vous raconter s'est passé il y a vingt-cinq ans. Dans ce temps-là, la sardine

[1] Voy. t. XXXIV, 1866, p. 17.

commençait depuis quelques années à se vendre un bon prix, à cause des fabriques de salaisons qui s'étaient établies dans le pays. Les Bretons, qui ne sont pas riches, venaient s'installer avec leurs bateaux dans notre port, pendant tout l'été, pour faire la pêche. Les gens d'ici ne les aimaient point, et disaient qu'ils pouvaient bien prendre les sardines qui allaient dans leur pays, au lieu d'ôter le pain de la bouche aux Sablais. Les Bretons répondaient que la mer est à tout le monde avec le poisson qui est dedans, et que s'ils le trouvaient plus facile à prendre par ici que chez eux, ils avaient bien le droit d'y venir. Et puis, comme ils ont en Bretagne une mer très-mauvaise, ils sont habitués aux dangers et ne les craignent point; si bien qu'ils sortaient par tous les temps, et faisaient souvent des pêches superbes, lorsque aucun Sablais n'avait osé bouger. Aussi, quand l'un d'eux était en péril, il n'y avait pas de risque qu'on allât de bonne amitié lui porter secours; il n'y avait que les pilotes qui leur aidaient, et encore ne le faisaient-ils pas de trop bon cœur.

Étienne Landineau, que vous avez vu tout à l'heure, était un des plus enragés contre les Bretons. Dans ce temps-là, il avait de trente à trente-cinq ans; il s'était marié tout jeune, et il avait trois enfants, deux petites filles de six ou sept ans, et un garçon qui approchait de douze ans. Vous n'avez jamais vu un plus beau gars: brun, avec des yeux noirs qui luisaient comme des chandelles, grand, vigoureux, leste, bien découplé, une tête frisée et des joues roses sous le hâle de la mer; c'était plaisir de le voir, d'autant plus qu'il était le plus gai, le plus joyeux, le plus hardi des enfants du pays. Il n'y avait pas moyen d'être triste avec lui: il vous chantait une chanson, il vous disait un conte à faire mourir de rire, qu'il prenait on ne savait où; et puis, il était toujours prêt à rendre service, et jamais il n'avait fait de mal à personne. Tout le monde disait que ce serait un fameux marin: il savait déjà conduire une barque; il faisait la manœuvre et grimpait aux mâts comme un écureuil; il n'avait peur de rien, et, de plus, son père l'envoyait à l'école où il était toujours le premier. Aussi disait-on que pour sûr Michel Landineau serait un jour capitaine au long cours.

Ce jour dont je vous parle, il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, Michel était parti dès le matin, avec du pain dans son panier, pour aller à la chasse aux crabes et aux crevettes, à la marée basse, dans les rochers du port. On n'allait pas en mer; le temps était mauvais depuis quinze jours au moins, à cause de l'équinoxe. Tous les pêcheurs restaient chez eux, maudissant le temps qui les empêchait de travailler quand il y aurait eu tant d'argent à gagner; car les fabricants de salaisons, qui avaient à faire des expéditions très-pressées pour les colonies, payaient mieux que jamais en ce moment-là. De temps en temps on allait voir un peu ce qui se passait dehors. Tout à coup, les gens qui s'étaient avancés jusque sur la jetée furent bien étonnés d'apercevoir une barque là où vous avez vu ce matin la *Théotiste* quand elle cherchait à rentrer. Celle-là était une barque bretonne: on la reconnaissait à sa voilure rouge, et d'ailleurs il n'y avait que des Bretons capables de prendre la mer par un temps pareil. Ils auraient mieux fait de rester tranquilles; car le vent, la marée et le gros temps étaient d'accord pour leur nuire, et ils ne pouvaient pas venir à bout de trouver le chenal. Il s'était amassé une foule sur la jetée qui les regardait, et Landineau criait contre eux plus fort que jamais. Il vint un moment où leur barre fut emportée par un coup de mer qui en même temps leur fit une voie d'eau. Leurs voiles ne servaient de rien, puisqu'ils ne pouvaient plus se diriger; il ne leur restait plus qu'à couler. Pourtant on aurait encore pu mettre un canot à flot et aller recueillir les hommes; mais beaucoup sur la jetée, et Landineau en tête, criaient que c'était bien fait, qu'il fallait les laisser se tirer d'affaire tout seuls; qu'ils avaient besoin d'une leçon, ces maudits Bretons, qui ne doutaient de rien et qui venaient voler le poisson des Sablais. Enfin on n'y alla point.

Il faisait sombre. Tout à coup un éclair illumina le bateau et permit de voir ceux qui s'y trouvaient, cramponnés aux cordages et attendant la mort. On n'eut pas le temps de les reconnaître. Landineau avait poussé un cri terrible:

— Mon fils! Michel! Où est l'enfant? demanda-t-il à sa femme qui était venue là pour voir, avec ses deux fillettes pendues à son tablier.

— Mais les petites l'ont laissé ce matin dans les rochers, à la chasse aux crabes, répondit-elle; il est peut-être rentré à présent, car je lui avais promis de faire des crêpes à dîner pour sa fête.

— Ah! tant mieux! repartit Landineau avec un grand soupir de soulagement.

Il reporta ses yeux vers la barque: une lame s'avançait; elle la recouvrit, et le vent qui soufflait du large nous apporta le dernier cri des malheureux Bretons.

Les épaves furent jetées à la côte, et avec elles les corps des noyés. On les enlevait pour les porter chez eux à mesure qu'on les reconnaissait, et on se consolait de n'avoir pas été à leur secours en assurant qu'on n'aurait pas pu les sauver. Je n'étais pas vieille alors, j'avais quatorze ou quinze ans; eh bien, je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais ce jour-là. Je vis une quantité de monde rassemblé au bord de l'eau et regardant quelque chose qu'on en retirait: un enfant pâle, mais aussi beau que quand il vivait, avec ses cheveux défrisés par l'eau et ses longs yeux fermés qui ne devaient jamais se rouvrir. C'était Michel. Le pauvre gars était à s'amuser dans les rochers, quand les Bretons avaient passé tout près de lui en sortant du port. Il avait voulu s'embarquer avec eux; de sorte que quand son père faisait des vœux pour qu'on les laissât se noyer, c'était son propre fils qu'il condamnait à la mort.

Il arriva, le père, et il vit cela. S'il ne tomba pas mort du coup, c'est que, bien sûr, on ne meurt pas de douleur. Il ne dit pas un mot; il enleva dans ses bras, à lui tout seul et tout doucement, comme s'il craignait de lui faire du mal, le corps de son pauvre enfant, et il l'emporta dans sa maison. Et alors...

— Et alors je sentis la main de Dieu sur moi! dit une voix rude et triste derrière nous.

Je tressaillis en reconnaissant le courageux sauveteur. Il avait quitté ses habits de mer, et un ruban rouge ornait la boutonnière de sa grosse redingote brune. Il tenait à la main une couronne d'immortelles. Sans doute, en passant il avait entendu son nom et s'était arrêté pour nous écouter. Il continua, s'adressant à moi:

— Oui, il se fit une tempête dans mon cœur. J'essayais de me révolter contre Dieu, mais je ne pouvais pas; je maudissais les Bretons, mais je sentais que c'était moi qui étais l'assassin de mon enfant. On l'enterra. Il se passa des jours, et puis des jours. La mère pleurait; moi, je ne pleurais pas: je n'avais pas le droit de le pleurer, puisque je l'avais tué. Je n'osais pas m'approcher de sa tombe, j'étais désespéré; je sentais que c'était fini, que je ne le reverrais plus jamais, jamais en ce monde, jamais dans l'autre non plus! Enfin, peu à peu, il me sembla qu'une voix consolante me parlait: la voix de Dieu, ou celle de mon enfant! Je sentis que je me repentais profondément, et je chassai de mon cœur la haine que j'avais eue contre ces Bretons: c'était cette haine qui avait tué mon petit Michel. Mais je compris en même temps que mon repentir ne servirait à rien si je le tenais renfermé au dedans de

moi, et qu'il me fallait faire du bien pour effacer le mal dont j'avais été cause. Alors je promis à l'âme de mon fils de sauver le plus que je pourrais de marins en danger. J'obtins la première place vacante de pilote, et j'eus bientôt le bonheur d'empêcher une barque de périr. Ce jour-là, j'allai pour la première fois porter une couronne sur la tombe de Michel, et il me sembla qu'il me pardonnait et que je me rapprochais un peu de lui. J'en ai porté bien d'autres depuis, une à chaque sauvetage. Aussi, j'espère qu'au jour de ma mort je pourrai me pardonner à moi-même.

Il se tut. Mon hôtesse et moi, nous pleurions.

— Ah! m'écriai-je, si tous ceux qui ont une faute à se reprocher savaient se repentir comme vous, le mal aurait bientôt disparu du monde.

Le vieux Landineau ne répondit rien, et s'éloigna pensif avec sa couronne.

CORRESPONDANCE DE BENJAMIN FRANKLIN (1).

Suite. — Voy. p. 163, 277.

A MISTRESS DEBORAH FRANKLIN.

Les grand'mères.

Octobre 1770.

. . . . . Il y a une histoire de deux petits garçons qui se rencontrent dans la rue : l'un pleure amèrement, l'autre lui demande ce qu'il a. — On m'a envoyé chercher pour un penny de vinaigre; j'ai cassé la burette et perdu le vinaigre; ma mère va me fouetter. — Non, elle ne te fouettera pas, dit l'autre. — Mais si, elle me fouettera. — Quoi! dit l'autre, tu n'as donc jamais eu de grand'mère?

A MISTRESS JANE MECONE.

Sur la préexistence.

Décembre 1770.

Dans mon premier séjour à Londres, il y a près de quarante-cinq ans, j'ai connu une personne qui avait une opinion presque semblable à celle de votre auteur. Son nom était Hive; c'était la veuve d'un imprimeur. Elle mourut peu après mon départ. Par son testament, elle obligea son fils à lire publiquement, à Salter's Hall, un discours solennel dont l'objet était de prouver que cette terre est le véritable enfer, le lieu de punition pour les esprits qui ont péché dans un monde meilleur. En expiation de leurs fautes, ils sont envoyés ici-bas sous formes de toute espèce. J'ai vu, il y a longtemps, ce discours qui a été imprimé. Je crois me rappeler que les citations de l'Écriture n'y manquaient point; on y supposait qu'encore bien qu'aujourd'hui nous n'ayons aucun souvenir de notre préexistence, nous en reprendrions connaissance après notre mort, et nous nous rappellerions les châtiments soufferts, de façon à être corrigés. Quant à ceux qui n'avaient pas encore péché, la vue de nos souffrances devait leur servir d'avertissement.

De fait, nous voyons ici-bas que chaque animal a son ennemi, et cet ennemi a des instincts, des facultés, des armes pour le terrifier, le blesser, le détruire. Quant à l'homme, qui est au premier degré de l'échelle, il est un diable pour son semblable. Dans la doctrine reçue de la bonté et de la justice du grand Créateur, il semble qu'il faille une hypothèse comme celle de Mme Hive pour concilier avec l'honneur de la Divinité cet état apparent de mal général et systématique. Mais, faute d'histoire et de faits, notre raisonnement ne peut aller loin quand nous voulons découvrir ce que nous avons été avant notre existence terrestre, ou ce que nous serons plus tard.

(1) Extrait de la nouvelle traduction de la correspondance de B. Franklin, par M. Édouard Laboulaye.

A MISTRESS MARY NEWSON (1).

Les petits enfants.

Preston, 25 novembre 1770.

Je vous remercie des détails que vous me donnez sur mon filleul. Je crois à votre sincérité quand vous me dites que c'est le plus bel enfant qu'on puisse voir. Il a percé deux dents, trois dans une autre lettre, cela fait cinq; car je sais que vous ne faites jamais de tautologies. Si j'ai trop compté, le nombre y sera maintenant. Qu'il me ressemble en tant de points, cela me plaît prodigieusement; mais je suis sûr qu'il y a encore une ressemblance dont vous ne me parlez pas, quoique vous y ayez pensé en m'écrivant. Je vous en prie, donnez-lui tout ce qu'il aime; c'est chose fort importante au moment où les traits se forment : cela donne un air agréable, et, une fois cet air devenu naturel et fixé par l'habitude, le visage en reste plus beau. De cette beauté dépend souvent la bonne fortune et le succès dans la vie. Si dans mes amours et mes inclinations d'enfance j'avais été aussi traversé que je l'ai été dans ces dernières années, je n'aurais pas été, — j'allais dire aussi beau; mais comme la vanité de cette expression blesserait la vanité des autres, je change, et je dis : j'aurais été beaucoup plus laid.

A MISTRESS SARAH BACHE.

Sur les professions. — Travail et économie.

Londres, janvier 1772.

Chère Sally,

J'ai rencontré M. Bache à Preston; j'y suis resté deux ou trois jours, fort aimablement traité par sa mère et ses sœurs qui m'ont beaucoup plu. Il est venu à Londres avec moi, et maintenant il retourne près de vous. Je lui ai conseillé de s'établir à Philadelphie, où il serait toujours avec vous. J'ai toujours pensé que la profession dans laquelle on a été élevé vaut beaucoup mieux qu'une place qui dépend du bon plaisir d'autrui; on est plus indépendant et plus citoyen; on n'est point exposé aux caprices d'un supérieur. En outre, je crois que s'il ouvrait un magasin là où vous demeurez, vous pourriez lui être utile, comme votre mère l'a été pour moi, car vous ne manquez pas d'intelligence, et j'espère que vous n'êtes pas trop fière.

Vous pourriez aisément apprendre à tenir les livres, et vous pouvez fort bien copier des lettres, où même les écrire à l'occasion. Avec du travail et de l'économie vous pouvez faire votre chemin dans le monde, car vous êtes jeunes tous deux. Ce que nous laisserons à notre mort sera un joli supplément, mais ce ne serait pas assez pour maintenir et élever une famille. Pensez-y sérieusement, car vous aurez peut-être beaucoup d'enfants à élever. Jusqu'à mon retour vous n'aurez pas de loyer à payer, car votre mère sera heureuse de vous garder; c'est en outre votre devoir de la soigner, elle qui devient infirme, et qui prend tant de plaisir à votre compagnie et à celle de l'enfant. Cette économie de loyer vous aidera d'autant; et pour vous encourager, je puis vous assurer qu'à Philadelphie il n'y a pas aujourd'hui un riche marchand que je n'aie vu commencer dans sa jeunesse avec aussi peu d'argent et moins d'expérience que n'en a M. Bache.

J'espère que vous ferez grande attention à cette lettre; toutes ces recommandations viennent d'une affection sincère, de mûres réflexions, et de la connaissance que j'ai du monde et de ma situation. Je suis charmé de tous les

(1) Miss Mary Stevenson, alors mariée.

récits qu'on me fait de votre cher petit garçon. J'espère qu'il continuera d'être une bénédiction pour nous tous. C'est un plaisir pour moi de savoir que les petites choses que je vous ai envoyées vous ont plu.

Je suis toujours, ma chère Sally, votre père affectionné.

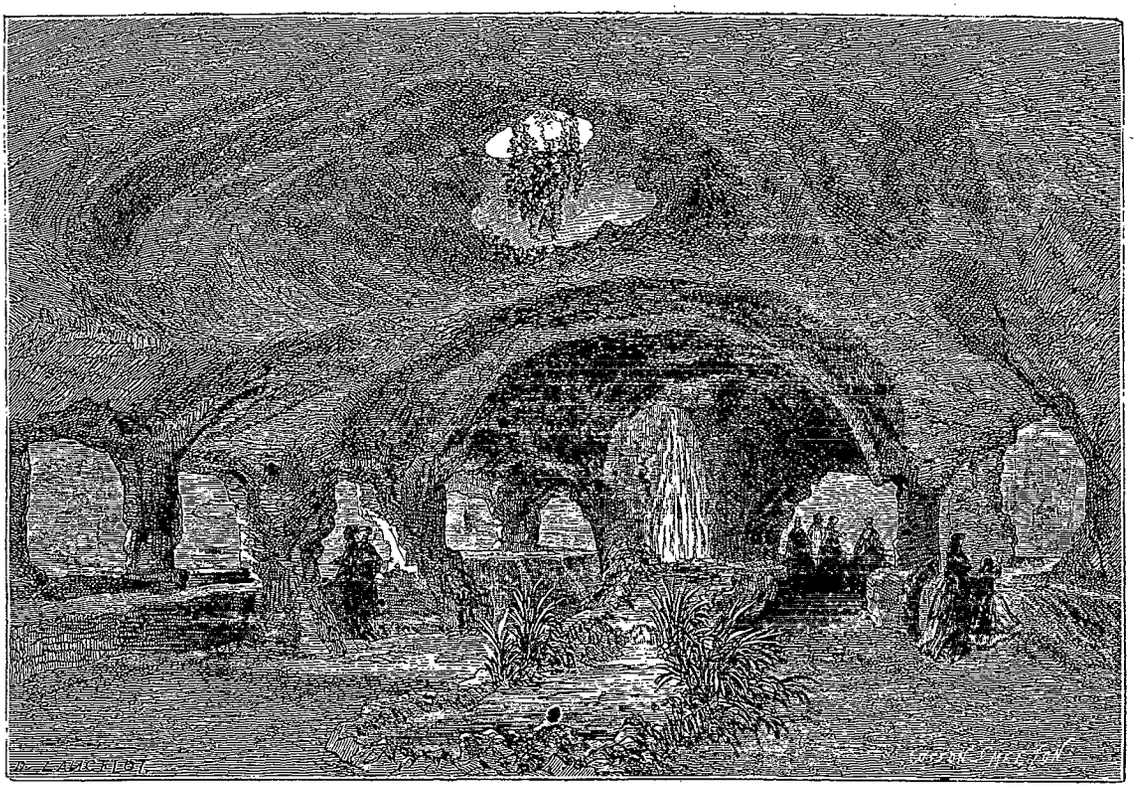
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. p. 100, 132, 164, 203, 236, 239, 273, 300.

L'AQUARIUM D'EAU DOUCE.

La construction générale de cet aquarium figure une grotte oblongue, cachée sous un rocher du haut duquel tombe une cascade. Il y règne une demi-obscurité et une fraîcheur agréables pour les visiteurs, et plus encore pour les poissons, qui peuvent vivre plus longtemps dans une eau garantie des ardeurs du soleil par l'épaisseur des terres et des rochers.

Le pourtour de la caverne est percé d'une série de réservoirs dont la paroi verticale intérieure, celle qui se présente au spectateur, est composée d'une seule glace, malheureusement, à cause de cela même, de trop petite dimension. Ces bacs sont fort ingénieusement disposés comme prise d'air : le rocher les surplombe et s'ouvre, au-dessus de la paroi opposée à la glace, en une petite voûte qui donne accès à l'air extérieur et à la lumière du jour. Ces deux conditions sont excellentes, d'abord pour l'hygiène des animaux, puis comme moyen d'éclairage. On en a tiré parti, en outre, pour augmenter les chances d'alimentation naturelle en semant un abondant gazon sur le talus qui avance sous la voûte jusqu'auprès de l'eau. On a ainsi



Exposition universelle de 1867. — L'Aquarium d'eau douce, dans le parc réservé. — Dessin de Lancelot.

créé un réservoir de larves et d'insectes tout prêts à se faire dévorer par les rôdeurs des bacs voisins.

Ces réservoirs, éclairés en transparence, sont décorés intérieurement en pierre factice, de manière à figurer les vagues accidents du lit d'un fleuve. Vue à travers l'eau toujours trouble que les machines tirent de la Seine, cette perspective aux lignes estompées, aux roches minuscules parsemées de plantes aquatiques, a des aspects charmants. On croit voir le lit même du fleuve s'étendre au loin sous les eaux; mais, il faut bien l'avouer, les personnages de ces charmants tableaux semblent malheureux et souffrants. Dans ces bacs meurtriers, l'eau est stagnante : il eût fallu un ruisseau vif et limpide.

En effet, tous les poissons, sans exception, qui ne meurent pas dans les eaux stagnantes, vivent bien mieux encore dans les eaux rapides et pures : leurs couleurs y prennent plus d'éclat, et leurs écailles, nettoyées par le frottement incessant de l'eau, y revêtent des couleurs si nouvelles que les espèces les plus communes deviennent difficiles à reconnaître. La qualité malsaine des eaux employées ne permet pas de juger les mœurs des salmonidés de notre France; à peine plongés dans les bacs, ils agonisent et meurent; mais le public a pu voir derrière les glaces quelques espèces avec lesquelles il est peu familiarisé, et parmi lesquelles nous citerons le silure et la lamproie.

Le silure est une importation moderne dans nos eaux douces de l'est de la France; il est une conquête de la pisciculture, car, à l'exception de quelques très-rares exemplaires pêchés dans le Rhin, le silure était un habitant du Danube, de l'Elbe, du Volga, et de presque tous les grands fleuves du Nord. Il était surtout commun en Allemagne et en Hongrie, où il habite les grands lacs d'eau douce et quelques lagunes d'eau saumâtre ou salée. On le rencontre maintenant chaque année dans le canal de la Marne au Rhin, où l'on en jette des jeunes, et l'on en a pris de 8 et 10 kilogrammes; mais cela n'est pas le dixième du poids de l'animal adulte : il est donc probable que ce

poisson omnivore, hideux et vorace, vit très-longtemps. Décrire un silure est peu facile : c'est une énorme anguille noir-vert, à tête de grenouille. Caché dans les roseaux, il happe tout ce qui passe à sa portée. Dans l'aquarium, il vit mal et halète quelques jours sans prendre de nourriture, puis meurt. Rien n'est difficile comme de faire manger les poissons carnassiers en captivité.

La lamproie est encore un effroyable animal. Les riverains des fleuves rapides et sableux de l'Océan la connaissent; la Loire et la Garonne en sont remplies au printemps; mais pour la majeure partie des habitants de la France, la lamproie est un animal inconnu. Que l'on se figure une anguille blanchâtre tachetée de nuages verdâtres, pas de tête apparente, l'extrémité du corps tronquée obliquement, deux petits yeux et sept trous plus loin : tel est l'animal. Cette troncature oblique, c'est sa bouche ou plutôt son suçoir, vaste ventouse circulaire garnie de sept ou huit dents triangulaires, aiguës, plantées en quinconce. Au centre de cet entonnoir terrible, une large langue porte encore trois petites dents à bords découpés, et toute cette machine déchire en même temps qu'elle aspire, broie en même temps qu'elle pompe! Aussi, dans les grands lacs comme le Léman, où la lamproie exerce ses ravages, les poissons vidés par elle surnagent à chaque instant et deviennent la proie des oiseaux carnassiers balayant la surface du lac. On a la certitude que la lamproie s'attaque aux cadavres.

Les autres hôtes de l'aquarium sont les habitants les plus communs de nos eaux douces; il n'y a donc là rien de bien remarquable. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'on n'ait pas réuni là les poissons européens que nous ne sommes pas habitués à voir : le sandre, par exemple, les sertes, les chabots, les grislagines, les jèses du Volga, et dix autres dont l'acclimatation eût pu être tentée.

L'égoïste trouve en lui-même un ami, le méchant un ennemi, le vindicatif un bourreau. A. C.

L'ARIOSTE.

Fin. — Voy. p. 281.

Durant ses dernières années, l'Arioste fut à Ferrare, en tenant compte de la différence des mœurs et des temps, ce que Gœthe a été depuis à Weimar. Il présidait aux distractions d'une cour lettrée, et dirigeait des représentations théâtrales, où ses pièces, *la Cassaria*, *i Suppositi*, œuvres de jeunesse, d'abord écrites en prose, puis mises en vers, *la Lena*, *il Negromante*, amusaient, par leurs saillies un peu libres, des spectateurs peu scrupuleux sur ce que nous nommons la moralité. Tout jeune, il avait eu le goût du théâtre, et il avait saisi avec un plaisir d'enfant l'occasion de le satisfaire en son âge mûr; à ce point que l'incendie d'une salle construite sur ses plans aggrava la maladie de langueur qui allait l'emporter dans sa cinquante-neuvième année, épuisé d'ailleurs par un travail acharné. L'Arioste, le plus abondant et le plus limpide des poëtes, ne produisait qu'avec peine, tandis que le Tasse, emphatique et tendu, écrivait presque sans rature, comme semble le prouver le manuscrit authentique de la *Jérusalem*. C'est un nom de plus à porter sur la liste déjà nombreuse de ceux qui ont fait difficilement des vers faciles, Horace, Virgile, Racine, et je pense aussi la Fontaine. Quelques chants de l'*Orlando*, conservés à Ferrare, sont criblés de corrections. « L'Arioste, nous dit son fils, n'était jamais satisfait de ses vers; il les tournait jusqu'à ne plus se les rappeler et n'en pouvait citer un de mémoire; il perdit ainsi beaucoup de choses toutes composées. » Notons, en passant, que la légèreté de la mémoire est une garantie d'originalité; elle aide l'esprit à s'assimiler même ses réminiscences. Une petite anecdote se rattache à cette précieuse manie de retoucher qui possédait l'Arioste. Vers la fin de sa vie, il aimait le jardinage, mais il y réussissait assez mal. C'est qu'il voulait appliquer aux choses de la nature ses procédés poétiques, émondant, tranchant, déplaçant tout. Il faisait mourir les fleurs à force de regarder si elles poussaient.

La forme définitive de l'*Orlando* ne cessait de l'occuper. Il assouplissait le style, variait les récits, ajoutait des épisodes, comme celui d'Olympie et de Birène. Le 23 février 1531, il écrivait à Bembo : « J'achève la correction de mon *Furioso* » ; mais l'édition définitive, en quarante-six chants, ne parut qu'en octobre 1532. La joie pure d'avoir atteint la perfection aurait dû payer l'Arioste de ses fatigues et raffermir sa santé compromise; mais elle fut empoisonnée par une de ces déceptions que les auteurs connaissent seuls. Le chagrin de se voir mal imprimé, « assassiné par son imprimeur », attrista les derniers mois de sa vie. Il mourut de langueur, le 6 juin 1533. On l'enterra de nuit, avec la plus grande simplicité; c'est lui qui l'avait voulu ainsi. Ses cendres demeurèrent quarante ans dans la vieille église de Saint-Benoît, sans autre ornement que les vers latins et italiens dont tous les poëtes voyageurs s'empressaient de leur faire hommage. En 1572, un de ses anciens disciples, Agostino Mosti, gentilhomme ferrarais, lui éleva dans la nouvelle église des Bénédictins un beau tombeau en marbre blanc. Enfin, quarante ans encore après, Louis Arioste, petit-fils du poëte, lui consacra un monument plus riche. Arioste s'était composé une épitaphe latine, badinage qu'on n'a pas voulu inscrire sur une tombe. Son mausolée est aujourd'hui à la Bibliothèque de Ferrare; le comte Cicognara a restauré sa maison; on montre encore, près de l'église Sainte-Marie *di Bocche*, la *casa degli Ariosti*, où il a passé son enfance.

Belle figure aux lignes régulières, au teint vif, à l'air ouvert et spirituel; stature haute et bien prise, tempérament robuste; causerie abondante, originale, esprit enjoué; cœur tendre, âme sérieuse, amie, au fond, de la solitude et de la rêverie; dévouement à l'amitié, à la patrie et à la gloire : tels sont, au physique et au moral, les dons heureux, les traits harmonieux et nobles de l'homme et du poëte. Dans une carrière, en somme, laborieuse et modeste, il obtint l'amitié et l'estime de tous les hommes puissants de son siècle. S'il est faux qu'il ait été, comme on l'a dit, couronné solennellement à Mantoue par Charles-Quint, il n'en portait pas moins une couronne devant laquelle tous alors s'inclinaient, fussent-ils rois; ses œuvres rayonnaient autour de lui, comme une promesse et une aurore d'immortalité.

Outre l'*Orlando*, l'Arioste nous a laissé les comédies dont nous avons donné les noms, et une autre encore, achevée après sa mort par son frère Gabriel, la *Scolastica;* des poésies latines, des *canzoni*, élégies, stances, odes, sonnets, madrigaux, sept satires, une vingtaine de *capitoli*, chefs-d'œuvre d'élégance, enfin les *cinque canti*, ébauche ou complément de l'*Orlando*. Parmi les plus précieuses et les meilleures éditions de l'Arioste, on peut citer celle de 1584, in-folio, avec les belles gravures de Girolamo Porro; celles de Baskerville, quatre volumes in-8, 1772; de Bodoni à Parme, et de Mussi à Milan. L'*Orlando* a été en Italie l'objet d'innombrables commentaires qui tombent souvent dans la minutie et la puérilité.

Les traductions françaises de l'*Orlando* abondent. Il y en a de curieuses, il y en a d'utiles, mais il n'y en a pas de charmantes. Mentionnons : « le *Roland furieux*, pre-

» mièrement composé en thuscan par Loys Arioste, Fer-
» rarois, et maintenant mis en rime françoise par Fornier,
» de Montaulban en Quercy » ; Anvers 1555 (les quinze premiers chants); — « *Imitations de quelques chants de* » *l'Arioste* par divers poëtes françois » ; Paris, 1572; — « *Roland furieux*, composé premièrement en ryme thus-
» cane par messire Loys Arioste, noble Ferraroys, et depuis
» traduit en prose françoise : partie suivant la phrase de
» l'auteur, partie suivant le style de nostre langue » ; Paris, 1571 ; portrait de l'Arioste, avec ce quatrain :

Le vert rameau à Phœbus consacré
Qui d'Arioste environne la teste,
Et son sçavoir, et son parler sucré,
Font que vivant après la mort il reste.

L'Arioste françois, par J. de Boessières (les douze premiers chants, en vers); Lyon, 1608. Au dix-huitième siècle, en prose, Tressan, agréable, mais infidèle, Rosset, Mirabaud; d'Ussieux, Panckoucke et Framery; en vers, Frémilly, Creuzé de Lesser (imitation), Dupont de Nemours. Il a encore paru une traduction en vers tout récemment. Enfin la meilleure de toutes est celle de M. Mazuy, en prose (Paris, Knab, 1839), excellent et savant ouvrage, trois volumes in-8 avec gravures; les notes y surpassent de beaucoup le texte, qui voudrait plus de grâce et de légèreté. Nous avions esquissé d'après nos propres lectures, et à l'aide de M. Mazuy, un résumé du *Roland furieux*, une histoire des principaux personnages, et une liste à peu près complète des emprunts faits par l'Arioste aux romans de chevalerie et aux auteurs anciens. Mais il nous a paru difficile de publier ici ce travail qui, si concis qu'on le suppose, demanderait un certain développement.

Voici, en attendant, trois octaves de l'Arioste; ils prouveront que l'âme de l'Italie vivait en lui comme chez tous les Italiens illustres; on y verra un reflet de ce patriotisme qui partout échauffe sa merveilleuse épopée, où Voltaire, et c'est avec pleine raison, retrouve à la fois « l'Iliade, l'Odyssée et Don Quichotte. »

O monstres sans merci, faméliques harpies,
Pestes que déchaina l'arrêt du Tout-Puissant,
Et qui, sur toute table à toute heure accroupies,
Dévorez notre pain et buvez notre sang!
Par vous la mère expire, et l'enfant innocent
Se pâme et tombe; un seul de vos repas impies
Suffit pour affamer un peuple. Ah! que d'horreurs
Accablent les vivants pour d'antiques erreurs!

Et comme il a failli, celui dont l'imprudence
Rouvrit l'antre où dormait la noire légion,
L'antre d'où leur fétide et rapace impudence
S'élance, répandant sur toute région
La guerre, la misère et la contagion!
Alors ont disparu la joie et l'abondance;
La paix s'est éclipsée; et l'Italie en pleurs
Traîne des jours chargés de croissantes douleurs.

Faut-il que la patrie en deuil, abandonnée,
Prenne aux cheveux ses fils et crie : Enfants ingrats,
Éveillez-vous, chassez la meute empoisonnée;
Rendez l'ordre à la table et l'attrait au repas!
N'est-il plus de héros? N'imiterez-vous pas
Zéthès et Calaïs, les sauveurs de Phinée,
Et, terreur des démons, Astolphe, dont le cor
Dans l'enfer refermé rabattit leur essor?

LA DANSE DE RHYS.

LÉGENDE FÉERIQUE DU PAYS DE GALLES.

Voy. p. 238.

Il y a environ soixante-dix ans, vivaient à Llwyn-y-Flysmon les domestiques d'un fermier que je connaissais très-bien.

Un beau soir qu'ils revenaient de leur ouvrage, en pressant leurs petits chevaux des montagnes, et très-fatigués d'avoir porté de la chaux pour leurs maîtres, ils arrivèrent dans une plaine unie, où l'un des deux, nommé Rhys-ap-Morgan, fit halte tout d'un coup.

— Arrête! dit-il à son compagnon, arrête, je t'en prie, et écoutons cette musique enchanteresse : c'est un air sur lequel j'ai dansé plus de cent fois. Je ne puis y résister. Va, suis les chevaux; quant à moi, je veux voir les musiciens et faire un tour de danse; si je n'arrive pas à temps, tire les paniers, car je ne resterai pas longtemps.

— De la musique, ici! répliqua Llevelyn, dans un endroit si solitaire! de quoi rêves-tu donc? Je n'entends pas plus de musique que toi. Viens, viens à la maison, cela n'a pas le sens commun.

Il aurait pu s'épargner la peine de faire cette remontrance; car Rhys-ap-Morgan était déjà parti, le laissant seul continuer sa route. Llevelyn arriva à la ferme, mit les chevaux à l'écurie, et alla se coucher, sans plus s'occuper de son compagnon Rhys, qu'il supposait avoir pris la musique comme prétexte pour aller à la brasserie à cinq milles plus loin. — Car, pensait-il en lui-même, il était impossible d'entendre de la musique dans un endroit si éloigné de toute habitation.

Le lendemain, quand il vit que Rhys n'était pas revenu, il dit avec regret à son maître qu'il avait besoin d'être aidé pour les chevaux, car Rhys était absent. Ceci alarma le fermier et sa famille, car Rhys était un garçon très-tranquille, et qui ne s'était jamais montré négligent, quoiqu'il aimât beaucoup la danse.

Llevelyn fut questionné et requestionné sur l'endroit où il avait laissé son compagnon, et mille autres choses encore, mais ne put donner de réponse satisfaisante. Il dit que la musique l'avait entraîné, et qu'il l'avait laissé rejoindre les danseurs.

— Avez-vous entendu la musique? demanda son maître.

— Non, répondit Llevelyn; mais il a peut-être été à la brasserie.

On chercha partout, mais on ne découvrit rien, et on sut qu'il n'y avait eu ni danse ni musique dans les environs; de sorte que peu à peu les soupçons tombèrent sur Llevelyn, et on supposa qu'il s'était querellé avec Rhys et peut-être l'avait assassiné. On mit Llevelyn en prison; mais il protesta de son innocence, quoiqu'il lui fût impossible de donner un récit satisfaisant de l'affaire.

Les choses restèrent ainsi pendant deux ans, lorsqu'un fermier du voisinage, qui connaissait très-bien les habitudes des fées, devina ce qui était arrivé, et suggéra à quelques personnes l'idée de venir avec lui et Llevelyn à l'endroit où il avait quitté Rhys-ap-Morgan. Cette proposition fut acceptée, et quand ils se trouvèrent au lieu désigné, Llevelyn s'arrêta.

— Voici la place, dit-il; mais chut! j'entends de la musique et des harpes mélodieuses.

Nous écoutâmes tous, dit le narrateur, car j'étais un de ceux qui l'avaient accompagné, mais aucun son ne frappa notre oreille.

— Mets ton pied sur le mien, David, dit Llevelyn qui se trouvait dans ce moment sur le bord du cercle féerique.

Je fis comme il me disait, ainsi que toute la bande, chacun à son tour, et nous entendîmes tous immédiatement des harpes merveilleuses, et vîmes, dans un cercle de vingt pieds de diamètre, des milliers de petits êtres de la grandeur d'enfants de deux à trois ans. Ils formaient un cercle et tournaient en se tenant par la main. Je n'aperçus rien de particulier dans leur danse, mais remarquai Rhys-ap-Morgan tournant avec eux.

Llevelyn le saisit alors par son habit et l'arracha du cercle en prenant bien garde lui-même de ne pas y entrer; car une fois dans la circonférence, vous perdez tout pouvoir sur vous-même, et les esprits sont maîtres de vous.

— Où sont les chevaux? où sont les chevaux? dit Rhys avec impatience.

— Où sont les chevaux! répondit Llevelyn; apprends-nous donc d'où tu viens; parle, et rends compte de ta conduite et de ton absence qui m'a fait accuser de meurtre.

— Quelle histoire racontes-tu donc, Llevelyn? Va, mon ami, suis les chevaux pendant que je finis ma danse, car elle n'a duré que cinq minutes à peine, et je n'ai jamais eu tant de plaisir; je t'en prie, laisse-moi y retourner.

— Cinq minutes! répéta Llevelyn en colère; tu vas rendre compte de ton absence pendant cette année, sans cela je ne serai pas mis en liberté.

Il l'entraîna de force; mais à toutes ses questions, Rhys ne put répondre autre chose que pendant cinq minutes il avait laissé ses chevaux, et que depuis il avait dansé avec des personnes qu'il ne connaissait pas et dont il ne pouvait donner aucune idée. Il lui fut impossible aussi d'expliquer où il avait mangé, dormi, et qui l'avait habillé, car il portait toujours le même habit.

Il devint sombre, triste et silencieux, et peu de temps après s'alita et mourut.

Le matin où nous trouvâmes Rhys, continua le narrateur, nous allâmes examiner la haie, et nous la vîmes toute rouge, et marquée de petites empreintes de pieds.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. p. 100, 132, 164, 203, 236, 239, 273, 300, 341.

TAILLERIE DU CRISTAL ET DU VERRE.

Si l'on chauffe un morceau de grès à une température très-élevée, il rougit; mais en se refroidissant il ne change pas d'aspect, et l'action de la chaleur ne lui a fait éprouver aucune modification. Si l'on recommence l'expérience en additionnant le grès de carbonate de soude, on obtient une masse liquide, visqueuse, malléable, qui peut prendre toutes les formes possibles, et qui est le verre. Le verre, pour le chimiste, est un *sel*, c'est-à-dire un corps formé par l'union d'un acide, l'acide silicique (sable quartzeux, grès, etc.), et d'une ou plusieurs bases, telles que la soude, la potasse, la chaux.

Le cristal est un verre à base de potasse et d'oxyde de plomb, et la présence de cette dernière substance explique sa grande densité.

Les verres colorés empruntent leur coloration à divers oxydes et à quelques métaux.

Pour tailler le verre et le cristal, on se sert de meules verticales en fer, en pierre ou en bois, mises en mouvement par le pied ou par un moteur à vapeur. La pièce est dégrossie, avec du sable, sur la meule ou roue en fer qui reçoit d'un réservoir extérieur un mince filet d'eau. Elle est ensuite doucie sur une meule en grès, puis sur une meule en bois, d'abord avec les boues des sables ayant déjà servi, puis avec l'émeri de plus en plus fin. Enfin, on la polit au moyen d'une roue en bois et de potée d'étain; on termine le travail sur une roue en liége avec du colcotar.

M. Monot, fabricant de cristal, a organisé à l'Exposition une taillerie qui attire un grand nombre de visiteurs; c'est merveille de voir les ouvriers se servir des arêtes des meules pour dessiner sur le cristal des facettes régulières, ou même des objets compliqués, tels que des fleurs et des fruits.

Il existe dans le duché de Bade et en Bohême quelques fabriques plus remarquables encore; la meule y est aussi le seul outil qu'on emploie pour orner les coupes et les vases de toutes formes. Nous avons vu, aux environs de Bade, un ouvrier qui, en moins d'une heure, gravait avec les arêtes d'une meule tournante toute une scène de chasse sur les bords d'une coupe de cristal: chevaux et chasseurs, chiens et cerfs, apparaissaient comme par enchantement, sous le simple mouvement qu'il imprimait à la pièce appuyée contre la meule.

Les dessins qui ornent les verres de Bohême se découpent généralement en blanc sur un fond coloré; ce qu'on produit très-facilement de la manière suivante: on prend une pièce de verre blanc, et on la recouvre dans toutes ses parties d'une mince couche de verre rouge ou bleu. On laisse refroidir, et on soumet la pièce à la taille;



Exposition universelle de 1867. — Atelier de M. Monot pour la taille du cristal.

la meule, en passant, enlève la couche de verre coloré et met à nu le verre blanc.

La fabrication de ces produits de luxe, longtemps confinée en Bohême, a pris un très-grand développement en France depuis quelques années, et l'Exposition de 1867 a prouvé que notre pays n'avait plus rien à apprendre outre-Rhin. Les secrets de coloration sur verre sont aujourd'hui connus, et le verrier possède une palette aussi variée que celle du peintre.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Hon.-St.-Germain, 15

LA MARCHANDE DE LÉGUMES, A AMSTERDAM.



La Marchande de légumes, à Amsterdam. — Dessin de Mouilleron.

Les lointains sont encore noyés dans une vapeur grisâtre, mais déjà le soleil du matin a pénétré la brume, et ses reflets doucement dorés apparaissent et scintillent aux grandes ailes des moulins, aux flammes et aux cordages des bateaux que la brise fait mollement onduler. Sur la route éclairée d'une belle lumière blonde s'allonge l'ombre de la marchande de légumes. Elle marche aussi vite qu'elle peut, et se redresse vaillamment sous son double fardeau. Le jour était à peine levé lorsqu'elle s'est mise en chemin, car on voit là-bas, tout là-bas, presque à l'horizon, le clocher de son village. N'importe! il faut arriver de bonne heure au marché : les ménagères d'Amsterdam sont matinales, et tiennent à acheter les légumes encore couverts de rosée. Notre jeune femme en connaît plusieurs qui comptent sur elle, qui savent apprécier la beauté de son étalage, et qui ne marchanderont guère. Où pourraient-elles trouver des choux mieux pommés, des salades plus tendres, des carottes plus vermeilles? Aussi ses paniers seront bientôt vides. Quelques voisines murmureront avec envie : « Elle a de la chance! » Oui, de la chance comme en ont les gens de bon courage, de bon cœur et de bonne volonté.

Elle s'est mariée, pauvre fille, avec un ouvrier pauvre comme elle; mais ils avaient tous deux l'amour du travail et la confiance en Dieu : n'est-ce pas la meilleure fortune? La première année a été bonne; le mari débarquait les

cargaisons de ces gros navires à panse arrondie qui peuplent les canaux d'Amsterdam, et comme c'est un fort et agile travailleur, l'ouvrage ne lui manquait pas. La femme, de son côté, soignait le ménage et allait en journée chez l'un, chez l'autre, quand elle avait le temps; honnête, active, adroite, elle ne chômait pas plus que son mari. Aussi chaque soir la tirelire aux épargnes recevait-elle quelque chose, et ils ont pu bientôt louer une toute petite maison avec un assez joli morceau de terrain, à quelque distance du faubourg.

Puis, un jour, un petit berceau a pris place près du grand lit, et la chaumière a vu un nouvel hôte, hôte attendu, désiré, aimé d'avance, le bonheur et l'espoir de la famille, mais aussi, hélas! le souci et l'inquiétude de tous les instants. C'est une bouche de plus à nourrir, et à mesure qu'il croîtra en âge, la dépense et la peine croîtront avec lui. Il faut travailler sans cesse, travailler de plus en plus, et prendre sur les heures de repos pour regagner le temps qu'exigent les soins à donner à l'enfant.

L'homme est au port dès le point du jour; il roule les barriques, tire les câbles, charge les caisses et les sacs sur les brouettes et les haquets. Quand l'hiver sera venu, que les canaux seront gelés et que les navires de commerce ne circuleront plus, il fera autre chose. Il ne craint pas le mal, et il ira fendre et scier la glace pour livrer passage aux bateaux qui servent de réservoirs à Amsterdam, et qui apportent dans la ville l'eau douce qu'on va chercher dans la campagne.

La femme, de son côté, ne reste pas les bras inactifs. Elle ne peut plus aller chez les autres, parce qu'il faut garder l'enfant; mais elle cultive son jardin. Du matin au soir elle sarcle, bêche, fouille la terre, arrose, ôte les insectes nuisibles, et se repose le cœur et les yeux en regardant par intervalles son nourrisson couché et endormi sous un arbre.

Le jour du marché arrive. Un des paniers est rempli de tout ce qu'il peut contenir de légumes entassés, et rangés pourtant de la manière la plus appétissante. L'autre panier reçoit un plus doux fardeau. La mère y pose un coussin, place sur l'anse un linge qui servira de rideau, puis, prenant bien doucement dans son lit le poupon endormi, elle le couche dans le panier, met la traverse de bois sur ses épaules, et part. Il faut bien qu'elle l'emporte, le pauvre petit! Elle n'a ni mère ni sœur pour le garder, et s'il s'éveillait sans trouver là le sourire de sa mère, que deviendrait-il? Que de cris, que de larmes, quelle terreur jusqu'à l'heure du retour! Elle sait bien qu'il y a des femmes qui laissent ainsi leurs petits tout seuls, mais elle ne ferait pas cela. Elle l'a donc emporté; et quand le chemin tourne et le soleil aussi, de sa forte main elle tord la corde pour mettre l'enfant à l'abri. Bercé par le balancement de la marche, il ne s'est pas réveillé d'abord; puis, l'heure, le soleil, le grand jour, l'air du matin, l'ont tiré de son sommeil. Il a commencé par jaser gaiement avec les plis de son rideau improvisé, et tendu les mains à une botte d'herbages placée auprès de lui pour faire équilibre à l'autre panier; puis, s'ennuyant d'être sur le dos, il s'est retourné en s'aidant des pieds et des mains : le voilà sur le ventre, appuyant ses bras potelés sur le bord du panier, comme s'il s'accoudait à une fenêtre, et regardant vaguement les formes et les couleurs des cailloux et des brins d'herbe de la route. Il n'a pas un an; il ne sait rien, il ne comprend pas ce qu'il voit; mais il voit et il sent déjà, et ces formes familières pénètrent dans sa mémoire. Il a passé souvent par ce chemin; il le reconnaît, il n'est pas inquiet : il connaît sa mère aussi, et se laisse porter par elle avec la sainte confiance des petits enfants.

Plus tard, devenu homme, matelot peut-être, sur quelque plage lointaine où son regard ne rencontrera que les panaches des cocotiers se dressant entre le sable aride et le ciel d'un bleu implacable, il retrouvera dans sa mémoire les brumes violettes de la Hollande, ses canaux aux rives verdoyantes et son ciel d'un gris si doux; et ces souvenirs le feront rêver, et son cœur s'élancera vers eux. Car n'est-ce pas de ces impressions d'enfance, déposées jour par jour dans la mémoire, que se fait peu à peu le sentiment qui sera plus tard l'amour de la patrie? Toutes ces images restent gravées au fond de l'âme, ou plutôt elles sont comme l'âme même. On les aime parce qu'on les a toujours vues, parce qu'on les retrouve attachées à tous les événements de sa vie, parce qu'on ne peut pas plus les oublier que s'oublier soi-même. Qui sait? parmi ces vaillants *Gueux* qui tenaient tête aux troupes de Philippe d'Espagne, et qui firent la Hollande, il s'en trouvait peut-être beaucoup pour qui l'austère amour de la liberté se confondait avec de doux et lointains souvenirs de soins maternels et d'enfantines contemplations!

LES ROSSIGNOLS DU FUMEUR DE CHANVRE.

Un *hachaïchi* (1) de Constantine possédait plusieurs rossignols qui chantaient à ravir. Le jeune Ali, fils du bey turc qui commandait la province, eut envie de ces jolis oiseaux, et les fit demander au propriétaire. Celui-ci refusa de les céder à quelque prix que ce fût. Une seconde et une troisième démarche n'eurent pas plus de succès. Grande fut alors la colère du jeune homme, qui, s'en allant trouver son père, ne cessa de le tourmenter jusqu'à ce qu'il eût obtenu de sa coupable condescendance l'ordre de faire prendre et mettre à mort le récalcitrant. Pour échapper à cette sentence inique, le malheureux hachaïchi se réfugia, avec ses chanteurs ailés, causes bien innocentes de tant d'infortunes, à Taghla, dans la demeure du cheikh Ez-Zouaouy, et lui raconta le motif de sa fuite. A ce récit, le cheikh indigné lui fit suspendre ses cages aux arbres de son jardin, et lui offrit pour retraite sa demeure comme un asile inviolable.

A quelques jours de là, le fils du bey, accompagné de ses serviteurs, vint de ce côté pour se livrer au plaisir de la chasse, et ne voulut point passer sans rendre visite au saint personnage. Celui-ci, qui l'avait aperçu de loin, s'était aussitôt retiré dans son *bordj* (2), et il ne consentit à sortir que lorsque ses serviteurs l'eurent complétement rassuré sur les bonnes intentions de l'illustre visiteur. L'accueil qu'il lui fit fut froid, mais convenable. On servit de la galette et du *leben*, et lorsque le jeune homme, dont la course avait aiguisé l'appétit, eut fait amplement honneur à ce modeste repas, Ez-Zouaouy, prenant la parole, lui dit :

— O fils de bey! comment, toi et ton père, pouvez-vous commettre de pareilles injustices!

— Quelles injustices? demanda Ali tout surpris.

— Un homme, reprit le vieillard d'une voix grave, avait des oiseaux qu'il chérissait plus que tout, et vous avez voulu les lui enlever de force, et pour un caprice contrarié vous avez fait passer sur sa tête un arrêt de mort; mais Dieu, qui prend soin du faible et de l'opprimé, n'a pas permis qu'un si odieux arrêt reçût son exécution. Cet homme, le voilà : c'est celui qui est en face de toi.

Et ce disant, il lui montrait le hachaïchi adossé contre le mur de la salle.

— Mais, dit Ali, essayant de balbutier quelque excuse, je lui ai fait offrir de les lui acheter, et il a refusé de me les vendre, puis il s'est enfui. Voilà tout mon crime.

(1) Fumeur de chanvre.
(2) Maison de campagne, du grec *pyrgos*.

— Soit. Ne le poursuis donc plus pour un refus qu'il est libre de faire, et jure-moi qu'il ne lui sera fait aucun mal.

— Par considération pour toi, je renonce au plus ridicule des caprices. Cet homme n'a plus rien à craindre désormais.

Là-dessus, le vieillard baissa la tête, et le jeune homme, ne croyant pas être aperçu, fit comprendre au hachaïchi, par un geste significatif, qu'il saurait bien le retrouver à Constantine.

En ce moment le cheikh relevait vivement les yeux, et surprenait encore écrit sur la figure de son hôte un geste de menace.

— Parjure, s'écria-t-il, c'est donc ainsi que tu tiens tes serments! Eh bien, voici comment j'agis avec tes pareils.

En même temps il leva ses doigts en l'air, les dirigea à plusieurs reprises vers la ceinture d'Ali, en murmurant quelques paroles magiques, puis il sortit de la salle.

Aussitôt, et comme par enchantement, le ventre du malheureux se gonfla d'une manière prodigieuse, et ce phénomène fut suivi de douleurs d'entrailles si violentes, que les serviteurs présents à cette scène coururent éplorés vers le maître du logis l'avertir que le fils du bey était à toute extrémité.

— Eh! qu'il meure, s'écria le cheikh indigné, ce fils de tyran, qui porte partout avec lui la corruption et le désordre!

Cependant, cédant aux prières des assistants, il voulut bien consentir à suspendre les effets de sa juste colère.

Il rentra dans la pièce où gisait le moribond, et lui dit :

— Remercie Dieu et repens-toi de ce que tu as fait.

Ali promit tout ce qu'on voulut, et le marabout, appliquant de nouveau sa main bénie sur le ventre du patient, le guérit aussitôt.

Cette scène rapide, où la haine de l'étranger avait si à propos improvisé un châtiment à l'aide d'une plante mêlée au breuvage de l'hospitalité, tourna entièrement à l'avantage du pauvre fumeur de chanvre Une réparation lui était due. Il fut reconduit à Constantine, monté sur la mule de son ennemi humilié, lequel suivait la route à pied, sans quitter du regard les précieux rossignols confiés à ses serviteurs.

LE CHATEAU SAINT-ANGE,

A ROME.

La forteresse placée à l'entrée de Rome, non loin du Vatican, sur la rive droite du Tibre, et aujourd'hui connue sous le nom de château Saint-Ange, n'est autre chose que le mausolée de l'empereur Adrien, si fameux dans l'antiquité.

C'est dans l'année 135 après Jésus-Christ, la dix-neuvième de son règne, que cet empereur fit commencer cette construction colossale. Elle n'était pas terminée quand il mourut. On continua à y travailler sous les deux règnes suivants; mais déjà Adrien y avait fait porter, avec une pompe tout impériale, les restes de son fils adoptif Ælius. Ceux des empereurs et de leur famille y furent successivement déposés jusqu'à Septime Sévère. Le tombeau resta ensuite fermé jusqu'au sac de Rome par Alaric, en 410; il fut alors dépouillé de tous les trésors qui s'y trouvaient enfermés.

Vers le même temps, le mausolée subit la transformation à laquelle il semble que sa situation l'avait naturellement destiné. Dès le cinquième siècle, nous voyons que Théodoric en avait fait une citadelle; mais sans doute on n'avait pas attendu jusque-là pour lui donner ce nouveau caractère. « Il est probable, fait remarquer Nibby, qu'Honorius, qui utilisa tant de monuments pour la défense de la ville, ne négligea pas un point si important, à l'entrée d'un pont (le pont Ælius) qui, de l'autre côté du fleuve, donnait accès à la porte Aurélienne. »

Les historiens, qui fournissent si peu de renseignements jusqu'à cette époque au sujet du mausolée, deviennent plus explicites dès que sa transformation lui fait jouer un rôle dans l'histoire. Procope en parle en ces termes (*Guerre gothique*, I, 22) : « Le sépulcre de l'empereur Adrien se trouve hors de la porte Aurélienne, à la distance d'une portée de pierre. C'est un monument digne d'admiration, entièrement revêtu de marbre de Paros, dont les blocs sont étroitement unis entre eux sans aucun lien. Il est élevé sur un carré dont les côtés sont égaux et mesurent la portée d'un trait. La hauteur du monument dépasse celle des murs de la ville. Dans la partie supérieure on voit, également en marbre, des statues d'hommes et de chevaux merveilleusement exécutées. Les anciens, y voyant un poste avancé, ont relié ce monument par deux murs à ceux de la ville. Semblable à une tour, à proximité de la porte, il paraît faire partie de l'enceinte. »

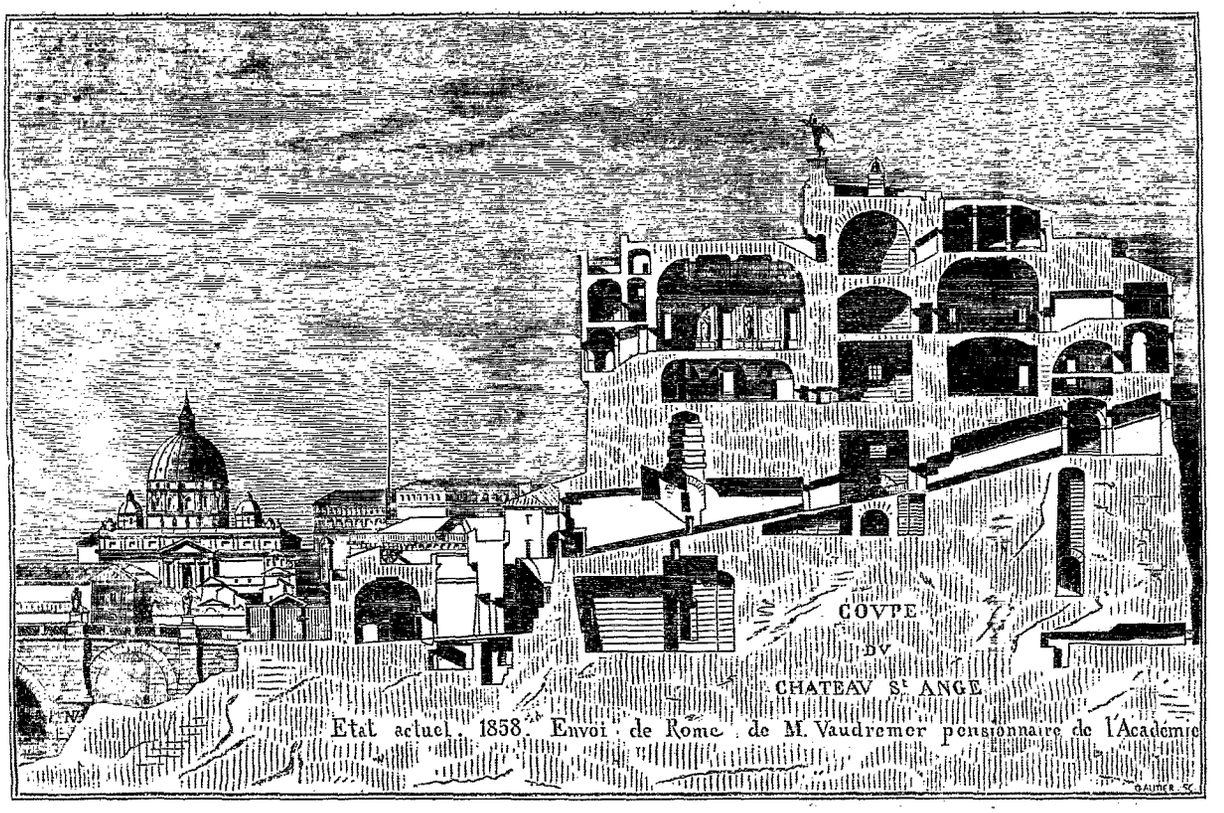
Le même historien raconte comment les Romains, assiégés et manquant de projectiles, brisèrent les statues et en jetèrent les débris sur les assaillants. Ce fut la première atteinte portée à la splendeur extérieure de l'édifice. Nous ne raconterons pas toutes celles qu'il eût à subir par la suite. Désigné naturellement aux coups de tous les envahisseurs de Rome, point de mire de tous les partis qui s'y disputèrent le pouvoir pendant plusieurs siècles, il fut pris et repris par les Goths, les Romains, les Byzantins, les Normands, les Français, et chaque fois perdit quelque chose de son ancien aspect. Les Normands de Robert Guiscard, qui laissèrent debout si peu de monuments de la Rome antique, ne touchèrent pas à la forteresse et la remirent au pape; mais, en 1091, le peuple soulevé s'en empara et voulut la raser : il ne put en venir à bout à cause de la solidité de la masse, mais le monument devint dès lors méconnaissable. Dès cette époque, le mausolée ou môle d'Adrien est aussi désigné sous le nom de château ou mont Saint-Ange, qu'il devait à la chapelle érigée au sommet par Boniface en 608, en mémoire d'une apparition de l'ange saint Michel; on l'appelait encore château de Crescentius, du nom du tribun fameux qui en avait été maître jusqu'en 928.

En 1378, après un siége de six mois, le peuple, ayant repris le château, alors au pouvoir des prélats opposés à l'élection du pape Grégoire XI, acheva d'en enlever les revêtements et de le démanteler. Pendant l'assaut, dit un chroniqueur, on découvrit plusieurs souterrains assez larges pour donner passage à deux hommes à cheval ou à cinq piétons de front; ils se prolongeaient au loin et étaient bâtis de briques fines et choisies. Après la prise du fort, les Romains démolirent les murs, construits d'énormes blocs de marbre, et s'en servirent pour paver les places. Depuis lors, il ne resta plus que le massif en blocage sur lequel s'accrochaient encore quelques débris de l'ancien parement de pierre qui soutenait la décoration extérieure. Il était bâti en blocs de péperin séparés à diverses hauteurs par des assises de travertin, qui probablement correspondaient aux principales lignes d'architecture. Le massif fait retraite à l'endroit où, comme on peut le remarquer dans la vue perspective du château, on ne voit plus distinctement l'appareil de la maçonnerie. Là s'appuyaient sans doute les colonnes qui formaient un péristyle tout autour de l'édifice antique; la saillie qui termine aujourd'hui le

noyau indique encore l'entablement de cette colonnade. Au-dessus, les ingénieurs du moyen âge ont disposé un encorbellement circulaire, comme on en voit au haut des tours et des murailles des châteaux forts du même temps.

Vers la fin du quinzième siècle, l'explosion d'une poudrière causa de graves dommages qui furent réparés par les ordres du pape Alexandre VI. Les fortifications furent augmentées, entourées de fossés, et l'on construisit le viaduc qui relie le fort au Vatican. D'autres ouvrages furent encore ajoutés sous Clément VII et sous Paul III, qui fit restaurer la partie supérieure d'après les dessins d'artistes renommés de cette époque; parmi les noms que l'on cite, on trouve, en effet, ceux de Raffaele di Montelupo, d'Antonio San-Gallo, de Girolamo Sermonetta, de Luzio Romano, de Perino del Vaga, etc.; mais ils ne possédaient pas les éléments d'une reconstruction conforme au modèle primitif et ne l'avaient pas même tentée.

Au milieu du seizième siècle parut le livre de Labacco, qui contenait le premier essai d'une semblable restauration. Cet architecte avait retrouvé, dans le soubassement carré au-dessus duquel s'élève la construction circulaire, les murs rayonnants qui supportent la plate-forme; il avait pénétré dans les souterrains découverts en 1378, et avait reconnu qu'ils formaient une grande spirale montant par



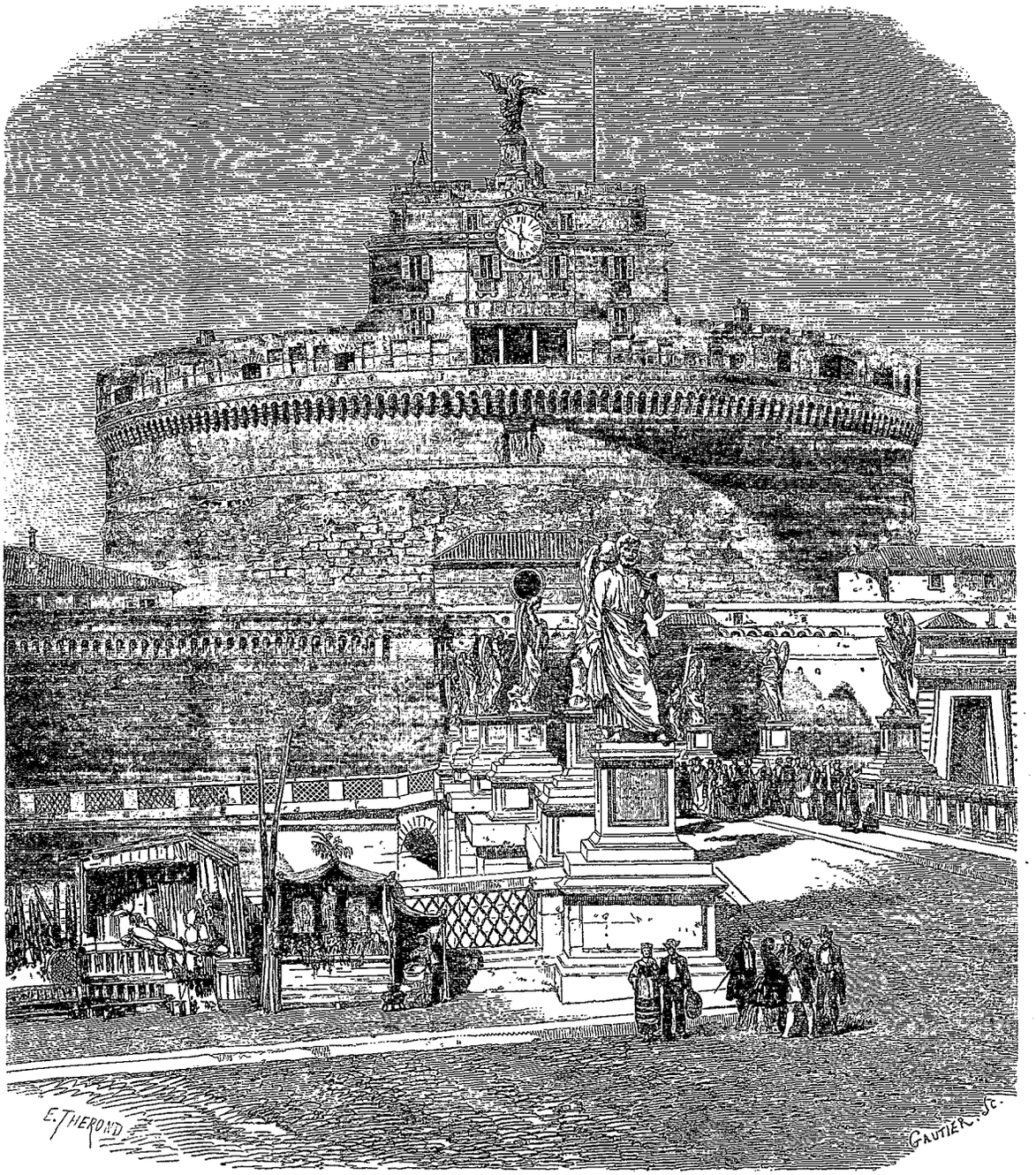
Etat actuel. 1858. Envoi de Rome de M. Vaudremer pensionnaire de l'Académie

une pente douce jusqu'à une *cella* ou chambre placée du côté du château opposé à l'entrée. Quelques parties décombrées de ces souterrains servaient alors de cachots. Il paraît que Benvenuto Cellini y fut enfermé en 1539, comme on peut le voir par ses Mémoires. Des portes pratiquées dans chacune des faces du soubassement permettaient de faire le tour de l'édifice. Une autre restauration, due au fils du célèbre Baltazar Peruzzi, montre le soubassement orné de guirlandes et de bucrânes, ou têtes de bœuf décharnées, emblèmes que l'on rencontre fréquemment sculptés sur les tombeaux antiques; et, en effet, un auteur contemporain, Gamucci (*Antich. della citta di Roma,* 1565), atteste qu'il y avait encore de son temps un fragment d'architecture et de frise ainsi décoré. La partie inférieure était occupée par des refends plats où on lisait des inscriptions, parmi lesquelles se trouvait l'inscription funéraire de Commode et celle de Lucius Verus. « On prétend, ajoute le même auteur, qu'au sommet était la statue du Soleil monté sur un char traîné par quatre chevaux. » Au lieu de ce groupe, on voyait, au sommet de la tour construite sous Alexandre VI, une statue en marbre de l'archange Michel, œuvre de Raffaele di Montelupo; on a remplacé depuis la statue de marbre par une autre en bronze qui est de Pierre Verschaffelt.

En 1825, des fouilles entreprises sous la direction du major Bavari firent reconnaître l'ancienne entrée du mausolée précisément en face du pont. Un souterrain qui y faisait suite conduisit à une salle carrée au fond de laquelle se trouve une grande niche pouvant contenir une statue colossale. On pense que la statue d'Adrien devait y être placée, et qu'une tête en marbre de cet empereur, trouvée pendant les travaux de restauration sous Alexandre VI, appartenait à cette statue; la tête est actuellement au Musée du Vatican. Cette entrée resta secrète au moyen âge; elle communiquait avec l'extérieur par un couloir courbe, et avec l'habitation du châtelain, située au-dessus, au moyen d'un puits vertical pratiqué dans l'épaisseur de la construction; ce puits est encore aujourd'hui garni des coulisses à l'aide desquelles on était hissé à la partie supérieure. Ces dispositions sont faciles à suivre dans la coupe de l'édifice empruntée à la belle restauration du mausolée d'Adrien par M. Vaudremer, ancien pensionnaire de l'Académie à Rome. On y distingue nettement, après une première salle et des passages qui appartiennent à l'enceinte extérieure, le vestibule carré antique avec sa niche, et au-dessus l'orifice vertical, garni de coulisses, qui aboutit à l'appartement supérieur. « A droite de la niche, dit M. Vaudremer dans le rapport d'où nous avons extrait presque tous les détails qui précèdent, commence la spirale qui forme un plan incliné et qui, en suivant la

courbe du monument, conduirait, après une révolution complète, à la cella. Il faut remarquer que la spirale s'arrête en cet endroit. Il est à présumer qu'on ne parvenait à la partie supérieure qu'au moyen d'escaliers dans l'épaisseur de la maçonnerie partant du rez-de-chaussée, et dont l'entrée aura été perdue au milieu des constructions modernes ou enfouie par la surélévation du sol.

» Revenant à la spirale, nous voyons que sa voûte est percée de larges soupiraux verticaux qui devaient se prolonger dans toute la hauteur du monument, et qui aujourd'hui sont interrompus par les bâtiments qui supportent la plate-forme actuelle.



Vue du château Saint-Ange, à Rome. — Dessin de Thérond.

» La cella qui occupe le centre de l'édifice est traversée par un grand escalier droit, dont le prolongement a été entaillé dans la masse au moyen âge. Elle reçoit son jour au moyen de deux fenêtres ouvertes dans la voûte. Dans l'origine, elle ne devait être éclairée que par la voûte rampante qu'on voit en prolongement du couloir qui y conduit. Au-dessus de la cella existent encore les traces d'une autre chambre carrée formant la base de la grande tour qui domine le château. » Cette salle devait préserver la voûte de la cella de la surcharge du bâtiment supérieur. Il en est de même du vide que l'on remarque au-dessus de l'escalier auquel aboutit le couloir en pente.

L'antique pont Ælius, qui met le château en communication avec la rive gauche du fleuve, est encore aujourd'hui presque intact. Quelques restaurations y ont été faites sous Clément IX par le Bernin, et c'est à la même époque qu'on y plaça au-dessus des piles les statues exécutées dans sa manière que l'on y voit encore.

LE DERNIER APPRENTI

DE MAITRE BROUSSAILLE.

NOUVELLE.

Le bonheur est un fruit dont on ne peut apprécier la saveur qu'en le faisant goûter aux autres. MICHEL MASSON.

I. — *Le maître d'école et son élève.*

Pierre Jazeron, un brave homme qui se laissait volontiers appeler l'abbé Jazeron, parce qu'il avait fait partie autrefois du domestique des pères de l'Oratoire, en qualité de garçon servant des classes, tenait depuis dix-sept ans l'école primaire de la rue du Rosier, à Montmartre, quand, le mercredi 11 octobre 1820, il fut pris subitement d'un grand malaise : pesanteur de tête, éblouissement, bruissement dans les oreilles et frissons. N'eût été le sentiment du devoir, qu'il poussait jusqu'au plus étroit scrupule, il aurait rendu la liberté à ses élèves longtemps avant l'heure réglementaire de la fermeture de l'école; mais comme le lendemain c'était jour de congé, il lutta avec courage contre l'envahissement du mal, supposant que le repos du jeudi lui suffirait pour en avoir raison. Donc, il mena vaillamment sa classe jusqu'au premier coup de quatre heures, surveilla comme à l'ordinaire la sortie des écoliers, et tint bon sur ses jambes jusqu'à ce qu'il eût vu le dernier de ses bambins disparaître au tournant de la rue. Avec celui-là s'en était allé aussi le dernier reste de ses forces, et ce fut épuisé, grelottant, comme assourdi et aveuglé par la violence de la douleur, qu'il se mit au lit.

Incapable, alors, de se rendre exactement compte de son état, il crut pouvoir se promettre, en se couchant, d'être guéri le surlendemain; il se manqua de parole. Le vendredi suivant il était encore étendu sous la couverture, et, qui pis est, menacé d'un nouvel accès de la fièvre pernicieuse qui l'avait saisi l'avant-veille.

L'école cependant ne demeura pas fermée; quelqu'un vint tenir la place de l'instituteur. Ce remplaçant dans le fauteuil magistral était un petit blondin d'environ quatorze ans, pauvre orphelin du voisinage; recueilli, lors de son dernier deuil, par celui que la tradition en cours dans le quartier du vieux télégraphe a longtemps désigné par ce nom : le bon abbé Jazeron.

Félix Georget, son fils adoptif, n'était, il faut en convenir, ni d'âge, ni de taille à imposer la soumission à des mutins que la vue de la férule entre les mains du pédagogue ne parvenait pas toujours à maintenir dans le devoir. Aussi eut-il beau s'efforcer de faire prendre au sérieux, comme il le prenait lui-même, le pouvoir dont il était accidentellement investi : tout ce que son autorité, sur chaque point contestée, put obtenir, non du respect pour la discipline, mais de l'intérêt qu'on devait au malade, ce fut, de la part des joueurs et des batailleurs qui avaient réclamé l'entière liberté du jeu et de l'échange de coups de poing, l'engagement de jouer en silence et de cogner l'un sur l'autre sans bruit.

Grâce à ce compromis, les choses marchèrent assez bien jusqu'au samedi soir chez l'abbé Jazeron, — nous ne parlons pas de l'état du malade; — il y eut même des devoirs très-satisfaisants. Cela s'explique : au dire de chacun, dire on ne peut plus exact, Félix Georget était le plus fort élève qu'eût possédé l'école primaire de la rue du Rosier, et si ses camarades n'admettaient pas pour lui le droit d'interdire ou d'ordonner, et pour eux l'obligation de se soumettre, alors même qu'il occupait le siége du maître, néanmoins ils n'hésitaient pas à reconnaître et à proclamer sa supériorité quant au savoir. L'aveu de son mérite coûtait d'autant moins à leur vanité, que dans les luttes entre écoliers ce n'était pas la force en orthographe et en arithmétique qu'ils estimaient le plus. D'ailleurs le petit Georget ne faisait pas profiter que lui seul du savoir qu'il avait acquis. Naturellement obligeant, sa bonne volonté était toujours prête à venir au secours d'une intelligence rétive ou d'une mémoire en défaut, soit pour lui corriger ses fautes, soit pour lui souffler la leçon. Ainsi, l'instituteur aidant, les travaux de ses camarades n'eurent point à souffrir de la concession qu'il avait dû faire aux impérieuses exigences du jeu et du pugilat. Par malheur, on ne peut en dire autant de leurs vêtements et de leurs visages. Si nombreux étaient les témoignages visibles de ladite concession et de la façon dont on en avait usé, que jamais, depuis que l'abbé Jazeron tenait école à Montmartre, ses élèves n'avaient rapporté chez eux tant d'accrocs à repriser et tant de meurtrissures à panser.

Les mères, justement alarmées d'un système d'éducation qui leur taillait une telle besogne, ayant appris la cause de ce relâchement dans la discipline, décidèrent, d'un commun accord, qu'elles ne renverraient leurs vauriens d'enfants à l'école qu'après le rétablissement complet du maître.

Quand ils y revinrent, le mois suivant, ce n'était plus Pierre Jazeron qui tenait la férule; la mort l'avait surpris à l'issue d'un violent accès de fièvre. Ce triste événement avait amené bien du changement dans la position de Félix Georget. Il était descendu de son rang d'élève passé maître dans son école à celui de dernier apprenti dans un atelier de Paris. Voici comment.

La veille de sa mort, l'abbé Jazeron, qui ne se faisait plus illusion sur le résultat fatal de sa maladie, et que préoccupait l'avenir de son fils d'adoption, profita d'un intervalle de repos, entre deux crises, pour demander à l'enfant, son veilleur assidu depuis la fermeture de l'école, du papier à lettres et sa plume. Il ordonna ensuite à Félix Georget de tenir l'encrier à portée de sa main, et, se soulevant à demi, il s'arrangea du mieux qu'il put dans son lit pour écrire; mais, attendu son état de faiblesse, la position ne pouvait pas être longtemps tenable. Forcé presque aussitôt d'y renoncer, le moribond tendit à son jeune garde-malade le papier et la plume, lui dit de s'asseoir près de son chevet; puis il lui dicta, non sans grande fatigue, la lettre suivante :

« Monsieur et cher cousin, — Je suis menacé de laisser orphelin pour la seconde fois un brave enfant que j'ai adopté il y a une huitaine d'années, et qui ne m'a jamais donné que du contentement. Je comptais vivre assez longtemps pour voir en lui mon successeur; je ne peux plus espérer en arriver à ce temps-là. Ses capacités me permettent de croire qu'avec l'âge il serait devenu un excellent instituteur; sous votre direction il deviendra, j'en suis certain, un ouvrier de talent. Ceci veut dire que je vous offre mon élève comme apprenti. Comme c'est lui qui écrit sous ma dictée, et que, d'ailleurs, la grande faiblesse que j'éprouve m'oblige à aller au plus bref, je ne vous dirai que ceci pour vous décider à prendre chez vous mon Félix Georget : devant Dieu qui me rappelle, j'affirme que c'est un cadeau que je vous fais.

» Voilà plus de vingt ans que nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre, cher cousin; or il est possible que vous ayez cédé à un autre votre atelier de relieur. Dans ce cas-là, si votre successeur est comme vous un honnête homme, habile dans son métier, recommandez-lui mon petit Georget. Il aime les livres, non-seulement pour ce qu'il y a dedans, mais pour la façon dont ils sont habillés. Dans mon école, où les élèves étaient si peu soigneux des leurs, on ne voit plus les lundis de livres en lambeaux, Félix Georget passe ses dimanches à les remettre à neuf.

» Impossible de vous en dire davantage. Si je ne suis plus là quand vous viendrez chercher Georget, vous le trouverez chez ma voisine, Mme veuve Gallois, mercière; elle m'a promis ce matin de le garder jusqu'à votre arrivée.

» Que le Seigneur soit avec vous. Adieu, cher cousin. »

Quand il en fut là de sa dictée, l'abbé Jazeron se remit sur son séant et allongea le bras pour reprendre la plume. Le petit Georget, qui avait compris son désir, se plaça de façon à pouvoir lui guider la main, et, ainsi aidé, le moribond parvint à signer lisiblement sa lettre de recommandation. Celle-ci, mise à la poste le soir même, arrivait le lendemain à son adresse, s'entend chez monsieur Joseph Broussaille, maître relieur, rue du Foin-Saint-Jacques, numéro 17, à Paris.

Depuis quinze jours Félix Georget, marchant à la tête de l'école en deuil, avait accompagné le défunt au cimetière, et maître Broussaille n'envoyait pas de ses nouvelles. La veuve Gallois, à qui les bénéfices de la mercerie ne permettaient pas de se donner longtemps le luxe d'un pensionnaire à titre gratuit, s'était décidée à aller chercher à Paris la réponse trop tardive, ce qui, vu ses habitudes, eût été pour elle un assez long voyage, quand, au lieu de cette réponse, dont on commençait à désespérer, la visite du maître relieur en personne vint mettre un terme aux inquiétudes de la mercière.

A première vue le cousin de feu Pierre Jazeron excitait peu la sympathie; on verra qu'il ne gagnait pas à être mieux connu. Sans vouloir accepter le siége que la veuve Gallois lui offrait, sans lui permettre d'entrer dans de longs détails sur les mérites du vieux maître d'école et sur le regret qu'avait causé sa perte, mérites qui ne le touchaient point, regret auquel il paraissait bien décidé à demeurer étranger, il interrompit la mercière au début de l'éloge du voisin, et demanda impatiemment à voir « le gamin en question », ce sont ses expressions, ajoutant qu'il ne consentait à s'embarrasser de lui que parce qu'il n'avait rien trouvé de convenable à l'hospice des Orphelins, son fournisseur habituel d'apprentis. Joseph Broussaille ne disait pas l'exacte vérité; et si cette année il avait renoncé à prendre un nouvel élève dans cette pépinière où l'industrie parisienne vient souvent recruter des bras pour ses ateliers, c'est parce qu'il était fatigué, irrité de ce qu'il appelait les tracasseries de l'administration, c'est-à-dire la surveillance protectrice que l'assistance publique exerce sur les maîtres dans l'intérêt de ceux de ses jeunes pensionnaires qu'elle leur confie.

Félix Georget, qui vaquait dans l'arrière-boutique aux soins du ménage de la mercière, fut appelé. Il arrivait avec confiance, mais s'arrêta un peu intimidé quand la veuve Gallois lui eut dit :

— Monsieur est le cousin de ton bon ami l'abbé Jazeron; il vient te chercher.

Le maître relieur examina l'enfant avec dédain et en sourcillant : il le trouva petit, chétif; il mesura ses bras, pesa lourdement sur ses épaules pour éprouver sa force; puis termina l'examen par ces paroles accompagnées d'un sourire de pitié :

— Tout cela ne vaut pas grand'chose; mais on peut toujours en essayer · comme nous ne serons pas mariés ensemble, s'il ne fait pas mon affaire, je ne me gênerai pas pour vous le renvoyer.

La mercière, inquiète du sort qui attendait l'enfant chez un pareil maître, allait répondre, cédant à une inspiration du cœur : « Vous n'aurez pas la peine de me le renvoyer, je le garde. » Mais une réflexion touchant son peu de ressources arrêta les paroles que lui dictait la pitié, et elle se résigna à aider Félix Georget, qui, sur un ordre de maître Broussaille, s'était mis en devoir de faire un paquet de ses hardes.

— S'il en a pour longtemps à empaqueter sa friperie, dit le maussade bonhomme, qu'il n'emporte aujourd'hui que le plus nécessaire.

— Oui, reprit la veuve Gallois; il viendra dimanche chercher le reste.

— N'y comptez pas; mes apprentis ne sortent que pour faire les courses de l'atelier.

— Alors, ce sera moi qui irai lui porter ce qui va lui manquer.

A cette proposition de la mercière, Joseph Broussaille, sourcillant plus fort, riposta ainsi :

— Inutile de vous déranger; mes apprentis ne reçoivent que les visites auxquelles je ne peux pas m'opposer.

Il pensait, en disant cela, à celles des inspecteurs de l'hospice.

Un quart d'heure après, le fils adoptif de Pierre Jazeron, suivant de quelques pas en arrière le relieur de la rue du Foin-Saint-Jacques, faisait sa première entrée dans ce Paris dont il connaissait les principaux monuments, mais seulement pour les avoir vus du haut de la colline de Montmartre. *La suite à la prochaine livraison.*

DU CHOIX DES AMIS.

En amitié, j'ai constamment recherché des personnes que je considérais comme étant mes supérieures en fait d'intelligence. Si je découvrais en elles des points faibles, je cherchais et je trouvais, en revanche, des qualités éminentes. Plus je les estimais supérieures à moi par le jugement, le goût et le cœur, plus aussi je les cultivais et les courtisais. Je pensais que la balance était d'autant plus en ma faveur que je recevais plus et donnais moins.

Miss Berry.

LE MONTOIR DES CARRIERS.

La nuit va bientôt couvrir la vaste plaine. C'est l'heure où les contours des objets s'adoucissent, où les formes deviennent vagues, où tout se voile. Les bruits cessent; les animaux des champs et des bois ont regagné leurs demeures; les oiseaux se taisent. Partout le silence, partout la paix; partout le repos pour les oreilles et pour les yeux.

Au milieu de la plaine, le montoir des carriers se détache dans le ciel éclairé des dernières lueurs du couchant. Le bas de la svelte charpente ressort sur les longues bandes de lumière pourprée que le soleil laisse après lui à l'horizon comme un adieu et un souvenir, tandis que le haut de la roue commence à se fondre dans les ombres du crépuscule. Elle aussi est immobile; le câble est enroulé, le solide crochet de fer est relevé, et des planches ferment l'ouverture de la carrière.

Les carriers sont tous remontés. C'est presque la nuit, et cependant pour eux cette lueur décroissante du soir qui s'enfuit est agréable comme la lumière éclatante du grand jour; ce silence, cette immobilité qui les entoure leur paraît la vie et le mouvement; là où le paysan passe indifférent et fatigué, le carrier dresse la tête, relève le pas et marche gaiement.

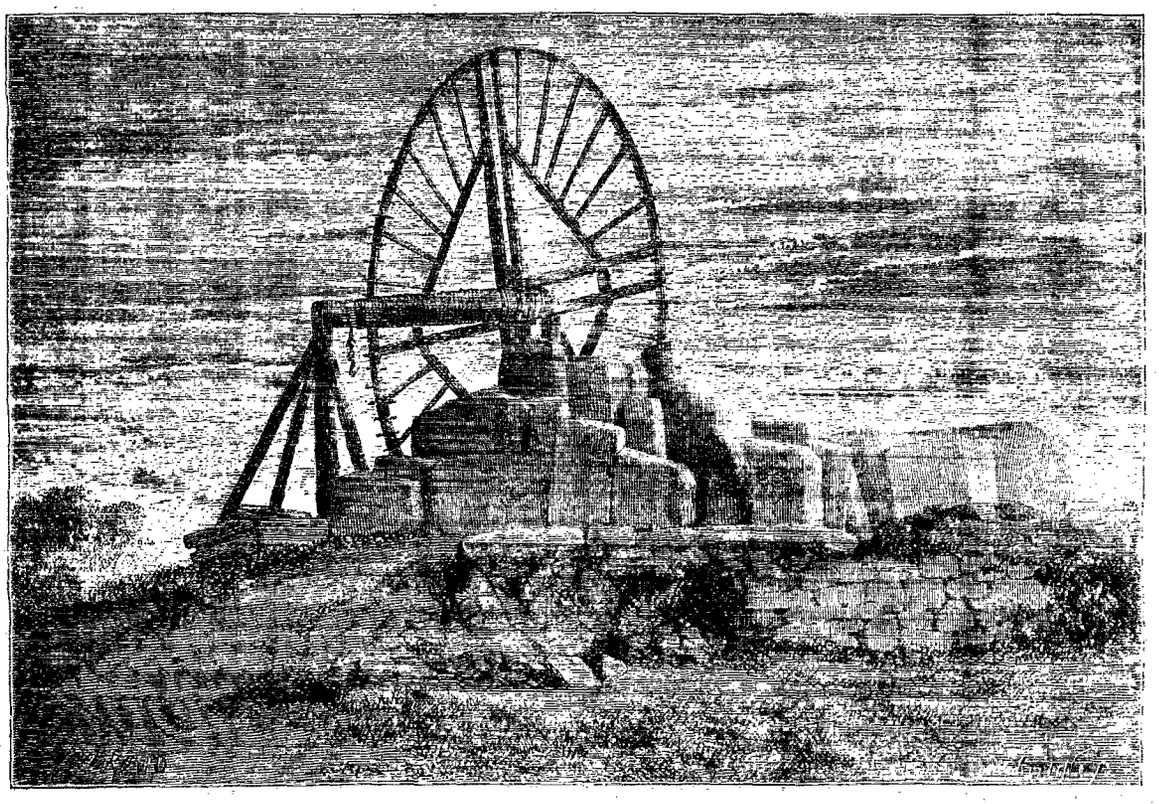
C'est que tout à l'heure c'étaient les ténèbres sourdes de l'abîme étroit et profond, le travail pénible, monotone, dans la nuit sans étoiles, avec les énormes monceaux de pierre sous les pieds et sur la tête; et maintenant c'est l'air libre, c'est la plaine aux lointains fuyants, c'est la

douce senteur des fleurs et des feuilles, c'est l'immense voûte du ciel où les étoiles commencent à scintiller là-bas à l'orient.

A chaque sentier, le nombre des carriers diminue : tantôt l'un, tantôt l'autre quitte la route et s'en va à travers champs. Le repas est préparé dans l'humble maisonnette; la femme et les enfants attendent le travailleur. Et demain, il repartira, content et reposé, avant le jour, de même qu'il est revenu ce soir après le jour. Et quand le triomphant soleil de midi versera ses flots de lumière dans la plaine et sur les collines, lui, à la lueur tremblotante de la lampe fumeuse, poursuivra son pénible labeur. Qu'importe! il sait qu'il reverra bientôt ceux dont son travail est la vie, et cette pensée le soutient, et elle répand des rayons dans ses ténèbres; et quand il reviendra, le soir, les teintes violettes du ciel assombri lui paraîtront belles et sereines comme l'azur.

Voilà ce que se dit le rêveur lorsqu'il voit la grande roue et les gros blocs qui l'entourent. Puis, comme une pensée en amène une autre, il se laisse aller au caprice de son imagination; il songe aux époques reculées du monde; par delà les âges, il assiste à la formation de ces énormes couches de pierre qui ont attendu pendant des milliers d'années pour venir à la lumière du jour. Il suit le lent et mystérieux travail des eaux et du feu, ces ouvriers gigantesques et tout-puissants qui préparent, d'après les lois immuables que Dieu leur a imposées, les granits, les houilles, les marbres, et toutes ces autres masses minérales, base et charpente de la terre.

L'homme, poussé par l'amour du nouveau et obéissant à ce désir invincible du progrès qui est sa force, sa dignité et sa grandeur, s'est fatigué de ses huttes de feuillage et de ses cabanes de bois. Il s'est construit des habitations plus solides; il a élevé des murs plus durables. Il a d'abord pris les pierres qu'il trouvait dispersées çà et là, ou bien il a brisé les roches dont la tête se dressait à la surface du sol. Puis il s'est dit un jour que les entrailles mêmes de la terre devaient recéler des matériaux inépuisables. Alors il a creusé, fouillé; il est descendu audacieusement dans ces profondeurs où règne une éternelle nuit, un éternel silence, et il est resté stupéfait d'admiration et ravi de joie quand il a vu face à face les trésors et les merveilles de la création.



Un Montoir de carriers, dans la plaine de Montrouge. — Dessin de Thérond.

Il a pensé avec orgueil aux grandes et belles choses qu'il pourrait construire en pleine lumière, sous la voûte du ciel, et il s'est mis à songer aux moyens d'avoir ces pierres dans toute leur masse colossale. Il a cherché; sa volonté et son génie ont trouvé les lois de la matière et du mouvement. Lui, faible et chétif, il a calculé les nombres et les longueurs qui devaient centupler son poids et sa force. La roue est construite : le câble descend au fond de l'abîme; il étreint le bloc de pierre dans ses nœuds solides Miracle! la roue tourne doucement sous les pieds de l'homme, qui passe sans se presser d'un échelon à l'autre, et qui soulève sans effort le bloc bien des fois plus lourd que lui. Le câble s'enroule, la pierre monte, et bientôt la masse énorme surgit de l'ouverture béante et apparaît aux regards de l'homme, si petit à côté d'elle et pourtant son vainqueur.

Et maintenant, temples, pyramides, aqueducs, édifices de toutes sortes, dressez vers les nues vos frontons enrichis de sculptures, vos têtes superbes et vos audacieuses arcades, vous ne prouverez pas plus le génie humain que le montoir des carriers! Et vos contours grandioses, se découpant fièrement sur le ciel, ne me causeront pas plus d'émotion que l'humble silhouette de cette roue, votre servante et votre esclave, qui se dessine dans la pâle et mélancolique clarté du soir, et fait venir à l'âme je ne sais quelles idées fortifiantes de travail modeste, puissant, assidu, patient et résigné!

LES JOUEURS DE BOULE.

Voy., sur Carle Vernet, t. XXXIII, 1865, p. 161.



Les Joueurs de boule, par Carle Vernet. — Dessin de Pauquet.

Carle Vernet, peintre distingué, mais surtout célèbre caricaturiste, qui fut le trait d'union entre deux peintres justement célèbres aussi, Joseph Vernet son père et Horace Vernet son fils, excellait à saisir, dans les scènes familières de la rue, l'angle, la courbe, le trait, qui dessinent le geste distinctif, le mouvement particulier, l'attitude habituelle de ceux qu'on appelle les petites gens. On ferait un retour à la fois instructif et attrayant dans le passé rien qu'en parcourant la partie la plus considérable de son œuvre, celle qui, par feuilles détachées, attirait autrefois et retenait la foule devant le vitrage du magasin de Martinet, le fameux marchand d'images de la rue du Coq-Saint-Honoré. Depuis plus de trente ans le caricaturiste populaire a cessé de vivre, et son illustre fils lui-même ne vit plus que par ses œuvres. Quant à Martinet, on peut dire qu'ils sont clair-semés maintenant ceux qui se souviennent de son nom. Enfin, la voie qui fut notre rue du Coq se nomme maintenant la rue de Marengo; encore les exigences de l'alignement l'ont-elles si amplement élargie que nous passons, vieillards indifférents, sur la place qui fut occupée par ce long comptoir et ces nombreux rayons, tout chargés d'images, où plongèrent tant de fois et avec tant d'avidité nos regards d'enfants curieux.

Flâneur au dehors comme un Parisien, bien qu'il fût né à Bordeaux, Carle Vernet ne cédait pas du moins au seul attrait d'un passe-temps stérile quand il s'arrêtait, durant des heures entières, soit devant la parade d'un charlatan, soit dans le cercle formé autour d'un chanteur ou d'un saltimbanque, ou bien encore lorsque, adossé à un arbre de quelque promenade publique, il regardait passer les *merveilleuses* et les *incroyables* de son temps. Rentré chez lui, l'artiste-observateur, profitant des stations prolongées du musard, ajoutait une page à la collection des plaisantes et spirituelles estampes qui faisaient notre joie et qui feront vivre son nom.

Le crayon sincère de Carle Vernet nous a conservé, au moins comme figure, bien des choses disparues ou qui sont tout près de disparaître, et parmi celles-là notre ancien jeu de boule : ancien est le mot exact; l'épithète d'aristocratique lui convient aussi pourvu que nous remontions un peu haut dans l'histoire de France, puisqu'il est dit que Charles V dut l'interdire à sa jeune noblesse, chez qui la passion de ce jeu était si impérieuse qu'elle en vint à oublier que le royaume, envahi par les Anglais, avait besoin de défenseurs et non de joueurs de boule.

Dans notre ignorance touchant l'origine de ce jeu, il nous restera toujours à savoir si la volonté de Charles V le fit tout à coup tomber de noblesse en roture, ou si elle le ramena seulement à son point de départ. Toujours est-il qu'à l'époque où Carle Vernet suivait de son malicieux regard les péripéties d'une partie engagée sur l'un des bas côtés de nos boulevards extérieurs, dans le jardin du Luxembourg ou sous les arbres des Champs-Élysées, le jeu de boule n'était plus que le dernier délassement des petits rentiers et des invalides. Les embellissements de Paris l'ont fait reculer au delà des communes annexées; pour lui trouver encore quelques fidèles, il faut pousser jusqu'au parc de Saint-Cloud.

Dans l'estampe que nous reproduisons, Carle Vernet a bien indiqué l'intérêt que prend la galerie à la boule qu'on va lancer afin de chasser le *cochonnet* ou pour précipiter la boule d'un adversaire dans le *noyon;* mais cet intérêt puissant est mieux exprimé encore par la posture du chien, qui demeure le museau allongé et le regard invariablement fixé vers le but, alors qu'une autre préoccupation, très-naturelle, devrait détourner son attention de ce qui se passe devant lui. Cet incident placé au milieu du tableau complète l'observation par un trait de satire.

L'artiste ne se contentait pas de bien voir; il se plaisait aussi à écouter, et ce qu'il avait entendu il aimait à le redire.

« Deux hommes, racontait-il, se rencontraient presque tous les jours, depuis plusieurs années, au même jeu de boule; mais c'était là seulement qu'ils avaient occasion de se voir. Cependant il était facile de remarquer que quelqu'un manquait à l'un des deux quand l'autre, forcément retenu chez lui, ne venait pas se mêler à la partie; si bien que ceux qui ne se montraient là qu'à de plus longs intervalles ou par hasard considéraient ces deux hommes comme deux amis pour qui l'éloignement trop prolongé l'un de l'autre pouvait être une épreuve fatale. Cependant l'un des deux mourut subitement chez lui; le joueur qui apportait cette triste nouvelle au rendez-vous accoutumé s'estima heureux d'être arrivé avant l'ami supposé du défunt : il pouvait se concerter avec les autres pour préparer le survivant au coup terrible que ce malheur n'aurait pu manquer de lui porter s'il lui eût été annoncé sans ménagement. On délibéra longtemps; et quand on eut suffisamment pesé les mots et mesuré les phrases, le plus habile à bien dire, s'étant chargé de la douloureuse mission, alla à la rencontre de l'homme qui arrivait cherchant déjà des yeux son partenaire pour toujours absent. De quelque artifice qu'il usât, l'orateur fut forcé d'en arriver à cette conclusion :

» — Celui que vous cherchez est mort.

» — Il est mort! répéta l'autre sans sourciller; en ce cas, cela fait un vieil imbécile de moins. »

La morale de ce fait très-réel n'est pas difficile à trouver : les liaisons que les joueurs forment entre eux ont pour durée celle de la partie engagée. Toute lutte qui n'est pas l'émulation pour le bien frappe d'insensibilité le cœur de l'homme; au jeu il n'y a point d'amis, il n'y a que des copartageants ou des adversaires.

LE DERNIER APPRENTI
DE MAITRE BROUSSAILLE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 350.

II. — *Premier accès de colère de maître Broussaille.*

Aujourd'hui que la grande ville a reculé ses limites jusqu'à sa ceinture de fortifications, l'exactitude ne permet plus de dire d'un habitant de Montmartre qui descend de la hauteur pour aller se loger sur l'une quelconque des deux rives de la Seine : « Celui-là fait son entrée à Paris »; il change de quartier dans Paris, voilà tout; mais en 1820, date de ce récit, la fourmilière parisienne s'agitait dans un moindre espace. Toutefois, comme il a fallu aller rejoindre chez elles ces communes environnantes qui ne se seraient pas déplacées pour franchir le vieux mur d'enceinte, on peut mesurer la distance que Félix Georget eut à parcourir à la suite de son guide pour arriver du sommet de Montmartre à l'endroit où fut la rue du Foin-Saint-Jacques; il y a toujours aussi loin. Maître Broussaille, qui avait les jambes longues et des jarrets d'acier, fit la course d'une seule traite, sans se demander si son compagnon de voyage, forcé de multiplier les pas pour le suivre, n'avait pas eu de temps en temps besoin de reprendre haleine. Arrivé devant l'allée de sa maison, le brutal se rangea de côté pour livrer passage à son nouvel apprenti, et lui dit, mais sans lui faire l'honneur de le regarder en face :

— Monte devant, et tâche d'aller vite si tu ne veux pas que la pointe de mes souliers te frise les talons de trop près.

Comme il était habitué à trouver une obéissance sans réplique au bout de chacun de ses commandements, il fut fort étonné de voir que l'enfant ne se hâtait pas d'exécuter l'ordre qu'il venait de lui donner.

— Cet animal-là est donc sourd? grommela-t-il.

Puis, se retournant pour interpeller, cette fois à bout portant, le petit misérable qui s'empressait si peu d'obéir, maître Broussaille s'aperçut qu'il avait parlé dans le vide : la rue du Foin était déserte, Félix Georget ne l'avait pas suivi jusque-là.

Dans un premier mouvement d'indignation contre celui qui avait osé l'abandonner en route, il serra son poing fermé; mais, ne trouvant sous sa main que lui-même à frapper, il se calma. L'apaisement lui permit de réfléchir, et ses réflexions le déterminèrent à rebrousser chemin afin d'activer la marche du retardataire, qui, trouvant peut-être la course hors de mesure avec ses forces, avait imprudemment cédé au besoin de se reposer un moment. Alors il redescendit la rue Saint-Jacques, traversa de nouveau les ponts de la Cité et de Notre-Dame, enfin il poussa jusqu'aux Halles; mais pas perdus, recherches infructueuses : il eut beau s'informer çà et là dans les boutiques et auprès des passants, personne ne put le renseigner sur l'enfant qu'il supposait maintenant en peine pour retrouver son chemin. Force lui fut donc de reprendre sa course jusque chez lui, afin d'aller raconter l'événement à sa femme. Il se promit, en outre, d'écrire immédiatement à la veuve Gallois pour qu'elle eût à faire chercher le petit Georget, sans doute égaré dans Paris, et à le garder ou à le placer ailleurs quand il serait retrouvé ou revenu de lui-même chez elle, ne voulant pas recevoir dans son atelier un jeune vaurien qui, dès le premier jour, annonçait un goût si prononcé pour la liberté.

Ce fut en maugréant, en frappant du pied, en s'ébouriffant les cheveux d'une façon terrifiante, en maudissant Dieu et les orphelins dont il est le père, que Joseph Broussaille instruisit sa douce moitié de l'escapade supposée qui le faisait tant jurer après l'avoir fait tant courir.

— Tu ne peux en rester là avec cet enfant, observa Marthe quand son mari eut cessé de parler; s'il est réellement perdu, c'est à toi que l'hospice des Orphelins en demandera compte, et tu as eu déjà bien assez de mauvais démêlés avec lui.

— Aussi n'est-ce pas à l'hospice que j'avais été chercher le mioche qui vient de m'échapper.

Voyant que Marthe allait l'interroger, comme il n'était rien moins que disposé à soutenir une conversation, il tira de sa poche et jeta à la face de sa femme la lettre froissée de Pierre Jazeron.

Depuis près de quinze jours que cette lettre séjournait dans la poche de son mari, c'en était pour Marthe la première nouvelle. Joseph Broussaille était si peu causeur, surtout à propos de choses étrangères au gouvernement et aux intérêts de son atelier! les liens de parenté, n'y touchant pas, ne pouvaient être pour lui un sujet d'entretien.

La lettre communiquée à Marthe de la façon que nous venons de dire, le relieur passa dans l'atelier afin de rendre visite à ses onze travailleurs. Le grognement qu'il fit entendre, le froncement de sourcils qu'il laissa voir en

s'approchant d'eux, les avertirent qu'ils avaient à se tenir sur leurs gardes. Il n'était pas prudent de se laisser prendre en faute quand maître Broussaille était dans un de ses accès d'humeur massacrante. A son entrée, chacun ayant senti le vent de l'orage prochain que le terrible homme promenait avec lui se mit avec ardeur, selon son emploi, à battre, à couper, à coller, à coudre, à raffiner le carton, à préparer la peau, à épointer les ficelles. Bien que le brutal eût trouvé tout son monde en assez bonne disposition de travail pour conjurer la foudre qui n'attendait qu'un prétexte pour éclater, cependant il ne laissa pas que de découvrir près de celui-ci ou de celui-là jour favorable au jeu de sa colère. Il prit, comme balle au bond, occasion de la plus petite négligence pour s'emporter; il murmura de grosses injures contre ceux qu'il ne pouvait frapper; quant aux autres, maître Broussaille ne se donna pas la peine de leur parler : un revers de main à droite, une oreille tirée à gauche, témoignèrent de l'impartialité qu'il mettait dans ses élans de justice distributive.

Ce calmant pris, le maître relieur se trouva l'esprit assez reposé pour écrire, en termes plus convenables qu'il ne l'eût fait d'abord, sa lettre à la mercière de la rue du Rosier. Marthe qui, pendant ce temps, avait pu à loisir lire et relire la lettre écrite sous la dictée du maître d'école, avait senti déjà poindre l'affection maternelle qu'elle devait si complétement éprouver plus tard pour le fils adoptif du cousin Pierre Jazeron.

— J'ai lu, dit-elle à son mari qui venait fermer sa lettre destinée à la veuve Gallois; notre parent était un bien digne homme, et je ne pense pas qu'il ait mal placé ses bienfaits en adoptant ce pauvre orphelin. Je n'ai pas de conseil à te donner, ajouta-t-elle, hésitant un peu; mais si j'étais à ta place, je ne voudrais pas laisser la journée se passer sans avoir fait une dernière démarche en faveur de cet enfant, qui n'a peut-être pas volontairement cessé de te suivre.

Recommençant à sourciller, malgré toute la réserve, toute la douceur que Marthe avait mises dans ses paroles, maître Broussaille riposta :

— Ne faut-il pas que je retourne à Montmartre en furetant le long du chemin, comme un chien de chasse qui a perdu la piste?

— Cela, dit Marthe, ne servirait qu'à nous tranquilliser sur le sort de l'enfant, s'il est retourné chez la voisine de notre cousin; mais si vraiment il s'est égaré dans Paris, ton voyage ne remédierait pas au mal, tandis qu'en t'adressant au commissaire de police, il enverra tout de suite des agents à la recherche du petit Georget. Le commissaire ne demeure pas loin de chez nous; tu dois le savoir, insinua-t-elle d'un ton qui donna à réfléchir à maître Broussaille : il t'a déjà envoyé chercher à propos d'un de tes apprentis qui est sorti boiteux de l'Hôtel-Dieu. Crois-moi, Joseph, il vaut mieux aller de toi-même chez lui que d'attendre qu'il te fasse demander.

Le relieur avait mesuré la portée du conseil de Marthe; il sortit pour aller mettre sa lettre à la poste et faire sa déclaration au commissaire; mais, arrivé au tournant de la rue Saint-Jacques, il n'eut pas besoin d'aller plus loin : il venait de se rencontrer face à face avec Félix Georget. L'enfant s'était arrêté là pour essuyer la sueur qui ruisselait de son front.

Reprenant aussitôt sa colère, maître Broussaille s'écria :

— Te voilà donc enfin, petit misérable! M'as-tu assez fait courir aujourd'hui!

— Si vous avez beaucoup couru, moi je vous réponds que je ne me suis pas reposé, repartit l'enfant en continuant à essayer de sécher son visage.

— Pas de mensonge! réponds : d'où viens-tu?

— Je serais bien embarrassé pour le dire au juste, puisque je ne connais pas encore Paris; tout ce que je sais maintenant, c'est qu'il y a bien loin du Palais-Royal à la rue du Foin-Saint-Jacques.

— Du Palais-Royal! tu viens du Palais-Royal! répéta le furieux d'une voix tonnante.

Il allait continuer du même ton à interroger l'enfant; mais déjà les passants commençaient à s'arrêter; il coupa court à leur curiosité en disant au petit Georget :

— Suis-moi, nous nous expliquerons à la maison.

Il recommença à marcher devant, mais ayant soin, cette fois, de regarder souvent en arrière pour s'assurer que l'enfant le suivait.

Lorsqu'ils furent sur le seuil de l'allée, maître Broussaille saisit l'enfant par le collet de sa veste, et se préparait à lui faire rudement arpenter les montées; mais alors Félix Georget se tourna vers lui, et le regardant sans insolence, mais avec une certaine fermeté, il lui répondit :

— Monsieur, je vous assure que vous avez tort.

C'était la première fois, dans sa longue carrière de tourmenteur d'enfants, qu'un être si chétif osait lui dire en face ces trois mots qu'il méritait si souvent d'entendre : « Vous avez tort. » Étourdi comme d'un coup inattendu, ses yeux roulèrent furieux; il devint pourpre et si gonflé d'indignation qu'on eût dit que son sang allait faire explosion.

— J'ai tort! j'ai tort! murmura-t-il.

C'est là tout ce que la colère lui permit d'articuler.

— Oui, reprit Georget, vous avez tort de vouloir me maltraiter; car je n'ai pas fait de mal, et je ne vous appartiens pas encore.

Cette dernière observation était si juste qu'elle ne passa pas sans faire quelque impression sur le brutal. Se remettant un peu, il reprit :

— Mais pourquoi alors, monsieur le raisonneur, ne m'as-tu pas suivi, comme c'était ton devoir de le faire?

— Si j'avais continué à vous suivre, je me faisais écraser par une grosse voiture. Oui, sans une bonne dame qui m'a retenu au moment où courant derrière vous j'allais traverser une rue, je ne sais laquelle, je ne pouvais pas manquer d'être renversé sous les pieds des chevaux. La personne qui m'a sauvé a poussé un si grand cri que tout le monde s'est retourné, excepté vous, à ce qu'il paraît.

— Oui, c'est possible; je crois que j'ai entendu le cri de cette femme; mais si l'on s'arrêtait toutes les fois qu'on entend crier dans la rue on n'arriverait jamais où on a affaire. Mais puisque tu n'es pas écrasé, tu pouvais continuer ton chemin.

— Je le voulais, mais impossible de vous rattraper; vous alliez si vite, et il y a tant de rues qui se croisent!

— Enfin, qu'as-tu été faire au Palais-Royal?

— Demander votre adresse de libraire en libraire, puisque ceux qui se trouvaient sur ma route l'ignoraient; et tous ils me disaient que je ne pourrais la savoir que là.

— Mon adresse? répéta maître Broussaille; tu as dû l'écrire il y a quelques jours : n'est-ce pas à toi que le cousin a dicté la lettre par laquelle il me demande pour toi ma protection?

— Sans doute, répondit Félix Georget saisi d'émotion à ce souvenir; mais, ajouta-t-il, lorsque M. l'abbé m'a commandé d'écrire sous sa dictée, il était mourant; je ne me suis appliqué qu'à mettre mot pour mot ce qu'il me disait, et quand la lettre a été finie, comme je n'en pouvais plus de chagrin, j'ai oublié ce que j'avais écrit.

Joseph Broussaille avait les fibres du cœur peu tendues au ton de l'attendrissement; cependant ces simples paroles bien dites ne laissèrent pas que de le toucher aussi pro-

fondément qu'avec lui c'était chose possible, c'est-à-dire qu'elles ne glissèrent pas tout à fait à la surface.

— Allons, c'est bon, dit-il, assez de bavardage; monte, il est temps d'arriver.

Le maître relieur n'avait trouvé rien de mieux pour répondre au nouveau témoignage de regret que l'orphelin reconnaissant donnait à la mémoire de son père adoptif. Félix Georget trouva peut-être que c'était peu, et cependant de la part de Joseph Broussaille c'était beaucoup. Dans sa bouche, rebelle aux bonnes paroles, un demi-blâme équivalait à un éloge complet.

— Voilà le fameux sujet, dit-il à sa femme, en poussant l'enfant par les épaules pour l'introduire dans la chambre particulière du ménage. C'est parce que monsieur a peur des voitures, poursuivit-il, qu'il m'a abandonné en route; au surplus, il n'y a que demi-mal, puisqu'il a su retrouver tout seul son chemin.

— En vérité?... tout seul!... C'est très-bien, mon enfant, s'empressa de reprendre Marthe déjà si favorablement disposée pour Georget, et qui se sentit tout à fait attirée vers lui par l'expressive douceur de sa physionomie et la vivacité intelligente de ses beaux yeux bleus.

— Il paraît, continua maître Broussaille, que ce mioche-là n'est pas absolument un idiot; mais c'est un raisonneur, un faiseur de belles phrases : nous verrons à le guérir de cette infirmité-là.

On sait ce qu'il entendait par guérir les infirmités de ses élèves. Toutefois, malgré son habileté à saisir le moindre prétexte d'exercer son terrible savoir-faire, il ne lui fut pas possible de compter Félix Georget au nombre de ses souffre-douleur. Dès le premier jour, l'orphelin comprit qu'il n'y avait point à compter sur de l'indulgence de la part d'un tel homme, et que pour obtenir de lui seulement stricte justice, il lui faudrait marcher invariablement dans la ligne droite du devoir; il s'efforça de s'y maintenir. Mais quelle que soit la dose de bon vouloir et d'intelligence qu'il ait plu à Dieu d'accorder à un pauvre orphelin, il est certain que le secours d'un tiers devait être parfois nécessaire à celui-ci pour ne jamais donner prise à la sévérité d'un maître toujours impatient de punir. Ce tiers secourable, ce fut Marthe, la femme du relieur. Placée entre l'homme colère et l'apprenti docile, ici comme un pouvoir modérateur, là comme un sage conseiller, elle désarmait l'injuste courroux de l'un en même temps qu'elle excitait le bon vouloir de l'autre. Mais si le penchant naturel à la bienveillance, qui fit incliner tout d'abord l'excellente femme en faveur de Georget, le préserva souvent des mauvaises dispositions de son maître, elle ne devait pas, comme on le verra, le protéger contre la jalousie de ses camarades d'atelier.

La suite à la prochaine livraison.

BAZAS

(DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE).

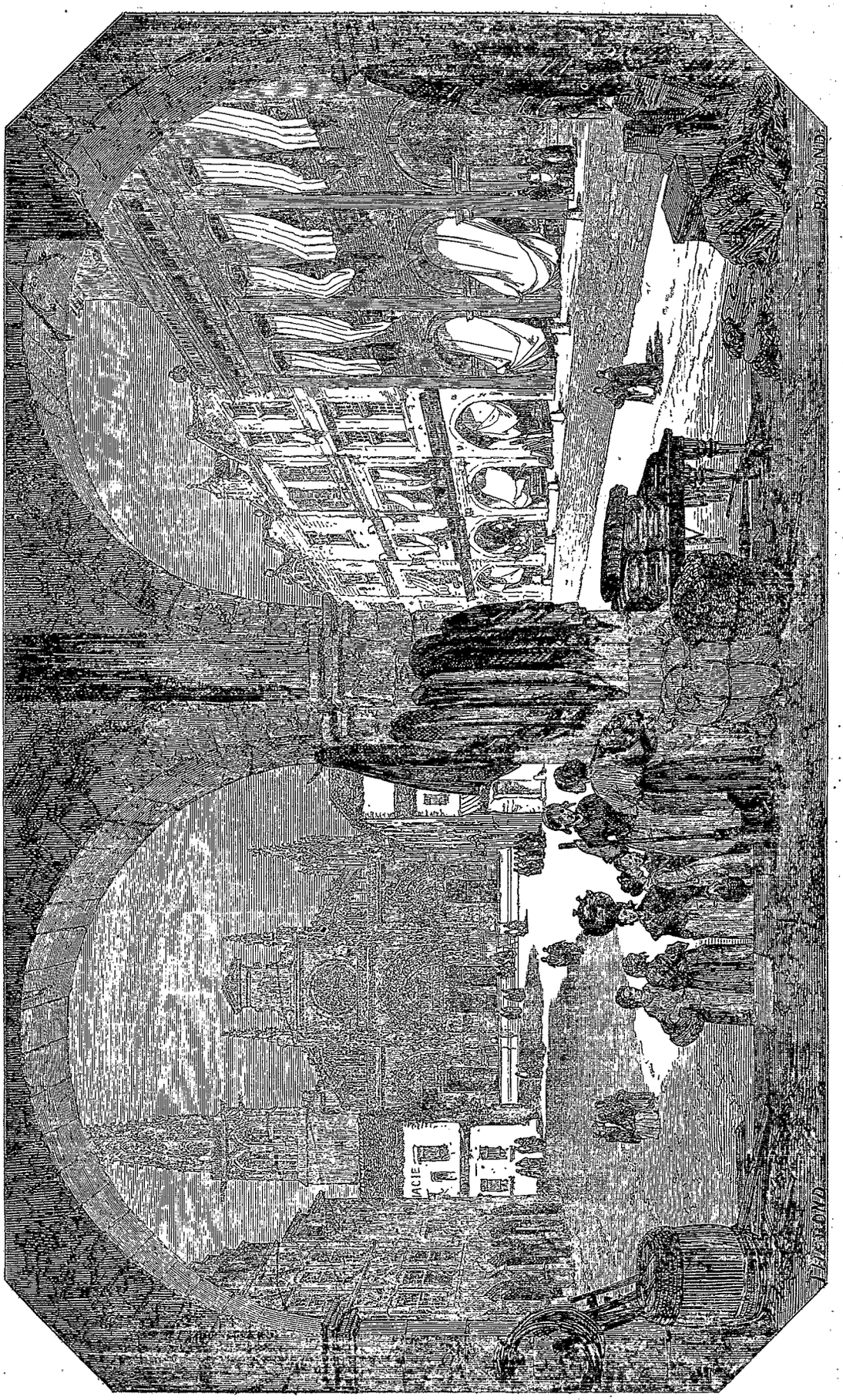
La petite ville de Bazas, perchée sur son rocher, regarde mélancoliquement couler la Beuve. Jusqu'au seizième siècle c'était une grande ville, plus anciennement une capitale; aujourd'hui c'est une sous-préfecture de quatre mille âmes à peine.

Si le proverbe était rigoureusement vrai, si les peuples qui n'ont pas d'histoire étaient les seuls peuples heureux, les Bazadais seraient les plus malheureux de tous les hommes; car ils ont une histoire, et une histoire des plus agitées, parfois des plus tragiques. Depuis le jour où César, au quatrième livre de ses Commentaires, nous les montre en lutte avec son lieutenant Crassus, qui finit par les battre malgré leur héroïsme, et l'habileté de leurs chefs formés dans les camps de Sertorius, ils n'ont plus disparu de la scène. Ils ont la main dans toutes les affaires de leur province, et leur grande part dans tous les succès et dans tous les revers. Romains par force, ils finissent par s'éprendre de la civilisation romaine; pillés par les Vandales, ils relèvent leur ville; pillés par les Alains, ils la relèvent encore; conquis par les Visigoths, ils se tournent vers Clovis en haine de l'arianisme; puis ils entrent dans les démêlés des ducs d'Aquitaine contre les maires du palais. Pillée de nouveau et brûlée par les Normands, Bazas renaît encore une fois de ses cendres. Les Bazadais entrent avec ardeur dans le mouvement des croisades. On conte, à ce propos, l'aventure d'un certain Tontolon, seigneur bazadais, qui consentait bien à servir Dieu, mais à charge de revanche. Parti pour la terre sainte en superbe équipage, il avait tout perdu au milieu des aventures de la route. Son évêque le trouva qui blasphémait, grinçait des dents, et lançait des flèches contre le ciel. « — Malheureux, que faites-vous? — Je punis un ingrat : j'ai tout fait pour Dieu, et Dieu ne fait rien pour moi! »

Pendant la guerre de Cent ans, la ville de Bazas, tantôt anglaise, tantôt française, suivant les chances de la guerre, penche cependant vers le parti français. Est-ce patriotisme? Nullement : c'est rivalité contre Bordeaux, où sa jalousie clairvoyante lui montre déjà la cause future de sa ruine; Bordeaux, Anglais de cœur et de fait, guerroiera longtemps contre la remuante petite cité, et se fera quelquefois battre par elle, jusqu'à ce qu'un mouvement plus général fasse des uns et des autres des sujets français. C'est de cette époque que date l'émigration d'une grande partie du commerce bazadais à Bordeaux. Les fureurs des guerres de religion, les tueries des protestants par les catholiques, et des catholiques par les protestants, achevèrent de dépeupler la ville, qui depuis n'a jamais pu reconquérir son importance.

Mais Bazas, tout en regardant mélancoliquement couler la Beuve, ne s'abandonne ni à la bouderie ni à l'oisiveté. Son ardeur ne s'est pas éteinte, elle s'est transformée; elle s'est reportée sur le commerce et l'industrie. Le Bazadais d'aujourd'hui coupe ses bois, rentre ses grains, fend son merrain, blanchit ses cires, tisse ses droguets, souffle ses bouteilles, élève ses bestiaux et en tanne le cuir, avec le même entrain que celui d'autrefois pourfendait des heaumes, fracassait des boucliers et trouait des cuirasses; mais, quoi qu'il fasse, le grand mouvement est à Bordeaux, et Bazas, malgré ses efforts, est une des nombreuses victimes de la centralisation commerciale.

Des différentes espèces de voyageurs énumérées par Sterne au commencement de son *Voyage sentimental*, la plupart ne trouveraient pas leur compte à visiter Bazas. Seuls, le voyageur *curieux* et le voyageur *sombre* y rencontreront de quoi se satisfaire. Le premier parcourra les belles promenades que l'on a plantées sur les ruines des remparts; il se fera indiquer la fontaine pétrifiante du Trou-d'Enfer; il flânera à l'ombre sous les grandes arcades de la place, en quête du point d'où l'on découvre le mieux l'église. Il reconnaîtra, à la forme des ogives et à la nature des ornements, que cet édifice, bâti vers le treizième siècle, a subi bien des retouches, dont les marques sont visibles. Il notera sur son album les proportions de la façade, qui, loin de s'élancer à perte de vue, comme celles des cathédrales du nord et de l'est, tend à reproduire, avec des ornements nouveaux, la forme surbaissée des frontons antiques. Il retrouvera avec plaisir, dans les noms des quartiers *Pallias* et *Font des Pan*, des souvenirs plus ou moins authentiques du culte de Minerve



Place et église de Bazas (Gironde). — Dessin de Thérond.

et de celui du dieu Pan. Il recueillera les noms des personnages célèbres qui sont nés à Bazas ou qui l'ont visitée. En tête de la liste, il inscrira Crassus, visiteur armé et violent; puis Jules Ausone, médecin à Bazas et père du poëte Ausone; le pape Urbain II et saint Bernard, qui y prêchèrent la croisade; le pape Clément V, qui naquit à Bazas; François Ier, qui traversa la ville à son retour de Madrid, et y revint pour épouser Éléonore, sœur de Charles-Quint; l'empereur Charles-Quint lui-même, qui y fit quelque séjour en traversant la France pour gagner la Belgique; le cruel Montmorency, qui vint étouffer dans le sang une révolte à propos de la gabelle; le terrible Montluc, qui, heureusement pour les Bazadais, trouva pour un instant tout en ordre quand il venait les pacifier à sa façon. Charles IX clôt la liste de ces hôtes illustres : il donna à Bazas même force banquets et force réjouissances pour réconcilier les partis et calmer les haines. Mais à peine avait-il quitté la ville que les partis se regardèrent face à face en frémissant de colère, et les haines furent plus atroces que jamais.

Quant au voyageur *sombre*, il n'a qu'à se baisser et qu'à prendre dans le fouillis sanglant des souvenirs tragiques. Nous n'avons nulle envie de le suivre sur ce terrain, et nous le laisserons tout rêveur devant les armes de la ville, où l'on voit « un bourreau tenant un badelaire (1), prêt à » en frapper un martyr qui est à genoux dans la posture » de la prière. »

IMPOSTEURS.

Suite. — Voyez page 302.

LE MAGE ERRANT.

Fin.

Partout il y a de pauvres malades dont on désire la guérison; partout il y a des riches dont on convoite l'héritage : aussi, après le double récit de la mère et du voyageur, l'arrivée du Mage errant n'était pas seulement curieusement attendue, elle était désirée avec anxiété, et, comme nous l'avons dit, son nom était dans toutes les bouches avant qu'il eût paru. Il ne pouvait pas espérer de passer inaperçu dans le pays; car le voyageur n'attendait pas qu'on le questionnât pour décrire de point en point le merveilleux personnage. Physionomie, taille, démarche, costume, il n'oubliait rien, et à tous ces détails il avait soin d'ajouter la remarque suivante, comme utile avertissement :

« Quoiqu'il ne demande rien à ceux qui le consultent, je ne crois pas qu'il soit bon de venir à lui les mains vides : un richard mon voisin qui l'a consulté et n'a rien voulu payer, s'en repent aujourd'hui; car depuis ce temps il lui est arrivé tous les malheurs possibles. Au surplus, le frustrer de son dû ce n'est pas faire une grande économie, attendu qu'il se contente toujours de ce qu'on lui donne. »

Après ce bon avis qui devait faire réfléchir les intéressés, le voyageur, de même que la femme à l'enfant retrouvé, poursuivait son chemin; le Mage errant pouvait arriver, sa recette était assurée.

Il arrivait. Le premier qui l'apercevait se hâtait d'aller donner avis de sa bonne fortune à qui voulait l'entendre. Il l'avait reconnu; c'était bien lui : un homme d'âge, grand, maigre, un peu voûté et très-barbu, monté sur un petit cheval noir, et vêtu d'une ample lévite polonaise fourrée qui descendait à mi-jambe de son pantalon de drap rougeâtre à plis bouffants. Ce qui surtout trahissait en lui le savant, c'était le vieux livre que, par intervalles, il consultait tout en chevauchant et qu'ensuite il replaçait sous son bras, en même temps que, laissant à son cheval la bride sur le cou, il fermait gravement les yeux comme pour mieux digérer sa lecture.

Ne retardons pas davantage un aveu d'ailleurs pressenti : la science du Mage errant ne lui avait pas coûté de longues études. Le vieux livre qu'il portait partout avec lui, mais qu'il n'ouvrait jamais que quand il se savait regardé, était un traité de cosmographie écrit en latin, ce pourquoi il se privait de le lire. Il datait d'un temps où l'on pouvait enseigner, sans craindre de se heurter à des contradicteurs, qu'autour de la terre, l'eau, l'air et le feu forment trois sphères concentriques qui s'enveloppent l'une l'autre et sont librement suspendues au centre du ciel, lequel, à son tour, enveloppe le tout comme le jaune et le blanc de l'œuf sont enveloppés dans la coquille.

Ni le texte du livre, ni les figures bizarres dont il était illustré n'avaient donné à son possesseur la science divinatoire; il devait l'apparence du savoir à des notes écrites çà et là sur les marges par un pauvre diable d'érudit qui était venu mourir, un peu plus de misère que de maladie, dans l'un des lits d'hôpital où autrefois le Mage errant, alors soldat libéré du service, remplissait, à défaut de profession meilleure, l'emploi subalterne d'infirmier. Ce livre lui avait été légué en reconnaissance de ses bons soins par le moribond, dont la vie s'était passée à extraire des manuscrits enfouis dans les bibliothèques publiques ce qui pouvait l'initier à l'art de prédire. Le chercheur de vaine science croyait si fermement à l'infaillibilité de ses prévisions qu'ayant, une semaine à l'avance, annoncé à son ami l'infirmier quel jour celui-ci aurait comme dernier devoir à lui fermer les yeux, ce jour étant venu, il se dispensa de prendre un médicament que le docteur avait ordonné dans l'espoir de provoquer une crise heureuse. L'événement prédit arriva, et comme le malade avait eu soin de jeter le contenu de la fiole pour dissimuler sa désobéissance aux ordres du docteur, l'infirmier pensa qu'un livre qui disait si vrai devait être pour lui un moyen de fortune. Il prit le précieux volume qui reposait sous le traversin du défunt, rendit son tablier de service à l'économe de l'hôpital, et se mit en route pour commencer sa vie de prophète nomade.

Le début lui donna à peine de quoi payer son souper et son gîte à l'auberge. Il est vrai qu'il n'était pas encore le fameux Mage errant, que la trompette de la renommée était muette à l'endroit de son nom et de son mérite, qu'il voyageait à pied, et qu'il n'avait songé ni à laisser croître sa barbe, ni à endosser la polonaise fourrée.

Pour s'installer en place publique il lui fallut emprunter une chaise, et dès qu'il vit quelques curieux arrêtés devant lui, il n'attendit pas que l'un d'eux le consultât. Il se mit sans préparation aucune à lire tout d'une haleine les oracles écrits sur les marges de son vieux livre. Pas d'autre annonce que celle-ci :

« Qui veut savoir quels sont les bons et les mauvais jours pour le commerce et le mariage, pour la naissance ou les maladies? Écoutez, les voici (2) :

» Ier jour de la lune, il est bon : Adam fut créé ce jour-là. Tu peux entreprendre un travail, te marier, te mettre en voyage, soit sur terre, soit sur mer. Si tu tombes malade, tu guériras. Si tu rêves, attends cinq jours et ton rêve se réalisera. L'enfant qui naîtra vivra.

» IIe jour de la lune, il est bon : Ève fut créée ce jour-là. Tu peux travailler ton champ ou ta vigne, louer des ouvriers, te marier, voyager, vendre ou acheter. Si tu

(1) Dans le langage du blason, le mot *badelaire* désigne une épée large et recourbée en manière de sabre.

(2) Voy. l'Atlas en langue catalane (manuscrits de la Bibliothèque impériale, no 6816), et le tome XIV, 2e partie, des Notices et extraits des manuscrits.

tombes malade, tu guériras. Si tu rêves, attends trois jours et ton rêve se réalisera. L'enfant qui naît sera savant; il fera des travaux merveilleux.

» IIIe jour de la lune, il est mauvais : Caïn naquit ce jour-là. Garde-toi de vendre, d'acheter ou de te marier. Si tu tombes malade, tu mourras. Ton rêve ne se réalisera pas.

» IVe jour de la lune, il est bon : Abel naquit ce jour-là. Tu peux faire tout travail, attaquer ou te défendre, soit par les armes, soit devant la justice. Si tu tombes malade, tu guériras; l'enfant qui naît vivra.

» Ve jour de la lune, il est mauvais : Caïn sacrifia en vain ce jour-là. N'entreprends aucun travail; ne prends pas femme, tu n'aurais pas à t'en réjouir. S'il tonne, les malades mourront. Si tu rêves, attends un jour et ton rêve se réalisera.

» VIe jour de la lune, il est bon : Nemrod naquit ce jour-là. Tu peux chasser, bâtir, planter, te marier ou donner un état à tes enfants. Si tu tombes malade, tu guériras.

» VIIe jour de la lune, il est mauvais : Caïn tua Abel ce jour-là. N'entreprends aucun travail. Si tu tombes malade, tu mourras. L'enfant qui naît ne vivra pas.

» VIIIe jour de la lune, il est bon : Mathusalem naquit ce jour-là. Tu peux faire tout ouvrage et tout commerce, louer des serviteurs, planter, semer, te mettre en route ou t'associer. L'enfant qui naît vivra; sa maison sera prospère, ses enfants seront nombreux.

» IXe jour de la lune, il est mauvais : Lameth naquit ce jour-là. N'entreprends aucun travail; ne te marie pas. Si tu tombes malade, tu mourras.

» Xe jour de la lune, il est bon : Noë commença à bâtir l'arche ce jour-là. Tu peux faire tout ouvrage, semer, planter; donner un état à tes enfants.

» XIe jour de la lune, il est bon : Sem naquit ce jour-là. Tu peux acheter champs ou vignes. Si tu tombes malade, tu guériras. Si tu rêves, attends quatre jours et ton rêve se réalisera. L'enfant qui naît vivra.

» XIIe jour de la lune, il est bon : Cham naquit ce jour-là. Tu peux entreprendre œuvre quelconque. Si tu tombes malade, tu guériras; si tu rêves, attends vingt-neuf jours et ton rêve se réalisera, L'enfant qui naît vivra.

» XIIIe jour de la lune, il est mauvais : Noé planta la vigne ce jour-là. Ne te fais raser ni les cheveux ni la barbe. Si tu tombes malade, tu mourras.

» XIVe jour de la lune, il est bon : Sem fut béni ce jour-là. Tu peux entreprendre tout ouvrage. Si tu tombes malade, tu guériras.

» XVe jour de la lune, il est mauvais. N'entreprends rien, ne te marie pas ce jour-là; si tu tombes malade, ta maladie sera longue et tu mourras; si tu rêves, attends le huitième ou le dixième jour et ton rêve se réalisera.

» XVIe jour de la lune, il est bon. Tu peux acheter bétail menu ou gros, des champs ou des vignes; t'associer, te marier ou donner un état à tes enfants. Si tu tombes malade, tu guériras; si tu rêves, attends le vingtième jour et ton rêve se réalisera. L'enfant qui naît aura une longue vie.

» XVIIe jour de la lune, il est mauvais : Sodome et Gomorrhe furent détruites ce jour-là. N'entreprends rien, ne fais aucune œuvre. Si tu tombes malade, tu mourras; si tu rêves, c'est dans le jour même que ton rêve se réalisera. L'enfant qui naît vivra trente-huit ans.

» XVIIIe jour de la lune, il est bon : Isaac épousa Rébecca ce jour-là. Tu peux bâtir, planter, semer, acheter des bestiaux. Si tu rêves, attends cinq jours et ton rêve se réalisera. L'enfant qui naît vivra quatre-vingts ans.

» XIXe jour de la lune, il est bon. Tu peux entreprendre toute œuvre et tout commerce, te marier ou mettre tes enfants à l'école. Si tu rêves, attends le huitième jour et ton rêve se réalisera. L'enfant qui naît sera bon notaire et vivra quatre-vingt-dix ans.

» XXe jour de la lune, il est bon : Isaac bénit Jacob ce jour-là. Tu peux bâtir, planter, louer des ouvriers, acheter des bestiaux, ou te marier. Si tu tombes malade, tu guériras. Si tu rêves, attends le vingtième jour et ton rêve se réalisera. L'enfant qui naît vivra cent ans.

» XXIe jour de la lune, il est mauvais. N'entreprends rien ce jour-là. Si tu tombes malade, tu mourras; si tu rêves, attends au lendemain et ton rêve se réalisera. L'enfant qui naît vivra soixante-douze ans. Garçon, il sera méchant et larron; fille, elle sera médisante et paresseuse.

» XXIIe jour de la lune, il est bon pour toute œuvre et pour tout commerce. Si tu tombes malade, tu guériras; si tu rêves, ton songe sera excellent. L'enfant qui naît vivra en bonne santé jusqu'à quatre-vingts ans.

» XXIIIe jour de la lune, il est bon : Benjamin fils de Jacob naquit ce jour-là. Tu peux entreprendre toute œuvre ou tout voyage, changer de demeure ou te marier. Si tu tombes malade, tu guériras. L'enfant qui naît vivra.

» XXIVe jour de la lune, il n'est ni bon ni mauvais : Pharaon naquit ce jour-là. Si tu rêves, ne compte pas que ton rêve se réalisera. L'enfant qui naît vivra trente ans.

» XXVe jour de la lune, il est mauvais. N'entreprends aucune œuvre ni aucun commerce. Si tu rêves, attends le troisième jour et ton rêve se réalisera. L'enfant qui naît vivra quatre-vingt-huit ans.

» XXVIe jour de la lune, il est bon : Moïse divisa la mer Rouge ce jour-là. Tu peux voyager sur terre et sur mer, planter des vignes ou te marier. Si tu tombes malade, tu guériras. L'enfant qui naît vivra quatre-vingt-trois ans.

» XXVIIe jour de la lune, il est bon : la manne tomba du ciel ce jour-là. Tu peux entreprendre toute œuvre ou te marier. Si tu tombes malade, tu guériras. Si tu rêves, ne te lasse pas d'attendre, ton rêve se réalisera un jour. L'enfant qui naît vivra trente ans.

» XXVIIIe jour de la lune, il est bon. Tu peux faire ta récolte, te marier ou te mettre en route. Si tu tombes malade, tu guériras. L'enfant qui naît vivra.

» XXIXe jour de la lune, il est bon : les enfants d'Israël entrèrent dans la terre sainte ce jour-là. Tu peux faire toute entreprise ou toute espèce d'œuvre, te marier ou donner un état à tes enfants. Si tu tombes malade, tu guériras; si tu rêves, c'est le même jour que ton rêve se réalisera. L'enfant qui naît sera homme de métier; il vivra cinquante-huit ans.

» XXXe jour de la lune, il est bon. Tu peux acheter ou vendre, faire œuvre de toute espèce. Si tu tombes malade, tu guériras. L'enfant qui naît sera marchand; il vivra cent vingt ans. »

Nous l'avons dit, le début du prophète ne fut pas brillant; cependant il avait choisi un jour heureux, le huitième, celui duquel il est dit : « Il est bon : Mathusalem naquit ce jour-là. Tu peux te mettre en route, faire tout commerce, etc. » On l'avait écouté sur la place, mais avec indifférence, et si peu de monnaie était tombée dans son chapeau qu'il se sentit pris du regret d'avoir abandonné sa place d'infirmier quand, de retour à l'auberge, il compta sa maigre recette. Un homme vint s'asseoir à la table où il se tenait tristement accoudé.

« — J'étais tout à l'heure parmi ceux qui vous écoutaient, lui dit cet homme, et j'ai vu tout de suite que vous ne saviez pas le premier mot du métier que vous voulez faire; vous possédez là, ajouta-t-il en désignant le vieux livre, un champ où peuvent pousser des fruits d'or; mais vous ignorez l'art de le rendre fertile. J'ai l'expérience de cette sorte de culture; associons-nous, et je vous réponds que nous aurons à partager une riche moisson. »

Il expliqua au prophète découragé comment il entendait, tantôt par lui-même, tantôt avec l'aide de sa femme et au besoin de ses deux marmots, faire, à l'avenir, précéder partout du bruit de sa renommée le possesseur du précieux volume. Celui-ci, à qui la proposition arrivait justement dans l'un des jours indiqués comme favorables aux associations, accepta le marché. Docile aux conseils de l'homme expérimenté qui devait le conduire à la fortune, il adopta le costume que lui choisit son associé, enfourcha le cheval qu'il lui amena, et les pérégrinations du Mage errant commencèrent. La sottise humaine aidant, elles se continuèrent fructueuses jusqu'à un certain jour où, en se réveillant, il trouva sa caisse vide et ne retrouva plus ni son associé, ni son petit cheval noir, ni son livre. Essayant de se consoler du désastre et se fiant à sa mémoire, il se résigna à recommencer à pied sa vie de Mage errant; mais la mémoire lui manqua et la fatigue le força de s'arrêter en route.

On assure que dans un hospice a longtemps vécu un vieux pensionnaire presque muet, qui ne s'avisait de rompre son obstiné silence que pour dire : « Il n'existe pas de jours fatalement heureux ou malheureux; il n'y a que des jours bien ou mal employés. »

Celui qui disait cela, ne serait-ce pas l'ancien Mage errant?

VAUCANSON.

Voy. la Table de trente années.

Vaucanson avait formé, en 1775, rue de Charonne, à l'hôtel Mortagne, une collection publique de machines, dont il démontrait les principes et les usages aux ouvriers. Attaqué depuis plusieurs années d'une cruelle maladie, il mourut, dit l'un de ses biographes, en expliquant à ses élèves les procédés qu'il venait d'imaginer pour la fabrication de sa chaîne sans fin. « Ne perdons pas de temps, leur disait-il, car je ne vivrai peut-être pas assez pour vous expliquer toute mon idée. » C'est, en effet, au milieu de ces occupations qu'il termina sa vie et ses souffrances, le 21 novembre 1782.

L'ART DE SE FAIRE AIMER.

Pour se faire aimer il faut se rendre aimable. C'est une prétention injuste et ridicule que d'exiger de l'amitié; et ceux qui ne se font point aimer ne s'en doivent prendre qu'à eux-mêmes. Si on ne rend pas toujours justice au mérite, à cause qu'on ne le connaît pas et qu'ordinairement on en juge mal, tout le monde est sensible aux qualités aimables, et ceux qui les possèdent ne manquent jamais d'amis.

Le mérite des autres efface le nôtre; et quand on leur rend justice il semble qu'on se fasse tort. On ne peut les élever sans se rabaisser soi-même; et lorsqu'on les met au-dessous de soi on croit en être plus grand. Mais quand on aime les gens on ne se fait aucun tort. Il semble, au contraire, que l'âme s'étende en se répandant dans les cœurs, et qu'elle se revête et se pare de la gloire qui environne ses amis. Ainsi, on se fait toujours aimer pourvu qu'on se rende aimable; mais on ne se fait pas toujours estimer, quelque mérite qu'on ait.

Quelles sont donc les qualités qui nous rendent aimables? Rien n'est plus facile que de les découvrir.

Ce n'est point avoir de l'esprit, de la science, un beau visage, un corps bien droit et bien formé, de la qualité, des richesses, ni même de la vertu; ce n'est point précisément tout cela, car on peut avoir de l'aversion pour celui qui possède toutes ces qualités estimables. Quoi donc? C'est de paraître tel que les autres se persuadent qu'avec nous ils seront contents.

Si celui qui a de grands biens est avare, si celui qui a de l'esprit est superbe, si celui qui a de la qualité est fier et brutal, si celui-là même qui a de la vertu et du mérite prétend que tout lui est dû, toutes ces qualités, quelque estimables qu'elles soient, ne rendront pas aimables ceux qui les possèdent. Les hommes veulent invinciblement être heureux : celui-là seul peut donc se faire aimer, je ne dis pas estimer, qui est bon et paraît tel.

Or personne n'est bon par rapport à nous, quelque parfait qu'il soit en lui-même, s'il ne répand point sur nous les faveurs que Dieu lui fait.

Ainsi, le bel esprit qui raille toute la terre se rend odieux à tout le monde, et le savant qui fait parade de sa science s'habille en pédant et se travestit en ridicule. Ceux qui veulent se faire aimer et qui ont bien de l'esprit en doivent faire part aux autres. Qu'ils fassent si bien valoir les bonnes choses que les autres disent en leur présence, qu'avec eux chacun soit content de soi-même. Que celui qui a de la science n'enseigne point en maître les vérités dont il est convaincu, mais qu'il ait le secret de faire naître insensiblement la lumière dans l'esprit de ceux qui l'écoutent; de sorte que chacun s'en trouve éclairé sans la honte d'avoir été son disciple. Celui qui est libéral n'est point aimable s'il s'élève ou se vante de ses libéralités : en effet, il reproche ses faveurs à celui à qui il les fait, par la confusion dont il le couvre. Mais celui qui fait part aux autres de son esprit et de sa science, aussi bien que de son argent et de sa grandeur, sans que personne s'en aperçoive et sans qu'il en tire aucun avantage, gagne nécessairement tous les cœurs par cette vertueuse libéralité, seule, dis-je, vertueuse et charitable, seule généreuse et sincère; car toute autre libéralité n'est qu'un pur effet de l'amour-propre, toute autre est intéressée ou du moins fort mal réglée. (1)

CHOIX DE MÉDAILLES.

Voy. p. 8, 48, 96, 148, 172, 216, 288, 328.



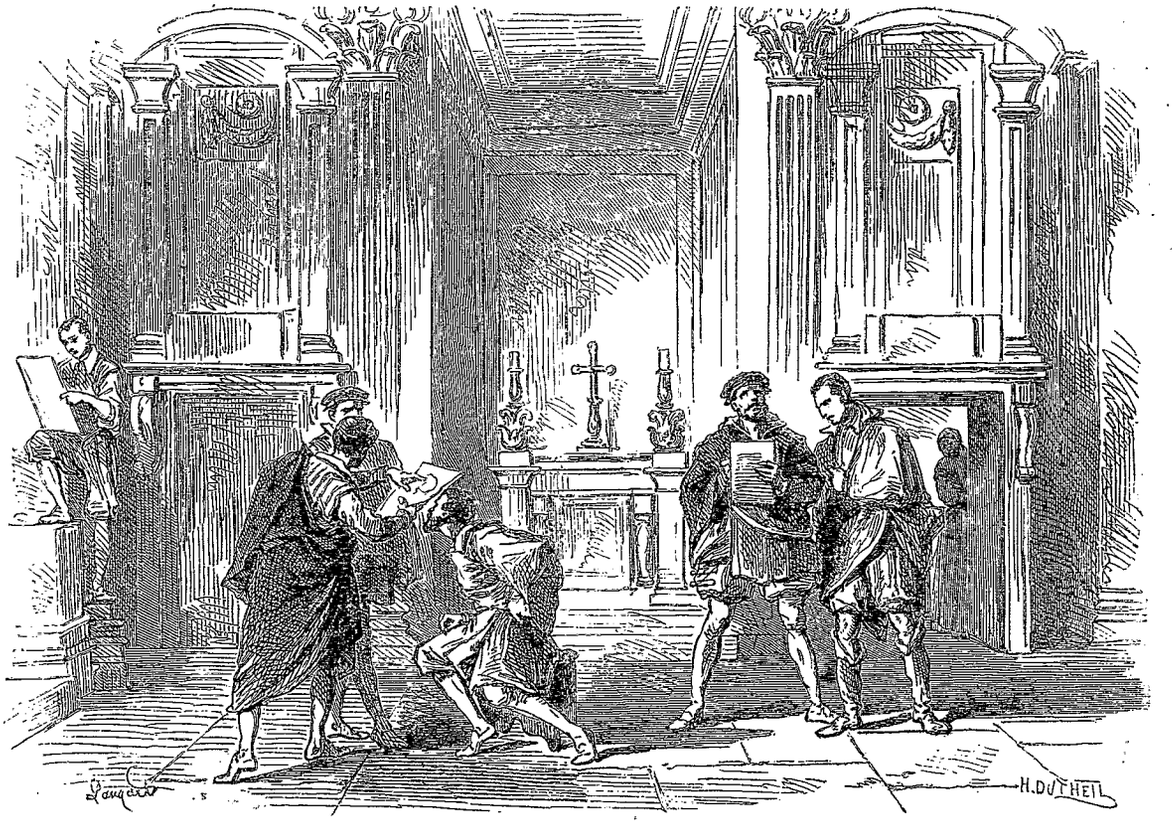
Médaille de bronze du Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

Portrait d'un personnage nommé Simon Costière, qui, d'après la légende, avait quatre-vingt-dix-sept ans en 1566.

Quoi qu'en dise le proverbe, cette médaille n'a pas de revers. L'artiste inconnu auquel on la doit a su donner un caractère énergique à ce buste de vieillard, traité avec une largeur remarquable.

(1) Malebranche, *Des devoirs entre personnes égales.*

LES ZUCCARI.



Jeunes artistes dans la chapelle funéraire des Médicis. — Dessin de Pauquet, d'après un dessin de Federigo Zuccaro, au Musée du Louvre.

Le dessin que nous reproduisons ici nous transporte à Florence, dans la sacristie nouvelle ou chapelle des Princes, à l'église San-Lorenzo. L'architecture est de Michel-Ange, ainsi que les tombeaux des Médicis et les statues dont ils sont ornés. Les personnages qu'on y voit sont de jeunes artistes penchés sur leurs cartons et copiant les immortels chefs-d'œuvre du grand Florentin : ces étonnantes statues du Jour, de la Nuit, du Crépuscule et de l'Aurore, que l'admiration des contemporains, sanctionnée par l'admiration des siècles, a placées à côté des plus belles œuvres du ciseau grec. Les costumes de ces jeunes dessinateurs sont ceux que l'on portait en Italie dans la seconde moitié du seizième siècle. Le maître qui préside aux travaux de cette studieuse jeunesse est probablement Federigo Zuccaro, l'auteur même du dessin qui nous occupe. Ce Federigo avait un frère aîné, Taddeo, qui fut peintre aussi. Comme ils travaillèrent le plus souvent de compagnie, comme Federigo, élève de Taddeo, avait pris beaucoup de la manière de son frère, et que, d'un autre côté, ni l'un ni l'autre n'eut assez de génie et d'originalité pour se faire un nom illustre, les historiens de l'art ont pris l'habitude de confondre les deux frères sous cette désignation commune : les Zuccari.

Leur père, Ottaviano, pauvre peintre de village, à San-Angelo in Vado, donna les premières notions du dessin et de la peinture à son fils aîné, Taddeo; quand l'enfant eut quatorze ans, il l'envoya à Rome chercher la gloire et tenter la fortune. Mais l'âge d'or de l'école romaine était passé. Raphaël mort, il s'était manifesté déjà des symptômes de décadence; l'effroyable sac de Rome (1527), en dispersant violemment les débris de son école aux quatre coins de l'Italie, avait devancé le travail du temps. A défaut des hommes, Taddeo trouva leurs œuvres, et s'il n'eut pas les conseils des grands maîtres, il put du moins profiter de leurs exemples. Rien de plus touchant que le zèle et l'ardeur de ce pauvre garçon au milieu du dénûment le plus affreux. Comme il s'était épris d'abord de cette charmante histoire de Psyché, peinte par Raphaël dans le petit palais d'Agostino Chigi, il passait toutes ses journées à étudier ces fresques; la nuit, il allait dormir parmi les mendiants sur les marches de quelque palais, ou bien, pour s'éloigner le moins possible des modèles qu'il étudiait le jour, il se cachait et dormait dans la vigne même de la Farnesina. Certes, si les dures épreuves de la misère, supportées noblement par un artiste courageux, suffisaient pour lui donner du génie, Taddeo aurait eu du génie, et les beaux jours de l'école romaine auraient pu renaître. Malheureusement, Taddeo n'avait que du talent, un grand talent d'ailleurs; mais c'est trop peu que du talent pour relever une école qui s'écroule et rajeunir un art qui vieillit. Trente ans plus tôt, Taddeo aurait pu se faire un nom glorieux et prendre place dans la pléiade brillante sur laquelle rayonnait le génie de Raphaël. Telle est la différence des temps. Il y a, dans l'histoire de l'art, des époques heureuses où l'influence bienfaisante d'un grand homme, l'enthousiasme, l'émulation, mettent les grands talents en passe de franchir la limite qui les sépare du génie; où l'on arrive à tout, par cela seul que l'on trouve tout facile. Il y a comme un élan général qui double la force de chacun. Dans les temps de décadence, le courant entraîne tout le monde en sens contraire. Tout ce qui secondait autrefois le génie le déconcerte; le talent n'est plus que du talent et n'atteint même pas sa limite; car, ou bien il est découragé par la comparaison de ce

qui est avec ce qui était, ou bien, séduit par la facilité de l'imitation, il renonce à une lutte pénible, à une victoire incertaine, pour copier simplement les modèles consacrés : c'est toujours plus facile, presque toujours plus fructueux. Mais lorsque l'imitation se met ainsi à la place de l'inspiration personnelle, la convention à la place de la vie, l'art ne produit plus, il répète; il n'invente plus de thèmes nouveaux, il varie à satiété les thèmes connus, jusqu'au jour où les imitateurs sont si plats, et le public si dégoûté d'eux, que la force même des choses provoque une réforme et suscite un réformateur.

Avec Taddeo Zuccaro, l'art est bien loin encore de cette fin misérable; mais il prend déjà le chemin qui peut l'y conduire. Avec Federigo Zuccaro, son frère, il s'engage assez loin dans cette voie pour ne plus laisser ni doute ni espérance.

Après avoir peint quatre ans pour étudier, Taddeo, âgé de dix-huit ans, fut en état de peindre pour vivre. Son premier ouvrage un peu important fut un camaïeu à fresque sur la façade d'une maison appartenant à Jacopo Mattei (1548). Dès qu'il eut du travail et du pain, Taddeo s'occupa de son jeune frère Federigo. Il lui apprit à tenir un pinceau, et, plus tard, le mit toujours de moitié dans tous les travaux qu'on lui confiait, comme, par exemple, à la Trinité des Monts et à Caprarola. Caprarola est une charmante résidence d'été, bâtie par Vignole pour le cardinal Farnèse; Bernin admirait beaucoup ce petit palais, et le recommandait aux jeunes gens comme un modèle à étudier. Le palais achevé, on songea à l'orner de peintures. La réputation de Taddeo le désignait au choix du cardinal, et Taddeo n'allait pas sans son frère. Un bel esprit du temps, Annibal Caro, traducteur de Virgile et auteur d'un gros volume de Lettres familières dont les grâces se sont singulièrement fanées, fut chargé d'indiquer les sujets à traiter.

Dans une lettre fort longue, curieuse à plus d'un titre, adressée à Taddeo en 1562, Annibal Caro trace un programme pour la décoration d'une chambre à coucher, celle du cardinal. C'est, à propos de la *Nuit*, un luxe d'érudition classique à faire frémir tout homme de goût, et une minutie de détails à rendre fous les malheureux peintres chargés de réaliser toutes ces belles conceptions. La Nuit, Tithon, l'Aurore, la Vigilance, le Sommeil, les Heures, l'Océan, le Repos, la Lune, les Lémures, les Lares, Battus, le Crépuscule, les Songes, Harpocrate, Angerona, et bien d'autres personnages, forment un catalogue aussi long que le dénombrement des vaisseaux dans Homère. Mais ce n'est pas tout : les attributs, les mouvements, les airs de tête, les gestes, la nature, la couleur, les plis des vêtements, tout est indiqué et analysé avec une impitoyable précision, et l'on ne voit plus dès lors quelle part restera à l'imagination et à l'invention des artistes.

On peut remarquer tout de suite que l'écrivain qui se complaît dans cette pédanterie de mauvais goût, et les peintres qui acceptent sans se révolter un pareil programme, appartiennent nécessairement à une époque de décadence littéraire aussi bien qu'artistique. De part et d'autre le développement tourne au délayage, le sentiment à la déclamation, la grâce à la manière, le naturel à la convention; ne sachant plus faire beau, on fait riche, et faute de savoir charmer on étonne, ce qui est bien plus facile. Sur un pareil thème, la peinture des deux frères fut ce qu'elle pouvait être, amusante, curieuse et médiocre. Ils réussirent beaucoup mieux dans d'autres parties du palais; c'est qu'ils avaient à retracer des scènes historiques, celles où la maison Farnèse avait joué un grand rôle. Forcés, par la nécessité même des sujets, à suivre de plus près la nature, ils se sont moins écartés de la droite voie et du but véritable de l'art. Aussi l'on cite avec éloge les figures de François Ier, de Charles-Quint, de Henri II, du pape Jules III, des ducs Horace et Octavien Farnèse. Cette entreprise, commencée en commun par les deux frères, fut terminée par Federigo seul. Taddeo était mort à trente-sept ans, en 1566, la même année que Daniel de Volterre. Il eut l'honneur d'avoir son tombeau près de celui de Raphaël, dans la Rotonde.

La fin à une prochaine livraison.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. p. 100, 132, 164, 203, 236, 240, 273, 300, 341, 344.

LE TEMPLE ÉGYPTIEN.

Les constructions que renferme l'enceinte du parc égyptien, au Champ de Mars, forment dans leur ensemble une exposition d'un genre particulier, très-attrayante et très-nouvelle pour les visiteurs, une de celles aussi qui répondent le mieux au programme offert à toutes les nations exposantes : faire connaître l'état actuel et les progrès de la civilisation du pays; présenter en abrégé, par un certain nombre d'exemples, le passé de ses arts et de son industrie. Le *selamlik*, ou palais du vice-roi, avec les plans, les dessins et les livres qu'on peut y voir; l'*okel*, ou caravansérail, déjà figuré dans une précédente livraison (voy. p. 273), et les ouvriers de diverses industries qui y travaillent sous les yeux du public; le temple, enfin, et le musée disposé à l'intérieur, résument, en effet, l'Égypte de l'antiquité, du moyen âge et de nos jours. Mais ici, à l'inverse de ce qu'on peut observer dans les expositions des autres pays, c'est le passé qui devait avoir et qui a la part la plus importante, non-seulement parce que l'Égypte est la terre antique par excellence qui possédait une civilisation déjà vieille et remarquable par ses productions, alors que les peuples les plus anciens qui nous soient connus étaient encore sans histoire, mais aussi parce que le premier emploi de son activité renaissante a été de faire reparaître à la lumière les œuvres de ce passé merveilleux. Les précieux objets que renferme le temple égyptien ont doublement droit de figurer à l'Exposition de 1867, car ils y sont comme des spécimens des arts qui florissaient en Égypte il y a des milliers d'années, et en même temps comme des témoignages des efforts tentés avec succès dans les derniers temps pour les tirer de l'oubli.

Tous ces objets appartiennent au Musée de Boulaq, récemment fondé sur les bords du Nil afin de recevoir, à mesure qu'elles sont découvertes, les antiquités provenant des fouilles entreprises, sous les auspices du vice-roi, par notre savant compatriote M. Mariette. Voici comment celui-ci s'exprime à ce sujet dans la notice qu'il a publiée sur l'exposition égyptienne du Champ de Mars : « Le Musée, dit-il, est sorti, comme un bien, du mal même que causaient à la science et les besoins nouveaux nés de la civilisation introduite en Égypte par Méhémet-Ali, et l'élan que la découverte de Champollion imprima subitement à l'étude des antiquités égyptiennes. En effet, il y a quelques années encore, la construction d'une usine, d'un pont, d'une maison, était-elle décidée, qu'on courait aux ruines les plus proches comme à une carrière; d'un autre côté, les vendeurs d'antiquités étaient à l'œuvre, et nuit et jour des fouilles aveugles, entreprises sans autre but que le lucre, dévastaient en les bouleversant de fond en comble les temples et les tombeaux. Quelque temps encore de ce régime, et le mal devenait aussi profond qu'irréparable; Dieu sait d'ailleurs combien, dans ces recherches brutales et ignorantes, ont péri de monuments qui seraient aujourd'hui la richesse et la gloire de la science.

» A Saïd-Pacha appartient l'idée, reprise et agrandie par son successeur, d'un service de conservation des antiquités de l'Égypte. Désormais l'accès des ruines sera interdit aux indigènes, et les étrangers n'y fouilleront jamais sans firman. Plus de destruction non plus : aux montagnes voisines les constructeurs iront emprunter leurs matériaux. Comme conséquence, le gouvernement, non content d'appliquer aux antiquités qui se montrent à la superficie du sol le système de conservation passive, ira chercher lui-même celles de ces antiquités que les sables et les décombres dérobent à nos regards. De là les fouilles, de là aussi le Musée de Boulaq. »

Ce que ne dit pas l'auteur de la notice, c'est que cette pensée conservatrice a été inspirée par lui, que ces recherches, ces découvertes sont ses œuvres, et que le déblaiement de la sépulture des Apis, du Sérapéum de Memphis, avant lui tout à fait inconnu, est un titre glorieux qui fait de lui le successeur direct de Champollion.

Les antiquités exposées dans la salle intérieure du temple ne sont qu'une minime partie de celles qui sont conservées au Musée de Boulaq; le temple lui-même est une œuvre de science ingénieuse qui mérite une étude attentive : elle peut suffire à donner au visiteur une idée juste de ce que fut l'art égyptien à ses trois époques les plus caractéristiques. Il n'y manque que les vastes proportions qui donnent à la plupart des monuments de l'Égypte un si imposant aspect, et la lumière éclatante qui dessine si nettement leurs contours et harmonise les couleurs dont quelques-uns sont encore revêtus. Il eût été difficile d'élever dans le parc un temple ayant les dimensions de ceux de l'ancienne Égypte; celui-ci a 18 mètres de façade et 48 de profondeur, de la porte d'entrée à la colonnade du fond. Le temple de Karnak (Thèbes) mesure, dans les mêmes conditions, 370 mètres; le temple d'Edfou en a 144, le temple de Denderah 190, le temple d'Abydos 162.

« Ce monument, dit à ce sujet M. Mariette, ne mérite donc pas, tout au moins par ses proportions, le nom de temple; on l'appellerait une chapelle avec beaucoup plus de raison. Nous n'avons trouvé en Égypte aucun édifice qui fût assez grand, ou assez petit, ou assez conservé, ou conçu sur un plan assez clair, pour que nous pussions l'utiliser. Nous avons donc été obligés de substituer à la reproduction pure et simple d'un édifice donné ce qu'on doit regarder comme une *étude* d'archéologie égyptienne. A cet effet, nous nous sommes inspirés de ces temples de petites dimensions que Champollion a appelés des *mammisi*, et dont on trouve de si jolis spécimens à Denderah, à Edfou, à Esneh, à Ombos. Le temple de l'ouest, à Philæ, est surtout celui qui nous a servi pour établir les lignes du monument que le parc égyptien offre à la curiosité des visiteurs. Comme nous y sommes autorisés par beaucoup d'exemples, le temple est supposé avoir été construit à des époques diverses. »

L'intérieur, à vrai dire, n'appartient pas à un temple, mais au tombeau d'un prêtre qui vécut à Memphis sous la cinquième dynastie, c'est-à-dire il y a plus de sept mille années : cette salle nous représente la plus ancienne des trois époques caractéristiques de l'art égyptien, celle qui fut contemporaine des pyramides; seulement il a été nécessaire de ménager au plafond une large ouverture carrée qui y répand la lumière; les salles intérieures des tombeaux égyptiens sont plongées dans une obscurité complète, ou éclairées seulement par l'étroite fente des soupiraux à peine visibles. Les quatre colonnes qui supportent l'entablement ont été empruntées aux tombes de Beni-Hassan, autant pour consolider l'édifice que pour mettre sous les yeux du public le type de colonnes le plus ancien, « celui qu'employèrent successivement, sans y rien changer, l'ancien, le moyen et le nouvel empire (1). Les colonnes (de l'époque ptolémaïque) de la façade du temple nous représentent un calice ouvert et en plein épanouissement; ici c'est le bouton fermé qui donne au chapiteau sa forme générale. »

Le mode de décoration architecturale des parois intérieures imite une construction en bois; des poutres dressées verticalement sont traversées horizontalement par d'autres poutres : c'est un souvenir des temps où l'Égypte ne bâtissait encore qu'en bois. Ainsi, à cette époque reculée, qui semble placée pour nous hors des limites du temps, ses architectes faisaient déjà de l'archaïsme.

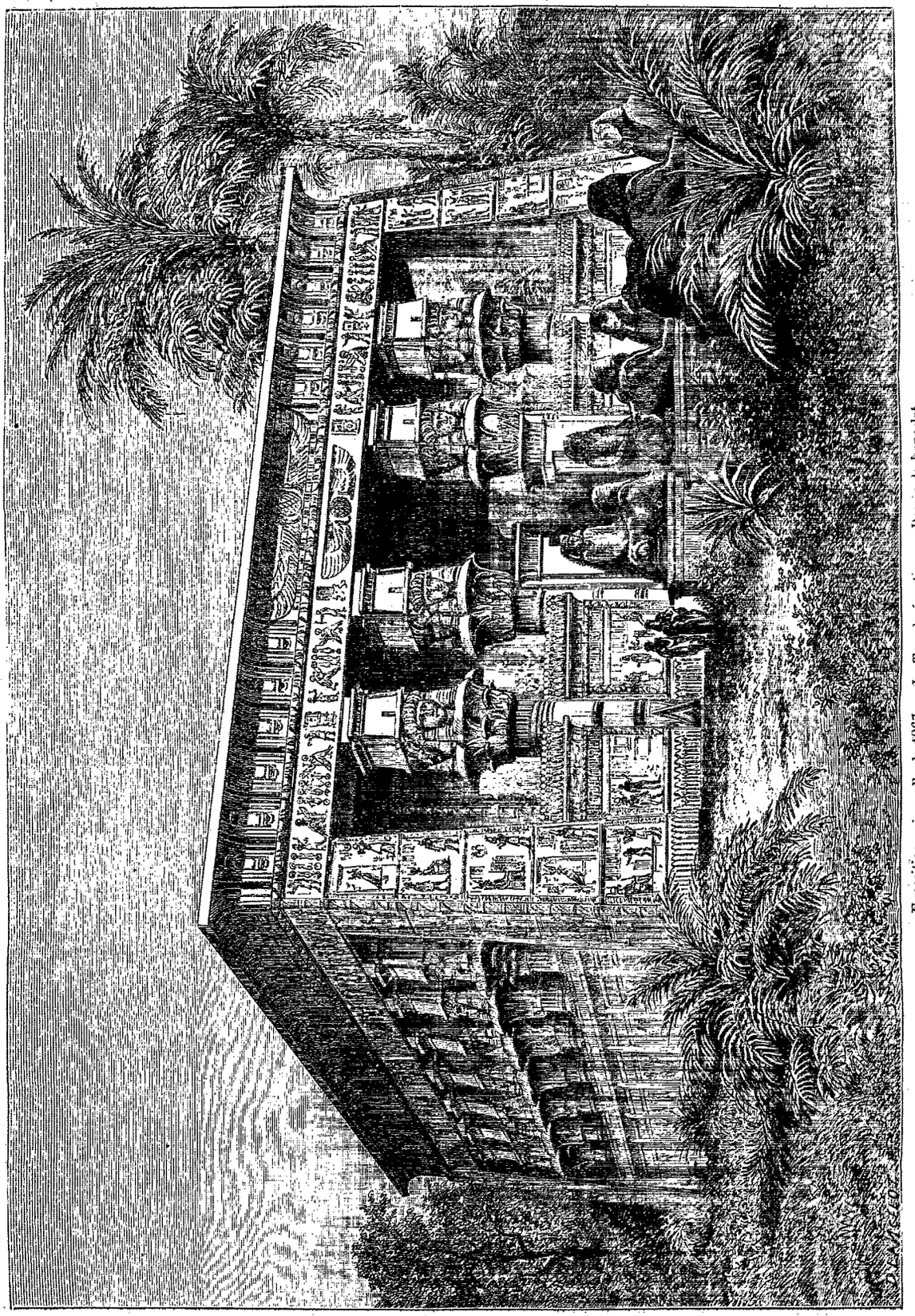
Dans le même temps, les autres arts étaient arrivés à un degré de perfection qui n'a guère été dépassé, comme le prouvent les objets rangés dans la salle intérieure : la statue de Chéphren, le fondateur de la deuxième pyramide, trouvée dans un temple voisin du grand sphinx de Giseh, au fond d'un puits à eau qui devait servir aux ablutions sacrées, n'est pas, nous dit M. Mariette, au premier rang parmi tant d'admirables statues que possède le Musée du Caire; « mais que l'art égyptien ait déjà pu, il y a soixante siècles, produire une statue qui, sans être absolument un chef-d'œuvre, dépasse cependant le niveau ordinaire de la sculpture égyptienne; que cette même statue, à travers tant de siècles et tant de causes de destruction, soit venue jusqu'à nous à peu près intacte, c'est là un fait dont se réjouiront tous les amis des études archéologiques. » Une autre statue, non moins ancienne, est encore plus étonnante par sa conservation en même temps qu'elle est un chef-d'œuvre : c'est l'image en bois d'un personnage tenant le bâton du commandement; ses hanches sont couvertes d'une sorte de jupe; le reste du corps, nu, est traité avec un sentiment de la nature et une ampleur extraordinaires; la tête est saisissante de vérité. Ces statues, et d'autres encore appartenant aux dynasties de l'ancien empire, montrent la sculpture unissant dès lors à l'imitation frappante de la vie le style le plus large et un aspect vraiment monumental. Les peintures qui couvrent les murailles, privées de modelé et se bornant à des contours remplis par des teintes plates, se tiennent par le rendu moins près de la réalité; mais la pureté du style en est remarquable, les mouvements sont d'une justesse merveilleuse, et, par le choix des sujets, par la clarté avec laquelle chaque détail est exprimé, elles nous font entrer plus avant dans la vie des anciens Égyptiens. Nous les voyons dans leurs occupations journalières, chassant, pêchant, moissonnant, fabriquant le vin ou menant paître les bestiaux; tous les animaux sont dessinés avec une précision qui les fait reconnaître au premier coup d'œil. Dans une basse-cour, on voit, avec des oies, des demoiselles de Numidie, que les Égyptiens avaient domestiquées aussi bien que les gazelles, les antilopes, tous animaux qu'on a laissés après eux retourner à l'état sauvage. A côté de ces scènes de la vie des champs, voici des ouvriers qui tournent des

(1) L'*ancien empire* commence à Ménès et se termine à la onzième dynastie. On aura une idée suffisamment exacte de l'antiquité de cette période de l'histoire égyptienne, quand nous aurons dit que la onzième dynastie est encore antérieure de quelques années à Abraham. A l'ancien empire appartiennent les pyramides.

Le *moyen empire* commence à la onzième dynastie et se termine avec la dix-septième, qui fut contemporaine de Joseph. Dans le moyen empire se place la fameuse invasion des pasteurs.

Le *nouvel empire* voit l'Égypte arriver à l'apogée de sa puissance politique (dix-huitième dynastie). Moïse naît sous Ramsès II (dix-neuvième dynastie). Au commencement de la vingt-deuxième, Sésac s'empare de Jérusalem. Sous la vingt-troisième, un empire nouveau, l'Éthiopie, paraît au sud de l'Égypte, à laquelle il va donner bientôt des rois (vingt-cinquième dynastie). Cambyse et ses successeurs forment la vingt-septième dynastie. Le nouvel empire se termine par la conquête d'Alexandre.

vases ou qui attisent la flamme de leurs fourneaux à l'aide de chalumeaux; des sculpteurs travaillent dans leur atelier; des statues colossales placées sur un large sabot sont tirées, au moyen de cordages, au lieu de leur destination; des charpentiers construisent des bateaux; des mariniers joutent sur le Nil; de jeunes garçons exécutent des tours de force. Toutes ces scènes sont censées se passer sous les yeux du défunt représenté, dans le tombeau qui a servi de



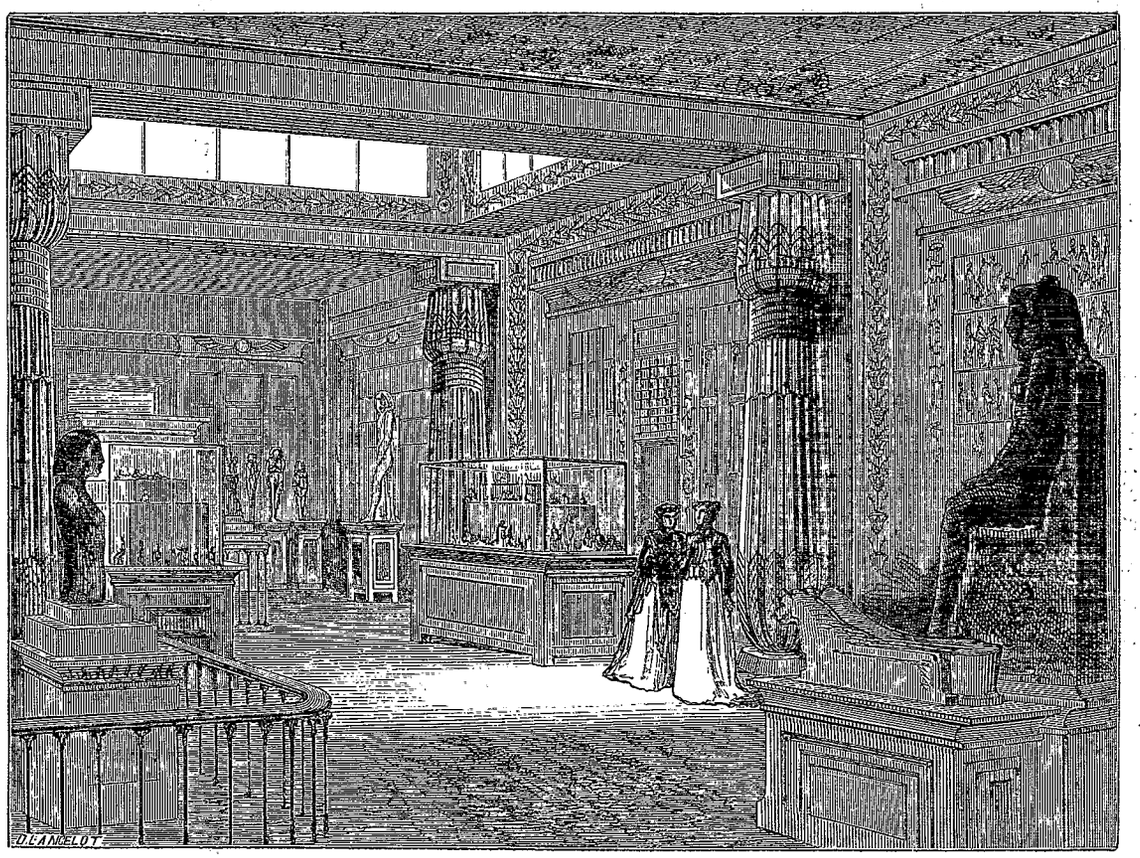
Exposition universelle de 1867. — Le Temple égyptien. — Dessin de Lancelot.

modèle, debout dans un coin du tableau et le bâton du commandement à la main.

Le couloir extérieur, qui forme une sorte de galerie circulaire entre le péristyle et le mur de la salle que nous venons de décrire, est couvert de figures appartenant au moyen et au nouvel empire : nous sommes en présence de l'art contemporain de Joseph et de Moïse. A la même époque appartiennent la plupart des bijoux exposés dans les

vitrines de la salle intérieure. L'art égyptien n'a rien perdu de sa sévérité première; mais le choix des sujets se distingue par un caractère différent. Les scènes curieuses de l'intérieur sont toutes tirées de la vie civile. « Aucune divinité n'y est présente, dit M. Mariette, aucun symbole religieux n'est apparent. Le dieu suprême des morts y est à peine nommé. Les tombeaux de l'ancien empire ont une austère simplicité que les monuments funéraires des autres âges ne retrouveront plus. Pas de mythe, pas même une prière, excepté de temps à autre une courte invocation à Anubis, le gardien des nécropoles. C'est au souvenir de la vie terrestre que le sujet de tous les tableaux qui ornent les parois des tombeaux est emprunté. Ces diverses représentations sont animées par des légendes hiéroglyphiques écrites avec la concision du temps. » Les scènes répétées sur tout le pourtour du couloir, copiées dans les salles du temple d'Abydos, ont, au contraire, un caractère exclusivement religieux. On y voit de grandes barques chargées d'attributs et d'ornements, au centre desquelles est enfermé dans un édicule, et à jamais invisible, l'emblème de la divinité à qui les barques sont consacrées. Des brancards servent à soutenir l'arche sainte qu'à certains jours de fête les prêtres sortaient du sanctuaire et promenaient processionnellement dans le temple. Au registre inférieur, Séti offre aux dieux ses prières et ses adorations. Les dieux en échange lui accordent la victoire pour des millions d'années.

Cependant les deux grands tableaux qui décorent les deux parvis de la porte d'entrée sont historiques. Ils représentent une campagne entreprise par la reine Hatasou, vers le quinzième siècle avant notre ère, contre le pays de Pount, que l'on place avec vraisemblance au sud de la péninsule Arabique. On peut suivre de registre en registre tous les préparatifs de l'expédition, tous les épisodes de la conquête, et le retour des troupes chargées des dépouilles du peuple soumis. On distingue nettement les détails de



Exposition universelle de 1867. — Vue intérieure du temple égyptien. — Dessin de Lancelot.

l'armement des fameuses barques de guerre égyptiennes, ceux des costumes des troupes, et les types différents des vainqueurs et des vaincus. Parmi les tributs que rapporte l'armée égyptienne, dents d'éléphant, jarres, ballots, on remarque des arbres couverts de feuilles et de fruits, et dont les racines sont soigneusement enfermées avec la terre qui les entoure dans des filets de feuilles de palmier tressées. Ce sont des arbres que le général égyptien veut sans doute acclimater sur les bords du Nil, et le procédé qu'il emploie est celui même que l'on s'émerveille de voir pratiquer avec succès de nos jours.

La colonnade et sa décoration sont empruntées aux monuments du temps des Ptolémées. Quatre colonnes sont placées devant chacune des petites façades; les grandes façades ont sept colonnes de chaque côté. Les chapiteaux, surmontés de têtes d'Hathor, l'emblème féminin de la divinité suprême, sont, selon l'usage, de plusieurs modèles; et l'on remarquera que les types les plus éloignés du centre, sur chacun des côtés, trahissent, par l'excès des ornements dont ils sont chargés, les plus basses époques. Quant aux couleurs, on voit encore dans la dernière salle du grand temple de l'île de Philæ des colonnes qui ont conservé les mêmes tons dans toute leur fraîcheur. L'entablement et la corniche sont décorés d'ornements plus sobres qui appartiennent à la fois à l'époque des Pharaons et à celle des successeurs d'Alexandre. Le style négligé des bas-reliefs est un caractère de la décadence rapide qui se fit sentir sous leur règne dans tous les arts. L'architecture, moins sujette à varier, n'a perdu qu'en partie sa grandeur; mais la sculpture n'est, pour ainsi dire, plus reconnaissable.

« Les personnages y sont aussi lourds et trapus que les hiéroglyphes y sont gauchement ajustés et confus... Selon l'usage du temps, les hiéroglyphes et les figures sont en relief dans les grands tableaux qui décorent les massifs d'entre-colonnements. Ils sont en relief dans les creux, sur les montants inclinés qui soutiennent l'entablement. » Le sujet des peintures est partout le même. Isis et Horus reçoivent les prières et les offrandes de Ptolémée.

En avant de la colonnade, une allée de sphinx, terminée par deux statues faisant face au visiteur, conduit au pylône, sorte de porte triomphale à l'entrée du temple. Le pylône, comme l'enceinte extérieure, est de la période ptolémaïque; mais à défaut de monuments d'époque grecque représentant des sphinx, c'est le beau sphinx du Louvre, du temps de la treizième dynastie, qui a été moulé pour servir ici de modèle. Il en est de même des deux statues de la façade. Ce n'est pas le Ptolémée auteur de cette partie du temple qui est ici représenté, mais un souverain de la treizième dynastie, d'après un monument du Musée du Louvre. La notice nous apprend, en outre, que ces sphinx et ces statues « ont été coulés en stuc formé de ciment de Portland et d'éclats de marbres divers concassés. L'imitation du granit ainsi obtenue est parfaite. La solidité et la durée de la matière sont un argument en faveur de l'excellence du procédé employé. Jusqu'ici, ce stuc n'avait servi qu'à des travaux de dallage. Il est ici appliqué pour la première fois à des œuvres d'art. »

ACTIVITÉ.

C'est par l'activité, par cette activité infatigable, née du besoin d'étendre en tout sens son existence, son nom et son empire, que se fait reconnaître un homme supérieur. La supériorité est une force vivante et expansive qui porte en elle-même le principe et le but de son action, regarde, sans s'en rendre compte, le monde ouvert devant elle comme son domaine, et travaille à s'y répandre, à s'en saisir, souvent sans autre nécessité, sans autre dessein que de se satisfaire en se déployant. Elle agit, pour ainsi dire, comme une puissance prédestinée qui marche, qui s'étend, conquiert, subjugue, pour assouvir sa nature et remplir une mission qu'elle ne connaît pas. GUIZOT.

LE DERNIER APPRENTI
DE MAITRE BROUSSAILLE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 350, 354.

III. — *Le deuil de Marthe.*

Quelques jours après que maître Broussaille, à la suite des péripéties connues de son retour de Montmartre, eut assigné à Félix Georget une place dans son atelier, un messager apporta à l'enfant le reste de son bagage, qu'il avait dû laisser chez l'ancienne voisine du maître d'école pour suivre son patron si fort impatient de revenir à Paris. Le complément de sa garde-robe, d'ailleurs peu fournie, lui était envoyé par la veuve Gallois, de qui, ceci soit dit sous forme de parenthèse, nous n'aurons plus à parler. La bonne femme, ne pouvant soutenir la concurrence avec un vaste magasin de merceries récemment établi dans le quartier, avait vu peu à peu déserter sa clientèle. Un jour qu'elle n'avait absolument rien vendu, elle se décida à ne pas rouvrir sa boutique le lendemain; elle régla ses affaires, fit argent de son mobilier, satisfit ses quelques créanciers, et tandis que son messager se rendait rue du Foin-Saint-Jacques, l'ex-mercière quittait sa rue du Rosier pour aller s'installer à l'hospice de la Salpêtrière, où elle avait obtenu son admission.

Si la sollicitude de l'abbé Jazeron ne pouvait remettre en des mains moins paternelles que celles de Joseph Broussaille le sort de son fils d'adoption, en revanche elle n'aurait pu choisir pour lui une profession qui fût mieux en rapport avec sa continuelle préoccupation du soin et même de la parure des livres. A l'école, où il était à peu près privé de ressources pour exercer son goût naturel, les seuls efforts de son intelligence lui avaient fourni tant de moyens d'exécution, que s'il n'avait pu suppléer à tout ce qui lui manquait comme instruments de travail, il se trouvait du moins avoir à peu près deviné la forme et l'emploi de ceux qui lui faisaient défaut. Aussi, contrairement à ce qui arrive pour les apprentis nouveau venus, que tout inquiète et embarrasse parce qu'ils sont étrangers à tout ce qu'ils voient, Félix Georget, à son entrée dans un atelier de relieur, se trouva pour ainsi dire en pays de connaissance. Cette aptitude particulière pour son métier, grâce à laquelle il saisissait comme au vol les instructions très-sommaires du maître, et parvenait à exécuter vite et bien ce qui lui était à peine enseigné, aida puissamment la dame Marthe à détourner de lui l'orage qui menaçait sans cesse tout le personnel de l'atelier. De plus, ses journées bien employées lui valurent, — grande faveur, — la permission de faire, le soir, quelques petites commissions dans le quartier pour la femme de son maître; puis, — faveur plus grande encore, — il fut admis dans l'appartement des époux. A la vérité, il ne devait y venir que pour aider Marthe à tenir ses écritures : détail des dépenses du ménage, vérification des mémoires des fournisseurs et mise au net des notes pour les clients de la maison, des commandes exécutées par le relieur. Utile à son maître, Félix Georget sut se rendre si bien indispensable à la femme de celui-ci, que lorsqu'on ne le voyait pas au travail on était sûr de le trouver près d'elle.

Ce contact, de jour en jour plus intime, développa, affermit l'intérêt maternel que dès le premier instant le protégé du maître d'école avait inspiré à la douce compagne de Joseph Broussaille. Marthe ne souriait qu'à Georget, Georget ne se plaisait qu'avec Marthe; et quand, aux heures de repos, le maître était absent et que les autres apprentis jouaient dans l'atelier ou se battaient dans la cour, c'étaient pour elle et pour lui leurs meilleurs moments. Ils calculaient, ils lisaient, ou bien ils rangeaient le ménage ensemble, et, rangement, lecture ou calcul, tour à tour ils l'interrompaient, elle pour lui dire un de ces mots que les mères seules savent dire à leurs fils, lui pour la provoquer par une de ces paroles douces ou folles qui font bondir de joie le cœur des mères. Une fois entre autres, Georget adressa à Marthe une si charmante repartie que la bonne femme ne put se défendre de l'embrasser. Étonné, l'enfant s'arrêta soudain, pâlit, trembla un peu, puis les larmes lui vinrent aux yeux. Depuis la mort de sa mère, personne ne l'avait embrassé.

— A quoi penses-tu? lui demanda Marthe.

— Je pense qu'il aurait été bien heureux, votre fils, si vous en aviez eu un.

Ce fut au tour de Marthe à pâlir, à trembler et à laisser voir deux larmes rouler sous ses paupières.

— J'ai eu mon Julien! répondit-elle avec le plus douloureux accent du regret.

Ce jour-là, sa confidence n'alla pas plus loin.

Peu de temps après, pendant un nouvel entretien, Marthe ouvrit l'un des tiroirs de sa commode, y prit une feuille de papier roulée et fermée avec un petit ruban de satin noir pareil à celui qu'on lui voyait toujours autour de son bonnet blanc. Elle dénoua le ruban, développa la

feuille, et dit à Forget, en l'attirant du geste près de la fenêtre, car le jour finissait :

— Viens le voir.

Il s'approcha de Marthe, et vit sur la feuille qu'elle lui montrait un portrait d'enfant dessiné à la plume. Bien qu'ils n'eussent, jusqu'à ce moment, parlé de personne, aussitôt le jeune apprenti de maître Broussaille nomma Julien. La mère, qui était trop émue pour répondre, le remercia dans un regard de ce qu'il se souvenait d'un nom qu'elle ne lui avait dit qu'une fois.

En mettant ce portrait sous les yeux de Georget, Marthe, évidemment, avait voulu provoquer ses questions afin de pouvoir, à l'avenir, parler avec lui de ce fils dont personne, chez elle, ne lui parlait.

— Ce dessin est l'ouvrage de son parrain, un ancien professeur du collége Henri IV, dit-elle quand elle se fut remise de l'émotion qui se renouvelait toutes les fois qu'elle déroulait le portrait de son fils ; — Julien avait dix ans quand on l'a dessiné.

— Et à quel âge avez-vous eu le malheur de le perdre?

— Juste à l'âge que tu avais quand tu es entré chez nous : il avait des yeux bleus comme les tiens, il était blond comme toi.

— Et y a-t-il bien longtemps que vous pleurez sa perte?

— Il y a trois ans que je ne l'ai vu.

— Comment! reprit Georget avec surprise, il est donc encore vivant?

— Je l'espère ; mais il est si loin! peut-être même ne doit-il plus revenir. C'est donc pour moi comme s'il était mort... aussi j'ai pris le deuil.

Et elle indiqua le ruban de satin noir, seul ornement de son bonnet.

— Vous deviez être si bonne pour lui! comment a-t-il pu vous quitter?

— On l'a fait partir, répondit-elle.

Et, après un soupir, Marthe ajouta :

— Au fait, c'est ce qui valait le mieux pour lui et pour moi.

Supposant qu'elle avait le désir de faire sa confidence entière, Georget se disposait à lui demander l'explication de ces mots : « On l'a fait partir », et, par suite, pourquoi ce départ qui la désolait encore était-il ce qui avait valu le mieux pour le fils et pour sa mère; mais le geste de Marthe lui prouva que toute question serait indiscrète, et que, sur ce point, elle ne voulait pas en dire davantage.

Il y eut des deux parts un moment de silence, après lequel Marthe reprit :

— Nous voilà maintenant avec deux beaux sujets d'entretien pour les instants où, comme ce soir, nous serons seuls; tu me diras tout ce que tu voudras de notre cousin, le bon abbé Jazeron, et moi tout ce que je pourrai te dire de mon pauvre petit Julien.

En effet, à partir de ce jour, Georget livrant d'abondance tous ses souvenirs, et Marthe se tenant sur la limite de sa réserve, ne manquèrent aucune occasion favorable de s'entretenir des deux êtres qu'ils ne cessaient de regretter. Seulement l'élève de Joseph Broussaille, heureux de se reporter vers le passé, parlait de feu son père d'adoption comme s'il était vivant, tandis que la mère, désespérant du retour, parlait de son fils absent comme s'il était mort.

Ce n'est que lorsqu'elle était bien seule avec elle-même que Marthe osait penser tout haut au déplorable événement qui lui avait fait prendre le deuil.

On sait combien maître Broussaille était dur et violent avec les apprentis. Tant que Julien n'eut pas encore atteint l'âge où l'on soumet les enfants au travail de l'atelier, Marthe espéra que lorsque le temps serait venu de lui donner un état, sa part d'autorité dans le ménage lui permettrait de faire renoncer son mari au projet de prendre l'enfant sous sa direction pour faire de lui d'abord son élève, puis son associé, et enfin son successeur. Ce qui lui donnait cet espoir, c'est que Joseph Broussaille, sans être un tendre père, cédait quelquefois à sa femme quand il s'agissait de Julien, et qu'il n'avait jamais maltraité son fils. Il gardait ses violences pour les enfants des autres.

Toutefois la confiance que Marthe avait dans l'avenir ne se réalisa pas. Le relieur, qui voyait chez lui une place vacante pour un nouvel apprenti, annonça un samedi soir que Julien ne retournerait pas à l'école le lundi suivant, attendu qu'il était d'âge à commencer son apprentissage.

— Et quel état penses-tu lui donner? demanda Marthe, cherchant à dissimuler le saisissement qu'elle éprouvait en se voyant tout à coup arrivée au moment de la lutte, alors qu'elle croyait avoir encore toute une année pour s'y préparer.

— Quel état? répéta son mari; parbleu! le mien.

— Tu sais, hasarda-t-elle comme première objection, qu'il n'a pas de goût pour celui-là.

— Qu'importe! tous les apprentis que j'ai formés n'en avaient pas plus que lui; je le formerai comme les autres.

— Comme les autres! s'écria Marthe frémissant de terreur.

Elle rassembla tout son courage, et la lutte prévue commença. Cette lutte, abandonnée vingt fois et vingt fois reprise pendant la journée du dimanche, dut cesser enfin : Marthe était vaincue. Le lundi matin, Julien occupait une place dans l'atelier de son père.

A compter de ce moment, la pauvre mère n'eut plus qu'un seul et continuel souci : défendre son enfant contre la dureté d'un homme qui, lorsqu'il s'agissait de commander et d'être obéi, ne se souvenait plus même qu'il était père, tant il avait enracinée en lui l'habitude d'être un maître impitoyable.

Julien, il faut l'avouer, n'aidait pas beaucoup sa mère à le protéger contre les emportements de maître Broussaille. D'abord maladroit par timidité, il le devint davantage par parti pris de mauvaise volonté. Enfin, soit révolte contre l'injustice, soit aversion invincible pour le métier qu'on lui imposait, la préméditation de mal faire l'amena jusqu'à jeter le plus audacieux défi à la fureur de son père. Contre toute prévision pourtant, celui-ci ne s'emporta pas. Après le silence de quelques minutes qui lui était nécessaire pour refouler et calmer ce qui bouillait en lui, il dit à Julien :

— Recommande ce soir à ta mère de préparer tes habits des dimanches ; demain nous sortirons ensemble.

Julien, volontairement coupable, s'attendait au châtiment; cette fois, il eût été juste : aussi ne comprit-il rien au calme de son père. Il n'osa pas demander où devait le conduire cette promenade annoncée pour le lendemain; mais elle l'inquiéta, et il y rêva toute la nuit. Marthe, au contraire, fut bien loin de songer à s'en inquiéter. La journée s'était passée pour elle plus paisiblement que les autres; elle ne savait rien de la faute irrémissible de son fils, aucun bruit alarmant n'était venu de l'atelier jusqu'à elle, et elle n'entendait pas gronder la colère dans la poitrine de son mari.

Joseph Broussaille et Julien sortirent ensemble ; quelques heures après, le père revint seul.

— Eh bien, où donc est le petit? demanda Marthe.

— Le petit est en route pour Brest, répondit brusquement maître Broussaille.

Marthe répéta machinalement : « En route pour Brest », sans que son intelligence pût encore attacher un sens raisonnable à ces mots.

— Mais oui, continua le relieur, nous avons été tous deux au ministère de la marine, où je l'ai engagé comme mousse.

— Julien... mon fils... engagé... parti... et pourquoi? Ce n'est pas possible! balbutia la pauvre mère haletante et presque folle d'émotion.

Joseph Broussaille lui apprit alors ce qui s'était passé la veille, la fit juge de ce qu'il lui avait fallu d'efforts pour contenir sa colère devant son fils en état de révolte contre lui, et il termina ainsi :

— Il est heureux que j'aie pensé alors qu'il me restait pour aujourd'hui cette ressource, sans cela je l'aurais tué hier.

Marthe, ne pouvant mettre en doute son malheur, tomba anéantie; puis, durant plusieurs jours, elle eut de terribles accès de fièvre qui l'affaiblirent beaucoup, et plus ses forces diminuaient, plus elle avait de contentement intérieur, croyant, d'après cela, sa fin plus prochaine. Survint la crise qu'elle redoutait : une crise heureuse. Le médecin déclara qu'elle entrait en convalescence; elle se leva et prit le deuil.

La suite à la prochaine livraison.

LE PONT SAINT-LOUIS, PRÈS DE MENTON

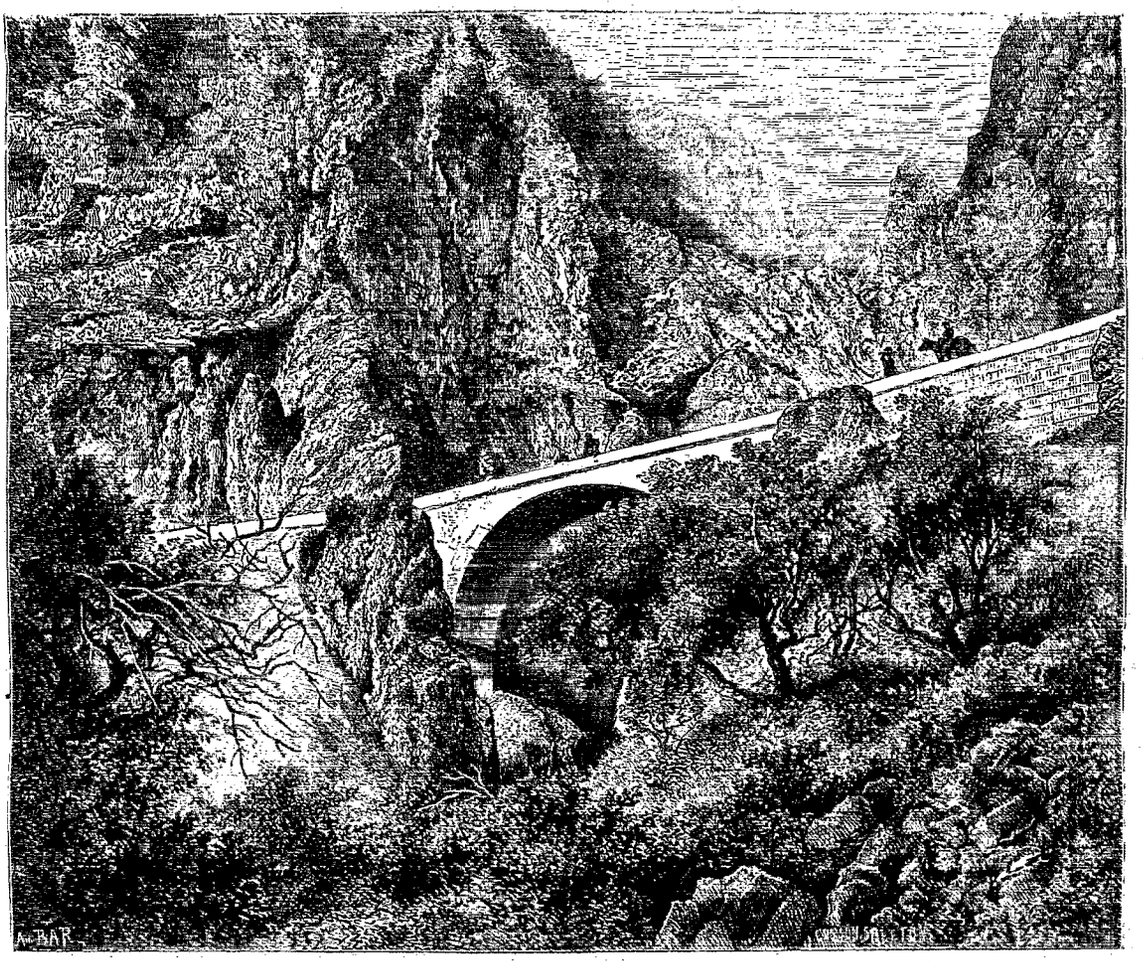
(ALPES-MARITIMES).

Ce pont, sur lequel passe la fameuse route de *la Corniche*, est situé entre Vintimille et Menton, à deux kilomètres de cette dernière ville. Le ravin très-profond sur lequel il est jeté forme, depuis 1860, la nouvelle frontière de la France et de l'Italie.

Le voyageur, accoudé sur le parapet, voit s'étendre à perte de vue l'éblouissant azur de la Méditerranée; en ramenant ses regards à ses pieds, il plonge dans une énorme déchirure que masquent ici le profil des roches, la silhouette des caroubiers et des oliviers, et tout le fouillis des broussailles. La hauteur à pic est considérable; tout au fond du ravin serpente un ruisseau alimenté par deux cascades situées plus haut dans la gorge, et où ne parviennent que les touristes intrépides. A la vue de ce mince filet d'eau qui limite deux puissants empires, on se rappelle involontairement cette fanfaronnade que le poëte met dans la bouche d'un contrebandier :

L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois!

Seulement, ici, la rigole a des talus qui donneraient à réfléchir au plus hardi contrebandier : ce sont les formidables masses des rochers rougeâtres qui dominent à pic la gorge de Saint-Louis, derniers ressauts de tout ce système de contre-forts, qui rayonnent à partir du mont Clapier et des sources de la Roya, et s'épanouissent tout le long de la côte entre Nice et Vintimille. En tout autre lieu, ce seraient des montagnes fort honnêtes; ici, le voisinage des grandes Alpes leur fait tort : aussi les cartes générales ne les signalent même pas; n'étant que de simples contre-forts, elles n'ont pas droit à cet honneur géographique.



Le pont Saint-Louis (Alpes-Maritimes). — Dessin de de Bar, d'après une photographie de Davanne.

LES CYNIPS.



Le Bédegar de l'églantier vu à l'extérieur et à l'intérieur; au-dessous, le Cynips (grossi) à ses différents états, avec l'indication des grandeurs naturelles. — Dessin de Freeman.

Il n'est personne qui n'ait remarqué, sur les feuilles du chêne, de ces petites pommes, de la grosseur d'un grain de raisin et quelquefois plus grosses, auxquelles leur coloris, d'un vert tendre relevé d'un vif incarnat, donne l'aspect d'un fruit appétissant. Si vous coupez l'une d'elles par la moitié, vous trouvez qu'elle a intérieurement une chair ferme, fraîche, juteuse; mais au centre vous apercevez, au lieu d'un noyau ou de pépins, un œuf ou une larve d'insecte. Ces singulières productions sont l'œuvre des *cynips*. Toutefois, ce n'est pas à ceux-ci que nous devons rapporter tout l'honneur de ces jolis ouvrages. Le végétal est ici leur collaborateur; les lois mystérieuses de la végétation jouent même ici un beaucoup plus grand rôle que l'industrie de l'animal.

Les cynips sont des hyménoptères de très-petite taille; leur corps paraît court et voûté, à cause de l'élévation du thorax, qui est bombé et comme bossu, et qui domine de beaucoup la tête, et de la forme ramassée de l'abdomen: celui-ci est à peu près lenticulaire, comprimé latéralement et tronqué obliquement à son extrémité chez les femelles. Comment un pareil abdomen peut-il contenir la tarière, qui est non-seulement plus longue que lui, mais beaucoup plus longue que le corps tout entier, et qui, d'ailleurs, formée d'une espèce d'écaille ou de corne et nullement musculaire, est absolument incapable de se raccourcir et de s'allonger? Il faut que cette tarière soit contournée sur elle-même pour se loger dans un si petit espace, et c'est ce qui a lieu en effet: elle s'insère près de l'anus, sur la ligne médiane du dos; puis, se dirigeant du côté de la tête, elle suit la courbure dorsale et s'approche du corselet; là, continuant à se courber ou plutôt se courbant davantage, elle retourne sur ses pas, elle chemine le long de la convexité du ventre, atteint son point de départ, le dépasse et sort au dehors. Mais ce n'est pas tout; il est nécessaire que cette tarière puisse s'allonger au gré de l'insecte, afin que sa pointe atteigne à de plus grandes distances, et nous savons que, par elle-même, elle n'est nullement extensible: c'est donc son point d'attache, c'est l'appui de sa base qui est mobile; quand, par la contraction des muscles qui le forment, il se porte en

avant et se rapproche du corselet, la pointe de la tarière s'allonge d'autant hors du corps. — Cet instrument, quoique d'une ténuité extrême, ne laisse pas d'être fort compliqué : il se compose d'une enveloppe extérieure, d'une sorte de gaîne formée par deux lames creusées en gouttière, et, au dedans, d'un dard terminé en pointe très-aiguë pour percer l'épiderme des feuilles ou des rameaux; ce dard est en même temps creusé comme un tube pour servir de passage aux œufs.

Quand le cynips a piqué, au moyen de sa tarière, l'endroit de la plante qu'il a choisi, et qu'il y a déposé son œuf, il n'a plus qu'à se retirer; son œuvre est achevée et c'est le végétal qui fait le reste : la sève afflue à l'endroit de la blessure, s'accumule, s'organise, et bientôt l'œuf se trouve enfermé au centre d'une de ces excroissances végétales que l'on a appelées *galles* et qui affectent les formes les plus diverses. Pourquoi et comment ces singulières productions se développent-elles? Aucune explication satisfaisante n'a pu en être donnée. Les uns (comme Malpighi) supposent que la goutte de liqueur dont l'œuf est enduit, liqueur âcre, corrosive, cause dans les tissus de la plante une sorte de fermentation, une inflammation analogue à celle que l'introduction d'un liquide vireux occasionne dans la chair des animaux, et que la galle est le résultat de cette maladie. D'autres, plus modernes, ne voyant dans cette liqueur qu'une gomme et ne lui attribuant qu'une action agglutinative, bornent son influence à l'arrêt de la sève qui, retenue captive, s'amasse, s'épaissit et se fige. Réaumur n'a pu découvrir d'autre raison plausible à cet afflux si considérable de la sève que la rupture des fibres végétales, les sucs se portant plus abondamment là où ils trouvent moins de résistance : c'est ainsi qu'une entaille faite à l'écorce d'un arbre avec un couteau amène un épaississement des bords de la plaie et des parties voisines. Il pense, en outre, que la présence de l'œuf n'est pas sans effet sur cette exubérance et sur cette vélocité de végétation. « N'y a-t-il pas apparence, dit-il, que cet œuf, qui contient un petit embryon qui se développe, est plus chaud qu'une partie de la plante du même volume? On peut donc concevoir qu'il y a au centre de la galle un petit foyer qui communique à toutes ses fibres un degré de chaleur propre à presser leur accroissement. » Sur les causes qui déterminent la forme des galles, nous n'avons pas plus de lumières : ni pour la figure ni pour la consistance, il est évident qu'elles ne se modèlent en rien sur la partie de la plante où elles naissent; chacune, par des lois profondes et indéchiffrables, doit sa structure particulière à l'insecte qui a occasionné sa production. Ce que nous savons, c'est que l'œuf, enfermé dans sa galle comme dans une matrice, absorbe, à travers les membranes de sa coque, les sucs au sein desquels il est baigné; la larve s'y nourrit également, s'y développe, s'y transforme; au retour de la belle saison, l'insecte ailé perce sa prison et s'échappe.

Outre les galles en forme de *pomme*, on trouve encore communément sur le chêne des galles en *grain de groseille*, quelquefois isolées, quelquefois réunies au nombre de sept ou huit à la surface inférieure d'une feuille; d'autres, qui poussent sur les rameaux, présentent, comme des bourgeons qui s'entr'ouvrent, plusieurs rangs de feuilles concentriques et ont été comparées à de petits *artichauts*. Parmi les galles les plus curieuses et qu'il est le plus facile d'observer, citons encore celle de l'églantier (galle chevelue, bédegar), qui, au premier abord, ressemble à une touffe de cheveux ou plutôt de mousse rougeâtre, accrochée à une branche de l'arbuste. Ouvrez-la par le milieu avec un canif, et vous verrez le corps charnu de la galle, ainsi qu'une nombreuse compagnie de petites larves logées à l'intérieur.

Nous ne voulons pas quitter ce groupe d'hyménoptères sans mentionner encore les *ichneumons*, dont l'industrie consiste à faire vivre leurs petits en parasites, non plus du règne végétal, mais des animaux, et précisément de la classe même des insectes. Une chenille se croit *en sûreté* sous la feuille qui la cache; mais un ichneumon qui rôde dans ces parages la découvre, et d'un coup de sa tarière adroitement lancé, il enfonce un œuf dans sa peau. Cet œuf éclôt, et la petite larve pénètre aussitôt dans le corps de la chenille. Là, plongée dans la nourriture, elle mange à souhait, avec sagesse cependant : elle n'attaque d'abord que la graisse, se gardant bien de toucher aux organes importants; la chenille maigrit, mais continue de vivre. Enfin, quand toute la graisse est consommée, la larve entame les viscères, dévore les entrailles sans plus rien ménager, et la pauvre chenille meurt au moment où son ennemi, ne trouvant plus rien à manger dans l'intérieur, perce sa peau pour se faire une issue. Souvent une chenille nourrit à la fois une troupe nombreuse d'ichneumons qui sortent tous ensemble de son corps criblé de trous, et filent sur son cadavre les coques où ils se changent en nymphes; souvent aussi les ichneumons vivent dans le corps de la chenille, sans la faire périr, jusqu'après sa métamorphose en chrysalide. Un entomologiste garde précieusement une chrysalide longtemps cherchée; il s'attend bien à en obtenir le papillon qu'il convoite, et c'est un hyménoptère qui en sort. Partout où un insecte cherche à cacher sa ponte, il y a un ichneumon qui guette pour surprendre sa cachette. Les œufs des lépidoptères, les larves des abeilles et des guêpes solitaires, celles des tenthrèdes et des cynips, les pucerons, sont exposés, aussi bien que les chenilles, à servir de logement et de pâture aux ichneumons. On compte plus de quinze cents espèces de ces terribles parasites, qui travaillent de leur mieux à mettre un frein à la propagation trop abondante des insectes, dans l'intérêt de la végétation.

HIPPOLYTE FLANDRIN.

Suite. — Voy. p. 81.

Les lettres écrites de Rome par Flandrin, pendant son séjour à l'Académie, témoignent des profondes impressions que firent sur lui les beautés et les grandeurs qui s'y trouvent rassemblées, et le montrent tout occupé d'en recueillir les enseignements. Il jouissait vivement de la liberté d'esprit, si nouvelle pour lui, qui lui permettait de goûter, sans souci du gagne-pain quotidien, le charme de la nature, des chefs-d'œuvre et des souvenirs; sa joie eût été sans mélange, si sa pensée ne s'était sans cesse reportée vers ceux qu'il avait laissés derrière lui et qui ne pouvaient partager ses émotions. « Rome, écrivait-il à ses parents, renferme tout ce qu'il faut pour rendre un artiste heureux : beau ciel, beau pays, belle nature d'hommes, monuments magnifiques, ornés des plus admirables peintures et sculptures. Tous les jours je prends connaissance de quelques chefs-d'œuvre; mais je ne me presse pas, parce qu'on se lasse de tout lorsqu'on voit trop à la fois, et je ne veux pas me lasser du beau. Cependant, malgré toutes ces choses, je suis triste, surtout les soirs : c'est que vous me manquez. Je suis seul, et ma pensée va toujours vers vous. J'ai une vue magnifique de ma fenêtre : eh bien, le soir, après le soleil couché, je plane sur cette grande ville, puis sur la campagne qui est par delà, et mon regard se perd dans l'horizon immense de la mer. Ma pensée va plus loin, plus loin, jusqu'à vous : elle vous voit tristes, seuls, loin de vos enfants. »

La séparation la plus cruelle à son cœur était celle de

ce frère qu'il n'avait pas quitté depuis vingt ans, avec qui joies et peines, travaux et pensées, tout était mis en commun. Coûte que coûte, il fallut qu'il vînt près de lui. « Oh! écrit-il au paysagiste, quand tu verras ces paysages! Que je me suis réjoui souvent en pensant aux tableaux que tu pourras en faire! Tu trouveras à chaque pas le Poussin et son admirable simplicité. Il n'y a pas ici un paysagiste qui ait des yeux; mais toi, tu verras la campagne de Rome, tu la rendras telle qu'elle est. Tu me donneras des conseils, je t'en donnerai, et nous recommencerons ensemble cette vie d'étude que j'aime tant. » Un an après, Hippolyte avait économisé sur sa modeste pension l'argent nécessaire pour subvenir aux frais du voyage de Paul.

Partout aussi la pensée de son maître vénéré était présente avec lui; son nom revient dans toutes ses lettres: « Je sais ce que je dois à M. Ingres; sa lettre, que je relis souvent, me sera un continuel aiguillon...

» Il m'appelle « son ami »; son ami! C'est trop de bonté, mais je sens ce que vaut et ce que demande ce titre.

» ... Dites à M. Ingres que je fais souvent sa promenade de l'Académie au Colisée par Sainte-Marie Majeure, toujours un petit carnet dans ma poche. J'entre dans les églises, j'y fais des croquis. Si vous saviez quelle impression ça fait d'entrer dans Sainte-Marie Majeure! D'abord on est surpris de l'obscurité mystérieuse qui enveloppe le chœur et les petites nefs, du silence qui y règne : deux ou trois personnes sont agenouillées dans quelque coin. Il y a peu de jours, j'y allai, et je fus étonné de cet aspect religieux. Je restais sans bouger au fond de l'église. Tout à coup, d'une chapelle éloignée s'éleva un chant sublime et dans une harmonie parfaite avec tout ce que je voyais. Mon œil s'était accoutumé à l'obscurité, et alors je distinguais les figures en mosaïques grecques qui décorent le fond du chœur et dont le caractère, vraiment grand, est terrible. Oh! ces vieilles basiliques font une autre impression que Saint-Pierre, qui est merveilleux de grandeur et de richesse; mais pour le mesurer juste, il faut se servir de ses pieds plus que de ses yeux, car, comme nous l'avons déjà entendu dire, il paraît moins vaste qu'il ne l'est réellement. »

M. Ingres s'était inquiété pour son élève de quelques influences, fâcheuses à son gré, auxquelles il pouvait être exposé à l'Académie. Celui-ci veut qu'on le rassure : « Dis bien à M. Ingres que lui, Raphaël et Phidias, voilà les seuls hommes avec qui je cause peinture. Je n'ai pas eu la moindre discussion à l'Académie, et j'espère bien faire toujours de même. Pour convaincre, en pareil cas, les paroles ne servent pas à grand'chose. L'exemple est beaucoup plus efficace : tâchons de discuter par ce moyen. » Et en effet, par le seul ascendant de son caractère et de son talent, il avait transformé l'esprit de l'Académie. Il exerçait sur ses camarades, comme l'a dit celui qui a prononcé, au nom de tous, sur sa tombe le dernier adieu, « une véritable fascination, celle de l'artiste supérieur et de l'homme de bien. »

Il travaillait avec ardeur. Ses *envois* dépassèrent de beaucoup la somme de travail exigée des pensionnaires par les règlements; ils attestent son activité, que n'arrêtait même pas la maladie causée tantôt par l'excès du travail, tantôt par l'insalubrité du climat de Rome à certaines époques de l'année. Il était occupé du tableau qui est aujourd'hui au Musée de Lyon, *Dante et Virgile visitant les envieux frappés d'aveuglement*, quand il apprit que son maître allait venir remplacer à Rome Horace Vernet comme directeur de l'Académie. Comment jugerait-il son travail? Que penserait-il du choix du sujet? Les témoignages que celui-ci lui donna de sa satisfaction firent plus que le rassurer.

La satisfaction de son maître fut encore sa meilleure récompense lorsqu'il eut fini, l'année suivante, le tableau de *Saint Clair rendant la vue aux aveugles*, qui lui avait été commandé pour la cathédrale de Nantes, et la belle figure du *Berger assis au bord de la mer*, qui a pris place depuis au Musée du Luxembourg, un des meilleurs morceaux de peinture que l'on ait exécutés de notre temps. M. Ingres vint voir ces peintures, et nous trouvons dans les lettres de Flandrin le récit de cette visite : « Assis depuis un moment, il ne disait rien; j'étais embarrassé, Paul aussi. Enfin, il se lève, me regarde, et, en m'embrassant avec cette effusion, ce sentiment que vous lui connaissez, il me dit : « Non, mon ami, la peinture n'est pas perdue : je n'au-» rai donc pas été inutile! » A ces mots dont je suis si peu digne d'être l'objet ou l'occasion, je suis devenu petit et je n'ai pu répondre que par des larmes. »

Flandrin choisit pour son tableau de dernière année un sujet tiré de l'Évangile, *Jésus et les petits enfants*. « Je vois cette scène-là fort belle, écrit-il encore. Le grand sens des paroles du Christ et le sentiment qui domine tout cela sont des choses magnifiques à exprimer, mais aussi c'est une entreprise effrayante. D'ici à ce que mon tableau soit un peu avancé, je n'en parlerai à *personne*. » Flandrin avait, en effet, besoin de calme et de recueillement pour mûrir et pour achever ces ouvrages dont l'inspiration est si austère et l'exécution d'une grâce si sereine. Cette fois il ne se contenta pas de préparer en secret sa composition; il obtint de ses camarades la promesse qu'aucun d'eux ne pénétrerait dans son atelier. Un seul y fut admis, avec son frère Paul : ce fut Dominique Papety, dont les mains réalisaient à souhait, par la délicate beauté de leurs formes, le type rêvé par Flandrin pour la figure du Christ; afin de ne pas manquer à sa parole, il n'y vint que les yeux bandés. La maladie interrompit l'œuvre commencée; puis, à la veille de rentrer en France, de revoir Lyon, sa famille, ses amis, le malheureux jeune homme fut frappé par la cruelle nouvelle de la mort de son père... « Après un exil de cinq ans, s'écrie-t-il dans une lettre à sa mère, lorsque près de retourner nous n'avions d'autre pensée, d'autre désir que de vous revoir, et par nos soins de réparer le temps perdu, oui, perdu, puisque nous n'avons pu vous aider, vous soutenir, hélas! à ce moment notre pauvre père nous quitte! »

Les deux frères ne rentrèrent pas en France sans avoir visité les principales villes de l'Italie. Nous regrettons de ne pouvoir citer en entier quelques-unes des lettres où Hippolyte essaye de communiquer à ses amis ce qu'il a éprouvé à la vue des chefs-d'œuvre de l'art ou des grands spectacles de la nature italienne. Son admiration est instructive, soit qu'il parle des peintures du palais du T à Mantoue, où il trouve « que Jules Romain est un peintre antique », ou des *Giotto* et des *Cimabué* de l'église d'Assise « qui sont d'une hauteur étonnante »; soit qu'il compare Naples et son golfe, Florence, « la charmante Florence », les paysages de l'Apennin, à Rome et à sa campagne, vers lesquelles reviennent toujours de préférence son regard et sa pensée : « Je me rappelle qu'il y a quelque temps vous me demandiez si j'aimais bien réellement ce pays; voyez-vous, c'est inexprimable. J'aime bien la France, c'est elle qui a mes parents, mes amis; je l'aime mieux, c'est certain; mais quand je pense qu'il me faudra quitter Rome, cela me déchire le cœur. Lorsque de ma fenêtre seulement je vois cette belle plaine, puis cette belle chaîne de la Sabine, ces belles montagnes avec leurs vieux noms, leurs noms antiques, plus près de moi notre beau jardin, enfin le délicieux palais dont j'habite une aile; lorsque je vois tout cela d'une de mes fenêtres et que, me retournant de l'autre côté, je vois et je domine toute la ville avec la ligne de la mer pour horizon, oh! voyez-vous, je souffre à la pensée d'abandonner un jour tout cela. J'aurai bien de la peine,

et cependant il faudra bien se vaincre : je sens bien que ce n'est point ici que je dois vivre. »

Il revint donc et reconnut « Paris, avec un redoublement de bruit, de boue, de vapeur, de foule. » Puis il fallut chercher un logement, un atelier, faire et recevoir des visites, « tout cela obligé, forcé. » Il n'avait plus de temps pour le travail. « O chère Rome, s'écriait-il, où es-tu? » Le tableau qu'il rapportait, exposé au Salon de 1839, y obtint le plus honorable succès. Les artistes les plus haut placés dans l'opinion ne lui marchandèrent pas les louanges. L'un d'eux, Ary Scheffer, qui avait eu les honneurs de cette même exposition, lui donna la preuve la plus flatteuse de son estime en venant lui demander ses conseils et en exprimant tout haut le regret de n'avoir pas reçu, comme lui, des leçons auxquelles il n'était plus temps de recourir. Mais les faveurs de l'administration ne répondirent pas tout d'abord à cette approbation des connaisseurs.

Cependant celle-ci ne fut pas stérile. L'habile graveur, M. Gatteaux, de l'Institut, alors membre du conseil municipal de la ville de Paris, avait, dans le temps où le peintre était encore à Rome, fait remarquer ce que ses envois révélaient d'aptitudes précieuses pour la décoration des édifices. Il avait demandé que le premier travail de ce genre dont on pourrait disposer lui fût confié, et il obtint, en effet, pour lui, lorsqu'il commençait à s'inquiéter avec raison de l'avenir, la décoration d'une chapelle de l'église Saint-Séverin. Ce fut à la même initiative que Flandrin dut d'être chargé, un peu plus tard, de peindre le chœur de Saint-Germain des Prés. Désormais il était voué, et pour toute sa vie, à la grande peinture monumentale et religieuse, qui lui avait toujours paru, comme aux vieux maîtres, le sommet de l'art et le plus digne emploi du génie. Il semble qu'il y était destiné en naissant; chaque pas dans la carrière l'avait acheminé vers ce but où le poussaient toutes ses aspirations. Dès qu'il avait pu librement choisir, à Rome, les sujets de ses tableaux, il s'était naturellement porté vers ceux qui répondaient aux besoins de son âme. La *Divine Comédie* de Dante, qui resta toujours, avec les livres saints, sa lecture de prédilection, avait d'abord ému toutes ses sympathies d'artiste et de chrétien; il avait peint ensuite le *Saint Clair* de la cathédrale de Nantes; puis, dans sa dernière œuvre de pensionnaire, il s'était appliqué à l'expression des paroles mêmes du Christ et du récit de l'Évangile. Maintenant, préparé par une excellente éducation d'artiste, chargé de grands travaux, il n'avait qu'à puiser en lui-même pour montrer, avec la force croissante d'un talent de jour en jour plus sûr de lui et la sérénité d'une âme que n'agitèrent jamais la contradiction ni le doute, ce que doit être la peinture quand elle s'applique aux murs d'un monument, et quand ce monument est une église.

La décoration de la chapelle de Saint-Jean l'Évangéliste, à Saint-Séverin, celles du chœur et de la nef de Saint-Germain des Prés, la frise de Saint-Vincent de Paul (1), l'abside de l'église d'Ainay, à Lyon, le vaste ensemble de figures qui orne le fond de l'église Saint-Paul de Nîmes; ces œuvres, qui ont rempli la trop courte existence de Flandrin, sont d'impérissables modèles de cette peinture religieuse qui, disait-on, ne pouvait plus revivre dans un siècle de peu de foi. Le peintre y déploie un talent souple et varié autant qu'il était large et pur, une sincérité parfaite, une originalité véritable. Il s'est rapproché autant qu'il a pu de ces maîtres toscans et ombriens qui avaient, avec Raphaël, quand il quitta l'Italie, son dernier regret, son dernier cri d'admiration; mais il s'est souvenu d'eux sans rien leur prendre en réalité. En vivant dans leur intimité, il a appris d'eux ce qu'il était; ils lui ont fait sentir ce qu'eux-mêmes avaient aimé et senti, mais pour le rendre à son tour; ils semblent avoir pris soin, comme pour un disciple de prédilection, d'assouplir son talent et de l'affermir tour à tour, afin de le rendre libre.

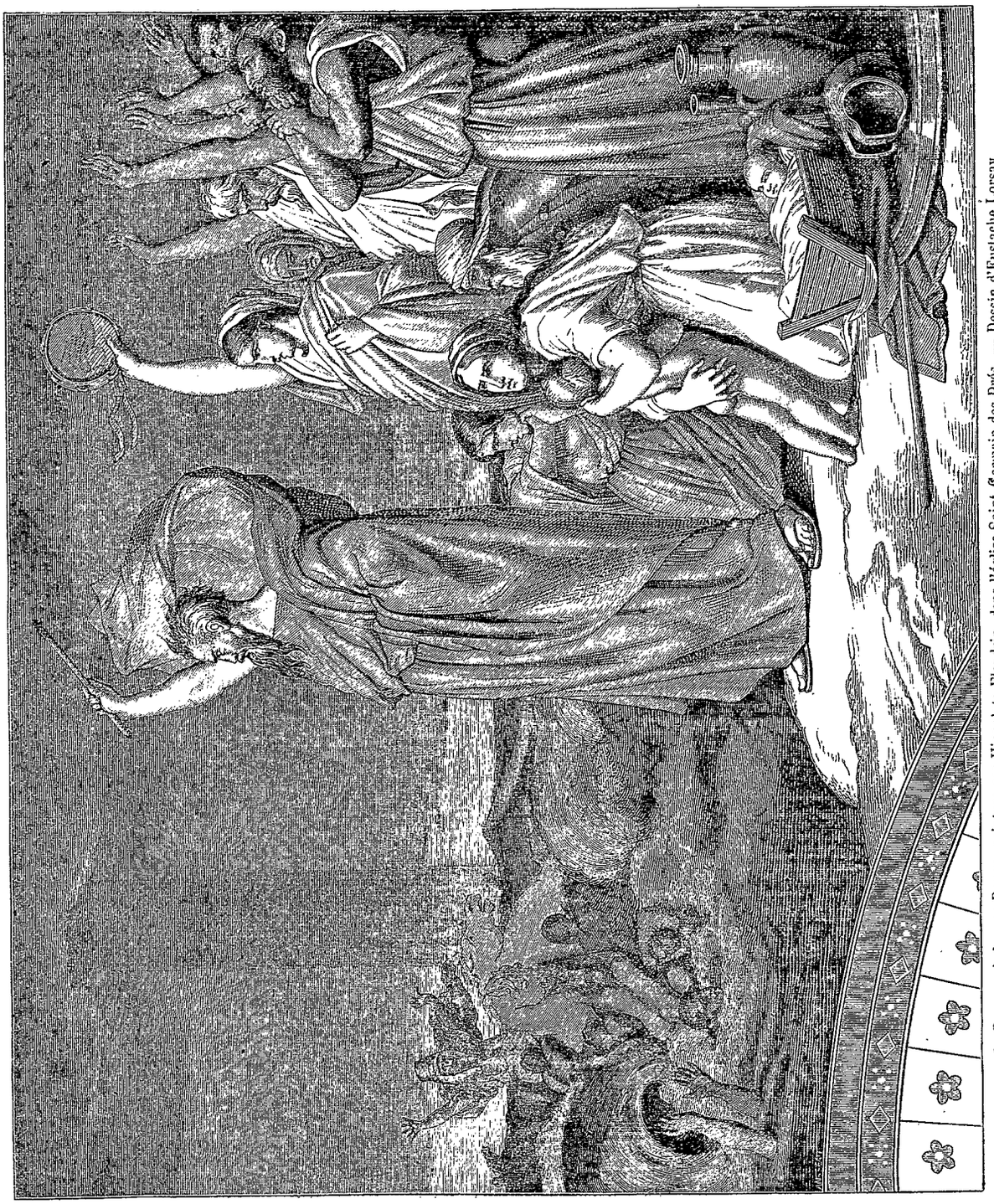
(1) Voy. t. XXVIII, 1860, p. 276.

Nous n'essayerons pas de donner ici de toutes ces peintures une description qui serait nécessairement longue et monotone, car elles se distinguent les unes des autres moins par la différence des sujets que par la variété de la disposition, du caractère et de l'exécution. Flandrin savait admirablement approprier à l'aspect général des édifices celui des figures dont il revêtait leurs voûtes et leurs murailles. Toutes les églises que nous venons de citer offrent la rare réunion des plus hautes qualités de la peinture monumentale et religieuse : la force et la profondeur du sentiment, l'élévation constante de la pensée et du style, la fermeté du dessin, sévère et plein de grâce, l'harmonie et la solidité de la couleur, dont les tons clairs et mats s'allient si bien aux teintes adoucies des fonds d'or ou d'azur. Les figures isolées et purement décoratives font corps avec l'architecture, la complètent, la soutiennent et ne la dénaturent jamais; elles en ont elles-mêmes la force tranquille et la solidité; les compositions, en gardant la simplicité qui convient à la peinture murale, sont souvent de l'effet le plus dramatique. Le *Passage de la mer Rouge*, de la nef de Saint-Germain des Prés, que reproduit notre gravure, en est un exemple qui nous dispense d'en citer un plus grand nombre. Comment, cependant, ne pas rappeler l'*Entrée de Jésus à Jérusalem*, et le *Christ montant au Calvaire*, qui décorent l'entrée du chœur de la même église? Pages émouvantes, dont les sujets, mille fois traités par les plus puissants et les plus habiles pinceaux, ont encore une fois été rajeunis par le sentiment personnel d'un artiste convaincu. Quel pur et noble style que celui de l'*Entrée à Jérusalem*, que de science et de simplicité dans la composition! Puis, devant le *Calvaire* si pathétique, et pathétique dans une si juste mesure, comment ne pas se sentir ému? Quel groupe que celui de la Vierge et des saintes femmes qui l'entourent! Quelle éloquence dans le désespoir muet de saint Jean!

Flandrin n'a peint qu'un petit nombre de tableaux proprement dits. A ceux de sa jeunesse dont nous avons déjà mentionné les principaux, il faut ajouter un *Saint Louis dictant ses Établissements*, qui lui fut commandé en 1842 pour la Chambre des pairs; un *Napoléon législateur*, placé dans une des salles du conseil d'État; les cartons qu'il composa pour un vitrail de la chapelle de Dreux représentant *Saint Louis prenant la croix pour la deuxième fois*, et une *Mater dolorosa* qui décore une chapelle funéraire à Saint-Martory (Haute-Garonne) : ce dernier tableau fut exposé au Salon de 1845, et l'on raconte qu'en le voyant la reine Marie-Amélie, qui venait de perdre son fils d'une manière si imprévue et si cruelle, éclata en sanglots. Il peignit aussi deux grands médaillons contenant les figures allégoriques de l'*Agriculture* et de l'*Industrie*, au Conservatoire des arts et métiers; enfin trente-six figures de grandeur demi-nature, exécutées pour M. le duc de Luynes, au château de Dampierre. Mais il ne faut pas oublier que Flandrin fut un maître dans un genre de peinture, le portrait, où l'on ne peut exceller si l'on ne possède les plus hautes qualités de l'art et les plus difficiles à acquérir. Parmi cinquante ou soixante portraits de sa main dont il serait inutile d'indiquer les noms, nous en citerons seulement quelques-uns, de ses dernières années, dont sans doute on se souvient encore (plusieurs ont été exposés) : celui du prince Napoléon, du comte Walewski, de M. Gatteaux, de M. de Rothschild, de M. Marcotte-Genlis, et ce portrait de l'empereur Napoléon III, œuvre historique du premier ordre, qui a été un moment au

Musée du Luxembourg, et dont l'empereur a fait don au Tribunal de commerce de la ville de Paris. Flandrin s'était acquis aussi une réputation particulière par ses portraits de femmes, et l'on a dit avec un sentiment très-juste de la grâce sérieuse et de la délicatesse d'expression de ces ouvrages, où semblent se résumer les inclinations les plus naturelles de son talent, qu'il était le peintre des honnêtes femmes.

Cette vie de labeur assidu finit par ébranler sérieusement sa santé toujours assez faible; à la fin de 1863, la nécessité de prendre un peu de repos se fit impérieusement sentir. Il résolut de faire avec sa famille un voyage en Italie, persuadé que la vue de Rome, « après laquelle il soupirait depuis vingt-cinq ans, lui ferait moralement beaucoup de bien. » Avec quelle émotion il se retrouva dans ce pays si ardemment aimé! « Mon cher maître,



Le Passage de la mer Rouge, peinture par Hippolyte Flandrin, dans l'église Saint-Germain des Prés. — Dessin d'Eustache Lorsay.

écrit-il à M. Ingres, je suis à Rome! mon cœur déborde de joie et d'admiration; et comme ce bonheur a sa source dans le souvenir de vos bienfaits, de vos enseignements, je veux vous en faire part et vous remercier toujours... Au moment de notre entrée, les derniers rayons du soleil doraient les hauteurs du Pincio. Après avoir pris nos premiers arrangements, dîné chez Lepri, nous avons, par une espèce d'attraction, monté les degrés de la Scalinata. Je me suis approché de la villa (1), ému comme un amoureux; là, caché dans l'ombre des chênes verts qui protégent la petite vasque, je contemple avec attendrissement ces murs, et tout bas (car il y a un groupe de personnes, de pensionnaires peut-être, à quelques pas de nous) je raconte à ma femme et à mes enfants mes bons, mes chers souvenirs... » Que ne pouvons-nous transcrire encore quelques-

(1) La villa Médicis, où est l'Académie de France.

unes de ses lettres écrites de Rome, ou ces courtes et expressives notes du journal où il déposait chaque soir ses impressions et souvenirs! On y verrait partout l'enthousiasme pour les belles choses, et la santé morale soutenant la santé physique de plus en plus affaiblie par les rigueurs d'un hiver exceptionnel, jusqu'au moment où ses forces le trahirent complétement. Une maladie survint (la petite vérole), et après quelques jours il n'était plus.

Ce séjour à Rome, dont il avait tant attendu de bien, avait été, dès les premiers jours, attristé par les nouvelles venues de France, annonçant les mesures administratives qui atteignaient si gravement et, dans son opinion, menaçaient de mort l'enseignement des beaux-arts dans notre pays. Il faudrait citer encore les lettres adressées sur ce sujet à ses amis et à ses confrères de l'Académie. Elles ne montrent pas seulement la douleur que lui inspirait la ruine d'institutions auxquelles il était profondément attaché; elles témoignent aussi de la parfaite compétence avec laquelle il jugeait toutes les questions relatives à l'enseignement. Il en avait toujours été préoccupé, et son plus vif désir eût été de fonder à son tour une école; il en avait sans cesse ajourné le projet par un sentiment de déférence excessive envers son maître. Cependant, quand l'avenir de l'art en France lui parut sérieusement compromis, il n'hésita plus, et, de Rome, il s'était adressé déjà à quelques-uns de ses élèves et de ses amis pour les prier de l'aider en son absence à en préparer l'organisation. Quels regrets ce projet non réalisé ne doit-il pas ajouter à celui de tant de beaux ouvrages qu'il eût certainement produits encore! Et combien ces regrets n'ont-ils pas grandi depuis que la perte de l'homme illustre auquel il rapportait humblement tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il était, nous a fait sentir plus cruellement que ce qui manque surtout à l'art aujourd'hui, c'est une doctrine, une tradition, une foi; c'est l'enseignement et l'exemple d'un maître convaincu et fidèle à lui-même.

LE DERNIER APPRENTI

DE MAITRE BROUSSAILLE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 350, 354, 366.

IV. — *Le complot.*

L'événement qui mit en danger les jours de Marthe n'avait pas, on le sait, adouci le caractère ombrageux de Joseph Broussaille. On sait aussi à quelles conditions Félix Georget devait de n'avoir pas eu à en supporter les tempêtes. L'espèce d'immunité dont il jouissait exclusivement avait réduit à néant les espérances de ses camarades, qui, lors de son arrivée parmi eux, raisonnèrent ainsi : « Pendant que le maître battra celui-ci, il ne s'occupera pas de nous, et nous aurons en moins tous les coups qu'il recevra. »

Raisonnement peu charitable, mais surtout absurde, attendu qu'une fois levé pour frapper, le bras du maître ne se bornait pas à tomber sur un seul.

Il faut dire encore, contre le calcul des malheureux apprentis, qu'ils avaient compté sans l'intelligence et la bonne volonté du nouveau venu, double mérite qui faisait de lui un sujet de comparaison dangereux pour les autres et leur valait journellement un supplément de horions et de bourrades. Le maître ne disait jamais à Georget : « Je suis content de toi »; il eût préféré être étouffé par ces paroles d'encouragement, si sa justice avait pu les lui inspirer, plutôt que de permettre à ses lèvres de les laisser sortir; mais chaque fois que le protégé de Marthe faisait de nouveau preuve d'habileté et de talent au travail, Joseph Broussaille châtiait plus sévèrement ses camarades : c'était la seule marque de satisfaction qu'il crût devoir donner à son intelligent élève. Comme ce dernier lui fournissait souvent l'occasion de témoigner ainsi son contentement, on peut juger quelle somme de jalousie s'amassa dans le cœur des autres apprentis, et combien devint impérieux leur désir de vengeance. Longtemps ils résistèrent à ce désir, un peu d'abord parce qu'ils en redoutaient les suites, mais surtout faute de pouvoir tomber d'accord sur le moyen de le satisfaire. Enfin, comme la fâcheuse comparaison rendait leur condition de plus en plus intolérable, ils mirent en oubli le soin continuel que prenait Georget soit de cacher leurs fautes, soit de réparer leur maladresse, — il avait, on le voit, apporté à l'atelier les procédés de bonne camaraderie qu'il pratiquait autrefois à l'école; — et quoi qu'il eût fait pour eux, les jaloux, lui imputant à crime son mérite qui rendait plus évidente leur infériorité, décidèrent qu'ils tiendraient une dernière fois conseil afin de parvenir à faire battre à son tour et, s'il se pouvait, à faire chasser celui que, si injustement, ils considéraient comme un ennemi.

A cette époque, Félix Georget comptait dix-huit mois d'apprentissage; il valait un ouvrier pour son maître, on pourrait dire un fils pour Marthe, si auprès d'une mère quelqu'un pouvait remplacer son fils. Georget était aussi le commis aux écritures, le secrétaire de la maison; c'est à lui que Joseph Broussaille confiait les commissions importantes qu'il ne voulait pas faire lui-même et qu'il n'aurait pu sans inquiétude confier à un apprenti vulgaire.

Or, un soir que Georget était en course par ordre du maître, les jaloux profitèrent de son absence pour délibérer sur le meilleur moyen de le perdre. Chacun fit sa proposition : toutes furent tour à tour mesurées et pesées; puis, comme il fallait en finir, on s'arrêta à ce qu'il y a de moins nouveau dans la série des mauvaises inspirations de la perfidie humaine, à la ruse imaginée, il y a environ vingt-quatre siècles, par les Delphiens pour se donner le prétexte de massacrer Ésope, l'ambassadeur du dernier roi de Lydie.

Le projet adopté fut mis à exécution sur-le-champ; si bien qu'un quart d'heure après la clôture du conciliabule, si quelqu'un s'était avisé de fouiller au fond de la cassette de Georget, il y aurait trouvé l'un des douze couverts d'argent que, suivant une vieille habitude, maître Broussaille faisait compter devant lui, tous les soirs, par sa femme.

Un seul des conjurés avait été chargé de dérober le couvert dans le buffet de la salle à manger et de le porter à la cachette convenue, tandis que ses complices, postés aux aguets, se tenaient prêts à lui signaler le danger d'une surprise.

L'expédition avait eu lieu sans obstacle; on se mit à en calculer les conséquences. Alors l'un des ennemis de Georget, plus franc que les autres peut-être, laissant voir jusqu'où allait son espérance, osa dire :

— Le bon sujet ne nous fera plus de tort; car, à moins d'un grand hasard, on peut compter que maître Broussaille l'assommera du premier coup.

Il est imprudent, en matière de conspiration, de montrer à tous les conjurés le but extrême que quelques-uns veulent atteindre. Ajoutons qu'il est heureux que toujours un excès d'ardeur fasse commettre de ces imprudences-là. Tel qui ne croyait que travailler à redresser un tort en donnant une sévère leçon à l'ennemi commun, recule, abandonne la partie et fait avorter le complot, quand on lui laisse entrevoir qu'il y a mort d'homme au terme de la vengeance.

A peine donc l'un des vauriens eut-il hasardé la supposition, d'ailleurs assez vraisemblable, que Georget serait

assommé par le maître, qu'un autre, aussitôt saisi d'un scrupule, fit retour sur lui-même, s'effraya du crime auquel il ne voulait pas participer, et se glissa hors de la maison, laissant le reste de la bande se féliciter trop hâtivement du succès de ce complot.

Celui-là, qui se nommait Paulin Bonvouloir, mais que par dérision ses camarades avaient surnommé Favori, parce que c'était presque toujours à lui que s'adressait d'abord la mauvaise humeur de maître Broussaille ; celui-là, disons-nous, savait où Georget avait été envoyé et quelle direction il lui fallait prendre pour être sûr de le rencontrer au retour. Quelque part que le relieur envoyât son principal élève, c'était toujours par le chemin le plus direct qu'il revenait chez son maître : son droit chemin, ce soir-là, l'obligeait à traverser le pont Saint-Michel. Bonvouloir se rendit au-devant de Georget, non pour lui révéler le complot des souffreteux de l'atelier, mais pour satisfaire tête à tête et corps à corps sa rancune personnelle, se réservant ensuite d'empêcher le mal, mais toutefois sans dénoncer ceux qui l'avaient voulu faire.

Il arpenta rapidement le pavé de la rue Saint-Jacques, et atteignit l'extrémité du pont presque au moment où, de son côté, Georget y arrivait aussi. Alors, bien certain que ce dernier l'avait aperçu, Bonvouloir se pencha tout à coup à mi-corps sur le parapet, comme si, de là-haut où il était, il cherchait à apercevoir quelque chose qu'il avait laissé tomber sur la berge. Georget effectivement l'avait reconnu. Le voyant si imprudemment penché vers la rivière, il s'élança pour le retenir, et il lui demanda :

— Comment es-tu ici, et que cherches-tu?

— Je te le dirai, répondit Bonvouloir qui s'attendait à cette question, quand tu m'auras aidé à le trouver. Descendons du côté de l'arche.

Cela dit, il tourna le quai et se laissa glisser sur la rampe de l'escalier qui descendait au bord de l'eau. Georget l'eut bientôt rejoint en bas.

— La rivière est très-haute, observa-t-il, l'eau bat presque la muraille ; nous ne pourrons chercher ni bien loin ni bien longtemps, attendu qu'il fait déjà presque nuit.

— Il y a sous l'arche assez de place et assez de lumière pour trouver ce que je cherche, dit singulièrement Bonvouloir, attirant Georget du côté de la voûte.

Ne soupçonnant pas encore l'intention de son camarade, Georget lui demanda de nouveau :

— Tu es donc sûr d'avoir vu rouler par ici ce que tu as laissé tomber de là-haut?

— Je n'ai rien laissé tomber, reprit l'autre quand ils furent tous deux dans l'ombre, sous l'arche. Ce que je cherche, continua-t-il, c'est le moyen de te forcer à régler le vieux compte que nous avons ensemble.

— Comment ! j'ai un compte avec toi?

— Oui, le même qu'avec tous nos camarades. Tu ne comprends pas encore? je vais m'expliquer. Il n'y a que toi que l'on ne frappe pas à la maison : cela ne peut pas nous paraître juste. Nous avons attendu avec patience pendant dix-huit mois, espérant qu'un jour ou l'autre maître Broussaille finirait par lever la main sur toi. Il ne veut pas s'y décider, et pourtant il faut bien que tu saches aussi ce que pèse un coup de poing.

— Des coups, à moi ! dit Georget, se redressant indigné à la pensée d'un châtiment immérité ; apprends qu'on ne frappe que ceux qui ne font pas leur devoir.

— Tu vas me dire, interrompit Bonvouloir, que si nous sommes frappés c'est parce que nous ne faisons pas le nôtre ; c'est possible, mais la question n'est pas là. Le maître a des ménagements pour toi, et je me suis chargé de te les faire payer.

En finissant de parler, il retroussa les manches de sa veste comme pour se préparer au pugilat. Georget, plus surpris qu'inquiet du ton, du regard et du geste menaçants de son camarade, lui répondit :

— Ce que tu appelles les ménagements de maître Broussaille, comment entends-tu que je te les paye?

A cette question de Georget, Bonvouloir répondit par une autre :

— Dis-moi, t'es-tu jamais battu? lui demanda-t-il.

— Non, vraiment, et j'espère bien ne jamais me battre.

— Cependant, si tu recevais une attaque, est-ce que tu n'as pas de cœur, Georget? est-ce que tu n'y répondrais pas?

— Je n'en sais rien, attendu qu'on ne m'a jamais attaqué.

— Jamais? répéta Bonvouloir ; voilà un mot que tu ne pourras plus dire.

Et d'un coup de coude il poussa si rudement le soi-disant ennemi des apprentis, que celui-ci ne dut qu'à la rencontre du mur de la voûte d'être préservé d'une lourde chute.

Bien que cette violente secousse l'eût fort ému, Georget conservait encore assez de sang-froid pour ne pas vouloir essayer ses forces contre un camarade qu'il jugeait atteint momentanément de folie. Bonvouloir, qui n'avait séparé sa cause de celle des conjurés que parce qu'il comptait sur la lutte à outrance pour éteindre une rancune qu'il croyait légitime, ne fit pas attendre une seconde attaque. Georget se mit alors sur la défensive, mais sans se décider encore à rendre coup pour coup. Cependant l'autre, s'irritant de plus en plus contre la résistance passive qu'on lui opposait, revint à la charge avec un redoublement de fureur, et fit de telle sorte rage des pieds et des mains, qu'à la fin le pacifique Georget se vit forcé de prendre part à l'action si chaudement engagée. D'attaqué il devint à son tour attaquant, s'élança sur son agresseur, l'enlaça vigoureusement dans ses bras, le tint un moment immobile et haletant ; puis, par un dernier effort, lui ayant fait perdre l'équilibre, il le força de fléchir les genoux et le jeta meurtri sur les cailloux, si près du bord de l'eau que le courant effleura le visage du vaincu.

— J'en suis fâché, lui dit Georget quand il l'eut ainsi terrassé ; tu conviendras que je ne demandais pas à me battre.

— Tu es fâché? Eh bien, moi, je suis content ; j'ai ce que je cherchais, riposta Bonvouloir encore tout étourdi de l'assaut, et secouant ses oreilles comme un chien hargneux qui vient de se faire mordre. Tu m'as donné mon compte, ajouta-t-il en se relevant, nous voilà amis pour toujours... Je te le prouverai, oui, pas plus tard que tout à l'heure.

— Comment cela?

Bonvouloir venait de faire allusion au complot ; il se mordit les lèvres et répliqua :

— Ne me le demande pas... tu ne le sauras jamais.

Après ces derniers mots, il sortit en courant de dessous l'arche, gravit rapidement l'escalier du quai, et, ne pensant plus qu'à arriver assez tôt chez son maître pour détourner le coup qui menaçait le protégé de Marthe, il se sauva à toutes jambes dans la direction de la rue du Foin-Saint-Jacques.

Georget voulut le suivre ; mais comme il allait à son tour monter les marches de l'escalier de la berge, il trouva devant lui un jeune garçon qui déjà, et vainement, avait voulu barrer le passage à Bonvouloir. Celui-ci était trop bien lancé pour qu'on pût l'arrêter ; il passa sans s'apercevoir de l'obstacle. Il n'en fut pas de même pour Georget.

Ce jeune garçon, que les deux apprentis auraient pu remarquer, ne les avait pas perdus de vue depuis leur rencontre sur le quai. Curieux de savoir quel était l'objet que l'un d'eux avait laissé tomber du haut du parapet et qu'ils

allaient chercher ensemble sur la berge, il s'était avisé de les suivre. Témoin de leur entretien, il l'avait été aussi de la lutte; ce ne fut pas celle-ci qui l'intéressa le plus, il y serait volontiers intervenu pour en hâter le dénoûment si sa main gauche, brisée au poignet, ne lui eût interdit le droit de se mêler à une question de pugilat. Ce qui lui faisait désirer de voir finir la lutte, c'est parce qu'il pourrait alors demander aux adversaires une explication à propos d'un nom qu'ils avaient prononcé deux fois.

Cette explication, Georget la lui donna si complète, et il passa tant de temps à la lui donner, que dix heures du soir venaient de sonner quand il rentra chez son maître.

A l'arrivée du retardataire, Joseph Broussaille quitta furieusement la table de la salle à manger sur laquelle Marthe venait de compter devant lui les douze couverts d'argent.

— Monsieur, dit Georget allant au-devant des reproches qu'il semblait mériter, c'est la première fois que je m'amuse en route. Je reconnais que j'ai eu tort, et je vous demande de me pardonner ma faute; car, sans vouloir vous faire une menace, je vous assure que si vous me frappez vous ne me reverrez plus

Le maître, qui déjà avait le poing fermé, hésita à le lever sur Georget.

— Va te coucher, lui dit-il brutalement; nous recauserons demain.

Et, jurant, il rentra dans sa chambre après avoir ordonné à sa femme de le suivre.

— Où as-tu été, malheureux enfant? demanda celle-ci à Georget, pendant qu'elle allumait pour lui un bougeoir à la lumière de la lampe.

— Pas bien loin, lui répondit-il.

Et, confidentiellement, il ajouta :

— Nous aussi nous causerons demain; j'ai à vous parler de Julien.

Marthe éprouva une si grande émotion de surprise qu'heureusement elle n'eut pas la force de crier; elle chancela; Georget la soutint et dit, lui donnant un baiser sur le front :

— C'est de sa part.

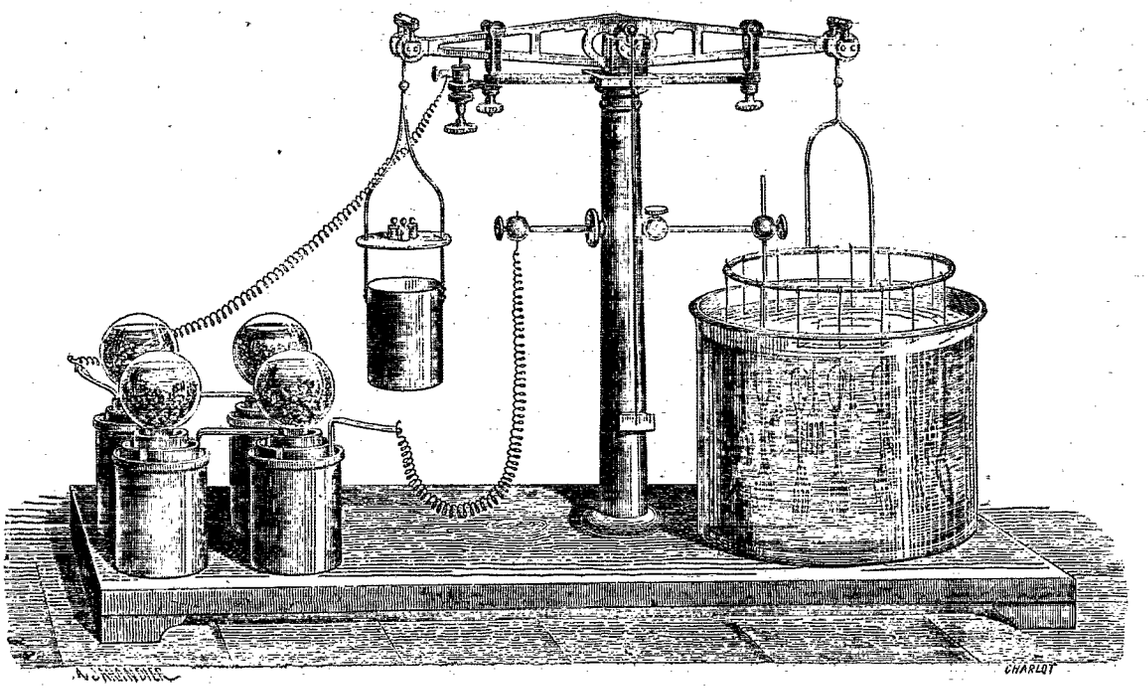
Maître Broussaille appela impatiemment sa femme. La mère et l'apprenti se dirent tout bas : « A demain », et ils se séparèrent. *La suite à la prochaine livraison.*

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. p. 100, 132, 164, 203, 236, 239, 273, 300, 341, 362.

GALVANOPLASTIE. — BALANCE ARGYROMÉTRIQUE.

La balance argyrométrique exposée par M. de Plazanet, utile dans les opérations galvanoplastiques, permet de mesurer la quantité de métal précieux déposé dans un temps donné sur les objets qu'on veut argenter ou dorer. L'appareil a la forme d'une balance ordinaire, dont un des plateaux est remplacé par un châssis métallique aux tringles duquel on suspend les objets à argenter, tels que des couverts de Ruolz. Les couverts se relient par des fils métalliques au fléau de la balance, qui elle-même communique par sa colonne au réophore négatif d'une pile électrique. Le pôle positif communique directement à la lame d'argent suspendue dans le bain. On suspend les objets à argenter au châssis de la balance, et on établit l'équilibre en plaçant sur le plateau opposé des poids quelconques, de la grenaille de plomb, par exemple. On rompt ensuite l'équilibre, en plaçant sur la petite assiette de tôle prise entre les chaînes un poids égal à celui de l'argent qu'on veut déposer. Par l'inclinaison du fléau, une tige de platine, placée sous le bras du fléau, pénètre dans un godet en acier rempli de mercure : le courant se trouve ainsi établi; les objets se couvrent d'argent; ils augmentent de poids, et quand la quantité d'argent qu'ils acquièrent est égale au poids placé à l'autre extrémité du fléau, l'équilibre se rétablit, la tige de platine sort du mercure, et le courant électrique interrompu arrête le dépôt d'argent.

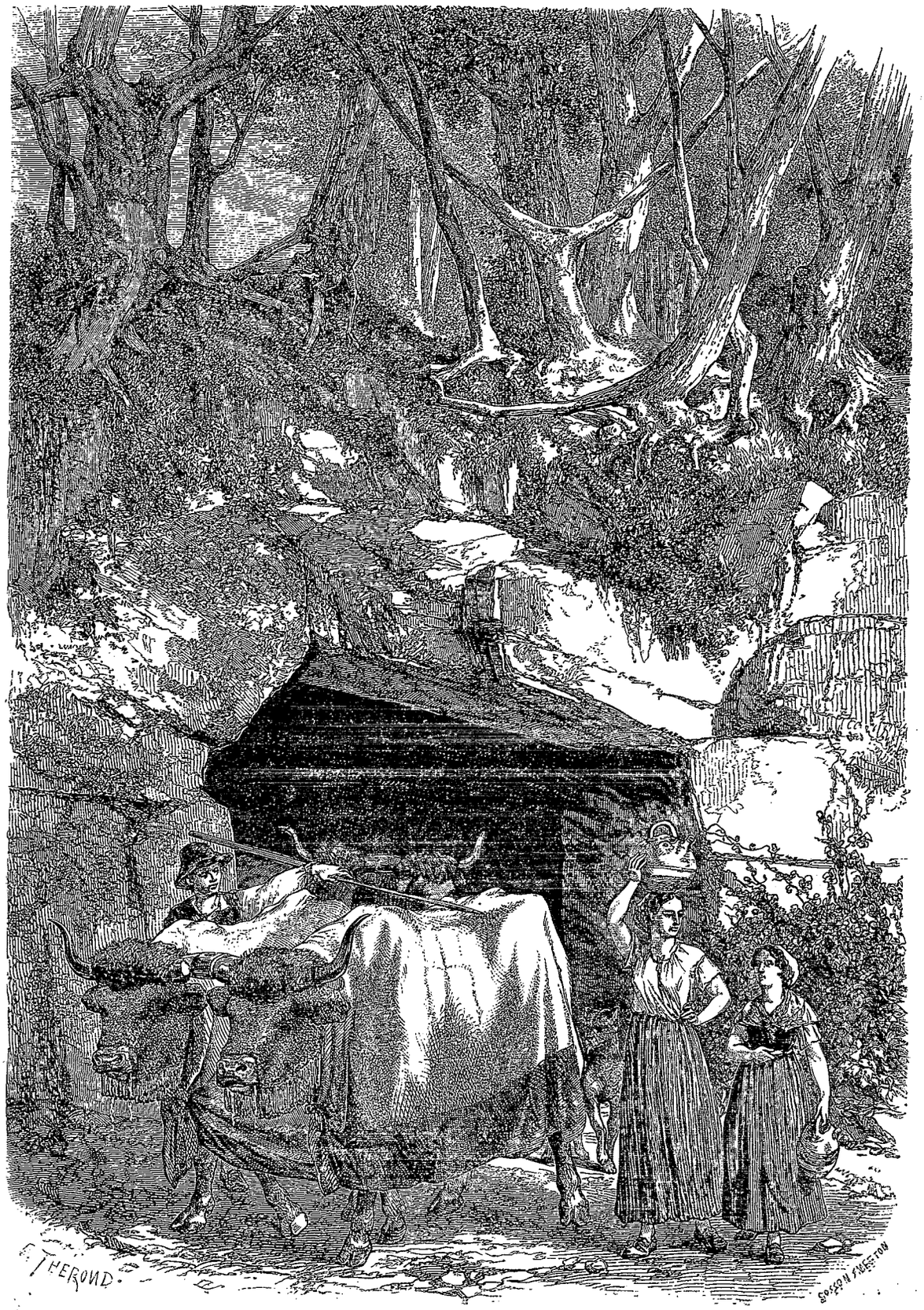


Exposition universelle de 1867. — Balance argyrométrique de M. de Plazanet.

L'expérience se termine sûrement ainsi, sans surveillance ni contrôle.

JACQUEMIN ET LA MIGNARDE.

ÉPISODE DE VOYAGE.



Passage sous bois près de Langon (Gironde). — Attelage de bœufs pour le transport du minerai. — Dessin de Thérond.

C'est à un caprice de voyageur que je dois de savoir ce que je vais raconter.

J'avais pris le train omnibus qui part de Bordeaux à six heures du matin, et je filais vers Langon, quand, parvenu

à la dixième station qui est celle de Barsac, j'eus la fantaisie de descendre de wagon pour arpenter à pied le reste de la route. Un voisin de Bordeaux, qui voyageait dans le même compartiment avec moi, se chargea de réclamer mon bagage et de le faire porter à l'hôtel du *Cheval blanc* où je devais séjourner.

La locomotive m'eût fait parcourir en moins de vingt-cinq minutes, temps d'arrêt compris, la distance de huit kilomètres qui sépare Barsac de Langon; rien ne me pressant, je m'accordai généreusement trois heures pour arriver à destination; c'est-à-dire que j'y devais être rendu à midi : j'y arrivai, en effet, à midi sonnant, mais seulement le lendemain. Il est vrai que je ne suivis que pendant peu de temps la route parallèle au chemin de fer.

En m'aventurant à entreprendre cette pérégrination, je ne m'étais pas défié de l'ardeur du soleil qui, dans une contrée sans abri, devait me rendre la marche très-pénible, même à cette heure encore matinale.

N'ayant pour couvre-chef que ma casquette de voyageur, ornée d'un soupçon de visière, je jetai un regard désolé dans la direction du convoi, qui emportait avec mon bagage un parapluie d'une envergure à humilier celui de Robinson.

Bientôt, cependant, ayant repris courage, je m'acheminai, en traversant les vignes qui s'étageaient à ma droite, vers un bois où m'attiraient des promesses d'ombre et de fraîcheur dont je sentais impérieusement le besoin.

Il me fallut marcher encore longtemps avant d'atteindre la lisière du bois; mais je n'avais pu trouver à m'abriter ailleurs; les habitations clair-semées devant lesquelles je venais de passer étaient toutes fermées.

Arrivé là, je m'arrêtai pour laisser au soleil le temps de sécher ma sueur, et lorsque je n'eus plus à craindre la transition de l'ombre à la lumière, je m'avançai sous la feuillée où, après quelques pas encore, je m'assis au pied d'un chêne.

Le bois s'étend d'abord sur deux collines séparées par un large chemin creux qu'on suit quelque temps à ciel nu; puis une couche de terre assez épaisse pour que des arbres robustes y puissent enfoncer leurs racines réunit les deux collines, qui ne forment plus alors qu'un seul plateau. Le chemin creux, toujours aussi large, se continue sous la voûte naturelle pour aller déboucher en pleine lumière à quelques cent pas plus loin.

De ceci, bien entendu, je ne me doutais nullement quand je me décidai à me reposer au pied de l'arbre; mais il est bon que je le dise maintenant pour faire comprendre ce qui suit.

Le repos m'était doux, et je m'y abandonnai si bien que ma tête commençait à s'incliner sous le poids du sommeil, quand je fus réveillé par un bruit de voix qui montait vers moi de la profondeur du chemin creux, précisément au-dessous de l'endroit où je m'étais assis. Je me penchai pour voir les causeurs, et j'aperçus deux bonnes femmes qui, la quenouille à la ceinture et le fuseau pendant, se contaient l'une à l'autre leurs peines en même temps que la filasse tordue s'allongeait en fil sous leurs doigts.

C'était en patois du pays qu'elles se lamentaient; je le comprends et je traduis :

— Et mais oui, disait l'une, mon garçon fait aujourd'hui son dernier voyage comme piqueur de bœufs dans les charrois de la grande fonderie, il l'a annoncé au contre-maître; c'est son idée à présent de s'engager soldat, et pas plus tard que demain Jacquemin doit me quitter.

— La croix que vous portez, reprit l'autre, ne vous pèse pas plus qu'à moi la mienne; si vous allez perdre votre fils, la Mignarde, ma fille, est quasiment perdue pour moi. Ne veut-elle point aller se placer à la ferme de Saint-Morillon, où la maîtresse fait la vie si dure à ses servantes que les plus vaillantes y sont bientôt au bout de leurs forces!

— Mais, objecta la mère du piqueur de bœufs, votre Mignarde vous a toujours été docile : que ne lui défendez-vous d'aller se faire périr de fatigue à la ferme?

— Gardez donc une enfant qui vous répond, quand vous parlez de la retenir malgré elle : « Il en sera ce que vous voudrez, mère, puisque ça vous est égal de me voir mourir chez vous! »

— C'est donc une rage qu'ils ont de nous mettre en deuil, ces deux malheureux enfants-là! repartit la mère Jacquemin; le gars n'a-t-il pas dit que s'il était forcé de rester ici il se ferait écraser sous les pieds de ses bœufs en passant un jour sous la cavée!

Et je la vis désigner, dans le chemin creux, la baie que formait l'entrée du passage sous bois.

— Faut-il, continua-t-elle, qu'un si grand malheur m'arrive, à présent que mon garçon est devenu bon sujet!

— Il n'y a pas grand temps que vous pouvez dire cela, observa encore l'autre mère.

— Pas grand temps! riposta la première; il y a eu un an à Notre-Dame d'août qu'il ne s'est ni battu, ni grisé : cependant les occasions ne lui ont pas manqué, les épreuves non plus; s'il est forcé d'entrer au cabaret, il ne laisse emplir qu'une fois son verre, encore n'est-il qu'à moitié vide quand il se lève de table. Pour ce qui est des querelles, on ne le voit plus s'en mêler qu'à seule fin de séparer ceux qui veulent se battre. Oui, voilà comment il est à présent, mon Jacquemin, et il faut, moi qui ai tant souffert quand il n'était qu'un mauvais gars, que je souffre encore plus lorsque je le vois si bon et si brave.

— Voisine Jacquemin, dit alors confidentiellement la mère de la Mignarde, ce n'est pas rien que pour causer de nos peines que je vous ai amenée ici. Ce matin, ma nièce Véronique m'a dit le pourquoi de nos misères : la Mignarde veut aller servir là où elle est sûre de se tuer au travail parce qu'elle ne peut pas croire que votre garçon soit tout à fait revenu au bien; Jacquemin veut s'engager à cause de la rancune que la Mignarde lui garde depuis plus d'un an. Ils ne se parlent point l'un et l'autre; mais Véronique, qui parle à tous les deux, m'a mise au fait ce matin d'une convention par laquelle va se décider comme qui dirait notre sort, puisqu'il s'agit de celui de nos enfants. Pour le moment, la Mignarde et sa cousine sont allées puiser de l'eau à la source du bois; elles descendront ensuite devers la sortie de la cavée, où elles attendront le passage de Jacquemin, qui doit aller avec ses bœufs chercher du minerai pour la fonderie. Si, de même que Véronique, elle porte sa charge sur la tête, ce sera signe qu'elle ne peut pas avoir confiance en votre garçon et qu'elle ne lui a pas pardonné; mais, au contraire, si c'est à la main qu'elle porte la potée d'eau, alors Jacquemin saura qu'au retour de son voyage il pourra vous envoyer chez nous demander pour lui ma fille en mariage.

— Vous me verrez tantôt chez vous, dit avec confiance la mère du piqueur de bœufs.

L'autre, hochant la tête en signe de doute, répliqua :

— Je le voudrais, mais je n'y compte guère : la Mignarde a le cœur bon, mais sa tête est solide. Tant que la raison lui démontrera que dire non est ce qu'il y a de plus sage et de plus juste, vous ne lui ferez pas dire oui, quand bien même elle sentirait que c'est ce qu'il y a de meilleur pour elle.

Les bonnes femmes en étaient là de leur entretien, dont je n'avais pas perdu une parole, lorsque je vis un nuage de poussière s'élever à l'extrémité du chemin creux; puis ce nuage devint plus épais à mesure qu'il avançait dans la direction de la cavée.

— C'est Jacquemin, dit la mère de celui-ci, ayant reconnu la voix qui pressait la marche de six paires de bœufs soufflant sous le joug.

Les bonnes femmes se blottirent derrière un buisson pour laisser passer, sans être vues, le jeune bouvier et son équipage.

C'était un beau gars, je vous assure; si la Mignarde doutait encore qu'il pût faire un bon mari, il ne pouvait manquer d'être un remarquable soldat.

Quand il fut près de s'engager dans le chemin souterrain, les deux mères sortirent de leur cachette.

— La Mignarde et ma nièce sont là-bas; tout va se décider, dit l'une d'elles; et sa voix tremblait.

L'autre, d'une voix non moins tremblante, répondit :

— Si j'avais la force qui me manque pour grimper et pour courir, je serais déjà là-haut, et j'arriverais en même temps que Jacquemin afin de savoir ce qui l'attend au sortir de la cavée.

Emporté par l'intérêt que ces bonnes femmes m'inspiraient, je trahis mon indiscrétion en leur criant de mon poste élevé :

— Attendez-moi là, je vais vous rapporter la réponse de la Mignarde.

Sans répondre à leur cri de surprise, je pris ma course à travers les arbres, et j'arrivai à l'extrémité du passage sous bois, dont je dominai l'autre baie que le piqueur de bœufs n'avait pas encore franchie.

De même que j'avais surpris les deux mères sans être remarqué par elles, je pus, de cet autre poste d'observation, sinon entendre, du moins voir les deux jeunes filles qui se tenaient assises près du débouché de la cavée. L'une paraissait s'efforcer de persuader l'autre, qui l'écoutait tête baissée, mais sans témoigner par un mot ou par un mouvement l'impression produite en elle par les paroles qu'elle entendait. Je devinai que l'obstinée silencieuse était cette Mignarde qui avait le cœur bon, mais dont la tête était solide. Auprès de chacune était posé à terre le pot à l'eau qu'elles avaient été emplir à la source du bois.

Tout à coup le chien du bouvier sortit en courant du chemin couvert; il aboya à la lumière, puis retourna vers ses bœufs qui ne se montraient pas encore. Les deux cousines se levèrent toutes deux, ramassèrent leur pot à l'eau et le posèrent sur leur tête. J'entendis alors distinctement Véronique dire à sa cousine : « Il vaut mieux que toi. »

Les premiers bœufs sortirent de la cavée. Jacquemin, les touchant de l'aiguillon, était auprès d'eux; il regarda du côté des jeunes filles : Véronique avait toujours son pot à l'eau sur la tête; mais la Mignarde portait le sien à la main.

On ne se parla pas; seulement Jacquemin jeta son chapeau en l'air comme témoignage de joie, et il continua sa route. Les deux jeunes filles demeurèrent un moment à causer sur place; quant à moi, rebroussant chemin à grands pas, j'allai porter la bonne nouvelle aux pauvres mères qui m'attendaient avec grande anxiété.

Invité par elles, je les accompagnai jusqu'au village, leur contant, chemin faisant, la scène à laquelle je venais d'assister. La mère de Jacquemin voulut me retenir jusqu'au retour de son fils. Je le vis revenir avec ses deux lourds chariots attelés chacun de trois paires de bœufs qui avaient tous des branches feuillues attachées à leurs cornes; une masse de rubans flottait au chapeau du jeune bouvier. J'ai assisté à la demande en mariage, au souper des accordailles, et je n'ai pu partir le lendemain qu'en laissant la promesse de revenir pour la noce.

Voilà comment, n'ayant que huit kilomètres à faire, je suis arrivé au terme de mon voyage à heure fixe, mais un jour plus tard.

MÉCANIQUE.

MACHINES DE THÉATRE.

Suite et fin. — Voy. p. 283, 331.

Voici quelques trucs de l'ancien théâtre dont l'explication aidera le lecteur à comprendre les trucs modernes, tels qu'on les pratique sur nos théâtres de boulevard. Les petites ficelles que le lecteur va voir en usage ici sont toujours employées; d'après cela, son imagination concevra aisément d'autres machines aussi bien que des ressorts analogues. On ne peut pas tout dire en fait de trucs; ils comportent une variété infinie de petits moyens; il suffit de montrer ceux qui sont pour ainsi dire de fondation.

Voyez d'abord ce monstre, ce dragon qui s'avance en rampant sur le théâtre (c'est peut-être le dragon marin d'Hippolyte, mais nous n'en savons rien) : son cou se raccourcit, s'allonge, paraît se gonfler; sa queue se recourbe. O prodige! elle a disparu tout à coup; voilà qu'une seconde tête lui naît quelque part! c'est décidément une bête surnaturelle. Il n'y a pas de raison pour qu'une troisième tête, une quatrième, ne sortent pas de son dos ou de ses pattes. — Rassurez-vous, notre mécanisme ne nous permet pas de lui en donner plus de deux : une devant, une derrière.

Le corps de la bête est en carton, le cou et la queue en étoffes fortes montées, comme vous pouvez le voir par la figure, sur des ressorts à boudin. Pour mouvoir la tête, accourcir et allonger le cou de l'animal, un homme placé dans le premier dessous n'a qu'à tirer cette verge de fer qui monte derrière le cou et qui est cousue après l'étoffe à son extrémité; la tête (en carton sans doute) tirée en dessous refoule le ressort, l'étoffe se plisse, le cou semble se gonfler. En lâchant la verge, le ressort se relève, et tout avec lui. Le lecteur peut voir qu'il y a un ressort semblable dans la queue et deux petites verges. L'homme du premier dessous n'a qu'à rapprocher ces verges pour contracter le ressort, et par là raccourcir la queue, puis laisser aller le ressort, et ainsi de suite. Quant à la disposition de la queue, à l'apparition de la tête qui vient la remplacer, ce n'est pas bien difficile non plus. Notre bête s'avance sur un trappillon ouvert; il n'y a qu'à tirer par une ficelle la queue, laquelle ne tient pas au reste du corps, pour l'entraîner dans le dessous. En même temps, une main qu'on ne voit pas fixe la tête au derrière du monstre par le moyen d'un crochet ou de toute autre manière.

Venons au colimaçon que l'on voit à gauche. Jamais on n'a vu une bête de cette espèce avec une si haute taille; j'allais dire qu'elle est de la grandeur d'un enfant, et je ne me serais pas trompé, car elle vient de s'ouvrir brusquement et il en sort un enfant; cet enfant, c'est l'Amour peut-être qui s'était caché là pour surprendre quelque belle dame ou quelque jeune guerrier. Quoi qu'il en soit, la coquille s'est refermée et le colimaçon continue sa marche, serrant et déroulant alternativement ses anneaux.

Comment la coquille s'est-elle ouverte d'un mouvement si brusque et si sec? C'est qu'il y avait dedans un ressort à boudin placé sur la paroi postérieure, ressort que l'enfant a lâché, et qui, frappant en même temps les deux parois, les a renversées, l'une en arrière, l'autre en avant. Un homme, de dessous, a tiré une ficelle attachée au ressort et l'a entraîné par une trappe dans le dessous. Une autre ficelle, passée dans un anneau au sommet de chacune des parois de la coquille, est tenue par un homme placé au-dessus, dans les combles; cet homme n'a eu qu'à tirer cette ficelle pour relever et réunir les parois, qui sont montées sur des charnières. — Quant aux mouvements du colimaçon, le ressort, qui est

très-visible dans notre figure avec les deux ficelles, suffit à les expliquer ; il est inutile d'entrer dans des détails après ce que nous avons déjà vu au sujet du dragon. Justifions seulement la présence des trois petites pièces qui se présentent au bas du colimaçon : A est, comme le dit une note du dessinateur, « un petit plancher avec quatre petites poulies (ou roulettes) entaillées dans le plancher (c'est-à-dire logées dans des entailles) pour faire couler le colimaçon. » B est une cassette de fer attachée au petit plancher, et qui descend dans le dessous par un trappillon. Elle sert à maintenir les fils du ressort. C est ce qu'on nomme un petit marteau, adapté au petit plancher. Un homme placé dans le dessous, en tenant ce marteau par l'extrémité, fait glisser le tout sur les rebords du trappillon.

Voyons maintenant ce qui est représenté au bas de la



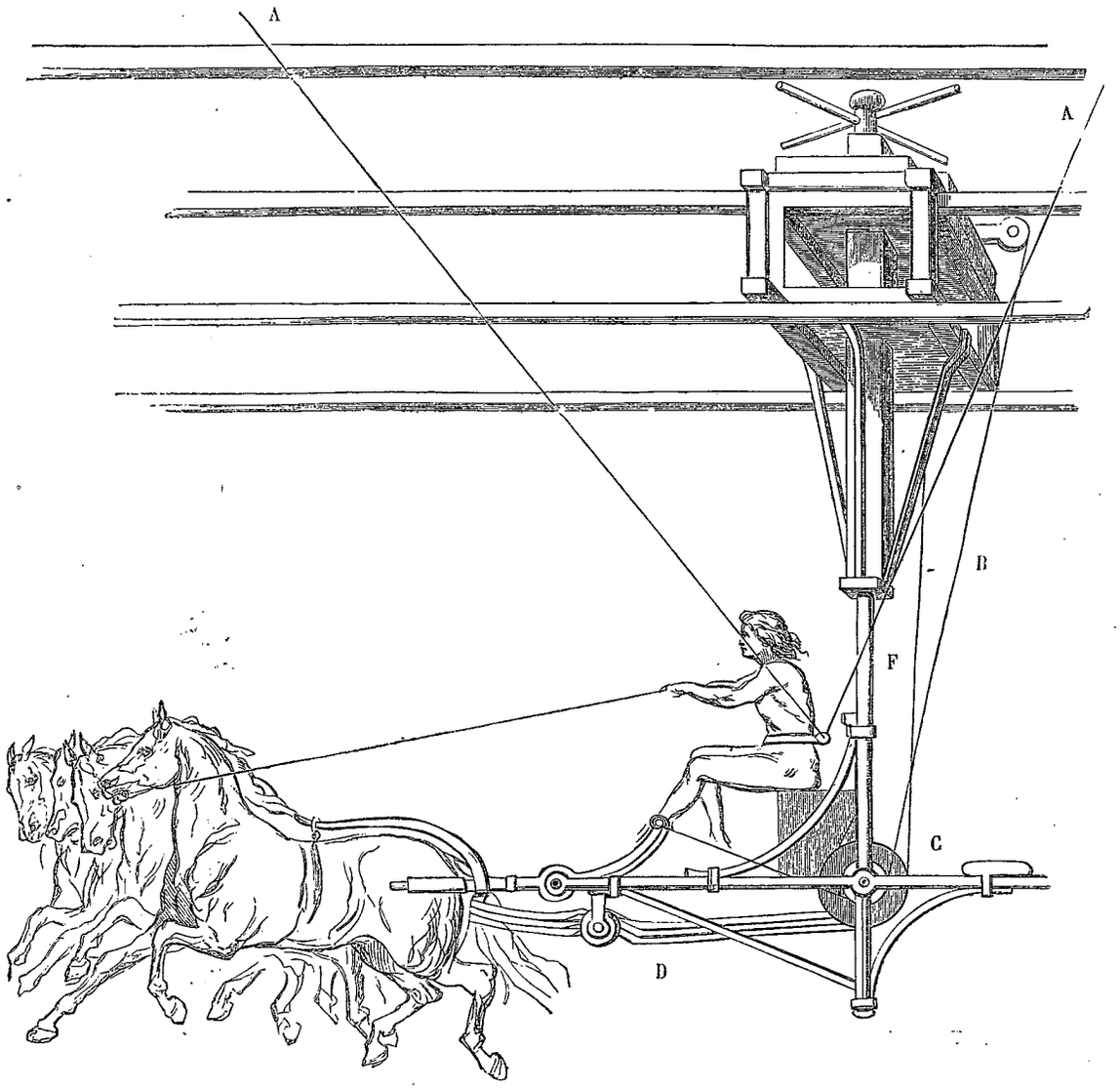
Décors d'opéra. — Colimaçon, dragon, transformations. — D'après un recueil de dessins des Archives de l'empire.

planche. Imaginez-vous le monstre humain (de droite) s'avançant du fond du théâtre, avec ses pieds de lion, sa tête énorme et bizarre posée à cru sur la taille, sans cou, sans poitrine et sans bras. Le public éclate de rire. Tout à coup le monstre a disparu, et l'on voit à la place une manière de sauvagesse, mais charmante, qui arrondit ses bras autour de sa tête et fait des poses gracieuses avec une écharpe légère. Comment cela s'est-il opéré ? — On comprend bien que la sauvagesse était cachée derrière le masque du monstre ; pour se montrer, il a suffi à cette femme, qui tenait le masque devant elle, coudes au corps, de l'envoyer derrière d'un mouvement de main. La face du masque a glissé le long du corps, comme on le voit par la figure de droite. Les cheveux du masque seuls paraissent sur le devant, en manière de ceinture. La sauvagesse a soin, bien entendu, de ne pas se retourner ; son voile n'est autre chose que le turban du monstre.

La figure intermédiaire représente sans doute une troisième transformation. A un moment donné, le justaucorps

de la sauvagesse, son masque, sa jupe, fendus tout du long et fermés seulement par de petites épingles, ont été vivement tirés du dessous par des ficelles et entraînés dans un trappillon; la bergère qui était dessous a apparu. Mais le chapeau de la bergère vous embarrasse peut-être? Il pendait déjà derrière son dos, et elle n'a eu qu'à tirer une petite ficelle qui passe dans ses cheveux, le long de sa joue, pour faire monter le chapeau sur sa tête; vous n'avez pas même aperçu le mouvement. Tout est là, en effet, dans les changements de costume : la rapidité des mouvements; ce qui s'acquiert vite avec un peu d'exercice. Il n'y a d'ailleurs aucune complication : c'est toujours en enlevant par des ficelles des habits fendus que se font au théâtre ces métamorphoses.

Après avoir parlé des machines et des trucs, il serait intéressant de dire quelques mots des décors, de la peinture usitée dans les théâtres; mais il vaut mieux terminer en mettant sous les yeux du lecteur une autre figure de machine, qui l'aidera à comprendre un point resté peut-être obscur dans son esprit : c'est comment une



Décors d'opéra. — Le Char de Phaéton. — D'après un recueil de dessins des Archives de l'empire.

gloire glisse sur des poutrelles dans le premier dessus. La figure en question montre clairement à quoi un char de Phaéton est suspendu entre ciel et terre, et sur quoi il s'avance. L'esprit du lecteur n'a ici qu'à suppléer quelques cordes qui n'y sont pas, cordes attachées aux coins de cette espèce de caisse ouverte et que tirent quelques hommes placés sur la galerie latérale du théâtre. Quant aux ficelles AA, que lui présente la figure, il l'a déjà deviné, elles sont destinées uniquement à tenir l'acteur qui joue Phaéton, et à le prémunir contre une chute possible. B s'enroule sur le cabestan d'en haut quand on veut faire tourner le treuil C, qui, dans ce mouvement, enroule les longes D, et les longes D, en se raccourcissant, font cabrer et frémir aux yeux du spectateur les fougueux coursiers du Soleil. Quant à F, elle maintient tout simplement les longes et les rattache à un point fixe.

En finissant, nous éprouvons un regret : c'est de ne pouvoir pas, après avoir froidement démontré ces pièces et ces machines, montrer au lecteur un autre spectacle, lequel se passe aussi dans les coulisses; de ne pouvoir pas, dis-je, lui montrer l'activité, la ferveur, le va-et-vient désespéré des ouvriers et des artistes peintres ou machinistes, quand il s'agit de faire, de monter et d'ajuster toutes ces machines pour une grande représentation. Au théâtre on est toujours pressé, et, règle générale, le temps manque; pourquoi? C'est qu'une représentation exige un concours infini de petites besognes; rien qu'à les nommer nous n'en finirions pas. Au reste, si le lecteur

tient à voir le tableau dont nous parlions tout à l'heure, il n'a qu'à se mettre en quête de la *Revue britannique* (numéro de janvier 1852); il le trouvera là, tracé par la main d'un maître bien connu, Charles Dickens, sous ce titre : *Comment on monte une pantomime à Londres.*

UN PRINCIPE DE MÉCANIQUE.

Lorsqu'un cavalier est lancé au galop, tout le monde comprend qu'il partage la vitesse de son cheval sans faire aucun effort. Emportés dans un wagon par un train qui fait quinze lieues à l'heure, nous possédons sans nous en apercevoir une vitesse énorme, et qui est à peu près celle que nous aurions en tombant du premier étage. Enfin, la terre tourne en vingt-quatre heures, et nous tournons avec elle. Pendant que nous pensons être immobiles à Paris, nous sommes enlevés comme le cavalier par son cheval, comme le voyageur par son wagon; la seule différence est que nous le sommes plus rapidement, et que nous faisons deux cent cinquante lieues à chaque heure de temps. L'air aussi est emporté, car s'il demeurait immobile pendant que nous marchons, il nous fouetterait au visage. Nous croyant en repos, nous penserions qu'il marche en sens opposé, de l'est à l'ouest, avec cette vitesse de deux cent cinquante lieues : ce serait un vent cinq fois plus fort que celui des plus désastreux ouragans, et capable d'emporter les animaux, les arbres, les montagnes et les mers.

Ce point établi, admettez que le cheval s'arrête : vous verrez le cavalier passer par-dessus, à moins d'une grande habileté et de beaucoup d'efforts. Supposez que le voyageur veuille descendre du wagon : il sera lancé en avant avec la vitesse que possède le train et il se tuera en tombant. Enfin, si la terre venait à s'arrêter, tous les objets qui la couvrent continueraient de marcher de l'ouest à l'est, et sembleraient lancés avec la vitesse de deux cent cinquante lieues qu'ils avaient.

La mécanique résume ces faits dans cet énoncé commun :

« Tout objet qui possède une vitesse dans un sens la garde, lors même que les objets voisins la perdraient, et il la conserve indéfiniment, à moins que des résistances étrangères ne viennent la détruire. » (1)

LE DERNIER APPRENTI DE MAITRE BROUSSAILLE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 350, 354, 366, 374.

V. — *Nuit blanche.*

Au dernier étage de la maison, une ouverture pratiquée dans la muraille avait mis en communication deux étroites mansardes lambrissées qui prenaient jour par des fenêtres à tabatière, c'est-à-dire s'ouvrant de bas en haut sur l'inclinaison du toit. C'était le dortoir des apprentis de maître Broussaille. Comme autrefois dans les chambrées de soldats, ils couchaient là deux à deux, sur de sordides paillasses, chacune garnie d'un drap plié en deux et ayant pour supplément de couverture les vêtements de la paire de coucheurs. Vu les fatigues de la journée, l'insuffisance du grabat ne les empêchait pas, d'ordinaire, de s'endormir vite et profondément; mais les événements de ce soir et la longue absence de Georget avaient été pour eux un si puissant trouble-sommeil, que lorsque ce dernier rentra il entendit, malgré l'heure avancée, les habitants du dortoir chuchoter encore avec animation. Toutefois, il put croire un moment qu'il s'était trompé, car tout bruit cessa dès qu'il eut refermé la porte derrière lui; mais pour s'assurer que les apprentis avaient prolongé la veillée jusqu'à son retour, il lui suffit du mouvement que çà et là il *surprit*, à la lueur du bougeoir, en gagnant le lit qu'il partageait, au fond de la seconde mansarde, avec son camarade Bonvouloir.

Celui-ci veillait franchement. Assis, en chemise, au pied du lit, il trempait un coin de son mouchoir dans le pot à l'eau posé à terre devant lui, puis, avec le linge imbibé, il bassinait ses yeux gonflés et endoloris. Georget supposa que les meurtrissures dont il souffrait étaient le résultat de leur lutte sous l'arche du pont Saint-Michel.

— Il paraît, lui dit-il à demi-voix, que je t'ai fait plus de mal que je ne croyais; il ne faut pas m'en vouloir, car, sur ma parole, je voulais épargner le visage.

— Ne te reproche rien, repartit l'endommagé; ce n'est pas toi qui m'as fait cela.

— Pas moi? Alors tu t'es donc battu avec d'autres?

— Pourquoi pas, puisque j'avais encore quelque chose à régler ailleurs? Le compte y est, comme dit la bourgeoise quand elle range le soir son panier d'argenterie.

Cette allusion à un fait qui s'était passé peu d'heures auparavant entre Bonvouloir et les ennemis de Georget fut si bien comprise par eux, que l'agitation qu'elle leur causa se trahit de lit en lit par le froissement de la paille.

Georget, ignorant le complot qui l'avait menacé et la vigoureuse intervention qui le fit avorter en forçant les complices eux-mêmes à reporter secrètement le couvert accusateur où ils l'avaient pris, ne vit dans les paroles de Bonvouloir que l'aveu d'une autre querelle dans laquelle, ainsi que ses yeux en portaient témoignage, il n'avait pas eu toutes les chances favorables pour lui.

Le blessé acheva de bassiner ses meurtrissures, tandis que son camarade se déshabillait. Ils se mirent au lit, on souffla la lumière, et chacun alors put supposer que la nuit de sommeil commençait pour tous les autres.

On dormit peu dans la mansarde; on ne dormit pas chez maître Broussaille.

C'est avec des préoccupations bien différentes que, par suite de certaines paroles de Georget, Marthe et son mari se tinrent éveillés jusqu'au jour. Inutile est d'appuyer sur la fiévreuse impatience de la mère. En la quittant, Georget lui avait dit : « Demain, je vous parlerai de Julien. » Elle comptait les minutes qui la séparaient de ce lendemain trop lent à venir pour elle. Quant au maître relieur, il avait l'esprit tourmenté de cette franche déclaration de son élève : « Si vous me frappez, je vous le jure, vous ne me reverrez plus. » Il connaissait assez la fermeté de caractère de Georget pour être certain que, le cas échéant, il lui tiendrait parole, et le brutal se savait trop peu maître de ses emportements pour pouvoir se promettre de ne jamais fournir le prétexte à une rupture qu'il redoutait. Ce serait lui faire trop d'honneur que d'attribuer à un attachement désintéressé l'inquiétude que lui causait la menace du dernier de ses apprentis devenu son principal auxiliaire. Cependant un autre calcul que celui des bénéfices d'argent lui faisait un besoin de retenir Georget dans son atelier. Ceci demande quelques mots d'explication.

Depuis l'origine de son établissement jusqu'à l'arrivée du fils adoptif de l'abbé Jazeron, Joseph Broussaille, relieur d'ouvrages de pacotille, routinier dans sa profession, en souci de profit seulement et non de renommée, n'avait songé qu'à former des travailleurs agiles plutôt qu'habiles et soigneux; tous ses efforts, toutes ses rigueurs ne tendaient qu'à forcer ses apprentis à produire beaucoup afin de pouvoir, lui, encaisser davantage. Les choses se continuaient ainsi chez lui quand une ambition nouvelle lui

(1) *Les Vents et la Pluie*, par M. J. Jamin.

arriva un jour, celle de devenir une célébrité parmi ses confrères. Ce fut à Georget qu'il la dut.

Dans le chétif bagage que celui-ci avait eu le droit d'emporter, après le décès du maître d'école de la rue du Rosier, se trouvait un vieil exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ*, tant lu, tant fatigué par son lecteur assidu, que, pour être conservé, il demandait à la piété de l'enfant une couverture nouvelle.

— Ce sera mon premier ouvrage, s'était-il dit, quand j'aurai fini d'apprendre mon état.

La rapidité de ses progrès, et aussi le goût et l'intelligence suppléant au peu que le maître pouvait lui enseigner, lui permirent de ne pas attendre jusqu'au terme de son apprentissage pour entreprendre la reliure du précieux volume. Comme il n'y travaillait qu'à ses heures bien rares de loisir, Joseph Broussaille ne lui demanda pas compte de l'emploi de ce temps. L'ouvrage terminé, Georget, qui n'avait pas de secret pour Marthe, le lui montra; la bonne femme tenait encore le volume dans ses mains, et s'extasiait sur le talent de son protégé, quand le relieur rentra.

— A qui est cela? demanda-t-il.

— A moi, répondit Georget; ce livre est celui que mon bon ami l'abbé Jazeron lisait le plus souvent.

Maître Broussaille l'arracha plutôt qu'il ne le prit des mains de sa femme, et, le flairant, il grommela :

— Hum! la reliure est fraîche! D'où cela sort-il?

— De chez nous, dit Marthe, puisque c'est l'ouvrage de Georget.

Maître Broussaille ne manifesta sa surprise que par un sourcillement; il examina avec une attention malveillante l'œuvre de son élève, fit jouer et sonner les plats, inspecta le dos et la gouttière, éprouva la brisure; puis, s'interrompant, il demanda à Georget :

— Où as-tu pris le carton, la peau et la moire, pour faire cette belle besogne?

— Je n'ai rien pris à personne, répliqua l'apprenti; j'ai tout acheté avec mes épargnes. Quand je porte chez les libraires leurs commandes, quelques-uns me donnent plus ou moins pour ma peine; j'ai eu soin d'amasser, je savais quelle dépense j'aurais à faire.

— Est-ce aussi, riposta le maître, avec des outils achetés sur tes épargnes que tu as fait cela?... Non, n'est-ce pas? Eh bien, tiens-toi-le pour dit : je n'entends pas que tu uses les miens à faire autre chose que ce que je te commanderai.

Marthe haussa les épaules, son mari lui lança un regard foudroyant, et, continuant à s'adresser à Georget qui tendait la main comme pour redemander son livre :

— Tu me permettras bien, lui dit-il, de ne te le rendre que quand cela me fera plaisir. Retourne à l'atelier pour voir si j'y suis.

Exprimer même aussi brutalement à son apprenti le désir de garder ce livre, non pour le lire, bien entendu, mais pour l'examiner encore à son aise, sans témoins, c'était de la part d'un tel maître la preuve évidente de l'estime particulière qu'il accordait à un travail duquel il devait, intérieurement, se reconnaître incapable.

Ce volume, il le garda, ou plutôt il le promena pendant un mois chez tous les libraires qui se donnent pour mission d'enrichir les bibliothèques d'amateurs; partout enfin où la réputation de camelotier, justement infligée à Joseph Broussaille, frappait d'exclusion les livres habillés à la hâte dans son atelier. Il voulait s'assurer si le chef-d'œuvre de l'apprenti ne serait pas jugé digne de figurer à côté des autres chefs-d'œuvre de reliure signés de ces noms fameux : Derome, Bozerian, Simier et Thouvenin.

Cette épreuve, favorable au volume qu'il promenait ainsi, éveilla, comme nous l'avons dit, l'ambition du camelotier; puis les éloges donnés au travail de Georget aveuglèrent son orgueil au point de considérer comme sien le produit du talent de son élève.

Après un mois d'attente, Georget eut la joie de revoir enfin son livre. Le maître, hésitant encore à s'en dessaisir, dit en le lui désignant :

— Puisque ces fadaises te conviennent mieux que notre ouvrage courant, j'ai accepté quelques commandes du même genre. Fais en sorte de ne pas plus gâter les volumes des autres que tu n'as gâté le bouquin de notre cousin Jazeron; au surplus, ajouta-t-il du ton de la menace, je te surveillerai.

Le maître ayant ainsi parlé, Georget rentra définitivement en possession de sa propriété. Il remarqua avec surprise cette initiale et ce nom : J. Broussaille, imprimés en lettres d'or sur le dos du livre, près du bord inférieur. Au mouvement qu'il fit, le relieur riposta :

— Tout ce qui est fait chez moi ne peut être signé que par moi; c'est une garantie.

Et, en effet, à partir de cette époque, on vit parmi la masse de travaux anonymes, dits de pacotille, sortir de l'atelier de la rue du Foin-Saint-Jacques quelques reliures de luxe signées, à aussi bon droit que celle de l'*Imitation de Jésus-Christ*, J. Broussaille.

Ainsi, pendant cette nuit où le relieur s'effrayait de la menace de Georget pour la durée du renom usurpé qui flattait son orgueil, mais ne pouvait se continuer qu'autant que l'élève passé maître continuerait à demeurer chez lui, Marthe, anxieuse, épiait la première lueur du jour pour pouvoir se lever et aller attendre son protégé, qui ne manquerait pas, pensait-elle, de descendre à l'atelier avant tous les autres. Il devait être aussi pressé de lui parler qu'elle de l'entendre, et tout témoin était redoutable pour le secret de la confidence qu'il avait à lui faire.

Un soupçon d'aurore parut enfin; maître Broussaille, fatigué de songer tout éveillé, s'était décidé à s'endormir si complétement que sa femme put se lever, s'habiller et sortir de la chambre sans qu'il en entendît rien. A l'heure où Marthe arrivait dans l'atelier, c'est à peine si l'on aurait pu y voir assez pour se diriger de la porte à la fenêtre sans se heurter aux établis et aux siéges; elle y trouva de la lumière. Georget, plus matinal encore, l'attendait déjà. L'heure était favorable, leur entretien put se prolonger sans obstacle. On ne parla que de Julien.

Le récit des aventures du jeune marin invalide tiendra ici peu de place.

Quelques jours après son embarquement à Brest, il partit pour la Guadeloupe. On était en vue de la Grande-Terre quand un gros temps mit à une rude épreuve l'équipage du navire. Pendant une manœuvre que nécessitait la tourmente, Julien fut précipité de l'extrémité d'un hauban sur le pont. On le crut mort; il n'était qu'évanoui, mais il avait le poignet gauche brisé. Sa guérison fut lente. Incapable désormais de servir dans la marine, il demeura à la Pointe-à-Pitre, chez la parente d'un officier qui s'était intéressée à lui; mais au bout de deux ans passés près de la généreuse femme qui l'avait recueilli, il fut pris de cette mélancolie mortelle qu'on appelle le mal du pays. Sa bienfaitrice lui fournit le moyen de revenir en France.

— Et aujourd'hui, dit en terminant Georget, Julien n'a pas encore épuisé ses ressources. Depuis six semaines qu'il est à Paris, il vient tous les jours dans ce quartier avec l'espoir de vous rencontrer, mais vous seulement; il ne veut pas revoir son père!

— Et sais-tu au moins où je puis être sûre de le voir, moi?

La question avait été faite à demi-voix; c'est à voix basse, les mains étouffant le son, et la bouche penchée

vers l'oreille de Marthe, que Georget y répondit. Les apprentis de maître Broussaille entraient dans l'atelier.

La suite à la prochaine livraison.

PENSÉES SUR LA CONVERSATION,

PAR JOUBERT.

— Il faut savoir entrer dans les idées des autres et savoir en sortir, comme il faut savoir sortir des siennes et savoir y rentrer.

— Il faut se piquer d'être raisonnable, mais non pas d'avoir raison; se piquer de sincérité, et non pas d'infaillibilité.

— Il faut toujours avoir dans la tête un coin ouvert et libre, pour y donner une place aux opinions de ses amis et les y loger en passant. Ayons le cœur et l'esprit hospitaliers.

— L'attention de celui qui écoute sert d'accompagnement dans la musique du discours.

— Il faut porter en soi cette indulgence et cette attention qui font fleurir les pensées d'autrui.

Tout genre d'esprit qui exclut de notre caractère la complaisance, l'indulgence, la condescendance, la facilité de vivre et de converser avec les autres, de les rendre contents de nous et d'eux-mêmes, en un mot d'être aimable et d'être aimant, est un mauvais genre d'esprit.

Un entendement doux est patient cherche à comprendre avec lenteur, se prête à se laisser convaincre, évite de s'opiniâtrer, aime mieux s'éclairer que dominer.

— N'usez que de pièces d'or et d'argent dans le commerce de la parole.

— La médisance est le soulagement de la malignité.

— S'égayer du mal, c'est s'en réjouir.

— Quiconque rit du mal, quel qu'il soit, n'a pas le sens moral parfaitement droit.

UNE CLEF ANTIQUE.

La clef antique que reproduit notre gravure fut découverte par un paysan qui labourait la terre aux environs de Tarare. Des monnaies à l'effigie de l'empereur Dioclétien et quelques fragments de poterie se trouvaient dans le même endroit. La clef est en fer, la statuette placée à son extrémité est en bronze, couverte d'une patine d'un beau vert. Envoyée par son possesseur actuel à l'Exposition universelle de 1867, elle y a figuré à une place d'honneur, dans une des vitrines de la galerie consacrée à « l'histoire du travail. »

Les clefs de l'époque romaine ne sont pas rares dans les collections d'antiquités; mais la taille de celle-ci, la figurine en bronze qui lui sert d'ornement, et sa belle conservation, lui donnent une importance particulière. On peut affirmer, d'après sa grandeur et sa forme, qu'elle servait à fermer une porte de dimensions considérables. Les plus fortes clefs, qu'on employait pour les portes des maisons, des magasins, des caves, etc., ayant leur entrée sur le dehors, étaient faites avec des gardes régulières. On peut préciser davantage, et conjecturer que cette clef fermait la porte d'un de ces celliers (*cella vinaria*), dépendance ordinaire d'une vigne, où l'on déposait, après la vendange, les vaisseaux remplis de vin nouveau : c'est ce qu'indiquerait l'image de Silène assis sur une outre; il en tient le col d'une main, tandis que de l'autre il presse une grappe de raisin. L'inséparable compagnon de Bacchus symbolisait souvent, dans les œuvres d'art, l'abondance du vin ou même de l'élément liquide en général; car sa statue servait de décoration aux fontaines de Rome, appelées, à cause de cela, *silani*. Un bronze trouvé à Herculanum, et qui avait cette destination, représente Silène à peu près dans l'attitude que nous lui voyons ici.

Le vase qui sert de base à la statuette paraît être celui qu'on appelait, d'un nom grec de bonne heure introduit dans la langue latine, *acratophorum*. On y mettait, c'est la signification de ce nom, le vin pur pour le servir au repas, et on l'y puisait pour le mélanger avec l'eau dans



Exposition universelle de 1867. — Clef antique de la collection de Mme Napolier; réduite aux trois quarts.

les cratères. Un vase de cette sorte est un attribut qui convient bien à Silène et indique, comme l'image même du dieu, la destination de la clef.

Le vase était garni de deux anses; l'une des deux a été brisée au moment de la découverte.

Typographie de J Best rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

LA PRIÈRE DE BÉATRICE.



La Prière, peinture de M. Alfred de Curzon. — Dessin de Mouilleron.

Au delà de ce bois d orangers et de lauriers est la route, et la route conduit à la mer, où, d'un rivage à l'autre, l'espace est si grand!

Aussi, lorsque, arrivé au terme de son courage pour attendre ceux que la mer a emportés, on veut, au risque des écueils et au hasard des orages, aller là-bas rejoindre les absents, il faut emmener avec soi tout ce qu'on aime ou dire à ce qu'on laisse un éternel adieu.

Voilà cinq ans que Luigi Ruffo est parti, confiant à la protection de Pasquale, son aïeul, Angela sa femme et Béatrice sa fille.

Luigi Ruffo, habile au labourage, mais qui ne possède dans son pays qu'un champ dont le produit suffit à peine aux besoins de la famille, a été appelé au loin par un riche parent pour l'aider à mettre en culture de grandes terres, parmi lesquelles une lui est promise à titre d'héritage.

En partant, l'aventureux laboureur a dit à Angela, qui s'effrayait d'une longue absence :

— C'est la fortune de notre Béatrice que je vais assurer; je ne te demande que de te résigner pendant deux ans à m'attendre.

Deux ans de résignation semblaient à la jeune femme plus qu'elle ne pouvait promettre, et voilà cinq ans et plus qu'elle attend.

Vers la fin de la seconde année, un voyageur arrivé du pays lointain où Luigi Ruffo devait demeurer encore a apporté cette nouvelle à la famille de l'absent :

— Dieu a béni les travaux de celui que vous attendez; mais pendant une année encore les terres qu'il a mises en valeur réclament ses soins et sa peine; si le temps ne vous dure pas moins qu'à lui, hâtez-vous d'aller le retrouver, il vous attend.

Pour faire honneur à l'envoyé de Luigi Ruffo, on l'avait fait asseoir, à table, à la place restée inoccupée depuis le départ du mari d'Angela. Quand il eut vidé son verre et qu'il fut parti, l'aïeul, s'adressant à la jeune femme, lui dit :

— Mon âge ne me permet pas d'entreprendre un si grand voyage; mais toi, tu peux et tu dois partir. Fixe au plus tôt possible le jour de ton départ; Béatrice et moi, nous t'accompagnerons au port d'embarquement.

Angela, dont le cœur s'était épanoui dans la joie à la pensée de répondre à l'appel de son mari, se sentit le cœur douloureusement oppressé quand le vieillard eut parlé.

— Notre Luigi ne regrette pas que moi, dit-elle arrêtant son doux regard sur Béatrice; je ne peux pas arriver seule près de lui.

L'aïeul réfléchit un moment; puis, résigné à l'isolement, il reprit :

— C'est juste, sa fille est à lui plus qu'à moi; vous me quitterez quand vous le voudrez, mes enfants; mais alors ce n'est que jusqu'au commencement de la route que je vous accompagnerai : je ne saurais aller plus loin, puisqu'il me faudra revenir seul ici.

On s'occupa durant une semaine des préparatifs de ce départ, et quand tout fut prêt, Angela ne parla plus de partir.

Quelques paroles d'un voisin avaient soudainement changé sa résolution.

Ce voisin, l'ayant rencontrée le jour où elle croyait aller pour la dernière fois moissonner dans son champ, lui avait dit :

— Comme il est possible que vous trouviez votre maison fermée quand vous reviendrez, dans bien longtemps d'ici, ne vous mettez pas en peine pour retrouver la clef; venez tout droit chez nous, elle y sera. Le voisin Pasquale, c'est chose convenue entre nous depuis hier, me laisse le soin de fermer la porte quand il n'y aura plus personne chez vous.

L'idée qu'elle s'exposait à ne plus retrouver son grand-père au retour la fit renoncer au voyage, et deux années se passèrent encore pendant lesquelles Angela ne reçut pas de nouvelles de l'absent.

Le vieux Pasquale tomba malade. Angela et Béatrice, s'entr'aidant, lui donnaient ensemble leurs soins et le veillaient tour à tour.

Une crise heureuse survint; la joie qu'en ressentit l'enfant n'éclaircit pas le front de sa mère. Le chagrin de l'absence, qui chaque jour ôtait une force à Angela, prouvait bien que son cœur n'était pas tout entier là où le devoir filial la retenait.

Béatrice ayant surpris en larmes l'affligée, qui se cachait d'elle pour pleurer, lui dit :

— Une seule de nous maintenant suffirait ici pour soigner le grand-père; mais si tu tombes malade aussi, j'ai bien peur de ne pouvoir vous soigner tous les deux. Pars toute seule; ici le bon Dieu me permettra de faire si bien mon devoir et le tien, que le jour où tu reviendras nous ramenant enfin papa, tu nous trouveras, grand-père et moi, vous attendant sur la route.

D'abord Angela s'indigna contre la pensée d'abandonner à la fois l'aïeul et l'enfant, et de nouveau elle s'efforça de se résigner à l'absence infinie; mais, malgré ses efforts, elle ne s'y résigna point. La profonde mélancolie s'empara d'elle, et peu à peu elle s'affaiblit davantage.

Béatrice, plus courageuse, plus active à mesure qu'elle voyait sa mère devenir plus faible, partageait ses soins entre le vieillard alité et la jeune femme souvent abîmée dans une sorte de torpeur.

Un mot de Béatrice décida le réveil d'Angela.

— Je me trompais l'autre jour quand je doutais de moi, dit-elle à sa mère; je vois bien à présent que j'aurai assez de forces pour soigner deux malades.

Angela alors calcula avec effroi le surcroît de fatigue qu'elle imposait à son enfant. Elle pensa que c'était tenter Dieu que d'épuiser pour elle-même ce pieux courage, et comme elle ne pouvait réduire au silence la voix intérieure qui lui criait : « Luigi Ruffo t'attend; pars, va rejoindre ton mari »; pour la dernière fois elle résolut de partir.

C'était le soir même que la mère et la fille devaient se séparer; mais au moment de l'adieu un souvenir retint encore Angela.

— Demain, dit-elle à Béatrice, est le jour anniversaire de ta naissance; je ne peux pas te quitter aujourd'hui.

— Alors ce sera, sans faute, pour demain, reprit la jeune fille, qui voyait sa mère revenir sensiblement à la vie depuis le jour où le voyage avait été décidé entre elles.

Le lendemain soir, lorsque Angela fut prête à quitter la maison, il se trouva que le vieux Pasquale, agité toute la nuit dernière par la pensée de ce départ, venait de s'endormir.

— Je ne partirai pas, dit Angela, sans avoir reçu sa bénédiction; et le réveiller serait un crime, le sommeil lui est si bon!

Cette soirée ne vit pas encore le départ d'Angela.

Enfin, le troisième jour qui suivit cette grande résolution, l'aïeul ayant béni la voyageuse et dit tout haut à celle-ci Au revoir, quand tout bas, du cœur, il lui disait Adieu, Angela baisa les mains qui venaient de la bénir, quitta le chevet du vieillard et, la vue troublée par les larmes, s'appuya sur l'épaule de Béatrice pour descendre les trois marches étagées devant le seuil de la porte.

Béatrice ne devait pas laisser longtemps seul le vieillard désormais confié à ses soins. Elle n'accompagna sa mère que jusqu'à l'extrémité d'un petit parapet de pierre qui longeait le fossé creusé près de la maison.

Angela, ne pouvant encore se décider à quitter sa fille, s'assit sur le parapet et prit Béatrice sur ses genoux.

— N'auras-tu rien à ajouter aux prières que nous disions ensemble, lui demanda-t-elle, pour obtenir que le bon Dieu protége notre retour?

— Si fait, reprit la jeune fille, j'y ai pensé; et même, depuis trois jours que tu dois partir, j'ajoute matin et soir à nos prières ma prière à moi, comme si déjà tu n'étais plus ici.

— Cette prière, apprends-la-moi, Béatrice, car je veux la dire aussi.

Béatrice joignit les mains et dit ces simples mots :

— Mon Dieu, vous qui montrez aux hirondelles le chemin du nid de leurs enfants, n'oubliez pas la maison où j'attends mon père et ma mère!

Elle finissait de prier ainsi, quand de loin, à travers les arbres, une voix que depuis longtemps on n'avait pas entendue, mais qui n'était pas oubliée, cria ces deux noms : « Angela! Béatrice! » Toutes deux ensemble répondirent par un cri de joie.

Quand Luigi Ruffo arriva près de sa femme et de sa fille, il les trouva agenouillées et remerciant Dieu de son retour.

LES ÉPHÉMÈRES.

Les poëtes et les philosophes se sont complu à établir leurs comparaisons sur la vie si courte de cet élégant insecte. Le fait n'est même pas exact pour les adultes, car on peut prolonger leur vie pendant une à deux semaines en empêchant la reproduction. Il est tout à fait faux si on prend l'existence entière de l'insecte, qui est d'un an ou plus. Les femelles laissent tomber dans l'eau leurs œufs en deux ou trois paquets portés au dehors de l'abdomen, et cette ponte se fait avec une extrême rapidité. Les paquets d'œufs s'imbibent d'eau et vont au fond. Il en naît des larves très-agiles, entourées sur les côtés de longs panaches de branchies qui leur servent en même temps à nager. L'extrémité de l'abdomen est munie de deux ou de trois longs filets, comme dans les insectes parfaits. Selon les genres, ces larves offrent des différences intéressantes. Celles des *éphémères* proprement dits et des *palingénies*, de forme cylindrique, sont fouisseuses et se creusent avec leurs mandibules et leurs pattes de devant des galeries droites, séparées les unes des autres et à deux ouvertures, dans la vase argileuse et molle des bords des rivières et des étangs. Dans cet abri qui les soustrait à la voracité des poissons, elles se nourrissent de petits insectes, et vivent deux ou trois ans. Les *bœtis* ont des larves plates qui ne creusent pas de terriers, mais demeurent appliquées contre les pierres dans les ruisseaux rapides. Elles sont carnassières, et vivent un an. Les *cloes* ont des larves nageuses, allongées et cylindriques, qui chassent en nageant les petites proies. On trouve souvent dans les maisons, contre les vitres et les rideaux, la *cloë diptère*, qui n'a que deux ailes et vole peu. Enfin, les larves rampantes des *potamanthes* ne peuvent fouir, se traînent sur le limon, s'entourent de vase et chassent à l'embuscade.

LES MINUTES PERDUES.

Les anciens alchimistes ne cherchaient pas seulement la *poudre philosophale* destinée à transmuter les métaux en or, mais encore le secret de l'immortalité. Quelques-uns, plus sages ou moins croyants, se bornaient à poursuivre la découverte des *élixirs de longue vie*.

Les moralistes et les savants modernes ont envisagé le problème sous un autre aspect : ils ont jugé qu'en économisant le temps dans les actes de la vie, on allongeait celle-ci de toute l'économie. Remarquons que c'est obtenir au delà des espérances de l'alchimie, puisqu'on peut gagner ainsi un surcroît d'existence dans les beaux moments de la jeunesse, de la force et de la santé, tandis que le chercheur du *Grand œuvre* n'avait d'autre chance que de prolonger la durée des infirmités du vieillard.

Il semble qu'à aucune époque de l'histoire de l'humanité on n'a trouvé de plus actifs élixirs de longue vie que dans le demi-siècle dont a été témoin la génération qui s'en va. Paquebots à vapeur, chemins de fer, photographie, télégraphie, accomplissent en quelques jours, en quelques heures, en quelques minutes, en quelques secondes, des actes qui auraient duré des mois, des semaines, des jours.

Convenons, cependant, de ceci : que ces élixirs d'accroissement vital en demandent un autre : l'*argent*. Ils ne sont pas toujours à la portée de tout le monde, et ceux mêmes qui en peuvent le plus largement user ne s'en servent que dans des circonstances limitées. Mais il est un moyen accessible à tous et à chacun, praticable par le plus humble citoyen comme par le plus grand personnage : *c'est de ne pas perdre une minute*; on dira que cette découverte est presque une vérité de M. de la Palisse, soit; mais c'est une de ces vérités qui, admises par tous, ne sont pratiquées que par quelques-uns, et qui ne sont jamais trop reproduites, ni avec trop d'insistance.

En repassant le soir dans sa mémoire la succession des actes de la journée, que de minutes ne trouve-t-on pas perdues à ne rien faire, à laisser vaguer sa pensée, sans utilité ni pour soi ni pour les autres!

A ce sujet, il nous revient un souvenir qui remonte à près de cinquante ans.

Un écolier de dix-sept ans allait passer ses examens pour l'École polytechnique; un jour son père le trouve jouant à quelque jeu d'enfant avec un jeune frère.

— Oh! oh! mon fils, crois-tu que M. Raynaud (c'était un des examinateurs de l'époque) te fera des questions sur le choc des billes?

— Je ne le suppose pas, mon père; mais l'heure de dîner ayant sonné, j'ai cru que vous alliez rentrer, je suis descendu au jardin, et je ne pouvais songer à me remettre au travail pour *quelques minutes*.

— Tant pis, mon fils! les minutes font des heures, et je t'engage à te préparer des sujets de travail pour remplir ces *quelques minutes* éparses qu'on rencontre si souvent dans la vie et qu'on gaspille en niaisant.

. . . Je suis justement en mesure, continua le père, de te donner un exemple. Je viens de remercier cet excellent professeur de littérature qui a bien voulu te donner quelques leçons.

— M. Clouzet?

— Précisément. Au moment où j'entrais, sa femme l'avertissait qu'on allait se mettre à table. « Bon! dit-il en posant sa plume, je viens de terminer encore un volume. Vous savez, ajouta-t-il, que j'aime passionnément la musique ancienne. Je n'ai pas les moyens d'acheter tous les ouvrages qui contiennent les morceaux des vieux grands maîtres; il y a, d'ailleurs, beaucoup de pièces manuscrites. Je m'ingénie à me procurer ces raretés délectables, et je les copie. Mais je ne consacre à ce travail que *les minutes perdues*, les épaves de mon temps. Ainsi, notre dîner est rarement tout à fait prêt à l'instant précis où je rentre. Je cours alors à mon bureau; le livre de musique est sous mes yeux, mon registre de copie est ouvert, ma plume est prête, tout est dans l'ordre, et je continue la ligne que j'ai interrompue la veille. Vous voyez cette rangée d'in-

folio au bas de ma bibliothèque, je les ai tous remplis de ma main, depuis sept à huit ans que l'idée de ce travail m'est venue, et je n'y ai employé d'autres moments que *les minutes perdues* qui suivent ma rentrée au logis et précèdent le dîner. Il y a là des trésors que je me suis procurés par toutes sortes de soins, par de nombreuses correspondances en France et à l'étranger. »

Après ce récit du père, le fils a loué sans réserve le professeur courageux, et il a pris la résolution de l'imiter. Y est-il parvenu? C'est autre chose! Il a probablement de sérieux reproches à se faire à cet égard, car une de ses citations favorites est celle de ces vers d'Horace :

. . . . . Video meliora
Proboque et pejora sequor.

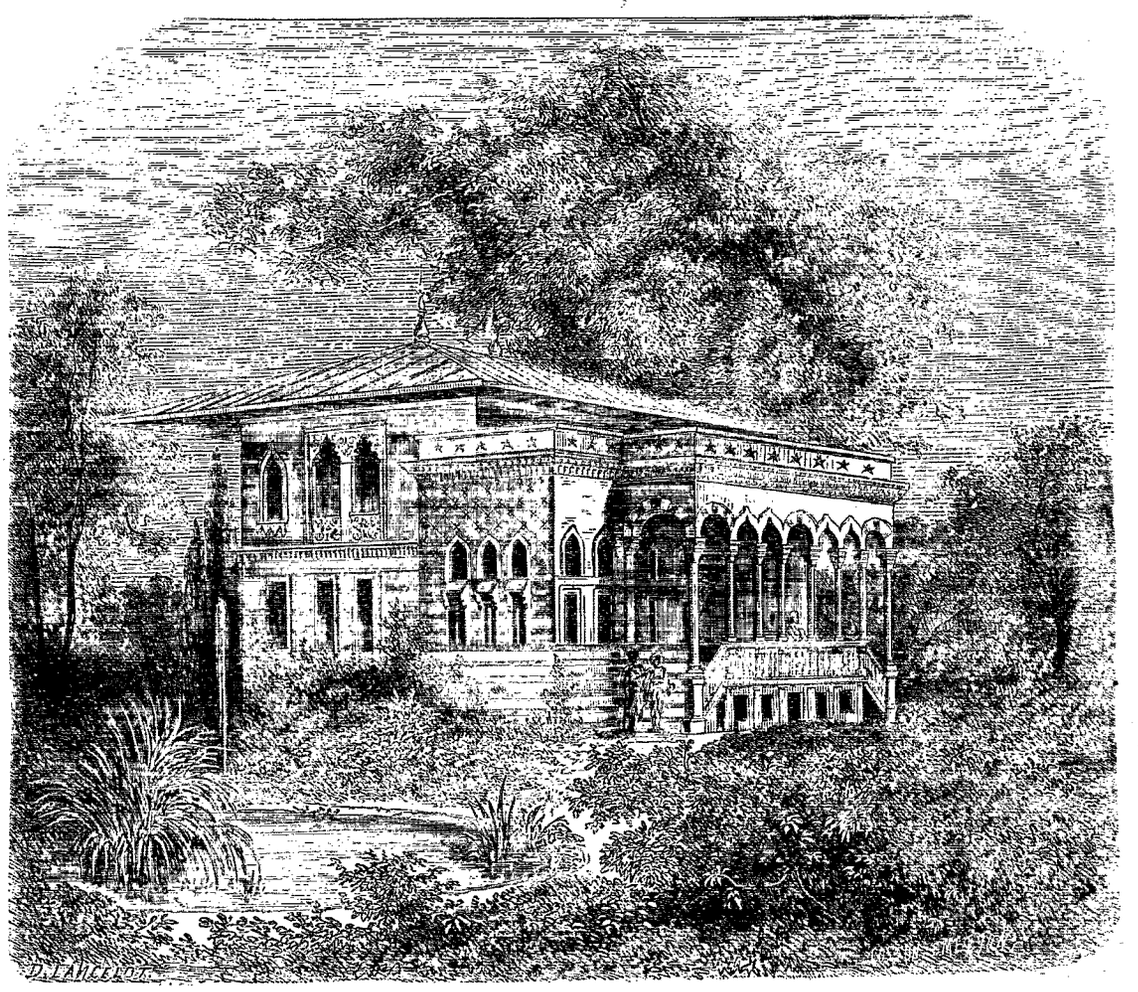
Ce qui, traduit librement, signifie : Je ne vois que trop bien ce qu'il y a de mieux à faire; je l'admets sans réserve et voudrais m'y ranger; mais, hélas! c'est précisément en sens contraire que je me laisse entraîner!

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. p. 100, 132, 164, 203, 236, 240, 273, 300, 341, 344, 362, 376, 384.

LA MAISON DU BOSPHORE.

Rien n'était plus simple, ou plus vulgaire même, que l'extérieur de la maison du Bosphore. C'était un grand parallélogramme percé à la hauteur du rez-de-chaussée d'une série de fenêtres carrées assez maussades, et à la galerie supérieure de baies ogivales, sans moulures, sans

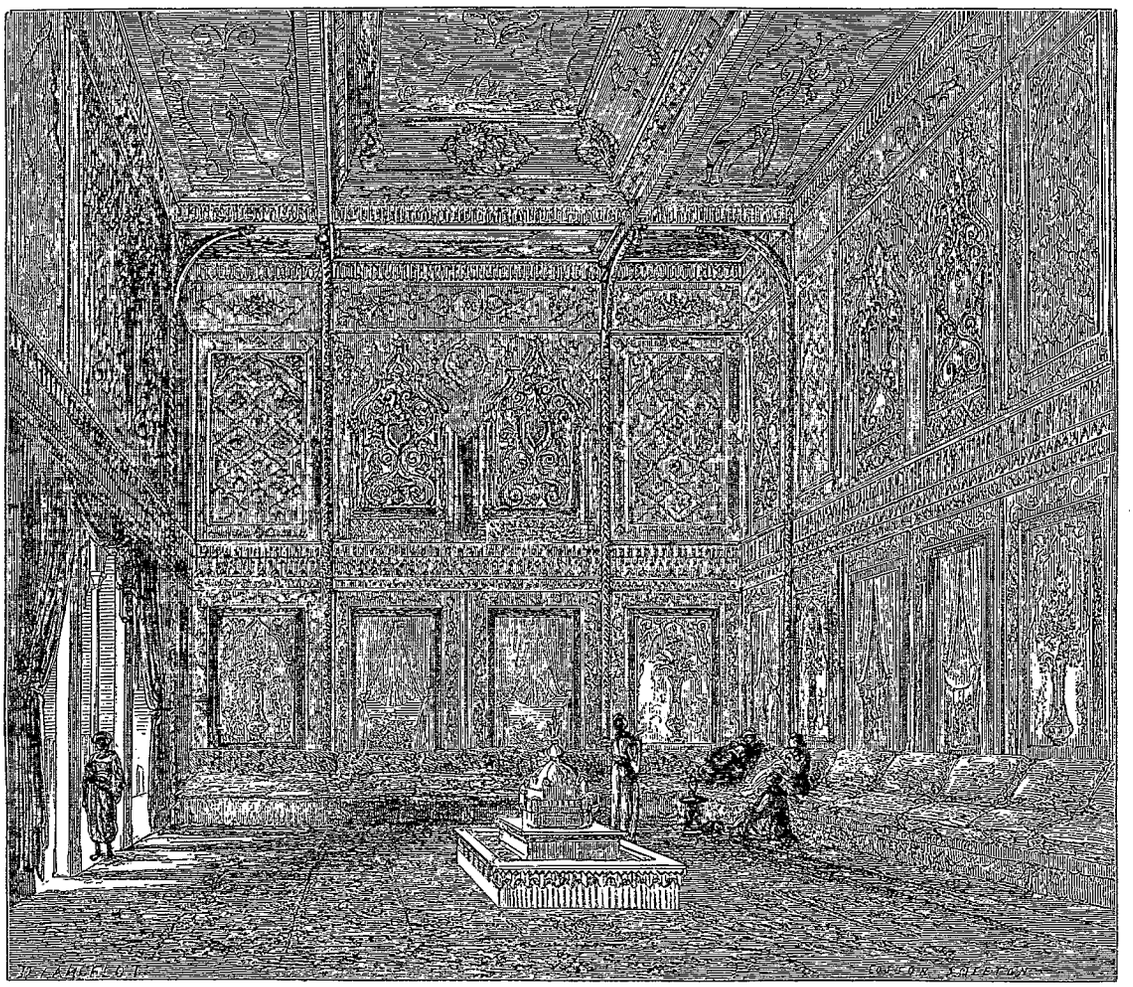


Exposition universelle de 1867. — La Maison du Bosphore. — Dessin de Lancelot

ornements, sans relief et sans profondeur. Un grand toit très-avancé traçait, à certaines heures du jour, une grande marge d'ombre sur la paroi plate et monotone. A droite et à gauche du portique qui formait l'entrée s'élevaient de petites ailes de bâtiment surmontées d'une balustrade en bois, où l'on avait découpé à jour de grandes étoiles. Le fronton, surmonté de l'étendard turc, avait pour tout ornement le chiffre du prince. Mais n'oublions pas que ce kiosque ne figurait qu'un lieu de plaisance, et non une résidence d'apparat. Soyons donc indulgents pour l'extérieur.

Le salon occupait en superficie le kiosque tout entier, moins la bande étroite formée par le portique et les ailes; en hauteur, la hauteur même de la construction. C'était donc une énorme pièce rectangulaire d'une extrême simplicité de lignes, mais d'une grande richesse d'ornementation. Point de colonnes, pas même de colonnettes; pour toutes moulures, de grandes nervures ciselées, guillochées, dorées et enluminées, qui s'élançaient du parquet au plafond : véritables encadrements qui divisaient la muraille en autant de tableaux où la fantaisie du décorateur avait pu se donner libre carrière. Cette décoration n'était d'aucun style; mais on y retrouvait, fort ingénieusement combinés, les éléments de tous les styles connus, dents de scie et

zigzags byzantins, entrelacs arabes et persans, rinceaux de la renaissance, fleurs indiennes, avec toute la hardiesse de coloris des peintures de blasons. Les fenêtres de la galerie supérieure, d'un aspect si morne quand on les regardait du dehors, brillaient à l'intérieur comme nos verrières de cathédrales, avec un éclat plus voilé pourtant; car les vitraux, au lieu d'être sertis dans un mince réseau de plomb, s'enchâssaient profondément dans une épaisse armature de plâtre dont la paroi reflétait et adoucissait la lumière, et dont l'ombre portée divisait et atténuait l'éclat de la verrière. Les fenêtres du bas pouvaient s'entr'ouvrir, protégées, d'ailleurs, contre les regards indiscrets par des treillis qui s'élevaient jusqu'au tiers de leur hauteur. Dans une véritable maison de repos, sur la rive du Bosphore, des divans couverts de riches et brillantes étoffes font le tour du salon. Une fontaine murmure au milieu. N'est-ce pas là ce qu'il faut pour charmer les loisirs de la vie orientale : de l'air et de la fraîcheur, de moelleux divans pour fumer ou dormir, une eau murmurante pour bercer la rêverie, les plus riches couleurs artistement combinées pour flatter l'œil et l'amuser, et, par la fenêtre entr'ouverte, l'admirable vue du Bosphore? Mais au Champ de Mars des canapés et des fauteuils du siècle dernier occupaient les deux petits côtés du parallélogramme, et la fontaine était remplacée par un guéridon escorté de ses quatre fauteuils, comme une table de whist, le tout incrusté de nacre. De riches musulmans adoptent ainsi, dit-on, notre ameublement; si flatté que puisse en être notre amour-propre, nous ne saurions les approuver. Il y a des emprunts que condamne le goût; il y a beaucoup de choses de notre civilisation que les Turcs feraient



Exposition universelle de 1867. — La Maison du Bosphore; vue intérieure. — Dessin de Lancelot.

bien de s'approprier, tout en gardant leurs costumes et leurs meubles.

L'HISTOIRE DU CHAPEAU.

APOLOGUE PAR GELLERT.

Voy. p. 305.

1. — Celui qui le premier inventa et dont la main ingénieuse fabriqua le chapeau, cette parure de l'homme, celui-là porta son chapeau non retroussé; les rebords pendaient tristement... Et pourtant il savait le porter, et même avec un petit air crâne.

Il mourut, et en mourant laissa à son plus proche héritier *le chapeau rond.*

2. — Le légataire ne sait pas manier comme il faut son chapeau rond. Il imagine à son tour; il ose, il ose, devinez quoi... en retrousser les bords; puis il se laisse voir au peuple. Le peuple reste pétrifié d'ébahissement et s'écrie :

— Le chapeau commence à avoir bon air!

Il mourut, et en mourant laissa à son plus proche héritier *le chapeau retroussé.*

3. — L'héritier prend le chapeau en grommelant.

— Moi, dit-il, je vois bien ce qui lui manque.

Et il met courageusement une troisième corne au chapeau. Le peuple s'écrie :

— Oh! celui-ci a de l'esprit. Voyez donc ce qu'un mortel a inventé! Voilà, voilà un homme qui rehausse la gloire de son pays!

Il mourut, et en mourant laissa à son plus proche héritier *le chapeau tricorne.*

4. — Ma foi, le chapeau n'était plus propre. Mais, dites-moi, pouvait-il en être autrement? il passait déjà par la quatrième main. Le légataire le teint en noir, pour inventer quelque chose.

— Heureuse idée! s'écrie la ville. On n'a pas encore été aussi ingénieux. Un chapeau blanc, c'était ridicule; un chapeau noir, mes amis, noir, c'est bien plus convenable!

Il mourut, et en mourant laissa à son plus proche héritier *le chapeau noir.*

5. — Le nouvel héritier emporte le chapeau dans son logis, et s'aperçoit qu'il n'est plus neuf. Il se torture l'esprit, et imagine quelque chose d'un tour merveilleux : c'est de retourner le chapeau, de le remettre sur la forme, de le nettoyer avec des brosses trempées dans l'eau chaude, et même de le border de cordonnet. Il sort en cet état; le peuple de s'écrier aussitôt :

— Que voyons-nous? N'est-ce pas un enchantement? Un chapeau neuf! Heureux pays, où les ténèbres de l'erreur se dissipent comme par miracle! Aucun mortel ne peut atteindre plus haut que ce grand génie.

Il mourut, et en mourant laissa à son plus proche héritier *le chapeau passementé.*

6. — C'est l'imagination qui rend célèbre l'artiste et fait passer son nom à la postérité. L'héritier arrache donc les lisérés de son chapeau qu'il garnit d'un galon d'or, qu'il décore par un bouton, puis il le pose en travers sur sa tête. Le peuple l'aperçoit, et s'écrie, dans l'ivresse de sa joie :

— C'est maintenant que nous avons atteint le plus haut degré de la perfection! Cet homme seul a des idées et du génie; les autres ne sont rien à côté de lui.

Il mourut, et en mourant laissa à son plus proche héritier *le chapeau galonné.*

Et chaque fois l'invention nouvelle était imitée dans tout le pays.

Ce que devint le chapeau, je le dirai dans un second chant. Mais jamais le dernier héritier ne le laissa dans son état primitif : la forme était nouvelle, mais le fond, le chapeau, restait le même; et pour le dire en peu de mots, il en est du chapeau comme de la philosophie.

LE DERNIER APPRENTI

DE MAITRE BROUSSAILLE.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez p. 350, 354, 366, 374, 382.

VI. — *Un changement de domicile.*

Le lendemain du jour qui éclaira de ses premières lueurs le mystérieux tête-à-tête de Marthe et de Georget, il y eut une longue conférence entre Broussaille et sa femme. Dans ce triste ménage, où l'échange des paroles était rare, toute conversation conjugale avait invariablement pour conclusion cette brusque interruption du brutal :

— En voilà assez; mêle-toi de ce qui te regarde et laisse-moi tranquille.

Il n'en fut pas de même cette fois : le relieur parla d'abondance, il écouta patiemment, et termina l'entretien par ces mots que Marthe entendait pour la première fois :

— Tu as raison, arrange cela comme tu voudras.

Pour Joseph Broussaille, il y avait, au fond de ces paroles, une grande sécurité acquise; pour la mère de Julien, une importante victoire remportée.

Nous devons dire qu'au début de cette conférence chacun d'eux éprouvait une poignante inquiétude touchant ce qui l'intéressait le plus. Le maître attendait la prochaine visite d'un riche amateur de beaux livres, attiré chez lui par la vue de quelques-unes de ces reliures abusivement signées de son nom. Or, cette visite pouvait avoir pour résultat, au lieu d'enrichir sa clientèle, de lui enlever son élève et par suite cette renommée déjà fructueuse, mais fragile aussi, comme tout bien mal acquis. Il se posait donc cette question :

— Comment éviter que cet amateur, ou tel autre, plus tard, s'il se trouve en présence de Georget, ne découvre la vérité? et comment, de crainte d'une telle découverte, tenir toujours Georget hors d'ici, sans qu'il cesse d'appartenir à mon atelier?

Marthe, de son côté, avait à résoudre ce problème : Garder près d'elle, mais à l'insu de son mari, ce fils dont elle ne voulait plus se séparer depuis qu'elle l'avait revu. Julien lui avait dit :

— Être le plus possible près de toi, puisque je ne peux pas être tout à fait avec toi, c'est mon unique désir à présent. Ainsi, où tu voudras que je demeure, j'y demeurerai, pourvu que je sois sûr de ne pas y rencontrer mon père.

Elle cherchait donc le moyen de rapprocher Julien d'elle et de veiller incessamment sur lui sans l'exposer à la redoutable rencontre, lorsque, dans son embarras, la pensée vint au relieur de prendre, d'une façon détournée, conseil de sa femme. Celle-ci se serait bien gardée de le consulter; mais, guettant l'occasion favorable, elle devait profiter du moindre joint pour y faire entrer, comme un coin de fer, le prétexte au succès de l'idée fixe qui la tourmentait.

— Où diable pourrai-je fourrer Georget quand j'aurai un apprenti de plus? demanda Joseph Broussaille, sans autre préparation et avec le désir évident de recevoir une réponse.

— Tu penses donc à prendre un nouvel apprenti? reprit Marthe, peu certaine d'abord qu'il se fût adressé à elle.

— Cela peut arriver, répliqua son mari.

Il n'osa pas pousser la ruse jusqu'à affirmer que telle était positivement son intention.

Continuant, comme on dit, à tâter le terrain, il ajouta :

— Là-haut, c'est impossible; les mansardes sont encombrées par le coucher de mes vauriens; il n'y a plus de place pour les outils, et pas un gueux de chenil à louer dans la maison!

Sans se rendre compte du motif qui obligeait son mari à déplacer Georget, Marthe, se voyant indirectement consultée par lui, se saisit de sa dernière observation comme du fil conducteur qui devait la faire arriver à son but.

— En effet, dit-elle, il n'y a rien à louer ici; mais on pourrait trouver ailleurs, en cherchant bien. — Elle n'avait déjà plus besoin de chercher. — Oui, poursuivit-elle vivement, je crois même avoir remarqué, pas loin d'ici, au coin de la rue des Noyers, un écriteau qui annonce une chambre et un cabinet à louer. — Elle ne faisait pas seulement que le croire; car la veille, après son entrevue avec le jeune marin mutilé, elle avait visité le logement vide, et, dans sa pensée, elle l'avait meublé pour son fils, en se disant : — Julien serait bien ici!

Marthe, à chaque mot, s'attendait à être interrompue par son mari; l'interruption n'arrivant pas, elle continua :

— Tu entends? c'est là, presque à notre porte; une chambre et un cabinet, voilà justement ce qu'il faudrait pour monter un petit atelier et placer un ménage de garçon. Si Georget n'était pas un bon sujet, incapable d'abuser de sa liberté, tu ne voudrais pas d'un pareil arrangement, et tu aurais bien raison; mais de ce côté-là, pas de danger; et quant à être sûr qu'il emploiera bien son temps, cela ne fait pas question. Tu le dis toi-même : il ne travaille jamais mieux que quand il est seul. D'ailleurs, tu l'auras toujours pour ainsi dire sous la main; il viendra le matin prendre tes ordres, et le soir te rendre compte de sa journée; moi, je n'aurai que quelques pas à faire pour aller donner un coup de main à son ménage, et lui porter son dîner quand il sera trop pressé par l'ouvrage pour venir le chercher lui-même; car il ne pourra plus manger avec les autres apprentis, qui vont être encore plus jaloux de lui. Au surplus, il ne m'en coûtera guère de monter ses six étages; l'exercice m'est nécessaire : aussi, pour ne pas le perdre de vue, j'irai chez lui tous les jours, plutôt deux fois qu'une; cela me fera du bien.

Cette dernière considération aurait eu peu de poids

dans la résolution de maître Broussaille; mais il se représentait le riche amateur de reliures surprenant Georget au travail, l'interrogeant et lui offrant un pont d'or pour le décider à passer de l'atelier d'un camelotier au service de sa bibliothèque. Cacher son élève était donc une précaution indispensable et surtout urgente. Voilà pourquoi le brutal, singulièrement radouci, laissa Marthe développer son plan en apparence instantanément inspiré, mais en réalité médité depuis la veille, et ne lui marchanda pas, à la fin, ces paroles qui devaient cependant lui coûter beaucoup à dire :

— Tu as raison, arrange cela comme tu voudras.

Deux heures après l'entretien du ménage Broussaille, le logement de garçon était loué. On ne vit pas beaucoup la mère de Julien chez elle ce jour-là; il n'y eut pas de feu allumé dans le fourneau de sa cuisine, et si le dîner, sa grande occupation de chaque jour, ne fut pas retardé, c'est parce qu'elle eut soin, au milieu de ses allées et de ses venues, de le commander à un traiteur du voisinage. Par suite de ce fait sans précédent chez le relieur, il y eut gala pour les apprentis qui échappaient à la monotonie de l'ordinaire. Joseph Broussaille, trouvant son couvert mis à l'heure accoutumée, quand il sortit de l'atelier pour venir se mettre à table, ne s'informa pas comment sa femme avait pu trouver le temps nécessaire pour accorder ses occupations extraordinaires au dehors avec le soin de sa cuisine; il accueillit les préparations du traiteur comme pot-bouille du ménage, et ne s'aperçut même pas que Marthe y touchait à peine.

Chemin faisant, un détour l'avait menée à l'endroit où elle savait trouver Julien, et, heureuse mère, elle avait dîné seule à seul avec son fils, dans le cabinet particulier d'un petit cabaret situé au fond d'une cour. C'était quelque chose de bien obscur, de bien pauvre, que cette sorte de bouge; mais on pourrait dire que le rayonnement de la joie maternelle l'illuminait. Comme elle s'empressait de le servir, le pauvre enfant mutilé! de lui couper son pain bouchée par bouchée! comme elle s'attendrissait chaque fois qu'il demandait à sa mère de presser encore dans ses mains la main unique qu'il pouvait lui tendre! Mais revenons à la rue du Foin-Saint-Jacques.

Marthe, à table avec son mari, lui raconta presque de point en point l'emploi de sa journée; elle n'omit qu'un détail, le plus intéressant pour elle. Il approuva sa location subite; mais quand la mère de Julien lui énuméra les pièces du mobilier qu'elle avait fait porter dans le logis futur de Georget, maître Broussaille commença à froncer les sourcils et fit quelques objections; sa femme les avait prévues, elle était prête à y répondre.

— Puisque Georget a sa cassette, pourquoi lui acheter une commode?

— Il pourrait avoir des ouvrages précieux à mettre sous clef; la cassette ferme à peine, et il y a à la commode une excellente serrure.

— Pourquoi deux verres?

— Il peut en casser un.

— Oui, mais à quoi bon deux couverts?

— On ne les vend pas dépareillés, et s'il venait à égarer sa cuiller, il n'aurait plus qu'une fourchette pour manger son potage.

— Fort bien; mais qu'a-t-il besoin de trois chaises?

— Il me faudra bien la mienne quand j'irai chez lui.

— Sans doute, mais avec la sienne, ça ne fait que deux; pour qui sera la troisième?

— Pour son chandelier, quand il montera dans sa couchette, vu que je n'ai pas fait la folie de lui acheter une table de nuit.

— Une couchette! répéta Joseph Broussaille; c'était bien assez d'un lit de sangle pour lui, à présent surtout qu'il va coucher seul.

— C'est aussi ce que je m'étais dit, répliqua Marthe, qui se serait certainement troublée si, d'avance, elle ne s'était pas fait sa leçon; mais j'ai trouvé une si bonne occasion! En vérité, ce n'est pas vendu, c'est donné; vois plutôt toi-même.

Et elle lui mit sous les yeux la note du brocanteur qui, il faut l'avouer, n'était pas d'une sincérité parfaite.

Il fut assez ému en voyant le total, pourtant bien modifié, de cette note; une réflexion le calma : « Je revendrai tout cela à Georget, se dit-il, quand il aura fini son apprentissage. »

Ayant ainsi pris son parti de ce surcroît de dépense, il chargea Marthe d'annoncer à son protégé qu'il allait, le soir même, changer de domicile; la mission était facile : elle n'avait rien de plus à lui dire que ce qui, d'avance, avait été convenu entre eux. Ils n'eurent, dans leur entretien, qu'à se réjouir d'un succès qu'ils n'osaient espérer.

Maître Broussaille, mettant à profit le reste du jour, pendant que Marthe causait avec le confident de ses émotions maternelles, s'occupa de l'installation du petit atelier de Georget dans la maison de la rue des Noyers. Bonvouloir et ses camarades, chargés, qui sur la tête, qui sur le dos, qui dans les bras, des établis, des instruments et des ustensiles du métier, achevèrent le déménagement en un seul voyage.

Le logement, ainsi que l'avait annoncé la femme du relieur, se composait de deux pièces : d'abord celle qui était destinée au travail; sa fenêtre s'ouvrait sur la rue; mais, attendu l'avancée du toit qui faisait saillie au-dessous, on ne voyait pas plus bas que l'étage correspondant de la maison qu'on avait pour vis-à-vis. Dans le cabinet qui faisait suite à la pièce principale, un carreau de vitre mobile regardait les toits voisins du côté de la cour.

Quand l'atelier fut disposé comme l'entendait le maître, celui-ci congédia ses apprentis, qui descendirent en chuchotant à propos de ce qu'ils appelaient, non sans un redoublement de jalousie, l'établissement de Georget. Au même moment arrivait Marthe suivie de son protégé, qui portait, soigneusement enveloppés, les précieux volumes dont la reliure lui était particulièrement confiée. Joseph Broussaille ne fit pas une grande dépense de paroles avec son élève pour lui confirmer ce que Marthe avait dû lui dire en son nom; il lui tint seulement ce bref discours :

— C'est ici que tu vas demeurer; songe à t'y bien conduire. On ne te verra chez nous que de grand matin, ou le soir après la tombée du jour. Je te supprime les courses pour la maison; tu n'as besoin de parler à personne de l'ouvrage que je te donnerai à faire; c'est bien assez que nous en causions ensemble.

Georget promit par un signe de tête de se conformer aux ordres du maître. Pendant ce temps, Marthe avait mis des draps au lit, serré par pièces, en double, le linge dans un tiroir de la commode, pendu au clou l'essuie-main, et s'était assurée que la cruche d'eau avait été emplie.

— Allons, viens-t'en, lui dit son mari, la voyant demeurer en contemplation devant ce ménage dans lequel elle allait laisser Georget, mais où elle espérait bien, à sa première visite, ne pas retrouver qu'un seul locataire.

Le logement n'était pas d'un accès facile : à la fin d'un escalier en spirale assez étroit, on trouvait une série de vingt marches environ, dont le plan incliné en échelle de meunier allait aboutir, en haut, à la porte d'entrée.

— En vérité, c'est trop beau pour lui! — grommelait maître Broussaille en descendant de chez son élève; mais,

arrivé vers le milieu de l'étage en échelle, le pied lui manqua, et il trébucha si fort que peu s'en fallut qu'il n'allât donner du nez en avant sur la rampe de l'escalier moins difficilement praticable. Se remettant de la secousse, il reprit : — Oui, c'est trop beau pour lui, mais c'est trop roide pour moi; du diable si je monte souvent ici! je m'y tuerais.

La mère de Julien, qui avait poussé un cri d'effroi en voyant son mari près de choir sur les marches, accueillit cependant cet accident comme une bénédiction de la providence : il la délivrait de la crainte des visites trop fréquentes du maître à l'atelier de Georget.

Une heure, un signal, avaient été convenus entre la mère et le fils pour qu'elle sût exactement à quelle minute Julien irait rejoindre l'ami qui l'attendait. Marthe dut se mettre au lit quand vint le moment accoutumé; mais elle ne s'endormit que lorsqu'elle eut entendu sonner l'heure et chanter le signal.

Personne, chez elle, ne remarqua, le lendemain, qu'il n'y avait plus de petit ruban noir à son bonnet.

La suite à la livraison 51.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. p. 100, 132, 164, 203, 236, 239, 273, 300, 341, 344, 362, 376, 384, 388.

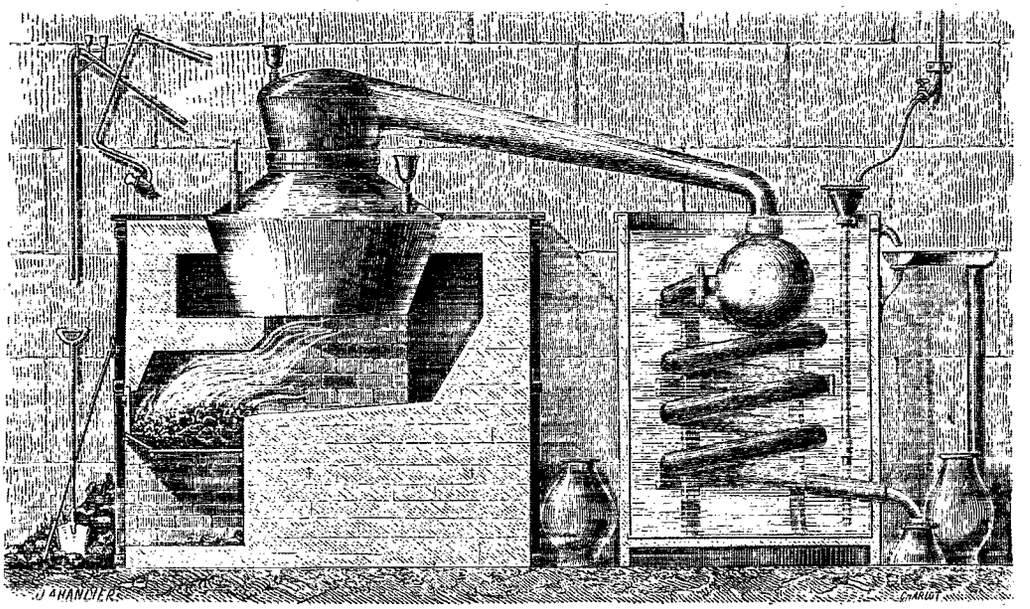
CONCENTRATION DE L'ACIDE SULFURIQUE. — CORNUES DE PLATINE.

L'illustre Chaptal a donné une juste idée de l'importance de cette précieuse substance en disant : « La consommation de l'acide sulfurique est un véritable thermomètre où peut se lire le degré de prospérité commerciale d'un peuple » ; plus un pays en consomme, plus il est riche et plus il est civilisé. L'acide sulfurique sert à préparer la plupart des autres acides (acides chlorhydrique, nitrique, carbonique, tartrique, stéarique, etc.) qui pourvoient aux besoins de l'industrie; on l'emploie dans la fabrication du sulfate de soude, dans la préparation de l'hydrogène, dans celle du fer-blanc, dans l'épuration des huiles, dans la confection du cirage, du sirop de fécule, du coton-poudre, et la galvanoplastie en consomme des quantités énormes, soit à l'état libre, pour produire les courants électriques par son action sur le zinc, soit à l'état de sulfate de cuivre.

La fabrication de l'acide sulfurique ne paraît pas avoir fait de progrès sensibles depuis la dernière Exposition de Londres de 1862; cela tient à ce que les usines très-bien installées qui le produisent ne peuvent être modifiées à chaque idée nouvelle. On a bien cherché à modifier la disposition des fours où sont grillées les pyrites; mais la partie essentielle de la fabrication, les *chambres de plomb,* ont toujours gardé la même disposition.

On sait que l'acide sulfurique est le résultat de l'oxydation de l'acide sulfureux sous l'action de l'acide azotique; les réactions s'opèrent dans de vastes récipients en plomb, qui occupent une étendue considérable. L'acide sulfureux se forme par la combustion du soufre, ou mieux le grillage des pyrites (sulfure de fer). A la sortie des chambres de plomb, l'acide sulfurique est très-hydraté; il est nécessaire de le concentrer par la distillation; mais cet acide attaque le cuivre, le fer et la plupart des métaux; les cornues en verre se brisent très-facilement, et on a dû recourir au platine, qui, malgré son prix très-élevé, sert à fabriquer les immenses cornues où se distille l'acide sulfurique.

Une des meilleures dispositions est indiquée par la figure. La chaudière en platine, qui repose sur un mur, est chauffée au-dessus d'un foyer; elle est recouverte d'un chapiteau dont le bec conduit la vapeur d'eau et l'acide condensés dans un serpentin en plomb; la chaudière reçoit continuellement de nouvelles quantités d'acide sulfurique, au moyen d'un entonnoir placé à la partie supérieure du chapiteau.

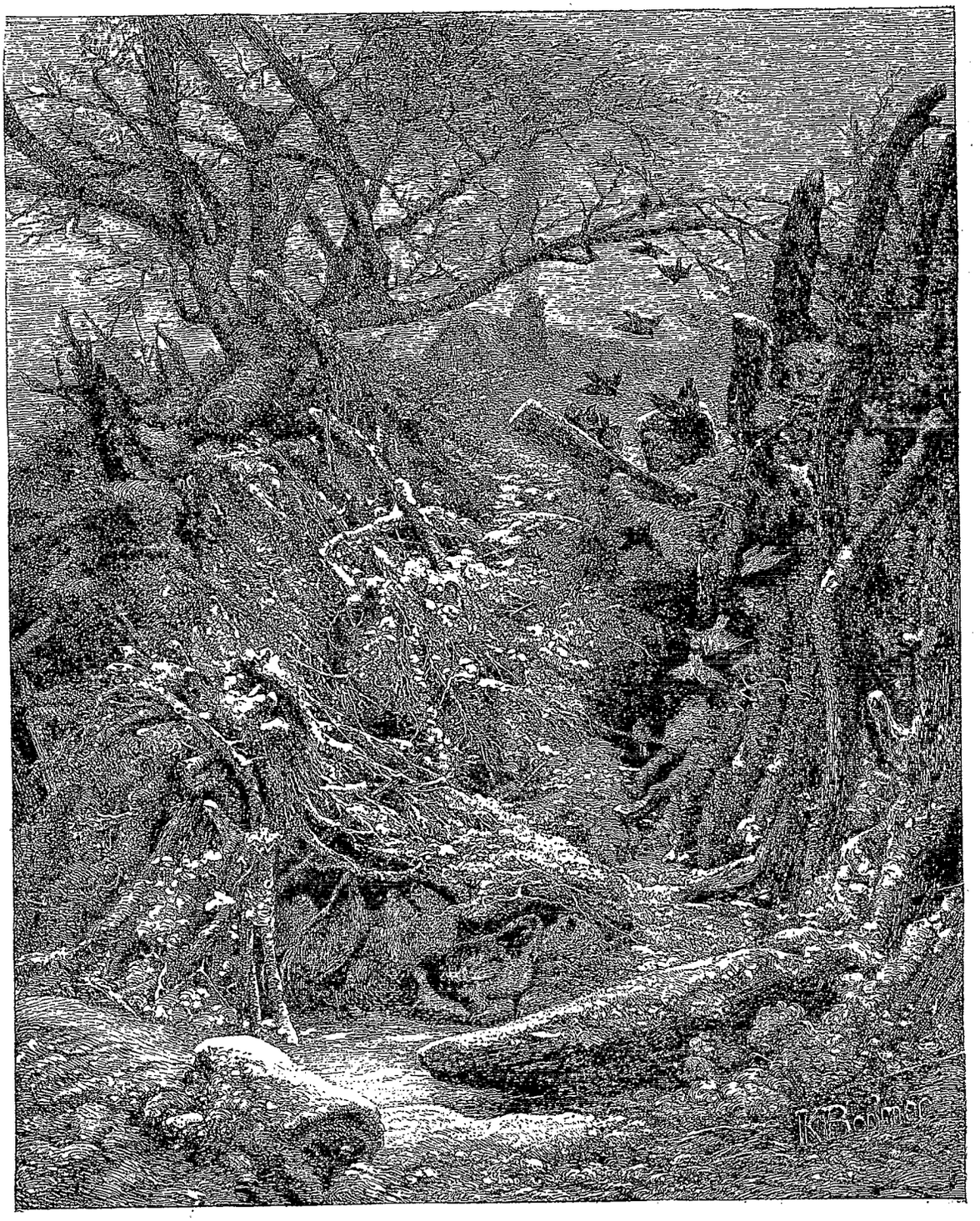


Exposition universelle de 1867. — Cornue de platine pour la concentration de l'acide sulfurique; de MM. Chapuis, Desmoutis et Quennessen.

En Angleterre, MM. Johnson Matthey et Cie ont exposé une cornue de platine très-remarquable. Les cornues de ce fabricant doivent présenter une grande solidité; elles sont fabriquées sans jointures soudées à l'or, et ne forment pour ainsi dire qu'une seule pièce de métal.

Aux premiers temps de la fabrication de l'acide sulfurique, on employait de grandes cornues en verre chauffées dans un grand bain de sable; mais la casse par ce procédé est si fréquente que l'usage des cornues de platine est de beaucoup préférable au point de vue de l'économie. Ces cornues de platine coûtent cependant de 60 à 80 000 francs, et elles distillent un produit qui se vend 15 à 18 francs les 100 kilogrammes.

UN JOUR DE NEIGE A LA CAMPAGNE.



Un Abri. — Tableau, dessin et gravure de K. Bodmer.

Il a neigé pendant la nuit. La campagne, dans ses larges ondulations et jusqu'en ses moindres replis, est couverte d'une épaisse couche blanche. Les chemins, les sentiers, les fossés, tout est nivelé, tout a disparu sous cette blancheur uniforme. Çà et là quelques groupes d'arbres détachent le réseau de leur ramure noire sur le ciel gris.

Dans la vaste plaine, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit aucun mouvement, aucun être animé. Tout est immobile, tout est vide. Le cultivateur, en ouvrant sa porte le matin, a vu le sol de sa cour et le toit de ses granges recouverts du blanc tapis ; il a fait quelques pas, regardé le ciel ; puis, secouant ses sabots sur la marche du seuil, il est rentré et s'est assis, les mains sur les genoux, auprès de son feu. Le grêle panache qui ondule lentement au-dessus de la cheminée est le seul indice de vie que l'œil découvre dans cette morne solitude.

Un profond silence règne dans l'espace, interrompu à de longs intervalles par le hennissement d'un cheval qui s'étonne de ne pas sortir, ou le mugissement plaintif d'une vache qui s'ennuie de l'étable. Où sont les oiseaux? vo-

lailles qui vont gloussant, caquetant, trottant sans cesse; moineaux parasites qui, du matin au soir, voltigent, pépient, pirorent et, même en hiver, égayent les abords de la ferme? Vous n'en apercevez aucun. Vous les trouverez sous un hangar, tapis entre les roues d'une charrette, ou bien, non loin des bâtiments, dans quelque abri formé par un amas de branches mortes laissées au pied du vieil arbre d'où la serpe les a retranchées. Là, sous ce toit improvisé, sont blotties les poules, muettes, immobiles, comme frappées de stupeur; tandis qu'au-dessus, dans l'enchevêtrement des branchages, se tiennent les moineaux, tantôt voletant d'un rameau à l'autre pour dégourdir leurs ailes, tantôt rangés côte à côte sur le même perchoir, bouffis, hérissés, tout en boule, endormant dans une demi-torpeur l'ennui ou peut-être la souffrance de ce jour de reclusion et de jeûne.

LES ZUCCARI.

Fin. — Voyez page 361.

Federigo, qui survécut longtemps à Taddeo, montra bientôt, par ce qu'il fit tout seul, que ce qu'il y avait de remarquable dans les peintures exécutées en commun n'était pas de lui. Son faire est plus maniéré, son dessin moins correct, son abondance plus déréglée et plus stérile. Une *Annonciation* de lui, gravée en deux feuilles par Corneille Cort, peut donner une idée du talent de ce peintre, et aussi du changement qui s'est opéré dans l'art depuis la dispersion de l'école de Raphaël. Dans un pareil sujet traité par Raphaël ou par un de ses disciples, ce qui frapperait d'abord, ce serait la grâce de l'ange et le respect empreint sur ses traits; ce serait surtout la céleste douceur de Marie, sa joie, sa foi profonde, son humble soumission avec un mélange de noblesse; en un mot, l'attention serait appelée d'abord, et retenue par ce groupe et par l'expression des têtes. Federigo ne l'entend plus ainsi. Comme il désespère d'atteindre à la vie et à l'expression, il ne les cherche même pas; et comme il est assez habile pour comprendre que sans expression l'action serait insignifiante, il arrange la scène de telle sorte que Marie et l'ange disparaissent à peu près dans l'ensemble d'une composition vaste et compliquée, dont l'œil s'amuse et au milieu de laquelle il se perd. Qu'on en juge. Au-dessus de ce groupe, qui est plutôt le prétexte que le sujet du tableau, on voit Dieu le Père et la sainte colombe; dans le ciel, un nombre infini d'anges se tiennent dans l'attitude du recueillement et de la joie. A droite et à gauche sont assis des prophètes portant à la main des cartels sur lesquels on a inscrit les prophéties qui annoncent l'Incarnation. Enfin, l'auteur a dispersé çà et là, au milieu de sa composition, une foule de petits attributs qui rappellent les énumérations des litanies. Rien de moins touchant, rien de plus froid que cette espèce de peinture encyclopédique. On sent combien il y a plus d'art véritable à faire deux têtes qui vivent, qui sentent, qui pensent, qu'à entasser dans un tableau des milliers de personnages et d'attributs. Dans le premier cas, l'artiste trouve son sujet au plus profond de son âme, il le tire de son imagination, de son cœur, il le crée; dans le second cas, il ne fait appel qu'à sa mémoire; et comme la production n'a plus de règles, elle n'a plus de limites : c'est ce qui explique l'épouvantable fécondité de la peinture à certaines époques de son déclin; c'est un peu ce qui explique celle de Federigo (1).

(1) « Un fripier, qui avait une collection nombreuse de leurs ouvrages (il s'agit de Federigo et de son frère), demandait ordinairement aux acheteurs s'ils voulaient des *sucres* (*zuccheri* en italien) de Hollande, de France ou de Portugal, comme aurait fait un droguiste, voulant dire qu'il en avait de tous les prix. » (Lanzi, *Histoire de la peinture en Italie*, II, p. 130.)

Appelé par le duc François Ier à Florence pour orner (combien *gâter* serait une expression plus juste!) la coupole du dôme de Florence, il accepta sans hésiter. Or il ne s'agit pas ici de la première coupole venue : c'est celle de Brunelleschi, le chef-d'œuvre qui inspira Michel-Ange quand il traçait le plan de de Saint-Pierre, la coupole que, dans son enthousiasme, Benvenuto Cellini a surnommée la *Belle des belles*. Un grand artiste eût tremblé; les gens médiocres n'ont pas de ces scrupules. Zuccaro partagea la surface intérieure en huit compartiments. Chacune de ces divisions, en allant de haut en bas, commence par un ange qui tient un des instruments de la Passion. Au-dessous de l'ange, on voit des saints qui se sont rendus recommandables par certaines vertus particulières; ils sont accompagnés d'anges qui tiennent des livres ouverts, annales de leurs belles actions; au-dessous des saints, on découvre trois figures qui représentent différentes Vertus; et encore plus bas, à la base de la coupole, on voit des damnés dont les tortures sont en rapport avec les crimes qu'ils ont commis. Ils ont pareillement au-dessus de leurs têtes des livres ouverts, mais tenus par des diables qui sont leurs accusateurs. Multipliez par huit cette belle composition, et vous aurez l'ensemble de la coupole. Il est facile de reconnaître le même procédé de développement que nous avons signalé dans l'*Annonciation*. L'auteur se complaît dans cette œuvre; mais se douterait-on de ce qui le rend si fier, s'il n'avait le soin de nous l'apprendre lui-même dans un de ses écrits? Est-ce la composition? est-ce l'expression? est-ce là grâce, la force? quelqu'une, enfin, de ces qualités qui sont l'ambition de l'art véritable, et que l'on retrouve toujours dans les œuvres des grandes époques? Le malheureux se vante d'avoir fait *plus grand* que Miche-Ange; mais entendez ce mot *grand* au sens le plus vulgaire; il s'agit de la grandeur qui se mesure par pieds et par pouces : « Ces personnages ont quarante pieds; il y en a trois cents; et Lucifer est d'une taille si démesurée qu'il fait paraître les autres de tout petits enfants (*bambini*). » C'est Zuccaro qui dit cela. Peut-on s'appliquer plus cruellement à soi-même l'insultante prédiction de Michel-Ange : « Que de sots imitateurs ma peinture va susciter! » Cette naïve et puérile vanité peint d'un seul trait un homme et une époque.

Il faut dire à l'honneur des Florentins qu'ils protestèrent contre cette profanation. Le poëte Lasca, dans un de ses madrigaux, dit nettement à Zuccaro que Florence ne cessera d'être en deuil que quand on lui rendra sa coupole toute blanche, comme elle était d'abord (1). Malgré ces protestations, Zuccaro devint le peintre à la mode. Le pape Grégoire XIII, prévenu en sa faveur par le bruit qui se faisait autour de son nom, s'avisa qu'il pourrait l'employer. Il le rappela donc à Rome pour achever la décoration de la chapelle Pauline, c'est-à-dire pour terminer ce qu'avait commencé un Michel-Ange! Mécontent de quelques seigneurs qui avaient mal parlé de lui, Zuccaro les représenta avec des oreilles d'âne, et exposa publiquement son tableau. Cette mauvaise plaisanterie le força de s'expatrier. Il visita successivement la Flandre, où il travailla à des dessins de tapisserie; la Hollande; l'Angleterre, où il fit le portrait de la reine Élisabeth (2); Venise, où il peignit Frédéric Barberousse aux pieds du souverain pontife. Cette peinture ne plut pas à tout le monde, et Boschini l'appela « l'œuvre d'un certain Zuccaro, assez

(1) On peut rapporter à cette époque, tout au moins comme souvenir, le dessin que nous avons reproduit page 361. Peut-être les élèves de Federigo l'avaient-ils suivi à Florence; peut-être, pour utiliser le temps de son séjour, donnait-il des leçons à quelques jeunes Florentins. Il était bien homme à improviser une école comme il improvisait un tableau.

(2) Reproduit par le *Magasin pittoresque*, t. VII, 1839, p. 120.

mauvais peintre. » Zuccaro, piqué au vif, n'oublia pas cet affront, et, quinze ans plus tard, refit le voyage de Venise exprès pour retoucher cette peinture. Rappelé par le pape, il revint à Rome; et comme il s'était enrichi, son premier soin fut d'acheter une maison sur le mont Pincio, ce qui ne l'empêcha pas de recommencer une nouvelle série de voyages.

Appelé en Espagne par Philippe II, il fit quelques peintures qui déplurent à ce prince. Elles furent effacées après son départ, et refaites en entier par Tibaldi. De retour en Italie, Zuccaro erra à sa fantaisie de ville en ville, « laissant de ses dessins à qui en voulait », selon la dédaigneuse expression de Lanzi. Le fait est qu'il n'est guère de ville italienne où les catalogues et les notes des voyageurs ne signalent quelqu'un de ses tableaux ou quelqu'une de ses fresques, qualifiées généralement de médiocres.

Mais ce ne sont là que des peccadilles; c'est à Turin qu'il commit son plus gros péché. Venu dans cette ville pour arranger la galerie du duc Charles-Emmanuel, il y publia un livre intitulé : *l' Idea de' pittori, scultori ed architetti*, ouvrage qu'on lit avec stupeur et qu'on ferme avec empressement, à moins que la curiosité ne soit plus forte que l'ennui. Il est impossible de donner par l'analyse idée d'un pareil chaos : pas une idée juste, raisonnable et pratique; pas un conseil dont qui que ce soit puisse faire son profit. Partout une obscurité rebutante, une emphase ridicule, des dissertations à perte de vue. L'auteur, perdu dans l'immensité de son verbiage, étourdi de ce cliquetis de mots sonores et vides de sens, en vient sérieusement à croire qu'il a prouvé quelque chose, et c'est avec une gravité doctorale qu'il conclut : « Cette similitude du soleil avec le dessin est si claire, si propre et si vraie, que nous n'avons pas besoin de plus grandes *preuves*. » *Preuves* est d'un excellent comique et termine admirablement la période. Ce mot est à mettre à côté de ce que Sganarelle, médecin malgré lui, appelle son *raisonnement*.

A coup sûr, Zuccaro écrivain est bien au-dessous de Zuccaro peintre, pourtant c'est au fond le même esprit dans deux situations différentes : ses défauts littéraires ne sont que la contre-épreuve exagérée et grotesque de ses défauts artistiques. Si ce livre bizarre nous donne une singulière idée de celui qui l'a conçu et écrit, il doit nous donner aussi à réfléchir sur l'époque où il pouvait se produire impunément et trouver des lecteurs; car il eut des lecteurs (1) Zuccaro a-t-il travaillé, en dépit de Minerve, par un motif de jalousie contre le peintre Vasari, qui s'était fait une grande réputation d'écrivain? Il faut convenir alors que la jalousie est une pauvre muse. Les lauriers d'Annibal Caro l'empêchaient-ils de dormir? Voulait-il effacer le souvenir des conférences publiques de Benedetto Varchi à Florence? Quoi qu'il en soit, ce qui confond, c'est que cette œuvre informe et barbare ait pu se produire à si peu de distance du siècle de Léon X.

On est pris de pitié pour les malheureux élèves de Zuccaro, quand on songe que la plupart des chapitres de son ouvrage leur furent probablement débités par le maître en guise de leçons. Quel rapport pouvaient-ils découvrir entre ces prétendues théories et la pratique de la peinture? Quelle idée se faisaient-ils de leur art? Et que pouvaient-ils chercher dans l'atelier d'un pareil maître, sinon des recettes et des secrets de métier? Ils le croyaient probablement sur parole, et l'obscurité même de ses oracles devait le rendre plus respectable à leurs yeux. En tout cas, comme il était galant homme, zélé, obligeant, ses élèves l'aimaient beaucoup, ce qui est bien quelque chose.

(1) Lanzi cite un certain *Arte di vedere* aussi emphatique et aussi ridicule que l'*Idea*. Il ajoute que les livres de cette espèce étaient nombreux à cette époque.

Sa popularité était grande parmi les artistes ses contemporains. En voici la preuve. Quand l'Académie de Saint-Luc fut décidément constituée, en 1595, il fut nommé président par acclamation, et on le ramena en triomphe jusqu'à sa maison du Pincio.

En résumé, ses peintures les plus estimables sont celles qu'il a faites sous les yeux et, pour ainsi dire, sous la surveillance de son frère. Depuis, dupe de la faveur qui l'entourait, entraîné par sa déplorable facilité, il se répéta, s'affadit de plus en plus, et finit par servir comme de trait d'union « entre l'âge d'or et l'âge de fer de la peinture. »

Il avait publié son livre à Turin, en 1607; il mourut en 1609. Ses principaux élèves sont le Passignano, Raffaellino da Reggio et l'Espagnol Cespedes.

LE PONT DE BÉTHARRAM

(BASSES-PYRÉNÉES).

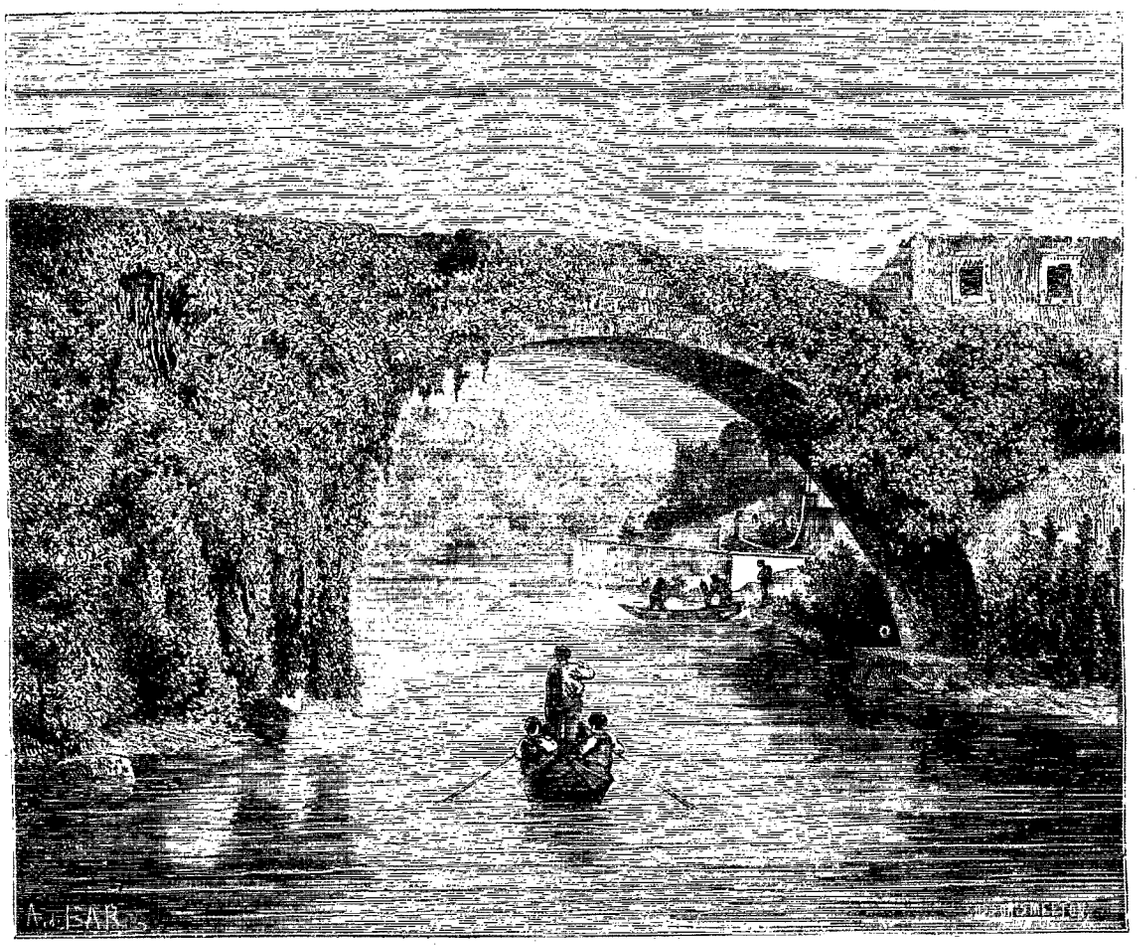
Élancé, fier, audacieux, ce vieux pont de Betharram, franchissant d'un seul bond le Gave de Pau, ressemble à un Basque sautant quelque ruisseau d'une de ses grandes enjambées de montagnard. Si les hommes l'ont fait beau, la nature l'a fait coquet; le lierre, cette parure vivante des vieilles tours et des vieux remparts, l'a drapé d'une cape élégante qu'il laisse négligemment traîner jusque dans les remous du Gave.

Bétharram n'est qu'un simple hameau du département des Basses-Pyrénées, et dépendant de la commune de l'Estelle. C'est un lieu de pèlerinage fort connu surtout depuis que le voyage des Pyrénées est à la mode. La chapelle qu'on y voit aujourd'hui ne remonte pas plus haut que le dix-septième siècle; et le Calvaire qui est auprès fut construit à la même époque par Hubert Charpentier, auteur du Calvaire du mont Valérien, près Paris. La chapelle primitive a été détruite au seizième siècle par les huguenots. Une tradition la faisait remonter à la fin du onzième ou au commencement du douzième siècle, et en attribuait la fondation au célèbre Gaston IV, fils de Centulle III. Ce Gaston IV se fit connaître aussi bien comme guerrier que comme législateur. Parti pour la croisade avec Raymond, comte de Toulouse, il combattit à côté des Godefroy, des Bohémond, des Baudouin, des Tancrède, remarqué pour sa science des machines au siége de Jérusalem, et pour sa clémence envers les vaincus après la prise de la ville. Revenu dans ses États après la bataille d'Ascalon, il alla guerroyer contre les Mores en Aragon, leur tua un grand nombre de princes, et finit par succomber lui-même. On voit encore aujourd'hui, dans l'église de Notre-Dame del Pilar, son cor et ses éperons d'or. Au milieu de toutes ses chevauchées, il ne perdait pas de vue le bonheur de ses sujets. Il ne se contenta pas d'être envers eux juste et « droiturier », il fut bon, et c'est un des premiers princes de l'Europe qui aient mis la main à l'affranchissement des communes. On ferait une longue liste de ses fondations à la fois pieuses et utiles. On placerait en tête l'hôpital de Sainte-Catherine, bâti à Somport, entre le Béarn et l'Aragon, dans le passage qui fait communiquer la vallée d'Aspe avec l'Espagne; c'était l'asile des voyageurs que le commerce attirait en Espagne. Cet établissement fut chef d'ordre de beaucoup d'autres hôpitaux, et devint si important que le pape Innocent III le désigna comme l'un des trois hôpitaux généraux du monde. On citerait ensuite l'hôpital de Gabas, fondé dans une espèce de désert qu'il s'agissait de peupler et de défricher, autour duquel s'éleva plus tard la ville de Nay. Après une longue énumération viendrait enfin la chapelle de Bétharram.

Voici à quelle occasion elle aurait été fondée. Une jeune fille, entraînée par les eaux rapides du Gave, était en grand danger de périr, lorsqu'elle parvint à saisir au passage une branche d'arbre qui, après Dieu, la sauva. Comme elle avait invoqué la Vierge dans sa détresse, elle lui attribua son salut, et le lieu où elle avait été si miraculeusement sauvée porta dès lors le nom de Bétharram, qui, dans la langue du pays, signifie *beau rameau*. Gaston IV y fit élever une chapelle où les pèlerins affluent à la fête de l'Assomption pour faire bénir des chapelets. Bétharram avait encore au dix-huitième siècle une maîtrise où le célèbre chanteur Jélyotte, alors enfant de chœur, solfia quelques mois, avant de passer à Toulouse et de là à Paris, pour y créer les rôles de Dardanus, de Tithon, de Zoroastre et de Castor, avec tant d'éclat qu'il fut proclamé le roi de l'Opéra. Devenu vieux, il retourna mourir, en 1788, aux environs de Bétharram.

C'est là tout ce qu'on sait de l'histoire particulière de ce hameau. Le nom de Bétharram ne se trouve pas une seule fois dans les annales politiques du Béarn. Mais, en revanche, il suffit de monter sur le pont, et de jeter les yeux autour de soi sur le pays environnant, pour se trouver en pleine histoire béarnaise. En aval du fleuve, c'est la plaine et la ville de Nay, patrie du théologien protestant Abbadie, autrefois chef-lieu de la célèbre baronnie de Miossens; en amont, c'est Saint-Pé, avec son amphithéâtre de montagnes. Les noms de ces deux villes reviennent fréquemment et avec honneur dans l'histoire si vivante et si intéressante du pays; à quelque distance, ce sont les ruines du château de Coaraze, illustré déjà par les barons de Coaraze, et plus encore par le séjour de Henri IV enfant. Lorsque Jeanne d'Albret et Antoine de Bourbon furent appelés en France à la cour de Henri II, ils laissèrent leur fils à la garde de Suzanne de Bourbon, épouse de Jean d'Albret, baron de Miossens; Suzanne conduisit le jeune garçon au château de Coaraze. « Là, il courait tête nue, exposé au froid, au soleil, à la fatigue, et n'avait d'autres menins que les enfants du village. »

Les Coaraze et les Miossens, dont j'ai parlé plus haut, outre qu'ils font grande figure dans l'histoire du Béarn, et qu'ils se trouvent souvent liés de parenté avec les souverains, sont du nombre des douze barons-jurats qui rendaient la justice au nom de l'assemblée générale, et dont les sentences avaient force de loi dans tout le Béarn.



Le pont de Bétharram (Basses-Pyrénées). — Dessin de de Bar.

Cette dignité était prisée si haut que les barons-jurats formaient dans ce petit Etat une quatrième classe placée au-dessus de la noblesse : le juge avant le soldat, c'est dans l'ordre. Cette charge était perpétuelle et héréditaire, sauf le cas d'indignité. Ainsi, un seigneur de Mirepoix fut déposé pour un arrêt où l'on peut voir la boutade d'un juge plus facétieux qu'il ne convient, ou la menace d'un homme dur et intraitable, ou une naïveté poussée à ses dernières limites. Les Béarnais interprétèrent la chose à mal, et se fâchèrent. Voici le texte même de la chronique : « Item a jugé le seigneur de Mirapeix que si quelqu'un doit des deniers, et s'il est dans l'impossibilité de payer, *il faut qu'il le puisse*. » Ce *il faut* parut tyrannique et intolérable, et du jour où il fut si imprudemment prononcé, le nom de Bidouze remplaça celui de Mirepoix sur la liste des jurats.

UN TABLEAU DE MURILLO.



Saint Antoine de Padoue, tableau de Murillo dans la cathédrale de Séville. — Dessin de Stéphan Baron

Le *Saint Antoine de Padoue*, de Murillo, qui orne la chapelle de la sacristie dans la cathédrale de Séville, passe pour un des plus admirables tableaux du maître et peut-être pour son chef-d'œuvre. Il y a réuni et poussé, on peut le dire, à leur perfection les qualités qui distinguent ordinairement ses peintures, mais qui ne se trouvent pas tou-

jours ainsi rassemblées dans un seul cadre : l'éclat et la vigueur extraordinaire de la couleur, qui donne aux chairs, aux vêtements, à tous les objets accessoires, la solidité même de la nature; la finesse, la transparence, la lumière, qui caractérisent une autre manière de son talent, celle que les Espagnols appellent la *vaporeuse;* et en même temps ce sentiment religieux exalté, si national dans son pays, mais qui disparaît quelquefois étouffé sous le réalisme puissant, mais un peu vulgaire, de la plupart des peintres de la même école.

« Jamais, dit M. Théophile Gautier, dans son *Voyage en Espagne,* la magie de la peinture n'a été poussée plus loin. Le saint en extase est à genoux au milieu de la cellule, dont tous les pauvres détails sont rendus avec cette réalité vigoureuse qui caractérise l'école espagnole... Le haut du tableau, noyé d'une lumière blonde, transparente, vaporeuse, est occupé par des groupes d'anges d'une beauté vraiment idéale. Attiré par la force de la prière, l'Enfant Jésus descend de nuée en nuée et va se placer entre les bras du saint personnage, dont la tête est baignée d'effluves rayonnantes et se renverse dans un spasme de volupté céleste. Je mets ce tableau au-dessus de la *Sainte Élisabeth de Hongrie pansant un teigneux,* que l'on voit à l'Académie de Madrid, au-dessus de *Moïse,* au-dessus de toutes les Vierges et des Enfants du maître, si beaux et si purs qu'ils soient. Qui n'a pas vu le *Saint Antoine de Padoue* ne connaît pas le dernier mot du peintre de Séville. »

LE DERNIER APPRENTI

DE MAITRE BROUSSAILLE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 350, 354, 366, 374, 382, 390.

VII. — *Les trois épreuves de Georget.*

Il y eut, à quelque temps de là, deux ateliers dans le petit logement de la rue des Noyers. La principale pièce offrait un espace à peine suffisant pour celui de Georget; mais celui de Julien exigeait si peu de place qu'il tenait à l'aise dans le petit cabinet que Marthe avait disposé en chambre à coucher. Un carton à dessins, qu'au moment du travail Julien posait sur ses genoux en guise de table, une boîte à couleurs qu'il plaçait ouverte sur le lit, à portée de la seule main dont il pût se servir, composaient l'attirail complet de l'artiste.

Artiste, disons-nous, le fils de Marthe méritait véritablement ce titre. La répugnance qu'autrefois il éprouvait pour le métier de son père tenait moins à la façon dont le brutal l'enseignait qu'à une vocation contrariée. Ses cahiers d'écolier, admirés, conservés comme précieuses reliques par sa mère et si injustement dédaignés par maître Broussaille, portaient la preuve de son goût précoce pour la profession de dessinateur ornemaniste. Ni les années passées dans l'atelier du relieur, ni les quelques mois de son dur apprentissage de marin, forcément interrompu, n'avaient attiédi son amour pour la ligne flexible qui se courbe, se développe, s'enroule sous le crayon, selon le caprice d'une ingénieuse fantaisie.

Après la perte de sa main gauche, Julien s'était dit : « Qu'importe? puisque je pourrai toujours dessiner. » Et ce fut, en effet, à copier, à composer des treillis, des enlacements et des arabesques, qu'il employa son temps aussitôt que, recueilli par la bonne dame de la Pointe-à-Pitre, il put se livrer à l'art dont la pensée seule mettait en jeu toute l'activité de son imagination. Les relations que sa protectrice entretenait par correspondance avec quelques maisons de Paris lui avaient permis, dès son arrivée, de présenter ses meilleurs dessins à l'un de nos plus fameux joailliers-ciseleurs et au chef d'un important magasin de broderies. Par l'originalité et l'élégance de ses compositions, Julien avait mérité qu'on l'encourageât assez pour qu'il conçût l'espoir de se créer peu à peu une clientèle.

Sous la même clef, dans un étroit espace, se trouvaient donc réunies deux vocations également ardentes, deux êtres jeunes et laborieux qui n'avaient pas besoin de s'exciter l'un l'autre pour bien faire, et qui pourtant s'excitaient mutuellement par l'exemple réciproque du plaisir que chacun d'eux prenait à son travail.

Marthe avait tous les jours deux bons moments : d'abord le matin, quand elle venait faire le ménage de ses enfants, et puis plus tard, à l'heure où elle apportait leur dîner. Mais pour cette seconde visite, il fallait qu'elle prît soin de ne sortir de chez elle qu'au moment où elle ne risquait pas de rencontrer maître Broussaille sur son passage, ce qui, une fois, était arrivé. S'étant trouvée nez à nez avec son mari comme elle sortait de sa cuisine, il l'avait arrêtée pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur du panier couvert qui semblait lui peser plus que de raison au bras.

— Diable, dit-il, à la vue de la copieuse ration que le panier renfermait, il n'est pas possible que l'appétit de Georget suffise pour engloutir tout cela; il y en a au moins pour deux.

Effrayée de la remarque, Marthe eut cependant assez de présence d'esprit pour répondre :

— Oui, pour deux jours.

— Ce n'est pas mal vu, répliqua le relieur; tu auras demain une course de moins à faire, cela ménagera ta chaussure.

Le lendemain, la bonne femme eut une grande préoccupation : elle dut guetter l'instant favorable pour que le dîner de ses enfants ne rencontrât pas d'obstacle sur son chemin.

Malgré son sujet journalier d'inquiétude, Marthe éprouvait un si doux bien-être pendant les moments qu'elle passait auprès de son fils et de son protégé, qu'elle en arriva un jour à dire :

— Je suis trop heureuse; pourvu que cela dure!

— Ce bonheur-là, dit Georget, doit durer autant que Julien le voudra.

— Il durera, reprit le fils de Marthe, tant que mon père ignorera que je suis ici.

Leur bonheur eut moins de durée que Julien ne s'efforçait de le croire; son terme n'arriva pas cependant par suite de la surprise que nous allons dire. Celui qui découvrit le secret du ménage de garçons n'était pas un espion ou un indiscret dont le rapport fût à craindre. Il s'agit de Bonvouloir.

Un jour, le maître chargea sur les épaules de celui-ci un paquet de volumes brochés, et lui dit : « Suis-moi! » L'apprenti le suivit jusqu'à l'avant-dernier étage de la maison de la rue des Noyers. Arrivé devant l'échelle de meunier, Joseph Broussaille s'arrêta. Le souvenir de la lourde chute du premier jour lui fit passer l'envie de monter plus haut.

— Porte cela à Georget, lui dit-il, et dépêche-toi de redescendre; je t'attends ici.

Cet ordre, qu'il donnait au bas des vingt dernières marches, fut entendu dans l'atelier où Marthe achevait son rangement quotidien. Elle pâlit, s'affaissa sur un siége et tendit des mains suppliantes à Julien qui, ayant reconnu la voix de son père, s'était levé brusquement, tout tremblant d'émotion, et, à travers ses dents serrées par la colère, disait en montrant son poignet brisé :

— Non, je ne peux pas lui pardonner cela. S'il se ra-

vise, s'il monte, plutôt que de le voir en face, c'est par la fenêtre que je sortirai d'ici !

Mais son père ne se ravisa pas, il demeura assis sur la première marche de l'étage inférieur.

Georget ouvrit à Bonvouloir, et, par un mot qu'il lui jeta à l'oreille, il renfonça le cri de surprise qui allait échapper à l'envoyé du maître. Bonvouloir était dévoué à Georget; il avait connu Julien, et il ne voulait point de mal à Marthe; d'un geste il les rassura tous trois. Son intelligence aidant, il comprit à demi-mot le mystère, et aussi pourquoi maître Broussaille s'était prudemment arrêté au pied du petit escalier. Il ne prolongea pas sa visite, et en redescendant vers celui qui l'attendait, le rusé garçon, jugeant qu'il était important de l'encourager dans sa mesure de prudence, feignit de trébucher à son tour; puis il calcula sa chute de façon à dégringoler, sans accident, les derniers degrés du périlleux étage.

— Ramasse-toi, imbécile! lui dit le maître. Mais, parlant tout bas à lui-même, il ajouta : — S'il m'en arrivait autant, je ne pourrais peut-être plus me ramasser.

Marthe, à compter de ce jour, eut un confident de plus, qui tantôt favorisait ses visites à la maison de la rue des Noyers, et tantôt y faisait des commissions pour elle. Ainsi, mieux que jamais, Marthe et ceux qu'elle aimait étaient à l'abri d'une dangereuse surprise; pourtant, nous l'avons fait pressentir, leur bon temps avait eu toute sa durée, et c'était par le fait de Julien qu'il allait cesser.

De jour en jour, le fils de Marthe devenait moins expansif avec son ami; il avait des accès d'humeur sombre, s'enfermait dans son réduit dès que sa mère arrivait, et comme elle ne manquait pas d'aller l'y trouver, Georget les entendait chuchoter avec animation, comme si une lutte s'établissait entre eux. Une fois, Marthe sortit tout en larmes de chez son fils; contre l'ordinaire, il ne l'accompagna pas. Inquiet en la voyant ainsi, Georget quitta son établi et s'approcha d'elle pour l'interroger. Marthe ne lui répondit point. Espérant qu'une caresse filiale la déciderait à plus de confiance, il voulut l'embrasser; elle l'éloigna de la main, regarda avec douleur dans la direction du cabinet où Julien était resté seul, et, pour toute réponse, dit dans un sanglot, en sortant :

— Ce n'est que pour eux que les enfants nous aiment!

Georget n'osa pas la rappeler; mais, sur le seuil de la porte restée ouverte, il écouta le bruit de ses pas, avec l'espoir que Marthe allait l'appeler lui-même, ou qu'elle remonterait pour lui expliquer ses étranges paroles. Elle continua à descendre, et bientôt il ne l'entendit plus. Georget rentra; mais, au lieu d'aller s'asseoir devant son établi, c'est vers le cabinet d'où Julien n'était pas encore sorti qu'il se dirigea. A travers les carreaux de la porte vitrée, il le vit accoudé sur le bord du lit et le front caché dans ses mains. Georget ouvrit la porte de communication, et demanda au rêveur.

— A quoi penses-tu?

— Au tort que j'ai eu de revenir ici, répondit-il en relevant brusquement la tête. Il y avait de l'altération dans ses traits, ses paupières étaient rougies. — Si j'étais resté là-bas où l'on voulait me garder, poursuivit-il, je pourrais croire encore que ma mère n'a toujours qu'un fils.

— Tu es fou, Julien; si ta mère a un autre fils, où est-il? quel est-il?

— Il est ici, car c'est toi, toi qui n'es pas mon frère; et pourtant, je l'ai bien vu, son cœur ne met pas de différence entre nous deux. Ce n'est pas à présent que je suis fou, continua Julien avec un douloureux sourire; mais combien je l'étais là-bas, quand je me disais : Il faut que je parte pour revoir la pauvre femme qui n'a plus personne à aimer depuis que je suis loin d'elle. Ah bien oui! personne! J'aurais pu même ne jamais donner de mes nouvelles; on n'avait plus besoin de moi, j'étais remplacé.

Profondément affligé de ce qu'il entendait, Georget répliqua :

— Ce que tu dis est monstrueux, Julien, et je ne te comprendrais pas si je n'avais pas vu les larmes de celle que tu as fait pleurer tout à l'heure. Malheureux ingrat, tu es jaloux de moi, de moi qui te porte envie; car, depuis ton retour, je comprends bien mieux ce qui manque au fils qui n'a plus sa mère. Que faut-il donc pour rassurer ta jalousie? Que je parte à mon tour? Mais, alors même que j'aurais le droit de partir, ce serait insensé à toi de me le demander. C'est ma présence ici qui vous réunit tous les jours; si je n'y étais plus, ta mère n'aurait plus de prétexte pour y venir.

Julien baissa les yeux, murmura : « C'est vrai »; soupira, dit encore : « Je tâcherai de m'y faire »; puis retourna à son travail et demeura silencieux jusqu'au moment de la seconde visite de Marthe à l'atelier. Georget, qui avait besoin de réfléchir, ne troubla pas son silence.

Marthe étant revenue à l'heure accoutumée, Julien, qui se reprochait la scène du matin, céda à un bon mouvement; il courut à la rencontre de sa mère, l'amena devant Georget, et lui dit : « Embrasse-le le premier! »

Cette fois, ce fut Georget qui repoussa doucement la bonne femme.

— Julien et moi, nous nous sommes expliqués, dit-il d'un ton calme, voile sous lequel la tristesse du regret était trop apparente pour qu'on ne l'aperçût pas. Je sais, continua-t-il, que depuis qu'il est au monde il n'a jamais eu d'autres caresses que celles de sa mère; mais celles-là, il les avait sans partage. Qu'il reprenne donc tout ce qui lui appartient, moi je n'y ai aucun droit. Sans doute, je ne peux plus redevenir tout à fait un étranger pour vous; mais vous nous appelez vos enfants : cela blesse son cœur, tandis que quand il verra bien que vous n'êtes une mère que pour lui, Julien regrettera peut-être un peu que je ne sois pas son frère.

La fin à la prochaine livraison.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

Voy. p. 100, 132, 164, 203, 236, 239, 273, 300, 341, 344, 362, 376, 384, 388, 392.

LE RÉSERVOIR DES EAUX.

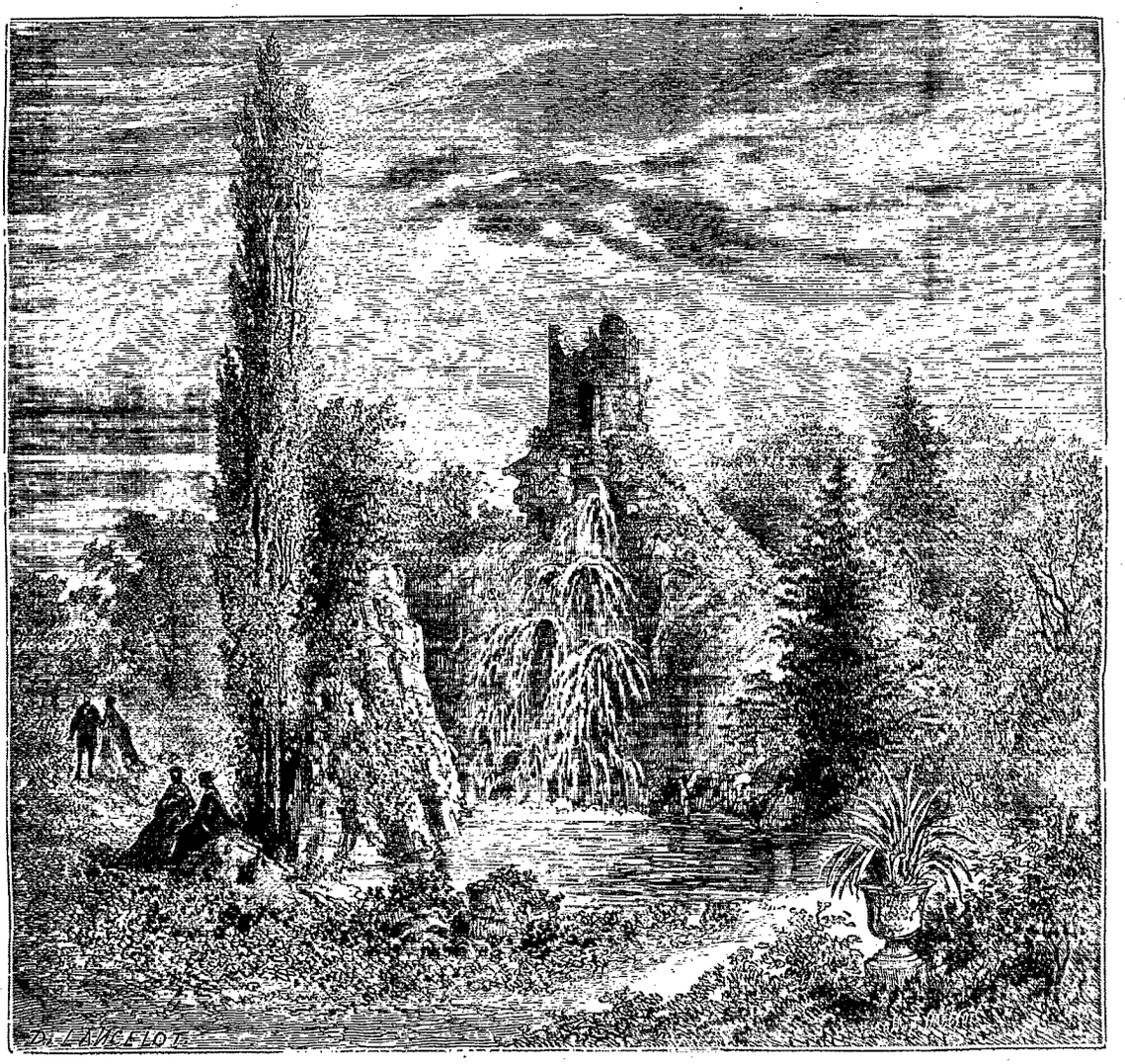
Quand on avait passé en revue les merveilles du parc de l'Exposition, palais orientaux aux capricieuses couleurs, faits pour inspirer l'amour de la rêverie et du nonchaloir, canons monstrueux inventés pour troubler cette quiétude, machines à vapeur telles que n'en oserait pas imaginer une race de Titans et destinées à accomplir en se jouant des œuvres gigantesques, plans des prodigieux travaux qui doivent unir deux mers et faire oublier les antiques efforts des Pharaons, temples aux formes diverses renfermant les chefs-d'œuvre de l'art des différents siècles et des différents peuples, phares qui envoient à d'immenses distances sur les océans, pendant les nuits orageuses, la lumière de l'espoir et du salut; quand on avait contemplé et admiré tous ces éclatants témoignages de l'activité, de l'industrie, de l'audace et du génie des hommes, on était conduit, par le hasard plus que par la volonté, en un lieu où tout était calme et solitude champêtres, où la nature sauvage avait remplacé la civilisation. Là, au sommet d'un entassement de rochers, dont les interstices laissaient échapper des eaux qui tombaient en cascades bondissantes, se dressait mélancoliquement une tour à moitié effondrée,

dont la silhouette déchiquetée faisait penser aux vieux burgs des ballades d'outre-Rhin.

L'eau coulait et tombait sans cesse : elle allait remplir un bassin d'où sortait une petite rivière.

L'habile architecte qui avait édifié ces décombres en avait calculé les crevasses, les lézardes et les échancrures, avec autant de soin et d'amour qu'il en eût mis à calculer les proportions régulières d'une harmonieuse colonnade. Il avait pensé qu'au sortir de cette cohue de murailles, l'œil aimerait à se reposer sur quelque chose de plus simple et de plus primitif.

Mais il n'avait pas eu seulement l'intention d'établir une antithèse. Ces murailles et ces roches disjointes au dehors étaient en fort bon état au dedans. On y trouvait un grand réservoir en tôle, dont les eaux alimentaient la cascade et les générateurs aux monumentales cheminées qui distribuaient par tout le palais la vapeur, la force et le mouvement.



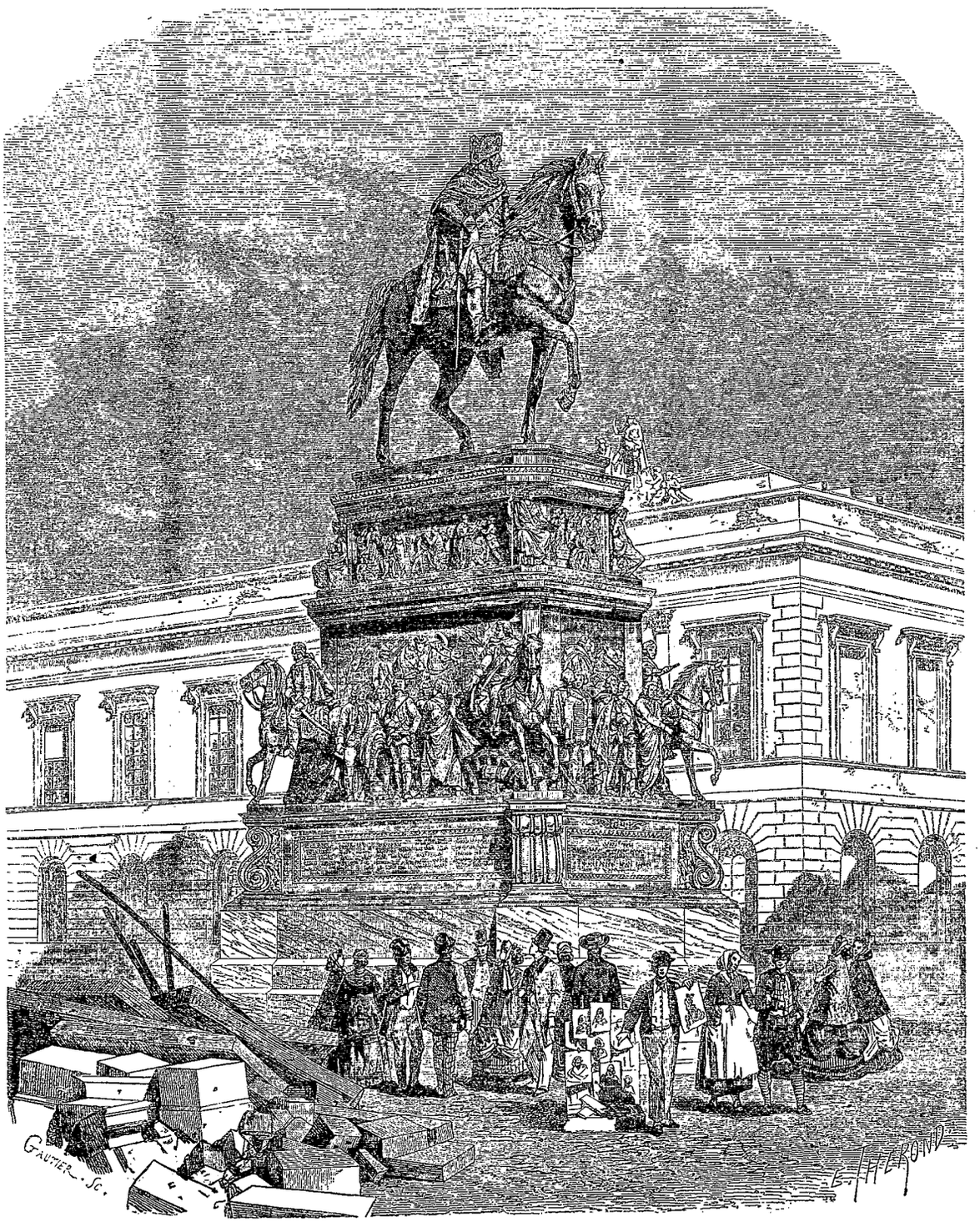
Exposition universelle de 1867. — Le Réservoir des eaux. — Dessin de Lancelot.

Le réservoir était alimenté à son tour par de puissantes pompes à vapeur qui accomplissaient sans relâche leur très-utile travail. Au moyen de tuyaux qui plongeaient dans la Seine, elles aspiraient l'eau du fleuve, et l'envoyaient ensuite dans le lac qui baignait le pied du phare et dans le réservoir des ruines. Lorsque la colossale machine du *Friedland* avait ses fourneaux allumés, elle prêtait secours aux pompes plusieurs heures par jour et travaillait aussi à fournir l'eau dont on avait si grand besoin et dont on faisait une dépense incessante.

Si actif et si bien fourni que fût le réservoir de la tour, il eût été insuffisant, car s'il fallait de l'eau pour les machines et la rivière artificielle, il en fallait encore et en quantité énorme pour les innombrables canaux souterrains qui sillonnaient le sous-sol du parc et du palais, et qui étaient destinés aux jets d'eau, à l'arrosage, et aussi à toutes les bouches prudemment multipliées et habilement disposées pour le cas où l'incendie eût été à craindre. On avait donc établi un réservoir spécial d'une grande capacité sur le sommet du Trocadéro. Ce réservoir était rempli avec l'eau de la Seine, que des machines élévatoires installées sur la berge, du côté du Champ de Mars, y refoulaient par des conduits qui suivaient le pont d'Iéna et gravissaient la pente du Trocadéro. L'eau redescendait ensuite vers le Champ de Mars par un autre tuyau et se distribuait de tous les côtés. En cas d'insuffisance ou d'accidents aux machines et aux réservoirs (car il fallait penser à tout), des tuyaux de raccord étaient ménagés pour avoir des prises d'eau sur des conduites de la ville, tant sur la rive droite que sur la rive gauche de la Seine. De cette manière, on était en mesure de suffire à toutes les nécessités du moment, tant au point de vue de l'agréable qu'à celui de l'utile, et l'on aurait pu, dès la première apparition du feu, le vaincre et l'étouffer.

LE MONUMENT DU GRAND FRÉDÉRIC, A BERLIN.

Ériger à Berlin un monument imposant en l'honneur du roi de Prusse Frédéric II, du grand Frédéric, est une idée qui date non pas de notre siècle, mais de celui qui l'a précédé. Après la campagne entreprise contre l'empereur d'Autriche Joseph II, la garnison de Berlin avait formé le projet, en 1779, d'élever à Frédéric II un monument pareil à celui du grand Électeur, qui décore le pont nommé *Lange-Brücke*, à Berlin. On fit choix d'un artiste, Tassaert, qui donna son modèle; on recueillit les fonds



Le Monument du grand Frédéric, à Berlin, par Rauch. — Dessin de Thérond.

nécessaires. Mais le roi ne permit pas que les choses allassent plus loin; il dit, avec sa brusquerie ordinaire, qu'il n'était pas convenable d'élever des statues du vivant des gens, et qu'il fallait au moins attendre leur mort. Le dix-neuvième siècle ferait bien de méditer cet exemple parti de haut; car, dans notre temps, la statue, en marbre ou en bronze, est un honneur trop souvent décerné à de petits grands hommes, et cet hommage est devenu banal à force d'être prodigué. L'idée fut reprise après la mort du roi, des projets présentés, des plans étudiés, qui montrent, dans une suite intéressante, les tendances artistiques des différentes époques. Frédéric-Guillaume II

voulait que le monument fût érigé à ses frais; ses successeurs suivirent son exemple. Ce fut Frédéric-Guillaume III qui chargea de l'exécution le célèbre sculpteur Christian-Daniel Rauch.

Sans faire ici la biographie de l'artiste allemand, disons seulement que Rauch, né le 2 janvier 1777, à Arolsen, capitale de la principauté de Waldeck, mort à Dresde, le 3 décembre 1857; Rauch qui a fait, de 1799 à 1824, soixante-neuf statues et bustes importants (1); Rauch, l'auteur du mausolée de la reine Louise, au château de Charlottenbourg, et du monument élevé sur le Kreuzberg en souvenir de la délivrance de l'Allemagne; l'auteur de la statue du fameux Blücher, sur l'une des places de Breslau, n'était plus de la première jeunesse quand il entreprit l'œuvre qui restera le morceau capital de sa vie.

Combien de projets et d'esquisses n'avait-il pas été déjà présenté, ainsi que nous l'avons dit, par des artistes tels que Schadow, Rhode, Chodowiecki, Hillner, Langhaus, Schinkel, etc.! ce dernier, pour sa part, en avait modelé une demi-douzaine. C'étaient des temples, des tombeaux, des colonnes, des rotondes, des monuments grandioses de toute forme et de toute espèce. Même embarras quant à la nature du vêtement à donner à la figure principale : les uns penchaient pour le costume romain, les autres pour l'habit du temps. Rauch lui-même avait proposé trois ou quatre esquisses, dont l'une, rappelant certains détails de la colonne Trajane et consistant en une statue idéale de Frédéric II, avait particulièrement fixé l'attention du roi. Mais quand l'artiste eut parlé d'une statue équestre en costume du temps, dressée sur un double piédestal avec reliefs symboliques, ce fut cette idée qui obtint la préférence. Seulement, Frédéric-Guillaume III, simple et économe comme il était, voulait éviter les fortes dépenses, et le monument du grand Frédéric n'aurait peut-être pas été ce qu'il est aujourd'hui si Guillaume IV n'avait laissé carte blanche à l'artiste.

La première pierre fut posée, le 1er juin 1840, sur l'emplacement même choisi par le successeur immédiat du roi représenté. C'est alors que le souverain régnant (Frédéric-Guillaume IV) en revint au projet déjà ancien d'un piédestal riche, exprimant d'une façon éloquente l'idée mère du monument. De toutes ces tentatives, de tous ces efforts, sortit l'œuvre simple et naturelle dans sa conception, mais grandiose dans son exécution, que nous voyons aujourd'hui sur la plus belle place de Berlin, celle de l'Opéra, devenue la place de Frédéric. Là se trouvent déjà réunis les bâtiments de l'Université, de l'Arsenal, l'Opéra, la Bibliothèque, le palais du prince de Prusse, l'Académie de chant. La statue de Frédéric II tourne le dos à la promenade si connue des Tilleuls (*Unter den Linden*) et fait face à la place du Château, ainsi qu'au long pont *Lange-Brücke*, dont nous avons déjà parlé.

Le monument, haut de 14 mètres, surgit d'un socle en granit qui forme le premier soubassement. Les quatre angles de ce socle avancent en saillie et supportent des consoles faites en spirale qui sont elles-mêmes les quatre angles de la seconde base. Celle-ci est de bronze et destinée aux inscriptions : sur le champ de face, le nom de celui auquel le monument est dédié; sur les côtés, les noms de soixante généraux les plus distingués des armées du grand Frédéric; et en arrière, une nomenclature d'hommes célèbres dans les arts de la paix. On se trouve ensuite devant un énorme cube ayant 3m.34 de hauteur, et qui forme le centre, le noyau du monument. Sur les consoles occupant les angles de ce dé massif et faisant également saillie, se dressent quatre statues équestres de grandeur naturelle, entre lesquelles se groupent une vingtaine de statues à pied, tandis que d'autres encore sont fixées en relief sur les parois. Les quatre statues sont celles du prince Henri, le frère du roi; de Ferdinand de Brunswick, un des héros de la guerre de Sept ans; du général de cavalerie Ziethen, qui se distingua en maintes batailles et dont le fils, général lui-même, était filleul de Frédéric II; et enfin de Seydlitz, que le roi embrassa sur le champ de bataille de Zorndorf, et auquel il fit ériger une statue. Les deux premiers, vantés surtout par leurs talents dans la tactique militaire, montent des chevaux d'allure paisible, tandis que les deux autres, qui furent des hommes de cheval et d'action, sont portés par des coursiers plus vifs et plus ardents. Les guerriers qu'on aperçoit entre ces quatre figures principales sont habilement groupés et bien réussis; ils semblent là pour eux-mêmes, et non pour satisfaire la curiosité du spectateur. L'histoire du grand Frédéric et de ses campagnes est rassemblée tout entière dans cet étroit espace. Les hommes d'État, les artistes et les penseurs, occupent le panneau d'arrière : on y voit le comte de Carmer, auteur d'un Code général pour le royaume de Prusse; Schlabrendorf et Finkenstein, conseillers zélés du roi; enfin, deux hommes qui firent époque dans la littérature et la philosophie allemande, Lessing et Kant causant ensemble. La différence de leur caractère est peinte dans leurs traits, tels que l'artiste a su les rendre.

La partie supérieure du piédestal est consacrée à la reproduction en relief de certains épisodes marquants de la vie du roi. Ici, les angles rentrent, ce qui a permis d'asseoir quatre figures symbolisant les vertus royales que les rois ne possèdent pas toujours: la Justice, la Force, la Prudence, la Modération, celle-ci surtout faisait souvent défaut à Frédéric II. Les figures en relief représentent sa naissance, son éducation par Minerve, la vaillante et prudente déesse qui l'instruit dans les armes et dans la sagesse; — son état pendant la bataille de Kollin, quand ses affaires paraissaient désespérées; — sa visite aux ateliers des tisserands de Silésie; — son goût pour la flûte, sur laquelle il s'exerçait seul dans sa chambre; — sa présence sur le terrain de Sans-Souci, pour inspecter les travaux de cette résidence naissante. La face d'arrière contient son apothéose : assis sur un aigle, il monte au ciel, couronné de lauriers, le front ceint d'une auréole, tandis que reposent à côté de lui le sceptre qu'il portait, l'épée et la plume qu'il mania tour à tour, et le laurier qu'il conquit par des actions éclatantes. L'oiseau qui sert de monture au héros est parfait d'exécution; Rauch aimait à introduire l'aigle dans ses œuvres, et, en général, il imitait ses allures avec une vérité saisissante. On raconte qu'il avait eu, pendant un de ses voyages, occasion de prendre un aigle vivant, et qu'il avait étudié, sur cet échantillon, toutes les propriétés et les instincts de l'oiseau. Il avait fait cette capture en Italie, où il se rendait pour choisir le marbre destiné au tombeau de la reine Louise. Ce grand artiste est souvent descendu dans les carrières de Carrare, où lui-même a dégrossi sur place plusieurs de ses statues.

Dans tous les bas-reliefs de cette dernière assise, les figures idéales et les personnages réels sont entremêlés avec une grande naïveté; — les premières sont exécutées avec tant de talent qu'elles paraissent naturelles, et si Minerve ne s'y trouvait pas, on la regretterait presque; elle est d'autant mieux à sa place que les poëtes de l'époque l'introduisaient avec plus ou moins de bon goût dans toutes leurs compositions.

Nous voici, pour ainsi dire, montés avec le monument jusqu'à la statue elle-même. Cette figure équestre a 5m.66 de hauteur. Le roi est représenté dans un âge avancé; c'est le temps où il ne doit plus songer à la

(1) Voy. t. VI, 1838, p. 137; t. VII, 1839, p. 105; t. IX, 1841, p. 52; t. XIII, 1845, p. 17.

guerre, mais s'occuper uniquement de l'administration de ses États, au milieu du calme et des douceurs de la paix. Aussi sa figure, sillonnée de rides profondes, exprime-t-elle le repos dont il avait besoin, après une existence semée d'agitations et de luttes; mais en même temps elle a cet air sarcastique qui lui était naturel; les coins de sa lèvre se plissent dédaigneusement; son œil pénétrant lance encore des éclairs sous ses sourcils épais, abrités par le tricorne. Il penche le corps par insouciance de sceptique autant que par vieillesse; il est revêtu de son uniforme, avec l'épée au côté, la béquille pendante à son bras. Les différentes parties de son costume, les armes qu'il porte, ont été copiées sur les originaux qui existent au Musée de Berlin. Le cheval qu'il monte est peut-être trop grand; mais à ceux qui remarqueraient et releveraient ce détail, on peut répondre que c'est de la couleur locale, de la vérité historique. Frédéric II affectionnait les chevaux de haute taille. C'était, au reste, le premier cheval taillé en entier par le ciseau de Rauch. Le costume de son modèle, avec certains détails accessoires, n'était pas très-favorable pour le sculpteur; l'artiste a su parer à cet inconvénient, en jetant sur les épaules de la statue les larges plis du manteau royal dont la croupe du cheval est également couverte.

Tel est l'ensemble de ce monument d'une masse et d'une forme imposantes. L'inauguration eut lieu le 31 mai 1851, et fut une fête pour tout le pays. Il y vint des représentants de toutes les provinces de la Prusse. Ceux qui assistèrent à la cérémonie ne pourront oublier le moment solennel où l'artiste septuagénaire s'avança sur la grande place, à la tête du cortége, et cet autre instant, après le discours du roi, quand les quatre voiles qui cachaient le tableau, tombant comme par enchantement derrière un rideau de feuillage, furent pour ainsi dire engloutis dans la terre, et que l'œuvre apparut dans tout son éclat aux rayons d'un soleil de mai. Frédéric II est pour la Prusse un roi populaire; son image sculptée par Rauch est devenue l'objet de la même faveur et du même enthousiasme.

Le devoir consiste à aimer ce que l'on se commande à soi-même. GŒTHE.

UNE TORTUE VÉNÉRÉE EN TUNISIE.

La tortue de Bou-Chater est l'une des merveilles de la Tunisie, et elle jouit de tous les priviléges accordés aux marabouts. Ce n'est pas sans raison qu'on la vénère ainsi : elle est, aux yeux du peuple, la vivante personnification du bien. Cette vieille habitante des eaux habite depuis des années une source thermale dont les pauvres Arabes du désert apprécient les vertus curatives; ils imaginent, sans aucun doute, qu'elle en est la gardienne, et les soins qu'ils lui accordent sont touchants. C'est de la reconnaissance exagérée peut-être; mais qui pourrait leur en faire un crime? La reconnaissance est de toutes les religions. Les femmes de Bou-Chater l'appellent d'un mot répété qui n'est pas sans douceur : *Allou! Allou!* disent-elles penchées au-dessus de la source, et la tortue d'accourir, comme peut accourir une tortue. Elle sait, du reste, que nul dommage ne lui sera fait et que ses provisions végétales seront soigneusement renouvelées. Le savant qui nous rapporte ce fait affirme que les plus anciens du pays l'ont toujours vue; donc la gratitude s'est transmise de génération en génération. « A mon dernier voyage à Bou-Chater, dans l'automne de 1856, dit le docteur Guyon, le bruit de ma marche l'avait attirée sur les bords de la source, me prenant, sans doute, pour une de ses visiteuses accoutumées. Je m'en emparai alors pour la caresser, comme j'avais fait déjà en 1850, puis je la remis où je l'avais prise en 1850, en lui faisant un dernier adieu. J'allais oublier de dire qu'en 1850, ne connaissant pas encore son histoire, j'avais eu la mauvaise pensée de la considérer comme prise de guerre et de l'emporter... C'eût été une grande faute. » (Voy. *Études sur les eaux thermales de la Tunisie*, 1864, par le docteur Guyon, correspondant de l'Institut.)

LES LITS DES ANCIENS.

Fin (1). — Voy. p. 182.

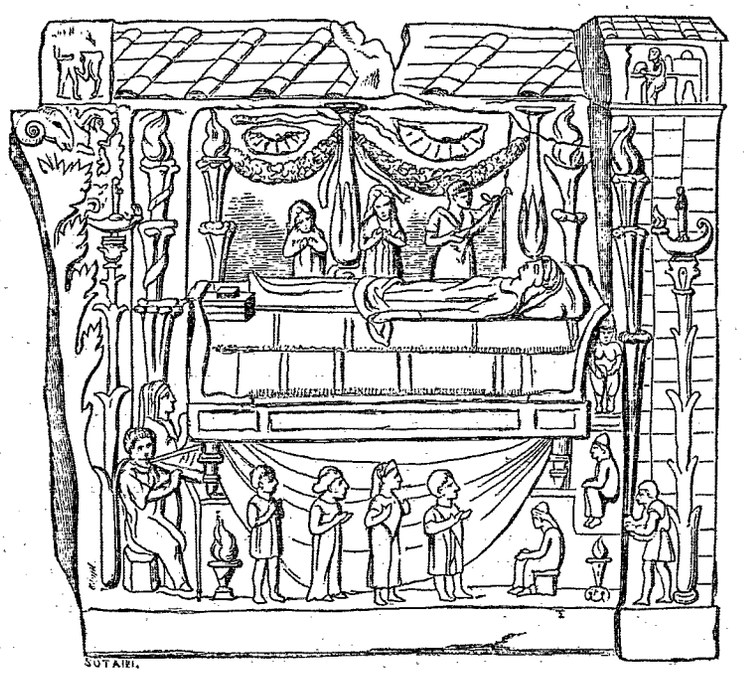
Les Romains, comme les Grecs et comme les Étrusques, avaient la coutume d'exposer les morts sur un lit, à l'entrée de la maison, avant la cérémonie des funérailles. Ce lit ne se distinguait des lits ordinaires que par son élévation et par le soin avec lequel il était orné. Il était dressé dans l'*atrium :* la pièce qui constituait dans les premiers siècles toute la demeure du Romain continua d'en être moralement, si on peut le dire, le centre et le foyer, même lorsqu'elle ne fut plus qu'une sorte de parloir destiné aux réceptions. Son lit nuptial, nous l'avons vu, y eut toujours sa place, et c'est aussi là que, avant de quitter pour toujours la maison où il avait passé sa vie, il était exposé aux regards de tous venants pendant un temps plus ou moins long, qui semble avoir varié selon le rang et la condition du défunt.

Les funérailles étaient, en effet, très-différentes, suivant que le mort était d'une famille puissante et riche, ou appartenait, au contraire, aux classes les moins considérées et les plus pauvres. La première condition, pour que l'exposition pût durer plusieurs jours, était que le corps fût embaumé, luxe que beaucoup de gens n'auraient pu payer aux entrepreneurs qui se chargeaient des pompes funèbres. D'ailleurs, la plupart des cérémonies dont s'accrut le luxe des funérailles, au temps de la puissance de Rome, restèrent des priviléges des familles patriciennes. Les personnes de naissance inférieure ou trop pauvres, à moins d'avoir mérité que les derniers honneurs leur fussent rendus aux frais de l'État, étaient forcément fidèles aux anciennes mœurs : la nuit venue, elles étaient portées sur une civière, sans bruit et sans appareil, à la lueur des torches, jusqu'au lieu de leur sépulture; ce n'est pas d'elles qu'il est ordinairement question dans les descriptions des auteurs.

Le défunt était-il riche, au contraire, et de race noble, on le couchait sur un lit de parade, à l'entrée de la maison, les pieds tournés vers la porte; on le revêtait d'habits qui marquaient son rang et sa condition, et s'il avait exercé des charges, il en portait les insignes; ce n'était pas l'usage de mettre sur sa tête aucune couronne, comme en Grèce, si ce n'est celles qu'il avait pu recevoir comme récompense honorifique pendant sa vie. Des fleurs et des feuillages étaient répandus autour du lit ou suspendus au-dessus; on allumait alentour des flambeaux, des lampes et des brasiers sur lesquels on brûlait des parfums. Ces détails sont visibles sur le fragment de bas-relief dont on voit ici le dessin, monument peu remarquable sous le rapport de l'art, mais d'un grand prix pour l'antiquaire par le soin et la fidélité naïve avec laquelle il reproduit toutes les particularités de l'exposition dans l'atrium. La personne étendue sur le lit est une femme sans doute d'un

(1) Ici s'arrête cette suite d'études sur les *lits des anciens*. Elle sera reprise quelque jour pour la pousser à travers le moyen âge jusqu'aux temps modernes.

rang élevé, peut-être une prêtresse : un bandeau garni d'une frange étendu sur l'oreiller où sa tête s'appuie, des livres placés à ses pieds, sont des attributs, encore mal expliqués, qui se rapportent peut-être à ses fonctions. Elle semble porter une couronne, mais nous croyons qu'il n'y faut voir que sa coiffure disposée selon une mode fort répandue sous l'Empire. Le personnage qui s'approche d'elle est vraisemblablement le *pollinctor* chargé de laver, d'embaumer et d'habiller le corps; il tient un dernier ornement dont il s'apprête à le revêtir. Auprès de lui, derrière le lit, se tiennent deux de ces pleureuses qui accompagnaient le convoi, les cheveux dénoués, en sanglotant et se frappant la poitrine, ou en chantant la louange du mort; et la femme qui se tient au pied du lit, à côté des joueurs de flûte, est sans doute celle qui les dirige et qui entonne les lamentations. Les personnages sont ici réduits à quelques figures; mais toute une troupe de pleureuses suivait le cortége des riches patriciens, et, dans le temps même où Rome conservait encore l'austérité de ses mœurs primitives, la loi des Douze Tables avait dû borner à dix le



Lit funèbre romain, d'après le monument des Aterii, au Musée de Latran, à Rome.

nombre des joueurs de flûte. On y voyait encore d'autres musiciens et aussi des danseurs, des mimes, etc.; mais ce n'est pas le lieu d'entrer dans tous les détails d'une pompe solennelle, il faut nous contenter d'indiquer la signification de ceux qui sont ici représentés. A la tête du lit sont assises trois femmes qu'il ne faut pas confondre avec les précédentes; leur attitude est celle que les écrivains anciens attribuent aux femmes de la famille qui assistaient à la cérémonie des funérailles. Les figures que l'on voit sur le devant paraissent être, d'après leurs costumes, celles d'esclaves qui y prenaient part également en donnant tous les signes d'une violente douleur. De grands flambeaux sont allumés aux quatre angles du lit, des lampes placées sur de hauts supports aux deux extrémités; au premier plan sont deux vases au-dessus desquels la flamme s'élève; ce sont sans doute ceux où l'on brûlait des parfums : un homme s'approche de celui de droite, légèrement courbé et portant, à ce qu'il semble, l'encens qu'il y doit répandre. Des guirlandes de fleurs sont suspendues entre les colonnes qui supportent le toit.

C'était encore un véritable lit qui servait à transporter le mort, soit au bûcher où sa dépouille devait être consumée, soit à la sépulture qui lui avait été préparée. Il faut rappeler ici la distinction que nous avons faite plus haut : le corps des pauvres gens était placé sur un simple brancard ou enfermé dans une bière grossière; mais celui des grands était étendu sur un lit d'ivoire, ou dont les pieds au moins étaient de cette matière, et couvert des plus riches étoffes, de la laine la plus fine et la plus blanche, ou de pourpre brodée d'or. Le défunt y était couché, le visage découvert, dans le costume et l'attitude d'un vivant; ou bien, lorsque son corps avait été déposé dans un cercueil fermé et placé au-dessous du lit, son image, faite de cire, vêtue et couchée de même, paraissait au-dessus. Les images de ses ancêtres, ou des acteurs portant des masques à leur ressemblance et les vêtements et insignes qui leur avaient appartenu pendant leur vie, le précédaient sur des chars ou sur des lits pareils au sien; ils étaient souvent très-nombreux, et l'éclat des funérailles en était d'autant rehaussé. On vit à celles de Marcellus six cents lits portant ainsi des images d'ancêtres.

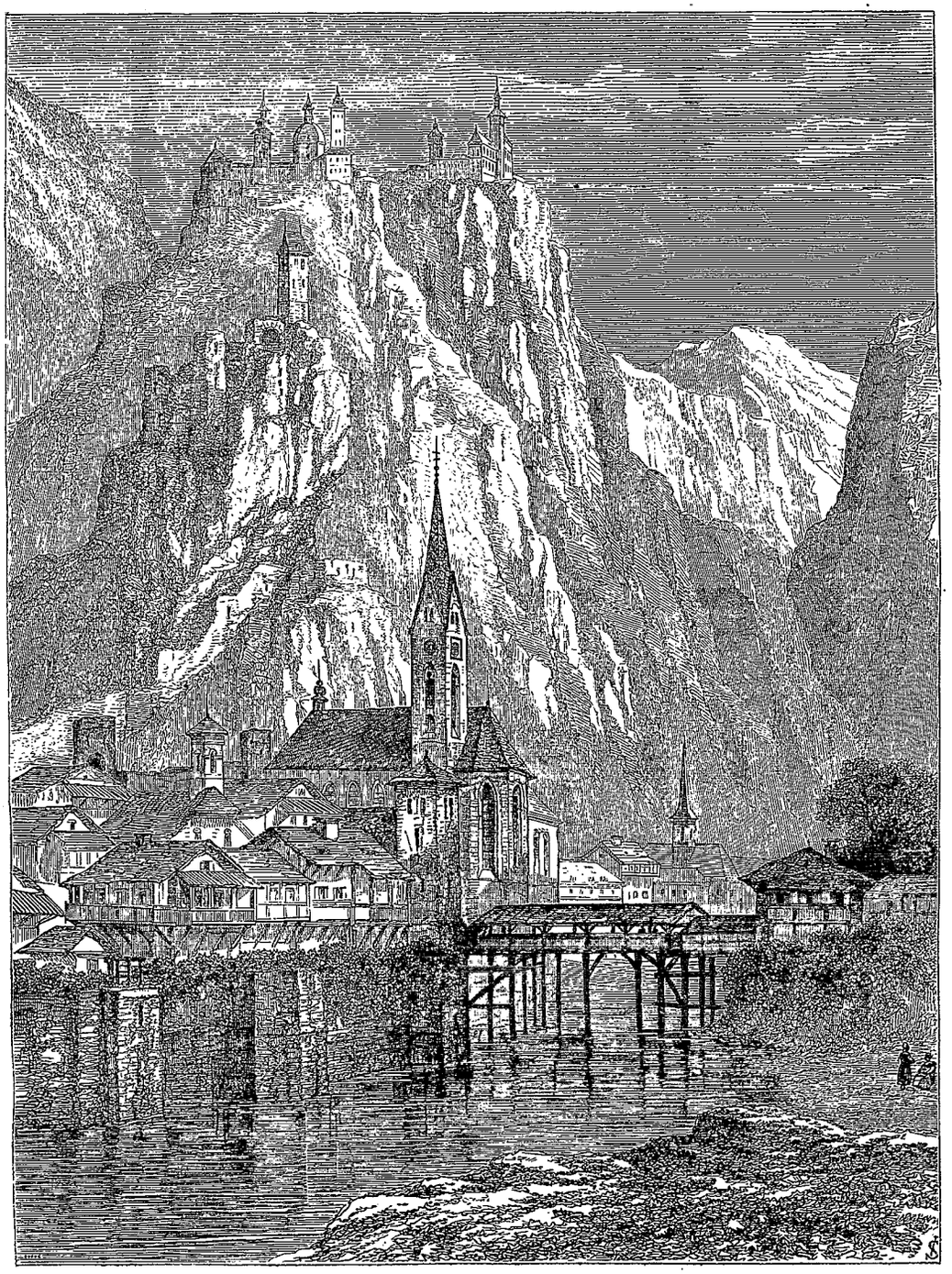


Lit funèbre, d'après un bas-relief romain.

Une figure tirée d'un bas-relief sculpté sur un tombeau peut donner une idée, bien qu'insuffisante, de la forme et de la décoration des lits sur lesquels les morts étaient portés à leur dernière demeure. Dans le bas-relief, le lit se présente de face, et l'on voit en perspective les coussins ou plutôt l'appui sur lequel ils étaient placés et où reposait la tête du défunt.

CLAUSEN

(TYROL).



Clausen et le couvent de Seben, sur le Sonnenberg (Tyrol). — Dessin de F. Stroobant.

Clausen est une petite ville du Tyrol que l'on traverse, après avoir franchi le col du Brenner, quand on se rend d'Allemagne en Italie. Située à peu de distance de la ville épiscopale de Brixen, sur la rive droite de l'Eisack, elle est si étroitement resserrée entre la rivière et la montagne escarpée du Sonnenberg, qui la domine, qu'elle n'a de place que pour une seule rue où deux voitures ne sauraient passer de front. A son extrémité méridionale, un torrent la sépare de son faubourg appelé Frag.

Son nom antique (car elle a un passé reculé) était Clusa, et ce nom indique assez clairement qu'elle était considérée comme la barrière de ces Thermopyles alpestres qui séparent le nord du midi. Là, en effet, combattirent tour à tour les légions de Rome allant soumettre les Alpes Rhétiennes, et les hordes barbares allant envahir l'Italie. Sur le sommet des rochers où l'on voit actuellement, à 202 mètres au-dessus de la ville, le couvent de Seben, les Romains avaient bâti la forteresse de Sabiona. Aux Romains succédèrent les Ostrogoths, les Lombards, les Boïens. Au dixième siècle, Seben devint le siége des évêques qui transportèrent plus tard leur résidence à Brixen. Le château fut alors occupé par les burgraves de Seben; puis, lorsque leur famille s'éteignit, au quinzième siècle, il échut de nouveau aux évêques de Brixen. Un

incendie l'anéantit en 1535. A la fin du dix-septième siècle s'éleva sur ses ruines le couvent de bénédictines, dont les trois églises font au sommet des rochers un effet si pittoresque.

A Clausen même se trouve un couvent qui mérite d'être visité. Il fut fondé, en 1699, par le capucin Gabriel Pontifeser, qui était né dans la ville. Devenu le confesseur de la princesse Marie-Anne de Pfalz-Neubourg, qui fut l'épouse de Charles II d'Espagne, il refusa les plus hautes dignités de l'Église et demanda seulement à sa protectrice de fonder un couvent de son ordre dans sa ville natale. Le couvent et son église étaient bâtis en 1701; la reine se plut à l'enrichir : on y voit encore de précieux objets et quatre tableaux de l'école de Murillo donnés par elle; mais la plus grande partie des richesses qui formaient le trésor de l'église ont été enlevées par les Bavarois. La maison où était né le père Gabriel fut aussi convertie en une chapelle dédiée à Notre-Dame de Lorette; il n'y reste plus de ses anciens ornements que quelques tableaux et des sculptures en bois. Dans une autre chapelle de Clausen est le tombeau d'un pacha turc qui fut fait prisonnier à Bude, se convertit au christianisme, et devint général au service de l'Autriche.

Les défilés du Tyrol méridional ne ressemblent que par la rapidité des pentes et la hauteur des sommets à ceux du versant opposé. Presque aussitôt après qu'on a traversé le Brenner, la nature se transforme, la lumière est plus pure et le ciel plus limpide, tout devient plus chaud, plus clair; les montagnes se revêtent de tons brillants; il semble même (est-ce bien une illusion de l'imagination prévenue?) que leurs contours aient des inflexions différentes, des lignes plus nobles, un dessin plus pur. Aux forêts de sapins succèdent sur leur penchant les hêtres et les chênes, puis les châtaigniers; aux prairies toujours vertes des hauteurs, où les habitants des vallées conduisent les bestiaux dans les chaleurs de l'été, les champs de blé et de maïs bordés d'arbres fruitiers et de ceps de vigne dont les festons, soutenus par des pieux, s'abaissent et se relèvent. Les vallons étroits où la route s'engage en suivant ce charmant torrent de l'Eisack, toujours bondissant, qui va bientôt rejoindre l'Adige, n'ont plus l'âpreté ni la sauvagerie des gorges du Tyrol allemand : à le voir courir entre ses murs de schiste et de porphyre, au milieu de la plus luxuriante végétation, on songe plutôt à quelque classique Tempé.

Arrivé à Botzen, on voit derrière soi se dresser tout d'une pièce la montagne dont on a quitté le sommet au point du jour. Tout se ramasse en un bloc énorme, dont la neige couronne le front et ravine les flancs; il est bleui par la distance, et cependant si près en apparence qu'il semble toucher et comme écraser la ville; mais déjà l'on peut se croire en Italie. Comme Brixen, qui s'appelle aussi Bressanone, et Clausen, qui s'appelle Chiusa, Botzen a un second nom plus doux, Botzano. Sa population, vive, animée, vraiment méridionale, vit en plein air; les femmes circulent nu-tête dans les rues, et l'on voit s'élever au-dessus des murs des terrasses, les figuiers, les citronniers, les orangers, et toutes sortes de fleurs et de plantes tropicales que les habitants cultivent avec un goût passionné.

LE DERNIER APPRENTI

DE MAITRE BROUSSAILLE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 350, 354, 366, 374, 382, 390, 398.

Ces paroles, desquelles Georget croyait pouvoir se promettre le plus heureux résultat, touchèrent sensiblement Marthe et Julien : on régla si bien l'avenir que chacun y devait trouver son compte; mais la réserve qu'ils durent tous s'imposer, les élans du cœur qu'il leur fallut souvent contenir, firent obstacle au retour de ces bons moments du passé sur lesquels ils comptaient encore. Un grand événement vint alors changer la face des choses.

Joseph Broussaille, qui était sorti une après-midi pour aller porter, chez un nouveau client, quelques-unes des belles reliures exécutées par son élève, ne revint pas le soir. Marthe l'attendit toute la nuit; ce ne fut que le lendemain matin qu'un exprès, envoyé de l'hôpital Beaujon, arriva rue du Foin pour apprendre à la femme du relieur que son mari avait été relevé, évanoui et ensanglanté, dans une allée des Champs-Élysées qu'il avait dû traverser pour revenir chez lui. Examen fait de ses blessures, avant qu'il eût repris connaissance, on avait constaté plusieurs fractures aux deux jambes, et elles étaient si graves qu'on mettait en doute si une double amputation ne serait pas nécessaire. Aussitôt que Marthe eut reçu la triste nouvelle, elle s'empressa d'aller la transmettre à Julien et à Georget. Sa visite au blessé était déjà résolue; mais qui des deux jeunes gens devait-elle emmener avec elle? La rancune de Julien céda devant cette observation de Georget :

— Tu n'as repris tous tes droits, Julien, que pour remplir tous tes devoirs; c'est au fils à accompagner sa mère. Si le maître n'est pas transportable, j'irai, sans vous, le voir à l'hôpital; pour le moment, ma place est à son atelier pour surveiller les apprentis qu'il ne peut plus diriger lui-même.

Marthe, arrivée à l'hôpital et se dirigeant vers le lit qu'on lui avait désigné, dit à Julien :

— C'est ton père que tu vas voir; on dit qu'il a rouvert les yeux et qu'il peut parler. Comment penses-tu l'aborder?

— Je lui tendrai la main qui peut serrer la sienne, répondit Julien, et je ne lui montrerai pas l'autre.

On n'avait pas trompé Marthe, le blessé, revenu de son évanouissement, pouvait parler; cependant, il renonça à dénoncer le seul de ses agresseurs qu'il eût reconnu : c'était un ancien apprenti qui n'avait quitté son atelier que pour être porté à l'Hôtel-Dieu, d'où il était sorti boiteux.

Malgré ses horribles blessures, Joseph Broussaille n'eut pas à subir la double et dangereuse opération dont il était menacé; mais il fut condamné à ne plus pouvoir se traîner qu'appuyé sur deux béquilles.

Quand le relieur revint chez lui, Julien, établi près de sa mère, et désormais l'unique objet de ses soins et de ses caresses, n'avait plus le droit d'être jaloux de Georget.

Une dernière épreuve était réservée au courage moral de celui-ci. Son apprentissage allait finir, quand une filleule de Marthe vint loger chez sa marraine. C'était une jeune fille charmante et sage; Georget l'aima, il pouvait lui assurer un avenir enviable; maître Broussaille avait dit à son élève : « Travaille encore deux ans pour moi, et je te cède ma clientèle. » Marthe devina le secret du futur successeur de son mari, et un jour, le prenant à part, elle lui dit :

— Je dois te prévenir, mon ami, que Julien est encore jaloux de toi.

— A cause de vous? demanda-t-il.

— Non, mais à cause de ma filleule que nous ne serions pas fâchés de lui faire épouser.

— Savez-vous seulement si elle l'aime?

— Pourvu qu'elle ne sache pas que tu as pensé à elle, répondit la mère de Julien, je m'arrangerai si bien qu'elle finira par l'aimer.

Après un moment de lutte avec lui-même, Georget répliqua :

— Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que je n'oublierai jamais que Julien est votre fils et que vous avez été ma mère.

Julien épousa la charmante filleule. Bonvouloir, qui avait aussi fait ses remarques à propos du secret de son ami, dit à Georget le jour du mariage :

— Il faut avouer, mon pauvre garçon, que tu n'es pas heureux.

— Pourquoi ne le serais-je pas? demanda-t-il : je n'avais pas de famille, le bon abbé Jazeron m'a adopté; j'avais une vocation, et j'ai appris ici l'état que j'aimais.

Le soir, il ouvrit un livre et mit une marque apparente à une page qui finissait ainsi : « Le bonheur est un fruit dont on ne peut apprécier la saveur qu'en le faisant goûter aux autres. »

Félix Georget a maintenant un nom dans la reliure; ceux qui prétendent le mieux s'y connaître assurent que pour le talent il est presque l'égal du fameux Joseph Broussaille.

UN CONCERT AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

SOUS LE CONSULAT.

Il y a soixante-cinq ans, — en 1802 ou, comme on l'écrivait alors, en l'an 10 de la république, — le dilettantisme parisien, d'ailleurs peu exigeant, ne trouvait aux Champs-Élysées, pour satisfaire son appétit musical, que le maigre régal offert çà et là par quelques virtuoses soufflant dans la clarinette ou raclant du violon. On se rassemblait peu autour des simples instrumentistes; l'affluence allait aux chanteurs ambulants en renom, tels que le célèbre grimacier qui popularisa la complainte de *la Belle Bourbonnaise*, et le gros aveugle Michel dont le joyeux *ba, ba, ba, balancez-vous donc*, résonne encore, écho des vieux souvenirs, aux oreilles des enfants de Paris qui sont au moins septuagénaires.

Parmi les pauvres musiciens que l'indifférence du public et le caprice de la vogue condamnaient à l'isolement, les passants avaient pu remarquer un vieillard aveugle qui s'était établi avec son clavecin presque à l'entrée des Champs-Élysées, sur la lisière du Cours la Reine. Il n'avait pour auditeur, plus souvent endormi qu'attentif, qu'un chien caniche attaché par sa laisse au pied de l'instrument.

Bien chétive était la recette journalière du pianiste, et encore lui fallait-il prélever d'abord sur celle-ci la rémunération due au commissionnaire qui, vers l'après-dînée, apportait le clavecin à la place où l'aveugle s'installait et, la séance du soir terminée, reportait l'instrument dans le hangar fermé où un obligeant limonadier du voisinage lui donnait gratuitement asile : aussi n'était-ce pas toujours la table d'harmonie qui faisait entendre les plaintes les plus déchirantes!

Un soir que l'infortuné virtuose, ayant épuisé son répertoire, avait ramassé et secoué sa sébile sans qu'aucun bruit répondît à la secousse, il se mit à plaquer des accords désespérés; puis, se croisant les bras, il jeta au vent, comme un dernier cri de détresse, ces mots entrecoupés de soupirs :

— Rien, mon Dieu! Rien, rien, rien! Qui viendra à mon secours aujourd'hui!

Tout à coup voilà qu'un prodige interrompt ses soupirs et ses lamentations. Le clavier sur lequel il ne pose plus les doigts chante un air inconnu à l'aveugle, et il le chante avec une pureté et une ampleur de son, — on ne disait pas encore une *maestria*, — qui ébranle et fait vibrer harmonieusement, comme sous l'impulsion d'une âme qui se réveille, toutes les fibres du misérable instrument.

L'artiste-mendiant, étonné, incertain et charmé, n'ose avancer la main pour s'assurer du miracle; une douce voix de femme lui dit alors à l'oreille :

— Si vous vouliez bien quitter votre chaise, cher confrère, notre ami serait plus commodément pour continuer sa sonate?

De plus en plus surpris, l'aveugle se lève machinalement et, guidé par la jeune dame, il vient s'accouder sur la barrière à hauteur d'appui qui ferme la contre-allée du Cours la Reine. Heureux est-il d'occuper une place d'où l'on ne peut le forcer à reculer; car aux quelques passants que le remarquable talent de son remplaçant au clavecin a attirés, d'autres, en plus grand nombre, sont venus se joindre; ils élargissent le cercle de curieux épaissi, de moment en moment, par l'accumulation de la foule qui, de tous côtés, se dirige vers le même point d'attraction.

A l'approche des premiers arrivants, la dame a baissé son voile. Elle porte avec distinction un costume d'une irréprochable élégance.

Tandis que le pianiste se tient le front courbé sur le clavier et continue à faire pleuvoir les perles qui ruissellent dans *l'Orage* de Steibelt, l'admiration des yeux se partage entre la jeune dame voilée et un charmant cavalier qui se tient aussi debout, mais de l'autre côté du clavecin. De temps en temps, il promène sur la foule un regard sans impertinence, mais sans embarras, comme quelqu'un qui a l'habitude de la voir en face. Bien qu'il soit exactement vêtu comme doit l'être le plus raffiné des *incroyables*, par l'aisance de ses mouvements et par la grâce de sa pose il donne raison aux folies de la mode.

Le pianiste a fini sa sonate, les bravos éclatent; il relève la tête et se découvre pour saluer. C'est le plus jeune des trois.

— En vérité, on ne lui donnerait pas dix-huit ans, dit quelqu'un dans la foule.

— Il en a vingt et un, répondit un voisin.

— Vous le connaissez?

— Nous sommes beaucoup qui le connaissons; mais tout Paris connaît *l'autre*.

Le questionneur allait continuer, mais son voisin dit, en lui poussant le coude :

— Silence, *l'autre* va chanter.

Accompagné par le jeune pianiste, le charmant incroyable chanta la romance de *Richard Cœur-de-Lion* : « Une fièvre brûlante... » Ce ne fut qu'un cri d'enthousiasme dans l'assistance : au premier rang seul on pouvait applaudir; les autres auditeurs, trop serrés pour battre des mains, agitaient, d'un bras levé en l'air, les femmes leurs mouchoirs, les hommes leurs chapeaux posés sur la pomme de leurs cannes.

— Je suis amateur de musique; j'ai entendu au théâtre Feydeau le roi des ténors, mais, j'en réponds, Elleviou ne chante pas mieux, reprit celui dont on avait tout à l'heure interrompu les questions.

Et de bouche en bouche arriva jusqu'à l'amateur de musique cette réponse, que déjà son voisin venait de lui faire : « C'est lui! c'est lui! »

La jeune dame voilée, sans se troubler devant l'émotion générale, fit le tour du cercle. Tendant la main à chacun, elle disait :

— Pour un pauvre artiste aveugle, s'il vous plaît!

La quête terminée, elle s'approcha de l'aveugle et versa dans les mains de celui-ci ce qu'elle venait de recueillir. Il avait les larmes aux yeux.

— Ce n'est pas le bienfait qui me fait pleurer, dit-il, c'est ce que je viens d'entendre.

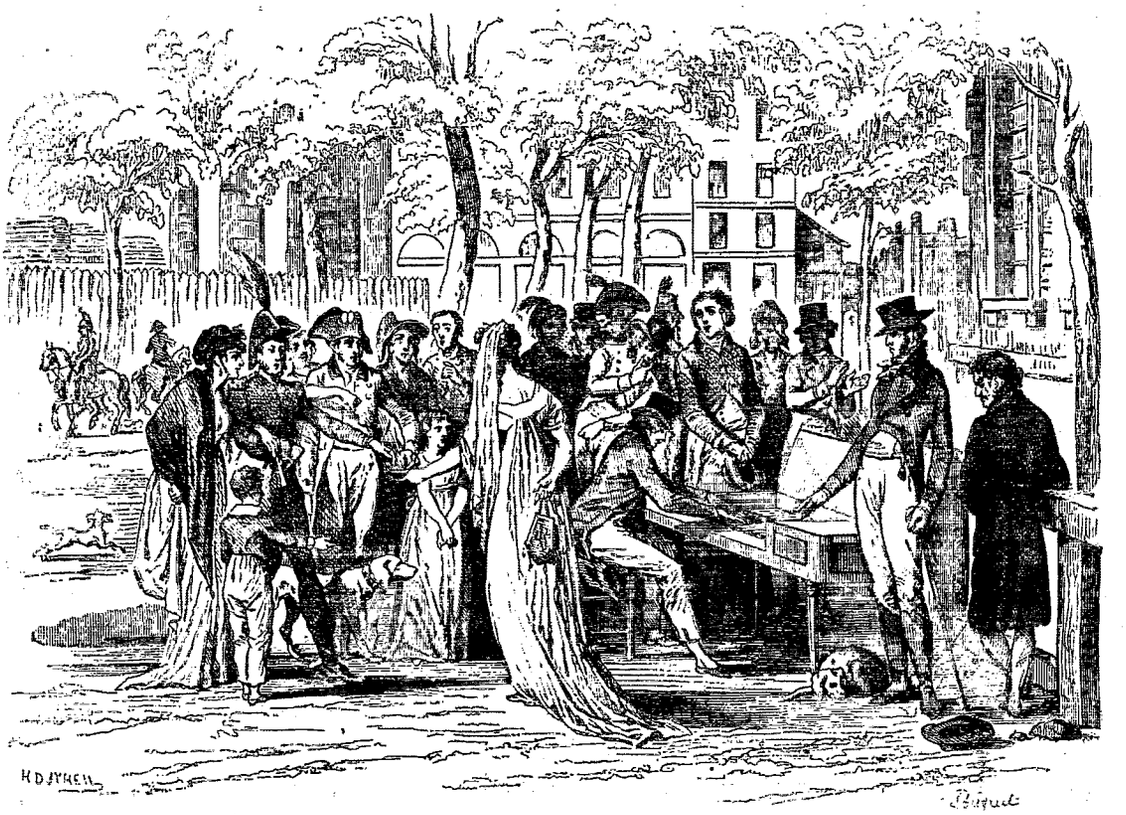
Pendant la quête, le pianiste et le chanteur, échappant

à l'ovation dont ils étaient menacés par de nombreux enthousiastes, s'étaient esquivés; la jeune dame, qui savait où les retrouver, parvint à se glisser dans la foule et disparut.

Ce joli trait de la vie d'artiste fut bientôt le bruit de Paris. Après les journaux, les théâtres s'en emparèrent; celui de *Montansier-Variétés* sous le titre du *Concert aux Champs-Élysées*. La pièce fut représentée huit jours après l'événement, le 16 messidor an 10 (lundi 5 juillet 1802). Elleviou put aller s'entendre applaudir sous le nom de Blinval; il ne jouait ce soir-là au théâtre national de l'Opéra-Comique que dans la troisième pièce, *le Calife de Bagdad*. Trois jours plus tard on donna au théâtre populaire de Mareux, situé rue Saint-Antoine, 46, *le Forte-piano*, ou *une Soirée de bienfaisance aux Champs-Élysées*.

Les auteurs du bienfait, les ouvrages dramatiques qui le popularisèrent, ont disparu; mais le spirituel burin de Duplessi-Bertaux en a perpétué le souvenir.

Louis Pradher, qui est assis devant le clavecin, était à



Un Concert aux Champs-Élysées sous le consulat. — Dessin de Pauquet, d'après Duplessi-Bertaux.

vingt et un ans professeur au Conservatoire; à seize ans, il avait composé cet air simple et charmant qui fut tant chanté par celles qui sont aujourd'hui grand'mères et bisaïeules : *Bouton de rose*.

Elleviou, qui s'appuie sur sa canne auprès de la table d'harmonie, a dû à la romance de *Richard Cœur-de-Lion* le droit de suivre la carrière théâtrale, où commença pour lui ce renom d'honneur qu'il accrut encore, depuis sa retraite (1813), dans sa carrière d'agriculteur et par ses actes comme citoyen.

Il n'avait pas vingt ans, son père, chirurgien en chef de l'hôpital de Rennes, informé qu'il s'était engagé dans une troupe de comédiens chanteurs, le fait arrêter à la Rochelle. On l'enferme dans une tour dont les fenêtres donnent sur la place. Le prisonnier, afin d'intéresser à lui les cœurs sensibles de la ville, s'avise de chanter la touchante complainte du roi captif. Un auditoire nombreux réuni sur la place l'écoute avec émotion, l'applaudit avec transport, et, parmi les assistants, celui qui l'applaudit le plus fort, c'est son propre père venu à la Rochelle pour forcer le déserteur à aller reprendre à Rennes le tablier d'élève chirurgien.

De ce moment, le jeune Elleviou fut libre de suivre sa vocation.

On voit par ce qui précède que ceux qu'il a charmés, comme chanteur, applaudissaient en même temps un éminent artiste, un homme bienfaisant et un honnête homme.

ERRATA.

Page 21, colonne 1, ligne 7 en remontant. — *Au lieu de :* le toit maternel; *lisez :* le lait maternel.

Page 42, colonne 1, ligne 2. — *Au lieu de :* il ne regarde; *lisez :* il ne le regarde.

Page 106, colonne 2, ligne 41. — *Au lieu de :* qui la nomma Sayette; *lisez :* qui la nomme Sayette.

Page 107, colonne 1, lignes 13 et 14. — *Au lieu de :* élevés eux-mêmes sur les ruines d'une forteresse par les Ptolémées; *lisez :* d'une forteresse construite par les Ptolémées.

— Même colonne, ligne 16. — *Au lieu de :* complètent le tableau que Saïda doit au passé; *lisez :* complètent le tableau de tout ce que Saïda doit au passé.

Page 122, colonne 1, ligne 37. — *Au lieu de :* Dupont; *lisez :* Dumont.

Page 148. — Voy. p. 320.

Page 215, colonne 1, ligne 18. — *Au lieu de :* cela ne sera pas ong; *lisez :* ce ne sera pas long.

Page 283, colonne 1, ligne 7 en remontant. — *Au lieu de :* la Garfugnana; *lisez :* la Garfagnana.

Même page, colonne 2, ligne 14. — *Au lieu de :* Ariosta propitios habuit deos; *lisez :* Ariosta propitios habeat deos.

Page 315, colonne 2, ligne 26. — *Au lieu de :* 1730; *lisez :* 1630.

Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain 18

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Acide sulfurique (Concentration de l'), 387.
Activité, 366.
Agriculture (Rôle des femmes dans l'), 29, 47, 70, 150, 187, 211, 261, 294.
Aliments (Influence des) sur le système nerveux, 206.
Altérations et falsifications des aliments, 16, 51, 71, 119.
Amrou (la Tente d'), 97.
Apologues de Gellert, 306, 389.
Aquarium (l') d'eau douce à l'Exposition universelle de 1867, 341.
Ardoisières d'Angers, 3, 40.
Argouges-sur-Aure (Calvados), 153.
Arioste, 281, 342.
Armure (une) italienne du seizième siècle, 65.
Art (un) d'agrément négligé, 22.
— (l') de se faire aimer, 360.
Arti (*l'*) *pervia*, de Metelli, 107, 220.
Au col de Fluela, 35.
Aumônière (l') de Bois-le-Duc, 276.
Auteur (l') de Picciola, 153, 287.
Aveugles (Clairvoyance des), 270.

Balance à goujons, 256.
— argyrométrique, 376.
Baléares (Iles), 251.
Baptiste aîné, comédien; son portrait par Boilly, 36.
Bataille de Morat, 99.
— de Nancy, 334.
Bateaux de vie, 222, 248.
Bazas (Gironde), 356.
Bédegar (le) de l'églantier, 369.
Bernardin de Saint-Pierre (Derniers mots de), 274.
Bétharram (Basses-Pyrénées), 395.
Bibliothèque de M. de la Palice, 243.
Bidault, paysagiste; son portrait par Boilly, 36.
Blot (Maurice), graveur; son portrait par Boilly, 36.
Bodmer (Karl), 217.
Boilly, peintre; son portrait par lui-même, 36.
— (Groupe d'artistes par), 37.
Bois-le-Duc, notes de voyage, 276.
Bologne savante et populaire, 107, 220.
Borghetto (États romains), 161.
— (Piémont), 324.
Bosphore (Maison du), 388.
Botzen (Tyrol), 405.
Bouillie (la) 20.
Boulay, maître tailleur au dix-septième siècle, 145.
Bourgeois (Charles), peintre; son portrait par Boilly, 36.
Brochet (Pêche du), 151.
Bryant (Poésie de), 167.
Bulles (les) de savon, 241.
Byron (Derniers vers de), 275.

Cacaoyer (Culture du), 119.
Café (le) et la chicorée, 71.
— (Influence du) sur le système nerveux, 206.
Campagne de Rome (la), 73.
Caractère des Mecquois, 319.
Caravansérail (le) égyptien, à l'Exposition universelle de 1867, 273.
Carrache (Types populaires par Annibal), 220.
Carrière (une) à plâtre, 177.
Casque du grand-duc Jaroslaf, 196.
Castor (le), 268.
Cathédrale de Würtzbourg (Bavière), 225.
Causeries hygiéniques; voy. les Tables des t. XXXIV et XXXV. Suite, 94, 173, 255.
Ce que contient un gramme de sel de cuisine, 291.
Céréales; production annuelle de la France, 198.
Chabert (Jean), parfumeur, 329.
Chaises du dix-septième siècle, 79.
Chalet tyrolien, 165.
Chapelle (la) de Saint-Aignan, à Paris, 24.
Charles le Téméraire (Mort de), 334.
Château d'Argouges-sur-Aure (Calvados), 153.
— de Creully, 121.
— de Rheinstein, 33.
— Saint-Ange, à Rome, 347.
Châteaux des Landschaden sur le Neckar, 92.
Chaudet, statuaire; son portrait par Boilly, 38.
Chenard, chanteur; son portrait par Boilly, 36.
Chien (le) de Goltzius, 17.
Chimie organique (Progrès de la), 235, 275.
Chinois (Industrie des), 71.
— (Invention de la typographie chez les), 334.
Chirurgien (le) et l'artiste, 297.
Chlamydère (le) tacheté, 304.
Chocolat (le), 119.
Choix de médailles, 8, 48, 96, 148, 172, 216, 288, 328, 360.
Choix (Du) des amis, 351.
Cigales (Musique des), 38.
Clausen (Tyrol), 405.
Clef (une) antique, 384.
Coffret byzantin en ivoire sculpté, 240.
— sculpté de l'île de Java, 244.
Colorado (le), 298.
Complainte (la) de l'enfant pauvre, 129.
Concert (un) aux Champs-Élysées, sous le consulat, 407.
Conservatoire (Fondation du) des arts et métiers, 144.
Conte (le) de la bobine, 49.
— (un) sur l'or, 231.
Conversation (Pensées sur la), 384.
Corbet, sculpteur; son portrait par Boilly, 36.
Corneille (Pierre), 313.
Costume (Histoire du); voy. les Tables des années précédentes. Suite : Règne de Louis XVI, 198.
Courants (les) de la mer; voy. les Tables des précédentes années. Suite, 54.
Course (la) des chevaux, à Sienne, 61.
Couvent des Grands-Augustins, aujourd'hui Musée de Toulouse, 321.
— de Seben (Tyrol), 405.
Creully (Calvados), 121.
Cristal (Taillerie du), 344.
Cuba (Divinités de l'île de), 144.
Cuisiniers (Corporation des), 193.
Cultivons notre champ tout entier, 115.
Cuvier (la Jeunesse de), 300.
Cynips (les), 369.

Dame (la) du lac, 238.
Dangeau, 209.
Danse (la) de Rhys, légende galloise, 343.
Datcha, maison de campagne russe, 165.
Davesne (Robert), maître serrurier, 117.
De Marne, peintre; son portrait par Boilly, 38.
Démonstrateurs (les) du Conservatoire des arts et métiers, 144.
Dépêches et messages avant Louis XI, 216.
Détruire un livre, 15.
Dernier (le) apprenti de maître Broussaille, 350, 354, 360, 374, 382, 390, 398, 406.
Derniers chapitres des Souvenirs de Valentin; voy. la Table de trente années. Fin, 1, 2.
Derniers vers de lord Byron, 275.
Désintéressement de Reboul, 55.
Deux égoïsmes, 259.
— (les) frères, 7.
Dieu (le) invisible est très-apparent, 98.
Différents emplois du fer, 196.
Discours d'un jeune mari, 319.
Donatello (Statue de Gattamelata par), 320.
Doubles feuilles, conseil d'économie, 219.
Dragons volants, d'après le *Livre des Merveilles*, 159.
Drolling (Martin), peintre; son portrait par Boilly, 36.
Duplessi-Bertaux, dessinateur; son portrait par Boilly, 38.

Eaux-fortes (Deux) de Schenau, 68.
Eckhel (Médaille d'), 96.
Église de Neuvy-Sautour (Yonne), 63.
— Notre-Dame du Port, à Clermont-Ferrand, 84.
— de Saint-Trophime, à Arles, 289.
Elleviou, 408.
Empreintes d'antiques sur verre, 47.
Émulation, 291.
Encyclopédie populaire (Projet d'une), 127, 190, 242.
Engoulevent (l') crieur des Missions, 323.
Ennemis (les) de l'hygiène, 94, 173, 255.
Enseignement mutuel, 194, 202.
Épargne (l'), 61.
Éphémères (les), 387.
Ère musulmane, 323.
Espagnolette (Invention de l'), 118.
Esprit, bon sens, imagination, 174.
Exposition universelle de 1867, 100, 132, 164, 203, 236, 239, 273, 300, 341, 344, 362, 376, 381, 388, 392, 399.

Falisques (le Pays des), 161.
Faute de savoir, avis aux chasseurs, 301.
Fer (Différents emplois du), 196.
Flandrin (Hippolyte), 81, 370.
Fourmis (Observations sur les) faites par Huber, aveugle, 270.
Franklin (B.); extraits de ses Mémoires et correspondances, 163, 278.
— (l'Harmonica inventé par), 181.
Frédeau (Ambroise), 322.
Frédéric le Grand (Monument de), à Berlin, 401.
Frisius (le Fils de), d'après Goltzius, 17.
Fusil de chasse, à l'Exposition universelle de 1867, 203.

Galles des végétaux, 370
Gantiers parfumeurs (Corporation des), 329.
Gardeuse (la) d'enfant, 169.
Gellert, 305.
Girodet, peintre; son portrait par Boilly, 36.
Gîte (le) de la taupe, 113.
Glace (Moyen de produire la), 227.
Glacière des familles, 229.
Glaciers (les), 328.
Goujon (Pêche du), 256.
Gradot, limonadier, 103.
Grand Canal (le), à Venise, 148.
Grèce (la) moderne, 288.
Groupe d'artistes, par Boilly, 36.
Guatemala (le) (Amérique centrale), 212, 260.
Gulf-Stream (le), 115.

Harmonica, 181.
Hémione (l'), 296.
Hémippe (l'), 208.
Hirschhorn, sur le Neckar, 91.
Histoire (l') du chapeau, 389.
Hiver (l') en Laponie, 25
Hoffmann, littérateur; son portrait par Boilly, 38.
Homme (l') de Grimsey et l'Ourse, 244.
Honneurs rendus à Shakspeare, 185.
Hôtel de ville de Würtzbourg (Bavière), 225.
Hymne au soleil, 91.

Ichneumons (les), 370.
Imitation (De l') des bijoux antiques, 39.
Imposteurs, 302.
Impôt (l'), 328.
— sur la fumée, 274.
Impuissance de l'imagination humaine, 55.
Indifférence des Arabes pour les expériences scientifiques, 331.
Industrie des Chinois, 71.
Ingres, 233.
Inscription à l'entrée d'un bois, 167.
Insectes; recherches à faire, 19.
Invention de la typographie chez les Chinois, 334.
Isabey (Jean-Baptiste), peintre; son portrait par Boilly, 36.
Isbas, ou chaumières russes, 164.
Ivoires sculptés des neuvième et dixième siècles, 239.

Jacquemin et la Mignarde, 377.
Jaroslaf (Casque du grand-duc), 196.
Jarre (la) pleine d'or, légende arabe, 290.
Java (Coffret sculpté de), 244.
Jean-Jeanne (la), 66, 74, 83.
Jeanne Darc (Révision du procès de), en 1456, 263.
Jeune fille (la) aux bulles de savon, 241.
Jeunesse (la) de Cuvier, 300.
Joueurs de boule (les), 353.
Jour (un) de neige à la campagne, 393.
Jullienne (Jean-Baptiste de), 137.
Juvénal des Ursins, historien de Charles VI, 262.

Katwyk (Maison des orphelines de) (Hollande), 49.

Laboureur (le) et le soldat, 59.
Lacto-densimètre, 51.
Lactomètre, 52.
L'aiment-ils? 219.
Lait (Altérations et falsifications du), 51.
Lajoue (Jacques), 9.
La Palice (Bibliothèque de), 243.
Leçons (les) du petit roi, 139.

Légendes sur les perles fines, 259.
Lemot, statuaire; son portrait par Boilly, 37.
Lethiers, peintre; son portrait par Boilly, 36.
Liegnitz (Prusse), 201.
Ligne de fond pour pêcher en mer, 112.
Limonadiers (Corporation des), 103.
Lion (le) d'après les Arabes, 86, 122.
Lits (les) des anciens; voy. les Tables des années précédentes. Suite, 182, 403.
Lomazzo (Médaille de), 216.
Louis XIV en jaquette au Parlement, 75.
Machine (Nouvelle) électrique de M. Bertsch, 135.
Machines de théâtre, 283, 331, 379.
Madelon (la), 169.
Mage (le) errant, 303, 358.
Maison (la) du Bosphore, à l'Exposition de 1867, 388.
Maisons de bois, à l'Exposition de 1867, 164.
Ma promenade dans les Vosges, causerie d'Auguste Benoît, 265.
Marchande (Petite) d'allumettes, à Amsterdam, 129.
— (la) de légumes, à Amsterdam, 345.
Mardyck (Forts et écluse de), 77.
Marées (les), 19.
Mareili (la) des Fraises, 109, 118, 125, 134, 142, 146, 158, 162.
Maringouins (les), 295.
Marteau-pilon (le) des usines de Krupp, 23.
Maupertuis (la Pierre), 232.
Mauvais instincts, 174.
Mécanique (Principe de), 382.
Mecquois (Caractère des), 319.
Médaille commémorative des victoires navales des Danois, en 1677, 173.
— d'Eckhel, 96.
— de Lomazzo, 216.
— de Simon Costière, 360.
— suisse de 1158, 328.
Médication (la) en Kabylie, 150.
Méhul, compositeur; son portrait par Boilly, 36.
Mendelssohn (Félix); extraits de sa correspondance; voy. t. XXXIV. Suite, 90.
Mère (la) Belgrade, 128.
Merveilleuses (les) histoires de Mandeville, de Marc Pol et frère Odric, 159, 191, 271.
Mésanges (les), 167.
Metelli (Estampes de), 60, 61, 108, 109, 225.
Meynier (Charles), peintre; son portrait par Boilly, 37.
Millions économisés par l'étude de la météorologie, 172.
Minhocam (le), 327.
Minutes (les) perdues, 387.
Modestie et simplicité, 39.
Molé (Mathieu), 1.
Mollusques alimentaires, 155.
Monnaie de Boyer, président de la république d'Haïti, 288.
— obsidionale de Nice, 8.
— (Ancienne) vénitienne en or, 148.
Montagnes (les) d'oiseaux, aux îles Spitzbergen, 50.
Montoir (le) des carriers, 351.
Mosquée, à l'Exposition universelle de 1867, 205.
Mouche artificielle pour la pêche du saumon, 176.
Mouches (les), 122.
Munchhausen (Aventures de), 337.
Murillo (un Tableau de), 397.
Musée de Toulouse, 321.
Musique des cigales, 38.
Neckarsteinach, 91.
Nouy-Sautour (Église de), 63.
Nid (le) de la pie, 89.
Nicole (Extrait des petits traités de), 300.
Niger (une Ville du haut), 288.
Notre pays; comment pourrait s'accroître sa prospérité, 226.
Numismate (un) aveugle, 271.

Oiseaux (les), 131.
Or (l'), 107.
— (l') et le blé, 55.
Ordre de Saint-Lazare et du Mont-Carmel, 210.
Orpheline (l'), 295.

Palissy (un Conte de Bernard), 231.
Palma (île de Majorque), 251.
Parfumeurs et gantiers (Corporation des), 329.
Patineuses hollandaises, 29.
Pays (le) des Falisques, 161.
Pêche du brochet, 151.
— du goujon, 256.
— du saumon, 175.
— des vieilles de mer, 110.
Pensées. — A. C., 342. Bernardin de Saint-Pierre, 274. Boucher (Henri), 239, 283, Chesterfield, 291. Fénelon, 162. Franklin, 155. Gérusez, 59. Gœthe, 71, 75, 403. Guérin (Eugénie de), 61. Guizot, 366. Joubert, 384. La Bruyère, 23. Lambert (Mme de), 50. Malebranche, 360. Massillon, 102. Milton, 15. Montaigne, 291. Nicole, 300. Passy (Fréderic), 15. Rivarol, 39. Saint-Évremond, 7. Saint-Hilaire (Barthélemy), 323. Swetchine (Mme de), 319. Tocqueville, 182. Whitehead, 219.
Percier, architecte; son portrait par Boilly, 36.
Pereire, inventeur d'une méthode pour l'enseignement des sourds-muets, 279.
Perles fines (Légendes sur les), 299.
Petit bateau (le), 41.
Petits détails de la vie bourgeoise à Paris, au dix-huitième siècle, 95, 130, 254.
Petits (les) musiciens de la rue, 97.
Pie (la) et son nid, 89.
Pièce de quatre scudi du pape Alexandre VII, 48.
Pierre (la) Maupertuis, 232.
Planètes (Positions des) en 1867, 30.
Plâtre (le), 177.
Poëte (un) ouvrier, 207.
Poëte (le) et le savant, 19.
Polochic (Rivière et vallée du), dans le Guatemala, 212.
Pont (le) de Bétharram (Basses-Pyrénées), 395.
Pont (le) Saint-Louis (Alpes-Maritimes), 368.
Population (Statistique de la) en France, 148.
Porte-chapes (Cuisiniers appelés), 194.
Pot de fer (l'Inventeur du), 216.
Préexistence (Sur la), lettre de Franklin, 340.
Prière (la) de Béatrice, 385.
Principe (un) de mécanique, 382.
Principes (les), 243.
Prise (la) de Constantinople, 150.
Prix de course, orfévrerie, 237.
Progrès (les) de la chimie organique, 235, 275.
Projet d'une encyclopédie populaire, 127, 190, 212.
Proverbes écossais, 207.
Proverbes grecs modernes, 47, 338.
Ptilonorhynque (le), 303.
Pyrophore noctiluque (le), 56.

Que ferais-tu, si?..., 18.

Rabbath-Ammon (Ruines de), 316.
Rachat des captifs par les religieux de la Merci, 279.
Ralentissement du mouvement de la terre, 35.
Rauch (Monument du grand Frédéric, par), 401.
Rebout (Désintéressement de), 55.
Règles de la contemplation au Japon, 270.
Renard (le), 57.
Repentir (un), 330, 338.
Réponse (une) du syndic d'Ischia, 334.
Réservoir (le) des eaux, à l'Exposition de 1867, 399.
Retraite sur le mont Sacré, 74.
Rhenstein (Château de), 33.
Ribera (Application de), 287.
Richesse en numéraire de la France et de l'Angleterre, 107.
Rôle (du) des femmes dans l'agriculture, 29, 47, 70, 150, 187, 211, 261, 294, 317.
Romain de Hooghe, 297.
Rossignols (les) du fumeur de chanvre, 346.
Route (la) de Gênes à la Spezia, 323.
Rubens (Esquisse d'enfant par), 257.
— (Têtes d'étude, dessins de), au Musée du Louvre, 325.
Rude; voy. t. XXXIV, 1866, 329. Suite, 44, 102.
Ruines dans la campagne de Rome, 73.

Sage décision d'un maire, 127.
Saïda et l'ancienne Sidon, 105.
Saint-Domingue (Divinités de), 144.
Saintine, 153, 287.
Santé (la) morale, 23.
Sauciers et vinaigriers, 193.
Saumon (le), 175.
Saunderson, savant aveugle, 271.
Sauvetage (Bateaux de), 222, 248.
Schenau (Eaux-fortes de), 68.
Science (la) appliquée à l'économie domestique, 227.
Seize (les) éléments du corps humain, 131.
Sel (Ce que contient un gramme de), 291.
Sel (Diverses sortes de), 293.
Serangeli, peintre; son portrait par Boilly, 37.
Séraphin et son théâtre, 123.
Serrurerie (Ouvrages de) au dix-septième siècle, 118.
Serruriers (Corporation des), 117.
Servir (se) de ses contemporains, 71.
Shakspeare (Honneurs rendus à), 185.
Sidon (l'Ancienne), 105.
Sienne (Course de chevaux à), 41.
Silésie (la), 201.
Smith (Alexandre), 207.
Sodium (le), 291.
Sol agricole de la France, 198.
Sonde (Plomb de), 8.
Sonnenberg (le), Tyrol, 405.
Sorbets (Préparation des), 229.
Source (la), apologue oriental, 12.
Souvenirs de Valentin (Derniers chapitres des); voy. la Table de trente années. Fin, 34, 42.
Statistique de la population en France, 148.
Superstition (la), 162.
Swebach, peintre; son portrait par Boilly, 36.
Taillerie du cristal et du verre, 344.
Tailleurs (la Corporation des), 145.
Talma, tragédien; son portrait par Boilly, 36.
Taunay, peintre; son portrait par Boilly, 36.
Taupe (la), 113.
Température du corps humain, 144.
Temple (le) égyptien, à l'Exposition universelle de 1867, 362.
Tennyson (un Poëme de), 53.
Tentation (une), 214, 230, 246, 258.
Tente (la) d'Amrou, 97.
Têtes d'étude par Rubens, 325.
Thé (Altérations et falsifications du), 16.
Théâtre (le) de Séraphin, 123, 166.
Thiébaut, peintre et architecte; son portrait par Boilly, 36.
Thomas (John), inventeur du pot de fer, 216.
Tombeau d'Anne Jagellon, dans la cathédrale de Cracovie, 12.
— des princes d'Orléans, aux Célestins de Paris, 87.
Tortue vénérée en Tunisie, 403.
Toulouse (Musée de), 321.
Tout ce qui se passe dans la tête de la vieille grand'mère, 53.
Travaille! 15.
Travaux souterrains à l'Exposition de 1867, 132.
Treize (le Nombre), 61.
Triclinium (le), 183.
Trois fois mort, trois fois enterré, trois fois ressuscité, 219.
Typographie (Invention de la) chez les Chinois, 334.

Ursins (Juvénal des), historien de Charles VI, 262.
Usines d'acier de Krupp, à Essen (Westphalie), 23.

Vandael, peintre; son portrait par Boilly, 36.
Vase à la mémoire de Shakspeare, 185.
Vaucanson, 360.
Vendredi (le) et le nombre treize, 63.
Vengeance (une), 6, 14.
Vernet (Carle); son portrait par Boilly, 37.
Vernet (Joueurs de boule, par Carle), 353.
Vieilles (les) de mer, 110.
Vieillesse (Sur la), 75.
Vieux papiers de famille, 259.
Vieux Tobie (le) et ses historiettes, 326.
Ville (une) du haut Niger, 288.
Vin (Influence du) sur le système nerveux, 206.
Vinaigriers (Corporation des), 193.
Vinot (Robert), maître cuisinier, 193.
Vivonne (Jean de), 218.
Vivre cent ans, et se revoir après trente ans de captivité, 279.
Vogelweide (Tombeau de Walter de), à Würtzbourg, 225.
Watteau (Groupe de têtes par), 189.
Watteau et Jullienne, peinture de Watteau, 137.
Wilberforce, 249.
Wille, graveur (Extraits du journal de), 95, 130, 254.
Würtzbourg (Bavière), 225.

Zuccari (les), 361, 394.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE, ÉCONOMIE.

Aquarium (l') d'eau douce à l'Exposition de 1867, 341. Ardoisières d'Angers, 3, 40. Bateaux de vie, ou bateaux de sauvetage perfectionnés, 222, 248. Cacaoyer (Culture du), 119. Cornues de platine pour la concentration de l'acide sulfurique, 389. Corporation (la) des gantiers parfumeurs, 330. Corporation (la) des limonadiers, 103. Corporation (la) des serruriers, 117. Corporation (la) des tailleurs, 145. Corporation (la) des vinaigriers et sauciers, 193. Différents emplois du fer, 196. Diverses sortes de sel, 271. Doubles feuilles, 219. Écoulement des eaux, canalisation, aérage, à l'Exposition universelle de 1867, 132. Extraction du sel, 291. Impôt (l'), 328. Invention de la typographie chez les Chinois, 334. Marteau-pilon (le) des usines de Krupp, 23. Notre pays; comment pourrait s'accroître sa prospérité, 226. Or (l'), 107. Pêche des vieilles de mer, 110. Pêche du brochet, 151. Pêche du goujon, 256. Pêche du saumon, 175. Plâtre (le), 177. Réservoir (le) des eaux à l'Exposition universelle de 1867, 399. Rôle (Du) des femmes dans l'agriculture, 29, 47, 70, 150, 187, 211, 261, 294, 317. Science (la) appliquée à l'économie domestique : Moyens de produire la glace, 227. Sol agricole de la France, 198. Statistique de la population en France, 148. Taillerie du cristal et du verre, 344. Thé (Culture du), 16. Thomas (John), inventeur du pot de fer, 216.

ARCHITECTURE.

Caravansérail (le) égyptien, à l'Exposition universelle de 1867, 273. Chapelle (Ancienne) Saint-Aignan, à Paris, 24. Château (le) Saint-Ange, à Rome, 347. Église de Neuvy-Sautour (Yonne), 63. Église de Notre-Dame du Port, à Clermont-Ferrand, 85. Exposition universelle de 1867 : Coupe montrant le système d'écoulement des eaux, de canalisation et d'aérage, 132; — Plan des fondations, 133. Maison (la) du Bosphore, à l'Exposition universelle de 1867, 388. Maisons de bois, à l'Exposition de 1867, 164. Monument de Gellert, à Leipzig, 312. Mosquée, à l'Exposition universelle de 1867, 205. Portail de l'église de Saint-Trophime, à Arles, 289. Ruines de Rabbath-Ammon, 316, 317. Temple (le) égyptien, à l'Exposition universelle de 1867, 362. Tombeau des princes d'Orléans, aux Célestins de Paris, 87.

BIOGRAPHIE.

Arioste, 281, 342. Auteur (l') de Picciola, 153, 287. Baptiste aîné, comédien, 36. Blot (Maurice), graveur, 38. Boilly, peintre, 37. Bourgeois (Charles), peintre, 36. Chaudet, statuaire, 38. Chenard, chanteur, 36. Corbet, sculpteur, 36. Corneille (Pierre), 313. Cuvier (la Jeunesse de), 300. Dangeau, 209. Désintéressement de Reboul, 55. Drolling (Martin), peintre, 36. De Marne, peintre, 38. Elleviou, 408. Flandrin (Hippolyte), 81, 370. Franklin (Benjamin); extraits de sa correspondance, 163, 277, 340. Frédeau (Ambroise), moine et artiste toulousain, 322. Gellert, 305. Ingres, 233. Isabey (Jean-Baptiste), peintre, 36. Jullienne (Jean-Baptiste de), 137. Juvénal des Ursins, historien de Charles VI, 262. Lajoue (Jacques), 9. Lemot, statuaire, 37. Lethiers, peintre, 36. Méhul, compositeur, 36. Mendelssohn (Félix); voy. t. XXXIV, 1866. Suite, 90. Metelli (les Deux), 59. Meynier (Charles), peintre, 37. Molé (Mathieu), 1. Pereire (Jacob Rodrigues), 279. Rauch, sculpteur, 402. Ribera (Application du peintre), 287. Romain de Hooghe, 297. Saintine, 153, 287. Saint-Martin (le P. Simplicien) de Toulouse, 320. Saunderson, savant aveugle, 271. Serangeli, peintre, 37. Séraphin et son théâtre, 123, 166. Shakspeare (Honneurs rendus à); détails biographiques, 185. Smith (Alexandre), poëte ouvrier, 207. Swebach, peintre, 36. Talma, tragédien, 36. Thiébaut, peintre et architecte, 36. Thomas (John), inventeur du pot de fer, 216. Vandael, peintre, 36. Vaucanson, 360. Vivonne (Jean de), 218. Watteau (le Premier maître de), 190. Wilberforce, 249. Wille (Extraits des Mémoires de), graveur, 95, 130, 254. Zuccari (les), 361, 394.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Bazas (Gironde), 356. Carte du Gulf-Stream, 116. Clausen, Seben et Botzen (Tyrol), 405. Colorado (le), 298. Glaciers (les), 328. Grands-Augustins (les), aujourd'hui le Musée de Toulouse, 321. Hiver (l') en Laponie, 25. Liegnitz (Prusse), 201. Montagnes (les) d'oiseaux, aux îles Spitzbergen, 50. Neckarsteinach et Hirschhorn, sur le Neckar, 91. Palma (île de Majorque), 251. Pierre (la) Maupertuis (Sarthe), 232. Pont (le) de Bétharram (Basses-Pyrénées), 395. Pont (le) Saint-Louis (Alpes-Maritimes), 368. République (la) de Guatemala, 210, 260. Rheinstein (Prusse rhénane), 33. Route de Gênes à la Spezia, 323. Ruines dans la campagne de Rome, 73. Ruines de Rabbath-Ammon, 316. Saïda et l'ancienne Sidon, 105. Venise (Grand Canal à), 149. Ville (une) du haut Niger, 288. Voyages de Mandeville, de Marc Pol et de frère Odric, 159, 191, 271. Würtzbourg (Bavière), 225.

HISTOIRE.

Bataille de Morat, 99. Bataille de Nancy et mort de Charles le Téméraire, 324. Bazas (la Ville de), 356. Bois-le-Duc (Hollande), 276. Bologne savante et populaire, 107, 220. Château (le) Saint-Ange, à Rome, 347. Ère (l') musulmane, 323. Grèce (la) moderne, 288. Iles (les) Baléares, 251. Jaroslaf II, grand-duc de Russie, 198. Juvénal des Ursins, historien de Charles VI, 262. Louis XIV en jaquette au Parlement, 75. Forts (les) et l'écluse de Mardyck, 77. Mère Belgrade (la), 128. Ordre de Saint-Lazare et du Mont-Carmel, 210. Rachat des captifs par les religieux de la Merci, 279 Retraite sur le mont Sacré, 74. Révision du procès de Jeanne Darc en 1456, 263. Ruines dans la campagne de Rome, 73. Saïda et l'ancienne Sidon, 105. Tente (la) d'Amrou, 97. Vivonne (Jean de), 218. Würtzbourg (Bavière), 225.

INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS

Démonstrateurs (les) du Conservatoire des arts et métiers, 144. Grèce (la) moderne, 288. Impôt (l'), 328. Maison des Orphelines de Katwyk (Hollande), 49. Ordre de Saint-Lazare et du Mont-Carmel, 210.

LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE.

Activité, 366. Aiment-ils (l')? 219. Art (un) d'agrément négligé, 22. Art (l') de se faire aimer, 360. Choix (Du) des amis, 351. Col (Au) de Fluela, 35. Cultivons notre champ tout entier, 115. Détruire un livre, 15. Deux égoïsmes, 259. Dieu (le) invisible est très-apparent, 98. Discours d'un jeune mari, 319. Émulation, 291. Épargne (l'), 61. Esprit, bon sens, imagination, 174. Être actif dans la vieillesse, 182. Faute de savoir, avis aux chasseurs, 301. Impuissance de l'imagination humaine, 55. Mauvais instincts, 174. Modestie et simplicité, 39. Pensées sur la conversation, 384. Poésies d'Alexandre Smith, 207. Poëte (le) et le savant, 19. Préexistence (Sur la), lettre de Franklin, 340. Principes (les), 243. Projet d'une Encyclopédie populaire, 127, 190, 242. Proverbes grecs modernes, 47, 338. Qu'on n'a jamais à se plaindre de ceux qui nous accusent de quelque défaut, 300. Règles de la contemplation au Japon, 270. Santé (la) morale, 23. Se servir de ses contemporains, 71. Superstition (la), 162. Vieillesse (Sur la), 75.

Anecdotes, apologues, légendes, nouvelles, poésies. — Anecdotes sur la clairvoyance des aveugles, 270. Apologues de Gellert, 306, 389. Aumônière (l') de Bois-le-Duc, 276. Bouillie (la), 20. Bulles (les) de savon, 241. Complainte (la) de l'enfant pauvre, 129. Concert (un) aux Champs-Élysées, sous le consulat, 407. Conte (le) de la bobine, 49. Conte (un) sur l'or, 231. Dame (la) du lac, 238. Danse (la) de Rhys, légende galloise, 343. Dernier (le) apprenti de maître Broussaille, 350, 354, 366, 374, 382, 390, 398, 406. Derniers chapitres des Souvenirs de Valentin; voy. la Table de trente années. Suite, 34, 42. Derniers vers de lord Byron, 275. Enseignement mutuel, 194, 202. Homme (l') de Grimsey et l'Ourse, 244. Hymne au soleil, extrait du Mahabhârata, 91. Inscription à l'entrée d'un bois, 167. Jarre (la) pleine d'or, légende arabe, 290. Jean-Jeanne (la), 66, 74, 83. Joueurs (les) de boule, 353. Jour (un) de neige à la campagne, 393. Laboureur (le) et le Soldat, 59. Leçons (les) du petit roi, 139. Ma Promenade dans les Vosges, causerie d'Auguste Benoît, 265. Madelon (la), 169. Mage (le) errant, 303, 358. Marchande (la) de légumes, à Amsterdam, 345. Mareili (la) des Fraises, 109, 118, 125, 134, 142, 146, 158, 162. Minutes (les) perdues, 387. Montoir (le) des carriers, 352. Oiseaux (les) dans la poésie, 131. Or (l') et le blé, 55. Orpheline (l'), 295. Petit (le) bateau, 41. Prière (la) de Béatrice, 385. Prise (la) de Constantinople, 150. Que ferais-tu, si?... 18. Repentir (un), 330, 338. Réponse (une) du syndic d'Ischia, 334. Rossignols (les) du fumeur de chanvre, 346. Sage décision d'un maire, 127. Source (la), apologue oriental, 12. Tentation (une), 214, 230, 246, 258. Théâtre (le) de Séraphin, 123, 166. Tout ce qui se passe dans la tête de la vieille grand'mère, 53. Vengeance (une), 6, 14 Vieux (le) Tobie et ses historiettes, 326. Vivre cent ans et se revoir après trente ans de captivité, 279.

MŒURS, COUTUMES, COSTUMES, CROYANCES, AMEUBLEMENTS, TYPES DIVERS.

Ames de héros dans des corps de bêtes, 192. Armure (une) italienne du seizième siècle, 65. Bestioles à visage d'homme, d'après le *Livre des Merveilles*, 192. Bibliothèque, à l'Exposition de 1867, 301. Bologne savante et populaire, 107, 220. Boucherie de renards en Tartarie, d'après le *Livre des Merveilles*, 271. Caractère des Mecquois, 319. Caravansérail (le) égyptien, à l'Exposition universelle de 1867, 273. Casque du grand-duc Jaroslaf, 197. Centaures, griffons et dragons, d'après le *Livre des Merveilles*, 159. Chaises du dix-septième siècle, 76. Cité (la) de Polonibe et la fontaine de Jouvence, dans l'Inde, d'après le *Livre des Merveilles*, 27. Comment on peut se procurer des diamants, d'après le *Livre des Merveilles*, 159, 191. Corporation des gantiers parfumeurs, 329. Corporation des limonadiers, 103. Corporation des sauciers et vinaigriers, 193. Corporation des serruriers, 117. Corporation des tailleurs, 145. Course (la) des chevaux, à Sienne, 61. Divinités (les) de Saint-Domingue et de l'île de Cuba, 144. Extrait d'un journal de voyage en France de Benjamin Franklin, en 1782, 278. Fêtes centenaires de Shakspeare, 185. Histoire du costume en France; voy. les Tables des années précédentes. Suite : Règne de Louis XVI, 198. Indifférence des Arabes pour les expériences scientifiques, 123. Industrie des Chinois, 71. Isbas, ou chaumières russes, 164. Joueurs (les) de boule, 353. Lion (le) d'après les Arabes, 86, 122. Lits (les) des anciens; voy. les Tables des années précédentes. Suite, 182, 403. Maison du Bosphore, 388. Médication (la) en Kabylie, 150. Minhocam (le), 327. Patineuses (les) hollandaises, 29. Petits détails de la vie bourgeoise à Paris, au dix-huitième siècle, 95,

130, 254. Petits (les) musiciens de la rue, 97. Tortue vénérée en Tunisie, 403. Trois fois mort, trois fois enterré, trois fois ressuscité, 219. Vendredi (le) et le nombre treize, 61. Vieux papiers de famille, 259.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

Peinture. — Abri (un), tableau de K. Bodmer, 373. Bestioles à visage d'homme, miniature du *Livre des Merveilles*, 192. Boucherie de renards en Tartarie, miniature du *Livre des Merveilles*, 272. Bouillie (la), peinture de le Roux, 21. Centaures et griffons, dragons volants, miniatures du *Livre des Merveilles*, 160. Cité (la) de Polonibe et la fontaine de Jouvence, miniature du *Livre des Merveilles*, 272. Gardeuse (la) d'enfant, tableau de Trayer, 169. Groupe d'artistes, par Boilly, 37. Jeune fille (la) aux bulles de savon, tableau de Chaplin, 241. Lajoue et sa famille, peinture de Lajoue, 3. Maison (la) des Orphelines de Katwyk, tableau d'Israëls, 49. Palma (Vue de), tableau de Guiaud, 251. Passage (le) de la mer Rouge, peinture de H. Flandrin, 373. Petit bateau (le), tableau d'Israëls, 41. Petits (les) musiciens de la rue, tableau de Feyen, 97. Portrait de l'Arioste, par Titien, 281. Portrait de Dangeau, par Rigaud, 209. Prière (la), tableau d'Alfred de Curzon, 385. Saïda (Vue de), peinture de Lottier, 105. Saint Antoine de Padoue, tableau de Murillo, à Séville, 397. Scène de voyage en Laponie, tableau de Saal, 25. Watteau et Jullienne, peinture de Watteau, 137.

Dessins, Estampes anciennes. — Ancienne chapelle Saint-Aignan, à Paris, dessin de Thérond, 24. Ancienne (une) rue de Liegnitz, dessin de Stroobant, 201. Argouges-sur-Aure (Château d') (Calvados), dessin de le Pippre, 153. Artistes travaillant dans la chapelle des Médicis, dessin de Pauquet, d'après F. Zuccaro, 361. Aumônière (l') de Bois-le-Duc, d'après une ancienne estampe, 277. Aventure (une) de Munchhausen, estampe de Schrœdter, 337. Bataille de Morat, fragment d'une estampe de 1609, 100. Bataille de Nancy, estampe du dix-huitième siècle, d'après une miniature du temps, 336. Bédegar (le) de l'églantier, dessin de Freeman, 369. Borghetto (États romains), dessin de Camille Saglio, 161. Borghetto (Piémont), dessin de Camille Saglio, 324. Boulay (Portrait de), tailleur au dix-septième siècle, d'après le *Tailleur sincère*, 145. Bourgade de castors, dessin de Freeman, 269. Carrière (une) à plâtre, dessin de Ch. Jacque, 177. Ce qu'on voit trop souvent, dessin d'après Metelli, 141. Chabert (Jean), parfumeur au dix-septième siècle, d'après une estampe du temps, 329. Charlatan (un) de Bologne au dix-septième siècle, estampe de Metelli, 221. Château (le) Saint-Ange, à Rome, dessin de Thérond, 348. Chevet de Notre-Dame du Port, à Clermont-Ferrand, dessin de Clerget, 85. Chien (le) de Goltzius, estampe de Goltzius, 17. Clausen et le couvent de Seben (Tyrol), dessin de Stroobant, 405. Coin (un) du Grand Canal, à Venise, dessin de Stroobant, 149. Concert (un) aux Champs-Élysées sous le consulat, dessin de Pauquet, d'après Duplessi-Bertaux, 408. Corneille (Portrait de), d'après le *Plutarque français*, 313. Creully (Château de), dessin de le Pippre, 121. Dangeau (Portrait de), dessin de Pauquet, d'après la gravure de Drevet, 209. Eaux-fortes (Deux) de Schenau, 68. Esprit (l') de contradiction, d'après les Œuvres illustrées de Gellert, 309. Esquisse d'enfant par Rubens, au Musée du Louvre, 257. Ferme et tombeau dans la campagne de Rome, dessin de Camille Saglio, 73. Flandrin (Hippolyte), portrait par Chevignard, 81. Four à plâtre, dessin de Ch. Jacque, 181. Fragment du portail de Saint-Trophime, à Arles, dessin de Fichot, 288. Gellert (Portrait de), dessin de Pauquet, d'après une ancienne estampe, 312. Gîte (le) de la taupe, dessin de Freeman, 113. Gradot, limonadier, dessin de Bouchardon, 101. Grand (le) cloître, au Musée de Toulouse, dessin de Daliphard, 321. Groupe de têtes par Watteau, dessin du Musée du Louvre, 189. Guerre (la), estampe de Metelli, 61. Hirondelles de marais, dessin de K. Bodmer, 217. Hôtel de ville (l') et la rue de la Cathédrale, à Würtzbourg, dessin de Stroobant, 225. Ingres (Portrait d'), dessin de Rousseau, 233. Joueurs de boule, dessin de Pauquet, d'après Carle Vernet, 353. Jean Juvénal des Ursins (Portrait de), d'après un dessin de la collection Gaignières, 264. Marchand de chapeaux, à Bologne, estampe de Metelli, 109. Marchand d'images, à Bologne, estampe de Metelli, 108. Marchande de légumes, à Amsterdam, dessin de Mouilleron, 345. Ménage (un) d'orphelins, souvenir des Vosges, composition de Schuler, 265. Mère Belgrade (la), ancienne estampe, 128. Mésange (la) à longue queue et son nid, dessin de Freeman, 168. Modes de femmes sous Louis XVI, d'après la *Galerie des modes françaises* de Leclerc, 200. Mollusques alimentaires, dessin de Freeman, 156. Montoir (un) de carriers, dessin de Thérond, 352. Monument de Gellert, à Leipzig, dessin de Pauquet, 312. Monument du grand Frédéric, par Rauch, dessin de Thérond, 401. Neckarsteinach et Hirschhorn, sur le Neckar, dessins de Stroobant, 92. Opération (une), estampe de Romain de Hooghe, 297. Paix (la), estampe de Metelli, 60. Palais de l'Exposition de 1867 pendant sa construction, dessin de Blanchard, 101. Passage (le) de la mer Rouge, dessin de Lorsay, d'après la peinture de H. Flandrin, 373. Passage sous bois près de Langon (Gironde), dessin de Thérond, 377. Patineuses hollandaises, gravure de Romain de Hooghe, 29. Pauvre monde! dessin d'après Metelli, 110. Petite marchande d'allumettes, à Amsterdam, composition de Mouilleron, 129. Pie (la) et son nid, dessin de Freeman, 89. Place et église de Bazas (Gironde), dessin de Thérond, 357. Plâtrière (une), dessin de Ch. Jacque, 180. Pont (le) Saint-Louis (Alpes-Maritimes), dessin de de Bar, 368. Ptilonorhynque (le), dessin de Freeman, 304. Rio (le) Dolce, Guatemala, dessin de Lancelot, d'après Bocourt, 260. Rheinstein (Château de), dessin de Stroobant, 33. Ruines de l'église de Neuvy-Sautour, dessin de Clerget, 64. Ruines de Rabbath-Ammon, dessins de de Bar, 316, 317. Séraphin (Portrait de), dessin d'Eustache Lorsay, 124. Terrier (le) du renard, dessin de Freeman, 57. Têtes d'étude, dessins de Rubens, au Musée du Louvre, 325. Till Eulenspiegel, d'après les Œuvres illustrées de Gellert, 308. Tombeau d'Anne Jagellon, à Cracovie, dessin de Stroobant, 12. Vallée et rivière du Polochic, dans le Guatemala, dessins de Lancelot, d'après Bocourt, 212, 213. Village de Pansos (Guatemala), dessin de Lancelot, d'après Bocourt, 261. Vinot (Robert), maître cuisinier, d'après une ancienne estampe, 193. Vue du pont de Bétharram, dessin de de Bar, 396. Wilberforce (Portrait de), d'après une estampe anglaise, 249.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Armure (une) italienne du seizième siècle, 65. Baptême de Jésus-Christ, groupe par Rude, 45. Bijoux antiques (De l'imitation des), 39. Casque du grand-duc Jaroslaf, 196. Coffret et autres ivoires sculptés des neuvième et dixième siècles, 239. Coffret sculpté en pierre, de l'île de Java, 244. Esquisse originale de la statue de Gattamelata, par Donatello, 320. Fusil de chasse, à l'Exposition de 1867, 203. Monument du grand Frédéric, à Berlin, par Rauch, 401. Pereire enseignant les sourds-muets, bas-relief de Chatrousse, 280. Portail de l'église de Saint-Trophime, à Arles, 288. Prix de course en orfévrerie, par Denière, d'après le modèle de Carrier-Belleuse, 237. Tombeau d'Anne Jagellon, dans la cathédrale de Cracovie, 12.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Archéologie, Numismatique. — Chapelle des rois Sigismond, dans la cathédrale de Cracovie, 12. Chapelle (Ancienne) Saint-Aignan, à Paris, 24. Clef (une) antique, 384. Église de Neuvy-Sautour (Yonne), 64. Église de Notre-Dame du Port, à Clermont-Ferrand, 85. Grands-Augustins (les) de Toulouse, 321. Imitation (De l') des bijoux antiques, 39. Invention des empreintes d'antiques sur verre, 47. Ivoires sculptés des neuvième et dixième siècles, à l'Exposition de 1867, 240. Lits (les) des anciens; voy. les Tables des années précédentes. Suite, 182, 403. Mausolée (le) d'Adrien, 347. Médaille à l'effigie d'Eckhel, 96. Médaille commémorative des victoires des Danois en 1677, 173. Médaille de Lomazzo, 216. Médaille de Simon Costière, 360. Médaille suisse de 1548, 328. Monnaie de Boyer, président de la république d'Haïti, 288. Monnaie obsidionale de Nice, 6. Monnaie (Ancienne) vénitienne en or, 148. Numismate (un) aveugle, 271. Pièce de quatre scudi du pape Alexandre VII, 48. Portail de l'église de Saint-Trophime, à Arles, 288. Ruines de Rabbath-Ammon, 316. Temple égyptien et antiquités égyptiennes, à l'Exposition universelle de 1867, 362. Tombeau des princes d'Orléans, aux Célestins de Paris, 87.

Astronomie, Météorologie, Physique, Chimie. — Appareils pour produire la glace, 227. Balance argyrométrique de M. de Plazanet, 376. Café pur, café falsifié, vus au microscope, 72. Chocolat pur, chocolat falsifié, vus au microscope, 121. Concentration de l'acide sulfurique, 392. Courants (les) de la mer; voy. les Tables des années précédentes. Suite, 54, 115. Études de la mer; instruments de sondage, 8. Grosseurs relatives de la terre et de la lune, 19. Gulf-Stream (le), 115. Lacto-densimètre, 51. Lactomètre, 52. Lait pur, lait falsifié, vus au microscope, 53. Machine électrique de M. Bertsch, 135. Marées (les), 19. Millions économisés par l'étude de la météorologie, 172. Positions des planètes en 1867, 30. Progrès de la chimie organique, 235, 275. Ralentissement du mouvement de la terre, 35. Sel (le), 291. Seize (les) éléments du corps humain, 131. Sodium (le), 291. Température du corps humain, 144. Thé pur, thé falsifié, vus au microscope, 16.

Bibliographie. — Bibliothèque de M. de la Palice, 243. Curiosités bibliographiques; portraits d'artisans célèbres, 103, 117, 145, 193. Frontispice des Remarques chirurgicales de Roonhuysen, 297. Journal de Dangeau, 210. *Livre des Merveilles* : Voyages de Mandeville, de Marc Pol et de frère Odric, 159, 191. Livre (le) de serrurerie, par Robert Davesne, 117. Ouvrages de Jean Juvénal des Ursins, 264.

Mécanique. — Machine électrique de Bertsch, 135. Machines de théâtre, 283, 331, 379. Principe (un) de mécanique, 382.

Medecine et Hygiène. — Altérations et falsifications des aliments, 16, 51, 71, 119. Café (le) et la chicorée, 71. Causeries hygiéniques; voy. les Tables des t. XXXIV et XXXV. Suite, 94, 173, 255. Influence spéciale des aliments sur le système nerveux, 206. Lait (le), 51. Médication en Kabylie, 150. Température du corps humain, 144. Thé (le), 16.

Musique. — Harmonica (l'), 181.

Zoologie. — Brochet (le), 151. Castor (le), 268. Cynips (le), 369. Engoulevent (l') crieur des Missions, 323. Éphémères (les), 387. Goujon (le), 256. Hémione (l'), 296. Hémippe (l'), 208. Ichneumons (les), 370. Lion (le) d'après les Arabes, 85, 122. Maringouins (les), 295. Mésanges (les), 167. Mollusques alimentaires, 155. Montagnes (les) d'oiseaux aux îles Spitzbergen, 50. Mouches (les), 122. Musique des cigales, 38. Observations faites sur les fourmis par Huber, aveugle, 270. Perles fines (Légendes sur les), 259. Pie (la) et son nid, 89. Ptilonorhynque (le), 303. Pyrophore (le) noctiluque, 56. Recherches à faire dans l'histoire naturelle des insectes, 19. Renard (le), 57. Saumon (le), 175. Taupe (la) et son gîte, 113. Température du corps humain, 144. Vieilles (les) de mer, 110.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.